1523

LA REVUE DE PARIS

F.+R

3

LA

REVUE DE PARIS

VINGTIÈME ANNÉE

TOME SIXIÈME

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

Novembre-Décembre 1913

134308
1/10/14

PARIS
BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1913

AP
20
R47
1913
nov.-déc.

L'APPEL DU BONHEUR[1]

V

Gérard se promenait depuis si longtemps près du Jardin d'Acclimatation qu'il commençait à craindre une déconvenue. Lucienne n'était ponctuelle que lorsqu'elle cessait de se défendre. Jusque-là, elle oubliait l'heure et même le rendez-vous : c'était tantôt de l'insouciance, tantôt un esprit de lutte, parfois aussi un brusque découragement.

— Elle a raison, — soliloquait Gérard, en souriant comme s'il parlait à quelqu'un, — mais c'est dur.

Les cogitations du promeneur ne l'empêchaient pas d'être un pauvre homme très triste. L'attente, parmi ces arbres civilisés, finissait par être plus lugubre que l'abandon d'un trimardeur au fond des bois. Il grelottait un peu; les gens passaient comme des ombres de cinématographe : leurs gestes semblaient fanés, leurs visages fumeux; ils peuplaient un monde disparu.

— Si elle ne vient pas, — grommela-t-il, saisi d'une crise de vaticination, — cela signifiera que je ne l'aurai jamais.... jamais !

Ce jeune homme, qui se croyait complexe, devint aussi simple qu'un enfant : il avait les yeux pleins de larmes. A l'idée qu'il faudrait retourner chez lui, passer la soirée sans l'avoir vue, il fut saisi d'une telle crainte qu'il se mettait presque à courir, comme un homme qui s'enfuit :

1. Voir la *Revue* du 15 octobre.

— Si je n'ai pas Liane, je n'aurai pas eu de jeunesse.

Cette réflexion lui était familière. De sang-froid, il la jugeait stupide; elle finissait toujours par s'imposer aux heures de spleen ou de découragement, avec la persistance d'un instinct. Parce qu'elle se doublait d'une image qui revenait depuis des années, et toujours avec force, Liane devenait redoutable comme une hallucination. Elle suffisait à rendre chaque chose singulière. Si le goût excessif qu'elle lui inspirait relevait de règles banales, des conjonctures nombreuses avaient concouru à accroître et à pervertir ce goût.

L'heure jaune était venue. On voyait la fournaise ronde grossir parmi les ramures. Deux chiens, fous de jeunesse, bondirent, puis des petites filles aussi fraîches que les feuilles nouvelles. Peut-être une Liane était parmi elles, et le gamin qui se ruait à travers la pelouse, se rongerait l'âme dans une allée printanière.

— Elle ne viendra pas!... Elle ne viendra pas! — scandait-il pour la faire venir.

Il évoquait un autre lieu, au bord de l'Oise, où il l'avait attendue pendant trois heures. Vesper bleu trouait un nuage d'ombre; une rivière refaisait sans trève la route qu'elle suivait depuis tant de siècles : la lune vint y réfléchir sa face de cuivre, qui se nacrait en gravissant les peupliers noirs. On entendait les grenouilles se plaindre comme de vieilles femmes désolées; la pénombre s'emplissait de vie redoutable et fiévreuse; Gérard se sentait pris dans les filets cruels du monde comme un petit moucheron. Tout était menaçant, traître et mortellement délicieux... Vingt fois, une fée d'argent parut au détour des roseaux...

Mais le temps coulait avec la rivière. La lune ronde tourna parmi des nimbus; à force de sursauts, le cœur de Gérard était las comme une bête traquée; il fermait les yeux; du poison coulait dans ses veines; il regardait trembloter les chauves-souris avec des yeux aveuglés de larmes. Puis, couché dans le sainfoin, il avait sangloté sur le sein indifférent de la terre, étouffé par la certitude d'être seul, tout seul, irrémédiablement seul!..

— Irrémédiablement idiot! — murmura-t-il.

En crispant la main sur sa poitrine, il constatait, à travers

les habits, le désordre de sa triste mécanique... Soudain, un grand froid, suivi d'une sorte de sécurité aiguë : Lucienne arrivait.

Elle semblait secouer la lumière orange; elle avait une démarche insolente et fine; elle clignait des yeux avec on ne sait quelle timidité dédaigneuse.

— Je vous ai fait un peu attendre ! — s'excusa-t-elle.

— Une paille, Liane — à peine une heure.

Elle vit qu'il avait souffert et haussa légèrement les sourcils, en signe qu'elle n'y pouvait rien :

— Les journées sont courtes.

— Et c'est si bon de faire de la peine !

Elle sourit.

— Quelle bêtise ! Vous savez bien que vous êtes ridicule !... Il m'a été difficile de tenir parole.

— Tant d'affaires urgentes ?

— Mais non... moi-même ! Je croyais que vous la connaissiez bien, cette force qui ne veut pas, qui alternativement rapproche et éloigne.

— Oui, — grommela-t-il, — le jeu de la biche au bois. Comme la fuite ne signifierait rien, une civilisée la remplace par le manque de bonne foi, l'inexactitude et l'absence.

— Est-ce bien juste ? — fit-elle, rêveuse.

Entre elle et Gérard, il y avait un peu mieux que ces rapports d'illusion à illusion, ces brouillards de phrases, qui relient socialement et séparent individuellement les êtres.

— Ce n'est pas faux.

— Je ne suis pourtant pas menteuse.

— Vous êtes même loyale... autant qu'une femme autre que Geneviève peut l'être ; vous ne concertez pas vos duplicités. C'est beaucoup !

— Eh bien ! non, ce n'est pas de la duplicité, c'est de la crainte, de l'hésitation, c'est même une sorte de rancune.

— Et le besoin de faire souffrir ?

Elle secoua la tête, nerveuse :

— Je n'en sais rien ! En tout cas, c'est bien à mon insu, et après tout...

— Vous vous en moquez.

— Est-ce vous qui m'en blâmeriez ? Vous qui m'avez dit

cent fois que je devais être dure, que c'était mon devoir... que l'amour sans le sacrifice est fade ou ridicule.

— Je ne fais pas de reproche; j'ai souffert pendant une heure et je crie! Pourtant, Liane, je mérite d'être un peu mieux traité que les autres. N'ai-je pas payé le tribut d'avance — et quel tribut!

— Ah! bien, — fit-elle avec une sourde menace, — vous voulez être traité en camarade!

— Non! — fit-il avec angoisse, — non, non! Liane; j'ai parlé comme un imbécile.

Le grand soleil rouge se brisait dans les branches et les petites feuilles d'avril; une odeur de terre et de mousse se mêlait au goût charmant de l'air. Un couple crapuleux passa qui, lui aussi, cherchait la solitude.

— Il n'y a pas de jeu entre nous, — reprit-elle. — Vous savez exactement ce que je désire. Si vous croyez payer trop cher...

— Allez! — fit-il sauvagement. — Toutes les tortures, si Liane est au bout!

Elle aima cette voix violente. La lumière pleuvait en gouttes rouges; Liane avait ces yeux pathétiques qui exigent le bonheur; la nuance de ses joues, la pâleur de son cou rond variaient à chaque oscillation des ramuscules.

— Oh! — chuchota-t-il — fleur ardente qui attend sa destinée!

Fallait-il supplier ou quelque violence serait-elle salutaire? Les gestes s'esquissaient en lui, aussi indécis que les paroles, et presque aussi nombreux. Il fut dans le sous-bois comme un voleur et, ne voyant personne, il tendit les bras vers Lucienne. Énigmatique et frémissante, elle se laissa prendre la taille. Quand il voulut l'attirer, elle détourna la tête et se défendit. Il chercha la bouche rouge et ne la trouva point.

— Il y a du monde! — murmura-t-elle.

Aucune créature n'était visible; Liane riait à mi-voix, d'un rire agaçant et trouble. Puis, désenchantée :

— Ce serait de la folie, — dit-elle. — Je m'en voudrais.

— Pas si vous m'aimiez.

— Surtout si je vous aimais. Quelle honte si l'apache de tout à l'heure avait surpris notre premier baiser d'amour!

Ce n'était pas très sincère. Liane avait de la rancune contre elle-même, pour s'être trop défendue, et contre son compagnon pour n'avoir pas usé d'un peu de violence. Puis, elle sentit qu'elle n'aurait pas cédé tout de même, et non à cause de l'apache. Aucune des causes mal définies qui l'éloignaient naguère de Gérard n'avait entièrement disparu. Deux surtout agissaient : la certitude de retrouver cet amour à l'heure qu'elle choisirait, la juxtaposition d'une autre image à celle du jeune homme :

— Rejoignons la route ! — dit-elle, saisie d'impatience. — Il est tard.

— Il est toujours tard ! — soupira-t-il.

Quand ils furent sur la route, les nuages fleurirent. Ils figurèrent ces contrées immenses, et si légères qu'elles ne feraient pas ployer l'échine d'une femme. Les parfums enveloppaient Lucienne, comme si des pétales invisibles pleuvaient des arbres :

— Oh ! Liane, ma grande aventure, — murmurait-il, — ne fuirons-nous jamais ensemble vers les beaux nuages ?

— Il faudrait... — commença-t-elle.

Elle ne continua point. Elle l'épiait dans la lueur décroissante, elle souhaitait une petite chose très simple et n'osait la formuler.

Lorsqu'ils retrouvèrent l'avenue, ils étaient déjà séparés. Gérard sut qu'il n'y avait plus rien à dire : à la fin des rendez-vous, Lucienne cessait d'écouter ; lui-même, pris d'un engourdissement et presque d'une paralysie de la pensée, demeurait taciturne. Près de la sortie, elle dit vivement :

— Après-demain, chez Geneviève, à trois heures.

Elle se hâtait vers une automobile dont les phares trouaient l'ombre ; un glas sonnait dans la poitrine du jeune homme ; il étendait la main comme pour ressaisir Lucienne, il chuchotait :

— Elle était là !

La nuit descendait immense, irréparable, infranchissable.

Elle, recrue de tristesse, aurait voulu retourner en arrière et dire une bonne parole. Elle pensait, cherchant à se rendre inquiète :

— S'il m'échappait pourtant ?

Recroquevillée au fond de l'auto, frissonnante de la fraîcheur crépusculaire, pleine de hâte, résolue à la passion et fâchée de ne pouvoir la créer, elle haussait l'épaule :

— Il n'y a qu'un geste à faire! C'est trop facile.

Quand elle rentra à la maison, elle trouva Charles Vagrenne et Motteraux. Vagrenne était un garçon de haute stature, bâti en souplesse, aux yeux gris de fer, teintés d'ambre, et trop vigilants. Un sourire câlin corrigeait le regard; le teint, bistré par l'air du large, plaisait à Lucienne. Au demeurant, elle était indifférente, sachant que les ambitieux font des amants médiocres, à moins qu'ils ne soient laids, infirmes ou mal bâtis.

— Vous dînerez avec nous, — fit-elle gentiment, après une minute de causerie.

Il ne le pouvait pas : il devait dîner au consulat de l'Équateur.

— C'est un lâcheur! — fit Georges avec son rire hennissant.

— Un raseur plutôt! Je t'ai chipé ton temps sans pudeur.

— Mon cher, — riposta Motteraux, — cette maison est à toi. Et je te défie bien d'être indiscret!

Il avait posé la main sur l'épaule de Charles; Liane riait tout bas de voir le petit homme dressé devant le grand garçon.

— L'adresse, que j'oubliais! — s'exclama le mari.

Tandis qu'il allait vers son bureau, Charles et Lucienne se regardèrent. Une attention sournoise tendait leurs bouches, et comme la jeune femme ne détournait pas les yeux, tout à coup l'autre eut un très joli sourire. Alors, avec un souffle oppressé : « Il est très bien! » songea Liane.

VI

Depuis plusieurs jours, les Rana étaient en proie aux transes du déménagement. Marthe les aurait subies avec résignation et peut-être avec insouciance. Mais Philippe bourdonnait autour d'elle comme une guêpe colossale. Après avoir exigé le départ, il le trouvait épouvantable. D'avance, il entendait craquer les meubles, se briser la poterie ou les bibelots qu'il avait ramassés avec tant de ferveur. Chaque démarche de Marthe exaspérait son acrimonie, et maudissant

sans relâche l'électricien, les emballeurs, l'ébéniste, l'architecte, il formulait des pronostics sinistres.

L'emballage occupa plusieurs journées. Trois travailleurs arrivaient le matin, après l'heure, et prolongeaient leurs repas sans vergogne. C'était dans le plein de l'agitation syndicaliste. Assurés que leurs gestes avaient une valeur fabuleuse, ils se répandaient en palabres ou s'extasiaient devant la perfection de leurs besognes. Philippe, bouillant de fureur, troublait leur quiétude par des apparitions intermittentes. Ses joues tremblaient, une indignation aiguë enflammait ses yeux jaunes, mais il ne disait rien. Il préférait faire une scène à Marthe :

— La question sociale!... — hurlait-il. — Ha! ha! La faim, oui, le froid, l'esclavage, c'est encore trop bon pour eux. Je donnerais mille de ces sales vies humaines pour la vie d'un bon chien ou d'un cheval valeureux... Quant à leurs patrons... la croix, le pal, la poix bouillante!

Ses emportements croissaient en intensité et en nombre. Dans l'excès de sa fureur, il précipitait son débit au point de devenir incompréhensible. Des désespoirs ténébreux succédaient à ses rages.

— Pourquoi déménageons-nous? — clamait-il. — Qu'est-ce qui nous contraignait à cette immonde catastrophe? Serons-nous mieux là-bas? Nous y serons plus mal. Alors?

Elle ne lui répondait jamais qu'il l'avait voulu. D'ailleurs, il ne l'oubliait guère, mais il reprochait à Marthe de ne lui avoir pas opposé de résistance. Par surcroît, le nouvel appartement était encore occupé. Philippe l'avait pris à cause de la dimension des chambres et surtout du salon, qu'il voulait immense. De grosses réparations étaient indispensables; le mobilier devrait attendre, au garde-meuble.

— Trois semaines à l'hôtel!.. à l'hôtel! — répétait-il avec des gestes de naufragé.

Le prix des réparations exaspérait son délire. Non qu'il fût avare, mais il sentait avec fougue la voracité, l'astuce, l'extraordinaire mauvaise foi des entrepreneurs.

— Soyons patients, mon Philippe! — murmurait la jeune femme. — Ce sera bien plus vite fini que tu ne penses. Ensuite, tu seras heureux. Car il n'y a pas à dire, l'appartement est superbe!

Il s'apaisait à cette voix douce et profonde.

— C'est vrai... c'est vrai... les pièces sont merveilleuses.

— Il fera grand effet... et au fond, il n'est pas cher!

L'espoir le grisait pendant dix minutes, puis remontaient les colères. Parfois, il fuyait, il courait la ville où il faisait des achats incompréhensibles. Il lui advint de commander vingt-quatre paires de gants et un stock de pantoufles; un soir, Marthe le vit rentrer avec un commissionnaire, qui portait cinq réveille-matin.

De longues prostrations succédaient à ses crises. Enseveli dans un fauteuil, qu'il appelait le tombeau, il s'abandonnait au désespoir. Les actes les plus insignifiants devenaient effroyables; la vie multipliant ses pièges, il bégayait :

— Qu'est-ce qui prouve que je ne serai pas écrasé tantôt par une automobile ou que je ne rôtirai pas vivant, la semaine prochaine, dans un train de banlieue? Pourquoi n'attraperais-je pas, comme un autre, la fièvre typhoïde ou le tétanos? Viard, qui ne buvait que de l'eau d'Evian, est mort de la première, et quant au tétanos, il suffit d'une piqûre... Marthe aussi peut mourir... Que deviendrais-je sans elle?

Il tremblait devant ses imaginations comme devant des réalités imminentes, et n'osait plus sortir de son « tombeau ». Chaque pas menait aux abîmes... Il en suait.

Des soupçons se joignaient à ses craintes. Il commentait sans fin tel geste ou telle parole d'un ami, et remontant dans le passé, découvrait des trahisons qui en présageaient d'autres et contre lesquelles il essayerait en vain de se cuirasser... Il entendait les voix aiguës des femmes, les chuchotements rosses des hommes. Des mots acides le défiguraient ou l'une de ces définitions caricaturales, alors à la mode.

Le jour du déménagement, il se leva après une nuit blanche. A huit heures du matin, deux wagons et une voiture s'arrêtèrent devant la maison. Il y avait huit hommes. Quatre montèrent, avec un chef à moustache poivre, qui portait un bonnet phrygien. Philippe les jugea interlopes. Il savait que la plupart ne se recrutent que pour la semaine du terme. On y trouve des concierges, des garcons de bureau, des charbonniers, et jusqu'à des petits propriétaires.

Le chef fit l'inspection des meubles et traça des figures

imaginaires, avec sa main droite. Il grommelait son plan de campagne, il en faisait part à un grand brun, qui portait une serviette autour du cou, et à un individu frisé, aux culottes immenses, dont la chemise semblait faite en toile à matelas.

— C'est un déménagement qu'on ne pourrait pas faire tous les jours, — déclara-t-il à Philippe d'un ton respectueux et militaire, — vu qu'on ne pourrait pas. On serait écrasé!

Philippe, qui ne comprit pas que c'était le « chant du pourboire », fut saisi d'effroi :

— Vous faut-il des hommes de supplément? — cria-t-il.

— On n'en trouverait plus, monsieur. Tout le personnel est mangé, de ce matin.

Alors, Philippe prévit une casse fantastique; il lui parut que son estomac tombait au fond du ventre. Sombre, il chercha le « tombeau » et ne le trouva point : le tombeau était emballé!

En le voyant rôder, l'œil en feu et les joues tremblotantes, Marthe se désespérait. Il n'y avait qu'un remède : l'éloigner — et elle se dirigeait vers le téléphone, lorsque l'oncle Gaume montra son nez pointu.

Il adorait les déménagements — chez les autres. Depuis une semaine, il arrivait par intermittences, et flairant l'odeur de paille, il s'exclamait :

— J'aime ça!... J'éprouve les mêmes impressions qu'en respirant l'odeur des locomotives ou en écoutant les sirènes des steamers...

Il jouissait des vitupérations de Philippe, auxquelles il joignait les siennes. Cette politique s'avérait lénitive : en entendant exagérer ses propos, Rana se détendait et, parfois, se mettait à rire. Ce matin-là, Gaume comprit qu'il n'y avait rien à faire. Philippe l'écoutait avec méfiance.

— Ton mari me regarde comme un complice des déménageurs! — alla dire l'oncle à Marthe.

Il devint sérieux en voyant le regard pathétique de sa nièce.

— Cela paraît risible, — soupira-t-elle — et c'est aussi triste qu'un vrai malheur. Ah! si vous pouviez l'arracher d'ici!...

— Moi! Mais, ma pauvre enfant, j'ai moins d'influence sur

ce garçon que sur le sultan du Maroc! Une seule personne peut agir sur lui... c'est Geneviève.

— J'allais l'appeler...

— Dépêche-toi de le faire, avant qu'il n'entre dans le plein du drame.

Quand Geneviève arriva, Philippe s'était réfugié dans le fumoir. Assis sur une caisse, il avait un air si tragique que la jeune femme en demeurait ébahie.

— Job ne devait pas être plus lamentable sur son fumier! — grommela Frédéric.

— Eh! — s'exclamait Geneviève — nous n'avons pas plus de courage qu'un petit enfant?

Elle souriait avec une malice tendre que Philippe aimait. Un peu honteux, il se redressa. Elle lui inspirait une confiance sans bornes et le faisait rougir de ses impatiences comme de ses détresses.

— L'air est mauvais ici! — déclara-t-elle — Non seulement vous vous y faites souffrir, mais vous êtes dans le chemin. Je vais faire chercher le père Poirol.

— Parbleu! — cria Frédéric.

— Le père Poirol, — continua Geneviève, — est le roi des déménageurs. Il va vous surveiller tout ça, mille fois mieux que nous ne le ferions tous ensemble. Et vous, vous passerez la journée avec nous, n'est-ce pas, Marthe?

— Qu'est-ce que le père Poirol? — demanda Philippe, qui commençait à sourire.

— Comment! Vous ne connaissez pas le père Poirol. Il est connu comme le loup blanc. C'est même à cause de cela que je ne vous l'ai pas proposé plus tôt.

— C'est un homme admirable! — dit Gaume, qui n'en avait jamais entendu parler. — C'est le génie du déménagement.

— Mais s'il allait n'être pas libre? — dit Rana avec inquiétude.

— J'ai pensé à m'en assurer, — reprit Geneviève. — Nous avons de la chance : il pourra venir.. Et maintenant, allez mettre vos cliques et vos claques : vous déjeunez avec Maurice, Lucienne et moi. Marthe s'entendra avec le père Poirol.

Philippe se mit à rire. Une confiance puérile emplit subitement son être et un grand désir d'être heureux. Il regarda Geneviève, il regarda Liane étincelante, il oublia presque le déménagement :

— J'arrive! — dit-il. — Le temps de me faire donner un coup de brosse...

Quand il fut à quelque distance, l'oncle se mit à dire :

— C'est un mythe, le père Poirol?

— Pas du tout, — fit Geneviève, — c'est un vieux brave homme, un véritable artiste, qui ne travaille qu'à sa fantaisie...

Frédéric épiait Lucienne. Et soudain la gaieté où l'avait mis le déménagement s'éteignit. Il pensa aigrement à sa vieillesse et à sa fin; il murmura :

— *O gioventù, primavera della vita!...* Malheur! Quand on est vieux, tout est vieux... Une même pensée reparaît neuve cent fois, mille fois dans un cerveau jeune, et même une pensée inédite paraît une répétition à un cerveau qui s'use.

Il se rapprocha de Lucienne et gronda :

— Eh bien! misérable... et ces flirts?

Elle avait une crise de découragement. La ressemblance entre le père et le fils lui parut accablante. En vain Gérard avait de beaux yeux tandis que ceux de Frédéric étaient petits et sans grâce, en vain le nez du fils était fin et d'une forme agréable tandis que celui du père était pointu — le vieil homme rappelait trop le jeune... Liane essayait de se le cacher. Elle y réussissait depuis son retour à Paris; et voilà qu'elle ne pouvait plus! Comme par le passé, l'image du père dépréciait celle du fils.

« Pauvre Gérard! » pensa-t-elle, et elle savait combien sa pitié était désavantageuse pour le jeune homme.

L'oncle, tournant autour d'elle avec amertume, songeait aux preuves mathématiques de l'existence de Dieu que devait lui envoyer une librairie anglaise. Pendant un mois, il les avait pourchassées, ces preuves, chez les bouquinistes ou dans les bibliothèques. Ses recherches étaient sournoises et mêlées de crainte. Il posait aux marchands des questions indirectes, consultait des catalogues, fouillait des encyclopédies. Son incompétence le lançait sur des pistes fallacieuses

— grimoires illisibles ou farces d'almanach — et ses dernières espérances s'effritaient, lorsqu'un marchand lui indiqua les *Mathematical proofs of God's existence, by Charles Randall, esquire*[1] Une introduction de lord Kelvin donnait une autorité exceptionnelle à l'ouvrage.

— Pour que le grand physicien ait consenti à écrire une préface, — s'affirmait Frédéric, — il faut à tout le moins que ce ne soit pas de la pâtée de chien!

Il attendait l'arrivée du livre, avec des accès de confiance, qu'il reniait effrontément vis-à-vis de lui-même, et des crises de scepticisme, qu'il soulignait par des soliloques gouailleurs.

— Vous ne me répondez pas! — grommela-t-il en touchant le bras de la jeune femme.

— Vous êtes indécent!

— C'est de mon âge!... Tout de même, ménagez-le. Vous l'avez assez fait macérer dans le vinaigre.

Cette insistance assombrissait Liane et la forçait à regarder « ces ténèbres du dedans », dont elle avait horreur. Elle se sentit courbaturée. Jamais elle n'avait eu plus vivement l'impression que, pour les créatures de sa sorte, la jeunesse était une période sacrée, et dans la peur de la perdre sans bonheur se mêlait une sorte de mysticisme, plus intense parce qu'il était moins intelligible.

— Qui me donnera un conseil? — fit-elle à mi-voix.

— Moi! — gouailla Frédéric.

Elle tourna vers lui un visage éperdu. Elle savait que ce quinquagénaire la comprenait aussi bien que Gérard, et avec autant d'indulgence, mais, en ce moment, la perspicacité de Frédéric lui était hostile.

Endolorie, elle s'appuya sur l'épaule de Geneviève.

VII

Jusqu'à la fin du dîner, Lucienne n'échangea avec Charles Vagrenne que des coups d'œil incertains. L'homme était sur ses gardes, la femme soucieuse. Ils s'examinaient pourtant, elle par instinct, lui parce qu'il était volontairement sondeur.

1. *Preuves mathématiques de l'existence de Dieu.*

Dans l'espèce, Lucienne n'escomptait aucune aventure; par définition, un ami de Georges devait cacher ou des vertus ou des défauts dérisoires. Elle était en quelque manière froissée dans son esthétique en voyant le grand garçon montrer de la déférence au petit Mottereaux.

Puis, tout se métamorphosa. Liane eut conscience de l'énergie froide et presque cruelle de la bouche : une telle bouche excluait le ridicule. Elle pouvait aussi exclure l'amour... Mais le sourire et certains « moments » du regard affirmaient le contraire. En somme, Vagrenne devait être ensemble dur et câlin : c'est un mélange qui attirera toujours les femmes.

Comme elle ne risquait rien, quelle tournure que prissent les événements, elle amorça la fleuretage. Charles parut ne s'apercevoir de rien; sans se dérober, ses yeux gris demeuraient illisibles. Puis, pendant que Georges se penchait sur son assiette, le marin eut un regard qui intrigua la jeune femme. Il se livrait un peu, mais d'une façon énigmatique. Plus affriandée qu'elle ne l'aurait cru, elle lui attribua soudain des mérites et pensa remarquer des nuances intéressantes dans sa déférence pour Motteraux. Cette déférence ne s'adressait qu'à la situation; elle n'était pas basse; elle ne donnait lieu à aucune flagornerie :

« Il est ambitieux! se dit-elle... Son attitude se justifie. »

Elle le sentait mieux qu'elle ne pouvait se l'expliquer. Peu importait au reste. Elle voulait sauver la face et, y ayant réussi, elle ne songea plus qu'aux qualités du grand garçon. En quelques minutes, elles prirent un tel lustre que Vagrenne semblait un nouvel être; comme chez toutes les femmes et tous les hommes nés pour l'amour, chez Liane, ces métamorphoses ont quelque chose de miraculeux : on ne retrouve peut-être pas leur équivalent dans tout le demeurant du domaine psychique.

Cependant, Georges Mottereaux pérorait avec une allégresse qui, prenant sa source dans le vin, lui donnait une plus grande facilité d'élocution qu'à l'ordinaire. Ni le scandale des liquidations, ni l'accaparement des sucres, ni l'affaire de la Bosnie et de l'Herzégovine n'avaient épuisé sa veine :

— Attendons-nous au pire! — répétait-il. — Nous sautons...

ou plutôt nous dormons... sur des poudrières, et notre insouciance... et le sentiment du devoir qui... s'affaiblit encore... personne pour pren... pour assumer les responsabilités! Qui sait si l'année prochaine nous serons encore Français?

Ces noirs pronostics lui arrachaient des soupirs sans troubler sa béatitude. Les mérites qu'il se désirait devenaient soudain plus péremptoires; il avait la sensation indéfinie d'un élargissement de sa mentalité, et comme une crise de foi — non cette foi qui s'attache à des doctrines ou au surnaturel, mais la foi familière qui orne et consacre le petit milieu où nous nous incrustons. Lucienne et Charles constituèrent les meilleurs prolongements de sa personne. Il les apercevait dans l'avenir, aussi fiers et aussi proches que dans le présent :

— Avez-vous jamais pensé? — bafouilla-t-il avec tendresse. — As-tu jamais réfléchi, Charles, à ce que ça serait si nous n'étions plus... Français? Par exemple si nous étions Allemands ou Suisses... ou Italiens. Voyons, franchement, ce serait... inimaginable!

Il avait les yeux humides :

— Quand je suis allé à Strasbourg! — clama-t-il. — Y es-tu allé à Strasbourg, Charles?

— J'y ai passé une demi-heure... dans la gare.

— Ah! mon cher... ces soldats... ces soudards... avec leurs casquettes plates dans la rue... avec leurs casquettes plates! J'ai donné cent sous à un vieux qui portait notre médaille militaire : c'était affreux.

— Le vieux? — demanda Lucienne.

— Non, les casquettes... les uniformes... et puis, de penser que cette cathédrale rose... Et voilà ce que nous serions...

Il fit un geste tragique :

— Je voudrais être à ta place! — reprit-il, en s'adressant à Vagrenne. — Quelle vie! Aujourd'hui, te voilà en Cochinchine et demain à Constantinople. Et la France te suit... tu la défends... elle te protège... c'est magnifique!...

— Oui, — dit froidement l'autre, — c'est un beau métier, et je l'aime. Mais...

Son œil rencontra le regard de Liane; il chassa l'expression haineuse qui crispait ses lèvres et la remplaça par un sourire qui, à son tour, fut suivi d'une moue chagrine :

— Mais nous sommes des parias ! — poursuivit-il. — On nous extorque le dévouement, la patience, le savoir et le courage à des prix de famine. Des intelligences supérieures moisissent comme les vieux biscuits ; des héroïsmes se consument dans une médiocrité honteuse ; des hommes faits pour conquérir le monde deviennent des réservoirs d'alcool ou s'abrutissent à piper l'opium ! Presque tous, à quarante ans, n'ont pas même une situation équivalente à celle d'un sous-chef de bureau dans un ministère.

Une colère blanche, envahissant peu à peu son visage, lui donnait une expression insolente :

— Je n'accepterai à aucun prix une telle carrière ! — fit-il d'une voix sourde. — Tant pis pour ceux qui se laissent faire ou qui comptent sur la justice. Il n'y a pas de justice — pas seulement l'ombre ! Celui qui y croit montre par là même qu'il est un imbécile et mérite de pourrir sur place. Notre devoir est de nous pousser, sans pitié, sans répit, sans scrupule. Puisque la lutte nous a été imposée sous cette forme, il faut l'accepter ou sortir de la marine. Je ne connais pas d'autre alternative !

— Cependant le népotisme ? — objecta Georges.

— Des bêtises ! — fit l'autre avec mépris. — Il est fatal. Est-ce que Napoléon aurait commandé l'armée d'Italie sans son mariage avec Joséphine ? L'intrigue et le népotisme sont vieux comme le monde. Ils dureront autant que lui. Personne ne peut leur échapper. Alors, pas de demi-mesures : que chacun marche à fond pour son avancement !

Liane l'écoutait, charmée. Elle aima le ton âpre et la mine implacable. Femme, elle n'avait aucune répugnance pour l'intrigue, elle admettait d'instinct tous les népotismes, mais elle était surtout contente de voir jaillir la force du grand garçon. Qu'importait qu'il fût ou non le protégé de Motteraux ! Il se servait du petit homme comme il se servirait d'un chien, d'un cheval ou d'un ministre.

— Vous avez bien raison, — dit-elle.

— Permettez... cependant... néanmoins, — s'efforçait Georges.

Liane et Charles se regardèrent. Elle se sentit enveloppée. La même hardiesse qui venait d'éclater dans les propos de

Vagrenne, éclatait dans son désir. La jeune femme eut, à la nuque, ce frisson tour à tour ardent et froid que lui donnait la présence des hommes construits pour elle.

— Car enfin, — persévérait le mari, — où allons-nous? Je reconnais qu'il y a eu des hommes de mérite qui... à coup sûr... mais il y a les modestes, que diable! Que faisons-nous des modestes?

— Ce qu'ils font d'eux-mêmes! Ils se lâchent... nous les lâchons!

Ce fut un des grands soirs de Lucienne, un soir tout frémissant d'émotions sournoises. De minute en minute, Vagrenne précisait cette figure dont la jeune femme avait besoin pour orner le monde. L'amour était loin, car elle avait besoin de temps pour le construire, mais déjà Charles en prenait la figure. Gérard disparaissait. Effacée comme un pastel ancien, sa pâle effigie ressemblait de plus en plus à celle de Frédéric Gaume. La veille, elle en avait compassion, mais un attrait nouveau ôtait inévitablement toute pitié à Lucienne. Elle n'écoutait plus la causerie des deux hommes. Ils fumaient des cigares dont elle aimait l'arome; elle les épiait languissamment, à travers le voile fin de la fumée. La silhouette pauvre de Motteraux et sa gesticulation désorbitée s'opposaient aux gestes sûrs du grand garçon. Liane suivait le fil du rêve. Elle savait savourer ces heures où rien n'existe encore et qui, ne comportant que des sensations moyennes mais délicates, sont à l'abri des chagrins.

Toutefois, une faible inquiétude la traversait par intervalles; elle se demandait :

— Est-il capable d'amour?

Elle n'entendait pas la tendresse; elle-même ne la donnait point, mais elle voulait la ferveur, la crainte, la fièvre, la jalousie. Elle fût demeurée fidèle à Motteraux même plutôt que d'accepter une liaison réduite au seul désir.

Selon la loi de sa nature, Vagrenne goûtait avant tout une victoire. Que cette jeune femme dût ou non lui être départie, il était criant d'évidence qu'elle l'avait « appelé ». Il ne s'en étonnait point, assuré de sa valeur et abondamment renseigné par l'expérience sur l'attrait de sa personne. Tout de même, et sans avoir un sens aigu de la femme, il subissait la qualité

supérieure de Lucienne, et cette grâce qui émanait d'elle comme un fluide de vie. Des sursauts de désir lui faisaient oublier son cigare.

Ambitieux jusqu'à la fureur, mais peu pervers, il ne savourait aucun plaisir « additionnel », à l'idée qu'elle était la femme d'un ami, et d'un ami riche. Au contraire, cette circonstance le gênait : la protection de la banque Motteraux avait été efficace et devait l'être encore.

« Georges n'a pas de flair, songea-t-il. Il faudrait tant de hasards et de circonstances ! »

Cessant presque de calculer, il s'enchantait à respirer cette grande fleur humaine. A la longue, son trouble lui parut excessif; et, désireux de se reprendre :

— Il est tard ! — fit-il.

— Ah ! Ah ! bûcheur, — cria Georges. — Tu vas encore travailler avant de te coucher !...

Il ricanait en sa façon stupide et tendre.

— L'excès en tout est un défaut, — ajouta-t-il, — c'est moi qui te le dis. Enfin ! comme tu voudras... et maintenant que tu connais le chemin...

Il jeta un regard craintif vers sa femme, mais la voyant sourire :

— Quand tu voudras et autant que tu voudras.

La main de Lucienne se crispait nerveusement dans la main de Charles; ils souriaient l'un et l'autre, d'un air lointain; puis leurs yeux se retrouvèrent, agiles et dévorants.

— Eh bien? franchement, comment le trouves-tu? — demanda Motteraux, quand le marin eut disparu.

— Un peu sévère, — fit-elle avec langueur.

— C'est vrai... c'est même incontestable. Mais le fond, tu sais... le fond ! De l'or en barre et qui ne se gaspille pas. Quand on est son ami... voilà... on est son ami. Il se ferait tuer.

Il promenait à petits pas son effervescence :

— N'est-ce pas... Il va rentrer chez lui, et qu'est-ce que tu crois qu'il va faire? Il va résoudre un théo... un problème ou écrire une lettre. C'est insensé ! Je voudrais lui trouver une femme... la bonne dot... une femme de tout repos... dans ton genre.

Elle rêvassait; une lassitude tiède la tenait recoquillée;

l'espace était ouvert, où elle devait chasser le bonheur; elle regardait avec indulgence ce petit homme baroque qui lui aussi poursuivait ses fantômes. Ah! que va-t-elle avoir? La vaste aventure ou bien..? Rien n'est sûr, et la beauté même... Tout a été si vide depuis l'amour de Stenne. En vain s'est-elle retournée et hâtée : elle n'a eu que ce petit homme! Deux années sont mortes... trois printemps... deux longs étés... elle n'a eu que ce petit homme!

Soudain, toute paix est bannie; Liane ne sent plus qu'une horrible incertitude. Elle tient Gérard... rien qu'un geste à faire... et l'autre, qu'en sait-elle? Mais toute son âme se révulse. Maintenant que le grand garçon a passé, Gérard est un fantôme. Elle n'aurait pas plus de joie avec lui qu'avec Motteraux même. A travers son angoisse, elle entend la voix de Georges :

— Si celui-là ne devient pas amiral!

Et Liane, avec un petit rire frileux :

— Il deviendra amiral!

VIII

Depuis quinze jours, Frédéric Gaume avait reçu l'ouvrage de Charles Randall, esquire : *Mathematical proofs of God's existence*. C'était un petit volume de cent soixante-seize pages. Frédéric le parcourut d'abord, car il savait l'anglais; ensuite, il le fit traduire par deux jeunes licenciés qui mirent les bouchées doubles et qui se proposaient de publier l'ouvrage en langue française.

Il relisait les propositions de Randall avec ferveur, et ahurissement.

Son instruction mathématique ne lui permettant d'en saisir que des bribes, il s'acharnait surtout aux énoncés des théorèmes et aux conclusions. Après quelque temps, un vertige le saisissait. Il s'arrêtait, les mâchoires ensevelies dans ses mains, tandis que les formules dansaient la sarabande au fond de son crâne. Cet état d'esprit se décelait agréable. Frédéric faisait, en quelque manière, une cure de vénération. Il souhaitait de toute son âme que Randall eût du génie, et à force de le

souhaiter, il lui arrivait, par intermittences, de le croire. Toutefois, il ne comprenait goutte aux théorèmes, ce qui nourrissait ensemble son respect et sa perplexité.

Un matin de mai, il s'attardait sur un chapitre. Reprenant les démonstrations avec d'autant plus d'opiniâtreté qu'il n'en discernait aucunement le but, il en tirait une confiance mystérieuse :

— Qu'est-ce que ça signifie? qu'est-ce que ça signifie? — répétait-il par intervalles.

Il se rappelait un soir de son enfance, au fond d'un grand jardin, tandis qu'une cloche sonnait dans l'ombre et qu'une lumière énigmatique tremblait parmi les ramures....

Madeleine le trouva hypnotisé devant les chiffres, l'œil vitreux et la bouche entr'ouverte.

Il ne la vit pas d'abord. Lorsqu'il fut conscient de sa présence, il prit de l'humeur, ferma son manuscrit et cria :

— Pourquoi entres-tu comme un fantôme?

— Tu n'es pas devenu sourd? — riposta-t-elle — Je suis entrée comme une personne naturelle et même la porte a claqué!

Alors il se sentit plein de honte.

— Je pensais à des choses... des souvenirs!

Car il lui cachait sa préoccupation et devenait atrabilaire chaque fois qu'elle semblait s'en apercevoir.

— Tu penses à ce que tu veux, — répondit-elle —. Pourvu que tu ne te ronges pas, c'est tout ce que je demande.

— Comment ne pas se « ronger »? — soupira-t-il.

Il montra son image reflétée dans la glace du fond :

— Regarde la cahute que j'habite.., cette affreuse cahute lézardée?

Il s'était levé et se campant devant la glace, il examinait avec ostentation la géographie de ses rides et ses dents jaunissantes :

— Vois cette paupière flasque... ce sourcil plus bas que l'autre... cet œil gauche qui pleure quand il reçoit un coup de vent... c'est l'injure de la vieillesse, c'est la préparation au néant!

Il respira comme un homme qui étouffe :

— Disparaître! N'être plus rien, plus jamais rien! Avoir

vécu, avoir été cette chose tout de même extraordinaire qu'est une créature humaine!... Est-ce que c'est vraiment possible?

— Puisque cela te paraît si vilain de vieillir, pourquoi veux-tu vivre?

Saisi de cette même stupeur dont il avait été saisi mille fois, après des paroles analogues, il balbutia :

— Tu es épouvantable!

Il tournait en rond, il faisait craquer ses phalanges; la détresse recroquevillait ses épaules tremblotantes :

— Vois! — cria-t-il lamentablement — Vois ce nuage... rien que ce nuage, avec la lumière qui le transperce, avec ces déchiquetures : c'est tellement beau de pouvoir le regarder! Quand je me dis qu'un jour il n'y aura plus de nuages!

Elle l'écoutait avec indulgence, mais sans pitié. Lamentable et comique, avec son nez pointu, qui se relevait par à coups, ses petits yeux noirs bondissants, il évoquait une colossale corneille parmi les décombres.

Jadis, elle l'avait plaint. Puis, par le renouvellement des mêmes scènes, sa compassion s'était usée. Loin de les mieux comprendre, elle n'attachait plus aucun sens aux paroles de Frédéric : elles se confondaient presque avec les bruits de la rue et les propos amorphes des visiteuses. Rares étaient les jours où Madeleine subissait un regret soudain, une tristesse ou une inquiétude.

— Si pourtant, — murmure Gaume —, si pourtant il y en avait Un!

Depuis plusieurs minutes, il était incommodé par une envie ardente d'*en* parler. Cette envie devenait plus fréquente de jour en jour, et comme il s'en rendait compte, il la refoulait tantôt par pudeur, tantôt par révolte. Cette fois elle débordait.

— Si je n'avais pas un tempérament si négateur! — reprit-il. — Mais voilà, j'ai un tempérament négateur. Sinon, après tout, les preuves abondent! Quand je fais abstraction de mes tendances, il faut bien que je l'avoue : les chances qu'*Il* existe sont en plus grand nombre que les autres. Et ce ne serait encore rien s'il n'y avait pas les preuves mathématiques! Vraiment, devant les preuves mathématiques, si ergoteur soit-on, il faut ôter son chapeau. Soyons justes! Quand un homme comme Randall accumule théorème sur théorème,

qu'est-ce qu'un athée peut lui répondre? C'est net, c'est... droit, c'est irrésistible!

Il observait sournoisement Madeleine, avec la crainte de la voir sourire. Voyant qu'elle ne souriait pas, il atteignit le manuscrit traduit, exposant successivement l'index sur des formules :

— Hein! — clama-t-il —, hein!

A mesure, un enthousiasme obscur mais brûlant chauffait son cerveau; les théorèmes de Randall apparaissaient dominateurs, irréfutables. Il ne se désolait plus de leur obscurité; il la préférait presque; il les en vénérait davantage.

— Lord Kelvin a écrit la préface! Lord Kelvin, le plus grand physicien d'Angleterre. Il a deviné le génie de Curie... quand Curie était un petit étudiant besogneux. Franchement, devant de tels hommes, on a beau être sceptique, on se tait!

Il se tut, en effet. Des mouvements tumultueux et contradictoires le troublaient jusqu'à l'oppression, comme dans ces demi-sommeils où la joie est combattue par une sensation d'irréalité. Tout son passé remontait, avec des ricanements ou des amertumes :

— Tu ris? — fit-il soudain, l'œil plein de méfiance.

Madeleine allait répondre, lorsque Gérard entra. Il avait encore maigri; ses yeux étaient creux et pleins de la flamme incessante des fièvres. A sa vue, Frédéric referma le manuscrit avec gêne :

— Fichue mine! — gronda-t-il —. Je t'avais prévenu. Jamais tu ne feras rien par là... jamais, jamais! Alors, c'est idiot.

— Qu'est-ce qui n'est pas idiot? — répondit tristement le fils.

Madame Gaume regardait son fils avec passion; une grande colère s'élevait en elle contre le mauvais goût de Lucienne :

— Le coffre est le coffre! — reprenait Frédéric — il y aura bientôt des fentes dans le tien, si tu t'opiniâtres dans cette voie, et tu payeras ta bêtise jusqu'à ton dernier jour... Je sais qu'on n'écoute pas son père, puisque tous les pères sont de vieilles bêtes! Tu admettras pourtant que j'ai quelque expérience... de celle-là surtout. De plus, tu es payé pour *la* con-

naître, va! Si les lettres de cachet existaient encore, ton compte serait bon : tu coucherais prochainement à la Bastille.

Gérard écoutait avec gravité et indifférence :

— Que diable! — s'irrita le père, — il y en a tant d'autres...

— Il y a d'autres maux que le cancer! Mais quand on a le cancer?

Frédéric fit entendre son rire le plus aigre :

— On se fait opérer!

Le jeune homme regardait son père avec reproche. Il l'aimait profondément et s'en savait aimé. Mais leurs vies intérieures demeuraient plus séparées que s'ils avaient habité des planètes différentes, et même lorsqu'elles avaient de l'analogie, leurs émotions s'entrechoquaient désagréablement. Ce mal, si c'en était un, ne pouvait ni guérir ni s'atténuer.

Plus encore que la majorité des hommes, Frédéric se révélait solitaire. Il savait se plaindre, pourtant, mais de ces misères qui atteignent tout le monde et qu'il n'apercevait que chez lui-même.

— Pourtant, — soupirait Gérard, — il pourrait me comprendre, lui qui comprend si bien Liane!

Madeleine, qui ne pouvait comprendre, avait doucement pris la main de son fils et, parce qu'il souffrait, se sentait aussi proche de lui que lorsqu'il était un petit enfant.

— A ta place, je ferais un voyage, — reprenait Gaume. — Il n'y a pas d'amour qui résiste à deux mois d'absence...

— Tu sais bien le contraire!

Il rendit doucement le baiser que venait de lui donner sa mère et murmura à mi-voix :

— Tout n'est pas encore perdu!

— Mais si! Mais si! Puisque tout n'est pas encore gagné, c'est que tout est décidément perdu! — affirma rudement Frédéric.

Il se frottait les mains, agressif et gouailleur, avec cette volonté d'avoir raison qui le rendait féroce.

— Oh! le méchant corbeau! — s'exclama Madeleine. — Qu'est-ce que tu y entends?

— Il ne s'y entend que trop bien! — chuchotait Gérard.

Un grand jet de souffrance lui traverse la poitrine... Comme

il avait été près de vaincre ! Un geste, ce semble, eût suffi. Est-ce lui qui ne l'a pas su faire ? Est-ce elle qui s'est dérobée ? Comment le savoir ? Là-bas, cependant, sous les jeunes feuilles... Quelle horreur, s'il a gâté sa jeunesse pour n'avoir pas su, à la minute fatidique, comprendre celle qu'il comprend si bien !

Il se lève, étouffé d'incertitude, pantelant d'angoisse. La hâte remplit toute sa chair. Il faut qu'il sache, sans délai et peu importe le supplice !

— Où vas-tu ? — lui crie sa mère en tentant de le retenir.

— Où nous allons tous ! — grommelle Frédéric.

Il était contristé cependant, et lorsqu'il fut seul, un quart d'heure se passa avant qu'il ne reprît Randall. Puis, des commentaires qu'il comprenait ou croyait comprendre, arrêtèrent son attention. Il lut :

« Dieu n'est pas tout-puissant dans le détail, il ne l'est que dans l'ensemble. Chaque créature particulière exprime une limitation de Dieu ; il ne peut agir sur elle qu'en se limitant. Elle participe à la création et continue, indestructiblement, sans lacunes. Par conséquent, tout être renferme un passé sans bornes. Il y a des périodes où nous nous souvenons de notre vie seulement, il y en a d'autres où nous nous souvenons de notre existence totale : alors, notre lucidité embrasse l'Eternité. Ici-bas, nous vivons l'éphémère ; ailleurs nous retrouverons la persistance ».

Gérard trouva Maurice qui grattait, sur la guitare, un vieil air d'Estramadure :

— Comme te voilà fait ! — dit-il, en voyant Gérard essoufflé et presque livide.

Il parlait avec pitié, mais rancune. Toutes ses habitudes étaient bouleversées. Depuis de longues semaines, ils n'avaient eu ni une bonne partie de billard ni une causerie supportable.

— Je voudrais voir Liane !

— Tu ne me l'envoies pas dire. Il vaudrait mieux cent fois que tu ne la voies point.

Il avait déposé la guitare, avec un soin amical, il guignait le camarade à peu près comme il aurait guigné un ivrogne :

— Je suis à bout de forces! — dit Gérard.

Un peu de son émotion se communiqua à Maurice :

— Ce sera comme tu voudras, pauvre vieux! Elle est ici. Tu la verras dans quelques minutes, mais reprends ton souffle!

Maurice se sentait sur la rive verte, d'où l'eau la plus sournoise paraît une grâce : le flot emportait Gérard vers l'algue meurtrière. Ils se taisaient : rien de ce que pouvait dire l'un n'eût intéressé l'autre.

Un accord de piano traversa l'étendue, une voix languissante jeta trois notes, et Gérard fut livide jusqu'à en être vert.

— Viens! — dit Maurice résigné.

Ils traversèrent la chambre voisine, et, par l'entre-bâillement d'une portière, Lucienne apparut. On eût dit qu'elle dormait, étendue sur une chaise longue, dans un peignoir de laine argentée. Le visage était fervent et pâle, la bouche semblait fraîche éclose...

Tremblant de peur et de volupté, Gérard s'avança.

A sa vue, Lucienne parut s'éveiller; un ennui mélancolique crispa ses paupières.

— Je n'en puis plus! — soupira-t-il. — Voilà huit jours que vous me fuyez.

— Huit jours? — fit-elle, surprise.

Maurice s'était retiré; mais Geneviève demeurait là qui entendait :

— Geneviève, — supplia-t-elle, — dites-lui d'avoir pitié de moi.

— Elle a pitié de vous! — répondit la jeune femme.

— Comment pouvez-vous parler ainsi! — fit Liane avec douceur. — Vous savez si bien que c'est demander le pire...

— Je ne puis plus vivre sans vous voir!

Lucienne, ayant entrelacé ses mains, les tordait un peu, impatiente :

— Ce n'est pas ma faute! — dit-elle d'une voix blanche — et personne ne devrait mieux le savoir que vous. Je le regrette aussi vivement que si c'était ma faute, et quand je vous vois ainsi, j'ai des remords. Qu'y faire, pourtant? Si on pouvait choisir, c'est vous que je choisirais, oh! avant tous, mais, Gérard, est-ce qu'on peut choisir? Pourquoi ne me fuyez-vous

pas? Parce que vous n'y pouvez rien... Et moi, tellement plus faible, comment voulez-vous que je fasse mieux que vous?

Geneviève s'était retirée depuis un instant. Quand Lucienne se tut, il demeura silencieux, la tête inclinée sur l'épaule droite, hébété de chagrin. Puis, avec une colère brusque et farouche :

— Alors, je ne vous aurai jamais?

Elle passa la main sur son front :

— Comment le saurais-je?

— Mais moi, je sais. J'ai été trop près du but pour que ça recommence et j'en ai été trop près aussi pour que vous me rejetiez sur la route... Je voulais bien que ma jeunesse fût gâtée à cause de vous, parce qu'enfin, je n'avais aucun droit... mais à présent...

— Vous demandez ma pitié?

— Oui.

Il s'agenouilla et se mit à pleurer. Elle le regardait avec stupeur et dédain, et sentant qu'elle lui devait véritablement plus qu'aux autres hommes, elle était pleine d'ennui :

— Je n'ai jamais voulu la pitié, — poursuivit-il d'une voix brisée, — parce que l'espérance persistait au font du pire désespoir. Quelque chose de profond et de positif manquait à ma peine. Je sais maintenant que le mal est sans remède.

— S'il est sans remède, que demandez-vous?

— Ah! vous le savez bien...

Elle détournait les yeux, saisie de colère, de vertige et de révolte; elle voyait l'image de Vagrenne; un tressaillement doux et profond comme le tressaillement des sources printanières agita sa chair; l'idée de ce que proposait Gérard fut abominable :

— Quelle horreur! — s'exclama-t-elle.

Tout de suite, elle regretta son cri. Au fond d'elle, l'inconscient ne voulait pas que Gérard fût totalement désespéré : il était une trop longue habitude, qui reparaissait toujours et qu'elle se désolerait de ne plus jamais voir reparaître.

— Si vraiment nous ne pouvions être que des amis, — chuchota-t-elle, — mais pas maintenant... pas encore...

Elle lui tendait sa petite main fondante, elle le forçait à se

relever; malgré lui, il recommençait à voir, lointaine et chancelante, cette lueur qu'il poursuivait depuis si longtemps :

— Si du moins vous me le promettiez!

Elle fut bien près d'acquiescer — pour plus tard, un an, deux ans — afin de finir cette lugubre scène, mais elle éxécrait toute promesse :

— Alors, tout ce qui reste possible deviendrait impossible!.. Non, Gérard, je ne promettrai point.

Il ne répondit pas tout de suite. Saisi, une fois de plus, par le mirage, sa douleur voletait vers la lueur lointaine :

— Que faut-il faire? — demanda-t-il à voix basse.

Elle répondit avec la hâte cruelle des femmes, tout à l'immense désir de déblayer la route :

— Il faut partir!

— Alors, c'est vrai! — cria-t-il avec la vision sauvage du rival et l'horrible humiliation de la défaite — *il y en a un autre.*

— Il faut partir! — répéta-t-elle.

Il se lève, titubant, dans l'orage et les rafales; ses oreilles sifflent, le bruit de son cœur l'étourdit; la pauvre créature convulsée qu'il est lui inspire un mépris tendre et une compassion profonde; les mots tourbillonnent, tous les mots épars par quoi il pourrait plaider sa cause, mais il sent que les discours s'éparpilleraient dans la petite âme ardente... Elle a raison, il faut partir... Il n'embrasse même plus la main fondante et féroce; il murmure à peine l'adieu, le mot d'horreur, de détresse et de mort!...

Elle l'a suivi des yeux et, peu à peu, un sourire éclot sur les lèvres écarlates. Gérard tiendra parole. Demain, après-demain, il sera loin; elle se sentira libre, elle n'aura plus l'oppression de son attente, de ses poursuites et de sa perspicacité. Un moment encore, il existe; puis il s'évanouit... il s'évapore; il n'y a plus sur la route que le grand garçon à la bouche insolente.

IX

Lorsque leur installation fut complète, les Rana donnèrent un premier dîner, intime. Marthe aurait voulu attendre, mais Philippe faisait valoir des raisons impatientes :

— Notre avenir exige que nous recevions beaucoup —, disait-il.

— Quel avenir? — demandait Marthe.

— Comment quel avenir! Mais celui que doivent nous donner notre valeur, notre fortune et nos espérances... Nous végétons... nous sommes inconnus... nous sommes quelconques!

Il devenait rouge, puis pâle; son geste tranchant fendait l'air :

— Je sais, — criait-il, — que tu n'as pas d'ambition. Tu nous laisserais fourrer dans un coin ou exiler en province.

Elle le regarda courir d'une muraille à l'autre et comprit qu'il ne fallait pas le contredire; il poursuivait :

— Ce n'est pas, mon Dieu! que j'attache de l'importance à ce petit dîner, mais c'est un essai, j'ai besoin de savoir comment se comporte l'appartement. Ensuite, nous verrons à organiser quelque chose de sérieux. J'en ai assez d'être éclaboussé par ce crétin de Marville!

Depuis quelque temps, ce Marville avait pris le premier rang dans ses rancunes. Il l'accusait de machinations imprécises, et le soupçonnant de vouloir la Légion d'Honneur, il le détestait au point d'en avoir des insomnies.

— Comprends-moi bien, — dit-il en baissant la voix, — il faut que nous ayons un salon politique... et je me ferai donner une mission!

Elle s'étonna :

— Mais c'est une idée!

— Ah! ah! tu ne t'y attendais point! — clama-t-il, tout reluisant de malice.

Puis, un soupçon :

— Prends garde! — chuchotait-il. — Pas un mot à personne! Pas même à Geneviève, tu entends, pas même à Geneviève. Et gare au vieux corbeau!

Il y avait de la mélancolie parmi les convives. Voisin de Lucienne, Maurice ne lui tenait que des propos restreints et désagréables. Madame Gaume était pâle, Marthe agitée de peurs informulables, qui voletaient en elle comme des chauves-souris; à peu près taciturne, Frédéric avait la physio-

nomie d'un diplomate, détenteur de secrets immenses, et Philippe promenait sur son assiette et sur les êtres des regards pleins de suspicion. Seule l'âme de Motteraux était nette de scories :

— Votre appartement, — dit-il à Marthe, — est une... comment dirais-je... une trouvaille... il est même... je ne vous le cache pas... il est impressionnant!

Philippe donna un coup d'œil amical à Georges :

— Ce n'est pas une cabane à lapins! — dit-il.

L'autre approuvait avec délire ·

— Cabane à lapins... comme c'est juste! Des garennes... on nous loge dans des garennes!

L'attention des convives se ramassait sur Lucienne. Indifférente au guet de Frédéric, au contrôle de Philippe et même au blâme sourd qu'elle discernait chez Marthe, elle était impressionnée jusqu'à l'intimidation par la pâleur de madame Gaume et l'attitude de Maurice. Par intervalles, sa combativité la remplissant de colère, elle répondait sec à son voisin, mais vite, elle battait en retraite, car, sans raison, elle le redoutait.

Motteraux, ayant fini d'exalter le logis, se mit à marcher dans les plates-bandes :

— Est-ce un long voyage que va faire votre fils? — demanda-t-il à madame Gaume. — Voyez-vous... le voyage... pour former... je veux dire... les gens qui n'ont pas voyagé, qu'est-ce qu'ils savent? Ils ne savent rien!

Madame Gaume devint plus pâle encore et Georges le remarqua :

— Oui, mais... évidemment... la séparation! — s'exclama-t-il avec respect et sollicitude. — On est ensemble, puis... Les Américains ont beau dire que la terre est petite!

Les yeux convergeaient méchamment vers Lucienne. Elle laissa retomber sa fourchette, ses lèvres blêmirent et, pendant quelques secondes, elle s'exagéra démesurément cette petite circonstance. Des haines, des vengeances, des complots l'enveloppèrent, toute la trame mystérieuse du péril; elle se sentait plus chétive qu'une mésange dans la tempête. Mais ce genre d'imagination n'était pas selon sa nature. Plutôt croyait-elle à l'instabilité et à l'indifférence des êtres. Elle

savait que Frédéric ne lui ferait du mal qu'en paroles. Elle lisait un désir chaotique dans les yeux jaunes de Philippe. Marthe était inoffensive; Maurice ne vaincrait pas l'influence de Geneviève, et madame Gaume, qui seule lui garderait rancune, ne traduirait cette rancune par aucun acte...

Liane redressa sa petite tête brillante; l'amour naissant revint occuper la scène.

Frédéric répondit pour sa femme :

— C'est dur, oui, mais on ne court guère plus de risques à faire le tour du monde qu'à traverser Paris en automobile. Nous jouons notre petite vie deux ou trois fois par jour.

Philippe eut un ricanement funèbre :

— J'ai un chauffeur, — clama-t-il — qui deviendra probablement fou.

— Il ne manquera pas de le devenir au moment où il conduira une machine en pleine vitesse! — appuya Frédéric.

Les joues de Philippe tremblèrent.

— Et après? — demanda Geneviève — Le chauffeur le plus sage ne peut-il avoir cinq secondes de distraction?

— Une seconde suffit! — grommela Maurice. — Elle suffisait bien avant l'époque des automobiles... La vieille nature ne prend pas plus de quelques minutes pour détruire une ville.

— Trois minutes pour rincer Saint-Pierre de la Martinique.

— Trois secousses pour Messine!

L'oncle déclama du Bossuet :

— Ce petit intervalle n'est pas capable de me distinguer du néant où il faut que j'aille!

— De quel petit intervalle parlez-vous? — demanda Motteraux.

Rana déchiquetait son jambon de Prague, en guettant alternativement Maurice et Frédéric.

— Ce n'est pas moi qui parle, — répondit ce dernier — c'est l'évêque de Meaux.

Et il rentra en lui-même, avide de retrouver l'événement considérable qui le préoccupait depuis plusieurs semaines. Motteraux avait l'air pensif. Il n'osait pas poser une deuxième question. Après un silence, il se prit à dire, sans raison apparente :

— Un vent de réaction souffle sur le pays.

— Tant mieux! — hurla Philippe.

Il s'arrêta net, effrayé, car son salon politique exigeait de la diplomatie.

— Je ne vais pas aussi loin, — déclara Motteraux — mais il faut enrayer. Si on n'enraie pas, nous sommes cuits. Les Anglais se moquent de nous.

— Pourquoi les Anglais? — demanda Philippe.

— Les Allemands aussi... et... les Suisses. Il faudrait...

Frédéric sortit de sa rêverie pour dire :

— Il faudrait faire marcher Deibler!

— Comme c'est vrai! — jubila Motteraux. — Car enfin...

— Ils n'attendent qu'un signal, — dit sardoniquement Maurice.

— Si la réaction est battue, la révolution se fera, — fit un cousin au visage plein de taches.

— Elle couve! — ricana Frédéric. — Ce calme sera suivi d'une tempête.

— On fera la reprise! — acheva flegmatiquement Maurice.

Tous sentirent le froid du couteau, et Maurice même. Une foule mystérieuse envahissait les appartements et captait la force souple qui fait tenir, dans un coffre-fort ou un carnet de chèques, les baguettes des fées.

— Nous sommes lâches! — clama Philippe. — Nos pères...

— Étaient lâches comme nous! — interrompit Maurice. — Seulement, ils se passionnaient pour leur cause, ils savaient, sans se concerter, accomplir des actes convergents. Nous sommes dispersés, nous sautons comme des bouchons sur la vague, et il y a dix millions d'électeurs!

— Qu'est-ce au juste que la reprise? — demanda Motteraux.

— L'impôt total. Cent pour cent du capital.

— Une révolution est impossible. *Ils* ne sont pas prêts.

— Il est inutile qu'ils soient prêts, — reprit Maurice. — Tout peut dépendre de l'attitude d'un escadron! Que cet escadron lâche pied, qu'un autre l'imite, le bruit se répand que l'armée est en déroute — comme en 1848. Il n'y a plus qu'à expédier des camarades aux ministères et à s'emparer du télégraphe. La révolution est faite!

— Oh! faite!

— Quant à la reprise, c'est un jeu d'enfants. Nous avons des milliers d'anarchistes qui l'organiseront en cinq sec. A côté d'eux, — élément nouveau, en matière de révolution, — les apaches. Jadis, une révolution était faite par des gens qui croyaient à la propriété. Le révolutionnaire moderne n'y croit plus. Qui fera la différence entre celui qui opérera la reprise au nom des principes et celui qui l'opérera par pur instinct? Les bourgeois recevront des députations mixtes d'anarchistes et d'apaches : « Bonjour, camarade, nous venons pour la reprise! »

— Qu'ils y viennent! — grogna Philippe.

— Ils y viendront. On leur laissera déménager les meubles, emporter les bibelots, les fonds, avec la même soumission hébétée qui jadis accompagnait les massacres de septembre.

— Mais ça ne pourra pas durer!

— Vous avez raison, — dit Maurice, — cela ne durera point; quinze jours ou trois mois, le temps ne fait rien à l'affaire! Il y en aura toujours assez pour faire de la bonne besogne.

Personne n'ajustait à la réalité les propos de Maurice, mais on n'y voyait pas non plus une fiction pure. Tous souffraient un peu dans leur fortune comme dans un prolongement subtil de la personnalité.

Liane était incapable de concevoir de tels périls. Un monde où elle ne serait pas riche faisait figure de néant. A la rigueur, on pouvait imaginer madame Gaume ou Marthe luttant contre la gêne, vêtues de robes mélancoliques et refaisant leurs comptes, le soir, à la lueur d'une petite lampe. Mais il y aurait toujours, fatalement, quelque chose qui sauverait Lucienne. Puis, elle avait trop à faire pour s'énerver d'hypothèses. Sa hâte s'accroissait de jour en jour : rien ne la retenait, sinon la peur de rencontrer une ferveur moindre que la sienne. Une si grande aventure reléguait les troubles sociaux dans une région terne, mesquine et falote...

On trouva au salon le cousin Hippolyte, vaste homme « caillouteux » qui ne dînait plus depuis quelques années, et Charles Vagrenne. Ce dernier y était par la faute de Motteraux et la curiosité complice de Philippe. La gaffe s'était

accomplie à l'insu de Lucienne, qui n'osa pas conseiller à Charles de s'abstenir. Elle regretta sa faiblesse en voyant les regards pointus des hommes et la haine qui brouillait le teint de madame Gaume.

Liane épia le grand garçon en dessous et approuva son attitude impassible. L'énorme cousin caillouteux, dont la chemise se cassait en boursouflures, Frédéric, l'habit engoncé et le collet béant, faisaient valoir la silhouette haute et flexible de Vagrenne, son insolence nonchalante et l'audace froide des yeux. Pâle, les nerfs tendus d'appréhension et d'orgueil, sa pauvreté donnait au marin une excitation terrible. Il était prêt à mourir pour la fortune.

Liane, sous le buisson ardent des cheveux, dans le bruissement des soies et la lueur des perles, eut l'immense séduction des terres chaudes pour les barbares du Nord. Dans cette minute, il eût tout risqué, et jusqu'à son avenir, pour la prendre.

L'approche des autres le calma : sa main rencontrait des mains incertaines ou hostiles; aucune sympathie, même factice, n'animait les visages. Il eut l'idée confuse qu'il était tombé dans un piège et la gêne glaça sa peau. Seule, l'affection de Motteraux bourdonnait devant lui, hilare, bégayante, énervante. Elle le soulageait pourtant; il l'accueillait avec son meilleur sourire, incapable d'oublier qu'elle était efficace.

— Ah! ah! — faisait le mari en accrochant Frédéric, — si la marine française avait... si elle possédait seulement mille officiers comme ça...

L'oncle, oscillant de la tête, entraînait Motteraux vers le fumoir. Les femmes s'étaient rassemblées dans le même coin. auprès d'une vasque de bronze, avec le cousin caillouteux. Charles et Liane se trouvèrent seuls, comme par hasard, et sans l'avoir voulu. Ils formulaient ces phrases que l'usage a presque dépouillées de sens, et qui suffisaient pleinement à Lucienne. Elle n'avait pas d'éclat dans la causerie et n'en demandait pas aux autres. Jamais elle n'avait aimé un homme pour son cerveau. Stenne était presque bête et le premier mari du « gros tas ». En revanche, elle voulait un peu de cette finesse sentimentale et de ce tact qui la tiraient d'affaire, même parmi les intellectuels.

Chez Charles, il y avait déficit de finesse, et le tact manquait de promptitude. Il se rattrapait par une froideur nuancée de morgue qui, tenant les gens à distance, lui permettait de prendre son temps. Sa conversation ne valait ni pour l'intimité, ni pour les groupes : il n'exprimait bien que ses rancunes.

— Comment supportez-vous ce temps? — lui demandait-elle. — Il change dix fois par jour.

— Je m'en aperçois à peine.

— C'est l'habitude de la mer. Moi, j'en suis affectée... du moins quand c'est l'orage... ou même la pluie... Je me sens à l'étroit.

Elle avait prononcé ces derniers mots avec tendresse. Leurs regards se mêlèrent et leur désir.

— Vous devez être las de voyager? — reprit-elle d'une voix claire.

— Pas tant. C'est surtout l'action qui me plaît.

— La lutte contre les éléments?

— Oui.

— Aimez-vous la guerre?

— Je crois bien ! Dans notre métier, la paix est ridicule.

Elle fit semblant d'avoir un petit frisson :

— Les blessures pourtant... la mort en pleine jeunesse?

Il haussa les épaules :

— Un risque de plus ou de moins ! Il me semble que je n'y penserais même pas.

— Vous aimez la gloire?

Il eut le joli sourire, qui faisait fondre son insolence comme du givre, et songeant à l'avancement, il affirma :

— Tout le monde l'aime !

Capable de se donner à un homme sans courage, elle était pourtant sensible à l'héroïsme :

— La préférez-vous à toute chose? — demanda-t-elle avec langueur.

— Je la préfère à la fortune.

Ce qui était un impudent mensonge.

— Sans doute... Et aussi à l'amour?

Il demeura perplexe, sachant qu'il fallait saisir la balle et ne trouvant pas la manière :

— Cela dépend. Quand on n'aime pas, il est facile de préférer la gloire... mais quand on aime !

Une lueur d'orage passait dans ses prunelles. Liane, enveloppée d'étoffes chères, étoilée de brillants et de perles, munie de la force dissolvante des vieilles civilisations, faisait haleter l'officier besogneux.

Estimant qu'il avait bien répondu, elle lui sourit et ses grands yeux le caressèrent. Elle avait hâte de dissiper sa propre méfiance et s'y efforçait par tout son pouvoir d'auto-suggestion, qui était considérable ; mais son intuition persistait à craindre l'obstacle.

Les fumeurs revenaient ; il ne fallait pas prolonger le tête à tête. Au reste, Lucienne ne le voulait point ; elle éprouvait ce sentiment de fatigue, presque d'ennui, qui entrecoupe les débuts d'amour et nous porte à escompter le travail interne qui nous adaptera à de nouvelles rencontres : ainsi l'étudiant s'en rapporte au sommeil pour mûrir son travail du soir.

— Ah ! mon lascar, — s'exclama Motteraux qui s'était laissé circonvenir par la fine champagne...

Il ricanait, avec cette joie victorieuse qui n'est guère donnée à l'âme prévoyante des sages :

— Un bon havane... enfin ! Et ce cognac de Rana qui ne craint personne...

Liane, se glissant entre Frédéric et Philippe, se trouvait interceptée par Maurice. Il était de moins méchante humeur :

— Méfiez-vous ! — dit-il tout bas. — Vous vous embarquez pour un sale archipel !

Elle passa, inquiète. Lui, considérant le marin, devant qui gesticulait le petit Georges :

— C'est bien construit, ce mâtin-là ! — grommelait-il.

Il le prit en grippe et s'approcha pour le mieux voir. L'oncle aussi s'était rapproché, avec Philippe et le cousin caillouteux. Les paroles se disséminaient dans un palabre décousu :

— Le mensonge augmente toujours plus vite que la vérité, — graillonnait le cousin. — Voyez le cinématographe. Ça devait nous donner le voyage dans un fauteuil... mille scènes passionnantes... pompées en pleine vie... et d'un bout à l'autre de la terre. Qu'est-ce qu'on donne ? Qu'est-ce que le

public exige? La réalité se réduit à quelques scènes. L'homme ne l'aimera jamais.

— Elle est si rarement reluisante, — fit Maurice.

— Mes cailloux! — acquiesça le cousin en se tâtant les reins.

— Mon foie! — ricana Frédéric.

— Mes ennemis! — ajouta Philippe.

— Mes chefs! — acheva le marin.

Une amertume subite contracta les visages. Tous, hors Motteraux, sentirent la pression mauvaise de l'univers, tant de forces coalisées, tant d'événements formidables autour de leurs faibles structures.

— Et pour quel dénouement! — conclut le cousin en faisant une lippe.

— Qu'est-ce que vous diriez pourtant, — dit soudain Frédéric, en appuyant la main sur l'épaule du gros homme, — si on vous démontrait *mathématiquement* l'existence de Dieu?

— Ça doublerait l'horreur de la vie!

Frédéric se renfrogna et rentra en lui-même, avec un grognement sourd. Maurice continuait à soupeser Charles Vagrenne. Il s'exhortait à le détester et à cultiver cette antipathie. Comme il se flattait d'être observateur, il fit la « fiche » du jeune homme et le décréta intrigant, mesquin, aride : mais il reconnaissait, avec une pointe de jalousie, la qualité physique et l'énergie probable du personnage.

— Tu m'as privé de Gérard! — ruminait-il. — Si je peux te passer un chien de ma chienne.,.

Motteraux s'écriait :

— La vie a du bon, que diable!

Et Philippe se rongeait sauvagement la moustache.

X

Cette soirée avait rapproché Liane de Charles, mais leur aventure se heurtait à d'insidieux obstacles. Comme il ne fréquentait pas le même milieu qu'elle, ils perdaient ces occasions menues en elles-mêmes, et d'apparence indifférente, dont l'ensemble est d'autant plus efficace qu'il agit plus insen-

siblement. Elle ne pouvait former des projets qu'avec réserve, et rarement. Vagrenne s'entendait mal à trouver les prétextes. Certaines nuances le gênaient. Le même orgueil, qui servait à le rassurer, lui rendait l'idée des gaffes plus insupportable. Il avançait prudemment, avec des timidités soudaines, soucieux aussi de ne pas compromettre son avenir.

La famille apportait des entraves. Hommes et femmes savaient inégalement, mais savaient. Marthe renseignait Philippe; Frédéric devinait; Maurice connaissait les événements par Geneviève. Après avoir feint d'ouvrir les portes à Vagrenne, on les tenait closes. Seule Geneviève se prêtait aux événements, mais avec quelque réserve, à cause de son mari, et parce qu'elle ne goûtait pas Vagrenne.

Depuis longtemps, Maurice n'avait détesté personne comme il détestait le marin; une sorte de haine réveillait l'activité de ce jeune homme nonchalant. Et jugeant quelque astuce légitime, il « cuisinait » Geneviève de la manière la plus agissante, qui était de plaindre Lucienne. Avec celle-ci, il employait des traits sournois, dont elle demeurait soucieuse : il devina qu'elle craignait, non un manque de désir, mais un manque d'amour, et il disait à Geneviève :

— Liane est engagée dans un mauvais couloir! Elle souffrira. Elle le mérite, et pourtant ça m'agace.

— Eh! non, — faisait Geneviève.

Il n'ajoutait rien, sachant que la semence lèverait d'elle-même. Ce n'est qu'après plusieurs heures qu'il reprenait :

— L'ambition mange tout chez ce Vagrenne... elle lui dévore le cœur. A ta place...

De nouveau, il laissait opérer les forces intérieures.

Lorsque Liane fredonnait :

Une chanson d'amour...

Maurice secouait la tête, avec un sourire de coin. Elle s'impatientait :

— De quoi riez-vous?

— Elle sera drôle, la chanson d'amour!

— Vous n'y entendez rien, et vous m'en voulez.

— Je vous en ai voulu, oui. Pas longtemps. Je suis juste

avec la vie... je ne demande pas aux crabes de marcher droit... ni à Liane d'avoir du cœur ou de la morale. Vous êtes comme vous êtes, et vous savez très bien que je ne vous déteste pas, quoique vous me chipiez déplorablement Geneviève.

— Alors, vous travaillez pour Gérard.

— Petite malheureuse, j'ai travaillé comme dix nègres à le détacher de vous! Le plus grand bonheur qui puisse lui arriver, c'est que vous renonciez une fois pour toutes à brouiller sa chienne de vie.

— Ou vous cherchez à le venger.

— Quelle vengeance vaudrait celle que vos petites mains lui préparent?

Elle se taisait, peureuse. Mais elle rentrait vite dans son obsession. L'amour venait à pas rapides. Il enveloppait Vagrenne de cette atmosphère qui repétrit un être pour l'usage exclusif d'un autre être. Chaque jour, le jeune homme apparaissait plus troublant. Il suivait Liane dans toutes les phases de son existence futile, charmante et dangereuse.

Des semaines passèrent, puis d'autres. Malgré tant d'arrêts et de brisures, la plante jaillissait de l'ombre. Lucienne n'attendait plus que le mot qui résout et qui décide. Elle aurait pu le hâter, mais elle voulait que l'homme en eût seul la charge. Chaque fois qu'il allait dire ce qu'il fallait, Charles se sentait devenir baroque; simultanément, des soucis le harcelaient, dont le manque d'argent était le plus troublant. Sa conception de la lutte lui imposant des dépenses qui débordaient les frontières de son budget, il se trouvait dépourvu d'économies et envisageait sans illusion les frais probables d'une idylle. Ce serait cher. Jamais il ne se résoudrait à conduire Lucienne dans un logis misérable, ni à lésiner sur les détails. Comme il avait peu d'imagination, il n'entrevit aucun de ces compromis qui tirent à peu près d'affaire un jeune homme. Donc, il allait falloir emprunter. A qui? Ses compagnons d'armes seraient compromettants; ses amis civils étaient rares, et un seul tout à fait intime : Georges Motteraux. Celui-là prêterait sans hésiter deux, trois billets de mille. Quand Charles y songeait, il en avait mal aux entrailles. Et il ressassait l'angoissante interrogation que répètent inlassablement les générations humaines.

— Que faire?

Liane est là-haut, enveloppée dans sa fortune ; il n'y a pas deux manières de gravir l'échelle !.. Il faut de l'argent. Et il ne voit que Motteraux.

Tandis qu'ils flottaient sur l'incertitude, la vie leur jeta un câble. Un après-midi que Lucienne essayait de lire les *Oberlé*, on lui apporta la carte de Vagrenne. Elle la retourna avec stupeur, car il se gardait de démarches non concertées.

Il entra, plus agité que d'habitude, et dit sans préparation :

— Je vous demande pardon... mais je pars ce soir.

— Ce soir ! — fit-elle, d'abord étonnée plutôt qu'émue. — Et pourquoi ?

Dans le silence qui suivit, elle sentit son cœur qui s'affolait ; ses yeux fixes prenaient intensément l'image de Charles.

— On me rappelle, — dit-il d'une voix assourdie.

— Pour longtemps ?

— Un mois... cinq semaines.

Ils se taisent, haletants. C'est l'heure du départ, pleine de vertige, d'ardeur et d'audace. L'irréparable surgit, avec son petit goût de sépulcre, et dans leurs cœurs s'esquissent tous les gestes des créatures luttant contre la destruction.

— C'est bien long ! — fait-elle.

Il répète, morne :

— C'est bien long !

L'émotion qui bat en eux n'est point éloquente. Il n'importe. Tous les mots seront à longue portée :

— Je m'étais habituée à vous voir, — amorce-t-elle.

Il risque :

— Comme je vais vous regretter !

— Mais non, — bégaya-t-elle. — Vous m'oublierez tout de suite... que suis-je pour vous ?

— Ce que vous êtes pour moi... vous !.. vous !

Le ton est véhément ; tout l'homme vibre et palpite ; il hésite pourtant, étouffé par l'orgueil et la pauvreté.

— Mon Dieu ! oui, que suis-je pour vous ? — répète-t-elle avec mélancolie. — Une amie de quelques jours.., une passante... Il est si naturel que vous m'oubliiez...

— Je ne vous oublierai jamais.

Ils se regardent une dernière fois, avec la défiance immortelle des êtres, puis le tourbillon les emporte :

— Je vous aime! — dit-il d'un accent rude, rauque, discordant, où le défi domine l'amour.

Mais elle n'écoute pas l'accent, elle n'écoute que le retentissement du mot même, le cri du printemps, du bonheur, de la fable immense, et lorsqu'il la prend sur sa poitrine, elle ne fuit pas sa bouche...

Un bruit léger, un pas ou un craquement de porte les a disjoints.

Ils ne se regardent plus; ils sont pleins d'un tel tumulte que la rencontre de leurs lèvres a été un symbole plutôt qu'une caresse. Ni l'un ni l'autre n'y ont pris de plaisir. C'est un acte nécessaire, un rite, c'est l'avenir et non le présent.

— Vous m'écrirez, — dit-elle.

Il acquiesce d'un signe de tête, hagard de vanité, toute sa prévoyance dissoute dans le plus profond des instincts de guerre, et jamais Lucienne ne l'a trouvé plus séduisant. Ivre de l'inconnu prochain, mais lucide aussi, pleine de la ruse et du sang-froid amoureux des femmes :

— Poste restante, — reprend-elle.

Puis elle chuchote :

— Pourquoi m'aimez-vous?... Prenez garde... je veux qu'on me soit fidèle... je ne pardonne rien.

— Ce sera si facile de vous être fidèle!

— Il faut choisir des initiales. Les vôtres C. V., auxquelles vous ajouterez les miennes L. G... C. V. L. G. Bureau central.

— Mais vous, — fait-il avec inquiétude, — m'aimez-vous?

— Que serais-je si je ne vous aimais pas?

Il y eut un petit silence qui les éloigna prodigieusement l'un de l'autre. Liane, qui connaissait ce genre de réaction, avait hâte d'être seule; Charles désirait fuir. Il ne l'osait point, il ne trouvait aucune formule qui lui permît de le faire naturellement. La sonnerie d'un timbre les tira d'embarras :

— Une visite! — fit-elle.

Il ramassa son chapeau et, dans ce mouvement, il rencontra la main de Lucienne, il la porta fougueusement à ses lèvres :

— Je vous aime! Je vous aime!

— Moi aussi! A bientôt. N'oubliez pas... C. V. L. G.

Pendant quinze jours, Lucienne se jugea heureuse. Elle s'en allait d'un pas furtif à la poste restante, le visage accablé d'une lourde voilette, et tendait sournoisement une enveloppe. L'employé, ayant accompli les formalités, elle se retirait, munie de son léger butin.

Dans ce drôle de petit drame humain, où quelques signes à l'encre jouent le grand rôle, elle mettait une ferveur sans bornes. Chaque geste marquait une crainte, une espérance, une victoire.

Le lieutenant de vaisseau n'avait aucun des dons littéraires qui frelatent notre marine. Il écrivait bonnement, en un français pauvre et sans élégance. Lucienne s'en moquait bien. La moindre épithète suffisait à exalter sa fibre. Il disait qu'il l'aimait à la folie, elle prenait la chose à la lettre. S'il annonçait qu'elle l'avait empêché de dormir, elle le voyait étendu dans les ténèbres, qui ne cessait de songer à elle. S'il exprimait l'envie de fuir sa passerelle et, au mépris de toute discipline, d'accourir à Paris, elle ne doutait aucunement des risques que sa passion faisait courir au navire.

Ses propres lettres, prolixes et chétives, relataient une agitation authentique; elle s'enivrait d'y joindre la fleur séchée, le ruban, la mèche de cheveux, tout le bric à brac sentimental; elle épuisait les signes et les légendes.

Elle s'amusait aussi. Elle aimait à pétrir de l'énigme. Le visage qu'elle montrait à Motteraux, les alertes, les prétextes utiles et le plus souvent inutiles, la fuite vers la poste, la sensation de la lettre cachée dans son corsage, tout formait un jeu frémissant, savoureux, épicé, qui approfondissait les heures. Il y en avait pourtant de pénibles. Même lorsque les nouvelles sont parfaites, il est toujours un moment où nous créons le fantôme, où il faut palpiter, se méfier, se forger des peines, trembler devant l'embûche... Liane devinait que c'est inévitable. Et tant qu'on a le cœur élastique, peut-être aime-t-on ces orages : ne sont-ils pas à l'image de ceux qui rafraîchissent la terre et préparent les herbes neuves?

Les premiers jours, l'agitation se suffit à elle-même. Ensuite Lucienne eut besoin de la confidente : elle montra les lettres de Vagrenne à Geneviève. Geneviève les lisait avec méthode,

sans dire qu'elle les trouvait plates. Par des propos couverts, Maurice connut leur existence ; il insinua :

— Ça ne doit pas être bien chaud !

Comme il feignait de s'inquiéter pour Lucienne, elle avoua que les lettres avaient peu de saveur.

— Elle n'en sera pas le bon marchand ! — affirma-t-il.

Ces mots, après la campagne sourde de Maurice, frappèrent Geneviève :

— A ta place, — dit Maurice, — je profiterais de l'absence du mathurin pour taper dans le piédestal.

— Elle est obstinée... et si éprise !

— Songe que Lucienne est merveilleusement sensible aux propos interrompus. Elle s'enfièvre... elle développe... elle achève. Un mot, une allusion agiront bien mieux qu'une attaque directe.

Il parut méditatif, puis :

— L'été sera intolérable avec ce drame en perspective. Fais-nous un bon été, ma belle ! Aujourd'hui, la rupture, ce n'est encore qu'un petit mouchoir de larmes, plus tard, ce serait tous les mouchoirs de la famille !

Inconsciemment, Geneviève entama sa campagne. Liane y parut insensible. Mais dans les heures de doute, les mots inaperçus reparaissaient et prenaient des dimensions inquiétantes : alors, le retard d'une lettre transformé en catastrophe, la jeune femme épluchait les lettres précédentes.

Il y eut une semaine où Vagrenne, absorbé par le service, écrivit hâtivement, avec des économies d'épithètes. Les soupçons de Liane s'agglomérèrent, accrus des épaves qui traînaient dans la mémoire depuis les premières rencontres : cela formait une masse compacte, désordonnée, affligeante.

Dans l'intervalle, Maurice crut légitime de s'entretenir avec Philippe et l'oncle Gaume. En bloc, il ne leur apprenait rien. Le soupçonneux Philippe croyait même les « affaires » plus avancées et rien ne pouvait surprendre Frédéric.

Quoique Philippe adorât sa femme et lui fût fidèle, il existait un district où il se passionnait pour Lucienne. Elle l'avait toujours ému, d'une manière de jalousie ; parfois elle l'inquiétait autant que les machinations de ses ennemis : il se mit à exécrer « le rat de cale ».

Un sentiment analogue remuait l'oncle. Aux jours où il regrettait la pénurie de sa vie sentimentale, l'image de Liane figurait la jeunesse disparue. Il semblait qu'aimé par une créature comme elle, il eût accepté moins amèrement la décrépitude et la mort. Le regret de cet amour impossible lui rendait détestables ceux qui avaient possédé ou possèderaient la jeune femme, et il avait vu, avec un secret plaisir, l'échec de son propre fils.

Il adopta l'idée d'une conspiration :

— Ignoble ! — clabaudait-il. — Si Motteraux nous indiffère, il est dégoûtant qu'il soit trompé par un individu qui lui doit probablement son grade et qui est capable de lui emprunter de l'argent.

Son nez pointu semblait aspirer des émanations délétères. Un pourpre de colère montait aux joues tremblotantes de Philippe qui cria :

— Il faudrait ne pas s'en tenir à des phrases !

— Et que faire ? — soupirait Maurice. — De galants hommes...

Il acheva d'un geste. Rana riposta :

— De galants hommes ne doivent pas être des gourdes.

Ramené par quelque réaction interne à ses hantises, l'oncle semblait absent. Une interjection de Philippe le rappela à la surface.

— Dans de certaines limites, notre intervention s'impose, — dit-il. — L'abstention serait...

— Une lâcheté ! — grogna Philippe.

— Je ne vais pas si loin, mais ce ne serait pas du courage. Il y a maintes manières honnêtes d'intervenir.

— Je ne vois pas très bien, — fit Maurice.

— Je mettrais les pieds dans le plat ! — reprit Philippe. — J'écrirais au marsouin que la famille n'entend pas de cette oreille et que, s'il persiste, elle prendra des mesures. Comme c'est un ambitieux...

— Il reculerait ! — concéda Frédéric. — Mais c'est casser les vitres...

Tout en frottant sa paupière gauche, d'un geste de masseur, il songeait à Randall et à l'existence de Dieu. Ce ne fut qu'un éclair :

— Cherchons autre chose. Je connais, au ministère de la Marine, un haut fonctionnaire et le haut fonctionnaire connaît... à fond, le contre-amiral Nourry de la Guérandière. Je ne sais pas si vous avez entendu parler de cet amiral?

— Son nom paraît dans les journaux, — dit Philippe.

— C'est un père pour ses subordonnés! — affirma l'oncle. — S'il savait qu'une famille honorable — et influente — craint un petit scandale, il interviendrait avec infiniment de tact, de mesure et de prudence. Il appellerait auprès de lui l'officier. Il lui parlerait en douceur, il lui ferait comprendre que la situation est délicate, qu'une rupture serait bien vue et que la carrière de l'officier s'en trouverait facilitée.

Frédéric se pourléchait les lèvres; Philippe le considérait avec un mélange d'admiration et de méfiance.

— Ce serait parfait, — dit Maurice, — si Liane ignorait la démarche.

— Soyez sûr qu'elle l'ignorera. D'abord, parce que le lascar va mordre à pleines dents dans l'appât; ensuite, parce qu'on peut insinuer que la rupture doit être prompte et sans bavures.

Maurice avait un scrupule, trop léger pour entraver la marche des affaires; Philippe se demandait si l'oncle ne pourrait pas dresser aussi un piège à Marville; et Frédéric, rappelé à l'ordre par une lourdeur au flanc droit, songeait à l'huile de Harlem, dont les bons effets se faisaient attendre.

— Il me semble, — dit-il brusquement à Maurice, — que tu étais un assez bon petit mathématicien lorsque tu allais à l'école?

— Je devais être à peu près vingtième sur quarante. Le calcul différentiel et intégral ne m'a livré qu'une part minime de ses mystères!

— C'est dommage! — soupira l'oncle, — j'aurais voulu avoir l'opinion d'un homme sincère sur le passionnant travail d'un certain mathématicien anglais, Charles Randall.

— Demandez à un spécialiste.

— Je me méfie des spécialistes.

— Écrivez à Gérard. Jadis les dérivées et les intégrales n'avaient pas de secrets pour lui.

— Je me méfie aussi de Gérard, — avoua l'oncle.

XI

Il y avait plusieurs jours que Lucienne retournait vainement à la poste restante. La chaleur de l'été accroissait sa fièvre; les crépuscules semblaient ne devoir jamais mourir, l'aube montait hâtivement parmi les constellations fugitives et la lune en son plein prolongeait encore le règne de la lumière. Pendant la nuit, murs et pavés demeuraient tièdes comme les parois d'un four. Ce temps affaissait et surexcitait la jeune femme. Paquet de nerfs inquiet, pleine de songes, elle voulait follement le bonheur. Le soir, dans la chambre trop chaude, le sommeil fuyait, la chair devenait étrangement perméable, et l'amoureuse, émue de craintes, exaspérée de soupçons, se tournait vers la fenêtre où l'air entrait par bouffées lourdes : comme cette touffeur serait grisante, si Liane avait près de sa poitrine une petite lettre passionnée! Mais il n'y avait pas de lettre. Et elle s'acharnait à deviner les causes de ce silence. Son cerveau en forgeait d'excentriques, qui lui arrachaient un rire nerveux, — de perfides, qui la faisaient haleter, — d'inoffensives, qui passaient comme une brise rafraîchissante. Elles s'enchevêtraient et se dénouaient, selon des associations que la fatigue rendait de plus en plus illogiques : à travers leur tourbillon, Liane faisait le procès de Vagrenne. Toutes les paroles de Geneviève « portaient ». Un trait de Maurice ou de l'oncle passait comme une flèche. Elle voyait le garçon vigilant, aux yeux froids et aux paroles circonspectes; rien ne le passionnait que sa carrière; de Liane même, il ne courtisait que l'argent, peut-être une « influence ». Une aversion brusque la soulevait. Attisée par le mépris de la pauvreté, elle se demandait quelle aberration lui avait fait choisir ce hère, qu'abaissait encore la protection de Motteraux... Une image précise rabattait le dénigrement. Elle avait beau évoquer d'autres silhouettes, aucune ne se substituait à celle de Vagrenne.

— Imbécile! — chuchotait-elle avec ferveur, — pourquoi n'as-tu pas écrit?

A l'idée qu'une lettre se trouverait le lendemain à la poste, ses rancunes se fondaient dans un flux de rêves.

Le cinquième jour, l'employé lui remit la lettre. Liane tremblait si fort et se sentait devenir si pâle qu'elle n'osa pas la lire tout de suite. Sur le trottoir, des gens la coudoyaient qui, presque tous, répandaient une odeur de transpiration; l'ombre même était torride; les automobiles bramaient comme des fauves... Allait-elle être heureuse ou malheureuse?

Comme elle n'avait pas été amenée par sa voiture, elle cherchait du regard une auto libre; puis, saisie d'impatience, elle marcha au hasard. Dans une rue tranquille, elle ouvrit enfin la lettre. Tout se mit à virer. La stupeur, le chagrin, la rage dévastaient la petite tête ardente. Tout de même, elle relisait :

Des événements plus forts que notre volonté nous séparent; il faut savoir se soumettre à ce qui est inévitable. Je pars pour la côte africaine.

Votre désespéré.

CHARLES VAGRENNE

— Ça ne m'étonne pas! — murmurait Lucienne.

Mais ça l'étonnait prodigieusement. La loi de toute sa vie, c'est qu'elle ne pouvait pas être abandonnée. Rien de pareil n'existait dans son histoire. Quand elle avait choisi, l'homme lui appartenait. Il était peut-être capable de dissimuler une vieille maîtresse ou encore de céder à une tentation, mais il dépendait de Lucienne : la rupture ne pouvait venir que d'elle.

Maintenant, il y a une dérogation. Ce n'est pas seulement un chagrin immense, c'est une peur intolérable, l'apparition de périls dont Lucienne ne soupçonnait l'existence que pour les autres : elle en est appauvrie...

— Quels sont ces événements? — soupire-t-elle.

Pour se sentir moins dépréciée, elle évoque des choses formidables... Sa douleur inonde le cœur par masses lourdes comme des vagues; elle est une si pauvre chose, qu'elle a peur de tomber là et de mourir... Sa main défaillante fait signe à un cocher en maraude, elle s'effondre dans le fiacre obscur et tout s'efface devant le désir de pleurer sur l'épaule de Geneviève.

Geneviève rêvait devant une armoire normande, bourrée de linge. Par un atavisme capricieux, la jeune femme avait pour

le linge une passion identique à celle de ses aïeules, captives au fond des provinces. Elle passait des heures tendres à faire la revue des nappes damassées, des draps de lin dont elle brodait elle-même les chiffres, avec un art minutieux, à empiler les serviettes, les chemises et les mouchoirs. Elle faisait faire les lessives à la campagne et croyait respirer l'odeur des prairies lorsqu'elle ouvrait les caisses pleines de leur cargaison neigeuse...

Quand Lucienne parut, Geneviève n'eut pas besoin de la regarder deux fois pour deviner le cataclysme... Elle sut qu'il ne fallait pas questionner et laissa Liane s'abattre et pleurer en silence; elle lui donnait de menus coups dans le dos, d'une manière puérile.

Quelquefois, elle murmurait :

— Ça va s'arranger, pauvre petit!

Alors les sanglots de Liane redoublaient; elle chuchotait d'obscures paroles, assurée d'être dans le meilleur coin de la terre, où elle était deux au lieu d'être seule, où il y avait une tendresse aussi obstinée que celle des mères.

Enfin, tirant la lettre du sac à main où elle l'avait enfouie :

— Quel lâche! — dit-elle.

Geneviève lut et relut :

— Vois-tu, chérie, il vaut mieux que ça finisse ainsi. Tu ne pouvais pas t'entendre avec un tel homme.

— Oh! — cria furieusement Lucienne, — ne crois pas que je le regrette!

Elle tentait de se redresser, mais sa tête était bouillie, ses reins fléchissaient : elle retomba sur l'épaule de Geneviève.

— Eh! non, tu ne le regrettes pas, — acquiesça celle-ci. — Tu regrettes seulement...

Elle ne savait pas bien ce que Lucienne regrettait. Elle ajouta, au hasard :

— Tu regrettes tes illusions!

— Oui... oui... — sanglotait Liane — ce sont mes illusions... mes illusions!

Maurice venait d'entrer dans la chambre. Il voulut se retirer mais Lucienne s'exclama :

— Non! Restez... Ce n'est rien... Je suis une bête... Et comme vous aviez raison!

Connaissant la part qu'il avait dans cette affliction, il éprouvait quelque honte et, pour la première fois, considérait avec sympathie un chagrin de la jeune femme. Elle étancha ses larmes. D'ailleurs, la présence de Maurice les refoulait; l'émotion prenait une forme nouvelle, aussi douloureuse mais plus âpre et mêlée de gêne. Liane se reprochait d'avoir retenu le jeune homme : elle n'attendait de lui que dénigrement, réprobation, ironie voilée.

— J'avais raison? — dit-il en feignant la surprise.

Le ton avait une douceur inaccoutumée, dont elle fut touchée et, dans son trouble, elle alla plus avant :

— Vous me l'aviez prédit, au dîner des Rana!... J'aurais dû...

Elle s'arrêta, confuse. Puis, pensant que Maurice devait amplifier l'aventure, elle protesta :

— Oh! il n'y a rien eu... rien que des lettres... Tout de même, je ne suis pas si bête!

La colère montait à l'idée qu'on pût la croire dupe ou victime. Ouvrant fiévreusement son sac à main et, dans la poche secrète, saisissant une liasse :

— Voilà! — dit-elle en la tendant à Geneviève. — Tu verras bien!

— Ma chère Lucienne, — fit doucement Maurice, — je connais vos faiblesses, mais aussi vos qualités. Quand c'est inutile, vous ne mentez pas!

— Personne n'est aussi sincère qu'elle! — cria Geneviève.

Touchée surtout des paroles de Maurice, Liane embrassa la jeune femme, qui continuait :

— C'est à cause de sa sincérité qu'elle souffre. Elle croit que les autres sont comme elle... Elle y va de tout cœur!

Maurice se détourna pour sourire. Liane s'était assise, molle et désemparée; une larme, par intervalle, étincelait au long des cils :

— Nous ne pouvons pas l'abandonner ainsi! — s'exclama Geneviève avec indignation. — Ce serait lâche et trop triste! Il faut l'emmener... Tu viendras avec nous, ma chatte, au bord du lac. Si je te savais seule, je n'en dormirais pas!

Liane dressait son visage dolent où déjà pointait une faible espérance. Le lac... le grand lac enivrant! C'est là qu'elle avait

aimé. Il tremblotait dans un halo mystérieux; les soirs d'aventure se levaient au long des vagues, où chaque étoile s'allongeait en flammerole... Lucienne fut le chasseur qui retourne aux lieux où il abattit le gibier... Et elle sera soignée par Geneviève...

— Je vous gênerais? — fit-elle en coulant un regard vers Maurice.

Il ne broncha point; Geneviève parla d'une voix impétueuse :

— Toi, nous gêner! Que veux-tu que ça fasse à Maurice? vous êtes mes deux joies... mes joies natales!

— Ça me fait plaisir! — assura-t-il en détournant son visage.

Tandis qu'il regagnait son cabinet de travail, il entrevit Lucienne présente le matin, présente le soir, présente à toute heure :

— Mes jolies petites vacances sont fichues! — soupira-t-il.

XII

Le lac fut d'abord malfaisant. Parce qu'il était imprégné du bonheur mort, il empoisonnait l'infortune vivante : Liane ne voulait plus le voir. C'était difficile : on l'apercevait de la salle à manger, du salon, de la terrasse, de la pelouse : il fallait constamment détourner la tête pour l'éviter; à table, Lucienne lui montrait le dos.

Puis le chagrin commença à perdre de sa virulence; par intervalles, il devenait vague, obscur, insaisissable : Liane se rejetait vers le bonheur comme un engoulevent dans le crépuscule. Mais le mal revenait à l'improviste; il la serrait à la gorge ou lui poignait le cœur : saisie de crainte, elle n'osait plus songer au lendemain.

La vigilance de Geneviève était subtilement étendue sur toute chose; on traitait Liane comme une malade, avec des soins si bien dissimulés, des sollicitudes si discrètes, qu'elle ne s'en apercevait presque pas. Geneviève savait réaliser les désirs, de manière qu'ils parussent se réaliser d'eux-mêmes. Elle dénichait la plus habile masseuse, une fée pour le soin des

cheveux, et une Américaine qui cultivait la beauté comme un jardinier cultive des roses. Chaque manie de Lucienne se trouvant satisfaite, elle eut des manies innombrables et, sans trêve, souhaitait des élixirs, des onguents, des pâtes, des eaux de jouvence. Le soir, Geneviève surveillait la toilette de nuit et jusqu'au coucher. A force d'habitude, c'est à peine si Lucienne, devant quelque douceur imprévue, montrait une gratitude fugitive. L'idée d'une réciprocité, même légère, ne lui venait point. Elle souriait en voyant l'activité de sa cousine :

— Comme tu t'agites !

Ceux qui donnent tout leur cœur ont peut-être besoin de recevoir peu en échange.

Pour éviter la vue du Léman, elles se promenaient par la ville et surtout dans le jardin oriental. Il s'étend en longueur, avec des labyrinthes, des fontaines, des bassins, des jets d'eau et des grottes. Une humble ménagerie se cache sous les ramures : quelques cerfs et quelques daims, deux chamois, des faisans, des poules, des paons, des perroquets... Mais tout le succès va aux singes : pour eux seuls s'agitent les tourlourous, se trémoussent les bonnes et clame la marmaille ; eux seuls aussi captivent Geneviève.

Elle leur apporte des cacaouettes, des prunes et des cerises. Le plus gros occupe une cage cylindrique, avec une soupente où il peut fuir le froid et dormir. C'est un singe flegmatique. Il connaît l'espèce humaine et ses pièges ; plein de rancune contre les enfants, il les considère de loin, pessimiste. Parfois, sa haine s'allume, il s'élance avec une grimace horrible, et tape de ses petites mains contre le grillage. Devant les adultes, il agit selon l'instinct et les circonstances. Dès qu'il voit Geneviève, il passe, à travers une brèche, sa patte amicale :

— La main gauche ! — exige Geneviève.

Et il donne la main gauche. Il aime le parfum que dégage le gant de la jeune femme ; il le flaire comme un homme. Ensuite, il ronge la prune, la cerise ou la cacaouette, et chacun de ses gestes passionne Geneviève. Quel humain extrairait mieux le noyau de la cerise, ouvrirait avec plus d'ingénieuse adresse les compartiments de la cacaouette ?

Il a ses jours de tendresse. Alors, retenant la main de Gene-

vièvc, il en chatouille le creux, ou bien sa face d'outlaw collée contre le grillage, les prunelles pleines d'une exaltation mystérieuse, il pousse un cri léger qui s'effile en murmure. Elle perçoit l'émotion de la petite âme sauvage, elle a le sentiment de regrets insondables, d'on ne sait quelle fraternité navrante et nostalgique.

Plus loin, séparés du public par un grillage, deux singes frénétiques vivent ensemble. C'est une femelle musculeuse qui dès la venue de Geneviève, semble vouloir défoncer le treillis avec sa face et dont les yeux ronds phosphorent. De sa petite main sombre, elle attrape au vol la noisette, la reine-Claude ou le bigarreau. Derrière elle, maigre, noir, diabolique, le compagnon s'agite démesurément. Tout son jeune corps est crispé de convoitise. Mais qu'il esquisse un geste pour prendre part à l'aubaine, sa compagne le bourre et le griffe tant que, pantelant, il s'évade vers la soupente.

— Voleuse... assassin! — crie Geneviève.

Et elle rejoint le « fou » qui porte une barbe beige et dont la tête semble couverte d'un bonnet de fourrure. A l'approche de la visiteuse, il perd la notion du monde, roule, culbute, jacasse, grimpe convulsivement le long du treillage. Enfin, la vue des fruits ou des noisettes l'hypnotise. Son bras sort tout tremblant, sa main grelotte, et tant d'agitation cache un cœur amical : si Geneviève ne veut pas lâcher une prune, il la grignote tout doucement; ses petites dents pointues et ses griffes affilées se font délicates; il se laisse mettre un doigt dans la bouche et le mordille avec grâce.

Tous ces singes distinguent le sac plein du sac vide. La provende distribuée, il suffira que la jeune femme ouvre l'enveloppe au large. Alors, le gros Coco, la femelle despotique, le fou, cessent leurs mimiques. Le fou tourne simplement casaque, la femelle cherche ses puces, Coco prend l'attitude du penseur de Rodin.

Avec Maurice, Lucienne, les singes, le jardin, les soins menus du jour, Geneviève remplit fastueusement sa vie. Elle connaît son bonheur, le proclame et s'en étonne :

— Qu'ai-je fait? Je ne le mérite pas... et qui le mériterait?

Une telle quiétude épouvante Lucienne. Elle attend les choses enivrantes qui tourbillonnent au large, les appels, les fièvres, l'ouragan. Ici, le monde est un clos sinistre. De songer qu'elle pourrait être comme Geneviève, Liane est transie jusqu'aux os. Le malheur même lui paraît préférable.

— Tu ne désires vraiment pas autre chose — jamais? — demande-t-elle un matin où la petite chante éperdument.

— Autre chose? — s'exclame Geneviève abasourdie.

— Et moi, — suffoque Liane —... moi...

Maurice, qui rentre du jardin, se met à rire aigrement :

— N'essayez pas de comprendre, Lucienne. Il vous faudrait le cœur même de Geneviève, son cœur si intense et si riche... Comment concevriez-vous le sens de ses actes? Savez-vous seulement qu'elle vous aime dix fois autant que vous l'aimez! Vos moindres gestes sont des événements pour elle... Non seulement elle souffre de vos souffrances, mais elle est aussi joyeuse de vos joies que vous-même. Cette passion que vous cherchez avec fièvre, elle la trouve à chaque tournant de sa vie fidèle ; ces aventures que vous ne voyez que dans la fuite, elle les vit avec vous, avec moi, avec tous ceux qu'elle chérit : ainsi son existance, que vous croyez monotone et pauvre, est d'une telle variété, d'une telle profondeur, d'une telle plénitude, que vous ne pouvez pas seulement vous en faire une idée...

— Il a mis ses lunettes de sept lieues ! — dit Geneviève.

Mais il fait une mine renfrognée et considère Lucienne avec malveillance.

— Je sais bien qu'elle vaut mieux que moi ! — murmure-t-elle.

— Parbleu ! — fit Maurice. — Personne ne la vaut !

Liane n'est pas offensée. Elle accorde, de bonne grâce, que son âme n'est pas d'une qualité rare ; elle n'y tient point.

— Personne ! — appuie-t-elle en embrassant sa compagne.

Geneviève dit :

— Pourquoi lui faire de la peine? Tu sais pourtant qu'elle a des chagrins.

— Je ne lui fais pas de peine, — rétorque Maurice. — Ça lui est bien égal. Je pourrais même lui dire qu'elle est égoïste.

— Oh ! mon Dieu, oui, vous pouvez le dire ! — fait gentiment

Liane... — et même pis... pourvu que ce soit dit sans mauvaise humeur.

— Vois si elle a bon caractère ! — conclut Geneviève.

Maurice avait d'abord supporté la présence de Liane avec patience : « Tu payes, mon lascar ! Sans toi, elle soupirerait là-bas, bien au chaud ! » Ensuite, il s'énerva. A voir Geneviève se précipiter dès l'éveil de l'autre, il dressait le bilan des heures consacrées à la grande cousine et des heures consacrées à lui-même. L'extrême naturel avec lequel Liane se laissait faire l'exaspérait, et plus encore l'impossibilité de faire admettre aucune critique. Il avait beau accumuler les observations précises, et en somme irréfutables, toujours Geneviève niait et, citant vingt qualités déconcertantes de Lucienne, finissait par conclure :

— Elle est délicate, voilà tout... faible même. Si jamais on avait besoin d'elle, tu verrais son dévouement.

— Elle est beaucoup plus solide que toi ! — rétorquait Maurice. — Et si tu avais la petite vérole, elle fuirait jusqu'en Chine plutôt que de t'approcher.

— C'est indigne... indigne ! Maurice, tu es pourtant bon pour d'autres, qui ne la valent pas.

— Mais qui ne me volent pas ta présence !

Quand la scène avait été vive, Maurice concevait des remords et se montrait aimable. Liane savait bien qu'il avait des mouvements d'humeur contre elle et, accoutumée à l'accueil fervent des hommes, elle s'en étonnait le plus souvent, elle les attribuait à l'exil de Gérard. Mais se souvenant aussi d'anciennes attitudes, acrimonieuses et presque hostiles :

« Je l'aime bien pourtant ! » se disait-elle.

J.-H. ROSNY aîné

(A suivre.)

EN VACANCES

On arrive à la nuit tombée. Le train d'où l'on est descendu reprend sa course à travers la forêt où il éveille un fracas. C'est le dernier bruit et le dernier mouvement; à présent le silence et l'immobilité.

A Paris, des voitures s'enchevêtraient dans les rues; les chauffeurs agaçaient par l'ignoble cacophonie de leurs trompes les cochers, qui les insultaient; les passants essayaient de traverser, regardant à droite, regardant à gauche, ahuris... Plus profond semble le silence, et plus immobiles, les choses. On éprouve un étonnement et comme une gêne; tout à l'heure on était n'importe quoi dans la foule; à présent, on est soi tout seul.

***

C'est un plaisir de retrouver son lit, son vrai lit, celui où l'on espère que, le moment venu, on dormira les premières heures du dernier sommeil.

La minute du réveil est exquise : « Où suis-je? » Un sourire s'épanouit à la réponse : « Je suis chez moi; » et l'on pense : « Je ne serai plus obligé de me trouver en tel endroit, à telle heure, ni d'avoir, à telle heure, achevé telle tâche. Personne, rien ne disposera de moi. »

Aussitôt le lever, le premier soin est de faire le tour de la maison.

La maison, vers la rue, regarde le Midi; elle s'élève sur une terrasse, où l'on monte par sept marches de pierre bleue. Elle est en briques, peinte en blanc, avec des volets vert pâle. Une glycine barre la façade d'une triple rangée de rameaux maigres et feuillus; les grappes de ses fleurs laissent tomber de petites coquilles mauves.

A gauche, vers l'Est, c'est la porte charretière, puis de petites maisons, qu'il a fallu acheter afin d'être sûr qu'elles ne seraient pas louées par des cabaretiers; à droite, face au chemin qui mène vers le hameau de Beaucamp, un jardinet est logé; le long du mur fleurit, sur un vieux rosier fécond, la « Gloire de Dijon »; le long de la grille, des capucines foisonnent et passent à travers les barreaux leurs têtes d'or ou de pourpre curieuses.

Derrière, la cour monte doucement vers le jardin. Quelques très grands arbres, acacias, marronniers, érables et sapins mêlent leurs verdures, qui se rejoignent; ils donnent l'ombre utile aux heures chaudes des mois d'août et de septembre.

Elle est très simple, la maison, et si propre! La bonne Hermance, qui la garde pendant qu'on n'est pas là, naquit avec une haine de la poussière, qui va jusqu'à la déraison. S'il ne tenait qu'à elle, les automobiles s'en iraient au diable, d'un train de cent cinquante à l'heure.

Le rez-de-chaussée, comme il convient à une maison bourgeoise, est coupé en deux parties égales par un corridor; à droite, le salon et la cuisine; à gauche, la salle à manger et un cabinet de travail, le cabinet d'en bas, tout meublé de livres de philosophie, de littérature et d'art; à l'étage, cinq chambres ouvrent sur un palier; au-dessus, l'énorme grenier, et le cabinet d'en haut, avec sa bibliothèque d'histoire; il s'éclaire à l'Est par une large baie d'atelier; une terrasse le prolonge; de là, s'étend une vue infiniment douce : des pommiers, des pâtures, une ligne de saules, entre lesquels un tout petit ruisseau coule à peine; des pommiers et des pâtures encore, puis le demi-cercle hautain de la forêt toute proche.

*
* *

On a bien vite fait de reprendre les vieilles chères habitudes. Tout à l'heure, sur la terrasse d'en bas, j'ai reçu et rendu

le bonjour des voisins et des gens qui passaient. « Vous v'là revenu? — Oui. — Et ça va toujours bien? — Oui, merci, et vous? — Moi aussi. — Allons, tant mieux. » Ils sont contents de me revoir; je suis content de les revoir; de part et d'autre, sincèrement.

Puis, le petit déjeuner, dans la cuisine vaste et claire. Il est si naturel de manger à la cuisine! Bijou, petit chien drôle, mélange de je ne sais combien de races, noir avec des taches d'un gris sale sur les pattes trop grosses, tortillant une queue trop longue, à cause de cela surnommé Tortillard, secoue la tête par un geste d'éternuement, et, les yeux fixés sur moi, attend le morceau de sucre quotidien.

*
* *

La lenteur des heures. Les moments se succèdent, un à un; chacun d'eux attend son tour poliment, au lieu qu'à Paris, ils se bousculent et se chevauchent comme des malotrus.

On est dans son cabinet, assis par habitude, écrivant ou lisant par habitude; il semble qu'on soit là depuis des heures. On lève les yeux vers l'horloge : neuf heures! A Paris, il serait midi pour le moins.

Ici, la vie est longue, longue, longue.

*
* *

A midi, le « dîner » commence par la soupe. Dans les bonnes maisons, on « déjeune »; manger la soupe à midi, ça sentirait trop la province. Nous, nous continuons de manger la soupe à midi. Et la soupe est une partie essentielle du repas. « Est-elle bonne? La même, l'autre jour, n'était-elle pas meilleure? » Nous en discutons. Les légumes sont frais; le poulet sort de la basse-cour; on connaît la vache — c'est une voisine — qui a donné la crême pour le dessert et le café.

*
* *

Après le dîner, viennent les braves gens qui ont des choses à demander. Ils savent que l'on me trouve toujours entre une heure et deux. Ils le savent trop.

Un couple : une jeune femme aux cheveux rouges, dont le visage est plaqué de rousseurs violentes ; le mari, blond bouclé, genre élégant, fier d'une cravate passée dans un anneau qui brille, mais n'est pas or. Ce sont deux herbagers, que l'herbe ennuie, comme je vais l'apprendre. Après les propos d'usage, ils se taisent. J'interroge : « Et que désirez-vous ? » La dame, vivement : « Une place. — Mais, quelle place ? » Le mari : « Une place de comptable ou de directeur. — Vous savez la comptabilité ? — Un peu. — Mais c'est qu'il faudrait la savoir beaucoup, et ce n'est pas facile. — Une place de directeur, alors ? — Directeur de quoi ? — D'une usine de machines agricoles ? — Vous vous y connaissez en machines agricoles ? — J'en ai vu deux chez papa. Ça m'a donné le goût. — Connaissez-vous une usine de machines agricoles ? — Oui celle de M. X... (j'ai oublié le nom). — Comment le connaissez-vous ? — Il nous a envoyé des prospectus, voulez-vous lui parler pour moi ? — Je ne le connais pas. — Vous ne le connaissez pas ? Il demeure boulevard Voltaire. — Je ne connais guère non plus le boulevard Voltaire. — Alors, il faudra que j'aille le voir pour m'entendre avec lui ? — Vous feriez bien de lui écrire pour savoir s'il a besoin d'un employé. — C'est ça. » Et l'homme se lève et remercie. La petite dame rouge et rousse pince les lèvres, étonnée de sortir sans emporter un emploi. C'est en effet l'opinion courante que je dispose d'emplois variés. Quelques-uns imaginent, je pense, que je ne demande qu'à m'en débarrasser, et que l'on me rend service en m'y aidant.

Des pères de famille, qui ont leur fils au régiment.

« Mon fils voudrait entrer dans la musique. Il n'a pas son pareil sur le cornet à piston. Et puis, ce n'est pas pour nous vanter ; mais il a son certificat d'études que nous avons fait encadrer, et il parle français comme un notaire. »

Un autre est plus exigeant : « Je viens vous demander de faire revenir mon fils du régiment. — Mais on ne fait pas comme ça revenir des soldats. — Il est malade. — C'est autre chose ; mais il y a des médecins pour donner leur avis sur la santé des hommes. — Mon garçon a été à la visite du major. — Et alors ? — Il faut que je vous dise que mon garçon fait son

travail de soldat dans les chevaux, et quand le major lui a demandé « Qu'est-ce que vous avez? » Il a répondu : « Quand je monte sur un cheval, et puis qu'il se met à trotter, ça me rambuque dans mon estomac. » Alors le major s'est fichu à rire comme un fou, et puis il a dit au garçon : « C'est bon pour une fois; mais il ne faudra plus revenir. »

Des pères dont les enfants ont des examens à passer. Inutile de leur dire qu'aucune recommandation ne suffit à procurer un brevet, et, s'il s'agit d'un concours, que, prendre à un concurrent non recommandé le rang auquel il aurait droit, serait lui voler son avenir, crime plus grave que le vol d'un porte-monnaie dans une poche. Ils ne vous croient pas. C'est un article de foi qu'il n'y a plus de justice, que rien ne s'obtient que par faveur, qu'on ne peut pas marcher si l'on n'a personne, disait un brigadier de gendarmerie candidat à la médaille, « pour vous pousser au derrière ». Le trafic électoral produit une immoralité tranquille.

Des ouvriers et de petits patrons viennent consulter sur l'avenir de leurs enfants. La plupart, rêvent d'une « place sûre ». Ils ont tant de peine à gagner leur pain de chaque jour! Par vingt ans de travail, ils ont économisé quelques centaines de francs; mais la maladie, une opération chirurgicale peuvent en huit jours épuiser le petit trésor. Et déjà ils commencent à penser à la vieillesse, à leur dénûment possible et à l'assistance qu'ils espèrent trouver auprès de leurs enfants : « Nous avons travaillé pour eux; ce sera juste qu'ils travaillent pour nous. » Autrefois, dans ces familles, le curé trouvait aisément un séminariste; la « place » semblait sûre, et le presbytère un honorable logis pour la mère restée veuve ou pour la sœur restée fille; mais aujourd'hui « les curés, c'est obligé d'aller à l'aumône pour vivre ».

La profession d'instituteur, un peu délaissée ces dernières années, paraît rentrer en faveur : « A présent, on va être mieux payé, et c'est une belle place; on est considéré; on a ses jeudis après-midi, ses dimanches, et des mois de vacances, et on peut espérer d'être décoré. » Je répète des paroles qui viennent de m'être dites. La décoration, c'est, bien entendu, la palme académique.

Il se trouve pourtant des pères, qui souhaitent que leurs fils persévèrent dans leur métier, qu'ils leur ont appris. Mais ils ne veulent pas, tout en le regrettant, que leurs garçons restent au pays : « On a trop de peine à gagner sa vie dans les petits endroits. Mais où aller? La ville est dangereuse. Nous avons bien élevé notre garçon ; jamais il ne met le pied au cabaret ; il ne boit pas, il fume de temps en temps une cigarette, et c'est tout ; il ne dit pas les vilains mots ; ça serait dommage s'il allait se gâter. Et puis, il y a le chômage ; il y a les grèves. Est-ce que mon garçon ne pourrait pas entrer dans des ateliers de l'État, ou d'une compagnie de chemin de fer. » En l'homme qui me parlait ainsi, un brave homme, de vie exemplaire, placide, avec des yeux francs très bleus, je reconnaissais la sagesse des bonnes gens d'ici, la modération de leurs désirs, et leur goût pour le moindre risque.

Des collégiens en vacances. Ils arrivent endimanchés, savonnés, pommadés, gantés, cravatés, brossés. L'œil maternel les a passés en revue sévère. Ils s'assoient sur le bord de la chaise, presque muets ; pour sûr, ils aimeraient mieux être ailleurs ; mais ils restent, parce qu'ils ne savent pas s'en aller, les pauvres.

Des enfants des écoles, garçons ou filles.

Lætitia vient, comme elle a fait les années précédentes, me montrer les prix qu'elle a reçus à la distribution.

Son père, ouvrier de fabrique, et sa mère, femme de journée, habitent, dans le quartier pauvre, une étroite chaumière. Ils ont une autre fille, Louise, de deux ans plus jeune que Lætitia. Une troisième fille naquit, il y a cinq ans ; j'en fis compliment à Lætitia : « Tu as une petite sœur. » Elle m'interrompit : « Ce n'est pas moi que je l'ai eue, c'est maman ; elle a eu bien du mal ; elle a crié ; je l'ai entendue. » La petite sœur était frêle ; elle ne riait jamais ; à l'école maternelle, sa sagesse inquiéta. Une épidémie de coqueluche envahit le quartier, il y a deux ans. Elle se saisit de la petite qui ne put supporter le mal ; le danger de mort se déclara. Tout le voisinage qui aimait cette enfant s'émut ; la chaumière ne désemplissait pas. Des femmes proposaient des remèdes de haute

antiquité, des remèdes chrétiens, des compresses d'eau bénite, et des remèdes de sorcellerie : coiffer la malade d'un pigeon éventré. Quand arriva l'agonie, le père prit dans ses bras l'enfant qui se soulevait à la recherche de l'air qu'elle ne pouvait aspirer. Il voulait l'emporter au Calvaire Cochet, lieu de pèlerinage à dix kilomètres d'ici. C'était la nuit, une nuit d'octobre battue par le vent et par la pluie. L'enfant mourut. Ce fut un grand deuil, qui dure encore. Depuis deux ans, chaque matin, la mère, avant de commencer son travail, marche d'un pas rapide vers le cimetière. Si la visite lui a été impossible le matin, elle la fait à midi : « Sans ça, dit-elle, je m'ennuierais trop. » Elle attend pour ce mois de novembre un autre enfant, qui ne fera pas oublier la morte.

Lætitia est âgée d'onze ans trois mois. C'est une petite bonne femme, qui se campe droite devant qui lui parle. Sa figure est toute faite déjà ; menton ferme, très petite bouche à lèvres charnues, des joues de pomme colorée, des yeux gris-bleu irisés, écarquillés, intensément attentifs, le front bombé. Elle parle net. « Qu'est-ce que tu fais pendant les vacances ? — Je fais toute sorte », et elle énumère : elle prépare la soupe ; elle lave — ses petites mains sont écorchées de gerçures sanguinolentes ; elle repasse ; elle garde sa cadette. « Elle est gentille ta sœur ? — Oui, mais pas toujours. — Elle t'obéit bien ? — Ça dépend ; elle ne veut pas apprendre à compter. — Tu lui donnes des leçons de calcul ? — Oui, j'ai eu un prix de calcul mental. — 275 multipliés par dix, combien ça fait ? » Elle sourit de la question trop facile, et répond après un rapide regard en l'air : « Ça fait 2750. — As-tu facilement appris le calcul mental ? — J'ai d'abord compté sur mes doigts ; puis Mademoiselle l'a défendu. — Tu ne comptes jamais sur les doigts derrière ton tablier ? — Non, ça serait trompeur. — Quand ta sœur ne t'obéit pas, qu'est-ce que tu fais ? — Je la dispute. Quelquefois, plutôt que de le dire à maman, je lui donne une tape. — Pourquoi ne veux-tu pas le dire à ta maman ? — Parce que maman taperait plus fort ; mais, des fois, je le dis à maman tout de même. — Quand ça ? — Quand ma petite sœur m'a dit : « Zut » !

Lætitia a déjà réglé sa vie : « A ct'heure j'ai fait ma première communion ; il faut que je passe mon certificat d'études ;

pour l'avoir il faut rester à l'école jusqu'à treize ans; j'y resterai. Après j'irai à l'apprentissage. »

Avant de partir, elle reçoit la récompense de ses prix. Un éclair de joie passe dans les yeux gris-bleu irisés. « Avec ça j'achèterai une serviette pour mes livres; j'en ai une que mon cousin m'a rapportée de Saint-Quentin. Il l'a eue au bazar pour vingt-neuf sous; elle est déjà toute déchipotée; pour en avoir une bonne, il faut mettre au moins trente-neuf sous; pour trente-neuf sous, on en a une en cuir de Russie, celle-là ça fait toute l'année... Et puis, il me restera de quoi acheter à maman quelque chose qu'elle a envie. — Qu'est-ce que c'est? — Quelque chose... » et Lætitia se lève; en partant, elle demande : « Voulez-vous que je prenne trois quatre fleurs dans le jardin pour que je les porte à ma petite sœur au cimetière. — Tout ce que tu voudras, ma chère petite. »

*
* *

Deux heures; c'est le moment de la promenade, de la promenade solitaire entre les haies des pâtures ou par les chemins et les sentiers de la forêt, dans le silence des verdures. Ce moment est délicieux. L'esprit et le cœur vont comme ils veulent, où ils veulent; ils sont les maîtres, car la volonté est en vacances. Des souvenirs et des idées se succèdent, se mêlent, se dégagent, se remêlent au hasard : petites choses de rien du tout et choses graves; des sourires et des tristesses. Des distractions surviennent : l'appel d'un coucou, le cri criard d'un geai, la traversée d'un lapin qui, vite, court cacher dans un fourré son petit derrière blanc; le bruit rouillé des ailes d'un faisan; le vol plané, lent, sinistre de l'oiseau de proie; un chevreuil qui regarde, semble attendre une parole ou une caresse, et, tout d'un coup, détale par de jolis bonds de ses fins jarrets; sous la casquette bleu de roi, un garde de Monsieur le duc de Guise, fusil en bandoulière... Une heure de forêt, ce n'est pas assez, ni deux. Il faut suivre ce chemin, puis ce sentier, puis ce chemin et encore ce sentier. Pas de danger qu'on s'égare : un jour que le duc d'Aumale avait perdu sa route, il ordonna de peindre sur un côté des poteaux blancs qui portent les noms

des laies forestières un losange vert indiquant la direction du château... Et l'on va... et peu à peu la forêt vous pénètre : son silence, ses bruits, ses formes, les jeux de sa lumière, toute sa vie mystérieuse. Alors, l'intérieur petit tumulte s'apaise; il semble que l'on ne pense plus, que l'on ne songe plus. On marche comme remuent les branches, comme volent les oiseaux et courent les chevreuils.

*
* *

Il faut rentrer; le courrier du matin apporta des lettres, qui attendent des réponses. La correspondance, est une suspension de vacances, un peu pénible, qui dure en moyenne une heure et demie par jour. On devrait dire à ses amis en les quittant : « Vous partez; je pars; nous partons. Faisons semblant de nous oublier; tenons-nous pour morts; la joie de la résurrection sera plus vive. »

Sept heures; les œufs sont cuits et les pommes de terre sortent du fourneau. C'est, avec les fruits, le menu à peu près quotidien du souper très court.

Puis, la veillée dans le cabinet d'en bas : la lecture, une lecture non préméditée, vagabonde, au hasard du volume que la main rencontra sur les rayons d'une bibliothèque pas très bien rangée, car je ne puis empêcher les domestiques, si elles trouvent ma table trop encombrée, de transporter des livres sur les rayons, sans s'inquiéter de la place. Après avoir perdu de vue pendant quelque temps *les Dieux ont soif*, je les ai retrouvés entre deux volumes de Bossuet.

Je me suis réconcilié depuis longtemps avec les « lectures choisies » et les volumes d' « extraits ». Ils offrent d'admirables lectures que l'on n'irait pas chercher dans des œuvres complètes. J'ai tenu à portée de ma main des *Extraits des grands écrivains scientifiques depuis Copernic jusqu'à Berthelot.* J'ai lu, j'ai relu jusqu'à dix fois des pages de Képler, de Galilée, de Descartes, de Pascal, de Newton, de Buffon, de Lavoisier, de Laplace, de Cuvier, de Lamarck, d'Arago, de Darwin, de Claude Bernard, de Pasteur, de Berthelot. J'ai médité, autant que le permettait mon ignorance, sur les grands problèmes que ces

génies éclairèrent. Les journées s'achèvent au murmure des paroles qu'ils ont dites, et qui sont des paroles de vie éternelle.

*
* *

Chaque année, les premiers jours, il faut se réacclimater dans les conversations. Les mouvements du baromètre, la prévision du temps, la comparaison avec le temps qu'il faisait l'année dernière ou avant-dernière, la récolte des foins et des pommes, les faits et gestes de telle et telle personne, les bruits du pays, les commérages, parmi lesquels parfois des calomnies atroces, car les langues ne sont pas toutes bonnes dans ce pays-ci : voilà les thèmes habituels. On souffre d'abord comme d'un malaise. Par moments, on contient un gémissement douloureux comme celui que les chiens, dans leurs tristesses nocturnes, adressent aux étoiles. Puis, on s'y fait. On prend part à la conversation, et même on l'alimente : « J'ai rencontré un tel; il m'a dit que... » On s'intéresse aux gens qui passent; on conjecture qu'ils viennent de tel endroit pour aller à tel autre. Pendant le dîner, le rideau soulevé laisse voir la rue. On reconnaît l'allure des chevaux, le bruit particulier de chaque voiture; les yeux fermés, on affirmerait : « C'est la voiture d'un tel. » A table, on parle de cinq ou six personnes, toujours les mêmes, et qui, sans doute, au même moment, parlent de vous. C'est très reposant.

*
* *

Au pays natal, on réapprend sa date oubliée. En nul lieu plus qu'à Paris, on n'oublie l'acte de sa naissance. Où trouver le temps de compter ses rides?

Ici, des occasions s'imposent de se comparer avec soi-même aux différents âges. Le cadran de l'église, où je voyais l'heure si clairement, qu'est-ce donc que cette buée, qui le voile à mes yeux? La cloche, si pleinement sonore autrefois, et pourquoi ne me fait-elle plus entendre qu'un murmure?

Puis, on revoit les vieux camarades; comme ils marchent

lentement, plus lentement d'année en année! Et leurs yeux ont pâli. Je discerne en leur regard amorti la mélancolie des crépuscules.

Il faut bien que je me reconnaisse en ces miroirs.

Et, si je retrouve sur des visages de garçons ou de filles, tel trait, tel sourire que j'aimais jadis sur les visages de leurs aïeules, amies de mon enfance, quelle distance apparaît tout à coup, énorme, invraisemblable, entre le moi d'autrefois et celui d'aujourd'hui!

*
* *

La visite aux vieux amis est amusante.

« Tiens, puisqu'on dit qu'à Paris tu as un fauteuil, mets-toi dans le fauteuil. » J'ai beau m'en défendre; même le coussin ne m'est pas épargné.

Ils sont retraités, après la vie gagnée, modestes retraités, après une vie modeste. Naturellement, on parle du temps passé : les « Te rappelles-tu? » se succèdent ou s'interrompent. On travaille à retrouver l'histoire des maisons d'une rue : que de changements, mon Dieu! Des noms reviennent d'hommes, qui furent jadis des personnages; ils avaient cheval et voiture, et tant de foin dans leurs bottes! Et les enfants d'aujourd'hui ne savent même plus leurs noms. Ainsi passe la gloire du monde.

Or, au palais de l'Institut de France, une longue galerie est encombrée de bustes académiques, pressés les uns contre les autres; on dirait une collection tirée d'un cimetière exproprié. Sur les socles, des noms sont inscrits, qui tous ont eu pour le moins leur moment de célébrité; de beaucoup aujourd'hui, on se demande : « Qui était-ce? » Ainsi passe la gloire du monde.

Du petit au grand, la distance est courte dans l'infini.

Une idée me hante, quand je cause avec les vieux amis. Il aurait très bien pu se faire que je restasse au pays comme eux. Comme eux, j'aurais vécu au jour le jour, d'un métier ou d'une boutique. Je me serais retiré des affaires avec quinze cents, dix-huit cents, peut-être deux mille francs de rente. Je me serais

contenté, comme ils s'en contentent, de cette vie monotone et commune. Cela donne beaucoup à réfléchir.

*
* *

« C'est une vérité que, pour comprendre l'histoire, il faut rechercher les vestiges vivants d'époques historiques; c'est-à-dire qu'il faut voyager, comme voyageait le vieil Hérodote, et s'en aller chez les nations... ; il faut se rendre surtout auprès des peuplades sauvages et demi-sauvages, où l'homme a enlevé l'habit d'Europe ou ne l'a pas encore endossé. Mais il y a un art de voyager plus subtil encore, qui n'exige pas que l'on erre de lieu en lieu et que l'on parcoure des milliers de kilomètres. Il est très probable que nous pouvons trouver encore, dans notre voisinage, les trois derniers siècles de notre civilisation avec toutes leurs nuances et toutes leurs facettes : il s'agit seulement de les découvrir. »

Ainsi parle Nietzsche, dans *le Voyageur et son ombre*.

A deux kilomètres d'où je suis finissait au XVIIe siècle la France, et commençait le « Pays bas », comme disent encore les vieux paysans. La maison d'Espagne y régnait, successeur de la maison de Bourgogne. La province voisine de notre Thiérache était le Hainaut, dont les traités des Pyrénées et de Nimègue donnèrent à la France la partie méridionale. Le premier village de Hainaut que l'on rencontre, en suivant d'ici une route qui mène vers Landrecies, s'appelle Beaurepaire.

Les gens de Beaurepaire ne ressemblent pas aux gens de chez nous. Ils ne portent ni barbe ni moustache; plusieurs sont bruns, secs et graves. Il sont plus dévots que nous ne sommes, et M. le curé est un personnage plus important chez eux que chez nous. L'avant-dernier curé ne se contentait pas de parler à ses paroissiens par des sermons. J'ai vu, dans son église, contre la porte, une image qui représente diverses façons de se damner. Des chasseurs et des chasseresses, vêtus à la mode du second Empire, chassent à courre au son du cor; des messieurs et des dames, les dames environnées de cages énormes, font la fête dans quelque cabinet de restaurant; un

monsieur debout, gouaille, le verre haut, discourt ; ailleurs, c'est un bal ; des couples enlacés sont entraînés par une valse lascive. L'image dit : « Temps perdu à la chasse, plaisirs de la table, divertissements profanes. » Mais ces manières de perdre son âme ne devaient guère émouvoir les gens de Beaurepaire. Aussi le vieux curé touchait-il ses ouailles à leur endroit le plus sensible par des avertissements manuscrits collés auprès de l'image : « N'oubliez pas que c'est Dieu qui garde les pâtures ; si vous péchez, il vous punira par vos vaches qui deviendront malades. »

Nombreuses sont, en Hainaut les colonnes en pierres bleues arrondies, bornes-chapelles où une niche grillée loge un ou plusieurs saints ou saintes. Toujours quelques fleurs, dans les saisons fleuries, ornent la grille rouillée. Des maisons portent encastrées dans leur façade des niches où logent les saints protecteurs. Les calvaires sont de petits monuments ; les saintes images sont protégées par l'abri d'un toit. Aux cimetières seulement, le Christ monte dans l'air libre. Au cimetière de Beaurepaire, la tête du Christ projette des rayons d'un rouge-sang. Le calvaire d'un village voisin m'émouvait quand j'étais petit. Du flanc du Crucifix un flot — une barre de bois rouge recourbée — jaillissait vers un calice tendu par un petit ange aux ailes ouvertes. L'étrangeté dramatique de ces images, l'éclat des couleurs, ces visages bruns, cette gravité, cette dévotion, cette différence des habitudes entre pays voisins, de même ciel, de même sol, n'est-ce pas visible, encore après deux siècles et demi, l'empreinte puissante de l'Espagne? A supposer que je me trompe, deux villages voisins, soumis aux mêmes lois depuis deux siècles et demi, ont gardé leurs physionomies différentes. Voilà une leçon de choses historiques.

*
* *

Un vieux fermier retraité achève sa vie « sur » quelques pâtures qui lui sont venues de l'héritage paternel. La chaumière est longue et basse ; la porte s'ouvre sur un jardinet. S'ouvre est une façon de parler ; car elle ne s'ouvre jamais, et peut-être bien que la clé en est perdue. On entre par la porte de

l'écurie, qui héberge deux vaches et un vieux cheval; on traverse une étroite fromagerie, pour arriver à une cuisine-chambre à coucher; une autre chambre termine la maison, on y loge les enfants, quand ils viennent, ce qui est rare; ils habitent assez loin, conformément à ce précepte de la sagesse paysanne : « Il faut avoir son fumier près et ses enfants loin. » Jamais, même en plein été, je n'ai vu une fenêtre ouverte dans cette maison; la senteur de l'écurie et celle des fromages combinées s'invétèrent sous le plafond très bas.

Le vieux fermier ne rit guère, parle peu, et son œil est difficile à rencontrer. Il n'a presque pas de relations avec le dehors. Il redoute l'autorité, les gens de loi surtout, huissiers, juges, notaires même. Il croit que tous ces gens, c'est la même bande qui s'entend pour manger le pauvre monde. Il ne lit jamais un journal et ne sait pas ce qui se passe en France, ni ailleurs, Quand il me voit, il ne manque pas de me demander s'il y aura la guerre. Cette crainte, en ce pays longtemps frontière, subsiste toujours chez les vieux, qui ont entendu les ancêtres parler de Pandours, de Cosaques, de Polaques et de Kaiserlicks. Ces jours-ci, je lisais dans un bail rédigé, il y a quelques années seulement : « Les fermiers ne peuvent réclamer contre le propriétaire aucune indemnité quelconque, ni aucune diminution... pour cause de gelée, coulage, sécheresse, stérilité, inondation, invasion... » De ces gens d'autorité, de ces gens de loi, de ces gens de guerre, terreurs d'autrefois, le vieux fermier déteste le souvenir. Il est le vivant témoin des mœurs ancestrales.

*
* *

Comme tous les ans, j'ai fait ma visite à mes cousins d'Erloy sur l'Oise, le jour de la fête patronale, la Sainte-Eugénie.

Avant la messe, une procession conduisit les fidèles vers la source miraculeuse. Presque tout le village était là, vrai village de paysans : des figures de vie au grand air, une gêne de l'endimanchement, l'enlaidissement des femmes et des filles par des chapeaux fabriqués en ville à l'usage des rustiques, un grand respect de la cérémonie religieuse.

Le prêtre, portant le reliquaire de la sainte, s'arrêta près de la petite chapelle. Un chantre chanta d'une voix rude martelante. Je distinguai à peine quelques mots, entre autres *Sabaoth*, qui m'émerveillait par son air étrange au temps de mon enfance, et m'émerveille encore ; car, bien que je me sois proposé souvent de m'enquérir du sens, je ne m'en suis point enquis. Pas plus que le chantre, les fidèles et peut-être le prêtre lui-même, je ne comprends Sabaoth. Sabaoth n'en est que plus vénérable. Sabaoth traverse les âges. Après les Lévites, après le Grand prêtre, après le roi David, le chantre d'Erloy répète Sabaoth.

Un coup de sonnette ; les enfants s'agenouillent ; les autres s'inclinent ; parmi eux, le garde champêtre, mais celui-ci n'a pas grand'chose à faire pour s'incliner ; l'âge l'a presque plié en deux. Comment fait-il pour courir sus aux maraudeurs ? — Le prêtre donne la bénédiction par le reliquaire.

Je ne sais pas, mais je serais étonné que la fontaine n'eût pas été déjà miraculeuse avant l'ère chrétienne, car ce fut une indulgence de l'Église et comme une piété — fort habile — envers les croyances antécédentes, que d'exorciser et purifier par l'eau, par la bénédiction, par le Crucifix, les lieux saints du paganisme, et de prolonger ainsi, par un nouveau mandat, leurs pouvoirs miraculeux. Où les pères avaient prié continuèrent de prier les fils. Mais comment s'appelait la divinité de cette source, au temps des ancêtres gaulois ? Quelle prière lui était adressée ? Pour obtenir quelles grâces ? Quel mot inintelligible précéda Sabaoth ? Les fidèles de l'église erloisienne de Sainte-Eugénie lui font des cadeaux ; la source n'en reçut-elle pas aussi au temps qu'elle était païenne ? C'était l'usage gaulois d'enrichir les eaux en leur jetant des pièces d'argent.

Dans ce petit cadre d'un village resté village, resserré entre une abrupte colline forestière et la rivière d'Oise, archaïque village où le garde champêtre suit les processions, le lointain passé — notre passé celtique — m'apparaissait, pendant que le chantre, par Sabaoth, m'appelait en Terre Sainte.

Je m'interromps pour finir la citation de Nietzsche :

« Dans les contrées reculées, les vallées peu accessibles des contrées montagneuses, au milieu des communes encaissées,

— des exemples vénérables de sentiments très anciens ont certainement pu se conserver; il s'agit de retrouver leurs traces... Celui qui, après un long apprentissage dans cet art de voyager, a fini par devenir un argus aux cent yeux, finira par pouvoir accompagner partout... son Ego, et trouver en Égypte et en Grèce, à Byzance et à Rome, en France et en Allemagne, les aventures de cet Ego qui naît, évolue et se transforme. C'est ainsi que la connaissance de soi devient connaissance universelle, par rapport à tout ce qui est du passé. » —

La procession rentre à l'église. Les hommes se placent dans le transept; parmi eux, M. le maire, qui était à la procession lui aussi. La messe commence, et mon voisin, d'une voix juste et pieuse, chante le *Gloria in excelsis*, et le *Credo*, par cœur; il n'a point apporté de livre. D'autres hommes chantent, et, du fond de l'église, s'élève le murmure très doux des voix de femmes.

Le curé est un vieillard presque aveugle : « Le bon Dieu, m'a-t-il dit, m'envoie la pire des afflictions; je ne puis pas lire plus d'un quart d'heure de suite et je suis obligé d'épeler avec mes yeux. » Il voudrait bien prendre sa retraite; mais Monseigneur ne le permet pas, parce qu'on manque de prêtres dans le diocèse. Il est un prêtre admirable, qui, dans sa longue vie, ne chercha querelle à personne, à qui personne ne chercha querelle. On lui reproche seulement un petit défaut : il arrive quelquefois un peu en retard à l'église, parce que, sur le chemin, il aime à faire la causette avec les gens qu'il rencontre.

Après la séparation de l'Église et de l'État, il n'a demandé, il n'a voulu accepter aucun subside de ses paroissiens : « Mon père, a-t-il dit, m'a laissé de quoi vivre. » Il est le bienfaiteur de son église, habituée à recevoir ses présents. Justement aujourd'hui, en chaire, il s'excuse de n'avoir pas reçu à temps, de Paris, le cadeau qu'il voulait faire à l'occasion de la Sainte-Eugénie :

« Mes chers frères,

Je voulais vous faire une surprise aujourd'hui, je voulais

vous donner une statue de Jeanne d'Arc et une statue de saint Michel, et j'avais prié M. le doyen de la Capelle de venir les bénir. Les statues ne sont pas arrivées. C'est un peu ma faute, j'ai tant recommandé de bien les soigner! Vous savez que notre église, si voisine de la rivière, est humide; elle l'est moins que dans le temps, depuis que nous l'avons repavée, mais elle l'est encore. Alors, les statues, si on ne les préparait pas bien, s'abîmeraient. Il faut que la matière soit bien cuite, il faut que les couleurs soient solides, bien appliquées, et qu'elles aient le temps de bien sécher. Autrement, au bout de trois ou quatre ans, on ne sait plus ce qu'on voit. Ainsi les statues ne sont pas arrivées; M. le doyen n'est donc pas venu; nous ferons la cérémonie une autre fois. »

Le bon curé parla ensuite de sainte Eugénie. Il rappela le martyre de la patronne d'Erloi : elle fut frappée d'un coup d'épée, qui entra par la gorge et sortit par l'oreille; c'est pourquoi elle s'intéresse aux pauvres gens qui souffrent dans les organes de la parole et de l'ouïe.

« Notre Seigneur, quand il était sur la terre, guérissait les malades et les infirmes. Il aurait pu rester sur la terre, s'il avait voulu; mais il n'a pas voulu, il est remonté au ciel. A présent, c'est toujours lui qui guérit; mais, pour honorer les saints, il permet qu'ils l'intercèdent pour telle ou pour telle infirmité ou maladie. Il leur a donné à chacun une spécialité. Pendant mon ministère, j'ai vu des infirmes guéris ou soulagés par l'intercession de sainte Eugénie. »

Mais le bon curé d'une voix grave, éloquent par sa simplicité et par sa sincérité, ajouta : « On n'est pas muet, ou sourd que matériellement, physiquement. Les pires muets sont ceux qui ne parlent point à Dieu pour le prier; les pires sourds, ceux qui ne veulent pas entendre la parole de Dieu. Que ceux-là recourent aussi à sainte Eugénie pour qu'elle obtienne de Notre Seigneur leur guérison. *Sancta Eugenia, ora pro nobis.* »

Puis il descendit de la chaire. La messe s'acheva par le baisement processionnel de la relique, et par la triple invocation : *Sancta Eugenia, ora pro nobis.*

Comme nous sortions de l'église, les hommes s'assemblèrent près du porche autour du garde champêtre. Il fut procédé

à l'adjudication des pommes à récolter dans l'ancien cimetière, qui entourait l'église, et qui aujourd'hui est pâture communale. Le garde mit à prix : « A vingt-cinq francs ! — Vingt-six ! » dit une voix ; une autre : « Vingt-six cinquante ! » ; une autre : « Vingt-sept ! » Un silence. Le garde champêtre répéta « A vingt-sept francs ! » Il insista : « A vingt-sept francs ! » Il interpella un des notables : « Vous mettrez bien vingt-huit ? » Signe de dénégation. De nouveau : « A vingt-sept francs ! » Et le garde menace d'adjuger. Silence prolongé. « Une fois, deux fois, trois fois ! Personne ne dit plus rien ? Adjugé. »

L'assistance se divisa en petits groupes qui se disséminèrent ; on y discutait sur la quantité de pommes qui venaient d'être vendues « sur arbre ». Les évaluations différaient, — cinq quintaux, six, sept —, et aussi la conclusion : « Il a fait une bonne affaire », ou : « J'aime mieux pour lui que pour moi ».

Moi, j'ai fait, ce jour de la Sainte-Eugénie, une affaire très bonne. J'ai vu distinctement revivre une paroisse de la vieille France.

*
* *

Quand meurt un académicien, c'est un événement à Paris et en France, quelquefois à l'étranger, par exemple si le mort s'appelait Henri Poincaré. Les journaux publient des notes biographiques qu'ils tenaient prêtes. Les candidats au fauteuil se mettent en campagne sans perdre une minute. Deux heures après la mort subite de M. Gréard, un candidat apprit ce malheur au secrétaire perpétuel de l'Académie française qui l'ignorait et lui demanda sa voix ; le secrétaire perpétuel s'indigna.

A la séance du jeudi qui suit la mort, le directeur de l'Académie prononce une courte oraison funèbre. La séance est levée en signe de deuil ; le dictionnaire attendra, patient parce qu'il est éternel. Le jour des obsèques, une députation en costume monte dans des landaus de louage ; des huissiers, la chaîne au cou, s'assoient à côté des somnolents cochers de ces véhicules surannés. Le chef du secrétariat fait office de maître des cérémonies. — Je me rappelle la gravité, en ces circonstances, de M. Pingard. Un jour Pingard connut un embarras

de conscience : un membre de l'Institut s'était commandé des funérailles civiles et une incinération. Le cas était inédit, offensant, pensait Pingard, pour la dignité académique ; mais il n'était pas homme à manquer au devoir professionnel ; il devait aller au cimetière, il y alla ; mais il avait endossé un veston protestataire. —

A l'église, la députation en costume est accueillie par une curiosité respectueuse. Les assistants qui connaissent les têtes académiques les nomment à ceux qui les ignorent. Au cimetière, nouvelle et plus grande oraison funèbre.

La députation remonte dans les landaus officiels ; elle échange des propos qui ne sont pas nécessairement mélancoliques. Les jours qui suivent, les candidatures se précisent ; dans les séances, on en parle discrètement, par petits groupes, selon les affinités, dans les coins. Après un mois, la vacance est déclarée ; huit jours après, sont lues des lettres de candidature. La date de l'élection n'est pas fixée tout de suite ; il se peut que, pour des raisons diverses, on la retarde. Or, dans une académie jamais un long temps ne s'écoule sans que survienne un nouveau deuil. Une double élection prête à des combinaisons intéressantes.

L'élection faite, le récipiendaire et celui qui le doit recevoir entrent en travail de discours. Dès qu'ils ont achevé leur tâche, la date de la réception est décidée ; huit jours avant, la commission nommée pour entendre les deux orateurs se réunit dans une salle longue, basse, nue, scolaire, du vieux palais Mazarin. Les orateurs lisent et les commissaires écoutent. La commission se rend ensuite à la séance. Le directeur énumère les qualités de l'un et de l'autre discours qu'il vient d'entendre ; il prédit que la séance de réception sera belle et fera honneur à l'Académie, en quoi, d'ailleurs, il ne se trompe point ; car les deux orateurs se sont mis en grands frais. Une réception à l'Académie française est une belle fête française [1].

1. Il y a une trentaine d'années, à Bade, j'eus l'honneur d'être présenté par mon ami Maxime Du Camp, à la vieille impératrice Augusta. L'impératrice était intelligente et lettrée. Elle aimait à rappeler qu'elle avait été l'élève de Gœthe, et je sentis une impression d'histoire, quand elle me dit : « Monsieur de Gœthé nous disait... » Elle s'intéressait fort à l'Académie française, et elle aurait bien voulu entendre à Berlin des discours comme ceux qu'on prononce à Paris les jours de réception. Je sus, par le secré-

J'ai certainement l'air de divaguer en ce moment; mais ce n'est qu'une apparence. Il m'arrive souvent ici de penser au moment qui ne peut être éloigné où s'ouvrira ma succession. Si philosophe que je croie être, ce penser n'est pas agréable. Toute la procédure que je viens de décrire se déroule dans mon esprit; elle me déplaît. M'y soustraire complètement est impossible; en un seul point, j'y puis échapper. Je m'épargnerai les obsèques parisiennes, la cohue de l'église, l'inconvenante hâte, le long du cercueil, vers le goupillon, les chapeaux portés au bout des cannes levées, l'oraison funèbre du cimetière, et la douce gaieté qui règne au retour des landaus officiels. Je me représente mon dernier itinéraire : la sortie de ma maison d'ici, la marche cadencée des porteurs, que je connais, les arrêts pour le repos, l'entrée à l'église, la cérémonie, la procession de l'offrande. Après l'offrande, des ménagères s'en iront pour aller préparer la soupe; des hommes, pour attendre dehors ou dans les cabarets voisins la sortie du cortège; puis ce sera la marche vers le cimetière, les arrêts pour le repos, l'arrivée, la descente en pleine terre — car je ne veux pas doubler par la prison du caveau la prison du cercueil. — Et puis, comme après les obsèques de Marlboroug, les uns s'en iront avec leurs femmes et les autres tout seuls. Et je suis sûr que plusieurs ne m'oublieront pas du jour au lendemain.

Aucune amertume ne se mêle à cette imagination; car voici une des récompenses assurées aux hommes qui demeurent fidèles au pays natal, et dont la vie harmonieuse s'achève où elle a commencé : la mort leur semble toute naturelle : la tombe n'effraye pas, voisine du berceau.

*
* *

Les jours se succèdent, les semaines, les mois.

En remontant mon horloge, le dimanche matin, je pense qu'en voilà pour huit jours, huit jours longs. Trois mois, c'est

taire de ses commandements, qu'elle désirait fort qu'on lui envoyât de Paris le texte d'un de ces discours, avant qu'il fût prononcé. La première réception qui se présenta fut celle de M. Gréard; je lui fis part du désir de la vieille impératrice. Il me communiqua une épreuve de son discours que j'envoyai à Berlin. L'impératrice Augusta se le fit lire à l'heure où il fut prononcé sous la coupole.

trois fois le cours de la lune — la croissance, la plénitude, la décroissance — ; et je regarde la lune, et je l'aime. Qui s'occupe de la lune à Paris? Où est-elle à Paris, la lune? Ici elle a une existence légale; quinze jours par mois pendant lesquels sa lumière est estimée suffisante, elle est seule chargée d'éclairer nos soirs; même si elle ne se montre pas, nos réverbères chôment par respect pour le monopole de la lune.

A la campagne, on n'ignore pas qu'il se passe aussi des choses dans le ciel.

Mais, de plus tôt en plus tôt, arrive le soir, et l'air fraîchit, et les poêles s'allument, les chers poêles où le feu en ronflant brûle les bûches bien sèches.

Vue de la terrasse d'en haut, la forêt prend les couleurs d'automne, où, parmi l'or rouge, apparaissent des rappels de tons printaniers. Les premières gelées mordent les feuilles. De grands vents soufflent; les feuilles se détachent, planent un moment, tombent. Il y a beau jour, les hirondelles s'en sont allées.

Le courrier s'enfle, chaque matin. Des lettres disent : « Nous sommes rentrés; quand revenez-vous? » Les amis rappellent. Des enveloppes portent des timbres ministériels : tels comités se réuniront, tel et tel jour. La tâche rappelle. Et comme la tâche est belle, comme on l'aime, la tâche, on se prépare à la reprendre avec une force renouvelée par les mois de repos dans la liberté bienfaisante.

ERNEST LAVISSE

LES CENTENAIRES DE NOS DÉFAITES

ET

LA CAMPAGNE DE 1813

L'Europe nous accable des souvenirs de nos revers d'il y a cent ans. Et ce petit supplice, qui ne laisse pas d'être sensible pour un peuple fier, ce petit supplice dont nos amis et alliés, les Russes, auraient peut-être pu, l'an dernier, nous épargner l'avant-goût, n'est point tout près de finir. Nous en avons encore pour deux bonnes années, car on ne manquera pas de célébrer, l'an prochain, le centenaire de la première invasion de la France et certainement, le 18 juin 1915, nous verrons réunis dans les champs de Belgique les délégations princières de Prusse, des Pays-Bas, de Brunswick, de Nassau et d'Angleterre.

La Rothière, Laon, Arcis-sur-Aube, Paris, Orthez, Toulouse, Waterloo enfin, voilà bien, autant que Gross-Görschen [1], la Katzbach, Gross Beeren, Jüterbog [2], Wartenburg et Leipzig — sans parler du San Marcial espagnol, dont

1. C'est la bataille de Lutzen, incontestablement victoire française. Mais les alliés, les Prussiens en particulier, furent si surpris de n'avoir pas été détruits (nous n'avions pas de cavalerie pour les poursuivre et recueillir tous les fruits de la victoire), qu'ils crièrent au triomphe, tout en se retirant rapidement jusqu'à Bautzen, à plus de 40 lieues en arrière.

2. Que nous appelons Dennewitz. Ney y fut battu, le 7 septembre, par Bernadotte et Bulow.

l'injuste Renommée semblait avoir fait peu de cas jusqu'ici — voilà d'admirables occasions où, sous le couvert d'un culte pieux pour les héros inconnus que tant de fanfares doivent surprendre dans leurs tombes, s'épancheront en dithyrambes belliqueux de vieilles haines toujours vivaces.

Il est assez curieux que les peuples ne célèbrent jamais que les centenaires ou les anniversaires d'avantages remportés, avec plus ou moins d'honneur, sur les Français. Je veux bien que cela soit flatteur pour nous, mais ce n'est pourtant pas une marque de bienveillance à notre endroit et sans diminuer en aucune façon le haut prix qu'il convient d'attacher à nos amitiés actuelles, une telle constatation doit nous faire sentir vivement la nécessité d'être forts, le plus forts possible, à nous tout seuls. Cessons de croire qu'on nous aime, qu'on nous recherche pour nous-mêmes et n'imaginons pas que l'intérêt de la « haute mission civilisatrice » qu'il nous plaît de croire que la Providence a dévolue à notre nation suffirait à empêcher le démembrement de la France, le jour où elle oublierait de ceindre ses reins et d'aiguiser son glaive.

Pourquoi nous nous sommes refusés, nous qui avions tant de gloire à rappeler, la satisfaction de célébrer, dans ces derniers vingt ans, les centenaires de nos victoires, depuis Valmy jusqu'à Dresde, c'est ce que je n'entreprendrai pas d'examiner de près. Dans les motifs, très complexes, de notre abstention, j'en trouverais peut-être sur lesquels il vaut mieux se taire, maintenant que nous n'avons plus, Dieu merci! des âmes de vaincus. Mettons, si l'on veut, que nous voulions faire la preuve d'une modestie que l'on refuse trop volontiers aux Français et peut-être espérions-nous donner l'utile exemple de la réserve de bon ton dont il convient d'user quand on parle de ses propres mérites.

Il est trop tard pour revenir là-dessus. L'heure est passée, malheureusement, des commémorations éclatantes de Fleurus, de Zürich, de Marengo, de Hohenlinden, d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland, de Wagram — victoire autrichienne, paraît-il — et de la Moskowa — victoire russe, sous le nom de Borodino. Mais dans nos revers même de ces sombres années 1813, 1814, 1815, il y a des journées si heureuses pour nos armes que leur

rappel restera toujours justifié : telles Lützen, Bautzen, Dresde, Hanau, Montmirail, Vauchamps, Reims, Craonne, Montereau, Ligny enfin, la plus glorieuse victoire, peut-être, du soldat français sur le soldat prussien. Et il faut dire que dans nos défaites les plus marquées, l'héroïsme des troupes fut si grand, si touchant quelquefois — celui des « Marie-Louise » de 1814 et celui des gardes nationaux, soldats improvisés, en blouse et en chapeau rond, qui se firent tuer jusqu'au dernier à la Fère-Champenoise — que nos anciens adversaires s'associeraient eux-mêmes, s'il était besoin de leurs suffrages, à l'exaltation du dévouement sublime de ces bons Français de France qui arrosèrent de leur sang le sol de la Champagne sans se demander si « l'aventurier corse » avait bien le droit d'exiger d'eux le suprême sacrifice...

L'aventurier corse!... Certes, il nous appartient à nous, Français et républicains, de demander compte à cette grande mémoire de nos libertés confisquées, du sang répandu à flots pour soutenir la chimère de l'hégémonie latine et réaliser un rêve de grandeur démesurée; il nous appartient de mettre à sa charge les deux invasions d'où la France sortit mutilée au profit de ses plus dangereux ennemis. Mais il n'appartient à personne, hors de chez nous, d'insulter publiquement, officiellement, le héros qu'à tort ou à raison la Grande Nation, souveraine maîtresse de ses destinées, avait adopté, acclamé, consacré par ses votes, porté sur le pavois, couronné du laurier d'or qui encadrait si noblement cette tête admirable!...

Nos chefs d'État, nos ministres s'avisent-ils jamais d'injurier les souverains étrangers qui, à leur tour, piétinèrent notre pays? Pense-t-on qu'il leur fût difficile, s'ils le voulaient, de rendre coup pour coup et, par exemple, d'étaler au grand jour, documents historiques en mains, l'écœurante platitude de ces empereurs et de ces rois devant le soldat de génie aux pieds duquel ils ont rampé jusqu'à ce qu'enfin, à force de duplicité, de mensonge et de trahison, ils purent l'investir, le cerner, le poignarder dans le dos.

Que prétend-t-on d'ailleurs? Reprendre la tactique de 1813? Et comme on essayait alors de séparer la nation de son chef afin de la réduire plus aisément, se flatte-t-on aujourd'hui, sous prétexte qu'elle a décidément adopté la forme républi-

caine, qu'elle ne saurait ressentir les outrages rétrospectifs qu'on adresse au colosse tombé qui l'entraîna dans sa chute? — Quelle erreur singulière, quelle méconnaissance de ce qu'il y a de dignité chevaleresque dans l'âme française, que l'on s'imagine pourtant si bien connaître!

Le 25 août 1816, le capitaine de vaisseau Duperré, commandant la division française des Antilles, arborait aux mâts de sa frégate le grand pavois en l'honneur de la Saint-Louis, fête du roi de France. Présent sur la même rade et monté sur un vaisseau de ligne, l'amiral anglais, pour mieux s'associer à la gloire de l'enseigne blanche aux fleurs de lis, crut devoir mettre sous la poulaine[1] de son bâtiment le pavillon aux trois couleurs. Aussitôt prévenu par les cris d'indignation de son équipage de l'insulte faite au drapeau de la République et de l'Empire, Duperré amena son grand pavois, ordonna le branlebas de combat et envoya prévenir l'amiral anglais que si l'ancien pavillon français n'était pas immédiatement enlevé, il appareillerait, viendrait se ranger le long de son vaisseau et lui enverrait toute sa bordée. L'amiral se le tint pour dit et s'exécuta sans tarder. Le commandant Duperré rendit compte de l'incident à son gouvernement qui, sur l'ordre exprès de Louis XVIII, approuva son attitude.

Voilà les Français. Que les autres nous montrent mieux que cela comme sentiment de l'honneur national!...

Mais le conquérant, nous dit-on, n'était justement pas Français de race. Il serait plus exact de dire qu'il n'était pas de souche gallo-romaine, qu'il n'était pas un « Welche », comme nous appellent les Allemands, car de tout temps la France a renfermé dans ses limites des familles ethniques très diverses. Mais qu'importe tout cela! Né Français, après tout, il l'était bientôt devenu de cœur, et si profondément, si intimement, que sa pensée était toute française, que son cerveau puissant s'était façonné sur le nôtre.

La France, ajoute-t-on, ne fut jamais pour lui qu'un instrument. Peut-être. Mais ne fut-il pas lui-même l'instrument de la France, s'il est vrai que celle-ci a, par un décret spécial,

1. Partie de l'avant des anciens vaisseaux, où étaient installées les latrines de l'équipage.

la charge de conduire les peuples vers un idéal meilleur? Personne d'averti ne saurait nier que c'est de la conquête napoléonienne et de l'occupation par nos armes, pendant plusieurs années, de l'Allemagne, de l'Italie, de l'Espagne, que datent, avec la diffusion des idées françaises, la germination et l'expansion rapide des principes que le grand mouvement de 1789 venait de faire triompher chez nous. Et si la Russie a aujourd'hui une représentation nationale, on peut avancer sans témérité que c'est, pour une grande part, à l'invasion de 1812 qu'elle le doit. N'oublions pas que, dès 1825, à l'avènement du tsar Nicolas 1er, dont les opinions absolutistes étaient connues, les « décembristes » essayaient de soulever l'armée et la nation pour obtenir une constitution libérale.

En tous cas, Français, Napoléon l'était bien autant que pouvait être Suédois ce Bernadotte, débarqué à Stockholm en 1810 et à qui les souverains alliés, en 1813, donnaient de l'Altesse Royale plus encore que sa vanité n'en voulait prendre, afin de mieux tenir enchaîné dans leurs rangs ce déserteur des nôtres.

Il l'était bien autant que l'Italien Masséna, que le Suisse Reynier, que le Flamand Vandamme, que Ney lui-même, né dans la Lorraine allemande et que tous ces admirables soldats, les Kellermann, les Kléber, les Rapp et tant d'autres que nous donnait alors la chère et belliqueuse Alsace.

La France n'a jamais distingué entre les fils de son sang et ses fils d'adoption. Elle chérit avec une égale tendresse tous ceux qui l'aiment, qui la servent, qui sont prêts à se sacrifier pour assurer sa grandeur. Comment n'aurait-elle pas beaucoup pardonné à celui qui l'avait tirée de l'anarchie, qui l'avait faite, quelques années au moins, si puissante et si prospère et qui savait trouver, pour exalter la vaillance de ses soldats des accents d'une force si émouvante? Qui d'entre nous, aujourd'hui encore, ne sent pas un frisson courir dans ses veines en se rappelant ce mot célèbre du grand capitaine sur les petits soldats de 1813, qu'il venait de voir à l'œuvre au premier combat de la campagne, à Weissenfels : « Mes braves conscrits! L'honneur français leur sortait par tous les pores! »

*
* *

Il ne faudrait cependant pas qu'un si éclatant suffrage — qui ne visait que le courage du champ de bataille — nous aveuglât sur la valeur militaire, au sens complet du mot, des trop jeunes contingents qu'il avait fallu jeter à la hâte dans les quelques cadres appauvris que le dévorant hiver russe avait laissé échapper. Tant que la saison fut belle, tant que l'on marcha réunis sous les yeux du prestigieux conducteur d'hommes, dans la riche Lusace que n'avaient pas encore trop foulée les belligérants, tant que la victoire, surtout, sembla rester constante dans ses faveurs, les pertes de l'armée ne dépassèrent pas sensiblement celles qu'inflige d'ordinaire, même au parti vainqueur, le feu de l'adversaire.

Dans la campagne d'automne, tout s'assombrit devant nous. Après les trombes d'eau des derniers jours d'août, qui firent déborder les rivières et causèrent la perte de la bataille de la Katzbach[1], vinrent des vents violents et froids qui soulevaient les sables du Brandebourg et firent égarer, le 6 septembre, à Dennewitz, le corps de Reynier dans des nuages de poussière. La pluie revint ensuite, continuelle, implacable, noyant les bivouacs, empêchant tout repos; et comme les mouvements prescrits par l'Empereur, en vue de s'opposer successivement aux progrès des trois armées coalisées, étaient de plus en plus rapides, tandis que les convois de vivres se faisaient plus rares, retardés par la difficulté des charrois sur les routes défoncées, les colonnes de marche se disloquèrent, les traînards, les maraudeurs apparurent, puis les déserteurs, qu'on retrouvait quelquefois se battant en bandes pour la subsistance sur les routes de Saxe; enfin les hôpitaux de campagne s'emplirent d'éclopés et de fiévreux. En présence de l'ennemi on se conduisait toujours avec vigueur, mais on supportait mal les échecs partiels, les contremarches, les retraites, et l'enthousiasme du

1. Ce fut sous les mêmes torrents de pluie que les corps réunis à Dresde remportèrent, les 26 et 27 août, une des victoires les plus complètes de cette héroïque époque. Mais c'est que Napoléon était là. A la Katzbach le commandement était dévolu à Macdonald, brillant soldat, bon général même, mais presque toujours malheureux.

début faisait place peu à peu à une sorte de tristesse découragée. Les troupes étrangères, Bavarois, Westphaliens, Saxons surtout, servaient à contre-cœur — et le montraient[1], en attendant de se tourner contre nous sur le champ de bataille. Les habitants apparaissaient de plus en plus hostiles, se renfermaient au passage des troupes françaises, refusaient et cachaient tout, favorisant au contraire, sauf à souffrir des déprédations des Cosaques, les entreprises audacieuses des partisans armés, des coureurs de Thielmann, de Benckendorf, de Tettenborn, de Tchernitcheff, etc...

Pour résister à de telles causes de dissolution, il eût fallu les vieux soldats du camp de Boulogne, les vétérans des difficiles guerres de la République, que rien n'étonnait, que ni les marches ne fatiguaient, ni les privations n'affaiblissaient et dont l'imperturbable bonne humeur survivait aux revers les plus pénibles. Mais de ces « hommes de bronze », comme les avait qualifiés Napoléon lui-même dans l'émouvant 29e bulletin de la Grande Armée, le nombre était bien réduit parmi ceux qui se battaient en Saxe à la fin de 1813. Il y en avait tant d'ensevelis dans la terre russe ou de prisonniers en Sibérie, sans compter ceux que la marche des opérations tenait inutilement renfermés dans des places-fortes excentriques par rapport au théâtre principal de la guerre! L'Espagne, enfin, de l'autre côté de l'Europe, absorbait, pour la défense d'une politique funeste, des éléments de premier ordre dont les dissensions de nos généraux et la mollesse du roi Joseph paralysaient la vigueur.

Et c'est ainsi que, petit à petit, sur le point décisif, la brillante, mais trop jeune armée de 1813 fondait entre les mains de Napoléon, toujours ferme, toujours confiant dans son génie, inquiet cependant déjà et qui, le 8 septembre, aussitôt reçue la fâcheuse nouvelle de la défaite de Dennewitz, avait fait écrire par le duc de Bassano au duc de Feltre, ministre de la Guerre, une lettre en chiffres, admirable de franche simplicité, de précision et de prévoyance, qui se terminait par l'indica-

1. On remarqua cependant que les Wurtembergeois gardèrent jusqu'au bout une excellente tenue. Quant à nos alliés, les Danois, qui servaient à Hambourg sous Davoust, ils furent, en maintes rencontres, les dignes émules de nos meilleurs soldats.

tion discrète des mesures à prendre pour mettre les places du Rhin en état de soutenir éventuellement les efforts de l'ennemi en même temps que de ravitailler l'armée.

*
* *

C'est un des traits caractéristiques de la campagne de 1813 que cet emploi à outrance, chez les Alliés et tout particulièrement chez les Russes et les Prussiens, des corps francs ou irréguliers de cavalerie, en vue d'agir sur les lignes de communication et de ravitaillement de l'adversaire, en vue aussi d'obtenir des effets politiques et de soulever sur nos derrières les populations allemandes de plus en plus mal disposées, à mesure que le succès final de la France devenait plus douteux. L'idée n'était certainement pas nouvelle. Dès 1809, après Essling, on avait vu des bandes de partisans, formées en Prusse, envahir la Westphalie. Mais, en 1813, il y eut de plus, contre nous, les Cosaques.

L'organisation de cette célèbre cavalerie légère, semi-irrégulière au moins, avait été particulièrement soignée depuis quelques années par le gouvernement russe et il faut reconnaître que les événements de 1812 avaient donné à ces soins la sanction du succès. Bien mieux, on peut dire[1] que c'est aux incursions des Cosaques et de quelques corps de cavalerie détachés qui les appuyaient, que les Russes obtinrent la trop rapide évacuation par Murat, d'abord, par le Prince Eugène, ensuite, des lignes du Niémen, puis de la Vistule, puis de l'Oder et de la Sprée, ce qui devait inévitablement déterminer la défection de la Prusse, déjà travaillée par sa haine du conquérant français, par les caresses et les objurgations de l'empereur Alexandre, par l'exemple funeste de la réunion du corps d'York aux forces russes depuis la convention de Tauroggen. Mais ce que l'on sait moins, c'est que l'occupation presque immédiate, par les Russes et par les Prussiens tournés contre nous, du grand-duché de Varsovie, des deux provinces de Prusse, de la

1. Voir la belle publication, actuellement en cours, de l'État-major de l'armée (colonel Reboul) sur la campagne de 1813.

Poméranie et du Brandebourg, enfin, momentanément, la mainmise par les coureurs ennemis sur le Mecklembourg et les départements hanséatiques, nous privèrent d'une quantité de chevaux, de harnachements, d'effets d'habillement et d'objets de matériel dont les commandes avaient été passées — un peu hâtivement et imprudemment, sans doute — par le service des remontes et par l'intendance.

De là de grands mécomptes dans la reconstitution de la cavalerie française, complètement ruinée en Russie, de là l'insuffisance des résultats des belles victoires de Lützen et de Bautzen, enfin l'infériorité finale de nos troupes à cheval qui, dans la campagne décisive de l'automne, n'opposaient que 40 000 hommes aux 100 000 des Alliés[1].

Quoi qu'il en soit, l'influence des corps de cavalerie — corps francs ou corps détachés, partisans, volontaires, soldats de métier ou Cosaques — sur le résultat des hostilités en Allemagne reste considérable et s'il a été mis assez peu en lumière chez nous, si l'on n'a pas donné aux opérations des Alliés sur nos lignes de communication l'importance qu'elles méritent, il n'en a pas été de même en Russie et en Prusse.

Les Cosaques se préoccupaient au reste fort peu, dans leurs déprédations curieusement réglées, comme le révèle M. le colonel Reboul, de distinguer l'ami de l'ennemi. Ils gâtèrent affreusement, non seulement le grand-duché de Varsovie, qu'ils pouvaient considérer comme territoire ennemi, mais aussi les provinces allemandes au secours desquelles ils étaient censés accourir. Aujourd'hui encore, après cent ans écoulés, le souvenir y est resté vif de leurs pilleries et de leurs sévices, si bien que la crainte qu'inspire la concentration de leurs innombrables sotnias sur les confins de la Gallicie, de la Silésie, de la Posnanie n'est pas l'un des moindres motifs de la résistance marquée qu'opposaient jusqu'à ces dernières années les populations de l'Est et du centre de l'Allemagne aux excitations haineuses des pangermanistes et des « Franzossen-esser ».

1. Déjà, en février 1813, sur les 135 000 combattants que comprenaient les trois armées russes de campagne et les réserves, il y avait 23 000 cosaques, proportion considérable, si l'on songe qu'il faut ajouter à cet effectif celui des corps de cavalerie régulière, qui atteignait au moins 10 000 hommes.

Il y a quelques années, deux Français que certaines circonstances avaient retenus, tout à fait contre leur gré, dans l'Est de l'Allemagne, ayant été autorisés, un beau jour, à reprendre le chemin de leur patrie, se virent, non sans surprise — ni sans reconnaissance — accompagnés à la gare par un assez bon nombre de personnes qu'ils n'avaient pas l'honneur de connaître. Et comme ils s'informaient discrètement de ce qui pouvait leur valoir des marques de sympathie un peu bien inattendues, une jeune femme s'écria, avec une naïve franchise dont sa grâce doublait le prix : « Ah! messieurs, c'est que nous espérons que votre retour en France arrangera bien des choses. Nous avons si grand'peur des Cosaques! »

Et c'est, l'explication de l'attention inquiète que la Prusse prêta, dans la seconde phase de la guerre de 1870, aux entreprises de nos francs-tireurs. Heureusement pour elle que ceux-ci, outre qu'ils ne comptèrent jamais qu'un petit nombre de corps de cavalerie, ce qui limitait nécessairement la portée de leur action, jouissaient d'une médiocre faveur auprès du haut commandement français, plus choqué de l'indépendance, quelquefois du « débraillé » de leurs allures et plus préoccupé de les tenir en lisières que convaincu des bénéfices qu'il eût pu tirer de leur coopération s'il leur avait fourni, avec des moyens plus efficaces — de l'artillerie très légère et maniable, comme en avaient les Cosaques, par exemple — des chefs plus habiles et des « directives » générales plus hardies, plus rationnelles, mieux concertées. Ce n'est qu'à la fin de la guerre, trop tard! que l'on s'avisa d'agir réellement sur les communications des armées allemandes. L'effet considérable que produisit alors la destruction du pont de Fontenoy, en Lorraine, montre quels auraient pu être les résultats d'opérations de ce genre conduites avec ensemble et méthode depuis le commencement de l'invasion.

A prendre les choses de plus haut, n'est-il pas évident pour qui réfléchit sur notre situation actuelle que l'expédient de la troisième année de service — expédient nécessaire, puisqu'on voulait aller au plus pressé — ne saurait longtemps suffire et qu'il faut dès maintenant *chercher autre chose*, car l'adversaire éventuel ne s'arrêtera pas dans la voie de l'augmentation des effectifs, y trouvant justement l'utilisation du

principal avantage qu'il a sur nous. Ceux que nous avons sur lui, l'invention, l'esprit d'initiative et de ressource, la faculté de nous adapter immédiatement aux circonstances, allons-nous donc, dans d'aussi graves conjonctures, les laisser sans emploi?

Rappelons-nous ce que disait Napoléon — et dont il tint assez peu de compte lui-même en 1813, nous allons le voir — que les méthodes de guerre doivent changer tous les dix ans. Or ceci est encore bien plus vrai aujourd'hui qu'autrefois, en raison de la rapidité avec laquelle se transforment les armes, l'outillage militaire et la composition des armées.

***

Les méthodes de guerre doivent changer tous les dix ans!... Lorsqu'il s'exprimait ainsi, il ne pouvait être question, dans l'esprit de Napoléon, des principes de la stratégie pure, qui sont immuables. Mais il n'en est pas de même des modalités de leur application, surtout en ce qui concerne l'instrument le plus essentiel de la guerre, les hommes, et le facteur le plus délicat de la mise en jeu de cet instrument, le moral.

Le grand capitaine savait bien cependant — il l'avait proclamé en maintes occasions — qu'un bon général doit mesurer l'ampleur de ses conceptions et la portée de ses desseins aux forces, au tempérament, aux dispositions de ses soldats, et aussi n'en escompter les résultats qu'en tenant un compte exact de la valeur militaire générale des troupes qui sont opposées aux siennes. Il le savait et cependant rien n'est plus marqué, dans la campagne d'automne de 1813, que le défaut de proportion entre les combinaisons de son admirable génie stratégique, combinaisons qui ne furent jamais si vastes, ni si profondes, et, d'une part, l'insuffisance — relative, bien entendu — de l'instrument humain mis à sa disposition, de l'autre, la valeur toute nouvelle de celui que l'exaltation des sentiments les plus respectables fournissait à l'état-major de la coalition.

Certes, c'était déjà un trait de génie que le choix de cette position centrale de Dresde, d'où, à cheval sur l'Elbe, on

commandait toute l'Allemagne moyenne en se ménageant la faculté, soit de se jeter en deux marches dans la Bohême, où se rassemblait la grande armée des trois souverains, soit de courir, en trois ou quatre marches, au Bober, que menaçaient les Russo-Prussiens de Blücher, soit encore de se porter sur Wittemberg, précieux passage au coude de l'Elbe, d'où l'on débouchait du côté de Berlin, couvert par l'armée combinée de Bernadotte. Malheureusement, pour jouer ce jeu séduisant, mais difficile et fatigant, des navettes stratégiques, il fallait avoir des armées très manœuvrantes, c'est-à-dire solides et endurantes, parfaitement homogènes et commandées par des généraux de la première valeur, puisqu'aussi bien le chef suprême ne pouvait se porter assez vite, de sa personne, sur tous les points d'un théâtre très étendu où des événements décisifs allaient se produire. D'ailleurs il fallait aussi, ou du moins il eût fallu pour obtenir les résultats sur lesquels comptait Napoléon, que les rassemblements auxquels on allait se heurter ne fussent pas, individuellement, trop supérieurs en nombre à chacun de ceux que nous leur opposions, que les troupes qui les composaient fussent assez lourdes pour qu'elles eussent de la peine à se dérober quand Napoléon accourrait avec ses réserves pour se joindre à ses armées détachées, enfin que leurs généraux se prêtassent, si l'on peut dire, aussi complaisamment que ceux de 1805, de 1806 et de 1807, par orgueil, ignorance, indécision ou insouciance, aux coups de leur redoutable adversaire.

Or, aucune de ces conditions ne se trouva réalisée dans la compagne d'automne de 1813. J'ai déjà dit ce qu'y furent nos troupes, toujours admirables au feu, mais trop vite lassées, usées par les marches, les privations, les intempéries et trop vite découragées par des échecs partiels.

Il s'en fallait bien, au reste, que les corps d'armée fussent homogènes et que, partout, des Français se sentissent appuyés, soutenus par d'autres Français, surtout par des Français de la vieille France; car, dans une guerre qui prenait au plus haut degré le caractère d'un conflit de races — et c'est ce que Napoléon s'obstinait à ne pas voir — comment compter sur les conscrits des départements du Rhin et de la Hollande, voire des anciennes villes hanséatiques (si exaspérées contre nous

à cause du blocus continental), aussi bien que sur ceux de la Bourgogne ou de la Picardie?

Quant aux généraux, aux maréchaux, plutôt, qui commandaient les armées détachées, outre qu'ils murmuraient et qu'on murmurait plus fort encore au-dessous d'eux, parce que, dans les états-majors, on sentait vivement, sans oser le dire tout haut, les périls de la situation, il faut reconnaître qu'ils se montrèrent nettement au-dessous de leur tâche et qu'au surplus Napoléon, qui les connaissait bien, eût dû s'y attendre.

On a dit souvent qu'il n'avait pas formé d'élèves. Ce n'est pas tout à fait exact. Il avait essayé[1]. En tout cas de bons généraux s'étaient formés seuls, à l'école de nos longues guerres. Tels Davout, Soult, Suchet, Gouvion Saint-Cyr, Marmont, Gérard, Clausel. Marengo nous avait coûté Desaix, Lannes avait succombé à Essling; et malheureusement des hommes comme Davout et Gouvion Saint-Cyr n'étaient pas mis en bonne place, parce qu'on avait excité contre eux les défiances du maître, tandis que Soult et Suchet étaient absorbés par l'Espagne. Restaient en Allemagne, en août 1813, Augereau[2], fatigué, vieilli, Marmont, à peine remis de la secousse morale et de la grave blessure des Arapyles, Gérard encore un peu jeune pour commander en chef, enfin Ney, Macdonald et Oudinot, à qui Napoléon confia, en effet, ses armées d'ailes. Choix fâcheux! Oudinot ne devait sa notoriété qu'à son extrême bravoure, son zèle ardent et ses blessures, car à chaque bataille il était atteint. Ce n'était pas un chef. A Gross-Beeren il osait à peine donner des ordres à ses commandants de corps d'armée, Bertrand et Reynier. Macdonald était un général, mais un général malheureux. La fortune à la guerre, plus que partout, a ses favoris et ses victimes. On le vit bien à la Katzbach, où les accidents les plus inattendus firent manquer une offensive bien comprise. Quant à Ney, c'était le héros par excellence, mais rien qu'un héros. Sur le champ de bataille il ne voyait plus que ce qui se passait

1. Voir, notamment, sa correspondance avec le prince Eugène.

2. « Vous n'êtes plus l'Augereau de Castiglione! » lui dit Napoléon lorsqu'il arriva à Leipzig le 15 octobre 1813. « Je serai l'Augereau de Castiglione, répondit assez justement le maréchal, quand vous me rendrez les soldats d'Italie. »

devant lui; divisionnaire, brigadier, colonel, soldat, tout cela admirablement, mais point général en chef. A Dennewitz il ne sut pas embrasser l'ensemble de l'action et tout flotta au hasard.

Il s'en fallait bien, par contre, que l'on pût traiter nos adversaires de « généraux médiocres », comme le disait trop volontiers Napoléon. Instruits à l'école même de leurs défaites, les princes coalisés de Trachenberg et leurs chefs d'armée montraient de véritables talents stratégiques; du moins leurs combinaisons, plus simples, moins profondes que celles du général français, avaient-elles sur celles-ci l'avantage considérable de s'adapter exactement aux circonstances générales, politiques et militaires, aussi bien qu'au tempérament, aux forces, à l'état d'esprit de leurs troupes.

Il n'est pas jusqu'à Bernadotte, dont Napoléon faisait fi et pour qui d'ailleurs des hommes comme Blücher, Wittgenstein, Bülow, ne professaient que la plus mince estime[1], qui n'ait fort bien conduit son armée du Nord, du moins tant qu'il n'eut affaire qu'aux lieutenants de Napoléon, car, plus tard, quand l'ensemble des forces de la coalition manœuvra pour se rapprocher de Leipzig et y étouffer Napoléon, le prince Charles-Jean de Suède se montra, de tous les commandants d'armée, le moins désireux de se mesurer directement avec le colosse.

Quant aux troupes alliées, reconnaissons qu'elles étaient très bonnes. « Les Prussiens sont fort animés », disait Napoléon dans ses lettres et ses bulletins. Ils l'étaient en effet, ils étaient même exaltés par le plus noble sentiment, celui du patriotisme, sans parler d'un orgueil cruellement froissé depuis Iéna et qui, aujourd'hui même, après tant de triomphes, n'est point encore satisfait. Mais, de plus, ils étaient, quoique tout nouveaux sous les armes, parfaitement formés. C'est que, depuis six ans, leur gouvernement, réduit par le traité de Tilsitt à une armée de 40 000 hommes, faisait passer succes-

1. Soyons justes envers le vieux feld-maréchal prussien, bien qu'il ait été le plus cruel, le plus acharné ennemi de notre nation : ce qu'il reprochait surtout à Bernadotte, c'était de porter les armes contre son pays d'origine. Avec cela il est difficile de douter qu'il n'eût conservé quelque ressentiment contre le général français qui, avec Soult et Murat, l'avait contraint à mettre bas les armes, le 7 novembre 1806, à Schwartau, près de Lübeck.

sivement dans les rangs de cette armée tous les contingents valides de la population et les exerçait d'une manière intensive. Ces soi-disant volontaires étaient donc de vrais et bons soldats, ce qui ne les empêcha pas d'être enfoncés, le jour de Lützen, à Kaja, à Klein-Gorschen, à Rahna, à Starsiedel, par nos jeunes conscrits.

Avec moins de passion, bien qu'ils eussent à venger l'invasion de leur pays, les Russes se battaient fort bien, toujours solides, inaccessibles à la crainte de la mort. Et si, à Dresde, les Autrichiens se montrèrent assez peu résistants, à Leipzig, au contraire, leur conduite fut digne de celle de leurs alliés. A l'armée du Nord, les 25 000 Suédois, qui avaient à soutenir une vieille réputation militaire et qui voulaient mériter les suffrages de leur nouveau prince — un général français, un connaisseur en fait de courage et de vertus guerrières! — apparurent les égaux des Prussiens de Bülow et de Tauenzien.

Le « ramassis » même de Walmoden, composé d'Hanséates insurgés, de Hanovriens, d'Anglais débarqués, réussit à contenir les Franco-Danois de Davout, sortis de Hambourg au moment de Gross-Beeren. Il est vrai que notre maréchal, très peu tenu au courant des mouvements d'Oudinot, ne se souciait pas d'engager à l'aventure une opération décisive.

Ajoutons pour conclure sur les valeurs comparatives des armées en présence dans l'Allemagne du Nord et de l'Est, qu'à la reprise des hostilités la coalition, qui avait aussi bien, mieux même que nous, profité de l'armistice malencontreux de Pleiswitz, comptait 500 000 hommes présents sous les drapeaux, alors que Napoléon n'en avait que 380 000. Encore les Alliés pouvaient-ils faire fond sur 190 000 hommes de leurs armées de réserve quand les Français ne devaient se renforcer que de 50 000.

En tactique pure on innova peu. L'inconvénient, en ce qui nous concerne, était de faible portée dans les plaines de l'Allemagne, où, cependant, il eût été avantageux de ne plus présenter des colonnes très profondes à l'excellente artillerie des coalisés[1]. Mais c'était un mal inévitable avec des troupes de

1. Les Russes, notamment, avaient complètement réorganisé leur artillerie en 1812. Cette arme était fort bonne chez eux, personnel et matériel.

nouvelles levées. Napoléon prescrivit, par contre, que dans les formations en ligne on se mettrait sur deux rangs au lieu de trois. C'était un moyen de présenter le même front avec des effectifs inférieurs d'un tiers. Mais la ligne était moins solide et les feux moins nourris.

En Espagne on continua à attaquer de front l'adversaire en position sur un plateau dont il fallait gravir la pente, après quoi l'on était fusillé à bout portant au moment où l'on arrivait, désunis et haletants, au sommet de l'escarpement. Contre les Espagnols seuls, cette tactique simple, brutale, mais décisive, avait réussi déjà souvent et pouvait réussir encore, bien que les troupes de ligne espagnoles eussent, peu à peu, pris de la consistance. Contre les Anglais elle ne réussit jamais, pas plus à Busaco qu'à Talaveyra et que, plus tard, à Waterloo. Toujours est-il qu'à San Marcial, au commencement de septembre, alors que Soult voulait dégager Pampelune et Saint-Sébastien assiégés par Wellington, la même tactique primitive échoua cette fois-là contre les Espagnols, soutenus, il est vrai, par deux divisions anglaises qui leur donnaient la supériorité du nombre sur les nôtres, en même temps que le précieux appui des plus fermes soldats de l'Europe dans la défensive.

*
* *

Parmi les meilleurs troupes de l'armée d'Allemagne, en 1813, se distinguaient les *marins* formant la division Bonnet, du corps de Marmont, dont la solidité et le sang-froid furent remarqués à Lützen, sous les charges répétées des cavaleries prussienne et russe.

« Les marins », disait-on ; mais il faut s'entendre : c'étaient à proprement parler « l'infanterie des vaisseaux », c'est-à-dire les troupes appelées à fournir la mousqueterie et le service de garde à bord des bâtiments de guerre, à donner des servants à l'artillerie et, au besoin, des auxiliaires à la manœuvre des voiles et des agrès. Ce n'étaient donc pas des matelots, mais, comme le dit Thiers, une troupe capable de combattre sur terre comme sur mer, instruite, solide, « débrouillarde » et ayant le fier esprit de la Marine.

Cependant, pour arriver à en former quatre régiments à quatre bataillons, il fallut puiser assez largement dans les équipages même des bâtiments armés, c'est-à-dire paralyser ceux-ci, qui, sauf quelques frégates, restèrent ancrés sur nos rades ou enfermés dans nos ports. Il arriva même que, dès l'armistice de Pleiswitz, la plupart des vaisseaux furent désarmés et que leur personnel fut réparti, soit sur les petits bâtiments de défense locale, soit dans les forts et batteries de la place, quand cette place se trouvait dans le cas d'être menacée par l'adversaire. C'est ainsi qu'à Anvers on désarma d'abord sept vaisseaux de ligne, puis vingt-deux autres, y compris les quatre qu'on avait tenus armés, depuis cinq ans, avec des équipages danois [1].

Ces mesures, disons-le, étaient mal calculées. Il y avait beaucoup mieux à faire de la belle flotte de Missiessy que de la réduire ainsi à l'impuissance. Pourquoi, dès le mois d'août 1813, où se préparaient les descentes des Suédois et des Anglais sur les côtes de la mer du Nord et de la Baltique, ne pas la faire appareiller, en lui donnant la mission précise de s'opposer à ces débarquements? Les Anglais n'avaient à ce moment dans ces parages aucune force navale capable d'entraver les opérations de la nôtre [2]. Ils y seraient arrivés assez promptement, dira-t-on. Peut-être; à condition que les vents le leur eussent permis. Mais mettons les choses au pis : supposons que l'Amirauté britannique eût obtenu une rapide concentration de ses escadres dans la mer du Nord ou dans la Baltique, suivant le cas; supposons-le en dépit de la difficulté qu'elle eût éprouvé à atteindre ce résultat tout en maintenant le blocus de Brest et en conservant dans l'Atlantique occidental les forces indispensables pour soutenir la guerre navale engagée depuis une année déjà contre les États-Unis et qui devait durer jusqu'en

1. Rien de plus intéressant pour l'étude de la Marine impériale que les deux petits ouvrages que M. le lieutenant de vaisseau danois Otto Lütken a fait paraître en 1886 et en 1891 sur le séjour des Danois dans l'Escaut, d'après les documents laissés principalement par leur chef, le capitaine de vaisseau, puis contre-amiral Van Dockum. Le rôle joué par le ministre Decrès y apparaît des plus fâcheux.

2. La division navale anglaise qui surveillait l'Escaut était très inférieure en nombre à l'escadre française, dont la longue inaction enhardissait l'adversaire. Il faut dire toutefois que de fréquents engagements partiels entretenaient l'instruction et le bon esprit de nos équipages.

1815. Supposons enfin que la flotte française eût été battue, détruite même, dans une rencontre décisive. Il n'en est pas moins certain que, tant que ce résultat n'eût pas été atteint, ni les Suédois de Bernadotte, ni les Anglais de Walmoden n'auraient pris pied sur le continent. Or c'est le 23 août que les premiers s'engageaient contre Oudinot à Gross-Beeren, tandis que les seconds, formant le gros — et le meilleur — du « ramassis » de Walmoden, contenaient Davout qui, de Hambourg, avait poussé jusqu'à Schwerin. N'est-on pas fondé à dire que le succès de nos opérations contre Berlin, succès dont l'effet moral eût changé la face des choses, n'a tenu qu'à cette passivité de la force navale française qui était justement la plus capable d'intervenir d'une manière efficace sur ce théâtre d'opérations? Qu'importait, après tout, la défaite ou la destruction de cette flotte — défaite ou destruction qu'elle eût fait payer cher aux Anglais, car elle avait une très sérieuse valeur militaire — à côté d'un triomphe éclatant pour nos armes, qui eût largement compensé, s'ajoutant à la victoire de Dresde, la fâcheuse échauffourée de Kulm!...

Mais Decrès se refusait obstinément aux opérations actives et il faisait malheureusement partager à Napoléon sa défiance des facultés offensives de la Marine française renaissante, déjà pleine de vigueur et d'entrain.

Les gouvernements sont rares, chez nous, qui ont su se servir de leurs forces navales! Celui de l'Empire, après Trafalgar, ne fut pas de ceux-là.

Nos marins, cependant, ne laissaient pas de se rendre utiles sur les côtes du Hanovre, du Holstein, du Mecklembourg et de la Poméranie, dans la mesure que comportait leur faible nombre et une organisation rudimentaire. Ils étaient là depuis 1807, montant des bâtiments légers, garde-côtes, si l'on veut, mais surtout chargés, comme auxiliaires de la douane, de faire observer les lois rigoureuses du blocus continental. Entre temps et lorsqu'il s'agissait de repousser un de ces petits débarquements comme en tentaient assez souvent les Anglais pour nous tenir en haleine et se faire la main, ils armaient les redoutes semées avec quelque profusion sur les points intéressants de ce littoral — où l'on retrouve encore aisément aujourd'hui les parapets solides de ces « Franzosen Schänze ».

Leur chef, à l'époque qui nous occupe, était un vigoureux officier, le capitaine de vaisseau de Montcabrier, d'une famille qui avait déjà donné et qui donne encore de bons marins à la France. Le commandant de Montcabrier, dont j'espère pouvoir bientôt rappeler à la marine d'aujourd'hui les brillants services, tombés dans un injuste oubli, réussit quelque temps, avec ses faibles ressources en hommes et en personnel, à empêcher la descente des Anglais. Mais le littoral dont il avait la charge était trop étendu. Il aurait fallu, pour le couvrir, une force mobile considérable — la flotte de l'Escaut, justement.

*
* *

J'y faisais allusion au début de cette brève étude, l'année 1813 marqua le commencement d'une époque de félonies, de défections, de trahisons. Déjà, par la convention de Tauroggen, en date du 30 décembre 1812, le général d'York, commandant sous Macdonald le corps auxiliaire prussien, avait abandonné en pleine retraite aux coups de l'armée russe de Wittgenstein, un chef et des compagnons d'armes qui s'étaient toujours efforcés, dans les circonstances les plus difficiles d'une dure campagne, de vivre en bonne intelligence avec ces « alliés », dont ils n'ignoraient pas les sentiments hostiles, mais sur l'honneur desquels ils pensaient pouvoir compter.

Le 7 février 1813 et toujours sans que le gouvernement prussien, qui n'avait pas encore jeté le masque[1], eût fait connaître qu'il rompait ses relations avec la France, les agissements du lieutenant-colonel de Treskow, commandant à Pillau, sous le général français Castella, un contingent de 800 hommes, obligèrent la place à capituler devant un corps russe[2]. C'était la première place allemande occupée par nos armes qui se

1. C'est le 27 février que fut conclue secrètement l'alliance de Frédéric-Guillaume et d'Alexandre. Mais la Prusse attendit jusqu'au 17 mars pour déclarer la guerre à la France.

2. Outre les 800 Prussiens, le général Castella avait sous ses ordres 619 fantassins et artilleurs français, 221 *marins français* et 268 Polonais.

rendait à l'ennemi et cet événement eut un retentissement considérable.

De l'autre côté du théâtre des opérations, l'entente s'établissait complète, dès les 28-30 janvier 1813 [1], entre le généralissime russe, le vieux Koutousow, et le prince de Schwartzenberg, commandant le corps auxiliaire fourni par un autre et le plus sûr, semblait-il, de nos alliés, l'empereur François, beau-père de Napoléon.

Ce dernier, au reste, n'était-il pas déjà trahi par des membres de sa propre famille? Il est certain que l'intrigante et peu scrupuleuse Caroline de Naples agissait, dès le début de 1813, sur l'esprit faible et vain du brillant Murat pour lui faire déserter la cause de son beau-frère et de la France, dont il venait d'abandonner l'armée malheureuse dès l'arrivée du quartier général à Posen. La défection, toutefois, ne fut consommée qu'un an après, alors que la France était envahie. Et la conduite du roi de Naples n'en parut que plus odieuse.

Je ne reviens pas sur Bernadotte. Le cas de ce général de la République, de ce maréchal d'Empire, de ce prince de Ponte-Corvo par la grâce de Napoléon, qui, appelé en Suède par le parti français, se sert incontinent de son pouvoir (car ses intrigues avec l'Angleterre et la Russie datent de 1811) pour jeter son pays d'adoption dans une guerre à mort contre son pays natal et son ancien chef — son bienfaiteur, en somme — ce cas, dis-je, ne laisse prise à aucune contestation. La punition est venue, mais pour la Suède seulement, qui a perdu cette Norvège, prix de la défection de son prince élu. C'est cependant une raison de plus de plaindre sincèrement le prince de cette maison royale qui est allé, le 18 octobre, prendre sa part de la célébration du centenaire de la grande défaite française.

Grande défaite, il est vrai, mais combien glorieuse pour notre armée qui, victorieuse le 16 octobre, combat deux jours encore, le 18 et le 19, peu à peu accablée par le nombre — car les renforts ne cessent pas d'arriver aux coalisés; qui ne perd ni un drapeau, ni une bouche à feu, jusqu'au moment où l'erreur fatale de quelques sapeurs du génie et la destruc-

1. Lire les très curieuses lettres échangées entre ces deux chefs dans la publication de la section historique déjà citée.

tion du grand pont de l'Elster livrent à l'ennemi les restes des corps d'armée de Macdonald, de Reynier, de Lauriston et de Poniatowski; qui, enfin, ne se laissa jamais entamer sur le champ de bataille, même quand les Saxons passèrent à l'ennemi et tirèrent sur leurs camarades de la division Durutte les canons qu'ils venaient de charger dans nos rangs!

Cette trahison qui est sans exemple dans l'histoire et qui le restera sans doute, pour l'honneur de l'humanité, n'a pas encore été vengée.

En tous cas celle des Bavarois le fut bientôt, et cruellement. C'est le 8 octobre 1813, sans que rien eût put faire pressentir la défection du souverain le plus comblé des faveurs du maître de l'Europe, que la Cour de Bavière signa ses accords avec la coalition. Dès le 29, le général de Wrede, que Napoléon venait de faire comte, occupait avec 55 000 Austro-Bavarois, le saillant du Main, Hanau et la ligne de retraite des Français sur Francfort et Mayence. On vit à plein, le lendemain, 30 octobre, quelle est dans les batailles la puissance de la force morale. Il suffit de 18 000 à 20 000 de nos soldats, assombris et fatigués par la retraite, mais exaspérés de cette nouvelle trahison et « brûlant de venger la majesté de l'armée française », pour culbuter de Wrede et ses Bavarois au delà de la Kinzig, avec une perte de 10 000 hommes.

A côté de ces grandes défections des alliés de la France, que sont les menues félonies des coalisés qui, le 16 août, par exemple, avaient assailli notre armée du Bober deux jours avant l'expiration de l'armistice, ou qui, après la convention passée à Dresde entre Gouvion Saint-Cyr et Klenau, le 11 novembre, retinrent prisonniers nos 30 000 soldats, alors qu'on devait les ramener en France[1]?... C'étaient là jeux de princes et de généraux de l'Europe. Contre nous et non pas seulement contre Napoléon, tous les moyens de vaincre étaient bons, jusqu'à la plus cynique déloyauté!

Les malheurs de cette terrible année n'étaient cependant

1. La même violation des engagements pris, le 29 novembre 1813, par le prince Eugène de Wurtemberg envers le brave général Rapp qui venait de défendre Danzig pendant un an, nous priva d'un corps d'armée de 27 000 hommes, dont le retour en France était expressément stipulé.

pas encore finis. A peine hors de l'atteinte immédiate de l'ennemi, derrière les places du Rhin, l'armée d'Allemagne, réduite à quelque 60 000 hommes, perdit le tiers de son effectif sous les coups du typhus, auquel le dépérissement des corps et la dépression des esprits donnèrent une virulence extraordinaire. Combien moins à plaindre que ces malheureux qui agonisaient dans les hôpitaux de Mayence étaient ces admirables soldats de l'intrépide général Maison, à qui leur chef, le matin du 16 octobre, avait dit : « Mes enfants, c'est aujourd'hui la dernière journée de la France. Il faut que nous soyons tous morts ce soir! » Le soir, en effet, devant Gülden Gossa, dont les ruines fumantes avaient été prises et reprises plusieurs fois, la division Maison était réduite de 6 000 hommes à un millier. Son général, lui-même, ne survivait que criblé de blessures.

Non, ce n'était pas le dernier jour de la France! La France devait survivre à la perte, non pas de sa gloire, que rien ne pouvait lui arracher, mais de son excessive grandeur. Elle devait connaître encore, d'ailleurs, d'autres triomphes et aussi d'autres désastres. Ce que lui réservent des destinées, prochaines peut-être, nul ne le sait. Mais nous pouvons avoir confiance. Il semble que le sang versé, il y a cent ans, dans les plaines de Saxe comme celui qui fut répandu, il y a quarante-trois ans, dans les campagnes de France fasse lever, enfin! la riche moisson d'une jeunesse héroïque. Une grande nation n'a rien à redouter quand ses fils sont bien décidés à mourir pour elle.

CONTRE-AMIRAL D...

LA CRIMINALITÉ JUVÉNILE

Crime et Jeunesse! ce sont deux mots qui jurent et qui hurlent de se trouver accouplés!

Il semble qu'il ne puisse être parlé des enfants criminels que comme d'une monstrueuse exception... Nous concevons l'enfance malheureuse ou abandonnée, ayant pour nous attirer et exciter notre pitié ce qu'un poète a appelé « le droit divin de la faiblesse ». Mais les esprits superficiels ou mal informés se refusent à croire à l'idée de l'enfance ou de la jeunesse associée au crime.

Cependant la statistique ne ment pas : la criminalité juvénile existe et son accroissement continu est même l'un des problèmes les plus angoissants de l'heure actuelle.

Après avoir regardé les chiffres, il faut bien convenir que la laideur du vol, la saleté du vice, la folie sanguinaire du crime, puis la sévérité d'une salle d'audience, enfin la solitude implacable d'une cellule de prison sont souvent le triste apanage des enfants et des jeunes gens.

Voici des extraits de la statistique officielle du ministère de la Justice. En 1907 il y a eu 23 000 mineurs traduits en justice pour crimes ou délits. En 1908 le nombre de ces petits malheureux s'est élevé à 28 000.

Ce sont les bataillons scolaires de l'armée du crime.

Presque tous les délinquants sont âgés de seize à dix-huit ans. C'est la période critique de la formation. Ignorants de la

vie alors qu'ils croient tout connaître, prêts à succomber à toutes les tentations, alors qu'ils s'imaginent être armés pour la lutte, les jeunes gens de cet âge sont souvent destinés à la police correctionnelle ou à la Cour d'Assises.

Edmond Haraucourt a indiqué la raison de cet état de choses inquiétant.

Si l'enfance nous charme par son naïf instinct d'imitation, la jeunesse au contraire nous est confusément antipathique parce qu'elle se sépare et s'éloigne de nous. Dans la verdeur de sa force naissante elle s'émancipe de notre tutelle et juge nos lois en nous jugeant. Elle n'a plus l'œil qui admire et l'esprit qui parodie, mais l'œil qui cherche et l'esprit qui dépasse; sa prunelle nous offense et son geste nous relègue. Mettant toute sa foi dans les générosités que nous ne connaîtrons plus, elle nous fait honte de nous et nous la déclarons ingrate de ne plus consentir à rester à notre image. C'est pourquoi les familles sont rares où la dix-septième année du fils n'amène pas la querelle de l'enfant et du père.

D'autres chiffres encore peuvent nous donner à réfléchir.

Dans le décompte des mineurs traduits en justice, il ne s'agit point seulement de légères peccadilles ou de délits sans gravité.

Prenons la statistique des crimes.

De 1826 à 1830 la moyenne annuelle des accusés traduits en Cour d'Assises est de 5 845 majeurs et de 1 285 mineurs. De 1866 à 1870 : 3 569 majeurs et 706 mineurs. En 1909 : 2 570 majeurs et 553 mineurs.

De 1826 à 1830 sur 100 accusés il y a 1 mineur de seize ans et 16 mineurs de seize à vingt ans. En 1907 sur 1 000 criminels (assassins ou meurtriers) on compte 10 mineurs de seize ans et 190 mineurs de seize à vingt ans. *Ce qui revient à dire que sur 5 assassins il y en a un qui est un enfant!*

Voici les termes du rapport signé par M. Louis Barthou, alors Garde des Sceaux, sur la statistique des Cours d'Assises :

Un quart environ, 23 p. 100 des accusés jugés en 1909 pour vol, n'avaient pas atteint leur majorité.

Le chiffre est de 15 p. 100 en matière d'incendie et de 17 p. 100 en matière de crimes violents.

On constate sur les chiffres de 1840, 1850, 1860 une aggravation réelle en ces derniers temps pour les parricides, les coups envers les

ascendants, les infanticides et les avortements... La situation générale est loin de s'être améliorée.

Ce cri d'alarme poussé par la voix éloquente d'un éminent homme d'État, doit être écouté.

Si, de la statistique des crimes, nous passons à celle des délits, nous nous trouvons en présence de proportions aussi inquiétantes.

Les chiffres sont encore plus précis, car ils distinguent entre les mineurs jusqu'à seize ans et les mineurs de seize à vingt ans.

Dans la période de 1831 à 1840 on relève parmi les délinquants :

Mineurs de moins de 16 ans	3 039
— de 16 à 20 ans	7 998
Délinquants de plus de 20 ans	61 464

Dans la période de 1871 à 1880 :

Mineurs de moins de 16 ans	6 600
— de 16 à 20 ans	21 842
Délinquants de plus de 20 ans	137 296

Dans la période de 1901 à 1904 :

Mineurs de moins de 16 ans	4 615
— de 16 à 20 ans	30 005
Délinquants de plus de 20 ans	150 081

Ainsi le nombre des délinquants a triplé en soixante ans.

Le rapport du nombre des mineurs au total des prévenus est :

De 1831 à 1840	15 p. 100
De 1871 à 1880	16 —
De 1901 à 1904	18 —

augmentation sur toute la ligne.

D'une statistique dressée par rapport au chiffre de la population, il apparaît que le chiffre des délinquants est beaucoup plus élevé proportionnellement parmi les mineurs de seize à vingt ans que parmi les majeurs de vingt et un ans.

Cette prédominance de la criminalité juvénile est particulièrement sensible en ce qui concerne les vols et les homicides.

La moitié environ des affaires concernant les mineurs sont classées ou font l'objet d'un non-lieu.

Voici encore des chiffres :

	MINEURS DE 16 ANS				
	Classés.	Non-lieu.	Correctionnelle.	Assises.	Totaux.
	—	—	—	—	—
1905	3 917	1 203	4 371	24	9 515
1906	4 626	1 338	5 419	18	11 401
1907	5 176	1 138	5 866	24	12 204
1908	4 946	1 523	5 698	31	12 198
1909	4 718	1 578	5 220	19	11 535

Et pour conclure, le rapport du Garde des Sceaux Barthou contient cette remarque intéressante : « Les ressorts où la situation est la plus grave sont les ressorts d'Aix, Amiens, Douai, Nancy, Paris, Rennes, Rouen ».

Ce sont ceux précisément qui renferment de grands centres urbains ou d'importantes agglomérations ouvrières... Dans les régions où la population est agricole la criminalité est presque nulle.

Un autre renseignement a une grande valeur.

Parmi les 11 553 mineurs de seize ans inculpés en 1909, 2 772 étaient orphelins : 671 de père et de mère, 1 182 de père et 919 de mère seulement.

Telle est l'étendue du mal ; il serait puéril et imprudent de nier sa gravité.

Nous devons maintenant rechercher quelles causes ont pu produire un état de choses aussi redoutable.

*
* *

Il y a les causes morales et les causes physiques.

Parmi les causes morales figurent d'abord les règles de vie nouvelles ou plutôt, suivant le mot profond d'Henri Joly, *l'absence de règles de vie* qui est une des caractéristiques de notre société moderne.

On a trop parlé à l'enfant de ses droits et pas assez de ses devoirs.

Il n'y a plus de discipline morale ou sociale. Chacun veut *vivre sa vie*, suivant l'abominable formule qui masque le plus féroce égoïsme et qui sert d'excuse à tous les forbans et à toutes les détraquées.

C'est aussi le relâchement des liens familiaux, le déplorable et scandaleux abus du divorce qui fait de l'enfant une victime des querelles et de la désunion des parents.

Il y a encore ce que l'on peut appeler la crise de l'instruction.

Je m'explique : le développement de l'instruction, coïncidant avec l'absence d'une forte éducation morale peut transformer un admirable bienfait en un redoutable danger. L'instruction hâtivement donnée, mal digérée et mal comprise, sans accompagnement de doctrine morale, peut exercer sur les jeunes cerveaux une influence néfaste. Loin de moi la pensée de faire l'éloge de l'ignorance : je veux que l'instruction soit donnée à tous : au plus pauvre comme au plus riche et au plus puissant. Mais je sais aussi que l'enfant est un être de foi plutôt qu'un être de raison. Son imagination et sa sensibilité s'éveillent avant sa raison et son intelligence. Une discipline morale ayant un caractère religieux lui donnera — c'est du moins mon sentiment personnel — la notion du devoir, — tandis que la discipline familiale lui donnera la notion du respect et la discipline sociale celle du sacrifice.

L'éducateur peut avoir sur la jeunesse une influence heureuse s'il comprend toute la grandeur de sa tâche, ou néfaste s'il manque à son devoir.

Rappelons-nous le mot de Leibnitz : « Donnez-moi l'éducation de la jeunesse pendant un siècle et je me charge de transformer le monde. »

L'âme de l'enfant est une cire molle que l'éducateur peut pétrir à son gré.

Les jeunes générations ont traversé, il y a quelques années, la redoutable crise de l'antipatriotisme. Le danger est heureusement conjuré. Nous avons assisté, joyeux et rassérénés, à un renouveau d'ardeur et de foi patriotiques. Un élan merveilleux a emporté tous les Français lorsqu'ils ont senti la Patrie menacée.

Il faut enseigner à la Jeunesse le culte de la Patrie, personne

morale éternelle, faite du souvenir des morts et de l'enseignement des vivants.

La Patrie, c'est un monument de granit scellé par les siècles, sorte de religion sans surnaturel qui broie les égoïsmes et, par le don libre et complet de l'homme à une œuvre éternelle, répond au besoin suprême de l'âme humaine en apaisant notre soif d'immortalité.

La crise de l'apprentissage a encore aggravé le mal. Au sortir de l'école, le jeune homme, orgueilleux d'un savoir incomplet, est dégoûté du travail manuel. Il déserte l'atelier qu'il juge indigne de lui. Il devient un déclassé...

N'oublions pas, parmi les causes de la criminalité junévile, l'abandon des campagnes au profit des grandes villes.

La pléthore des centres urbains favorise le développement des idées criminelles. Nous avons vu que « dans les régions agricoles, au contraire, la criminalité juvénile est presque nulle ».

Certes il ne faut pas tracer un tableau idyllique des mœurs paysannes et croire qu'à la campagne les mauvais instincts n'existent pas. Je ne me charge pas de dire qui a eu raison de George Sand dans la *Petite Fadette* et *François le Champi*, ou d'Émile Zola dans *la Terre*.

Il y a, je crois, un juste milieu entre l'idylle et le drame.

Les crimes paysans sont presque tous inspirés par la cupidité : amour de l'argent et surtout amour de la terre[1].

Mais le milieu paysan est réfractaire au développement du vice. Au village tout le monde se connaît : un mauvais drôle est vite montré du doigt et tenu à l'écart, mis hors d'état de nuire et de corrompre. Puis, au village, tout le monde travaille. Il n'y a pas l'oisiveté qui engendre les pensées coupables. Surtout, à la campagne, il n'y a pas cette chose terrible pour la jeunesse qui s'appelle la *Rue*. La Rue avec ses promiscuités, ses tentations, ses spectacles malsains est la grande pourvoyeuse de la police correctionnelle et de la Cour d'Assises.

1. On pourrait m'opposer quelques crimes horribles commis à la campagne, par exemple l'affaire de Jully, et la récente affaire de Nantes ; ce sont de tristes exceptions.

Waldeck-Rousseau, dans un merveilleux discours prononcé au Sénat, lors du vote de la loi sur les récidivistes, s'écriait :

Le récidiviste opère dans la rue, dans les lieux publics, non pas dans la rue heureuse où vous passez, mais dans la rue des faubourgs où descend l'enfant, pendant que le père est à l'atelier ou que la mère travaille... Là il trouve l'enfant des grandes villes, l'enfant parisien curieux, précoce, hâtif, dont les yeux et les oreilles ont été frappés de mille spectacles, de mille paroles qui sont épargnés aux vôtres. Il y trouve l'apprenti chez lequel les propos d'atelier ont éveillé je ne sais quelles convoitises, et qui rêve d'un peu de bien-être et de beaucoup d'aventures. Comment voulez-vous qu'il ne soit pas séduit, enrôlé, embrigadé par un homme qui traîne avec lui tant d'insouciance, tant d'oisiveté? Comment voulez-vous qu'il ne lui demande pas son secret? Et s'il le demande?... Et s'il l'obtient?... Ne voyez-vous pas qu'il est perdu?...

Dans un rapport présenté à la Chambre des Députés sur un projet de loi tendant à la répression de l'exploitation de l'enfance, M. Georges Berry constatait avec tristesse que depuis dix ans « les agents ont arrêté à Paris plus de vingt mille enfants, laissés sur la voie publique avec mission de mendier ou de se prostituer et, au besoin, sans doute, de faire les deux métiers à la fois ».

Il faut encore incriminer le *taudis*, l'horrible taudis qui déshonore les grandes villes. L'ouvrier, mal logé, déserte son logis trop étroit pour le cabaret. Le cabaret est le salon de l'ouvrier.

Et l'absence d'un *home* sain et confortable, où l'artisan pourra avec sa famille se reposer le soir des fatigues de la journée, vient aggraver les ravages de cet abominable fléau qui s'appelle l'alcoolisme.

L'alcool prélève en moyenne près de 2 francs par jour et par tête sur la population ouvrière parisienne, soit 700 francs par an! C'est le loyer d'une maison et d'un jardin dans la grande banlieue.

L'alcoolisme qui coûte chaque année à la France la valeur d'un corps d'armée, qui abâtardit la race, peuple les prisons et les asiles d'aliénés, l'alcoolisme nous fait des générations de dégénérés et de criminels.

Telles sont les causes physiques de l'accroissement de la criminalité juvénile. Il ne faut pas oublier les causes morales.

J'ai déjà parlé du manque d'instruction idéale...

Comment ne pas montrer les dangers des mauvaises lectures ? J'entends par ces mots d'abord les livres ou journaux pornographiques, journaux illustrés qui s'étalent impudemment à la devanture des kiosques placés aux portes mêmes de nos lycées ou de nos écoles communales, d'autant plus nuisibles que leur bon marché les met à la portée des enfants qui n'ont pas même à braver le respect humain et à entrer dans une boutique de libraire pour les acheter.

Mais il est aussi d'autres livres non moins mauvais pour la jeunesse. Ce sont les romans policiers.

Il n'y a pas pour les cerveaux d'enfants de lectures plus néfastes que les Nick Carter ou autres élucubrations du même genre dans lesquels la police est sans cesse bafouée, où le vice ou le crime sont toujours triomphants.

Sans manquer de respect à la toute-puissance du quatrième État, il faut dire aussi que la place excessive tenue dans nos grands journaux par les récits des crimes et les exploits de criminels est un véritable danger public.

Les criminels sont des êtres d'orgueil. La réclame malsaine faite à leurs tristes devanciers grise et exalte les jeunes imaginations. Ils rêvent d'imiter les grands premiers rôles de la Cour d'Assises pour conquérir à leur tour la même déplorable popularité et monter eux aussi sur le piédestal imprudemment dressé par notre goût pour le drame vécu.

L'abus du reportage criminel a été rendu plus sensible encore par les images qui s'offrent à nos yeux à la première page des journaux : portraits des victimes et de l'assassin, reproductions des scènes de meurtre et des armes sanglantes.

Le criminel est le héros du jour. Les faits divers reproduisent ses moindres paroles et nous content sa biographie détaillée.

Un homme de bien peut faire acte de générosité, un héros obscur peut sauver un de ses semblables, un bienfaiteur de l'humanité peut, dans un geste d'admirable solidarité, assurer le sort des pauvres gens : c'est à peine si quelques lignes dédaigneuses apprendront au grand public ce qui doit le laisser indifférent !

Mais qu'un crime horrible soit accompli, que d'audacieux bandits terrorisent Paris, les journaux seront remplis du récit de leurs forfaits.

La publicité ainsi donnée au crime engendre d'autres crimes. Il faut le dire bien haut, le jour où la Presse et le public auront organisé sur le crime la conspiration du silence, le nombre des crimes diminuera...

N'incriminons pas seulement la Presse! Le vrai coupable est le public. Le journaliste sert à son lecteur les mets qu'il désire. A l'estomac blasé de nos contemporains il faut des mets épicés...

Parlons un peu plus des héros qui accomplissent des actions d'éclat ou des hommes de génie qui révolutionnent la science, l'art ou l'industrie, et laissons dans l'ombre et dans l'oubli les exploits sanglants des assassins ou les crimes atroces des détraqués!

Cette revue rapide des causes de l'accroissement de la criminalité juvénile ne serait pas complète si nous oublions le *cinéma*.

C'est le roi du jour! A tout seigneur tout honneur! Le cinéma, spectacle attrayant et bon marché, semblait avoir pris un malin plaisir à nous montrer surtout des spectacles démoralisateurs... Une heureuse réaction vient heureusement de se produire. Déjà les maires des grandes villes ont pris des arrêtés interdisant la reproduction des films qui représentaient des images de crimes ou de criminels. Il est à souhaiter que cette sage mesure se généralise.

Le cinéma est plus dangereux encore que le livre ou le journal. L'image vécue ou plutôt en apparence vivante impressionne le cerveau plus profondément que le dessin ou l'écriture.

Les exemples sont nombreux de l'influence du cinéma sur les jeunes criminels. Quelques cas sont particulièrement saisissants. C'est ainsi qu'en Allemagne une jeune servante de quinze ans assiste à une représentation cinématographique et voit un film représentant un domestique qui, pour se venger de ses maîtres trop sévères, met du poison dans le repas du soir... En rentrant chez ses patrons, pourtant excellents pour elle,

la jeune servante imite, dès le lendemain, ce qu'elle a vu au cinéma...

Un autre enfant après avoir admiré au cinéma un pick-pocket qui dévalisait les voyageurs du métro, est arrêté en flagrant délit de vol à la tire!

Je pourrais multiplier les exemples... Avais-je raison de dire que la situation est alarmante?

*
* *

Il ne suffit pas de se lamenter ou de constater le mal, il faut aussi lutter et trouver le remède.

Nous n'obtiendrons pas la guérison par une répression exagérée.

Rappelons-nous ce mot admirable du comte Albert de Mun : « On a châtié, on a condamné, mais demain que fera-t-on pour apaiser et pour guérir? »

Cherchons donc les remèdes après avoir indiqué les causes.

Empêcher que le jeune délinquant ne devienne un coupable d'habitude, un criminel endurci, c'est une tâche entre toutes noble et nécessaire.

Il faut d'abord préserver la jeunesse au sortir de l'École, ne pas la laisser seule et abandonnée pendant que le père et la mère travaillent. Pour soustraire l'écolier aux dangers de la rue nous avons les *garderies d'enfants*.

Pour éviter le vagabondage pendant les vacances nous avons les *colonies scolaires*.

L'enfant reviendra de la campagne plus sain de corps et d'esprit, mieux armé pour la lutte contre le mal.

L'âge dangereux sera la sortie de l'École, alors que les études sont terminées.

Imbu d'un savoir rudimentaire, l'adolescent se croit apte à tout. Il ne peut encore gagner sa vie. Il prendra facilement l'habitude de l'oisiveté et des mauvaises fréquentations. De l'ami auquel il va se livrer, au hasard d'une rencontre ou d'un voisinage d'atelier, va peut-être dépendre l'orientation de toute sa vie.

Il faut, pour éviter le danger, réorganiser l'apprentissage et faciliter ainsi au jeune homme les moyens d'acquérir un métier et de gagner honorablement son pain.

Pour que la jeunesse soit à la fois sérieuse et gaie, pour qu'elle ait d'autres distractions que les assommoirs ou les brasseries de filles, il faut multiplier les cercles ouvriers: les cours d'adultes, les universités populaires, etc.

Enfin, le dimanche, ce seront les sociétés sportives qui lui donneront, avec le goût renaissant des exercices physiques, des distractions saines et fortifiantes.

La marche, la bicyclette, le foot-ball briseront ou assoupliront le corps et, par une salutaire fatigue, chasseront les idées malsaines.

Est-ce tout?

Non! car le problème de la criminalité juvénile n'est pas seulement une question d'éducation, c'est un problème social au premier chef.

La jeunesse est surtout exposée aux tentations et aux chutes dans les grandes villes. Il faut « *décongestionner les grands centres* » et prêcher le retour aux champs.

Il faut ensuite consolider la famille en luttant contre l'abus du divorce. Un enfant criminel est presque toujours un enfant abandonné. Un enfant abandonné a quelquefois encore son père et sa mère, mais il n'a plus de foyer.

En luttant sans relâche contre le fléau de l'alcoolisme, en déclarant la guerre aux taudis qui seront remplacés par des maisons ouvrières saines, propres et aérées, avec de larges fenêtres laissant entrer à pleins flots le soleil et la vie, nous aurons déjà fait beaucoup pour terrasser le mal.

Nous compléterons cette œuvre d'utilité nationale en prêtant aux œuvres de patronage un concours empressé.

L'Œuvre des Engagés volontaires, à laquelle s'est dévoué cet homme de bien qui s'appelle Félix Voisin, conseiller honoraire à la Cour de Cassation, ancien préfet de police; le *Patronage familial*, dirigé par le Conseiller Albanel; le *Sauvetage de l'enfance*, fondé par Jules Simon et présidé par Paul Deschanel; surtout l'*Œuvre du patronage de l'enfance*, dont l'âme agissante et bienfaisante est mon ami Henri Rollet, ce

Saint Vincent de Paul laïque, doivent être inscrites à la première page du livre d'or de la bonté.

Un ancien garde des Sceaux qui est un de nos confrères les plus estimés, M. Jean Cruppi, en faisant voter la loi du 12 avril 1906 qui a porté de seize à dix-huit ans la majorité pénale, a rendu aussi à la défense de l'enfance un inestimable service.

Enfin le parlement a voté la loi du 22 juillet 1912 instituant en France les tribunaux pour enfants qui fonctionnent déjà dans des pays voisins et amis de notre Patrie.

Cette loi bienfaisante avait eu en Belgique comme défenseur éloquent mon éminent ami Carton de Wiart, ministre de la Justice. Devant le parlement français, MM. René Bérenger et Ferdinand Dreyfus ont contribué au vote d'une disposition législative qui peut relever le niveau moral de la jeunesse.

La loi nouvelle, avec ses juges spéciaux, à la tête desquels sera placé l'excellent Président Flory, avec ses audiences à huis-clos, l'interdiction du compte rendu des débats et surtout avec l'institution de la mise en liberté surveillée, peut contribuer à arrêter le flot montant de la criminalité juvénile.

Les jeunes avocats trouveront dans cette loi un emploi à ces qualités de désintéressement, de dévouement et de talent qui font l'honneur et la grandeur du Barreau français.

Il est donc permis d'avoir foi en l'avenir et d'espérer des jours meilleurs. Après nous être penchés sur la plus lamentable des misères humaines, nous emportons, au fond du cœur, des raisons de croire, d'espérer et d'agir!

HENRI-ROBERT

LA « PROTECTRICE »

Germaine, son bras tendrement passé sous celui de son mari, arpentait le quai, le long du train déjà formé.

Arrivée très en avance à la gare, elle avait, avec l'aide de Lucien, installé sa mère dans un compartiment et marqué, en face, sa propre place.

Maintenant, la vieille dame, accotée dans un coin d'avant, près de la fenêtre, les genoux garantis par une épaisse couverture, les reins étayés par un coussin de cuir, pourrait, dans les meilleures conditions possibles, affronter les fatigues du trajet de nuit jusqu'à Aix.

Aussi Germaine employait-elle, à présent, les dix-sept minutes de grâce que lui accordait encore la grosse horloge intérieure du P.-L.-M. à se serrer une dernière fois contre son chéri, en marchant à son côté.

— Ah! si tu savais comme j'ai gros cœur de partir sans toi!

— Et moi? Crois-tu donc que j'aie le sourire!

— Vingt-cinq jours sans se voir!

— Sans s'embrasser, sans...

— Ah! coco!

Il y avait dans ce « coco » tant de tendresse, tant de regrets, tant de souvenirs, que Lucien se sentit tout remué. Il cria presque :

— Après tout, le train n'est pas encore parti! Et je me demande vraiment si ta mère, là-bas, ne pourrait se passer de toi!

— Voyons, mon chéri, tu n'y penses pas! Percluse de douleurs comme elle est... la confier à quelque étrangère!

Positivement, à cette minute, Lucien en voulait à sa belle-mère. Il dit avec humeur :

— Aussi, pourquoi avoir renvoyé sa dernière demoiselle de compagnie, cette jolie fille qui s'entendait si bien avec elle!

— Et avec d'autres.

Lucien, tout de suite, affecta de prendre un air amusé.

— Ah? Vraiment? Est-ce que?...

Pourtant l'intonation de sa femme venait de le frapper. En même temps, elle levait sur lui un regard légèrement narquois. Immédiatement, il fut gêné et voulut détourner l'entretien. Mais les mots ne venaient pas. Alors il serra plus fort encore le bras de Germaine et dit dans un élan de sincérité :

— Ce que je t'aime, va! ce que je t'aime!

— Quand je suis là.

Un court silence, dû, sans doute, à ce qu'ils venaient de se retourner en même temps pour regarder l'heure.

Quatorze minutes leur restaient avant le départ.

— Pourquoi dis-tu ça? — demanda Lucien.

— Je ne sais pas.

— Si, tu as une idée.

— Ce n'est pas une idée, c'est une crainte. Cela me ferait tant de peine, vois-tu, mon chéri, si tu me trompais, d'autant plus de peine que ce ne serait pas tout à fait de ta faute... et je ne me sentirais pas le courage de t'adresser de gros reproches.

— Comment cela?

— Oui... tu es si séduisant; tu as un regard si câlin... Alors les aventures viennent à toi d'elles-mêmes...

— Dis tout de suite que si tu n'étais pas ma femme, tu m'aurais fait des avances!

— Sais-tu bien qu'il y a des jours où je me suis posé la question?

Lucien ne put s'empêcher de sourire, non sans fatuité. Mais, fort de sa conscience, il dit d'un ton assuré :

— Eh bien, rassure-toi, ma chérie aimée, et sois fière, car malgré les tentations que m'assaillent — du moins, est-ce toi qui le prétends — moi je ne me suis aperçu de rien de pareil, je ne t'ai jamais trahie... complètement.

Cette fois, Lucien se sentit moins sûr de lui. Il regarda l'horloge dont les aiguilles lui parurent tourner plus lentement que de raison. Onze minutes encore avant le signal. Comment alors, sous peine de s'avouer coupable, changer la conversation?

— Je ne comprends pas, — fit-il.

Germaine, arrêtée maintenant, et bien en face de lui, plongeait dans ses yeux.

— Je t'en prie, chéri, ne fais pas la bête! Pense à la demoiselle de compagnie de maman à qui tu plaquais des baisers dans les couloirs. Voyons! Ce n'est pas la peine de rougir, puisque je ne t'en veux pas, je te dis! Pense aussi à cette petite lettre parfumée de madame d'Onibor, que tu caches, là, dans ton portefeuille!

Lucien, aussitôt, se toucha le front.

— Tiens! c'est vrai! J'avais oublié de te dire... Mais qu'est-ce qu'elle contient de subversif, cette lettre? Une banale invitation à venir prendre le thé demain. J'ai, d'ailleurs, l'intention de la refuser. Et quand bien même je l'accepterais, où serait le mal, je me le demande? C'est par toi que j'ai connu cette Fanny d'Onibor. Vous avez été en pension ensemble. Elle est beaucoup plus ton amie que la mienne.

— Justement. Elle cherche à intervertir.

— Mais puisque je n'irai pas!

Il avisa, juste en face, le bureau du télégraphe.

— Tiens! veux-tu que je lui envoie une dépêche sous tes yeux?... nous avons le temps!

— Non, chéri, ce n'est pas la peine. Et puis, qu'est-ce que ça prouverait?

— Veux-tu que je te jure?

Déjà Lucien levait la main.

Vivement, Germaine l'arrêta.

— Non! non! ne jure pas! Je préfère que tu ne jures pas!

— Pourquoi? — demanda-t-il, un peu étonné.

Elle se serra davantage contre lui et gentiment :

— Parce que si tu allais tout de même chez elle, après m'avoir juré que tu n'irais pas... jamais tu n'oserais m'avouer la vérité... Tandis que si tu n'as pas formellement promis...

— Ça, c'est vrai, — laissa naïvement échapper Lucien.

Il était tout attendri. L'idée que Germaine, là-bas, allait se faire du souci à son sujet lui fut pénible.

— Mais, fichtre! — s'écria-t-il, — si j'avais voulu te tromper... complètement, pour dire comme toi, je n'aurais pas attendu que tu partisses en voyage! Si tu crois que la présence d'une femme a jamais empêché son mari...

— Oh! évidemment... si tu avais *voulu* me tromper... Mais tu es un trop gentil mari pour avoir voulu ça délibérément, ou même pour le vouloir jamais de cette manière.

Déjà Lucien triomphait.

— Ah! tu vois!

— Mais qu'une femme passe près de toi, que tu la trouves gentille... et qu'elle esquisse seulement un quart de sourire à ton intention... Alors, tout de suite, tu vas... tu vas... jusqu'aux baisers inclusivement, comme avec la demoiselle de compagnie de maman, ou, comme la semaine dernière, à dîner, chez les Delvicq avec Fanny d'Onibor, jusqu'à des petites manigances du pied sous la table.

Lucien protestait.

— Oh! mon chéri! à quoi bon nier? J'avais tout exprès laissé tomber ma serviette pour me rendre compte.

Lucien prit le parti de sourire.

— ... Des enfantillages, tout ça! Puisque je ne t'ai jamais trompée!...

— ... Parce que tu retrouves, le soir même, au retour, ta petite femme qui t'adore et qui sait s'y prendre pour faire bifurquer ton imagination. Mais suppose-toi, mon chéri, livré à toi-même, comme tu vas l'être dans un instant, et dis-moi si je n'ai pas mille motifs de trembler.

— Non! Car tu m'as prévenu maintenant... et je me tiendrai sur mes gardes!

Vraiment, à cette minute, la sincérité de Lucien ne pouvait faire le moindre doute pour Germaine.

Aussi l'enveloppa-t-elle d'un regard reconnaissant et un peu attendri.

— Je ne voudrais pourtant pas te savoir sans société aucune pendant mon absence! Tu t'ennuierais trop! Regardez les jolies femmes, Monsieur... Mais n'y touchez pas!

Lucien secouait la tête.

— Non... pour plus de sûreté je ne les regarderai même pas... Jusqu'à ton retour, s'entend!

Germaine souriait d'un air malicieux.

— Aussi commences-tu par te les mettre dans l'œil avant mon départ!

Lucien, en effet, lorgnait machinalement, à cet instant, une petite dame blonde qui faisait aussi les cent pas le long du train, en compagnie d'un monsieur assez commun et d'âge indéterminé.

Vivement, il détourna les yeux.

— Oh! Je t'assure... c'était sans intention!

— Ne t'excuse pas, mon chéri. On a des yeux, c'est pour s'en servir... Gracieuse, d'ailleurs, cette petite personne.

— Peut-être bien, — répondit Lucien d'un air indifférent.

L'horloge, à présent, marquait dix heures moins cinq.

— En voiture! En voiture!

Des groupes se désagrégèrent. Dernières recommandations. Baisers.

En un instant, les voyageurs avaient gagné leur place.

Penchée à la fenêtre de son compartiment, Germaine parlait encore à Lucien qui, monté sur le marche-pied, se tenait accroché à la portière, pendant qu'à trois mètres de lui, sur le quai, la petite dame blonde échangeait avec son mari qui partait les traditionnels mots d'adieu.

— Une lettre tous les jours!

— Et toi, une dépêche dès ton arrivée!

Ébranlement du train. Baisers de la main. Mouchoirs agités.

Lucien, une fois Germaine hors de sa vue, resta un instant immobile, regardant la petite lueur rouge du fourgon s'éloigner dans la nuit.

Une sorte d'attendrissement l'envahissait.

— Pauvre petite Germaine! Comme elle a tort de se faire du souci à mon sujet!

Le quai se vidait à présent.

Lucien, virant alors sur ses talons, prit le chemin de la sortie. La petite dame blonde qui, elle aussi, s'était attardée dans la contemplation du train en fuite, marchait précisément à sa hauteur. La similitude de leur situation le frappa.

— Une qui, comme moi, reste toute seule !

La lumière d'une forte lampe à arc sous laquelle ils passaient justement, lui permit de l'examiner en détail.

— Germaine avait raison, — pensa-t-il, — gracieuse personne !

En d'autre temps, il eût laissé tomber une de ces phrases vagues et caressantes dont il possédait le secret, pour le cas où, par hasard, on la ramasserait.

Cependant il n'en fit rien et se marqua mentalement un bon point.

Même il regretta que sa femme ne pût être témoin de cet acte méritoire.

L'inconnue marchait lentement.

Lucien, s'il eût avancé de son pas normal, l'aurait promptement dépassée. Mais alors, à moins de se retourner — tactique offensive qui répugnait à sa conscience de mari — elle lui échappait sur l'heure. Or, il lui trouvait un certain galbe. Elle commençait même à éveiller sa curiosité. Quel genre de femme était-ce? Mariée ou non? Prendrait-elle le métro en sortant de la gare? Ou bien son auto l'attendait-elle?

Aussi modéra-t-il son allure, de manière à la suivre à distance convenable.

Arrivée devant les guichets où se tenaient les contrôleurs, il la vit s'arrêter et fouiller dans les poches de son manteau. Sans doute elle cherchait son bulletin de quai, dont on lui réclamait la remise.

Cet arrêt avait permis à Lucien de la rejoindre. Toutefois, par politesse, il attendait, pour passer, qu'elle eût passé elle-même, mettant à profit cette circonstance pour la contempler tout à loisir.

Jolie créature, décidément !

— C'est curieux, — faisait la dame — où ai-je bien pu mettre ce ticket? Ah ! dans mon porte-monnaie peut-être !

Le préposé, d'ailleurs, ne paraissait nullement féroce.

— Oh ! si Madame l'a égaré, ça n'a pas grande importance...

— Mais si, je dois l'avoir... Ah! mon Dieu! Mon porte-monnaie!

Lucien ne pouvait pourtant pas rester indifférent devant le désarroi d'une aussi jolie personne.

— Vous avez perdu votre porte-monnaie, madame?

— Mais oui, monsieur, ou du moins... Enfin, je ne le retrouve plus... Et je l'avais tout à l'heure, j'en suis bien certaine!

— Alors c'est que, peut-être, vous l'avez laissé tomber sur le quai. Voulez-vous me permettre de vous aider à le chercher?

— Avec plaisir, monsieur. Vous êtes trop aimable.

Lucien, à cette minute, regretta presque son bon mouvement. Mais, à présent, comment reculer? D'ailleurs (Il se se donnait cette excuse), n'aurait-il pas été bien aise qu'un galant homme, éloigné, comme lui, de toute arrière-pensée, vînt aussi en aide à Germaine, en pareille occurrence?

Ils marchaient lentement, côte à côte, à la découverte de l'objet perdu.

Cependant Lucien, de temps à autre, ne pouvait s'empêcher de lancer, à la dérobée, un coup d'œil sur la jeune femme.

— Petit, votre porte-monnaie, madame? — demanda-t-il après un moment.

— Oui, monsieur, assez.

— Clair?

— Non, vert sombre, avec mon chiffre, en filigrane.

— Tiens! Comme celui que j'ai donné à ma femme!

— C'est aussi mon mari qui m'en avait fait cadeau.

Un rien, cette coïncidence. Et pourtant, il semblait déjà à Lucien que certaines affinités venaient de s'établir entre lui et cette affriolante personne. Il dit encore :

— Vous souvient-il de l'avoir tenu en main?

— Oui... je crois, du moins pendant quelques instants.

— C'est que je n'aperçois rien... Et nous avons maintenant dépassé le point extrême jusqu'où vous êtes allée, en arpentant le quai avec votre mari.

— Ah? Vous aviez remarqué?...

Lucien se préparait déjà à lui jurer que, depuis la première minute où elle lui était apparue, il n'avait plus vu qu'elle.

Toutefois, il se contint, ou plutôt, crut se contenir, en répondant simplement :

— Oui, je vous avais remarquée !

Ce fut seulement par le regard caressant de la jeune femme qu'il comprit tout l'effet de sa phrase.

Mais comment le retirer à présent ?

D'un ton qui ne paraissait pas autrement attristé, l'inconnue dit :

— Allons ! Je crois bien qu'il est inutile de chercher davantage !

— J'en ai peur, — fit Lucien.

Mais alors, tout de suite, une pensée lui vint qu'il se crut le devoir d'exprimer.

— Peut-être allez-vous vous trouver sans argent, madame, pour rentrer chez vous ?

— En effet, monsieur, sans le moindre sou. Mais ceci est sans importance. J'en serai quitte pour prendre une voiture que je ferai payer par mon concierge.

— A moins que vous ne me permettiez de vous ramener dans la mienne.

— Oh ! monsieur ! Vous astreindre... exprès pour moi !

— Du tout. En tous cas, je dois prendre une auto.

— Mais si c'est un détour que je vous impose ?

Lucien, galant, s'apprêtait à répondre :

« Eh bien ? Quand cela serait ? »

Mais sa conscience de bon mari commençait tout de même à le tourmenter.

Il était temps encore pour lui de s'arrêter sur la pente glissante. Immédiatement, sa décision fut prise.

« C'est dit ! Si, pour la reconduire, je dois faire le moindre crochet, je la lâche ! »

— J'habite boulevard de Courcelles, — fit-il, non sans une légère émotion.

— Et moi, rue de Prony.

Certes, Lucien ne se croyait pas superstitieux ! Pourtant, pouvait-il s'empêcher de se sentir un peu troublé, en faisant les réflexions suivantes : « Cette charmante personne embarquait son mari au jour et à l'heure où lui-même embarquait sa femme. Un hasard, tel qu'il ne s'en rencontre pas un sur

mille, l'amenait à entrer en conversation avec elle et, au moment où, comme sur un coup de dés, il jouait « sur le quartier qu'elle habitait » la suite à donner à cette amorce d'aventure, voilà qu'il apprenait qu'ils logeaient porte à porte!

Il songea, fataliste pour la première fois : « Après tout, ce qui est écrit est écrit! »

Un peu surpris du silence subit de son chevalier servant qui, tout à ses réflexions, demeurait les yeux vagues, la dame lui demanda encore :

— Mais vous m'assurez, monsieur, que cela ne vous gêne nullement de me reconduire?

Lucien s'était ressaisi.

— Nullement, madame... au contraire.

— Comment? Au contraire?

— Je veux dire... Enfin, ça me fait plaisir.

Elle sourit et leva sur lui, mais plus appuyé encore cette fois, ce même regard noyé qu'il avait déjà surpris chez elle.

Il s'en sentit un peu troublé.

— Allons! — fit-il, après un moment.

Une file d'autos stationnait en face de la sortie. Il fit signe au premier des chauffeurs et, ouvrant la portière, aida la jeune femme à monter dans la voiture.

Comme elle se repliait sur elle-même pour y pénétrer, il eut le temps d'apprécier la souplesse de sa taille et la finesse de ses chevilles.

— Rue de Prony... Quel numéro? — lui demanda-t-il quand elle se fut assise.

— Quarante-six bis.

Il jeta l'adresse au conducteur et prit place à son tour dans l'auto.

A cet instant, Germaine, bien qu'elle dût avoir à peine dépassé la station de Brunoy, était déjà à cent lieues de lui!

II

Le taxi stoppa à l'adresse indiquée.

Lucien qui, vivement, venait de sauter à terre, prit la main de la jeune femme pour l'aider à descendre et paya le chauffeur.

— Vous ne gardez pas la voiture? — demanda-t-elle, un peu étonnée.

— Non... Je n'en ai que pour cinq minutes à peine avant d'arriver chez moi... et j'aime autant à marcher.

Elle sourit imperceptiblement, en considérant la face un peu empourprée de son cavalier.

— En effet, je crois qu'un peu d'air frais vous fera du bien...

En même temps, elle se préparait à appuyer sur la sonnette de la porte d'entrée.

Lucien lui retint le bras.

— Voyons! Un moment encore avant de nous séparer, méchante!

— Méchante? — fit-elle, d'un air candide. — Quand je me reproche, au contraire, d'avoir été trop bonne!

— Oh! pour un pauvre petit baiser que vous m'avez laissé prendre!

— Pardonnez-moi? Vous l'avez bien pris tout seul!

— Presque avec votre permission!

— Pour en finir!

— Du tout! Dans ma pensée, c'était pour commencer!

Un instant, elle parut réfléchir, puis, hochant doucement la tête et, d'un ton grave :

— Croyez-moi, allez! Ce serait plus raisonnable pour chacun de nous d'oublier cette aventure. Pourquoi ne pas en rester là tous les deux?

— Mais parce que je ne le veux pas! Parce que je ne le peux pas! Et vous-même, vous ne le pourriez pas non plus!

— Par exemple!

— Ne venez-vous pas de m'avouer, voici quelques minutes, qu'une sorte de volonté supérieure vous semblait, à vous aussi, avoir décrété notre rencontre?

— Il est certain...

— Mais déciderions-nous sur le champ d'élever les plus hautes barrières entre nous, qu'elles s'effondreraient d'elles-mêmes! Tenez! Rien que ce seul fait : voici une heure à peine, nous ne soupçonnions ni l'un ni l'autre notre respective existence... Nous en sommes déjà aux baisers... et vous êtes une honnête femme!...

L'argument paraissait porter. Lucien s'en rendit compte.

— Alors? — fit-il.

— Alors, mon ami... Je ne sais plus... Je... Tout tourne autour de moi.

Il lui prit la main qu'il pressa.

— Voyons? Quand vous reverrai-je?

— Je vous écrirai.

— C'est juré?

— C'est juré!

— Bientôt?

— Très bientôt.

Sans que Lucien s'en fût aperçu... elle avait sonné.

Il voulut la retenir encore.

— Au moins, dites-moi votre nom!

— Vous le saurez en recevant ma lettre.

— Et le mien? Vous ne m'avez même pas demandé le mien pour pouvoir m'écrire!

— C'est vrai! Suis-je assez étourdie!

— Lucien d'Elcambe, 85, boulevard de Courcelles. Voici ma carte, d'ailleurs.

— Merci.

— Ah! comme je vais penser à vous!

— C'est ce qu'il faut.

Un sourire... une dernière pression de main... le bruit d'une porte qui se referme... et Lucien demeura seul dans la rue.

Il resta, pendant quelques secondes, immobile à la même place, comme abruti par la rapidité de cette aventure.

Certes, depuis le jour où Germaine avait décidé d'accompagner sa mère à Aix, il ne s'était guère fait d'illusions sur sa capacité de résistance aux tentations féminines, pendant cette période de veuvage. Il voyait venir le moment où, par la force

des choses, son flirt avec madame d'Onibor entrerait dans une phase plus active. D'avance, il se résignait. Si tendrement qu'il aimât Germaine, d'ailleurs, et si résolu qu'il fût à ne pas la chagriner, sa constance commençait un peu à lui peser. Même, parfois, en se rappelant ses anciens succès de célibataire et en songeant aux belles occasions qui, à présent, lui échappaient, il se trouvait légèrement ridicule. Allait-il, par hasard, arriver jusqu'au seuil de la vieillesse en conservant intacte sa fleur d'oranger conjugale? Philémon et Baucis? Non, ce n'était pas là son genre! C'est pourquoi, à certaines heures — le cœur humain a de ces bizarreries — il lui arrivait d'en vouloir un peu à Germaine de ce que, par une sorte de fatalité du dernier moment, il n'était pas encore parvenu à la tromper. Vraiment, elle avait trop de chance! Comment expliquer, en effet, cette soudaine volte-face de la piquante madame de Fantillanne qui, après lui avoir dit oui pour le jour même, le laissait se morfondre jusqu'à la nuit au lieu du rendez-vous et paraissait, depuis, ne plus le connaître? Et la demoiselle de compagnie de sa belle-mère! Disparue, évanouie, au moment même où basculaient ses dernières résistances! Et cette Fanny d'Onibor avec laquelle il avait si habilement manœuvré! Comme par un fait exprès, Germaine maintenant soupçonnait cette intrigue. Comment cette lettre, si bien cachée pourtant, était-t-elle tombée sous ses yeux? Ce sort, toujours ce maudit sort qui s'acharnait! A présent, cette aventure avec Fanny, en admettant qu'il persistât à y donner suite, allait perdre pour lui une partie de son attrait. Force lui serait de ruser, de mentir même à Germaine qui ne manquerait pas de l'interroger. Encore s'il savait bien mentir!

Malgré ces conditions défavorables, Lucien, seul à Paris, ne portait pas en lui-même des moyens de défense suffisants, pour résister à l'envie de se jeter dans cette passionnette. Au moment même où il donnait à Germaine sa parole qu'il n'irait pas chez madame d'Onibor, il ne doutait pas d'y aller.

Il est vrai que, pour apaiser les scrupules de sa conscience, il songeait à faire reporter cette invitation à un autre jour. De la sorte, il pourrait, en toute sincérité, écrire à sa femme, le lendemain : « Rassure-toi, chérie. Hier, je n'ai pas été chez Fanny. »

Aussi sa rencontre avec cette charmante petite personne, l'emplit-elle d'une joie d'enfant.

Aucun soupçon possible de la part de Germaine, naturellement. Aucun danger, non plus, pour lui-même, de ne pouvoir se dégager à son heure, puisque le retour de sa femme lui fournirait le meilleur des prétextes pour une rupture.

Aussi bien, la dame, dont le mari ne s'absentait sans doute aussi que pour un temps limité, devait-elle se faire le même raisonnement. Distraction mutuelle de deux conjoints en liberté. Vraiment, c'était là, pour l'un comme pour l'autre, l'aventure rêvée, faite sur mesure, pouvait-on dire.

Pour un peu, tout en restant planté sur le trottoir devant l'immeuble où habitait son inconnue, Lucien se fût écrié : « Enfin! Dieu est bon tout de même! »

Bientôt, une pièce, au quatrième étage, s'éclaira, la fenêtre s'ouvrit et une forme parut. Lucien agita son chapeau. La dame lui répondit par un au revoir de la main, puis rentra et dut tirer les rideaux, car, immédiatement, une obscurité complète régna sur la façade.

Lucien, à la fois apaisé et très en train, alluma une cigarette pour rentrer chez lui.

Le lendemain, à l'heure du déjeuner, son domestique lui remit une lettre portée pour laquelle on attendait une réponse.

Monsieur,

Je serais heureuse de pouvoir vous renouveler de vive voix ma gratitude pour vos bons offices d'hier soir.

Voulez-vous me fournir cette occasion, en venant aujourd'hui, à cinq heures, prendre chez moi une tasse de thé?

En l'absence de mon mari, mon oncle, M. de Kampodas, sera heureux de vous faire accueil.

Tous mes compliments les meilleurs.

ALINE SERGENT

Lucien griffonna tout de suite quelques mots de remerciements qu'il fit remettre au porteur. Il acceptait, bien entendu.

Mais il regretta que cette invitation coïncidât précisément avec celle de madame d'Onibor. En acceptant l'une, il se voyait obligé de décliner l'autre. Certes, Lucien était trop bon mari pour avoir jamais songé à mener deux intrigues concurremment! Mais encore entendait-il, s'il renonçait à la première,

que la seconde ne lui échappât point. Or, si probables que fussent ses chances de succès auprès de cette exquise Aline, ne lâchait-il pas peut-être la proie pour l'ombre?

Second motif de contrariété : Cet oncle ne lui disait rien de bon. Vraiment, madame Sergent aurait dû éviter de le glisser en tiers dans leur entretien !

Toutefois, bientôt, à la faveur du raisonnement, sa mauvaise humeur se dissipa.

Entendant recevoir chez elle un étranger, la jeune femme pouvait-elle ne pas mettre sa famille au courant? Cette présentation officielle devenait pour celui-ci un passe-port. Lucien dut même finir par reconnaître que toute personne tenue à une certaine correction aurait agi pareillement et il lui plut de pouvoir déduire de ce trait qu'il avait affaire à une parfaite femme du monde.

Quant au refus qu'il enverrait à madame d'Onibor, en le mettant sur le compte d'un empêchement de la dernière heure, les regrets qu'il en exprimerait seraient tels que celle-ci, sûrement, le dédommagerait par une invitation ultérieure. Alors, selon l'attitude d'Aline à son égard, il prendrait une décision définitive. Il écrivit donc sur le champ à madame d'Onibar un petit billet où se mêlaient agréablement la désolation pour le présent et l'espoir pour l'avenir. Après quoi, ne pouvant oublier que sa chère petite femme attendait le lendemain une lettre de lui, il se mit en devoir de la lui adresser.

Pendant près d'une heure, préoccupé d'elle uniquement, il l'interrogea sur les circonstances de son arrivée à Aix, s'informant de la manière dont elle se trouvait installée, réclamant des détails.

De lui-même, il parla peu. Tout au plus déclara-t-il que, déjà, il commençait à s'ennuyer loin de sa chérie. Mais il ajouta qu'il saurait s'armer de courage et de patience et que, pour tuer le temps, il tâcherait de s'occuper sérieusement. Il n'osa pas dire de choses sérieuses.

A ce moment, la pendule marquait trois heures. Lucien, avant de se rendre rue de Prony, devait encore passer à son bureau, dans le quartier de l'Opéra. Aussi termina-t-il hâtivement sa lettre par une cascade de baisers.

Il avait déjà plié le papier et se préparait à le glisser dans

l'enveloppe, quand une tendre pensée lui vint. Pauvre petite Germaine! Dire qu'il allait oublier de lui faire ce plaisir! Aussi reprit-il la feuille et, en post-scriptum, traça simplement :

Sois tranquille, chérie. Je viens à l'instant même d'écrire à madame d'Onibor pour refuser son invitation.

III

Madame Sergent vint tout de suite à Lucien pour l'accueillir d'un mot aimable.

Un monsieur d'un certain âge qui se tenait dans le fond de la pièce s'avança également vers lui et, lui serrant les doigts à les lui faire craquer :

— Ma nièce m'a dit, monsieur, avec quelle bonne grâce vous lui aviez offert votre aide dans son embarras. J'ai à cœur de vous en exprimer ma gratitude.

Et comme Lucien, tout en dégageant sa main engourdie, affirmait que tout autre à sa place...

— Non! Non! Ne rabaissez pas votre mérite, monsieur! A notre époque d'égoïsme, combien de gens, en cette circonstance, auraient rapidement passé leur chemin! Et je me demande si moi-même...

Mais déjà Aline, ayant pris place dans un fauteuil, près de la cheminée, invitait son hôte à s'asseoir en face d'elle.

M. de Kampodas, lui, restait toujours debout.

Il avait la figure forte et rouge, le cheveu rare, la moustache en brosse et portait une redingote un peu trop luisante, sur la boutonnière de laquelle s'étalait une large rosette multicolore.

Il parut à Lucien qu'un vague parfum de rastaquouère émanait de sa personne. Involontairement, il évoqua l'ancien type du major de table d'hôte.

Un silence de quelques instants pendant lequel chacun cherchait quoi dire.

M. de Kampodas, le premier, le rompit.

— Alors madame d'Elcambe, si ma nièce a bien compris ce que vous lui avez dit hier, s'absente aussi pour tout un mois?

Cet « aussi » fit plaisir à Lucien. Il n'avait donc pas à craindre de voir revenir le mari d'Aline avant l'heure où lui-même souhaiterait peut-être son retour.

— Oui, pour tout un mois, — répondit-il, en s'adressant plus particulièrement à la jeune femme.

M. de Kampodas poursuivit :

— Mais vous avez sans doute de nombreux amis à Paris et, pendant votre veuvage, les distractions ne vous manqueront pas?

Lucien, toujours à l'intention d'Aline, répliqua vivement :

— Oh! ce ne sont pas de simples distractions que je recherche!

— Je vois ça, vous êtes un garçon sérieux! D'ailleurs, quand on est dans les affaires...

La seconde phrase corrigeait ce que la première pouvait avoir d'un peu direct et de trop familier.

Lucien se demanda toutefois si son interlocuteur n'employait pas là un moyen détourné pour l'amener à lui fournir quelques références sur son propre compte. N'était-il pas normal, du reste, que ce brave homme voulût savoir qui sa nièce recevait chez elle dans l'intimité? Cette précaution était toute à son honneur.

— Je suis intéressé dans une charge d'agent de change, — fit-il.

M. de Kampodas, à son tour, dit qu'il occupait une fonction importante dans une grande entreprise agricole. Puis, bien vite en confiance, il énuméra une partie de ses relations. Il en possédait de fort belles, jusque dans le faubourg Saint-Germain; et sa nièce, mariée à un ingénieur, fréquentait également la meilleure société.

Lucien avait de plus en plus le sentiment qu'il entrait dans une famille distinguée.

On servit le thé.

Mais l'heure passait et Lucien se demandait ce qu'il devait faire pour se conformer aux intentions d'Aline. Partir? puisque l'oncle restait; ou rester pour le cas où l'oncle se déciderait à partir?

Un regard de la jeune femme lui indiqua qu'il devait attendre.

En effet, quelques instants après, M. de Kampodas, allé-

guant un rendez-vous important, s'excusait de prendre congé si tôt, non sans avoir, dans un cordial shake-hand, assuré M. d'Elcambe du plaisir qu'il éprouverait à le revoir souvent chez sa nièce.

Pendant qu'Aline le reconduisait, Lucien inspecta la pièce. Il trouva le mobilier d'assez mauvais goût. Tentures au ton criard. Trop de laqué blanc. Absence de petits bibelots, de ces menus objets qui donnent la vie à un salon, en même temps qu'ils laissent deviner un peu de l'âme de celle qui l'habite. Il s'étonna que la maîtresse de maison n'eût pas trouvé le moyen de projeter sur son home un reflet de son charme si personnel.

Mais Aline rentrait, toute en sourire.

Tout de suite, il lui prit les mains et avança les lèvres.

Gentiment, elle le repoussa.

— Voyons ! Soyez raisonnable !

— Raisonnable ? est-ce possible ? Quand je ne pense qu'à vous !

— Oh ! pas depuis des siècles ! Ça ne peut tout de même pas être déjà le grand amour !

— Mais si !

— Mais non ! Je ne suis pour vous qu'un simple en-attendant. Vous me trouvez suffisante peut-être pour vous occuper l'esprit pendant l'absence de madame d'Elcambe. Mais, dans un mois, vous n'aurez naturellement qu'une idée : revenir à elle.

Et sans laisser à Lucien le temps de protester :

— Comment, d'ailleurs, pourrait-il en être autrement avec la femme charmante que vous possédez... Car elle est tout à fait charmante, à tel point que, sur le quai de la gare, je disais à mon mari : « Regarde donc cette délicieuse personne ! Un vrai Greuze ! »

Lucien, bien que flatté au fond, n'osa pas remercier.

— Ne parlons pas de ma femme, — fit-il.

— Mais si, parlons-en, ne serait-ce que pour bien établir nos situations respectives et pour que vous sachiez, si je me donne à vous dans un entraînement irrésistible (ici, un léger soupir), que je ne me fais aucune illusion sur la durée de votre amour. C'est juste un mois que vous me consacrez, voilà tout... et encore !

— Comment ? Et encore ?

Aline prit une attitude pensive.

— Oui... et encore ! Car, je me le demande, n'aviez-vous pas, avant de me rencontrer, passé en revue les amies de votre femme chez lesquelles, pendant cette période de liberté, vous pourriez trouver le couvert... et le reste ? Et qui sait si, déjà engagé avec l'une ou l'autre, vous n'irez pas lui porter vos hommages enflammés le lendemain du jour où vous aurez obtenu de moi ce que vous désirez.

Aline avait débité cette tirade avec un air de profonde conviction.

Mais Lucien se trouvait en bonne posture pour se disculper. Il mettait justement son point d'honneur à ne pas courir deux lièvres à la fois, puisqu'il n'attendait qu'un oui définitif d'Aline pour éliminer complètement madame d'Onibor.

— C'est faux ! archi-faux ! — s'écria-t-il, du ton de l'honnête homme accusé du pire forfait.

— Alors ? bien vrai ? Pas une seule amie de madame d'Elcambe, dont vous ayez pensé : « Celle-là... le jour où l'occasion se présentera... en deux temps ! »

Aline, en lui posant cette question, le fixait d'un regard si pénétrant qu'il se demanda si elle n'avait pas vent de quelque chose.

Aurait-elle, par hasard, devant le train, surpris quelques bribes de sa conversation avec Germaine, au moment où, précisément, celle-ci parlait de l'invitation de Fanny ? Il n'osa pas mentir.

— Eh bien, oui, — fit-il. — Peut-être devinez-vous juste... Mais, à présent, je ne pense qu'à vous seule... Et la preuve c'est que, pour venir ici, j'ai refusé aujourd'hui, à la même heure, une autre invitation qui m'était adressée...

Aline, en récompense de sa franchise, lui mit sa chevelure sous les lèvres. Et, tandis, qu'il les y promenait, tendrement blottie contre lui, elle lui dit d'une voix douce :

— Ah ! mon ami, combien je suis heureuse de votre aveu !... Car je savais...

— Vous saviez ? Comment ?

— Qu'importe !

— Mais cela ne peut être qu'à la gare, quand nous parlions, ma femme et moi... Une phrase entendue.

— Et même un nom : madame d'Onibor.

— Cristi! Vous avez l'ouïe fine.

— Et vous, la voix forte. Bien que résignée à n'être pour vous qu'un caprice de quelques semaines, je me révoltais à l'idée que, même pendant ce temps si court, je ne vous aurais peut-être pas à moi toute seule! Mais maintenant, je suis tranquille! Car ce n'est pas pour aujourd'hui seulement, n'est-ce pas? que vous avez refusé cette invitation. C'est à titre définitif?

Lucien fit signe que oui.

— Vous me le jurez?

Comment, à la seconde où ses lèvres effleuraient presque celles de la jeune femme, aurait-il pu refuser de souscrire à cet engagement?

— Je vous le jure, — dit-il.

En même temps, il prenait Aline par la taille et, déjà, la sentait faiblir sous son étreinte.

Pourquoi fallut-il que, par un geste malheureux, elle déplaçat justement un gros livre qui se trouvait sur une petite table proche et qui tomba à terre avec fracas?

Tout de suite, des pas s'entendirent et la porte s'ouvrit.

Lucien n'eût que le temps de se remettre au port d'armes.

— Madame a appelé?

— Non... oui, Justine... C'était pour enlever la table à thé...

Lucien, au regard qu'Aline jetait sur la pendule, comprit que, ce jour-là même, il ne renouerait plus le fil.

En effet, sitôt la femme de chambre ressortie, madame Sergent s'écria :

— Ah! mon Dieu! six heures et demie déjà! Et mon oncle qui doit rentrer dîner. Peut-être vaut-il mieux qu'il ne vous retrouve pas ici.

Lucien dut reconnaître que pour une première visite...

— Alors, quand? — dit-il. — Demain?

— Non... demain, plaignez-moi, j'ai une parente de province... Mais après-demain, si vous voulez?

— Si je veux!

— A cinq heures. Nous serons seuls.

Ce « nous serons seuls » équivalait à la signature d'une traite.

Aussi Lucien, en descendant, trouva-t-il que, somme toute, il n'avait pas perdu sa journée.

IV

Le lendemain — un mercredi — parut long à Lucien. Toutefois il ne s'énerva pas, car il avait maintenant la certitude de la victoire. Et quand il reçut le billet par lequel madame d'Onibor le réinvitait pour le prochain samedi, il n'éprouva aucun regret d'avoir à y répondre par un refus.

Le jour suivant, à l'heure dite, il se rendit rue de Prony.

— Madame Sergent?

— Si monsieur veut bien se donner la peine d'entrer?

Aline l'attendait dans le salon.

Cinq heures, à cet instant, sonnaient à la pendule.

— Exact! — lui dit-elle, en souriant.

— Ce n'est pas sans peine. Si vous saviez quels efforts il m'a fallu faire pour ne pas arriver en avance!

Elle prit place sur le canapé, l'invitant à venir l'y rejoindre.

Elle le regardait d'une manière tendre et curieuse à la fois.

— Alors, on a pensé tout le temps à sa nouvelle amie?

Il comprit sans peine où elle voulait en venir.

— Tout le temps! Et à elle seule!

— Sans qu'aucune tentation soit venue de nulle part ailleurs?

Lucien, pour toute réponse, sortit de sa poche le billet de madame d'Onibor.

— A moins que vous n'appeliez cela une tentation?

Aline parcourut la lettre : « Mes regrets, cher monsieur, ont été pour le moins aussi vifs que les vôtres... »

— Elle y tient... ou plutôt, elle en tient, — dit-elle, en lui rendant le carton. — Et vous avez répondu?

— Pas encore. D'ici à samedi, j'ai le temps!

Aline fronca légèrement le sourcil.

— C'est-à-dire que vous croyez avoir le temps... de vous offrir deux succès de suite.

Cette accusation, cette fois, était si manifestement injuste

que Lucien fut presque tenté de se fâcher. Il se domina cependant et dit :

— Si je réponds devant vous, peut-être alors serez-vous plus rassurée ?

— Cela dépend encore de quelle manière vous répondrez.

En même temps, de la main, elle lui indiquait une petite table-bureau sur laquelle se trouvaient papier et enveloppes.

Lucien, aussitôt, se mit à écrire.

Aline lisait par-dessus son épaule.

Dès la seconde phrase, elle l'arrêta.

— Mauvais prétexte.

Il s'était retourné, la considérant avec surprise.

— Comment ? Celui de la réunion d'un conseil d'administration ? Rien de plus plausible, au contraire !

— Oui, mais le lendemain ou l'autre semaine, vous n'aurez pas toujours un conseil d'administration à invoquer... Alors, si elle revient à la charge ?

— J'inventerai une nouvelle excuse !

— Quelle fatigue pour votre imagination ! Combien il serait plus simple et plus loyal, en même temps, de faire comprendre tout de suite à cette dame que vous êtes décidé à ne pas donner suite... à cette affaire... si telle est toujours votre intention, bien entendu.

— Oui, c'est mon intention, mon intention absolue ! Mais encore faut-il que je sois poli à son égard ! Si vous croyez que c'est commode, une lettre pareille !

— En effet, je reconnais...

— D'ailleurs, je n'ai jamais brillé, moi, dans ce genre de littérature ! Aussi, à la maison, même pour les simples lettres de condoléances, est-ce toujours ma femme qui s'en charge.

— Je suis bien sûre que madame d'Elcambe serait particulièrement heureuse d'écrire celle-ci pour vous.

— Mais comme elle est trop loin en ce moment !...

— Voulez-vous que j'essaye de m'acquitter de ce soin à sa place ?

Lucien contemplait Aline avec une sorte d'admiration respectueuse.

— Vrai ? Vous pourriez ?

— Il me semble... Quand on sait bien ce que l'on veut dire...

D'ailleurs les femmes n'ont-elles pas l'instinct du style épistolaire? Ce n'est pas pour rien que madame de Sévigné... Et puis, vous corrigerez, naturellement, s'il y a lieu.

A son tour, Aline prit place devant le bureau.

Elle traçait des lignes, presque sans ratures.

Tandis qu'elle écrivait, la tête penchée sur son papier, Lucien, debout derrière elle, lorgnait sa nuque ronde et blanche, sur laquelle se jouaient de petits frisons dorés et, tel un touriste qui note un joli site pour s'y arrêter au cours de sa promenade, il marqua cette place pour des baisers tout à l'heure.

Au bout de quelques minutes, Aline se retourna et lui tendit la feuille.

— Qu'en pensez-vous?

Lucien lut, avec l'idée bien arrêtée, d'ailleurs, d'approuver d'emblée, afin de liquider sans retard cette question d'Onibor qui, à tout prendre, n'offrait plus d'intérêt pour lui et de passer au plus tôt à d'autres exercices...

Chère Madame,

Excusez-moi si je me vois dans l'obligation de décliner pour la seconde fois votre aimable invitation; mais, en l'absence de ma femme, que je sais si esseulée et à laquelle vont uniquement toutes mes pensées, je craindrais de vous paraître un convive trop attristé. Aussi me reprocherais-je d'exposer votre charme et votre grâce, universellement reconnus, à se déployer pour moi en pure perte. Ce ne serait pas loyal de ma part. C'est pourquoi, plutôt que d'agir de cette façon avec vous, je préfère encore me donner à vos yeux le ridicule — puisque c'en est un par le temps qui court — du mari amoureux de sa femme.

Daignez agréer...

— Eh bien? — demanda-t-elle,

Il ne trouva qu'un mot pour exprimer son opinion.

— Cristi!

Puis, après une seconde :

— Et vous avez pu, comme ça, d'un seul jet?...

Modeste, elle avoua :

— J'y avais un peu pensé à l'avance.

— Ça ne fait rien. C'est merveilleux!

— N'exagérez pas. L'essentiel est que ce soit suffisamment clair.

— Oh! là-dessus, pas d'hésitation possible! Cette femme va me détester.

— Alors vous n'adoptez pas?

— Mais si, j'adopte... puisque c'est vous seule que j'aime!

— Et vous recopiez textuellement?

— Textuellement.

— Ici même?

— Ici même, c'est promis... Après, toutefois, que je vous aurai un peu embrassée... car j'ai bien droit tout de suite à un petit acompte, n'est-ce pas?

— Pourquoi seulement... un petit acompte?

La jeune femme, à ce moment, tout contre lui, l'enveloppait d'un regard particulièrement tendre.

— Ah! Aline, — s'écria-t-il, en la serrant dans ses bras.

Mais tout de suite, prise de peur, elle se dégagea.

— Et Justine qui est là, à côté!... Si par hasard, elle entrait? Une femme qui m'a élevée... bien mal, allez-vous dire!

Cette réflexion gamine plut à Lucien.

Décidément, elle avait tout pour elle, cette adorable Aline : beauté, charme, étonnante facilité de style et jusqu'au mot pour rire! Ah! ce qu'il se moquait bien de madame d'Onibor, à cette heure!

— Envoyez Justine en course, — fit-il.

— Oui... J'y pensais. Je cherche le prétexte.

— Une commission à faire pour le dîner.

— Son marché est terminé.

— Une lettre à porter.

— C'est vrai! La vôtre!

— Soit. Ce sera vite fait, d'ailleurs!

Lucien, fébrilement, reprit place au bureau, copia la missive et la mit sous enveloppe.

— Votre brouillon? On le déchire, — demanda-t-il à Aline?

— Non. Gardez-le. Qui sait si vous ne serez pas bien aise d'en tirer une seconde copie pour madame d'Elcambe. Cette preuve d'amour de votre part ne pourra que lui faire plaisir.

— En effet, — fit Lucien qui, tout en mettant le papier dans sa poche, pensait : « Mais c'est un ange, cette petite femme-là ! »

Justine parut au coup de sonnette.

— Tout de suite, n'est-ce pas? Cette lettre à son adresse, — lui dit madame Sergent.

— Bien, madame.

Lucien compta consciencieusement soixante secondes pour laisser à cette fille le temps moral (c'est bien le mot) de s'éloigner, puis, dans un élan de bonheur :

— Ah! Linette, ma Linette! — s'écria-t-il.

Mais sa Linette, du geste, le maintenait à distance, le regard fixé sur la pendule.

« Soyons prudents! Encore un peu de patience », semblait-elle dire.

Bientôt, cependant, ses craintes d'une surprise possible parurent se dissiper, car sa physionomie s'éclaira et elle laissa retomber son bras jusque-là tendu à la manière d'un bouclier.

— Linette! ma Linette, — répéta Lucien.

— Cher aimé! ...

Le Paradis allait s'ouvrir... Quand un bruit de pas rapides se fit entendre dans l'antichambre et, sans même frapper, Justine rentra.

— Madame! Madame! C'est Monsieur! Je viens de l'apercevoir en bas. Il paye sa voiture et vient d'appeler le concierge pour faire monter sa malle.

Aline, à cette nouvelle, parut bouleversée.

— Pourquoi ce retour à l'improviste? Se douterait-il de quelque chose? Ah! partez, mon ami! Partez tout de suite! Cela vaut mieux!

Lucien, tout étonné de cet effroi, répondit, en mesurant toutefois ses paroles devant Justine.

— Mais je me demande, chère madame, en quoi ma présence pourrait inquiéter monsieur Sergent. Votre oncle qui sait la pureté de mes intentions à votre égard, lui témoignerait au besoin...

— Non! non! Il est trop jaloux! Oh! avec vous, sans doute, il resterait courtois. Mais ce serait ensuite avec moi une scène

terrible! Partez! Je vous en supplie. Justine vous indiquera l'escalier de service. Je vous promets de vous écrire demain pour vous mettre au courant.

Lucien ne pouvait qu'obéir. Sa dignité, d'ailleurs, ne devait pas souffrir de ce départ précipité, puisqu'au dire même d'Aline, il n'esquivait aucun danger.

Partie manquée, pourtant... à supposer qu'elle ne fût pas perdue!

Tout de suite, il pensa à madame d'Onibor. Pourquoi s'être si pressé de lui écrire!

Comme Justine, après l'avoir guidé jusqu'à la cuisine, lui indiquait la sortie de ce côté.

— Mais vous n'avez certainement pas eu le temps de porter ma lettre, — lui demanda-t-il?

— Non, monsieur.

— Alors rendez-la-moi. Je la déposerai moi-même.

— C'est que je l'ai donnée à la bonne du second qui, justement, partait pour faire une course dans le même quartier. Comme Madame m'avait dit que c'était pressé...

Lucien, calme par tempérament, se vantait souvent, de savoir même dans les circonstances les plus critiques, garder tout son sang-froid.

Cette fois, cependant, malgré lui, un juron s'échappa de ses lèvres.

La lettre d'Aline qu'il reçut le lendemain, si elle ne ruinait pas ses espérances, en ajournait cependant la réalisation.

Cher ami,

Il est ici pour six jours. Il sait naturellement que j'ai fait votre connaissance et à la suite de quelles circonstances. Mais mon oncle à qui vous avez inspiré une vive sympathie est arrivé quelques minutes après lui et a fait de vous un tel éloge que je sens maintenant le personnage un peu soupçonneux. Si vous reveniez me voir, il se méfierait de cet empressement. Si vous manœuvriez pour me rencontrer au dehors, comme il est toujours sur mes talons, il croirait à une entente entre nous. Le plus sage est donc de nous éviter pendant ces six jours. Venez mercredi à cinq heures. Il sera sûrement reparti et mon oncle, qui s'absente demain, ne sera pas encore rentré.

A mercredi donc, ami. Et que cette fois les Dieux nous protègent! Mes mains sous vos lèvres.

ALINE

Qu'allait faire Lucien pendant ces six jours, alors qu'Aline se voyait contrainte de lui condamner momentanément sa porte et qu'il s'était fermé lui-même, à tout jamais, celle de madame d'Onibor?

Avant le départ de sa femme, de vieux amis, les Passemeur, s'étaient empressés de l'inviter à prendre pension chez eux, à Saint-Cloud. Germaine avait insisté pour qu'il acceptât. De cette manière, bien que son mari dût venir à Paris chaque jour pour ses affaires, elle se sentirait plus tranquille, quant à l'emploi de ses soirées. Lucien, désireux de garder sa pleine liberté, avait refusé.

Mais à présent? Errer vaguement sur les boulevards? Bâiller en entendant d'anciens vaudevilles joués par des troupes d'été? Ne pas résister, peut-être, au désir de faire les cent pas devant le 46 *bis* de la rue de Prony? Enfin s'énerver inutilement? A quoi bon?

En un instant, sa décision fut prise.

Un coup de téléphone à ses vieux amis pour les prévenir de son arrivée et, à l'heure du dîner, il s'installait à leur table patriarcale.

Il ne devait pas tarder à s'applaudir de cette résolution. Au point de vue physique, d'abord, car la promenade à pied, dans la campagne, le matin, lui faisait du bien, et au point de vue moral aussi, car avec ses hôtes, gens instruits, épris d'idées générales, la conversation atteignait vite un niveau assez élevé et Lucien, pour y prendre part avec honneur, se trouvait astreint à des efforts de réflexion qui, au moment même, éloignaient de lui la pensée obsédante.

Et puis, n'aurait-il pas été coupable vraiment de perdre cette occasion de faire plaisir à Germaine!

Mon chéri, lui écrivait-elle, j'ai marqué d'un caillou blanc cette journée dans laquelle j'ai reçu copie de ta lettre à Fanny et appris ton installation chez les Passemeur. Ah! comme c'est bien à toi d'avoir eu ce joli courage d'opposer au caprice de cette coquette ton grand amour pour ta femme! Comme cela était

finement dit! Ta lettre est un pur chef-d'œuvre... mieux encore, une bonne action. Aussi je te demande pardon d'avoir un instant douté de toi! Tu es le plus chéri des maris chéris! J'en viens presque à souffrir de t'avoir tout de suite aimé au grand maximum... puisque ça m'empêche, aujourd'hui, de t'aimer davantage!

Lucien, tout d'abord, se sentit un peu gêné par ces compliments. Ils lui furent néanmoins agréables. Du regret de ne pas les mériter au désir de s'en rendre digne, il n'y avait qu'un pas; et, à cette minute précise, dans cette atmosphère sereine qui l'entourait, il ne demandait qu'à le franchir.

Il se félicita d'avoir écrit cette lettre à madame d'Onibor. N'était-ce pas comme s'il l'avait écrite lui-même, puisqu'elle portait sa signature? Et quant à Aline, dont l'image commençait à s'estomper dans le lointain, il constata qu'il la désirait moins à cette heure. Après tout, pourquoi continuer à s'engager dans cette aventure qui traînait? Quand elle aboutirait — en admettant qu'elle dût aboutir — Germaine serait près d'arriver. Alors pourquoi?

A mesure qu'il réfléchissait sur son cas, Lucien revenait à des idées plus saines. Quelle nécessité pour lui de tromper sa femme qu'il aimait? Avait-il même eu jamais l'idée de la tromper? Il en doutait presque à présent.

L'exemple de son ami Passemeur le frappait. Il admirait cette belle verdeur conservée jusque dans la vieillesse. Un mari qui n'avait jamais trahi sa femme, celui-là!

Et Lucien, considérant cette situation, commençait... à ne plus la trouver si ridicule.

Pendant quatre grands jours, il nagea en pleine quiétude morale, heureux de se trouver bon, fidèle, sans reproches. Ce sentiment, nouveau pour lui, l'exaltait. Mais le cinquième jour, en dépit de tout raisonnement, il recommença à s'agiter et, bien qu'il se fût promis de ne pas retourner chez Aline, le mercredi, à l'heure indiquée, il s'y rendait.

Par précaution, pour le cas où elle aurait laissé en bas, pour lui, quelque communication, il s'arrêta devant la loge.

— Madame Sergent reçoit-elle?

— Madame Sergent, monsieur? Je ne connais pas.

Lucien était bien certain de ne pas s'être trompé de maison.

— Pourtant, c'est bien ici le quarante-six bis, — fit-il!

— Oui, monsieur.

— Alors... au quatrième, à gauche?

— Il n'y a personne, monsieur. L'appartement est à louer.

— A louer? Depuis quand?

— Depuis trois mois, monsieur.

Cette fois, la plaisanterie dépassait la mesure.

— Ah! voyons! Vous n'allez pas me raconter des histoires pareilles! Quand je suis venu, moi-même, la semaine dernière!...

— Ah? c'est-y alors que ce serait chez les gens qui habitaient en meublé?

Lucien sentit ses tempes devenir moites.

En meublé! Ainsi s'expliquait cette banalité à la fois clinquante et de mauvais goût qui l'avait, un instant, troublé.

La femme, apitoyée par son air décontenancé, lui dit :

— La concierge est sortie pour la journée. Peut-être que si elle avait été là... Elle est plus au courant que moi, naturellement, vu que je fais des ménages au dehors. Mais voici la cuisinière de l'entresol. Si, par hasard, elle était à même de renseigner Monsieur...

Le cordon-bleu désigné s'approcha et, après avoir glissé dans son tablier la pièce de cinq francs que venait de lui allonger Lucien, lui fournit, avec force commentaires colorés, des explications pouvant se résumer ainsi :

Un monsieur s'était présenté un matin, demandant, moyennant quatre cents francs payés d'avance, à occuper, pour une semaine seulement, cet appartement vacant du quatrième. Le jour même, après acceptation du propriétaire, il faisait apporter des meubles. Deux dames l'accompagnaient; l'une jeune et fort jolie qui disait s'appeler madame Sergent, l'autre, plus âgée, assez commune. Ces personnes n'étaient venues en tout que trois fois dans l'appartement. L'avant-veille, un tapissier avait repris les meubles et, depuis, aucune nouvelle de ces gens.

— Quelque histoire d'amour... on peut-être même d'espionnage, n'est-ce pas, monsieur? — fit la cuisinière, en manière de conclusion.

— C'est bien possible.

Lucien sortit de la maison en plastronnant. Toutefois, il ne se sentait pas fier.

Il s'analysa. Chagrin? non. Regret? si peu. Il éprouvait seulement une sorte de rage, faite sourtout de l'impossibilité de comprendre.

Pourquoi cette Aline s'était-elle dérobée à la dernière minute? La crainte de son mari? Chose peu probable, puisque celui-ci devait repartir. D'ailleurs, une femme, quand un homme lui plaît, trouve toujours le moyen de le revoir. Et Lucien possédait la preuve qu'il plaisait à Aline. Sans cela, se fût-elle montrée si jalouse de madame d'Onibor?

Alors?

Lucien avait beau s'acharner à découvrir le mot de l'énigme, Mais rien... rien... l'inexpliquable!

V

Germaine, était revenue depuis plusieurs jours. La tendresse reconnaissante qu'elle témoignait à son mari dédommageait largement celui-ci de sa double déconvenue amoureuse, déconvenue qu'il n'était pas loin, d'ailleurs, de prendre aujourd'hui pour un sacrifice volontaire de sa part.

Un après-midi, rentrant chez lui plus tôt que de coutume, comme il montait par l'ascenseur, il vit, à travers la cage à claire-voie, un homme qui descendait l'escalier, avec des papiers sous le bras, et qui lui parut ressembler à M. de Kampodas.

D'instinct, à tout hasard, pour en avoir le cœur net, il cria :

— Eh! Monsieur! Monsieur! — tout en continuant toujours à monter malgré lui.

Mais ce monsieur qui, sans doute, n'avait pas entendu cet appel, et qui devait être pressé, dévalait de plus en plus vite.

Il fallut à Lucien quelques secondes pour faire manœuvrer l'appareil en sens contraire. Et quand, à son tour, il se trouva sur le boulevard, le personnage avait déjà disparu.

Il courut à droite, puis à gauche... Rien.

Probablement, M. de Kampodas, si toutefois c'était lui, avait dû enfiler une rue latérale.

Tout en revenant bredouille de sa chasse, Lucien réfléchissait : « Non... sûrement... C'était là une erreur... D'ailleurs, il s'en souvenait à présent... M. de Kampodas portait une forte moustache, tandis que son sosie avait les lèvres rasées. »

Lucien marchait lentement, repris par le souvenir de son ancienne mésaventure que venait de raviver cet incident, quand, quelques maisons avant la sienne, il avisa, sur le trottoir, un papier plié en quatre.

Une lettre perdue et, peut-être, importante? Instinctivement, il se baissa pour la ramasser.

Ce n'était qu'un prospectus. Aussi, son premier mouvement fut-il de le rejeter. Mais l'en-tête et les premières lignes piquèrent sa curiosité. Aussi, le lut-il en entier.

LA « PROTECTRICE »

SOCIÉTÉ D'ASSURANCES CONJUGALES

28bis Rue de Mogador

Madame,

Nous avons l'honneur d'appeler tout particulièrement votre intérêt sur le but poursuivi par notre maison. A l'heure où la famille semble se désagréger, où l'institution du mariage se trouve battue en brèche par certains de nos grands écrivains qui, nous ne craignons pas de le dire, pourraient trouver un plus noble emploi de leur talent, il nous a paru nécessaire de mettre au service des honnêtes femmes qui ont à cœur de conserver l'amour de leur mari le concours de notre expérience.

Grâce aux moyens d'informations dont nous disposons, à la collaboration d'un personnel féminin aussi séduisant qu'instruit, aux conseils quotidiens de quelques-uns de nos psychologues les plus avertis, nous sommes à même de ramener dans le droit chemin les époux sur le point de s'en écarter.

Pour un pareil résultat, dont nous n'avons pas besoin de souligner l'importance et que nous pouvons presque garantir à coup sûr (nos

dernières statistiques portent 98 p. 100 de réussite), il suffira aux dames qui voudraient bien nous honorer de leur clientèle de nous faire connaître, aussi exactement que possible, leur âge, celui de leur mari ainsi que l'âge, le nom et l'adresse de la femme que courtise leur mari.

Rien à payer en cas d'insuccès.

Notre maison ayant été fondée dans un but exclusivement humanitaire les primes à verser sont des plus modestes (voir ci-contre le barème des prix calculés d'après l'âge de la femme, celui du mari et leur nombre d'années de ménage).

Nous tenons à faire remarquer à nos clientes que notre maison travaille uniquement pour le compte des dames et qu'elle refuserait impitoyablement aux messieurs tout service du même genre.

Il va sans dire que la plus grande discrétion est observée pour les recouvrements.

Dans l'espoir...

Lucien s'était arrêté pour mieux lire. Un large rire épanouissait sa physionomie.

— Non! Ce qu'on peut inventer aujourd'hui!

Le boniment lui parut si drôle, si cocasse que, tout d'abord il fut tenté de le montrer à Germaine, pour en rire avec elle.

Mais il réfléchit, et, songeant peut-être à quelque revanche possible...

— Non... mieux vaut ne pas lui parler de ça... Qui sait? Si cela lui donnait jamais l'idée de s'en servir?

J. BERR DE TURIQUE

LETTRES DE CRIMÉE

(1854-1855)

Ces lettres, sur les événements et la vie pendant la campagne de Crimée, ont été écrites par M. l'abbé Degerine, chevalier de la Légion d'honneur, aumônier de la marine à bord du vaisseau l'*Alger*, escadre de la mer Noire, chanoine à Notre-Dame de Paris, un des bien rares survivants du siège de Sébastopol. Elles étaient adressées à M. l'abbé Lemaître, précepteur du comte Henri Dodun de Kéroman. L'abbé Lemaître fut plus tard curé de la Trinité à Paris, pendant trente ans; il est mort en 1908. Cette correspondance a été trouvée dans les papiers du marquis Dodun de Kéroman par son cousin germain, M. Georges de Moussac, qui l'a annotée et la publie avec autorisation donnée par M. l'abbé Degerine.

Vaisseau l'*Alger*, escadre de la mer Noire, 29 août 1854.

Vous me pardonnez de vous écrire si tard pour vous réserver les choses les plus sérieuses, et je ne puis plus tarder, parce que je ne sais pas *si* ou *quand* je pourrais vous envoyer une autre lettre. Jusqu'ici, j'avais cru toute expédition ajournée au printemps prochain, et je prenais tous les préparatifs pour de la *fantasia* propre à occuper les esprits et plus encore les imaginations; mais voici que tout devient sérieux et, bien que la saison soit très avancée pour le pays, bien que les difficultés paraissent considérablement augmentées par les pertes que la marine et l'armée de terre ont déjà subies, nous faisons déjà notre sac et nous allons, ni plus ni moins, en Crimée à trois quarts d'heure de Sévastopole (*sic*). Selon quelques vieux officiers réfléchis, c'est un acte de *démence*;

selon les hommes d'entrain et d'action, c'est un beau coup à faire; enfin, selon tous, il faut en finir, bien que la plus belle réussite qui puisse avoir lieu doive être une action des plus meurtrières pour tous. Pour ma part, j'aurai probablement à descendre à terre avec les compagnies de débarquement que la marine fournit au nombre de trois mille hommes avec ses obusiers de montagne. A la grâce de Dieu et à sa sainte protection!

Du reste, je n'en suis plus à mon apprentissage; j'ai dû quitter deux fois mon vaisseau depuis un mois, pour aller vivre dans la tente du rivage avec les cholériques qu'on avait jetés à terre, pour se désinfecter : si ce spectacle était bien douloureux, il m'était du moins consolant de pouvoir remplir auprès de ces bons matelots le ministère de prêtre, d'officier de surveillance et de sœur infirmière. Le premier bâtiment qui nous a apporté le choléra ayant fait partie de ma paroisse, j'ai demandé à l'amiral d'aller avec les équipages mis en quarantaine sur la plage et qui étaient sans prêtre. Ces braves gens m'ont reçu comme si je leur apportais la guérison, et je n'oublierai jamais les huit journées pleines de consolation que j'ai passées avec eux sous la tente, bien que la vie y fût dure et fatigante. Quelques jours après, nous apprîmes que le choléra était dans la première division militaire qu'il avait plus que décimée, et en même temps il se manifesta sur une dizaine de vaisseaux. Le nôtre était si bien pris que nous dûmes revenir au mouillage quand la flotte prenait le large pour changer d'air.

Quand nous vîmes les progrès de l'épidémie, qui infestait le navire, on jeta tous les malades à terre sous des tentes improvisées avec des voiles. Je fus chargé de faire le quart toute la première nuit sous cinq tentes, et quand je vis combien nos malades y souffraient, je descendis au point du jour dans une mosquée voisine pour voir combien j'y pourrais installer de lits de malades. Je fis comprendre nos intentions à quelques Turcs qui allèrent aussitôt avertir l'aga, lequel, craignant pour sa mosquée, mit aussitôt un certain nombre de maisons, qu'il fit évacuer, à notre disposition. En trois heures, tous nos malades y furent installés; ils étaient au nombre de trois cent cinquante. Maintenant, l'épidémie est à

son dernier terme : nous n'avons plus qu'une cinquantaine de convalescents qui mangent et qui marchent. La mortalité n'a régné que huit jours, et grâce aux mesures efficaces qu'a prises notre commandant[1], et aux soins qu'il prodiguait lui-même aux malades (en faisant l'infirmier toute la journée, en lavant lui-même de ses propres mains et tout entiers, les hommes les plus sales et les plus infects que personne n'osait toucher), nous n'avons perdu que soixante-trois hommes sur un équipage de sept cents. La *Ville de Paris* a perdu cent cinquante-quatre hommes; le *Montebello*, quatre-vingt-dix-huit; le *Valmy*, quatre-vingt-quinze; le *Marengo*, quatre-vingt-dix-huit; le *Friedland*, quarante-cinq; le *Suffren*, vingt et un; l'*Iéna*, le *Henri IV* et la *Ville de Marseille* rien ou presque rien; le *Napoléon* et le *Charlemagne*, qui étaient absents, à Constantinople, n'ont point souffert. Les Anglais ont fait des pertes dans la même proportion. Tous ces matelots recevaient les sacrements avec la plus grande foi et le plus grand bonheur. Oh! que de braves gens parmi eux! que de bons Bretons!

Tous ces pauvres nostalgiques, toutes ces bonnes gens qui conservent trop profondément le souvenir de leurs familles, tous ces jeunes apprentis-marins qui n'ont pu se faire encore au métier, mais qui sont bons jusqu'à en être simples, tous ceux-là meurent les premiers. Ils sont si bons qu'on ne peut s'empêcher de les aimer et de les soigner comme des enfants! Cependant, quoique morts ou malades, on ne peut s'empêcher de les estimer heureux, en comparaison des soldats de la première division, qui ont succombé dans les plaines, les marais et les grandes herbes de la Dorbrutcha. On n'en peut voir les restes; quand on a vu le tout, on ne peut entendre leurs récits sans pleurer.

J'ai vu cette division infernale, qui faisait l'admiration des Anglais et de toute l'armée d'Orient; je l'ai vue passer

1. Le capitaine de vaisseau de Saisset. Il fut nommé en 1857 gouverneur des îles de la Société et avait pour aide de camp Paul de Broglie, depuis l'abbé de Broglie, grand-oncle du duc actuel. Après ces fonctions il fut attaché au conseil d'amirauté et nommé contre-amiral en 1863. Pendant la guerre de 1870, il exerça le commandement supérieur des trois forts, Noisy, Rosny, Nogent, qui couvraient le front Est de la capitale. Nommé vice-amiral en décembre 1870. (Renseignements dus à l'obligeance du vice-amiral Humann.)

de brillantes revues; je l'ai vue, encore, il y a moins d'un mois passer à Balechik (*sic*), pour courir après les Russes, et faire par le soleil le plus brûlant, des étapes de sept lieues en cinq heures (une demi-heure de moins que la cavalerie), et chaque soldat portait sur ses épaules outre son équipement, sa couverture, *quinze jours de vivres et deux jours de bois* (en tout quatre-vingt-treize livres); ils ont passé douze mille hommes, et il n'est revenu que trois mille baïonnettes : sept mille hommes étaient morts en huit jours, sans combat, sans coup de fusils; trois mille autres étaient malades pour longtemps et quand je les ai vus revenir, ils mettaient deux heures pour faire une lieue! Cependant, ils étaient avertis qu'une armée n'entrait jamais impunément durant cette saison, dans la Dobrutcha [1].

En 1828, sur une armée de deux cent trente mille hommes, les Russes n'en avaient sauvé que quinze mille, et ils tenaient à y attirer les Français. Omer Pacha les avait avertis; le général Yousouf, ayant su qu'ils étaient en marche, leur avait envoyé plusieurs courriers pour les empêcher d'avancer, leur disant qu'à mesure qu'on avançait dans la Dorbrutcha, on ne rencontrait plus que des monceaux de cadavres russes à moitié recouverts de terre, qui leur donneraient la peste, dont ils étaient morts.

Mais le général Espinasse voulut profiter de l'absence du général en chef de la division (Canrobert) pour se distinguer; on marchait toujours devant soi, douze heures, quatorze heures par jour, et le soir, des éclaireurs russes, pour les attirer, fuyaient devant eux dans le lointain avec des torches et on les suivait toujours. Enfin, après les avoir poursuivis toute une journée, on campa une nuit sur les bords d'un marais dans les grandes herbes, sans plus avoir aucun vivre; on attribuait l'infection au marais; le lendemain matin, l'armée, épuisée de faim et de fatigue, aperçut qu'elle avait campé sur les cadavres pestiférés des Russes. Plusieurs centaines de Français étaient déjà morts.

La retraite ne fut plus qu'un désastre dont les circonstances ne s'écrivent pas. Sur un régiment de hussards, il n'est resté que dix hommes. Dans un village autour duquel on avait

1. L'abbé Degerine écrit tantôt Dobrutcha, tantôt Dorbrutcha.

passé la nuit, le nombre des morts fut si grand en huit heures que, plutôt que de les enterrer, on les ensevelit dans deux maisons où l'on mit le feu. A Custandji, l'armée, voulant se refaire un peu et manger quelque chose de chaud, on fut réduit pour faire du feu, à démolir les moulins et les cabanes du pays, que l'on offrait de payer et dont on faisait du bois, etc., etc.; vous ne supposez pas le reste, et tout cela n'est rien en comparaison de ce que nous sommes destinés à voir à Sévastopole, même en triomphant. Et quand vous recevrez ma lettre, tout sera accompli. Oh! il faut bien qu'il y ait des prêtres exposés à tant souffrir! Je ne me serais pas douté, il y a quelques années, que je dusse être de ces prêtres, ni que je pusse supporter de pareils spectacles; mais je sens que le bon Dieu me donne du courage et de la force pour ces circonstances; je finis par ne m'émouvoir plus que difficilement, au point que je crains de m'endurcir.

La vie du bord offre moins de distractions et de dissipations que la vie de terre ou même la vie de paroisse; on y sent le besoin et le goût de l'étude et de la prière. Quand un prêtre aurait entièrement perdu l'esprit de foi, il faudrait aussi qu'il eût perdu tout esprit pour croire qu'il pût facilement mener une vie mondaine à bord d'un bâtiment; les officiers religieux en seraient indignés et le lui feraient sentir; quant aux autres, ils ne veulent pas d'un aumônier qui les imite. La réserve et la retenue de paroles qu'ils s'imposent devant lui, indiquent assez combien ils le respectent parce que sa vie doit être plus austère. Du jour où un abbé voudrait faire comme eux, à bord d'un navire, ils ne le regarderaient plus que comme le dernier d'entre eux et ne daigneraient plus lui parler : j'en connais un exemple. Il est même des commandants et des officiers, très scrupuleux à l'endroit de leurs aumôniers, et qui se scandalisent de fort peu de chose. Je sais qu'il y a plus de dangers dans l'armée de terre; aussi, je remercie Dieu de n'en être pas.

Ici, le ministère du prêtre n'est pas nul : lors même qu'il ne confesserait que les mourants, en faisant publiquement la prière du matin et du soir, tous les jours une petite instruction publique, tous les dimanches à la messe, en habituant matelots et officiers à vivre de près avec le prêtre et à

ne plus le considérer ni comme un hypocrite, ni comme un piétiste étroit, austère et inabordable, en faisant tomber ces préjugés et une foule d'autres, en leur faisant sentir que le prêtre est leur meilleur ami dans les dangers et les épidémies, et le seul alors qui leur soit dévoué, un aumônier de la marine ne perd pas son temps. J'ai peu confessé, par la raison que tous ceux qui en usent, se sont confessés avant leur départ, comme je m'en suis aperçu pendant l'épidémie. D'ailleurs, il ne faut pas trop les presser là-dessus pour ne pas trop les rebuter; ce n'est que lorsqu'un aumônier a passé plusieurs mois sur un vaisseau et que, par le temps et par sa manière de faire, il a pris empire sur les hommes qu'il peut les attirer chez lui et leur dire : « Mets-toi à genoux », et ils sont enchantés de le faire. Car le matelot n'est qu'un grand enfant, il faut le mener et on ne peut le mener que lorsqu'on le connaît bien.

L'épidémie, sous certains rapports, a beaucoup avancé mes affaires auprès d'eux; maintenant, je les tiens pour la plupart, et j'espère confesser la plus grande partie avant le combat; car nous pouvons nous attendre à tout : il y en aura pour tous à Sévastopole et Dieu veuille qu'il n'y en ait pas trop pour chacun! Avant de partir, je vous demanderai cette bénédiction, que vous m'avez donnée dans les trois circonstances les plus solennelles de ma vie, et qui m'a été si heureuse. Vous voudrez bien la demander pour moi à monsieur le Supérieur, et elle me suivra sur la terre de Crimée, comme déjà elle m'a suivi bien loin.

Sébastopol, 13 octobre 1854.

Cher ami,

Je ne sais ce que vous avez pensé de moi, en ne voyant plus arriver mes lettres par postes fixes. Mais j'avais cru que ma lettre à l'abbé S... [1] et celle du 29 août à M. B... [2] vous seraient connues et vous mettraient au courant de ma manière d'être. Cependant, je vous avouerai que je n'avais pas osé tout dire au sujet de nos pertes dans l'épidémie. Depuis ce temps néfaste, j'ai déjà fait deux fois le voyage de Sébastopol. Nous avions

1. L'abbé Simon, curé de Sainte-Marguerite.

2. M. Baudry, directeur de Saint-Sulpice, mort évêque de Périgueux.

appareillé le 2 septembre[1]. Nous portions, pour notre part, quinze cents hommes en croupe, avec un général et deux colonels; nous devions aller à Sébastopol en quarante heures, et nous sommes restés quinze jours sur mer, d'abord, parce que les Anglais nous ont laissés partir seuls, et puis, lorsque nous eûmes bien attendu les Anglais et qu'ils nous eurent dépassés, nous eûmes le vent contraire. Mais qu'il était beau, cher ami, de voir la mer couverte de plus de cinq cents navires, tant de guerre que de commerce, qui s'avançaient en ligne comme trois immenses forêts mobiles sur toute l'étendue de l'horizon! Les officiers de la première campagne d'Alger, qui avaient juré que jamais le monde ne reverrait quelque chose de pareil à la fameuse Armada de la campagne de 1830, se trouvaient enfoncés sur toute la ligne; pour moi, cher ami, à qui la mer n'avait jamais paru plus magnifique, ni la puissance des hommes aussi grande, je ne pouvais m'empêcher de monter sur les hunes pour jouir de l'immensité du spectacle que grâce à Dieu, j'ai eu le temps de considérer.

Ne croyez pas, cependant, que j'aie trouvé ce temps long; de nouvelles connaissances faites avec des officiers intéressants de l'armée; de longues soirées assaisonnées de quelques discussions avec le général de Monnet, un des hommes les plus aimables que l'on puisse rencontrer... etc., me faisaient avaler doucement les jours et les heures. Cependant, au huitième jour, de nouveaux cas de choléra se manifestèrent; mais nous ne perdîmes que quatorze hommes; un autre vaisseau en perdit vingt; ce n'était rien en comparaison de nos anciennes pertes et de l'encombrement où nous étions. Le 12 septembre, nous aperçûmes les terres basses de la Crimée, puis ses forêts, puis ses montagnes; mais quelle terreur dut produire sur les Russes la vue d'une flotte sans fin! Plus il venait de navires, plus aussi dans le lointain, il semblait en sortir de l'eau. La panique était générale; on apercevait tous les habitants des campagnes s'enfuir sur leurs chariots vers Sébastopol. Nos rôdâmes deux jours autour des baies et des côtes, avant de faire le débarquement. Le premier endroit, que l'on avait choisi depuis longtemps, se trouvait fortifié par

1. Les alliés s'embarquèrent à Varna du 2 au 4 septembre. Le 14 du même mois, ils débarquaient à Old-Fort près d'Eupatoria.

l'ennemi qui nous y attendait en masse et qui aurait pu jeter toute l'armée à l'eau. Et puis, la veille seulement, on venait de reconnaître un banc qui ne permettait pas aux vaisseaux de s'approcher assez de la côte ; il fallut renoncer au premier plan.

On en improvisa un second. Quelques vaisseaux simulèrent une fausse attaque et une fausse descente sur un second point, sur Eupatoria, pour y attirer pour toute une journée les forces russes environnantes. Puis, quand elles furent arrivées, tous les vaisseaux remorqueurs et remorqués partirent à toute vapeur pour la baie du Vieux-Fort, qui n'était qu'à dix lieues et où les Russes n'avaient plus le temps d'arriver avant nous. Et là, par une journée, comme il n'y en a pas trois dans l'année sur cette côte, avec un bonheur que les tacticiens futurs ne croiront pas, on jeta en une journée dix mille hommes à terre, qui prirent aussitôt position et les quatre divisions de l'armée, en une demi-journée. Et le tout, sans se mouiller les pieds, sans tirer un coup de fusil. Le lendemain, la mer était redevenue houleuse, comme l'avant-veille, et il a fallu quatre jours pour débarquer les seuls effets de l'armée ; jugez donc de la chance du premier jour.

Pour moi, j'ai été le premier abbé à terre, parce que j'y descendis avec un général qui voulait y arriver le premier pour y planter son guidon. Nous ne vîmes qu'un officier russe et trois cosaques, qui fuyaient comme le vent, et une trentaine de chariots qui fuyaient aussi et que l'on pinça. Les Anglais débarquèrent aussi heureusement, quoique moins promptement, à une lieue de distance. Le soir, on fraternisait, on riait, on chantait ; on pillait, on buvait, et il n'était pas de soldat qui ne fût plus heureux que l'empereur Nicolas.

Je courus huit heures ce jour-là, avec mon commandant qui est le plus grand coureur que la Russie ait jamais vu ; nous allâmes jusqu'aux avant-postes des Russes de manière à pouvoir distinguer le costume des Cosaques avec mon lorgnon ; comme je trouvais que M. de Saisset s'approchait trop et que nous étions à une portée de carabine à tige : « Les Russes n'en ont pas, disait-il ; et puis, voilà dix zouaves à deux kilomètres qui accourent à nous, si les Russes bougent. » Le lendemain, nouvelle course de huit heures avec mon commandant dont j'étais le nouvel Achate, *fidus Achates*.

Mais, pour mon malheur, mon commandant avait bien déjeuné avant de partir; ne croyez pas qu'il y vît trouble, au contraire, il n'avait pris que ce qu'il faut pour aiguiser la vue et ne douter de rien. Aussi, son œil étincelant aperçoit-il dans le lointain, à l'aide d'un binocle, un régiment de Cosaques qui arrivaient à fond de train sur le camp; ils n'étaient guère qu'à six kilomètres : nous étions dans le régiment le plus avancé. On rit d'abord de la vue miroitante du marin, mais on reconnaît bientôt que son œil de pirate a découvert une vérité; on sonne le clairon, on rappelle les sentinelles avancées, toute la première division prend les armes, et mon homme qui ne doute de rien de courir en avant des maraudeurs. Le colonel Nicolas le rappelle : inutile. Saint-Arnaud lui-même accourt avec deux dragons qui le soutenaient sous les bras; je cours après lui, pour le ramener; chanson...; je lui envoie une bordée d'injures,... douceurs que tout cela!...; puis il hisse son mouchoir blanc à sa canne comme un guidon, et court toujours en avant. Tous les maraudeurs revenaient à la course; les Cosaques en avaient pris dix, et mon commandant poussait toujours. Mes b... et mes f... ne l'arrêtaient pas : c'est de l'eau sucrée pour un marin; et cependant, je ne pouvais l'abandonner, c'eût été indigne de ma part. Nous n'étions pas à un kilomètre des cavaliers russes et à plus de trois des avant-postes français, sûrs d'être pris, quand enfin le commandant de Saisset commence à courir en arrière comme jamais il n'avait couru en avant. C'était trop tard; mais tout à coup, au moment le plus désespéré, les Russes, voyant les Français en ligne, font « par file à gauche » pour essayer une reconnaissance sur le camp des Anglais... Nous étions sauvés et nous courions toujours jusqu'à la redoute française où l'on s'apprêtait à recevoir les Russes à grands coups de canon. Nous étions aux premières loges pour jouir de la bataille; mais le ou les régiments de cavalerie russe, après être revenus encore une fois sur le camp français pour pousser une reconnaissance et pouvoir compter les régiments en ligne, s'éloignèrent sans coup férir[1].

Le lendemain, nouvelle course de huit heures de durée, à la

1. C'était, écrit M. l'abbé Degerine, une opinion de M. de Saisset que dans l'armée française, on ne savait plus s'éclairer, ce qui expliquerait ses courses trop hardies.

suite d'une compagnie de dragons et de *riflemen* anglais, qui poussaient une reconnaissance dans les avant-gardes russes, et nouvelle fuite protégée par les *riflemen*. Au retour, le commandant reçut des réprimandes, et on le renvoya le lendemain à Warna porter les malades de l'armée et ramener d'autres troupes; je perdis encore quelques hommes pendant la traversée. A Warna, nous eûmes un grand coup de vent que nous attendions depuis trois jours. Pour moi, il me surprit dans la montagne[1], où j'étais monté à deux lieues plus loin, pour aller visiter un hôpital militaire installé sous cent soixante-dix tentes et qui n'avait pas vu de prêtre depuis plusieurs jours. Or, cher ami, représentez-vous la plupart de ces tentes, renversées par l'orage et les trois cents malades dans l'eau, avec leurs matelas étendus à terre sur des nattes, sans linge sec pour se changer; vous comprendrez que, s'il n'est jamais bon d'être malade, il est surtout très bon de ne l'être pas dans une armée en campagne. Ajoutons que ce qui se passait pour trois cents malades sur la montagne, se passait aussi pour les douze cents qui étaient aux portes de la ville. Mais, en temps de guerre, ce ne sont là que de petits détails, auxquels on ne fait pas attention; si j'y appelle la vôtre, en passant, c'est que je crois que les petits détails nous donnent une plus juste idée des grands.

Nous repartîmes de Warna avec quinze cents hommes et un colonel pieux et savant comme un bénédictin; nous arrivâmes bien à temps à Sébastopol; on avait livré le combat de l'Alma[2], qui avait terrifié tous les Russes au point qu'ils avaient abandonné les positions formidables qu'ils occupaient sur la rivière de Katcha et de Belbeck; ils pouvaient, tout en se retirant, arrêter quinze jours encore la marche de l'armée française et lui tuer de quinze à vingt mille hommes dans trois combats dont ils avaient fortifié le terrain, qui formait déjà une fortification naturelle. Mais la crainte de ces Français, qui avaient paru *ou fous ou soûls* (bulletins de Mentchikoff) sur les bords de l'Alma, les a poursuivis jusque dans les murs de Sébastopol; le jour où nous arrivions, le Maréchal venait de

1. Les Balkans.

2. La bataille de l'Alma eut lieu le 20 septembre 1854.

mourir[1], et l'armée, qui aime surtout le général Canrobert, n'en paraissait pas fâchée. Le même jour, l'armée tournait toutes les fortifications de Sébastopol et, par un mouvement de flanc (le plus hardi que l'on puisse concevoir, quand on a vu les défilés et les accidents de terrain à franchir) passait du nord au sud, et venait camper en face de l'endroit le plus faible de la ville, par où les Russes ne croyaient jamais nous voir arriver. Le coup était si hardi que les Russes n'y ont rien compris et ont laissé faire en ouvrant les grands yeux, mais trop tard. Là encore, ils pouvaient nous tuer beaucoup de monde, et ils n'ont pas tiré un coup de fusil. Comme les alentours de la ville sont encore pleins de baies, de vallons et de replis de terrain et que nous n'avons pas de cavalerie, ils pouvaient nous disputer chacun de ces vallons par un petit combat où ils n'avaient rien à perdre; mais l'amiral Bruat s'étant jeté dans une baie avancée avec quatre canots et un tout petit bâtiment à vapeur, ils ont encore eu peur et ont abandonné trois baies et trois postes importants, en sorte qu'on a pu aller ouvrir les tranchées où ils travaillent et où l'on établira les batteries de marine.

J'ai été jusqu'au bout des parallèles; j'en suis même sorti à quatre pattes, pour chercher des yeux mon commandant que je ne pouvais retrouver, quand les boulets russes m'ont ramené à l'ordre : l'un deux m'a couvert de terre dans la tranchée : « A votre adresse, monsieur l'abbé, disait un zouave. — En votre honneur, monsieur l'aumônier, disait un soldat. » Une demi-heure après, j'étais entièrement familiarisé avec ces messieurs-là (les boulets), car il en tomba tant, il en ricocha tant, il s'en enterra tant, il en passa tant sur moi et autour de moi, pendant que je m'abritais, qu'il a bien fallu faire connaissance avec eux. Or, je vous dirai que, pour peu qu'on ait du sang dans les veines, cette connaissance est vite faite et qu'on y est bien vite habitué. On entend d'abord le coup de canon, qui vous sert d'avertissement : si on est à l'abri, on y reste; en plein champ, si on entend le siflement du boulet, ou le chant de l'obus, on se courbe (ce qui s'appelle faire casse-cou),

1. Le maréchal de Saint-Arnaud très malade avait cédé le commandement en chef au général Canrobert, le 26 septembre 1854; embarqué sur le *Berthollet* qui le ramenait en France, il mourut le 29 septembre.

si c'est le bourdonnement de la bombe, on se couche et on ne se retire que lorsqu'elle a fini d'éclater; avec cela, on s'en tire. Il faut aussi savoir prendre son chemin et éviter les occasions, les rendre moins prochaines et moins périlleuses, par exemple, marcher dans les plis de terrain et non pas sur les hauteurs, sur le versant des collines et non pas dans le bas, où tous les ricochets aboutissent; si on est en vue, il faut, autant que possible, ne pas demeurer en place. Et toute cette gymnastique, au bout d'une journée d'exercices, se fait sans préoccupation, sans crainte et presque instinctivement. Que si, au lieu d'aller en curieux à la tranchée, ou pour voir des amis, c'est le devoir qui vous y appelle, oh! alors on éprouve le sentiment que l'on est invulnérable : on ne fait plus même casse-cou, on marche droit devant soi en comptant sur la providence de Dieu et la maladresse de l'ennemi. En fait de maladroits, les Russes le sont. Chaque soldat français tué ou blessé leur coûte plus de cent coups de canon. Ce qui les désespère, c'est que, depuis six jours, ils tirent de cinq à six cents coups de canon par jour, et que les Français n'ont pas daigné leur répondre par un coup de fusil. En attendant, on travaille sous terre, et dans quatre jours, Sébastopol sera pris et la flotte russe détruite.

Adieu, cher ami, etc. *(sic)*.

Du 14 au 19 octobre 1854.

J'ai reçu votre lettre, devinez où? — Dans une chaloupe, à 900 mètres des forts de Sébastopol qui nous canardaient; un second canot du bord, qui accourait à notre aide, m'apportait, en même temps, un courrier qui venait d'arriver. Dès que j'eus reconnu votre écriture, je ne pus m'empêcher d'ouvrir la lettre et de la parcourir au milieu des obus qui sifflaient et chantaient autour de nous. Cependant, vint un moment où force fut de fermer les lettres pour gagner un peu le large et arriver à nous mettre à l'abri... Que ce début, cher ami, ne vous étonne pas; ce n'est pas celui d'un poème épique, mais bien la modeste matière qui pourrait commencer mon journal de chaque jour depuis une semaine. J'en suis à mon

second voyage en Crimée et à mon troisième échouage (sur trois bâtiments différents); si mes dernières excursions de Warna pouvaient vous intéresser, même après un voyage en Allemagne; si vous pouvez trouver quelque chose de pittoresque à surprendre dans votre ami, une vocation que vous ne lui connaissiez pas et qu'il ne soupçonnait pas lui-même, l'abbé Cazaban pourra vous donner quelques détails qui feront la part du marin et du lévite. Pour moi, je vous parlerai d'un autre sujet.

Et d'abord l'expédition de Crimée qui avait été l'expédition à laquelle aucun officier supérieur de l'armée ne pouvait croire, l'expédition que l'on annonçait d'avance comme le plus grand désastre depuis celui de Moscou, comme un jeu de va-tout, comme un acte de démence, dont le maréchal Saint-Arnaud était seul capable et auxquels les Russes eux-mêmes n'ont pas dû croire, l'expédition a réussi, parce qu'ils n'y ont pas cru ou pas assez cru. Jamais débarquement aussi beau, mer aussi calme, température aussi douce, nombre de vaisseaux et de navires aussi prodigieux; jamais autant d'hommes jetés à terre en aussi peu de temps. Et le tout, sans se mouiller les pieds, sans tirer un coup de fusil. C'était une véritable exaltation. Les esprits les plus prévenus contre l'expédition commençaient à s'enflammer pour elle... « Ce sacré maréchal, disait un officier général devant moi, il aura de la chance jusqu'au bout : toujours l'apothéose à la veille d'être pendu! » Quant au combat de l'Alma, c'est une bataille de Poitiers ou de Rosbach, qui a réussi; car le tohu-bohu a été tel qu'on a escaladé pêle-mêle un ravin rapide où les Russes ne croyaient jamais voir monter l'ennemi. Aussi Mentchikoff disait-il, dans un bulletin : « Nous avons tenu tête avantageusement aux Anglais; mais, quant aux Français, c'est inexplicable : ils étaient ou fous ou saoûls! »

Ce combat a eu pour résultat de démoraliser pour trois semaines l'armée russe, qui n'a plus défendu aucun passage jusqu'à Sébastopol. Là, le maréchal s'est rembarqué mourant et il était mort avant d'arriver à Constantinople... Paix aux morts!... Bien qu'il eût une mauvaise réputation, il faut cependant dire qu'il était favorisé par une bonne étoile, que tout lui réussissait, qu'il avait beaucoup de finesse et d'intelli-

gence, une activité du diable et une audace d'enragé, qui suppléait en lui les talents militaires. Sans lui, jamais personne n'eût osé entreprendre l'expédition de Crimée, qui était folle selon toutes les apparences, et la guerre aurait duré plusieurs années de plus, et on eût perdu plusieurs années; au lieu qu'une seule suffira.

Grâce à tant de témérité et d'audace, l'armée a commencé l'investissement de Sébastopol le 1er octobre. Le 5, nouveau coup d'audace : on a tourné la ville, partie en débarquement, partie par un mouvement de flanc difficile, où les Russes pouvaient nous tuer immensément du monde; mais le coup a été si hardi qu'ils n'y ont encore rien compris, et qu'ils ont laissé l'ennemi traverser un profond défilé sans lui tuer un homme; c'est cette suite de bonheur inespérable qui faisait dire à un général français, que, si l'expédition réussissait, ce serait un malheur pour les principes, parce qu'après cela, le premier fou venu se croirait enfin autorisé à tout entreprendre contre les règles, et à mettre le monde à sa merci. Je crois que ce général était bien sévère, qu'il parlait un peu comme les médecins de Molière, et que son stoïcisme disparaîtra entièrement dès que les bulletins de la victoire auront parsemé son uniforme de nouvelles étoiles.

Maintenant, les tranchées sont ouvertes. La marine débarque pour le siège quatre-ving-dix pièces de 80 [1] et les matelots nécessaires pour les desservir; ce sont les deux plus belles batteries de siège. La flotte anglaise en fait autant. Hier, j'ai été visiter mes marins à la tranchée, pour voir la ville de plus près; deux boulets m'ont couvert de terre : « A votre adresse, monsieur l'abbé », disait un zouave. « En votre honneur, monsieur l'aumônier », dit un matelot. Puis, quand il fallu sortir définitivement des travaux avec mon commandant, c'était, durant une heure, une grêle de bombes, de boulets et d'obus, qui nous a forcés plus de vingt fois de nous coucher à terre. Le soir, un bâtiment à vapeur, le *Cafarelli*, qui allait rôder de nuit les baies (*sic*) qui entourent Sébastopol,

1. Le groupe de gros calibre (à cette époque, les pièces étaient désignées par le poids du projectile, et non par le calibre de l'âme) était formé de pièces de 80 (obusiers), qui armaient les batteries basses des vaisseaux de ligne; il en fut débarqué une sur deux; c'était la batterie de brèche.

ayant échoué, je demandai de m'y transporter, et on me l'accorda parce qu'on s'attendait à voir le pauvre bâtiment démoli pendant la nuit par les quatre forts russes qui le dominaient. Mais quoique le clair de lune fût magnifique, ces pauvres Cosaques n'ont rien compris à la manœuvre; ils ont cru à une attaque pour le lendemain matin, à laquelle ils se sont préparés toute la nuit, et ils ont laissé dix chaloupes, quatorze canots et un bâtiment à vapeur manœuvrer toute la nuit pour tirer le *Cafarelli* des roches. Il a fallu jeter à l'eau ses canons, ses ancres, ses chaînes, ses vergues, et débarquer tout son matériel. Enfin, au moment où le jour commençait à poindre, par un effort suprême, on envoya un officier intrépide de l'*Alger* pêcher les canons, les ancres et les chaînes du *Cafarelli*; comme la corvée était très exposée, j'ai demandé à l'accompagner. C'est là que je reçus votre lettre et de nouveaux boulets.

16 octobre 1854.

J'ai accompagné hier mon commandant et l'amiral Bruat à la baie Chersonnèse, où ils allaient en reconnaissance pour aviser aux moyens de retirer le navire autrichien. C'est là que nous avons fait connaissance avec les *bombes-Schrapnell*, nouveau système de combustible effrayant, inventé par un officier français qui a vendu sa recette aux Russes pour un million. Il n'en faut pas deux pour faire sauter un bataillon. Elles éclatent et rebondissent trois fois, embrassant un rayon de plus de cent mètres qu'elles criblent de balles : les dernières de l'une d'elles sont tombées à nos pieds. Puis, il en est tombé une dizaine d'autres autour de nous. L'amiral m'a expédié vers un général pour l'amener sur les lieux et s'entendre avec lui; l'un a envoyé ses marins pour retirer le navire pendant la nuit et le défendre des Russes; l'autre, un bataillon et une compagnie de chasseurs pour appuyer les matelots en cas de besoin, et j'ai encore bivouaqué cette nuit-là avec la corvée, sans être inquiété par les Russes. Le bâtiment a encore été retiré de leurs griffes sans qu'ils s'en soient aperçus.

ABBÉ DEJERINE

(La fin prochainement.)

LES JEUNES ALGÉRIENS

Nous étions attablés devant le café d'une petite ville algérienne. Tandis que nous discutions la question indigène, la foule paisible des fins d'après-midi, flânant dans la rue comme dans un patio, nous prêchait par l'exemple la conciliation. Les burnous frôlaient les vestons de colons ou de fonctionnaires. Une Mauresque voilée se frayait sans peur un chemin à travers la cohue, en quête de quelque épicerie mozabite. Sur un banc, un charretier espagnol, au serre-tête écarlate, le menton appuyé sur l'estomac, cuvait son vin auprès de deux notables indigènes, en ample culotte turque, qui causaient à voie basse en gesticulant des doigts. Pareils à une volée de moineaux qui s'abat sur le crottin, les petits cireurs arabes se disputaient les chaussures de toute religion, sous le regard indulgent du soleil d'octobre. L'un d'entre nous, dont j'avais mal saisi le nom, prit à son tour la parole : « Il n'est pas facile à un indigène, commença-t-il sentencieusement, de renier les traditions islamiques sans rompre aussi d'une part avec sa famille, de l'autre... » Le discours s'annonçait long et balancé. A son accent un peu traînant, à sa manière judicieuse de raisonner, autant qu'à son teint d'homme du Nord, je jugeai que notre compagnon avait dû voir le jour entre Lyon et Genève. A coup sûr, il connaissait bien le pays. Le lendemain seulement,

j'appris qu'il n'était pas Lyonnais, mais Kabyle. C'était un Jeune Algérien.

Nombreux sont aujourd'hui les indigènes d'Algérie qui acceptent ce nom. La plupart, à vrai dire, ne vont pas jusqu'à se confondre avec les Français de la colonie. Ceux-là mêmes qui se font naturaliser renoncent rarement à porter la chéchia, seule pièce du costume oriental que leur impose l'islam. Mais entre la société française, mêlée d'ailleurs de sang étranger, et la vieille société musulmane, tout entière orientée vers le passé, il y a place en Algérie pour une terre nouvelle où les deux civilisations se rencontrent. Cette terre est en train de se peupler rapidement. Si lente qu'ait été en Algérie la diffusion de l'instruction primaire[1], un nombre croissant de jeunes musulmans apprend chaque année à épeler le français et les rudiments de la culture européenne. Certains d'entre eux passent ensuite par l'une des trois médersas d'Alger, de Constantine et de Tlemcen, où les futurs magistrats indigènes reçoivent un enseignement franco-arabe. D'autres, se destinant à l'enseignement, entrent à l'École normale d'instituteurs de la Bouzaréa, à Alger. Quelques-uns enfin vont au lycée et de là dans nos facultés françaises. On compte désormais parmi les indigènes plusieurs docteurs en médecine et en droit, des agrégés d'arabe, des professeurs diplômés de médersa et des instituteurs, des officiers et des interprètes militaires, des interprètes judiciaires, des commis d'administration, des journalistes ou simplement des agriculteurs et des artisans pourvus les uns du certificat d'études primaires, les autres, moins nombreux, du baccalauréat[2]. Il arrive souvent que, l'âge venant ou

1. On ne comptait en 1911 dans les écoles primaires de l'Algérie que 37 251 garçons et 3 527 filles indigènes (*Exposé de la situation générale de l'Algérie en 1911*). On est loin des 120 000 enfants que demandait Burdeau. Au sujet de cette crise de l'enseignement indigène, voir, dans la *Revue des sciences* du 30 octobre 1912, le remarquable article de M. A. Bel, Directeur de la médersa de Tlemcen.

2. Les arabophobes reprochent à l'enseignement indigène de faire des déclassés et des candidats aux fonctions publiques. C'est là une accusation gratuite. M. Ardaillon, recteur de l'Académie d'Alger, a bien voulu me communiquer une statistique portant sur 50 écoles indigènes de la Grande Kabylie et arrêtée au 31 décembre 1909. De cette statistique il ressort que sur 13 051 élèves sortis de ces écoles depuis leur fondation (la plus ancienne est celle de Tizi Ouzou fondée en 1861), on comptait 8 402 cultivateurs, 1 670 commerçants, 1 727 artisans, 400 fonctionnaires, 252 étudiants,

simplement le mariage, ces indigènes instruits reviennent à l'islamisme étroit et, comme on dit là-bas, « reprennent le burnous ». Mais les autres restent fidèles à la civilisation qui les a formés. Qu'ils soient de grande famille, ou, ce qui est plus fréquent, d'origine modeste, ils commencent à se sentir unis par des sentiments communs. Ils fondent des sociétés. A l'exemple des Jeunes Tunisiens qui les ont devancés sur ce point, ils ont leurs journaux, l'*Islam*, fondé en 1909, le *Rachidi*, fondé en 1910. On les a déjà vus prendre part à des démarches collectives d'un caractère politique. Demain, ils formeront un parti, peut-être une classe. L'Algérie, la France doit compter avec eux.

Que pensent-ils? Que veulent-ils? Songent-ils, comme les en accusent leurs adversaires, à imiter les Jeunes Égyptiens de Mustapha Kamel et de Mohamed Farid et à préparer la ruine de la domination française dans l'Afrique du Nord? La France peut-elle au contraire compter sur leur concours? C'est là un délicat problème de psychologie[1]. Nulle situation n'est à coup sûr plus émouvante que celle de ces hommes placés à la limite de deux mondes. Cette situation me semble expliquer non seulement leur état d'âme, mais les difficultés qu'ils rencontrent soit en eux-mêmes, soit au dehors.

***

Ce qui les caractérise en effet, c'est qu'ils ne veulent ni ne peuvent abandonner l'islam, et que néanmoins, à la différence des Jeunes Égyptiens, ils donnent à la domination fran-

99 domestiques, 156 militaires et 146 perdus de vue ou décédés. — Une enquête analogue conduite en Tunisie en 1900 par la Direction de l'enseignement a également démontré que 4 p. 100 seulement des indigènes sortis des écoles françaises exerçaient des professions libérales ou étaient pourvus d'emplois administratifs (*L'Enseignement public en Tunisie*, par L. Machuel. Tunis, 1906, p. 87).

1. Le seul ouvrage qui ait traité la question avec impartialité, est, à ma connaissance, celui de M. Ismael Hamet, *Les Musulmans français du nord de l'Afrique* (Armand Colin, 1906). Un publiciste algérien, M. André Servier, a publié l'an dernier à Constantine, sous le titre : *Le nationalisme musulman en Égypte, en Tunisie, en Algérie*, une étude hostile aux Jeunes Algériens.

çaise dans l'Afrique du Nord une adhésion dont on n'est pas en droit de suspecter la sincérité.

Cette fidélité à l'islam se justifie en partie par des raisons d'ordre matériel. En jetant la chéchia aux orties, la plupart d'entre eux s'exposeraient à des mésaventures. « Pourquoi faites-vous semblant d'être musulman? » demandais-je à l'un d'entre eux qui ne cachait pas son incrédulité. « Et que dirait ma clientèle? » me répondit-il en riant. Il était avocat et ne comptait guère de clients que parmi les indigènes. S'il eût affiché son anticléricalisme ou seulement sollicité la naturalisation — qui oblige tout musulman à renoncer à son statut personnel et par là à se dérober à certaines prescriptions juridiques du Coran, — il eût risqué de devenir un avocat sans cause. Eût-il retrouvé son gagne-pain parmi les Européens? Pour le croire, il faudrait tout ignorer du monde algérien. Non seulement un médécin ou un avocat d'origine indigène se trouve, dans la société européenne, aux prises avec la redoutable concurrence de ses confrères français, mais il se heurte, quoi qu'il fasse, à une défiance difficile à désarmer. Il en est de même dans la plupart des professions. Rompre avec l'islam, serait pour le plus grand nombre des indigènes se condamner à de sérieux embarras.

Mais la vieille société qui les a nourris les retient encore par d'autres liens plus subtils. De toutes les religions, l'islam est peut-être celle qui enserre plus étroitement la famille. Elle règle non seulement les croyances et la morale, mais les relations juridiques et notamment le droit successoral. Aussi est-il impossible à un indigène de la renier, sans du même coup s'éloigner à jamais des siens. Il devient un renégat, un *m'tourni*, que ses propres parents ne veulent plus connaître. J'ai rencontré un instituteur d'origine kabyle qui s'était fait naturaliser français et qui avait épousé une française. De tels exemples sont rares, et pour cause. « Je ne suis jamais retourné dans mon village, me disait-il; on m'aurait fait un mauvais parti. Mon père est mort sans me permettre de le revoir. » Trop stoïque pour se plaindre, sincère et logique à la façon d'un janséniste, il ne témoignait aucun regret de la détermination qu'il avait prise. Il souffrait pourtant de son isolement moral et demandait à quitter l'Algérie. On conçoit que la plupart

hésitent à s'imposer ce héroïque effort. « Peut-être mes enfants, si jamais j'en ai, pourront-ils solliciter la naturalisation, me disait un autre jeune indigène d'excellente famille, mais je vous avoue que, quant à moi, je n'en ai pas le courage : je ruinerais la situation de mon père et lui causerais un vif chagrin. Il faut laisser les années faire leur œuvre. » Nul doute qu'il n'entre dans ce sentiment autant de délicatesse que dans celui du libre penseur européen qui fait baptiser ses enfants pour ne pas causer à des êtres chers une peine inutile.

Le même rapprochement permet de pénétrer plus avant dans l'âme des Jeunes Algériens et de comprendre pourquoi, ayant cessé de croire à la lettre du Coran, ils conservent cependant un culte secret pour les traditions de leur enfance. On a parfois opposé la religion musulmane au catholicisme en signalant qu'elle fait appel à la raison et à la passion plus qu'à la sensibilité et qu'elle n'est la source d'aucune effusion de la créature vers Dieu [1]. Ce contraste ne me paraît vrai qu'en gros. Comme le christianisme, l'islam prend l'homme par les entrailles. Ceux qui sont nés à l'ombre de son apaisante poésie, de son haut idéal moral, qui ont été un instant les parcelles vivantes de ce grand vase sonore dont on ne peut effleurer le bord sans qu'il vibre tout entier, gardent au fond du cœur, une fois leur croyance disparue, la vénération du passé. Voici en quels termes curieux un Jeune Algérien, dans une confession inédite, explique pourquoi il se résout à suivre la morale positive de l'Occident plutôt que la morale coranique : « Pour l'un (le musulman orthodoxe), écrit-il, la vie est un instant très court qui nous a été donné autant pour prier que pour travailler et jouir de l'existence. C'est une chose vaine à laquelle il n'attache aucune importance. Pour l'autre (le positiviste), le plaisir de bien vivre est tout ici-bas : il n'y a point de véritable bonheur en dehors d'une vie toujours plus perfectionnée et toujours plus harmonieuse... Nous ne voulons pas laisser supposer par là que si le milieu européen nous attire, c'est parce qu'il satisfait en nous un degré de perversion naturelle, mais nous constatons avec mille regrets que notre société est trop sévère pour des choses souvent insigni-

1. Cf. *L'Œuvre Française en Algérie*, par R. Aynard, p. 53.

fiantes. *Ses principes sont trop élevés pour de vulgaires mortels comme nous, presque surhumains et partant accessibles à peu de gens. Il faudrait être un demi-dieu pour être un bon musulman dans toute l'acception du terme*[1]. » Nul mépris dans tout cela pour la morale islamique. On sent au contraire que ceux-là mêmes qui viennent à la civilisation française et qui rejettent avec mépris le maraboutisme grossier, si puissant encore dans l'Afrique du Nord, restent liés au monde musulman par leurs fibres les plus profondes. Chez certains d'entre eux, par exemple chez les Koulouglis qui vivent à l'ombre des oliviers argentés de Tlemcen et qui s'enorgueillissent d'avoir du sang turc, cette affinité morale avec d'autres peuples musulmans se double d'une parenté de race. Le plus souvent toutefois, il ne s'agit là que de l'empreinte laissée sur la sensibilité par l'éducation première. Tels ces catholiques ou ces protestants, affranchis du dogme étroit, qui éprouvent encore, plus ou moins consciemment, les sympathies et les antipathies commandées par leur ancienne religion.

Les Jeunes Algériens sont donc des musulmans. Il serait aussi vain que dangereux de leur en faire un grief. Doit-on dès lors les considérer comme hostiles à la France ? La conclusion est pour le moins osée. En fait, bien des raisons qui, en Égypte, ont jeté les musulmans émancipés dans le nationalisme, travaillent au contraire, en Algérie, à les rapprocher de la métropole. La première, que l'on ne saurait trop souligner, est que l'occupation anglaise apparaît aux Jeunes Égyptiens comme passagère, tandis que les Jeunes Algériens se considèrent comme Français. La pensée profonde de Bugeaud : « Faire de l'Algérie une terre française en y implantant une forte population de colons », a certainement porté ses fruits. La tâche était sans doute moins malaisée qu'en Égypte où les indigènes avaient une histoire et une conscience nationale avant l'arrivée des Anglais. Elle n'en est pas moins digne d'admiration. Nés sous la domination française, environnés d'agriculteurs pour la plupart français qui ont pris racine dans le sol africain, les Jeunes Algériens se sentent en présence d'un fait irrévocable. La réflexion leur conseillerait au besoin de ne pas chercher à

1. Ces citations sont extraites d'un rapport inédit sur les questions indigènes, rédigé l'an dernier par un Jeune Algérien, M. Chérif Benhabilès.

sortir du groupe national dont ils font actuellement partie. « Aurions-nous le moindre intérêt à ce que l'Algérie cessât d'être française? me disait l'un d'eux, qu'irritaient les accusations de la presse arabophobe. Nous savons fort bien que nous ne ferions que changer de maîtres. Nous deviendrions les sujets de l'Allemagne ou de l'Italie. Des millions d'immigrants européens s'abattraient sur nos provinces et refouleraient les indigènes. Croyez-vous que ce soit désirable? » Quand bien même on soupçonnerait les Jeunes Algériens de complaisance dans leurs déclarations de loyalisme, ce raisonnement serait une garantie de leur fidélité. A la différence des Jeunes Égyptiens, qui croient pouvoir vivre indépendants, ils ne souhaiteraient la chute de la domination française que le jour où tout autre joug leur semblerait moins odieux.

La civilisation française exerce d'autre part sur eux une indéniable attraction. On sait qu'il en est de même dans tout l'Orient. En Algérie, où l'enseignement primaire est donné non pas en arabe, comme en Égypte, mais en français, le prestige de notre culture conquiert plus aisément encore ces jeunes et ardents cerveaux. Il serait difficile de dire pourquoi cette culture leur convient mieux que celle de l'Angleterre. Peut-être leur imagination est-elle sensible au côté théâtral de la Révolution française et des idées qu'elle a lancées dans le monde. Il en est qui apprécient surtout notre goût de la logique. D'autres opposent au puritanisme des Anglo-Saxons notre large indulgence. Toujours est-il qu'un jeune indigène épouse notre façon de penser aussi aisément qu'il chausse des bottines européennes. S'il se donne jamais un tort à notre égard, ce sera celui d'aller tout droit jusqu'aux extrêmes de nos hardiesses politiques. Les Berbères ont rarement montré de la modération et l'on sait qu'ils passèrent jadis maîtres en fait d'hérésie. L'intérêt passionné qu'éveilla l'affaire Rousset[1] chez quelques instituteurs indigènes permet d'augurer que les doctrines révolutionnaires recruteront des adeptes dans leurs rangs. Cet excès même est un hommage indirect rendu à la France.

1. On se rappelle que le soldat Rousset avait été condamné pour faux témoignage et que le conseil de guerre de Constantine reconnut l'an dernier son innocence.

Si l'on veut saisir sur le vif l'état d'esprit en apparence contradictoire, simple au fond, de ces musulmans francisés, il faut lire certains discours prononcés par les membres de la *Toufikya*[1]. Cette jeune société se propose « d'unir les indigènes désireux de s'instruire, de développer en eux les notions scientifiques et sociales »[2]. Dans son discours d'inauguration le docteur Bentami, président de l'œuvre, en précisait ainsi l'esprit :

L'élite de la nouvelle génération musulmane, élevée et grandie sous l'influence bienfaisante de l'instruction française, a pensé qu'elle avait un devoir impérieux à remplir. Des jeunes gens venus à Alger de diverses régions de l'Algérie et de la Tunisie pour compléter leurs études, se sont demandés s'ils devaient rester étrangers les uns aux autres. Chacun de nous, se sont-ils dit, ne pourrait-il contribuer à répandre autour de lui ces notions littéraires et scientifiques qu'il reçoit de ses maîtres français, arabes et kabyles?... Cette jeunesse, avide de s'instruire et d'instruire, se répandrait demain dans le pays. Elle constituerait l'élite de la société musulmane. Elle continuerait à jouer le rôle qu'elle aurait appris ici. Elle donnerait aux musulmans arriérés l'exemple du dévouement. Elle dissiperait les méfiances nourries ou entretenues par l'ignorance[3].

S'agit-il de creuser un fossé entre cette élite, d'une part, et, de l'autre, l'islam ou la France ? Le programme des conférences publiques organisées par la *Toufikya* depuis avril 1911 suffirait à prouver le contraire. La première, faite par M. Peltier, professeur à l'école de Droit, traitait des « Avantages qu'il y a à se connaître les uns les autres ». M. Gasmi, instituteur, parla plus tard de « la civilisation arabe » ; M. Soualah, professeur agrégé d'arabe, des « caractères des musulmans actuels dans le monde » ; M. Brantki, instituteur, de « la littérature antéislamique ». A côté d'une série de trois conférences faites

1. Il existe à Alger deux ou trois sociétés franco-indigènes : l'Avant-Garde, société de gymnastique et de préparation militaire franco-arabe, fondée en 1895 ; la *Rachidia*, association amicale des anciens élèves des écoles indigènes d'Alger et d'Algérie, fondée en 1902. Toutes deux jouissent du patronage officiel. La *Toufikya* (la Concorde), association de bienfaisance et d'éducation littéraire et scientifique, fondée en 1908, a été réorganisée en 1911 par les Jeunes Algériens ; elle comptait 200 adhérents en janvier 1912.

2. Art. 2 des statuts.

3. *L'Islam*, 8 mai 1911.

par le même professeur français, M. Peltier, sur l'Imamat ou droit public musulman, on en trouve une de M. Aïtkaci, étudiant en droit de l'Université de Paris, sur la peine de mort, et une autre de M. Maachou, étudiant en médecine, sur Bonaparte en Égypte. Mais le sens de l'œuvre entreprise fut mieux défini encore au cours d'un banquet donné au docteur Bentami le 25 février 1912. Le président de la *Toufikya* avait été de la part d'un fanatique l'objet d'un attentat qui faillit lui coûter la vie. Dans un discours où se trahit son émotion, M. Soualah, vice-président, parla de l'idéal qu'ont les membres de la jeune société. Ils veulent faciliter « la pénible ascension d'une race ignorante que guide, à travers les ronces et les embûches, vers un idéal de bonheur, le génie civilisateur du Peuple émancipateur de la raison ».

Cet idéal, poursuivit-il, peut être réalisé en éteignant les haines et en associant intimement les éléments franco-arabes. Là réside la condition essentielle de prospérité et de tranquillité pour l'avenir du magnifique Empire Français baigné par la Méditerranée.

Parmi les nombreuses lettres de félicitations venues de plusieurs points de l'Algérie et de la Tunisie, celle de Tlemcen contenait le passage suivant :

Nous suivons ici avec un très vif intérêt l'œuvre d'entente, d'éducation sociale et d'émancipation que poursuivent sans relâche les dévoués membres de Comité de la Toufikya et nous faisons des vœux bien sincères pour la réalisation de leur noble idée. Cette idée est aussi la nôtre, comme elle est aussi celle de tout bon Musulman élevé dans le culte des idées françaises et possédant, dans son cœur, la plus grande reconnaissance pour cette noble France qui est malheureusement souvent mal servie par ses propres enfants qui ne voient, hélas! que l'intérêt personnel et immédiat et qui nous considèrent comme des révoltés (sic). Nous souffrons aussi d'être incompris par beaucoup de nos coreligionnaires qui nous prennent pour des Houffâr (mécréants); mais peu importe, que cela ne nous décourage pas et créons le plus de Toufikyas possible. C'est le seul moyen de travailler au relèvement de notre race, à la prospérité et à la grandeur de notre patrie adoptive, la France[1].

Assouplir l'islam et l'adapter peu à peu à la civilisation

1. *L'Islam*, 3 mars 1912.

française, telle est donc l'ambition dont se font gloire les Jeunes Algériens. L'idée que les doctrines musulmanes ne sont pas dans leur essence hostiles au progrès ne leur est sans doute pas personnelle. Le général Khereddine l'exprimait en Tunisie dès 1868[1]. On la retrouve depuis quelques années dans tous les pays d'islam. Mais elle prend en ce moment en Algérie une forme plus précise. Que ce soit ou non une gageure, les musulmans instruits entendent concilier deux sentiments que certains prétendent inconciliables : l'attachement à la France, patrie de l'esprit positif, et l'attachement à la vieille croyance exclusive qui, après des siècles de combat, s'est emparée pour longtemps de la rude âme des Berbères[2].

*
* *

De là leur attitude politique. On ne saurait à vrai dire parler dès maintenant d'un parti jeune algérien. Les Musulmans francisés sont encore trop peu nombreux pour avoir pu songer à se donner une organisation complète. Le régime administratif sous lequel ils vivent ne leur laisse d'ailleurs qu'une demi-liberté d'action ; fonctionnaires indigènes, ils courent le risque, s'ils formulent des critiques, d'être aussitôt destitués ; simples particuliers, ils demeurent, à moins d'être naturalisés, sous la menace de l'internement, cette forme algérienne de la lettre de cachet. Tels des écureuils en cage. Mais, à défaut d'un parti, il existe néanmoins une opinion jeune indigène qui se manifeste tant bien que mal, tantôt par des articles parus dans *l'Islam* ou *le Rachidi*, tantôt par des pétitions adressées aux autorités algériennes et au Parlement. De récents événements ont mis en lumière ses tendances, on pourrait dire son programme.

Le premier acte politique des Jeunes Algériens aura consisté à réclamer la conscription des indigènes. L'apparition du projet Messimy avait été en 1907 l'occasion de quelques péti-

1. Dans son curieux ouvrage : *Le plus sûr moyen pour connaître l'état des nations*. Paris, 1868.

2. Sur la lenteur de la conquête islamique dans le Maghreb, voyez l'*Islam Algérien*, par Edmond Doutté. Alger, 1900, p. 28.

tions hostiles signées par de Vieux Turbans. Le 31 janvier 1908, un certain nombre de jeunes indigènes adressaient au gouverneur général la contre-pétition suivante :

Monsieur le Gouverneur,

Lorsque la France, dans l'intérêt supérieur de la défense nationale, crut devoir envoyer en Algérie une commission pour y étudier un mode de recrutement obligatoire des indigènes, quelques voix discordantes s'élevèrent parmi nos coreligionnaires. Il ne nous appartient pas de manifester ici la réprobation que ces protestations nous inspirent. Nous voulons uniquement, M. le Gouverneur général, vous faire part de notre confiance absolue en la métropole et en son éminent représentant.

Nous sommes persuadés que l'intérêt indigène trouvera son relèvement dans l'intérêt français. Le service militaire obligatoire sera volontairement accepté par nous, car nous y voyons une preuve de confiance que nous tenons à justifier. Si la France a besoin de ses enfants adoptifs, ils ont encore plus besoin d'elle et ils s'en remettent à sa générosité.

Puisse le sacrifice de notre sang être la preuve du rapprochement de nos cœurs[1] !

En réclamant ainsi le service obligatoire, les signataires de la contre-pétition avaient sans doute l'espoir que la France leur accorderait en retour des compensations d'ordre politique. La délégation jeune algérienne qui se rendit l'an dernier à Paris ne s'en est point cachée. Peu importe toutefois. Ce qui est digne d'attention c'est que, pour obtenir le relèvement de leur condition, les jeunes musulmans d'Algérie ont pris un chemin exactement opposé à celui qu'ont choisi les Jeunes Égyptiens. Ils auraient pu, à l'exemple des gens d'Égypte, tenter de se tailler une popularité aux dépens de la France en combattant toute mesure destinée à rapprocher davantage les indigènes de la Métropole. Nul doute qu'une campagne contre la conscription eût éveillé parmi leurs coreligionnaires de nombreux échos. Ils ont préféré une autre méthode. Le salut de leur race leur est apparue non pas dans une vaine agitation nationaliste, mais au contraire dans un resserrement des liens qui unissent les Français de France et les indigènes algériens.

1. *Le Rachidi*, octobre 1911.

Non contents de demander à servir sous les drapeaux, ils songent dès aujourd'hui, d'après ce que m'ont dit plusieurs d'entre eux, à proposer que les indigènes fassent leur service en France. Même énergie dans la campagne qu'ils mènent pour la diffusion de l'instruction française dans les villes comme dans le *bled*. Les écoles de moniteurs que l'on a multipliées en Algérie depuis 1908 au préjudice des écoles principales et qui, au dire des autorités universitaires elles-mêmes, ne donnent aux indigènes qu'un enseignement au rabais, n'ont pas eu d'adversaires plus résolus. On les a vus ouvrir des souscriptions au bénéfice des victimes de la *Liberté* et de l'aviation militaire, une autre pour l'érection d'un monument en l'honneur du recteur Jeanmaire, créateur de l'enseignement des indigènes en Algérie. Ils entendent ne laisser passer aucune occasion de prouver qu'ils sont français de cœur et d'esprit.

Il est vrai qu'un bon nombre d'entre eux ont pris part à une souscription au bénéfice du Croissant rouge et qu'on les a vus mentionner dans une affiche électorale les « frères de Tripolitaine ». Gros scandale dans les milieux arabophobes. Mais leurs sentiments musulmans apparaissent mieux encore à travers le cahier de revendications qu'ils soumirent l'an dernier au Parlement.

S'ils n'avaient pas tenu à conserver leur statut personnel musulman, ces revendications auraient pu tenir en une ligne. En retour du service militaire obligatoire, ils auraient demandé pour les indigènes la naturalisation en masse. Ils ne l'ont point fait. Ce n'est pas qu'ils soient hostiles à la naturalisation. Quelques-uns d'entre eux ont déjà acquis la qualité de citoyens français sans cesser, pour cela, de se regarder comme musulmans. Les autres ne cachent pas leur désir de voir l'administration algérienne accorder cette qualité à tous ceux qui la demanderont au lieu de se montrer avare de cette faveur, comme elle le fait encore aujourd'hui. Toutefois la naturalisation est, au point de vue de l'orthodoxie musulmane, un acte d'audace. Elle doit rester un acte individuel. Aussi les délégués musulmans ont-ils insisté sur un autre ordre de compensations. Leur manifeste réclame d'abord une modification complète du régime répressif actuellement en vigueur :

Les Indigènes algériens, écrivent-ils, sont soumis, quant à la répression des crimes, délits et contraventions, à des lois d'exception qui s'écartent sensiblement du droit commun. C'est ainsi que le système dit de l'Indigénat crée pour eux des contraventions spéciales qui sont jugées, non pas par les juridictions ordinaires, mais par des agents de l'ordre administratif, ce qui constitue une violation du principe de la séparation des pouvoirs.

D'autre part, ils relèvent de juridictions dites tribunaux répressifs et cours criminelles dont la procédure ne présente pas toutes les garanties d'une instruction régulière.

Remarquons que ces lois et tribunaux d'exception ne remontent pas à l'époque de la conquête, mais seulement à 1881 et à 1903.

Il existe, en outre, une peine spécialement appliquée aux Indigènes, l'internement administratif, qui n'est prévue par aucun texte et dont l'application n'est soumise à aucune forme de procédure. En effet, il suffit d'un arrêté du Gouverneur général pour arracher un homme, fût-il des plus notables, à sa famille, à ses occupations, et, sans lui permettre de s'expliquer et de se défendre, l'envoyer, pour une durée indéterminée, dans un pénitencier spécial ou dans une localité éloignée de son foyer et de ses affaires avec résidence forcée.

Ils attirent ensuite l'attention du Parlement sur l'insuffisance de la représentation indigène en Algérie :

Il existe en Algérie des corps constitués au sein desquels les Indigènes sont censés être représentés. C'est ainsi que dans les Conseils municipaux ils peuvent avoir le quart des sièges sans toutefois que le nombre de leurs représentants puisse excéder six.

Dans les Conseils généraux, le nombre des représentants indigènes est invariablement fixé à six.

Dans les Délégations financières, qui comptent 69 membres, ils disposent de 21 sièges occupés : 15 par des Délégués arabes et kakyles élus, et 6 par des agents, nommés par le Gouverneur général pour le territoire militaire.

Au Conseil supérieur, qui comprend 59 membres élus ou nommés, il n'y a que 7 membres indigènes, dont 4 appartenant aux Délégations financières et élus par elles, et 3 nommés par le Gouverneur général pour le territoire militaire.

Comme on le voit, les Indigènes n'ont pas, dans les Assemblées locales, une représentation effective et utile.

Par leur petit nombre, les élus musulmans forment partout une minorité infime qui ne peut sérieusement influer sur le vote. De plus, ne participant pas à l'élection des Maires et des Adjoints, ils

ne peuvent exercer aucune action sur l'orientation de l'Administration communale.

Quant à leur désignation, elle émane d'un Collège trop restreint pour offrir de sérieuses garanties d'indépendance.

En effet, le Collège électoral comprend :

a) Pour les Conseils municipaux : les fonctionnaires et les retraités, les propriétaires fonciers et les fermiers, et les titulaires de la croix de la Légion d'honneur ou d'une médaille commémorative. Sont exclus les commerçants, les manufacturiers et les personnes qui occupent des situations libérales : un avocat, un docteur en médecine, un grand négociant ne sont pas électeurs.

b) Pour les Conseils généraux, le Collège comprend : les Conseillers municipaux au titre indigène et les adjoints indigènes. Mais, comme ces derniers sont tous fonctionnaires relevant directement du Préfet, et qu'ils forment la majorité dans toutes les circonscriptions algériennes, le candidat présenté par l'Administration est seul assuré du succès. C'est, d'ailleurs, ce qui explique que les Conseillers généraux et les Délégués financiers indigènes sont, pour les neuf dixièmes, des fonctionnaires, et, par conséquent, dans une situation de dépendance absolue vis-à-vis de l'Administration. En réalité, les Conseillers géneraux indigènes continuent à être, comme auparavant, des représentants désignés par l'Autorité administrative.

Telle est la composition de la représentation indigène.

La population musulmane demande :

1° Que le Collège électoral soit élargi ponr assurer l'efficacité et la sincérité du vote ;

2° Que le nombre des représentants indigènes soit porté, dans les Assemblées algériennes, aux deux cinquièmes de leur effectif ;

3° Que le Collège électoral soit composé de la même façon pour les élections à toutes les Assemblées algériennes. Au cas où une élection au second degré serait jugée nécessaire pour la désignation des Conseillers généraux et des Délégués financiers, le droit de vote ne devrait appartenir qu'aux Conseillers municipaux élus, à l'exclusion des Adjoints indigènes ;

4° Que les Conseillers municipaux indigènes aient le droit de prendre part à l'élection des Maires et des Adjoints ;

5° Que les mandats publics soient déclarés incompatibles avec les fonctions de Caïd et d'Adjoint indigène ;

6° Que les Indigènes soient représentés au Parlement français, ou qu'il soit créé à Paris un Conseil où les Musulmans d'Algérie seraient représentés par des mandataires élus par eux ;

7° Que ceux qui auront satisfait à l'obligation du service militaire, par voie d'appel ou d'engagement volontaire, aient le droit

d'opter pour la qualité de citoyen français sans être soumis aux formalités actuelles et sur une simple déclaration.

Enfin les délégués demandent en troisième lieu que les inégalités fiscales soient supprimées en Algérie et que charges et profits soient désormais équitablement répartis entre les habitants sans distinction de race et de religion [1].

Le sens de ce programme est clair. Parlant au nom de tous ceux de leurs coreligionnaires qui ont épelé dans nos écoles la Déclaration des droits de l'homme, les Jeunes Algériens tiennent à la France le langage suivant : « Nous sommes prêts à payer l'impôt du sang; nous voulons par cet acte décisif prouver que nous nous donnons sans réserve à notre patrie adoptive. A votre tour, faites-nous confiance. Ce que nous attendons de vous, ce n'est pas seulement que vous permettiez à tous ceux d'entre nous qui sont prêts à abandonner leur statut personnel d'obtenir sans difficulté la qualité de citoyen français. Nous souhaitons et nous méritons plus. Tous les indigènes non naturalisés sont soumis à un régime répressif d'exception ; ils sont insuffisamment représentés ; ils supportent des charges fiscales que ne connaissent pas les Européens et les Juifs de la colonie. Supprimez ce régime d'exception, donnez-nous une représentation raisonnable, égalisez les impôts. L'équité vous le commande, votre intérêt aussi. Car pour attacher vos sujets à la métropole, pour accélérer leur évolution, le meilleur moyen n'est pas de nous imposer une rupture soudaine avec nos traditions : il consiste à nous permettre de défendre nos droits, sans cesser pour cela d'être musulmans. »

C'est ainsi qu'apparaît dans le domaine de la politique la dualité de sentiments qui caractérise le jeune islam algérien. Mais l'existence n'est aisée qu'aux hommes tout d'une pièce. Les Jeunes Algériens en font aujourd'hui la douloureuse expérience.

1. Ce manifeste a été publié sous le titre : *Notes sur les mesures demandées par les musulmans français de l'Algérie en compensation de la Conscription militaire.* Juin 1912.

*
* *

Leur premier ennemi est en eux-mêmes. Dans quelle mesure doivent-ils se conformer aux obligations de l'islam? Dans quelle mesure adopter les mœurs européennes? Chacun d'entre eux traverse des heures d'hésitation que trahissent certaines confidences. Le plus curieux symptôme de cette inévitable crise morale est peut-être celui qui se manifeste à propos du mariage. Les Musulmans se marient ordinairement jeunes. Rigoureuse pour l'amour illicite, la loi musulmane a fait du mariage une institution commode dont les croyants usent d'un cœur plus libre que le nôtre. Et cependant un nombre croissant de Jeunes Algériens se condamnent au célibat. Pourquoi? C'est que l'instruction a creusé un fossé profond entre l'indigène francisé et la femme musulmane, restée inculte. Il a le choix entre deux types de femme : la citadine et la femme du bled. La première est la moins barbare des deux. « Elle va dans les magasins, écrit M. Chérif Benhabilés[1], examine l'étalage ordonné des marchandises, circule dans les rues, où des dames européennes passent pressées et courent vaquer à leurs affaires, elle pénètre dans les marchés, et le mouvement, le tapage de la ruche laborieuse qui s'agite, la rappellent aux réalités vivantes; cette activité, cette hâte fébrile de la vie européenne ne sont pas sans effet sur son esprit; elles éveillent en elle le germe d'une intelligence somnolente : une fois dans la morne solitude de son harem, elle peut modifier l'installation de son intérieur, apporter quelques réformes et se procurer peu à peu plus de bien-être... Pourtant, malgré cet état d'esprit de la femme musulmane des villes, qui n'est pas merveilleux en réalité, mais qui n'est pas insupportable non plus, le jeune indigène qui a coudoyé dans les fêtes et dans les bals la femme française, qui en a admiré le charme et la grâce, ne détourne aucun regard de bienveillance sur celle qu'il appelle avec dédain une demi-sauvage. » A l'égard de la femme du bled, ignorante, négligente et superstitieuse, cette indifférence se transforme en mépris.

1. Rapport déjà cité.

Reste le mariage avec l'Européenne. A part quelques cas exceptionnels, il est impraticable et dangereux : « Tout d'abord, les Européens d'Algérie ne sont pas entièrement débarrassés de préjugés. L'indigène, quel qu'il soit, est, aux yeux de la plupart, un inférieur... Il est des familles algériennes, d'une honorabilité parfaite, qui ont des relations très amicales avec certains jeunes gens musulmans, sortant des écoles françaises et occupant des situations libérales très enviables ; nous sommes persuadés — du reste plusieurs d'entre elles nous en ont fait l'aveu — qu'elles seraient très heureuses de donner l'exemple de mariages franco-arabes ; mais, devant continuer à vivre ici, elles se trouveraient très embarrassées de rompre avec les traditions hostiles à ces unions...

» D'autre part, malgré son instruction, l'indigène n'est pas préparé à ces unions, il garde en lui, et en dépit de sa volonté, des sentiments contre lesquels la meilleure éducation ne peut rien. Marié à une Européenne, il ne saura jamais comprendre cette confiance illimitée et admirable que le mari français ou anglais a en sa femme, parce qu'il se sentira précisément écrasé par cette prétendue supériorité que sa femme aura ou plutôt croira avoir sur lui. Ne l'a-t-elle pas honoré en l'épousant? Issu d'une race en décadence, réellement inférieure aujourd'hui — les faits le démontrent journellement, il n'y a pas lieu de le cacher, — il s'estimera jugé et traité en inférieur. Les plus petits incidents inévitables de la vie conjugale le lui rappelleront d'ailleurs.

» Si ma femme ne pense pas qu'elle m'est supérieure, me disait un jour un ami, il suffit que je sache qu'il y aura des méchants pour essayer de le lui faire comprendre[1]. »

Ce témoignage sincère permet de deviner bien des luttes secrètes qui ne cesseront que le jour, encore lointain, où les Musulmans francisés retrouveront l'équilibre intérieur. Pour l'instant, ils ne sont distraits de leurs angoisses morales que par la guerre sans merci que leur font simultanément les Vieux Turbans d'une part, et de l'autre les éléments hostiles de la colonie française.

1. Chérif Benhabilès. Rapport cité.

Il fallait s'attendre au ressentiment des musulmans orthodoxes. Nulle part les marabouts et les confréries religieuses ne sont plus nombreux que dans le Maghreb. Leur hostilité contre ceux que les Vieux Turbans appellent des *m'tourni* était inévitable. On ne saurait s'étonner davantage que cette nouvelle forme de guerre sainte ait déjà été poussée jusqu'à l'attentat. Ce qui est plus digne d'attention, c'est que les plus ardents à combattre les Jeunes Algériens soient précisément les grands personnages en place qui jouissent de la faveur du gouvernement français. L'un des plus notoires est M. Abd el Halim ben Smaïa, professeur à la médersa d'Alger. En relations suivies avec Constantinople et avec le Caire, où il se rend de temps à autre, M. Ben Smaïa enveloppe dans le même sentiment de réprobation la conscription des indigènes et la politique jeune algérienne. Au surplus, le journal *El Mouchir*, de Tunis, dans son numéro du 10 septembre 1911 où il reproduit un article du journal *El Hadhara* de Turquie, donne sur l'attitude publique de M. Ben Smaïa de curieux détails qui valent d'être textuellement reproduits.

L'article, signé d'un ami de M. Ben Smaïa, nommé Omar ben Kaddour, rend compte d'une réunion de notables indigènes convoqués à la mairie d'Alger pour délibérer sur la conscription indigène :

Les convocations ayant été faites, les personnes avisées s'étant empressées de se rendre à la maison commune, le mardi 25 juillet, tout le monde s'étant assemblée au lieu des délibérations, le maire M. de Galland entra. Il prit place sur le siège de la présidence et ouvrit la discussion en ces termes : « Le Gouvernement a l'intention d'appliquer le service militaire aux musulmans en vertu du projet de loi de M. Messimy, ministre actuel de la Guerre. Il a adressé à ce sujet au Gouverneur Général des ordres l'engageant à recueillir l'opinion des Conseils municipaux de l'Algérie entière et de sonder l'opinion publique musulmane afin que le gouvernement sache véritablement à quoi s'en tenir. »

Lorsque le premier magistrat de la ville eut achevé ces paroles, le Maître savant, le savantissime, le cheikh, l'élite des pieux, le génie pénétrant, le dévot Abd el Halim Ben Smaïa prit la parole. S'adressant à la foule musulmane, il dit : « Voulez-vous que je parle en votre nom? Sinon je me tairai. » — « Parlez, Maître! » lui répondit l'assemblée d'une seule voix.

Son Excellence s'avança et débuta en termes excellents. Suivant la bonne voie et tirant ses arguments des versets coraniques, il prouva qu'en accomplissant le service militaire pour le compte du gouvernement français, les Musulmans ne seront plus Musulmans suivant toute l'acception du mot. Et cela quand bien même ils obtiendraient un degré de liberté permettant d'élever les plus remarquables d'entre eux jusqu'à la Présidence de la République. La thèse de Son Excellence est que la liberté et les droits politiques accordés aux adeptes de Mahomet, en compensation de l'enrôlement, donneront un coup mortel à la communauté spirituelle et temporelle attendu que les bénéficiaires seront complètement assimilés par le peuple français.

S'étant égaré (*sic*) dans son discours en formulant des arguments et des objections, un des membres les plus en vue du clan des « prétendus Français »[1] s'adressa en ces termes au Président du Conseil municipal : « Cet homme s'écarte du sujet, car la question n'a pas de rapport avec la philosophie coranique ».

L'orateur lui répondit : « Je parle à un savant qui connaît les questions et les considère avec attention; laissez-moi donc parler à Son Excellence; sinon, discourez donc, vous, tas de poutres grossières » (*sic*).

S'étant exprimé de la sorte, il recommença à faire des digressions étrangères au sujet[2].

Le Président de l'assemblée, affligé de ce fait, le ramena au sujet en lui disant : « C'est vous qui avez la parole. Dans cette réunion, je n'écouterai personne en dehors de vous et je suis très satisfait de votre langage ».

Dès lors Maître Abd el Halim put achever son discours. Après quoi les notables crièrent qu'ils l'approuvaient entièrement dans ses arguments et dans le rejet du projet.

Le Muphti hassifik, M. Mohammed Bou Kandoura, interrogé, répondit être de l'avis de Maître Abd el Halim.

La conférence se termina en rejetant le service militaire avec ou sans droits politiques.

Les « prétendus Français » ne réussirent ni dans leur opposition, ni dans leur affirmation que la conscription était utile aux Musulmans : ils sortirent objet de courroux.

Cet extrait suffit, je pense, à montrer de quel côté se

1. Il s'agissait dans l'espèce du docteur Bentami.

2. Au dire des jeunes indigènes, présents à la séance, M. Ben Smaïa aurait notamment dit « que l'Islam formait une chaîne d'or dont on ne pouvait disjoindre les anneaux, car ils se ressoudaient toujours ». *Rachidi*, octobre 1911.

trouvent, en Algérie, les partisans d'un nationalisme musulman, si tant est qu'on doive les prendre au sérieux. Tel n'est point toutefois l'avis des arabophobes algériens. Malmenés par les fanatiques, les jeunes indigènes le sont plus encore par une importante fraction de l'opinion française qui leur reproche de jouer double jeu et de souhaiter le retour de l'Algérie à l'indépendance ou même à la domination turque.

Cette impressionnante accusation n'est pas formulée par tous les Français d'Algérie. Il en est, non seulement parmi les fonctionnaires, mais parmi les hommes politiques, qui jugent maladroit autant qu'injuste de persécuter le parti naissant et demandent qu'on fasse une place aux jeunes indigènes dans la cité algérienne. Mais ils ne constituent encore qu'une minorité dans la colonie. Pour beaucoup de nos compatriotes d'outre-mer, le jeune algérien est l'exécrable adversaire qu'il faut exterminer. Ce qu'ils paraissent redouter, dans le fond, c'est de se trouver désormais en présence d'indigènes instruits, sachant écrire autant que parler, ayant des journaux, n'hésitant pas au besoin à faire appel à la métropole, en un mot capables de défendre leurs intérêts par des moyens efficaces, au lieu d'en être réduits à garder l'humble posture du vaincu. Aussi s'efforce-t-on de les représenter comme des traîtres. Ouvrent-ils une souscription au bénéfice du Croissant rouge? « Vous voyez bien, s'écrie-t-on, que ce sont des panislamistes. » En ouvrent-ils une autre pour l'aviation? On les accuse aussitôt de chercher à endormir la vigilance des Français. Adressent-ils quelques critiques au système administratif actuel? « Ce sont, déclare-t-on, des ennemis de l'administration, donc de la France. » D'ardents polémistes passent au crible les articles de l'*Islam* et de *Rachidi* pour y découvrir des phrases compromettantes. « Ils ont écrit, vous l'entendez bien : *nation arabe, peuple musulman!* ce sont donc des nationalistes[1]. » Pour mesurer cet acharnement, il faut connaître certains incidents de la rue, avoir entendu les phrases qui se murmurent au café assez haut pour être entendues de prétendus « Jeunes Turcs » assis à la table la plus proche. La tactique est simple. Elle consiste à nier l'existence

1. Voyez notamment André Servier, *op. laud.*, p. 161 et suiv.

des raisons profondes qui empêchent les jeunes indigènes de rompre avec l'islam. « Nous préférons, ajoute-t-on, ces braves marabouts, ces bons muphtis qui ne cachent pas leur haine de la civilisation européenne. »

Le plus singulier, c'est que certains membres de l'administration algérienne manifestent les mêmes sentiments. Le directeur des affaires indigènes civiles, M. Luciani, dont l'autorité en matière musulmane est d'ailleurs incontestable, a pris nettement parti pour les Vieux Turbans et contre les Jeunes. A ses yeux, le mouvement jeune indigène est sans importance comme sans avenir. Bien qu'un bon nombre des Jeunes Algériens aient déjà recueilli, en dépit des puissantes résistances organisées contre eux, les suffrages municipaux de leurs coreligionnaires, il considère que ces musulmans francisés n'auront jamais sur la masse indigène qu'une insignifiante action. Il va plus loin et soutient vigoureusement les hommes qui les combattent. Si bien que, déjà pris entre deux feux, les Jeunes Algériens voient encore se dresser contre eux la Direction la plus influente du gouvernement général.

Nul doute que cette situation douloureuse ne soit appelée à durer de longues années encore, quelles que soient les réformes libérales que le Parlement introduise en Algérie. Ce n'est pas en un jour que se dénouera la crise sociale la plus grave qu'ait connue le monde indigène depuis l'apparition de l'islam.

*
* *

Dès maintenant toutefois il est permis à l'opinion française de se prononcer avec sang-froid. Elle doit avant tout éviter de se laisser prendre au piège de ce que l'on appelle d'un mot barbare : l'arabophilie. Le sentiment n'a en effet rien à voir en cette affaire. Ce que les Jeunes Algériens et d'ailleurs les indigènes en général attendent de nous, ce n'est pas de la sympathie pour tel ou tel d'entre eux, ce n'est même pas cette disposition bienveillante qui leur a valu quelques utiles institutions, telles que les infirmeries indigènes ou les sociétés

indigènes de prévoyance[1], et qui tient de la charité. Ils nous demandent simplement la justice.

Sur ce terrain, le problème devient plus clair. Les revendications politiques des Jeunes Algériens ne sont peut-être pas toutes légitimes. Quand certains d'entre eux nous prient de supprimer sans retard les pouvoirs disciplinaires des administrateurs, ils ne tiennent pas compte de l'état d'infériorité morale qui est encore celui de la masse indigène ; ils oublient que cette forme d'autorité existe en Égypte aussi bien qu'en Tunisie et qu'il serait dangereux de brusquer les étapes dans l'œuvre de relèvement poursuivie par la France dans l'Afrique du Nord. Mais on ne voit guère, en revanche, ce qu'on pourrait leur répondre quand ils réclament l'abolition de l'internement et des tribunaux d'exception, une égale répartition des charges fiscales, et un mode de représentation qui permette à l'élite musulmane, entièrement affranchie de l'indigénat, de prendre part aux affaires du pays. Leur refuser satisfaction sur l'un de ces trois points reviendrait à leur déclarer brutalement que, tant qu'ils ne cesseront pas d'être musulmans, ils resteront hors la loi. Ce serait signer pour l'Algérie une nouvelle révocation de l'édit de Nantes. Même en tenant compte de toutes les difficultés que rencontre dans un pays de races turbulentes toute action réformatrice profonde, il est difficile de se résigner à l'existence d'un système aussi contraire à l'équité.

Contraire, au surplus, à notre intérêt politique. Terre de conquête, l'Algérie indigène ressemble aujourd'hui à un corps sans tête. Ce ne sont pas seulement les tribus les plus belliqueuses que nous avons émiettées et brisées : c'est toute la société indigène qui se trouve désormais sans aristocratie comme sans bourgeoisie pour la guider. Nul point d'appui pour notre action, dans cette poussière d'hommes, en dehors de quelques grands chefs des territoires du Sud et des marabouts que nous pensionnons de père en fils. Or voici qu'à la suite de la fermentation produite par le levain européen, une classe nouvelle se forme qui fait le geste de venir à nous. Nulle n'est plus qualifiée pour collaborer avec nous,

1. Ce sont d'ailleurs les indigènes qui font eux-mêmes les frais de toutes ces institutions.

puisqu'elle doit son unité non pas à la naissance ou à la fortune, mais à l'empreinte morale et intellectuelle qu'elle a reçue dans nos écoles. Pour comble de bonne fortune, ces Jeunes Algériens se distinguent du jeune islam des autres pays en ce qu'ils s'abstiennent de favoriser le moindre mouvement nationaliste. En dépit des violentes provocations qui leur sont adressées de tous côtés, personne n'a encore pu leur arracher une seule parole de rancune contre la France. Allons-nous les rejeter loin de nous sous prétexte qu'ils portent une chéchia ou une culotte à la turque? Allons-nous les contraindre à grossir les rangs de nos ennemis? La question peut sembler oiseuse de ce côté-ci de la mer. Par malheur elle se pose en Algérie. Ne jetons pas la pierre aux excellents Français qui peinent là-bas au soleil : s'ils ne sont pas toujours des psychologues, c'est qu'ils sont absorbés par une lourde tâche matérielle, et qu'après tout on ne fend pas une bûche avec un rasoir. Mais notre rôle doit être de leur faire entendre raison. La sagesse leur commande aujourd'hui de témoigner aux Jeunes Algériens moins d'intransigeance, car, si l'on force la nature, on ne violente pas les âmes.

PHILIPPE MILLET

POÉSIES

I

BEETHOVEN

Un tragique concours des esprits de novembre
Le regardait pleurer dans le fond de la chambre...

Aujourd'hui Fidelio, par Beethoven conduit,
Fut, sur la scène même, au silence réduit
Par les gestes d'un sourd hésitant, qui regarde
Les sons qu'il n'entend plus et que sa main attarde...

C'est le dernier rayon d'une étoile du soir
Qui tremble sur le trône où la mort va s'asseoir;
Des navires en deuil ont leurs voiles tendues,
L'adieu des continents emplit les étendues,
Les feux exténués des phares sont éteints,
L'astre désemparé ne sait plus les destins,
Et le chant alterné du monde et du génie
D'un Titan foudroyé dénonce l'agonie.
C'est un lion captif rugissant aux tréteaux,
Ce sont les grondements de mille lamentos,
Les rumeurs des guerriers, les sanglots des géants,
Et les adamastors, de tempête béants.
Le désespoir déferle en vagues de démence;
La nuit apportera des siècles de silence,

Et Beethoven le sourd vivra dans la cité
Muré par le génie et par la surdité.

O divin, sois heureux si les bruits de la terre
Se taisent à ton seuil ouvert sur du mystère,
Si les chœurs incertains du vent, des sons, des mots,
N'osent point pénétrer ton temple aux mille échos.
La surdité t'enclôt, te couvre et te protège;
La vie à pas muets chemine sur la neige,
Tandis que sous ton front, des orchestres nouveaux
Font chanter des soleils couchés dans des caveaux!
O divin, sois heureux qu'une brise importune,
Ne te chuchote point la langueur de la lune,
Ou qu'un obscène chant, montant du carrefour,
N'enténèbre la nuit et salisse le jour!

Ton domaine est une île au sein du Pacifique
Que des océans chauds ceinturent de musique.
La plus subtile voix, qui n'entre pas, en sort
Sur un rythme créé qui lui donne l'essor,
Et l'univers doté d'une langue nouvelle,
A l'homme délirant s'impose et se révèle.
Le sourd a fait parler la forme et la couleur
Et capté dans les sons la force et la douleur;
Les siècles qui viendront les uns après les autres
Vers les rives des temps relever les apôtres,
Sur la « marche héroïque » à qui rien ne répond,
Traverseront le fleuve ainsi que sur un pont,
Et frappant, courageux, l'harmonieuse enclume,
Façonneront toujours la gloire et l'amertume.

Mais, oh! combien aussi murmurent les émois,
Et les enchantements des plus agrestes mois,
Les chansons de la pluie au penchant des ardoises,
Les modestes gaîtés des rondes villageoises,
La cloche bénissante à l'heure des couchants,
Et les lieds attendris de quelques fleurs des champs!
Quand le tragique soir viendra chercher sa proie,
Nos cœurs s'inspireront de ton « Ode à la Joie »

Déjà ressuscités à des destins ouverts,
Ils feront à leur Dieu cadeau des univers!

. . . . . .

. . . . . .

Le concours ébloui des esprits de novembre
N'osait plus regarder dans le fond de la chambre...

II

LES ABEILLES

La ronde aux petits pieds, l'idylle au cœur nouveau,
La danse des vivants que la mort organise,
Se déroulent ainsi qu'une mouvante frise
Au gigantesque front de l'éternel caveau.

Sous le décor d'un ciel dont notre âme est éprise,
Dans de nobles jardins où l'extase prévaut,
Le Temps au sablier, la Parque à l'écheveau,
Ont le sourire aigu qui condamne et méprise.

Dans un rythme bachique et fou, l'essaim mortel
Tourbillonne au-dessus du gouffre solennel,
Sa tombe, qui de fleurs est à peine couverte...

Or, un jour j'avais vu, suivant Zarathoustra,
Un lion monstrueux qu'un songe me montra :
Des abeilles dansaient devant sa gueule ouverte!

III

LE ROI TRISTE

Depuis la mer léchant les beaux pieds de la Terre,
Jusqu'aux sommets neigeux qui trônent dans le froid,
Des gradins sont taillés pour la marche du roi
Qui gravit en rêvant les cimes du mystère.

Il a vu les cités dans le marbre et le droit,
Les prés où l'on ne peut que chanter ou se taire,
Et les grands monts offrant dans leur corbeille austère
Des hameaux de silence et de destin étroit.

Puis la stérilité grimpe de roche en roche...
Le héros est navré dont le pas lent approche
Les glaciers de blancheur et de sérénité.

Il regrette les fleurs, les fruits, les cimetières,
Les nostalgiques feux aux vitres des chaumières,
Et sanglote d'amour et de fraternité.

IV

DU CÔTÉ DE RAVENNE

Ce n'est point à midi, sur le mont Capitole,
Par un temps de juillet et de concours romain,
Quand les chars orgueilleux encombrent le chemin,
Et quand la strophe d'or dans le cirque s'envole,

Ce n'est point en un jour qui rendrait noir demain,
Que nous couronnerons en pompe, à l'Acropole,
Le poète fixant sous l'astrale coupole
La musique et le verbe au plat d'un parchemin.

Afin que la douleur l'exalte et le reprenne,
Nous irons en décembre aux champs durs de Ravenne
Poser des lauriers verts sur son front jeune et brun,

Tandis que célébrant leurs siècles poétiques,
Les pins murmureront des stances romantiques
Sur l'éphémère amour et l'éternel embrun.

V

LES NOCES D'HERCULE

Disons des mots sacrés et des mots imprécis,
Que les violons nouveaux, pour les noces d'Hercule,
Trouvent un chant d'amour qui tremble et qui recule
Comme la puberté des printemps indécis.

Le dieu qui traversa tant de saisons adverses
Et dont le noble front se tourne vers l'Ida,
Las des travaux vers qui Jupiter le guida,
A frémi de langueur sous les chaudes averses.

C'est encore un printemps tout gracile et vernal,
Il garnit de bourgeons le bois de la massue,
Et ramène en chantant Psyché, jamais déçue,
Au lit toujours ardent et toujours virginal.

C'est un bondissement vers les plus tendres courses
De pieds précipités que rythme le désir,
Et Pan énamouré les appelle au plaisir
Par le cor des torrents et la flûte des sources.

Le soleil a touché d'un doigt miraculeux
L'accueil clos des maisons, le roc de la caverne;
A l'appel entendu du dieu qui les gouverne,
La bête a précédé l'homme sous les cieux bleus.

Le cœur surabondant des voluptés élues
S'élance vers l'espoir et le secret danger,
Tandis qu'avril fervent se plaît à mélanger
Les seins adolescents aux poitrines velues.

Sur le globe joyeux, le sang, la sève et l'eau
Meuvent de grands efforts et d'alertes extases;
La langueur des amours sommeille dans des phrases
Et des aveux, plus lents que la mort d'un flambeau.

Héros, n'écoute pas les voix annonciatrices
Celébrant la saison qui prépare et promet
Des roses en couronne au tendre front de mai
Et parfume le sol de multiples prémisses.

Dédaigne le printemps, toi qui vainquis l'hiver,
Et délaissant les fleurs dont le parfum t'assiège,
Quitte les rangs pressés du délirant cortège.
Et regarde l'Œta qui de neige est couvert.

Fuis la fécondité trop facile des plaines,
Les incantations bourdonnantes du sang,
Le bien-être lascif qui s'infiltre et descend
Dans notre volonté bien plus que dans nos veines.

Laisse pleurer l'instinct qui t'avait invité :
Tu n'es pas celui qui s'exalte ou s'exténue,
Quand le soleil est chaud ou quand la femme est nue;
Amoncelle la force et la sérénité.

Laisse le chœur joyeux des minutes faciles
Tourner sur des miroirs polis par leurs désirs,
Et d'un pas bondissant qui poursuit les plaisirs
Danser sur les premiers gazons des chaudes îles.

Va-t'en, robuste dieu. Tu ne voudras jamais
Que ton cœur se nourrisse et que ton esprit paisse
Aux fertiles enclos du démon de l'espèce.
La solitude attend l'astre sur les sommets.

Que ton rude destin pour s'accroître renonce,
Et, suivi du troupeau des printemps reniés,
Comme des chiens honteux par ton vouloir liés,
Va chercher dans l'Olympe une ultime réponse.

Les dieux te salueront à Jupiter pareil.
Renoncer, c'est créer l'effet avec la cause.
Tu nous apparaîtras en ton apothéose,
Comme un dominateur marchant dans du soleil.

VI

LA CARAVANE PASSE...

Qui donc dans le ciel noir éteignit ces fusées
Que nos rêves suivaient sur des ailes usées?

Des anges surveillaient sur des prés enfantins
Les danses de l'espoir aux couleurs des matins,
Et mêlaient à des fleurs dans de simples corbeilles
Les présents ingénus de l'heure et des abeilles.
Mais l'âge vint bientôt des ardents éperons;
Tous les instincts sonnaient dans de jeunes clairons;
Ce furent des combats, l'aventure et la lutte,
Sous le même pourpoint le héros et la brute;
Ce furent l'échanson, le compagnon grossier,
Les tournois orgueilleux sous l'or et sous l'acier,
Et dans les palais bleus de cités inconnues,
Les danses des captifs et des princesses nues!

Or, un après-midi, se leva mon dédain
Pour la prostituée et pour le baladin....

Le bijou nuptial fixa sur ma poitrine
Les pudiques atours du lin et de l'hermine,
Mais sa perle aujourd'hui dépérit sur mon sein
Du poison distillé par ce soir assassin.
Quoi donc, si peu de temps qui fait autant d'années!
Ces guirlandes d'hier qui sont déjà fanées!
A quel moment, par qui fut jauni ce décor?
Je n'ai pas vu l'automne, et voici que son cor
Rassemble au carrefour mes rêves et mes peines
Autour des étangs gris et des croix incertaines...

La nuit vient; l'astre monte à la tour de l'émoi,
Les songes viennent boire aux sources de mon moi.
Combien pâle mon front dans les draps d'insomnie!
D'où vinrent ces chanteurs, et d'où cette harmonie,

Ces funèbres échos de sons réminiscents,
Et ces nobles appels d'anges adolescents?
Leurs chants adamantins éveillent mes nuits mortes,
Qui s'élancent vers moi par mille et mille portes,
Les esprits soucieux se rendent au concert,
Et la lune se tait dans un puits du désert!

Des âmes sans repos qu'un grand deuil enténèbre
S'en vont sur les flots noirs d'une marche funèbre;
Le présent se dissout au courant des passés,
Et les derniers radeaux ont été fracassés.
Paris n'existe plus, Babylone s'efface,
Le cirque est écroulé, la caravane passe...

Et la lune se tait dans un puits du désert!

JOSEPH MÉLON

CAPRAROLA[1]

II

AUTOUR DE LA TABLE

Sortant du palais Farnese, l'automobile grimpe aussitôt le long du parc. Elle suit, pendant deux kilomètres, un chemin creux qui va nous porter à deux cents mètres au-dessus de Caprarola, soit une rampe à dix pour cent, ce qui s'appelle un bon rendement si l'équilibre est instable. Nous roulons entre de véritables murs que couronnent des palmes d'or. Sur les talus, en effet, poussent des genêts échevelés qui, s'inclinant au vent de la voiture, encensent notre bruyante superbe. Lorsque nous atteignons enfin la via Cassia, c'est-à-dire la route de Viterbe au point où elle contourne le lac de Vico, l'océan doré emplit tout l'horizon.

La vue est splendide. La chute précipitée des monts Cimini, à la crête desquels nous sommes parvenus, écrase le palais Farnese qui, hier, me semblait inaccessible déjà. Par-dessus ses toits, toute la campagne septentrionale de Rome : Civita-Castellana au bord de sa gorge qui n'est plus que ruisseau; Nepi projetant sa vieille citadelle; la petite ligne sèche du Tibre, et Rome, point scintillant; le Socrate solitaire et dénudé

1. Voir la *Revue* du 15 octobre.

ressemblant à Capri, voguant sur la plaine comme l'île sur les flots; au delà du Tibre enfin, la Sabine dressant sa muraille le long de laquelle le village de Magliano accroche ses masures, par dessus laquelle les Abruzzes ferment la dernière barrière du Gran-Sasso coiffé de neiges.

Sur notre gauche, cependant, le Vico dort au fond de son trou que la masse scorieuse, résidu du volcan, semblable à ces amas de détritus charbonneux que l'on voit aux abords des usines, que la masse du Venere creuse encore. Les pentes du lac sont boisées en partie. Mais, entre elles et lui, des champs verdoient, gagnés peu à peu sur les eaux qui s'épuisent. Sur la rive méridionale une large bande de sable s'étend entre la prairie et la nappe. Les germes féconderont bientôt cette petite plage, l'eau reculera encore et, un jour, des troupeaux barbotteront dans un vaste marécage.

Nous montons encore, jusqu'à huit cent cinquante mètres. Les ajoncs sont seuls à peupler ce désert éventé. On ne voit que leurs grappes moutonnantes, grand tapis jaune sur lequel nous allons glisser maintenant jusqu'à Viterbe qui gît à cinq cents mètres au-dessous de nous, reine d'une vaste plaine où l'œil cherche en vain un repère. En face, de l'autre côté des champs de Viterbe, s'offrent seulement les monts Volsini, au centre desquels repose le lac de Bolsena.

Je n'avais jamais douté que je reviendrais à Viterbe. Lorsque je la quittai pour Rome, voici bien des années déjà, je maudissais la pluie qui m'avait empêché d'aller voir la villa Lante à Bagnaja. Mais j'avais confiance en la Fortune que, l'année dernière, je priai à Palestrina. Elle m'exauce aujourd'hui. Je revois enfin les remparts de Viterbe, leurs créneaux insolents, leurs tours carrées, leur église dont l'abside semble avoir crevé les murs, comme quelqu'un qui a joué des coudes pour se faire de la place dans le rang, murs plats, droits, sans fossés et sans bastions, faits pour des troupes qui possèdent en fait d'armes des arbalètes et des lances, et que les chats restent seuls à pouvoir escalader, véritable boîte dont on a levé le couvercle pour y introduire la ville; au tournant, m'apparaît de nouveau la villa Bonaparte où mourut une fille de Lucien, Lætitia; et ces souvenirs donnés, nous laissons Bagnaja pour le retour: nous filons vers Toscanella.

Les Cimini déversent leurs eaux dans la campagne où le prince Doria, dont le château de San Martino brille au penchant des monts, fait paître ses troupeaux et faucher ses récoltes, et je comprends maintenant la fertilité de la plaine de Viterbe. Inclinée de l'ouest à l'est, des collines tibérines à la mer, elle reçoit par surcroit les pleurs des lacs de Bolsena et de Vico, augmentés des ruisseaux qui coulent des Cimini et des Volsini. La Marta rassemble ces eaux éparses et les porte à la mer, au-dessous de Corneto, après avoir passé sous les murs de Toscanella. Ainsi que Corneto, Ardea, Civita-Castellana et la plupart des villes étrusques de ces bords tibérins et maritimes, Toscanella s'est assise au-dessus d'une gorge au fond de laquelle court le petit fleuve, déversoir du Bolsena. Le rocher donne à la ville des murailles que l'industrie des hommes a prolongées du côté de la plaine. Au flanc de ce rocher, fenêtres ouvertes sur le précipice, des caveaux sont symétriquement creusés, tombes étrusques dépouillées aujourd'hui de ce qui les meublait, et sans peintures. La vieille Toscana, devenue Toscanella, s'élève en pyramide derrière le rempart de sa nécropole.

Ville animée, grimpante mais ouverte, à places spacieuses mais sans art, et dont l'intérêt principal réside hors de ses murs, sur un mamelon posté en avant de la ville. Un grand bâtiment, aux allures de ferme, et flanqué d'une église, nous rappelle que, à Toscanella comme à Corneto, trônait une citadelle où les seigneurs féodaux tenaient garnison, d'où ils surveillaient paysans et bourgeois. Ici la comtesse Mathilde logeait ses soldats à qui elle offrait San Pietro pour prier Dieu, San Pietro encastré dans les casernes transformées plus tard en couvent puis en résidence de l'évêque-gouverneur. San Pietro tourne le dos à la ville qui n'en voit que l'abside gracieuse et forte à la fois, gracieuse par ses nervures, et par ses arcatures disposées sur trois rangs comme ceux d'un collier, forte par son élan au-dessus du rocher, tous deux comme jaillis sous l'effort de la terre.

Les casernes longées, puis tournées, voici la cour que ferme encore, à droite, une vieille muraille, et le portail de San Pietro est devant nous. Dans la partie centrale construite en avancée, un porche est creusé que forment six colonnes supportant un

arc de plein cintre décoré par l'art des Cosmati, cet art si ingénieux que l'on peut appeler vraiment l'art d'utiliser les restes. Au-dessus, une petite galerie à arcs soutient un fronton que remplit une rose. Aux angles, des bêtes monstrueuses reposent sur la corniche qui court entre la loggia et la rose. Les transepts, franchement indiqués par des arcatures retombantes, ouvrent leurs portes basses entre des colonnes engagées, à petits arcs, et qui rappellent celles de l'abside. Monument d'une belle unité, en dépit des travaux successifs; les proportions, l'harmonie et, grâce aux Cosmati, l'éclat de cet ensemble, respirent un charme grave sans pareil. Trois siècles, cependant, y travaillèrent. Commencé au IXe siècle, San Pietro fut remanié au XIe d'abord, puis, le décor seulement sans doute, au XIIIe. L'œuvre première date donc des ancêtres de Mathilde, des Francs descendus avec Charlemagne, ces Francs qui vinrent remplacer les Lombards dont ils épousèrent, d'ailleurs, les filles. Nous les avons vus, ces Francs, à Spolète, autrefois. Ils s'appelaient ici les marquis de Tuscie dont Mathilde était héritière. Au XIe siècle, marquise de Tuscie, Mathilde ne fit, à Corneto, que répéter les coutumes militaires implantées à Toscanella par ses pères et, sans doute, avant eux, par les Lombards que Pépin et Charlemagne remplaçaient.

Quelle est exactement, à San Pietro, la part de Mathilde, celle du XIe siècle, puisque la construction primitive date des premiers marquis francs, au IXe, et puisque le décor est l'œuvre des papes, au XIIIe? Nous trouverons cette part plus spécialement à l'intérieur, pure basilique, c'est-à-dire que le roman de l'extérieur cède peu à peu à l'influence du style antique. On voit que depuis deux cents ans, les barbares du Nord s'acclimatent, deviennent peu à peu romains. Le mélange est savoureux du chrétien et du païen, de l'église et du monument profane, de l'œuvre septentrionale en un mot et de l'œuvre latine. Derrière une façade romane, voici la basilique et l'une des plus pures qui soient, mur droit sur colonnes, plafond apparent, au fond l'abside nerveuse; mais les colonnes se terminent en arc et non en entablement droit, mais le plafond est à poutres inclinées dessinant l'ogive déjà. Ce mariage est savoureux à l'extrême; rien ne se heurte, ne se

gêne, ne se nuit. Tout est juste d'accent et de convenance, même les décors : les ponts à la margelle d'un rude profil, l'autel à baldaquin de pierre derrière une clôture de marbre, et même la crypte sous l'abside, petite, étroite, mais si trapue, tendue sous le poids qui l'accable, et où se voit la rude main des Francs. Cependant au soleil brillent les pierres multicolores du porche, œuvre des Cosmati ou de leur école, et les trois siècles ont composé un monument sans disparate, harmonieux au contraire où nous pouvons suivre les temps dans leur développement depuis Charlemagne jusqu'au Patrimoine, alors que les féodaux ont fait place aux prêtres de Rome.

Derrière San Pietro, plus bas que lui, au fond d'une petite vallée, s'élève Santa Maria, œuvre, elle, toute entière, des temps de Mathilde, qui la bâtit sans doute pour répondre aux nécessités de sa garnison devenue plus nombreuse. Santa Maria ressemble, en plus simple, trait pour trait à San Pietro. Elle ressemble surtout à l'église de la citadelle de Corneto. L'intérieur paraît, lui aussi, copié sur les deux autres, basilique aux massives colonnes portant des arcs dont la nervure intérieure est sculptée au trait d'étoiles à quatre branches. La corniche, entre les arcs et le mur plein, est soutenue par des consoles dont certaines figurent des têtes d'animaux. Sur l'arc triomphal enfin, une fresque, *le Jugement dernier*, qui nous montre que peut-être Giotto n'eût pas été nécessaire si, à la même époque, l'art byzantin de la mosaïque n'avait pas été en train de ruiner l'art de peindre.

Nous avons traversé la ville, et nous volons maintenant sur la route qui mène au Bolsena. Elle suit la Marta, toute plate jusqu'à l'horizon des Volsini, où se perche, à droite, Montefiascone qui se mire dans le lac encore invisible à nos yeux. Le voici, à peine le village de Marta franchi, le voici tout bleu au milieu des montagnes rousses, calme sous les rochers tourmentés. La simplicité de son ferme dessin, son unité d'aspect le privent des surprises qui rendent si attrayant pour les âmes romantiques des lacs comme Come, Lugano, et Majeur. Bolsena est classique par ses lignes sobres, sans ressauts, sans fantaisies. Seules l'avivent et l'animent les deux îles qui voguent sur ses flots tranquilles, Bisentina et Martana.

Dans cette dernière fut emprisonnée puis égorgée la veuve de Théodoric, roi des Goths, Amalasunthe.

Tout à l'heure, à Toscanella, je me souvenais des Francs et des Lombards. De tous les envahisseurs de l'Italie, les Goths se montrèrent cependant les plus souples et les plus respectueux : Bolsena réveille la gloire très pure d'Amalasunthe. L'amie de Cassiodore s'efforça de continuer la sagacité et l'esprit politique de Théodoric. Tant que son fils Atalaric vécût, elle réussit, aidée, conseillée par Cassiodore, à maintenir la sage tradition d'habileté et de prudence. Son fils mort, elle manqua de confiance en son prestige, en sa vertu. Cassiodore s'éloigna pour ne pas voir la fin qu'il pressentait. Il quitta le conseil pour le cabinet où il rédigea ses grands rêves, afin de donner du moins à la postérité la haute leçon de l'infortune, tandis que Amalasunthe, trop modeste, associait à son pouvoir Théodat qui la relégua bientôt à Bolsena. Et la plume tombée des doigts de Cassiodore, ce fut Boèce, le chantre de Bélisaire vainqueur et exterminateur des Goths, qui la ramassa.

La civilisation gothique que je voyais à Ravenne fut l'un des phénomènes les plus prodigieux de l'histoire. Malheureux fruits précoces ! Les neiges de printemps les dessèchent avant le temps. Les Lombards, puis les Francs, appelés par le pape pour délivrer l'Italie des Lombards, se jetèrent sur la Tuscie que Mathilde offrit au pape, le pape qui ne lui donna pas de gloire ni de prospérité, mais du moins la paix. Aussi ne la voit-on pas s'agiter au moment du traité de Constance. Le grand mouvement d'émancipation communale ne fait que l'effleurer. Le maître est d'ailleurs trop près pour que toute velléité d'indépendance ne soit pas arrêtée. C'est dans cette vieille Étrurie méridionale, sur ces confins du Latium que se trouvèrent les derniers fidèles. Lorsque Albornoz passa les Alpes, venant d'Avignon, pour reconquérir tout le royaume perdu, il ne trouva que deux villes pour lui offrir leurs clefs. La première fut Montefiascone. Et il faudra la fureur insensée des papes népotiques pour diviser ces territoires.

De Montefiascone, gros bourg dont l'église date aussi des Francs, et dont le vin continue à entretenir le souvenir des Romains qui déjà l'appréciaient, nous descendons les Volsini pour reprendre la via Cassia vers les Cimini. La Sabine

maintenant se dresse à notre gauche, la Sabine d'où les Curiaces descendirent un jour pour occuper le Capitole. Bagnaja nous appelle. Nous laissons encore une fois Viterbe, passons devant l'admirable Quercia dont je revois le porche aux Robbias éclatants et doux, et les eaux de la villa Lante gazouillent leur fraîche chanson.

Au flanc du mont San Valentino, la villa lance son parc de chênes verts qui se perdent bientôt au milieu des bois. Le jardin fameux s'étend au pied même du penchant. Deux pavillons en composent la fabrique, pavillons sobres et sévères, dont les murs accusent la main discrète du quattrocento. Une longue goulotte comme à Caprarola et à Frascati, toute échelonnée d'une crémaillère où l'eau se heurte et rebondit avec fracas, une longue goulotte descend d'un bassin supérieur et conduit les eaux entre les deux pavillons, sous la terrasse desquels elles disparaissent pour aller remplir la grande pièce d'eau du jardin étendue comme un parterre au pied du bâtiment. Ce jardin est composé de deux parties, la partie des fleurs et celle des eaux, celle-ci au milieu de l'autre. Les plates-bandes sont au nombre de trois, le quatrième côté étant occupé par un mur, dessinées par des buis profonds que délimitent aux coins des orangers dans leurs caisses de terre-cuite. Et la pièce d'eau carrée, elle aussi, qui reçoit la cascade, se trouve ainsi, au milieu d'elles, continuer les fleurs, elle-même véritable parterre d'eau dont le vert frais ressort joyeusement sur le vert sombre des buis, et renvoie les reflets des fleurs.

La beauté de ce parterre d'eau est d'une pureté classique impeccable. De chaque face du quadrilatère qui le compose part un pont à balustres, commandé, à l'entrée, par deux obélisques. Les extrémités de ces balustres se continuent en un balcon circulaire qui unit les ponts les uns aux autres, et forme ainsi un second bassin au milieu du premier. Au centre de ce second bassin s'arrondit une vasque de pierres plates au milieu de laquelle s'élève une fontaine à petits filets d'eau, et d'où s'élancent deux statues portant trois « monti » qui figurent dans les armes des Chigi : leur fief de Soriano n'est qu'à quelques kilomètres de Bagnaja. Au centre de chacun des quatre premiers et grands bassins, enfin, un motif

sculptural, barque ou autre sujet aquatique, peuple l'eau de ses lignes capricieuses, en est le sourire.

Tout à l'heure, pour fixer l'image, je rappelais Caprarola et Frascati. Les voici encore qui reviennent à l'esprit, mais pour faire ressortir tout ce qui les sépare de Bagnaja. La sobriété de Bagnaja, le Quattrocento la signe. Et Frascati demeure le chef-d'œuvre du Seicento. Quel chemin parcouru ! Aux portes de Rome, elles sont rares les villas qui peuvent se réclamer de la Renaissance. Tout à l'heure, rentré à Caprarola, j'irai revoir ses eaux considérables et somptueuses. Mille architectures se prêtent à leur expansion diverse; leur chute est leur seul but, et qui s'asservit la nature comme l'œuvre des hommes. Luxe fastueux, elles réjouissent les habitants sans participer à la vie du palais dont elles restent éloignées.

Ici, au contraire, si les eaux repoussent un instant la maison qui s'est divisée en deux pour les laisser passer, la maison ne garde pas moins la prééminence, et les contraint à la seule ornementation de ses êtres. L'architecture domine toujours et l'eau rentre dans le développement architectural au lieu de plier celui-ci à ses jeux. La conception reste d'une demeure que l'eau ne fait que réjouir, tandis que, aux siècles suivants, à Caprarola et à Frascati, le bâtiment permettra aux jeux d'eau leur existence propre, à part, et les pierres devront, logiquement, obéir aux fantaisies de leur maîtresse; elles ne seront plus qu'un moyen; bref les rôles seront renversés.

A Caprarola l'architecture dépend de l'eau, des caprices de qui elle émane et qui crée son style; de là les rocailles, les buffets et les thermes eux-mêmes qui la versent. A Bagnaja l'eau ne fait que remplir les espaces architectoniques, elle reste secondaire. Les eaux de Bagnaja, ce n'est pas arbitrairement que je viens de les voir en parterres où les balustres jouent les bordures, la vasque la corbeille, l'eau la fleur. Les eaux de Caprarola sont à elles-mêmes leur fin, elles se suffisent. Coupez les conduites, il ne restera des eaux de Caprarola qu'un amas inutilisable. Asséchez Bagnaja, il suffira de planter des fleurs pour garder au jardin sa fraîcheur, son éclat, sa beauté.

***

Hier, nous montions au nord ; aujourd'hui nous descendons au sud, les Cimini séparent la plaine de Viterbe de celle de Rome, mais les mêmes hommes les occupaient toutes deux. Etrusques Romains, Lombards, Francs les détruisirent au même titre. Je ne puis oublier que Sutri, vers laquelle nous roulons, fut donnée par Luitprand, roi des Lombards, au pape Grégoire II, en 727, et forma le noyau autour duquel viendra s'agréger le patrimoine de saint Pierre. Mathilde fournira la plus grosse part, mais Sutri restera le premier bien temporel de la papauté que Charlemagne consacrera propriétaire, que les empereurs successifs enrichiront et dépouilleront tour à tour, que les seigneurs, institués par elle ses gérants, trahiront et renieront pour maîtresse, qu'un empereur, Charles Quint, afin de mettre un peu d'ordre dans le chaos italien, finira par constituer en royaume à frontières précises, et qu'un petit roi de Piémont viendra gober enfin, ainsi que le juge met d'accord les plaideurs.

Ces Farnese, dont je suis l'hôte, étaient Lombards aussi, originaires de Farnetto, non loin d'Orvieto. Lorsque le Cardinal Alexandre mettait le nez à la fenêtre de Caprarola, que pensait-il de la Sutri étendue à ses pieds? De là était partie la puissance pontificale dont le développement le ramenait seigneur des pays où ses ancêtres primaient, et dont les successeurs de ceux-ci s'étaient dépouillés pour qu'ils lui revinssent plus tard. C'est le jeu des nations. Alexandre, soyons-en certains, ne s'y amusait pas du tout. Il était pratique, et lorsque je m'assieds à sa table, ou m'endors sous les roues de l'Aurore, je lui en sais le plus grand gré.

Sutri est située dans la plaine qui sépare le cratère du Vico de celui de Bracciano, au confluent de deux cours d'eau, sur un mamelon séparant les petites vallées. De Caprarola on y parvient sagement, si l'on veut, par la route de Ronciglione et de Capranica ; nous avons préféré les chemins de traverse qui ont failli nous faire repentir de notre témérité. Il a plu, tous ces derniers jours, et ces routes agricoles, creusées entre des

haies, forment de terribles fondrières. Je ne disais rien, mais je pensais aux éclatements de pneumatiquee au beau milieu des mares que nous traversions. Le dieu du caoutchouc nous a protégés. Nous sommes arrivés à Sutri sans accroc, nous étant abondamment rendu compte de ce que devaient être les voyages d'autrefois, alors que les routes n'étaient pas ferrées, du temps de Ponce Pilate enfin. Pourquoi Pontius Pilatus apparaît il ici? Parce qu'il était né à Sutri. Comment en douter lorsqu'on me montre sa maison? Rajeunie au temps de la Renaissance, sans doute, et au point qu'on ne se douterait guère de sa romanité. Mais enfin sa maison. Et comme il faut bien que Pilate soit né quelque part, Sutri peut s'accepter, puisque cela ne gêne ni elle, ni Pilate, ni le Christ, ni l'histoire enfin. Et j'aimerais assez, je l'avoue, que la première ville du royaume de Jésus-Christ, se trouvât précisément celle où vit le jour celui qui s'était aussi étourdiment lavé les mains de la destinée. Belle leçon pour les préfets indiligents!

Sutri, au surplus, se recommande de mieux encore. Elle fut Étrusque, et elle enrichit Rome d'un proverbe : *Ire Sutrium*, qui équivalait à notre : facile comme bonjour. Les Sutriens, sentinelles avancées de l'Etrurie à la frontière du Latium, s'étaient de bonne heure donnés aux Romains. Les Étrusques arrivèrent un beau matin et assiégèrent la ville. Ils y étaient entrés et s'occupaient à enchaîner les habitants pour les emmener en esclavage, lorsque Furius Camillus apparut au détour. Fondre sur l'ennemi, délivrer les prisonniers et reprendre la ville, fut l'affaire d'un instant. Et Sutri, en une journée, fut prise deux fois, d'où vint le proverbe.

Que Sutri, en tous cas, soit si vieille, nous n'en doutons pas. Avec toute la différence qui peut exister entre ville et village, Sutri me donne la même sensation que Viterbe, la noire Viterbe, Sutri aux maisons minables, décrépites, enchevêtrées sur elles-mêmes, où les fenêtres sont des trous sans clôture, où les escaliers extérieurs mènent à des portes bouchées, depuis des siècles, quelque chose enfin qui ressemble encore à Palestrina et à Cori que je vis l'année dernière, et où les pierres, si on les désellait, tomberaient en poussière, et quelle poussière! d'un noir jaunâtre, comme si elle avait macéré pendant des siècles dans les eaux d'une étable. Le biographe de Sutri,

M. Sante Bargellini, dans son excellente monographie, me dit bien que Sutri, voulant être moderne, possède un séminaire, un hôpital, une longue rue qui la divise en deux parties, une belle place avec une fontaine neuve, et aussi un moulin électrique. J'ai vu aussi la cathédrale, hélas! dont l'abomination baroque repousse encore plus que les maisons jaunes des remparts. Ceux-ci du moins n'affichent rien qui déshonore leur vieillesse; ils cachent leur peau ridée sous la seule parure des arbustes et des herbes, et ne cherchent pas à en imposer par des bijoux ou des soies. Ils sont superbes, à pic sur la petite vallée où nous venons de descendre, portant des maisons qui les continuent, creusant dans le rocher naturel des cavernes antiques, échevelant des ronces et des lianes. Seul l'évêché apparaît tout flambant, sans offense pourtant, au milieu des masures désordonnées et pantelantes, et on me raconte que, ce bel évêché tout neuf, il est dû à l'ingéniosité de l'évêque qui partit un beau matin pour l'Amérique du Sud afin de rendre visite à ses frères italiens, et revint l'escarcelle pleine.

La Sutri d'autrefois, cependant, ne se limitait pas à celle-ci. De l'autre côté de la petite vallée, appelée Fosso Cacchiano, s'élève en effet un autre mamelon occupé à peu près tout entier aujourd'hui par la villa Savorelli. Avant d'y monter, nous visitons ses caves, je veux dire que nous pénétrons dans les grottes creusées sous la roche calcaire, autrefois tombes étrusques, et dont l'une a été transformée en petite église consacrée à la Madonna del Parto. Tous les parasites feuillus du rocher en couvrent les murs extérieurs, branches tombantes qui se balancent et traînent jusqu'à terre. Il faut presque écarter les lianes pour entrer dans le sanctuaire, tout comme autrefois je les écartais pour pénétrer, à Cumes, dans la grotte de la Sibylle. Ici, comme à Rome, les chrétiens ne firent que s'installer dans un lieu déjà consacré. La religion des Etrusques était celle des morts. La religion de Jésus prit la place du culte disparu, et orna les tombes vides. Et, cette église, la voici : trois nefs en divisent la surface, larges à peu près de deux mètres chacune; ces nefs sont délimitées, sur le sol, par de longues banquettes de pierre brute, à peine taillées ; sur ces bancs longitudinaux sont posés, visiblement dégagées du bloc général et non rapportées, des colonnes, si on peut

nommer ainsi ces masses grossières et informes, piliers si l'on veut et qui vont se perdre dans la voûte toute striée, comme une grotte; au fond, l'abside (!) où repose un pauvre petit autel. Le tout est éclairé par des trous creusés dans la paroi de gauche.

Quelle est la part des chrétiens dans ce caveau funéraire? Ces piliers divisaient-ils auparavant des niches sépulcrales, ou bien la piété les dégagea-t-elle pour agrandir l'église? Telle qu'elle est, la Madonna del Parto nous donne une idée assez exacte des églises primitives, lorsque le christianisme sortait des catacombes, mais n'osait encore cependant sortir tout à fait de terre. Plus tard, cependant, l'église fut décorée. Des peintures couvrirent quelque surface de ses murs. L'une d'elles représente un archer qui lance une flèche contre saint Michel; mais la flèche n'atteint pas son but et revient frapper l'archer impie lui-même, et qui, d'ailleurs, ne se décourage pas pour si peu, mais renvoie d'autres flèches, toutes aussi obstinément retournées, cependant que de petits bonshommes, vrais nains comme on en voit dans les dessins d'Avelot ou de Delaw, montent, les mains jointes, vers l'archange du Gargano.

La villa Savorelli s'étend au-dessus même de la Madonna del Parto, sur le rocher dans lequel l'église est creusée. Inhabitée, entretenue sans zèle, cette villa respire une mélancolie profonde qu'accentue sa sévère beauté. Au bord du jardin, et ombragée d'un bois de chênes verts, elle dresse ses grands murs nus, trois étages roux sans autre ornement que, sur la façade, un haut fronton carré piqué de six bustes. Derrière elle, au bord même de la vallée, et au bout d'une longue terrasse, une église baroque, chapelle de la villa. Le jardin nous offre à regarder le plus classique jardin italien, où des buis, taillés en haie véritable, dessinent diverses figures au centre desquelles brillent toutes les fleurs. Des boules énormes, aux coins des buis, forment çà et là des bornes, et limitent des carrefours entre les parterres dont le centre est occupé par des arbustes affectant, sous le ciseau, toutes les formes, depuis le parapluie ouvert jusqu'à l'obélisque. Le bois de chêne occupe plus de la moitié de la villa, frais, sombre, et se terminant en terrasse sur la vallée où s'enfonce la ruine d'un amphithéâtre antique, beaux gradins de pierre grise, envahis d'herbes et d'arbustes.

On l'a laissé peu à peu, se recouvrir lui-même chastement, entrer ainsi dans la nature dont sa ruine le rapproche tant. Et j'imagine, au temps prospère des seigneurs, ceux d'ici quittant le jardin fleuri, la maison ombragée, pour se pencher, comme nous faisons, sur le balcon de la terrasse, et regarder la coupe du cirque où leurs ancêtres luttaient vaillamment. Leur piété était-elle égale à la nôtre? Leur silence était-il aussi ému? Sutri, derrière nous, devaient moins peser à leur âme qu'elle ne nous opprime. Étrangers dans ce paysage si sec et si triste, nous n'avons pour nous relier à lui que Rome dont ces pierres mortes vibrent encore, et résonnent à nos cœurs. Par elles, nous sommes plus pieux, et si nous nous accrochons désespérément à leur souvenir, c'est pour ne pas nous sentir par trop solitaires.

De Sutri à Nepi, quinze kilomètres seulement, à travers des champs couverts de belles récoltes. Nous y arrivons promptement, et stoppons sur la place où se dresse un assez noble monument de la Renaissance, le municipe à arcades profondes. Nepi ne se hausse sur aucun pic, et le seul souvenir de Lucrèce Borgia et de son frère m'y a attiré. Nepi constituait une place importante, au centre de la campagne septentrionale de Rome, dès les premiers siècles de notre ère. Au VIIIe siècle, la tenait pour le pape un duc du nom comique de Toto. Le cardinal Rodrigue Borgia se l'était fait donner en apanage, et son premier soin fut d'en reconstruire la citadelle, œuvre de San Gallo, aux trois quarts ruinée aujourd'hui. Elle s'élève aux portes de la ville, inutile débris. Les deux tours, l'une ronde, l'autre quadrangulaire, qui la flanquent, datent du Borgia. Le reste date de Paul III qui y installa Pierluigi, son fils. La cour intérieure est formée de portiques murés et en ruine. Tout, à l'intérieur, est effondré et je n'ai pas renouvelé l'exploit de Gregorovius qui monta dans les pièces de l'étage par une échelle. Çà et là se voient encore les armes des Borgia. Ici Lucrèce se retira après l'assassinat de son mari Alphonse, par son frère. De ses trois maris, Alphonse est le seul que Lucrèce semble avoir aimé. Et ce fut à Nepi qu'elle l'aima. Elle n'hésita point, pourtant, à obéir à l'ordre de son père qui l'y envoyait « se remettre de ses émotions » selon l'expression naïve de Burchard, ce prodigieux annaliste que l'on voudrait

tant, pour la beauté de son œuvre, alors l'une des plus étonnantes qui aient jamais été écrites, que l'on voudrait reconnaître pour le plus férocement pince-sans-rire des mémorialistes. Imaginez Machiavel écrivant le *Diarium*, Machiavel ou Caliban : personne ne pourrait atteindre, pas même Juvénal ou Tacite, à une telle implacable satire.

Non, hélas! Burchard n'était pas malicieux. Il était simplement scrupuleux. Lucrèce aussi, obéissante fille qui savait bien ne pas avoir à discuter ses mariages ; débarrassée de son père et de son frère, elle devint même le modèle des épouses et des princesses, à Ferrare. Bonne mère, elle l'est déjà à Nepi, où elle est venue se réfugier avec son petit Rodrigue. Et de là, elle écrit à son intendant, resté à Rome, en vue des soins divers qui lui incombent. Elle le charge de faire célébrer des messes pour l'âme « du seigneur duc » son époux. Et elle signe « la malheureuse princesse de Salerne ». Est-ce du style? On ne le sut jamais, si l'on peut croire cependant, à certains indices, qu'elle avait aimé Alphonse. Longtemps?... L'aimait-elle encore, veuve, dans cette Nepi de sa lune de miel? Ses lettres parvenues — on les retrouve à Modène dans les archives de Ferrare — ne nous confient que peu de chose. Elle demande des étoffes de deuil pour draper son lit. Ce peut être convenances. Et les commissions qu'elle donne pour des gens qu'elle prend la précaution de désigner par des surnoms, font voir qu'elle pensait, en dehors de son chagrin, à limiter son séjour à Nepi, à revenir à Rome. Elle dit qu'elle ne peut écrire, parce qu'elle a du chagrin, « tant de chagrin au sujet de mon retour à Rome ». Elle pleure tout le jour parce que Farina (c'est le cardinal Farnese, frère de la maîtresse de son père) ne lui répond pas. De telle sorte que la « très malheureuse » ne paraît l'être que parce qu'elle s'ennuie.

Elle fut distraite cependant, un beau jour, par la venue de son père et de ses frères. On allait discuter en famille la ligne de conduite à suivre. César vient d'être fait duc de Valentinois. Il a la promesse de Louis XII de le laisser conquérir la Romagne. Un véritable plan de campagne contre les seigneurs de Forli, Faenza, Bologne même, doit être arrêté, des alliances recherchées, des crimes décidés. Les murs de Nepi

n'ont rien répété de ces colloques; nous en avons vu le résultat, autrefois, en Romagne. Lorsque Alexandre VI quitta Nepi, le remariage de Lucrèce était décidé. Elle serait à qui promettrait de soutenir César. Elle consentit à tout pourvu qu'on ne la laissât pas à Nepi. Arrivée à Nepi au mois d'août, elle rentrait à Rome en décembre, et elle y reprit la direction du Vatican domestique, des fêtes et des intrigues. Un an après, Alphonse d'Este l'emmenait à Ferrare. Nepi devenait l'apanage du petit Giovanni Borgia, fils du pape et de Julie Farnese.

Nepi, cependant, revit encore un Borgia. Et le plus grand, César. On sait qu'il tomba malade le même jour où son père fut empoisonné ou du moins fut atteint du mal qui devait l'emporter. César a dit depuis : « J'avais tout prévu en cas de mort de mon père, sauf ma maladie ». Il se rétablit au milieu des résultats de la première imprévoyance, mais la plus grave, de sa vie. Et son premier soin est de quitter Rome en toute hâte. Il se fait porter à Nepi en litière, et y attend l'élection du nouveau pape Pie III. Alors, il rentre à Rome en maître pour y préparer, dernière et suprême imprévoyance celle-là, l'élection de Jules II, pour préparer sa chute de ses propres mains.

Nepi, qui avait appartenu, un instant, à un Farnese, le fils de Julie et d'Alexandre, resta dans la famille, et Pierluigi la garda jalousement. Du haut de Caprarola, le cardinal Alexandre, ainsi qu'il voyait la lombarde Sutri, contemplait ainsi l'héritage qu'il réunissait des deux plus vils pontifes qui aient jamais sali le trône sacré : Alexandre VI et Paul III.

Mais n'est-ce point encore, ici comme à la villa Savorelli, nous seuls qui prêtons à ces débris et à ces souvenirs tant de magique puissance d'émotion? La petite Nepi d'aujourd'hui possède l'œil indifférent de ses maîtres par simonie, concubinage, inceste et assassinat, et la citadelle de Nepi s'écroule dans l'indifférent oubli.

*
* *

Après une matinée passée dans le parc de Caprarola, parmi les fleurs, au pied des cyprès, sous les châtaigniers et devant

les cascades, à regarder le jeu des eaux, l'éclosion des corolles et le balancement des branches, après avoir descendu dans les douves où les gazons verdoient, parcouru le potager aux treilles déjà fournies, bref ayant joui de toute cette profuse nature si artistement guidée dans ses épanchements pour le plaisir des hommes, nous sommes partis une dernière fois en vue de notre dernière randonnée. Par le chemin des écoliers, nous allons gagner Civita-Castellana, la vieille Faléries étrusque que Camille rasa. Grimpant encore les monts Cimini, roulant sur la via Cassia, nous gagnons bientôt Soriano, vieux bourg tuscien et qui fut fief des Chigi.

Soriano, sise tout au sommet d'un pic, jouit d'une fière allure, forteresse considérable autrefois, dominant une campagne plantureuse qui dévale jusqu'à la rive du Tibre. En trombe nous traversons le village, et nous descendons dans la plaine vers Bassanello. Village aussi, Bassanello nous retient un instant par son château. Sur la place, l'édifice dresse ses vieux murs médiévaux, petit château fortifié, recuit de soleils qui ne se comptent plus. Un monsignor lui a rendu cependant la vie, en en faisant sa maison d'été. Si l'extérieur, irréparable, et c'est tant mieux, est resté intact, l'intérieur a été non point restauré, mais simplement rendu habitable. La poterne franchie, on entre dans la cour centrale dans un coin de laquelle s'élèvent quelques marches qui donnent accès aux salles. Strictement meublées avec une modestie pleine de goût, les chambres ne contiennent rien qui jure avec l'aspect général. Vieux bahuts sans éclat, vieilles ferronneries, quelques panneaux peints que l'on ne peut nommer tableaux, des tables, les quatre pieds et la planche, des sièges de bois ou de cuir, des lits de fer gauchement contourné, bref l'appareil tout à fait d'un petit seigneur d'avant la Renaissance, quelque chose enfin comme un Bracciano qui n'aurait pas réussi.

Et c'est charmant de discrétion, de tenue parfaite, sous les plafonds à poutrelles, au pied des frises peintes sans prétention. Chez nous, Bassanello serait dit gentilhommière, quelque maison à pigeonnier de Bretagne ou de Gascogne, où achève de vivre une famille antique qui n'a pas eu la chance de riches mariages, comme était Sigognac avant que vînt à passer le chariot de Thespis. Habitués que nous sommes, en Italie,

à rechercher les œuvres éclatantes, Bracciano, Caprarola, Bagnaja, il est salutaire de rencontrer ainsi quelque modeste asile qui nous ramène au plus juste sentiment des choses.

Ici aussi, à côté des grandes familles où germait la graine d'un pape ou d'un condottier de génie, vivaient de pauvres seigneurs-fermiers, investis de vagues charges par le pape ou l'empereur. Ils étaient besogneux, rançonnaient peu et mal, frères des paysans qui se réunissaient autour d'eux au jour du péril et, en échange, partageaient avec eux les maigres récoltes. Si l'on cherchait pourtant, c'est encore dans les descendants de ceux-là que l'on trouverait le sang latin le plus pur. Ils ne pouvaient faire envie et ils n'aspiraient qu'à vivre le moins mal. Ils ne contractaient donc aucun brillant mariage, ne greffaient aucune branche étrangère sur leur arbre généalogique. Farnese épouse une Autrichienne, Orsini une Aragonaise, un Colonna demande une Gonzague, Este prend Borgia, Montefeltro Sforza, tous cherchent femme au dehors, tirant du mariage un surcroît de puissance. Ici, dans ces petits castels, on s'unit entre soi, gardant le sang pur de mélange, et qui se perpétue toujours de même globule. Dans les familles du genre de celle de Bassanello se retrouverait sans peine la filiation la plus antique; nous pourrions, en cette campagne septentrionale de Rome, reconnaître, chez le noble et chez le paysan, la vieille race étrusque que la romaine seule renouvela et transmit jusqu'à nous.

De Bassanello nous montons à Vignanello où domine encore une somptueuse villa de vieille famille romaine, nous passons devant un antique champ de foire bordé d'étables et commandé par une église, baroque, la Madonna del Ruscello (du ruisseau), et, tournant au sud, nous courons, par Fabrica, vers Faléries enfin. A perte de vue, limitée seulement par la Sabine et le Soracte, la plaine s'étend devant nous, autour de nous, la grande plaine romaine, moins dénudée, moins abandonnée que celle de la voie appienne. Pour parler plus faiblement à notre cœur qui aime à sentir autour de Rome s'exhaler l'âcre parfum du désert et de la solitude, cette plaine-ci parle profondément néanmoins à notre esprit, puisqu'elle nous fait comprendre l'acharnement des vieux Romains à la conquérir. Entre Albe et Rome, il n'y eut jamais place que

pour la houlette. Ici passait la charrue. Rome se développant avait besoin de champs pour les semences. Elle ne pouvait les trouver qu'au nord, dans le pays étrusque. Veies qui synthétise la lutte des deux races, n'est pas loin d'ici, du moins son emplacement. Et dès lors nous voyons nettement, en regardant les champs cultivés, les raisons sociales de l'histoire politique. On nous cache ordinairement ces raisons. C'est que, généralement, elles ne sont pas belles. La lutte pour la vie y préside de toute sa férocité. Et toute la phraséologie héroïque, l'intérêt des générations à exalter, à purifier aussi les ancêtres, de guider la plume de Tite-Live. De loin nous voyons mieux, et la campagne de Civita-Castellana montre nettement que Rome dut récolter sur elle son pain que les herbes de l'est, les marécages de l'ouest et du sud, et les montagnes d'alentour ne pouvaient lui fournir. Seul le nord était cultivable. Puisqu'il était occupé, il fallait bien le prendre. Et, afin de le garder en toute sécurité, on extermina tout un peuple.

Faléries fut rasée et ses habitants transportés un peu plus au nord, dans la plaine où la Faléries romaine a laissé encore quelques ruines. De loin, nous en voyons les murs, longue ceinture jaunâtre bouclée sur des champs tout pareils à ceux qui restent en dehors de l'enceinte. Nous suivons à pied des petits sentiers tracés à travers de jeunes avoines, et atteignons ainsi une brèche que nous escaladons. Elle est large, le mur aussi où les ronces remplacent les pierres non sans succès. Faléries aujourd'hui, c'est une ferme et son territoire tout entouré de murailles à moitié ruinées et échevelées de parasites. Mais territoire considérable, d'une ville enfin dont se voient encore les tours et les portes. Dédaignant celles-ci nous avons sauté par la brèche, conquérants d'un jour d'une ville qui ne connut guère d'autre assaut. Car la Faléries romaine, dont nous foulons maintenant la tombe, fut simplement abandonnée au Moyen-Age. Le peuple retourna dans la vieille ville étrusque qui était plus facilement défendable, nous le verrons tout à l'heure. Et Falerium novum s'écroula peu à peu. De Rome, à Faléries, il subsiste dans un vallon des restes d'un amphithéâtre, d'un forum et de thermes, ruines lamentables et qui n'empruntent quelque beauté qu'à la nature dont elles sont submergées. Il subsiste aussi deux portes, dont

l'une, celle de Jupiter, et qui introduit à la ferme, garde encore intact son arc de plein cintre dont le temps n'eut point raison. Près des bâtiments agricoles enfin, une église sans toit ni porte, ni fenêtres, et dont le squelette seul se dresse encore, nef majestueuse formée de colonnes et de piliers alternés.

Une porte romaine, une église médiévale au milieu de champs, enfermée derrière des murs croulants, voilà tout ce qui reste de l'effort de Camille. Il en reste ce qui restera toujours de l'œuvre des hommes, des cendres. Faléries a péri un peu plus tôt qu'elle n'aurait pu, et que d'autres n'ont péri, parce que son existence toute factice la condamnait à plus de précarité encore. Œuvre de guerre, elle périclita lorsque la guerre s'éteignit, et peu à peu la ville née des nécessités naturelles, la primitive Faléries sortit de terre à nouveau, la Civita-Castellana d'aujourd'hui.

L'emplacement de celle-ci répondait, en effet, bien mieux aux nécessités sociales, lorsque Rome n'était plus là pour veiller. Lors de l'anarchie politique du Moyen-Age, l'évêque de Rome ayant déjà bien du mal à se garder lui-même, la sécurité obligea les Falériens à regagner le rocher primitif. Ils s'y réinstallèrent dès le VIIIe siècle, c'est-à-dire pendant la période lombarde même, au moment des plus formidables invasions dont j'ai recueilli quelques traces autour de Toscanella. Les seigneurs lombards, féodaux installés par les rois Luitprand et Astulf entre autres, ne se sentaient pas en sécurité au niveau des champs. Et le troupeau des serfs fut ramené au confluent des trois cours d'eau qui se réunissent au fond d'une gorge dont le rempart était sûr. Une citadelle fut plantée au-dessus, et la ville ainsi protégée se développa.

Elle n'avait dû jamais, d'ailleurs, disparaître tout entière. Une raison économique s'y opposait, le passage à cet endroit précis de la via Flaminia que y sautait la Treja. Castellana resta toujours au moins un relais d'où partaient plusieurs voies secondaires. Et qui tenait la citadelle tenait la principale route de Rome, celle que suivirent tous les conquérants et tous les voyageurs. Les papes, une fois nantis par Mathilde héritière des Francs qui avaient chassé les Lombards, s'appliquèrent à fortifier Civita-Castellana qui a gardé intacte sa vieille forte-

resse reconstruite par San Gallo, et que Jules II et Léon X entretinrent avec soin, monument trapu, aux tours basses et lourdes qui plongent sur la gorge où s'ouvrent encore des tombeaux étrusques. Ces tombes ont été soigneusement fouillées et le musée de la villa Guilia, au pied de la villa Borghese, à Rome, a recueilli de précieuses reliques, revêtements de temples en terre-cuite, sarcophages, urnes cinéraires, ustensiles de bronze, poteries, armes, bijoux, pierres gravées, témoignages précieux de la civilisation que Rome s'acharna à détruire, et qu'elle s'acharne à rechercher aujourd'hui.

Une église du XIIe siècle, gâchée bien entendu au XVIIe, garde cependant son porche médiéval, et même une sorte de musée, dans la demeure du custode où sont entassés des débris de la construction primitive.

C'est dans le petit jardin tapi derrière l'église que j'ai fini ma journée, petit jardin de solitaire, aux plates-bandes potagères, aux menus bosquets de roses et de chèvre-feuille dont le custode m'offre un bouquet « per la Signora ». Et, repartis à travers la plaine de Faléries, vers les hauteurs où déjà brillent les fenêtres de Caprarola, nous nouons fortement la gerbe que nous décidons de déposer ce soir dans la petite chapelle du palais en souvenir des Lombards dont descendait l'heureux cardinal et dont le comte de Caserte d'aujourd'hui, issu d'Elisabeth Farnese à qui il doit Caprarola, renouvelle, sans retour probable, je le crains, l'infortune et le définitif exil.

ANDRÉ MAUREL

CHARLES Ier

ROI DE ROUMANIE

La paix de Bucarest assure au roi Charles Ier une des premières places dans l'histoire de la Roumanie et l'impose à l'attention de l'Europe. Par son expérience, son tempérament et sa culture intellectuelle, il a été une providence pour son royaume et, un bienfaiteur pour les peuples balkaniques du sud du Danube. Les belligérants ont trouvé en lui un modérateur, si nécessaire à leurs prétentions parfois exagérées, et aussi un garant qui leur a valu auprès des grands États de l'Europe un crédit dont ils avaient grand besoin.

La presse a dit que le roi Charles a agi en qualité de mandataire de l'Europe. Il n'y a pas eu mandat, mais il est exact que le roi a représenté, au milieu des passions déchaînées par le conflit balkanique, la pensée de l'Occident européen. Les populations du sud du Danube avaient fini par imposer à leurs gouvernants une politique de haine et d'immédiate satisfaction. Si cet esprit avait sévi pendant quelques semaines encore, les populations des Balkans auraient connu un terrible désastre matériel et moral. La volonté du roi Charles les arrêta. Au nord du Danube, le peuple roumain se serait jeté, lui aussi, dès le commencement, dans la mêlée, si son roi l'avait voulu. Mais le roi ne montra aucune hâte, et personne dans son pays n'osa lui désobéir. Au moment opportun, le roi n'eut qu'un geste à faire, et un demi-million de soldats bien

équipés passèrent le Danube avec un élan qui s'explique par la contrainte qu'ils avaient subie. En moins d'une semaine, ils furent sous les murs de Sofia. Moins d'un mois après, la paix fut signée à Bucarest.

Par cette paix, la Roumanie a reçu la rectification de frontière qu'elle avait demandée dès le commencement de la guerre balkanique, — une extension de territoire d'environ huit mille kilomètres carrés. Au sud du Danube, la Bulgarie, la Serbie et la Grèce ont établi entre elles un équilibre sur le principe qu'aucune d'elles ne gagnerait plus que les autres en superficie ni en population. Si le Monténégro s'allie avec la Serbie — les intérêts de ces deux peuples sont identiques, comme leurs origines — la Serbie-Monténégro aura une superficie de 118 380 kilomètres carrés et une population de 4 631 000 habitants; la Grèce aura 120 679 kilomètres carrés et 4 500 000 habitants et la Bulgarie 125 043 kilomètres carrés et 5 millions d'habitants. Aucun des trois frères aujourd'hui ennemis n'a la possibilité matérielle d'opprimer l'un des deux autres. Si quelqu'un d'entre eux y prétend, l'exemple donné par le roi Charles trouvera sûrement un imitateur, qui, peut-être, ne sera pas aussi désintéressé que la Roumanie.

Le succès du roi Charles peut paraître dû aux circonstances heureuses qui ont précédé la récente intervention de la Roumanie. Si le gouvernement bulgare n'avait pas formulé des prétentions trop exagérées; si l'Autriche et la Russie étaient tombées d'accord sur une politique commune; si la Serbie et la Grèce n'avaient pas eu confiance en leurs propres forces, alors la seconde guerre balkanique n'aurait pas éclaté et la Roumanie n'aurait pas eu l'occasion d'intervenir, et le rôle du roi Charles eût été bien effacé. Mais ceux qui connaissent les peuples de notre péninsule savent que le roi Charles attendait avec patience et certitude la seconde phase de la guerre balkanique. La patience est une des principales qualités de son âme. Le biographe qui a publié les « Notes sur sa vie » parle en ces termes de son souverain :

Le chasseur des Alpes, qui met toute son ambition à abattre un aigle, ne perd pas patience s'il est obligé d'attendre pendant des jours et même des semaines que l'occasion se présente pour un

coup sûr; car il trouve dans le gibier qu'il a pris une compensation d'être resté longtemps à l'affût dans la pluie et le vent; en effet, il finit toujours par tuer un aigle, ne fût-ce qu'une seule fois dans un an! Tel est aussi le roi Charles.

Parmi les souverains, parmi les hommes d'État des pays du sud-est de l'Europe, pas un n'a cette patience. Tous les hommes politiques des Balkans veulent arriver vite. Chacun désire inaugurer une ère nouvelle, et, comme les gens qui ont cette ambition sont en grand nombre, les ères nouvelles se succèdent. Les plus importants actes d'État, on les décide après quelques jours de réflexion, puis, on se hâte de les exécuter de peur qu'un autre ne prenne les devants. Personne, dans ce coin de l'Europe, ne croit au déterminisme historique. Les Balkaniques pensent que seule la volonté, ou même le caprice des individus, crée les événements politiques. Ils croient qu'une parole aimable ou simplement un clignement de l'œil, peut arrêter le cours des choses. Dans l'alliance des Balkaniques contre les Turcs, chacune des parties intéressées n'a vu qu'une habileté de certains hommes politiques, et non pas une conséquence logique de l'histoire. Aussi l'ont-ils appliquée avec l'arrière-pensée d'en profiter, l'un aux dépens de l'autre.

Le roi Charles, pendant son règne d'un demi-siècle, a cru que les causes en politique doivent être cherchées dans la force des principes et non pas dans la volonté des individus. Il a montré une constante indulgence à l'égard des hommes; mais, du respect proprement dit, il n'en a eu que pour les principes : des héros politiques, il a eu l'occasion d'en connaître trop et de trop près. Il était le dernier homme qui aurait pu se tromper sur la solidité de l'alliance balkanique. Du moment qu'elle n'avait pas été conclue au grand jour, qu'elle dépendait de la volonté particulière d'un souverain ou d'un ministre, l'alliance, à ses yeux, n'était qu'un simple incident dont il fallait attendre patiemment l'issue. Les Balkaniques croient à l'extraordinaire. Pour un homme d'État des Balkans, par exemple, l'attendrissement de Sa Majesté le tsar de toutes les Russies à la vue des larmes d'un vieillard, envoyé exprès pour provoquer cet attendrissement, peut assurer l'avenir d'un peuple et le même homme d'État paraît s'imaginer qu'on peut arrêter la marche en avant des armées ennemies par un télégramme conçu en termes très

humbles. Le roi Charles, au contraire, n'a jamais compté sur l'extraordinaire. Durant son long règne, au milieu des difficultés qu'il a traversées et qui ont été nombreuses et graves, il n'a jamais compté sur la bienveillance attendrie de sa famille. L'honneur d'être un Hohenzollern ne l'a jamais ébloui au point de lui faire espérer que, sur son chemin, les épines se changeraient en roses. Un esprit clairvoyant, pondéré, patient; un caractère qui règle sa conduite sur les principes de la culture européenne — sincèrement, non pas pour la parade et selon la nécessité du moment, — voilà le roi Charles de Roumanie.

*
* *

Ces grands mérites ont mis le roi Charles en opposition avec le milieu politique où il a vécu. D'autres souverains ont eu de grands embarras et de grands malheurs à endurer, mais aucun n'a eu, comme lui, à lutter au jour le jour et n'est resté plus que lui incompris. Il a fait une longue et pénible école au cours de son règne. Il en est sorti plus fort et plus travailleur; mais nous doutons qu'il en soit sorti absolument content. Dans son propre pays, son succès n'est pas si complet qu'il puisse le satisfaire comme celui qu'il a obtenu en dehors des frontières. Imposer la paix dans les Balkans en faisant avancer son armée rangée en ordre de bataille est une grande action; mais régner pendant quarante-sept ans sur un peuple qui avait fait du « changement de princes » son unique préoccupation politique, c'est là une plus grande action.

Le roi Charles a été appelé au trône de Roumanie en 1866, après qu'on eut détrôné le prince Couza, qui régnait depuis 1859, date à laquelle les deux principautés de Valachie et de Moldavie s'unirent sous le nom de Roumanie. Le futur roi Charles était prince de Hohenzollern et lieutenant au 2e régiment de dragons de l'armée prussienne, quand il fut choisi pour répondre au désir exprimé par les Assemblées nationales d'Iassy et de Bucarest. Voici comment les deux plus grands orateurs de l'époque, Michel Kogalniceano et Jean C. Bratiano, motivaient ce désir dans les débats de l'Assemblée nationale. Le premier disait :

Afin que l'union des Principautés donne tous les bons résultats qu'on en attend et à l'intérieur et à l'extérieur, il est nécessaire d'instituer un gouvernement fort, stable, respecté de tous à l'intérieur et appuyé, à l'extérieur, par la grande famille des maisons régnantes; un tel gouvernement, ce n'est pas le régime vicieux des princes électifs et changeants qui pourrait nous le donner, car ce système — l'histoire en est témoin — n'a produit qu'anarchie, à cause des rivalités et des ambitions des nombreux et fréquents aspirants, faiblesse et corruption, par suite de leurs abus et de leur népotisme, et, surtout, invasions et guerres, comme conséquence de la séparation des pays et de la soumission des princes à toutes les influences étrangères. Les Principautés sont assoiffées de légalité et de dignité nationale; elles désirent vivre leur propre vie, et ces choses-là, on ne peut les acquérir qu'en retournant à l'ancien principe de l'*hérédité du Trône* qui a existé dans les premiers temps de la fondation des Principautés, et en mettant à la tête des Principautés-Unies un prince étranger, choisi parmi les dynasties régnantes de l'Europe, excepté celles des Etats voisins, afin de ne pas fournir des motifs aux influences étrangères[1].

Jean C. Bratiano disait de son côté :

Nous avons tous vu, dans l'histoire de ces pays (la Moldavie et la Valachie), qui n'est qu'un long drame se déroulant depuis plusieurs siècles, que l'avènement au trône des princes élus parmi nous a été une occasion permanente pour les étrangers de faire sentir leur influence dans les Principautés; que le trône a été la pomme de discorde pour toutes les familles puissantes de ce pays, familles qui, au lieu d'employer leurs forces à défendre et à fortifier la patrie, n'ont fait que l'affaiblir par les luttes qui chatouillaient leur ambition impie, et qui nous coûtèrent plus de sang que nous n'en avons versé pour la défense de notre mère commune; et si, depuis quelque temps, le sang a cessé de couler, nos énergies nationales, cependant, n'ont cessé de s'épuiser par toutes sortes de déchirements, par des fraudes sans fin, et par le canal des trésors que vidaient les prétendants au trône, fût-ce pour s'emparer de celui-ci, fût-ce pour le garder. Voilà pourquoi les Roumains ont aujourd'hui le ferme désir qu'à la tête de leur nouvel État il y ait un rejeton d'une famille régnante de l'Europe occidentale. En demandant un prince à l'une de ces dynasties, ils donnent à l'Europe la garantie qu'ils sont décidés à suivre, dans un ordre parfait, le chemin qu'elle parcourt elle-même, c'est-à-dire le chemin du progrès, de la civilisation. Pour nous aussi, le prince étranger n'est

1. *Treizeci de ani de Domnie ai Regelui Carol I* (Trente ans de règne du Roi Carol Ier). Édition de l'Académie roumaine, 1877, 1er vol., p. VIII.

pas une moins bonne garantie, en ce qui concerne l'Europe. La solidarité qui existe entre les dynasties européennes les amènera à s'intéresser d'une façon plus directe et plus attentive à notre existence nationale[1].

Le prince Charles devait donc mettre fin au long drame qui agitait les principautés danubiennes, lors des trop fréquentes élections de leurs princes, choisis dans les familles indigènes. Il devait instituer, comme l'a dit Kogalniceano, un gouvernement fort, stable, respecté de tous à l'intérieur, et appuyé, à l'extérieur, par la grande famille des Maisons régnantes... Cette mission, en apparence facile, à celui qui considère les choses de loin, combien difficile paraît-elle à celui qui connaît la réalité! Kogalniceano et Bratiano n'avaient dit que la moitié de la vérité; ils avaient omis de mentionner le grand malheur dont les pays du Danube étaient affligés. Les deux patriotes roumains, en insistant sur l'anarchie et la discorde qui résultaient de la rivalité des grandes familles, donnaient à entendre que le mal résidait dans la minorité composée de ceux qui pouvaient être élus princes, et que, si on avait pu réconcilier ceux-là, tout eût été pour le mieux. Or, la vérité, c'était que, dans les principautés danubiennes, par suite de pratiques misérables en vigueur depuis des siècles, un gouvernement dans le sens européen du mot n'était plus possible.

La distinction entre ce qui appartient à l'État et ce qui est au particulier, surtout lorsque ce particulier était un boyard ou un parvenu (*Tchokoï*), et même la distinction entre ce qui est la propriété d'un particulier et ce qui appartient à un autre particulier, surtout quand l'un était paysan et l'autre boyard, s'étaient presque effacées de la conscience du peuple. Le travail de l'ouvrier était assuré sur le papier; de fait, c'était presque un servage; la justice et l'école publique, des parodies. En 1866, il n'existait, dans les principautés unies sous le nom de Roumanie, ni ordre politique ni ordre moral. Celui qui possédait une terre, même s'il n'avait pas de titre de noblesse, était un petit autocrate qui pouvait se permettre des actions que personne n'eût osées à l'occident de l'Europe.

1. *Treizeci de ani de Domnie ai Regelui Carol I*, p. IX.

La flatterie envers les grands et les puissants; l'hypocrisie entre gens de même rang; le mensonge et le vol enfin étaient les armes dont on se servait pour réussir. Kogalniceano et Bratiano, naturellement, ne pouvaient pas publier ces vérités. Mais les initiés ne les ignoraient pas. Le prince Charles avait été averti par madame Hortense Cornu, qui, vivant dans les milieux de la Cour de Napoléon III, en avait été informée : « L'immoralité, c'est la grande plaie de ces pays, et la suite de leur longue dépendance des Turcs[1]. » La mission qu'avait à remplir le prince étranger n'était donc pas facile. Il était appelé à transformer en pays européen un pays dévasté moins par la cruauté que par l'immoralité orientale. Par bonheur cette immoralité n'avait pas complètement perverti le peuple roumain chez qui l'on trouvait encore, à l'état latent, quelques qualités morales et intellectuelles. Mais celui qui était appelé à la régénération du peuple était un étranger!

Le prince Charles avait vingt-sept ans lorsqu'il reçut la couronne. Il ne connaissait guère la Roumanie. Seule la position géographique pouvait lui suggérer quelques indications. On raconte que, lors de sa première rencontre avec les délégués roumains qui venaient lui offrir le trône, il aurait ouvert un atlas et tracé une ligne qui partait de Londres et se dirigeait vers Calcutta, et, comme cette ligne passait par la Roumanie, il aurait prédit à ce pays un brillant avenir. Un brillant avenir, en effet, commence à se dessiner pour la Roumanie aujourd'hui, après la paix de Bucarest; mais la route des Indes n'a rien à y voir.

Il accepta la couronne; sitôt arrivé, il vit du premier coup les difficultés qu'il allait rencontrer. Elles étaient si grandes qu'un autre en aurait été découragé. A l'extérieur, la Roumanie ne comptait aucun ami, et ses voisines, la Russie, la Turquie et l'Autriche, la guettaient. A l'intérieur, une situation lamentable. L'armée était réduite à 8 000 hommes indisciplinés et mal équipés! — Après quarante-sept ans, il lui fut donné d'en jeter 500 000 sur l'autre rive du Danube, en moins de dix jours! — Les munitions n'existaient que sur le papier. Il y avait bien un bâtiment destiné à abriter

1. *Aus dem Leben König Karls von Rumänien* (Stuttgart, 1894), I, p. 16.

une fonderie de canons, mais pas une machine qui valût quelque chose. Les casernes étaient peu nombreuses, et la plupart tombaient en ruine. Quant à l'administration, même misère. Dans un rapport présenté au prince, le ministre de l'Intérieur se désespérait de l'arbitraire et de la corruption. Les écoles étaient en petit nombre, et certaines d'entre elles n'avaient même pas un toit qui les abritât contre la pluie et la neige. Le commerce et l'agriculture végétaient; le trésor était vide. Le ministre des Finances connaissait le chiffre des dettes qu'il avait à payer, mais il ne pouvait compter sûrement sur aucune recette. Les étrangers qui ont voyagé alors en Roumanie en ont donné un tableau lamentable.

Le prince étranger, élu par la Roumanie, avait deux nobles orgueils, capables justement de faire renaître l'énergie du peuple. D'abord l'orgueil d'être un Hohenzollern : avant d'avoir livré un combat décisif et tenté tout ce qui était en son pouvoir, le prince Charles ne pouvait retourner dans sa famille. Nous le trouvons, dès le premier jour, « au travail », — *rastlos beschäftigt.* — Ce fut là le premier bon exemple que le peuple reçut de son élu. L'autre orgueil du prince était d'être un soldat. Officier par vocation, il avait une campagne de guerre à son actif, et une campagne glorieuse. Cet orgueil du soldat a été encore plus efficace pour le réveil de l'énergie roumaine. Le Roumain est bon militaire; il est brave et supporte facilement les fatigues de la guerre. Il considère le métier des armes et surtout la guerre comme une occupation noble. A l'occasion de la dernière mobilisation, les commandants des régiments éprouvèrent de grandes difficultés pour renvoyer dans leurs foyers les réservistes qui s'étaient présentés, bien que n'appartenant pas aux contingents appelés. L'argument suprême de ces réservistes arrivés sans ordre était : « Comment retourner à la maison, alors que d'autres vont à la guerre; les femmes vont se moquer de nous! »

Le prince commença par l'organisation de l'armée. Et il y procéda sévèrement et consciencieusement, en vrai officier prussien qu'il était. Il eut le grand mérite de discerner ce qui, dans l'armée, était sain et ce qui était corrompu, et cela dès la première année. Voici, à ce propos, un incident raconté par un témoin oculaire :

Le 19 juin 1866, le prince donne l'ordre que, le lendemain, la garde nationale de Bucarest se rassemble sur le champ d'exercices de Cotroceni; il désirait l'inspecter. Le premier ministre Catargi annonce au prince que la garde nationale refuse d'être inspectée, parce que le bruit s'est répandu qu'elle serait désarmée à cette occasion. La garde nationale est décidée à aller à la Chambre des députés pour lui demander protection et il conseille au prince de renvoyer au lendemain la séance de la Chambre. Mais le prince Charles ne veut rien changer à l'ordre qu'il a donné. Le lendemain, 20 juin 1866, le prince se rend à cheval au champ d'exercices, où il ne trouve que quelques centaines d'hommes de la garde nationale! Immédiatement, il envoie chercher les absents. Cependant, il se met à la tête des soldats présents et, aux sons de la musique militaire, il se dirige vers Bucarest. De tous côtés, alors, commencent à paraître les retardataires; sur la place du Théâtre national, plus de 3 000 d'entre eux se sont rassemblés, qui accueillent le prince par un formidable hourra. La Chambre des députés a tenu tranquillement sa séance et, dans les rues, aucun tumulte ne s'est produit[1].

Peu avant cet incident, le 24 mai 1866, les officiers s'étaient permis d'adresser au prince une pétition collective où ils se faisaient les juges de la révolution, qui avait eu pour résultat le détrônement du prince Couza, et demandaient que ceux des officiers qui avaient participé à la révolution fussent, par punition, licenciés. Le prince répondit :

Je suis venu pour créer un avenir, et non pas pour juger un passé. Le serment que vous m'avez prêté comme soldats vous oblige à une absolue soumission. Ni les actes du chef de l'armée, ni les motifs qui l'y décident ne sauraient être soumis à vos critiques. Restez étrangers à la politique. Vous avez pour unique mission de défendre votre souverain et votre patrie jusqu'au dernier souffle.

La leçon fut entendue et le corps des officiers rentra dans l'ordre. Le père du prince, le sage Charles-Antoine de Hohenzollern, ancien premier ministre de Prusse, entrevoyant, lors de cet incident, le risque qui menaçait son fils, lui avait écrit pour lui recommander d'avoir du tact et d'être très circonspect : « Il est certains principes militaires, lui mandait-il de Düsseldorf, à la date du 17 juin 1866, savoir les principes de l'honneur, qui devraient être les mêmes pour les officiers du monde entier... Il y a, toutefois, des circonstances spéciales que nous

1. *Ibid.*, pp. 77-78.

ne devons pas juger avec la rigueur du critérium prussien. Ton tact t'indiquera le chemin. » Mais le fils a gardé, en ce qui concerne l'armée, la rigueur du critérium prussien.

L'armée, soustraite à la politique, retrouva la santé. Quand la patrie eut recours à elle, elle fut prête à partir. En 1877, dans la guerre russo-roumano-turque, elle était déjà une jeune pousse bien forte. En l'été de cette année 1913, elle a été admirable. Le vieux roi, la voyant défiler devant lui, si enthousiaste et si disciplinée, fut profondément ému.

*
* *

La guerre russo-turque de 1877, à laquelle l'armée roumaine, appelée par la Russie, participa, consolida l'État roumain : la Roumanie effaça les derniers vestiges de vassalité qui l'attachaient encore à la Turquie. Le 10 mai 1881, le prince Charles de Hohenzollern prit la couronne royale : il devenait le souverain d'un peuple libre et autonome. Son prestige s'accrut mais sa tâche demeura difficile. Le peuple souffrait toujours de grands maux. L'arbitraire et la corruption persistaient. Le roi était le premier à ne pas se faire trop d'illusions sur le succès d'une réforme. Lorsque ses ministres et les représentants du pays au parlement lui eurent proposé, à l'occasion de la « fête de la royauté », une couronne en métal précieux, incrustée de gemmes, il préféra une couronne forgée dans l'acier des canons pris par son armée à Plevna.

Le peuple roumain, dès avant l'avènement du prince, avait de bonnes lois civiles et pénales, traduites des meilleures lois de l'Europe occidentale. Sa constitution, — à peu de chose près la constitution belge, — était parfaite. Tous les droits et toutes les libertés des citoyens y sont garantis de la meilleure façon : la justice doit être également distribuée à tous les citoyens; la propriété et le produit du travail y sont garantis pour tous de la même façon; l'exercice des droits publics ne comporte aucune exception ni privilège; la liberté individuelle est sacrée, etc. Il semble qu'il ne reste rien à désirer au citoyen roumain. Malheureusement, les meilleurs principes de cette constitution étaient lettre morte; le gouvernement qui l'appli-

quait était composé de membres de tel ou tel parti politique; et les partis, d'hommes chez la plupart desquels on aurait vainement cherché le moindre respect de la chose publique. Les hommes de valeur, s'ils voulaient garder leur influence, ne devaient ni voir ni entendre ce qui se passait autour d'eux. C'est avec de pareils éléments que le roi devait gouverner, car il ne pouvait pas même être question de remplacer cette classe dominante. De la classe populaire, ignorante et abandonnée, on n'aurait tiré qu'un gouvernement encore plus détestable. Ce qu'on pouvait attendre du peuple, c'était un peu plus de travail, un peu plus d'affection pour l'école et pour l'église, un peu plus de vertu militaire, et tous ces espoirs qu'on avait mis en lui, il avait commencé à les réaliser ; mais on ne pouvait lui demander de participer au gouvernement. Aussi le roi Charles, malgré toutes les misères que les partis lui faisaient endurer, n'a jamais pensé au coup d'État qui déposséderait les classes d'en haut de leurs prérogatives. Un seul moyen restait donc à sa disposition : gouverner avec les hommes politiques, bien qu'il connût leur immoralité, et, malgré l'ironie de la situation, être un roi parfaitement constitutionnel.

Un souverain d'un tempérament différent aurait peut-être procédé autrement sans que l'histoire eût le droit de le condamner, mais aucun n'aurait réussi. La route choisie par le roi Charles était la plus longue et la plus épineuse, mais c'était la seule qui fût sûre. Il n'aurait trouvé personne avec qui s'allier contre les boyards de noblesse ancienne ou récente qui se seraient ligués contre lui. Le peuple n'aurait pas même compris ses intentions. L'armée même ne l'aurait pas suivi et d'ailleurs le roi ne voulait pas l'entraîner dans les luttes politiques. Restait le secours de l'étranger. Mais le roi, s'il y avait eu recours, n'eût été qu'un étranger imposé par des étrangers. Il fut donc obligé de souffrir qu'on continuât à gouverner d'après le système oriental. Cependant le « grand tolérant », le « grand patient », peu à peu, prit les affaires en main. Après qu'il eut été sacré roi en 1881, il n'eut plus besoin de menacer d'abdiquer comme il l'avait fait à plusieurs reprises avant la guerre contre les Turcs. Les hommes politiques, de leur côté, n'osèrent plus lui parler de détrônement ; ils se contentèrent de jouer les anti-dynastiques quand ils étaient dans l'op-

position : sitôt qu'ils prenaient le pouvoir, ils devenaient les plus loyalistes des Roumains. Le roi considérait ces transformations comme très naturelles. Le jour où il se crut assez fort, il se permit même de provoquer artificiellement ces variations des sentiments en chargeant avec ostentation ceux qui avaient comploté son détrônement de le servir comme aides de camp ou comme conseillers intimes. Peu à peu l'anti-royalisme disparut et fut remplacé par la simple bouderie. Et le jour vint où les relations entre le souverain et les boyards devinrent telles qu'elles doivent être entre le roi et de simples citoyens.

D'autres progrès s'accomplirent. Les relations entre partis s'adoucirent et devinrent non pas civiles, sans doute, mais enfin supportables. A cela contribuèrent beaucoup les lois sur l'inamovibilité de la magistrature, des fonctionnaires de l'administration intérieure et de la police. Jusqu'alors la presque totalité des fonctionnaires, juges compris, pouvaient être remplacés par chaque nouveau gouvernement qui ne manquait pas d'user de ce droit ; d'où la haine que nourrissaient les partis les uns contre les autres. Chaque membre d'un parti voyait dans le membre du parti opposé, non pas un adversaire d'idées, mais un rival de gagne-pain. Un fonctionnaire avec plusieurs centaines de francs par mois d'appointements, un fournisseur de l'État qui gagnant des milliers de francs, étaient réduits du jour au lendemain à vivre d'expédients. Peu à peu, ces mœurs disparurent. Le roi eut même le courage de prolonger artificiellement la période de gouvernement d'un parti afin d'éviter le trouble qui se produisait à chaque changement. Le gouvernement de Jean C. Bratiano dura près de douze ans, ce qui, pour l'histoire politique de la Roumanie, est un événement extraordinaire. Alors on vit des hommes politiques pris de l'ambition de se distinguer par leurs actes et cela, dans une double intention : gagner la considération du roi et se faire dans leurs partis une situation d'hommes indispensables. Nombre d'hommes politiques se sont illustrés de cette façon, surtout dans le parti libéral. Nous citerons : MM. D.-A. Stourdza, Spiro C. Haret, Pierre Poni, G. Cantacuzène, V. Lascar, E. Costinesco, parmi les vieux, et, parmi les jeunes : MM. Vintila Bratiano, le Dr I. Cantacuzène, N. Saveano, I.-G. Duca, C. Nicolaesco, C. Bano.

Grâce aux lois sur la stabilité des fonctionnaires et aux bonnes intentions des hommes politiques, la régénération du pays avança d'une manière satisfaisante. L'agriculture et le commerce prospérèrent; les finances, dont la situation était si précaire autrefois, furent établies sur des bases de plus en plus solides; l'instruction publique progressa; la justice et l'administration devinrent chaque année un peu plus morales, les voies de communication se multiplièrent. La Roumanie, en moins d'un demi-siècle, a été transformée radicalement. Que la politique du roi soit suivie quelques années encore! Les gouvernements se composeront d'hommes de plus en plus capables de gouverner; le contrôle dans l'administration sera tout à fait sérieux; les lois finiront par être bien étudiées et surtout respectées. Rien enfin ne semble s'opposer à ce que la Roumanie soit un jour aussi bien gouvernée que possible. Les événements qui se sont passés cette année permettent ces bons pronostics. Tous les partis politiques ont été d'accord; ceux de l'opposition se sont gardés de créer des difficultés au gouvernement. Le Parlement s'est tu toutes les fois qu'on le lui à demandé, ou bien est parti en vacances lorsqu'on a pensé qu'il parlait trop. On a vu le chef de l'opposition consulté par le gouvernement et mis au courant de tous ses actes. Et qui était le chef du gouvernement? Un chef de parti, comme autrefois? Nullement, mais un homme de grand mérite, qui s'est élevé par lui-même et sans le concours d'un parti : M. Titus Maïoresco. Celui-ci, d'accord avec M. Take Jonesco, qui, lui, est chef d'un parti, mais d'un parti qu'il a créé, ont, sous l'influence directe du roi, dirigé, comme deux bons fonctionnaires, la politique extérieure du pays aux moments les plus difficiles, sans mettre au courant l'opinion publique et consulter le Parlement. Ces deux bons fonctionnaires appartiennent au parti conservateur; demain, ce seront peut-être deux autres bons fonctionnaires, appartenant au parti libéral, qui accompliront la tâche intérieure.

***

Le roi Charles peut-il donc attendre l'avenir avec la confiance de l'homme satisfait? Malheureusement non; c'est le

côté tragique de sa vie qu'après chaque difficulté vaincue, d'autres aient surgi, plus redoutables.

Les gouvernements qui ne représentent qu'une minorité du peuple peuvent être composés d'hommes honnêtes et capables, ayant les meilleurs sentiments, mais il leur manque la force de s'en prendre aux intérêts de la minorité dont ils sont les chefs. Ils n'osent toucher à la base économique et sociale actuelle, par exemple, préparer une nouvelle répartition du produit du travail, ou un nouveau régime de perception des impôts, ou enfin une nouvelle réglementation des rapports entre la propriété rurale grande, moyenne et petite. Quand le moment est venu de résoudre des problèmes de cette importance, ils ont recours à des expédients. Incapables de faire des réformes qui pénètrent profondément la vie économique du peuple, leurs réformes n'effleurent que la surface. Or, qu'il existe en Roumanie de grands et urgents problèmes, l'année 1907 le prouve. En cette année terrible, une révolte éclata d'un bout à l'autre du pays. La misère était devenue intolérable aux paysans; ils voulaient exproprier les propriétaires qu'ils considéraient comme leurs spoliateurs. Ils mirent le feu partout et se livrèrent à des actes sauvages. La terreur régna.

Que fut, en ces moments mémorables, le rôle des hommes politiques, représentants de la classe dominante? Ils confessèrent leurs péchés, — ce qui était très honorable pour leur conscience; — ensuite, ils se mirent à l'écart, sachant qu'ils manquaient de prestige et de force. Restèrent en face de la foule révoltée : le roi et l'armée. Le roi, par un manifeste répandu en des centaines de milliers d'exemplaires, promit des lois réparatrices. L'armée fut sans pitié pour les révoltés opiniâtres, bien que parmi ceux-ci se trouvassent les frères et les parents des soldats. Six années à peine nous séparent de 1907, et, cependant, un grand nombre des hommes politiques roumains semblent avoir déjà oublié la grande révolte; le roi, sûrement, ne l'a pas oubliée. « Le grand patient » a aussi une bonne mémoire; il se souvient que sa parole est engagée. Les paysans, habitués à la patience, attendent, mais ils n'oublient pas, eux non plus, la parole donnée par le roi. La question agraire ne saurait donc être retirée de l'ordre du jour. Or, elle est difficile, extrêmement difficile. En Roumanie l'industrie

n'est qu'à ses débuts, de sorte que presque tous les moyens d'existence de la population viennent du sol. Nulle part ailleurs la fonction sociale et politique de la propriété foncière n'est aussi importante. La solidité de l'État en dépend. Comment en effet établir solidement et l'impôt en argent et l'impôt de sang sur une population misérable? D'autre part, si une petite minorité de la population possède de vastes étendues de terre, l'État tolère de fait des monopoles en faveur des particuliers et diminue par là son autorité comme distributeur de justice et comme administrateur. Un propriétaire de *latifundia* ne saurait en effet être comparé au propriétaire d'une fabrique. Celui-ci peut avoir un concurrent tout près de lui, un autre fabricant, tandis que le propriétaire de *latifundia*, par l'énorme distance entre lui et ses concurrents, a de fait un monopole. La population voisine d'une fabrique ne se trouve pas dans les mêmes conditions d'infériorité par rapport au propriétaire de la fabrique, que la population englobée dans un vaste domaine par rapport au propriétaire de ce domaine. Mais les grands propriétaires ruraux de Roumanie n'ont jamais voulu comprendre cette différence, pas plus que n'ont voulu la comprendre les gouvernements composés d'hommes appartenant à leur classe. C'est pourquoi les réformes agraires qu'on a tentées en Roumanie n'ont donné aucun résultat. Tant qu'il y aura des *latifundia*, surtout tant qu'ils constitueront la plus fructueuse accumulation de capital, le problème agraire subsistera. Pour le résoudre il serait insensé de compter sur des gouvernements qui sont les représentants de la minorité dominante.

D'autres questions s'imposent, moins difficiles celles-là, par exemple celle de la naturalisation des Juifs. Il y a en Roumanie quelque deux ou trois cent mille Juifs. La plupart sont établis dans le pays depuis des années; certains y sont nés de parents qui ont passé toute leur vie en Roumanie. Ils sont considérés comme étrangers, mais d'une espèce particulière puisqu'ils ne sont sujets d'aucun autre État. Les gouvernements se sont opposés à leur naturalisation pour le motif que le pays n'y consentirait pas. Mais en réalité le pays n'a jamais eu l'occasion d'exprimer sa volonté sur cette question-là, car, le vrai pays, ce sont les paysans qui n'ont pas de représentants

politiques et qui, d'autre part, n'entrent pas en contact avec les Juifs car ceux-ci habitent les villes. De sorte que, en réalité, ce n'est pas le pays qui est contre la naturalisation des Juifs, c'est la bourgeoisie des villes qui influence directement les gouvernements, et qui, pour des motifs de concurrence économique, veut tenir les Juifs à l'écart de la vie publique. Tant que les gouvernements appartiendront à la minorité, la question juive non plus ne sera jamais résolue.

Le même sort attend la réforme des impôts et la réforme électorale. Rien à faire, tant que ne sera pas revisé le pacte fondamental, la constitution. Un grand nombre d'hommes politiques parlent, il est vrai, d'une revision comme d'une nécessité. Mais par quel miracle les privilégiés seront-ils amenés à sacrifier leurs privilèges? Il faudrait la menace d'une « terreur », comme celle de 1907. Alors, en effet, le Parlement aurait voté n'importe quoi, pourvu que la révolte des paysans s'apaisât. Maintenant, surtout après le succès remporté par la paix de Bucarest, comment attendre ce miracle? On fonde cependant de grands espoirs sur M. Jean-J. Bratiano, le chef actuel du parti libéral, fils de l'ancien premier ministre qui a dirigé la guerre de l'indépendance contre les Turcs. Certes la Roumanie n'a jamais manqué de grands et intelligents patriotes. Mais l'œuvre est bien difficile. Il faudra que des sacrifices considérables soient obtenus de ceux-là mêmes qui ne sont pas habitués à se sacrifier.

Voilà pourquoi le roi Charles, malgré la gloire dont il se voit entouré, n'est pas un monarque satisfait. Jusqu'au terme de ses jours les soucis rideront le front de ce grand travailleur, de ce patient, de ce grand roi, apôtre infatigable de la culture européenne aux portes de l'Orient.

C. RADULESCU-MOTRU

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

CHRONIQUE FINANCIÈRE

La deuxième quinzaine d'octobre n'a guère été meilleure que la première. Les affaires sont restées rares, les émissions peu nombreuses et la confiance du public plutôt modeste. L'argent paraît cependant abondant mais la clientèle demeure craintive. Le calme n'est point encore revenu dans la Péninsule balkanique et l'incertitude qui en résulte contribue à l'inaction que chacun regrette, mais à laquelle tout le monde, ou presque, doit se soumettre. Cette timidité de l'argent a pour conséquence un renchérissement de son taux moyen, renchérissement dont on ne se rend pas un compte assez exact parfois. Beaucoup de personnes seront sans doute étonnées quand elles sauront que le Brésil a dû, dernièrement, payer 6,17 % pour une avance dont il avait besoin. La théorie de l'or, qui de France ruisselle sur le monde entier, a trop souvent laissé croire que, chez nous, tous les besoins pouvaient être satisfaits à bon compte. Les emprunteurs imbus de cette idée sont, au premier abord, étonnés des conditions qui leur sont faites. Ils se retirent parfois, quitte à revenir au bout de peu de temps lorsqu'ils ont pu constater que la situation monétaire était partout mauvaise, mais ces allées et venues contribuent, elles aussi, à l'atonie générale des affaires. Le Marché monétaire reste difficile et l'on a pu craindre, un instant, une nouvelle augmentation à Londres. Il est certain que les États-Unis, dont la récolte a été mauvaise, pourraient faire appel à l'Angleterre. Il n'y aurait, dès lors, rien d'impossible à ce que, d'ici la fin de l'année, l'on voit le cours de 5 ½. Il faut cependant signaler comme un indice favorable, la réduction de 6 à 5 1/2 % du taux de la Reichsbank. Il est à espérer que nous avons dépassé là le point le plus bas de la crise que nous traversons actuellement et qui affecte presque toutes les valeurs des grands marchés, tant les relations entre les divers compartiments de l'activité humaine sont sensibles à tout ce qui atteint les uns ou les autres.

*
* *

FONDS FRANÇAIS

La *Rente* se trouve, à quinze jours de distance, en recul d'environ un demi-point. Le réveil qui avait paru se manifester un instant a été de faible durée. Nos récoltes ont été moyennes et tout au moins pour les céréales inférieures au besoin de la consommation. Il faudra donc, l'année prochaine encore, recourir à des importations onéreuses pour le contribuable. Les retraits des caisses d'épargne dénotent les besoins de la masse car, en un mois, ils ont progressé de 40 à 50 millions. Mais le dernier trimestre est toujours plus chargé que les autres et, d'autre part, la prochaine rentrée des Chambres, fixée au 4 novembre, ainsi que la crainte de voir établir bientôt l'impôt sur le revenu et celui sur le capital, ont pu inquiéter quelques épargnants qui ont préféré la sécurité du chez soi à celle des caisses du gouvernement.

FONDS ÉTRANGERS

Le groupe des Fonds étrangers a marqué, tout au moins pour ceux que l'on est convenu de considérer comme de second ordre, une certaine résistance. Les divers emprunts balkaniques sont toujours en suspens et, vraisemblablement, ils ne pourront être offerts, tout au moins sur le Marché français, qu'après la clôture des opérations de la Commission financière internationale qui doit se prononcer sur les parts réciproques des belligérants dans les dépenses afférentes à l'administration des terrains conquis. A cet égard, la fin des conflits greco-turcs pourrait activer les choses. Les divers fonds *Serbes* sont restés à leur niveau ancien. La Skouptchina a voté le principe de l'emprunt de 250 millions qui doit servir à solder les frais de la guerre et à amorcer l'outillage économique des nouveaux territoires. On ignore encore l'époque exacte à laquelle cet emprunt pourra être offert au public français. Les divers emprunts *Roumains* ont progressé de un à deux points sur l'annonce que la Roumanie avait trouvé, en Allemagne, les 250 millions qu'elle désirait.

L'*Unifiée* ottomane est inchangée. Avant que le pays puisse emprunter, de multiples questions restent à trancher et si les différents emprunts inscrits sur le marché peuvent être considérés comme intéressants pour le portefeuille, on ne peut encore voir pour eux de hausse immédiate. Les emprunts *Russes* enregistrent quelques progrès, les nouvelles relatives à la bonne récolte se confirmant. D'autre part, toutes les statistiques industrielles et commerciales soulignent la grande activité de la nation alliée et amie. Le budget de 1914 se balance par 3.558.000.000 de roubles, mais l'équilibre n'a pu être obtenu que par un prélèvement de 23.000.000 de roubles sur les disponibilités du Trésor.

Le *Portugais* 3 % est en légère reprise malgré les troubles politiques qui paraissent chroniques dans le pays. La récolte des céréales a, d'ailleurs, été mauvaise et l'agio sur l'or est de 18 %. Il semblerait, dans ces conditions, que l'on ait dû plutôt baisser, mais la Bourse a souvent des raisons que la raison ne connaît pas. Le *Brésil* 4 % s'inscrit en progrès de près d'un demi-point. Nous le considérons comme bon à prendre à ce niveau, car si les finances du pays ont souffert de la baisse des deux principaux produits d'exportation, le café et le caoutchouc, il semble qu'à l'heure actuelle ces produits aient touché le plus bas de leur baisse et que, dès lors aussi, le Brésil ait traversé le passage le plus difficile. Le 4 % 1889 vaut environ 78,50. Si l'on veut bien se rappeler qu'il a coté jusqu'à 90, on peut mesurer la marge qu'une amélioration de la situation économique du pays assurerait aux titres.

BANQUES

En général, les Établissements de banque français se retrouvent avec des cours fermes et parfois même légèrement meiileurs. Les quelques émissions qui ont été tentées auraient réussi.

La *Banque de l'Algérie* a gagné une cinquantaine de francs : la vendange serait, cette année, favorable aux viticulteurs. La *Compagnie algérienne* a progressé de près de 80 francs soutenue en raison de l'émission actuellement en cours de 25.000 actions nouvelles offertes à 1.365, à raison d'un titre nouveau pour quatre anciens. Participant au mouvement général, l'action *Crédit français* a gagné du terrain. On annonce que cet établissement va s'intéresser à l'augmentation de capital de 7 millions de roubles de la Banque de commerce russo-française à Saint-Pétersbourg. Cette société, dont le capital actuel est de 5 millions, a réparti, pour son dernier exercice, un dividende de 8 rbs 65. Les résultats déjà acquis en sensible plus-value

sur ceux de l'an dernier permettraient d'envisager une augmentation de la dernière répartition. Les actions *Banque de commerce russo-française* seront introduites en Bourse de Paris dès la clôture de l'exercice en cours. Le marché parisien s'enrichira d'ailleurs, d'autres banques russes, car il a été question de l'introduction prochaine de la *Banque privée de Moscou.* Les obligations *Banque hypothécaire et agricole de l'État de Sao-Paulo* et *Banque hypothécaire et agricole d'Espirito-Santo* nous paraissent spécialement intéressantes à signaler aux capitaux de placement. Ces titres qui jouissent de garanties de premier ordre sont susceptibles de progrès notables en même temps que la situation générale du Brésil s'améliorera.

TRANSPORTS

Nos Compagnies de Chemins de fer ont conservé leurs derniers cours en les améliorant même dans certains cas. D'une façon globale, les plus-values de recettes enregistrées, pour les neuf premiers mois de l'année, atteignent 40 millions environ. Les obligations ont, de leur côté, conservé un marché favorable. Il a été question, sans confirmation d'ailleurs jusqu'ici, d'une émission d'obligations pour le *Nord* et l'*Orléans.*

Dans les Chemins de fer étrangers, on a noté quelques progrès des différents titres *Lombards.* La réorganisation actuellement en cours de discussion paraît, dans son ensemble, favorable à un certain relèvement des cotes. Rien de définitif ne sera cependant décidé avant la fin de l'année prochaine. Les actions et les obligations du *Chemin de fer des Alpes bernoises* sont à des cours qui devraient retenir l'attention ; les premières indications fournies par le trafic de la ligne actuellement livrée en entier à l'exploitation, laisseraient croire que, dès l'origine, on pourrait obtenir les résultats escomptés comme devant se manifester au bout d'une année d'exploitation.

Dans les Transports parisiens, on note une amélioration d'une dizaine de francs du *Métropolitain*, motivée par la mise en service prochaine d'un nouvel appareil qui diminuerait, dit-on, de près d'un quart la consommation du courant. Les *Omnibus* ont été plus lourds sur des dégagements de position car, en fait, les recettes continuent à être belles et la plus-value sur l'an dernier intéressante. Parmi les titres de Tramways étrangers, l'action *Mexico-Tramways* a fléchi sensiblement. Les recettes brutes de la société sont en plus-value, mais la tension du change mexicain fait redouter un aggravement des charges financières. Néanmoins, pour 1913, le dividende ancien pourrait être maintenu. L'entreprise va d'ailleurs prochainement augmenter son capital en même temps qu'elle se fera autoriser à émettre des notes 6 % susceptibles d'être converties à toute époque en actions ordinaires. Cette émission permettrait d'aider la filiale *Mexican-Light.* Les différents titres du *Canal de Suez* ont accentué leur mouvement de baisse. On a expliqué ce recul par l'inquiétude causée du fait de la réduction de 9 millions des recettes perçues comparativement à l'an dernier. Malgré cette diminution, le dividende ne paraît pas devoir être réduit, car la société dispose de réserves de stabilisation que l'on pourra parfaitement faire jouer. A notre avis, le titre a surtout baissé parce qu'il avait jadis trop monté. A son niveau actuel, il ne rapporte encore que du 3 1/3. C'est évidemment peu pour une action d'une société industrielle.

Nous avons, à plusieurs reprises, attiré l'attention sur les actions des *Chargeurs réunis.* Cette société annonce l'augmentation de son dividende de 25 à 35 francs. Ce résultat est une preuve de ce que les Compagnies de navigation peuvent obtenir lorsqu'elles sont prudemment administrées. Il serait d'ailleurs possible que les actions et les parts voient, d'ici quelque

temps, des cours meilleurs. Il pourrait en être de même des obligations 5 % de la Compagnie de *Navigation Sud-atlantique* qui va tout prochainement mettre en service deux nouveaux vapeurs construits sur les données les plus modernes et qui faciliteront largement le transport facile et rapide vers les pays sud-américains.

METALLURGIE & MINES

La réduction de l'activité métallurgique en Allemagne, en Belgique, en Angleterre, n'a pas encore eu toute sa répercussion sur les sociétés françaises. Néanmoins, le Comptoir des poutrelles, les fabricants des tôles du Nord, ont dû consentir à des réductions de prix. La plupart des actions d'établissements français sont des titres fort sérieux et si une baisse s'accentuait, nombre d'entre eux pourraient être intéressants à mettre en portefeuille comme valeurs de longue haleine. Le compartiment russe est toujours actif malgré le maintien des dividendes d'un certain nombre d'entreprises comme la *Russo-Belge* et *Briansk* qui, comme l'an dernier, distribueraient respectivement 30 et 8 roubles. *Hartmann* convoque pour le 1er novembre une assemblée qui aura à se prononcer sur une augmentation de capital de 9 millions de roubles à effectuer par tranches successives.

Les valeurs de Charbonnages russes sont spécialement bien tenues. Les prix restent favorables et l'activité grande. Pour les sept premiers mois, les Charbonnages du Donetz ont produit 890 millions de pouds contre 740 millions pendant la même période de l'an dernier.

Un des groupes de valeurs qui a le plus fait parler de lui en Bourse est celui des Pétroles : les actions de la *Colombia* ont continué leurs bonds spéculatifs et, en général, les prix du naphte, fermes aux alentours de 50 kopecks par poud, ont facilité les hauts cours des entreprises pétrolifères.

Il a été question d'une introduction prochaine à Paris des dixièmes d'actions ordinaires *Royal Dutch*, dont les actions privilégiées sont déjà cotées officiellement.

Le groupe du cuivre est resté hésitant, malgré que l'on s'accorde à envisager comme très probable une hausse du métal d'ici à peu de temps. Le *Rio* est aux mêmes cours qu'il y a quinze jours, mais on verrait assez généralement pour lui une amélioration prochaine.

Crédit Français.

Toutes les communications relatives à la « Chronique Financière » devront être adressées directement au CREDIT FRANÇAIS à Paris, 52, rue de Châteaudun Il sera répondu dans le plus bref délai à toute demande de renseignements.

225

LA BELLE ÉVEILLÉE

PETITE FÉERIE DIALOGUÉE EN VERS IRRÉGULIERS

PERSONNAGES

ROSE-CLAIRE, princesse endormie.
OCTAVE, brigand.

La scène se passe au temps et dans le château de la Belle au Bois Dormant.

La chambre de la Belle au Bois Dormant. — Au milieu de la chambre, le lit où la Belle dort, derrière les rideaux baissés. — Portes : à droite, donnant sur les autres appartements du château; à gauche, sur le cabinet de toilette. — Près de cette dernière porte, la cheminée avec sa pendule de Saxe.

OCTAVE, *entrant par la porte de droite.*

S'il est une entreprise offrant quelque agrément,
C'est de cambrioler la Belle au Bois Dormant,
Et le hasard me fut propice,
Qui mit son château sur mes pas,
Lorsque je fuyais les pourchas
Et le zèle indiscret des hommes de police.
Pour nos aventureux projets,
Comment! personne ne songeait
A ce qu'un tel séjour présente d'avantages?
Ce qui est désastreux, dans les cambriolages,

C'est la crainte constante et le constant danger
D'être, à chaque objet, dérangé :
Lors, on s'énerve, on veut se dépêcher,
Tant et si bien que l'on gâche l'ouvrage!
Mais ici,
D'un pareil souci,
Combien notre âme se dégage!
Ici, tout dort depuis cent ans,
Nous pouvons prendre notre temps.
Si tu heurtes un meuble ou fais claquer les portes,
De t'en émouvoir il n'importe :
Les gens endormis en ce lieu,
Crois-tu qu'ils sortent pour si peu
De leur long sommeil merveilleux,
Léthargique,
Disons mieux :
Magique?
Foin de ces timides pratiques,
De ces vaines précautions,
Qu'exige la profession
Si compliquée, et je m'en pique,
De cambrioleur de maisons,
Châteaux, églises et boutiques :
Nul bruit n'éveillera, en ce séjour unique,
Les maîtres ni les domestiques;
Et cependant, ici, que nous cambriolons,
Nous pouvons, s'il nous plaît, en frappant des talons,
Chanter à plein gosier quelque refrain bachique...
Aussi bien, le butin est pour mettre en gaîté,
Et il n'y a qu'à se baisser!
J'ai trouvé la table servie :
Les plats de venaison sont un peu faisandés,
Depuis cent ans qu'ils attendaient,
Mais je me suis rabattu sur l'argenterie.
Puis j'ai fait un tour au cellier :
Depuis cent ans embouteillés,
Vous pensez à quel point les vins sont dépouillés!
Des vins qui suffiraient, en somme,
Pour expliquer la profondeur du somme

Où sont plongés tous les valets,
Et dont dorment
Les majordomes.
Mais n'imitons pas ces marauds,
Ne nous endormons pas sur le Château-Margaux,
Et, malgré que, derrière les fagots,
Il y ait là un certain petit Graves...
Nous avons mieux à faire et des desseins plus graves :
Pour bien cambrioler, il faut
Savoir ne point s'arrêter trop
Aux bagatelles de la cave.
Or,
Ou bien je me trompe fort,
Ou me voici, de pièce en pièce,
Parvenu dans la chambre où dort
— Peste!
Quel confort! —
La Princesse.
Il convient qu'ici nous fassions
Tranquillement, puisque rien ne nous presse,
Quelques investigations :
Car c'est ici, sans contestation,
Mon centre d'opérations.
Voyons?
Suivant la mode accoutumée,
Devant qu'elle entrât dans son lit,
La Princesse, en robe de nuit
Et bigoudis,
— Car les dames toujours en usèrent ainsi
Depuis
Un nombre innombrable d'années, —
Sans doute, la Princesse a mis
Ses bijoux sur la cheminée?
Vers cette cheminée, acheminons-nous donc :
Quelle vision fortunée,
Bien conforme, en effet, à nos prévisions!...
(Et, joignant le geste à la parole :)
Râflons sans phrases
Ces chrysoprases,

Dont l'aspect
Jaspé
Nous embrase,
Et ces corindons,
Allez donc!..
Sans préjudice
De ces lapis
Lazuli, ni de ces topazes,
Râflons sans phrases
Ces chrysoprases;
Dans les poches de notre habit,
Que ces perles et ces rubis
Passent en un éclair subit;
Eh! oui, j'aime
L'éclat des gemmes,
Et c'est là, pourquoi dire non?
Oui, c'est là mon péché mignon!
Turquoise, ou émeraude,
Ou autre,
Sans faire fi de ces saphirs,
— Saphir, saphir, ça fait toujours plaisir, —
Râflons sans phrases
Ces chrysoprases!
Encor qu'à vaincre sans péril
On triomphe, dit-on, sans gloire,
Beaux pendentifs, en cœur, en poire,
A nous la gloire
De vos béryls,
— Sot qui s'en blase! —
Râflons sans phrases
Ces chrysoprases!
Ainsi soit-il!
Et maintenant, de bonne grâce je confesse
Qu'à en juger par ses bijoux,
Cette jeune Princesse était fille de goût :
Oui, tous
Mes compliments, Princesse!...
Mais elle dort, évidemment,
Et, probablement

Elle est belle,
Puisque c'est elle
Que l'on appelle
La Belle,
La Belle au Bois Dormant...
Est-elle si belle, vraiment?
Ces réputations sont bien souvent surfaites!
On l'entend dire, on le répète,
Et personne ne s'en préoccupe autrement,
Pas la moindre petite enquête!
Est-elle si belle, vraiment?
Eh! pardieu, j'en aurai la conscience nette :
Pour en connaître
Le fin mot,
Tirons simplement ce rideau...

(Octave le fait comme il le dit, tire le rideau, se penche sur le visage de la Princesse, puis se rejette brusquement en arrière, comme ébloui.)

Oh! oh!

(Et, en proie à une vive et soudaine émotion :)

D'une telle beauté emporter les joyaux!
Non, mille fois non, je me flatte
D'avoir l'âme plus délicate :
Qu'il apparaisse ici qu'une main de brigand
Montre à l'occasion le velours de son gant;
Réhabilitons-nous par ce geste élégant,

(*Il remet les bijoux sur le coin de la cheminée.*)

Nous nous rattraperons sur la vaisselle plate.
Tout est en place?...

(Au moment de s'éloigner, avisant une bague qui a roulé à terre, et qu'il ramasse.)

Ah! cet anneau!... Il n'a d'ailleurs,
— Je m'y connais, foi de voleur! —
Aucune espèce de valeur...
Belle, souffrez que je le garde...
La belle n'y prendra point garde,

Et continuera de dormir :
Moi, j'en aurai si doux plaisir!
Princesse, votre anneau, souffrez que je le garde,
Pour le principe et pour le souvenir.

(Et, ayant mis l'anneau dans sa poche, il sort par la droite. Mais à peine Octave est-il sorti, que la pendule, sur la cheminée, s'est mise à sonner, et la Princesse, au premier coup de timbre, s'assied sur son lit, frotte ses yeux, et compte l'heure. Puis, lorsque le douzième coup a tinté, — car la pendule, il y a cent ans, s'était, bien entendu, arrêtée à minuit moins une :)

ROSE-CLAIRE

Midi? Comment! déjà midi?... Flipote
A remporté mon chocolat et mes biscottes...
Et je croyais pourtant avoir si peu dormi!...
Midi! comment, déjà midi?
Mais de quel songe absurde, aussi,
N'eus-je point ma nuit agitée :
Une vieille à l'œil torve, à la bouche édentée,
Se tenait auprès de mon lit :
« Je suis la fée, a-t-elle dit,
Qu'à ton baptême on n'a pas invitée...
Or, je laisse d'aucuns juger
Que je me montre à ce sujet
Trop susceptible... Ma parole!
Sur un oubli de protocole
Me va-t-il falloir transiger?
Donc, ici, pour toi, ma petite,
Tu m'en vois peinée et contrite,
Mais tes parents s'étant trop, à mon gré,
Montrés discourtois et distraits,
Tu devras en payer les frais.
Au soir de ta quinzième année,
— C'était hier —, tu t'endormiras,
Et, pour t'éveiller, il faudra,
Jeune Princesse infortunée,

Qu'en te voyant, cent ans plus tard,
Épris dès le premier regard,
Un homme entré là par hasard,
A s'éloigner ne se puisse résoudre,
Éprouve
Ce sentiment bizarre
Qu'on appelle le coup de foudre.
En outre,
— Tant qu'à faire, il est bon, sans doute,
Qu'aux difficultés on ajoute, —
Dans ce château et dans ces bois,
— Attention! que personne ne sorte! —
Tout subira la même loi
Et, endormi de même sorte,
Ne s'éveillera qu'avec toi.
Oh! je conviens que cette idée
N'est pas très neuve, assurément;
Cela a dû servir déjà, excuse-m'en :
Mais la diversité de nos enchantements
Est, en somme, assez limitée. »
Là-dessus, elle m'a quittée,
Jambe bancale et pied fourchu,
Non sans avoir, bien entendu,
— Car toujours, le fait est notoire,
Une bague est mêlée à ce genre d'histoires —,
Non sans avoir pris soin
De poser dans un coin,
Comme gage de sa venue,
L'anneau, magique talisman,
Grâce à quoi le Prince Charmant
Devait, un beau matin, s'annoncer à ma vue.
Mais il n'y a, ainsi que de raison,
Ombre de Prince à l'horizon.
Cela seul est charmant que j'ai mal à la tête...
Puis, la cloche du déjeuner
Va sonner
Et moi, je ne serai pas prête;
Or, mon père, étant roi, tient qu'on doit être exact,
Et n'admet pas qu'on badine avec ça...

N'attendons pas Flipote, indolente soubrette,
Et gagnons, sans plus barguigner,
Notre cabinet
De toilette...

(Elle saute à bas du lit, et, en gagnant la porte de gauche, passe près de la cheminée, et s'arrête un instant à regarder les bijoux qui y sont déposés.)

Eh bien! au fait, voici mes bagues, mes colliers...
Cette fée, et son radotage...
Parmi mes bijoux familiers,
Son anneau merveilleux, allez voir s'il y est!...
Je savais bien : c'était un rêve!... C'est dommage!...

(Et, au moment précis où elle sort à gauche, le brigand Octave rentre par la porte de droite, se dirige brusquement vers la cheminée et y dépose l'anneau qu'il avait emporté.)

OCTAVE

Je n'y puis tenir davantage,
Et viens décidément rapporter cet anneau.
Il a beau
N'avoir rien d'extraordinaire,
Quoi! c'était peut-être un cadeau,
Ou un souvenir de sa mère,
Une relique, un ex-voto,
Que sais-je? — et c'est à quoi regardent bien plutôt
Les jeunes personnes du sexe
Pour s'attacher
A un objet,
Qu'à sa valeur intrinsèque — ...
Et puis, c'est vrai, pourquoi chercher
A me tromper moi-même et à me le cacher :
Cet anneau, ce n'est qu'un prétexte!
Depuis que j'ai vu la Princesse,
Tant de candeur et tant d'éclat,
Ce qui faisait l'attrait plaisant de mon état,
Butin d'or et d'argent, les perles et le reste,
De tout cela plus rien ne m'intéresse,
Depuis que j'ai vu la Princesse.

— Et elle dort ; que serait-ce
Si elle ne dormait pas ? —
Il a suffi que je la visse, — ou je la voie,
Car, si transformé que je sois,
L'emploi
Des imparfaits du subjonctif,
Dans ma bouche, pourtant semblerait excessif —,
Il a suffi que je la voie,
Pour qu'à prendre un gros sac, pour qu'à faire un beau coup,
Je n'éprouve plus nulle joie,
Et pour que je perde le goût
De piller, de voler, — ce que c'est que de nous !... —
Il a suffi que je la voie, — ou je la visse...
Pourtant, je ne suis un novice :
Ce qui m'arrive,
N'est-ce pas fou ?
Tantôt je suis sorti d'ici comme un homme ivre :
Tous les dormeurs qu'en ce château a allongés
Leur séculaire léthargie,
Ne m'a-t-il pas semblé, un instant, qu'ils bougeaient ?
Que ma raison se trouble ainsi, parce que j'ai
Vu une Princesse endormie !...
Et je n'ai trêve, ensuite que d'avoir
Un prétexte pour la revoir !...
Chose d'autant plus inouïe
Que tout ça n'a pas d'avenir,
Puisqu'elle dort et ne doit cesser de dormir...
Mais quoi, plus nos façons d'agir
Apparaissent irréfléchies,
Plus c'est l'amour, évidemment, — et c'est la vie...
Et me voici revenu en ces lieux,
Alors que je ferais bien mieux
De terminer un fructueux
Cambriolage,
Me voici revenu pour que, de son image,
A nouveau, simplement, se remplissent mes yeux...
De cet aimant mystérieux
Devrai-je désormais subir la tyrannie ?
Liberté, liberté chérie,

A toi devrai-je renoncer,
Et faudra-t-il mon temps passer
A constater — et ça ne fait que commencer —
Que cette Belle est mieux que belle, très jolie,
Qu'elle a des cheveux de féerie,
Un teint de rose et le nez retroussé ?
A quoi ça peut-il m'avancer ?
Vraiment, ce sont façons trop sottes,
J'en rougis ! Il ne sera pas
Dit que je suis tombé si bas :
Témoignons d'une âme plus forte !
Et il importe
Que je sorte
Sans avoir à nouveau revu ses cheveux blonds.

(Il passe vivement, en évitant de regarder du côté du lit.)

Un peu de cœur, allons, allons !
Ne nous endormons pas ainsi, cambriolons !
Cambriolons ! Cambriolons !

(Et, au moment précis où il sort à droite, la Princesse reparaît à la porte de gauche.)

ROSE-CLAIRE, *appelant.*

Eh bien ! Flipote ?
Personne ? Cependant, je ne me trompe pas,
J'ai entendu un bruit de pas,
Un bruit de voix, un bruit de porte...
Ah ! les domestiques qui vous
Ont fait sauter sur leurs genoux !
De celles-là, ce qu'il faut qu'on supporte !
Impossible d'être servi !
Et puis, cette manie, aussi,
— Vous avez entendu, n'est-ce pas ridicule ? —
De parler toute seule, ainsi
Qu'une actrice de drame, ou qu'une somnambule !...
Midi vingt-cinq à la pendule ?
Bien sûr, pour déjeuner, on n'attend plus que moi.
Que va dire le roi mon père ?
Mais quoi,

C'est Flipote, et le roi le saura, et le roi
Verra ce qu'il convient de faire !...
J'ai moi-même lacé mes pantoufles de vair,
J'ai dû m'agrafer dans le dos...
Comme c'est agréable !... Et mes colliers ?... Il faut
Renoncer à les accrocher. Vite ! mes bagues...
Toutes mes bagues...
(Les mettant à mesure.)
... Cinq et six...
Et neuf, et dix...
(Avisant l'anneau rapporté par Octave.)
Qu'est celle-ci ?
Je ne l'avais pas hier en me couchant... Et si
C'était... si c'était... j'extravague !
Procédons avec ordre et méthode...
(Reprenant chaque bague une à une.)
De Prague,
Mon oncle le Margrave envoya ce grenat
Qui n'a
Que l'intérêt du souvenir, ou presque ;
Cette perle me vient des pays barbaresques ;
Ce rubis, à ce qu'il paraît,
A ma grand'mère appartenait ;
Et, d'une cousine éloignée,
Cette opale me fut, par testament, donnée.
Mes chers parents, à toute occasion,
Fête, anniversaire, que sais-je,
Pour ma première communion,
Pour un prix d'équitation
Ou un accessit de solfège,
Mes chers parents, à toute occasion, m'offraient
— Même, je m'en souviens, pour que je ne m'effraie
D'une visite du dentiste —
Mes chers parents m'offraient les bijoux qui remplissent
Actuellement mon coffret.
Ou perle fine, ou simple cornaline,
De tous, je connais l'origine ;
Il n'y a donc que cet anneau, dont je ne sais
Ni d'où il vient, ni ce que c'est...

Alors, je ne me trompe pas; alors, la fée,
C'était donc vrai ? Je dors depuis cent ans !
Comme c'est amusant ! Et le Prince Charmant,
Il est venu, il va revenir à l'instant...
Il va venir ! Avant son arrivée,
Vite, vite ! aurai-je le temps ?...
Et Flipote qui n'est pas là !... il faut pourtant...
Il va venir !... Comment suis-je coiffée ?...

(Et, au comble de l'agitation, la Princesse rentre, à gauche, dans le cabinet de toilette, et bien entendu, à ce moment précis, Octave, apparaissant de l'autre côté, va droit au lit, dont il soulève les tentures, et qu'il trouve naturellement vide.)

OCTAVE

C'est bien cela, l'oiseau n'est plus au nid,
La Princesse a quitté son lit.
Je me croyais tranquille, et, sur les deux oreilles,
C'est moi qui, pour un peu, me serais endormi;
Pendant ce temps, l'enchantement s'est accompli :
Malice du destin à nulle autre pareille,
Je viens cambrioler la Belle au Bois Dormant
Juste au moment
Qu'elle s'éveille !...
Maintenant, comment m'en aller ?
Déjà, les gardes du palais
Ont dû recommencer leurs rondes...
Comment m'en aller ? Et par où ?
De la cave jusques aux combles, tout le monde,
Pour me couper la retraite est debout !
Dans les chambres des domestiques, au sixième,
Où je pensais d'abord transporter mon butin,
Et trouver aussi pour moi-même
Quelque refuge clandestin,
J'ai entendu le train
Que mènent,
Montés depuis cent ans, les réveille-matin,
— Mâtin !
Ils sonneront longtemps si on ne les démanche —
Les réveille-matin qui prennent leur revanche !

Et j'ai filé. Clef dans le dos, poing sur la hanche,
Très affairés, des chambellans,
Par bonheur, de ne point me voir ont fait semblant,
Quand je me suis heurté à eux dans l'antichambre.
Puis une dame, occupée à descendre
Majestueusement devant moi l'escalier,
Une très grande dame a marché sur mon pied;
Bien entendu, j'ai à peine balbutié :
« Pardon, Madame! »... et j'ai repris ma course...
Mais aurai-je toujours l'improbable ressource
De dépister les gens attachés à mes trousses?
Que viens-je faire encore? Et qu'est-ce que je veux?
Au lieu
De mettre sans tarder ou une lieue, ou deux,
Entre moi et les curieux,
Dans cette chambre, enfin, quel délire me pousse?
Nous perdons un temps précieux...

(Il passe vivement à gauche.)

Cette porte...

(Et, lorsqu'il va pour sortir, en effet, par la porte du cabinet de toilette, sur le seuil apparaît la Princesse qui l'arrête et le salue le plus naturellement du monde :)

ROSE-CLAIRE

Bonjour, Monsieur!...

(Puis, comme elle est allée tout de suite devant la glace, pour y vérifier l'état de sa coiffure, cela permet à Octave de prendre à témoin le public, et de s'écrier, sans que la Princesse ait l'air de s'en apercevoir :)

OCTAVE

Grands dieux!
Tu peux venir, bourreau, la mort me sera douce,
Maintenant que, rouverts à la clarté des cieux,
J'ai vu la couleur de ses yeux!...

LA PRINCESSE, *revenant à Octave, après cet a-parte.*

Alors, c'est vous qui avez eu la bonne idée
De mettre un terme à mon enchantement?

Et le Prince Charmant, c'est vous ? Mais c'est charmant !
Et je ne vous dirai qu'un seul mot : Enchantée !...
Mais asseyez-vous donc ! Ma robe est démodée,
N'est-ce pas ? Je suis fagotée, oui, fagotée !
C'est que la mode change en cent ans !... A propos,
Que porte-t-on ? Les grands ou les petits chapeaux ?...
Tiens ! vous êtes rasé ? Que cela ne vous fâche,
Mais, de mon temps, au temps jadis,
Le type du Prince Charmant, du prince qui,
Jeunes filles, hantait notre esprit ébloui,
Était plus blond, avec de très longues moustaches...
Mais, encore une fois, que cela ne vous fâche,
Car vous êtes, et non pas lui,
Mon Prince Charmant, ça suffit,
Et je le dis
Pour qu'on le sache,
Avec moustache ou sans moustache,
Vous me plaisez beaucoup, vous êtes très gentil !
Est-ce que je vous plais aussi ?
Vous devez me trouver bavarde ?
Mais songez au silence obstiné que je garde
Depuis un si long temps ; songez
A tous les sujets
Dont j'ai hâte
D'avoir enfin quelques clartés !
Après cent ans, ma curiosité
Assurément bien légitime éclate :
Qu'a-t-on joué dans les théâtres ?
Y a-t-il eu de beaux crimes passionnels ?
Y a-t-il des refrains à la mode, et lesquels ?
Danse-t-on des danses nouvelles
Autres que la pavane et que le pas-de-quatre ?
Vous ne répondez pas ? Mais non,
Vous n'avez pas l'air à la conversation...
Quelque chose vous choque-t-il dans mes demandes ?
Mon indiscrétion, vous la jugez trop grande ?
Mais, pour me renseigner, d'abord, je n'ai que vous.
Après cent ans, Monsieur, c'est tout
Ce que vous avez à m'apprendre ?

OCTAVE

C'est que je crois rêver, Madame, à vous entendre...
Et puis, je vous regarde... et puis... je ne sais plus...
Pour de l'inattendu, c'est de l'inattendu !
Et comment vous faire comprendre ?
La coupe des félicités,
Où jamais n'ont trempé mes lèvres assoiffées,
Voici que gentiment vous venez l'apporter,
Et, m'assurant que ce bonheur est mérité,
Voici que vous me la tendez comme un trophée !...
J'arrive, — si vous saviez d'où !... —
Et puis, me voici tout à coup
Plongé en plein conte de fées !...
Mais, laissons-nous faire, après tout,
Sachons cueillir l'instant si doux,
Et profitons de l'exquise aventure :
Ça durera ce que ça durera,
Mais, n'est-ce pas, c'est toujours ça,
C'est toujours ça de pris durant que cela dure...
Quand le présent nous laisse émerveillés,
Le passé n'a pas d'importance,
Le passé, je veux l'oublier,
Et ma vie ici recommence
A l'heure où vous vous éveillez...
J'en prononce d'ailleurs la formelle promesse :
C'est un homme nouveau qui vous aime, Princesse,
Et, désormais, je me fais fort
De n'encourir aucun reproche.
Mes jours, à vos côtés, clairs comme l'eau de roche,
Vont couler purs ainsi que l'air, francs comme l'or !...
Ah ! que nous allons être heureux ! Quel doux accord !...
Mais quel est donc ce bruit de cor ?
Vous entendez ?... Ce bruit de cor, léger encor,
Mais qui, dirait-on, se rapproche ?...
Le cor... et, maintenant, les cloches ?...

ROSE-CLAIRE

Fanfares, carillons... mais c'est en votre honneur,
C'est en votre honneur, Monseigneur,

Et c'est le moins qu'on puisse faire
Pour annoncer que, grâce à vous, je ne dors plus,
Et qu'enfin vous êtes venu,
Qui m'avez arrachée au sommeil séculaire...
Il va falloir que je vous présente à mon père...

OCTAVE

A votre père?... au roi?... Il dort!...

ROSE-CLAIRE

Y pensez-vous?
Vous savez bien qu'avec moi, tout
S'est éveillé à l'instant même,
L'instant que vous m'aimez...

OCTAVE

L'instant que je vous aime...

ROSE-CLAIRE

Même, j'aurais dû me trouver,
C'eût été convenable, à son petit lever :
Il faut que je m'excuse auprès du roi, — je vole!...

OCTAVE

Vous volez? Vous aussi?... Pardon!... Tout ça m'affole...
Je suis... je suis un peu troublé...

ROSE-CLAIRE

Mais, j'y songe, les courtisans sont assemblés,
Profitons-en, je vous emmène :
Je veux que l'on vous voie aussitôt avec moi.
Venez, Monsieur!...

OCTAVE

Devant le roi?

ROSE-CLAIRE

Dans un moment, la grande salle sera pleine.
Déjà, de tous les bourgs voisins,
Les sénéchaux, les échevins,
En cortège, par les chemins,
Se dirigent ici, je gage,
Pour vous dire, comme il convient,
Leur gratitude et leurs hommages.
Ah! ce sera un beau tapage!

Et, ma foi, je m'en réjouis :
Après un tel silence, on a besoin de bruit!...
Vous verrez, Monsieur, le vacarme
Que vont mener les gros baillis,
Et leurs valets, et leurs gendarmes...

OCTAVE

Les gendarmes, ici, dites-vous, vont venir?...
Les gendarmes!... Allons! le rêve doit finir!...
Vous ne sauriez être plus longtemps dupe
Du personnage que j'usurpe :
Votre Prince Charmant, Princesse, est un bandit
Qui, près de vous ne s'était introduit
Que dans la pensée infernale
De profiter du sommeil général
Pour tout cambrioler ici...

ROSE-CLAIRE

Vous, un bandit? Et puis après? Où est le mal?
Ce qui fait les Princes Charmants,
C'est l'occasion, le moment,
Tout à fait indépendamment
De la situation sociale...
Vous, un bandit? C'est ça qui m'est égal!...
Vous êtes mon Prince Charmant!

OCTAVE

Un cambrioleur!

ROSE-CLAIRE

Un amant!
Car vous m'aimez, Monsieur! Pour que l'enchantement
Prît fin, il fallut qu'à ma vue,
— La fée en avait fait une clause absolue —,
Il fallut que l'amour dans votre cœur entrât :
Donc, vous m'aimez; ne le saviez-vous pas?

OCTAVE

Hélas!
Si vous croyez que c'est cela
Qui va simplifier les choses!...
Je vous aime et vous vous éveillez. Bien. Ah! si

Vous aviez été seule à vous éveiller, oui!
Je pourrais voir la vie en rose!...
Mais cet éveil, dont mon amour est cause,
Dans un instant va amener ici
Des tas de gens, ne l'avez-vous pas dit?
Des sénéchaux, des échevins, par qui
Ma tête a été mise à prix.
Et vous vous étonnez, lorsqu'avec vous je cause
Que je montre si peu de liberté d'esprit?
Je vous aime, je vous aime, mais je n'en suis
Pas moins dans une situation des plus fausses :
Je vous aime, je vous aime, c'est entendu,
Mais, dans une heure, deux au plus,
Princesse, je serai pendu!

ROSE-CLAIRE

Mais c'est affreux! Si j'avais su,
Jamais, vous pensez bien, me serais-je éveillée!...
Se peut-il qu'on vous pende!... et à cause de moi!...
Et que votre obligeance soit,
A mon endroit,
Si mal payée?
Non, je ne supporterai pas,
De votre part, un pareil sacrifice!...
Il n'y a, d'ailleurs, il n'y a
Qu'à remettre tout en état...
Oui, mais il faudrait, pour cela,
Je crois bien qu'il faudrait que je me rendormisse;
Et c'est alors, dans ce château, que tout,
Avec moi, se rendormirait du même coup
Et que vous,
Sans être inquiété par les gens de justice,
Reprendriez le cours, sans craindre leur courroux,
De vos précédents exercices...
Mais, après un sommeil pareil,
Un sommeil de cent ans, je n'ai plus grand sommeil.
Vous comprenez, votre arrivée,
Tous ces événements, la fée,
Tout cela m'a fort énervée...

J'ai bien peur de ne pas pouvoir me rendormir...
Mon Dieu! mon Dieu! où découvrir,
Pour que de tout péril mon sommeil vous délivre,
Où découvrir, en ce besoin pressant,
Un narcotique assez puissant!...
Voyons, vous n'avez pas un livre?..,
Eh bien! alors, récitez-moi des vers d'amour,
Une ode, une élégie, enfin, quelque poème...
Des vers, vous savez bien des vers, quoi!...

OCTAVE, *déclamant.*

Je vous aime!

ROSE-CLAIRE

Allez! c'est ça!...

OCTAVE

Je vous aime!

ROSE-CLAIRE

Oui! allez toujours!...

OCTAVE

Je vous aime!

ROSE-CLAIRE

C'est tout?

OCTAVE

C'est tout.

ROSE-CLAIRE

Mais c'est trop court!...
Encore qu'au sommeil on s'efforce et l'on s'offre,
Pour endormir les gens, il faut au moins la strophe.
Et pourtant, j'aurais tant voulu!...
Comment faire?... Fous que nous sommes!...
Raisonnez comme je raisonne :
Pour m'éveiller, il a fallu
Que vous m'aimiez; donc, il suffit, en somme,
— La fée eut beau n'en rien dire à personne,
Ceci, bien entendu, était sous-entendu —,
Pour que je me rendorme, et que tout se rendorme,
C'est bien simple : il suffit que vous ne m'aimiez plus.

OCTAVE

C'est bien simple? Mais c'est énorme!...
Ainsi, vous croyez bonnement
Que c'est de mon plein gré, et pour mon agrément,
Que, m'imposant ce supplice à moi-même,
Que c'est pour mon plaisir, enfin, que je vous aime?
Je vous aime et ne sais ni pourquoi, ni comment;
Et ce que je sais seulement,
C'est qu'il n'est bon raisonnement,
Il n'est moyen, ni stratagème
Pour délivrer mon cœur de l'amour qui le gêne :
Je vous aime, c'est bien ma chance! je vous aime,
Et ne peux plus faire autrement!

ROSE-CLAIRE

Bon! voici que vous me parlez comme un amant
Qui veut prouver qu'il est sincère,
Alors que nous devons chercher, bien au contraire,
A établir, lorsque vous prétendez m'aimer,
Que vous êtes mal informé.
C'est mon repos et votre tête
Que la question met en jeu,
Monsieur,
Réfléchissez un peu :
Efforçons-nous à reconnaître
Que votre amour pour moi ne peut,
Ne peut pas être
Sérieux.
Réfléchissez un peu, réfléchissons tous deux :
Pour qu'un grand amour vînt à naître,
Un amour dont le cœur s'imprègne, se pénètre,
Une impression suffirait?
Vous me voyez, et tout de suite après,
Vous m'aimeriez?...

OCTAVE

C'est bien cela qui m'inquiète!...

ROSE-CLAIRE

Un peu d'esprit critique, il le faut, — je vous aide! —
D'abord, examinez mes traits :

En y regardant d'un peu près,
Qui sait? je suis peut-être laide?
Non? bien sûr? Je n'insiste point.
C'est un point
Sur lequel je cède,
Ne voulant pas trop vous contrarier,
Ni vous causer déception trop forte...
Je suis jolie, admettons donc, — on vous l'accorde! —
Mais il n'y a pas à nier
Que j'ai dormi cent ans avant de m'éveiller :
J'ai cent quinze ans!...

OCTAVE

On n'a que l'âge que l'on porte!...

ROSE-CLAIRE

Du moins, votre amour entêté
A-t-il le droit de s'arrêter
Aux beautés du visage? Il est d'autres beautés,
Monsieur, plus solides, plus hautes,
Sans qui l'amour ne saurait exister...
Vous êtes-vous inquiété
De ce qu'était mon caractère? Lourde faute!
Et il vous faudra déchanter!
Beauté du cœur, beauté de l'âme, demandez
Si j'ai ces beautés-là? Ma servante Flipote
Vous le dirait : pour un rien, je m'emporte...
Injustice, méchanceté,
Voilà mon lot : je suis terrible! ..

OCTAVE

En vérité?
Vous prenez là, Princesse, une inutile peine,
Et la passion qui me tient,
D'autant plus elle fut soudaine,
D'autant plus elle me tient bien :
Rien
N'en saurait détendre la chaîne.
Pour empêcher que je vous aime,
Il n'est tortures, — et pourtant,

Alors qu'une femme s'en mêle,
Toute femme, certe, et vous-même,
A nous torturer, s'y entend —,
Mais les colères, mais les scènes,
Mais les trahisons seraient vaines
Et les caprices insultants,
Pour empêcher que je vous aime,
Et vous auriez beau faire...

ROSE-CLAIRE

Oh! si j'avais le temps!...

OCTAVE

Le temps, d'ailleurs, le temps passe et me presse,
Et j'entends,
Se précipitant
Dans leur dérisoire allégresse,
Les cloches aux joyeux battants,
Les fanfares aux rythmes lestes...
Il faut vous dire adieu, Princesse,
Car, à l'instant, le même geste,
Qui saluera votre réveil,
Ordonnera pour moi un éternel sommeil...
Que voulez-vous, j'étais sorti de mon programme,
C'est bien connu dans le métier,
Et les cambrioleurs devraient se méfier,
Toujours, des histoires de femme...
Je ne regrette rien... Mais, vos yeux sont mouillés?
Ne les ai-je rouverts que pour y voir briller
La source amère de vos larmes?
Vous pleurez, vous pleurez, Madame!
Et la pitié
Qui vous alarme,
J'en serais cause le premier?
Vous pleurez, vous pleurez, Madame?
C'est sur moi que vous pleureriez!...
Si vous vouliez, pourtant... je n'ose...
La corde sera peu de chose
Et j'en bénirai le tourment,
Si mon baiser d'adieu sur vos lèvres se pose,

Si je trouve l'oubli de ce fâcheux moment
Dans un suprême et long embrassement,
Où la mort me prendra comme en apothéose...
Si j'osais... puis-je oser?... je n'ose...

ROSE-CLAIRE, *très simplement.*

Vous êtes mon Prince Charmant.

(Et elle tombe dans les bras d'Octave, et sur ses lèvres.)

OCTAVE, *après un temps, plus ou moins long, pendant lequel les cloches et les fanfares qui faisaient rage se sont apaisées peu à peu.*

Tu peux venir, bourreau, la mort me sera douce...
Je l'avais déjà dit, je le répète encor...
C'est singulier, on n'entend plus cloches ni cor...

(Regardant la Princesse qu'il tient toujours enlacée entre ses bras.)

Et la Princesse? On dirait qu'elle dort?
Voyons?... Je compte jusqu'à douze...
Un, deux, trois, quatre, cinq... D'abord,
Posons-la doucement sous ses courtines d'or...

(Ce qu'il fait.)

Douze!... C'est positif : la voilà rendormie...

(S'éloignant discrètement du lit.)

Mais alors, tiens, tiens, mais alors...
Plus de bruit dans les corridors...
La pendule s'est arrêtée à la demie...
Mais alors... mais alors, si la Princesse dort,
Imposant autour d'elle une sieste exquise,
— Puisque l'amour, qui pénétra mon cœur,
Empêchait seul, obstacle où nos efforts se brisent,
Ce sommeil général, pour moi libérateur —,
Toutes choses en l'état se trouvant remises,
Si tout est rendormi, et que l'amant, sans peur,
Puisse faire à nouveau place au cambrioleur,
Ma liberté est enfin reconquise :
C'est donc que, brusquement, sans demander la clé,
L'amour, comme il était venu, s'en est allé...

Mais quand? Parbleu! à l'instant même!
On aime,
On croit aimer toujours...
Un baiser, vos lèvres, ta bouche,
Et voilà la pierre de touche
Pour distinguer le désir de l'amour.
Ce remède que, pleins d'un zèle méritoire,
Désespérément, nous cherchions,
Le remède à l'amour, c'est la possession :
Voilà encore un point de fixé pour l'histoire,
Et l'étude des passions...
Mais passons!...
Maintenant que tout dort d'un bon sommeil profond,
Un tel soporifique est superfétatoire,
Inutile à présent que nous philosophions :
Filons!
Auparavant, par un scrupule vague,
Dois-je laisser ici ces colliers et ces bagues?
Bah! de n'y plus penser, la Princesse a le temps :
Elle en a, j'imagine, à nouveau pour cent ans;
Voilà pour dissiper les remords irritants
Dont mon âme chevaleresque se tourmente...

(Il gagne à droite, et, en passant devant le lit, s'arrête.)

Vraiment, cette Princesse est tout à fait charmante, —
Mais quoi, nous n'allons pas la réveiller encor!...
Oui, charmante... quand elle dort!

(Et il s'en va.)

FRANC-NOHAIN

LA CRISE DU PERSONNEL

DANS

LES MARINES MILITAIRES

Partout le nombre des unités navales augmente et leur tonnage s'accroît ; partout aussi les types de navires se transforment et se compliquent : il y faut de plus en plus d'hommes, et il faut à ces hommes une préparation technique de plus en plus complexe. De leur valeur, plus encore que de l'armement des cuirassés, dépend le succès des luttes futures. Mais le recrutement et la formation de ces équipages, — crise de quantité, crise de qualité, — ne vont pas sans de grandes difficultés, que toutes les marines éprouvent à des degrés différents.

Jadis, qualité et quantité, la marine de guerre les trouvait réunies dans la marine marchande : les navires étaient pareils qui naviguaient pour le Roi ou pour un armateur ; pendant les périodes de paix, les vaisseaux de guerre faisaient souvent le commerce, et les bâtiments de commerce ne se hasardaient guère dehors sans canons, car la mer était peu sûre. Quand on savait le métier de marin, on n'était pas plus dépaysé dans les batteries d'un trois-ponts que sur ses vergues ; à la déclaration de guerre, la « presse », dans les ports, fournissait à la marine un personnel nombreux et tout préparé. Aujourd'hui, les vrais marins sont plus rares encore

sur les paquebots que sur les cuirassés : il faut aux premiers beaucoup d'agents de service, aux seconds des canonniers, des torpilleurs et des timoniers; quant aux mécaniciens et chauffeurs qui leur sont également indispensables, c'est la marine militaire qui les forme pour la marine de commerce, où l'instruction acquise aux frais de l'État leur vaut des situations plus avantageuses; la flotte de guerre les retrouve bien comme réservistes, mais comme je le montrerai plus loin, les réserves de l'armée de mer sont surabondantes et leur rôle est secondaire.

Les pêcheurs restent plus volontiers au service, ceux du moins pour qui la vie est dure et le métier peu lucratif; mais leur défaut d'instruction et d'initiative est une des raisons principales qui les retiennent à bord des navires de guerre, et leur valeur dans les spécialités militaires s'en trouve naturellement réduite, malgré leur bonne volonté et leur endurance. Il ne faudrait pas croire, du reste, qu'ils y apportent toujours une grande pratique maritime : à bord des chalutiers de Hull ou de Boulogne, des goëlettes d'Islande, des barques bretonnes ou galloises, il y a plus de manœuvres que de vrais marins, et l'on est tout surpris de constater que tel pêcheur, naviguant depuis l'enfance, ne sait pas conduire une embarcation à la voile. D'ailleurs, ces hommes habitués à la liberté ne s'attachent guère à la marine militaire dont la discipline est trop stricte : que la pêche donne de meilleurs bénéfices, et ils ne viennent plus aux bâtiments de guerre, ou, s'ils ont été obligés d'y venir, ils n'y restent pas.

La marine devenue industrielle, ayant besoin d'ouvriers de toutes professions[1], est naturellement tentée de les demander à l'industrie. Mais celle-ci paie bien ses hommes et les retient. D'autre part, à l'âge du service militaire, et surtout dans les pays où l'apprentissage est mal organisé, il est rare que l'ouvrier sache bien son métier : s'il vient assez volontiers se perfectionner à bord des navires, ce n'est pas pour y demeurer, c'est pour retourner à la vie civile avec une valeur accrue. La

1. Il s'agit ici non pas des ouvriers civils des arsenaux, mais des marins embarqués : non seulement ceux du service des machines, mais les canonniers, torpilleurs, etc., ont continuellement à faire de petites réparations et des démontages qui exigent une certaine habileté professionnelle.

marine instruit ainsi à grands frais des mécaniciens, des chauffeurs, des électriciens, des radiotélégraphistes, qu'elle n'utilise que pendant un temps relativement court.

Enrôler des spécialistes déjà formés, garder le plus longtemps possible ceux dont elles ont dû faire elles-mêmes l'éducation, cette double préoccupation s'impose d'autant plus à toutes les marines que leurs besoins en personnel deviennent plus importants. D'autre part, on s'efforce de restreindre ces besoins autant qu'on le peut, en adoptant tous les progrès qui permettent de remplacer des hommes par des appareils : la chauffe au pétrole qui réduit le nombre des chauffeurs, les turbines qui exigent moins de mécaniciens que des machines alternatives de même puissance, les embarcations à moteurs, les treuils de hissage, etc. Cependant les effectifs de paix ont passé, en trois ans (1910-1913), de 128 000 à 146 000 dans la marine anglaise, de 60 000 à 72 000 dans la marine allemande, de 55 000 à 61 000 dans la marine française. L'entrée en service d'un nouveau bâtiment n'accroît pas seulement les effectifs d'une manière directe (soit qu'il remplace un navire toujours plus petit, soit qu'il ait été construit en augmentation par rapport aux programmes antérieurs), elle influe aussi sur le nombre des apprentis en instruction dans les écoles, auxquels il faut en outre donner des instructeurs supplémentaires ; elle a encore une répercussion sur les effectifs des ports, sur le nombre des matelots à prévoir comme indisponibles (en congé, malades, en cours de route). La proportion des hommes embarqués sur les bâtiments armés ou mobilisables ne peut guère dépasser 70 p. 100 de l'effectif total. En France le service des écoles — fort mal organisé du reste jusqu'ici — n'absorbe pas moins de 9 500 hommes d'équipage, sans compter les officiers ; il en prendra encore 8 000 lorsque ces écoles auront été installées, comme en Angleterre, sur des bâtiments de combat de deuxième ligne.

Pour réduire ces grands effectifs et les dépenses qu'ils entraînent, la marine allemande employait jusqu'à 1912 le même système que l'armée : les recrues à peine dégrossies étaient embarquées sur les bâtiments de la flotte de haute mer où elles devaient faire leur temps de service, et instruites à bord par les hommes des classes précédentes. Bien que ce procédé

ne fût pas applicable à toutes les spécialités — aux pointeurs par exemple, ou aux torpilleurs, dont l'entraînement est long et ne peut se faire que dans des conditions spéciales — l'économie était sensible ; mais le remplacement annuel d'un quart de l'effectif, sur chaque navire, par des hommes entièrement ignorants, enlevait aux unités de combat, pour trois ou quatre mois, une grande partie de leur valeur militaire : les bâtiments transformés en écoles ne pouvaient faire d'exercices d'ensemble et perdaient pendant cette période l'entraînement général acquis auparavant. L'Allemagne a dû renoncer à ce système et, comme toutes les autres marines, ne mettre dans ses escadres de première ligne que des hommes déjà instruits.

Ces escadres sont, de la sorte, constamment prêtes au combat. Mais dans quelle proportion une flotte doit-elle être ainsi mobilisée en permanence? Les marins voudraient que ce fût en totalité, et c'est pour cela que l'amiral Beresford affirmait récemment encore qu'il manque plus de 20 000 hommes à la flotte anglaise. Ce serait évidemment un grand avantage de pouvoir expédier les forces navales, sur un simple ordre télégraphique, avant même que la guerre fût déclarée, au point d'où leur action sur l'ennemi serait le plus facile. En outre, les escadres armées à effectifs à peu près complets sont les seules sur lesquelles on puisse absolument compter pour les premiers mois d'une guerre : le matériel est fort différent sur des navires construits à peu d'années d'intervalle, les dispositions du bord changent et l'homme nouvellement embarqué, même bien préparé par une école de spécialité, met quelque temps à apprendre son rôle; de plus, les engins compliqués des machines motrices ou auxiliaires, de l'artillerie, du service de sécurité (pompes, tuyautages), etc., ne fonctionnent bien que s'ils fonctionnent souvent et si un personnel exercé leur donne les soins nécessaires : un bâtiment qui rentre en escadre après une année passée en réserve ne redevient apte à combattre qu'au bout de plusieurs mois; on sait assez combien l'hivernage annuel dans les glaces de la Baltique a toujours réduit la valeur militaire de la flotte russe ; et aucune marine n'a encore osé mettre en réserve, avec effectif réduit, un seul de ses sous-marins, par crainte des dangers qui

résulteraient, pour un matériel aussi délicat, d'une surveillance insuffisante.

Le maintien en armement permanent de tous les navires utilisables est inadmissible, puisqu'il exigerait l'entretien dans les écoles d'un personnel supplémentaire qui ne serait pas employé en temps de guerre; il n'est pas nécessaire, car les bâtiments anciens que l'on garde pour des missions d'importance secondaire n'auraient pas à jouer de rôle au début de la guerre. Naturellement, chaque nation tient compte des armements de ses adversaires probables : en Angleterre comme en Allemagne, les deux tiers à peu près des navires de combat (les plus modernes) sont constamment à effectifs complets; un sixième serait complété dès la mobilisation par le personnel des écoles, l'autre sixième, composé des navires de valeur militaire réduite, n'a en temps de paix que des noyaux d'équipage auxquels viendraient s'ajouter des réservistes; ceux-ci concourraient en outre à armer les batteries de côtes dépendant de la Marine et à assurer les services des ports. En France, la proportion des navires complètement armés est à peu près la même. En tous pays, les réservistes, très nombreux, sont utilisés seulement sur les navires anciens et après tous les hommes de service actif, car on sait trop qu'ils ont pour la plupart perdu tout contact avec la marine militaire, et de plus beaucoup d'entre eux naviguant sur les bâtiments de commerce peuvent être éloignés de leur pays au moment de la mobilisation ; on ne compte guère sur eux. En fait, la meilleure et la plus grande partie des flottes militaires est presque constamment tenue sur le pied de guerre.

*
* *

Les conditions fort pénibles, le caractère anormal de la vie maritime exigent de ceux qui s'y livrent encore plus de bonne volonté que d'accoutumance : dans tous les pays on s'efforce d'attirer à la marine des engagés volontaires qui se lient pour plusieurs années; l'Angleterre, les États-Unis n'ont pas d'autre source de recrutement. La durée minima de l'engagement est de trois ans en Allemagne et en France (les hommes

admis dans ces conditions ne sont pas envoyés aux écoles de spécialités et ne peuvent acquérir aucun grade); la durée normale est de quatre à six ans suivant les nations.

D'autres engagements sont plus longs : ce sont ceux que signent les très jeunes gens qui entrent aux écoles de mousses, et reçoivent de la marine une instruction générale en même temps que l'éducation professionnelle; la marine anglaise n'en prend pas moins de 3 000 par an, l'Allemagne 1 800, la France 1 500; ils s'engagent pour une dizaine d'années à compter de la fin de leur instruction; partout on développe autant qu'on le peut cette institution qui donne de très bons résultats : les anciens mousses sont nos meilleurs gradés.

Le système de l'engagement volontaire permet seul d'utiliser les hommes pendant assez de temps pour que les dépenses d'instruction soient d'un rendement acceptable; il donne généralement des équipages de bonne qualité, où l'on peut choisir les futurs sous-officiers. Mais il coûte très cher, car, bien entendu, les engagements donnent droits à des primes et à des soldes d'autant plus élevées qu'ils sont consentis pour un temps plus long, et les rengagements doivent être particulièrement encouragés par des avantages pécuniaires. Ces dépenses se justifient lorsqu'il s'agit de conserver des gradés, ou des hommes dont la formation a été longue et coûteuse : des pointeurs, par exemple, des torpilleurs, des radiotélégraphistes; elles sont excessives quand elles s'appliquent à des matelots de pont ou aux brevetés des spécialités qui demandent peu d'apprentissage. Il faut, pour employer exclusivement ce mode de recrutement, qu'une nation tienne essentiellement à n'introduire chez elle aucune forme d'obligation militaire.

Mais, même dans ce cas, et malgré de grands sacrifices d'argent, ce n'est pas sans peine que l'Angleterre et les États-Unis arrivent à réunir chaque année les contingents nécessaires. Maintenant les navires de guerre voyagent peu, toutes les flottes militaires étant presque entièrement concentrées dans les eaux territoriales; leurs absences, pour n'être pas lointaines, sont cependant très fréquentes et les exercices se succèdent, presque sans interruption, toute l'année; les jeunes gens qu'attire le métier de la mer se tournent de préférence vers la marine marchande. Aussi a-t-on recours à la réclame :

les sergents recruteurs de notre ancienne armée existent encore officiellement en Angleterre ; accompagnés de musiques, souvent munis d'un cinématographe qui déroule des scènes joyeuses de la vie de bord, ils parcourent les villes et les campagnes ; une propagande active, par affiches et par brochures, éveille des vocations maritimes ; les soldes, les suppléments de fonctions, sont fréquemment augmentés. On se montre moins exigeant pour les conditions physiques à remplir, et même pour les antécédents judiciaires, ce qui n'est pas sans influer sur la valeur des équipages. Cependant il y a des vides dans les effectifs anglais, on trouve sur plusieurs grands bâtiments des chauffeurs à la place de mécaniciens, des novices à la place de canonniers. La création des marines coloniales complique encore la situation : un essai de recrutement tenté au Canada a donné, en 1912, de l'aveu de M. Balfour, 136 recrues et 139 désertions. L'Australie, la Nouvelle-Zélande, veulent bien payer des navires, mais ne fournissent pas un homme pour les monter. Pour la marine comme pour l'armée, il semble que dans un avenir prochain la nation anglaise doive, malgré sa répugnance, admettre le principe de l'obligation, au moins sous une forme réduite.

La marine américaine, bien qu'elle ne s'accroisse plus, est plus gênée encore. Elle admet à l'engagement des hommes atteignant trente-cinq ans d'âge, elle n'exige même pas la naturalisation de ses marins, elle donne des soldes très élevées et des pensions presque égales à ces soldes après dix ans de services, elle aménage ses bâtiments d'une manière extraordinairement confortable et n'exige de ses équipages que le minimum de travail. Cependant l'effectif réel, en 1913, n'est pas arrivé à dépasser 47 000 hommes alors que l'effectif budgétaire était de 52 000 ; les rengagements ne sont obtenus que dans la proportion de 2 p. 100 des engagés, et par contre le chiffre des désertions annuelles (qui a décru, il est vrai, depuis quelques années) s'élève encore à 8 p. 100 de l'effectif total, soit 30 p. 100 de chaque contingent. On comprend que dans ces conditions le Département de la Marine lui-même n'insiste plus beaucoup pour obtenir de nombreuses mises en chantiers de bâtiments : il ne saurait leur trouver des équipages.

Les états continentaux de l'Europe ont tous recours au service d'obligation pour la marine comme pour l'armée; ils l'imposent d'abord aux populations maritimes, mais presque tous sont obligés de puiser dans les ressources du recrutement. Sur 16 000 hommes incorporés dans la marine allemande en 1912, 12 500 ont été pris d'office, dont 4 500 marins ou habitants des ports et 8 000 conscrits de l'intérieur : ces derniers forment donc la moitié du total. La durée du service obligatoire est, en Allemagne, de trois ans dans la marine comme dans l'artillerie ou la cavalerie, mais les hommes du contingent restent simples matelots pendant leurs trois années et n'ont sur ceux de l'armée de terre aucun avantage de solde. Aussi presque tous quittent-ils la marine dès que leur service obligatoire est terminé; les rengagements sont également très rares; le résultat, c'est que la marine allemande renouvelle chaque année 28 p. 100 de ses effectifs, alors que la proportion correspondante dans la marine anglaise ne dépasse pas 10 p. 100, Mais on se refuse, en Allemagne, aux sacrifices d'argent qui seraient nécessaires pour retenir dans la flotte un plus grand nombre de matelots et de gradés : le recrutement de ceux-ci, et surtout leur maintien au service, devient difficile depuis que la flotte allemande a pris le grand développement que l'on sait; il a fallu déjà améliorer leur situation pour ne pas s'exposer à en manquer.

L'Italie possède dans la population de ses côtes un réservoir d'hommes qui suffit très largement aux besoins de sa flotte; elle applique un système tout à fait semblable à celui de notre inscription maritime avec une durée de service obligatoire fixée à trois ans, et les engagements volontaires ne lui manquent pas : 3 000 environ par an, contre 7 000 hommes pris d'office. Mais elle est gênée par le défaut d'instruction de ses marins : plus de 50 p. 100 sont complètement illettrés, par conséquent inaptes aux fonctions de spécialistes, et plus incapables encore de devenir des gradés. On fonde beaucoup d'espoirs sur le développement de l'école des mousses; jusqu'ici les sous-officiers ont été tout à fait insuffisants en nombre; l'industrie qui a besoin de contre-maîtres enlève les meilleurs à la marine, et les capacités techniques de ceux qui restent ne sont pas toujours à la hauteur des fonctions qui leur

reviennent à bord des navires modernes ; la tâche des officiers est, dans ces conditions, très lourde.

L'Autriche recrute aussi ses marins parmi les habitants de ses côtes, presque tous incorporés d'office pour quatre ans. Elle a très peu d'engagés volontaires, encore moins de rengagés et s'efforce de multiplier le nombre de ses mousses. L'accroissement de sa flotte pose depuis peu, pour elle, le problème du personnel maritime qui, dans cet empire formé de tant de races différentes, présente des difficultés particulières : à bord des navires autrichiens, on ne parle pas moins de neuf langues, et si le règlement oblige à faire d'abord les commandements en allemand, il faut les répéter immédiatement en italien et dans les divers dialectes slaves.

La Russie n'a guère comme marins que des paysans complètement ignorants des choses de la mer, presque tous illettrés, et dont la formation dure en moyenne plus de deux ans, sur quatre ans et demi de service obligatoire. Elle tâche, elle aussi, de recruter des mousses et cherche les engagés volontaires parmi les ouvriers de ses usines nouvelles. Mais sa marine, complètement délaissée pendant les années qui ont suivi la dernière guerre, aura fort à faire pour reconstituer les équipages et surtout les cadres de sous-officiers qu'exigeront les navires qu'elle construit.

*
* *

En France, nous avons toujours eu recours à l'obligation : les inscrits maritimes, c'est-à-dire les marins de profession, doivent à la flotte un temps de service actif théoriquement fixé à cinq ans, pratiquement réduit à quatre ; ils restent en outre soumis à une juridiction spéciale ; comme compensation, ils jouissent de certains avantages : pension de retraite acquise de bonne heure, monopole de la pêche côtière et de l'embarquement sur les navires de commerce français. Comment ces avantages leur sont peu à peu apparus comme des droits, tandis qu'ils se refusaient à admettre la plupart des sujétions que leur impose la loi ; comment l'institution de l'inscription maritime cessait en même temps de rendre à la marine de

guerre les services qui avaient justifié son existence pendant plus de deux siècles, les lecteurs de cette Revue l'ont appris par les études très complètes jadis consacrées à ces questions par le commandant Abeille[1]. Aujourd'hui l'inscription maritime ne nous donne plus ni assez d'hommes pour armer nos navires, ni en général des hommes assez instruits pour y remplir d'autres fonctions que celles de matelots de pont, de manœuvres sans spécialité. Cependant aucun gouvernement n'a pris l'initiative de demander sa suppression : les inscrits tiennent à ne pas laisser rompre les liens qui les rattachent à la marine de guerre, liens fort avantageux pour eux, en somme, depuis qu'ils ont imposé leur interprétation du régime auquel ils sont soumis. Il faut bien convenir que cette suppression n'est plus guère possible aujourd'hui : on ne rompt pas d'un seul coup avec les errements de tant d'années. Aussi bien, la plupart des inscrits, à défaut d'aptitudes industrielles et même quelquefois d'esprit militaire, ont du moins une certaine habitude de la mer; nous avons tout intérêt à utiliser, aussi bien que possible, ceux qui montrent quelques aptitudes, comme brevetés des diverses spécialités; les autres, comme matelots de pont.

D'ailleurs, un des reproches principaux que l'on faisait, il il y a peu d'années encore, à l'inscription maritime était de donner plus d'hommes de cette dernière catégorie que la marine n'en pouvait employer; ce reproche est de moins en moins fondé. A mesure qu'augmentaient nos équipages et nos besoins annuels, les ressources de l'inscription maritime diminuaient. Cela tient à diverses causes, dont la principale est que beaucoup de marins pêcheurs ne se laissaient porter sur les registres d'inscrits qu'après avoir fait deux ans de service comme soldats, sous le régime de la loi de 1905 : ainsi ils n'avaient de l'inscription maritime que les bénéfices, esquivant le service actif de quatre ans qui était leur plus lourde charge. Cette fraude va en partie disparaître par l'établissement du service de trois ans dans l'armée, mais le chiffre annuel du contingent des inscrits, qui, d'une moyenne de 5 000 entre 1896 et 1905, était descendu à 3 700 en 1912, ne remontera pas à sa

1. Voir en particulier la *Revue* du 1er décembre 1908.

valeur antérieure. On ne peut guère compter, par an, sur plus de 4 000 hommes provenant de cette source.

Le nombre des engagés volontaires ne s'accroît pas autant qu'il le faudrait pour satisfaire aux besoins de la flotte : de 4 100 en moyenne entre 1899 et 1906, il a passé à 4 700 de 1907 à 1911, pour revenir à 4 200 en 1912 ; on escompte une augmentation à la suite de la loi de trois ans, et le chiffre de 1913 dépassera 5 000. Mais on n'ira pas aisément au-delà. L'engagement de longue durée ne tente guère que les jeunes gens des côtes, les Bretons surtout (les centres de recrutement de Brest et de Lorient fournissent à eux deux 65 p. 100 du nombre total des engagés volontaires) ; dans l'intérieur de la France, dans les centres industriels, à Paris même, beaucoup seraient disposés à faire leur service militaire dans la flotte, mais à condition d'être libérés au même moment que s'ils l'avaient fait dans l'armée. Pour utiliser ces bonnes volontés et compléter ses effectifs sans avoir recours à une nouvelle forme d'obligation, la marine, usant du droit que lui reconnaissait déjà une loi de 1824, prend chaque année des conscrits qui en ont fait la demande et qui, employés à terre en principe, peuvent cependant être embarqués sur les bâtiments des escadres métropolitaines. De 30 ou 40 par an jusqu'en 1909, le nombre de ces recrues volontaires à passé à 565 en 1910, à 1 500 en 1911, à 2 200 en 1912 ; cette année on en admet 4 400, et ils étaient plus de 7 000 candidats. Tous les rapports des commandants s'accordent à constater l'excellent esprit de ces volontaires, tous ouvriers des diverses professions, désireux de se perfectionner dans leur métier, et qui rendent d'excellents services comme mécaniciens, électriciens, télégraphistes, etc., sans que leur instruction ait rien coûté à la marine.

Mousses, inscrits, engagés, recrues de bonne volonté, alimentent donc notre marine de guerre et lui fournissent pour le moment, théoriquement du moins, assez d'hommes pour assurer ses services. En pratique, il y a toujours des vides dans les équipages ; bien que la situation se soit notablement améliorée depuis trois ans, sur la plupart des cuirassés de nos escadres il manque encore 5 ou 6 p. 100 de l'effectif, et les remplacements ne sont pas toujours faits avec une régularité parfaite. Une meilleure répartition des bâtiments de combat,

l'emploi de certains d'entre eux comme écoles de spécialités, permettra sans doute de supprimer ce défaut de notre organisation actuelle. Mais l'exécution du programme naval de 1912 exigera un personnel encore plus nombreux : l'effectif total prévu pour 1920 est de 67 000 hommes, dépassant de 6 000 celui de 1913; cela fait au minimum 1 200 marins de plus à incorporer chaque année. Ces marins, le recrutement général n'en pourra fournir que le tiers au plus, car il y faudra un millier de canonniers, fusiliers, torpilleurs, timoniers, manœuvriers, qui proviennent presque uniquement des écoles de mousses et de l'engagement volontaire. D'autre part, ces deux dernières catégories de personnel, et surtout les mousses dont le temps de service est plus long, donnent un meilleur rendement des dépenses d'instruction; ce sont en outre les seules sources de recrutement des gradés dont le nombre doit augmenter parallèlement à celui des matelots et dont il faut élever le niveau pour qu'ils remplissent leur rôle, de plus en plus difficile.

Il est donc nécessaire de procurer à la marine, pour armer les nouveaux bâtiments dont la construction se poursuit avec tant d'activité sur tous les chantiers, plus d'hommes encore qu'elle n'en a pris jusqu'à présent, et surtout de retenir le plus longtemps possible les hommes capables de lui rendre des services. Le développement des écoles de mousses, — déjà agrandies mais qui refusent encore beaucoup d'excellents candidats; — une amélioration sensible de la condition des rengagés, permettront d'atteindre ce résultat. On a commencé l'an dernier à faire, à l'exemple de l'Angleterre et de l'Allemagne, une réclame officielle pour attirer dans la flotte des engagés volontaires; il faut continuer dans cette voie, mais sans oublier que la réclame serait vaine — et malhonnête — si elle ne correspondait à des avantages réels. On a du reste fait quelques progrès depuis peu : les sous-officiers de la marine ont enfin le droit aux retraites proportionnelles et aux emplois civils, que leurs collègues de l'armée possédaient depuis huit ans; on a un peu augmenté le nombre des médailles militaires et commencé à organiser un système d'avancement qui favorise les gradés intelligents et travailleurs. Pourtant il reste beaucoup à faire. Ils sont chaque année des milliers, en Bretagne et ailleurs, qui aiment la marine et qui la quittent à regret, parce

qu'il faut vivre et faire vivre des familles où il y a beaucoup d'enfants. Sous prétexte d'économiser les suppléments de solde qui les retiendraient au service, nous nous condamnons à dépenser deux ou trois fois plus pour former leurs remplaçants. C'est un vrai gaspillage d'argent et de travail auquel il est temps de mettre fin.

*
* *

Le recrutement des officiers, leur formation, leur avancement, posent des questions plus graves encore. Leur rôle dans la marine moderne est devenu plus important qu'il ne l'a jamais été, à cause de la puissance croissante des unités de combat. Le sort des batailles navales s'est toujours décidé très rapidement, et de plus en plus vite à mesure que se perfectionnaient les armes : aujourd'hui, ce sera affaire de minutes ; l'escadre qui la première aura réglé son tir battra l'autre, même si celle-ci a la supériorité du nombre. Or, les pointeurs les plus exercés ne toucheront pas une fois l'ennemi si l'officier canonnier ne réussit pas avant lui cette opération délicate qu'est le réglage du feu d'un tireur mobile sur un but mobile ; l'officier canonnier sera impuissant si le commandant de son navire manœuvre mal ; et le bâtiment le mieux commandé ne tirera dans des conditions favorables que si l'amiral conduit son escadre de manière à conquérir sur l'ennemi une supériorité de position. L'action des officiers à bord s'exerce directement, elle est de tous les instants, en temps de paix comme en temps de guerre, et ses effets sont immédiats. Napoléon disait, pour caractériser cette influence personnelle, que les batailles navales sont des batailles d'amiraux et de capitaines de vaisseau : cela est encore plus vrai maintenant qu'au siècle dernier.

La sélection des états-majors, comme celle des équipages, aurait dû logiquement devenir plus rigoureuse à mesure que se compliquaient les services du bord. Malheureusement, il fallait en même temps augmenter le nombre des officiers, et bien des causes contribuaient à rendre leur recrutement difficile : longue période de paix qui détourne la jeunesse des carrières militaires, insuffisance des soldes, lenteur de l'avance-

ment, concurrence de l'industrie qui ouvre un vaste champ à l'initiative et à l'esprit d'entreprise; à ces raisons générales, s'ajoutent le changement de caractère de la vie maritime devenue plus sédentaire, et peut-être la fréquence des accidents... Quelle que soit l'importance relative de ces causes diverses (auxquelles il faudrait ajouter pour la France la campagne de dénigrement menée contre la marine depuis une quinzaine d'années), presque partout le nombre des candidats aux écoles navales diminuait à mesure qu'augmentait le nombre des places. L'Allemagne seule fait exception, parce que l'empereur Guillaume a su à la fois maintenir le prestige de ses officiers et intéresser l'orgueil national au développement de sa marine; l'extension régulière des cadres, parallèle à l'accroissement du nombre des navires, assure du reste à ces officiers un avancement rapide qu'accélèrent encore des mises à la retraite anticipées (il n'y a pas de limites d'âge en Allemagne), prononcées sans hésitation à l'égard de quiconque paraît avoir perdu des qualités qui font le chef.

En Angleterre aussi l'on avance vite : l'âge moyen auquel les capitaines de vaisseau y sont nommés contre-amiraux est quarante-sept ans et demi; c'est l'âge qu'ont nos lieutenants de vaisseau quand ils passent à l'ancienneté capitaines de frégate. Pour les soldes, celle d'un capitaine de frégate anglais (promu à trente-deux ans en moyenne et souvent avant trente ans) égale celle d'un contre-amiral français, et le tarif maximum de sa retraite est la même que celui de nos vice-amiraux.

L'entrée à onze ans à l'École Navale d'Osborne, une proportion infime d'officiers à deux galons (8 p. 100 de l'effectif au lieu de 37 p. 100 en France), permettent de nommer des lieutenants de vaisseau de vingt-deux à vingt-trois ans; des retraites proportionnelles à partir de dix ans de services avec nomination au grade supérieur, de nombreux emplois sédentaires réservés aux officiers fatigués dégagent incessamment les cadres, si bien que la liste des contre-amiraux, par exemple, se renouvelle toute entière en moins de quatre ans, moitié par promotion, moitié par retraite, sans qu'il y en ait ordinairement un seul atteint par la limite d'âge. Tout est combiné dans la marine anglaise pour l'accession rapide aux grades supérieurs

et pour l'écoulement continu, dans tous les grades, des officiers dont une cause quelconque a ralenti l'ardeur, mais auxquels on ménage une situation honorable.

Que ce système coûte cher, cela n'a jamais préoccupé l'Amirauté ni le Parlement; mais l'inconvénient d'une si grande consommation d'hommes commence à se faire sentir pour la première fois : malgré la perspective d'une carrière brillante, beaucoup de jeunes officiers quittent la marine, et le nombre des candidats au Naval College fléchit. Au début de 1913, il n'y a plus que 1 910 lieutenants de vaisseau, alors qu'on en comptait 2 020 l'an dernier et que l'entrée en service de six nouveaux cuirassés demandait un supplément de 30 officiers de ce grade. La situation est inquiétante. Aussitôt l'Amirauté prend des mesures énergiques : elle admet dans les cadres, comme « lieutenants de vaisseau supplémentaires », 100 officiers de la marine marchande, qu'elle astreint seulement à un stage de douze mois avant leur entrée en fonctions (ces officiers ne pourront du reste être nommés capitaines de frégate que dans des cas exceptionnels); puis, elle organise — pour la première fois — l'avancement par le rang : « Dans les trois prochaines années, déclare M. Winston Churchill, plus de 100 marins arriveront à l'épaulette et nous considérons que cette institution, avec possibilité d'accéder aux plus hauts grades, doit avoir un caractère permanent et essentiel »; enfin, le rendement du Naval College ne paraissant pas pouvoir être augmenté — puisque les enfants y entrent sur simple recommandation et que toutes les personnes qualifiées pour présenter des candidats usent de leur droit — on décide d'admettre dans une nouvelle école navale des jeunes gens déjà instruits, âgés de dix-sept à dix-neuf ans, recrutés par voie de concours comme dans toutes les autres marines; si les résultats sont bons, on augmentera le nombre des officiers de cette origine. La marine anglaise, pour parer à une crise sans précédent, emploie simultanément les moyens les plus différents, et les plus contraires à ses traditions. Mais toujours elle veut avoir pour ses navires des commandants jeunes, choisis dans des cadres subalternes très nombreux, et soumis à un entraînement continuel par la pratique de la navigation et des exercices de toute sorte. Ainsi les états-majors de la plus grande flotte du

monde, moins cultivés sans doute que ceux de telle autre marine, — de la nôtre par exemple — resteront les premiers par la vigueur, l'entrain, la confiance en soi : qualités précieuses au jour du combat, et que l'on ne conserve pas facilement lorsqu'on fait de trop longs stages dans les grades inférieurs.

La marine italienne s'efforce pareillement de rajeunir ses cadres, et ne recule pas devant des mesures brutales : une loi de 1912 décide que 70 p. 100 seulement des officiers de chaque promotion pourront arriver au grade de capitaine de frégate ; les autres seront éliminés d'office. En Italie aussi l'on réforme l'École Navale qui de 1907 à 1911 n'avait eu qu'un nombre de candidats inférieur à celui des places offertes ; le système maintenant adopté est le système anglais qui consiste à admettre des enfants « bien élevés » et à faire entièrement leur instruction générale et technique. Que donnera-t-il dans un pays où — si fiers qu'en soient les Italiens depuis la guerre — la marine est encore sans traditions, où il n'y a pas de familles maritimes, où des industries nouvelles ont un si grand besoin de personnel dirigeant? On ne le saura que dans quelques années. On tâche de parer au plus pressé en fondant un cours pour les sous-officiers aptes à devenir officiers, mais ils sont rares, et le manque d'officiers gêne sérieusement la marine italienne au moment où elle augmente son matériel.

La marine russe est en pleine transformation ; elle prépare la création d'une école navale au bord de la mer Noire, et, les candidats nobles (jadis reçus sans examen) faisant défaut, elle a recours aux jeunes gens des classes moyennes ayant terminé leurs études ; elle institue des règles d'avancement qui obligent les officiers à embarquer dans tous leurs grades ; elle abaisse les limites d'âge. Elle tend à former un corps d'officiers jeunes et exercés, et n'hésite pas plus, pour y parvenir, à dépenser beaucoup d'argent qu'à mettre d'office à la retraite les chefs incapables. Elle essaie aussi de nommer quelques officiers sortant du rang. Mais elle éprouve autant de difficultés à constituer les états-majors de sa nouvelle flotte qu'à en recruter les équipages.

Au Japon — où l'on sait mieux que nulle part le prix de la jeunesse des chefs — la mise à la retraite d'office sévit con-

tinuellement : 3 officiers généraux, 34 officiers supérieurs ont été éliminés ainsi cette année, et les limites d'âge ne sont nulle part aussi basses. Aux États-Unis le « plucking board » examine les officiers avant toute promotion, et fait rayer les noms de ceux qui ne semblent pas aptes aux grades supérieurs ; des épreuves physiques fort difficiles sont imposées aux capitaines de vaisseaux et aux amiraux. En Autriche, comme en Allemagne, l'augmentation des cadres garantit l'avancement rapide, mais on l'accélère encore par des retraites prématurées que le « commandant de la marine » prononce sans appel.

*
* *

Ainsi partout la construction de nouveaux navires entraîne à augmenter les cadres d'officiers et à modifier les systèmes de recrutement et d'avancement. Un programme naval n'est pas complet tant que l'on se contente de fixer des dates de mises en chantiers et des délais d'achèvement pour les unités des diverses classes : les mesures qui doivent assurer à ces navires des équipages et des états-majors ne sont ni moins nécessaires ni moins urgentes. Dans les pays où l'on tient à tout prévoir, comme l'Allemagne, l'ensemble est étudié à l'avance et les hommes se trouvent prêts en même temps que les bateaux ; ailleurs on prend au dernier moment — comme en Angleterre ou en Italie — des décisions énergiques qui rattrapent le temps perdu. En France notre loi de programme, votée au début de 1912, est entrée effectivement en application dès 1910 ; mais aucun de ses articles ne vise la constitution d'états-majors pour les bâtiments à construire.

La loi des cadres actuellement en vigueur pour les officiers de marine, date du 10 juin 1896 ; elle présente cette particularité d'avoir toujours été si insuffisante, qu'on n'a jamais pu l'appliquer intégralement. A une époque où déjà les dimensions des navires de haute mer s'accroissaient sensiblement et où l'on multipliait les petites unités de défense, elle prétendait réduire le nombre des officiers subalternes qu'il eût fallu au contraire augmenter. Dès sa promulgation il y avait un excédent de 130 enseignes de vaisseau (550 au lieu de 420)

qui s'est toujours maintenu depuis : car, dans l'espoir d'un accroissement futur de la flotte, on maintenait tel quel ou même on augmentait le chiffre annuel des admissions à l'École Navale (70 en 1896-98; 100 en 1899-1901; diminution progressive jusqu'à une moyenne de 60 entre 1904 et 1912). La proportion établie entre les différents grades, proportion que la loi de 1896 avait voulu rendre plus favorable à l'avancement, s'en trouvait faussée; et l'âge moyen de la promotion au grade de capitaine de frégate, qui était de quarante-cinq ans en 1895, est encore de quarante-cinq ans et demi en 1913.

Sans doute, cet âge est encore inférieur à celui des lieutenants-colonels de l'armée de terre; mais ce n'est pas là qu'il faut chercher des comparaisons : la vie sur les navires modernes use les hommes; de plus, le commandement d'un navire exige — en temps de paix autant qu'en temps de guerre — une endurance physique, une instantanéité de décision et une capacité de travail (sans parler d'autres qualités également nécessaires) qui ne sont pas le fait d'hommes fatigués. Dans toutes les marines on s'en rend compte. Guillaume II a décidé officiellement de ne confier ses cuirassés neufs qu'à des capitaines de vaisseau âgés de quarante et un ans au plus : nous serions bien empêchés d'en faire autant, notre plus jeune capitaine de vaisseau [1] ayant quarante-sept ans. L'âge moyen de la promotion à ce grade — le plus important de la marine puisque c'est celui où l'on commande les grands bâtiments — est de cinquante et un ans en France; il est de quarante-sept ans aux États-Unis, de quarante-cinq en Italie, de quarante-quatre en Russie, de quarante-deux en Allemagne, de quarante en Angleterre. Nos commandants de torpilleurs d'escadre, nos officiers de quart des cuirassés, ont le même âge que les commandants des *Dreadnought* anglais et allemands, et sont parfois leurs aînés. Ceci est d'autant plus intolérable que ces comparaisons, nos officiers les font journellement lorsqu'ils rencontrent des navires étrangers. « La marine française, disait Guillaume II à Kiel, mais c'est une marine de vieillards! » On a beau dire, et prouver par des exemples, que certains commandants plus âgés ont encore

1. Au 1er octobre 1913.

tout l'entrain et toute la jeunesse d'esprit et de corps nécessaires à l'accomplissement de leurs devoirs, ce sont là des exceptions, et, d'une manière générale, il n'est pas douteux que l'âge plus avancé est pour nos commandants une cause d'infériorité. Il faut rajeunir nos cadres supérieurs.

D'autre part, la constitution légale de notre flotte comporte moins de grands bâtiments et plus de petits que celle de 1896 ou que le programme de 1900; le nombre des officiers supérieurs employés à la mer, et qui reste le même sur chaque navire malgré l'augmentation des tonnages, a décru et leur cadre est plus nombreux qu'il ne serait nécessaire, tandis que celui des officiers subalternes est devenu tout à fait insuffisant. Actuellement, ceux-ci ne peuvent plus prendre entre deux embarquements le repos dont ils auraient besoin et souvent leur temps de séjour sur un bateau est allongé faute de remplaçants disponibles; cependant on ne complète les états-majors des navires neufs qu'en réduisant ceux des bâtiments anciens. On a même recours à des expédients indignes d'une grande marine, lorsque par exemple on emploie au dégrossissement des recrues à terre, pendant plusieurs mois, des lieutenants de vaisseau qui comptent dans l'état-major de cuirassés de la première escadre, ou lorsqu'on surcharge de travail les officiers employés au ministère (dont l'effectif est à peine le tiers de celui du *Reichsmarine amt* de Berlin) sous prétexte que le séjour à Paris leur est une compensation suffisante. Une nouvelle loi des cadres ne peut que conserver les effectifs actuels de capitaines de vaisseau et de frégate, et augmenter celui des lieutenants de vaisseau et des enseignes. Dans ces conditions, l'avancement se trouverait encore ralenti si l'on ne corrigeait l'influence de ces proportions défavorables.

Le premier moyen consiste à compléter la hiérarchie des officiers de marine par la création, ou plutôt le rétablissement (car il a existé de 1831 à 1836) du grade de capitaine de corvette. Cet échelon supplémentaire, qui existe dans presque toutes les marines, serait extrêmement utile à bord des grands navires et dans beaucoup de services où des lieutenants de vaisseau sont sous les ordres d'autres lieutenants de vaisseau; il représenterait une fin de carrière acceptable pour les officiers dont la nomination au grade de capitaine de frégate ne s'im-

poserait pas : enfin il permettrait pour les officiers brillants l'accélération de l'avancement par deux sélections successives.

On doit en outre abaisser les limites d'âge. Non pas surtout celles des officiers généraux qui ne sont guère obligés — même comme chefs d'escadre — à une grande dépense de forces physiques, mais celles des officiers supérieurs et subalternes : les limites d'âge de la marine anglaise (quarante-cinq ans pour les lieutenants de vaisseau et capitaines de corvette, cinquante pour les capitaines de frégate, cinquante-cinq pour les capitaines de vaisseau, soixante et soixante-cinq pour les contre-amiraux et vice-amiraux) sont beaucoup plus rationnelles que les nôtres qui sont les mêmes que dans l'armée de terre. Cette dernière équivalence n'a d'autre raison d'être que le parallélisme des hiérarchies, elle ne tient aucun compte des différences entre les fonctions, et ce sont celles-ci qui importent.

L'augmentation des cadres avec création du grade de capitaine de corvette, jointe à l'abaissement des limites d'âge, rendra sans doute plus rapide l'avancement des officiers de marine. Il est probable que le nombre des candidats à l'École Navale s'en trouverait augmenté ; et c'est à souhaiter, car sa décroissance est inquiétante : de 750 pour 70 places en 1885-1890, il tomba à 280 pour 65 places en 1910, et, en 1913, malgré une élévation de la limite d'âge, on n'en a eu que 250 pour 102 admis. Mais il ne faudrait pas croire que ces mesures puissent suffire à rendre la carrière de nos officiers comparable, en moyenne, à celle de leurs collègues anglais ou allemands. En Angleterre, dans les cinq dernières années, 360 officiers ont quitté le service actif avec une pension, soit 13 p. 100 de l'effectif total ; 30 seulement étaient atteints par la limite d'âge ; 22 étaient retraités par application de la loi qui écarte les officiers restés un certain temps sans emploi actif ; et 308 sont partis volontairement, grâce à des tarifs de retraite qui atteignent, dans des cas très fréquents, ceux des soldes d'activité. Nous ne demandons pas pour notre marine le régime de la marine anglaise ; nous ne souhaitons pas non plus que la mise à la retraite d'office soit une menace permanente suspendue au-dessus de toutes les têtes, suivant le bon plaisir d'un chef, et nous tenons aux garanties que la loi nous donne fort sagement ; mais nous voulons que la carrière maritime, qui est en

somme anormale, puisse tenter des jeunes gens capables d'y briller; nous voulons aussi que ceux qu'elle a fatigués prématurément puissent en sortir d'une manière honorable; nous voulons enfin qu'un système d'avancement — quel qu'il soit, pourvu qu'on l'applique sans tarder — prépare pour nos modernes cuirassés des commandants qui soient sûrement capables de la même résistance physique que les commandants ennemis, comme leurs blindages et leurs canons auront la même valeur de défense et d'attaque que ceux de l'adversaire.

Pour les officiers, comme pour les équipages, il en coûtera de l'argent; peu de chose auprès de ce qu'on va dépenser pour les constructions neuves, mais on sait que les crédits du personnel sont toujours beaucoup plus discutés que ceux du matériel. Cependant il ne servirait vraiment de rien que l'on construisît des navires aussi grands, aussi perfectionnés et aussi ruineux, si on ne leur donnait les hommes qu'il faut pour les conduire. S'il fallait choisir, il n'est pas un chef qui ne préférât disposer d'un cuirassé de moins pour avoir sur ses autres navires le personnel compétent, zélé, « emballé », qui doublera la valeur de chaque canon. Mais nous n'aurons pas à choisir. La France ne manquera de marins, et de bons marins à tous les degrés de la hiérarchie, que si elle le veut : il n'est pas possible qu'elle ne fasse pas le nécessaire.

LIEUTENANT ★★★

UN BILAN ARTISTIQUE DE 1913

LES ARTISTES ET LE PUBLIC

I

Une fois close la « Grande Saison de Paris », après des semaines trop remplies d'événements artistiques, l'on est tenté de croire que quelque chose est fini; l'heure semble propice à une sorte de règlement de comptes, à la rédaction d'un bilan de l'année. Toutes les formes de l'art décoratif et théâtral, depuis la plastique, animée, vivante, jusqu'à la peinture, l'architecture et la statuaire, le drame, la musique, la chorégraphie, l'orchestre : tels sont les nombreux sujets qui, d'avril à juillet, ont occupé notre œil et notre oreille. Les noms des plus célèbres esprits d'aujourd'hui ont été prononcés en 1913 à l'occasion d'opéras, de pièces, de partitions et de l'inauguration du premier théâtre d'art moderne qu'on ait construit en France. Si les opéras de Richard Strauss avaient été montés, comme ils devaient l'être, la série eût été à peu près complète des ouvrages dont Paris eut la révélation cette année. En effet, nous eûmes à juger *l'Annonce faite à Marie* de Paul Claudel, *la Pénélope* de Gabriel Fauré, *la Pisanelle* de d'Annunzio, *Jeux* de Debussy, *le Sacre du Printemps* d'Igor Strawinsky, deux ouvrages de Moussorgsky, des compositions de Ravel et de Florent Schmitt, un plafond considérable de Maurice Denis, un petit chef-d'œuvre de décoration par Édouard Vuillard, enfin de l'architecture et de la sculpture dans la salle de ce théâtre des Champs-Élysées actuellement aux prises avec de si graves difficultés.

J'omets exprès d'autres attractions, qui s'ajouteraient à cette liste, si ceci n'était qu'un résumé. J'écris le mot : attractions, désignant d'ordinaire, curiosités, *phénomènes* des Magic-Cities parce qu'hélas! si quelques-uns prennent au sérieux l'œuvre de l'artiste, le public à qui les artistes sont, bon gré mal gré, contraints de s'adresser, semble confondre, dans une même hâte dédaigneuse, avec les baladins et les acrobates, tout homme qui crée. Faut-il que tant de peine, tant de labeur, de talent, d'ingéniosité, faut-il que le produit d'un long travail obscur et silencieux, enfin voie le jour comme la bête qui sort du toril tout à coup est mise en présence d'une foule prête à huer ses moindres faux pas? Le créateur reste dans la coulisse, collant son oreille aux portants, suffoqué d'angoisse à attendre ce que déclareront ses juges, ceux auxquels il n'a souvent pas songé jusqu'à la minute solennelle, et pourtant de si peu de conséquence, où il va jouir de l'illusion du triomphe, ou se désespérer de la défaite.

D'un côté de la scène, les conversations futiles vont leur train, entre gens engourdis par un trop bon repas. Venus occuper deux heures de demi-sommeil, ils écouteront les bribes d'une pièce, quelques notes de musique, dix à peine sur cent d'entre eux sachant même le nom de l'auteur. Dans la salle aussi, ce sont les confrères et les critiques, un peu plus informés que le public payant, mais plus prévenus pour ou contre la victime invisible et solitaire, prêts à ouvrir les écluses à leur bile ou encore au sirop de leurs louanges. Derrière le rideau, les mêmes jalousies, les mêmes haines; mais aussi l'éternelle candeur du jeune ou vieux débutant de ce soir, auteur ou interprète, pour qui cette heure est historique. Pathétique mirage! il a l'illusion que le monde entier a les yeux tournés vers sa fragile personne. Au néophyte ou au vieil auteur, n'essayez pas de parler raison. Ceux-ci ne semblent s'apercevoir de la présence de leur prochain qu'à la minute des applaudissements ou des sifflets. Puvis de Chavannes manquait mourir à chaque vernissage d'un salon où il exposait. Meilhac partait pour Saint-Germain, les soirs de premières.

L'expérience nous conseille de ne jamais exhiber, ou de garder devers nous, aussi longtemps que possible, le fruit de notre

pensée; malgré ce que M. Degas enseigne à ses disciples de belle, mais d'inapplicable morale, l'*œuvre*, même quand nous affectons d'ignorer le public, lui est destinée. Bien rares, nous le savons, ceux-là qui créent par ordre d'un démon intérieur. Il y a des maniaques prêts à brûler, après l'avoir achevée, l'œuvre de tantôt et d'hier. Mais l'homme normal s'exprime pour forcer l'attention de ses contemporains, gagner son pain quotidien, des loisirs, ou ces couronnes de lauriers par quoi l'on nous distingua dès l'école. Nous les tiendrons toujours pour désirables, puisqu'elles nous confèrent une suprématie que chacun, de bas en haut de l'échelle sociale, convoite.

Artistes, auteurs et public, de par la force des choses, nous avons entre nous des rapports nécessaires, si pénibles qu'ils soient souvent. On juge les premiers, pourquoi ne pas parler des seconds? Les uns et les autres s'entr'influencent, malgré la rampe de feu qui les sépare. Bien plus : tout le monde envahit la scène, veut mettre la main à la pâte, pour le moins conseiller, en une grotesque promiscuité d'amateurs, d'interprètes professionnels ou mondains, d'auteurs qu'à peine distingue un talent qui court les rues et à quoi vous préférerez la gaucherie, en l'absence du trop rare génie.

Le consommateur moderne serait aussi curieux à étudier que le fournisseur de nos plaisirs intellectuels. D'abord, il y a confusion sur le sens du mot « public ». Chaque catégorie d'artistes a le sien, petit ou grand, jusqu'au jour où la gloire étant venue, on ne sait d'où ni comme, le nom prestigieux se répand, existe par lui-même en marge de l'œuvre. Mais c'est là une période de *statu quo*, de quasi-mort, et nous nous occupons ici de l'art présent, discuté et bien vivant. Dans la foule qui nous lit, écoute et regarde nos ouvrages, il siérait d'établir des classes, tout au moins deux catégories : le gros public et les minorités de gens de goût. Mettons à part l'ouvrage, qui, d'après nos comparaisons avec les chefs-d'œuvre classés par l'histoire, se rattache à la Tradition. Nous nous rangeons avec la minorité d'où se propagent des sortes d'ondes mystérieuses, tantôt rencontrant des obstacles, puis allant plus loin, encore arrêtées en marche, avant d'atteindre les masses occultes, anonymes, qui en reçoivent le coup, tout en ignorant d'où il vient. En art, c'est nous, les professionnels, qui

préparons l'opinion : les médiocres forment celle du jour, décrètent le succès éphémère, décernent les médailles et les prix d'encouragement. Les autres, la petite élite qui ne se démasquera que beaucoup plus tard, c'est elle qui tire la ficelle des marionnettes. Elle reste dans le cintre du Guignol.

Un auteur illustre et fêté, à qui je parlais jadis d'André Gide, s'impatientait : — « Vos génies sont toujours des inconnus! » L'influence actuelle d'André Gide sur la jeunesse, mon Académicien ne la nierait plus, mais mon Académicien est mort et ses livres sont oubliés. — Peu de gens éprouvent le besoin de comprendre, d'aller au fond des choses; peu s'y intéressent, sentent, savent voir par eux-mêmes, mais ils enragent si nous le leur disons. Il leur faut des directeurs de conscience qu'ils n'entendent que trop tard, tel un Baudelaire, ce passionné « aux idées abondantes, coordonnées et systématiques ».

De Henri de Régnier, cette belle page : « Le poète, pensait-il, ne doit rien ignorer de la nature du beau, ni des façons de le reproduire. Sa compétence esthétique doit être universelle. De là, chez l'auteur des *Fleurs du Mal*, un sens critique expert et suraigu et cette curiosité intellectuelle qu'il appliquait simultanément à l'art et à la vie... rien ne lui était indifférent à cause du rythme qui est dans tout. Il jugeait un usage comme un tableau, une foule comme un paysage, un esprit comme un cristal, car la pensée a ses réfractions. La connaissance des formes l'induisait à celle des sentiments. »

Aussi bien Baudelaire ne se trompe pas. Il humait de loin l'âcre odeur du chef-d'œuvre, comme le marin s'approchant de la Corse, dont on raconte qu'il émane un secret parfum, comparable à nul autre. A chaque époque, il y eut *un goût*; aujourd'hui, il y a *des goûts*; mais au-dessus d'eux est le *bon goût*. Si dans la discussion vous prononcez ce mot, quelqu'un prendra l'air blessé, vous interrompra : j'ai le mien, vous avez le vôtre. Quel est *le bon*? — Ne jouons pas sur ce mot, brandon de discorde. Oui, le goût existe, il n'y en a qu'un seul en art. On n'a pas à aimer ceci ou à ne l'aimer pas, comme un mets. L'animal ne préfère pas une fleur à un os. L'homme inventa le goût, qui comporte un maximum de perfection. Quel en est le critérium? Il me semble que c'est

l'approbation fraternelle d'une élite — la véritable — autour d'une même œuvre, sans souci des différences de cénacles et de la colère du public. L'avenir et l'histoire ratifient toujours cet infaillible choix.

On ne « juge » pas une fois, par hasard ; pour qu'un jugement ait du poids, il faut qu'il fasse partie d'un ensemble, d'un système. Sans nier le danger des opinions du Professionnel, je tiens du moins qu'il a ses raisons à donner, des partis pris souvent insupportables, des passions exagérées comme ses dédains, mais les artistes et leur entourage *éprouvent des sensations* et peuvent vibrer parfois à la première rencontre d'une œuvre nouvelle. Tout vaut mieux que d'indolents et de trop légers oisifs, qui nous disent : à vous seuls, qui conçûtes, à vous qui interprétez le soi-disant chef-d'œuvre, incombent la peine et la responsabilité ; à nous, le plaisir de déguster et, ayant payé, si nous ne sommes pas contents, le droit de le dire très haut !

Après des mois d'obscure gestation dans la douleur, l'enfant se présente bel ou difforme ; s'il est trop dissemblable aux autres, ce sont des huées furieuses et un monstrueux *pollice verso*.

L'enthousiasme ou le dénigrement commandés par la mode sont aussi irritants et moins excusables que la crédulité de celui qui, ne comprenant pas, s'écrie : « On se moque de moi ! » ; car l'innocent, le crédule abonné des opéras, l'habitué des ouvertures officielles d'expositions, croit possible qu'un artiste, de parti pris, lui fasse une mauvaise farce, sans réfléchir que cet artiste serait le premier dupé d'un aussi niais calcul.

Bénis soient ces êtres trop rares, ni des « intellectuels » ni des délicats, vous les natures aux impressions directes, mais réservées. Je me suis déshabitué de tenir votre mutisme pour de la sottise : votre clairvoyance modeste est moins à dédaigner que le verdict des faux artistes et des snobs.

*
* *

Peu d'artistes s'asseyent à leur bureau ou devant le chevalet, sans imaginer leur œuvre allant déjà porter son message

à la foule. Voilà qui, dans une certaine mesure, serait légitime, si cette foule était de même race, sinon de même éducation, que l'artiste. Un peintre, un poète, un ciseleur du XVIe siècle, comme Benvenuto Cellini dans Florence, travaillent pour leurs concitoyens. Princes, bourgeois ou artisans respirent la même atmosphère stimulante, chargée d'effluves d'art, d'énergie et la beauté erre jusqu'au carrefour où ces hautains gaspilleurs, avec un suprême dédain de conserver pour tous la parcelle de force créatrice qui germa en eux, s'entretueront pour le plus futile motif de galanterie ou de technique. Nous ne jetons plus le talent par les fenêtres. Nos greniers et nos port-folios sont en ordre, nos notes dans le classeur. Chacun chérit le petit verre fragile où il boit quelques gorgées, différent de celui des autres et, croit-il, bien plus beau.

Une voix qui peut-être éveillerait l'écho au bout du jardin, nous ambitionnons qu'elle s'enfle et résonne jusqu'aux confins du monde; que toutes les nations nous entendent; et notre voix se brise dans cet exercice d'histrions. Cette heure de notre histoire est pleine d'embûches. La France donne encore le ton; de partout on continue d'affluer vers Paris, voir ce que nous produisons, ou pour nous demander d'approuver le bagage cosmopolite. Notre sort est de produire et de juger les autres, de consacrer les réputations étrangères, de tout voir et de garder notre marque de fabrique, notre personnalité. La position devient périlleuse.

M. Serge de Diaghilew, un des hommes les plus intelligents que j'aie rencontrés, m'avouait son dépit, comme il croyait s'apercevoir d'une certaine résistance, pour ne pas dire mauvaise volonté, chez les Parisiens, qui, depuis dix ans bientôt, applaudissent à ses successifs apports d'art russe. Je lui demandai : « Pourquoi ne vous passez-vous pas de nos suffrages, au moins pour quelque temps, vous que l'on désire et appelle partout à la fois et qui vous plaignez d'une tendance réactionnaire en France? » — « C'est que » — me répondit-il — « nous ne travaillons que pour *vous*. Vous êtes trente personnes à Paris, les juges seuls capables de me délivrer un passe-port. Tant que vous ne me l'avez pas donné, je suis inquiet. Un Gluck, un Chopin, il y a longtemps de

cela, sentirent pareillement. Wagner aussi, mais il ne vous pardonna jamais l'aventure de *Tannhæuser*. »

Les propos de M. de Diaghilew, je les rapporte parce qu'ils expriment le sentiment d'un étranger remarquable entre tant d'autres. Mais avons-nous donc l'unité de vue, la cohérence et la valeur qui justifieraient une telle confiance? La confondante indécence du public, vis-à-vis du *Sacre du Printemps*, première œuvre vraiment forte, décisive, de nos Russes, et ayant fait croire à leur décadence, semblerait le démentir, malgré son grand triomphe dans tous les milieux qui comptent.

A Paris, l'inquiétude règne. Nous sommes à la fin de quelque chose, peut-être de cette longue période de l'impressionnisme, que nous avons créé. Prenons le mot dans son sens le plus étendu, car, parti du domaine de la peinture, il y a une quarantaine d'années, l'impressionnisme s'est répandu sur tous les territoires de l'art. Il a changé l'atmosphère que, dès leurs débuts, les hommes de ma génération ont respirée. Nous en sommes maintenant saturés. Nous avons beau avoir ajouté les préfixes, *néo*, *post*, c'est toujours d'une esthétique qu'il s'agit, où la raison, la morale, ont moins de part que nos sens. C'est une forme du plaisir. En même temps que l'on réclamait l'art pour l'art, l'art but et moyen on s'était, peut-être de parti pris, ou bien parce qu'une nouvelle façon de penser exigeait des expressions inédites, écarté de la forme traditionnelle, dont la règle est d'aller au plus loin dans le rendu technique de la chose représentée ou dite. Esquisse, ébauche, symbole, allusion, interprétation suggestive, même assez vague pour n'être qu'un prétexte à la rêverie sur un thème à peine perceptible, interprétation plus que libre, ou transfert d'un département de l'art dans un autre, la musique se proposant de peindre, la peinture d'évoquer des sons, voilà ce que nous avons cru moderne, admirable, essentiel, digne de nos plus intimes efforts pendant ce dernier quart de siècle. La pensée, de même que la main de l'ouvrier, s'est mise à trembler comme ces globules qui s'élèvent du sol sous l'action de la chaleur, que nous voyons monter, se perdre dans l'air, par certains midis de plein été. L'imprécision, l'incomplet, cessèrent d'être une faiblesse, un défaut, devinrent une condi-

tion et une nécessité. Après Claude Monet, Berthe Morisot, ce furent Vuillard, Bonnard, en peinture; en musique, l'École de Debussy. Les Goncourt négligés et trop sensitifs, le trop oublié Francis Poictevin, avaient essayé en littérature des notations, des croquis. Les poètes voulurent sortir le vers de la gangue de l'alexandrin. Après l'architecture de l'hexamètre, le vers libre fut un jardin aux fleurs éparpillées et inégales. Les plates-bandes formelles et tirées au cordeau firent place à des touffes prismatiques.

Nombre de productions exquises durent tout leur charme au désordre de l'exécution, à une phrase inachevée, par crainte de platitude ou de vulgarité; nous sommes trop redevables à l'impressionnisme de délicates jouissances pour entamer son procès, mais il nous déshabitua de l'effort des longues périodes, il nous rendit paresseux.

Aussi bien, l'impressionnisme est à bout de ressources, à sa place nous attendons qu'on mette autre chose. Nous demandons des œuvres, mais on ne nous propose encore que des théories, promettant un retour à des formes classiques. Certains artistes, honteux de leur sensualité, s'infligent de sévères règles de composition, préfèrent se guinder au risque de se dessécher. Les autres se déboutonnent et montrent une fausse richesse, un vulgaire clinquant. Dans les cénacles, hormis pour le génie qu'on y honore, il n'y a que mépris et refus; ailleurs, opinions de hasard, pêle-mêle jetées au travers des salons.

Qui dira tout ce qu'il faut être ou ne pas être aujourd'hui, pour mériter le nom d'artiste dans certains milieux? Je ne sais qui fréquenter. Vous sentez-vous à l'aise hors de votre atelier ou de votre cabinet? J'aimerais à causer avec des confrères, mais nous ne nous entendons pas; alors quoi? Féliciter cette dame de sa jolie toilette ou de son thé? Mais elle veut causer d'Art. Attention! vous allez, madame, perdre le meilleur de vos attraits et nous ne nous comprendrons pas non plus. A la minute où je suis entré chez vous, vous vous êtes mise à penser aux choses que j'ai laissées chez moi. J'y ai consacré ma vie, et elles ne sont pour vous qu'un aimable passe-temps. Je sens que vous préparez une danse, un livre ou peut-être une fresque...

*
* *

Aux grandes époques de la puissance créatrice, l'art n'a pu être aussi conscient de lui-même qu'il l'est aujourd'hui. Malgré les exemples historiques des tiraillements, des cruels rapports survenus entre les artisans et leurs patrons, papes, rois, princes et mécènes, — les premiers ayant leur génie impérieux à extérioriser, les seconds exigeant d'un protégé la réalisation de leurs caprices et de leurs ordres, — l'œuvre d'art n'en a pas moins pris l'apparence d'une tâche, d'une commande à exécuter. Nous avons dit « artisans » parce que le plafond de la chapelle Sixtine, une buire, une statue, les parcs de Versailles, un opéra ou une messe en musique, bref tout produit d'art, fut une chose qu'un *homme de métier* exécute pour celui qui croit en avoir besoin et la paye. C'est là, d'ailleurs, l'origine de ce mépris des oisifs, des patrons, pour la main de l'ouvrier, même si l'esprit qui la dirige travaille à leur intention.

L'apparition d'un novateur a toujours provoqué une sorte de révolte, mais dans les sociétés hiérachisées, l'homme de génie semblait mieux répondre aux désirs de ses juges et de ses mécènes, qu'il ne ferait maintenant à ceux d'un public trop mélangé, multiforme, dont il doit attendre sa consécration et son renom. Aujourd'hui le Prince est remplacé par ces délicats anonymes, ceux des coteries, des petites chapelles et des jeunes revues, à qui l'artiste veut agréer, ou par ceux, la plupart du temps peu instruits, dont le devoir, étant riches, est de s'intéresser aux « Belle-Arti ». La nervosité, l'arbitraire, le caprice de ces chapelles, le snobisme incompétent qui s'en inspire, rendent la production contemporaine contradictoire, incertaine, sans portée, si elle n'a pour elle la force du génie, qui brise les résistances du préjugé. Certains ouvrages sont trop aimables pour exciter un appétit repu, d'autres, d'une bizarrerie concertée, agacent le public. Reste l'habileté, le joli médiocre, qui plaît ou ne gêne personne.

S'il n'y avait que des aspirations opposées, mais nettes et franchement avouées! Si vous pouviez choisir entre deux religions! mais non : éblouis par les couleurs du kaleidoscope,

vous vous sentez la tête tourner, c'est le vertige et la folie, ou le découragement. Les artistes décidés à conquérir le public, veulent participer aux mêmes privilèges que les indépendants qui se soucient peu de le contrarier ou de le séduire. Une étrange complicité de la critique officielle met au même rang ceux-ci et ceux-là, et le résultat est une démonétisation des conducteurs attitrés de l'opinion. Qui écouter, qui suivre?

Le véritable intérêt de l'esprit humain s'est peut-être éloigné de l'Art. L'homme, tout occupé à la conquête des airs, regarderait-il ailleurs? Nos enfants préfèrent une dynamo ou un semblant de télégraphie sans fil, aux plus alléchantes images. On en vient à se demander s'ils sauront, plus tard, regarder un tableau ou un paysage, réciter un poème.

Impossible, pourtant, de ne pas constater une fantastique énergie chez les artistes, peut-être à la façon des jeunes malades si pleins de hâte et de fièvre, pour savoir leurs jours comptés.

Je nous croirais plutôt parvenus à une phase extrême d'un long développement intellectuel; notre sensibilité se modifie dans des conditions compliquées par nos trop nombreuses connaissances, par la désastreuse information mondiale, qui nous internationalise et nous dissémine; plus encore, par le progrès social. Nous changeons, sans y prendre plus garde que l'enfant à sa croissance. On nous sert et nous devons absorber les plus variées des nourritures; faudra-t-il que notre palais s'accoutume aux saveurs exotiques à quoi il a si longtemps répugné? Peut-être dans l'avenir, la France qui reste toujours à la tête du mouvement, va-t-elle présenter au monde étonné une magnifique fleur nouvelle, double, le résultat d'un nombre infini de croisements et de sélections. Le vent apporte à une terre lointaine les graines qui, tombant sur un sol différent, donnent une floraison sans analogie avec les plantes d'où elles furent soufflées dans les airs.

Paris est devenu une vaste gare centrale de l'Europe. Ce n'est plus pour nous seuls que nos artistes tâchent, mais pour l'étranger aussi, dont ils se sont pris à s'inquiéter malgré eux, depuis que celui-ci s'est installé dans nos murs. Nous ne sommes que tolérés chez nous, quoiqu'on nous prie, par habitude, de donner notre suprême verdict.

*
* *

Une autre cause de désarroi et de confusion pourrait être cherchée dans les rapports qui unissent aujourd'hui les artistes au public. Les vrais et les faux, pêle-mêle, furent appelés de leurs ateliers dans les salons. La conversation mondaine commença en cérémonie et en gêne, elle se termine dans une mutuelle et progressive mésintelligence. Deux éléments, qui jamais n'eussent dû se mêler, on essaya de les incorporer l'un à l'autre ; inutile mélange, en art et en politique, l'ouvrier ou le producteur et le client étant d'irréductibles ennemis. L'artiste est un solitaire ou se galvaude. Il a ses hiéroglyphes. Alors même qu'il s'exprime sincèrement, ceux qui l'écoutent se méprennent sur le sens de ses paroles. S'il est compris c'est que sa parole est banale ; si d'aventure il est à moitié compris, alors est le pire danger. L'influence d'un esprit d'exception, si elle est immédiate, est sans prolongement. L'éducation de l'œil et de l'oreille sera sans limite. Je crois volontiers qu'un nouveau message apporté à l'humanité par le génie d'un homme l'éclaire et l'embellit, mais l'assimilation se fait lentement, et le poète, l'écrivain, le peintre, le musicien, à moins de vivre très vieux, ne recueille jamais la suprême récompense de sa carrière. Si tel était son heureux sort, il constaterait qu'une œuvre originale est par elle-même un *tout*, qu'elle ne sert pas à en engendrer immédiatement d'autres, supérieures à elle-même.

Agréables pour l'amour-propre d'un maître, les contrefaçons de sa manière, son école, ses imitateurs de la première heure ; mais, au moment où il paraît, ses faiblesses et ses formes les plus extérieures servent seules de modèle. On se méprend sur sa signification. Manet vivait encore qu'on décida : « Il est maladroit, ne sait pas peindre, il est commun, mais il a laissé entrer le plein air dans son atelier, il fait vibrer la lumière, il a entrevu quelque chose... » Trente ans après, il s'avère que la particularité de Manet fut son admirable distinction, sa maîtrise de technicien, son métier classique et sûr ; la partie impressioniste de son œuvre compte moins ; on ne parle déjà

plus de ses pseudo-élèves, si célèbres à l'heure même où Berthe Morisot était méconnue. Manet, cent ans après, profitait de Goya, comme Musset de Shakespeare. L'*Olympia*, étendue face à face, au Louvre, avec l'*Odalisque* d'Ingres et si sage, comme elle, donne à réfléchir! Ces deux princesses ne furent-elles pas prises et ne le sont-elles encore par des retardataires, l'une pour une souillon, et l'autre pour une poupée?

Stendhal devina ce qui devait arriver à ses livres, qu'il serait compris à la fin du XIXe siècle. Eût-il approuvé la littérature issue de *le Rouge et le Noir*, de *la Chartreuse de Parme*, de *Lucien Leuwen*? C'est ainsi que les fortes influences agissent lentement, cherchent au loin un terrain d'acclimatation.

A vrai dire, il n'y a plus d'écoles. Si vous proférez un cri nouveau, vous êtes condamnés à la solitude, à moins qu'un syndicat ne s'avise de vous *expliquer*, car tout aujourd'hui se syndique. Les tableaux de Cézanne, de Manet et de Degas, de Van Gogh ou de Henri Matisse, du cubiste Picasso, comme le Wagnérisme ou le Debussysme. Le produit de notre pensée est une valeur de bourse, ou non avenu. Il y a les placements de tout repos pour pères de famille, il y a les valeurs de spéculation et les fictives pour les niais. Le succès et l'insuccès d'une œuvre ont leur importance sociale, et très prosaïquement financière.

Réjouissons-nous qu'il y ait encore une place réservée pour les questions d'art. Mais la qualité de notre production, si différente de tout ce qui précéda, imparfaite, nerveuse, fruste, ou visant trop « à l'effet », n'est-elle pas comme l'incertitude de l'opinion, la conséquence d'inéluctables conditions sociales? Mercure est entré dans la ronde des Muses.

Tout au plus pourrions-nous regretter les relations actuelles de l'artiste et du public. Prenez-vous-en à la fausse culture, aux nouvelles prétentions de toute personne qui croit devoir patroniser, assez frottée d'un vernis facile à acquérir pour trancher de sa compétence, se lancer dans la discussion. Parmi tant de masques dont se recouvre le visage du snob, le plus redoutable est celui de « l'Artisterie ». Nous vivons entourés de petits Nérons, qui grimpent sur la tour pour jouir du spectacle de l'incendie; il est prêt, le malheureux innocent,

à jeter dans la fournaise sa garde-robe, son mobilier de famille, le peu qu'il a hérité de ses aïeux. Il se dépouille de ce qui est sa raison d'être, par vanité et esprit d'imitation. Et il croit qu'il va s'amuser... car on ne veut plus s'ennuyer, en compagnie de l'art. — Fort bien; sage parti, mais ce n'est pas le moins comique du spectateur, se carrant dans sa stalle, que, de temps à autre, en de solennelles circonstances, il s'agite, tâte son portefeuille, croie qu'on l'a volé! Hélas! il s'agit le plus souvent d'un chef-d'œuvre. C'est alors qu'il use de représailles, et, quels cris de colère, si une fois il se brûle les mains à un feu trop ardent! A ces irritations on ne peut opposer qu'un sourire. Ce serait le plus souvent, pour convaincre, toute une éducation à recommencer. On ne convainc que ses pairs, ou les âmes très naïves. Je crains les girouettes que tous les vents font tourner.

*
* *

Nous eûmes cette année quelques flammes. Une œuvre, peut-être la plus audacieuse que nous ayons vue depuis longtemps, fut donnée en pâture à un public composé de tous les éléments auxquels nous venons de faire allusion, dans une salle où aucun souvenir du passé ne pouvait troubler le spectateur. Son attitude fut typique à observer en face des plus récentes formes de l'art plastique et de la symphonie. Paris, très en retard sur les autres capitales, n'avait à offrir pour de tels spectacles, que de vieux locaux que notre imagination se plaisait à croire possibles, fatigués comme nous le sommes des reprises et du vieux-neuf. Des hommes hardis se sont réunis pour doter un quartier où l'on ne se rendait jusqu'alors que pour jouir de la fraîcheur du soir dans les cafés-concerts, d'un théâtre à la fois luxueux et sévère d'aspect, dédié à la Musique, à la Poésie, au Drame et à la Comédie. La danse y serait honorée au même titre que l'architecture, la statuaire et la grande décoration murale. La genèse de cette subversive, de cette folle entreprise, que n'avons-nous la place ici de la raconter, ne fût-ce que pour mieux illustrer l'état de l'opinion, les milles façons des sociétés ennemies, les rivalités

des « cénacles », la résistance des institutions officielles et l'apathie d'un peuple dont le jugement a encore, comme nous le voyons, tant de prestige!

Les échafaudages étaient encore dressés contre la façade que l'on prit parti. « C'est un Hammam; c'est un temple pour les Théosophes; c'est munichois; c'est belge. » Certaines personnes se firent un point d'honneur de déclarer, que jamais elles n'iraient dans cette salle-là. — Mais M. Maurice Denis nous convia à juger de sa noble et grave peinture, déjà marouflée au plafond; les nombreux privilégiés admis sur le chantier, saluèrent le jeune maître comme le digne successeur de Puvis de Chavannes. Il était seul capable d'un tel ouvrage. Une magnifique maturité succédait à une jeunesse indépendante. L'auteur des plus délicates improvisations, l'osé néo-impressionniste, qui sut si bien allier le rêve et le symbole à un très moderne sens de la vie, s'attestait, du coup, assagi, certains ont dit : académique.

Alors, les ennemis du nouveau théâtre, déjà mis en mauvaise humeur par les bas-reliefs de la façade, sculptures trop conventionnellement archaïques de M. Bourdelle, se calmèrent au cours de ces visites propitiatoires. D'autre part, les cénacles et les *avancés* retiraient leur confiance à l'initiateur. Il arrivait à M. Denis l'aventure habituelle des artistes qui eurent de bonne heure un succès d'audace, puis se calment. M. Vuillard n'avait décoré, de façon d'ailleurs délicieuse, que le foyer du « petit théâtre de comédie »; de timides concessions à l'ex-impressionnisme, dans des coins obscurs de l'édifice, étaient comme des fiches de consolation octroyées aux retardataires de l'école où M. Maurice Denis fit ses premières fredaines, nos quotidiennes délices d'antan. On commença de regretter l'ancien opéra de Charles Garnier, le blanc, le rouge et l'or, les girandoles, l'aspect festif de théâtres poussiéreux et franchement combustibles. On retourna voir le plafond de Lenepveu à l'Académie Nationale de Musique, les chefs-d'œuvre de Paul Baudry, depuis des âges oubliés. Le théâtre des Champs-Élysées fut immédiatement décrété intermédiaire entre les théâtres réguliers et les scènes d'à côté[1].

1. L'ancien théâtre libre, le théâtre de l'Œuvre, le théâtre des Arts de M. Rouché, le théâtre du Vieux-Colombier.

C'est justement cela que devait être l'entreprise. Elle faisait appel à ces amateurs cultivés et sérieux, qui souhaitent un retour vers un art plus sage, plus traditionnel. M. Denis est leur peintre, M. Vincent d'Indy leur musicien. Il est bon que la *Pénélope* de M. Gabriel Fauré, le doyen de nos maîtres compositeurs, ait servi de premier programme à la « Grande Saison »; elle lui a donné une signification très noble. Mais le danger fut que le théâtre des Champs-Elysées ne pût compter que sur la seule clientèle des lecteurs fidèles des jeunes revues, des mélomanes entraînés, de ces amateurs qui visitent toutes les expositions, possèdent au moins quelques notions et le respect de certains noms. Ceux-ci montent, en effet, aux galeries supérieures. — Il fallut remplir les loges de diamants et de perles, rendre luxueuses des représentations de gala, et compter sur le snobisme de puissants mécènes. — *Le Barbier de Séville*, *Freichutz*, *la Passion* de Bach allaient alterner sur l'affiche avec un nouveau et terrible chef-d'œuvre : *le Sacre du Printemps*.

JACQUES-E. BLANCHE

(La fin prochainement.)

L'APPEL DU BONHEUR[1]

XIII

Le Jardin Oriental se mit à répandre une odeur merveilleuse. Tous ses tilleuls furent en fleurs. Ils formaient une longue vague parfumée qui s'épandait d'une part jusqu'au temple calviniste et d'autre part jusqu'à l'église catholique. Chaque soir, Maurice sortait pour la respirer : elle provoquait les rêves obscurs, elle donnait à chaque sensation quelque apparence neuve et ambiguë.

Il s'en allait lentement, avec des besoins inexprimables et l'entrevision d'une existence exaltante.

Un soir qu'il s'en revenait, il trouva Liane seule, sur la terrasse. Elle considérait une grappe de roses rouges, à la lueur du croissant et des globes électriques, épars sur l'esplanade :

— Geneviève est en conférence avec la cuisinière, — dit-elle.

Imprégné du pollen des tilleuls, il ruisselait de bienveillance, et l'œil levé vers le croissant qui sillait entre deux pendentifs d'astres, il scanda :

> Quel dieu, quel moissonneur de l'éternel été,
> Avait, en s'en allant, négligemment jeté,
> Cette faucille d'or dans le champ des étoiles...

1. Voir la *Revue* des 15 octobre et 1er novembre.

— Tiens, — fit Liane —, c'est joli ça.

— Oui, — dit-il avec bonhomie — Ce n'est pas mal.

Un rais de vif-argent, passant au travers d'un platane, enveloppait la jeune femme. Maurice admettait qu'elle était charmante entre toutes les créatures, mais d'habitude ça ne l'intéressait point. Ce soir, il eut un petit éblouissement. La flexible Liane, se combinant au dangereux arome des tilleuls, fut le beau trésor humain, la source des joies terribles et des émotions accablantes.

Il lui en voulut moins d'avoir exilé Gérard.

« A le bien prendre, ce n'est pas un élixir pour l'usage interne, bouffonna-t-il tout bas. La nature a pris soin d'inscrire un avertissement sur l'étiquette. »

Sa réflexion le dégoûta et le remplit d'amertume. Il contempla Liane dans le même esprit où il contemplait les glycines; toute espèce d'anciens vœux inassouvis, sans doute inassouvissables, se mirent à le harceler.

Dix minutes avant, il se sentait jeune et maintenant il songe combien rapides furent les huit étés qui le séparent de sa vingtième année. Huit autres étés passeront plus vite encore, car son temps est de moins en moins long par comparaison au temps astronomique. Il y aura un coin chauve au sommet de son crâne... il entendra le décret qui l'expulsera de la jeunesse.

L'odeur des roses rouges avive maintenant l'odeur des tilleuls; peu à peu une autre odeur les chasse ou les englobe, l'odeur « éblouissante » de Lucienne : la brise du Léman secoue la luxueuse chevelure...

— Il y a des coins de la terre si beaux qu'on voudrait les serrer contre son cœur! — soupire Maurice.

— Des coins de la terre? — demande Lucienne étonnée.

Elle s'est rapprochée, il voit de près ces yeux taillés pour le salut et la perdition de l'homme :

— Un faucheux! — s'écrie-t-elle.

La bête monte au long de la robe de lingerie; elle est noire, ovoïde, à peine velue, mais ce qui terrifie Liane, ce sont les longues pattes, les échasses incompréhensibles.

— Oh! chassez-le! — supplie-t-elle.

Il se penche avec un sourire et, d'une chiquenaude, fait dis-

paraître la bestiole parmi les glycines. Encore tremblante, Liane appuie sa petite main sur l'épaule de Maurice. Quand il se redresse, il respire la grande fleur artificielle et ses parfums fugitifs, il frôle du front la gorge battante... Alors, dans ce mauvais soir, il devient un peu pâle et frissonne.

Liane sent le frisson et voit la pâleur.

Contente de l'avoir troublé, elle y songea avant de s'endormir et s'en ressouvint tout de suite à son réveil. Parce qu'il l'avait souvent intimidée, c'était une revanche : elle se trouva consolée de Vagrenne. Incapable, malgré sa force émotive, de s'attarder aux afflictions inutiles, elle n'attendait qu'un stimulant pour se remettre en route. Maurice vint à point. Sans songer à mal, Liane usa joyeusement de ses armes. Le jeune homme parut ne s'apercevoir de rien ; il gardait une attitude sarcastique. Lucienne répondait aux boutades par un rire indulgent.

Ce n'était pas un garçon timoré : ses principes relevaient du sentiment plutôt que d'une morale précise. Mais certaines choses, même latentes et irréalisables, le révoltaient. Il se repentait d'avoir été grisé par Liane, comme il se fût repenti d'un acte. Par malheur, il était contraint de réfléchir, moins à cause de lui-même qu'à cause de Lucienne : détentrice du léger secret, elle le prolongeait dans le monde extérieur. Et si de réfléchir à ses faiblesses est le moyen de s'améliorer, c'est aussi une cause de rechute. Tout dépend de la force, de la qualité et de la fraîcheur des images.

Un peu bougon d'abord, et plus ironique qu'à l'ordinaire, il s'avisa que cette attitude était artificielle : Liane ne manquerait pas de l'interpréter ainsi. Mais il ne réussissait pas à être naturel... Lucienne, se modelant sur les circonstances, de manière ou d'autre, ne cessait « d'aguicher. » Elle le faisait ouvertement, avec endurance, sûre de limiter le jeu :

— Maurice a besoin d'être secoué, — disait-elle à Geneviève, — tu le laisses s'alourdir...

Geneviève acquiesçait. Ce qu'elle aurait pu craindre lui semblait plus improbable que la chute d'un bolide dans le jardin : « A leur égard, avait souvent proclamé Frédéric, cette petite femme est timbrée et oblitérée. »

Quand la cousine agaçait Maurice, Geneviève souriait avec une bienveillance transcendante : Liane ne pouvait pas vivre autrement... et puisqu'il n'y avait pas là d'autre homme?.. D'ailleurs, Geneviève était impuissante à se faire une image propre à éveiller, non pas la jalousie, mais seulement l'incertitude. Tant de confiance importunait Maurice. Il la reprochait à sa compagne avec persévérance, il soulignait les perfidies de l'entourage et les cas où elle avait été dupe. Elle ne se laissait pas convaincre :

— Tu te trompes en noir; voilà tout! Tu soupçonnes dix fois à faux et tu triomphes la onzième. Moi, si je donne une fois ma confiance mal à propos, cent fois les gens sont honnêtes : c'est tout bénéfice...

Quand il eut enduré pendant deux semaines les attaques de Liane, il dit un soir à Geneviève :

— Ça ne te fait rien, ces petits jeux-là?

Elle se mit à rire :

— Quels jeux?

— Ceux de Lucienne.

— Et que veux-tu que ça me fasse?

— Tu ne crois pas que ça pourrait être dangereux? Enfin, je ne suis pas en bois.

— Elle a tellement besoin de se distraire, pauvre petite! Vous êtes d'honnêtes gens.

Malgré l'habitude qu'il avait d'elle, il demeura abasourdi. Le sourcil un peu relevé, il la regardait circuler, avec un mélange de commisération et de tendresse.

— Soit, — dit-il gravement, — je suis honnête, même pour ces choses-là. Mais elle?

— Elle aussi, va! Si tu la connaissais comme je la connais! Ah! je dors tranquille!

— Quelle lacune! — soupirait-il.

Quelques jours plus tard, Maurice était au jardin, armé d'une arbalète. Il guettait les chats. Un grand roux, aux yeux de béryl, l'exaspérait. Cette bête cauteleuse, toujours fourrée dans les massifs ou dans les feuillages, assassinait les merles, les ramiers et les mésanges. Elle connaissait l'inimitié de Maurice, qui l'avait bombardée de pierrailles, et ne se risquait dans le jardin qu'après tout un protocole de démarches. Il

rêvait de lui inspirer une épouvante définitive. Dissimulé avec soin, son arme munie d'une flèche à pointe émoussée, il attendait... Le chat rôdait chez le voisin. Plusieurs fois sa face impudente était apparue au haut de la clôture... Enfin, hypnotisé par des merles, il se glissa de branche en branche, et il obliquait parmi les rosiers, lorsque Maurice épaula l'arbalète. La flèche sonna dans les côtes du félin qui, poussant un miaulement frénétique, bondit par le travers d'un cytise, franchit la paume d'un abiès et s'engloutit dans le troène du conseiller Chéraules.

— Il en tient! — ricana le guetteur.

Il riait, silencieusement, dans son antre de verdure, lorsqu'il vit Liane qui traversait la pelouse :

— Et que faites-vous là! — s'enquit-elle.

— J'exile les chats!

— Mais vous ne les tuez pas?

— Mes principes s'y opposent. Sinon, je prendrais plaisir à les clouer aux arbres.

— Pourquoi?

— Je leur en veux de savoir grimper, je leur en veux de voir dans les ténèbres, je leur en veux d'être souples, vigilants, silencieux, et d'une patience exécrable. Du crépuscule à l'aube et de l'aube au crépuscule, ces petits tigres guettent mes oiseaux. Souvent, j'en tremble de haine. Le soir où l'un d'eux a dévasté le nid de merles, je n'ai pas pu dormir.

Il s'interrompit pour remettre une flèche à son arbalète, puis, posant un doigt sur sa bouche :

— Cachons-nous! — dit-il.

Un jeune chat venait d'apparaître. Il frôlait l'herbe de ses pattes noires, aux manchettes de neige; ses yeux vert-de-gris épiaient sournoisement les ramures :

— C'est un nouveau — chuchota Maurice. — Qu'il apprenne à nous connaître!

Il épaula l'arbalète. Le chat se glissait, comme une couleuvre, vers trois moineaux qui fouillaient la pelouse. La flèche fila et frappa la nuque, tandis que Maurice bondissait avec un long hurlement. De terreur, la bête roula trois fois sur elle-même, puis gémissante, clopinante et soufflante, elle escalada le grillage de face, elle se rua sur l'esplanade :

— Vous êtes un sauvage! — dit Liane.

— Ah! je le voudrais bien.

Ils étaient sortis de l'antre. Elle avait ses yeux des mauvais jours, cendrés aux paupières et luisants d'obscure convoitise. D'un geste nonchalant, elle passa sa main sous le bras de Maurice et l'entraîna par les allées. Il sentit une volonté équivoque et respira plus vite.

— Pourquoi, — dit-elle, — préférez-vous les oiseaux aux chats? Les chats sont plus jolis.

— Les chats sont des bêtes inférieures. Je ne nie pas leur élégance, je l'exècre. A moitié engourdis, comme des reptiles, ils ne s'éveillent que par bonds. Au contraire l'activité des oiseaux est continue; ils ont un sang plus chaud que le nôtre; ils sont le dernier cri de la vie; et, à part l'intelligence, qui n'est qu'un accident, certains me semblent supérieurs à l'homme même.

Lucienne écoutait à peine : les mots ne s'adressaient pas à elle ou ne dénigraient pas une autre femme... Elle n'entendait que l'accent de Maurice et l'eût voulu plus trouble.

— Le hamac! — s'exclama-t-elle, avec son air de ravissement soudain et sans raison apparente, devant des objets familiers.

Elle reprit, à mi-voix :

— Il faut que vous me balanciez.

Il se roidit, dans une ébauche de révolte, mais Liane se rapprochait et, craignant qu'il ne s'éloignât, elle se laissa choir dans le hamac :

— Tout doucement d'abord...

Il se soumit, il poussa le bord souple, tandis qu'elle entrefermait les paupières, frissonnante de caprices. La robe bruissait comme un feuillage et, — selon les phases de l'oscillation, la chevelure vacillait ou se pressait contre la nuque.

— Plus vite! Plus vite! — commanda-t-elle. — Ah! c'est bon.

Elle jetait à Maurice un regard furtif et licencieux, tandis qu'une volonté obscure déclosait ses lèvres. La jupe s'évasait sur les petits pieds croisés; l'odeur de Rose France dominait le parfum des chèvrefeuilles.

Lasse enfin, un bourdonnement aux tempes, elle fit signe qu'il arrêtât, et d'une voix épuisée :

— Aidez-moi à descendre!

Elle s'accrochait à ses épaules; dans un saisissement de volupté, il soulevait le jeune corps plein de vie et recevait au visage un flot de cheveux tièdes.

Panique, triomphante, téméraire, Liane riait.

Il se reconnut exécrable. Tantôt le visage dans ses mains, tantôt marchant dans le cirque étroit de sa chambre, effrayé de se sentir une pauvre brute soumise aux décrets de l'espèce, il cherchait un abri contre sa misère.

Selon sa propre expression, il n'était pas « un animal à principes ». L'adultère comme entité sociale, ne le gênait qu'en proportion des lâchetés ou des souffrances qu'il entraîne : ce n'est rien de tromper Liane ou Motteraux, ou le sinistre Philippe, mais Geneviève!

— Non! — se disait-il en trottant le long des murailles, — pas Geneviève... pas Geneviève!

Saisi d'un ahurissement sans bornes, il retournait à quelques semaines en arrière, il revoyait ce qu'était alors Lucienne. Elle n'était rien. Rien qu'une jolie femme égoïste, frivole, qui lui chipait le temps de Geneviève, et dont la beauté même l'impatientait. Un trésor, si l'on veut, mais un trésor aussi indifférent à Maurice que la fortune de Carnegie ou les diamants du Shah de Perse. Et voilà! elle est devenue l'aventure sans quoi toute chose devient une pitié ou une dérision.

— L'avoir ou ne pas l'avoir? — disait-il avec terreur.

Et comment définir la fantaisie de Liane? Pourquoi ne le traînerait-elle pas au hameçon comme elle avait traîné Gérard — et avec moins de scrupules? Elle s'ignorait, elle allait suivant sa pente, dans l'incertitude des dénouements... A moins qu'ils ne soient très simples, les humains qui ne se connaissent pas eux-mêmes sont aussi les plus énigmatiques pour autrui. « Il faut demander aide à ma couardise, songeait Maurice. Il faut que je me représente, après avoir tout accepté et n'ayant rien eu que la tentation et la honte, rejeté comme une épluchure. »

Il broda sur ce thème, il en tira pendant deux heures des épisodes dérisoires et inefficaces.

A table, il se força à la bouderie, puis il fit une promenade démoralisante. Quand il rentra, Lucienne était couchée. Il épia un moment le visage confiant de Geneviève, une sorte d'héroïsme lui monta du cœur :

— Mon petit, — dit-il à voix basse et la saisissant à la taille, — pourquoi ne cherches-tu pas des distractions pour Liane?

— Lesquelles, chéri? Crois-tu que je ne les essaie pas toutes? D'ailleurs, elle va mieux, elle est beaucoup plus reposée — presque joyeuse.

— Ah! — fit-il, décontenancé.

L'hésitation pesa sur ses épaules comme un faix :

— Il vaudrait pourtant mieux nous surveiller, elle et moi! — repartit-il après une pause. — Et lui faire quelques petits reproches...

— Des reproches! — se récria-t-elle. — Tu n'es pas fou?

— Ce n'est pas moi qui suis fou! Mais peut-être énervé — et las! Tâche d'avoir un peu de méfiance. Je ne suis pas un saint.

— Tu es un honnête homme et à moins que tu n'en souffres...

— Il ne s'agit pas de moi, mon gosse! Ah! je te voudrais jalouse.

— Jalouse!... de toi et d'elle!

Elle secoua la tête; aucune image ne surgissait; et posant ses beaux cheveux contre le cou de Maurice :

— Comment serait-ce seulement possible? — murmura-t-elle. — La moindre méfiance me ferait souffrir mille morts. Je ne peux vivre avec vous deux que comme avec moi-même. Allons, ce sont des idées. Tu es un jeune homme triste, qui a la maladie du scrupule.

— Bon! — reprit-il avec une nuance d'exaspération, — mettons que tu sois sûre de moi. Et, en tout cas, je lutterais. Mais elle? Elle a juste autant de conscience qu'une mouette!

— Elle est très droite et très sincère!

— Même pour Motteraux?

— Ce serait ridicule. Si j'étais la femme de Motteraux...

Il ne put s'empêcher de rire :

— Tu n'aurais pas pu l'être, mais si tu l'étais, cher petit chien, tu ne le tromperais pas.

— Parce que ça ne me fait pas envie ! Si je ne t'avais pas rencontré, je n'aurais eu aucun chagrin à devenir vieille fille.

— Alors, — insista-t-il, découragé, — tu ne veux pas ?

— Vraiment non ! Cela me chagrinerait. Ta dureté pour elle était ma seule souffrance. Je suis heureuse... Pourquoi me gâter mon plaisir ? J'ai tant besoin de vous deux !

— Enfin ! — soupira-t-il.

Il laissa retomber le bras qui tenait Geneviève.

XIV

L'oncle Gaume survint à l'improviste. Il voyageait en garçon et montrait un visage velouté de hâle :

— Je m'oxyde ! — déclara-t-il. — Je vis d'air, de soleil, de végétaux, et je me sens moins impur.

Il considérait, par delà les grilles, les grandes eaux vertes qui palpitaient dans le clair de nuages.

— Voilà des gens heureux ! Quand on est jeune, rien que ce beau lac, un matin d'été, ah ! mes gaillards !

En dessous, il épiait Maurice, Geneviève et Liane, mû par son éternel besoin de conjectures et d'énigmes :

— Qu'est-ce que vous faites par ici ? — demanda-t-il à Lucienne. — Vous avez diantrement bonne mine et ça n'est pas rassurant pour personne.

Il s'attendait à la voir un peu ravagée à cause de « la démolition du mathurin », et comptait s'en réjouir. Au rebours, il la découvrait lumineuse. Son âme s'en trouva aigrie :

— J'ai reçu des nouvelles de Gérard ! — fit-t-il méchamment. — Apprenez que vous l'avez exilé à Pernambouc et à Rio de Janeiro. C'est inexpiable !

— Elle s'en repent ! — fit Geneviève. — Gérard me paraît plus coupable qu'elle : il est sain de corps et d'esprit, il la connaît et elle, c'est un enfant.

— Elle ne devrait pas vivre en liberté.

Campé devant Liane, il la contemplait avec une méfiance et un plaisir croissants :

— Tout de même! — soupira-t-il.

A table, après avoir refusé du brochet, il se laissa séduire par un poulet farci de jambon et par le vin blanc du pays, qui avait un goût de silex :

— Pour donner tout son prix à la vertu, il faut pécher par intervalles! — s'excusait-il.

Il eut néanmoins le courage de résister au gigot d'agneau, dont le rissolement lui humectait les lèvres, et se récompensa par une double ration de cèpes. Puis, assis sur la terrasse, armé d'un cigare minuscule et flairant longuement son café avant d'y porter la lèvre :

— Je vous annonce, — dit-il, — la visite prochaine du cousin Hippolyte. Il s'est savonné les reins à Contrexéville tandis que je me récurais à Vichy. Je crains qu'il ne soit plus fichu que moi-même! Il est trop gros; ses cailloux prolifèrent.

— Vous n'êtes pas fichu du tout! — protesta Geneviève.

— Vous voulez dire que je puis vivre vingt ans encore. Lorsqu'on a vu couler près d'un demi-siècle, c'est une étape ridicule. En outre, je dois la parcourir avec un mal incurable. J'aurai de plus en plus mal au foie, comme Hippolyte aura de plus en plus mal aux reins. Je ne trouve pas que le vocable fichu exprime ces faits d'une manière hyperbolique.

On l'écoutait sans recueillement. Outre que ses doléances avaient perdu tout intérêt par leurs récidives, il n'était pas de ces êtres qui excitent la pitié. Son visage même s'y opposait, visage de vieil oiseau sardonique, et sa voix agressive et sa magnifique indifférence aux maux d'autrui.

— Attendez! — fit-il avec une irritation subite. — Attendez vos rides, Liane : vous vous contorsionnerez devant le miroir comme une sorcière sur les fagots. Et toi, mon lascar, pas d'illusions : l'artériosclérose, vraisemblablement la goutte, des sciatiques, des lumbagos, des étouffements! Ah! je ne te vois pas frais!

Soudain, son visage se détendit; une lueur inconnue passa dans son regard, sa bouche s'entr'ouvrit d'une manière douce et presque extatique :

— Eh! non, — affirma-t-il, — ce n'est pas possible. Nous ne sommes pas venus pour cela... pour cela seulement!

Il déposa d'un geste peureux le reste de son cigare et tomba dans une rêverie étrange. Les lignes dures de son masque avaient disparu; on discernait de la tendresse, de la grâce et quelque chose d'extraordinairement enfantin dans le sourire qui, par intervalles, estompait ses paupières.

— Non, pas seulement pour ces choses baroques et monstrueuses! Quand on rentre positivement en soi, et qu'on observe avec patience, avec humilité, on finit par voir qu'on a passé à côté de soi-même. On ne s'est pas vu. On a vécu comme un étranger dans sa propre maison. Il y a, tout autour de l'être et au fond de l'être, un monde, un monde immense, un monde sans fin et sans bornes. On comprend le philosophe qui a dit que chacun de nous reflète l'univers tout entier... Allez! vous ne savez pas, jeunes créatures, quel océan de beauté nous emportons dans notre pèlerinage!

Il parlait bas, avec un frémissement continu qui remplissait Geneviève d'inquiétude. Mais il éleva la voix pour dire, avec un brusque retour de son humeur agressive :

— Randall démontre par des arguments irréfutables — irréfutables — que l'énergie constitutive de l'âme est indestructible, et que les caractéristiques de la formule du moi sont identiques aux caractéristiques universelles. Ah!

Il vida dédaigneusement sa tasse de café, tourna vers Maurice des yeux pleins de défi et conclut :

— Notre devoir est de connaître ces choses.

Puis, sa physionomie redevenant normale, il divergea :

— Vous verrez aussi les Rana. Il est malheureux que la folie de Philippe soit si lente : il risque d'atteindre la vieillesse sans qu'on trouve un prétexte suffisant pour l'interner.

Le séjour de Frédéric donna quelque répit à Maurice. Quoique l'oncle ne logeât point à la villa, il y passait la plus grande partie de son temps. La terrasse lui plaisait; il s'y vissait sur une chaise longue, dans la contemplation du lac. Des livres et des brochures s'étalaient autour de lui, qu'il parcourait sans ordre. Il y avait *l'Homme Intérieur*; un *Manuel de l'Introspection; la Conscience-Énergie*; *Dialogue sur la struc-*

ture de l'Infini, *le Cycle Éternel*; et enfin *les Preuves Mathématiques de l'Existence de Dieu*, qu'il n'essayait plus de lire ni de comprendre, mais qu'il feuilletait par intervalles, avec une mine attendrie ou solennelle.

Il ne rougissait plus de ces préoccupations, se bornant à faire des restrictions sarcastiques sur sa propre mentalité; par intervalles, il retombait dans des crises de scepticisme qui l'épuisaient et le ravageaient. Maurice ne lui était agréable qu'à l'heure des repas : il l'accusait de se complaire dans son ignorance comme une « orde grenouille » et manifestait un dédain insultant pour Liane, dont il exigeait pourtant la présence, comme un luxe ou comme un réconfort. Au rebours, il traitait Geneviève avec une déférence insolite. Quelquefois, sournoisement, il déversait sur elle des axiomes, des objurgations, des préceptes et tentait de la convertir à ses hantises.

Elle l'écoutait, en exécutant des broderies héroïques sur une soie couleur de soufre :

— Il me semble, oncle Frédéric, — dit-elle un matin, — que vous êtes sur le chemin de la foi.

— La foi ! — éjacula-t-il avec indignation. — La foi !

De fureur, il avait bondi sur la chaise longue.

— La foi, c'est un cancer ignominieux, la foi, c'est la misère blafarde et sans remède !

— Je ne savais pas, oncle Frédéric.

— Ce qu'il faut, petite Geneviève, c'est de pénétrer dans le fin fond de son être et de le confronter avec l'univers ! Alors on s'aperçoit que l'impérissable existe.

Il crut voir un sourire sur la bouche menue :

— C'est-à-dire, — bégaya-t-il, saisi par le respect humain, — on doit s'apercevoir... on devrait s'apercevoir.

Sa main sèche s'était posée sur la main rose, toute son attitude exprimait quelque chose d'intense, de vertigineux et de suppliant :

— Voyons, — chuchotait-il, avec la voix de l'homme qui cherche des complices, — pense un peu à ce que tu représentes. Quel chef-d'œuvre ! Est-ce possible que tu périsses tout entière ? Quand je médite sur le sens de la vie, et il faut que j'y médite, tu m'apparais dix fois, vingt fois. Je ne peux pas croire que tu sois destinée à l'anéantissement.

Il eut un petit rire mélancolique et modeste :

— Si j'arrive à la certitude, je peux dire que tu y auras eu ta part !

Elle fut saisie d'une pitié immense, sa petite main pressa tendrement celle du vieux homme tourmenté et, pour lui faire plaisir, elle dit :

— C'est vrai pourtant que la vie est incompréhensible — s'il n'y a pas autre chose.

— N'est-ce pas ? — cria Frédéric avec transport. — N'est-ce pas ?

L'idée que cette créature charmante pourrait partager sa préoccupation, remplit ses yeux de larmes.

La présence continue de l'oncle et ses exigences empêchaient Liane de taquiner Maurice ou de le joindre au jardin. Le jeune homme secondait les empêchements, d'un cœur impur mais honnête, avec une amère tristesse. Fatalement, il commençait à ressentir les atteintes de la jalousie. C'était une jalousie presque abstraite, vide comme l'espace des anciens astronomes, toutefois riche en tourments. Il savait qu'il faudrait perdre Liane et plus il subissait cette conviction affligeante, plus aussi il se figurait qu'il n'aurait eu qu'un geste à faire...

Des émotions moins vives remuaient Lucienne. Elle maintenait son âme dans le vague et se croyait sûre de ne jamais tromper Geneviève. Mais le pouvoir qu'elle avait conquis la surexcitait. Elle ne voulait pas l'abandonner si vite — ou plutôt, elle prétendait en connaître toute la force. L'aventure était intéressante : Maurice offrait un singulier mélange de connu et d'inconnu. Après avoir tremblé devant lui, Liane se plaisait à le voir nerveux, désemparé et craintif. Elle le trouvait « très bien » ainsi et plein d'un charme insoupçonné.

Un soir, on entendit sur le quai une harmonie de trompettes, de fifres et d'accordéons. C'était peu de temps après le crépuscule, à l'heure où la lumière est parsemée de cendres, où les forges écarlates défaillent une à une dans l'Occident. Wega, Altaïr, Vesper tremblotaient dans les citernes de la nuée. L'oncle, qui buvait une tasse de thé faible, dressa

l'oreille aux clameurs des cuivres. Des voix bruirent, voix d'hommes et de femmes, de femmes surtout, que la brume rendait émouvantes. Elles chantaient :

Élevons nos cœurs vers la croix
vers la croix
vers la croix
Où Jésus vint sauver le monde !

— C'est l'Armée du Salut ! — remarqua Geneviève.

Les lèvres de Frédéric s'agitèrent. Il brassa son thé d'une cuiller fiévreuse :

— Est-ce qu'on les écoute ? — demanda-t-il.

— Pas beaucoup... Cependant, par ci par là, ils ramassent un peu de poisson...

— C'est pourtant étrange, — reprenait Frédéric en secouant la tête. — Comment cela a-t-il pu naître, croître et se répandre ? Car enfin, ces salutistes ont envahi le monde : il y en a des millions. Pourquoi ? Et comment ?

Il ne pouvait tenir en place :

— Allons les voir... Ça vaut toujours mieux que le cinématographe.

C'était une quinzaine de créatures malchanceuses, qui portaient la bonne nouvelle sous les platanes. Quatre tenaient les trompettes, trois autres les fifres ; une vieillarde, aux yeux arrondis par des verres convexes, maniait dextrement l'accordéon. Quand l'oncle et Geneviève, Lucienne et Maurice parvinrent auprès du groupe, la musique venait de s'éteindre. Une jeune femme au visage d'antilope, parlait de sa conversion, déjà lointaine, et de la mansuétude du Christ. Elle n'avait pas de voix, elle n'avait pas de verbe ; les mots revenaient, se perdaient, chevrotaient sur ses lèvres bleues :

— Quand vous croyez qu'Il est loin.., quand vous êtes... quand vous êtes... égaré... et pris par le monde... eh bien ! Il est près de vous... Il peut toucher votre cœur...

Il y eut un premier adolescent qui cria :

— Et tirer vos cheveux !

Un second jaillit de derrière le tronc d'un arbre :

— Le feu est au lac !

Un miaulement se prolongeait sous les ramures; un petit blond, se jetant à quatre pattes, imita les cris d'un chien blessé; d'autres chantaient, en un tumulte mêlé d'interjections licencieuses.

— Oh! Il peut... Il peut... quand vous vous moquez... Il peut vous rendre la foi, se lamentait la salutiste.

Sa parole s'effritait dans la buée, comme le chuchotement d'une vague confidence. A peine se fut-elle tue, le lieutenant fit donner la musique. Un chant monta accompagné de trompettes, de la rumeur acidulée des fifres et des plaintes lamentables de l'accordéon :

Il est venu, Il est venu,
Il est venu sauver les hommes!

— Les braves gens! — murmura Frédéric.

Il regardait avec tant de colère un adolescent poussé en asperge, que l'autre, effrayé par ce nez pointu et ces petits yeux acerbes, se réfugia derrière un trombone.

Cependant, le chef capitaine témoignait à son tour. Avec son uniforme animé de galons rouges et brodé d'insignes, sa face ensevelie dans une barbe houleuse, ses yeux tournoyants, il formait un ensemble indéfini, où se mêlaient l'apôtre, le pauvre homme et le musicien ambulant. Sa voix ne se perdait pas dans le hourvari. Elle était stridente et rauque, avec des fissures onctueuses; elle accentuait un accent lourd, descendu de la montagne :

— Pourquoi êtes-vous nos ennemis et vous moquez-vous de nous, alors que nous venons comme les meilleurs de vos amis vous parler de Celui qui bénit et qui sauve?... Alors que nous venons uniquement pour votre bien... uniquement pour vous tirer de la tristesse et de la misère où vous vivez sans le savoir!... Ah! vous croyez en ce monde... vous vous livrez à des plaisirs qui ne peuvent pas consoler votre cœur?... Souvent vous êtes étonnés de vous sentir inquiets et tristes... Nous savons pourquoi vous êtes inquiets... et nous savons pourquoi vous êtes tristes! Nous le savons parce que nous aussi nous avons été inquiets et nous aussi avons été tristes! Car nous étions comme vous!... Nous nous sommes dissipés... nous nous sommes jetés dans les plaisirs mondains... dans les vanités

mondaines... nous avons oublié Celui qui ne nous oublie pas. Nous nous croyions bien forts et nous riions de ceux qui se confiaient à leur Sauveur, ceux qui écoutaient la voix que tous les hommes de bonne volonté peuvent entendre! Et la grâce est venue pourtant. Un jour nous avons entendu Sa Voix. Je me souviens! Je me souviens!... Un jour, il y a eu un grand vide dans mon cœur. J'étais fatigué... je ne trouvais plus aucun plaisir à ces distractions qui m'avaient enchaîné... je ne riais plus en entendant le rire de mes camarades... il n'y avait plus de consolation dans les propos du vice, ni dans les jeux de cartes... Je sentais que la bière, le vin et les liqueurs me dégradaient le cœur et l'âme... Oh! que j'étais triste! Oh! comme la vie devenait affreuse, comme elle devenait vide!... Et alors, un soir que le découragement m'avait poussé sur la route, j'ai rencontré l'Armée du Salut. Oui, un soir comme celui-ci... et une humble réunion comme celle-ci... Des femmes et des hommes simples qui ne savaient pas faire de beaux discours, mais qui parlaient selon leur foi... qui voulaient sauver leurs frères et leurs sœurs... Auparavant je m'étais moqué d'eux... je me joignais à des personnes mal élevées pour rire et pour faire du tapage. Je les accusais d'être des charlatans ou des imbéciles, je me croyais trop malin pour prendre leur parole au sérieux. Mais ce soir-là, il y avait autre chose dans mon âme... ce soir-là, je pouvais écouter, réfléchir et me demander pourquoi ces personnes acceptaient la raillerie et l'outrage. Je me disais : elles ne veulent que notre bien, elles ne nous donnent que de bons conseils, elles nous recommandent la douceur, le dévouement, l'amour du prochain et l'amour du Sauveur. Quel mal cela peut-il faire de les écouter? Et si elles avaient raison, quelle folie de s'être détourné d'elles? Je les écoutais avec attention. Je vis ce qu'il y avait réellement dans leurs paroles, je reconnus que ma vie était mauvaise et bête; je reconnus qu'elle ne me donnait que de l'ennui, du regret et de la fatigue.

» Sans doute aussi, Dieu me parlait plus haut qu'à l'ordinaire... Oh! vous qui êtes réunis ici, ceux qui se moquent et ceux qui écoutent, prenez garde! Le Seigneur vous connaît et vous regarde, le Seigneur vous sollicite et vous adjure d'avoir pitié de vous-mêmes! Il ne demande qu'à vous sauver, il a

répandu tout son sang, il a enduré le supplice, il a été cloué sur une croix grossière uniquement pour vous préserver de l'enfer. Il vous aime, il est toujours prêt à vous accueillir et à vous pardonner, mais c'est vous qui vous détournez de lui. Réfléchissez, rentrez en vous-mêmes. Quand vous vous trouverez devant la mort et l'éternité, ce n'est pas un calembour qui vous sauvera! Écoutez notre voix, écoutez notre témoignage... Sachez que nous sommes heureux et que nous sommes joyeux, parce que le Christ est avec nous, sachez que nous n'avons pas peur de la persécution parce que la persécution est douce quand on l'endure pour Lui. Dépêchez-vous! Ne remettez pas votre salut à demain. C'est ce soir même, c'est dans la minute même où je vous parle qu'il faut vous convertir, car vous ne savez pas si vous vivrez un autre soir et si vous vivrez même dans une heure. Venez avec nous! Nous sommes les humbles soldats de Dieu, nous vous aimons comme nous-mêmes, nous voulons votre bonheur aussi ardemment que nous voulons le nôtre! ».

Le crépuscule était mort. Une bandelette de pourpre traînait encore au fond du ciel; Cassiopée, Andromède, Persée, le Lion et l'Aigle s'avançaient dans leur gloire; une brise tendre soufflait vers le lac.

Frédéric écoutait avec une indulgence extraordinaire le discours du capitaine; une immense promesse gonflait sa poitrine; quand les chants reprirent, il se dressa d'un air de défi et chanta avec les salutistes :

La voix du Seigneur retentit
Venez rejoindre ses cohortes...

Cependant, Liane avait subtilement attiré Maurice à quelque distance des trompettes, dont son tympan ne supportait pas la stridence. Elle était crispée, ses prunelles phosphoraient dans la pénombre, sa robe exhalait une odeur tiède de cyclamen :

— Ne restons pas ici — murmura-t-elle. — Ça sent le pauvre homme!

Elle lui saisit le bras avec audace. Lui, cherchant des yeux Geneviève et ne la trouvant pas, perdit courage et se laissa faire. Ils suivirent le quai, au bruit léger du flot. A l'autre bord la lune écornée, rouge de grenade, montait devant le conclave

pâle des Alpes. Un fleuve de rayons, s'épanchant sur le lac, s'élargissait en embouchure, tout palpitant d'écailles roses et de résilles cuivrées. Une vie insidieuse pénétrait la brise. On voyait passer des jeunes filles vêtues de lin ou de fine laine blanche; deux d'entre elles, enlacées, ardemment pâles et comme flottantes, semaient le sel subtil de la volupté.

— Ce sont des Chiliennes! — chuchota Maurice.

Lucienne lia plus étroitement son bras au bras du jeune homme. Elle était un mal délicieux, qui engourdissait et multipliait la personnalité ; elle évoquait une terre où s'anéantit le tourment, où l'amour se respire comme l'oxygène.

Quand ils furent au tournant, près de l'église catholique, il n'y avait plus personne. Alors, elle s'alourdit, elle laissa tomber sa tête sur l'épaule de Maurice et comme il se tournait, ils se trouvèrent enlacés. Leurs bouches étaient voisines.

Dans un faible accès de courage, il recula la tête et balbutia :

— Ce n'est pas bien... ce n'est pas bien!

Elle répondit :

— Ce n'est pas mal.

— Ce ne serait pas mal, — dit-il avec accablement, — s'il n'y avait pas Geneviève. Nous ne devrions pas la tromper, personne ne le devrait — mais nous, Liane!

Elle l'écoutait avec inquiétude. Ivre et impatiente, elle ne voulait pas perdre ce qu'elle était venue chercher ce soir-là. Si elle le perdait, il lui semblait que rien ne lui réussirait plus — jamais plus.

— Nous ne la tromperons pas! Il est impossible que nous la trompions. Mais pourquoi ne nous aimerions-nous pas — un peu? Qu'y perdrait-elle? Elle ne le saurait pas.

— Nous aimer? — demanda-t-il avec angoisse. — Est-ce que ce sera de l'amour?

— Eh oui! — fit-elle. — Vous le savez bien. Voyez comme vous tremblez. C'est le bonheur pourtant. Est-ce que vous allez le laisser fuir et ne jamais le revoir. Je vous jure, Maurice, que vous ne la trahirez pas.

— Moi aussi je le jure! je le jure! — répondit-il dans une sorte de délire...

Ils étaient aux bras l'un de l'autre. Un rais de lune passait sur le visage nacré et dans la chevelure sauvage : malgré

tout, il n'avait pas cru Lucienne si terrible... Leurs bouches s'unirent dans un saisissement de passion.

Puis, ils se disjoignirent; et il répétait, mortellement pâle, les yeux pleins de larmes :

— Nous n'irons pas plus loin, Liane!

— Mais non! — chuchota-elle —. Je n'en demande pas davantage. Je voulais seulement être aimée!

XV

L'aile noire qui flottait au dessus de Liane avait disparu. Et cessant de craindre l'hostilité latente, la malchance opiniâtre, elle ne montrait aucune impatience. Il lui suffisait de sentir Maurice palpiter auprès d'elle. Elle ne mentait pas en disant qu'elle n'en demandait pas davantage. Après la longue privation, après Gérard, après Vagrenne, il y avait eu tant de terreur! Le baiser de Maurice était une résurrection... Non, elle n'en demandait pas davantage.

« Je ne trahirai pas Geneviève! » songeait-elle, assise sur la terrasse ou errante sur la pelouse. Car elle n'admettait pas qu'elle l'eût trahie. Lorsqu'ils se trouvaient dans la pénombre ou se rencontraient dans le corridor, elle liait, sans remords, ses doigts aux doigts de Maurice, elle le caressait de sa chevelure. Qu'il était doux de le voir pâlir! Jamais la pâleur d'aucun autre homme ne l'avait ainsi charmée : elle y discernait toutes les sévérités anciennes transformées en soumission.... Dans son bonheur, elle allait jusqu'à écouter les propos de l'oncle Gaume.

Cette attitude rassurait Maurice. Il avait beau garder le don funeste du regret, il se créait toute espèce d'atténuations autour de son acte. Une sorte de polissure morale enlevait au mal ses rugosités. A mesure, les torts de Geneviève devenaient plus sensibles et définitifs. Existait-il une femme sur un million qui, à ce point avertie, fût demeurée sourde?

Tout de même, il ne s'absolvait point. Il subissait, et se jouait, le drame du remords; il connaissait qu'il était lâche; le sentiment même de sa lâcheté ajoutait une poignante ivresse à sa défaillance.

L'oncle prolongeait la période d'incertitude. Ses petits yeux de pie avalaient les menus faits que son cerveau malaxait ensuite; du moindre soupçon, il tirait cent conjectures; un acte douteux proliférait en lui comme l'ortie à l'ombre des murs. Fureteur, homme de corridors et de recoins, il surgissait à l'improviste, d'un pas feutré et la mine sournoise. Toutefois, il avait trop confiance dans l'animadversion de Maurice pour Lucienne, et le travail mystique qui se faisait en lui mettait une brume sur le monde externe.

Pendant vingt-quatre heures, il s'étonna d'avoir chanté avec les salutistes :

— Ce sont de braves gens ! — disait-il à Geneviève, —mais, en énonçant le problème d'une manière aussi saugrenue, ne méritent-ils pas un peu qu'on les chansonne et qu'on les lapide?

A force de tourner autour du pot, il finissait par entr'apercevoir des solutions indirectes :

— Il faudrait savoir s'il est si important que ça de bien poser la question. Nous savons tous que nous vivons : cela n'est pas moins certain pour un tonnelier que pour un psychologue. Mais si un tonnelier se met à réfléchir sur les vivants, il rédigera ses réflexions d'une manière qui nous paraîtra bouffonne, tandis que nous prendrons au sérieux les pensées du psychologue — supposé qu'il ne s'agisse pas d'un psychologue raté... Eh bien ! il est probable, jusqu'à en être certain, que les définitions du psychologue ne sont pas plus proches de la réalité que celles du tonnelier. Elles sont seulement mieux adaptées à nos éducations. Il reste que tous deux s'inquiètent à leur manière d'une réalité sûre, de la plus sûre des réalités... Portons cette idée sur Dieu ou sur l'âme. Si l'âme et Dieu étaient réels, un salutiste pourrait avoir un sentiment aussi net de leur réalité que Z de l'Institut. Ni l'un ni l'autre ne sauraient définir Dieu ou l'âme : ils se tromperaient fatalement et sans doute également. Alors, la manière dont ces pauvres gens tentent de faire jaillir ce qu'ils discernent au fond d'eux n'a rien de si ridicule. Elle pourrait être touchante... Elle pourrait même être convaincante. Il suffirait que la qualité ou l'énergie de l'émotion soit ici supérieure à l'ingéniosité de l'intelligence — et qui affirmera qu'il n'en est pas ainsi?

Cette idée le charmait et le touchait : il la retourna comme un numismate retourne une médaille. Tellement, qu'il alla deux fois entendre les trompettes, les fifres, l'accordéon et les témoignages.

Pendant qu'il écoutait, retenant Geneviève, les deux autres se glissaient sous les platanes. Dans l'enveloppement du soir impur, ils allaient, furtifs, défiants, comme des voleurs. Ils étaient des voleurs. L'amour les remplissait de crime et de mensonge; chacun de leurs gestes était un délit; chaque parole transgressait le pacte social et le pacte de famille. Ils craignaient les humains et s'en garaient dans la pénombre, mais la nature était complice. Les pulsations du lac, le clignement des étoiles, la brise fiévreuse, saturée de pollens, nourrissaient leur mal. Ils sentaient avec eux la liberté fauve qui dissout les règles et qui, à la fin des temps, aura le dernier mot.

Plus élémentaire, Liane sentait à peine la réaction morale. A la poursuite du bonheur, elle vivait l'heure même et sa vaste sécurité. Après avoir attiré Maurice jusqu'au niveau du lac, parmi les pierres chaotiques, elle ne se lassait pas de voir le flot accourir et se retirer. Le ciel se répétait dans l'onde, mais y devenait méconnaissable. Chaque étoile formait une nébuleuse dansante. Les phares prolongeaient des colonnes d'ambre; sur toute la côte, on aperçevait un fourmillement de lueurs, qui mouraient au fond des gouffres ou s'évanouissaient sur les cimes.

Un soir, ils s'embarquèrent tous quatre sur un canot automobile, pour voir fêter l'anniversaire du 1er août. Surchargés de créatures, deux steamers jaillissaient du port. La surabondance des robes blanches évoquait une grande fête de jeunesse et d'amour. Toutes les cloches de la ville, des bourgades et des hameaux sonnaient éperdument. Un à un, les feux s'allumèrent sur les montagnes. Ceux qui luisaient auprès de la ville et des villages prolongeaient la lumière domestique; les autres, dans les ténèbres du pâturage ou de la forêt, suggéraient la rudesse vagabonde et les siècles anéantis. On en voyait sur le plateau vertigineux de la Gourne, dans le Creux des Tempêtes, aux pâtures de Montardent et, à l'autre rive,

perdus dans la mer des ombres, ceux des Alpes tremblotaient comme des astres rouges.

— Ah! Ah! — faisait l'oncle, — ils peuvent bien allumer des feux sur les Alpes! Mais la haute montagne, ils ne l'auront pas, ils ne l'auront jamais! Elle les défie, elle les défiera jusqu'au dernier homme.

Il s'agitait, il tournait vers les feux des regards méprisants :

— Les glaciers... les neiges éternelles... ils peuvent bien tracer de petites routes, ou même des funiculaires : la solitude blanche restera la solitude blanche. Ils n'y seront jamais que de misérables insectes! *Procella ubi vult spirat!*

Geneviève applaudissait à chaque feu apparu au fond de l'étendue. Elle aimait cette fête, elle y mêlait sa petite âme fraternelle et généreuse :

— Ils sont touchants, oncle Frédéric. Ils me font battre le cœur, j'aime cette communion de tout un peuple, par un moyen si simple, si naturel et si sûr!

Elle pencha sa tête heureuse sur l'épaule de Maurice et lui, attendri jusqu'aux larmes, serra doucement la main fine qui cherchait la sienne. Mais alors il sentit le genou de Liane se serrer contre le sien et une autre petite main, audacieuse et fondante, qui se glissait sous son bras. La volupté, la souffrance, la honte et la lâcheté divisaient sa chair; le visage joyeux de Geneviève lui retournait le cœur.

« Si elle savait!... Si elle savait! »

Il songeait au drame social où les pires maux sont des actes insaisissables, les blessures des fictions, les désespoirs des images. Maux étranges qui n'existent que s'ils sont révélés!

« Qu'elle ne sache rien, il n'y aura aucune fissure dans son existence... Qu'elle sache, je serai devant elle comme un bourreau. »

Saisi de haine contre soi-même, et glacé d'effroi, il étreignait la petite main si chère, mais l'autre main demeurait sous son bras et lui mangeait toute énergie. Pourquoi cette contradiction est-elle nécessaire? Elle n'est pas même sociale. D'autres sociétés ne l'ont pas voulue : Lia pouvait vivre en paix avec Rachel.

Un matin, l'oncle partit. Il avait des soupçons obscurs, il attira Maurice à part, pour lui dire :

— Mon garçon, on peut à peu près tromper toutes les femmes, mais celui qui tromperait Geneviève serait une immonde vermine.

Son nez pointu flairait avec insistance, ses petits yeux dardaient leurs soupçons sataniques.

— Je ne dis pas ça pour toi, — acheva-t-il rudement —, encore que tu sois une orde grenouille, mais, vois-tu, l'autre... l'autre ! Méfie-toi de l'appel !

Il n'en dit pas davantage ; il ne parla plus qu'à Geneviève.

Au dernier moment, il la prit dans ses bras secs et l'embrassa tendrement. Il criait :

— Je t'enverrai *la Vie intérieure* et *l'Homme seul*. Tâche de dresser ton inventaire avant la vieillesse.

On le vit disparaître, alerte, sournois et attendri. Un instant, son visage de corbeau reparut à la portière. Il fit un signe de tête aux deux autres, mais il ne sourit qu'à Geneviève.

« Et maintenant, songeait Maurice, tandis qu'ils redescendaient vers la ville, toute chose dépend de Liane. Je ne suis qu'une chiffe ! »

Il chanta entre ses dents :

Pauvre feuille desséchée !

Puis, voulant tout de même faire œuvre de conscience, il déclara :

— J'irai jusqu'aux Gorges de la Vigille.

Un tramway y menait : Maurice descendit à la croisée des routes et se mit à monter. La chaussée coulait au long du roc, dans un étonnant silence ; la Vigille, qui devait rouler sur les blocs entassés au hasard des âges, se trouvait absente : l'extrême sécheresse l'avait bue et le peu d'eau draînée jusqu'à Vallanges alimentait des dynamos et des turbines. Étonné de voir au fond du ravin un pullulement d'arbres, d'herbe et de buissons, Maurice n'entendait, par longs intervalles, que le cri nerveux d'une mésange.

C'était une bonne solitude pour étirer une méditation : il essaya d'y détourner son âme. Elle ne consentait point ; elle

se contractait sur le drame. Cette plaie de la pierre, où la vie poursuivait son effrayant tâtonnement, où les semences s'acharnaient à refaire la figure antique des végétaux, ajoutait à peine quelque image verte ou rousse à la rêverie. Il aurait pu gravir le Cervin ou siller dans la Mer de Sargasses, sans en être plus libre. Assis sur le lichen d'un roc, il se disait, avec un rire bas et lugubre : « Où est-il, l'homme qui aurait résisté? »

En vain, convoque-t-il les êtres : nulle part il ne trouve celui qui se fût détourné de Liane. Pourquoi est-ce lui qui doit avoir ce courage si rare et ridicule?... Il songe aux paroles de Frédéric : « Celui qui tromperait Geneviève serait une immonde vermine. » Oui, sans doute, il est plus dur de la tromper qu'une autre. Plus lâche aussi, car il sait d'avance qu'il ne la perdra pas. S'il avait peur de la perdre, il saurait bien résister!... Mais quoi qu'il arrive, elle pardonnera, elle continuera à le suivre dans un pèlerinage qui, sans elle, deviendrait intolérable. Elle prendra toute la douleur à son compte!... « Souffrirait-elle tant que cela? »

Il a beau la connaître, il n'en sait rien. C'est un de ces mystères individuels qui ne peuvent être résolus que par l'événement. Nous avons tous en nous de ces possibles, dont notre caractère ne donne pas la formule. Parce que Geneviève est si loin d'une telle aventure, sa surprise serait infinie — mais son chagrin? N'aime-t-elle pas Liane au point que, peut-être, elle ne se découvrirait aucune jalousie...

Maurice recommença de gravir la pente de Vallanges. Il se donnait maintenant les raisons pour lesquelles Geneviève ignorait tout. Elles étaient sans nombre. Celles qui se tiraient de sa mentalité avaient une force incroyable. Pour la convaincre, il faudrait la preuve immédiate,... la circonstance impossible. Elle n'écouterait aucun avis. Elle rirait de n'importe quelle dénonciation. Elle se fierait sans lassitude aux dénégations de Maurice ou de Lucienne.

— Ah! je fais un joli examen de conscience! — ricana le jeune homme au moment où la Vigille reparaissait parmi les blocs erratiques.

Ses tempes fumaient. Il était plein de rancune sans issue.

Les tourments et les joies dansaient sur les sapins ternis, sur l'herbe appauvrie. Puis, auprès de la Vigille, les végétaux s'entassèrent dans un délire de résurrection. Les baumes, les aromes, l'odeur verte de la prairie, c'était l'incarnation de Liane :

— Si encore, il y avait un Dieu ! — se dit-il, répétant mécaniquement l'oncle Gaume.

Il le disait sans ironie ; mais soudain, réfléchissant à ce Dieu qui s'inquièterait de Maurice Gaume, il eut un sens excessif de l'indifférence des actes.

Le trolley de Vallanges le ramena, parmi de jeunes Suissesses vêtues de blanc, dont les visages respiraient, même chez les mères, une virginité mélancolique.

« Elles conçoivent sans péché ! » se disait Maurice.

Son mauvais examen de conscience lui ayant rendu quelque force, il revenait avec des principes encore décrus mais une volonté assez pure. Pendant le déjeuner, il annonça qu'il ferait peut-être une excursion dans les Alpes :

— Nous t'accompagnerons, — décida Geneviève.

— Ah ! vraiment ? — dit-il, et il la regardait avec un effarement ironique, — Vous ne m'accompagnerez pas, parce que je veux faire un glacier, — reprit-il...

— Nous t'attendrons dans les environs.

— Ça n'a l'air de rien... et c'est rudement difficile d'être héroïque, — ricana-t-il tout bas.

Il vit que Liane l'observait. Vêtue de blanc comme les petites Helvètes, mais avec une perversité qui détaillait sa structure, de menues roses rouges flambant dans ses cheveux, elle avait des poses accablées. Maurice songeait à de fastueux crépuscules.

Ils prirent le café au jardin, dans une ombre violette, sous la longue main plate d'un abiès. Puis, Geneviève alla recevoir deux dames qui prétendaient l'affilier à une œuvre pour le sauvetage des jeunes filles.

Alors, Lucienne dit avec ennui :

— Pourquoi voulez-vous vous rendre malheureux ? Est-ce que vous empêcherez quelque chose ?

— Si nous le voulions, pourtant !

— Nous ne le voulons pas. C'est impossible, c'est inutile. Si vous fuyez, c'est encore vous qui serez attrapé! Vous reviendrez comme vous êtes parti... après beaucoup de peine et beaucoup de regret. Ce serait si simple d'être heureux!

— On ne peut pas l'être en trompant Geneviève.

— Vous ne trompez personne. Ce n'est pas votre faute si vous m'aimez!

Elle s'étire, dans sa souplesse charmante et redoutable : Maurice sent mieux la rapidité vertigineuse de l'existence : il voit déjà le déclin du jour dans les ombres plongeantes... Lucienne est là comme une promesse sans bornes. Il résiste cependant :

— Enfin, j'aime Geneviève!

— Je l'espère bien, — murmura-t-elle. — Ce serait affreux de ne pas l'aimer seulement, moi c'est... c'est autre chose!...

Elle laisse retomber sa tête lasse de chaleur; les épingles semblent prêtes à lâcher la chevelure luxurieuse. Maurice poursuit la pensée qu'elle ne sait qu'ébaucher... Il est si vrai que c'est « autre chose! » Liane est tout le luxe, tout le superflu qui se lève au-dessus des sécurités du home... Elle est le vent d'équinoxe, l'orage, la nuit d'été... S'il suffisait de l'aimer sans tromper personne!

Elle se lève, elle arrive; la Gloire des belles anime sa robe blanche :

— Qu'y faire? — dit-elle. — Préférez-vous que je parte et que je sois aimée par un autre homme?

La petite main fondante désigne l'étendue, tant d'amour caché au delà du lac et des montagnes! Elle n'a qu'un geste à faire. Maurice devient aussi pâle que les liserons.

— Allons, venez, — chuchota-t-elle. — Vous ne ferez pas de mal!

Quand ils furent à l'ombre, et invisibles :

— Il ne faut plus souffrir! Cet été ne reviendra pas. Et moi, j'ai soif d'être heureuse. Je connais votre amour, mais je veux qu'on me le dise!

Elle jeta ses bras frais autour du cou de l'esclave :

— Liane, — balbutiait-il.

— Mettez-vous à genoux!

Il se mit à genoux, éperdu de honte, d'humilité et de passion, en chuchotant les mots qu'elle voulait entendre.

XVI

Le temps vint où Georges Motteraux devait rejoindre Lucienne. La séparation avait été dure. Il s'y résignait pourtant, Geneviève ne cessant de lui écrire que Liane avait besoin de repos : on lui expédiait des ordonnances qu'il étudiait avec bonne volonté et stupeur. Au reste, les agrandissements de la Banque absorbaient ses cogitations.

Dans les premiers jours d'août, il se révolta, il annonça son imminente arrivée.

Sa résolution prise et le consentement de Lucienne obtenu, il vécut dans une agitation agréable. Son amour s'échauffait aux feux de la canicule. De même qu'elle a donné aux nègres une longévité égale à celle des blancs, de même la nature avait donné à Georges Motteraux de puissantes facultés affectives. Il portait à l'amour et même à l'amitié une ferveur généreuse. C'est une vérité singulière mais certaine, que des hommes ineptes peuvent avoir des sentiments plus délicats qu'un Gœthe, un Balzac ou un Baudelaire. L'amour de Georges Motteraux pour Liane, supérieur à celui de Gérard même, était incomparablement plus intense que tout ce que pouvait ressentir un Charles Vagrenne. Il comportait la gamme entière de l'abnégation, du dévouement, du mysticisme et de l'énergie. Quand Georges songeait à sa femme, il avait les plus beaux frémissements que comporte la machine humaine ; derrière des paroles éculées, il découvrait tout ce que nous cherchons derrière les chants des poètes.

Trois jours avant son départ, il rentra de bonne heure et dîna sommairement. Puis, assis auprès de la fenêtre ouverte, où le soir entrait comme une exhalaison de fournaise, il considéra le ciel et les étoiles. Il savait qu'il y en a une qui se nomme Vénus et une autre Sirius ; il connaissait aussi la Grande et la Petite Ourse et savait même discerner la figure de la première. En somme, il aimait les astres à la bonne franquette, sans éprouver le besoin de les distinguer l'un de l'autre. Ils for-

maient une illumination légendaire à quoi se rattachaient des croyances, des fables, des notions d'éternité, des chansons très tendres, le parfum des fleurs. Quand il les regardait, il voyait à peine leur poussière vacillante. Ce soir, ils semblaient envelopper la forme exaltante de Liane. Motteraux signifia quelque chose de très émouvant quand il murmura :

— Il y en a des millions!

Car les personnes candides, devançant les télescopes, jugent d'emblée les astres innombrables.

Puis, il soupira : une électricité insidieuse vivifiait l'atmosphère. La tête penchée, il frémit d'une telle tendresse qu'elle en devenait pénible.

— Bientôt! — chuchota-t-il. — Bientôt!

Ces paroles le mirent debout; il chercha quelque torpeur dans la fumée de son cigare et songea à des paperasses, qu'il avait emportées de la banque et qui se trouvaient dans un secrétaire, dont il partageait l'usage avec Liane. Elle détenait les tiroirs supérieurs et s'en servait pour des objets sans importance; Georges, dans la moitié inférieure du meuble, accumulait des documents ou des lettres qui attendaient l'heure du classement.

Ce soir, distrait par son agitation, il introduisit sa clef dans un des tiroirs de la jeune femme. Quand on fermait à double tour, la clef de l'un ne pouvait violer le domaine de l'autre, mais quand on ne donnait qu'un tour, il n'en allait pas de même. Le tiroir de Liane, insuffisamment clos, s'ouvrit pour Georges.

Il distingua pêle-mêle des catalogues, des échantillons, des carnets, des lettres. Sa nature et son éducation comportaient le respect de tous les modes de la propriété. Jamais, il n'avait ouvert une lettre de Lucienne, ni jamais fouillé dans ses armoires.

Il eût scrupuleusement refermé le tiroir qu'il venait d'ouvrir par mégarde, si son regard n'avait pas été fasciné par l'adresse inscrite sur une enveloppe :

— On dirait l'écriture de Charles!

Un bref examen suffit à dissiper toute incertitude. C'était bien Vagrenne qui avait écrit cette adresse; Georges tournait et retournait le pli, penaud, effaré, inquiet, et saisi par le

vertige de l'inconnu. Il n'avait pas positivement de soupçons. Datée de Paris, la lettre n'aurait pas même retenu son attention, car enfin, on invitait Vagrenne à dîner, et il répondait à Liane. Mais datée de Toulon — par hasard le timbre de la poste était net — la lettre soulevait un petit problème. Encore, si elle avait suivi immédiatement le départ de Vagrenne, mais elle retardait de quinze jours.

« En tout cas, Lucienne ne m'en a pas parlé. Pourquoi ne m'en a-t-elle pas parlé ? Peut-être parce que c'est un billet sans importance, et elle n'est pas très communicative. »

Ce soliloque atténua l'inquiétude qui, peu à peu, avait enflé ses ondes. Avant de s'être complètement fait jour, le soupçon s'enfonça dans les bas-fonds de l'âme. Il remonta près de la surface quand, pressant sur l'enveloppe, Georges remarqua qu'elle était épaisse... Il songea inopinément à la prestance de Vagrenne et à son prestige :

« Mais, se dit-il, c'est un garçon loyal... dévoué... reconnaissant, qui me préfère à tous ses amis. Ça doit être tout ce qu'il y a de plus correct. »

Il n'avait qu'un geste à faire pour s'en convaincre. Seulement, il n'aimait pas de faire ce geste :

« Elle a le sentiment de ses devoirs, elle est fière ! Pour elle, Vagrenne est un pauvre. Elle déteste les pauvres... Et puis, moi ! »

Ce moi le réconforta. Non le moi vaniteux qui se cambre devant le miroir interne, mais le moi qui ne conçoit guère l'hostilité du monde. L'âme de Motteraux avait, si l'on ose dire, gardé ses dimensions primitives, faute d'apercevoir la morgue, l'allusion, le mensonge nuancé et la cruauté morale, source des souffrances mondaines. Sur son cuir de rhinocéros, les dards ne faisaient pas même l'effet d'épingles. La latitude qu'il occupait dans son milieu lui échappant, il postulait des non-moi confortables, bien à sa mesure et tout à son image.

A mesure que s'allongeait son incertitude, il lui devint plus difficile d'abandonner la lettre. Des arguties tournoyaient dans son crâne ; il y en eut une dont la logique l'ébahit : « Si Lucienne est innocente, il vaut mieux pour elle-même que j'en sois sûr ; si elle ne l'est pas, je ne fais aucun mal en découvrant sa faute ! »

Couvert de sueur, il finit par se rendre et, entre-bâillant l'enveloppe, il en extirpa le contenu. Il s'attendait à voir une lettre, il en vit deux. L'une était de Liane; l'autre venait de Vagrenne. Dès qu'il eut lu trois lignes de la première, ses yeux devinrent hagards jusqu'à la folie. L'aimable refuge que son âme s'était construit craqua horriblement.

Il lisait :

Je vous attends. Je vous aime tous les jours davantage, je n'en puis plus. Revenez-vite, mon bien aimé.

— Mon bien aimé! — hurla-t-il.

Le papier dansait dans ses doigts; les phrases ne s'agençaient plus, les mots sautelaient d'une ligne à l'autre. Peu importait du reste. Le contexte ne faisait que délayer ce qu'il avait lu d'abord, sans y ajouter aucune clarté neuve, et il avait hâte de lire la lettre de Vagrenne :

Mon adorée.

Encore quinze jours de corvée, puis j'espère me retrouver auprès de vous. J'essaie de remplir convenablement mes devoirs mais j'ai trop de distractions et je crains de ne pas toujours bien accomplir ma tâche. Je pense continuellement à vous et je perds la tête à l'idée de vous presser contre mon cœur...

Il y en avait trois pages ainsi, sans forme, sans fougue et sans ressort puis, à la fin :

Vous êtes la première femme que j'ai vraiment aimée. Je vous embrasse passionnément.

CHARLES VAGRENNE

Georges s'affala, loque vivante secouée de soubresauts. Le passé râlait au sein de l'univers écroulé; tout ce qu'il avait cru s'évanouissait dans une fumée. A la longue, ce chaos s'éclaircit et, se relevant du sofa où il gisait, Motteraux vit dans la glace un individu baroque, d'une pâleur jaune et verte, plaquée de safran :

— Je le tuerai! — affirma-t-il. — Ah! Ah! je le tuerai!

Chaque fois qu'il répétait le mot, il éprouvait un bien-être... Pour que Charles se sentît mourir, il le terrassait à

coups de poings et l'achevait à coups de bottes. Puis, ce procédé se décela précaire : Vagrenne s'adonnait aux sports. Quoique Motteraux estimât que l'indignation « décuplerait ses forces » il craignait un échec. Mieux valait le revolver.

A force d'évoquer le meurtre, Georges en épuisait le désir. D'autres sensations accouraient qui, tour à tour, devenaient prédominantes. Dressé en juge, il évoquait la stupeur de Vagrenne et la honte de Liane. Ils niaient, et lui, donnant ses preuves, laissait croire qu'il avait déployé une astuce étonnante :

— Je ne suis pas un homme qu'on trompe ! — criait-il. — Dès que j'ai eu des soupçons...

Ces scènes le lassaient à leur tour ; la souffrance et la stupeur retombaient à doses massives :

— Que leur ai-je fait ? Qu'ai-je fait à Liane ?

Homme de dates, il cherchait à quelle époque l'amour qu'elle avait pour lui s'était reporté sur un autre. Il ne trouvait pas. A aucun moment, il ne se souvenait d'avoir surpris une attitude ou des paroles équivoques... Alors, son imagination lui servit ces images intolérables dont parle Spinoza. Il assista à des caresses, jusqu'à la dernière, si affreuse qu'il se mit à sangloter. Et pour avoir eu de la trahison une idée trop précise, elle lui parut plus inadmissible :

— Elle n'a pas fait ça avec lui... pas avec lui ! pas avec lui !...

Mais il revoyait leurs lettres et tout son sang se décomposait. Écroulé, la face contre ses mains, il gémissait :

— Elle l'a fait ! Ah ! mon Dieu !

La rage, la haine, la vengeance remontaient sur la scène, puis de nouveau la douleur, la stupéfaction, les conjectures, les dates... Ce cycle douloureux l'épuisait. Il tremblait sur ses jambes, il marchait en flageolant. En cette heure, son visage avait maigri.

Il passa la nuit à faire des projets, ou plutôt les projets emplissaient son insomnie, sans qu'il lui fût possible de les retenir ou de les coordonner. Ils parurent d'abord innombrables : il ne reconnaissait pas ceux qui revenaient lorsque les autres leur cédaient la place. Par leur répétition, il finit par

savoir qu'il n'y en avait pas autant qu'il l'avait cru. Scènes de meurtre, scènes de pardon, scènes de mépris, scènes d'ironie : elles se réduisaient à cinq ou six. A mesure que s'écoulaient les heures, il s'habituait à son infortune. Il lui semblait parfois qu'elle participait à toute sa vie passée. Elle ne lui en paraissait que plus affligeante et plus honteuse. Et les gens allaient savoir!

Vers le matin, il s'endormit d'un sommeil triste et vague où les rêves couraient comme des rats. Quand il s'éveilla, il fut un pauvre homme qui ne se souvenait plus d'avoir jamais été heureux. Un brouillard remplissait sa tête, sa bouche avait un goût de fiel. Quand le brouillard se dissipa, le drame reprit son horreur et sa virulence. L'étonnement passait en éclair, la fureur grondait en foudre : malgré tout, c'était déjà un vieux drame.

— Il faut partir! — songea-t-il.

Il essaya de manger, mû par le sentiment d'un devoir. Il ne réussit à avaler que la pointe d'un croissant et une tasse de café, puis il donna à Louis, le valet de chambre, des indications incohérentes pour les bagages. C'était inutile. Louis savait mieux que Motteraux ce qu'il fallait emporter. Ce serviteur hargneux termina les préparatifs en moins d'une heure et mena son maître à la gare :

« Qu'est-ce qu'il a, ce pierrot-là? songeait-il... On dirait qu'y pense à faire une maladie! »

Il avait pour son maître un mépris sans malveillance et sans douceur.

Le voyage fut hideux. Le cœur de Motteraux chavirait aux trépidations du rapide; les changements du paysage correspondaient à des déclenchements désastreux de la mémoire. Le triste Motteraux apprenait l'essentiel de la douleur morale, avec des nuances accablantes pour sa cervelle. D'abord la haine et la fureur le ranimèrent. Puis l'abattement se remit à croître. A Pontarlier, le voyageur ressentait une telle pitié pour soi-même qu'il n'avait plus le courage de forger des vengeances. Le pardon houlait en lui; il était comme un petit enfant qui cherche un giron pour y noyer sa peine. A chaque instant, une espérance sans formes lui montrait Liane victime d'un quiproquo. Des preuves bizarres s'élevaient,

comme des feux-follets sur un marécage, sautillaient un moment dans le crâne du malheureux et s'évanouissaient :

— Qu'est-ce qu'elle va dire ?

Cette question évoquait Lucienne avec une précision incroyable. Il palpait la grande chevelure, il voyait la démarche flexible et entendait la voix claire dans le soir tombant... Mensonge ! Liane n'avait pas trompé Georges Motteraux... Elle était capricieuse et vive et moqueuse, mais elle n'avait pas tué l'âme de son compagnon... Et il songeait à ce soir où il était sûr de l'avoir conquise... L'humidité tendre, la lueur éparpillée, ce visage d'argent et de nacre :

— Elle m'aimait ! Elle m'aimait !

Chaque image devenait une preuve de la loyauté de Lucienne... Et soudain, une strophe s'échappait, portée sur une voix fiévreuse, qui appelait... qui appelait désespérément :

Oh ! j'oublierai la nuit ardente,
Tes beaux aveux, tes cris d'amour...

Une épouvante glacée lui coulait entre les épaules.

Il avait voulu la surprendre et néanmoins il la chercha du regard au débarcardère. En ne voyant personne, il eut presque une défaillance. Il suivit le porteur et le valet de chambre, les épaules contractées ; la vue de la petite ville et du grand lac le fit grelotter. Il les connaissait bien. Il y était venu au temps de la victoire, quand il promenait Liane comme un conquérant promène ses étendards. Dans l'auto qui l'emportait à l'hôtel du Belvédère, il voyait un souvenir se lever à chaque tournant.

A l'hôtel, il demanda une chambre, puis, pendant qu'on lui montait sa malle et qu'une domestique s'affairait, il considéra le tremblement des eaux bleues. On lui avait trop souvent répété que le lac était superbe pour qu'il ne se fût pas accommodé de cette opinion : à tous les détours de la rive et de l'Esplanade, le souvenir de Lucienne l'aidait à donner un sens poétique au site.

Dès qu'il fut seul, il ne s'occupa plus du lac. Il avait une résolution à prendre :

— Irai-je chez les Gaume... ou demanderai-je Lucienne ?

Il n'arrivait pas à se décider; l'incertitude le distrayait de sa peine :

— Évidemment, ils ne savent rien! — s'affirmait-il. Ma contenance leur paraîtra drôle. D'autre part, il vaudrait mieux arriver à l'improviste...

Il avait longuement déduit les avantages de cette tactique. Liane se troublerait. Il lirait la vérité sur son visage... A présent, il doutait : qui sait si elle ne trouverait pas sa présence toute naturelle... et comment la questionner devant eux?.. Le dilemme tournoya jusqu'à ce que Georges, las, se décidât à écrire :

Ma chérie,

J'ai fait un voyage assez fatigant. Si cela ne te gêne pas, j'aimerais à te voir avant d'aller saluer Maurice et Geneviève.

Ce billet lui avait coûté tant de peine qu'il en transpirait, mais le plus dur fut d'ajouter la formule finale. C'était une formule invariable mais qui, dans la circonstance, l'effarait. Il l'inscrivit pourtant :

Mille tendres becs de celui qui t'adore.

et fit venir son valet de chambre :

— Il y a une réponse.

« Cet homme est vert! songea le serviteur morose. Qu'est-ce qu'il va prendre pour son foie? »

Une demi-heure plus tard, Motteraux, sachant que Liane allait venir, ne cessait de s'exhorter à la ruse et à l'énergie. Sa tête se vidait; toute la vie semblait réfugiée au cœur et au ventre. Par intervalle, se considérant dans la glace, il apercevait une tête avachie, sinistre et criminelle : « Je n'ai pas l'air naturel! » Il faisait quelques pas, se laissait choir dans un fauteuil, se relevait en sursaut. Tout à coup, ses dents claquèrent, il crut qu'il allait s'effondrer, puis une force bizarre le redressa, la force de la présence : Liane était là.

— Qu'as-tu? — fit-elle avec une nonchalance agacée.

— Je n'ai rien! — répondit-il. — Ou plutôt si, je ne me sens pas bien.

Il ne discernait pas la nature de son émotion. C'était tout

ensemble de la douleur et du soulagement; il ne pouvait se rassasier de l'impression que Lucienne semblait exactement pareille à ce qu'elle était auparavant. Rien ne lui paraissait plus incompatible avec l'idée d'une trahison. Si Lucienne l'avait embrassé, il aurait pleuré comme un enfant, mais elle ne l'embrassait jamais spontanément, et il le remarqua pour la première fois.

— Pourquoi, — dit-elle, — n'as-tu pas averti de ton arrivée?

— Je vais te dire... je...

Il fit un effrayant effort sur lui-même et bégaya.

— Lucienne, j'ai tout appris!

A travers la buée qui couvrait ses yeux, il vit qu'elle se troublait.

— C'est un aveu, — dit-il.

« Que peut-il savoir? » se demandait Liane.

Elle ne songeait pas du tout à Vagrenne.

— Qu'est-ce que tu as appris? — dit-elle enfin, en secouant les épaules et pleine d'inquiétude morose.

D'évidence, il ne pouvait rien savoir. Elle se rassurait déjà, lorsqu'il reprit :

— Vagrenne m'a tout avoué!

Il parlait d'une voix sauvage à force d'être rauque; son excessive pâleur lui donnait une physionomie terrifiante.

« Je vais voir s'il est capable de violence! » se dit Liane.

Elle répliqua avec un dédain tranquille :

— C'est ridicule ce que tu dis là!

Il grelottait; peu à peu, il cessait d'être terrible et devenait pitoyable. Elle eut la certitude que jamais il ne lèverait une arme sur elle.

— Liane! vous savez que vous m'avez trompé.

— Trompé? qu'est-ce que tu veux dire?

— Vous êtes la maîtresse de Vagrenne.

— Non, — dit-elle froidement.

— Vous l'avez été.

— Je ne l'ai jamais été...

Il lui jeta un regard stupide, hagard et suppliant :

— Mais puisque je le sais!

— Tu ne le sais pas; tu ne peux pas le savoir.

— J'ai les preuves!

Et se souvenant du rôle qu'il s'était proposé de jouer :

— Depuis le moment où sont venus mes premiers soupçons, j'ai...

Elle l'interrompit :

— Tu n'as pas eu de soupçons!

— Ah! — cria-t-il, perdant pied et abandonnant sa pauvre ruse — je vous croyais fidèle, je vous croyais loyale. Si du moins vous aviez le courage de dire la vérité...

Elle cessa à son tour de le tutoyer :

— C'est vous qui ne la dites pas! L'aveu de Vagrenne est un mensonge. Vos soupçons n'ont jamais existé. Vous essayez de me tendre des pièges et vous voudriez que je vous réponde?

Il l'écoutait, abasourdi, tour à tour saisi d'indignation et d'effroi. Et atteignant son portefeuille, il en tira les deux lettres. Elle les prit, saisie d'un grand ennui :

— C'est tout ce que vous avez?

Il n'avait pas besoin de répondre! Elle lut sa propre lettre, puis celle de Vagrenne, et devint un peu rouge :

— Vous ne niez pas? — cria-t-il.

— Que voulez-vous que je nie? Ces lettres ne sont pas des faux.

— Alors, vous avez été sa... maîtresse?

— Je vous ai dit que non!

— Vous me le jurez?

— A quoi bon? Si je voulais mentir, un serment ne m'arrêterait pas.

— Que vous ai-je fait? — dit-il d'une voix déchirante.

— Vous ne m'avez rien fait.

— Alors, pourquoi?...

— Mais pour rien! — répliqua-t-elle, impatientée.

— Pour rien!

Il demeura comme frappé de paralysie. Puis, une grande plainte jaillit des profondeurs de son être :

— Vous ne m'aimiez donc pas?

— Mon Dieu si... comme ça...

— Comme ça! — sanglota-t-il. — Comme ça!...

Une indignation dérisoire se mêlait à sa peine.

— Et lui, un parasite et un lâche! tu me l'as préféré! Comment est-il possible que tu l'aies préféré?

Elle ne put s'empêcher de sourire.

— Je le tuerai!

— Comme il vous plaira! — murmura-t-elle.

Il fit quelques pas. Sa bouche ne cessait de trembler et, par moment, demeurait ouverte.

— Oui, — reprit-il haineusement, — je le tuerai!

Puis, ses pensées se déplaçant avec rapidité, il supplia :

— Ce n'est pourtant pas sans raison que vous avez cessé de m'aimer? Il y a un motif! Il doit y avoir un motif!

— Est-ce qu'il ne suffisait pas qu'un autre me plaise?

— Malheureuse! — clama Motteraux. — Vous rendez-vous seulement compte de ce que vous dites?

Il y eut un silence. Liane, en somme, éprouvait de la pitié pour ce petit homme. A mesure qu'elle concevait mieux la douleur cachée derrière son verbe cahotant, elle avait moins envie de rire. Mais elle éprouvait aussi de l'irritation. Il arrivait à l'heure où sa présence était le plus désagréable; elle le lui reprochait comme une maladresse. Résolue à n'accepter aucune réconciliation, elle voyait, à des signes de détresse, que la jalousie de Motteraux était prête à tous les compromis.

— Enfin, — demanda-t-elle avec froideur, — que voulez-vous?

— Ce que je veux! — fit-il, les yeux ronds. — C'est vous qui me demandez ce que je veux?

— Qui vous le demanderait?... Vous n'êtes pas venu uniquement ici pour me faire une scène.

— Je suis venu pour connaître la vérité!

— Vous la connaissez.

— Vous prétendez que...

— Je ne prétends rien... Je vous ai dit ce que j'avais à vous dire.

— Le monde renversé! — marmonna-t-il, — c'est... c'est....

Aucun mot ne fournissait l'équivalent de sa stupéfaction. Il était comme un juge qui se trouverait mené en prison par le prévenu.

— Quelle inconscience! — gémit-il enfin. — Quelle amoralité!...

— Il faudrait pourtant savoir, — reprit-elle.

— Alors, vous n'avez pas de honte et pas de regret?

Elle haussa les épaules :

— Vous l'avez été... vous avez été sa maîtresse! — hurla-t-il.

— Je vous ai dit que non!

— Oh! si vous pouviez le jurer... Si vous me donniez votre parole!

Ne valait-il pas mieux le laisser dans le doute? Tout de même, ce visage où la douleur esquissait les rides qu'y mettrait plus tard la vieillesse, l'amollit.

Elle répondit avec indulgence et lassitude :

— Soit! — je le jure!

— Oh! — sanglota-t-il.

Une telle tendresse l'envahit qu'il avait envie de se jeter à genoux devant elle. Mais tout de suite d'autres sentiments se mirent en travers. La résignation prit la place de la joie; l'amertune se déversa dans la résignation. Et le résidu fut un immense désir d'oubli :

— Tu ne le reverras plus? — demanda-t-il.

— Eh non! fit-elle, reprise d'impatience.

— Si j'étais sûr que tu l'oublierais et que tu m'aimerais...

« Voilà le pardon! » se dit-elle avec un sourire.

Il continuait, plaintif :

— Dis-moi ce qu'il faut faire pour te plaire, dis-moi ce qui t'est désagréable dans ma personne. Je ferai tout... tout!

— Ne faites rien! — dit-elle avec une douceur tranquille qui glaça les omoplates du pauvre homme. — Vous n'êtes pas en état de savoir ce que vous voulez; vous ne le saurez pas avant bien des jours.

— Vous refusez mon pardon? sursauta-t-il.

— Mais non! Mais non! Je le refuse maintenant, parce que ce serait déraisonnable... que ça ne tiendrait pas. Avant de pardonner, il faut réfléchir, et nous entendre; je ne veux pas de malentendu. Vous en souffririez, — ajouta-t-elle par politesse.

— Ah bien! — fit-il, comme en rêve.

Il demeurait là, les bras ballants.

— Je vous assure! — reprit-elle. — C'est la seule manière. Au fond, vous ne me connaissiez pas. Nous nous expliquerons,

oh! pas aujourd'hui, dans un mois, dans deux mois... En attendant nous vivrons en amis. Le monde n'a pas besoin de savoir...

— Si je pardonnais sans conditions?

— Jamais, mon ami! Ce serait malhonnête...

— Malhonnête? Malhonnête! Qui donc serait malhonnête?

— Tous deux. Vous surtout... Songez au rôle que vous joueriez là-dedans!

Il essayait d'y songer, mais ses idées devenaient de moins en moins maniables; phrases et mots semblaient se casser dans sa cervelle;

— Alors, vrai, tu ne veux pas?

— Il ne faut pas tenter l'impossible! Vous ne savez pas ce que vous penserez tout à l'heure, quand vous aurez repris votre sang-froid. Voici ce que nous ferons. Vous habiterez quelques jours ici, pour ne pas étonner les gens, puis vous voyagerez ou bien vous irez quelque part en villégiature. Plus tard, nous verrons.

Il était sans force, ayant presque épuisé sa faculté de souffrir.

— Je suis le pantin! — murmura-t-il d'une voix éteinte.

Puis :

— Pourquoi n'avez-vous pas été à... à cet...

Elle rougit; son amour-propre se réveilla convulsivement; elle répondit, amère :

— Préférez-vous vous reposer d'abord, ou viendrez-vous faire une visite à Geneviève et à Maurice?

— Est-ce qu'ils savent? — fit-il tout bas.

— Rien.

— S'ils savaient! — soupira-t-il.

— Eh bien?

— J'irai les voir dans une heure.

— Je vais les avertir.

Il leva les bras vers elle, suppliant. Déjà elle ouvrait la porte et se retirait. Il eut un ressaut de douleur, de jalousie, de colère. Puis il tomba dans un abattement fangeux. Il était seul au monde, il était une petite chose faible, flottante et plaintive; il pleurait.

XVII

Trois jours passèrent. Motteraux s'habituait à sa peine comme le prisonnier s'accoutume à sa cellule. Il venait chez les Gaume, s'asseyait en silence, et finissait par parler — comme un autre. Par intervalles, cela l'étonnait. D'ailleurs, il découvrait aux moindres choses des significations inattendues. Les associations d'idées prenaient des tournures neuves : c'était une esquisse d'affinement et une ébauche de philosophie. Quand il disait : « On ne peut se fier à rien ni à personne » — cette phrase lui semblait saisissante. Il répétait avec une intonation particulière : « Tout est relatif. » Ou bien encore, il entrevoyait des abîmes en remarquant : « La fortune est femme ! »... Il y avait deux mondes, celui d'avant la trahison et celui d'après : ils différaient autant que l'Algérie de la Norvège. Il y avait deux Liane et deux Motteraux.

La première Liane avait une démarche planante; ses parfums rappelaient les parfums des jardins; la volupté qui émanait d'elle, avait quelque chose de virginal. La seconde Liane était trop souple, son odeur faisait songer à ces baumes qu'on calcine, elle exhalait une sensualité terrible, mystérieuse, dangereuse...

Le premier Motteraux apparaissait beaucoup plus jeune que l'autre, il était sain et victorieux; l'autre se flétrissait; l'inquiétude le courbait comme une infirmité; la jalousie le pourrissait comme un cancer... Jamais plus ce Motteraux ne serait celui d'auparavant — et le pauvre homme dépensait sur cette impression le plus clair de sa matière pensante.

Toutefois, la norme se refaisait à son insu. Les pensées cessaient insensiblement d'avoir une couleur imprévue et recommençaient à se lier selon leurs habitudes. L'affinement se perdait dans une réaction qui rétablissait l'ordre. Il demeurait seulement une sensation de corruption et de fragilité universelles qu'avivaient les ressauts de la jalousie et un désir de reconquérir Lucienne.

Le premier soir, en voyant ce petit Motteraux verdi par la trahison, Maurice eut presque pitié de lui. Il le regardait,

rongeant péniblement un peu d'ombre-chevalier et buvant du vin blanc pour s'étourdir :

« Encore un qu'elle a brûlé vif! songeait-il... Et moi aussi je hurlerai sur la braise! »

Cette idée lui rendait quelque courage... Sur la terrasse, au clair de lune, il s'exhortait à fuir dans la montagne... Quand il reviendrait, Liane serait sans doute partie.

Il chantonna et ridiculement :

Le petit enfant amour
Cueillait des fleurs à l'entour
D'une ruche ou les avettes
Font leurs petites logettes.

Chaque fois qu'il tournait la tête, il apercevait la robe blanche de Lucienne et son visage nacré par les rais électriques. Une grâce implacable émanait d'elle; elle suivait sa route, sans que le petit homme, ni Gérard, ni personne interrompissent l'Invitation au Bonheur; et il y avait de la candeur dans son âme chasseresse.

Effarée des complications de l'heure, Geneviève plaignait Motteraux mais le jugeait sans indulgence. Elle ne pouvait admettre que Liane eût tort. Puis, elle jugeait baroque cette jalousie venue trop tard, pour une idylle coupée dans sa fleur et qui ne devait pas avoir de suite :

— Veux-tu que je lui parle? — avait-elle demandé à Liane. — Si je lui affirme que rien ne s'est passé, il me croira.

— J'ai dit que tu ne savais rien! Et je veux qu'il s'en rapporte à ma parole... Je préfère aussi que ça ne s'arrange pas maintenant!

— Peut-être vaudrait-il mieux que ça ne s'arrange jamais! — soupira Geneviève. — Il recommencera à souffrir, ma chatte. Tu ne pourras pas t'empêcher de le rendre malheureux. D'autre part, c'est bien ennuyeux d'être sa femme. Moi, j'aurais préféré être petite sœur des pauvres.

Très vite, les allures de Motteraux agacèrent Maurice. Il ne pouvait souffrir la douleur dans ces yeux habituellement vides; il éprouvait une vague colère à la pensée que l'autre se croyait des droits. Cette colère le mena plus loin. Jusqu'alors, il

n'avait jamais étroitement associé l'image de Georges à l'image de Lucienne. Ses accès de jalousie s'exerçaient à propos de Vagrenne : le mari semblait à une distance infranchissable.

Mais tout contact est riche en suggestion. L'après-midi du deuxième jour, en voyant le visage mâché de Motteraux, ses regards d'animal battu, Maurice eut un sursaut. Une aversion brutale le domina et la vue du petit homme lui devint franchement désagréable. Mille menus souvenirs, hier engourdis, prenaient une acuité vénéneuse. Il songeait à l'époque où Georges faisait sa cour à Liane, cette cour dont tous avaient ri et qui maintenant suggérait des scènes énervantes. Il revoyait certains regards que Motteraux jetait sur sa jeune femme, à l'issue des soirées, et simultanément, une chambre s'esquissait, où le petit homme goûtait les plus décisives victoires :

— Il l'a eue!... eue! — grondait-il.

Et ce verbe devenait effrayant.

Ils allèrent tous quatre à Vallanges et suivirent la vallée de Callandre. L'eau y bruit, fine et claire, l'eau mère des êtres et des rêves. On la voyait frémir à l'ombre des peupliers, se nacrer derrière les hêtres ou frôler la chair verte des herbages. Par elle, cette terre maigre, terre de schiste et de silex, lentement arrachée aux rocs, s'emplissait d'ardeur végétale. Des pâturages de béryl, d'aigue-marine et de malachite montaient jusqu'aux côtes conquises par le peuple patient des sapins. L'ossature de la montagne surgissait parmi les menus visages des corolles ou dans l'échancrure tremblante des ramures.

Georges et Geneviève marchaient en avant, elle loin du regret, loin de l'inquiétude, créature construite pour glorifier la terrifiante aventure humaine — lui autant qu'elle doué pour la joie, mais frappé, blessé et empoisonné... Qu'il aurait voulu raconter son aventure!... Elle était en lui comme un péché. L'instinct de la confession brûlait ses lèvres. Mais il sentait qu'il ne pouvait rien dire à celle-ci, dont pourtant la compassion lui eut été plus douce que toute autre!

« Si elle savait! » se disait-il, avec un choc de honte.

Parfois, se tournant à demi pour entrevoir Liane, il l'apercevait à côté de Maurice et sa honte devenait plus vive :

« Et si lui savait! »

Cependant, Lucienne ralentissait le pas, parce qu'elle n'aimait guère la marche, et pour tirer parti des tournants de la route. Les souvenirs se levaient en tumulte devant Maurice. Il redevenait, selon leurs caprices, l'enfant qui allumait des fanes sur les pelouses d'automne, l'adolescent qui bravait les pics, les glaciers, les moraines lunaires et les rives de l'abîme :

— *Lasciate ogni speranza*! — murmura-t-il à mi-voix.

Car il se voyait dans une aventure pourrie. La jalousie soufflait en tempête. On dirait qu'elle est, de toutes nos passions, celle qui suit le plus librement son caprice. Le petit homme baroque était le grand rôle de la tragédie. Il cachait à Maurice la terre et ses créatures.

— Qu'avez-vous? — fit Liane. — Vous êtes insupportable.

La rivière, ayant franchi le barrage, arrivait à grands cris, avec des bonds de chèvre. Mille voix élémentaires montaient d'elle, qui contaient les légendes obscures.

Il lui jetait un regard assombri; elle craignit des remords : rien ne lui semblait plus détestable. Ce qu'elle avait de conscience s'éveillait avant les actes ou ne s'éveillait pas. Ses souffrances rétrospectives ne naissant que du désir inexaucé ou mal exaucé, elle éprouvait pour les hommes scrupuleux une aversion instinctive.

— Enfin, qu'avez-vous? — répéta-t-elle, avec une nuance de timidité.

Une faible rougeur envahit les pommettes de Maurice. Mais le mal qui le ravageait était trop fort :

— Je n'ai jamais senti plus vivement combien il est odieux et grotesque que cet individu soit votre mari.

Il montrait Georges du bout de sa canne :

— Vous m'offensez! — dit-elle.

Elle souriait.

— Qu'y puis-je! — riposta-t-il, cinglé par le sourire. — C'est aussi affreux peut-être plus que si je voyais un grand homme esclave d'un nègre. La plus charmante des fleurs humaines, en proie à Motteraux. De tout temps, je vous en ai voulu, même quand je me croyais si loin de...

Elle l'écoutait, joyeuse de retrouver cet accent où chaque syllabe décelait la jalousie.

— Singulière dispute! — fit-elle. — Ce n'est pas d'aujourd'hui que je suis mariée!

— C'est pire!

— Quelle bêtise! Vous savez bien que vous me cherchez une querelle d'Allemand.

— Je vous cherche querelle?

— Alors, qu'est-ce que vous cherchez?

— Je me taisais.

— Vous boudiez. Allons, soyez franc... Si au lieu d'être ce qu'il est, il était un homme de votre sorte, votre colère n'en serait que plus grande.

— Mais je ne serais pas dégoûté!

— Dégoûté aussi.

— Non.

— Et bien plus dégoûté encore!

Maurice serra les mâchoires; il savait qu'elle avait raison.

— Je serais peut-être jaloux... je serais peut-être désespéré... A coup sûr, je n'éprouverais pas cette lamentable impression de...

Il n'osa dire souillure :

— ... de profanation.

— Eh non! — insista-t-elle. — Peut-être avez-vous pensé ainsi, auparavant. Aujourd'hui, c'est encore Georges qui est le moins fait pour vous être désagréable. Car...

Sentant qu'elle allait commettre une maladresse, elle s'interrompit avec un sourire ambigu.

Maurice ne répondit pas tout d'abord. Son excitation était tombée. Une désolation pesante lui contractait l'âme et lui faisait sentir la vanité des paroles. Le petit Motteraux était la réalité exclusive, l'unique réalité du drame : les autres étaient perdus dans un nuage. Liane le devinait et songeait à en tirer avantage.

— Est-il possible que vous soyez jaloux! — soupira-t-elle.

— Jaloux! — s'exclama-t-il. — Jaloux! Et de lui!

— Alors?

Là-bas, au tournant, Georges et Geneviève venaient de disparaître. C'était la solitude, un frais rideau de trembles et de saules; Liane s'arrêta, pleine de sa témérité malicieuse :

— Vous voulez pourtant quelque chose, — reprit-elle. —

Vous ne me dites pas ça pour la seule satisfaction de le dire?

— C'est un cri de colère.

— Bon. Vous ne voulez rien?

Elle était devenue grave. Le mystère des femmes était autour d'elle, argentée et verdoyante; la lumière du déclin lui donnait un charme hiératique :

— Vous allez me demander pardon, — chuchota-t-elle d'une voix humide qui ressemblait au bruit des jeunes eaux. — Vous m'avez blessée sans motif.

Le cœur défaillit au jeune homme; il se pencha, il avança une main timide... Liane reçut avec ivresse un baiser qu'elle ne voulut rendre qu'à peine :

— Dites que vous êtes jaloux! — exigea-t-elle.

— Oui! oui! — gémit-il. — Même de lui, hélas! Il faut me promettre...

Elle tendit l'oreille, feignit d'entendre un pas :

— On vient!

Elle sortit de l'ombre des trembles, heureuse de le laisser inquiet, plein d'incertitude et de désirs ténébreux.

XVIII

Un jeudi, arriva le cousin caillouteux. Il venait de Contrexéville. Il avait interrompu la cure en son milieu et jurait qu'on ne l'y reprendrait plus :

— On en meurt! — affirmait-il en balançant son torse énorme. — C'est-à-dire...

Il affirmait rarement sans une nuance restrictive :

— ... si l'on est vieux!

Il avait une espèce de sourire qui finissait par une grimace. Son visage en cornemuse, où les yeux disparaissaient presque sous les petites outres des paupières, exprimait une bénévolence à peine teintée d'ironie.

— C'est un jeu contre nature, — continuait-il, — un supplice qu'on n'appliquait jadis qu'aux ennemis de la société. Il va sans dire qu'il ne saurait avoir aucun effet curatif. Il dilate prodigieusement les artères, et si vous avez de l'artério-

sclérose, votre compte est bon. J'ai senti que si je persistais cette fois, je n'aurais plus qu'à commander mon paletot de chêne!...

Comme toutes les personnes de la famille, il s'adressait de préférence à Geneviève.

On l'installa dans le même fauteuil de cuir où se plaisait Frédéric. Il regardait autour de lui, avec précaution et finesse. Sans avoir la curiosité de Gaume, il avait la perspicacité dangereuse des hommes qui ont eu des passions et les ont toutes abandonnées. Liane, qui le savait, se méfiait de son petit œil boursouflé.

Il parut surtout attentif aux insectes :

— Vous avez des guêpes masonnes, — remarqua-t-il dès le premier jour, — des fourmis noires de l'espèce la plus belliqueuse...

Par là, il faisait voir que sa vue était perçante. Parfois, il descendait dans le jardin. Il oscillait le long des sentiers et s'arrêtait pour examiner une mante, une araignée ou quelque cétoine d'or vert. Il lui arriva de dire :

— Ce rivage est riche en merles, en vers de terre et en papillons. En papillons, surtout!... On y trouve la Cléopâtre vêtue de soufre et d'orange; l'Atalante parée d'écarlate et de velours noir, semée de lazulite, et qui se nomme aussi bulcain; le grand Porte Queue, d'or et de saphir; le Morio bordé de cuivre jaune; le Paon du jour aux lueurs crépusculaires; la Lichenée bleue dont aucun peintre n'imitera les fines grisailles; le grand Nacré, l'Aracynthe, le Sphinx tête de mort, le Machaon, la Thècle rubis qui, en se posant, devient une petite feuille verte, la Zygène qui jette la lueur des coraux, et le fauve Satyre et les Lycènes de satin bleu!

— Et vraiment! — répondit gentiment Geneviève, — tous ces beaux seigneurs et ces nobles dames hantent notre jardin?

— Pas tous ensemble, ni à la même heure, ni au même mois... Songez qu'il y a dix ans que je fréquente ces bords séduisants, — soupirait le cousin en guignant Maurice qui fumait un petit Upmann. — Il y a dix ans!

L'immense cousin prit une voix de flûte :

— Alors, j'ignorais la signification de cette douleur légère qui, par intervalles, s'installait au milieu de mon dos. Que les

Chateaubriands étaient doux et les pommes soufflées charmantes... Quelles bécasses, quelles truites et quels pâtés de Strasbourg! Est-il possible qu'un jour on tremble devant un verre de Margaux et que la fine champagne devienne un péché mortel?... Je n'avais pas abusé pourtant! Ma gourmandise était résolue, mais raisonnable.

D'autres joies flottèrent, dont Hippolyte n'osait regretter le départ au pays des ombres — et qu'évoquaient les gestes de Lucienne.

— Vous parlez bien un peu comme l'oncle Frédéric! — remarquait Geneviève.

— Je suis moins malheureux. Il ne redoute pas seulement l'odieuse vieillesse, mais encore il ne veut pas mourir. Je ne crains pas la mort. Si elle pouvait venir doucement, comme ce vent qui passe sur les pointes de l'herbe, je la recevrais avec courtoisie. Je redoute les longs étouffements ou les crises effroyables qui vous broient jusqu'à la moelle des os...

Il se mit à rire, car c'était un homme sociable, qui se reprochait de semer l'herbe amère du pessimisme :

— Allons! — reprenait-il — je n'ai pas trouvé la vie si mauvaise. J'en connaissais les règles et je les ai acceptées...

Il se leva là-dessus et alla tituber autour de la pelouse. Les autres le regardaient, mais Geneviève seule avec compassion. Motteraux se jugeait plus malheureux que lui, Maurice avait d'absurdes soupçons; Liane savourait sa joie. Elle croyait que la jalousie seule parfait l'amour des hommes. En voyant se crisper Maurice, elle avait, jusqu'à l'enivrement, l'impression qu'il perdait toute force contre elle. Aussi permit-elle à Motteraux de demeurer quelques jours encore. Elle savait toutefois qu'il ne faut pas exagérer ni faire durer le jeu trop longtemps...

— Ah! s'exclama-t-elle, — j'ai une lettre à écrire.

Elle entra dans le petit salon, prit une feuille de vélin timbré au chiffre de Geneviève et se mit au travail.

Son écriture était haute, rapide et impulsive; peu de mots emplissaient une page. Jamais elle ne s'appliquait. Les phrases roulaient au hasard et c'était leur seul charme, car Liane ignorait le style.

Lorsqu'elle eut griffonné deux pages, elle laissa tomber la plume. L'été charmant et terrible s'acharnait sur le site. Il

avait abaissé de dix mètres le niveau du lac, desséché les torrents, tari les mares. Un grand désordre tourmentait les hommes. On le voyait par l'accroissement de la folie et du suicide. Et Lucienne subissait une métamorphose; le frein qui la retenait était plus lâche. Elle flottait dans cette inconscience voluptueuse où l'on conçoit à peine que son bonheur puisse nuire au bonheur des autres.

— Mon Dieu! — murmura-t-elle — que ce bel été ne passe pas encore!

La porte s'était ouverte. La face blême de Motteraux apparut dans l'entrebaillement. Il s'avançait à pas feutrés, l'œil fixe et fou, mais si elle ne l'entendit pas, elle vit un déplacement d'ombre.

— Que voulez-vous? — fit-elle d'une voix froide.

Il avait eu l'intention de s'emparer de la lettre. Devant le visage de Liane, il perdit son élan. Tragique et craintif, — avec toutes les pulsations de la violence et toutes les misères de la faiblesse, — il demeura muet.

— Eh bien? — reprit-elle, se demandant si la passion lui donnerait du courage, et presque sûre qu'il fléchirait.

Elle ne se trompait point. Ses yeux dédaigneux tuaient la volonté de Georges :

— A qui écrivez-vous? — fit-il d'une voix éperdue.

Elle n'avait qu'à montrer sa lettre, mais c'eût été un précédent :

— Voilà une question que je n'admets pas!

On eût dit qu'une cendre se répandait sur le visage de Motteraux :

— Tu écris au bandit!

Figé d'horreur et de désespoir, il en eut la certitude.

— Je vous ai dit, — riposta-t-elle, — que tout est fini entre lui et moi...

— Laisse-moi voir la lettre.

— Jamais. Vous me croyez ou vous ne me croyez pas.

— Oh! — reprit-il avec une sorte de râle — si ce n'est pas à lui que vous écrivez, je vous en supplie... rassurez-moi!

— Qu'est-ce que cela prouverait?

— Je verrais que je me suis trompé... Cela me remplirait de confiance et me ferait tant de bien!

— On est confiant sans preuves, ou on ne l'est pas!

— J'étais confiant.

— Vous ne l'êtes plus.

— Je le redeviendrais.

— Non!

— Montrez-la moi tout de même!

Il était comme un blessé qui demande grâce :

— Écoutez bien! — fit-elle. — Car je ne reviendrais pas sur ma parole. Quel que soit notre avenir... jamais, vous entendez, *jamais* je n'admettrai plus que vous vous occupiez de mes lettres... jamais je n'admettrai que vous cherchiez à connaître leur contenu. Ceci dit, je veux bien faire une exception... Tenez!

Elle lui tendit le feuillet. Il lut :

Ma chère Gratienne,

Ta lettre me rend bien confuse. Ne crois cependant pas que si je t'ai laissé si longtemps sans nouvelles, c'est parce que je ne pense pas à toi...

— Oh! Liane! — s'exclama-t-il.

Il avait les yeux pleins de larmes. Une crédulité stupide l'emplit à pleins bords...

Il chuchota :

— Si je savais quoi faire pour être aimé de toi!...

— Personne n'est aimé pour ses actes, — riposta négligemment Lucienne. — On est aimé sans raison... Au revoir!

Il demeura; il attendait confusément quelque chose qui viendrait d'elle ou de lui-même.

— Au revoir! — répéta-t-elle. — Je vais finir ma lettre.

Elle trempa sa plume dans l'encrier. Motteraux, emporté par une impulsion trop forte, saisit la main gauche de Liane et y mit des baisers ardents.

Elle dégagea sa main sans impatience :

— Laissez-moi donc écrire...

— Mon Dieu! — soupira-t-il, — personne ne t'aimera comme moi.

Il se retirait à reculons, lentement, les yeux fixés sur Liane, espérant jusqu'à la dernière seconde qu'il se produirait quelque chose. Mais elle continuait à écrire.

Maurice, en voyant disparaître Motteraux, avait tressailli. Il tira des bouffées plus rapides de son cigare, vida d'un trait son petit verre et sentit au diaphragme cette roideur qu'il connaissait trop bien.

« Fais pas la bête ! » se dit-il.

Il essayait de refouler l'inquiétude, mais elle montait, incohérente ; une petite phrase revenait, ridiculement : « Il est là... là ! » Il apercevait distinctement Georges Motteraux qui, s'introduisant dans le petit salon, se dirigeait vers Lucienne. Les scènes se contredisaient. Tantôt Liane recevait son mari avec humeur, tantôt elle l'accueillait comme un ami auquel on est accoutumé — ou encore. La langueur d'été, l'instinct, une affreuse familiarité... Il distinguait le vêtement lâche, le bras nu sortant de la manche, et les lèvres... ses lèvres !...

La gorge sèche, il se versa un autre petit verre :

— Prends garde ! — fit rieusement Geneviève — L'alcool !

Les yeux tendres enveloppaient le compagnon de pélerinage ; il songea :

« Ah ? chère femme, si tu voyais dans le crâne de celui qui t'aime ! »

Ces mots passèrent comme des feuilles dans la tempête. Le cœur se gonflait ou partait en ressacs. Toute l'étendue était occupée par Georges et par Lucienne :

— Tu as raison, mon petit, — répondit-il. — Je vais fuir la tentation..

— Qu'as-tu ? — s'écria-t-elle, en se levant, — comme tu es pâle !

— Rien ! — grommela-t-il avec honte et avec crainte. — Un malaise...

Il éprouvait de l'irritation : Geneviève était sur sa route, elle l'empêchait de courir là-bas, vers la porte du petit salon. Les mâchoires serrées, il détournait la tête pour ne pas voir ce regard anxieux et insupportable.

— Oh ! ce lézard ! — cria le cousin Hippolyte.

Il montrait la bestiole, de sa dextre noueuse. Par une application ingénieuse des lois de la mécanique, le petit saurien se soutenait, replié en équerre, au beau milieu d'un mur.

— A quoi s'accroche-t-il ? — demanda Geneviève.

— A rien, ou presque, — répliqua le cousin. — C'est un mécanicien subtil.

Tandis qu'ils examinaient le lézard, Maurice traversait la salle à manger à pas furtifs et, par le vestibule, atteignait la porte du petit salon. Ses doigts tremblaient... il se penchait pour écouter. Les voix étaient sourdes ; le roulement d'une voiture, dans la rue voisine, les rendait plus indistinctes encore. Il y eut un silence, puis Maurice entendit le bruit de deux baisers... La poignée de la porte grinça : il n'eut que le temps de se jeter dans la salle de billard.

Il riait avec amertume, il se considérait comme un imbécile, mais il avait pitié de son imbécilité, et cette pitié lui faisait un mal atroce. Cela ne dura point. Il y eut un reflux de colère, si ardent qu'il eût, croyait-il, assommé le petit Motteraux à coups de bottes, puis sa rancune se porta sur Liane :

— La gueuse ! La gueuse !

Il sentait que ce n'était qu'un mot, et tout à fait burlesque. Car enfin, à aucun moment il ne l'avait estimée.

« Est-ce que je l'aime seulement ? Est-ce que cela me ferait du chagrin si elle mourait ? Ou plutôt est-ce que ça ne me ferait pas plaisir ? »

La nature de son amour lui échappait : plus il essayait de le définir, plus il le déformait. Son mépris même était faux. C'était un mépris abstrait, basé sur des définitions, qui s'effondrait devant la réalité. Liane était inexprimablement Liane — une vie redoutable et dominante, qui l'écrasait.

Soudain, pensées et sensations s'enfuirent : il venait d'entendre la voix de Lucienne sur la terrasse. Alors, selon l'expression classique, il ne se posséda plus, il n'eut plus qu'un seul désir. Et ayant, par un instinct bizarre, essuyé son visage, il descendit au jardin.

Geneviève se promenait avec le cousin ; Motteraux semblait examiner une grappe de petites roses rouges ; Liane se balançaient dans un rocking-chair.

Quand il fut près d'elle, Maurice murmura :

— Je veux vous parler !

— Ah ! — fit-elle, surprise, ou feignant de l'être.

— Tout de suite !

Elle tourna alternativement son visage vers Motteraux et vers Geneviève. Elle était dans l'aventure comme le chamois dans la montagne.

— Vous voyez! — murmura-t-elle. — Mais j'ai des courses. A cinq heures, je passerai devant l'église catholique.

Elle se complut à la pâleur de Maurice, au cerne qui faisait mieux luire ses yeux :

— On ne peut pas attendre dans ce pays, — reprit-elle. — A cinq heures précises.

Georges Motteraux, de loin, les regardait causer :

— S'il savait! — se disait-il.

A quatre heures et demie, Liane se dirigea vers la poste. Elle était indécise, un peu mécontente. Dans cette petite ville où les voyageurs sont rares, il n'y a quelque animation que vers le centre. Ailleurs, le silence, les grandes rues claires où tout le monde vous aperçoit, où la moindre anomalie détonne.

— Nous aurions dû nous rencontrer rue du Rempart... place Gaudrey.

Ils n'auraient pas pu y causer; ils ne le pourraient guère non plus devant l'église catholique, ni au bord du lac, où, à cette heure, les promeneurs foisonnent.

Lorsque Geneviève les accompagnait, tout devenait si simple! Elle s'asseyait sur le rivage ou bien, au jardin oriental, elle gavait les singes : pendant ce temps, ils s'écartaient naturellement... Seuls, tout les gênerait...

Enfin, à quoi servirait cette explication furtive? Elle serait ridicule, rétrécie et, Liane le savait bien, c'était l'heure des incidents profonds : il fallait définitivement asservir Maurice. Comment, elle craignait de le préciser; c'eût été si simple avec un autre... Mais avec le mari de Geneviève!...

Agacée, elle entra dans la poste, acheta des timbres, puis, cheminant par des rues montantes, elle eut l'air d'admirer, chez un fourreur, le pelage d'un tigre. Cinq heures approchant, elle traversa le jardin oriental et se dirigea vers l'église catholique.

Comme elle avait quelques minutes d'avance, Liane s'arrêta pour regarder les cygnes noirs. Quand elle se retira, elle entrevit une silhouette brève : Motteraux!

Déjà, la silhouette avait disparu. Lucienne fouillait du regard les allées. C'était peut-être un hasard; plus probablement, Georges l'avait suivie... S'il voyait Maurice, lorsqu'elle déboucherait sur la place de l'église, il n'aurait sans doute aucun soupçon. Mais s'il en avait?

En même temps, elle avait un sourire : puisque l'aventure l'ennuyait, eh bien! l'en voilà débarrassée. Les circonstances agiraient seules. Dans le doute, Liane s'en rapportait volontiers à elles.

Aussi, hésita-t-elle à peine une minute : elle se dirigea du côté où elle avait aperçu Motteraux. Une excitation heureuse la portait, semblable à celle du joueur qui poursuit la veine, et tandis qu'elle obliquait pour dépasser la grotte, elle revit Motteraux qui s'avançait avec astuce :

— Et vraiment, il me filait!

Alors, flânant d'allée en allée, s'arrêtant devant le singe Coco, le jet d'eau ou les volières, elle « noya le poisson ».

A la maison, elle retrouva le cousin qui jouait au tric-trac avec Geneviève. Hippolyte prêtait à ce jeu une attention tendre. Au bruit des dés ou des dames, les souvenirs montaient, et le hasard des évocations rappelait d'autres parties, au fond de la Sologne, lorsque le monde était moins vieux. Alors aussi, une jeune femme jouait avec Hippolyte. Elle avait une face couleur tabac et des yeux énormes, les yeux de la Junon homérique : le bonheur prend la figure qui lui convient; cette femme était la dernière figure du bonheur.

Liane passa devant les joueurs et alla jusqu'à la terrasse. Maurice rôdait. Il souffrait sombrement et d'une manière méchante. Fallait-il le rejoindre? Elle se tourna et rencontra le regard d'Hippolyte, mince entre les paupières enflées. Elle se défiait de ce regard : Hippolyte avait été un homme ardent; il épiait avec une nonchalance lucide les gestes ou les attitudes.

« Il ne faut pas aller au jardin! » conclut-elle.

Au fond, elle le préférait : il ne pourrait y avoir qu'une explication hachée et énervante.

L'entrée de Motteraux parfit sa résolution. Il montrait un visage épanoui, le regard qu'il coulait vers Lucienne marquait une manière de gratitude. Lui aussi s'arrêta sur la terrasse.

Ce fut une minute fauve : réfugié derrière un massif, Maurice observait Liane; elle devinait ses mâchoires serrées, sa pâleur et son tremblement. Malgré tout, elle avait envie de le rejoindre, mais son instinct, auquel elle désobéissait rarement, la contenait.

— Le lac, — fit Motteraux, — n'a jamais été aussi... je veux dire, son niveau n'a pas été aussi bas depuis trente-deux ans.

Il parlait avec confiance, content d'avoir suivi Lucienne et de n'avoir rien découvert.

Le cousin Hippolyte, ayant rangé ses dames, dit :

— J'ai toujours été effaré par la situation des gens qui vivent dans une île petite ou même médiocre... Il faudrait si peu de chose pour que les cours d'eau tarissent.

— C'est... c'est vrai! — riposta Motteraux avec étonnement. — Par exemple, l'île Bourbon!... Quelques étés comme celui-ci...

— Suffiraient à la ruiner.

Hippolyte jeta ses dés, Motteraux rentra dans la chambre; Maurice se détacha du massif et marcha vers la terrasse.

La face de Liane était tournée de manière à ne pouvoir être aperçue de l'intérieur : malgré sa colère, le jeune homme comprit qu'elle l'exhortait à la prudence. Quand il fut proche, elle chuchota :

— On me suivait!

Il la regarda avec une défiance sauvage. Tout de même, ces mots avaient dissipé l'excès de son agitation : Liane n'en voulait pas davantage. Craignant qu'il ne commît une imprudence, elle fit un pas en arrière et se tourna vers les joueurs.

J.-H. ROSNY aîné

(A suivre.)

LA CENSURE THÉÂTRALE
SOUS LA RESTAURATION[1]

Un mouvement se dessine depuis quelque temps en faveur du rétablissement de la censure théâtrale. C'est le sort de certaines institutions d'être vilipendées tandis qu'elles existent, et regrettées peu après leur disparition. La censure à peine supprimée, des excès se commettent, qui semblent en démontrer l'utilité. Cela est inévitable. Mais peut-être n'est-il pas mauvais, pour rétablir un juste équilibre, de rappeler les méfaits dont la censure fut coupable. Nous devons avouer que nous avons choisi, pour cette étude, l'époque où la censure dramatique connut son régime le plus rigoureux, le plus ridicule aussi, et assurément le plus néfaste.

Pour qui réfléchit en effet à ce que fut le théâtre sous la Restauration, à sa médiocrité, à sa pauvreté indiscutables, et pour qui, parcourant les œuvres de Jouy, de Lemercier, de De la Ville, de Casimir Bonjour ou de Théaulon, y découvre, sous la banalité et la platitude générales, des marques, des témoignages certains de talent, dans les œuvres de Bonjour et de Théaulon surtout, un soupçon s'impose : la rigueur inouïe de la censure pendant ces quelques années n'est-elle pas responsable de cette médiocrité? Les pages qui suivent permet-

1. Cet article est fondé sur des documents inédits, récemment versés par l'Administration des Beaux-Arts aux Archives nationales, où ils ont été placés sous les cotes F^{21} 966 à 998.

tront de donner à cette question autre chose qu'une réponse d'intuition.

*
* *

Quelques précisions rapides, tout d'abord, sur l'organisation de la censure. Existant en fait depuis le moyen âge et les farces de la Basoche, organisée une première fois au début du XVIIIe siècle, abolie théoriquement par l'Assemblée nationale en 1791, réorganisée par le Premier Consul en avril 1800, elle voit son existence même régularisée par le décret du 8 juin 1806, dont l'article 14 porte : aucune pièce ne pourra être jouée sans l'autorisation du ministre de la police. Sous la Restauration, c'est la censure napoléonienne qui fonctionne : aussi pouvait-on prétendre que son existence était illégale. L'article 8 de la Charte, qui pouvait seul s'appliquer à la production dramatique, reconnaissait le droit d'écrire en se conformant aux lois destinées à en réprimer les abus. La censure du théâtre n'avait été l'objet d'aucune loi : son existence même était, en quelque sorte, un abus de pouvoir.

Ce défaut de législation avait une conséquence grave : l'imprécision de la censure. Où commençait et où finissait le droit de l'autorité? Insupportable sans doute pour les auteurs, combien un tel état de choses était commode pour le gouvernement! Le théâtre, en effet, seul lieu autorisé de réunions publiques, semblait alors aussi le seul moyen de manifester ses opinions pour l'auteur par son texte, pour les spectateurs par l'accueil qu'ils lui réservaient. Le théâtre était par contre aussi pour le gouvernement une tribune d'où il pouvait faire entendre la bonne parole au peuple qui gardait encore dans l'oreille l'écho des discours révolutionnaires et des chants guerriers de l'Empire.

Ce n'était pas tout que d'écrire une pièce, que de la faire recevoir dans un théâtre; il fallait ensuite, et c'était le plus difficile, passer par ce « lit de Procuste de la censure où l'on raccourcissait très souvent, mais où l'on ne rallongeait jamais[1] ». En principe, tous les censeurs devaient prendre connaissance

1. Chotteau, *De la liberté des théâtres*, 1865.

de chaque manuscrit. En réalité il n'en allait pas ainsi. Il faut d'ailleurs distinguer, suivant les époques, des régimes différents.

Jusqu'en 1822, dura celui du rapport collectif; en 1822, le rapport personnel lui fut substitué, et cette date seule indique la nature de cette réforme. Aux nouvelles lois sur la presse que votèrent les Chambres après une discussion passionnée et malgré les efforts de l'opposition libérale, correspondit une réorganisation anonyme, et dont personne ne parla, de la censure dramatique. Chaque censeur devait dorénavant écrire son rapport sous sa propre responsabilité : le résultat devait être une émulation de sévérité.

Contraste significatif : en 1822, Villèle établit le rapport personnel; en 1828, Martignac revient au système du rapport collectif. Après la réaction, c'est l'essai éphémère d'un gouvernement libéral.

Le manuscrit était admis, autorisé à corrections, ou refusé. Dans le second cas, le plus fréquent, une liste de corrections était jointe, sans préjudice d'annotations et ratures faites sur le texte même. Il arriva, tant les corrections étaient parfois nombreuses, à un censeur de ne plus rien comprendre au manuscrit qu'il devait lire après ses collègues, ou à un directeur de refuser de jouer une pièce corrigée, sous prétexte que ce n'était plus du tout celle qu'il avait reçue [1].

Les inspecteurs de théâtre veillaient à ce que la pièce fût représentée dans son texte revu et remanié : le préfet de police pouvait, en cas contraire, l'interdire. L'acteur Perlet, du Gymnase, imagina d'utiliser cette surveillance pour faire supprimer de l'affiche une comédie qui lui déplaisait : les archives ne disent pas pourquoi; on peut, sans crainte d'erreur, affirmer qu'il y avait un mauvais rôle! Il rétablit, en débitant une tirade, deux vers supprimés par la censure, et s'interrompit, pour que nul n'en ignorât. On fit du bruit, on protesta. Perlet subit un court emprisonnement; il reparut bientôt sur la scène du Gymnase, mais *le Comédien d'Étampes* ne figura plus au programme.

1. *Le Rapport* sur *Léonidas* de Pichat, 1825; sur *le Cimetière* de Sentec, 1828.

L'adage : tant vaut l'homme, tant vaut la fonction, ne peut trouver de meilleure application qu'en l'espèce : tout reposait en effet, sur des appréciations des critiques essentiellement variables suivant leur auteur.

Lemontey, censeur depuis 1804, le resta jusqu'à sa mort en 1826. Il avait débuté par le barreau. Procureur de la commune de Lyon en 1789, il fut élu membre de la Législative, où il montra son attachement au régime constitutionnel. De 1792 à 1794, l'exil le mit à l'abri des rigueurs révolutionnaires. Il revint de Suisse aimant le repos, le calme, épris d'une sorte de « sybaritisme moral ». Il écrivit quelques livrets d'opéra-comique. Nommé en 1804 chef du bureau de police littéraire, il n'en continua pas moins une espèce d'opposition par l'esprit de ses épigrammes. Son éclectisme le poussa à écrire un livre de sujet austère, *l'Établissement monarchique de Louis XIV*, qui remporta un grand succès. Il fut nommé de l'Académie; il publia ensuite une étude sur *Paul et Virginie*. Il s'était fait, a-t-on dit, de l'esprit une jouissance physique. Il aimait à plaisanter, lui-même, sa fonction. « N'allez-vous pas voir ce soir, demandait-il, *Athalie* par Racine et Lemontey? » Il fut un censeur accommodant.

Journaliste d'un monarchisme exalté, rédacteur de la *Quotidienne*, fonctionnaire aussi puisqu'il fut bibliothécaire des châteaux de Versailles et receveur particulier à Valognes, auteur dramatique abondant, Alisan de Chazet aima, en son esprit facile, à se spécialiser dans la chasse aux grivoiseries; il y acquit du reste une fort honorable compétence.

D'autres exemples offriraient des traits semblables : hommes de lettres, journalistes et fonctionnaires, telles étaient les trois professions où se recrutait le personnel de la censure; avoir fait preuve éclatante de sentiments royalistes, telle était la première qualité requise.

*
* *

L'étude quelque peu détaillée des susceptibilités parfois ingénieuses, souvent ridicules, et des exigences inattendues de la censure dramatique sous la Restauration a plus qu'un intérêt

anecdotique. Que l'on réfléchisse qu'elle fournit une sorte de caricature de l'état d'âme gouvernemental, avec ses préoccupations et ses craintes. La caricature n'est que la vérité réduite à ses traits caractéristiques, grossis plus ou moins, et elle est saisissante et expressive, surtout lorsqu'elle est inconsciente, comme c'est ici le cas.

La censure politique était de toutes la plus importante : pour des questions politiques pouvaient naître ces troubles, ces manifestations scandaleuses dont les théâtres donnèrent sous la Restauration de fréquents exemples, et que la mission des censeurs était de prévenir. Dans la crainte de laisser passer une phrase où les esprits malintentionnés trouveraient matière à allusions dangereuses, ils s'étaient formé une sorte de credo de censure politique dont les principes rigoureux et exclusifs leur assuraient une sauvegarde presque infaillible.

Une formule célèbre résumerait assez bien le premier de ces principes : ne touchez pas à la Royauté! S'ils avaient pu supprimer des pièces tout personnage royal, interdire toute allusion à ce pouvoir, nul doute qu'ils ne l'eussent fait, mais ils se heurtaient à une tradition trop lointaine : les rois étaient et seront toujours des premiers rôles indispensables aux auteurs. Ils durent se contenter d'interdire avec un soin méticuleux tout ce qui menaçait de porter atteinte à la dignité royale.

L'affaire du *Cid d'Andalousie*, tragédie en cinq actes de Lebrun, est assurément typique. Le nouveau Cid, Don Sanche de Toëlas, est fiancé à une orpheline, Estelle, sur l'honneur de laquelle veille jalousement son frère Don Bustos. Don Sanche IV, entrant dans Séville, s'éprend d'Estelle et projette de l'enlever. Don Bustos devine le plan du roi. Don Sanche IV vient de nuit, et se voit forcé de fuir sous les coups de Don Bustos, qui le frappe du plat de son épée. Le prince charge Don Sanche de Toëlas de le venger. Le Cid refuse d'être un assassin, mais promet de tuer en duel celui qui outragea son roi. Lié par son serment, il apprend que son adversaire est le frère de sa fiancée ; il le tue. Jugé, il est condamné à mort. Estelle refuse de lui faire grâce, malgré son amour pour lui. Le roi avoue alors que Don Sanche a agi par son ordre. Estelle va ensevelir sa douleur dans un couvent.

Lorsque cette tragédie fut soumise une première fois, en

1823, aux censeurs, ils furent unanimes : un tel spectacle compromettait la dignité royale. Un roi frappé à coups d'épée, cela était intolérable! Lebrun renonça aux coups d'épée. Corrigée, sa pièce fut autorisée sous réserve de multiples modifications. Le vers :

> Bustos de Tabena n'a point appris à plaire

ne peut être maintenu : « on doit tâcher de plaire à son roi ».

De même :

> J'aime un sujet loyal, même s'il m'est contraire.

« Un sujet loyal, en effet, ne doit point être contraire à son roi. » Un roi ne peut pas commettre un crime : ce mot sera remplacé ainsi que celui d'assassin... Passe encore pour ces corrections; mais Lebrun s'indigna, non sans raison, lorsqu'il dut supprimer :

> Le devoir dans un prince est la première loi.
> Jamais ne doit faillir la personne d'un roi!

ou ce vœu vraiment platonique dans la bouche d'un amoureux :

> Que ne puis-je, à Rodrigue empruntant ses exploits,
> Vous gagner des cités, des royaumes, des rois!
> Des rois! et devant vous jetant leurs diadèmes,
> A vos pieds, avec moi, les voir tomber eux-mêmes!

Au prix de cent sacrifices analogues, et grâce à l'intervention de Chateaubriand, alors ministre des affaires étrangères, Lebrun vit sa pièce jouée. Le monde de la censure lui restait hostile : après la répétition générale, l'inspecteur De la Forest écrivit : « Tel est le texte de ce monstrueux ouvrage... ; toutes les bienséances y sont violées... » Bien plus, il y découvrit un attentat auquel on n'avait pas encore songé : cette pièce insultait publiquement Corneille! A-t-il donc prédit l'avenir de son chef-d'œuvre dans ce vers :

> O vieillesse ennemie
> N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie?

s'écrie M. de la Forest en un mouvement d'éloquence digne de remarque. La pièce cependant fut représentée; mais, après

toutes ces tribulations, mutilée, mal défendue par ses interprètes, elle quitta l'affiche au bout de quatre jours[1].

Une conséquence immédiate d'une telle censure était l'obstacle que devait y trouver le théâtre romantique, où l'on fait abus de personnages royaux qu'on ne ménage point! L'hostilité qui accueillit le drame d'Alexandre Dumas *Henri III et sa Cour* en est la preuve. Plus encore que les atteintes à la morale ou à la religion, ce fut le spectacle d'une royauté avilie qui parut inadmissible aux censeurs : comment permettre que le roi donnât « des ordres odieux et barbares », voulût faire dire une messe pour demander à Dieu la mort du duc de Guise, ou mît en balance des petits chiens auxquels il tenait, et le cordon du Saint-Esprit?

Sujet honni, de même que les amours d'un roi. Un acte sur *Agnès Sorel* fut ajourné : il était, à dire vrai, déplacé comme pièce de circonstance pour la fête du roi. La prévoyance des censeurs allait jusqu'à interdire un ouvrage où l'auteur multipliait les élogieuses allusions à Charles X récemment monté sur le trône : « Qui ne connaît les malices de l'antiphrase? »

Leur sentimentalité ne le cédait d'ailleurs en rien à leur susceptibilité : on leur soumit en 1820 une comédie en trois actes, *l'Autre Henri ou l'an 1880*, qui mettait en scène le duc de Bordeaux, âgé de soixante ans régnant depuis trois ans et venant de conduire une guerre heureuse. Fort bien tournée, elle supposait une vérité « incontestable, mais triste et mélancolique », la mort des princes actuellement vivants... Les censeurs furent unanimes pour décider l'ajournement, concluant avec ingénuité que « la représentation de cette pièce ferait un plaisir général en 1880 ».

Ne pas permettre que l'on parle du passé, était le second principe politique de la censure, et, par le passé, il faut entendre ces vingt-cinq années de la Révolution et de l'Empire que la royauté renaissante aurait voulu rayer de la mémoire de ses sujets.

La liberté restait le symbole de ce passé dangereux. Qu'il s'agît des Grecs défendant leur indépendance contre les Perses, ou des Suisses revendiquant leurs droits nationaux contre les

1. Lebrun, *le Cid d'Andalousie*, préface à l'édit. de 1844.

Autrichiens, ces sujets de luttes pour l'indépendance étaient des sujets inacceptables. A cinq reprises, de 1822 à 1825, fut interdite une fort intéressante tragédie de Pichat, *Léonidas*. Il dut souscrire à plus de cent corrections : sa pièce finit par n'être plus que le « squelette » de la première. Un exemple édifiant : l'expression de « fer républicain » avait dû disparaître. « Le fer monarchique, déclara le censeur, ne frappe-t-il pas aussi dans les combats? » Que répondre à de tels arguments?

Les allusions directes à la Révolution étaient condamnées d'avance. Lorsque, même, pendant la période de libéralisme qui correspond au ministère Martignac, les censeurs osèrent approuver *Deux Tableaux de Paris, 1788-1828*, le ministre exigea un second examen. L'intrigue, des plus simples, montrait en 1788 le marquis de Solange secourant le paveur Palu, et en 1828 le paveur devenu millionnaire donnant sa fille en mariage au fils de son bienfaiteur ruiné. Il n'y fallait plus, exigea la censure, parler d'émigrés, de Révolution, de journaux, d'élections. M. de Solange perdit son titre de marquis, et le paveur devint par un avancement rapide ingénieur des Ponts et chaussées!

Le nom de Voltaire est interdit, tout souvenir de Napoléon exclu. N'était-ce pas cette rigueur qui provoquait des ovations, véritables manifestations politiques, lorsque ce vers fut dit sur la scène de l'Odéon dans les *Nouveaux Adelphes*, en 1826 :

D'un écrivain fameux[1] voici le domicile.

ou lorsqu'à l'Ambigu, en 1828, dans *le Pacha et la vivandière*, l'acteur Vautrin ajouta, en s'adressant à ses conscrits, ces mots qui n'étaient pas dans le texte : « Vous auriez mieux fait, si vous aviez défilé du temps de l'ancien! » Aussi bien le zèle des censeurs savait-il supprimer des *Moralistes* de Scribe cette réplique évidemment incendiaire : « Ce soir les napoléons roulent à l'écarté. »

Enfin, le troisième principe, tout aussi rigoureux que les deux premiers : pas d'allusions à l'actualité!

A l'actualité, même présentée sous ses couleurs les plus

1. De Voltaire.

favorables, nous voulons dire les plus royalistes, comme il arriva pour *le Moulin ou l'autre Michau*, où l'auteur montrait en 1825 une famille d'abord divisée d'opinions politiques, et que la nouvelle de l'entrée du Roi à Paris réconciliait dans un enthousiasme général.

On s'explique alors pourquoi la pièce de Jouy, *l'Héritage ou les mœurs du temps*, fut interdite. Sa tendance générale aggravait les dangers de son dialogue, si bien que ce vers devenait inquiétant :

> On dit que nous avons des ministres nouveaux.

et cette tirade était abominable :

> La France est à vrai dire un hôpital de fous!
> Le fils d'un tonnelier, oubliant ses futailles,
> Tranche du général; un clerc de procureur
> M'annonce gravement qu'il est ambassadeur.

Si de telles sévérités peuvent à la rigueur s'expliquer, la censure ne se faisait pas faute de se montrer sous un jour plus ridicule. De *Marie de Brabant*, tragédie qui offre toutes les garanties de décence et de correction, elle coupe un passage où il est question de l'inviolabilité de la Reine, parce que, de par la Charte, le Roi seul est inviolable; du *Bal champêtre* de Scribe, elle supprime cette réplique, « l'amendement est adopté »; dans *le Célibataire et l'Homme marié*, elle exige que l'auteur remplace par « me remerciera » les mots « me votera des remerciements », — et le chef du bureau des théâtres, lisant en 1826 un vaudeville *l'Auvergnate ou le principal locataire*, note avec sérieux cette phrase subversive : « ... et porte un cœur libéral ». A la réflexion, pris de remords, il ajoute : « Libéral étant placé là comme synonyme de généreux, je pense qu'on pourrait le laisser! » Il n'ose prendre sur lui de résoudre un si grave problème.

*
* *

Pour protéger l'ordre social, les censeurs qui défendaient si bien le principe monarchique ne distinguaient pas entre les

diverses classes : ils veillaient avec la même ardeur sur la dignité de la cour ou de l'armée, et sur celle d'un simple commis des contributions.

Pourtant, dans l'édifice social, quelques parties leur semblaient particulièrement délicates ; plus attentifs aux coups qui y étaient portés, ils les paraient plus sévèrement. C'était la noblesse de cour, contre qui, depuis le XVIIIe siècle, les plaisanteries ne s'étaient pas encore émoussées ; c'étaient les questions financières sur lesquelles les censeurs redoutaient les railleries capables toujours de nuire à la confiance absolue dont a besoin, sur ce chapitre, tout gouvernement ; c'était le sort des paysans, dont le tableau avait forcément quelque couleur révolutionnaire ; c'était la discipline des enfants, l'éducation de la génération nouvelle, problème si grave pour le maintien de cet état de choses qu'il fallait défendre, et pour l'avenir de la monarchie.

La conception du théâtre éducateur intervient donc ici pour expliquer, sinon justifier, les rigueurs de la censure dramatique.

La liste des fonctions sacrées est curieuse à dresser. Le prestige de « la place » et de l' « homme en place » ne doit pas être compromis par la moindre moquerie, par l'allusion la plus vague. « Maîtresse d'un homme en place, c'est un état que cela » sera supprimé, par exemple, du *Corrégidor d'Aveyro* (Gymnase, 1822).

C'est à peine si les censeurs laissent prononcer le mot de « ministre » sur la scène. On devine s'ils protestent contre ce titre de mélodrame qu'allait représenter la Porte-Saint-Martin en 1816, *le Ministre faussaire*, eux qui hésiteront à laisser passer cette phrase du *Beau-frère* (Gymnase, 1824) : « Dans son époux, elle ne pouvait voir que son ministre des finances. » Est-ce que cette réplique n'avilit pas l'autorité ? demande l'un, et l'autre de répondre avec le sérieux le plus inconsciemment comique : « Je pense que, sous un ministre fort de l'opinion générale, il y aurait peut-être un peu de faiblesse à concevoir de pareilles craintes. »

Le corps diplomatique semble aux auteurs matière à railleries : avec une constance qui ne se dément pas, on les biffe des manuscrits, qu'elles soient anodines : « Les cuisiniers diplomates... ces deux métiers ont entre eux plus de rapport

qu'on ne pense! », ou qu'elles soient acerbes : « beau scrupule pour un diplomate, nous nous permettons mieux que cela » (*l'Ultimatum*, Théâtre-Français, 1828).

Mêmes susceptibilités lorsqu'il s'agit des autres détenteurs de l'autorité royale : sénateur, préfet, sous-préfet, chef de bureau, commis de l'octroi, commissaire de police; il vaut mieux, pensent les censeurs, n'en point parler. Mais pourquoi, si le gendarme est sacré, le garde-chasse l'est-il moins? Dans *le Forçat libéré* (Ambigu, 1820) le gendarme devra être remplacé par un garde-chasse!

C'est une des garanties de la solidité de l'édifice social que sa division en étages bien distincts : attaques contre une classe de la société, apologie d'une autre peuvent avoir également leurs inconvénients, voire même leur danger.

Les auteurs n'ont pas renoncé à l'effet facile des plaisanteries contre la noblesse; mais, si les railleries sont restées semblables depuis le XVIIIe siècle, la susceptibilité du gouvernement s'est accrue, et la Restauration interdit à ses auteurs ce qui sous Louis XVI était permis à Beaumarchais. C'est ainsi que disparaîtra de *la Vengeance d'une femme* (Odéon, 1824) cette exclamation : « Préjugé cruel! funeste orgueil de la naissance... »; du *Voile Rouge* (Variétés, 1828), cette pointe : « C'est un grand seigneur, il faut chanter ses vertus! ce n'est pas long »; du *Testament singulier* (Gymnase, 1827), cette ironie : « Vous êtes gentilhomme! savez-vous lire? »

Toutes les aristocraties ont droit à une protection semblable. L'Académie française représente celle du talent : de quelle vaine audace furent pris Théaulon et Dartois quand ils pensèrent en donner la satire dans *le Candidat à l'Académie de Province*! Sans la censure, la Restauration aurait déjà eu sa pièce sur l'habit vert, et certes d'une facture agréable, d'une intrigue originale et piquante comme sont d'ordinaire les comédies de Théaulon. Mais Lacretelle veillait; son rapport indigné conclut à l'interdiction du *Candidat* : « Une espèce d'imbécile, M. Doucet, ancien confiseur, a la prétention de se faire recevoir à l'Académie; il fait la visite chez des académiciens, accompagné d'un ami dont l'esprit s'exerce vainement à couvrir les sottises qui échappent au candidat. Tous les académiciens que l'on passe en revue sont représentés comme des personnages plats

dont la stupidité est à peu près égale à celle du candidat qui veut devenir leur collègue. En outre chacun d'eux est accessible aux séductions les plus basses, telles que des pâtés de truffes, etc... M. Doucet dans sa confiance s'est déjà fait faire l'habit de membre de l'Académie; l'auteur a voulu évidemment mettre en scène l'habit de l'Institut pour le vouer à des risées. M. Doucet cependant manque son élection; mais il est plein de confiance pour une élection nouvelle. Une attaque aussi directe contre une des institutions les plus illustres de nos rois ne me paraît pas pouvoir être tolérée. On y reconnaît cet esprit révolutionnaire qui ne pardonne pas à l'Académie française de se montrer constamment soit dans ses élections, soit dans ses principes, indocile à sa misérable et dangereuse influence. » Lacretelle, au reste, était à la fois juge et partie. Ajourné pendant deux ans, *le Candidat* ne fut autorisé qu'en 1828, lorsque toute allusion à l'Académie française eut disparu de l'intrigue, c'est-à-dire lorsqu'on l'eut dépouillé du meilleur de son intérêt.

A l'aristocratie d'argent étaient réservées des prévenances analogues. « L'oisive opulence... La noblesse des écus... », étaient formules honnies. La rente sur l'État devait rester à l'abri des quolibets du théâtre : impossible de dire de rentiers « qu'ils ne sont pas très gais en ce moment » (*les Inconvénients de la diligence*, Variétés, 1826). Les censeurs n'admettaient pas qu'on tournât un notaire, un avoué en ridicule, qu'on parlât seulement d'un agent de change.

Les classes inférieures de la société n'offraient guère aux auteurs plus de garanties : comment auraient-ils mis des paysans sur scène, sans que le sujet devînt aussitôt inacceptable? Voulaient-ils les montrer mécontents de leur sort et s'efforçant de l'améliorer? Un opéra-comique fut interdit, en 1827, sur *Mazaniello*, bien que l'intrigue offrît « la preuve du danger des révolutions et de l'inconvénient qu'il y a à sortir de sa sphère ». Sortir de sa sphère, voilà qui menace de rompre l'équilibre de l'édifice social : il faut retrancher du *Jeune Avocat* la scène où « ces jeunes avocats se glorifient d'être fils l'un d'un meunier, l'autre d'un vigneron... c'est déjà assez que le héros de la pièce soit fils d'un paysan! » (Variétés, 1824).

Aussi semble-t-il dangereux que le mélange des classes soit réalisé dans quelques intrigues. A propos de *Jérôme Raimbaut* (Vaudeville, 1827), où un comte forçait son fils à épouser, après l'avoir enlevée, la fille d'un menuisier qui lui a donné asile pendant la Révolution, Alisan de Chazet écrit ces observations savoureuses : « Le devoir d'un gentilhomme est d'être reconnaissant, mais la convenance s'oppose à ce qu'il donne son fils à la fille d'un petit marchand. Malgré ces seize ans d'intervalle, c'est encore de la Révolution. Il faut absolument que, pendant ces seize ans, Raimbaut se soit enrichi et qu'il soit devenu négociant. Il pourra de même être embarrassé (car dans la pièce Raimbaut est ruiné), mais pour une somme plus forte, et au moins, il n'y aura pas de mésalliance. »

Un chiffonnier, un nègre ne doivent pas être mis sur la scène ; les comédiens non plus. Pour cette raison fut interdite l'*Auberge et l'Incognito*, qui raillait les exigences des comédiens réputés, leur avidité à faire augmenter leur traitement, l'infidélité avec laquelle ils tiennent leurs engagements ou abusent des congés : la pièce est de 1819.

Il est enfin une question à propos de laquelle les censeurs, convaincus de l'influence profonde du théâtre sur l'âme des spectateurs, se croient une grave responsabilité : l'éducation de la génération nouvelle. Leurs principes sont là d'une rigueur inflexible. Il ne faut rien admettre qui puisse porter atteinte à la dignité de la famille, il ne faut pas flagorner la jeunesse, déjà trop prétentieuse et indisciplinée. Mais pourquoi de justes prémices tirent-ils des conséquences absurdes ? pourquoi interdire, dans *M. François*, qu'on s'y réjouisse de la mort d'un oncle, et décider que la joie ne sera plus odieuse s'il s'agit d'un petit-cousin, et pourquoi ne pas admettre ce titre : *l'Indigestion paternelle* ?

*
* *

Quand il s'agit de défendre la morale, la mission des censeurs prend un tour différent. Il n'est plus ici question de sauvegarder la dignité d'un fonctionnaire, ou de mettre une classe de la société à l'abri des attaques et des railleries : c'est

le public même dont il faut protéger la dignité, en lui épargnant les spectacles avilissants, en l'empêchant d'entendre des paroles dégradantes. Le rôle des censeurs est pour ainsi dire négatif : il ne leur appartient pas de rendre le théâtre vertueux ou édifiant, mais seulement d'empêcher qu'il ne devienne une école d'immoralité. C'est à cet égard que le principe de la censure est le moins attaqué, et c'est d'ailleurs cette forme de censure dramatique qui a survécu jusqu'à la fin du XIXe siècle.

S'il est bon d'insister assez longuement sur ce côté de la censure, ce n'est pas pour le seul plaisir de voir les censeurs, ces hommes d'âge et de mœurs plutôt sévères, s'acharner à la poursuite des inconvenances avec une ténacité admirable, lire les manuscrits avec cette préoccupation constante : « Saurai-je être assez perverti pour découvrir l'allusion que l'esprit le plus pervers pourra dénicher au passage? » Qu'on ne s'y trompe pas; cela est d'un intérêt plus général : peu de documents dépeignent aussi bien l'esprit et la moralité d'une époque que la connaissance précise de ce qui alors semblait immoral ou grossier; et, comme il est naturel, ce sont les corrections les plus anodines, les susceptibilités les moins justifiées qui sont aussi les plus significatives.

C'est l'époque de la vogue du mélodrame. Trois théâtres à Paris, dont deux porte à porte sur le boulevard du Temple, sont exclusivement consacrés à ce genre de spectacle. Mais voilà déjà près de vingt ans que le peuple de Paris y trouve sa distraction favorite, et, pour renouveler un peu ce genre, les continuateurs de Pixérécourt — ses concurrents aussi, puisqu'il écrit encore — n'hésitent pas à abuser des procédés traditionnels, à multiplier les complications horribles, si bien qu'ils finissent par dépasser, aux yeux des censeurs, la décente mesure.

Un exemple suffira : le sujet de l'*Anathème*, qui fut ajourné en 1822. Un fils a été maudit par son père, car il a causé sa mort en lui lançant un couteau à la tête. Le fils de ce fils a, tout enfant, tué sa sœur d'un coup de ce même couteau. Chassé, il revient incognito. Son père et sa mère, qui ne l'ont pas reconnu, l'égorgent pendant son sommeil pour le voler. C'était évidemment beaucoup d'horreurs accumulées : l'*Anathème*

n'avait qu'un acte. Telles étaient les péripéties jugées malsaines pour le public de la Restauration. Elles nous semblent maintenant banales, presque anodines.

Lorsque le sujet leur paraît inadmissible, mais susceptible d'être amendé, il arrive aux censeurs d'indiquer les modifications nécessaires, et ils savaient allier parfois à leur sévérité la plus touchante naïveté. L'intrigue d'*Il faut bien aimer son mari* ne laissait pas d'être assez scabreuse : une veuve se remarie, et, le jour même de son mariage, sa mauvaise humeur est un signe évident de l'antipathie qu'elle éprouve pour son nouvel époux, mais le lendemain, heureuse et gaie, elle est pleine de tendresse pour lui. Avant que d'autoriser un tel sujet, ils exigent que le « changement de la femme soit justifié d'une manière décente; il faut qu'il soit expliqué, pendant le premier acte, qu'elle n'a pu encore causer avec son mari, qu'elle ne connaît pas ses goûts ni son caractère ».

Bien à contre-cœur souvent ils autorisent une pièce, expurgée d'après leurs conseils, mais qui heurte encore leurs principes d'austère morale. « Il faut en prendre son parti, écrit l'un d'eux en 1826; le vagabondage et le déréglement, tel est le sort désormais réservé à la pauvre Thalie... Son rire n'est plus que celui d'une prostituée qui s'étourdit au milieu de sa dissipation et de la débauche. » Déréglée, débauchée, prostituée, les corrections qu'exigent les censeurs, les inconvenances qu'ils relèvent justifient-elles ces terribles épithètes décochées à la pauvre Thalie?

Il est deux règles qui, appliquées presque sans exception pendant les quinze années de la Restauration, ne manquent pas d'étonner en cette époque de pleine vogue du mélodrame et si proche de celle où le drame romantique allait s'emparer de la scène : il est interdit de parler de suicide, et, par ordre même du ministre, de mettre les morts sur la scène autrement qu'en récit.

Faire observer ces règles est la partie aisée de la tâche des censeurs. Autrement difficile est la chasse qu'ils doivent livrer aux inconvenances, aux plaisanteries risquées, aux allusions indécentes : ici, un flair tout spécial, une ingéniosité toujours en éveil deviennent indispensables pour scruter le dialogue;

ici, le tact, le sens de la mesure fixent seuls les limites de la tolérance et de la sévérité.

Or la mesure qu'ils autorisent est bien vite dépassée; leur sévérité est farouche, jusqu'à en devenir ridicule. Est-il besoin de le dire? Plaisanteries des auteurs et corrections des censeurs portent sur le mariage, sur l'amour.

Le plus instructif sera de graduer les exemples du simple à l'extraordinaire, de montrer, après les corrections en somme compréhensibles, les exigences inattendues.

Du *Marchand d'amour* (Gaité, 1823) cette phrase doit être supprimée : « La veille d'un mariage on a besoin de repos »; de l'*Homme fossile* (Gymnase, 1824) : « Elle n'a pas de plaisir, un mari lui en donnera. » Aucune allusion n'est permise aux accidents d'après mariage. « Je ne veux pas que près de moi mon mari reste à ne rien faire » (*le Protecteur*, Variétés, 1826), n'est pas plus autorisé que ce trait assez piquant du *Jour des Noces* (Vaudeville, 1823) : « Un mari, négociant, signe, par habitude, l'acte de naissance de son enfant, Dorville et Cie. »

En dehors du mariage, les plaisanteries grivoises sont encore plus sévèrement interdites : ainsi, dans le *Dîner sur l'herbe* (Gymnase, 1824), cette réflexion : « Sur la pelouse, on trouve salon, salle à manger, et souvent plus d'un couple y trouve le reste de l'appartement », ou, dans *M. Pique-Assiette* (Variétés, 1824), cette recommandation au garçon du cabinet particulier, lieu de perdition dont en général il vaut mieux ne pas parler : « Une demi-tasse de café au numéro 3; frappez avant d'entrer » : le motif qui dictait cette précaution risquait, au dire des censeurs, de faire sourire.

Quel dut être, devant le sujet d'*Henri III et sa cour* d'Alexandre Dumas, l'effroi d'une pudeur si facilement effarouchée! La célébrité fâcheuse de ce roi fut pour les censeurs une hantise perpétuelle pendant la lecture du manuscrit. Aussi ordonnèrent-ils la suppression de tous « ces faits ignobles du roi », qui embrasse les favoris morts, prend des boucles de cheveux et des pendants d'oreille de Quélus, a des mignons, des gants parfumés, des petits chiens et un habit d'amazone.

La peur des gestes égale la peur des mots, et les censeurs interdisent tout ce qui peut amener un jeu de scène indécent : dans *Spectacle gratis*, une jeune fille qui, dans une foule, fait

queue ne doit pas dire : « On me pousse », et, dans la scène finale de la *Vénus de Neuilly* (Variétés, 1826), les bosquets où les couples d'amants s'égarent devront être bel et bien éclairés.

Tous les exemples donnés jusqu'ici et les scrupules qu'ils révèlent s'expliquent. La licence du théâtre actuel n'a pourtant pas émoussé notre susceptibilité à ce point que nous ne puissions comprendre la pudeur morale qu'ils révèlent; elle tendrait bien plutôt à nous la faire apprécier, voire regretter. Malheureusement à côté de ces scrupules, d'autres exigences, vraiment excessives, inexplicables, ont été, par leur ridicule persistant, une des causes, et non des moindres, de l'abolition de la censure dramatique.

Quel mal à « vous m'embrassez fort » ou « des baisers de ménage » (*la Servante justifiée*, Variétés, 1822)? Pourquoi chercher une intention graveleuse dans ces vers de *la Pauvre Fille* (Vaudeville, 1823) :

Ici chacun sarcle ou fauche
Taille à droite, taille à gauche
Même au milieu, s'il l'entend!

« Si l'intention n'est pas graveleuse, dit le censeur, cela ne signifie rien. » D'accord : mais n'est-il pas plus logique d'admettre que cela en effet ne signifie rien? Quelle pudeur étrange que de ne point tolérer cette expression consacrée pourtant par tout le théâtre classique : l'ardeur qui le dévore (*les Comédiennes de Paris*. Variétés, 1822)? Où est l'indécence redoutable de : « elle est en camisole » (*l'École des Béquillards*, Variétés, 1823), et n'y a-t-il pas lieu d'admirer cet acte de clémence : dans la *Saint-Louis des artistes* (Porte-Saint-Martin, 1824), le mot cuisses est tout d'abord rayé; mais, comme il est « consacré dans les ateliers, il paraît devoir rester, puisqu'il s'agit d'un hercule »!

Lorsque les censeurs se risquent à indiquer la modification qui leur semble nécessaire, le ridicule touche parfois à son comble. Le rapport sur *les Français en Morée* (Variétés, 1828) fait assister aux perplexités du censeur qui demande qu'on remplace : « elle fut pendant quinze jours la moitié de l'heureux Barbaroux », par « lui fit la cour pendant un mois », puis, s'apercevant que le sens est tout de même par trop modifié,

rature : « fut son amant pendant un mois » ; l'expression était moins crue, le laps de temps surtout moins court : la morale était sauve!

Mais, à s'entraîner ainsi quotidiennement à dépister l'inconvenance, le malheur est que les censeurs devenaient enclins à voir des horreurs là où il n'y en avait pas, à découvrir des obscénités auxquelles l'auteur n'avait sûrement même pas songé et que le plus dévergondé des spectateurs n'aurait probablement pas soupçonnées. Ou bien alors, s'il faut juger le public de la Restauration d'après ces scrupules extraordinaires, il faut aussi admettre, et cela est malaisé, que la littérature du XIXe siècle, avec toutes ses licences et ses excès, n'a pu endommager une moralité si fortement compromise déjà vers 1820. En l'espèce, une sélection des exemples à donner s'impose : il n'est guère possible de citer les plus significatifs. Parmi ceux qu'on peut alléguer sans offenser par trop la morale, quelques-uns sont déjà fort édifiants.

Dans *Cinq heures du soir* (Variétés, 1827), ce couplet semble trop graveleux : « Tous les bataillons — connaissent à fond — mes perfections. » Une jeune fille ne devra pas dire en parlant de son amant : « A-t-il pu m'enfoncer le poignard dans le cœur; de lui j'attendais autre chose » (*les Projets du jour de l'an*, Gymnase, 1823).

Des phrases vraiment innocentes, banales même, se transforment en sous-entendus évidemment exagérés : « M. Durand peut avoir des qualités qu'il ne m'est pas donné d'apercevoir! » (*la Séparation*, Variétés). Une femme ne dira pas à son mari : « Je veux que tu sois de moitié dans tous mes plaisirs » (*le Vieux Baron*, Gymnase, 1823). Les locutions les plus courantes prennent un sens tout spécial, aux yeux des censeurs : « Il est des moments où je suis tenté de croire que vous n'êtes pas homme » (*Jenny la Bouquetière*, Opéra-Comique, 1823), ou, dans *les Fourberies de Nicolas*, Gymnase, 1826 : « Les hommes, il faut toujours qu'ils aient le dessus! »

Les censeurs, en somme, cherchent l'inconvenance comme un policier les preuves d'un crime; l'auteur est devant eux comme un accusé. Ils s'arrêtent à chaque phrase, la considèrent isolée, la tournent et la retournent de tous côtés pour

s'assurer qu'il n'en existe aucun par où l'interprétation immorale puisse se glisser. S'ils en découvrent, insoucieux du contexte, oublieux du temps qu'ils ont dépensé pour cette trouvaille et surtout de la disposition spéciale d'esprit où ils s'étaient mis pour la faire, ils interdisent la phrase scandaleuse avec la fierté du devoir accompli, et un juste sentiment d'orgueil, — sans doute, de leur perverse ingéniosité.

*
* *

C'était un souci à la fois moral et politique qui imposait à la censure de la Restauration la défense de la religion. Question de morale puisque seule la religion semblait alors capable de remédier à ce relâchement des mœurs que signalaient tous les rapports de police; question de politique aussi, en ces quinze années où le parti catholique pesa d'un si grand poids sur le gouvernement, où l'on vit un évêque grand maître de l'Université, où la loi du sacrilège punit de mort le vol dans les églises et la profanation des objets sacrés et des hosties, où la loi du parricide admit le crime contre la religion.

Mais, si tels personnages politiques, rois, ministres, ont, de par une longue tradition forcément place sur la scène, si des questions morales et sociales sont les ressorts nécessaires de l'art dramatique, personnages religieux et questions religieuses ne lui sont nullement indispensables. Aussi la tâche des censeurs est-elle singulièrement facilitée : ils interdisent tout : expressions, tournures de phrases auxquelles on peut trouver quelque allure confessionnelle, personnages ecclésiastiques...

Une énumération de toutes les phrases supprimées pour cause d'allusion à la religion serait fastidieuse. Un exemple suffira. De *la Dévote* — or c'était une comédie de Scribe, pour qui les censeurs étaient prêts à toutes les indulgences, et c'était en 1828, époque de tolérance relative — durent disparaître : « c'est le prédicateur à la mode », les mots de « péché », « conférence », « oh! mon Dieu », « je ne suis pas dévot », et le titre, qui devint : *la Prude ou la femme moraliste.*

La peur du ridicule n'arrêtait pas là non plus le zèle des cen-

seurs. Des exclamations d'un usage courant : « que Dieu vous assiste! » ou « Dieu de Dieu! », des jeux de mots inoffensifs : « du vin qui n'est guère catholique, quoiqu'il ait été baptisé », ne trouvèrent pas grâce devant eux. Les allusions à l'histoire sainte, l'Arche de Noé, ou Joseph, étaient jugées indécentes. Célèbre est restée la demande des censeurs que fût modifiée dans un vaudeville ce nom de salade, la « barbe de capucin », et cette suppression dans *les Maris anglais* (Vaudeville, 1824) mérite de l'être également : « Il ne le connaît ni d'Ève ni d'Adam. »

Toute pièce mettant en scène quelque personnage notable dans l'histoire de l'Église est traitée sans ménagements. Par deux fois, la représentation de *Vincent de Paul* fut interdite sur l'intervention du procureur général de la congrégation de la Mission, qui, deux fois, s'adressa directement au ministre.

Pour les censeurs, l'habit faisait le moine : les ermites sont tolérés, à condition que « leurs robes n'aient aucune ressemblance avec les costumes religieux connus » (*les Ermites*, Porte-Saint-Martin, 1821). Les censeurs n'étaient au reste pas ennemis d'un essai de libéralisme : si en 1814 ils exigèrent que le héros de *l'Arbre de Vincennes* (Vaudeville) fût Philippe le Hardi et non Louis IX, « trop auguste parce que béatifié », ils admirent en 1821 pour l'Odéon, *Saint Louis en Égypte*, sous réserve que saint Louis serait remplacé par Louis IX.

Il faut reconnaître leur impartialité. Dans *le Faux et le fin ou le courtier juif* (Vaudeville, 1818), ils interdirent le mot juif. « L'auteur, expliquait le rapport, a bien été le maître de choisir des fripons parmi les juifs; mais, inscrire leur qualité sur l'affiche, c'est insulter gratuitement toute une classe de citoyens qui ne peut être flétrie par le tort de quelques-uns de ses membres. »

Un seul personnage, évidemment ecclésiastique, avait droit de cité sur la scène française, et c'était celui qui pouvait le plus servir de prétexte aux manifestations anticléricales : *Tartufe*. Une pièce de Molière, une pièce qui s'est heurtée dès son apparition au XVIIe siècle à l'hostilité du monde religieux, et que, malgré cela, Louis XIV après l'avoir interdite a finalement autorisée : le gouvernement de la Restauration ne sau-

rait se montrer plus scrupuleux que le Grand Roi, près de deux siècles après lui. Les archives ne contiennent pas d'instructions aux directeurs de théâtre au sujet de *Tartufe*. Il est permis de supposer que des ordres secrets leur enjoignirent d'espacer le plus possible les représentations de ce chef-d'œuvre dangereux. Et ce qui autorise à le croire, c'est le soin qu'apporte la censure à ne pas laisser passer ce mot de Tartufe dans les pièces nouvelles (« Je me méfie des Tartufes, moi », *l'Oncle Philibert*, Odéon, 1827 ; *le Tartufe des grands chemins*, Ambigu, 1829, etc.), ou à couper tous les passages dans lesquels un acteur aurait prétexte d'imiter Tartufe : mesure préventive, comme dans *Desruer* de Pixérécourt, ou bien rigueur succédant à des manifestations du public, comme à la suite de la représentation d'*Isabelle de Bavière*, où l'acteur Monrosi jouait en Tartufe le rôle du docteur.

A côté de telles précautions, n'est-il pas curieux de voir les représentations de *Tartufe* provoquer toutes, au premier comme au second théâtre français, des manifestations qui devinrent un soir assez violentes pour que la police fût en droit d'expulser le parterre de l'Odéon (22 juin 1825)?

*
* *

La politique extérieure intervient généralement assez peu dans les questions de théâtre. La censure devait pourtant y trouver prétexte à ses rigueurs. Elle considéra de son rôle d'empêcher les plaisanteries sur les puissances dont la tutelle fut imposée à la France après Waterloo. Telle pièce fut interdite parce qu'on y bafouait les Anglais (*les Petites Créoles*, 1816), telle autre à cause d'allusions aux luttes avec l'Angleterre (*Agnès de Méranie*, 1823). Les méthodes mêmes de la Sainte-Alliance devinrent sacrées : un personnage des *Fourberies de Nicolas* (Gymnase, 1826) ne dira point : « Mon gousset ressemble à un congrès. »

A propos de la guerre d'Espagne, voici encore la censure aux aguets. Au début de 1823, elle ajourna *le Bourgeois de la rue Saint-Jacques*, dont l'intrigue était fondée sur l'imminence d'une guerre, et quelques mois après elle jugeait inadmissible

cette phrase : « Je n'aimais pas la guerre ! » (*Éllevie*, Gymnase) ; les troupes françaises avaient franchi la Bidassoa le 7 avril.

L'évolution de la politique de la France vis-à-vis de la révolte grecque contre le joug turc se manifesta nettement dans l'attitude de la censure. Le 1er janvier 1822, le Congrès national réuni à Épidaure avait proclamé l'indépendance hellène. En cette même année, les censeurs ordonnèrent dans *Sapho*, à l'Odéon, la suppression d'un chant de jeune Lesbien, qui « enflammait les Grecs contre les Turcs ». — Une des raisons qui retardèrent jusqu'en 1825 l'autorisation de *Léonidas*, fut qu'« on n'y trouvait, d'après les censeurs, matière à de faciles rapprochements avec les luttes actuelles ». Mais en février 1828 l'Odéon reçut l'autorisation de monter un drame refusé jusque-là, à cause de sa tendance philhellénique, *le Dernier Jour de Missolonghi*.

*
* *

La fonction de censeur par un côté au moins était paradoxale. Auteur dramatique, professeur de littérature, journaliste, le censeur devait faire taire en lui, dans l'accomplissement de sa mission, le critique littéraire que tout homme de lettres porte en soi. Chargé de juger une pièce au point de vue de l'ordre public, il n'avait pas à se préoccuper de sa valeur littéraire : véritable supplice de Tantale auquel de temps en temps il ne savait pas résister.

Le plus souvent, il se contente du plaisir gratuit de glisser dans son rapport une appréciation dépourvue d'indulgence. « Il ne se peut rien de plus mauvais que ce vaudeville. Il serait hué et sifflé honteusement, écrit l'un à propos du *Bourgeois d'Essonne* (1826, Vaudeville), que l'autre juge plein « de gaîté et d'esprit ». Et c'est justement cette valeur toute subjective de leurs critiques littéraires qui leur interdit de s'opposer, pour des raisons de composition et de style, à la représentation d'une œuvre, quelque indigne qu'elle leur paraisse d'être jouée.

C'est vis-à-vis du mélodrame que leur attitude est la plus intéressante. Avec un succès qui ne se démentait pas le

mélodrame de Pixérécourt faisait les délices de Paris — et les censeurs ne pouvaient rien là contre. C'était pourtant un genre de théâtre qu'ils détestaient et méprisaient. Aussi commencèrent-ils à s'insurger lorsque le mélodrame menaça de s'emparer des premières scènes : c'en était fait — et de la pire façon — de cette distinction des genres si sévèrement ordonnée par les décrets napoléoniens. Leurs premières critiques datent de 1824. Elles furent efficaces : tout d'abord leur indignation fit interdire *Charles VI*, puis *Mademoiselle de Tournon*, destinés au Théâtre-Français. C'est avec succès qu'ils fulminèrent contre l'astrologue-sorcier, la décoration compliquée, les lustres qui montent et descendent, l'enchantement, le somnambulisme.

Mais, trois ans après, leur ton devint amer et douloureux : leur succès n'a été qu'éphémère. Ils durent s'avouer vaincus. Le Gymnase allait représenter un mélodrame, *le Paysan perverti* : « Le dernier refuge du classique est violé... ; les eaux populaires du Gymnase vont grossir le torrent des nouvelles doctrines littéraires... » — En 1829 encore, deux ans après la préface de *Cromwell*, ils exhalaient dans leurs rapports collectifs leur haine impuissante. « L'on ne saurait trop déplorer, écrivent-ils à propos de *la Maréchale d'Ancre* (Odéon, 1829), le système de la nouvelle école qui tend à introduire sur notre théâtre tout ce que l'art et le goût de nos pères s'étaient efforcés jusqu'ici d'en tenir éloigné... Nous voici enfin sur la place de Grève. Y resterons-nous? J'ai l'honneur de proposer bien malgré moi l'admission de ce monstre honoré du nom de drame. » Une hostilité aussi profonde n'explique-t-elle pas les luttes que suscita en 1830 la première représentation d'*Hernani*?

*
* *

Ne pas parler des questions politiques ni passées, ni présentes, ni futures, ne faire intervenir dans ses pièces ni roi, ni ministre, ni ambassadeur, ni préfet, ni fonctionnaire, bref aucun homme en place, ne porter sur la scène aucune peinture des mœurs de la noblesse, de la bourgeoisie ou du peuple, ne

fonder une intrigue ni sur la lutte ni sur l'union des différentes classes sociales, ne point traiter un sujet, ne pas écrire un mot qui porte, dans quelque acception qu'on le prenne, soit isolé, soit dans le texte, la plus légère atteinte à la morale la plus tâtillonne, éviter tout ce qui touche aux questions religieuses ou à la politique extérieure : telles étaient les règles dont devait se pénétrer, sous la Restauration, avant de rien écrire, un auteur dramatique. Enserré dans ces règles étroites, préoccupé de ne pas les enfreindre, arrêté à chaque idée un peu originale dans le choix de son sujet, gêné à chaque réplique de son dialogue, il ne pouvait que produire des œuvres banales, guindées, que les corrections de la censure rendaient ensuite plus plates encore.

Convaincus de l'impossibilité où ils se trouvaient d'écrire une vraie comédie, un drame véritable, c'est-à-dire où de grands intérêts, où des passions violentes, où des conflits puissants intervinssent, force fut aux auteurs de se confiner dans le vaudeville ou le mélodrame. Certes, ces deux genres ne sont pas à dédaigner. Du mélodrame est sorti le drame romantique, sans doute : mais ce mélodrame transformé et en quelque sorte ennobli manqua succomber sous les efforts des censeurs. Du vaudeville est issue la comédie de mœurs, c'est vrai : mais peut-être, sans la censure, Scribe, par exemple, aurait-il moins longtemps gâché dans des vaudevilles sans valeur ses admirables qualités, et le théâtre français eût-il moins longtemps attendu la *Dame aux Camélias*.

CLAUDE GÉVEL ET JEAN RABOT

LE
CONSEIL MUNICIPAL DE PARIS

Comment se recrute le Conseil municipal de Paris, comment est-il élu et quels services peut-il rendre à ceux qui lui confient un mandat aussi important? Est-il capable, tel qu'il est constitué et dans les conditions où il travaille, de remplir la tâche si lourde qui lui incombe? Ce sont des questions auxquelles on ne prend plus la peine de répondre et qu'on a même perdu l'habitude de se poser. L'indifférence du public et de la presse à l'égard des affaires municipales de Paris n'a cessé, en effet, de grandir, surtout depuis vingt années. Tandis que, dans la plupart de nos grandes et petites communes, les élections municipales donnent lieu à des luttes passionnées et, le plus souvent, beaucoup plus vives que les élections législatives, elles ne provoquent, dans la capitale de la France, aucune agitation. Le Parisien ne lit guère les affiches des candidats, il n'assiste pas aux réunions de quartier, et il se dérange de moins en moins pour voter : aux élections de 1912, il y a eu deux cent mille abstentions. Une seule fois, en 1900, la période électorale a été troublée par des violences inaccoutumées : bagarres dans les rues et dans les réunions publiques, injures et attaques personnelles, rien n'a manqué à cette campagne fiévreuse. Mais de quoi s'agissait-il? De mettre plus d'ordre dans les finances et dans les services municipaux? Non

pas. Il s'agissait de protester contre la revision d'un procès célèbre, de faire juger un « traître » par le peuple souverain. L'affaire ne regardait évidemment pas le Conseil municipal et le suffrage universel n'avait pas à se prononcer. Cependant, le nationalisme triompha et fit entrer quarante-cinq de ses protégés à l'Hôtel de Ville. Depuis cette époque, l'apaisement s'est fait entre vainqueurs et vaincus. Nationalistes et radicaux ont vécu côte à côte, sans rancune et sans remords ; il n'y a plus eu de bataille entre les élus des deux camps opposés.

D'un commun accord, les adversaires de la veille se sont prêtés un mutuel appui pour conserver leurs sièges. Le régime du scrutin uninominal a permis aux uns et aux autres de s'entr'aider dans des quartiers voisins. Un conseiller en exercice ne combat jamais un collègue d'opinion différente : il décourage même, au besoin, les concurrents qui seraient tentés de lui disputer son mandat. Il n'y a de lutte que dans les quartiers où le conseiller sortant ne se représente pas : on voit alors surgir des candidats qui s'affublent d'épithètes singulières, qui n'ont aucun titre particulier à obtenir la confiance des électeurs et qui sollicitent les suffrages dans un intérêt purement personnel. C'est ainsi qu'on a vu aux élections de 1912, un nombre considérable d'entrepreneurs de travaux et de bâtisses poser leurs candidatures dans les divers collèges où la retraite d'un conseiller sortant semblait leur donner quelques chances de succès.

S'il est difficile, dans les mares stagnantes parisiennes, de conquérir un mandat, il est aisé de le conserver, en se faisant une clientèle par les recommandations, par les visites, par les poignées de main. Le conseiller a mille moyens d'intervenir dans tous les actes administratifs et, par cela même, de rendre des services à ses électeurs. Son adversaire est, par contre, dans un état d'infériorité certaine. Il ne peut que se livrer à une propagande qui n'atteint pas le plus grand nombre des électeurs. La presse, qui pourrait jouer un rôle décisif, n'intervient pas dans la bataille ; elle ne défend même pas ses amis politiques, par crainte de se compromettre, et, aussi, parce que les rivalités individuelles qui sont en cause ne sauraient intéresser le grand public. Il faut toutefois mettre à part certains journaux de l'opposition qui soutiennent avec vigueur

leurs candidats et qui combattent avec violence leurs adversaires, tandis que les organes républicains se taisent. D'ailleurs, il n'y a plus guère à Paris d'organes de parti et il ne peut y en avoir, puisque aucun parti n'est sérieusement organisé. Les élections municipales ne peuvent donc être que ce qu'elles sont : une concurrence de personnes qui se poursuit dans un marais où les candidats indépendants et désintéressés ne réussiraient qu'à s'embourber.

*
* *

La bataille terminée, les élus vont prendre leur place à l'Hôtel de Ville. Ils ne représentent qu'une minorité. Les quatre-vingts conseillers actuels ont réuni un total de 241 000 voix environ, alors que le nombre des électeurs inscrits dépasse 590 000 et que la population parisienne s'élève à près de trois millions d'âmes. Le premier acte du Conseil consiste à nommer son bureau et, dans cette unique circonstance, une majorité politique, formée d'éléments assez disparates, a coutume de se compter. Les radicaux, qui ne peuvent plus obtenir le concours des socialistes, reçoivent l'échec auquel tout le monde s'attend. Le président est élu par la coalition de la droite et du centre, dont les quarante-trois membres n'ont réuni, aux élections générales, qu'un total de 109 000 voix, alors que les trente-sept autres conseillers en ont obtenu 131 000. La majorité du Conseil représente donc moins du cinquième des électeurs ; elle n'en pourrait pas moins administrer à sa guise les affaires de la ville, mais elle n'abuse pas de sa force ; elle aime mieux s'entendre avec l'autre fraction de l'assemblée. Après la nomination du bureau, il n'y a plus de lutte politique, plus de conflit entre les conseillers pour la gestion des affaires municipales qui se règlent, par des transactions, d'abord dans les commissions permanentes, puis en séance publique.

Au début de la première session qui suit les élections générales, les quatre-vingts conseillers se répartissent dans six grandes commissions chargées de l'examen des divers projets ou « mémoires » dont l'assemblée est saisie par le préfet de la

Seine. La première commission (Contentieux) comprend douze membres; la seconde (Administration générale et Police), douze membres; la troisième (Voirie), seize membres; la quatrième (Enseignement et Beaux-Arts), seize membres; la cinquième (Assistance Publique et Mont-de-Piété), douze membres; la sixième (Hygiène, Eaux, Égoûts), douze membres. Toutes ces commissions siègent quand bon leur semble, pendant et en dehors des sessions, ce qui est absolument illégal. Un décret du 15 janvier 1885 a du reste annulé une délibération du 8 décembre 1884 en vertu de laquelle le Conseil municipal de Paris avait décidé la permanence de sa commission du budget. Mais cet acte d'autorité n'a eu aucune suite. Les grandes commissions ont continué à se réunir à toute époque de l'année et à ne rien changer à leurs habitudes.

Aucun inconvénient sérieux ne pourrait en résulter, si les membres des six commissions permanentes, prenant leur rôle au sérieux, s'appliquaient exclusivement à contrôler les actes administratifs et à étudier avec soin les mémoires dont ils sont saisis. Il est hors de doute que les affaires importantes ne peuvent être examinées utilement que par un petit nombre d'hommes compétents et instruits, qui, après une discussion approfondie, formulent des conclusions dans un rapport sur la question en litige. Les travaux des commissions permanentes offrent donc un intérêt capital. Les membres de ces commissions peuvent se livrer à des enquêtes, interroger les chefs de service et le préfet lui-même, demander des éclaircissements et déposer enfin, par l'entremise d'un rapporteur, des conclusions motivées. Lorsqu'elle aura lu l'exposé de ce rapporteur, l'assemblée pourra à son tour délibérer et voter en pleine connaissance de cause.

Malheureusement, au Conseil municipal de Paris, comme à la Chambre des députés, les travaux des commissions ne sont pas toujours des plus suivis. Ceux qui y prennent part songent beaucoup moins à remplir leurs devoirs de contrôle qu'à s'ingérer dans les actes administratifs. Ils aiment mieux diriger eux-mêmes les affaires de la ville dans le sens de leurs intérêts électoraux qu'examiner avec soin les mémoires du préfet et défendre l'intérêt général. Ils appuient les propositions du préfet, si le préfet leur accorde certaines satisfactions; ils les

repoussent ou ils ajournent leurs décisions, si le préfet résiste. La qualité de membre d'une commission permanente devient ainsi un moyen d'influence sur l'administration, qui doit nécessairement céder, quand elle a besoin d'un vote.

Ce n'est pas tout. Les commissions permanentes, à qui l'on a abandonné bien des pouvoirs irréguliers, en ont abusé pour convoquer, non seulement les chefs de service, mais les entrepreneurs et les fournisseurs de la ville. Ceux-ci ont fort bien compris qu'il ne servait à rien de s'entendre avec la Préfecture de la Seine, s'ils ne s'étaient pas entendus, au préalable, avec les membres influents d'une commission permanente. Et c'est par là qu'ils commencent quand ils veulent obtenir une concession de travaux, d'éclairage ou de transports. Sous prétexte de donner des renseignements à la commission, ils s'implantent à l'Hôtel de Ville; ils se tiennent en contact régulier avec les conseillers. Lorsqu'un entrepreneur s'est ainsi assuré le concours d'une commission, dont les conclusions sont le plus souvent ratifiées par le Conseil, il ne risque rien à exécuter ses travaux avec plus ou moins de lenteur et à des prix plus ou moins élevés. En échange des facilités qui lui sont accordées, il ne lui reste plus qu'à rendre à son tour des services électoraux ou autres à ceux dont il a réussi à gagner la confiance.

Dans ces conditions, le contrôle n'existe plus et les commissions ne servent qu'à paralyser l'administration. Le système aboutit à l'anarchie et au désordre. En dirigeant, au lieu de donner un avis, les conseillers ne sont plus capables d'exercer leurs prérogatives essentielles ni de lutter contre les abus. Ils le sont d'autant moins que leurs origines les condamnent à ne plus envisager que les intérêts de leurs collèges électoraux. Lorsque l'intérêt général de la ville est en jeu, ils ne le comprennent pas ou ils ne veulent pas le comprendre. Qu'il s'agisse d'une concession importante ou de grands travaux de voirie l'élu d'un quartier hésite et ne se décide parfois à prendre parti qu'à la dernière heure. Le préfet ne peut alors venir à bout de l'hostilité d'une commission qu'en gagnant du temps. C'est ainsi que le renouvellement de la concession des compagnies d'omnibus et de tramways n'a été résolu que quelques jours avant son expiration. On s'aperçoit aujourd'hui que les cahiers des charges ont été mal rédigés, qu'aucun délai n'a été prévu

pour l'exécution des travaux et que, lorsqu'ils l'ont été, on a négligé de prévoir la sanction qui serait donnée à des retards aussi préjudiciables à la circulation. Comment s'en étonner? La précipitation avec laquelle on a dû aboutir ne permettait plus d'examiner avec réflexion les clauses et conditions d'un marché dont les inconvénients éclatent maintenant à tous les yeux.

*
* *

Après les travaux des commissions, vient la délibération de l'Assemblée. Le Conseil siège aujourd'hui dans une salle assez vaste et qui occupe le centre de la façade de l'Hôtel de Ville. Cette salle est incommode et sans élégance. On a dressé, au fond, une large estrade pour le bureau et une tribune pour les orateurs; en face, dix rangs de fauteuils sont disposés en amphithéâtre; la tribune et les fauteuils sont séparés par une table autour de laquelle s'assoient le préfet de la Seine et ses collaborateurs. Les conseillers ont raison de se plaindre d'être assez médiocrement installés. Ils n'ont à leur disposition, dans les dégagements étroits de la salle des séances, qu'une autre pièce destinée à la correspondance, une bibliothèque, une buvette dont l'accès est interdit au public, mais toléré aux anciens conseillers. Par contre, le président du Conseil général de la Seine, le président du Conseil municipal de Paris, le rapporteur général du budget de la Ville occupent de confortables bureaux où ils donnent des ordres à une armée de secrétaires, détachés, pour leur usage particulier, des services de l'Hôtel de Ville. Il va de soi que cette situation est des plus irrégulières et que ces hauts personnages n'ont aucun droit à être installés, à titre permanent, dans les locaux de la Préfecture.

Le public peut assister aux séances dans les galeries placées aux deux extrémités de la salle : il ne voit pas grand'chose et il n'entend presque rien. Il est vrai qu'il n'y a pas foule, en général, les tribunes publiques et celles de la presse sont à peu près vides. A quoi bon se déranger pour entendre des discussions dont on communique le soir même les principaux

détails à tous les journaux et qui sont reproduites en entier dans le *Bulletin municipal officiel*? Les conseillers eux-mêmes se rendent si bien compte que les débats sont fastidieux qu'ils n'y assistent guère. Une dizaine, une vingtaine sont assis sur les fauteuils et paraissent écrire des lettres sans doute à l'adresse de leurs électeurs. Personne n'écoute l'orateur, sauf quand il parle de questions électorales, de la situation des employés et travailleurs municipaux, par exemple, ou lorsqu'il attaque l'administration. Les fauteuils sont mieux remplis lorsque le préfet de la Seine, qui s'exprime avec élégance et avec clarté, prend la parole. Mais, d'ordinaire, les séances du Conseil sont dépourvues de tout intérêt; l'assemblée semble passive et inerte : elle sait, il est vrai, que les discours ne changeront pas les votes.

Au début de la séance, on distribue un ordre du jour imprimé, qui est, d'ordinaire, fort long. Mais cet ordre du jour est sans cesse modifié, au cours d'une même séance. Le Conseil municipal peut, à cet égard, se livrer à toutes les fantaisies : il n'est point lié par un règlement, car ce règlement n'existe pas. Le président donne la parole à tous ceux qui la demandent et qui parlent à propos de tout et à propos de rien. A plusieurs reprises, les conseillers ont essayé de mettre un terme à ce désordre en proposant à l'assemblée municipale d'adopter, pour son organisation intérieure, comme les assemblées politiques, des règles écrites et codifiées : M. Tenaille-Saligny, en 1875, M. Jules Roche en 1879, M. Georges Villain en 1891 et plus tard M. Evain, qui ont pris cette initiative, se sont heurtés à une mauvaise volonté générale. Pourquoi, leur répondait-on, ne pas se borner à suivre les traditions et les usages? Pourquoi s'imposer des règles qu'on finira toujours par violer? C'est en vain qu'un des rapporteurs des nombreux projets de règlement intérieur a fait justement remarquer que l'autorité du président se fortifierait si elle pouvait s'appuyer sur des textes. « Les intérêts qui nous sont confiés, disait-il, sont assez grands pour que nous nous imposions, à l'effet de les mieux servir, l'obligation d'assurer à nos débats une marche plus méthodique. » Cela était déjà écrit en 1884. Depuis, le désordre s'est aggravé, mais il a été impossible de faire aboutir un projet de règlement.

Il ne faut donc pas s'étonner que les délibérations soient aussi décousues et que l'aspect des séances soit peu imposant. L'attitude débraillée des élus de la ville ne suscite l'étonnement que de ceux qui n'ont pas l'habitude d'assister à leurs séances. On nous a montré un jour, assis au milieu des collègues de son père, le fils d'un conseiller qui remplaçait le chef de famille depuis longtemps malade. Personne ne s'offusquait de cette incroyable irrégularité, personne ne songeait à la faire cesser : cela ne regardait pas le préfet et le président n'en avait cure. Ne serait-ce que pour couper court à de pareils abus, un règlement serait indispensable. Mais il faudrait alors le respecter dans une certaine mesure et l'on aime mieux ne pas s'exposer à cet embarras.

*
* *

Le rôle principal du Conseil consiste à examiner le budget de la Ville de Paris dont les dépenses ordinaires ont été fixées à 411 millions et demi pour l'exercice actuel. Préparé avec soin par les divers services de la Préfecture, le budget est imprimé pendant les vacances et distribué aux conseillers au début de la session qui s'ouvre, en général, au commencement du mois de novembre. L'administration s'efforce de faciliter la tâche du Conseil : elle lui soumet, chaque année, des prévisions établies par chapitres et par articles; les augmentations ou les réductions de crédits sont clairement motivées. En outre, l'assemblée reçoit communication de tous les comptes du receveur municipal pour l'exercice écoulé. Elle peut les comparer avec les prévisions, elle doit les contrôler et les approuver. Le décret de 1878 sur la comptabilité des recettes et des dépenses de la Ville a d'ailleurs prévu jusque dans ses moindres détails la préparation et l'exécution du budget; mais il n'a imposé et ne pouvait imposer au Conseil aucune procédure spéciale pour la discussion et le vote des projets financiers. La méthode de travail, suivie à cet égard par le Conseil, est détestable. Il a décidé, en 1890, de supprimer la commission du budget et de la remplacer par un « comité du budget et du contrôle », comprenant la totalité de ses quatre-

vingts membres. Sous prétexte d'imiter la coutume du Parlement britannique, il a même résolu de nommer un bureau spécial pour diriger les débats de ce Comité général.

Lorsqu'il a été question, à la Chambre des députés, d'adopter la même procédure pour l'examen préalable du budget, on n'a pas manqué d'en faire ressortir les sérieux inconvénients. Une réunion de six cents députés ou même de quatre-vingts conseillers est incapable de se livrer à une étude approfondie des questions de finances : c'est une tâche qui exige des connaissances spéciales, qui doit s'accomplir avec réflexion et en silence, qui n'a rien de commun avec une délibération bruyante dans une assemblée nombreuse. La méthode anglaise a pour seul résultat de prolonger outre mesure, chez nos voisins, les débats d'ordre financier. Elle oblige le Parlement à procéder à deux délibérations successives sur les chapitres des recettes et des dépenses, l'une en Comité de toute la Chambre, l'autre en séance ordinaire présidée par le *speaker*. Tout le monde reconnaît, de l'autre côté de la Manche, que ces deux délibérations, compliquées des exposés oraux des ministres, font perdre à la Chambre des communes un temps considérable et qu'il serait nécessaire, pour activer les travaux parlementaires, de changer une tradition qui n'a plus sa raison d'être. D'ailleurs, il n'y a aucune ressemblance entre les discussions de la Chambre des communes siègeant en Comité général et celles du Conseil municipal : au palais de Westminster, toutes les séances du Comité sont publiques, on y discute et on y vote comme dans les autres ; enfin et surtout, on s'interdit de proposer des accroissements de dépenses et d'impôts dont l'initiative est exclusivement réservée au gouvernement. Cette dernière règle est essentielle : elle a permis à nos voisins d'avoir toujours des finances en équilibre. Mais les vieilles coutumes du Comité général de la Chambre n'ont pas exercé plus d'influence sur la solidité du crédit public que la perruque du *speaker* ou la « masse » dorée qui disparaît lorsqu'il ne préside plus la séance.

Au Conseil municipal, le Comité du budget et du contrôle siège en secret et la besogne qu'il accomplit est parfaitement vaine. Tous ceux qui ont assisté à ces réunions familières déclarent qu'elles n'offrent aucun intérêt pratique. On y cause

avec les chefs de service des affaires de son quartier ; on parle à tort et à travers sur les chapitres du budget qui sont examinés sans ordre ; on réclame des augmentations de traitements pour les agents de la Ville. Le rapporteur général, qui est à peu près le seul homme compétent, esquisse des propositions, tente de mettre tout le monde d'accord et discute avec le préfet les moyens de donner satisfaction à ses collègues. Pour que la méthode de travail du conseil général fût efficace, il faudrait, dans tous les cas, que le débat se poursuivît dans un ordre régulier ; que la discussion générale précédât la discussion des articles et que des décisions fermes fussent prises. Ce n'est pas du tout ce qui se produit. On passe en revue les crédits les plus importants et on propose de les diminuer ou de les augmenter, puis on laisse au rapporteur général le soin de mettre en équilibre les recettes et les dépenses. Au surplus, on n'a point le temps d'achever en temps utile cette première étude des finances de la Ville. Les mois de novembre et de décembre sont remplis par des discussions d'une autre nature et les séances du Conseil municipal doivent alterner avec celles du Conseil général de la Seine, qui se réunit à la même époque, car les membres du Conseil municipal font partie des deux assemblées. Le désordre des travaux est à son comble pendant cette période de l'année. Le Comité du budget et du contrôle ne trouve même plus le moyen de se réunir et c'est, en définitive, au rapporteur général qu'incombe toute la charge de régler le budget.

Ce rapporteur général est, depuis cinq ans, M. Dausset, qui a fait preuve d'une activité et d'une intelligence remarquables. Mais fût-il encore plus intelligent et plus actif, qu'il ne réussirait pas à accomplir, en quelques semaines, le travail énorme dont il est accablé. Ses rapports sont fort intéressants ; il y passe en revue toutes les questions municipales : la cherté des loyers et des vivres, l'encombrement des rues, etc. Mais on n'y trouve pas toujours ce qu'on y cherche, c'est-à-dire un exposé complet de la situation financière de la Ville, des explications lucides sur les causes de l'accroissement des dépenses. On peut, en outre, se demander si les rapports de M. Dausset exercent une influence quelconque sur les votes du Conseil : personne n'a le temps de les lire à l'heure tardive

où ils sont publiés. L'année dernière, le travail de M. Dausset n'a même pas pu être imprimé au moment de la discussion publique du budget; on l'a distribué en épreuves et par fascicules séparés au fur et à mesure des débats. Il a fallu en corriger les épreuves, remanier et compléter le rapport général et l'envoyer enfin à l'imprimerie d'où il n'est sorti qu'au mois de mai suivant, c'est-à-dire cinq mois après le 31 décembre, date obligatoire de la clôture de la discussion du budget.

La besogne du Comité est donc à peu près nulle et le rapport général, inutile. La discussion publique est-elle, du moins, plus sérieuse et plus efficace? Qu'on en juge : il a été question du budget de 1913, pour la première fois, dans la séance du 20 décembre 1912, et encore ne s'agissait-il que d'une communication de M. Dausset, expliquant au conseil les causes du retard de l'examen préliminaire du budget, retard qui est d'ailleurs habituel. Enfin, le 26 décembre, on consacre quelques instants au vote de plusieurs articles; le 27 et le 28, on émet de nouveaux votes et la discussion est sans cesse interrompue par divers incidents; le dimanche 29, on vote encore quelques crédits : après quoi, la discussion générale, qui aurait dû évidemment précéder les décisions et non les suivre, finit par s'engager. Le préfet de la Seine expose, le 30 décembre, la situation financière telle qu'elle lui apparaît; il exprime le regret que le Conseil n'ait pas adopté ses propositions et se soit borné à des expédients pour éviter un complément de taxes indispensable. Mais, comme on est à la veille de la clôture de la discussion qui doit, légalement, s'achever le 31 décembre à minuit, il est évidemment trop tard pour refaire un nouveau budget et les observations du préfet ne peuvent avoir d'effet que pour l'avenir.

Quels ont été les résultats de ces délibérations décousues et précipitées? On peut s'en rendre compte en lisant le rapport général de M. Dausset dont toutes les conclusions ont été adoptées. Le Conseil a commencé par supprimer les 12 millions de taxes nouvelles proposés par le préfet pour mettre plus d'élasticité dans le budget de 1913 et pour doter les services de ressources suffisantes. Par contre, il a augmenté de 7 millions les prévisions de plusieurs autres recettes. Le déficit étant ainsi abaissé à 5 millions, au lieu de 12, le Conseil s'est borné à

diminuer, jusqu'à concurrence de pareille somme, un certain nombre de crédits, notamment ceux qui sont affectés à l'entretien des immeubles municipaux et de la voie publique. C'est ainsi que s'exerce, chaque année, le contrôle du Conseil. Sa politique financière est invariable. Il repousse sans pitié tous les projets d'impôts nouveaux quels qu'ils soient et s'en fait honneur devant le suffrage universel. Mais il n'hésite jamais, surtout à la veille des élections, à voter des augmentations de traitements en faveur des agents de la Ville. Pendant la période de 1908 à 1912, il a ainsi accru le budget du personnel d'une somme de 16 millions et demi, et une nouvelle augmentation de 3 millions a été prévue pour les exercices suivants. Si l'on remonte à l'exercice 1893, on s'aperçoit que cette augmentation s'est élevée à 50 millions pour les seuls services de la préfecture de la Seine, de l'Octroi et de l'Enseignement; le montant des traitements et des salaires a doublé, pendant cette période de vingt années, alors que le travail a sensiblement diminué : les ouvriers se déclarent malades lorsqu'ils se portent à merveille et ils prennent quand bon leur semble des congés qui leur sont payés au même tarif que les journées de présence. Comment, dans ces conditions, maintenir l'équilibre du budget?

On a recours à l'expédient qui s'est renouvelé en 1913 comme les années précédentes : on fait état de plus-values hypothétiques, on diminue les chiffres de dépenses les plus élevés, sauf à les rétablir plus tard sous forme de crédits supplémentaires. Le Conseil ne cesse, d'ailleurs, d'obliger l'administration à ajourner les travaux les plus urgents : de 1907 à 1910, il a diminué les crédits relatifs à la voie publique et aux promenades, d'un total de 17 920 000 francs[1]. Parfois, il est vrai, il se plaint des gaspillages, dont il est responsable, puisqu'il a mal surveillé certaines prodigalités, lorsqu'il ne les a pas provoquées. Le préfet de la Seine a rappelé, dans son discours du 30 décembre 1912 et en se basant sur les chiffres des rapports de M. Dausset, que l'ajournement systématique des dépenses d'entretien avait causé les plus sérieux dommages au domaine immobilier de la Ville dont la moins-value a été estimée à 34 millions. Il a fait remarquer que les grosses et

1. Rapport général de M. Dausset sur le budget de 1910.

petites réparations devenues indispensables coûteraient un total de 80 millions et que, d'autre part, pour remettre en état la voie publique, si souvent bouleversée, il faudrait dépenser un total de 60 millions. Il y a donc un arriéré de 140 millions, arriéré qui n'existerait pas, si le Conseil avait pourvu, chaque année, tous les services d'édilité des crédits nécessaires.

La gestion financière du Conseil est donc loin de mériter les éloges que ses membres se décernent à eux-mêmes dans les réunions électorales. Ils ont raison de dire, puisque c'est la vérité, qu'aucune taxe municipale nouvelle n'a frappé les Parisiens depuis douze ans, alors que les impôts dont ceux-ci sont surchargés par l'État n'ont cessé de s'accroître. Ils peuvent ajouter que le crédit de la Ville n'est point ébranlé et que si le cours des obligations qu'elle a émises a sensiblement fléchi, cela tient à des causes générales, à une baisse plus ou moins momentanée des valeurs mobilières à faible revenu. L'augmentation des dépenses est certaine, mais elle se justifie par le développement normal des services et par les besoins nouveaux qu'ont créés la prospérité économique et l'accroissement de la population. De 185 millions en 1875, les dépenses ordinaires ont passé à 246 millions en 1885, à 306 millions en 1895, à 330 millions en 1905; elles ont été fixées, cette année, à 411 millions. Mais si l'on examine de près la progression des crédits votés pendant la période de 1902 à 1913 on s'aperçoit que, sauf en ce qui touche les traitements du personnel, la plupart des augmentations de dépenses ont un caractère obligatoire et ne s'appliquent pas aux services d'édilité proprement dite : c'est ainsi que le budget de la Préfecture de police s'est élevé de 34 millions en 1902, à 45 millions 1913, et qu'il est prévu pour 47 millions en 1914. Le budget de l'Assistance publique a été porté, pendant la même période, de 34 millions à 52; le budget de l'Instruction primaire s'est accru de 10 millions, etc. Tout cela est exact, et ce qu'on peut reprocher au Conseil c'est, comme nous l'avons déjà fait remarquer, de restreindre les dépenses des grands services d'édilité, et de rendre par cela même l'administration incapable de bien remplir sa tâche, d'entretenir Paris en parfait état de propreté et d'en faire une ville de plus en plus agréable. Il va bien falloir consacrer une partie des emprunts en cours d'émission

à des dépenses normales dont on a ajourné le vote et qui vont maintenant enfler les budgets extraordinaires. Si l'on veut établir sur des bases sérieuses l'équilibre du budget de 1914, il devra donc nécessairement voter les impôts nouveaux que continue de réclamer le préfet de la Seine.

Il est cependant juste de reconnaître que la situation financière de la Ville de Paris est bien meilleure que celle de l'État, et que le déficit a disparu depuis sept ans. A quoi cela tient-il? On prétend parfois, avec ironie, qu'il faut en attribuer la cause à l'indifférence du Conseil lui-même pour les finances municipales. Le jour où l'Assemblée de l'Hôtel de Ville consacrerait, comme celle du Palais Bourbon, près d'une année à examiner les dépenses et les recettes d'un seul exercice, au lieu de ne réserver à ces débats que quelques jours, comme elle le fait aujourd'hui, il faudrait s'attendre, dit-on, à voir grandir les difficultés et les embarras financiers. Livrée à elle-même, l'administration est plus économe que l'assemblée, et le préfet a plus d'expérience que les conseillers. Un tel raisonnement serait la condamnation de tout régime de contrôle basé sur la libre discussion des affaires municipales par les représentants autorisés de la commune. Il est, d'ailleurs, absolument faux. Si le Conseil municipal, élu par les Parisiens depuis 1871, n'a certainement pas rempli tous ses devoirs de contrôle, il n'aurait pas pu tolérer, en tout cas, les graves incorrections qui se sont produites, sous le second Empire, à l'Hôtel de Ville, pendant la gestion d'administrateurs irresponsables, et qui ont eu pour effet de grever la ville d'un passif d'un milliard et demi, y compris les charges de la guerre. Le remède ne consiste pas, comme on l'a parfois soutenu, à restreindre les pouvoirs des conseillers, mais à les réglementer, à doter Paris du statut qui lui manque et à soustraire ses représentants légaux aux servitudes de la politique de quartier par un changement complet de leur mode d'élection.

*
* *

Depuis quarante ans, les pouvoirs publics ne se préoccupent même plus de ce problème, difficile à résoudre sans

doute, mais qui n'en reste pas moins d'une importance énorme pour l'avenir de la capitale. La Chambre des députés n'a cessé d'ajourner la discussion des projets d'organisation municipale de Paris qui lui étaient soumis par plusieurs ministres de l'Intérieur et dont l'un au moins, celui qui a été déposé par M. René Goblet en 1886, aurait pu fournir une solution rationnelle. Il est tout à fait ridicule de laisser subsister une législation municipale qui remonte à 1837 et qui n'a d'ailleurs été rendue applicable à Paris que par la loi du 27 juillet 1867 : par négligence et par paresse, on a préféré tolérer qu'elle fût violée que l'abroger et en faire une autre mieux appropriée à notre époque.

Les irrégularités, les illégalités et les abus de pouvoirs commis par le Conseil municipal de Paris sont la conséquence inévitable de la situation qui lui est faite. Il a eu tort, assurément, d'attribuer à chacun de ses membres des traitements de 6 000 francs par an, augmentés de 3 000 francs à titre de conseillers généraux, et de soulever ainsi les critiques de la Cour des comptes et les protestations de quelques contribuables. Il a eu tort de ne pas se renfermer dans ses attributions, de tenir l'Administration en tutelle, alors que la loi ne l'autorise qu'à contrôler et à délibérer. Mais pourquoi n'a-t-on pas écouté les plaintes légitimes qu'il a si souvent adressées, de 1875 à 1900, aux pouvoirs publics? pourquoi ne lui a-t-on pas accordé ce qu'il avait raison de demander, c'est-à-dire le droit de régler les affaires d'ordre municipal sans être menacé d'un décret d'annulation?

On a soutenu qu'il était impossible de considérer Paris comme une commune ordinaire et que la capitale de la France, siège du gouvernement, ne pouvait pas avoir à sa tête un maire responsable de l'ordre public. Mais si la question de la mairie centrale pouvait soulever des objections légitimes, elle n'était pas nécessairement liée aux autres questions municipales. On pouvait refuser au Conseil le droit d'élire le maire de Paris et lui en accorder d'autres. On pouvait même ne pas marchander à des mandataires de la population qui passent la moitié de l'année à l'Hôtel de Ville une indemnité de quelques milliers de francs. On ne l'a pas fait et l'on n'a même rien fait du tout, ce qui a permis au Conseil de passer outre. Si la mairie

centrale n'a pas été instituée, le président du Conseil municipal a été investi par tradition d'une autorité qui ne lui appartenait pas et qui doit rester au préfet de la Seine. Si les conseillers n'ont pas obtenu par la loi des attributions analogues à celles de leurs collègues des départements, ils ont réussi, en fait, à s'en arroger de plus larges, puisqu'ils s'ingèrent dans tous les actes administratifs. Quel est le ministre qui oserait, à l'heure actuelle, les rappeler au respect de la loi de 1837? Ce n'est plus possible, parce que ce ne serait pas juste et qu'une loi tombée en désuétude n'est plus applicable. D'ailleurs, si le gouvernement voulait pousser les choses à l'extrême et dissoudre un Conseil qui se mettrait en révolte contre le préfet, il serait désavoué par la population parisienne qui réélirait les mêmes conseillers, à seule fin d'infliger une leçon à des ministres dont elle ne soucie guère et surtout à des majorités parlementaires qui n'éprouvent aucun scrupule à léser ses intérêts.

Les pouvoirs publics ont systématiquement négligé les intérêts généraux de Paris et ils ont sans cesse grevé le budget de la Ville de charges nouvelles. Sous prétexte de faciliter aux départements viticoles l'écoulement de leurs produits, la loi de 1897 a obligé les communes à supprimer les droits d'octroi sur les boissons dites hygiéniques : il en est résulté pour le budget municipal un déficit de 56 millions. Les lois sur la suppression de l'enseignement congréganiste, sur la suppression des bureaux de placement, sur la séparation des Eglises et de l'État, sur le relèvement des traitements des instituteurs, sur l'assistance aux vieillards et tant d'autres encore ont provoqué de nouvelles dépenses qui atteignent un total d'environ 25 millions. L'État, tuteur légal de la ville de Paris, s'est appliqué à dilapider les revenus de sa pupille, sans se soucier de ses protestations. Les dépenses de la Préfecture de police, qui devraient être partagées par moitié entre l'État et la Ville s'élèvent à 16 millions pour l'État et à 31 millions pour la Ville. En ce qui touche les dépenses de l'Enseignement primaire et des écoles supérieures ou professionnelles qui atteignent 36 millions, l'État ne fournit qu'une subvention de 3 619 100 francs. La majeure partie des produits du pari mutuel est réservée aux œuvres de bienfaisance des départe-

ments, bien qu'ils soient alimentés par des Parisiens. Les frais d'entretien des rues de Paris, qui forment le prolongement des routes nationales devraient être, aux termes du décret de 1856, partagés par fractions égales : l'État n'a consenti à verser que 3 millions jusqu'en 1881 ; il a ensuite accepté de les payer jusqu'à concurrence de 3 700 000 francs, puis il a abaissé sa subvention à 3 millions et demi, qu'il n'a pas tardé à réduire de 500 000 francs. A l'heure actuelle, la contribution de l'État aux dépenses d'entretien de la voie publique est de 4 millions par an, celle du département de la Seine de 500 000 francs, et la dépense totale est évaluée pour 1914, à 36 milllions, chiffre dont l'insuffisance est, d'ailleurs, notoire.

L'État saisit enfin toutes les occasions de faire supporter à la Ville les charges qui devraient lui incomber. Même quand il a traité avec elle, il cherche à lui retirer une part des bénéfices consentis : par exemple, après avoir vendu à la Ville les terrains des fortifications, il a prétendu lui imposer la charge de construire sur l'emplacement le plus productif, à la Porte-Maillot, un Palais des expositions agricoles. Voici quinze ans, sinon plus, que cette question de la démolition des fortifications est posée : au moment où on la croyait résolue, assez mal d'ailleurs, elle s'est embrouillée des revendications excessives des propriétaires des terrains de la zone militaire, frappés de l'interdiction de bâtir. Rien n'était plus simple que de trancher cette difficulté : on aurait pu, notamment, supprimer la servitude, à la condition que les propriétaires paient une indemnité à l'État, lorsqu'ils veulent élever des constructions sur les terrains de zone ; puis céder, à très bas prix, les terrains des fortifications à la ville de Paris, sous la réserve qu'elle les comblerait et qu'elle y élèverait, exclusivement et à ses frais, des parcs et des jardins. Mais l'État a mieux aimé réclamer à la Ville une indemnité fixe de 100 millions, en laissant à sa charge tous les frais accessoires. C'est alors que le Conseil municipal a proposé, afin de ne pas subir tous les dommages de l'opération, d'acquérir les terrains de la zone afin de les transformer en jardins, et de vendre les terrains des fortifications aux entrepreneurs de bâtisses. De toutes les solutions, celle-ci était la plus fâcheuse, bien que la presse en ait fait le plus grand éloge, car elle aurait eu pour effet d'enfermer Paris dans une nouvelle

enceinte de maisons à six ou sept étages. En tout cas, elle a échoué : la commission de la Chambre, chargée d'examiner le projet du gouvernement accepté par le Conseil, l'a bouleversé de fond en comble ; elle l'a rendu encore plus onéreux pour la Ville, qui se refusera évidemment à subir de pareilles conditions.

Qu'ils s'agisse des terrains des fortifications, du Palais de l'Agriculture, des expositions universelles, ou des travaux d'utilité commune, le Conseil ne peut avoir raison de l'âpreté des pouvoir publics, de l'indifférence du gouvernement ou de la mauvaise volonté des Chambres. On lui laisse bien faire tout ce qu'il veut, mais, quand il a besoin d'une sanction législative pour faire exécuter sa volonté, il se heurte à des retards et à des marchandages qui la rendent vaine. On ne le menace plus de le dissoudre et on tolère toutes ses irrégularités, mais on lui demande, en retour, de sacrifier les intérêts dont il a la charge dans toutes ses négociations avec l'État. Et lorsqu'il ne peut s'y résoudre, les affaires municipales les plus urgentes restent en suspens. L'impuissance vient ainsi s'ajouter au désordre et l'on se demande ce qu'il en adviendrait, si les services municipaux n'étaient pas dirigés par de hauts fonctionnaires qu'on a l'habitude d'accabler de railleries et de critiques, mais qui n'en réussissent pas moins, à force de travail et de dévouement, à venir à bout de leur tâche écrasante et, souvent, à réaliser de sérieux progrès.

GEORGES LACHAPELLE

MAETERLINK ET VERHAEREN

LEUR ORIGINALITÉ NATIONALE

Une littérature ne progresse que par le renouvellement de son expression, car les idées et les sentiments demeurent toujours les mêmes.

Dans le vaste champ de la littérature française, qu'est-ce que le terroir belge a produit d'inédit? C'est ce que je voudrais rechercher à propos des deux plus notoires écrivains de mon pays, de ceux dont le prestige a résisté à l'excès de l'ignorance comme à l'excès de l'exaltation. Car, dans les deux sens, il semble bien qu'on ait dépassé la mesure; et peut-être l'excès d'honneur, comme l'excès d'indignité, furent-ils nécessaires, finissant par être profitables à la valeur réelle de ceux qui ont poursuivi un grand rêve de sincérité.

Aussi bien, il y a tout lieu de croire à la durée d'œuvres descriptives et lyriques si fortement imprégnées d'un sentiment de conformité au milieu qui les vit naître. Et quand bien même le goût se déprendrait d'une poésie inspirée par l'originalité d'un pays, ce pays n'en garderait pas moins à celle-ci un peu de sa force et de sa vérité. Voyez comme déjà Bruges aide à survivre le nom de Rodenbach.

Pour Maurice Maeterlinck, pour Émile Verhaeren, la parenté qu'on peut découvrir — entre eux et l'ambiance où ils ont pensé et vécu leurs premières œuvres — a une importance qui résulte de leur universalité même. Elle indique la mesure

dans laquelle ils ont éveillé un écho neuf parmi la sonorité du lyrisme français.

Il est possible, il est probable que les tenants d'une autre culture, les Slaves ou les Germains, voient en Émile Verhaeren surtout un parangon des temps nouveaux, comme les Saxons et les Américains de races diverses découvrent en Maeterlinck un prototype de morale inédite. Tout est dans tout. L'humanité est à la recherche de prophètes. La situation géographique, la mission traditionnelle des provinces belges, intermédiaires naturels entre des cultures différentes, servent (dans l'opinion des étrangers) à la naissance de génies portant une empreinte double. Cette opinion, jointe au grand talent de deux écrivains lentement mûris dans le silence d'un pays longtemps indifférent à l'art littéraire, favorise à travers le monde l'extraordinaire diffusion d'œuvres conçues et écrites cependant dans l'heureuse dépendance de la littérature française.

Loin de s'insurger contre cette appropriation étrangère, il faut s'en réjouir et en rapporter l'orgueil à l'originalité du pays qui en a fourni les éléments. Mais il serait ingrat, d'autre part, de ne pas reconnaître le magnifique instrument de conquête que la langue française offre à la pensée d'un sol, d'une race dont elle respecte la force indépendante.

Ni Maeterlinck, ni Verhaeren n'auraient, je crois, acquis des droits à l'attention exceptionnelle qui leur est vouée, si leur art s'était borné à décrire et à chanter des images, des idées que l'on peut abstraire de toutes contingences locales et nationales. Voyez, d'ailleurs, comme sont moins connus et moins célébrés les poèmes d'un Van Leerberghe et d'un Fernand Severin, d'un Albert Giraud et d'un Iwan Gilkin, poèmes non inférieurs, cependant, pour l'élévation et la sincérité, aux meilleures pages de Maeterlinck et aux vers les plus vivants de Verhaeren, supérieurs quelquefois même pour la vérité et pour la discipline, mais qui n'apparaissent point directement appropriés au monde où ils éclosent.

Et je ne veux pas exagérer l'importance théorique de ce milieu, ni réclamer des poètes une fidélité volontaire aux lieux qui les vit naître. On n'impose point de règle aux chantres de la beauté. Et nombre d'entre eux ne trouveront jamais qu'en

eux-mêmes la source d'une inspiration paisible ou violente. Il me paraît naturel cependant de reconnaître, entre la pensée, la forme littéraire, l'inspiration, l'expression de Maeterlinck ou de Verhaeren et la terre plane et silencieuse, les ciels brouillés et traversés d'éclats lumineux, le vent fréquent et les rares arbres, les gens obstinés et fermés, simples et croyants, la vie enfin, laborieuse, multiple et mystique de la Flandre, une correspondance secrète dans laquelle on peut trouver l'interprétation initiale de certains caractères, — qualités et défauts, — essentiels à la vigueur, à l'originalité de ces deux grands poètes.

I

Je ne sais s'il est encore des gens pour se souvenir des *Serres chaudes*, ces étranges petits poèmes éclos en 1889, et imprimés par l'auteur lui-même à l'aide d'une presse à bras. Beaucoup se sont gaussés de ce rare volume comme d'une gageure ou d'un exercice funambulesque. Et peut-être protestera-t-on si j'affirme que la connaissance de ces vers est indispensable à qui veut s'expliquer la genèse du talent de Maeterlinck, comme l'origine de sa pensée. J'avouerai d'ailleurs que moi aussi je n'y voyais qu'un défi à l'incompréhension bourgeoise, une orientation excessive vers le procédé des premiers symbolistes, jusqu'au jour où j'ouvris les étranges feuillets dans l'atmosphère même qui les fit naître et où je me mis à les lire, comme ils furent écrits, entre de longs silences et de lourdes contemplations.

On a raconté maintes fois que Maurice Maeterlinck, fils d'un honorable bourgeois de Gand, partagea sa jeunesse entre le séjour d'hiver en cette ville et la vie d'été en une campagne sise tout au bord du canal reliant Gand aux bouches de l'Escaut. On ajoute tout aussitôt qu'il dut à Paris, comme tant d'autres, d'avoir pris conscience de sa propre originalité. Tout le monde a entendu citer à ce propos l'article fameux de M. Octave Mirbeau paru dans le *Figaro* du 24 août 1890. Ce qu'on oublie ou ce qu'on ne sait pas, c'est que toutes les œuvres de Maurice Maeterlinck se sont lentement mûries dans

une méditation continue, de 1885, année où il achève ses études, à 1896, époque où il s'installe définitivement en France après avoir écrit ses dix drames pour marionnettes, ses petits poèmes, ses douze chansons et ce premier volume d'essais qui contient en germe tous les autres : *le Trésor des Humbles*.

Ces onze années furent donc laborieuses et il faut savoir à quel prix pour reconnaître quelle part y eurent le milieu, le silence et la vie quotidienne.

Inscrit au barreau, en sa qualité de docteur en droit, et parce que les traditions respectables de sa famille bourgeoise l'y obligeaient naturellement, Maurice Maeterlinck fait un stage qu'on devine indifférent et paresseux. L'habitude de la lecture et le goût spontané des lettres se sont fait jour au cours des années de collège chez les pères Jésuites de la rue Savaen, à Gand. Une apparition à Paris avec un ami a pu, par le passage rapide à travers les cénacles, déjà bien dispersés et réduits, du quartier latin, préciser l'ambition d'une célébrité littéraire. Mais l'indifférence complète du milieu natal à l'égard de toute activité exclusivement artistique rendrait inconcevables le progrès et l'épanouissement d'une âme chargée de pensée, si nous ne pouvions la concevoir s'accommodant d'une vie régulière à base de réalité locale.

L'on ne saurait écarter de l'interprétation de Maeterlinck l'influence de ses lectures. Les noms de Shakespeare, d'Emerson, de Novalis, de Ruysbroeck, de Marc-Aurèle sont ici de rigueur et l'écrivain les a prononcés lui-même, non sans complaisance. Peut-être ne leur associe-t-on pas assez souvent ceux des symbolistes parisiens du moment, alors en pleine innovation d'espérances et de réaction idéaliste, — car il est bien certain que Maeterlinck n'a point dédaigné d'être lui aussi parmi les outranciers dont se scandalisèrent les parnassiens de la Jeune Belgique comme d'une atteinte à leur privilège littéraire.

Mais ce qu'il faut rapprocher aussitôt de ces lectures et de ces imitations, ce n'est pas tant ce qu'on a appelé l'atavisme mystique et pictural de ce Flamand : c'est bien mieux, sa vie ordinaire en Flandre, à la ville et à la campagne.

Ni par attitude, ni par nécessité, Maeterlinck n'a jamais

essayé d'être une exception dans sa classe et dans son pays. Si bien que ceux — et je n'ai pas besoin de dire s'ils furent nombreux — qui ignorèrent la vocation en éveil dans l'âme de ce large garçon, le trouvèrent peut-être un peu plus silencieux, un peu moins liant que ses congénères; ils ne lui connurent point d'habitudes étrangères aux leurs. Sans aucune excentricité de tenue ou de langage, il traversait les rues de la ville fumeuse, passait les cent ponts jetés sur l'eau lente des canaux que font en leur étreinte multiple les bras de l'Escaut, de la Lys, de la Liève, marchait dans l'ombre des édifices paisibles ou belliqueux et confrontait ses rêves avec le songe redoutable des faces assombries de Saint-Bavon, du Beffroi, du Château des Comtes, de la Maison de Gérard-le-Diable.

Une fois à la campagne, sur le territoire d'Oostacker, célèbre par les pèlerinages à Notre-Dame de Lourdes, il vivait comme les autres, en rural. Sans doute, pour les citadins de ce pays, la campagne c'est une maison carrée et blanche, entre des arbres serrés à l'étouffer contre sa face inexpressive, avec un jardin touffu où des fleurs abondantes sont cultivées comme des légumes parmi des plates-bandes bordées de buis. On y demeure, à la tombée du jour laborieux, en respirant l'odeur du soir, dans le sentiment heureux d'être chez soi comme en ville dans la maison aux rideaux fermés. Mais, le long des chemins sinueux, qu'on dirait tracés par un homme ivre et que les hauts peupliers d'Amérique, courbés vers l'est, orientent à l'opposé de la mer, le cycliste concentre sur le sable mou des accotements un désir obstiné d'atteindre les bourgs ou les villages dérobés par une plaine sans horizon. Et surtout l'eau du canal est une invite permanente à l'effort physique de la natation et du canotage. Même pour le piéton qui veut pénétrer au cœur de la terre, morcelée en champs minuscules, et suivre la trace gazonnée laissée en marge des betteraves ou du froment pour la pâture banale, tous les cent mètres c'est un fossé à franchir entre des branches d'aulnelles ou de sureaux. Ainsi la vie en plein air demande une activité matérielle compensée par les copieuses rations des repas familiaux. Un simple penseur, un simple éleveur d'abeilles — et ce sont les traits où il plaît au vulgaire aujourd'hui de reconnaître l'auteur illustré par le prix Nobel — rien que pour avoir vécu dans ce décor,

fut le produit naturel de son sol, de sa race : un homme bien portant, expert aux exercices de force et que la nature a conquis d'abord comme une occasion de vigueur.

On reconnaît ainsi, avec évidence, la base solide et saine du tempérament de celui qui composa cette étrange *Princesse Maleine*, entre deux randonnées à bicyclette, deux parties de canotage ou deux promenades à travers champs. Tandis que son aspect physique tend à se conformer chaque jour à celui des rudes fils de la glèbe, son âme pénètre les secrets d'une épouvante énorme, à l'affût de toutes nos sensations, curieuse de nos vibrations les plus profondes et génératrice d'une vie intérieure dont nous ne faisons que deviner les progrès possibles. Ainsi, ce qu'on appelle le mysticisme de Maeterlinck et qui est, sans doute, sa période de méditation la plus instinctive, rejoint la foi obscure et tenace du paysan flamand. Celui-ci est toujours près du surnaturel, parce qu'il vénère, comme une émanation d'une justice immanente et supérieure, les vicissitudes inexplicables de sa destinée, soumise aux caprices du climat, à la bonne volonté de la terre, à l'indulgence des ciels plus rigoureux que cléments. Ce que la foi naïve et magnifique transforme en une acceptation résignée de la volonté de la Providence, Maurice Maeterlinck, incroyant, cherche à l'interpréter dans un sens profitable à sa destinée intérieure ; mais, auparavant, il ne se lasse point d'en reconnaître le mystère implacable : cette proximité de la mort, qui rend vaines nos aspirations à la durée, prolonge entre nous le malentendu de nos sentiments les plus profonds et fait de nous de pauvres choses vagissantes, conduites par des instincts inconscients de leur aboutissement.

Il y a un long chemin de mon cœur à mon âme!

dit un poème des *Serres chaudes*. Et, sur ce chemin, le Flamand cueille, une à une, des fleurs d'ennui et d'épouvante. Il est obsédé du contraste entre la réalité des choses quotidiennes et l'inassouvi du rêve qu'elles inspirent.

Mon Dieu, mes désirs hors d'haleine,
Les tièdes désirs de mes yeux,
Ont voilé de souffles trop bleus
La lune dont mon âme est pleine.

Et voici apparaître des images opposées, qui peignent le désarroi et la contradiction de l'âme, aux prises avec le rêve et la réalité :

Hôpital ! hôpital au bord d'un canal !
Hôpital au mois de Juillet !
On y fait du feu dans la salle !
Tandis que les transatlantiques sifflent dans le canal.

La *Princesse Maleine* précise encore la prodigieuse angoisse du poète, hanté par le mystère de la mort éparse autour de lui et que le ciel brouillé de Flandre, les lignes confuses et implacables du paysage, l'obscure attente résignée des paysans contribuent à entretenir en lui. On dirait qu'il s'en délivre graduellement en composant ces drames, que lui-même destinait à des marionnettes, et qui ne sont que de vagues commencements de réalités d'âme dont l'achèvement incombe à nos propres sensations intérieures.

« Il y a bien des choses inconnues qui entrent malgré tout », dit le prince Hialmar à la princesse Maleine quand ils se croient tous deux seuls dans le parc. « C'est à certains moments seulement, et lorsqu'on les regarde, que les choses se tiennent tranquilles comme des enfants sages et ne semblent pas étranges et bizarres ; mais, dès qu'on leur tourne le dos, elles vous font des grimaces et vous jouent des mauvais tours », assure le même personnage à un autre moment.

Cette collaboration des choses à l'impression morale, produite par des événements qui paraissent conduits par une puissance implacable, contribue à créer le drame « Maeterlinckien ». Un conte, qui n'a pas été réédité dans les œuvres de Maeterlinck, paru dans la *Pléïade* de mai 1886, *le Massacre des Innocents*, nous révèle aussi comment l'écrivain, qu'on pourrait croire à la poursuite seulement de spectacles d'âme et de rêve, est cependant attiré par l'observation objective des choses. Sans doute, ce conte est visiblement écrit sous la hantise des tableaux flamands de Pierre Breughel ; et qui a vu, au musée de Vienne, la merveilleuse suite des scènes de ce maître du XVIe siècle flamand ne peut qu'être frappé de la parenté de Maeterlinck avec cet ancêtre réaliste. A la galerie Liechtenstein, un petit tableau, *les Aveugles*, fait crier à la ressem-

blance, quand on le compare avec le drame de Maeterlinck qui porte le même titre.

Et le peintre belge moderne qu'on peut le mieux rapprocher des Breughel, cet Eugène Laermans dont l'art rudimentaire et angoissé trahit, à la fois, une vision si exacte et si lourde du pays et des gens de Flandre, est aussi celui dont le nom s'associe tout naturellement à celui du Maeterlinck des premières années, de celui qui signa *l'Intruse*, *les Sept Princesses*, *Intérieur* et *la Mort de Tintagiles*.

Dialogues hachés, longues phrases douloureuses, cris brefs ne sont là que pour encadrer du silence chargé d'angoisse et de pensée. *Pelléas et Mélisande*, l'œuvre la plus parfaite, la plus harmonieuse, la plus classique (si l'on ose employer ce mot à propos d'un émule d'Ibsen et de Tolstoï) ne peut se passer des commentaires méditatifs du silence.

Et *le Trésor des Humbles*, le premier essai philosophique de Maeterlinck, nous apporte alors cette page essentielle pour la compréhension de son effort et pour nous permettre de l'apparier aux lieux qui le connurent, cette page qu'on peut intituler l'éloge du silence.

« Il ne faut pas croire que la parole serve jamais aux communications véritables entre les êtres. Les lèvres ou la langue peuvent représenter l'âme de la même manière qu'un chiffre ou un numéro d'ordre représente une peinture de Memling, par exemple, mais dès que nous avons vraiment *quelque chose à nous dire*, nous sommes *obligés* de nous taire; et si, dans ces moments, nous résistons aux ordres invisibles et pressants du silence, nous avons fait une perte éternelle que les plus grands trésors de la sagesse humaine ne pourront réparer, car nous avons perdu l'occasion d'écouter une autre âme et de donner un instant d'existence à la nôtre; et il y a bien des vies où de telles occasions ne se présentent pas deux fois. »

Ah! ces phrases et toutes celles qui coulent comme l'eau d'un fleuve épais et majestueux le long de ce thème, il faut les lire et les méditer au bord du large canal qui mène à la mer les vaisseaux de haut bord, dont s'étonnent encore les rives mal cicatrisées de cette partie de Flandre gantoise! L'élargissement récent du chenal a fait sombrer, comme une barque,

la maison des Maeterlinck et le calme jardin où le père apprenait au fils à élever des abeilles et à cultiver des roses. On m'en a montré la place et j'en ai vu une ancienne photographie. Mais l'air est resté le même, à peine troublé par les émanations usinières de la ville qui s'étend. Cette banlieue de Gand est guettée par le plus déplorable accaparement industriel, comme hélas! toute la campagne en Belgique. Un jour sans doute, aux environs de la plaine silencieuse où fut pensé et mis en valeur *le Trésor des Humbles*, nul ne reconnaîtra la trace d'une inspiration si conforme encore à la richesse morale du site. Il est temps de s'en souvenir et de le noter : si l'évolution philosophique de Maeterlinck déconcerte par l'imprévu de sa sérénité grandissante, après un point de départ si angoissé, la source en est tout entière dissimulée dans le mystère des onze années méditatives où l'âme a pris le temps d'éliminer lentement une épouvante instinctive, pour se confronter enfin avec un principe de vie intérieure, dont le silence de la terre et des gens lui a fourni la révélation.

L'acceptation du destin en ce qu'il a de nécessaire et d'irrémédiable cesse déjà d'être un élément de tragique, bien qu'un chapitre entier soit consacré à envisager les choses sous cet angle potentiel. Elle devient un élément de sérénité. Sur le visage fermé de l'homme, qui accepte une tâche quotidienne ingrate, les traits, s'ils demeurent immobiles, ne sont point figés dans le désespoir. Que de fois, au fond des yeux clairs des fils de cette terre flamande, j'ai surpris la lueur paisible de l'acceptation heureuse! Maurice Maeterlinck a-t-il été gagné par une contagion plus haute, et son esprit profond, en se détournant de l'inconnaissable pour chercher dans la vie intérieure une raison de vivre et de progresser, dont *la Sagesse et la Destinée* sera le développement, a-t-il fait un effort plus méritoire que celui de ces cœurs naïfs que la foi en Dieu aide à vivre, à être moins mauvais?

Une pensée éclot comme une fleur au cours de cette période. Il faut la noter, la voici : « Ce qu'il y a de plus profond dans l'homme c'est son désir de Dieu. » Et entendez bien qu'elle est prise dans un sens non dogmatique : mais comme elle inaugure, comme elle renouvelle plutôt la vocation spiritualiste du poète!

Cette vocation, que l'effroi de l'inconnaissable avait enrayée, si elle oriente décidément l'attention de l'homme vers ce trésor des humbles qu'est la contemplation intérieure, ne s'abstrait point, cependant, de l'observation des données réelles. Il est vain d'interpréter Maeterlinck comme un pur esprit, car son processus philosophique est bien incertain et déconcertant. Tandis que, pris pour ce qu'il est, pour un poète et un poète né et ayant vécu en Flandre, sa pensée demeure inséparable de ses amours lyriques pour les fleurs, les animaux et les choses innombrables. Ce qui fait la base réelle de son mysticisme — l'acceptation objective de la douleur et l'assimilation, contrariétés extérieures par une âme soucieuse de progresser dans la bonté et dans l'amour — a trouvé, avec la *Vie des Abeilles*, la plus magnifique occasion de servir son génie poétique.

Ce livre a donc bien ses racines en terre flamande. D'autres qui furent écrits, comme lui, après la rupture avec la Flandre, semblent faire un contraste avec ce traité d'apiculture conçu comme un poème. *Le Temple enseveli*, *le Double jardin* ont des accents d'individualisme, où se fait sentir l'orgueil d'un Nietszche et d'un Ibsen. *Monna Vanna*, comme *Marie-Magdeleine*, est une œuvre plastique, conçue en dehors de toutes les influences du milieu natal. Et je ne sais pas si le dernier recueil de méditations, *la Mort*, ne se termine pas, après combien de circonlocutions, de périphrases et d'analyses morales, par un retour à la vénération humble de l'inconnaissable, aliment non plus d'épouvante mais d'espérance et toujours source de vie spirituelle,

Ainsi, Maurice Maeterlinck ne se dépouillera jamais d'un mysticisme qui est dans la tradition de sa race et dans l'atmosphère permanente du paysage où il naquit et se forma. Toutes les acquisitions qu'il a faites ont pu contribuer à l'élargissement de son génie poétique, à l'enrichissement de sa pensée. Elles n'ont rien produit qui ne fût du consentement de ce fonds original, d'où jailliront, espérons-le, de nouvelles fleurs. Elles ne prévalent point contre le vœu imprescriptible d'un spiritualisme d'autant plus fort qu'il traverse, porté par le souvenir des ancêtres, les appétits d'un tempérament souvent dominé par la matière.

Deux petits enfants, dans un conte exquis : *l'Oiseau bleu*,

cherchent le bonheur parmi les tombes. A minuit, quand celles-ci s'ouvrent, il en sort des fleurs et une voix dit : « Il n'y a pas de morts. »

Je sais une église de Flandre que plus d'un peintre a fixée : elle montre un visage rose entre des arbres verts. Il y a deux ans, Maurice Maeterlinck vint enterrer sa mère dans le petit cimetière qui l'entoure. Tous les gens du village étaient là; et, tandis que le prêtre récitait les prières d'espérance immortelle, je songeais que les cœurs simples disaient avec lui la parole qu'on entend dans *l'Oiseau bleu* : « Il n'y a pas de morts. » C'est encore, comme dit Barrès, la terre et les gens de chez nous qui nous interprètent le mieux.

II

« Verhaeren est un enfant de l'Escaut et les approches de la mer du Nord l'ont sacré. » Ainsi s'exprime un des premiers biographes du poète des *Tendresses premières* et de *Toute la Flandre*. Cependant, M. Bazalgette, comme M. Stéfan Zweig, considère que la figure de ce Flamand déborde bien le cadre où il a vécu, qu'elle incarne la vie moderne, en son caractère européen et, comme on dit « mondial », c'est-à-dire, plus correctement, universel. Admirons comme les tenants de cette réputation exacte, bien que volontiers exagérée, sentent la nécessité de reconnaître à la base du tempérament de leur héros la force locale et atavique de ses origines.

Ne pouvons-nous pas, d'ailleurs, nous référer à ces origines mêmes pour expliquer aussi cette échappée de l'inspiration vers les idées et vers les forces qui conduisent ou dominent le monde moderne? Demandons-le-nous, afin de ramener, sans arbitraire, Verhaeren à son cadre naturel, non pas dans le souci de le diminuer, bien au contraire, avec l'intention de lui assurer le plein épanouissement de sa vigueur poétique.

Car Émile Verhaeren est un grand poète surtout par la correspondance de son art avec son sang et avec sa vie. Visionnaire, pictural et lyrique, son vers évoque les hallucinations, les fresques, les amours de l'homme que la terre et le ciel ont façonné à leur image, tumultueuse et rudimentaire. La disci-

pline classique n'a pu retenir que momentanément un élan dont le principe lui échappe et, s'il lui revient à des heures de sérénité et d'apaisement, c'est pour obéir au vœu naturel de l'âme, lasse du rythme échevelé. Les mots de la langue sont souvent déformés, la syntaxe négligée au profit de l'impressionnisme forcené du peintre et du lyrique. Et, cependant, jamais la langue française n'a produit d'harmonies et d'images aussi inédites. On peut la trouver ici associée à une œuvre contraire à sa tradition la plus romantique : il est impossible de ne pas accepter cette œuvre comme la sienne. Sans elle, en effet, la poésie de Verhaeren n'aurait point cette clarté et cette force qui, même dans les plus lourds empâtements, répand de la lumière et, jusque dans le désordre, introduit de l'harmonie.

Deux fois, de son propre aveu, le poète est revenu à la Flandre comme à la source du bonheur et de la vie. Ces deux étapes sont les plus émouvantes et les plus belles de sa carrière. Elles nous valent des chants que tous les autres n'égalent point et je crois que, lorsque toutes les visions prophétiques, toutes les célébrations un peu naïves d'un avenir élyséen auront été démenties par le cours des âges, les petits poèmes des *Villages illusoires*, ceux des *Heures claires* qu'on leur peut rattacher, les larges hymnes des *Tendresses premières* des *Plaines*, de la *Guirlande des Dunes*, des *Villes à pignons*, des *Héros* demeureront comme des actes de ferveur et des visions impérissables.

Je n'entends point, d'ailleurs, renier la valeur expressive des œuvres sombres et angoissées ou des chants tumultueux et synthétiques, que l'on se plaît à proclamer essentiels. Mais par leur interprétation de crise physique et morale et par leur inspiration idéologique et volontaire, ce sont des éléments beaucoup moins naturels et spontanés de la personnalité de Verhaeren. On y perçoit l'effort cérébral, la tension de l'âme, la maladie du corps et de l'esprit. Tandis que chaque fois que des visions familières le retiennent, le charment et l'inspirent, le poète nous émeut, autant qu'il s'émeut lui-même, en des fibres profondes.

On a pu écrire la biographie de Verhaeren, en choisissant dans l'ensemble de sa production les illustrations suffisantes pour que ce soit comme une succession d'images poétiques. Le procédé est peut-être arbitraire, car les poèmes, où ces images

ont été découpées, appartiennent à des moments extrêmement différents de sa vie.

Il est plus significatif d'arrêter au passage, dans le périple de la vie et de l'œuvre, les chants où repassent les visions du terroir. On les trouve associées ainsi à l'origine, au progrès, à l'épanouissement de l'art et de l'artiste. Elles finissent par ponctuer son œuvre de vérité essentielle et de beauté parfaite et, ainsi, nous révéler combien Verhaeren est toujours l'homme de sa terre et de ses aïeux.

Né au village de Saint-Amand sur la rive droite de l'Escaut, Émile Verhaeren y passa toute son enfance, y revenant pendant les vacances, lorsqu'on l'eut mis en pension au collège Sainte-Barbe à Gand et plus tard aussi, quand, réfractaire à la petite industrie familiale, il poursuivit des études de droit à l'université de Louvain. Mêlé aux débuts aventureux et batailleurs de la vie des lettres, dont le berceau, en Belgique, fut précisément au sein de la vie « estudiantine » de Louvain, Verhaeren a porté tout de suite en ses premiers essais, une vision tendre et truculente de la Flandre. Encore que mitigée de procédé littéraire inévitable et outrée par la fièvre de la jeunesse, cette vision est bien nette et traduit une préférence délibérée. Verhaeren avait vingt-sept ans quand parurent *les Flamandes*, mais les poèmes en étaient écrits depuis quelque temps et le jeune homme les avait lus à Edmond Picard, chez qui il faisait un stage d'avocat, et à Camille Lemonnier.

D'ailleurs, les préoccupations qu'on y retrouve de grand air, de nature ardente et active, de vie rurale et aussi de nourriture abondante, de boisson, d'excès de toute sorte, correspondent chez le poète à ses goûts du moment. Il est dans la plénitude d'une santé animale ; la vie extérieure, l'apothéose des saisons dans la plaine et sur le fleuve, la joie des kermesses, il ne lui en faut pas plus pour être heureux et chanter. Son naturalisme est ingénu et bruyant, coloré et visionnaire, car il décuple ses sensations. Mais c'est toujours avec un grand souci du détail et l'on retrouve tous les caractères du paysage natal : le petit village,

... Où le clocher
Aigretté d'un coq d'or et reluisant d'ardoises,
Grandit, sur des maisons hautes de quelques toises,
Auprès du bourg pêcheur et du bourg maraîcher...

avec tout autour :

... Jusqu'au bout de l'horizon pourpré
La verte immensité des plaines et des plainse.

Voici :

... A l'angle clair d'un bois et d'un marais,
Des gars cassant la terre, avec de grandes bêches;
On entendait leurs corps gémir d'ahans revêches
Et, d'un rythme visqueux, tomber des tas d'engrais.
Plus loin, les servantes se démenaient par groupes
En mouchoirs roux, en sabots noirs, en jupons bleus,
Et, se baissaient-elles, leurs reins, pliés en deux,
Faisaient surgir du sol, monstrueuses, leurs croupes.

Voici surtout :

Et tout au loin, l'Escaut poussant son flux vermeil
Par au delà des prés et des digues masquantes
Et les bateaux cinglaient, toutes voiles claquantes,
Leur proue et leurs sabords soufflétés de soleil.

Le rythme descriptif est bien à l'étroit, on le sent, dans la forme traditionnelle. Et la vision est encore romantique. Elle le sera bien davantage dans *les Moines* d'où sortira plus tard, toujours terriblement marqué de verbalisme, ce drame forcené, *le Cloître*.

Non loin de Saint-Amand, l'abbaye des Bernardins de Bornhem, où le père Verhaeren conduisait souvent naguère son fils en pèlerinage, a inspiré ces poèmes qui furent écrits cependant chez les Cisterciens de Forges, près Chimay. Le procédé y est apparent et déjà aussi une tendance vers un assombrissement volontaire. Le poète cherchait-il à combattre une naissante neurasthénie par les ripailles et les bruyantes parties en compagnie de joyeux drilles à Bruxelles ou à Knocke? Il est plus vraisemblable que la trop abondante vie extérieure eut sur lui une conséquence d'ébranlement physique. Salutaire en ce sens qu'elle le tourna du côté de la vie intérieure et des idées, elle le mena à une crise morale extrêmement douloureuse et dont est sortie la trilogie des *Flambeaux noirs*, des *Soirs* et des *Débacles*.

Les commentateurs proclament volontiers que cette crise a

contribué à dénationaliser Verhaeren, au triple point de vue religieux, poétique et régional, qu'il y vit sombrer ce qui lui restait de foi, qu'il y prit possession d'une forme nouvelle et personnelle et qu'enfin il s'y reconnut citoyen du monde, pour avoir fui vers Paris, l'Allemagne, l'Espagne et surtout Londres. C'est beaucoup attribuer à un événement d'ordre physiologique et passager. Admirons, au contraire, comme après avoir mis une fougue désespérée à traduire ses hallucinations, après avoir dit sa hantise du bruit, du mouvement, des fumées de la grande ville, le poète a pu se délivrer de son obsession intérieure par un retour à la vie locale, à la nature, au monde extérieur et bienfaisant.

Les Apparus dans mes chemins, *les Campagnes hallucinées*, *les Villages illusoires* portent, sans doute, encore l'empreinte du mal sombre dont l'auteur commence à se guérir. Mais le pessimisme de l'homme s'éclaire du plaisir de l'artiste à décrire les choses. C'est toujours la campagne flamande, la plaine et le fleuve, le ciel et les bourgs, avec d'étranges paysans que l'écrivain ne peut pas ne pas aimer.

Les Villages illusoires ont, dans l'évolution de Verhaeren, cette valeur d'étape dont je parlais tout à l'heure. Le naturalisme et la tendresse un peu lourde et grossière des *Flamandes* font place à un idéalisme descriptif, à un lyrisme synthétique qui attribuent aux humbles tâcherons de la terre ou des petits métiers une portée symbolique.

Ne peut-on pas rapprocher, quelque opposées que soient leurs manières, cette phase littéraire de Verhaeren du moment littéraire où nous avons vu Maeterlinck attribuer à la vie la plus ordinaire une signification héroïque? Le tragique quotidien, inspiré d'Emerson, est pour tous deux à la fois une source de méditation profonde et d'avancement moral. Si Maeterlinck s'élève au sublime en regardant vivre et travailler les abeilles, Verhaeren s'exalte devant un pêcheur de l'Escaut, un meunier, un fossoyeur, un forgeron, un cordier. *Le Passeur d'eau* et *le Sonneur* ont déjà des côtés prophétiques moins intéressants que leur seule évocation à la fois minutieuse et forcée.

Le passeur d'eau, comme quelqu'un d'airain,
Planté dans la tempête blême,

Avec l'unique rame entre ses mains,
Battait les flots, mordait les flots quand même.

Les Petites Légendes qui suivent *les Villages illusoires* rapetissent le cadre et précisent les tableautins. Verhaeren, qui se libère de plus en plus de la prosodie traditionnelle et souvent même des règles syntaxiques, qui élargit et déforme les mots au gré d'un rythme, issu de la violence et du désordre de la nature où il se complaît, — Verhaeren est revenu à sa terre, à ses gens, en pleine fièvre. Et c'est pour repartir bientôt vers des espoirs extasiés de justice, de progrès, de bonheur. La pitié pour la dure existence des villageois, assombrie par son rêve pessimiste, l'horreur des villes et de leur tumulte, l'étonnement devant les forces immenses de la richesse, du nombre, du machinisme, de la science, ont provoqué chez le poète un attendrissement vengeur et prophétique. Il est conquis par les idées modernes de justice et par un rêve d'égalité démocratique. Ce sont naturellement des occasions d'exaltation au paroxysme.

Cette production comprend les poèmes qu'on aime à vanter comme les plus magnifiques et les plus définitifs. Verhaeren, lui-même, se convainc d'avoir enfanté la poésie des temps nouveaux.

Les Villes tentaculaires, *les Visages de la vie*, *les Forces tumultueuses* ont certes un accent pathétique et une largeur de souffle qui vous enlèvent vers des apothéoses éblouissantes. Leur fondement réaliste est-il bien solide? A un réaliste comme Verhaeren, il faut, pour s'élever, une base de certitude matérielle. Aussi, on a cette étrange impression d'une poésie à tendance philosophique et prophétique se raccrochant à des images, à des termes, à des rythmes pris parmi les choses de la vie la plus extérieure. Cette déformation de la réalité au profit de l'idéal n'est point française, ni latine et l'on s'explique que des étrangers, loin d'en être choqués, y voient une originalité internationale, universelle. Le rythme trépidant, irrégulier du vers libre broie ou étire les mots et les phrases au gré de l'idée, tandis que celle-ci accumule les images en un fouillis pittoresque où elles se chevauchent, se dépassent, se superposent selon le mouvement du poème et l'élan de la pensée.

Oh! l'avenir, comme on l'écoute
Crever le sol, casser les voûtes,
En ces villes d'ébène et d'or, où l'incendie
Rôde, comme un lion dont les crins s'irradient;
Minute unique, où les siècles tressaillent;
Nœud que les victoires dénouent dans les batailles;
Grande heure, où les aspects du monde changent,
Où ce qui fut juste et sacré paraît étrange,
Où l'on monte vers les sommets d'une autre foi,
Où la folie, en ces tempêtes,
Forge la vérité nouvelle et la décrète
Et l'affranchit de la gaine des lois,
Comme un glaive trop grand pour le fourreau
Et trop serein pour le bourreau.

La Multiple Splendeur participe encore à cette vision cosmique de la réalité, magnifiée par une volonté d'exaltation universelle et d'espérance. Verhaeren continue à y faire figure de poète européen. Et voici cependant que le moment où l'écrivain atteint, avec l'apogée de son talent, l'élargissement de son empire, est aussi le moment où l'homme revient aux visions de sa terre, à l'amour des endroits, des choses et des gens les plus conformes à ses origines, où il les décrit, où il les chante, où il les exalte. En sorte que, loin de se sentir emportée par la gloire au-dessus des frontières et du temps, son âme se mêle au contraire aux sources de sa jeunesse et son art y reçoit une consécration définitive.

Pour la sincérité et pour l'émotion, pour la grâce, la couleur et le rythme rien ne vaut les vers écrits aujourd'hui avec une prédilection indubitable à l'honneur de *Toute la Flandre*.

L'homme, à cinquante-sept ans, est revenu aux « tendresses premières ». L'artiste s'est exalté à toutes les chimères, à toutes les passions individuelles et collectives, à tous les espoirs, souvent pris pour des certitudes, que lui ont offerts les spectacles de la vie moderne; et rien ne lui arrache des cris plus profonds d'admiration, d'amour et de joie, que les dunes du littoral flamand, dont la guirlande fleurit le rivage désolé et grandiose de la mer, que les plaines par où se continue le riant aspect de la patrie, que les villes à pignons riches de passé glorieux et que les héros nationaux, qu'ils soient déjà hiératisés

par l'histoire ou toujours vivants à travers le sol natal, guerriers, artistes, fleuves et sites. Poèmes de ferveur et d'évocation lyrique précise, on y retrouve, associés à des visions nettes du terroir, chacun des rythmes de la vie quotidienne et que le poète a appelés lui-même les « rythmes souverains ». Désavoue-t-il ceux auquels frémit son enfance que nous avons connue fervente, rieuse et déjà toute fraternelle à la plaine, à l'eau, aux bêtes et aux gens? On ne peut le croire; car ni l'âge, ni l'expérience, ni la douleur, ni l'espoir en des « temps nouveaux » n'ont rien enlevé à ses premières tendresses. Il évoque les Pâques :

Oh! comme alors mon âme était anéantie
Dans la douceur et la ferveur!
Comme je me jugeais pauvre et indigne
De m'en aller si près de Dieu!
Comme mon cœur était doux et pieux
Et rayonnant parmi les grappes de la vigne!

Le paysage est inséparable de la croissance de son corps :

Mon corps,
Il fut trempé dans le limon et l'eau.
Mon corps,
Il fut tanné au limon de l'Escaut.

Le paysage est inséparable aussi de l'éveil de son cœur, et il se résume encore dans le fleuve qu'il faut situer comme un symbole au milieu de toute l'œuvre du poète et par lequel sa vie même acquiert un sens national.

Les plus belles idées qui réchauffent mon front
Tu me les a données;
Ce qu'est l'espace immense et l'horizon profond
Ce qu'est le temps et ses heures bien mesurées,
Au va-et-vient de tes marées,
Je l'ai appris par ta grandeur.
Mes yeux ont pu cueillir les fleurs trémières
Des plus rouges lumières,
Dans les plaines de ta splendeur.
Tes brouillards roux et farouches furent les tentes
Où s'abrita la douleur haletante
Dont j'ai longtemps, pour ma gloire, souffert;
Tes flots ont ameuté, de leurs rythmes, mes vers;

Tu m'as pétri le corps, tu m'as exalté l'âme;
Tes tempêtes, tes vents, tes courants forts, tes flammes
Ont traversé, comme un crible, ma chair;
Tu m'as trempé, tel un acier qu'on forge.
Mon être est tien, et quand ma voix
Te nomme, un brusque et violent émoi
M'angoisse et me serre la gorge.
Escaut,
Sauvage et bel Escaut,
Tout l'incendie
De ma jeunesse endurante et brandie,
Tu l'as épanouï;
Aussi,
Le jour que m'abattra le sort,
C'est dans ton sol, c'est sur tes bords,
Qu'on cachera mon corps,
Pour te sentir, même à travers la mort, encor!

Jamais aucun poète, je crois, n'a pu mêler à l'évocation d'un site un tel afflux d'orgueil et de certitude. La réalité s'accorde ici étrangement au rêve ancien, atavique et profond d'une race née pour l'épanouissement dans la liberté et dans le travail, et dont la ferveur même a besoin d'un aliment solide, tout pétri de terre et d'eau, comme de chair et de sang.

Saint Amand, l'apôtre des Flandres, Beaudoin Bras-de-Fer, Philippe le Bel, Jacques Van Artevelde, le Téméraire, les Van Eyck, Rubens, Bruges, Gand, Anvers, n'ont pas inspiré au poète de plus beaux vers que ceux par lesquels se termine l'ode à l'Escaut :

Escaut! Escaut!
Tu es le geste clair
Que la patrie entière
Pour gagner l'infini fait vers la mer.
Tous les canaux de Flandre et toutes ses rivières
Aboutissent, ainsi que des veines d'ardeur,
Jusqu'à ton cœur.
Tu es l'ample auxiliaire et la force féconde
D'un peuple ardu, farouche et violent,
Qui veut tailler sa part dans la splendeur du monde.
Tes bords puissants et gras, ton cours profond et lent
Sont l'image de ta ténacité vivace,
L'homme d'ici, sa famille, sa race,

Ses tristesses, ses volontés, ses vœux
Se retrouvent en tes aspects silencieux.
Cieux tragiques, cieux exaltés, cieux monotones,
Escaut d'hiver, Escaut d'été, Escaut d'automne,
Tout notre être changeant se reconnaît en toi;
Vainqueurs, tu nous soutiens; vaincus tu nous délivres,
Et ce sera toujours et chaque fois
Par toi
Que le pays foulé gémissant et pantois
Redressera sa force et voudra vivre et vivre!

Et ceci ne nous amène-t-il point à déterminer enfin le vrai caractère du lyrisme de Verhaeren, celui qui l'attache au sol et lui donne un sens délibérément national? Comme Maeterlinck, l'aspect coutumier de la vie extérieure l'obsède dès l'origine, s'associe à la convulsion intime par laquelle son âme s'éveille à l'émotion artistique. Mais, tandis que le poète du *Trésor des Humbles* arrive graduellement à isoler celle-ci, à en faire un aliment individuel de sa production morale, Verhaeren demeure dans la dépendance de la réalité et, quand il pense s'en évader par l'hallucination ou l'hypothèse, il en emporte avec lui des fragments, souvent disparates et tout pantelants de cette échappée. Lorsque la vie des choses et la vie de l'âme peuvent s'associer en un accord lyrique avec la complicité d'une grande pensée, l'un et l'autre atteignent au sublime. Aussi, quelques vicissitudes que l'avenir de l'art réserve à la réputation de ces deux écrivains, aujourd'hui à l'apogée de leur renommée, un livre comme *la Vie des Abeilles* ne mourra jamais tout entier, un poème comme l'*Ode à l'Escaut* continuera à émouvoir ceux que le fleuve arrose. Et c'est pourquoi, lorsque leur gloire contribue si puissamment à la diffusion de la langue française, il demeure permis de reconnaître et de signaler, comme essentiel, le caractère régional de leur inspiration.

HENRI DAVIGNON

LETTRES DE CRIMÉE[1]

(1854-1855)

II

17 octobre 1854.

L'abbé Profilet[2] est nommé aumônier des compagnies de débarquement qui desservent les grandes batteries de quatre-vingt, dans la tranchée; en conséquence, il est débarqué avec elles au milieu des régiments qu'il a déjà évangélisés à Paris. C'est un bonheur pour les soldats qui le reconnaissent.

Hier, j'ai été le trouver, mais impossible de le joindre; quand je suis arrivé, il est survenu un feu de toutes les batteries, comme on n'en avait pas encore vu et qui a duré deux heures. La campagne en était labourée, toutes les communications étaient interrompues, tous les travailleurs étaient couchés à plat ventre dans les tranchées qui ont eu plusieurs brèches; et quand le gros du feu a cessé, je n'ai eu que le temps de revenir. Cependant, que tout ce tapage ne vous effraie pas! la campagne était jonchée de boulets, mais non pas de

1. Voir la *Revue* du 1er novembre.

2. L'abbé Profilet (né en 1824) était aumônier de la marine et embarqué sur le vaisseau le *Suffren*. Mis à la disposition du capitaine de vaisseau Rigault de Genouilly, commandant la batterie à gros calibre de la marine et tout le corps de débarquement fourni par les équipages, il resta onze mois dans l'ambulance des tranchées où passèrent presque tous les blessés.

cadavres. Sauf quelques batteries desservies par les vétérans de la marine russe, les artilleurs de Sébastopol tirent très mal. Les premiers jours du siège, ils mettaient de quinze à vingt hommes par jour hors de combat; maintenant, ils en mettent une trentaine, en sorte que chaque soldat français tué ou blessé leur coûte de cent-cinquante à deux cents coups de canon. La proportion augmentera quand on s'approchera et qu'on se montrera; car ils tirent à boulets, à obus et à bombes pour le moindre homme qu'ils aperçoivent dans la campagne.

Pendant que je commence ce journal du 17, l'armée de terre vient d'ouvrir son feu : ce sont des détonations de batterie qui surpassent tous les roulements du tonnerre; il semble que chaque volée doive détruire une ville. Déjà, il me semble que les batteries russes ne répondent plus. Dans une heure, nous allons appareiller pour aller, avec tous les vaisseaux anglo-français ensemble, bombarder les six forts qui défendent l'entrée du port de Sébastopol, pendant que l'armée de terre continuera d'ouvrir ses brèches, c'est-à-dire que, dans deux heures d'ici, ce seront quatre mille bouches à feu ou plutôt quatre mille gueules de siège, tant russes qu'anglo-françaises, qui tonneront à la fois; j'espère que demain je pourrai vous en donner des nouvelles et continuer mon épître-journal.

18 octobre 1854.

Cher ami,

Le fort Constantin a existé, les deux forts de la Quarantaine sont écroulés, le fort Alexandre se tait. Maintenant, les poudrières sautent, les maisons éclatent avec les obus; les ruines de Constantin fument encore et la ville n'est pas encore rendue. Nous avons été hier six heures au feu. Représentez-vous vingt bâtiments d'une centaine de canons, tirant à toute bordée et à toute volée sur les forts de l'entrée, envoyant à la fois chacun 1 800 livres de fer pendant cinq heures; la mer, d'abord agitée, calmée tout à coup par ces milliers de détonations, un nuage de fumée qui enveloppe tout, les ponts des bâtiments qui tremblent; puis l'embrasement des forts qui sautent et qui apparaissent à travers la fumée avec leurs

flammes et leurs ruines, et vous ne concevrez rien encore à ce que nous étions.

Les Anglais ont manqué leurs postes; il a fallu que la flotte française soutînt tout le feu des forts qu'ils devaient attaquer et qu'elle les démolît; ce qu'ayant vu, ils se sont retirés sans faire feu. Notre vaisseau s'est retiré le dernier au milieu des ténèbres de la nuit. Le feu a été si nourri que les Russes ne pouvaient que très peu riposter; ils tiraient très mal. Il a passé plus de deux cents boulets, bombes ou obus par-dessus notre mâture, je ne parle pas de ce qui est tombé à côté : dix ou quinze sont tombés dans la coque, sur le pont ou les gaillards sans blesser personne! Une bombe, tombée sur la dunette de la *Ville de Paris*, a fait sauter la dunette en tuant quelques officiers et contusionnant les autres, à commencer par l'amiral Hamelin. Le *Montebello* a aussi perdu de charmants officiers, entre autres un jeune de la Bourdonnaie (*sic*) qui a été coupé en deux par un boulet. Les vaisseaux qui ont le plus souffert ont eu de trente à quarante tant tués que blessés; je ne parle pas des *Napoléon*, *Charlemagne*, *Jean-Bart*, *Montebello*, dont je ne connais pas encore le chiffre. Le *Jupiter* est le seul qui ait eu la même chance que nous et cependant nous avons tiré près de neuf cents coups. Ce n'est qu'une première journée; demain, nous irons recommencer plus près.

P. S. — Vous devez savoir que les Russes ont coulé plus de la moitié de leurs vaisseaux à l'entrée de leur port, pour le rendre désormais imprenable par mer et inaccessible aux flottes ennemies.

Vaisseau l'*Alger*, 16 février 1855.

Cher ami,

Peut-être m'avez-vous cru tué ou noyé depuis longtemps; mais il n'en est rien; d'ailleurs, quand la chose arrivera, je ne vous laisserai pas longtemps attendre; et je me charge alors de vous en apporter aussitôt la nouvelle, de l'autre monde :

L'histoire nous apprend
Qu'entre amis ça se fait souvent.

Je suis donc bien portant, frais et gaillard, et puissiez-vous

être de même, mon cher Lemaître. C'est que, depuis que je vous ai écrit, je suis quelquefois retourné aux tranchées; ce n'était que pour voir les marins de l'*Alger* en passant et pour serrer la main au brave abbé Profilet, dont on vous aura redit la conduite admirable.

Je ne vous ai pas écrit depuis le mois de novembre[1], parce que je n'avais rien de bien glorieux à vous raconter. Des sorties insignifiantes, toujours repoussées, mais où l'on perd toujours quelques hommes; dix jours de froid intense, où il y a eu des centaines de pieds gelés; les fourrages manquant durant plusieurs jours pour la cavalerie; des milliers de matelots expédiés sur Constantinople; la capacité des généraux fortement mise en doute; une grande mortalité à mon bord, etc., et tous ces détails me semblaient décourageants à être racontés et j'évitais de les écrire. Cependant, je vous dirai mes impressions mûries, réfléchies, qui n'ont pas varié depuis trois mois. Peut-être même vous en ai-je déjà dit quelque chose et me répété-je, mais qu'importe?... Vous m'excuserez.

A priori, comme dirait un Sulpicien, l'expédition de Crimée, entreprise au temps et dans les circonstances où elle s'est faite, était un coup de hardiesse, que presque tous les généraux de l'expédition qualifiaient d'acte de folie et de démence. J'ai vu des généraux qui, *du troisième jour de la traversée* des troupes de Crimée, ne pouvaient croire et ne croyaient pas que ce fût là le but de l'expédition. Bref, le maréchal eut tous les bonheurs du monde les plus inespérés. Un débarquement magnifique; une victoire d'Alma incroyable, où les chefs n'ont été pour rien et où le simple soldat a tout fait; une panique des Russes qui nous épargna deux batailles sanglantes sur le Katcha et la Belbeck, dont le passage eût peut-être coûté un tiers de l'armée française, si toutefois elle l'eût passé. Puis on contourna la ville sans être attaqué ni inquiété, par des défilés étroits, où les hommes et les chevaux ne passaient qu'un à un. Enfin on trouva, au sud de la ville, la baie de Kamiech que l'armée et la marine ne soupçonnaient pas et sans laquelle l'armée n'eût jamais pu

1. Sa dernière lettre était datée du 18 octobre.

être approvisionnée, et sans laquelle elle fût dix fois morte de faim, ou plutôt, c'est peut-être cette baie magnifique et le campement inexpugnable, que l'armée venait de trouver, qui firent qu'on ne prit pas Sébastopol. Si, au lieu de trouver derrière eux les montagnes de Balaklava, les généraux eussent vu leurs derrières menacés, dès que les renforts ennemis viendraient, ils ne les eussent pas attendus; et, s'ils eussent vu les communications avec la marine difficiles ou interceptées, ils fussent, *dès le premier jour*, allés chercher leurs provisions dans Sébastopol. Alors la chose pouvait se faire (de l'aveu même des Russes), et l'entrée dans une ville, dont la moitié était sans défense, n'eût été qu'une grosse affaire de barricade; il fallait continuer comme on avait commencé, avec l'audace. Mais l'homme le plus audacieux, qui n'eût jamais eu la patience d'attendre un mois et qui n'eût pas reculé devant un sacrifice d'hommes (qui a été au fond le double ou le triple en détails sans aboutir à rien), le maréchal mourut, et ses successeurs héritèrent d'une position où ils n'étaient pas à la hauteur.

Dès lors, le gouvernement de l'armée, d'absolu, devint constitutionnel; il y eut trop de balance dans les pouvoirs. Le général Canrobert[1] n'eut plus l'autorité nécessaire sur l'armée anglaise, ni sur les généraux français, qu'il ne pouvait accorder entre eux et avec qui il traitait toujours en camarade. Il trancha trop tard entre l'artillerie et le génie qui perdirent en disputes les premiers jours (*les plus précieux*) où l'on arriva devant Sébastopol... Puis, les premiers travaux furent mal menés; on s'était trompé sur presque toutes les distances. Puis vinrent d'autres rivalités et d'autres jalousies entre l'artillerie de l'armée et l'artillerie de la marine, ce qui fit perdre tout le premier mois, pendant lequel les Russes se sont admirablement fortifiés, en donnant des leçons à notre génie et à notre artillerie. Et l'on se pressait d'autant moins qu'on était dans une bonne position, avec une bonne baie qui assurait l'approvisionnement, et les Russes se fortifiaient d'autant plus que les Français se pressaient d'autant moins.

1. Le général Canrobert, qui avait reçu le commandement en chef du maréchal de Saint-Arnaud, le 26 septembre 1854, demanda à l'Empereur d'en être relevé et fut remplacé, le 16 mai 1855, par le général Pélissier, gouverneur de l'Algérie.

Quant au combat naval du 17 octobre, où l'on disposa de moyens si immenses, il pouvait amener un grand résultat, au lieu qu'on a fait, ce jour-là, beaucoup de bruit pour peu de chose, parce que les vaisseaux sont allés au feu, sans qu'il n'y eût rien de concerté entre l'armée et la marine, et même sans qu'il n'y eût rien de bien concerté entre eux. L'amiral Hamelin a conduit son escadre au feu sans savoir ce que l'on voulait, uniquement parce que le général Canrobert le voulait; et le général voulait, disait-il, faire une démonstration! Or, s'exposer à tant de pertes, pour une démonstration, c'était ridicule! Si, au lieu d'une démonstration, on eût eu en vue une diversion, rien de plus logique et rien de plus heureux : l'armée de terre eût attaqué, de son côté, elle se fût, du moins, emparée des deux forts de la Quarantaine, que les canons de la flotte avait désarmés complètement. Mais, dès le commencement du combat, Canrobert et toute son armée se croisèrent les bras sur les collines, pour jouir du spectacle d'un combat naval, sans s'inquiéter de rien. Et cependant, ce jour-là, les Russes s'attendaient qu'on allait entrer à Sébastopol.

L'armée n'ayant pas donné, mais cependant le résultat ayant été plus beau qu'on aurait pu l'espérer, la marine devait revenir le lendemain à la charge pour achever ce qu'elle avait commencé, en se concertant toutefois avec l'armée; et le résultat eût été immense. Mais l'amiral était encore effrayé de la bombe qui avait fait sauter sa dunette en l'air. Les Anglais, qui n'avaient fait qu'apparaître au combat, refusaient de revenir à la charge; l'armée de terre ne paraissait pas prête pour un assaut et l'on s'en tint là. Et dès le lendemain, les Russes purent, sans être inquiétés, refaire et réarmer les batteries et élever des échafaudages, à l'entrée de leur rade, pour réparer les démolitions du grand fort Constantin, dont la plate-forme avait sauté en l'air, et dont un pan immense avait croulé. Et les échafaudages sont restés debout un mois et demi; et le fort a été réparé, du moins en apparence.

Cette démonstration a servi à prouver quelque chose, et, bien que tous les gens de métier ne paraissent pas de cet avis, les vrais marins, les véritables hommes de guerre sont persuadés, d'après cet essai, que la marine à vapeur eût suffi, à elle seule, pour entrer dans Sébastopol et le détruire avant que

les Russes eussent coulé leurs vaisseaux à l'entrée de leur rade. Sans doute, il eût fallu compter sur la perte de quelques navires; mais quand on en aurait encore perdu cinq, quelle économie d'hommes et d'argent n'eût-on pas faite?

Quant à la bataille d'Inkermann, c'est encore le simple soldat qui l'a gagnée, bien plus que les chefs, qui ont failli ce jour-là voir leur armée tournée par la gauche; et, quand on est sur le terrain et qu'on voit jusqu'où les Russes, sortis de la ville, étaient venus, on est épouvanté et l'on comprend que le sort de l'armée a tenu à bien peu de chose. Toutefois, mon cher ami, n'allez pas croire que je sois un pessimiste, ni un alarmiste, ni un critique chagrin, qui se permet de distribuer le blâme sur des matières qui, certes, ne sont pas les miennes. Mais il y a des faits qui crèvent les yeux. Le grand tort des chefs de l'armée, c'est d'avoir trompé le gouvernement et l'opinion en France, pendant trois mois, sur la situation et les espérances du siège de Sébastopol; si c'est parce que les généraux se trompaient eux-mêmes, alors il faut avouer qu'ils ne sont pas forts; car, ce qu'ils ne voyaient pas, de simples officiers, de simples soldats du génie et de l'artillerie le voyaient. Et l'Empereur a été obligé d'envoyer, en deux mois, deux aides de camp sur les lieux, pour savoir ce qu'il en était. Le dernier arrivé, le général Niel, semblait promettre l'assaut avant la fin de février; mais, quand il a eu à étudier la question et le terrain, il a compris que les opérations devaient commencer par la tour Malakoff, c'est-à-dire le point négligé jusqu'ici, puisqu'il est aux mains des Anglais, qui refusaient depuis longtemps de poursuivre les travaux de ce côté-là comme impossibles. Ils ne sont pas impossibles; ils sont reconnus, par le génie français, comme difficiles seulement. Mais, du haut du bastion Malakoff, on domine toute la ville, le port, les vaisseaux, et on prend en enfilade toutes les autres batteries russes; en sorte que le prendre, c'est à peu près prendre la ville.

Un autre plan, qui est très long à exécuter et qui demande le plus de troupes pour être défendu, est celui de l'investissement de la ville, que l'on a commencé depuis quelque temps. Il est possible qu'on l'approuve à Paris et qu'on le fasse exé-

cuter; mais j'en doute : je pense qu'on ne le mettra à exécution que si le premier ne réussit pas.

Et, après avoir pris toutes ces notes, le général Niel est reparti par le dernier courrier pour les Tuileries. Voici comment il résumait la situation, avec un homme haut placé, qui m'en fit part deux jours après : « Sébastopol est une place mal étudiée par nos officiers et à laquelle on a laissé le temps de changer de caractère. Telle qu'elle est connue, on peut suivre, pour la prendre, plusieurs plans, que je vais soumettre à l'Empereur, avec tous ceux des travaux russes et français; dès que l'Empereur se sera décidé pour l'un deux, je reviendrai. »

En même temps, il a donné ordre, en s'en allant, d'ouvrir le feu dès qu'on serait en mesure de livrer l'assaut de Malakoff, le plus tôt possible, coûte que coûte. Or, si les pluies ne surviennent pas pour interrompre et avarier les travaux de nouveau, ceux de Malakoff peuvent être achevés pour le 15 ou 20 mars, — ce que je n'espère pas, parce que le général n'est plus là pour les presser. Mes espérances les plus brillantes seraient pour la prise de la ville à la fin d'avril. Mais si on s'arrête au plan de l'investissement, nous y serons encore en juin; alors, il ne peut arriver qu'une catastrophe, parce qu'il est démontré qu'une armée ne peut pas camper pendant dix mois, dans un pays chaud, sur le même emplacement, sans avoir la peste. Or, ici, changer le campement, c'est lever le siège de la ville ; et si les camps sont déjà si infects en hiver, que sera-ce donc lorsque viendront les chaleurs? là, où des centaines de chevaux, des milliers de morts ont été enterrés à peine recouverts d'un peu de terre!...

Cependant, mon cher ami, encore une fois, ne me prenez pas pour un alarmiste. Quelque sérieuse que soit la position, quelque coûteuse qu'elle ait été, quelque inexpérimentés qu'aient paru ses chefs, il est un fait qui doit nous remplir d'espérance, un fait important, un fait rare, un fait unique je crois dans notre histoire, c'est celui d'une armée française de quatre-vingt mille hommes, qui a pu camper tout un hiver sous des tentes de toile, au milieu de la neige, au milieu de toutes les privations, *sans bois pour se chauffer et souvent sans le feu nécessaire pour cuire les aliments et faire la tisane aux*

malades, d'une armée, dis-je, qui, malgré toutes ses souffrances, a pu tenir bon à son poste, sans abandonner ses tranchées avariées, et sous le feu continu d'une place, qui lui mettait une vingtaine d'hommes hors de combat par jour. Le froid en mettait davantage, il est vrai; mais nos pertes sont insignifiantes en comparaison de l'effectif de l'armée et surtout en comparaison de celles des Anglais. Or, cette question n'est pas traitée dans les ouvrages de stratégie, parce que le fait passe pour impossible, et cependant il a été réalisé l'hiver.

C'était le fameux allié que les Russes attendaient pour leur venir en aide! et ils ne doutaient pas qu'il ne mît l'armée assiégeante à leur discrétion. Mais, au contraire, il leur a été plus nuisible qu'à nous; après un tel triomphe, il ne faut désespérer de rien. De pareils hommes sont capables de tout; ces vieux soldats d'Afrique ont montré à Alma et à Inkermann qu'il y avait plus d'intelligence de la guerre au bout de leurs baïonnettes qu'il n'en restait au fond du fourreau de l'épée de tous leurs généraux. Je n'en dirai pas autant des jeunes conscrits; mais les vieux Africains les formeront à leur école. Et puis, il vient d'arriver un homme, attendu ici comme le Messie, parce qu'il est le plus capable de tous nos généraux, c'est le général Pélissier. Il a déjà commencé à mettre bon ordre à tout. J'espère donc en la prise de Sébastopol, bien que ce ne soit pas un article de foi.

Quant à ma position, elle est toujours très bonne; les relations que j'ai avec mon commandant et les officiers, sont des plus douces et des plus aimables. J'espère beaucoup de mes hommes pour les Pâques. J'en ai perdu un bien grand nombre depuis deux mois du typhus, de la fièvre typhoïde et de la petite vérole. Quant aux pertes éprouvées jusqu'ici, d'après la descente en Crimée, d'après un calcul que j'ai fait avec un médecin en chef de l'armée d'Orient et des officiers supérieurs, d'après les ambulances que j'ai visitées et tous les malades que j'ai vu embarquer pour Constantinople, j'évalue à vingt mille hommes ceux qui ont été mis hors de combat, par les boulets ou les maladies. Sur ces vingt mille hommes, je compte dix mille morts; le reste est dans les hôpitaux de Constantinople, amputé ou malade; et, sur ce nombre, sont

pris sept cents pieds gelés. Quant aux Anglais, ils n'ont pas huit mille valides.

Mardi de Pâques, trois heures de l'après-midi (10 avril 1855).

Enfin, le feu est ouvert depuis hier [1] matin à cinq heures sur toute la ligne.

Les Russes, qui savent ordinairement ce que nous faisons, ne savaient pas cependant qu'on dût l'ouvrir si tôt. Ils n'auraient jamais pensé qu'on s'y fût préparé dans la nuit du dimanche au lundi de Pâques, par la nuit la plus mauvaise et la plus pluvieuse que l'on ait eue. La pluie n'a cessé qu'il y a environ deux heures; le temps a l'air de s'élever au beau; mais, en attendant, on a tiré dans les tranchées pleines d'eau et de boue; toutefois, les torrents de pluie n'ont pas éteint l'ardeur des assiégeants.

La première fois que l'on a ouvert le feu, nos batteries n'avaient pu tenir deux heures contre le feu des Russes. Pour cette fois, voilà bientôt deux jours qu'elles tiennent avec une impétuosité marquée sur la gauche. Déjà même, le feu du bastion du Mât est éteint. Depuis hier soir, les Russes ripostent peu; on se demande si ce n'est pas un piège pour nous attendre derrière une deuxième et une troisième ligne de batteries ou s'ils n'ont pas assez d'artilleurs pour desservir toutes leurs pièces... Le fait est qu'ayant été surpris, ils ont eu un retard de trente-sept minutes sur notre tir, ce qui est énorme, disent les gens du métier. Nos pertes d'hier sont insignifiantes; je ne connais pas celles d'aujourd'hui. Après dîner, j'irai trouver P. [2] qui est tout à l'ambulance de la tranchée, afin qu'il puisse dormir cette nuit pendant que je ferai son service. Les vaisseaux ne doivent pas donner. Nous sommes cependant le seul vaisseau de guerre à Kamiech; les autres se promènent devant la ville pour forcer les artilleurs des forts à rester à leurs pièces

1. Le bombardement, commencé le 9 avril 1855 et qui dura jusqu'au 19, devait laisser loin derrière lui la célèbre canonnade du 17 octobre précédent. Dans les deux partis, plus de 900 pièces entrèrent en action et tirèrent environ 89 000 coups du côté des Russes, 165 000 du côté des alliés, 6 000 Russes et 1 700 alliés furent ainsi mis hors de combat (C. Rousset, *la Guerre de Crimée*, t. II, pp. 133 et suivantes).

2. M. l'abbé Profilet.

et à ne pas desservir les batteries de défense. Il peut cependant se faire qu'ils envoient une ou deux bordées pour les astreindre à y rester, mais il n'y aura rien de sérieux de ce côté-là. Demain soir si le beau temps continue, et qu'on recule encore devant un assaut, une partie de l'armée opérera un mouvement tournant sur la Chernaya pour investir le nord de la ville; ce sera donc une bataille qui se livrera pendant le bombardement. Tout a l'air de se passer comme je l'ai annoncé il y a un mois. Si l'assaut eût pu se livrer sur Malakoff, ce serait beau; mais, de ce côté-là, c'est presque impossible, on n'y pense plus; et, sur la gauche les points que l'on enlèverait ne me paraissent pas avoir assez d'importance pour faire tous les sacrifices d'un assaut. Je crois que tout n'aboutira qu'à un investissement; le résultat sera beau si on peut le faire en un coup de main. On a des munitions pour pouvoir tirer huit jours comme hier et aujourd'hui. Il y a bien déjà quelques brèches, mais c'est ce qui est en arrière qu'on redoute parce qu'on ne le connaît pas.

Adieu, cher ami; priez pour nos blessés et nos mourants; je suis obligé de vous écrire au galop. — A bientôt.

Devant Sébastopol, à bord de l'*Alger*, 13 septembre 1855.

Mon bien cher ami,

Rendons grâces à Dieu... *Te Deum laudamus*! C'est bien le cas ou jamais... Enfin, nous y sommes. Après onze mois de siège, nous sommes à Sébastopol par un secours inespéré de la Providence qui, par un coup de vent inattendu, nous a ménagé une attaque par surprise : une surprise que l'indiscrétion des journaux de Paris semblait rendre impossible. Après onze mois de tranchées et de parallèles, ouvertes continuellement sous le feu de l'ennemi, on approche enfin de ses retranchements. On n'était plus qu'à trente mètres du fossé de Malakoff qu'on avait fini par reconnaître comme la clef de Sébastopol : mais si bien défendu que, pour l'enlever, il fallait la surprendre, comme l'a montré l'échec général qu'on a éprouvé devant tous les autres bastions à la minute où il n'y avait plus de surprise possible.

On avait espéré qu'en faisant une attaque brusque de

l'escadre à l'heure convenue avec l'assaut de l'armée de terre, on obtiendrait une diversion qui rendrait la surprise possible. Mais, malheureusement, ce plan, qui devait rester secret jusqu'au dernier moment, avait été annoncé par la presse de Paris quinze jours d'avance. Les Russes le connaissaient donc et se tenaient prêts à masser toutes leurs forces de défense quand ils apercevraient les déplacements de la flotte pour venir s'embosser devant Sébastopol, comme au 17 octobre précédent. En effet (le 7 septembre), la veille de l'attaque combinée qui devait commencer au petit jour, tous les vaisseaux à vapeur appareillèrent vers deux heures de l'après-midi pour venir mouiller dans la baie la plus proche de la ville afin d'être plus près de la rade pour s'y embosser avant le jour.

Mais voilà que tout à coup, au moment où elle faisait son appareillage, il s'élève un vent du nord si violent qu'il rendait tout embossage impossible; et l'escadre se retira dans la baie Streleska à un mille de Sébastopol pour y passer la nuit. A minuit, comme le vent renforçait encore, l'amiral fit prévenir le général en chef qu'on ne pouvait appareiller en cet état. Et cependant toute l'armée était déjà massée dans les tranchées en face des bastions de l'ennemi pour s'y élancer à la première aube. Mais avant l'aube, comme si tous les diables étaient déchaînés, le vent était encore plus impétueux et rendait l'attaque concertée impossible.

Ah! quel dur moment pour Pélissier!

Les Russes qui avaient aperçu les mouvemements de l'escadre dès la veille et se rendaient bien compte que l'attaque était pour le petit jour, avaient massé aussi toutes leurs forces en arrière de leurs bastions, mais surtout sur tout le chemin qui conduit à Malakoff.

Faute de pouvoir s'élancer immédiatement à l'assaut, nos batteries plus rapprochées continuent un combat plus formidable d'artillerie avec les Russes : on pouvait même lancer à la main des grenades dans Malakoff et nos boulets et nos obus, qui tombaient toute la matinée comme grêle au milieu des troupes massées et serrées en arrière de Malakoff, y faisaient un affreux carnage. Aussi, comme le vent qui empêchait la manœuvre de notre flotte régnait toujours, et que les Russes, se rendant compte de son inaction et partant, de celle de

l'armée assiégeante, croyant que d'après nos plans connus et dont nous donnions la preuve dès le matin, il n'y aurait pas d'assaut avant que le vent vînt à tomber, firent évacuer du chemin de Malakoff cette masse de défenseurs pour se mettre à l'abri. Mais Pélissier, voyant que leurs feux étaient déjà moins pressés, et ne pouvant se résoudre à laisser dans les tranchées toute l'armée qui s'y trouvait en haleine depuis la veille au soir et confiant dans la Providence, à l'heure de midi, au moment où les Russes, un peu rassurés, prenaient leur repas furtif dans leurs bastions, lança son 1er zouaves avec ses échelles dans Malakoff dont les défenseurs surpris ne les attendaient pas. On s'y bat avec un courage poussé jusqu'à la fureur. On s'empresse, tout en combattant, de hisser le drapeau français et, à ce signal, toute l'armée s'élance à l'assaut des autres bastions. Mais comme le signal du drapeau sur Malakoff ne permettait plus de surprise, nous fûmes repoussés partout avec grande perte de tous les autres bastions à la fois, de la Quarantaine, du bastion du Mât, du bastion Central, du Petit Redan, du Grand Redan.

Les secours arrivaient en masse à Malakoff pour le reprendre ; mais là, Mac-Mahon, en voyant ses meilleurs officiers tomber autour de lui, s'y battit jusqu'à neuf heures du soir pour s'y maintenir. Alors les Russes, ne pouvant plus le déloger, se retiraient, ayant bien l'espérance de le faire sauter. Mais Mac-Mahon qui s'en était douté, au milieu du combat, en voyant des hommes qui tombaient à droite et à gauche, avait fait faire comme une tranchée pour couper les fils de laiton qui aboutissaient à la poudrière afin de la faire sauter avec tous ses combattants qui se maintenaient dans Malakoff et de le reprendre. Les Russes avaient pris les mêmes précautions pour d'autres bastions, comme celui de la Quarantaine que j'ai vu sauter le lendemain. C'est ainsi que le général Mac-Mahon restait maître de Malakoff. Une fois maître de Malakoff on était maître de la vraie ville ; on dominait le port, la rade, l'arsenal : il suffisait de s'y maintenir.

Les Russes le sentaient si bien qu'ils évacuèrent la ville pendant la nuit, en traversant la rade pour se maintenir sur l'autre rive à l'abri de la citadelle que nous avions tournée, quand on était venu assiéger Sébastopol.

Enfin Malakoff pris, on pouvait se reposer un peu en sécurité pour la nuit.

On ensevelit ses morts. Mais la joie du triomphe faisait qu'on ressentait moins la douleur de la perte de ses meilleurs camarades et de ses meilleurs amis, comme si dans l'autre vie, ils devaient être heureux du triomphe de leur pays pour lequel ils avaient fait généreusement le sacrifice de leurs vies.

Le lendemain matin, fête de la Nativité de la Sainte Vierge que nous saluons et que nous invoquons dans notre liturgie comme la Reine de France, je célébrais la messe de meilleure heure à bord du vaisseau l'*Alger* pour tous nos morts qui étaient tombés dans le combat et en action de grâces, puis je m'empressais avec deux officiers du vaisseau d'essayer d'entrer dans Sébastopol.

Oh! quelle joie de bonheur je trouvai partout, joie qui transfigurait les physionomies, joie d'autant plus vive et enivrante que les souffrances et les craintes avaient duré plus longtemps en préparant les âmes au sacrifice de la vie. Et comme on serrait affectueusement la main de l'aumônier, en reconnaissant que c'était bien le bon Dieu qui nous avait aidés! Je leur rappelais que c'était pour la grande fête de la Sainte Vierge; et plusieurs (voire même des officiers) me disaient ou me montraient qu'ils portaient la médaille de la Sainte Vierge, que leurs mères ou leurs sœurs leur avaient donnée.

On laissait tout le monde libre de service aller à ses riques et périls dans Sébastopol, dont on ne tenait pourtant qu'une partie. Je me dirigeai, avec mes deux officiers, par l'entrée de la Quarantaine dont on ne connaissait pas encore la topographie. Nous eûmes la bonne chance de nous arrêter quelques instants dans la chapelle du cimetière. Et voilà qu'au moment où nous en sortions, à peine à deux cents mètres de nous, saute encore un bastion, celui de la Quarantaine, avec un poste important de nos soldats qu'on y avait placés pour le garder, et c'est par ce bastion que nous devions pénétrer en ville! Si nous ne nous étions pas arrêtés dans la chapelle du cimetière quelques minutes, nous aurions probablement sauté aussi.

Toutes les maisons de la ville avaient été abandonnées, et un grand nombre avaient un commencement d'incendie, que l'on éteignait à mesure que l'on entrait. De temps en temps,

de l'autre côté de la rade, les Russes nous envoyaient un boulet, quand ils apercevaient des visiteurs dans les rues qu'ils pouvaient enfiler. Nous descendîmes ainsi jusqu'au port, dans la galerie extérieure de la douane, qui est à l'entrée du port militaire, en face de la tour et du fort Nicolas qui défend l'autre rive et l'entrée du port, où aucun visiteur n'était encore parvenu, quand nous voyons une chaloupe russe se détacher du bas de la tour pour traverser la rade ; et voilà que, tout à coup, quand elle est à deux cents mètres du fort qui avait deux étages de canons, la tour saute en l'air. Nous, nous tombons instinctivement à plat ventre pour ne pas recevoir des éclats : et quand nous nous relevons, il n'y avait plus de tour et de fort dominant la rade, mais un immense tas de pierres, qui avaient écrasé deux navires de guerre mouillés devant la tour et dont on voyait encore émerger deux bouts de mâture. Et avec la tour était sauté aussi tout l'hôpital militaire qui y était attenant avec douze cents blessés russes !

Voilà, mon cher ami, ce que, le lendemain matin de la prise de Sébastopol, j'ai vu, de *mes yeux* vu. J'appris, quelques heures plus tard, que, dans la matinée, le général en chef russe avait fait demander à Pélissier de pouvoir venir enlever ses blessés de l'hôpital militaire. Mais, comme on ne connaissait pas le vrai motif de cette demande, il avait été répondu que les blessés russes seraient aussi bien soignés par les chirurgiens français que par les leurs. Et comme probablement les Russes ne voulaient pas nous laisser dans la partie de la ville qu'ils avaient abandonnée, la tour et le fort Nicolas qui dominaient la rade et son autre rive, ils avaient envoyé la chaloupe, que nous avions remarquée, pour mettre le feu aux poudres et faire sauter le fort et la tour Nicolas et leurs douze cents blessés. Le lendemain, ce sont les soldats du train de l'armée sarde, qui sont venus déblayer dans les ruines de l'hôpital, des centaines de cadavres. Certes, si on avait jamais commis, dans l'armée française, un pareil acte de barbarie, toute la presse du monde nous aurait flétris.

Après ce terrible spectacle, nous sortions de Sébastopol par la même porte où nous étions entrés ; mais, pendant les deux heures que nous y avions passées, le nombre des curieux et des visiteurs de toutes armes y affluait de tous les camps. Les

Anglais même avaient déjà mis un poste à la porte de la ville pour empêcher d'emporter aucun objet; et c'est en sortant que je me croisais avec le général en chef de l'armée sarde (de la Marmora), qui venait en curieux avec des aides de camp; et, en le saluant, il me vint à la mémoire l'idée subitement inspirée de lui dire : « Monsieur le général, c'est aujourd'hui la fête de la Superga[1] »! Il se détourna vivement; mais, comme je craignais d'avoir commis un impair, je m'esquivai dans la foule. Car si les rois de Sardaigne ont élevé cette belle église de la Superga à Turin, elle est comme un ex-voto de la délivrance de Turin le jour de la fête de la Nativité de la Sainte Vierge, comme nous avons pris Sébastopol pour le jour de la même fête, mais ce n'était pas à notre gloire...

Mais nous, mon cher ami, adressons à Dieu et à la Sainte Vierge de grandes actions de grâces, publiques et solennelles, pour nous avoir fait terminer par un triomphe ce dur et interminable siège de Sébastopol, qui nous faisait redouter un désastre.

Si toute l'armée ne doit pas être rapatriée en même temps, les vaisseaux rentreront les premiers en en ramenant une partie. Et alors, mon cher Adolphe, nous nous reverrons avec joie, et mon éloignement aura encore consolidé notre amitié. En attendant, continuez à prier pour celui que vous avez embarqué.

ABBÉ DEGERINE

1. La Superga : montagne et abbaye à 7 kilomètres nord-est de Turin; l'abbaye fut fondée par Victor-Amédée II qui devint roi de Savoie en 1720 en souvenir de la levée du siège de Turin par les Français commandés par le duc de la Feuillade en 1706. L'église est le lieu de sépulture des princes de la maison de Savoie.

LA NOUVELLE SERBIE

Péniblement, un ordre nouveau s'établit dans les Balkans. Le vieil occupant ne s'est pas retiré tout à fait, mais son recul paraît définitif.

La carte politique de la Péninsule est transformée. Les petits États que l'on considérait, il y a un an encore, comme des jouets entre les mains des grandes puissances, doivent être pris, désormais, au sérieux : ils ont montré leur vaillance et le moindre d'entre eux, hormis le Monténégro, va avoir presque trois fois la superficie de la Belgique et compter, pour l'instant, de 4 à 5 millions d'habitants. L'Europe qui, jusqu'au bout, avait voulu s'acquitter de son rôle de tutrice, a vu successivement ses efforts déjoués et ses résolutions toutes ou presque, méconnues. Après les mois passés à Londres en pénible tâtonnements, quelques jours à Bucarest ont suffi pour donner au Balkan son nouveau statut.

Il y a quelques mois encore, la Bulgarie était, des alliés, celui qui, de l'avis de tous, allait gagner la plus grande étendue de territoire. La Grèce et la Serbie se bornaient à demander que cette extension ne fût pas supérieure à ce qu'elles-mêmes devaient recevoir en commun. En Bulgarie, des cartes paraissaient indiquant comme pays à recouvrer les territoires du tsar Samuel ou de la paix de San Stéfano. On devait atteindre trois mers, posséder Salonique, toucher à l'Albanie,

occuper toute la moitié orientale de la Péninsule, et affirmer son hégémonie sur l'autre moitié. — La Bulgarie est aujourd'hui celui des États balkaniques dont la physionomie a été le moins modifiée. Au nord-est, elle est amputée d'un territoire en marge de la Dobrudža. Au sud, par contre, un nouveau bourrelet vient s'ajouter à l'ancienne Roumélie orientale. Cette seconde bande ne touche à la mer Égée que sur une centaine de kilomètres entre la Mesta et la Marica.

La Grèce double presque son territoire et, au nord, s'enfonce largement dans les Balkans. Disposée en cercle autour de la mer Égée, la nouvelle Grèce, avec la Crête, le Pirée, Salonique, les Iles, dominera le bassin oriental de la Méditerranée.

Sans avoir obtenu autant de territoires que son alliée, la Grèce, la Serbie prend une figure cependant tout aussi nouvelle. Que l'on imagine le royaume tel qu'il était hier, tournant sur l'ancienne frontière serbo-turque prise comme charnière et qu'on l'applique ainsi sur la Vieille-Serbie et sur la Macédoine, on obtiendra, grossière et un peu agrandie, l'image des récentes acquisitions serbes. La nouvelle Serbie ressemble à un grand rectangle, allongé dans le sens méridien par le milieu même de la Péninsule.

*
* *

Cette transformation du royaume est la suite d'un développement continu, annoncé par les Serbes dès les débuts mêmes de leur existence politique.

En 1815, la Serbie apparaît, petite principauté limitée au nord par le Danube et par la Save. Cette limite, depuis, n'a jamais varié. Une région accidentée, très boisée, encadrée par de grandes vallées, la Šumadja, sert de noyau au jeune État. Placé sur les confins de deux grands empires, celui d'Autriche-Hongrie au nord, celui de Turquie au sud, la Serbie ne songea pas à s'étendre vers le nord : non pas que le Danube et la Save constituassent de réels obstacles à franchir ou que l'empire du nord fût tenu pour plus redoutable que celui du sud, mais au nord les Serbes étaient moins

nombreux, et il y avait là pour eux une terre d'asile dans les moments de détresse. Au sud, au contraire, c'était l'ennemi séculaire et aussi la masse des frères de même race, de même langue, c'était le pays des grands souvenirs historiques, vers lequel menait la large vallée de la Morava, prolongement direct de la vallée du Vardar; c'était de ce côté enfin qu'il fallait se diriger si l'on voulait un jour déboucher sur la mer.

En 1833, le prince Miloš, à force d'habileté et de tenacité, réussit à obtenir de la Porte la réunion des six districts appartenant aux Serbes lorsque fut signée la paix de Bucarest. La Serbie trouve alors, à l'ouest et à l'est, des limites qui vont désormais rester fixes. A l'ouest, par l'annexion des pays de Jadar et de Radževina, la large Drina aux eaux claires et rapides, devient une frontière permanente; à l'est, le bas Timok et la haute chaîne de la Stara Planina jusqu'au mont Saint-Nicolas constituent également une limite stable. Au sud, les pays de Kruševac et d'Alexinac, petits bassins de la Morava de l'Ouest et de la grande Morava, en venant s'adjoindre à l'ancienne Serbie, représentent une première étape dans le mouvement continu d'expansion vers le sud.

La Serbie, de 1833 à 1878, a la forme d'un large rectangle dont la grande dimension est perpendiculaire à la direction méridienne, c'est-à-dire à celle d'aujourd'hui. En 1878, la Serbie s'agrandit uniquement vers le sud. Le Congrès de Berlin lui attribue les districts de Pirot, Niš, Leskovac et Vranje. L'importance du grand chemin qu'est la vallée de la Morava, sur laquelle se greffe celle de la Nišava, s'accuse de plus en plus.

En 1912-1913, d'un seul coup, le Sandžak de Novi-Pazar, la Vieille-Serbie, et toute la Macédoine occidentale sont réunis à la Serbie d'hier.

Cette progression vers le sud, dont les étapes s'échelonnent sur tout un siècle, présente ainsi une continuité remarquable. Et cependant, pour réaliser une telle œuvre, peu de peuples furent mis à si dure épreuve. Pour s'émanciper, Grecs et Bulgares bénéficièrent tour à tour des secours de l'Europe, alors que, de 1804 à 1812, les paysans de Kara-Georges menèrent seuls la lutte contre les grandes armées du sultan, armés de

canons de bois, mendiant les munitions à l'Autriche, l'argent à la Russie, menacés de famine, suspects à tous, au tsar comme à Napoléon. Un des meilleurs historiens serbes d'aujourd'hui, M. Gavrilović, actuellement ministre de Serbie à Cetinje, vient de conter les difficultés sans nombre que rencontra Miloš pour obtenir enfin de la Porte, en 1833, la reconnaissance d'engagements antérieurs. En 1878, après une double guerre, comme en 1912-1913, ce n'est pas seulement avec la Porte que la Serbie doit lutter. L'Autriche lui dit qu'à l'ouest elle n'a rien à espérer, non seulement au delà de la Drina, mais aussi pour cette partie de l'empire turc qui, vers le sud, va jusqu'au Kopaonik; à l'est, c'est la Russie qui, toujours fidèle au plan combiné entre Catherine et Joseph II, abandonne les Serbes à leur sort, car son souci est de faire la place la plus grande possible aux Bulgares. Elle réclame pour eux Pirot et même Niš et Vranje; alors, ces lieux sont dits « bulgares » tout comme, hier encore, on le disait de la Macédoine. Il faut l'habileté de J. Ristić, le délégué serbe au Congrès de Berlin, pour obtenir une nouvelle extension des frontières de son pays vers le sud : encore doit-il subir les exigences économiques de l'Autriche et lutter contre les résistances des Turcs, soutenus par l'Angleterre. L'appui de la France, représentée par Waddington, fut alors précieux pour lui : « Si mes faibles tentatives procurent quelques avantages à la Serbie, celle-ci les devra au noble appui que la France a toujours, et dans cette circonstance également, prêté à mon pays [1]. »

Les faits sont trop récents encore pour qu'on ait oublié déjà les énormes efforts que dut s'imposer la Serbie au cours des deux dernières campagnes. C'est d'abord, sous la menace incessante d'une intervention autrichienne, la lutte contre les troupes turques, plus fortes numériquement et, souvent, beaucoup mieux entraînées; c'est la marche en plein hiver, à travers les Alpes d'Albanie, jusqu'à l'Adriatique; ce sont les renforts, obligés de contourner la Péninsule pour gagner Scutari, ou connaissant toutes les rigueurs du froid pour monter

1. Lettre de J. Ristić, en date du 21 juin 1878 (a. st.), publiée par le Dr Vl. Georgévitch : *la Serbie au Congrès de Berlin* (extrait de la *Revue d'histoire diplomatique*, 1891). La circonstance dont il s'agit se rapporte au règlement du sort des Israélites

ensuite à l'assaut d'Andrinople, ce sont surtout, plus douloureuses que tout le reste, les renonciations successives, Albanie, Scutari, les menaces d'encerclement, d'étouffement devant les prétentions de la Bulgarie, la nécessité d'une seconde guerre, cette fois contre l'alliée de la veille, guerre plus rude, plus sauvagement meurtrière que la première, c'est enfin l'évanouissement des rêves panslavistes devant la froideur d'une Russie persistant à oublier les torts des Bulgares, et, pour gagner leurs sympathies, prête à sacrifier les plus chers intérêts des Serbes.

Lors de ses successives extensions, la Serbie a toujours obéi à un désir d'affranchissement beaucoup plus qu'à des ambitions de conquête territoriale. Les hommes de Šumadja, devenus libres, voulurent libérer à leur tour leurs frères de race et de sang demeurés sous le joug turc. Ce désir était rendu d'autant plus vif qu'à chaque instant, des *uskoks*, à la recherche d'un asile, « sautaient » la frontière, seuls ou avec leurs familles, pour s'établir en pays libre. Fréquemment des soulèvements éclataient sur la frontière même. Dans la conscience du peuple enfin, entretenus par l'église et surtout par les vieilles chansons nationales, vivaient étonnamment jeunes et vigoureux les souvenirs de la gloire passée. Les noms de Kossovo, Novi-Pazar, Dečani, Ipek, Prizren, Skoplje, Prilep, eurent toujours une force insoupçonnée sur l'âme serbe; ils exerçaient sur elle comme une action fascinatrice et la marche vers le sud fut entreprise autant pour libérer ces lieux saints de l'histoire nationale que pour émanciper les frères de même race restés sur le sol turc.

Les chefs serbes, chefs toujours nationaux, partagèrent en toute circonstance les sentiments et les aspirations de l'âme populaire. La correspondance du roi Milan avec son ministre Ristić est des plus significatives à cet égard. L'on sait, d'autre part, comment la Serbie travailla à l'émancipation bulgare. Mais surtout les conceptions du prince Michel qui tenta avant l'heure la réalisation d'une confédération balkanique avec un programme tout idéaliste, ne jettent-elles pas un jour singulier sur les tendances de l'âme serbe?

A la libération des chrétiens slaves des Balkans s'associait le désir de rejoindre les frères Monténégrins qui, sur leurs

rochers, seuls avaient pu se garder de la domination musulmane. Uniques représentants libres de toute la nation serbe, Serbes et Monténégrins, les uns au nord-est, les autres au sud-ouest, s'efforcèrent toujours de joindre leurs forces pour collaborer à l'œuvre d'affranchissement et d'union de tous ceux de leur race. Kara-Georges, à deux reprises, s'avance jusque vers Sjenica pour tendre la main aux troupes monténégrines, mais la cavalerie turque brise son élan sur les hauts plateaux herbeux du Sandžak. En 1877, le même effort se reproduit encore : deux colonnes opèrent à la fois, l'une dans la direction de Iavor, l'autre vers Novi-Pazar, mais sans plus de succès.

A partir de cette date se superpose à l'idée nationale un autre principe d'action : la Serbie doit chercher tout d'abord à assurer son existence propre, car elle se sent menacée d'étouffement. L'Autriche, s'est avisée qu'il y avait danger pour elle-même si les deux États serbes venaient à se fondre : le chemin vers le sud serait coupé, qu'elle considère, depuis Sadowa, comme son unique voie d'expansion. Elle met donc son veto sur le Sandžak comme elle vient de le faire pour la Bosnie. Pour parer aux surprises, ses troupes tiendront garnison dans ce pays qui doit être désormais comme une cloison étanche entre les deux États serbes. Bien mieux, il y a là pour elle plus qu'une simple garantie; c'est le prélude de l'encerclement économique et politique qu'elle médite pour mettre les Serbes à sa merci. L'influence de Vienne à Belgrade au temps du roi Milan équivaut à une tutelle. Vers 1884, 78 p. 100 des exportations serbes vont en Autriche et 90 p. 100 des importations en proviennent. C'est le temps où pour un simple prétexte ou même sans prétexte, la frontière se ferme soudain, quand il faut briser chez les Serbes toute velléité de résistance. Une tentative de rapprochement économique de la Serbie avec la Bulgarie déchaîne en 1906 une véritable guerre douanière entre le grand empire et son petit voisin. Cette guerre se prolonge presque sans trêve jusqu'en 1910. La Serbie, finalement, croit avoir triomphé[1]. Elle est parvenue à diriger ses produits vers de nouveaux

1. Cf. G. Gravier, *l'Émancipation économique de la Serbie* (Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Paris, juin 1911).

marchés. Ses grains empruntent la voie du Danube. Son bétail gagne Salonique, à destination de l'Italie, de l'Égypte, de Malte, de la Grèce. Ce qui ne peut être exporté sur pied est abattu, découpé, puis vendu au dehors. L'Autriche, la première, demande la reprise des relations normales : elle signe avec la Serbie, le 14 juillet 1910, un traité de commerce basé pour la première fois sur le principe d'égalité.

Cependant, à Belgrade, l'on ne tarde pas bientôt à se rendre compte que la solution si péniblement trouvée n'est encore ni très sûre, ni très avantageuse. Les marchandises embarquées sur le Danube sont obligées de décrire un immense détour pour gagner les grands marchés du nord-ouest de l'Europe. De même, le bétail, avant d'atteindre l'Italie, doit traverser la Turquie, foyer d'épizooties endémiques, être chargé à Salonique, port mal outillé pour ce trafic, et contourner la Grèce, sous un ciel très chaud, pour atteindre enfin, affaibli, amaigri, les points de destination. Il y avait en outre l'incertitude de la route : les attentats des bandes le long de la voie ferrée, à un moment le soulèvement albanais, puis la guerre italo-turque qui arrêta presque complètement les transports par mer. Entre temps, l'Autriche avait repris, plus vigoureusement que jamais, ses tentatives d'isolement à l'égard de la Serbie. Après l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine, le baron d'Ærenthal prononce devant les Délégations son fameux discours sur la politique des chemins de fer dans la Péninsule. Il obtient du gouvernement ottoman l'autorisation de procéder à l'étude du tracé Uvać-Mitrovića : le chemin de fer du Sandžak, étudié déjà en 1870-1871, redevient d'actualité. Par contre, tout est employé pour retarder l'exécution de la ligne Danube-Adriatique, compensation promise à la Serbie pour lui arracher son consentement à l'annexion de la Bosnie. L'été dernier, le danger apparaît beaucoup plus menaçant encore, lorsque le comte Berchtold lance son projet de décentralisation de la Turquie, projet tendant à la formation d'une grande Albanie autonome, entre la mer et la frontière méridionale de la Serbie d'hier. Et lorsque la première guerre balkanique eut anéanti toutes les prévisions autrichiennes, l'appui accordé par elle aux prétentions démesurées de la Bulgarie ne s'inspirait-il pas toujours très visiblement de la même idée : encercler la Serbie

entre l'Autriche au nord, l'Albanie à l'ouest, tandis qu'à l'est et au sud une Bulgarie hostile la séparerait de la Grèce tout en rejoignant l'Albanie? Une telle persistance dans les desseins, la maladresse des procédés, les mesures vexatoires à l'égard des Serbes de Serbie, le régime d'arbitraire et souvent de terreur pesant sur les Slaves, ses sujets, ont fait que l'Autriche est devenue pour les Serbes le véritable ennemi, celui qui sans cesse menace leur indépendance. Depuis longtemps par contre, le peuple ne considérait plus les Turcs comme voisins dangereux, il leur gardait même un reste de vieille estime, et il serait faux de croire qu'il y eût chez lui une réelle animosité contre ses adversaires de la première guerre.

Lorsque, à l'automne dernier, la Serbie engagea la lutte contre la Turquie, elle reprenait sans doute l'ancienne tradition léguée par l'ancêtre Kara-Georges : c'était l'achèvement de la croisade libératrice commencée un siècle auparavant. En réalité, ce dessein en recouvrait un autre, plus impérieux que le premier : avant de vouloir libérer les autres, il fallait songer à vivre soi-même. La Serbie avait à rompre le mur que l'on tentait de dresser autour d'elle, elle voulait à tout prix s'ouvrir une issue sur la mer. Déjà, en 1878, timidement, la question d'un accès à la côte avait été envisagée [1], mais elle n'insista pas, car la nécessité ne s'en faisait pas encore suffisamment sentir; d'ailleurs la victoire n'avait pas été assez décisive pour que pareille prétention eût chance d'être écoutée.

Aujourd'hui, après la double guerre qui l'a obligée à conquérir une seconde fois ce qu'elle avait déjà payé de son sang, la Serbie a-t-elle atteint son double but? A-t-elle affranchi ceux des siens restés sur le sol turc? A-t-elle gagné la mer ou obtenu des débouchés lui garantissant dans l'avenir son libre développement intérieur?

1. L'envoyé spécial de la Serbie à Saint-Pétersbourg, Milossav Protić, écrit à son gouvernement, le 2 mars 1878 (a. st.) : « Examinant aussi combien est difficile et dommageable à tous égards pour la Serbie son manque de débouché sur la mer, il (Jomini) me répond : « Et que manque-t-il donc à la Suisse qui, elle aussi, n'a pas d'accès à la mer? » J. Ristić, *Histoire diplomatique de la Serbie*, t. II, p. 126.

*
* *

L'œuvre de libération est accomplie. Les populations serbes des hauts plateaux du Sandžak, des plaines de Kossovo, de Métohia, de Kumanovo, de Skoplje, du Haut-Vardar, du pays de Tikveš, d'un seul coup, voient se réaliser le vieux rêve de la race. Toute l'ancienne Raška, toutes les vieilles capitales, tous les grands sanctuaires sont retrouvés et définitivement réunis. L'élan a été tel que l'étendue du pays affranchi l'emporte, et de beaucoup, sur ce que si péniblement on avait pu obtenir, et en 1815, et en 1833, et en 1878. Les nouvelles frontières embrassent, outre tous les Serbes de Vieille-Serbie, une grande partie des Slaves de Macédoine, objet des plus ardentes compétitions.

En signant la paix de Bucarest, les Bulgares ont en effet reconnu aux Serbes toute la zone contestée de Macédoine. Non seulement Veles, Ohrid (Ochrida), Bitolj, (Monastir), deviennent serbes, mais même Kočane, Štip, Radovište, sur la rive gauche du Vardar. Les Bulgares, sans doute, ne cèdent que parce qu'ils y sont contraints cette Macédoine qu'hier encore ils revendiquaient comme leur : ils s'étaient habitués à l'idée qu'elle devait leur revenir toute, ils avaient presque réussi à en convaincre l'Europe. Aussi n'y a-t-il pas lieu de s'étonner des menaces de revanche à demi voilées que contient la proclamation de leur tsar à ses troupes. Il ne faut pas davantage se laisser émouvoir par les tentatives d'intimidation de la presse viennoise, qui montre 200 000 réfugiés formant des bandes pour terroriser à nouveau la Macédoine. La rancune bulgare pourra être durable, elle ne saurait cependant se traduire en actes avant longtemps. La Bulgarie aura mieux à faire : le crédit dont les agitateurs macédoniens avaient joui jusqu'ici à Sofia aura sans doute considérablement baissé après les derniers événements. Lorsque l'occasion d'agir se présentera, si elle se présente, il sera probablement déjà trop tard, car le temps, très vite, aura fait son œuvre. Ces frontières taillées dans la masse des Slaves de Macédoine seront devenues les limites de groupements nationaux distincts.

L'acharnement déployé dans la dernière guerre est le plus sûr indice de l'importance qui s'attache à la nouvelle délimitation ; de part et d'autre on savait qu'elle ne serait plus temporaire, à la différence de celles qui l'avaient précédée. Il va être facile de voir combien ces populations dites bulgares ou bulgarisantes ont vécu jusqu'à ce jour éloignées de toute conscience nationale. Tous ceux qui sont allés en Macédoine, les Serbes les premiers, reviennent amèrement déçus par ces Slaves qu'ils imaginaient braves, chevaleresques, tout remplis d'idéal : ils n'ont vu que de pauvres êtres tremblants, sans dignité morale, sans fermeté de caractère. Ces populations se rallient d'instinct à ceux qui leur assurent un régime durable d'ordre et de paix. Déjà à Veles, Kavadar, Bitolj, etc., ils ont abandonné en masse l'exarchisme. Les évêques et prêtres qui, compromis par la propagande, se sont refusés à passer au patriarcat, ont quitté le pays. Certaines mesures très habiles du gouvernement serbe préviennent tout essai d'opposition chez la minorité intéressée à tenter une résistance. Il a été en effet décidé que tous les Macédoniens appointés jusqu'ici par l'État bulgare en qualité de fonctionnaires : prêtres, professeurs, instituteurs, officiers, etc., pourraient s'ils le voulaient l'être, au même titre par le gouvernement serbe ; leurs années de service antérieures leur seraient comptées. Quelques bombes éclatent encore, quelques meurtres seront commis, mais, dès maintenant, l'assimilation des Slaves de Macédoine va se poursuivre très rapidement et sans réelles difficultés : l'étroite parenté de la race, de la langue, des coutumes, la communauté des souvenirs et des traditions, auront vite fait de façonner la même âme commune à cette population nationalement amorphe.

Les Bulgares ont le sentiment si net du danger que courent leurs « nationaux » de Macédoine qu'au risque de contredire leurs récentes affirmations, ils ont insisté à Bucarest afin d'obtenir pour ceux-ci des garanties analogues à celles qui étaient reconnues aux églises et aux écoles roumaines. Voyant que leurs propositions n'avaient pas chance d'être adoptées, ils ont lancé l'idée d'une conversion en masse des exarchistes au catholicisme, afin de les placer sous un protectorat étranger. Sauvegarder ainsi l'existence « nationale » des Bulgares de

Macédoine, n'est-ce pas reconnaître que cette existence est bien fragile?

Au reste, le précédent est là. En 1878, la dispute fut très âpre pour un territoire désigné, lui aussi, comme « bulgare », mais en réalité habité par une population aussi serbe que bulgare. Par sa population, la Macédoine actuelle semble bien être d'ailleurs, pour une grande partie, le prolongement de cette zone qui, au nord, commence dans la région de Vidin pour s'allonger vers le sud entre Timok et Isker, englobant les pays de Pirot, de Sofia, toute la région montagneuse entre Vranje et Kustendil, et pour se poursuivre en Macédoine jusqu'au Vardar. C'est là le pays « chope », qui marque la transition, de l'ouest à l'est, d'une population de moins en moins serbe vers une autre de plus en plus bulgare : en 1878 encore, l'ancien pachalik de Bulgarie arrivait jusque-là; ce nom de « bulgare » avait une valeur purement administrative et s'appliquait à tous les Slaves qui Serbes, Chopes ou Bulgares, habitaient dans cette direction en dehors des frontières de la Serbie d'alors. C'est en invoquant cette désignation dépourvue de véritable valeur ethnique que les Russes, en 1878, employèrent tous leurs efforts pour empêcher l'annexion à la Serbie, non seulement des districts de Trn, de Breznik, mais aussi de ceux de Pirot, Vranje, Leskovac et même Niš. Ce fut en vain : la ligne frontière traversa de part en part le pays « chope ». Trente-cinq ans se sont à peine écoulés, c'est-à-dire l'espace d'une génération, et l'œuvre d'assimilation est achevée. Les gens de Pirot, par exemple, aiment à rappeler comment un des leurs, traité de « bulgare » en public, se jugea si gravement outragé qu'il provoqua presque une émeute dans la petite ville. Lorsque, au début de la seconde guerre, le premier convoi de prisonniers bulgares défila dans les rues de Belgrade, en tête s'avançait un petit sergent serbe grimpé sur un cheval amaigri, il portait la jumelle et le sabre que le colonel bulgare, capturé par lui, lui avait donnés pour reconnaître sa bravoure. Derrière lui, suivait le troupeau des captifs, six par six, encadrés par des paysans armés de fusils. Le petit sergent était de la région de Vranje, c'était un « chope » de Serbie, et les Bulgares appartenaient à la division du Rilo, c'étaient des « chopes » de Bulgarie!

En libérant leurs frères de Vieille-Serbie, ainsi que ces Slaves de Macédoine appelés à être de vrais Serbes demain, les Serbes ont englobé, en même temps, dans leurs nouvelles frontières un nombre considérable d'Albanais. Ce sont les seuls allogènes qui peut-être opposeront une résistance à la nouvelle domination. En dehors d'eux, il n'y aura guère que quelques petits groupes d'Aroumains, population calme, laborieuse, et un îlot de colonisation turque sur la rive gauche du Vardar, dans la région de Veles : les familles turques, habitant les villes depuis plusieurs mois déjà, émigrent en assez grand nombre en Asie Mineure.

Le recensement de la population s'achève dans les nouveaux territoires. On saura bientôt, avec une certitude approchée, le nombre des nouveaux sujets albanais. Jusqu'alors, toutes les évaluations qui avaient pu en être faites étaient plus ou moins arbitraires. L'on connaissait par contre avec assez d'exactitude le chiffre des familles serbes demeurées dans ces régions [1]. Dès à présent, il apparaît comme certain que le nombre des Albanais sera très sensiblement supérieur à celui des Serbes dans les pays de Kossovo, du Haut-Vardar, et tout particulièrement de Métohia. Il n'y a rien là qui doive surprendre, encore moins inquiéter : l'on sait trop bien aujourd'hui [2] à quelle action d'islamisation et d'albanisation intense ont été soumises les anciennes populations serbes, déjà si éclaircies par les départs, individuels ou collectifs. En retour, il n'est pas hasardeux de prévoir que mainte famille, maint village ayant conservé le souvenir du passé reviendra de soi-même à la religion, à la langue des ancêtres, reprendra les vieilles marques nationales, au contact de ceux qui en font revivre les gloires disparues. Les conversions se multiplient dans la région d'Ipek soumise aux Monténégrins. Dans le district de Jostivar, à la source du Vardar, le village de Ravan vient tout entier d'abandonner l'islam. Repassant au mois de juin dernier par des pays où lors d'un premier voyage je n'avais pas entendu un mot de serbe, je remarquai cette fois qu'ils étaient

1. Cf. *Revue de Paris*, 1er novembre 1911, *la Vieille Serbie et les Albanais*.

2. Cf. Iov. Tomitch, *les Albanais en Vieille Serbie et dans le Sandjak de Novi-Bazar* (Hachette 1913).

déjà rares les Albanais ne connaissant pas quelques expressions de cette langue. Comment croire d'ailleurs à une résistance de la part de ces gens parmi lesquels, quelques mois plus tôt, on ne me laissait circuler qu'encadré de dix ou douze gendarmes turcs, alors qu'aujourd'hui on peut se passer facilement de la moindre escorte? Jamais jusqu'ici, chez les Albanais de Métohia on ne se souvient d'avoir vu autant de champs ensemencés que cette année. Un des Albanais qui, en novembre, se plaignait à moi qu'un de ses chevaux eut été réquisitionné par les Serbes, me déclarait quelques mois plus tard qu'il ne songeait plus à rien réclamer, tant il était content du nouvel état de choses, et il consentit sans difficulté à ce que mon compagnon de route le photographiât, lui et toute sa famille, les femmes y compris. Enfin, au cours de la lutte avec les Bulgares, les Albanais des villes, tout comme ceux des campagnes, se présentèrent d'eux-mêmes, en grand nombre [1], comme volontaires. Ceux venus de Prizrend se distinguèrent dans les combats auprès de Krivolak. Ils se battirent avec acharnement : il en resta presque la moitié sur le champ de bataille.

Les Serbes ne semblent donc pas avoir à redouter leurs nouveaux sujets albanais. Cependant, en présence des événements actuels, on est en droit de se demander si le voisinage d'une Albanie indépendante ou autonome ne va pas influer sur le loyalisme des Albanais de Serbie. Tant que se maintiendra le crédit dont jouissent certains chefs, tels que Hassan-bey à Priština, Riza-bey et Baïram-Tsour à Djakovo, et surtout Issa Boljetinac à Mitrovica, il est à craindre que dans ces régions ne se produise encore une certaine fermentation : l'on sait, par exemple, que des Albanais de la vallée du Lab et de la Drenica, obéissant à des émissaires d'Issa, ont passé la nouvelle frontière pour rejoindre leur chef et prendre part à l'attaque de Dibra. Il ne s'est manifesté pourtant, dans les nouvelles provinces, aucun signe de soulèvement, en dépit des nouvelles de Vienne; seuls, quelques départs isolés ont été remarqués et, à l'extrême frontière, quelques villages albanais

1. Il y en eut plus de 3000 pour participer à la lutte, ainsi que le déclarait récemment le ministre de Serbie à Vienne, dans un interwiew à la *Neue Freie Presse*.

au voisinage de Prizen, avec le pays de Gord, tous pays peuplés de musulmans de langue serbe, se sont joints aux assaillants. Le déploiement des forces serbes et leur rapidité d'action d'une part, de l'autre l'écrasement ou le refoulement des assaillants précipiteront peut-être encore l'acceptation définitive du régime actuel en achevant de jeter un discrédit complet sur l'Albanie voisine. D'ailleurs, en désarmant les populations, les Serbes ont pris une précaution qui est pour eux une des meilleures garanties de l'état de paix. Instruits déjà par l'expérience de 1878, ils n'ont usé de rigueur que là où il le fallait et se sont partout efforcés de prouver leur désir de justice. Ainsi ils éviteront l'émigration, ils s'épargneront les rancunes qui ont suivi l'annexion du bassin de la Toplica en 1878; ils gagneront de plus en plus ces populations albanaises qui ont le sentiment de l'équité très développé, et qu'ont vivement frappées les victoires des armées serbes en ces trois campagnes successives. Ce serait une erreur cependant que d'imposer une assimilation précipitée. L'évolution doit se faire d'elle-même, elle a toutes chances de se produire : la brusquer serait la compromettre, pour longtemps peut-être.

L'annexion des nouveaux territoires en même temps qu'elle consacre la réunion définitive de tous les frères qui vivaient en Turquie donne aussi complète satisfaction au sentiment national. Les deux terres serbes, asiles de liberté, se rejoignent désormais en dépit des efforts de l'Autriche. Monténégro et Serbie soudent leurs frontières. Le « détroit de terre politique » qu'était le Sandžak de Novi-Pazar n'existe plus.

Entre la Serbie et le Monténégro, il n'y aura pas qu'un simple voisinage politique. Il faut se rappeler la tenacité employée par l'Autriche pour maintenir une séparation territoriale entre les deux petits États, pour créer des sujets de discorde, de haine même, entre les deux dynasties, entre les deux peuples. Ce que jusqu'ici l'Autriche a paru tant redouter, va-t-il donc se produire? Le couloir par lequel elle comptait descendre vers Salonique, est fermé, et surtout il se crée un centre puissant d'attraction pour tous ses Slaves du sud, mécontents, sacrifiés, baillonnés. Deux populations de même race prennent contact. Les différences dues à l'altitude, à la situa-

tion et à la nature des pays n'ont pas altéré le sens de l'unité d'origine chez les Serbes et les Monténégrins. Pour un très grand nombre, les Serbes de Serbie sont issus d'ancêtres descendus naguère, il y a un siècle ou deux tout au plus, de la Montagne Noire. Serbes et Monténégrins ont chanté et chantent toujours les mêmes prouesses, les mêmes preux. Les uns et les autres ont combattu pour la même cause, contre le même ennemi. Les voilà qui cette fois enfin se sont rejoints à Plevlje, à Sjenica, à Ipek, à Djakovo. A Scutari, les Serbes versèrent leur sang pour les Monténégrins; sur la Bregalnica, ceux-ci accoururent au pas de charge renforcer les lignes serbes. Dans cette race où l'on devient frères par l'échange de quelques gouttes de sang, on devine l'union que peut créer pareille fraternité dans la lutte. Aussi ne faut-il pas accorder un trop grand crédit aux bruits de désaccord, nés ou exagérés le plus souvent à Vienne, à l'occasion de la délimitation entre les deux États. Brouilles, chicanes à venir ne sauraient plus être que questions dynastiques, personnelles, toutes de surface. A la Skupština serbe, M. Marinković, dans sa réponse à l'exposé de M. Pachitch, s'est fait l'interprète fidèle des sentiments de toute la nation lorsqu'il a déclaré : « Je trouve injustifiée l'expression de frontière, à laquelle a recouru M. le Président du Conseil lorsqu'il s'est agi du Monténégro : c'est bien plutôt limites administratives qu'il eût fallu dire. » Déjà, avec insistance, des bruits ont circulé lors du long séjour fait à Belgrade par le ministre des Finances monténégrin à la veille de la seconde guerre. L'on ne parlait de rien moins que de ministère commun, d'union douanière et économique entre les deux États, préludes d'une fusion imminente. Quoi qu'il advienne, Serbes et Monténégrins constituent maintenant un même groupe que plus rien d'étranger ne sépare, il existe désormais un bloc serbe qu'aucune force n'apparaît actuellement capable de dissocier. Et si l'on consulte l'histoire, si l'on se reporte aux temps où la race serbe se présentait avec les premières traces d'organition politique, ne retrouve-t-on pas dans la Zeta, l'État de la côte, et au nord dans la Raška, l'État de l'intérieur, avec pour centre la cuvette de Novi-Pazar, le Monténégro et la Serbie d'aujourd'hui? leur union sous un sceptre commun

n'a-t-elle pas été le point de départ du grand empire serbe du moyen âge?

*
* *

L'idée nationale serbe semble avoir ainsi trouvé vers le sud sa complète réalisation. Mais la route libre vers la mer? Les Serbes, sans doute, sont parvenus jusqu'à la côte, ils l'ont tenue quelque temps, ils ne s'y sont pas maintenus : se soumettant à la volonté des grandes puissances, ils ont retiré leurs troupes du littoral. Aujourd'hui comme hier, ils n'ont pas d'accès direct à la mer; or, atteindre la mer était peut-être en cette crise ce qui leur importait le plus.

Écartée de l'Adriatique par la création de l'État albanais, la Serbie n'a pas obtenu davantage, à la suite de la seconde guerre, la bande de territoire qui devait lui permettre de déboucher sur la mer Égée. La Serbie reste un État « terrien ». Sa position ressemble toujours à celle de la Suisse, avec cette aggravation qu'au lieu d'être un nœud de voies européennes elle n'est jusqu'ici traversée que par un seul chemin de fer, à voie unique encore.

L'isolement de la mer est loin cependant d'être en fait aussi complet qu'il l'était naguère. L'Albanie, sans doute, barre le chemin de l'Adriatique; mais l'Europe a promis à la Serbie la construction d'une voie ferrée aboutissant à un port de la côte et elle lui a assuré des garanties et des facilités pour son trafic. C'est en somme la réalisation assurée du Danube-Adriatique, tant de fois entrevue, et tant de fois ajournée. Déjà, sur territoire serbe, le tronçon Niš-Zaječar-Negotin-Prahovo (Danube) est presque entièrement terminé. Les travaux sur la partie Niš-Mrdare (ancienne frontière serbo-turque) vont commencer. Ce sera déjà la moitié du parcours. La concession pour la construction du port de Prahovo a été votée par la Skupština au début de cette année; les dépenses prévues sont évaluées à une vingtaine de millions. Des conférences entre MM. Pachitch et Majorescu il résulte d'autre part que la question de la jonction des réseaux roumain et serbe par le pont sur le Danube est elle aussi tranchée. Enfin

les objections élevées jusqu'ici par la Turquie et par la compagnie des Chemins de fer Orientaux sont définitivement écartées.

La Serbie pourra ainsi, sans trop de pertes ni de frais, envoyer rapidement son bétail vivant vers l'Italie, sa meilleure cliente. Elle évitera le grand détour vers le sud par Salonique et la Grèce. De Saint-Jean de Medua à Bari, il y a 240 kilomètres, à Brindisi 187 kilomètres; il y a 560 kilomètres jusqu'au cap Spartimento, qui est, par mer, à 1 270 kilomètres de Salonique. Embarqués à Durazzo ou à Medua, les bœufs n'auront que quelques heures de traversée pour atteindre leur port de destination. Au lieu des vingt-sept jours que durait en moyenne le voyage de Serbie à Gênes par Salonique, il n'en faudra plus que 5 ou 6 si l'on passe par Saint-Jean de Medua et si l'on utilise les chemins de fer italiens. Même économie de temps pour les fruits, l'article le plus important de l'exportation serbe après le bétail. La voie de l'Adriatique sera tout indiquée aussi pour les marchés de France, d'Algérie et d'Espagne.

Cette ligne du Danube-Adriatique qui, sur les quatre cinquièmes de son parcours, sera en territoire serbe, présentera pour la Serbie un autre intérêt. Que l'on considère une carte des chemins de fer de l'Europe : aucune voie ferrée n'aboutit à la côte orientale de l'Adriatique. Il y a là un grand espace que, seul, coupe le petit chemin de fer stratégique à voie étroite traversant l'Herzégovine et la Bosnie. Au sommet de l'Adriatique, deux têtes de ligne, l'une dirigée de Trieste sur Vienne, l'autre de Fiume sur Budapest. L'Autriche et la Hongrie, tenant à bénéficier seules du trafic de la Péninsule, ont voulu écarter toute concurrence, les Balkans étant pour elles un hinterland économique. Aussi se rend-on très bien compte pourquoi dans la Péninsule les lignes actuelles convergent vers l'Autriche, et pourquoi aussi, toutes les fois qu'il s'est agi de construire une ligne transversale, l'Autriche a manifesté la plus vive hostilité; elle ne voulait pas qu'on se permît de l'éviter, et qu'on pût ainsi s'affranchir de ses marchés; elle ne voulait pas davantage laisser s'établir un contact direct entre l'Europe et ses voisins balkaniques. « Il n'est pas nécessaire d'être pessimiste pour voir que, pour l'Autriche-

Hongrie, ce serait le pire malheur, si la Serbie obtenait par Scutari une ligne transversale jusqu'à l'Adriatique, et si l'Italie réussissait à ce que Valona fût unie par chemin de fer avec Monastir... Lors de la solution de la question albanaise, l'Autriche ne doit pas laisser s'aggraver encore la situation qu'elle a aujourd'hui dans les Balkans[1]. » Le Danube-Adriatique, même sous la forme définie à Londres, rapprochera les Serbes de la mer et leur sera une garantie d'émancipation économique. Dans la Nouvelle Serbie les marchés de l'Europe centrale ne jouiront plus d'une sorte de monopole; de plus en plus, ceux du monde méditerrannéen et de l'Europe occidentale s'ouvriront à elle[2].

Mais le Danube-Adriatique est encore à construire sur une moitié de sa longueur, et la plus difficile. D'autre part le port de la côte où il aboutira, et dont le choix n'est pas encore arrêté, exigera de grands travaux d'aménagement. Enfin, les garanties données par des puissances pourront-elles avoir une valeur réelle avant longtemps encore?

D'ici là, la Serbie pourra utiliser le port de Salonique[3]. De ce côté, point de chemin de fer à créer. La nouvelle frontière méridionale de la Serbie n'est guère qu'à une soixantaine de kilomètres de Salonique. L'installation du port, les condi-

1. R. Riedl, *Sandschaksbahn und Transversallinie*, 1908, p. 13.

2. Déjà les chiffres du commerce avec l'Italie peuvent donner une indication de ces rapports nouveaux :

	Exportations en Italie.	Importations de l'Italie.
	—	—
1907	100 000 francs.	moins d'un million
1908	477 799 —	5 500 181 francs.
1909	1 688 981 —	12 668 350 —
1910	2 667 203 —	27 075 085 —

Dans la préface d'un livre récent sur la vie économique en Vieille-Serbie, le ministre serbe du Commerce définissait comme suit la situation : « Voies ferrées, chemins, marchés et autres moyens de commerce s'obtiennent, tout comme les liens des États balkaniques du pourtour avec telle ou telle puissance, par le consentement de l'Autriche; aussi un état de barbarie inouï s'est-il maintenu dans les Balkans, et aujourd'hui, dans la plupart des régions, surtout à l'ouest, dans la Turquie d'Europe, les moyens de communication sont pires que dans le centre de l'Afrique. On peut aller plus vite aujourd'hui de Belgrade à Londres qu'en Albanie ou en Grèce, à Cetinje, à Sarajevo. »

3. *De Belgrade* à Saint-Jean de Medua : 550 km. (par Kruševac, Mrdare) — à Fiume : 663 km. — à Salonique : 594 km. *De Niš* à Saint-Jean de Medua

tions de la place et du fret, tout en laissant encore beaucoup à désirer, sont incomparablement supérieures à tout ce qui existe, ou même pourra exister, sur la côte de l'État albanais. En ces dernières années déjà, la Serbie a appris à connaître cette route. C'est grâce à Salonique qu'elle a pu l'emporter dans la guerre économique soutenue par elle contre l'Autriche, de 1906 à 1910. « Le commerce de transit a débuté pour Salonique avec la guerre douanière entre l'Autriche et la Serbie, c'est-à-dire à dater du jour où la Serbie a fait passer par Salonique une partie de son commerce extérieur. Aujourd'hui encore, ce commerce de transit continue à être alimenté presque exclusivement par les exportations et importations de Serbie. C'est ce qu'établissent les renseignements suivants empruntés au consulat austro-hongrois pour 1910. En 1910, 2 657 wagons de bestiaux ont été introduits à Salonique par la voie ferrée Zibevče-Salonique, ainsi que 103 004 tonnes d'articles divers. Tous les bestiaux venaient de Serbie, et avec eux, 80 728 tonnes de marchandises[1]. » Maintenant que toute la Vieille-Serbie, toute la Macédoine de l'Ouest entrent dans le royaume, l'importance de Salonique pour la Serbie grandira bien plus encore. Tous les territoires acquis, à l'exception peut-être de quelques cantons à l'extrême nord-ouest du Sandžak de Novi-Pazar, étaient englobés jusqu'ici dans la zone économique de Salonique. Le boutiquier albanais de Djakovo, d'Ipek, le Serbe de Sjenica, de Novi-Pazar, et à plus forte raison l'habitant des villes du sud, y allaient s'approvisionner; les agents des grandes maisons d'Uskub, de Monastir s'y rendaient pour visiter les clients. Il n'y a pas jusqu'ici de raison apparente pour qu'un changement de direction s'opère. Seuls les pays au nord du Sar, le Danube-Adriatique une fois construit, dirigeront vraisemblablement leurs produits vers la côte albanaise.

L'unique danger pouvant entraver la descente des produits

par Mrdare : 350 km. — à Salonique : 450 km. *De Skoplje* (*Uskub*) à Saint-Jean de Medua par Kačanik : 306 km. — à Durazzo par Dibra, Elbassan : 336 km. — à Salonique : 243 km.

1. M. A. Todorovitch, *Salonique et la question balkanique* (Paris, Chalamel, 1913, p. 32).

serbes sur Salonique est aujourd'hui évanoui. Une bande de sol bulgare ne viendra pas, à travers la vallée du Vardar, s'intercaler entre territoires serbes et grecs. Une barrière douanière bulgare ne se superposera pas à celle que pourraient élever les Grecs. La Serbie et la Grèce ont un intérêt commun à s'accorder. Indépendamment même de toute considération politique, les Grecs savent fort bien que la prospérité de Salonique est liée à celle de son arrière-pays. Après la seconde guerre, la partie grecque de l'ancien hinterland économique a grandi sans doute, mais elle est loin, aujourd'hui encore, de suffire à l'activité et au développement de Salonique. C'est toujours et plus que jamais d'une Vieille-Serbie et d'une Macédoine peuplées, cultivées, enrichies, que Salonique peut espérer le grand essor qu'elle annonçait déjà. La Grèce, d'autre part, va être bientôt reliée à l'Europe par voie ferrée, et cette voie traversera la Serbie sur toute sa longueur. Il s'établira ainsi entre les deux voisines une sorte de dépendance économique, inégale sans doute, très réelle néanmoins. Aussi, bien qu'ils ne parlent plus pour le moment de Salonique port franc, en dépit des déclarations faites après l'attaque du Panghaïon, bien qu'ils n'aient encore conclu aucune convention avec la Serbie, les Grecs, dans leurs prochaines négociations, devront faire preuve beaucoup moins encore de générosité reconnaissante que de largeur d'esprit et d'un sens très net de leurs véritables intérêts.

Mais, à supposer, ce qui est pour l'instant improbable, que l'Albanie et même la Grèce viennent à fermer un jour à la Serbie toute porte sur la mer, une issue cependant demeurerait encore : aujourd'hui en effet, il existe un lambeau de côte serbe sur l'Adriatique. Le littoral monténégrin est désormais immédiatement accessible à la Serbie. Si peu étendu qu'il soit, il offre des abris naturels aussi bons que peuvent l'être Durazzo ou Saint-Jean de Médua. A Antivari, un môle long de 250 mètres, construit par des Italiens, prolonge aujourd'hui le promontoire où s'appuie le port; à la différence des hâvres du sud, l'accostage peut se faire ici directement.

Aussi, à Belgrade, médite-t-on déjà la construction d'une voie ferrée qui, empruntant la vallée de l'Ibar jusque vers sa source, gagnerait ensuite Andrijevica, puis, par la vallée de

la Morača, atteindrait Podgorica, contournerait le lac de Scutari vers le nord, et franchirait enfin la chaîne côtière pour aboutir à Antivari[1]. Il y aura sans doute de grands travaux d'art à exécuter et des frais assez lourds à supporter. Mais, disent les Serbes, avec la science moderne! Le chemin de fer de Fiume n'a-t-il pas été un acte de volonté? la ligne par l'Albanie serait-elle plus économique? Ce tracé monténégrin a en effet pour lui des avantages tels qu'il pourrait peut-être précéder le Danube-Adriatique. Les distances seraient à peu près les mêmes pour le centre du pays (Niš — Saint-Jean de Medua : 380 kilomètres; Kragujevac, cœur de l'ancienne Serbie, — Antivari : 430 kilomètres); pour Belgrade et pour le Nord du pays, ce serait assurément la voie la plus courte vers la mer. Le rail traverserait des régions minières (Kopaonik, Rogozna), de petits bassins fertiles et contenant du lignite (Bérane, Andrijevica), des pays ayant conservé leur manteau de forêts; surtout, il courrait en pays de race serbe sur toute sa longueur. Dans les pourparlers relatifs à la délimitation serbo-monténégrine, déjà, paraît-il, il a été question de facilités particulières à accorder à la Serbie, touchant le port d'Antivari; en échange, le Monténégro recevrait des compensations dans la région de Métohia.

La Serbie nouvelle, bien qu'arrêtée dans son expansion vers la mer, n'en est donc plus aussi éloignée que naguère : ses succès militaires et diplomatiques lui ont permis de desserrer peu à peu l'étreinte menaçante. Elle n'aura plus à dépendre presque uniquement du rail de Budapest et du sillon danubien; elle va disposer de tout un réseau de voies rayonnant vers la Roumanie par le pont sur le Danube, vers la Bulgarie par la ligne de Caribrod, vers la Grèce et l'Égée par Salonique, vers l'Adriatique enfin par la ligne de l'Albanie et par celle du Monténégro. Le Danube restera de préférence la voie d'écoulement pour les minerais de cuivre et surtout pour

1. L'on ne pourrait évidemment songer à utiliser la ligne actuelle allant de Vir-Pazar à Antivari (42 km.). L'écartement des rails n'est que de 75 centimètres, les rampes très fortes (40 et 50 p. 1 000) en rendent la valeur commerciale à peu près nulle. Sur cette ligne que les touristes se plaisent à décrire, le train met en moyenne 2 h. 30 à franchir une distance pour laquelle il faut à pied environ 5 heures.

les grains; la voie de Salonique sera de plus en plus celle qu'empruntera le petit bétail et par où seront importés les produits coloniaux avec une bonne part des objets fabriqués en Occident; la ligne de l'Adriatique enfin drainera la plupart des autres articles. Ce nombre et cette diversité des issues dont la Nouvelle Serbie dispose ou va disposer d'un jour à l'autre, lui permettront dorénavant de traiter avec l'Autriche sur un pied d'égalité et d'obtenir d'elle des conditions plus favorables dans les futures conventions de commerce.

*
* *

Désormais, la Serbie pourra se consacrer en paix à son développement intérieur.

Elle est en droit d'espérer en effet une longue période de calme, maintenant que la Péninsule semble libérée pour quelque temps au moins de toute politique agressive tendant à l'hégémonie. La seconde guerre a eu cet avantage de procurer aux Balkans un état d'équilibre auquel auparavant seule la Bulgarie se déclarait ouvertement hostile : or ni le chiffre de leur population, ni le degré de leur civilisation, ni enfin leur force militaire ne justifiaient les prétentions des Bulgares. Maintenant, chacun se voit attribuer la place qu'il a su se gagner par ses propres forces. C'est la première fois qu'une crise balkanique se déroule sans intervention étrangère; c'est aussi la première fois que s'établit dans les Balkans, un équilibre.

La Serbie occupe une position centrale dans ce nouvel ensemble politique. Seule, elle touche par ses frontières à tous les autres États des Balkans, sauf à la Turquie : au nord-est, à la Roumanie; au sud, à la Grèce; à l'est, à la Bulgarie, et à l'ouest, au Monténégro et à l'Albanie. Traversant par le milieu la Péninsule, elle en tient, sur presque toute sa longueur, la grande artère, la double vallée Morava-Vardar : elle est ainsi appelée à y jouer un rôle décisif comme facteur de paix et d'équilibre. Enfin elle dispose sur toute sa frontière orientale, d'excellentes positions stratégiques : à la Stara Planina, aux hauteurs de Vlassina font suite les chaînes de l'Osogov et du Maleš.

En relations d'amitié avec la Roumanie et avec la Grèce, elle n'a pour l'instant, semble-t-il, rien à craindre de la Bulgarie. A l'ouest, l'Albanie par contre sera une cause constante de soucis, surtout si les points stratégiques demandés à titre de garantie par la Serbie venaient à lui être refusés. L'Albanie cependant, à supposer qu'elle vive, ne sera jamais un danger capable d'arrêter ou même simplement d'entraver le prochain développement du nouvel État serbe, quoique tel ait été le dessein de ceux qui l'ont imaginée.

Les frontières n'étant pas encore tracées ou connues dans leur détail, et les recensements de population n'étant pas encore terminés, l'on ne dispose guère que d'évaluations approchées pour apprécier l'étendue des territoires acquis ainsi que le nombre de leurs habitants.

On calcule que 35 500 kilomètres carrés environ viennent s'ajouter aux 48 900 kilomètres carrés de l'ancien territoire. Ces nouvelles provinces en sont encore à une culture extensive, à demi pastorale. Les différences de climat et d'altitude y varient cependant les produits du sol. Des hauts plateaux herbeux du Sandžak on passe aux plaines à blé de Kossovo, à maïs de la région de Skoplje, à riz des environs de Kocane, à tabac, à mûriers, à pavots de la région du Vardar.

Dans beaucoup de cas, ce qu'il fallait se procurer au dehors, on l'aura maintenant chez soi : raisins, tabac, peaux, riz, poivre, opium, etc. arriveront directement du sud, sans frontières à franchir, tandis que du nord descendront grains, farine, sucre, bière, etc., articles d'importation pour la Vieille-Serbie et la Macédoine. Non seulement, à bien des égards, anciens et nouveaux territoires se compléteront ainsi, mais il y aura là un gage assuré de prospérité pour la jeune industrie du royaume, née surtout de la rupture des relations économiques avec l'Autriche-Hongrie, sucreries de Belgrade, de Paračin; brasseries de Belgrade, de Jagodina, abattoirs, tissages, minoteries, etc. A vrai dire on ne saurait déjà parler d'industrie dans les nouvelles provinces : toutefois, du XIIIe au XVIe siècle, les exploitations minières y furent très florissantes. Les mines d'argent du Kopaonik, du Novo Brdo vers les sources de la Morava, de Kratovo plus à l'est, donnèrent naissance à des centres très actifs où vivaient des colonies de Ragusains et

même de Vénitiens. Sous la domination turque, charges financières, défaut de communications, manque de bras en dépit des corvées, insécurité générale, indifférence de la part des autorités, firent que toutes les richesses du sol sont demeurées ensevelies. En 1908, c'est à peine si l'on pouvait mentionner dans le vilayet de Kossovo tout entier trois mines de chrome exploitées aux environs de Priština et de Tetovo. Il n'y avait pas une seule mine en exploitation dans tout le vilayet de Monastir. Ni dans l'un, ni dans l'autre cependant, les minerais précieux ou simplement utiles ne font défaut. A la rencontre des plis dinaro-albanais contre le vieux môle du massif rhodopien, existe une grande zone de fracture où abondent des roches éruptives et métamorphiques. En maints endroits, la présence de galène, de manganèse, de chrome, d'argent, voire d'or et de cuivre, a été constatée. Durant ces derniers mois déjà, plusieurs régions ont été prospectées. Des sociétés se constituent, des demandes de concessions sont déposées; que la houille soit découverte et que les voies de communication se multiplient, un grand avenir s'ouvrira, en ce genre d'industrie, plus particulièrement pour les régions de Novi-Pazar-Mitrovica, de la Haute-Morava, de Veles, de Monastir.

Auparavant cependant des problèmes plus graves, plus urgents s'imposent à l'attention des dirigeants serbes. Le plus important de tous est peut-être le règlement des questions de propriété, car toute l'exploitation du sol en dépend. Le régime foncier turc, de type encore à demi féodal, ne saurait être en effet maintenu, d'autant moins que le nouvel État est par essence profondément démocratique.

L'expérience tentée par la Grèce en Thessalie ne sera pas reprise par la Serbie. Un pays où la petite propriété est la règle[1] ne saurait conserver dans ses frontières des immenses domaines dont la superficie atteint souvent plusieurs milliers d'hectares et qui occupent les parties les plus fertiles du pays : plaines de Kossovo, du Haut-Vardar, de Skoplje, Tikveš (propriété de Bardovce près de Skoplje; Palekura en Tikveš,

1. En Serbie, sur plus de 290 000 propriétaires, 83 seulement possèdent plus de 100 hectares, 96 p. 100 ont moins de 20 hectares, et 55 p. 100 possèdent 5 hectares au plus.

2 500 hectares ; de Ianes, près de Sari-Göl, 6 000 hectares, etc.). Il est très rare que ces biens soient exploités par leurs propriétaires[1]. De plus en plus, ceux-ci passaient un bail avec des intermédiaires qui eux-mêmes répartissaient le sol en lots ou parcelles attribués aux villages, aux familles de paysans, dépourvus ou insuffisamment pourvus de terre.

A côté de ces latifundia, tout comme dans le reste de la Turquie, la presque totalité du sol exploité demeure entre les mains d'agas musulmans ou constitue des vakoufs, tandis que les étendues incultes sont considérées comme propriété du sultan. Les redevances se paient en nature, et dans la plupart des cas, équivalent à la moitié ou au tiers de la récolte. Le tenancier a en outre à payer la dîme en nature, mise à ferme par l'État. Résultats : la terre est loin de rendre ce qu'elle pourrait, elle est loin aussi d'être habitée autant qu'elle devrait l'être.

Le tenancier n'a pas de capital, son bétail est chétif, ses outils primitifs. La banque agricole turque (*Zirat-banque*) fondée en 1888, au lieu de diminuer le taux des prêts, ne s'est signalée au paysan que par le supplément de taxe qu'il a eu à payer. Les communications faisant presque totalement défaut, seuls les villages au voisinage immédiat des deux ou trois chemins de fer existants ont pu les utiliser. Régime foncier suranné, absence de crédit, de routes, ignorance des paysans, manque de sécurité pour les personnes et les biens, expliquent évidemment pour une large part l'état arriéré de ces régions. La Serbie aura sans doute pour premier souci de créer par delà ses anciennes frontières des coopératives rurales, des routes, des écoles, une justice, comme celles qu'elle a su instituer chez elle. Cependant, l'essentiel est de rendre l'homme propriétaire du sol qu'il cultive. Il y a là un facteur moral qui à lui seul fera plus que tout le reste.

Un grand déplacement de la propriété va donc se produire ; bien que rien ne soit encore décidé ni même projeté, il s'accomplira sans doute dans un temps relativement court, comme ce fut le cas en 1878. N'ayant pas à compter avec les mêmes

1. Les quelques biens exploités en régie, et leur nombre est relativement faible, appartiennent tous ou presque à des étrangers.

ménagements que l'Autriche-Hongrie à l'égard de ses musulmans de Bosnie, la Serbie est peu favorable par avance au principe du rachat facultatif; elle préférera très probablement le mode obligatoire. Cette opération du rachat, très complexe par elle-même déjà, et portant sur un aussi vaste territoire, ne s'exécutera pas sans de grosses difficultés. L'une d'elles, et non la moindre, sera de savoir si le rachat restera limité aux seuls biens indiqués par les « tapous » ou s'étendra à la superficie réelle des biens actuellement exploités. L'agha ne possédait primitivement que la terre portée sur son tapou, mais au cours du temps, il est arrivé que sur ses instructions ou sans elles, ses « čifčié » (tenanciers) ont accru ce bien par emprises successives sur les propriétés d'État ou autres, voisines et non occupées. Ces empiétements sont devenus tels que dans la plupart des cas, ils représentent les trois quarts des domaines actuels. L'agha continue cependant à ne payer qu'un impôt dérisoire, correspondant à l'étendue figurant sur son tapou. Un autre sujet de graves complications résulte d'un changement survenu depuis trois ou quatre ans à peine. Sentant, après la révolution jeune-turque, combien les lendemains étaient incertains, les seigneurs musulmans du vilayet de Kossovo ont pour la plupart appelé leurs tenanciers et les ont obligés, sous menace d'éviction, à signer des baux à court terme, de un à trois ans au plus, et où la pleine propriété leur était reconnue; ils pouvaient ainsi ignorer dès lors les droits et la part traditionnellement reconnus à leurs familles de čifčiés et, au cas d'un changement de domination, traiter de maître à maître pour la vente de leurs biens. Enfin, il n'y aura pas que des rachats : dans certains cas aussi, il y aura restitution, surtout dans les régions du Sandžak, de Kossovo, de la Haute-Morava, où les Albanais, par la terreur, ont dépossédé en ces dernières années quantité de familles obligées de fuir et de chercher un asile en Serbie.

Le régime de la propriété est responsable aussi, autant au moins que l'insécurité régnante, du très faible peuplement du pays. Dans les parties les plus fertiles, seules de minces lisières autour des villages sont mises en culture. Le reste est pâturages ou friches. L'émigration, jusqu'à la fin du siècle, offrait surtout un caractère temporaire, et le plus sou-

vent saisonnier, à l'exception des fuites dues aux violences et aux dettes de sang. Mais depuis, ce pays[1] qui déjà par lui-même était si faiblement peuplé, a fourni un appoint des plus considérables aux départs pour l'Amérique. On calcule que les 35 500 kilomètres carrés annexés sont habités aujourd'hui par 1 290 000 individus au plus, soit une moyenne de 36 au kilomètre carré[2].

Aussi la réforme du système foncier entraînera-t-elle avec elle une véritable colonisation. Il faudra beaucoup de bras pour mettre en valeur les grands espaces incultes et libérés par l'État. Non seulement l'émigration va être arrêtée, interdite comme elle l'est déjà dans le royaume, mais la plupart des familles venues chercher un asile en Serbie vont retourner sous leur ancien toit. Dans les campagnes, encore à demi désertes, vont redescendre tous ceux que le « zouloum » a fait fuir. Leur nombre sera grossi par d'autres qui déjà se sentaient à l'étroit dans les anciens territoires[3]. Par delà la Save et le Danube, un grand mouvement s'est dessiné chez les Serbes établis là avec leurs patriarches, il y a trois siècles déjà. En Slavonie, dans la Bačka, dans le Banat, beaucoup manifestent le désir de regagner la terre de leurs aïeux, libre désormais, et que les récits traditionnels décrivent si riche; l'attrait de l'Amérique diminuait pour eux, et voilà que s'ouvre un grand champ de colonisation dans les cadres mêmes de l'État serbe. Cependant, de Belgrade, ils reçoivent des conseils contraires; toute place quittée par eux en ces marches sud-slaves ne sera-t-elle pas certainement perdue, n'y aura-t-il pas toujours un Allemand, un Magyar ou un Roumain pour venir aussitôt l'occuper? En Bosnie, même inquiétude chez les Serbes patriotes. A plusieurs reprises, la « Srpska Rječ » de Serajevo insiste sur le danger qu'il y a à abandonner le pays,

1. D'après les rapports des consulats astro-hongrois, en 1910, le vilayet de Kossovo a exporté des céréales pour 1 264 000 couronnes et a importé de la farine pour 2 849 000 couronnes. Celui de Monastir, sans exporter de grains, en a importé pour 800 000 kr., farine comprise.

2. En 1911, d'après mes propres calculs, le Sandžak de Novi-Pazar pouvait compter au plus 31 habitants au km².

3. Seule de toute la Péninsule, la Serbie actuelle n'ayant pas été atteinte par l'émigration, compte, d'après les recensements de 1910, une moyenne de 60,5 habitants au km².

si pénible qu'y soit la vie, pour aller coloniser les espaces vides des nouvelles provinces serbes. Ce sont, dit-elle, tout d'abord les 250 000 Serbes partis vers les lointains d'Amérique qui maintenant doivent rejoindre le bercail. Ensuite seulement pourront venir ceux des Serbes de Hongrie, les plus exposés à disparaître, îlots épars vers le nord, presque déjà perdus sous le flot montant, allemand et magyar.

Pour l'instant, rien encore n'indique les transformations qui vont s'opérer. Seuls, les mohadjirs de Bosnie installés en Kossovo, les fonctionnaires et quelques familles turques quittent ou ont quitté les villes, se dirigeant vers Constantinople et l'Asie Mineure. Seuls aussi, quelques artisans, boutiquiers, hôteliers, sont arrivés des bourgs serbes voisins de l'ancienne frontière et se sont installés dans les petites villes de l'autre côté des montagnes. Le gouvernement s'est opposé en effet à ce qu'aucun achat de biens, aucune installation de familles n'ait lieu avant la fin de l'enquête menée sur place par différentes commissions. Conscient de la diversité intérieure de ses nouvelles provinces, il tient d'abord à bien les étudier et à bien les connaître, de telle sorte que les prochaines mesures législatives soient des instruments suffisamment souples pour que la transformation puisse s'opérer avec le minimum de froissements et le maximum de résultats. Pour cette œuvre délicate, la Serbie est instruite déjà par l'expérience de ses conquêtes antérieures; de plus, elle a su chez elle, en ce qui concerne l'agriculture, agencer un système très bien adapté aux conditions variées de son sol, de son climat et de son peuplement[1].

Inévitablement des récriminations se produiront au début, certaines même ont été soulevées déjà, en particulier par les commerçants des villes, qui ont à se plier à l'application d'un nouveau système d'impôt, et surtout d'un nouveau tarif douanier, souvent quatre et cinq fois plus élevé que l'ancien. Toutefois dans l'organisation et la mise en valeur des nouvelles provinces, ce qui doit être une cause de véritable inquiétude, c'est bien plutôt la nécessité immédiate de trouver un corps de fonctionnaires capables de les administrer. Les nouvelles

1. Cf. *Annales de Géographie*, le Développement économique en Serbie, 15 janvier 1912.

divisions administratives sont déjà tracées : 11 départements[1] et 45 arrondissements sont constitués. On a commencé à recruter le personnel administratif parmi les meilleurs fonctionnaires en exercice. Mais, outre que leur nombre ne répond pas aux besoins, beaucoup hésitent à quitter l'ancienne Serbie, même lorsque des suppléments de traitement leur sont alloués. Pour les services de la justice, de l'instruction publique[2], les mêmes difficultés sont à prévoir, difficultés certainement momentanées, mais renforçant singulièrement la thèse des conservateurs qui demandent le maintien tout au moins provisoire du régime d'occupation militaire.

Bien que moins urgent, le règlement des nouveaux rapports religieux intéresse cependant au plus haut point l'avenir du pays. Pays presque en totalité orthodoxe[3], la Serbie va avoir pour nouveaux sujets des orthodoxes aussi pour la plupart, mais divisés en exarchistes et patriarchistes, un fort contingent de population musulmane (Turcs des villes, Albanais de Vieille-Serbie, Serbes du Sandžak), des juifs, et enfin des catholiques.

Dès aujourd'hui, en ce qui concerne les orthodoxes, la question semble en voie de solution rapide. Une à une, les communautés exarchistes de Veles, Monastir, Prilep, Skoplje sont venues se fondre avec celles des patriarchistes. Il a suffi que les Serbes fussent les libérateurs, et surtout que les évêques, agents les plus actifs de propagande fussent écartés pour que le schisme tout politique de l'exarchat, inconnu d'ailleurs au nord du Šar, disparût de toute cette partie de la Macédoine annexée à la Serbie. Si les villes en effet cèdent les premières, elles qui groupaient les partisans les plus ardents de la cause bulgare, les campagnes à bien plus forte raison, libérées de la terreur qui pesait sur elles, ne

1. Les départements créés sont les suivants : Bitolj, Debar, Kavadar, Kumanovo, Novi-Pazar, Plevlje, Prizrend, Priština, Skoplje, Tetovo, Štip.

2. En ce moment, il y a plus de 1 700 places d'instituteurs vacantes en Serbie; pour les combler on a même songer à appeler des maîtres de France et de Suisse.

3. D'après la statistique officielle pour l'année 1900, sur les deux millions et demi d'habitants que comptait alors la Serbie, il n'y avait guère que 30 000 non orthodoxes dont 10 423 catholiques, 14 745 musulmans, 5 729 israélites.

feront aucun obstacle pour passer de l'un à l'autre culte[1].

L'Église serbe est autocéphale : le métropolitain de Belgrade est élu par le conseil des évêques. Les deux métropolitains de Raška-Prizrend et de Skoplje, les évêques et tous les orthodoxes des nouveaux territoires vont relever du service des cultes de Belgrade et, apparemment aussi, du siège métropolitain de la capitale ; ils n'auront plus désormais aucun rapport avec le patriarche grec de Constantinople. Les limites de la nouvelle Église se trouvent embrasser tous les grands centres religieux du moyen âge, les vieilles fondations aussi bien que les anciens sièges des archevêques et patriarches : Okhrid, Skoplje, Prizrend, Ipek. Aussi déjà, dans la presse comme dans l'opinion publique, l'idée de la reconstitution du patriarcat serbe a surgi avec force. Et voici que, à point nommé, dans les montagnes du Tyrol, survient la mort mystérieuse du patriarche de Karlowitz, Lucien Bogdanović. L'église serbe de Hongrie n'a pas seulement perdu son patriarche, elle a perdu depuis un an son autonomie, supprimée par le gouvernement de Pesth. En Hongrie d'autre part, il n'y a plus guère aujourd'hui qu'un demi-million de Serbes, et la nouvelle Serbie, grande de 80 000 kilomètres carrés, groupe dans ses frontières plus de 4 millions d'habitants dont 3 millions et demi environ orthodoxes. Enfin et surtout, les patriarches serbes n'étaient venus en Hongrie que pour y chercher un abri provisoire vers la fin du XVIIe et dans la première moitié du XVIIIe siècle, avec l'espoir du retour, la bourrasque une fois passée. Des projets se forment : Skoplje réunirait les préférences, en raison de sa position et des souvenirs historiques qui s'y attachent : n'est-ce pas là qu'en 1346, Dušan proclama le premier patriarche de l'Église serbe autonome?

Plus importante encore pour l'avenir du pays serait peut-être la conclusion d'un concordat avec Rome. Alors que musulmans et israélites[2] ont déjà leur culte reconnu et organisé dans le royaume, il n'en a pas encore été de même pour

1. D'après de récentes informations, l'exarque Joseph partirait pour Sofia, quittant Constantinople apparemment de façon définitive ; son rôle y est désormais terminé.

2. Dès cette année onze muftis vont être nommés, un par département, et trois rabbins fixés à Skoplje, Priština, Bitolj.

les sujets catholiques. Leur nombre est faible sans doute, comparé à celui des orthodoxes et des musulmans. Aux 20 000 catholiques environ que compte aujourd'hui l'ancienne Serbie, 22 à 23 000 vont venir s'ajouter[1]. Le nouveau concordat serait destiné d'abord à garantir toute liberté de conscience et de pratique religieuse à ces 40 ou 50 000 sujets catholiques. Il permettrait en même temps au gouvernement serbe de régler directement avec le Vatican les affaires concernant ce culte. La Serbie n'aurait plus à subir le contrôle et la juridiction d'un siège situé en Autriche-Hongrie comme cela a été le cas jusqu'ici, l'évêque de Djakovo ayant dans son ressort les catholiques de Serbie. La constitution d'une église catholique serbe, entreprise qui déjà d'ailleurs a son histoire, ne sera pas sans rencontrer de gros obstacles; cependant, plus que jamais cette fois, elle a chance d'aboutir. Tout autant que le retour ou plutôt la résurrection du patriarcat serbe, elle est appelée, elle aussi, à exercer une action dont la répercussion dépassera de beaucoup les limites du pays.

Enfin, autre réforme dont les conséquences peuvent également se faire longtemps sentir : faut-il déplacer la capitale de l'État, la reporter vers l'intérieur? Saint-Pétersbourg, Londres, Lisbonne, situées ou presque à la périphérie même de l'État n'ont pas cependant une position aussi excentrique que Belgrade par rapport au reste du pays. La mer d'ailleurs est là pour expliquer leur présence et au besoin pour les défendre. Pour Belgrade, rien d'analogue : à moins d'une portée de fusil, c'est la rive autrichienne et aucun ouvrage pour protèger la ville, la vieille citadelle n'étant plus guère aujourd'hui qu'un dépôt de vivres, une prison et un musée d'antiquités. Déjà avant la dernière crise, le projet de transférer la capitale dans l'intérieur, à Kragujevac, Niš ou Kruševac, fut porté plusieurs fois devant la Skupština. Maintenant que le pays s'allonge tout entier vers le sud, que les anciennes capitales, Priština, Prizrend, Skoplje sont retrouvées, que des villes comme Monastir presque aussi grandes

1. Chiffres cités d'après le fr/re Mihačević : *Po Albaniji*, Zagreb, 1911, pp. 73 et 82-83.

que Belgrade, sont réunies au pays, est-il conforme aux intérêts de l'État de laisser reléguée tout au nord, à l'extrême frontière, la capitale où sont centralisés tous les grands services?

Non résolue encore, la question a déjà été examinée : de plus en plus semble prévaloir l'idée de créer à Skoplje une sorte de capitale secondaire, assez analogue à ce qu'est Moscou pour la Russie. Skoplje se verrait attribuer le rôle que semble lui réserver à la fois son passé, sa population et surtout sa position centrale en même temps que les voies de communication de tout premier ordre qui viennent s'y nouer. Dressée sur sa colline entre Save et Danube, et dominant au loin les plaines de par delà, Belgrade cependant serait toujours le centre politique, celui d'où partirait l'impulsion directrice; elle resterait la capitale de la Serbie nouvelle, mais elle demeurerait aussi la capitale des Serbes, — sentinelle qui veille sur les destinées de la race, symbole de l'idée nationale qui n'abdique pas.

GASTON GRAVIER

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

CHRONIQUE FINANCIÈRE

La quinzaine qui vient de se clore est la plus mauvaise qui ait été enregistrée jusqu'ici, en 1913. Les journées du 6 et du 7 novembre spécialement, ont donné l'exemple d'un désemparement presque absolu. Pour expliquer les régressions qu'il a fallu enregistrer, de multiples raisons ont été mises en avant, parce que l'attitude du Marché résultait beaucoup plus d'une sorte d'état d'âme que des craintes suscitées par un évènement précis. On a tour à tour invoqué la mauvaise impression laissée par le projet de budget de 1914 avec son déficit de plus de 800 millions, la crainte d'une intervention armée des Etats-Unis à l'égard du Mexique, la peur à l'égard des différends qui subsistent entre la Grèce et la Turquie. La grève du Rio fut, elle aussi, rappelée pour expliquer la mauvaise humeur générale. Tous ces incidents ont pu avoir leur effet sur la cote, mais il faut aussi comprendre que le marché de Paris est, à l'heure actuelle, dans un désœuvrement presque absolu. Le public est absent, et il n'y a dès lors pas de campagnes de hausse possibles. Par contre, il est assez facile de provoquer des mouvements de baisse en semant de fausses nouvelles. Plus ces nouvelles sont irrationnelles, mieux elles sont accueillies. L'homme, trop souvent pareil aux moutons de Panurge, imite ses voisins sans raisonner et n'hésite pas à se jeter à la mer, simplement parce que d'autres font de même. Aussi a-t-on vu des reculs inconsidérés se produisant comme par contagion. Fort heureusement, les premiers moments d'affolement inconsidérés une fois passés, des rachats se sont produits qui ont fait disparaître, en bien des cas, les pertes exagérées que révélait la cote.

Pour bien mesurer le côté factice des variations qui se sont produites, il suffit de constater que ce sont surtout les valeurs inscrites au marché à terme qui ont fléchi, le comptant n'ayant suivi que d'assez loin. Le bien, dit-on, naît de l'excès du mal, il faut donc espérer que tous les intéressés, se rendant enfin compte du préjudice causé à la richesse nationale en laissant le marché des valeurs languir d'inanition s'efforceront, chacun dans leur sphère, de redonner un peu de ton au marché qui pourrait alors redevenir ce baromètre de la situation générale économique qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être.

L'argent à remployer doit être abondant à en juger par le succès de l'émission d'obligations du *Crédit Foncier*. Il suffirait donc de quelques bonnes affaires, pour que le public se départît de son attitude d'expectative. Si l'emprunt français dont nous parlons plus loin était prochainement annoncé, et se réalisait dans des conditions favorables, nul doute que la confiance disparue reviendrait petit à petit.

*
* *

FONDS FRANÇAIS

La *Rente* a été très discutée et les bruits divers qui ont circulé quant à la nature probable de l'emprunt de 1.400.000.000 de francs ont contribué à favoriser les fluctuations de chaque jour, cela indépendamment des ventes effectuées par l'arbitrage pour souscrire à l'émission d'obligations 4 % *Crédit Foncier*. On a parlé, jusqu'à présent, de la possibilité d'une émission vers le début de décembre, soit en 3 ½ % à 98, soit en 3 % à 86. La décision à prendre doit varier, semble-t-il, suivant que l'on accorde la priorité à tel ou tel des arguments à prendre en considération. En se plaçant au point de vue un peu abstrait de l'emprunt le plus économique pour le Trésor,

il semble que les préférences devraient aller au 3 ½ qui pourrait, par la suite et assez rapidement, permettre une conversion avantageuse. Si, d'autre part, l'on prend en considération le mauvais état du marché et la nécessité de raffermir la Rente 3 %, il est certain que le type 3 % est préférable car il procure une plus grande marge de hausse et il faciliterait, en outre, le maintien d'un marché très large pour notre Fonds national.

Les fonds coloniaux ont été alourdis par la concurrence des obligations *Foncières* 4 % sans lots. Ils sont tous du type 3 ou 3 ½ % et une nouvelle preuve de l'augmentation du loyer de l'argent résulte du projet d'emprunt 4 % de 175 millions pour l'*Afrique Equatoriale Française*, récemment déposé au Parlement.

FONDS ÉTRANGERS

Le marché des fonds étrangers a, comme les autres, souffert de la tendance générale à la baisse. Une reprise s'est cependant manifestée sur les plus bas cours inscrits, mais elle ne pourra devenir réellement intéressante que le jour où les différents emprunts, actuellement annoncés, auront pu être offerts et placés avec succès. Pour ce qui est des emprunts balkaniques, il ne faut point les envisager comme imminents. Il est d'abord certain que l'emprunt français passera avant eux, il est, d'autre part, difficile d'admettre qu'ils puissent être émis avant que la Conférence financière internationale ait réglé la part de chacun des belligérants, dans la répartition des dépenses résultant des cessions de territoires provoquées par la dernière guerre. Sur ces questions d'ordre financier déjà fort délicates, viennent se greffer des problèmes de politique internationale qui ne peuvent que retarder la solution qu'il serait cependant désirable de voir intervenir au plus tôt.

La *Roumanie* a réussi à se procurer les premiers fonds qui lui étaient nécessaires par l'émission d'un emprunt 4 ½ placé à 91 en Angleterre et en Allemagne. La *Grèce* serait en train de négocier avec le Comptoir d'Escompte pour le placement d'une première tranche de 250 millions. La *Bulgarie* qui a obtenu les premiers fonds dont elle avait besoin grâce à l'appui de banques autrichiennes, songerait à venir à Paris pour la plus grosse part de ses exigences. Quant à la *Serbie*, elle semble devoir être la première à passer après l'emprunt français sans qu'il soit possible de préciser une époque quelconque. Les fonds Ottomans sont restés lourds, le pays étant dans l'impossibilité d'obtenir de l'argent du dehors, tant que les craintes de conflit avec tel ou tel de ses anciens ou nouveaux voisins ne seront point complètement aplanies. Le 3 ½ *Italien* s'est montré spécialement résistant ; aux cours actuels il est cependant cher surtout quand on le compare aux fonds de pays aussi stables que l'Italie et qui sont loin d'enregistrer une cote aussi favorable. Un mouvement de hausse semble, dans ces conditions, difficile à envisager et le fonds paraît désigner pour des arbitrages éventuels.

Dans les fonds d'Etats américains, le *Mexique* a sensiblement reculé, tant en raison des difficultés inhérentes à la personne du Président Huerta que du fait de la décision récente d'établir le cours forcé ; pour toutes les rentes à payer en or, c'est là une charge lourde à supporter. La piastre valait en effet 1 fr. 50 lors de l'établissement du cours forcé alors que le pair était de 2 fr. 57. La réduction se trouve donc être de près d'un tiers. On a noté une légère amélioration des fonds *Brésiliens*. Les cours du café, s'ils n'ont pu continuer leur mouvement en avant, ont pu se maintenir aux environs de 70 francs le sac de 60 kilos. Quant au caoutchouc, il s'est maintenu aux environs de 3 sh. 2 par livre anglaise ; les efforts faits pour améliorer la récolte et le traitement du latex ne peuvent que faciliter la meilleure tenue des cours de la matière première. On peut en déduire que les fonds brésiliens doivent être bien près de leur niveau le plus bas. Il serait dès lors adroit de commencer à les racheter.

BANQUES

Les banques et principalement les banques d'affaires ont eu à supporter les effets de la mauvaise humeur du marché. Il est certain que les difficultés présentes, dans l'ordre politique comme dans l'ordre financier, ne facilitent pas la conclusion d'opérations productives. Mais rares sont maintenant les banques qui, à côté des opérations d'émissions, n'ont point établi un compartiment de banque pure qui, lui, a pu obtenir des résultats appréciables dans la période d'argent cher qu'a été 1913.

Le *Crédit Mobilier* maintient à 35 francs le dividende de l'exercice clos au 30 juin dernier. Il est vraisemblable que la plupart de nos banques maintiendront aussi leurs répartitions antérieures. Le *Crédit Foncier* a réussi, avec grand succès, les deux opérations qu'il présentait au public. Le 4 novembre, il a obtenu aisément la souscription des 300.000 obligations *Foncières* 4 % de 500 francs qu'il offrait à 480. Le 10 novembre, il a terminé l'émission des 50.000 actions nouvelles qu'il offrait à 800 francs à raison d'un titre nouveau pour neuf anciens avec assimilation au 1er janvier 1914. Le *Crédit Français* se retrouve à des cours intéressants ; avec l'amélioration que l'on est en droit d'espérer pour l'avenir, les cours actuels se représenteront difficilement.

Dans les banques étrangères, les banques russes se sont montrées particulièrement résistantes. La bonne situation économique de la Russie a été confirmée par les déclarations récentes du Ministre Russe des Finances ; les dernières statistiques, qu'il s'agisse des récoltes, de l'industrie minière et de la métallurgie sont d'ailleurs là pour appuyer les avis émanants de sources autorisées. Comme tout fait prévoir que cette bonne situation durera encore, il pourrait y avoir des achats intéressants à effectuer dans ce compartiment. Il pourrait en être de même pour certaines des banques opérant en Orient, comme la *Banque Ottomane* ou la *Banque d'Athènes.*

TRANSPORTS

Les recettes de nos chemins de fer se trouvent pour les dix premiers mois de l'année 1913 en plus value de 41 millions environ. Malgré cette amélioration, l'accroissement des charges doit faire craindre qu'il ne puisse y avoir augmentation des dividendes distribués en dernier lieu. Néanmoins, en mettant à profit le recul causé par les mauvaises bourses récentes, les actions de la plupart de nos grandes compagnies doivent donner lieu à des placements susceptibles de plus-value.

Les *Chemins de fer Espagnols* n'ont pas enregistré de modifications sensibles bien que, pour eux également, les recettes soient en progrès, pour le Nord, de 5 millions de pesetas, pour le *Saragosse* de 3 millions. Les titres de chemins de fer américains ont en général souffert. L'annonce du paiement du coupon des *Saint-Louis San Francisco* 5 % n'a que peu amélioré les cours. Les *Lombards* sont demeurés lourds par sympathie avec l'ambiance générale car, à bien examiner le projet qui va être présenté aux obligataires dans une prochaine assemblée à Paris, il semble que les propositions formulées soient de nature à faire progresser les cours. Nous considérons également comme à des prix d'achat les actions et les obligations de la Compagnie du *Chemin de fer des Alpes Bernoises ;* le trafic continue à fournir des résultats satisfaisants, les recettes-marchandises enregistrant tout spécialement de bonnes avances. Rappelons que le coupon de 4 % sur les actions est garanti pendant les deux années qui suivent l'ouverture de la ligne à l'exploitation, soit en 1914 et en 1915.

Les Compagnies de navigation nous semblent en général susceptibles de progrès ; les frêts se maintiennent à des niveaux rémunérateurs et les sociétés vont pouvoir profiter de la baisse des prix du charbon qu'elles consomment en grande quantité. Signalons, spécialement, les actions *Chargeurs réunis*

et les obligations de la Compagnie de *Navigation Sud Atlantique*. Cette société vient de mettre en service deux nouvelles unités, la *Gallia* et la *Lutetia* qui, établis sur les bases les plus modernes, vont remplacer les navires utilisés à titre temporaire sur les lignes reliant Bordeaux au Brésil et à l'Argentine.

METALLURGIE & MINES

Les valeurs industrielles ne sont pas parmi les favorites, toute l'attention d'ailleurs modeste, que le public veut bien consentir aux valeurs de placement, étant concentrée sur les Fonds d'Etats. Aux Etats-Unis, il y a surproduction de fonte et quelques hauts fourneaux ont dû être éteints depuis le 1er novembre. En Angleterre et en Belgique, les prix ont fléchi ; en France, les poutrelles ont baissé de un franc et ce mouvement sera vraisemblablement suivi pour d'autres produits. Seule, la Russie continue à faire exception. Le syndicat Prodameta a, pour les neuf premiers mois de 1913, expédié 109 millions de pouds contre 84 millions l'année précédente.

Le cuivre et tout le groupe qu'il comporte a été influencé, d'une part par la baisse du métal qui a reculé de 3 £ environ, d'autre part, par la grève du Rio. Les stocks toujours faibles, qui sont signalés par les statistiques, nous incitent à croire que tout ce groupe reprendra dès que le marché aura retrouvé des tendances meilleures.

Les valeurs de diamant ont été lourdes ; les ventes de pierres se raréfient ainsi qu'il est compréhensible dans une période de dépression économique. Par contre, les entreprises de pétrole ont conservé une bonne activité et l'on parle même de la prochaine introduction, à Paris, des actions ordinaires *Royal Dutch*, action de 100 florins que l'on offrirait aux environs de 350 %. La *Société le Naphte* augmenterait son capital de 16 millions 1/2 de roubles.

VALEURS A L'ÉMISSION

CHEMIN DE FER DE SAINT-PÉTERSBOURG, PÉTERHOFF et Prolongements

(Chemin de fer électrique d'Orianenbaum)

Le 18 novembre seront émises, à 465 francs, 25.000 obligations 5 % net de 500 francs du *Chemin de fer de Saint-Pétersbourg à Krasnaïa-Corka*. La Société, à la tête de laquelle se trouve M. A. Davidoff, président du Conseil d'administration de la Banque de Commerce privée de Saint-Pétersbourg, a obtenu la concession de la ligne pour une durée de 50 ans, ainsi que l'autorisation de produire et de vendre le courant électrique pour l'énergie et la lumière sur tout le parcours concédé. Les lignes pourront être ouvertes à l'exploitation dès le milieu de 1914. On peut souscrire dès à présent, par correspondance, à la Banque Russe pour le Commerce et l'Industrie, 11 *bis*, rue Scribe, à Paris.

Crédit Français.

Toutes les communications relatives à la « Chronique Financière » devront être adressées directement au CREDIT FRANÇAIS à Paris, 52, rue de Châteaudun. Il sera répondu dans le plus bref délai à toute demande de renseignements.

999.

POUR GARDER L'INDO-CHINE

Au mois d'août 1912, exerçant en Indo-Chine les fonctions de commandant supérieur des troupes, je soumis au ministre des Colonies, avec approbation du gouverneur général, M. Albert Sarraut, un projet de réorganisation de nos troupes annamites, dont j'indiquerai plus loin les grandes lignes.

Afin de me tenir en communauté de vues avec les premiers intéressés, mes officiers, je transmis officiellement à tous les chefs de corps, de groupe, ou de détachement, du corps d'occupation, le texte de trois conférences sur ce sujet, en leur prescrivant de les développer devant leurs subordonnés. Presque aussitôt connues de la population civile française, elles valurent au plan de réorganisation proposé ce nom : l'armée annamite. Je ne le récuse point; c'est, à mon sens, le véritable. Il s'agit bien en effet d'une réforme, fondée sur des principes non point nouveaux, mais, à coup, sûr fort différents de ceux que l'on applique aujourd'hui, et tendant à faire de la défense de la colonie une affaire nationale pour la race qui la peuple. En face de notre armée de conquête dont le rôle s'est progressivement réduit, d'abord à dominer l'indigène, puis à assurer la sécurité des colons, l'éveil du monde jaune a fait surgir des armées rivales, à nos frontières. Force nous était de prévoir quelle résistance on leur opposerait éventuellement. Que ce fût celle des habitants mêmes du pays, prenant, guidés par nous, conscience de leur intérêt national, nous

n'avions bien évidemment qu'à y gagner. C'était, je crois, la solution la plus avantageuse d'un grave problème, mais c'était aussi, et le public ne s'y est pas trompé, l'armée annamite.

Les protestations les plus véhémentes vinrent d'Indo-Chine même, et des colons français. Pourtant, il n'est pas de gens plus intéressés à l'existence d'une force solide et dévouée que la poignée de nos compatriotes perdus à ce bout du monde dans les flots montants de la race jaune. Mais l'instant présent et ses intérêts immédiats masquent parfois les perspectives d'avenir. L'armée annamite rencontra là-bas des animosités auxquelles il ne m'appartient point de répondre. On en vint vite à dénaturer les principes dont elle se réclamait. Si bien que la conception première se trouva retournée bout pour bout. Dans l'instrument indispensable de notre défense, certains virent celui de notre éviction possible, situant le péril là où il n'est pas. Je suis, je pense, en Indo-Chine un aussi bon Français qu'un autre. J'y débarquai pour la première fois voici trente-cinq ans et j'y reçus à peu près tous mes grades. J'espère avoir ainsi acquis le droit de dire à mes compatriotes plus récemment venus, de bien regarder autour d'eux : l'ennemi n'est pas l'Annamite.

*
* *

Depuis le début du siècle, deux événements ont exercé sur les destinées de l'Extrême-Orient une influence décisive : la campagne européenne du Petchili de 1900 et la guerre russo-japonaise. Le premier a profondément humilié le sentiment national du colosse chinois. Elle l'a tiré de son sommeil millénaire, si profond que d'aucuns le croyaient un symptôme de mort. Le second a ruiné le dogme de l'invincibilité des « diables d'Occident ». C'est un truisme aujourd'hui de reconnaître le renouveau nationaliste en Chine aussi bien qu'au Japon. Mais ce à quoi l'on prête moins d'attention, et à tort, c'est à la profondeur de ce sentiment qui tient au plus intime de la race jaune. L'attachement mystique des Chinois pour leur sol dont ils ne s'expatrient jamais sans esprit de retour; la noblesse qu'ils attachent aux travaux de la terre; le culte

populaire des ancêtres qui compose en réalité tout le bagage religieux de l'immense majorité des Célestes, voilà qui prouve à l'évidence la force religieuse du sentiment national en Chine. Il y a, sur ce point, entre les jaunes et nous, une différence capitale, qui tient à la race même. La race blanche, s'est, si je puis dire, effritée en un nombre assez important de « patries », dont les intérêts non concordants sont, sinon perpétuellement en lutte ouverte, du moins en compétition constante. Rien de tel en Extrême-Orient. Races et patries ne forment qu'un seul bloc, celles-ci comprenant seulement deux nations qui comptent et puissent jamais aspirer à compter. Qu'il y ait entre ces deux nations concurrence pour l'hégémonie, soit. Elle n'ira jamais jusqu'à la division en face d'une commune menace occidentale : l'entente à deux est facile. La Chine a tenu rigueur à l'Europe de la campagne du Petchili; mais on sait avec quelle aisance, mettant de côté toute fausse honte, elle vint demander au vainqueur de la guerre sino-japonaise l'instruction militaire dont le défaut avait provoqué ses malheurs. Actuellement, les malentendus entre Américains et Japonais ont d'immédiates répercussions dans les ports chinois. Les Chinois ont largement exploité contre les Occidentaux la gloire conquise à leurs dépens par les armées japonaises. Elle fut un puissant argument, au lendemain de l'intrusion européenne de 1900, à l'appui des créations militaires de Youan-Chi-Kaï. Une force militaire importante, sérieusement armée et entraînée, instruite à l'aide du Japon, en fut la première expression concrète, connue sous le nom de « Divisions du Houpé ». L'expérience ayant réussi, après la guerre russo-japonaise, les divisions du Houpé devinrent l'école de la future armée nationale qui naquit en 1903. A cette date, un édit impérial institua un conseil supérieur de la guerre et divisa l'Empire en dix-huit régions militaires. Un second édit de janvier 1904 fixa les effectifs, répartis en : 1° une troupe de campagne, formée d'un élément actif et de deux réserves : le *Lou-Kiun*; 2° une maréchaussée, chargée du maintion de l'ordre intérieur : le *Sun-djin-Kiun*; 3° enfin, une troupe spéciale à chaque province et prêtant main-forte en cas d'opérations locales : *le Siun-fang-toue*. En attendant l'organisation des réserves, ce

troisième élément les suppléerait. La Chine devait avoir trente-sept divisions. Il y eut d'abord parmi les Occidentaux des sourires incrédules, mais pas longtemps. L'organisation prévue, judicieusement étudiée et comprise, fit sortir de terre avec une rapidité et une régularité qu'on ne pouvait deviner, des forces imposantes, dotées d'armements du dernier modèle. Au moment où la Révolution vint, pour un temps, arrêter le développement du plan de 1904, une dizaine de divisions étaient entièrement sur pied; à peu près autant de brigades mixtes, mobilisables; une quinzaine d'autres en voie de formation.

Evidemment, tout n'était pas encore parfait. L'insuffisance professionnelle des cadres, notamment, était le point faible de l'œuvre entreprise : on crée plus aisément les unités que les états-majors. Mais l'exemple du Japon a détruit sur ce point bien des doutes. Ce qui s'est passé, peut se passer en Chine. D'ailleurs, les luttes civiles sont pour les officiers une occasion d'appliquer les principes qu'on leur a enseignés dans les écoles militaires nationales et japonaises : à cette guerre, ils s'aguerrissent.

L'armée chinoise n'est donc plus un mythe. Elle a à sa tête Youan-Chi-Kaï. Elle est son œuvre. Il lui doit ce qu'il est. Bien plus encore, il lui devra ce qu'il sera : empereur, avec ou sans le nom. Il prélèvera dans le trésor dont l'Europe vient de le gratifier, la somme nécessaire à maintenir l'ordre, entendez : à fortifier ses armées.

Ainsi, en Extrême-Orient, une force est née qui, pour les établissements européens en général, peut être une menace : c'est l'armée japonaise. Il en est une autre maintenant qui est pour notre Indo-Chine un danger permanent : l'armée chinoise. Dans l'organisation prévue, elle alignera en effet 120 000 hommes à la frontière de notre colonie, où nous n'avons qu'un corps d'occupation et aucune masse de manœuvre.

Telle est la menace chinoise sur nos frontières.

*
* *

Or, en avant-garde du Chinois de Chine, il y a celui d'Indo-Chine, tout aussi redoutable.

La colonie est l'un des sols les plus généreusement dotés du monde. La seule Cochinchine qui, pour une superficie de 59 800 kilomètres carrés (un peu plus du dixième de la France), a une population de trois millions d'âmes, tire de 1 200 000 hectares de rizières, une récolte qui vaut, en moyenne, 350 millions par an, et dont une moitié, en excès sur les besoins locaux, ressort à l'exportation[1]. Les rizières de l'Annam-Tonkin, moins précisément métrées, ont, tout au moins dans le delta du Song-Koy, un rendement équivalent. Au total, on peut fixer sans grande erreur la superficie de la rizière indo-chinoise à 3 000 000 d'hectares environ, avec un rendement moyen de 2 500 kilogrammes à l'hectare. Dans les régions moins favorables au riz, le maïs gagne rapidement aux dépens des brousses. C'est, lui aussi, un article d'exportation, dont l'Europe, et la France notamment, sont avides. D'autres végétaux, manioc, patates, haricots, contribuent pour leur part à l'alimentation locale. Les cultures industrielles ne sont pas moins favorisées : coton, jute, chanvre, ricin, sésame, arachides, palmiers, peuvent rémunérer largement d'importants capitaux. Le caoutchouc, planté et exploité rationnellement, donne des bénéfices plus qu'intéressants. D'autre part, les plus beaux espoirs sont permis à une industrie qui, née d'hier, emploie déjà soixante mille ouvriers dans plus de deux cents usines. Elle exploite non seulement les matières premières agricoles, bois, graines, etc., mais aussi les produits des mines : houille, fer, cuivre, argent, antimoine, plomb et surtout zinc et étain, qui offrent à la colonie d'incalculables réserves de richesses. Sur cette terre aimée des Dieux, on trouve aussi des salines et des eaux minérales, et les marbres de Tourane valent les plus purs Carrare, Paros ou Pentélique. Au milieu de tous ces biens, il semble que l'indigène, artisan premier de toutes ces richesses, doive vivre au sein d'une large abondance, ignorer tout au moins la pauvreté. Or, il n'en est rien : je ne connais guère d'homme plus misérable.

1. Renseignement tiré de la *Demande de protection au Gouvernement français*, adressée en janvier 1912 par la société indigène *L'Œuvre d'émancipation économique des Annamites à l'égard de la puissance française*, société composée de propriétaires, d'industriels et de commerçants annamites, à M. le gouverneur général Albert Sarraut (Saïgon, imprimerie That-Toan.)

Il faut pousser au noir les « paysans » célèbres de La Bruyère pour imaginer le *nia-qhoué* annamite, tel qu'il est. Il fait croître une récolte opulente; mais au prix de quelles peines! A l'imperfection des moyens, il supplée par son travail. Il creuse le sillon comme ses pères, il y a trois mille ans, avec une charrue primitive. Il égrène à force de bras ses épis; il ignore la sélection des semences; il est à la merci de la sécheresse et de l'inondation, pour lui également redoutables; il est l'esclave d'une terre dont les fruits ne sont pas pour lui. Alors, pour qui donc?

Pour nous, sans doute, un peu! mais surtout pour ce maître profiteur, le Chinois. Tout le produit des rizières indo-chinoises relève du Chinois. Et d'abord toute la moitié qui en est exportée. Sur onze rizeries installées à Cholon, le faubourg chinois de Saïgon, les Célestes en possèdent en propre neuf et, des deux autres, propriétés d'une firme allemande, ils exploitent l'une, et l'autre est à leur discrétion. Il en va de même pour l'exportation. C'est le trust, la suppression de toute concurrence.

L'alimentation des rizeries est aussi aux mains des Chinois. Installés dans l'intérieur du pays, tenant boutique, au fond des plus lointains villages, des objets indispensables au natif, denrées, tissus, opium, alcool, aucun panier de paddy ne leur échappe. A bas prix, à l'heure du besoin, ils achètent au paysan sa récolte, même sur pied, et la transportent par leurs jonques aux usines de leurs compatriotes citadins.

D'un travail, que j'estime en tout point remarquable [1], adressé par M. Aug. Loÿe, procureur de la République en Indo-Chine, à M. Albert Sarraut, j'extrais ces lignes, entièrement véridiques :

C'est donc lui, le Chinois, le maître incontesté de cette principale production de notre riche colonie. Et quel est le bénéfice qu'il prélève sur cette industrie et ce commerce seuls?... Certains ont fait le calcul et sont arrivés au chiffre de 60 millions. (Et M. Loÿe ne parle que de la Cochinchine.) Ce chiffre peut n'être pas exagéré. Mais, chose plus grave, la majeure partie de cette énorme somme, au lieu de rester dans le pays pour y procurer du bien-être, y

1. *La Cochinchine, ses habitants, leur situation économique et morale, leurs vrais exploiteurs et leur œuvre d'appauvrissement.*

produire de nouvelles richesses, est envoyée chaque année en Chine. La production de l'Annamite ne lui étant payée qu'un prix insuffisant, qui ne lui permet que de vivoter, de préparer la récolte future, et, hélas! d'avoir des besoins avant cette dernière, il arrive que si, pour une cause quelconque (un événement dans la famille qui oblige son chef à une assez forte dépense, par exemple) il a besoin d'argent, pour se procurer la somme nécessaire, il s'adressera au banquier indien, au *chetty* et, une fois dans les griffes de cet usurier, il est perdu : c'est une famille ruinée. Quel est le taux auquel prête le chetty? Je l'ai cherché un jour et j'ai trouvé 138 p. 100; et par malheur encore, si l'indigène égare les reçus des comptes payés, il les paiera deux fois.

Avec cet intérêt énorme, l'Annamite ne peut pas s'en tirer; c'est le non-paiement d'un terme à son échéance et la créance entière devenue exigible, le procès et la vente des propriétés, lesquelles, par suite du manque d'argent dans les campagnes, ne se vendent pas leur valeur réelle. Qui les achètera, si les terres sont bonnes? Les Chinois ou le chetty lui-même. Et c'est ainsi que, petit à petit, si l'on n'y met promptement ordre, nos sujets indigènes sont et seront dépossédés de leurs meilleures terres et deviendront, s'ils ne veulent être des errants, des vagabonds, les serfs agricoles de ces étrangers, nouveaux propriétaires de leurs biens. Je ne pousse pas les choses au noir, croyez-le. Des villages presque entiers appartiennent déjà à des Chinois; à Saïgon, des rues entières sont leur propriété. Je ne parle pas de Cholon qui est ville chinoise. Au chef-lieu de la province de Soc-Trang, j'en ai fait le relevé, Chinois et chetty possèdent près des trois quarts des maisons et des terrains pour constructions... Et lorsque je vous aurai dit que dans les gros villages, les ferblantiers, les maçons, les menuisiers, charpentiers, scieurs et marchands de bois, briquetiers, les épiciers, usuriers, quincaillers, distillateurs autres que la société française, débitants d'alcool et d'opium, décortiqueurs de paddy pour la consommation locale, entrepreneurs de travaux publics et fournisseurs de pierrailles, sables, etc., à l'administration, sont des Chinois qui, comme leurs congénères dans l'industrie et le commerce du riz, envoient ou emportent en Chine ce qu'ils peuvent de l'argent qu'ils auront gagné dans la colonie, je vous fais juge de ce qui peut rester en fait de piastres dans les mains des Annamites.

Voilà donc le jugement, fondé sur dix ans de pratique indigène, d'un magistrat français. Voici maintenant ce que disent les Annamites éclairés. Du travail rédigé par eux que j'ai cité précédemment, *Demande de protection au gouvernement français*, j'extrais ce qui suit :

LES CHINOIS. — LEUR ENVAHISSEMENT DE LA COCHINCHINE. — LEUR ACCAPAREMENT DU MONOPOLE COMMERCIAL ET INDUSTRIEL. — LEUR EXPLOITATION DES ANNAMITES.

Les Chinois, nos voisins, de leur naturel émigrants, et que les voyages ont rendu — par le fait d'avoir mieux vu — plus dégourdis et plus entreprenants que l'Annamite, ont abusé de la situation de ce dernier, délaissé dans sa faiblesse ainsi que dans son état d'imprévoyance et d'insouciance. Ils envahissent le pays et s'y emparent de toutes les affaires commerciales et industrielles. Ils s'arrangent et s'entendent merveilleusement, et ils excluent complètement les Annamites du commerce et de l'industrie du pays. Toutes les grandes entreprises sont entre leurs mains.

En accaparant le terrain économique du pays au détriment des indigènes, ils deviennent vis-à-vis de nous des pierres d'achoppement pour nos progrès et constituent un grave danger pour notre avenir. Ils se forment en un faisceau compact qui pèse sur nos têtes. Ils font de nous ce qu'ils veulent. Ils se posent comme intermédiaires entre Européens et Annamites et détiennent le monopole commercial et industriel du pays dont ils se rendent ainsi maîtres au point de vue économique et font ce que bon leur semble.

Comment les Chinois peuvent-ils arriver à cette puissance tout en étant chez nous?... Ils occupent toutes les places importantes dans les grandes maisons de commerce de la place et dans les maisons de banque.

Par leur entente et leurs arrangements, ils font fermer toutes les portes aux Annamites. Partout les Chinois ont leurs hommes. Partout où vont les Annamites, ceux-ci ne rencontrent que des obstacles...

COMPRADORS CHINOIS DANS LES GRANDES MAISONS DE COMMERCE DE LA PLACE

Un Annamite s'adresse-t-il à une maison européenne pour traiter une affaire? Le comprador chinois, principal employé de la maison, intervient et sait par mille manières faire renvoyer l'Annamite chez ses congénères chinois pour cette seule raison que, si la maison favorise l'indigène, les clients chinois ne pourront plus faire des affaires avec elle et passeront chez les concurrents.

COMPRADORS EN BANQUE

D'autre part, les Chinois... sont autrement traités que les Annamites. Ils sont extrêmement soutenus et financièrement protégés contre nous par les maisons de crédit de la place.

La banque de l'Indo-Chine, *la banque de Hong-Kong et de Shangaï* et la *Chartered Bank*, toutes trois leur sont exclusivement réservées. Dans toutes les trois, les compradors chinois ont voix consultative pour toutes les opérations de prêts... Des trois banques établies dans notre pays, nous ne comptons que sur la banque de l'Indo-Chine, banque de l'État, privilégiée, avec émission des billets de banque. Accorde-t-elle son appui aux Annamites? Non. Devant ses intérêts liés à ceux des Chinois ses clients, elle refuse impitoyablement tout prêt aux Annamites, même pour les entreprises sérieuses. Elle leur oppose la raison que leurs immeubles sont dans l'intérieur du pays et leur refuse tout concours en invoquant le motif statutaire...

Il est notoirement connu que les possibilités commerciales, surtout agricoles, de notre pays, sont si grandes que son relèvement est possible. Cependant ces établissements de crédit, attachant plus d'importance à leur intérêt particulier qu'à l'intérêt supérieur du pays, favorisent de préférence les Chinois...

Ainsi abandonné à lui-même, l'Annamite est livré à l'usure qui le ronge et l'appauvrit au profit des Chinois.

L'accord est donc complet entre un fonctionnaire français désintéressé et les Annamites directement mêlés à la question.

Il n'y aurait qu'à déplorer l'infériorité commerciale du paysan annamite si, aux modes d'emprise que l'on vient de dire les Célestes n'en ajoutaient un autre, celui-ci condamnable et d'autant plus redoutable qu'il échappe quasi complètement à la surveillance de l'autorité, aussi bien qu'aux légitimes répressions : j'entends le terrorisme que font peser sur les malheureux paysans, les sociétés secrètes. Elles sont innombrables. Introduites, il y a une dizaine d'années, par les Chinois qui les dirigent, elles commencèrent à se développer avec une extrême rapidité, au lendemain de la guerre russo-japonaise. Les derniers événements ont répandu dans la grande presse française le nom de la plus connue, la Société des Martyrs. D'une autre, plus particulièrement répandue en Indo-Chine, « la Société du Ciel et de la Terre », voici, à titre d'exemple, ce que rapporte M. Loÿe.

Étant juge de paix à compétence étendue à Bien-Hoa, j'ai eu en 1909, à m'occuper de cette société. Mon collègue de Long-Xuyen, M. Dusson put mettre la main sur les papiers de ladite société et connaître ainsi son œuvre et le but qu'elle poursuivait. La situa-

tion dans la province de Long-Xuyen était celle-ci : sur les soixante villages que comprend cette province, il n'en restait guère que huit où l'on pouvait supposer qu'il n'y avait pas encore d'affiliés et sur les cinquante-deux autres villages, dans trente-cinq, les affiliés étaient en majorité et, dans les dix-sept autres, ils étaient en minorité. Et notez que, peu ou prou, toutes les provinces de Cochinchine, du Tonkin et de l'Annam sont infectées, contaminées par les sociétés secrètes.

On devient membre de la Société du Ciel et de la Terre de trois manières : par la persuasion, par la menace et par la violence.

Ce sont ces derniers procédés qui sont le plus communément employés vis-à-vis de l'Annamite, car celui-ci, de nature assez tranquille, est peu disposé à courir les aventures.

En 1906, dans la province de Bien-Hoa, la population était terrorisée par les malfaiteurs chargés de recruter des adhérents à la Société du Ciel et de la Terre et la plupart des notables des villages étaient enrôlés sous la bannière des Chinois..., la police arrivant toujours trop tard sur les lieux du délit ou du crime.

Cet état était si grave que les femmes et les filles n'osaient plus aller vendre dans les marchés leurs produits de peur d'être dévalisées ou maltraitées.

A Long-Xuyen, cela s'est passé comme à Bien-Hoa : les Chinois avaient à leur disposition une bande de malandrins et, par la menace et la violence qui allait jusqu'au pillage, à l'incendie, ils obligeaient d'abord les notables des villages à entrer dans la Société; puis, une fois les notables enrégimentés, le reste des habitants se soumettait assez vite, car ils ne savaient plus à qui se plaindre des sévices graves dont ils étaient l'objet.

Les notables eux-mêmes obligeaient les habitants à faire partie de l'association [1].

Au joug économique que le Chinois impose à l'Indo-Chine il faut joindre son influence intellectuelle.

La civilisation annamite est d'origine chinoise; la littérature annamite est la littérature de la Chine; les lettrés, parmi lesquels se recrutent les mandarins, cultivent les lettres chinoises; tout l'Annam lit les journaux chinois, hostiles aux Européens. Il s'y fait une propagande effrénée contre notre domination. Comme il n'y a qu'un nombre infime de Français lisant les caractères, nous sommes à peu près désarmés contre

1. Le réquisitoire de M. le procureur Dusson, prononcé à l'audience du Tribunal correctionnel de Long-Xuyen, du 19 novembre 1909, a été imprimé et publié à Saïgon.

un ennemi aussi insaisissable : des libelles hostiles, rédigés dans le pays, courent de mains en mains; les chanteurs publics, nomades, généralement aveugles, ne se gênent point pour colporter et glorifier en pleins carrefours les exploits des chefs pirates, passés héros.

Ainsi, de quelque côté qu'on envisage le problème indo-chinois, on se heurte au Chinois. Les correspondances récemment reçues d'Indo-Chine relatives à l'enquête sur l'attentat d'Hanoï, sont édifiantes. Je renvoie notamment au communiqué évidemment officieux, qu'a publié *le Temps*, le 20 juillet 1913. On y a lu, sans surprise si l'on connaît l'état actuel de l'Indo-Chine, que le fameux Sun-Yat-Sen, illuminé nationaliste et, par conséquent, xénophobe, dont l'Europe s'est engouée, pour des similitudes de mots et par la plus absurde des toquades, est l'inspirateur et probablement l'allié du lettré Pham-Boi-Chau, manager du prince Cuong-Dé, dont le nom sert de cri de ralliement aux agitateurs anti-français de notre colonie. On sait qu'ils fondèrent à Canton et à Hong-Kong, c'est-à-dire aux foyers mêmes du mouvement réformiste chinois, une virtuelle République Indo-Chinoise, dont le premier soin fut de créer, bien entendu, une Banque d'État ayant le privilège d'émettre des coupures dont j'ai pu voir des exemplaires à mon dernier séjour en Indo-Chine. En fait, tout mouvement indigène hostile tend à se rapprocher de plus en plus du type suivant : un groupe de mécontents locaux, dont les sentiments anti-français seront exploités par des Chinois de Chine et d'Indo-Chine, en vue d'une mainmise éventuelle sur le pays.

***

Nous serions fort empêchés d'arrêter cette insaisissable emprise, si l'Annamite consentait à son asservissement : « Toute l'histoire de l'Annam a écrit l'un des plus documentés de nos annamitisants, M. le colonel Diguet, de l'infanterie coloniale, — toute l'histoire de l'Annam est un hymne de cinq mille ans à son indépendance ». Jusqu'au 1er siècle avant J.-C., réuni à l'empire chinois par un tribut de vas-

salité, il fut conquis, vers notre ère. Mille ans, il porta le joug. Sous une telle sujétion, on eût pu supposer que l'âme du peuple était morte. Il n'en était rien. Elle s'était religieusement transmise des aïeux à leurs descendants : telle une indéfectible foi nationale qui aurait réuni chez nous, à travers la durée, la génération de Charlemagne à celle de Napoléon. Au jour propice, elle se réveilla, lutta, vainquit : « En voyant ce peuple, dit M. le colonel Diguet, après dix siècles d'asservissement songer encore à son émancipation et la poursuivre avec courage et témérité, nous nous ferons une idée de la vigueur de la persistance de son amour de la liberté. »

Si courbé qu'il soit sous la tutelle de l'oncle chinois (*chucâch*), l'Annamite se représente le domaine qu'il pourrait cultiver. Il sait fort bien — et d'ailleurs, pour le convaincre de paresse, nous le lui avons insatiablement répété — que dans la seule Cochinchine par exemple, 2 000 000 d'hectares, s'ils étaient irrigués et défrichés, viendraient tripler sa rizière; que tout le reste de cette colonie, abandonné à une forêt improductive, pourrait, comme les quelques milliers d'hectares déjà plantés en caoutchouc, apporter à la misère générale un remède souverain. Il sait qu'il en va de même au Cambodge; que le Laos où des terrains de toute nature se rencontrent, pourrait, fécondé par son labeur, multiplier sa race, alors que la race laotienne n'y compte que trois ou quatre cent mille individus[1]. Il sait aussi — le document indigène que j'ai cité plus haut suffit à l'établir — que l'obstacle au développement de sa rizière qu'il aime passionnément, de son bien-être, auquel il aspire tout comme un autre, c'est la sangsue chinoise. Mais ce qu'il sait encore mieux, c'est le sort auquel le vouerait une domination Céleste : l'amertume passée lui en a légué la haine.

Afin qu'on n'en ignore et qu'on ne me taxe point d'*annamitophilie*, j'en veux trouver la preuve dans d'irrécusables témoignages indigènes :

Les agitateurs du dehors, déclare l'un d'eux, assurent que la France, dont les habitants sont d'une race différente de la nôtre,

1. Java qui comptait 6 millions d'indigènes en 1800 est passée aujourd'hui à 32 millions. Avec une race aussi prolifique que l'Annamite, un tel essor humain n'a rien d'impossible.

ne prendrait jamais la défense de nos intérêts; que, dès lors, c'est à ceux qui sont de même race que nous et qui ont les mêmes caractères d'écriture que nous qu'il nous convient d'avoir recours, pour nous aider à conquérir notre indépendance. Ceux qui raisonnent ainsi ignorent que les causes qui, aujourd'hui, déterminent un pays à se créer un domaine colonial, diffèrent de celles d'autrefois...

A notre époque, la colonisation pour un peuple c'est le déversement dans un autre pays d'un surcroît de population, c'est aussi l'écoulement d'un surcroît de produits. Mais, dès lors, plus un pays sera rapproché de nous et plus vite nous envahiront ses habitants, plus vite afflueront, chez nous, ses marchandises d'exportation, plus aussi notre population en supportera de dommages.... Voyons le Japon protecteur de la Corée, dans ces cinq ou six dernières années, voyons les malheurs que les habitants de ce pays protégé ont à supporter et demandons-nous, maintenant, si nous avons quelque intérêt à tourner notre espoir du côté de ceux qui sont de même race et qui ont les mêmes caractères d'écriture que nous[1].

Or, qui parle ainsi? S. E. Hoang-Cao-Khaï, le propre ancien Kinh-luoc du Tonkin.

Mais voici mieux encore :

Que la France fasse des réformes; qu'elle change de ligne de conduite; que, choisissant avec soin des gens capables, elle les revête d'une grande autorité et, tout en les traitant convenablement, exige d'eux intégrité et travail. Il lui faudrait fournir à tous des moyens d'existence et assurer aux lettrés intelligents le droit de délibérer sur les affaires du royaume. Si elle laisse publier des journaux, pour permettre à l'opinion publique de se manifester au grand jour, si elle édicte des peines sévères pour réprimer les écarts des mandarins, si elle crée des collèges, des imprimeries, des écoles normales, professionnelles et commerciales, si, enfin, elle modifie la législation et le système d'impôts et de corvées et, qu'en toutes ces réformes, elle fasse preuve de sagesse et de méthode, le peuple vivra en paix, les lettrés seront satisfaits.

Loin de chercher à se révolter, tous n'auront qu'une crainte : voir la France abandonner l'Annam.

C'était la parole à dire, et elle ne peut être suspecte de flagornerie à notre endroit, car elle vient du célèbre Phan-Chau-Trinh, lettré qui, au dire M. le commandant Roux, son ami,

1. Traduction de M. le commandant d'artillerie coloniale J. Roux, substitut au 1er Conseil de guerre de Paris, professeur de langue annamite à l'Association Philotechnique de Paris : *En Annam*, 1910.

est « d'une culture générale et d'une élévation de cœur et d'esprit peu communes [1] » ; comme il fut condamné à mort par la cour de Hué, pour avoir adressé au gouverneur général la lettre trop courageuse dont les lignes ci-dessus sont extraites, je ne pourrais guère invoquer de témoignage plus probant.

C'est en faisant fond sur ce sentiment national de l'Annamite que nous devons combattre l'ennemi commun, le Chinois. C'est précisément à ce sentiment que j'ai fait appel, lorsque j'ai soumis aux pouvoirs publics, le projet d'organisation de la fameuse armée annamite. Je n'ai point à refaire ici les conférences dont j'ai parlé plus haut et qui ont été résumées par la presse. Je me bornerai donc à en rappeler le sens général. J'ai dit : la situation présente de l'Indo-Chine exige qu'elle ait un « état militaire » normal, prévu comme rouage non d'occupation, mais de défense. Or la façon dont nous nous sommes comportés ressemble à une faillite de nos devoirs : l'Indo-Chine n'est pas défendue. Il faut y prévoir, outre les forces actuelles, absorbées par l'occupation, une masse de manœuvre équivalente à celle que nous aurions devant nous : 120 000 hommes et, en Cochinchine, pour faire face à l'invasion siamoise que la Chine jetterait sur nous, 50 000, appuyés à la position solide Saïgon-Cap Saint-Jacques.

D'une telle force nous n'avons pas la première baïonnette. Nous n'avons pas non plus l'espoir qu'elle vienne de France. C'est donc sur place qu'il faut trouver nos ressources. Nous avons bien quelques régiments indigènes ; mais quelle serait leur attitude devant de grosses unités modernisées, contre lesquelles ils devront mener le combat jusqu'au bout, sans être soutenus par des troupes européennes ? Tiendront-ils avec leur organisation actuelle ? La douzaine de Français qui encadre une compagnie de 250 Annamites, suffira-t-elle à les enthou-

1. Traduction de M. le commandant Roux : *l'Indo-Chine au théâtre. A propos des « Sauterelles »*, Ernest Leroux, éditeur, Paris, 1912.

La peine de Phan-Chau-Trinh, commuée en celle des travaux forcés à perpétuité, prit fin sur l'initiative de M. Francis de Pressensé ; MM. Trouillot, ministre des Colonies, et Klobukowski, gouverneur général de l'Indo-Chine, tirèrent le condamné du bagne de Poulo-Condor. Il vit aujourd'hui à Paris.

siasmer pour le sacrifice suprême? Non. Nos troupes indigènes annamites n'ont pas d'âme, pas de force morale. L'Annamite n'a pas de liberté à défendre; ce n'est pas l'amour de la patrie qui l'anime. La discipline, dans les troupes annamites, repose entièrement sur l'influence personnelle des chefs. Cette influence même est moins facile à obtenir aujourd'hui que les compagnies sont groupées en grande partie dans le Delta et réunies en bataillons. Les officiers sont moins en contact avec leurs hommes qu'à l'époque où on faisait colonne, partageant la même vie de fatigues et de dangers. Le cadre des sous-officiers est nombreux, mais n'a guère plus d'action que celui des officiers dans les grandes garnisons.

Le cadre indigène n'est plus qu'une doublure du cadre français; le rôle d'adjudant indigène est mal défini; les sergents indigènes sous les ordres des sergents français n'ont aucune initiative. En outre ils sont mécontents du peu d'avancement, de la faible solde, et du manque d'égards après leurs longs et loyaux services.

Les Annamites sont-ils incapables de nous donner des cadres meilleurs? Après Moukden et Tsushima, c'est de nous qu'il faudrait douter, si nous ne réussissions pas à tirer de cette race les officiers dont nous avons besoin. Car ce sont des officiers annamites, dressés par nous, officiers français, qui donneront à l'armée annamite une âme.

Travaillons donc à transformer le soldat annamite mécontent en soldat de sa patrie. Ce n'est point malaisé : nos écoles d'enfants de troupe de Nui-Déo et de Saïgon peuvent conduire leurs élèves jusqu'à un brevet qui leur ouvrira, après une dizaine d'années d'études, l'École des sous-officiers de Sept-Pagodes dont les meilleurs sujets à l'issue d'un concours, aux examens éliminatoires, seront envoyés à Saint-Maixent ou à Saint-Cyr. Un stage dans nos troupes métropolitaines les perfectionnera et ils reviendront ensuite en Indo-Chine, dans des conditions absolument égales à celles faites à leurs camarades français. Ils auraient d'ailleurs été naturalisés à leur entrée aux écoles de la métropole.

Afin de les retenir sous les drapeaux, les sous-officiers pourvus du certificat d'études, aptes à occuper les divers emplois de sous-officiers (fourrier, sergent-major, adjudant)

recevraient même faveur et seraient entièrement assimilés comme traitement aux sous-officiers français. Avec ces cadres solides, nous pourrions créer à l'image de nos troupes une armée annamite, de taille à évincer la menace militaire des Chinois. Ce sera un moyen de faire naître et de franciser une élite d'abord, une masse populaire ensuite, avec lesquelles l'échange d'idées et de bienfaits sera réciproque [1].

Ces vues, je l'ai dit, ont rencontré d'acharnés détracteurs. Il n'est ni dans mon rôle, ni dans mon caractère, de discuter les arguments qui m'ont été opposés. Une seule considération suffit, à mon sens, à les rendre suspects : ils admettent tous *a priori* la supériorité de la race blanche sur toutes les autres races. Une controverse sur un tel thème, surtout en matière extrême-orientale, ne peut être qu'académique.

Les objections présentées n'ont point eu d'ailleurs de résultat pratique jusqu'ici. J'ai eu la satisfaction profonde de voir, tout au contraire, le comité consultatif de défense des colonies, que préside M. le général Gallieni avec la compétence coloniale et militaire que l'on sait, adopter dans ses grandes lignes, le projet que j'avais soumis au gouvernement.

Parmi les arguments adverses que l'on discuta dans cette réunion de techniciens éminents, l'un d'eux est spécialement à retenir : « L'histoire prouve, a-t-on dit, qu'il est dangereux de laisser l'évolution militaire d'un pays précéder son évolution civile. »

Je n'y contredis point. Mais en 1912, je n'avais charge que de l'évolution militaire de l'Indo-Chine. Son évolution civile ne me concernait pas et je n'avais donc point officiellement à m'en préoccuper. Je n'ignore pas que la conquête implique pour le conquérant certains devoirs à l'égard du conquis : justice, assistance médicale, instruction, auxquels nous n'avons peut-être pas attaché toute l'importance désirable.

Plus libre maintenant de parler, voici ce que je pourrais dire. Notre plus fort moyen d'action devrait être l'enseignement. Il faut déchirer ce voile que jette entre l'Annamite et nous notre ignorance de sa langue écrite et parlée, et nous rapprocher ainsi de son être intime. Nous disposons de deux

1. On trouvera le texte in-extenso de ces conférences dans le numéro du 25 août 1912 du journal *L'Armée coloniale*.

moyens : apprendre son idiome et les caractères, ou bien lui inculquer notre parler et l'instruction occidentale.

Nous sommes fixés sur la valeur pratique du premier : parler l'annamite restera le privilège d'un petit nombre d'Européens. C'est en effet une langue chantée, hérissée de difficultés, contre lesquelles les circulaires ministérielles, qui en prescrivaient l'étude, sont demeurées lettre morte. Quant aux caractères chinois, chacun en connaît la réputation méritée. On en vient donc à peu près forcément à la seconde solution : instruire l'Annamite.

C'est bien évidemment la bonne, puisque chez nos voisines elles-mêmes, les nations jaunes, le problème s'est posé. Elles ont en effet envisagé tous les inconvénients du système antique, qui sont graves. L'étude des caractères fait perdre, à qui l'entreprend, de longues années. Elle lui enseigne, il est vrai, chemin faisant, la morale, l'histoire, et tout le bagage littéraire hérité des aïeux, mais sous une forme mnémotechnique qui ne lui permet pas d'interpréter nos connaissances scientifiques.

Un instrument aussi rigide ne se plie nullement aux données de la vie moderne. Aussi, Chinois et Japonais s'efforcent-ils de simplifier leur écriture, et de traduire en signes leur langue parlée, dont la prononciation est entièrement différente de celle des caractères. A ces mêmes difficultés, nous nous sommes heurtés dès notre établissement en Indo-Chine. Les missionnaires portugais transcrivirent les idiomes locaux, en caractères latins : le *quôc-ngû*, qui résulta de ce compromis, est enseigné dans les écoles. On l'a très vivement discuté, au point même de vouloir l'interdire dans les classes. Ce sont là discussions théoriques. Le quôc-ngû a duré. Il est pratique. Il pourvoit largement aux besoins courants de l'instruction primaire ; il est assez souple pour exprimer les abstractions primordiales. Il jouit enfin de cet avantage inappréciable que les Européens, inhabiles à « chanter » l'annamite, le comprennent sous cette forme tangible, habituelle, et qui fait appel à la seule mémoire des yeux.

Mais les vertus du quôc-ngû s'arrêtent aux limites de l'instruction supérieure. Sentant l'impuissance des caractères à exprimer les connaissances nouvelles, Chinois et Japonais

instruits ont résolument adopté nos langues qu'ils étudient en Europe ou en Chine. En Indo-Chine, les mandarins, les vieux lettrés, sont venus pareillement nous demander d'instruire leurs fils.

Croirait-on que nous l'ayons refusé? C'est le gouverneur général actuel, M. Albert Sarraut qui, le premier, eut le courage de faire admettre les Annamites aux classes d'enseignement secondaire du lycée d'Hanoï. Jusqu'à lui, la séparation entre Annamites et Français était absolue, et, par Français, il faut entendre ceux d'Europe, mais aussi, humiliation gratuite faite aux Annamites, les Malabares, sujets français de l'Inde, de race dravidienne fort inférieure aux races indo-chinoises. Même bornée au seul lycée d'Hanoï, l'admission des indigènes aux études supérieures, simple acte de justice, a soulevé une indignation et des colères européennes dont on imagine mal d'ici la virulence. Pourtant les Annamites ne se sont pas découragés. La plupart des familles riches ont envoyé leurs enfants s'instruire en France et en Algérie. Plusieurs sont déjà pourvus de nos diplômes et l'un d'eux est actuellement élève de l'École Polytechnique. Ces faits détruisent l'objection capitale opposée à l'instruction intégrale des Annamites : la crainte qu'ils ne se substituent à nous. C'est justement répondre par la question. L'ostracisme est une des causes les plus agissantes du mécontentement indigène. Voilà un peuple qui, autrefois, se gouvernait, possédait une hiérarchie rigoureuse de grands mandarins chargés de ses services publics, justice, culte, administration, armée. Un « protecteur » s'installe chez lui et, brusquement, voici ce peuple écarté de la direction de ses propres affaires. Nous avons bien conservé, il est vrai, pour la forme, des « tong-doc » et « tuan-phu »; mais ces gouverneurs de provinces n'ont d'autorité que ce que leur en laisse le Résident français, le véritable maître. Cette superposition de fonctionnaires engendre, entre autres maux, une pléthore de salariés. Le Résident dispose d'adjoints, de commis français. Le tong-doc, lui aussi, a ses bureaux. D'où, confusion de pouvoirs, qu'éviterait aisément une administration unique, servie par des agents indigènes pourvus de l'instruction occidentale. Nul doute qu'il en résulterait, à la longue, une éviction des

fonctionnaires et officiers français. Mais nous disposons du remède : la naturalisation transformerait en Français de fait, les fonctionnaires indigènes pourvus de diplômes français, qu'une instruction et un traitement libéral appropriés auraient fait auparavant Français de cœur. L'expérience, toutes les fois qu'elle fut franchement tentée, a pleinement réussi. L'Annamite naturalisé est très fier de sa qualité de Français. Les rares officiers annamites que nous avons reçus dans nos rangs, le lieutenant aviateur Do-Hu, le lieutenant-colonel breveté Chan ont une mentalité toute française. Il n'est pas, en revanche, d'expérience opposable.

J'irai plus loin : dans la diffusion de l'instruction occidentale, je ferais sa part à la femme annamite. Conquise moralement, elle peut nous être une puissante alliée. Ajouterai-je que, parmi les filles de familles honorables, élevées dans de bonnes écoles modernes, nombre de Français trouveraient auprès de compagnes légitimes, le remède à un isolement parfois néfaste? que même des Françaises accepteraient peut-être un mari annamite, instruit à l'occidentale, pourvu d'un emploi ou d'une situation lucrative?

C'est donc l'instruction intégrale, poussée dans toutes ses branches jusqu'aux limites de nos connaissances, qui doit combler le fossé creusé entre nous et le peuple annamite. Elle seule donnera une élite francisée, qui conduira la masse. Si les colonies françaises ne me fournissent pas, malheureusement, d'arguments pour étayer ma conviction, par contre, j'en trouve de fort probants dans les possessions d'autres nations d'esprit plus libéral. A nos portes, les Américains ont conquis les Philippines beaucoup moins par les armes que par l'instruction. Un de leurs premiers actes fut de créer *sept cents* écoles anglaises et une université à Manille. Aujourd'hui la langue anglaise y supplante la langue espagnole. Les capitaux américains ont accaparé plantations et industries espagnoles. Ils en ont créé de nouvelles : car un peuple instruit, c'est un fait d'expérience fort explicable, consomme plus qu'un peuple maintenu dans l'ignorance. La conquête économique est achevée. Elle libère les États-Unis de soucis politiques. Ils ont proclamé qu'ils donneront aux Philippins leur indépendance, dès qu'ils seront aptes à se gouverner. Ils ont

commencé déjà de tenir cette promesse : la représentation du pays compte, dans le conseil de gouvernement, un nombre de natifs égal à celui des Américains. La République des Philippines, quand elle naîtra, ne restera pas moins de fait une dépendance intellectuelle et économique de l'Union. De quoi, celle-ci tirera grand profit, car gardant les bénéfices, elle se trouvera débarrassée des charges de l'occupation. Cette conduite habile l'a libérée des graves embarras qu'eût amenés un conflit avec le Japon. Qu'elle eût tenu les Philippins, comme nous, les Annamites, elle aurait eu contre elle, à l'heure du péril, tous les partisans de l'indépendance. C'est le contraire aujourd'hui. Si le Japon tentait un jour quelque coup de main sur Manille. il trouverait devant lui un État devenu majeur qui aiderait, par intérêt, les Américains. Ceux-ci ont donc fait tomber les menaces de l'adage : l'Asie aux Asiatiques.

Or, nous pouvons faire mieux encore que les Américains. Ceux-ci, guidés par la logique à donner leur indépendance aux Philippins, n'ont pas franchi le dernier pas : la nationalisation. Soucieux en effet de se garder contre l'intrusion des Asiatiques, ils refusent d'en faire des citoyens de l'Union. Car, enserrée entre noirs et jaunes, également prolifiques, la race blanche serait assez vite étouffée. La liberté civique dans leur propre pays constitue donc la concession limite accordée aux non-Américains. Rien ne nous oblige au contraire à nous y tenir. Nous ne nourrissons pas de préjugé de race. Admettant l'élite annamite, à la nationalité française, nous nous l'attacherions par mille liens durables. La métropole accroîtrait de plus en plus dans les assemblées la représentation indigène. A mesure que l'Annamite s'instruirait, il acquerrait plus de droits à une indépendance légitime. Car, où serait le mal? La scission s'opérerait sans déchirement. Le pays serait francisé et partant resterait un client intellectuel et économique de la France. C'est bien ce qu'entend dire le Kinh-Luoc : « L'Indo-Chine aura toujours besoin de la métropole ».

Citerai-je aussi, exemple plus concluant encore, la méthode instituée par les Anglais en Afrique australe. La résistance acharnée, héroïque des Boërs, leur foi patriotique égale et analogue à celle des autres blancs, leurs pareils, ont fait l'admiration du monde. Écrasés, ils ne furent pas, aux yeux

de leurs vainqueurs, des vaincus, mais bien des frères auxquels la lutte n'avait point été favorable. On les jugea capables de marcher sans lisières. On leur fit des concessions équitables. Trop vite, assurait-on. L'expérience prouva le contraire. Le libéralisme s'affirma, en l'espèce, le meilleur des calculs. Aujourd'hui, les Anglais pour avoir su assouplir leur méthode coloniale aux nécessités humaines, ont réalisé ce paradoxe : faire gouverner leur conquête par leur plus rude adversaire d'antan, transformé en parfait loyaliste. C'est, en politique, un chef-d'œuvre. Je voudrais bien savoir ce qu'y a perdu l'Angleterre. Nous voyons clairement, en revanche, le risque auquel expose la méthode contraire. Aux Espagnols, elle a coûté l'Amérique du sud ; à nous, Saint-Domingue, qui était un joyau magnifique. Elle menace l'Algérie et même, dit-on, l'Afrique noire. Elle est en train de nous faire perdre l'Indo-Chine. Car elle nous y a créé d'irréconciliables ennemis. Les dépositions de rois successifs, faites sans tenir compte des usages, le refus d'instruction, les dénis de justice, tout cela, c'est ivraie qui lève. On aura beau multiplier la police, elle demeurera, comme toujours en pareil cas, impuissante. Un jour, l'orage éclatera, que d'autres, qui ont gouverné ce pays, comme moi redoutent. Le terme, hélas! est fatal! Évolution ou révolution, c'est un dilemne.

*
* *

J'ai parlé de *francisation* du pays. Mais entendons-nous. Je ne prétends nullement l'assimiler. Il faut répandre l'instruction occidentale, le quôc ngû et le français, créer des écoles professionnelles, admettre dans nos rangs les gens dignes d'y paraître, libérer l'Annamite du servage chinois au moyen de banques populaires, tel le *Crédit agricole mutuel*, dont s'occupe depuis sept ans M. Loÿe, bref aider nos sujets et abolir d'eux à nous toute distinction de race. Mais là doit s'arrêter la francisation. Elle ne peut ignorer en effet le passé de l'Annamite. Celui-ci n'a rien à faire de nos codes et s'il reconnaît des droits à l'homme, il ne saurait concevoir comme nous

ceux du citoyen. Notre zèle ne doit toucher en aucun point à l'organisation sociale du pays, fort différente de la nôtre.

Celle des pays jaunes est, en fait, malaisée à définir. C'est une monarchie absolue, rigoureusement de droit divin, tempérée par une démocratie puissante. Le roi est le représentant du Ciel sur la terre, et il les relie religieusement, chargé qu'il est des sacrifices. Il est « le père et la mère » de son peuple. Néanmoins son pouvoir est contrôlé par une opinion publique d'une très grande force. C'est un pays, non d'individus, mais de collectivités. La famille, cellule sociale, y est solidement constituée. Son chef est propriétaire d'un sol. Il rentre dans la catégorie des « inscrits » : son nom figure en effet sur le registre des propriétés du village. Il a dans sa dépendance des clients non propriétaires, qui forment le peuple : le *dan*.

Chaque village est une république, administrée par un certain nombre d'inscrits qui constituent le « conseil des notables », lequel se recrute lui-même. Les emplois sont nettement hiérarchisés. Telle est, à la base de l'état social, la première unité politique, personnalité très définie, très indépendante; partant aussi, responsable. C'est à elle et non aux individus que les mandarins, émanation du pouvoir royal, ont à faire. Entre ces deux termes : responsabilité, indépendance d'une collectivité, les Annamites admettent une équivalence équitable qui, pour choquer nos idées, n'en a pas moins fait, au cours des milliers d'années ses preuves d'indestructibilité. Elle a résolu des questions restées dans les sociétés individualistes d'Europe des plaies ouvertes et que le progrès envenime : tel le problème de la misère. Il n'y a pas de meurt-de-faim en Indo-Chine. Tout homme qui y vient au monde est assuré de la vie matérielle, procréation comprise. Il appartient d'avance à un village, à la famille d'un inscrit. Celui-ci le nourrira. Celui-là pourvoira à ses besoins moraux, entretiendra la pagode où il prie. Tout est prévu, de par la solidarité. En sorte que misère veut dire, ici, calamité publique, résultant d'un malheur commun : inondation, raz de marée, piraterie, mainmise de chetty et de Chinois sur les propriétés ou hélas ! administration européenne.

Nous manquons de mots pour qualifier un tel état social. Est-ce le servage? Non, si on applique ce vocable à la chose,

telle que nous la concevons. L'Annamite a, en effet, toutes facilités pour sortir de cette condition, qu'il accepte par suite librement. Les écoles sont ouvertes à tous. Le premier venu peut se présenter aux examens du mandarinat. Bien plus : que le maître distingue un élève du peuple intelligent, le village supportera les frais de ses études. Il sera payé plus tard, en honneur, si son enfant accède à de hautes dignités.

Devant de tels faits, on voit de quelle main légère et prudente nous devons toucher à la société annamite, si d'aventure, le besoin s'en fait sentir. Elle apparaît, au cours des âges, si bien adaptée à la race, qu'elle l'a maintenue intacte, dans un laps de temps où la nôtre s'est deux ou trois fois transformée de fond en comble, non sans des déchirements terribles. Or, malgré cette pérennité probante, nous avons ébranlé, sinon travaillé à détruire ce chef-d'œuvre, la commune annamite, sans nous douter que c'était en quelque manière, commettre un sacrilège humain.

Est-ce à dire que tout y soit parfait, qu'elle doive rester à jamais immobile? Non, certes. Mais nous avons le devoir de ne pas brusquer son évolution. Évolution fatale, on l'entend bien, dès lors qu'entrent en jeu les facteurs de notre vie moderne : communications rapides, contacts de races en résultant, déplacement des sources de richesses. Ils susciteront, c'est l'évidence, tout un travail de gestation au sein de la vieille société annamite. Notre rôle est de le guider, sans plus, non point de le contraindre ou de l'entraver.

Bien compris, il nous permettrait d'enrayer le redoutable péril chinois. Il ferait même de la Chine ce qu'elle doit être pour sa voisine : un marché gigantesque. Si la crainte du Céleste est pour nous aujourd'hui le commencement de la sagesse, je n'en déduis pas, loin de là, que la Chine soit un éternel ennemi. Bien au contraire. Avec son énorme population, tout à portée, avide de riz, de produits alimentaires variés, d'objets ouvrés, c'est le débouché naturel de ce grenier et de ce bloc métallique qu'est l'Indo-Chine. Dotée de son réseau ferré, encore embryonnaire, celle-ci trouvera dans sa voisine du Nord la masse consommante dont les besoins absorberont toute son activité, mines, charbonnages, textiles, etc. Déjà toute cette production s'écoule en grande partie sur la

Chine, et pour le surplus, chez de moindres voisins, vérifiant cette divination de Dupleix que « c'est d'Inde à Inde » beaucoup plus qu'avec l'Europe trop lointaine que se feront les affaires. Clairvoyance qui lui permit de décupler celles de la compagnie des Indes.

*
* *

Telles sont les réflexions que j'aurais pu joindre à mon projet d'armée annamite. Il en découle tout le programme des réformes nécessaires pour mener à bien l'évolution civile désirable à tant de titres. Rien n'empêche *a priori* qu'elle s'opère avant ou pendant la nécessaire évolution militaire.

Rien, en théorie tout au moins. Malheureusement, dans la pratique, il n'en va pas de même. Je ne suis point le seul, on le sait de reste, à voir sans illusions, l'état présent de l'Indo-Chine. D'autres avant moi, officiellement, publiquement, ont dénoncé le mal. De leurs paroles, de tels échos sont parvenus ici qu'on ne sait de quoi plus s'étonner, de notre insouciance ou de notre désespérance de nous-mêmes. Car la seule résolution où nous nous sommes tenus paraît être celle de ne rien faire, la tête sous l'aile.

Pourtant, la bonne volonté à certains ne manque pas. Le gouverneur général, M. Albert Sarraut, animé des meilleures intentions, serait tout prêt à porter le fer rouge dans la plaie. Mais il se débat au milieu d'hostilités multiples. Ses auxiliaires tous les premiers, maints administrateurs, détenteurs d'une autorité quasi sans contrôle, redoutent que des administrés éclairés, instruits, critiquent leurs actes et n'expriment trop haut leurs doléances. On en a des exemples qui ont mal tourné pour les plaignants.

Les colons, surtout les plus infimes, ont conservé une mentalité de conquérants. Ils s'estiment d'une race supérieure, ne peuvent admettre que l'Annamite le plus instruit ait le plus ignorant des Français sous ses ordres : ce serait le comble de l'abomination. Ils forment une oligarchie de féodaux, au profit exclusif desquels la France a conquis l'Indo-Chine.

Les vieux mandarins eux-mêmes, tout en demandant à cor

et à cris l'instruction occidentale pour leurs fils, redoutent toute lumière trop vive sur leurs actes. Dans le mystère de leur race réfractaire à la pénétration actuelle, ils peuvent concussionner à l'aise, rejetant aux yeux de leurs compatriotes la responsabilité de leurs actes sur l'envahisseur.

Que d'intérêts conspirent à barrer la bonne route ! Néanmoins, je ne désespère pas. Nombre d'administrateurs, de magistrats, d'officiers, de chefs d'industrie ou de grands commerçants en quête de bons auxiliaires annamites imbus de nos idées, partagent mes convictions, je le sais. Que ces hommes de foi unis par leur bonne volonté se mettent résolument à l'œuvre et éclairent la route où nous marchons en aveugles : il n'est que temps. Sinon, je crains fort que faute d'avoir voulu guider l'évolution annamite, le sang de nos soldats et l'immense effort de la France, aient seulement préparé là-bas les voies à l'évolution chinoise.

GÉNÉRAL PENNEQUIN

TOLSTOÏ

(SOUVENIRS D'UN DE SES FILS)

I

COMMENT MON PÈRE CARACTÉRISAIT SES ENFANTS. — IMPRESSIONS DE MA PETITE ENFANCE. — PAPA. — MAMAN. — GRAND'MÈRE. — HANNA. — LES TROIS DOUNIÂCHA. — LE COMMENCEMENT DE MES ÉTUDES. — L'ÉCOLE.

Dans une lettre à sa tante Alexandra Andréevna Tolstoï, mon père décrit ainsi ses enfants :

L'aîné (Serge) est blond, pas laid, il y a dans son expression quelque chose de faible, de patient et de très doux. Quand il rit, il ne fait pas rire, mais quand il pleure j'ai de la peine à retenir mes larmes. Tout le monde dit qu'il ressemble à mon frère aîné. J'ai peur de le croire, ce serait trop beau. Le trait dominant chez mon frère était un juste milieu entre l'égoïsme et l'abnégation. Il ne se sacrifiait à personne, mais par contre, non seulement il n'a jamais nui à qui que ce soit, mais même il n'a gêné personne. Il se réjouissait et souffrait en lui-même. Seriôja est intelligent (avec l'esprit de mathématique), et est sensible à l'art. Il travaille bien, est adroit au saut, à la gymnastique, encore qu'il soit « gauche », car il est distrait. Il a peu d'originalité et dépend entièrement du physique : qu'il se porte bien ou aille mal, c'est comme deux enfants différents.

Ilia, le troisième, n'a jamais été malade. Il a de gros os, il est

blanc, rose, rayonnant. Il ne travaille pas. Il pense toujours à ce qu'on ne lui permet pas de penser.

Il trouve des jeux tout seul. Emporté et violent, il est toujours prêt à se battre; mais il est tendre et très sensible. Sensuel, il aime à bien manger, à rester étendu tranquille. Quand il mange de la gelée de cassis ou du gruau de sarrasin, il sent un chatouillement aux lèvres. Original en tout. Quand il pleure, il est très méchant; mais quand il rit, il fait rire tout le monde. Tout ce qui est défendu a un charme pour lui, et il le comprend vite. Encore tout petit il attrapa que ma femme, enceinte, avait senti remuer son enfant. Longtemps après, son jeu préféré fut de fourrer sous sa blouse quelque chose de rond, de le caresser d'une main tendue et de murmurer en souriant : « C'est le baby ! » Il caressait aussi les saillies d'un meuble aux ressorts cassés en répétant : « le baby ».

Dernièrement, quand j'écrivais des histoires pour mon *Alphabet*, il en inventa une.

Un petit garçon demanda si Dieu faisait p... Dieu le punit et toute sa vie ce petit a fait p... Si je meurs, Ilia sera perdu, à moins qu'il ne rencontre un guide sévère et qu'il aime.

L'été, nous allions nous baigner, Seriôja était à cheval et je prenais Ilia devant moi sur ma selle. Un matin je sors; les deux enfants m'attendent. Ilia est coiffé, tient sa serviette toute prête, rayonne. Serge arrive tout essoufflé, je ne sais d'où, sans chapeau. « Trouve ton chapeau, lui dis-je, ou je ne t'emmène pas. » Serge cherche çà et là, pas de chapeau. « Tant pis pour toi, je ne t'emmène pas sans chapeau; ça te servira de leçon; tu perds toujours tout. » Il est prêt à pleurer; je pars avec Ilia et m'attends à ce qu'il plaigne son frère. Pas le moins du monde. Il rayonne et parle du cheval. Ma femme surprend Serge en larmes. Elle cherche son chapeau, ne le trouve pas. Elle soupçonne son frère, qui est allé de grand matin à la pêche, d'avoir pris le chapeau de Serge. Elle m'écrit un billet pour dire que Serge n'est probablement pas fautif, et elle me l'envoie avec une casquette. (Elle avait deviné). J'entends sur la passerelle du bain les pas précipités de Serge. Il entre (il a perdu en route le billet de sa mère) et il se met à sangloter. Ilia alors pleure aussi et moi un peu...

Tânia a huit ans, on dit qu'elle ressemble à Sônia[1], et je veux le croire parce que c'est très bien ainsi et parce que c'est évident. Si elle n'avait pas eu de frères plus jeunes qu'elle, elle eût été malheureuse. Son plus grand plaisir est de s'occuper des petits. Évidemment elle trouve un plaisir physique à tenir, toucher leurs petits corps. Son rêve, maintenant tout à fait conscient, est d'avoir des enfants. Il y a

1. La comtesse Tolstoï, sa mère.

quelques jours je l'ai amenée à Toûla pour la faire photographier. Elle me demanda d'acheter un canif pour Serge, telle chose pour celui-ci, telle autre pour celui-là. Elle sait ce qui fera le plus de plaisir à chacun. Je ne lui ai rien acheté à elle, et elle n'a pas pensé à soi un instant. En revenant, je lui dis : « Tu dors, Tânia? — Non. — A quoi penses-tu? — Je pense au moment où nous arriverons à la maison. Je demanderai à maman si Liôla (Ilia) a été sage, et je lui donnerai ce que je lui ai apporté et aux autres aussi. » Sériôja fera semblant que ça ne lui fait pas plaisir, mais il sera très content. Elle n'est pas très intelligente, n'aime pas à faire travailler son esprit, mais le mécanisme cérébral est bon. Elle sera une très brave femme si Dieu lui accorde un mari; et je serais prêt à donner une forte prime à celui qui ferait d'elle une femme nouvelle.

Le quatrième est Léon. Gentil, adroit, bonne mémoire, gracieux. Tous les vêtements lui vont comme taillés pour lui. Il veut faire tout ce que les autres font et le fait très adroitement. Il n'a pas encore beaucoup de compréhension.

La cinquième, Marie. Deux ans. Celle après la naissance de laquelle Sophie a manqué mourir. Enfant faible et maladif. Son corps est blanc comme du lait, des cheveux blonds et bouclés, de grands yeux bleus étranges par leur expression profonde et sérieuse. Très intelligente et laide, celle-ci sera une des énigmes. Elle souffrira, cherchera, ne trouvera rien, et elle cherchera toujours ce qu'il y a de plus inaccessible.

Le sixième, Pierre[1]. Enfant énorme, un *baby* charmant en bonnet. Il tourne ses coudes en ayant l'air de vouloir s'élancer on ne sait où. Ma femme est prise d'émotion et d'extase quand elle le tient. Moi je n'en comprends pas la raison. Je vois seulement qu'il a de grandes ressources physiques; mais à quoi serviront-elles, je ne sais. C'est pourquoi je n'aime pas les enfants avant l'âge de deux ou trois ans. Je ne les comprends pas.

Cette lettre fut écrite en 1872. J'avais alors six ans. C'est à peu près à ce moment là que remontent mes premiers souvenirs. Mais je me souviens aussi de certaines choses, avant.

Je me rappelle par exemple mon père discutant avec chaleur sur l'issue de la guerre franco-allemande. Je me rappelle dans quelle chambre c'était et près de quelle table; mais je ne puis me rappeler avec qui il discutait. J'avais alors trois ans et demi.

Dès ma petite enfance, jusqu'au jour où toute notre famille

1. Mort en 1873.

alla s'installer à Moscou, en 1881, ma vie s'est passée à Iâssnaia-Poliâna.

Voilà comment nous avons grandi.

La personne principale dans notre maison était ma mère. D'elle tout dépendait. C'est elle qui commandait le dîner à Nicolas le cuisinier, elle qui nous envoyait à la promenade, elle qui cousait nos chemises. Elle avait toujours quelque petit qu'elle nourrissait, et, toute la journée, elle courait d'un pas pressé dans la maison. On pouvait faire le capricieux avec elle, quoiqu'elle se fâchât parfois et nous punît. Elle savait tout mieux que les autres. Elle savait qu'il faut se laver tous les jours, qu'à dîner il faut manger de la soupe, qu'il faut parler français, qu'il faut apprendre à ne pas se traîner sur les genoux, qu'il ne faut pas mettre les coudes sur la table ; et si elle disait qu'il ne fallait pas aller se promener parce qu'il allait pleuvoir, on pouvait être sûr que ce serait : on devait lui obéir !

Si je toussais, elle me faisait prendre des pastilles de réglisse ou des « gouttes du roi de Danemark » aussi j'aimais beaucoup à tousser. Quand maman m'a mis au lit et est montée dans la salle pour jouer du piano à quatre mains avec papa, je ne pouvais pas m'endormir de longtemps, choqué qu'on m'eût laissé seul, et je commençais à tousser jusqu'à ce que notre bonne allât chercher maman, je me fâchais de ce qu'elle mît si longtemps à venir.

Pour rien au monde je ne m'endormirais avant qu'elle ne vienne et me verse dans un verre à liqueur dix gouttes juste du remède, et me les donne à boire.

Papa est au monde l'homme le plus intelligent. Lui aussi sait tout : mais avec lui il n'y a pas à faire le capricieux.

Quand il est dans son cabinet et « travaille », il ne faut pas faire de bruit. On ne peut pas entrer chez lui. Nous ne savons pas ce qu'il fait quand il « travaille ». Plus tard, quand déjà je savais lire, j'appris que papa était un « écrivain ».

Voilà comment cela se fit.

Des vers m'avaient plu ; je demandai à maman de qui ils étaient. Elle répondit qu'ils étaient de Pouchkine et que Pouchkine était un grand écrivain. Je me sentis humilié que mon père ne fut pas un écrivain. Ma mère me dit qu'il était, lui aussi, un écrivain célèbre, et je fus très content.

A table, papa est assis en face de maman. Il a une cuiller ronde en argent. Quand Nathâlia Pétrovna, la petite vieille qui vivait du temps de notre grand-maman Tatiane, se sert du kvass, il prend le verre et le boit d'un coup en disant : « Pardon, Nathalie Pétrovna, je l'ai bu par mégarde ». Nous sommes tous très amusés et rions. Et nous nous étonnons que papa n'ait pas du tout peur de Nathâlia Pétrovna.

Quand il y a comme entremets du *kissele*[1] papa dit qu'il serait bon pour coller des petites boîtes; nous courons chercher du papier et papa confectionne des petites boîtes. Maman se fâche. Mais il n'a pas peur d'elle non plus.

Parfois on s'amuse beaucoup avec papa.

Il monte à cheval mieux que personne, il court plus vite et il n'y a personne qui soit plus fort que lui.

Il ne nous punit presque jamais, mais s'il me regarde droit dans les yeux, il sait tout ce que je pense, et je suis mal à l'aise.

Je peux mentir à maman, mais pas à papa; car il saura tout tout de même. Et aucun de nous ne lui ment jamais. Il connaît tous nos secrets.

Quand nous jouions aux « petites maisons » sous les lilas, nous avions trois grands secrets et nul, sauf Tânia, Serge et moi, n'en savait rien. Tout à coup papa arrive et nous dit qu'il connaît nos trois secrets et qu'ils commencent tous par la lettre B. C'était vrai. Le premier était que maman allait avoir bientôt un « baby »; le second que Serge était amoureux de la « baronne »; je ne me souviens plus du troisième.

Outre papa et maman, nous avions à Iassnaia notre grand' mère Tatiâna Alexandrovna Ergolski. Elle habitait en bas avec Nathalie Pétrovna, dans la chambre du coin où il y avait une grande icône couverte d'une chasuble en argent.

Nous avions extrêmement peur de cette icône parce qu'elle était vieille et noire.

Grand'maman était toujours couchée dans son lit. Souvent elle nous régalait de confitures que l'on prenait dans un pot vert. Elle était la marraine de Serge et l'aimait plus que les autres.

1. Bouillie faite avec de la fécule de pommes de terre et aromatisée avec un sirop de fruits.

Puis elle mourut, et on nous mena dans sa chambre lorsqu'elle était dans sa bière, comme en cire. Auprès d'elle et de l'icône noire brûlaient des cierges. Et tout était très, très effrayant. Maman disait qu'il ne fallait pas avoir peur; elle et papa n'avaient pas peur; mais nous, nous nous serrions les uns contre les autres et nous nous rapprochions de maman.

Après cela, une autre grand'mère, Pélagie Ilynitchna, vint habiter cette chambre et y vécut avec l'icône noire. Elle y mourut aussi. La chambre était très basse, et en face de la fenêtre, il y avait un puits extrêmement profond et très effrayant. Maman nous défendait de nous en approcher parce qu'on pourrait y tomber et s'y noyer. Un jour un seau y tomba et on eut beaucoup de peine à l'en retirer.

Il y avait également chez nous une Anglaise, Hanna. Elle était bonne et très douce; nous l'aimions et lui obéissions. A Noël elle nous faisait un plum-pudding qu'on servait arrosé de rhum tout enflammé. Durant nos promenades avec elle dans le jardin, nous nous conduisions très bien, sans nous rouler dans l'herbe; mais, dès qu'on nous avait confiés à Douniâcha[1], nous nous enfuyions dans les broussailles. Elle nous criait : « Petits, sur les chemins, sur les chemins ». Nous l'avions surnommée « Douniâcha-sur-les-chemins ». Une autre Douniâcha, la femme de chambre, oubliait toujours tout et on l'appelait « Douniâcha-j'ai-oublié ». Une troisième Douniâcha, la femme de l'intendant, Alexis Stépanytch, « Douniâcha-maman-vient-pour-affaires ».

Celle-ci habitait en bas, dans l'aile, et s'enfermait toujours à clef. Quand, avec maman, nous venions chez elle, nous frappions à sa porte en criant : « Douniâcha, maman vient pour affaires ». Elle ouvrait sa porte recouverte de toile cirée et nous laissait entrer. Nous aimions à prendre chez elle du thé avec des confitures. Elle servait la confiture sur une soucoupe et n'avait qu'une seule petite cuiller en argent, mince et usée. Nous savions pourquoi la cuiller était ainsi; une truie l'avait trouvée dans le baquet à ordures et l'avait mâchée.

D'abord j'étais petit, mais quand j'eus cinq ans je commençai à apprendre à lire et à écrire avec maman.

1. Diminutif d'Eudoxie.

J'appris d'abord le russe, puis le français et l'anglais.

L'arithmétique, papa me l'enseigna lui-même.

J'avais entendu dire comme il l'avait apprise à Serge et à Tânia et j'avais extrêmement peur de ces leçons. En effet, des fois, quand Serge ne comprenait pas, et que papa lui disait qu'il ne voulait pas comprendre, les yeux de mon frère devenaient étranges et il pleurait.

Moi aussi, souvent je ne comprenais pas, et papa se fâchait. Au commencement de la leçon il était toujours bon et, même, il plaisantait; mais quand cela devenait difficile, il se mettait à expliquer; la peur me prenait et je ne comprenais plus rien.

Je me rappelle, alors que j'avais six ans, comment papa donnait des leçons aux enfants du village.

Les leçons se donnaient dans l'autre maison (c'est ainsi qu'on appelait l'aile en briques), habitée par Alexis Stépanytch, l'intendant. Mais parfois aussi elles se donnaient chez nous.

Les enfants du village arrivaient. Ils étaient très nombreux et quand ils entraient on sentait l'odeur de leurs pelisses dans l'antichambre. Papa, Serge, Tânia, l'oncle Kôstia s'occupaient d'eux, tous ensemble.

Ces leçons étaient toujours très gaies et très animées.

Les enfants étaient laissés très libres. Chacun s'asseyait où il voulait, changeait de place : ils répondaient tous à la fois, s'interrompant les uns les autres, et s'efforçaient ensemble de se souvenir de ce qui leur avait été lu. Si l'un oubliait quelque chose, un autre se levait pour répondre, et le récit ou le problème se reconstituaient avec l'aide de tous.

Papa appréciait surtout dans ses élèves l'originalité imagée de leur langue.

Il n'exigeait jamais qu'on lui répétât littéralement les expressions du livre; il encourageait particulièrement tout ce qui était « personnel ».

Je me rappelle qu'une fois il arrêta un enfant qui passait en courant :

— Où vas-tu?

— Je cours chez l'oncle (on appelait ainsi l'aile en briques), mordre un morceau de craie.

— Vas-y, vas-y.

— Ce n'est pas à nous de leur apprendre quelque chose, dit mon père quand l'enfant se fut éloigné; c'est à nous à apprendre d'eux. Qui de nous aurait dit ainsi? Il n'a pas dit prendre ou casser de la craie mais très justement « la mordre », parce qu'ils mordent dans le morceau de craie et ne le cassent pas.

Un jour papa me chargea d'apprendre l'alphabet à un enfant.

Je fis tous mes efforts, mais l'enfant ne pouvait rien comprendre. Alors je me fâchai et lui donnai des coups; nous nous battîmes et nous mîmes à pleurer.

Papa s'approcha de nous et me dit que je n'enseignerais jamais plus, parce que je ne savais pas le faire. Je fus très offensé et courus naturellement chez ma mère lui dire que ce n'était pas de ma faute, que Serge et Tânia avaient de bons élèves, et que le mien était mauvais et sot.

II

LES DOMESTIQUES. — NICOLAS LE CUISINIER. — ALEXIS STÉPANYTCH. — AGÂFIA MIKHAILOVNA. — SERGE PÉTROVITCH.

Je connus le temps ou nous avions encore nos anciens serfs pour domestiques. Actuellement ils sont tous morts; mais je veux parler d'eux parce qu'ils se rattachent à beaucoup de mes souvenirs sur mon père et sur mon enfance.

Après son mariage, mon père emmena à Iâssnaia-Poliâna sa jeune femme.

Il avait à son service un cuisinier, Nicolas Mikhaïlovitch Roumiantsov, ancien flûtiste dans l'orchestre de serfs du comte Nicolas Ilytch Tolstoï.

Quand nous lui demandions pourquoi il avait cessé d'être flûtiste, il répondait qu'il avait perdu « l'embouchure » et qu'on avait fait de lui un cuisinier.

Avant son mariage, papa le payait cinq roubles par mois, mais maman lui donna six roubles de gages, et avec cela il vécut jusqu'à sa mort, c'est-à-dire environ l'année 1875. Il fut

remplacé par son fils, Sémione Nikolaévitch, filleul de ma mère, et ce brave homme, compagnon de nos jeux d'enfants, vit encore chez nous. Sous le contrôle de ma mère, il préparait avec une tendre sollicitude la nourriture végétarienne de mon père. Qui sait, si, sans lui, mon père aurait vécu jusqu'à l'âge qu'il a atteint? Les dernières années de sa vie, mon père ne se sentait bien qu'à Iâssnaia-Poliâna; toutes les fois qu'il en sortait et tombait sur une nourriture inaccoutumée, il souffrait de l'estomac.

Nicolas le cuisinier avait toutes les qualités et tous les défauts des serfs.

Il était malpropre, aimait à boire, et parfois s'enivrait au point que sa femme venait le remplacer dans son travail. Il respectait les « seigneurs » jusqu'à la bassesse, et en avait peur. C'était un de ces anciens serviteurs comme j'en ai vu encore beaucoup, qui regrettaient le temps du servage et que l'affranchissement ne réjouissait nullement.

« Nous étions plus heureux alors, disait Nicolas; on nous empêchait de nous gâter. On nous tenait sévèrement, on était sous une bonne tutelle. On savait qu'on ne mourrait pas de faim, tandis que maintenant, si on me mettait à la porte, ou irais-je hors de chez mes seigneurs? »

Nous aimions à pénétrer dans la cuisine et à demander à Nicolas des petits pâtés chauds ou des *levachniki*. Ils étaient de la même pâte levée que les autres pâtés, mais on mettait dedans de la confiture. Pour que ces pâtés ne « tombassent » pas, Nicolas les gonflait en soufflant dedans par un petit trou dans un coin; il ne prenait pas de paille pour cela; il le faisait simplement avec ses lèvres. On appelait ces pâtés « les soupirs de Nicolas ».

Un jour notre précepteur, un Français, M. Nief, avait tué dans le jardin une vipère, lui avait coupé la tête, et, pour nous prouver que le corps n'était pas venimeux, il décida de le faire cuire et de le manger.

Nous nous rendîmes avec lui dans la cuisine.

Il s'approcha de Nicolas, et, lui montrant la vipère suspendue à son bras, il lui demanda, en mauvais russe, de lui donner une poêle. Nous nous tenions près de la porte et attendions ce qui allait arriver.

Nicolas Mickaïlovitch resta longtemps sans pouvoir comprendre ce que lui disait le Français. Quand enfin il comprit, il saisit un de ces longs crochets de fer au moyen desquels on retire les pots du four, et, le brandissant au-dessus de la tête de M. Nief, il se mit à crier :

— Sors, espèce de païen! crois-tu que je vais te donner la vaisselle des seigneurs pour la souiller? Sors! L'autre jour c'était un écureuil qu'il fallait rôtir, aujourd'hui c'est une vipère. Vas-t'en!

— Qu'est-ce qu'il dit, qu'est-ce qu'il dit? — nous demanda M. Nief en se retirant tout confus, tandis que nous, très satisfaits, courions en riant raconter tout cela à maman.

*
* *

Alexis Stépanytch Orékhnov était aussi un ancien serf de notre village. Mon père l'avait emmené à Sébastopol, comme petit domestique.

Mon père racontait que pendant le siège de Sébastopol, au quatrième bastion, il vivait avec un camarade qui avait aussi un domestique. Ce domestique était un grand poltron et quand on l'envoyait chercher le dîner à la cuisine du régiment, il se courbait très drôlement, craignant les balles et les obus, tandis qu'Alexis Stépanytch n'avait pas peur et marchait hardiment.

Aussi, on n'envoyait Alexis nulle part, et on envoyait partout le poltron. Et tous les officiers sortaient pour le voir se glisser furtivement, se baisser tout le temps et faire comme des saluts.

Alexis Stépanytch était intendant et habitait « l'autre maison » avec Douniâcha. C'était un homme sérieux, d'une humeur égale, et nous, les enfants, l'estimions beaucoup. Ce qui nous étonnait, c'est que papa le tutoyait.

Je parlerai de sa mort ci-après.

*
* *

La vieille Agâfia Mikhaïlovna avait habité d'abord « dans la cuisine de l'autre maison » ; plus tard elle habita les dépendances.

Grande, maigre, avec de larges yeux, les cheveux droits et blancs comme ceux d'une sorcière, elle faisait un peu peur. Elle était très étrange.

Il y avait de cela longtemps, elle avait été femme de chambre de mon arrière-grand'mère, la comtesse Pélagie Nicolaevna Tolstoï, née princesse Gortchakov, la grand'mère de mon père.

Elle aimait à se rappeler sa jeunesse.

— J'étais belle, racontait-elle; il venait des seigneurs dans la grande maison. La comtesse me disait : « Gâchette, *fambre de chambre*, apportez-moa oune mouchoar. » Et moi de répondre : « *Toutes vite, matame la countesse* ». Les seigneurs me regardaient sans me quitter des yeux. Je m'en allais vers l'aile, mais, dans le sentier, on me guettait; on m'arrêtait. Que de fois les ai-je trompés en faisant un détour par le fossé. Alors même je n'aimais pas ces manières-là. Aussi je suis restée fille.

Après la mort de ma grand'mère, Agâfia Mikhaïlovna se trouva installée, on ne sait comment, dans la maison des domestiques et surveilla les brebis. Elle se mit à les aimer si fort, que, de sa vie, elle ne mangea plus de mouton.

Après les brebis elle se mit à aimer les chiens.

C'est à partir de ce temps-là que je me souviens d'elle.

Les chiens, pour elle, étaient tout. Elle leur avait donné toute son âme. Elle vivait avec eux dans une saleté et une puanteur effroyables.

Nous avons toujours eu des lévriers, des chiens courants et des chiens couchants, et cette meute, parfois très nombreuse, était soignée par Agâfia Mikhaïlovna, qui avait pour aide quelque garçon presque toujours lourdaud ou stupide.

Beaucoup d'épisodes intéressants, liés aux récits de mon père, se sont gravés dans ma mémoire. Il savait saisir et souligner les traits psychologiques.

Il racontait, par exemple, qu'un jour Agâfia Mikhaïlovna se plaignait de souffrir d'insomnie. « Depuis que je la connais, elle souffre d'un bouleau qui, du fond de son ventre, va s'enfoncer dans sa poitrine et l'empêche de respirer. »

Se plaignant de ses insomnies et de son « bouleau » Agâfia disait :

— Je suis couchée seule, tout est tranquille, on n'entend que la pendule du mur répéter : Qui es-tu? Qu'as-tu? Qui es-tu? Qu'as-tu? Cela me fait penser : Que suis-je? Qui suis-je? Et toute la nuit passe dans ces réflexions.

— Songes-y, disait mon père extasié, c'est le *gnoti seauton*, c'est du Socrate : le connais-toi toi-même.

Stôpia, le frère de maman, élève à l'école de droit, venait en été passer ses vacances avec nous. En automne il allait avec mon père et nous à la chasse aux lévriers, et Agâfia Mikhaïlovna l'aimait à cause de cela.

Au printemps, Stôpia devait passer des examens.

Agâfia Mikhaïlovna le savait et attendait les nouvelles avec impatience. Serait-il reçu ou refusé?

Un jour elle alluma un cierge devant son icône et se mit à prier pour le bon résultat des examens de Stôpia.

A ce moment, elle se souvint que ses lévriers s'étant échappés, n'étaient pas encore revenus : « Seigneur, ils pourraient se jeter sur du bétail! Ça ferait du dégât! Mon Dieu, demanda-t-elle, que ce cierge brûle pour que les chiens reviennent au plus vite, j'en achèterai un autre pour Stéphane Andrévitch. »

« A peine eus-je le temps de songer cela, racontait-elle, que j'entendis le bruit des colliers de mes chiens à l'entrée de la maison. Grâce à Dieu ils étaient revenus. Voilà ce que fait la prière. »

Un autre favori d'Agâfia Mikhaïlovna était un de nos hôtes les plus coutumiers, le jeune Michel S...

— Qu'avez-vous fait de moi, petite comtesse? reprochait-elle à ma sœur Tânia ; vous m'avez fait connaître M. M... ; j'en suis tombée amoureuse sur mes vieux jours. Quel péché!

Le 5 février, jour de sa fête, Agâfia Mikhaïlovna reçut de M. A... un télégramme de félicitations.

Un exprès le lui apporta de la station de Kozlovka.

Quand papa l'apprit, il dit en plaisantant à la vieille :

— Tu n'as pas honte que, pour ton télégramme, un homme ait marché trois verstes par une nuit de gelée?

— Marché, marché, maugréa-t-elle, il n'a pas marché ; les anges l'ont porté sur leurs ailes. Quand il s'agit d'une fille de banquier dont on annonce l'arrivée par trois télégrammes, ou que la Golokhvotika en envoie tous les jours, on ne parle pas

de marcher. Mais pour une félicitation qu'on m'adresse, on parle de marcher.

Elle grognait et on ne pouvait pas ne pas sentir qu'elle avait raison. Ce seul télégramme adressé au chenil, en raison du bonheur qu'il procurait à Agâfia Mikhaïlovna, avait certainement beaucoup plus de prix que les diverses annonces d'un bal donné à Moscou en l'honneur de la fille d'un banquier, ou de l'arrivée à Iâssnaïa de madame Golokhvastov.

Alexis Stépanitch, notre intendant, gisant pour mourir tout seul dans sa chambre, Agâfia Mikhaïlovna passa de longues heures auprès de lui, le soigna et le divertit par ses conversations. Sa maladie fut longue; je crois qu'il avait un cancer à l'estomac. Sa femme, Douniâcha-maman-est-venue-pour-affaires, mourut quelques années avant lui.

Par une soirée d'hiver, qu'Agâfia Mikhaïlovna était auprès du lit d'Alexis Stépanitch et lui faisait boire du thé, leur conversation tomba sur la mort. Ils convinrent que celui qui mourrait le premier conterait à l'autre s'il était dur de mourir.

Quand Alexis Stépanitch s'affaiblit au point qu'il fut clair que sa mort était proche, Agâfia Mikhaïlovna, se souvenant de leur conversation, lui demanda comment il se sentait.

« Très bien, Agâfia Mikhaïlovna », lui répondit-il. Je crois que ce furent ses dernières paroles (1882).

Agâfia aimait à s'en souvenir et je tiens ce récit d'elle et de mon père.

Léon Nicolaévitch écoutait attentivement tout ce qu'on disait de la mort et il saisissait où il pouvait les moindres détails de ce que ressentaient les mourants.

Dans son âme ce récit se relia au souvenir de la mort de son frère aîné, Nicolas, avec lequel il fut très lié, et avec lequel il avait aussi convenu que, celui qui mourrait le premier, viendrait, après sa mort, raconter à l'autre comment il vivait « là-bas ».

Mais mon oncle mourut cinquante ans avant mon père et ne revint jamais.

Agâfia Mikhaïlovna n'aimait pas seulement les chiens; elle avait une souris qui, lorsqu'elle prenait le thé, venait ramasser les miettes sur sa table.

Une fois, étant enfants, ayant cueilli des fraises des bois,

nous réunîmes nos sous, seize kopeks, pour acheter une livre de sucre, et nous fîmes un pot de confitures que nous offrîmes à Agâfia Mikhaïlovna. Elle en fut très contente et nous remercia. Or voilà ce qui arriva et ce qu'elle nous raconta :

— Tout à coup, quand j'allais boire mon thé et voulais prendre de la confiture, je m'aperçus que la souris était tombée dans le pot, je l'en ai tirée, je l'ai lavée à l'eau chaude avec beaucoup de peine, et je l'ai reposée sur la table.

— Et la confiture?

— La confiture, je l'ai jetée; la souris est une bête sale; je ne mangerais rien après elle.

Agâfia Mikhaïlovna mourut vers 1885. A ce moment il n'y avait plus de chiens de chasse à Iâssnaia. Mais elle était toujours entourée de quelques mâtins qu'elle soigna et nourrit jusqu'à ses derniers jours.

***

C'est avec la plus grande reconnaissance que je me souviens d'une vieille bonne, Maria Afanassiévna, douce et insignifiante, qui nous a soignés, nous, les cinq aînés de mon père. Elle avait les clefs du garde-manger et nous aimions à lui subtiliser du raisin sec et des amandes.

Son fils, Serge Petrovitch Arboûzov, est resté longtemps chez nous comme valet de chambre. C'est avec lui que mon père est allé en 18.. au couvent d'Optina. Il était menuisier de profession, avait des accès d'ivrognerie et portait des favoris d'un roux éclatant.

Son autre fils, Paul le cordonnier, vivait dans le village. Il fut le premier maître de mon père quand Léon Nikolaévitch commença à s'intéresser au métier de cordonnier.

III

LA MAISON DE IÂSSNAIA-POLIÂNA. — LES PORTRAITS D'ANCÊTRES. — LE CABINET DE MON PÈRE.

Je me souviens de la maison de Iâssnaia-Poliâna telle qu'elle était les premières années après le mariage de mon père. C'était

une des ailes en briques, à un étage, qui formaient la vieille maison seigneuriale des Volkonski que mon père vendit avant son mariage.

Je sais, par les récits de mon père, que la maison où il naquit et où il grandit se composait d'un étage comptant trente-six pièces. Sur l'ancien emplacement, entre les deux ailes, on voit encore les restes des fondations en pierres formant des espèces de caniveaux remplis de pierrailles. Des arbres vieux de cinquante ans, plantés par mon père, y ont poussé depuis.

Quand quelqu'un demandait à mon père où il était né, il montrait un haut mélèze poussé sur les anciens fondements :

— Là, où est la cime de ce mélèze se trouvait la chambre de ma mère; c'est là que je suis né sur un divan de toile cirée.

Et c'était étonnant de se figurer, en regardant la mince cime de l'arbre, que là était la chambre de sa mère et ce canapé en acajou, qui est maintenant dans son cabinet, et sur lequel nous sommes nés nous aussi, les aînés, et de songer qu'il y avait longtemps de cela il avait été petit lui aussi et qu'il avait eu une mère, tout à fait comme nous.

Seulement papa ne se souvenait pas de la sienne. Elle mourut quand il avait deux ans; il ne la connut que par les récits de ceux qui l'entouraient. Elle n'était pas de grande taille, pas belle; mais elle avait de grands yeux, bons et lumineux.

Elle savait merveilleusement conter des contes d'enfants, et papa disait que son frère aîné, Nicolas, avait hérité d'elle ce talent.

Papa parlait rarement de sa mère; mais quand il le faisait c'était toujours en bien, parce qu'un sentiment tout à fait particulier, doux et tendre, se réveillait en lui. On sentait, dans ses paroles, une si tendre déférence et un si grand respect pour sa mémoire, qu'elle nous apparaissait comme une sainte.

Papa se souvenait bien de son père, qui mourut quand papa avait neuf ans. Il l'avait aimé aussi, en parlait avec beaucoup de respect; mais on sentait que le souvenir de sa mère, qu'il n'avait pas connue, lui était plus cher et qu'il l'aimait beaucoup plus que son père.

Je ne sais pas encore au juste l'histoire de la vente de la vieille maison.

Mon père n'aimait pas à en parler et je n'ai jamais pu me décider à lui en demander les détails.

Je sais seulement que cette maison fût vendue cinq mille roubles assignats par un parent de mon père qui, muni d'une procuration, administrait ses biens tandis qu'il était au Caucase. On dit que la vente se fit pour payer ses dettes de jeu. Il n'importe.

Mon père m'a raconté qu'à un moment de sa vie il joua beaucoup, et perdit de même, et que ses affaires pécunières étaient parfois très embrouillées.

Le seul doute que j'aie, c'est si la maison fût vendue par la volonté de mon père, ou si son parent, par excès de zèle, ne décida pas cette vente de sa propre initiative.

C'est vraisemblable.

Mon père avait une si grande vénération pour la mémoire de ses parents, un si tendre souvenir de ses années d'enfance, qu'il est malaisé de croire qu'il porta la main sur cette maison, où il était né et avait grandi, et dans laquelle s'écoula toute la vie de sa mère.

Connaissant mon père, je suis porté à croire qu'ayant écrit du Caucase à son parent qu'il fallait vendre quelque chose, il ne pouvait pas s'attendre à ce que ce fût la maison qu'il vendrait et que plus tard cette responsabilité pèserait sur lui.

Ne serait-ce pas pour cela qu'il n'aimait pas à en parler?

En 1871, quand j'avais cinq ans, on commença à agrandir notre maison en construisant une salle et un cabinet. Je me souviens comment les maçons percèrent une porte dans la vieille maison et comment on travailla au parquet; j'aimais à m'asseoir sur le plancher avec les menuisiers et à les regarder assembler leurs petits morceaux de planches de chêne, les raboter, les enduire de colle odorante et les faire entrer avec beaucoup de précision dans les joints avec leurs marteaux.

Quand le parquet fut terminé, et bien ciré, il devint si glissant que j'avais peur de marcher dessus.

Puis, quand il commença à sécher il craquait parfois avec des bruits pareils à de grands coups de fusils, et s'il n'y avait personne dans la chambre j'avais peur et je m'enfuyais.

On accrocha aux murs de la nouvelle salle les portraits de nos ancêtres. Ils étaient un peu effrayants et, au commence-

ment, j'en avais peur aussi; ensuite nous nous y habituâmes et, même, je me mis à aimer l'un deux, Ilia Andréevitch Tolstoï, mon arrière-grand-père, parce qu'on disait que je lui ressemblais. Il avait une bonne grosse figure. Papa nous racontait, d'après ce qu'il en avait entendu dire, que ce grand-père envoyait blanchir son linge à l'étranger, était extrêmement hospitalier, très gai, très généreux et qu'il mangea la fortune énorme de sa femme.

A côté de son portrait il y avait celui de mon autre arrière-grand-père, N. S. Volkonski, père de ma grand'mère. Il avait d'épais sourcils noirs, une perruque blanche, un caftan rouge. C'est lui qui a bâti tout ce qu'il y a à Iâssnia-Poliâna. Propriétaire exemplaire, il était intelligent et fier, et jouissait d'une grande considération dans notre district.

Sur l'autre muraille, tout l'espace entre deux portes était occupé par un grand portrait d'un prince Gortchakov, vieillard aveugle, père de mon aïeule, P. N. Tolstoï, la femme d'Ilia Andréevitch. Il est assis près d'une petite table ronde, les paupières baissées, ayant devant lui deux mouchoirs, avec lesquels il essuyait ses yeux larmoyants.

On racontait qu'il était très riche, et fort avare. Il aimait à compter son argent et passait toutes ses journées à feuilleter ses liasses de billets.

Quand il fut devenu aveugle, il se faisait apporter, par la seule personne de son entourage en qui il eût confiance, un coffret en acajou, l'ouvrait, et comptait, et recomptait, en les touchant, les vieux papiers fripés.

Pendant ce temps, la personne de confiance lui subtilisait adroitement l'argent, y substituant des morceaux de journaux. Le vieillard, de ses minces doigts tremblants, maniait ces bouts de papier, croyant compter son argent.

Plus loin se trouvait le portrait d'une nonne avec un chapelet; c'était la mère de Gortchakov, née princesse Mordkine (1705).

Il y avait ensuite celui de la femme de N. S. Volkonski, née princesse Troubetskoi, et enfin celui du père de Volkonski, celui-là même qui planta le parc de Iâssnaia-Poliâna, les *Prichpecty* (perspectives) et les allées de tilleuls.

En bas, sous la salle, à côté de l'antichambre, papa s'était

aménagé un cabinet de travail. Il fit pratiquer une niche dans le mur et y plaça le buste de son frère préféré, Nicolas. Ce buste fut fait à l'étranger d'après un masque, et mon père nous disait qu'il avait été exécuté par un très bon sculpteur, sur ses propres indications.

Nicolas Tolstoï, le frère de mon père, a une bonne figure et un petit air malheureux. Ses cheveux sont coiffés à plat comme ceux d'un enfant, avec une raie sur le côté. Il n'a ni barbe ni moustaches. Il est tout blanc, tout propre.

Le cabinet de papa est divisé en deux par des grandes armoires pleines de livres. Pour qu'elles ne tombent pas, ces amoires sont retenues par des grandes traverses de bois entre lesquelles on fit une petite porte en bouleau.

Ces traverses existent encore; je ne puis pas les regarder sans effroi parce que je sais que, pendant longtemps, mon père voulut s'y pendre : mais ceci viendra à son heure.

Derrière la porte se trouvait la table à écrire de papa et son grand fauteuil ancien, demi-rond. Sur les murs, on voit des cornes de cerfs, rapportées du Caucase, et une tête de renne empaillée. Aux cornes, mon père suspendait un essuie-mains et son chapeau. Sur le mur, à côté des portraits de Dickens, de Schopenhauer, une Fête datant de sa jeunesse, et le groupe bien connu des écrivains du cercle du *Sovremennik* (*Le Contemporain*), en 1856. On y voit Tourguénév, Ostrovski, Gontcharov, Grigorovitch, Droujinine et mon père, encore tout jeune, imberbe, en uniforme d'officier.

Le matin, papa sortait de sa chambre qui se trouvait en haut, à l'angle de la maison, et, en robe de chambre, la barbe pas peignée, descendait s'habiller. Il ressortait de son cabinet, frais, dispos, vêtu d'une blouse grise et allait prendre son café dans la salle où nous étions en train de déjeuner. Quand il n'y avait personne en visite, il ne restait pas longtemps avec nous. Il prenait son verre de thé et s'en allait chez lui; mais s'il y avait du monde ou des amis, il commençait à causer, s'emballait et ne pouvait pas se décider à partir.

Une de ses mains fourrée dans sa ceinture de cuir, l'autre tenant son porte-verre en argent avec le verre plein de thé, il restait près de la porte souvent une demi-heure, sans s'apercevoir que le thé devenait froid, et il parlait, parlait. On ne

sait pourquoi, à ce moment-là, la conversation devenait toujours particulièrement intéressante et animée.

Nous connaissions tous cet endroit sur le seuil de la porte, et savions parfaitement que quand papa, emportant son thé, se dirigeait avec résolution vers la porte, il allait immédiatement s'arrêter pour dire son dernier mot, et qu'à ce moment-là commencerait le plus intéressant.

Enfin papa est parti pour travailler. Nous allons chacun de son côté, en hiver dans nos chambres d'étude, en été dans le jardin ou à notre croquet; maman, dans la salle, s'installe à coudre pour ses petits ou se met à recopier ce qu'elle n'a pas eu le temps de copier la nuit précédente.

Jusqu'à trois ou quatre heures, dans la maison, le silence est complet. Puis mon père sort de son cabinet et s'en va faire une promenade, parfois avec son fusil et son chien, parfois à cheval, ou, tout simplement, à pied dans le bois voisin.

A cinq heures sonne la cloche, accrochée à la branche cassée d'un vieil ormeau, en face de la maison. Nous courons nous laver les mains et nous préparer pour le dîner. Quelquefois papa est en retard; on l'attend. Il arrive un peu confus, s'excuse auprès de maman et se verse, dans un petit verre en argent, de la vodka, puis se met à table.

Il a très faim et mange avec avidité tout ce qu'il trouve sous sa main. Maman l'arrête, le prie de ne pas se bourrer de gruau parce qu'il va y avoir des côtelettes et des légumes.

— Tu vas encore te faire mal au foie, — lui dit-elle.

Mais il ne l'écoute pas, revient aux plats jusqu'à ce qu'il ait mangé à sa faim.

Après quoi il raconte ses impressions de promenade : quelle couvée de coqs de bruyères il a levée, quels nouveaux sentiers il a découverts dans le bois, derrière le puits de Koudéiarov, comment un jeune cheval qu'il est en train de dresser commence à sentir la botte et la bride; tout cela est vif, intéressant; le temps passe vite et gaiement.

— Maman, — demande tout d'un coup ma sœur Tânia, toujours indépendante et courageuse; — quel entremets avons-nous aujourd'hui?

— Le plat préféré d'Ilioucha, des crêpes aux confitures, — répond sérieusement maman, sans apercevoir dans le son de

la voix de Tânia une légère plaisanterie, qui se répète un peu trop souvent.

Je suis assis auprès de papa et j'ai scrupule de prendre plus de deux crêpes, mais je peux me servir plus de confitures, parce que je peux la cacher immédiatement au moyen de l'autre crêpe et tourner tout cela en cornet pour qu'on ne s'en aperçoive pas. A peine tout est-il fait et vais-je me mettre à manger, que papa tend la main, enlève mon assiette et me dit :

— Et maintenant c'est assez.

Je ne sais si je dois pleurer ou rire ; heureusement papa me regarde dans les yeux en riant ; autrement je me mettrais à pleurer.

Après le dîner, papa retourne chez lui pour lire quelque livre. A huit heures on sert le thé, et les heures les meilleures de la soirée commencent.

Tout le monde est réuni dans la salle. Les grandes personnes causent, lisent à haute voix, jouent du piano, et nous, nous écoutons les grands ou nous organisons quelque chose de très gai et attendons avec anxiété que la grande pendule anglaise, sur le palier de l'escalier s'ébranle, s'enroue et sonne lentement et bruyamment dix heures.

— Peut-être que maman ne va pas s'en apercevoir ! Elle est dans le petit salon en train de copier.

— Enfants, crie-t-elle, il est temps de vous coucher ; souhaitez la bonne nuit !

— Tout de suite, maman, encore cinq minutes.

— Allez, allez, il est temps ; demain on ne pourra plus vous faire lever. Il faut que vous travailliez.

Nous ne nous pressons pas à embrasser chacun, espérant quelque anicroche et nous obéissons. C'est humiliant d'être encore petits et de devoir se retirer tandis que les grandes personnes peuvent ne pas aller se coucher et rester tant qu'elles veulent.

Que font-ils là sans nous ? Sûrement, maintenant que nous sommes partis, le plus palpitant commence.

Ce n'est pas pour rien que papa aime à dire : « Quand tu seras grand ! » Il plaisante, parce qu'il n'a besoin de rien, il est déjà grand, il a tout ce qu'il veut, et moi, comme j'ai envie de

tout cela ! Il a trois fusils, des poignards, des chiens, un cheval de selle ; il n'a pas de classe à faire, tandis que moi, j'ai encore longtemps à être petit, à dormir dans la chambre des enfants, dans l'obscurité avec Marie Afânassièvna, qui a déjà éteint la chandelle et m'ordonne de ne pas me tourner dans mon lit.

« Si je me mettais à pleurer ?

» Non, il vaut mieux me fourrer la tête sous la couverture et m'endormir. »

Et à peine ai-je eu le temps de fermer les yeux et de m'assoupir que voilà le matin, gai et clair.

Que de belles choses devant moi ! Je vais être tout de suite habillé et vais courir dans le jardin. Là, Tânia et moi avons creusé dans la terre une cave et un garde-manger. Ensuite j'irai attraper des papillons dans l'herbe épaisse, près de Tchepyje. Il faut absolument que je prenne un « makhaon » ; Serge en a un et moi pas. Ensuite j'irai prendre ma leçon ; mais ce n'est rien, il ne faut pas y penser. Puis le déjeuner, le bain dans la rivière, le dîner... Comme la vie est belle ! Comme le soleil luit, comme le rossignol chante bien sous la fenêtre ; combien de bonheur en perspective !...

IV

VOYAGES A SAMARA

J'ai gardé des souvenirs assez vifs, quoique fragmentaires, de nos trois voyages d'été aux steppes de Samara.

Papa y était allé en 1862 avant son mariage, puis, sur le conseil du docteur Zakharine[1], il y retourna en 1871 et 1872 pour faire des cures de *koumyss*[2]. Enfin, en 1873, nous nous y rendîmes tous en famille.

Peu avant ce temps-là, mon père avait acheté chez les Bachkirs, dans le district de Bouzoulouk, quelques milliers d'arpents de terre d'un prix peu élevé ; nous allions voir notre nouvelle propriété, notre ferme.

1. Célèbre professeur de Moscou.

2. Lait fermenté de jument.

Je me souviens avec une particulière netteté du premier voyage.

Nous traversâmes Moscou, et, à Nijni-Novgorod, nous prîmes un magnifique bateau de la Compagnie Caucase et Mercure pour descendre le Volga jusqu'à Samara.

Le capitaine du bateau, homme très aimable, se trouva être un compagnon d'armes de mon père, au temps de Sébastopol.

Nous passâmes devant Kazan de jour, et, pendant que le bateau stationnait, papa, Serge et moi descendîmes pour flâner dans le faubourg. Voulant jeter un coup d'œil sur la ville où il avait fait ses études à l'université, mon père, en causant, s'avança assez loin sans s'apercevoir que le temps passait.

Quand nous revînmes à la berge, notre bateau était parti depuis longtemps; on nous le montra, tel un petit point noir, qui s'éloignait.

Papa se mit à pester et demanda s'il n'y avait pas d'autres bateaux allant dans la même direction. Hélas, tous les bateaux des autres compagnies étaient partis avant le nôtre. Nous n'avions qu'à rester à Kazan et y attendre le lendemain.

Mon père n'avait pas d'argent sur lui; maman, Tânia, tous les nôtres étant partis avec le bateau, nous étions seuls. Je me mis naturellement à brailler de tout mon cœur. On se mit à me consoler; un public compatissant m'entoura.

Tout d'un coup quelqu'un remarqua que le petit point noir, que nous n'avions pas perdu de vue un instant, grossissait de plus en plus; il devint bientôt évident que le bateau avait viré de bord et revenait vers nous.

Quelques instants après, il était devant l'embarcadère. Nous remontâmes à bord et notre voyage continua. Papa était tout à fait confus de l'amabilité du capitaine qui, sur les prières de ma mère, était revenu nous chercher. Mon père voulut lui payer le bois brûlé, ne savait comment lui exprimer sa reconnaissance; et il était encore plus confondu que quand il avait vu le bateau s'éloigner.

De Samara jusqu'à notre domaine, il y avait à faire 120 verstes en voiture; nous les parcourûmes dans une énorme « dormeuse » attelée de six chevaux avec postillons et plusieurs « paniers » à deux chevaux.

Maman avec mon petit frère Pétia qu'elle allaitait (il mourut dans l'automne de la même année), Léon et Mâcha prirent place dans la dormeuse, tandis que Serge, Tânia et moi allions tantôt nous asseoir dans le « panier » avec papa, tantôt sur le siège avec le cocher, ou encore nous montions sur un siège à deux places, ménagé derrière la voiture.

A Samara nous habitions à la ferme dans une méchante petite maison de bois, tandis que tout près de nous, dans la steppe, deux tentes en feutre abritaient notre Bachkir, Mohamed Romanytch et ses femmes.

Matin et soir, on attachait près de ces tentes les juments, que des femmes voilées se mettaient à traire. Après quoi, cachées des hommes par un rideau en indienne, elles préparaient le koumyss. Cette boisson avait mauvais goût, était aigre, mais papa et Stôpia l'aimaient et en buvaient beaucoup.

Ils entraient sous les tentes, s'asseyaient jambes croisées sur des coussins disposés en demi-cercle sur un tapis de Perse. Mohamed Romanytch souriait de sa vieille bouche rasée, tandis que de derrière le rideau, un bras de femme poussait devant eux un vase de cuir rempli de koumyss.

Le Bachkir le remuait avec un moussoir, puis, solennellement commençait à verser dans des tasses, avec une écuelle en bouleau de Carélie, la boisson blanche et écumeuse.

Les tasses étaient également en bouleau de Carélie, mais toutes étaient différentes : il y en avait de grandes, de plates, de petites et de profondes.

Papa prenait la plus grande, la tenait des deux mains et la vidait sans la reposer.

Romanytch la remplissait encore et encore, et souvent mon père prenait ainsi jusqu'à huit tasses.

— Ilia, — me disait-il, en me tendant une tasse pleine jusqu'au bord, — pourquoi n'en prends-tu pas ? Goûtes-en, c'est délicieux ; bois ça d'un trait, tu verras que tu en redemanderas.

Je faisais un effort, j'avalais quelques gorgées, mais à l'instant même, je m'élançais hors de la tente pour cracher ce que je n'avais pu avaler, tant le goût et l'odeur me déplaisaient.

Papa, Stôpia et même Serge en prenaient, eux, trois fois par jour.

A cette époque-là, papa s'intéressait beaucoup à l'élevage des chevaux.

Nous avions dans les steppes des troupeaux de races différentes et chaque troupeau avait son étalon. Il y avait des chevaux de course anglais, des produits de la vieille race de Rostoptchine, des trotteurs, des bachkirs et des chevaux de Cabardie. Plus tard nos haras comptèrent jusqu'à quatre cents têtes, mais les années de disette en emportèrent beaucoup, et, vers 1880, cette entreprise était insensiblement venue à rien sans qu'on s'en aperçût; rien n'en demeura, que quelques chevaux très endurants amenés à Iâssnaia-Poliâna ; ils nous ont longtemps servi et leurs descendants existent encore.

Ce premier été, papa organisa des courses.

On mesura une piste ronde de la longueur de cinq verstes, et on fit savoir à tous nos voisins, les Bachkirs et les Kirguises, qu'il y aurait des courses avec des prix.

Les prix étaient un fusil, une robe en soie orientale, une montre en argent.

Il se peut que dans mes souvenirs de 1873 je rapporte des faits de 1875, mais il n'importe.

Deux jours avant les courses, les Bachkirs commençaient à arriver avec leurs tentes, leurs femmes et leurs chevaux.

Dans la steppe, à côté de la tente de Mohamed Romanytch, avait surgi une forêt de kibitkas en feutre, et, auprès de chaque logis, on avait creusé dans la terre des fours et planté des piquets pour attacher les chevaux.

La steppe s'animait.

Autour des tentes, des femmes rôdaient, la tête voilée sous des châles, des Bachkirs graves et dignes, flânaient, tandis qu'à travers les champs galopaient les chevaux qu'on entraînait.

Pendant les deux jours, on festoya, et on se prépara pour les courses ; on but une quantité incroyable de koumyss.

Il me souvient qu'on mangea quinze moutons, un cheval et un poulain anglais qui avait de mauvaises jambes et que l'on avait engraissés exprès pour l'occasion.

Le soir, quand la chaleur tombait, tous les hommes dans leurs originales robes multicolores, avec leurs bonnets brodés, se rassemblaient pour organiser des luttes.

Mon père était le plus fort de tous et restait toujours vainqueur des Bachkirs quand on tirait le bâton pour mesurer sa force.

Il n'y avait qu'un starchina russe (syndic), pesant environ huit pounds, qu'il ne pouvait pas faire céder. Parfois il faisait effort, l'élevait à demi au-dessus de la terre; il semblait que le starchina allait reprendre pied, tous attendaient avec angoisse ; soudain, on le voyait étendu, par terre, tout de son long et mon père, debout à côté de lui, souriant et levant les épaules.

Un des Bachkirs jouait très bien de la guimbarde : c'est un art original.

Le musicien se couche sur le dos et commence à produire des petits sons métalliques, très ténus: comme l'instrument est fort petit, on ne l'aperçoit presque pas et on croirait que la musique sort de la gorge du musicien; on écoute et on se demande d'où peuvent venir ces sons si tendres, si harmonieux, si inattendus. Il n'est plus que très peu de personnes qui sachent jouer de la guimbarde; ce talent était déjà en décadence au temps dont je parle.

Le jour des courses tout le monde se rendait à la piste, les femmes en voiture fermée, les hommes à cheval.

Il y avait beaucoup de chevaux et on couvrait vingt-cinq verstes en trente-neuf minutes; notre cheval eut le second prix.

Après les fêtes, nous allâmes avec papa faire une visite aux Bachkirs, qui nous régalèrent de soupe au mouton.

Le maître de la maison prenait avec ses doigts les morceaux de viande et les offrait à ses hôtes.

Quand un Bachkir refusait de prendre un morceau, le maître le lui passait sur la figure comme il eût fait une éponge; après quoi, le bachkir le prenait et le mangeait.

Nous allâmes dans les steppes voir les troupeaux de chevaux Bachkirs. Papa admira beaucoup un cheval isabelle. Au moment de notre départ, le cheval se trouva attaché à un de nos brancards.

Mon père fut très gêné, mais, en refusant le présent, on risquait d'offenser le propriétaire, auquel on donna plus tard quelques louis d'or.

Le Bachkir qui donna le cheval s'appelait Mikhaïl Ivanovitch.

Il venait quelquefois nous voir, et papa aimait à jouer avec lui aux échecs. Pendant la partie, Mikhaïl Ivanovitch répétait : « Penser il faut; grand penser il faut ». Mais, malgré ses réflexions, il se trouvait mat; et nous nous en réjouissions de bon cœur.

Nous habitions avec notre Allemand, Féodor Féodorovitch, un vieux hangar où la nuit, on entendait les rats courir et crier.

Souvent, près de notre maison venait à passer une bande d'outardes, et des grands-ducs noirs planaient haut dans les nuages.

A diverses reprises, papa, Féodor Féodorovitch et Stôpia essayèrent de tirer ces beaux oiseaux; mais ils étaient extrêmement méfiants; il était presque impossible de s'en approcher.

Une fois seulement, Féodor Féodorovitch, caché derrière une charrette de foin, parvint à s'approcher d'une outarde et à la blesser légèrement.

Quand on l'amena à la maison, la tenant par les deux ailes, nous accourûmes avec papa et ce fut une véritable fête dont je me souviens encore.

L'année dernière, quand Féodor Féodorovitch, vieux et paralysé, vint me voir, nous en avons parlé; il s'en souvenait comme moi.

Papa se rendit à plusieurs reprises aux foires de Bouzoulouk et d'Orenbourg pour acheter des chevaux.

Je me rappelle que, la première fois, on nous amena un troupeau de chevaux tout à fait sauvages, qu'on enferma dans une cour.

Quand on voulut les attraper avec des lassos, plusieurs de ces chevaux enjambèrent le mur de briques et s'enfuirent dans la steppe.

Un Bachkir partit à leur poursuite, sur un de nos meilleurs chevaux, et, tard, dans la nuit il les ramena.

Ce même Bachkir dressait les chevaux sauvages les plus fougueux.

On capturait un cheval au moyen du lasso; on le bridait et deux hommes le tenaient des deux côtés par la bride et par les

oreilles; le Backhir sautait dessus en criant « Lâchez » et, sans retenir le cheval, il disparaissait avec lui dans les steppes.

Quelques heures plus tard il rentrait au pas sur sa monture toute couverte d'écume, mais docile comme un vieux cheval.

Une autre fois, papa amena d'Orenbourg un splendide cheval blanc de Boukhara et deux petits ânes que nous emmenâmes à Iâssnaia et que nous montâmes pendant plusieurs années; papa les avait baptisés Bismarck et Mac-Mahon.

Pendant notre second séjour à Samara, en 1875, mon père alla à Bouzoulouk voir un vieil ermite qui avait passé vingt-cinq ans dans une caverne.

Papa apprit son existence par les récits des paysans de l'endroit qui vénéraient cet ermite comme un saint.

Je lui demandai de m'emmener avec lui, mais papa ne me prit pas, car, à ce moment-là, je souffrais beaucoup des yeux.

Je m'imagine que cet ermite n'offrait pas un grand intérêt comme prêcheur, car je ne me rappelle pas du tout ce que papa en dit.

La première année de notre séjour à la ferme de Samara, il y eut une forte disette et je me souviens que papa allait dans les villages, visitait toutes les maisons et notait l'état pécuniaire de chaque paysan. Je me souviens que dans chaque maison il demandait avant tout si le propriétaire était Russe ou Moltkane [1], et qu'il causait avec un intérêt particulier avec les dissidents sur les questions de religion.

Son interlocuteur préféré était un vieux paysan, intelligent et sérieux, Vassilii Nikitich. Il habitait le village le plus proche de chez nous, Gavrilovka. Quand papa allait dans ce village, il s'arrêtait toujours chez Vassilii Nikitich et causait longuement avec lui.

Je ne me souviens pas de quoi ils discutaient, puisque j'étais trop jeune et que ni la famine ni les questions religieuses n'avaient alors aucun intérêt pour moi; je me rappelle seulement que Vassilii Nikitich répétait à tout moment le mot « effectivement » et qu'il offrait avec le thé du miel d'une limpidité idéale.

1. Les Moltkanes sont des sectaires, buveurs de lait.

V

JEUX. — LECTURES. — LEÇONS.

Du plus loin qu'il me souvienne, notre société d'enfants se divisait en deux groupes, « les grands » et « les petits », les *big ones* et les *little ones*.

Les grands étaient : Serge, Tânia et moi; les petits : mon frère Léon et ma sœur, *little*-Mâcha, ainsi pour la distinguer de sa cousine, *big* Mâcha Kouzminski.

Nous, les aînés, nous faisions toujours bande à part, et n'acceptions jamais dans nos jeux les petits, car ils n'y comprenaient rien et ne faisaient que nous gêner.

A cause des petits, on était obligé de rentrer plus tôt. Les petits pourraient attraper froid. A cause des petits nous n'osions pas faire de bruit car ils dormaient dans la journée. Si un des petits se mettait à pleurer à cause de nous, et allait se plaindre à maman, c'était toujours la faute des grands, et c'était nous qu'on grondait et qu'on punissait.

Ma sœur Tânia, en raison de son âge et de sa tournure d'esprit, m'était la plus chère de tous; elle n'avait qu'un an et demi de plus que moi. Elle avait les yeux noirs et était très éveillée et très inventive; avec elle on s'amusait toujours et nous nous comprenions à demi-mot.

Nous savions des choses que personne que nous ne pouvait comprendre.

Nous aimions à courir dans la salle à manger autour de la table; je lui touchais l'épaule et m'enfuyais de toutes mes forces en sens contraire :

— C'est moi qui l'ai, — criais-je; — c'est moi qui l'ai.

Elle me rattrapait et s'enfuyait à son tour.

— C'est moi, — criait-elle, — c'est moi qui l'ai.

Une fois que je la tenais et allais lever la main pour la toucher, elle se retourna et, s'arrêtant brusquement en face de moi, se mit à sauter sur place en remuant ses petites mains devant sa figure et en répétant :

— C'est la chouette, c'est la chouette.

Naturellement je compris que si « c'était la chouette » il n'y avait plus à toucher Tânia, et, à dater de ce temps-là « c'est la chouette » signifia qu'à « tu l'as » on ne pouvait plus toucher celui qui disait ce mot-là.

Il n'y avait que papa qui nous comprît, et encore pas toujours. Il avait d'excellents « trucs » à lui, et il nous en apprit quelques-uns.

Par exemple il avait « la cavalerie de Numidie ».

Parfois il arrivait dans la salle où nous étions tous réunis et où, pour quelque raison, nous n'avions pas d'entrain. Tout à coup, papa s'élançait de sa chaise, levait un de ses bras en l'air et se mettait à courir autour de la table. Au même instant nous nous élancions derrière lui en l'imitant.

Après avoir fait plusieurs fois le tour de la pièce, fatigués, nous retournions à nos places dans un tout autre état d'esprit qu'avant, gais et animés.

Le plus souvent « la cavalerie de Numidie » réussissait très bien. Après cela, toute dispute, toute offense s'oubliait; les larmes étaient vite séchées.

Il y avait aussi quelques plaisanteries moitié russes, moitié allemandes dont papa usait souvent pendant notre enfance.

Je ne sais d'où il les tenait; mais elles nous amusaient énormément.

En voici une :

Die angenehme Winterzeit
Ist très, très bien;
Beiweilen wird's ein wenig kalt
Peut-être fera-t-il chaud.

Auch wenn man dorch nach Hause kommt
Da steht der Punch bereit
Ist es nicht très, très bien,
Im kalter Winterzeit?

Ces plaisanteries étaient très efficaces en certains cas par exemple lorsque, sans aucune bonne raison, l'un de nous avait « les yeux humides ».

Les jeux de l'enfance sont pareils chez tous les enfants : toujours les mêmes chevaux, les soldats, les poupées, les cache-cache.

Avec l'âge, nous inventâmes des jeux, et, parfois, ils étaient très amusants.

Il nous arriva par exemple de lire la traduction de je ne sais plus quel roman stupide dont le héros s'appelait Oulverstone. Je ne me souviens de rien, sinon que cet Oulverstone s'était amouraché de quelqu'un et répétait : « Je suis seul et je m'ennuie ».

Nous avions découpé tous les personnages du roman, et, étendus sur le plancher du salon, nous faisions marcher et parler les personnages en mimant et racontant leur histoire.

Tânia, notre boute-en-train, la savait mieux que nous tous.

Une fois que papa nous surprit à ce jeu, il prit des ciseaux et nous découpa un petit bonhomme rose. Il le tailla dans une gravure de mode, coloriée, d'un journal français, qui représentait une belle dame décolletée ; aussi le petit bonhomme paraissait-il être entièrement nu.

Évidemment, il n'y avait pas de rôle pour lui dans le roman. Papa nous dit qu'il s'appelait « Adolphic » et nous lui composâmes un rôle. Après cela, ce fut notre héros préféré, et nous ne pouvions plus imaginer que le roman fut intéressant sans « Adolphic ».

A cette même période de notre enfance, nous nous passionnâmes à entendre lire Jules Verne.

Papa nous en apportait les livres de Moscou, et, chaque soir, nous nous réunissions pour en entendre la lecture que papa faisait. C'étaient *les Enfants du Capitaine Grant*, *Dix mille lieues sous les mers*, *le Voyage dans la lune*, *les trois Russes et les trois Français*, enfin *le Tour du monde en quatre-vingts jours* [1].

Ce dernier livre n'étant pas illustré, papa se mit à l'illustrer pour nous.

Chaque jour il préparait des dessins et ils étaient si intéressants, qu'ils nous plaisaient beaucoup plus que les illustrations des autres livres.

Je me rappelle encore un dessin représentant une déesse bouddhique avec plusieurs têtes ornées de serpents ; c'était fantastique et effrayant.

1. Ces titres sont cités ainsi — c'est-à-dire inexactement, sauf le premier — dans le texte.

Mon père ne savait pas du tout dessiner, et, pourtant, cela réussissait très bien et nous étions extrêmement satisfaits.

On attendait le soir avec impatience et au moment où papa arrivait au passage qui devait être illustré, nous nous pressions par-dessus la table ronde; il tirait son dessin de dessous le livre.

Après Jules Verne, du temps de notre Français, M. Nief, on nous lut *les Trois Mousquetaires*, de Dumas ; papa biffait lui-même les passages que les enfants ne devaient pas entendre.

Ces pages défendues où il était question d'intrigues amoureuses des héros nous intéressaient vivement, et nous aurions voulu les lire en cachette; mais nous n'osions pas.

J'ai mentionné plus haut Hanna, notre Anglaise préférée. Après elle nous eûmes la jeune Dora, aux joues roses ; ensuite Emily Carry. Enfin, la dernière Anglaise nous quitta lorsque seulement mes plus jeunes frères, André et Michel, furent devenus grands.

Durant notre adolescence il y avait pour nous, les garçons, un surveillant allemand, Féodor Féodorovitch Kauffmann.

Je ne peux pas dire que nous l'avons beaucoup aimé.

Il était grossier et sa stupidité germanique éclatait même à nos yeux d'enfants. Il avait pour toute bonne qualité d'être un chasseur passionné.

Tous les matins, en tirant nos couvertures, il s'écriait : *Auf, Kinder, auf!* et, le jour, il nous assommait de calligraphie allemande.

Il avait des cheveux noirs, épais, bien lissés.

Une nuit, m'étant réveillé, j'aperçus comme en songe que Féodor Féodorovitch se rasait et que sa tête était nue comme un melon d'eau. La peur me prit, mais il m'ordonna de me détourner et de m'endormir. Au matin je ne savais plus si c'était un rêve ou la réalité.

De fait, Féodor Féodorovitch était chauve et portait une perruque; mais il la cachait soigneusement.

Après Féodor Féodorovitch ce fut un Suisse, M. Rey, qui vint passer l'été avec nous, et puis un Français, M. Nief, ancien communard. C'est celui qui porta à la cuisine un écureuil et une vipère pour les faire cuire.

Par consonance russe on appelait M. Rey et M. Nief tout simplement « Possérief » et « Possiniof » (devenu gris et devenu bleu), et cela leur allait parfaitement à tous deux parce que l'un s'habillait de gris et l'autre de bleu.

Quand l'amnistie fut prononcée en France, M. Nief partit pour Alger. Alors seulement nous apprîmes que son vrai nom était : le comte de Monteils.

Lorsqu'en hiver nous patinions sur le grand lac, M. Nief se promenait sur le bord, couvert d'une courte pelisse en peau de mouton. Il grelottait, frottait ses mains gelées et répétait : « Ah, que les Russes sont frileux ! ». Pourquoi il accusait les Russes, quand c'est lui qui avait froid, nous n'avons jamais pu le comprendre.

Il y avait presque toujours des Françaises auprès de nos sœurs, et, pour nous, il y avait des professeurs russes.

En outre, un professeur de musique, A.-G. Mitchourine, de Tôula, venait une fois par semaine nous donner des leçons de piano.

De cette façon, tout notre temps se distribuait en classes, comme dans les lycées, et nous passions d'un professeur à un autre.

Mon père et ma mère nous donnaient eux aussi des leçons. J'ai raconté plus haut comment mon père m'enseigna l'arithmétique.

Plus tard, à treize ans, si je ne me trompe, je commençai à étudier le grec avec lui.

Je me rappelle comment il l'apprit lui-même.

Je me rappelle avec quel enthousiasme et quelle persévérance il s'y attacha ; au bout de six semaines il était parvenu à lire le grec librement et à traduire Hérodote et Xénophon.

C'est par Xénophon que nous commençâmes nos leçons.

Il m'expliqua l'alphabet, et, tout de suite après, me mit à lire l'*Anabase*.

En commençant c'était difficile. Je restais les yeux hagards ; parfois je me mettais à pleurer ; mais, néanmoins, je finis par comprendre ce qu'il fallait.

C'est de la même manière que j'appris le latin.

Quand, en 1871, je passai mes examens d'entrée au « Lycée classique » de M. Polîvanov, à Moscou, j'étonnai les

professeurs en traduisant les classiques mieux qu'on ne l'exigeait; et, avec cela, je ne savais pas la grammaire.

J'en conclus que le système original de mon père était le bon.

C'est de la même manière que plus tard il apprit l'hébreu, il le sut assez pour se débrouiller facilement dans les textes de l'ancien Testament qui lui étaient nécessaires; il pouvait les discuter avec son professeur, le rabbin Minor.

VII

PROMENADES A CHEVAL. — LA BAGUETTE VERTE. LE PATINAGE.

Ma première passion d'enfant fut de monter à cheval.

Je me rappelle le temps dont mon père parle dans la lettre que j'ai citée au commencement de ces souvenirs, quand il me mettait devant lui sur sa selle et que nous allions nous baigner à la Voronka.

Je me rappelle comme le trot me secouait, comme j'avais peur de perdre l'équilibre, comme, dans les bois, mon chapeau s'envolait, et comme mon frère Sergiôja ou mon cousin Stôpia descendaient de cheval pour le ramasser ; mais je me souviens surtout de l'odeur du cheval quand je m'approchais et que notre domestique Serge Pétrovitch me soulevait par le pied et me hissait sur la selle.

J'empoignais alors des deux mains le garrot sauveteur et je le tenais de toute ma force. Arrivés près de la baignade, nous attachions nos chevaux à un bouleau et nous courions vers la passerelle. Papa et Stôpia se jetaient à l'eau en plongeant, tandis que nous nous amusions à regarder les petits poissons, et les araignées à longues pattes qui couraient sur l'eau sans se noyer, ce qui nous étonnait fort.

Quand papa nous apprit à nager et que nous commençâmes à avancer dans la rivière, nous nous en vantions à tout venant, et il semblait à maman que c'était une témérité folle.

Nos deux premiers chevaux de selle s'appelaient « Kolpik et Kachirski » ; notre Allemand les appelait « *der Kolpinka* et *der Kassachirski* ».

C'est sur Kolpik que je montai la première fois, tout seul ; après quoi je devins un cavalier libre.

Parfois papa nous prenait avec lui et nous allions très loin.

Je ne puis oublier comme il me fatigua un jour. Apprenant qu'il partait pour une promenade, je lui demandai de m'emmener avec lui. Il montait une grande jument anglaise, et moi, j'étais sur ce cheval qui gagna le second prix aux courses de Samara, sur lequel on n'avait mis qu'un feutre sans étriers. Mon cheval avait des allures très agréables, mais son dos était maigre et aigu.

Nous partîmes ; dès que le terrain devenait plat, papa laissait trotter son cheval et je le suivais en pilant du poivre.

Nous allâmes à près de cinq verstes de la maison.

Je n'en pouvais plus et mon père trottait, trottait toujours. De temps en temps il se retournait pour me demander : « Es-tu fatigué ? » Naturellement je lui répondais : « Non », et ça continuait.

Nous fîmes le tour des taillis, nous dépassâmes le « Groumont », nous franchîmes des sentes, des ravins, et quand enfin nous rentrâmes, j'eus toutes les peines du monde à descendre de cheval ; trois jours après je me sentais tout brisé. Tous les nôtres se moquaient de moi et m'appelaient « John Gilpin ». C'était le héros d'un roman comique anglais. Emporté par son cheval et ne pouvant l'arrêter, il dut galoper extrêmement longtemps et il lui arriva toutes sortes d'aventures ; quand enfin on le descendit de cheval, il avait les jambes en manches de veste. Nous aimions les images de ce livre, et je préférais celle qui représentait John Gilpin emporté par son cheval, la perruque s'envolant, et une autre où on le voyait, descendu de cheval, chauve et les jambes ployées.

Quelques intéressants souvenirs se rattachent pour moi à ces parties de cheval. C'est tout d'abord l'histoire de la baguette verte.

Sur la droite du chemin qui mène à la rivière, près d'une clairière, au haut d'un ravin, on rencontre un endroit dont la

terre est rapportée. Une couche de scories la recouvre, provenant de quelque ancienne fonderie.

Là, entre des chênes, se trouvait un sentier, bossué de racines tortues.

Passant sur ces racines, le cheval dressait les oreilles et levait les sabots particulièrement haut, tandis que je serrais les genoux pour ne pas toucher quelque arbre.

D'après les récits de papa, c'est là que son frère Nicolas avait enfoui la mystérieuse baguette à laquelle il rattachait sa naïve légende d'enfant : « Si l'un des frères-fourmis trouvait cette baguette, il deviendrait heureux et, par la force de son amour, rendrait heureux tous les hommes. »

Quand il passait par là, papa se plaisait à raconter l'histoire et, un jour, je lui demandai comment était cette baguette, je voulais venir la chercher avec une bêche. Mon père ne pouvait pas se douter alors qu'un jour sa tombe se trouverait là...

Voici un autre souvenir :

Un jour que nous allions nous baigner ; papa s'adressa à moi et me dit :

— Ilia, je suis très content aujourd'hui. Trois jours, je me suis tourmenté pour « la » faire entrer chez elle sans y parvenir. Ça n'allait toujours pas. Mais aujourd'hui je me suis rappelé tout d'un coup que, dans chaque antichambre, il y a une glace et que chaque dame porte un chapeau. Je ne me suis pas plus tôt souvenu de cela qu'« elle » s'est mise à marcher, marcher, et a fait tout comme il le fallait. Il me semble que ce ne soit rien, un chapeau, et tout était là-dedans...

En y songeant, il me semble que mon père me parlait alors de la scène d'*Anna Karénine*, où Anna vient voir son fils.

Dans la dernière rédaction du roman il n'est plus question de glace et de chapeau (il n'y a qu'une voilette noire et épaisse), mais je crois que, tout d'abord, travaillant à ce passage, mon père put faire arrêter Anna près de la glace et lui faire arranger ou ôter son chapeau.

Je me souviens de l'enthousiasme avec lequel papa me parlait de cela et il me semble étrange qu'il ait pu confier ses perplexités artistiques à un garçon de sept ans, qui en ce temps-là, ne pouvait pas les comprendre.

Pourtant, des choses de ce genre lui arrivèrent plus d'une fois.

Je l'ai entendu, par exemple, donner une intéressante définition de ce qu'il faut à un écrivain pour faire son travail.

— Tu n'as pas idée, me dit mon père, de ce que fait l'état d'esprit ; il arrive qu'on se lève frais et dispos, la tête claire ; on commence à écrire ; tout va bien, tout se suit ; le lendemain on relit, il faut tout biffer parce que le principal manque. Il n'y a pas d'imagination, pas de talent, il n'y a pas le « quelque chose », sans quoi toute notre intelligence ne sert à rien. Il arrive aussi qu'on se lève mal disposé, les nerfs tendus ; on croit malgré tout pouvoir bien travailler. En effet, on écrit bien ; c'est imagé, il y a de l'invention autant qu'on en veut ; on relit ; encore une fois, ça ne vaut rien ; c'est bêtement écrit : l'intelligence n'y a rien fait. Cela ne marche que quand l'imagination et l'intelligence vont de pair ; dès que l'un des deux prend le dessus, tout est perdu ; il n'y a qu'à abandonner ce qui est déjà fait et à recommencer.

En réalité, les remaniements de mon père dans ses écrits étaient sans fin. Sous ce rapport, sa faculté de travail était étonnante.

En dehors de nos promenades à cheval et de la chasse, le patinage nous passionnait.

Dès que l'étang était gelé, nous mettions nos patins et nous passions tout notre temps libre sur la glace.

Au commencement de l'hiver, tant que la glace n'était pas assez solide, on nous défendait de glisser sur le Grand-Étang.

Nous allions sur l'Étang-d'en-bas, plus petit et surtout moins profond.

A propos de l'Étang-d'en-bas, papa nous a raconté le fait suivant :

Quand il était encore tout petit, venait à Iâssnaia passer quelques jours un jeune garçon nommé Volôdia Ogariov.

Il était fier, présompteux, et méprisait tout ce qui n'était pas lui.

Quand les enfants Tolstoï lui montrèrent le parc et s'arrêtèrent près de l'Étang-d'en-bas, Volôdia demanda très sérieusement :

— Qu'est-ce que c'est?

— Un étang.

— Comment un étang! Ce n'est qu'une mare. Je vais sauter par-dessus à pieds joints.

Les enfants l'excitèrent :

— Eh bien, saute.

Volôdia, prenant son élan, sauta. Naturellement il tomba au milieu de l'étang et s'y serait noyé, si des femmes qui fanaient ne l'en avaient retiré avec leurs râteaux. Après cet incident l'orgueil de Volôdia fut à jamais rabattu.

Sur ce même étang je fis une très vilaine action, pour laquelle je fus bien puni.

Un jour que nous y patinions, quelques petits paysans de mon âge y vinrent aussi. La glace était mince et des petits craquements métalliques se faisaient entendre ça et là. L'idée me vint d'essayer la solidité de la glace. Je rassemblai les enfants en un groupe compact et leur dis de tous sauter dessus de toutes leurs forces, au commandement de trois; et puis je m'éloignai d'eux. Les enfants firent ce que je leur commandais; la glace rompit sous leurs poids, et tout le tas alla au fond de l'eau.

Par bonheur, à la queue de l'étang, l'endroit n'était pas profond, et tout se termina bien.

On emmena les enfants chez nous; on les sécha; on leur fit boire du thé chaud, et moi je fus puni.

Sur le Grand-étang, on installait chaque hiver une montagne russe et on entretenait, balayés, de petits chemins.

Papa et maman patinaient avec nous et apportaient à nos jeux beaucoup d'animation.

Sériôja était, au patinage, le plus habile de tous.

La neige sur l'étang était relevée de façon à former des pistes, et, dans leur labyrinthe, Sériôja s'enfuyait tandis que Tânia et moi cherchions à l'attraper.

Une fois, à un croisement de piste, Sériôja n'eût pas le temps de tourner; dans notre course vertigineuse nous nous précipitâmes les uns sur les autres et tombâmes : Sériôja se trouva sous nous. Relevés, nous remarquâmes qu'il était tout bleu et ne remuait que les pieds; nous l'aidâmes à se relever et l'emmenâmes immédiatement à la maison. Il marchait courageu-

sement et même portait ses patins ; mais il ne comprenait rien, ne se souvenait de rien. Quand on lui demandait quel jour c'était, il ne le savait pas. Il avait oublié que c'était un dimanche, et, qu'à cause de cela, nous n'avions pas de leçons. On envoya à Toûla chercher un médecin ; on posa des sangsues à mon frère et vers le soir tout alla bien.

Une autre fois, mon frère Léon, âgé de huit ans, voyant un trou que l'on avait fait dans la glace, recouvert d'une mince couche gelée, s'y précipita sur ses patins. La glace ne rompit heureusement qu'au bout du trou et il put saisir le bord avec ses petites mains. Des paysannes qui rinçaient leur linge dans un autre trou l'aperçurent qui se noyait, et le sortirent de l'eau.

On le porta dans sa pelisse mouillée à la maison, où on le frictionna avec de l'alcool. Que de hauts cris il y eut à cette occasion !... Il avait failli se noyer.

L'étang à cet endroit-là est très profond...

VIII

ANNA KARÉNINE

Je ne me souviens que vaguement de l'horrible suicide dont plus tard mon père se servit pour retracer la mort d'Anna Karénine.

Cela se passa en janvier 1872.

Cibikov — le père du petit Nicolas, faible d'esprit, qui venait à nos arbres de Noël, — avait une amie nommée Anna Stépanovna.

Jalouse d'une institutrice, elle se jeta sous le train à la gare de Iassenki et fut écrasée.

Je me rappelle que quelqu'un vint le raconter et que papa se rendit sur-le-champ chez Cibikov, puis à la gare de Iassenki, et assista à l'autopsie.

Je crois même que je me rappelle un peu la bonne figure ronde et banale d'Anna Stépanovna.

Je l'aimais pour sa caressante simplicité et je la regrettai beaucoup.

Je ne pouvais concevoir comment Alexandre Nicolaévitch avait put préférer qui que ce soit à cette excellente femme.

Je me souviens qu'en 1871-1872, papa composait son *Alphabet* et ses *Livres de lectures*; mais je ne me rappelle pas du tout comment il commença *Anna Karénine*; il est probable que je n'en sus rien. Ce à quoi travaille son père, cela regarde-t-il un enfant de sept ans?

Plus tard seulement, quand j'entendis plus souvent le mot « travailler », quand commencèrent les arrivées et les expéditions journalières, je compris qu'*Anna Karénine* était le titre d'un roman auquel travaillaient ensemble papa et maman.

Le travail de maman me paraissait même plus grand que celui de mon père, parce que son travail se passait sous nos yeux et qu'elle y restait plus longtemps.

Elle s'installait au salon (près de la grande salle) à son petit bureau, et, tout son temps libre, elle l'employait à écrire.

Penchée sur le papier, elle déchiffrait de ses yeux de myope les pattes de mouches de mon père et passait ainsi des soirées entières, ne se couchant souvent que tard dans la nuit, après tout le monde.

Quand elle trouvait quelque passage tout à fait illisible, elle allait en demander la signification à papa.

Mais cela n'arrivait que très rarement; elle n'aimait pas le déranger.

Ordinairement, papa prenait le manuscrit et disait d'un ton maussade :

— Qu'y a-t-il d'incompréhensible?

Et il se mettait à lire son manuscrit. Mais, arrivé au passage difficile, il s'arrêtait et ne parvenait qu'avec beaucoup de peine à déchiffrer ou plutôt à deviner.

Il avait une mauvaise écriture et, en outre, la détestable habitude d'ajouter des phrases entières entre les lignes, dans les angles, et même en travers de la feuille.

Souvent, maman trouvait de grossières fautes d'ortographe; elle les signalait à papa et les corrigeait.

Quand *Anna Karénine* commença à paraître dans la revue *Le Messager russe*, les épreuves, sur de longs placards, arrivaient tous les jours par la poste; papa les relisait et les corrigeait.

Sur les marges apparaissaient d'abord les signes de correction, la ponctuation, des lettres omises; puis mon père changeait des mots, ensuite des phrases entières. Il biffait une ligne, en ajoutait une autre; les feuilles d'épreuves finissaient par être bariolées et, en certains endroits, devenaient tellement noires qu'il n'était plus possible de les renvoyer en cet état, puisque personne, sauf maman, ne pouvait s'y débrouiller.

Maman passait des nuits entières à recopier ces épreuves.

Au matin, les feuillets couverts de son écriture fine et lisible, étaient posés soigneusement pliés sur son bureau, attendant le moment où « Liovotchka serait levé pour envoyer les épreuves à la poste. »

Le matin, papa les prenait pour les revoir une dernière fois. Mais, vers le soir, c'était encore la même chose : tout était refait, tout était surchargé.

— Sônia, ma chérie, pardonne-moi; j'ai encore abîmé tout ton travail; ça ne m'arrivera plus jamais, lui disait-il avec un air confondu en lui montrant les endroits raturés; demain nous enverrons tout cela.

Mais, très souvent, ce demain n'arrivait que quelques semaines, des mois plus tard.

— Il n'y a qu'un passage à revoir, disait papa pour se tranquilliser.

Mais il se laissait entraîner et refaisait tout.

Il arrivait aussi, parfois, que les épreuves étant déjà envoyées par la poste, mon père se souvenait de quelques mots et télégraphiait pour qu'on les modifiât.

Toutes ces corrections empêchèrent souvent l'apparition du roman dans le *Messager russe*; il fut interrompu plusieurs fois.

Quand mon père travaillait à la huitième partie d'*Anna Karénine*, la Russie était en guerre avec la Turquie.

Cette guerre avait été présagée par une comète d'une beauté extraordinaire (1876?) et par une suite d'aurores boréales que nous admirâmes tout l'hiver.

Il y avait quelque chose de prenant et de sinistre dans le rayonnement nocturne de l'étincelante étoile à queue. Pendant la durée de la guerre, papa, toute notre maison, et même nous autres, les enfants, nous la regardions avec un grand intérêt.

Quand on apportait de Toula les journaux, toute notre

maison se réunissait pour en écouter la lecture, faite à haute voix par une des grandes personnes.

Nous connaissions tous les généraux non seulement par leurs noms et prénoms, mais aussi d'après leurs traits, puisque l'on trouvait leurs images partout, sur les calendriers, les images populaires et même sur les enveloppes des bonbons.

Les Diâkov nous donnèrent pour notre arbre de Noël tout un régiment de petits soldats turcs et russes, et nous passions des journées à jouer à la guerre.

Enfin, nous apprîmes qu'on avait amené à Toula quelques prisonniers turcs, et nous allâmes les voir avec papa.

Nous entrâmes dans une grande cour entourée d'un mur en briques et aperçûmes plusieurs hommes, tous grands et beaux, en larges culottes bleues, coiffés de fez rouges.

Papa s'approcha d'eux délibérément et se mit à causer.

Quelques-uns parlaient le russe; ils demandèrent des cigarettes; papa leur en donna et de l'argent aussi.

Puis il les questionna sur leur vie, et gagna leur confiance. Il en fit lutter deux à la turque; après quoi un Turc lutta avec un soldat russe.

— Quels gaillards magnifiques, doux et charmants! — dit papa en les quittant.

Il me paraissait bizarre qu'il eût pu être si gentil avec ces Turcs qu'il fallait craindre et battre parce qu'ils égorgeaient les Bulgares et tuaient les nôtres.

Dans la dernière partie d'*Anna Karénine* mon père, décrivant la fin de la carrière de Vronski, désapprouva l'enrôlement des volontaires et l'action des comités slaves, ce qui fut cause de sa brouille avec Kâtkov, le directeur du *Messager Russe*.

Je me souviens de la colère de papa quand Kâtkov se refusa à imprimer ces chapitres en entier. Il demandait à en couper une partie ou à les adoucir. Il finit par renvoyer le manuscrit et mit une note dans sa revue, expliquant que, par la mort de l'héroïne, le roman était fini, mais que, d'après le plan de l'auteur, il y avait un épilogue en deux feuilles d'imprimerie parlant de ceci, de cela, épilogue que « l'auteur développerait peut-être dans l'édition de son roman en volume ».

C'est pour cela que mon père se fâcha avec Kâtkov, et jamais plus ils ne se rapprochèrent.

A propos de Kâtkov, je me souviens d'une définition caractéristique de mon père. Il disait que la plupart des gens qui possèdent la forme littéraire n'ont pas le don de la parole, et, qu'à l'inverse, les personnes éloquentes ne peuvent pas écrire.

Comme exemple des premiers, il citait Kâtkov, qui, disait-il, était gêné dans la conversation, bégayait, et ne pouvait pas lier deux mots. Dans la seconde catégorie, il plaçait plusieurs orateurs connus, entre autres T. I. Plévâko [1].

En terminant ce chapitre, je veux dire quelques mots de l'opinion de mon père sur *Anna Karénine*.

En 1875, dans une lettre à Strâkov [2] il disait : « Le succès du dernier fragment d'*Anna Karénine*, m'a fait, je l'avoue, beaucoup de plaisir. Je ne m'y attendais si peu que je suis tout étonné que quelque chose d'aussi ordinaire, d'aussi insignifiant puisse plaire... »

La même année, il écrivait à Fett [3].

« Voilà deux mois que je n'ai pas souillé mes mains avec de l'encre, ni mon cœur avec des idées ; mais, en ce moment, je reprends la banale et ennuyeuse Anna Karénine dans le seul but de faire place nette et d'avoir du temps pour d'autres occupations, mais non pas pédagogiques. Bien que je les aime, je veux les abandonner ; elles prennent trop de temps... »

En 1878, en terminant son roman, il écrit encore à Strâkhov :

« Je suis effrayé de sentir que je reviens à mon état d'esprit de l'été dernier ; je suis dégoûté de ce que j'ai écrit. J'ai les épreuves du numéro d'avril, mais je crains de ne pas avoir la force de les corriger. Tout y est mauvais et tout ce qui a déjà paru serait à refaire ; le tout est à refondre, à rejeter et à renier en disant : « Pardon, je n'y reviendrai plus ». Ensuite, tâcher d'écrire quelque chose de nouveau, quelque chose de moins incohérent, quelque chose, qui ne serait pas un « ni ceci, « ni cela »...

Voilà l'opinion de mon père sur son œuvre pendant qu'il

1. Avocat de Moscou, très célèbre.

2. Critique littéraire.

3. Poète, voisin et ami des Tolstoï.

l'écrivait. Plus tard j'ai souvent entendu de lui des jugements encore plus sévères.

— Est-il bien difficile d'écrire comment un officier s'amourache d'une dame? — disait-il. — Il n'y a là rien de difficile et, surtout, il n'y a rien de bon. C'est mauvais et inutile.

Je suis absolument sûr que, si mon père l'avait pu, il aurait détruit ce roman qu'il n'aima jamais et jugea toujours défavorablement.

COMTE ÉLIE TOLSTOÏ

(Traduction de madame LIMONT-SAINT-JEAN et DENIS ROCHE.)

(A suivre.)

UN BILAN ARTISTIQUE DE 1913[1]

LES RUSSES. — LE SACRE DU PRINTEMPS

II

Nous étant proposé d'étudier les rapports du public et des artistes d'aujourd'hui, nous avons pensé que l'entreprise du théâtre des Champs-Élysées (puisque la forme dramatique est la plus populaire, la plus accessible à la masse) devrait nous y aider.

Dès le vestibule, vous sentiez-là une tendance avouée, un parti pris. La simplicité des lignes, le marbre uni, des panneaux archaïques de M. Bourdelle, représentant des mythes et des théogonies, tout concorde à créer une atmosphère de recueillement. On a tenu à ce que cet édifice nous mît en disposition, par sa sobriété élégante mais un peu froide, pour mieux suivre des représentations d'Art, sorte de « Bühnenfestspiele » comme Wagner les voulut à Bayreuth. Peut-être, pensions-nous, pourrait-on réussir ici ce qu'on dit impossible à l'Opéra ; cette organisation serait le contrepied des entreprises subventionnées et des théâtres des boulevards ; nous voulions à la fois jouer du classique et accueillir les audaces modernes ; une galerie d'exposition, sous le même toit, servirait d'annexe et de prolongement à celles des Durand-Ruel, des Bernheim, des Druet, où la lutte fut déclarée contre l'Acadé-

1. Voir la *Revue* du 15 novembre.

misme et la convention. Les gros succès d'auteurs favoris de la foule n'y seraient pas enviés.

Il serait puéril de soutenir qu'une œuvre de génie ne s'adresse pas à la foule, témoin nos chefs-d'œuvre du répertoire, même ceux qu'on discuta à leur origine. Wagner, qui eut sans cesse pour objectif l'ensemble de ses compatriotes, écrivit des poèmes nationaux, aujourd'hui patrimoine de l'univers entier. Mais combien d'années s'écoulent avant qu'un tel révolutionnaire passe des ténèbres de ses premières luttes à la pleine lumière de la gloire définitive? Aussi bien le cas d'un Wagner, pour être le plus illustre, déborde les limites ordinaires de l'esprit humain et n'est pas suffisant. Nos directeurs de théâtre n'ont pas à choisir entre des astres de pareille grandeur.

Le nombre des ouvrages courants, de belle tenue et de solide valeur, reste infime, et l'on regrette, chaque fois qu'est publié le programme d'une saison théâtrale, de s'avouer à soi-même : Je resterai souvent chez moi. — Si nous confessons ainsi notre découragement, nous provoquons la pitié des gens qui ne demandent qu'à s'amuser, ou plus modestement encore, à ne pas s'ennuyer, pendant trois heures de suite. Ceux-là ont leur goût aussi, qui fait loi.

Toute œuvre qui remporte un grand et réel succès, théoriquement, possède un mérite. Il n'y a pas de succès véritable sans talent; mais ce talent, permettez-moi de n'en être pas toujours ému, puisque tant d'autres, que je tiens pour importants, vous les jugez nuls.

Le danger couru par les initiateurs du théâtre des Champs-Élysées tint à ce qu'ils pensèrent pouvoir faire communier dans l'art ceux qui vont au spectacle pour s'exhiber ou prendre un plaisir anodin, et ceux qui y vont pour s'exalter. Il voulurent imposer aux premiers les habitudes d'esprit des seconds. Il se peut qu'il y ait unisson, tout au moins respect chez tous, à l'occasion d'un festival Bach, Beethoven, à la reprise de vieux chefs-d'œuvre que la bienséance et la bonne éducation font un devoir, même à ceux qu'ils ennuient, d'écouter en silence; *Parsifal* sera reçu avec enthousiasme, même si quelques wagnériens des premiers temps de Bayreuth en regrettent l'exportation.

Je surprendrais bien des lecteurs de la *Revue de Paris*, en leur énumérant des œuvres, illustres dans des milieux où tel dramaturge, tel musicien, tel peintre, célèbres pour la foule, ne comptèrent jamais, même avant que la gloire et l'Institut aient pu susciter des jalousies et quoique nul ne conteste leur remarquable talent. Il s'agit pour un artiste de créer, autour de son nom, une atmosphère qui commence par sembler irrespirable à la foule. — De tout temps, il en fut d'ailleurs ainsi — mais la roue tourne aujourd'hui avec une telle vitesse, que les plus encensés d'hier doivent envisager avec philosophie les sévérités de demain. Aussi, un autre malentendu gêne la discussion, dès que vous essayez de faire une liste de ce que vous croyez être d'incontestables chefs-d'œuvre ; et encore, parmi ceux-ci, y en a-t-il qui se démodent assez vite, pour ensuite reprendre leur valeur réelle.

« Le gros public » ne sait pas encore qu'il faille admirer les génies chers aux « cénacles » et l'ennui demeurera ce que personne ne tolère, même par snobisme, pendant le temps, qui peut paraître si long, d'une représentation.

Il y eut dès les débuts de cette première saison et il y aura encore, — si l'entreprise ressuscite — des soirées de bataille indécise ou de malaise. Les ouvrages étrangers, qui furent le principal attrait du théâtre des Champs-Élysées, sont sans appas pour une notable portion des auditeurs, puisque les incomparables spectacles de *Boris Godounow* et de *Kovanchina*, défendus par M. Chaliapine, ne remportèrent pas les triomphes prévus.

Un fait inquiétant pour l'École française, de plus en plus engagée dans ses espoirs et ses promesses d'une renaissance classique et nationale, c'est l'arrivée des Russes, qui, d'un coup de baguette magique, ont une fois de plus animé, fait vivre un nouveau théâtre et prouvé par une œuvre audacieuse, d'une saveur âpre, d'une puissance déconcertante, les dangers du fâcheux individualisme où nous nous égarons.

Le *Sacre du Printemps* marquera une date dans l'histoire de l'art contemporain. — Deux actes seulement ; un ballet, (mais est-il bien équitable d'appeler ballet ce tableau chorégraphique, cette production à peine classable, cette étrange et grave chose?) oui, un court divertissement comme on disait

jadis à l'opéra, mais quasi religieux : est-ce là ce que nous retiendrons de l'année 1913, quand la mémoire aura déjà confondu le reste de la meilleure contribution française avec celle des années précédentes ?

J'ai hésité longtemps, avant d'oser prendre le *Sacre du Printemps* comme principal objet de ces notes. C'est après mûre réflexion que je me suis convaincu de l'importance de ces soirées tumultueuses où, enfin, nous eûmes de quoi nous passionner et un prétexte pour prendre position. Pendant ces quarante minutes, le public et les artistes se montrèrent à l'observateur dans la nudité de leur plus intime nature. La salle nouvelle, telle que nous l'avons décrite, ajoutait encore au sens du pugilat. Il y a des heures où nous déposons malgré nous l'uniforme que d'anciennes habitudes nous imposent et que de fortes émotions seules obligent à rejeter.

C'est un beau spectacle et trop rare dans une société lasse et sceptique, que celui de la ferveur et de l'indignation spontanées. Tout cela pour deux actes de danse et une partition de quatre-vingt-neuf pages ? Nous ne sommes plus au temps d'*Hernani* et de *Tannhæuser*. Il y a tendance à tout raccourcir — c'est ce que les Russes ont senti et ce à quoi ils s'évertuent. Cherchez à côté et derrière le *Sacre du Printemps*, apprenez à connaître des collaborateurs, presque impossibles à y distinguer dans leur contribution personnelle, on dirait anonyme. Il faut les avoir vus de près pour que tombent les derniers scrupules qu'on aurait à parler un peu longuement d'eux et de ce qu'ils viennent d'accomplir.

Un grand coup de vent a passé sur les steppes, qui traversant l'Europe, nous est soudain venu rafraîchir pour quelques instants, interrompant notre sommeil aux rêves confus. Le réveil fut si brusque et la secousse si brutale, qu'il nous fallut un peu de temps pour nous remettre d'aplomb. Avions-nous pris nos dispositions, étions-nous en état de comprendre ? Certains croyaient y être, parmi les fervents de la musique et de la chorégraphie slaves.

1913 était la dixième saison russe. M. Serge de Diaghilew, infatigablement, s'est dévoué à notre initiation, organisant des expositions de peinture et d'art décoratif, louant le Châtelet ou s'associant avec les directeurs de l'Opéra, pour y amener

des interprètes admirables, d'admirables ouvrages. Nous connûmes Moussorgski et son immortel *Boris Godounow*, Rimsky Korsakoff avec *Ivan le terrible* et son ballet de *Shéhérazade*, Glazounow, Borodine, enfin les meilleurs des compositeurs d'hier et d'aujourd'hui, puisque d'Igor Stravinsky sont *l'Oiseau de feu*, *Petrouchka* et le *Sacre du Printemps* : la phalange des génies russes, moins admirés chez eux que l'anodin Tchaïkowski ou qu'Antoine Rubinstein, les novateurs et les révolutionnaires de la seconde moitié du XIXe siècle, grâce à M. de Diaghilew, sont devenus nos intimes amis et nos maîtres.

Un art plastique de la même saveur orientale et barbare, frère de la mélodie religieuse ou populaire, fonds où puisèrent tous ensemble les réformateurs de l'école musicale (lyrique et symphonique) ; des couleurs vives, agencées avec un raffinement ingénu, des formes primitives, une simplification apparente des ressources de la décoration théâtrale, des chœurs qui agissent comme la foule dans la rue et participent au drame ; des danseurs qui nous ont prouvé la décadence de notre corps de ballet et l'indigence de notre fade chorégraphie : voilà, et nous sommes bien forcés de le rappeler ici aux mémoires fragiles, voilà ce avec quoi, depuis dix ans, les « saisons russes » on refait l'éducation de nos sens émoussés.

Je ne sais quelle influence étrangère a jamais marqué une telle empreinte sur la production française. La littérature déjà, avec Tolstoï, Dostoïewski, Tourgueneff, commença de détourner nos yeux des images où ils se fixaient trop complaisamment ; l'odeur de la terre au parfum aigre mais pur s'est propagée jusqu'à nous ; la vertu de l'inspiration populaire et nationale ne pouvait qu'agir sur notre esprit alerte et nous conseiller un examen de nous-mêmes. L'avenir nous dira le profit que nous en aurons tiré, mais l'influence, incontestable, est désormais un fait acquis. Ce n'est pas à nous, les premiers inoculés, de dire si ce vaccin aura été salutaire ou nocif. Ceux qui souhaitent le retour à un art plus simple, plus naïf, d'où un certain mysticisme n'est pas exclu, plus général et moins provisoire, — ce à quoi enfin visent les meilleurs d'entre nous, les Russes leur ont proposé des formes qu'il ne faudrait pas calquer, mais à côté desquelles il y a un vaste territoire

pour notre expansion. Cependant, à l'heure où par le costume de nos femmes et de nos enfants, par l'ameublement, les magasins de nouveautés eux-mêmes ont répandu le goût russe dans les classes les plus humbles, une lassitude, un agacement chez les premiers adeptes commence à se déceler, c'est l'agacement des admirations intempestives, qui amène de brusques et de nerveuses réactions. Un tel a défendu telle chose : je ne puis donc l'aimer. Tel est le mot d'ordre.

Le théâtre des Champs-Élysées ouvrait ses feuilles de location, pour son premier trimestre, à un public blasé, enclin à l'ironie, démuni de patience et qui se plaignait déjà, car il est versatile. Les programmes affichés n'annonçaient guère que trois ou quatre ouvrages inédits, dont plusieurs franco-russes, ou russes francisés. Encore des ballets, sans les étoiles de naguère, sans le maître chorégraphe Michel Fokine ; et cet infatigable Nijinski allait encore une fois personnifier le *Spectre de la Rose* et le nègre gris de *Shéhérazade* ! La patience du public était à bout. On avait espéré enfin connaître à Paris les opéras de Richard Strauss. Les gens se groupaient d'avance pour ou contre ce trop heureux compositeur, le plus en vue des maîtres modernes, et déjà, lui aussi, suspect aux « délicats » par l'excès même de sa gloire et la facilité si abondante de sa muse viennoise. Le théâtre des Champs-Élysées ayant besoin de raffermir ses assises, et, à une heure éminemment française, de prévenir le reproche d'être cosmopolite, remit à plus tard la production du *Rosenkavalier* et d'*Elektra*. En effet, c'est toujours à ces vagues de l'opinion (ceci n'a en général rien de commun avec l'art) que sont dues les lenteurs, les hésitations à monter un ouvrage depuis des années déjà connu à Bruxelles ou en province, et souvent son abandon complet. Un directeur parisien, courageusement, établit dans son cabinet un programme inédit, croyant pouvoir compter sur la sympathie des connaisseurs et sur l'appui des snobs : à la dernière heure, tout s'écroule, car la mystérieuse opinion, la bête sans nom a bougé ; par en dessous, elle est venue menacer les fondations de l'édifice. Nous pourrions dire de quel côté serait venue l'attaque, ce que chaque classe de critiques aurait objecté aux drames ou aux comédies lyriques du maître allemand et à son esthétique. Sa trop visible habileté, ses avances au public

mondial pour des applaudissements, notre actuelle austérité les réprouve. Strauss dérange la ligne sévère du présent idéal français. Mais la foule eût accouru, foule cosmopolite et parisienne.

Il fallut compter sur l'aide de nos amis les Russes.

Des musiciens scrupuleux ont critiqué l'adaptation chorégraphique de musiques, telles que le *Carnaval* de Schumann, l'*Invitation à la Valse* de Weber, *Thamar*, *Shéhérazade*. La réussite de ces magnifiques transcriptions ne calma pas la susceptibilité des puristes. M. de Diaghilew s'ingénia à commander des partitions originales à MM. Debussy, Florent Schmitt et Ravel. Nous eûmes le charmant *Daphnis et Chloé* et la *Tragédie de Salomé*. Pas plus aux *Nocturnes* de Debussy (danse de mademoiselle Loïe Fuller, l'implacable doyenne), ni à la *Péri* de P. Dukas (danse de mademoiselle Trouhanowa, décors de M. Piot) le public des délicats n'encouragea M. de Diaghilew pour son bel effort. L'ancien ballet à ensembles nous laissait indifférents. Enfin furent annoncés *Jeux*, première collaboration de MM. Debussy et Nijinski. Les poitrines haletèrent, les grandes batailles allaient être livrées. *Jeux* et le *Sacre du Printemps*, furent les morceaux de résistance de la Saison 1913.

*
* *

Nous ne croyons pas superflu de parler avec détail de l'étrange et complexe petit groupe d'artistes, appelé chez nous « les Russes », qui, sous l'inspiration et la conduite de Serge de Diaghilew, se sont imposés si tyranniquement, à Paris d'abord, puis au monde entier. Les personnes qui vécurent à Saint-Pétersbourg, les voyageurs, les diplomates, ont pitié de notre admiration pour cette phalange de créateurs et d'interprètes. Ils arrêtent nos discours par cette phrase : « Si vous saviez ce qu'on fait là-bas, si vous étiez allés à l'Opéra, si vous connaissiez les théâtres impériaux et leurs troupes, vous comprendriez qu'on vous trompe ; on vous donne chez vous, ce dont la Russie ne voudrait pas. » Je sais nombre de Russes fort appréciés dans leur colonie et dans le monde des ambassades,

qui pâlissent de rage, chaque fois que des avalanches de fleurs tombent sur la scène, au pied de Karsavina, de Nijinski et de Bakst. Il en serait de même si vous souteniez dans l'aristocratie pétersbourgeoise que nos expositions françaises, organisées par de vrais connaisseurs et pleines de Degas, de Manet, de Renoir et de Cézanne, soient, bien plus que les Salons officiels, représentatifs de la force créatrice en France.

J'ai eu personnellement l'occasion d'assister à des ballets classiques des théâtres impériaux, point en Russie, car je n'ai jamais été sur les bords de la Néva, mais à Londres et ailleurs encore, où des fragments en furent exécutés. Je pus à peine attendre la fin de la soirée, pour fuir l'ennui, le manque total d'intérêt esthétique, de ces très habiles mais si conventionnels spectacles.

La nouveauté et la force de « nos Russes » viennent d'une collaboration à peu près égale et sans précédents de toutes les branches de l'art; c'est une fusion presque miraculeuse d'énergies associées, d'hommes qui s'effacent l'un derrière l'autre, nul ne passant jamais devant son voisin pour parader. M. de Diaghilew pousse à un tel point sa méfiance pour l'étoile et l'artiste vedette, que nous le vîmes successivement renoncer à Pavlova, à Fokine, aujourd'hui même, à Nijinski. Ces hommes, aussi désintéressés qu'enthousiastes, amoureux de la beauté, jusqu'à hier vivaient comme une confrérie, un peu à la manière du *Preraphaelic Brotherhood* de Millais et de D. G. Rossetti; ce furent des musiciens, des littérateurs, des peintres, des poètes, des historiens archéologues ou des esthéticiens même, comme M. Rœrich ou l'inventif et trop modeste Alexandre Benois, à qui nous devons cette merveille, *Petrouchka* : Alexandre Benois est un historien d'art et un critique de grande réputation. Il publia des albums d'estampes en couleurs aussi piquantes que l'histoire de Frédéric le Grand par Adolf von Menzel. Je ne puis citer tous les noms de ces Russes, passionnés par le génie de leur race, fervents des coutumes anciennes de leur nation. Ils rencontrèrent pour les réunir en faisceau, un Mécène, alors adolescent plein d'exubérance : M. Serge de Diaghilew, grâce à sa position en vue dans la société pétersbourgeoise, mit en relation les plus extrêmes

du groupe avec des personnages de la Cour; mais cette confrérie qui, depuis dix ans, s'est tant mêlée à nous (certains même se mirent à voyager plus qu'ils ne l'auraient souhaité et se retirèrent), cette confrérie est demeurée essentiellement russe, fidèle à son cher vieux Pétersbourg; l'hiver, ces camarades se retrouvent aux lieux d'où ils sont partis pour la diffusion de leurs idées. Ils croient à la puissance des minorités et l'ont prouvée, puisqu'ils ont su prendre la tête de l'art national, tout en n'étant eux-mêmes qu'un petit cénacle, dès leurs débuts hué.

J'ai fait la connaissance, il y a tantôt vingt ans, de M. Serge de Diaghilew. Je devais très souvent le rencontrer par la suite, et n'ai jamais cessé de suivre le développement de sa riche intelligence, si sûre, si à l'abri des fautes de goût. S'il n'a signé aucun ouvrage, c'est lui, le *deus ex machina*, le professeur d'énergie, la volonté qui donne corps aux conceptions des autres. Il tire la meilleure de chacun, sait extraire l'or de la terre qui le recouvre. Impresario fortuit et étonné, cet être à part diffère d'un entrepreneur de tournées comme Vaslaw Nijinsky est différent d'un maître de ballet ou d'un danseur ordinaire.

Je viens d'écrire le nom du principal interprète ; vous êtes-vous demandé pourquoi ce petit Slave, ancien élève de l'École Impériale, simple danseur, direz-vous, accapare et retient toute votre attention? pourquoi il est le constant sujet de conversations artistes et mondaines? Célèbre sans doute comme Vestris ne le fut pas, vous le sentez, même si vous ne l'avez vu que bondissant sur des tréteaux, porter en lui plus que l'élasticité et la grâce, l'art souverain, pour lequel la nature l'a doué si prodigieusement... Cela intrigue, cela irrite presque, mais cela est un fait, et Nijinski est le pivot d'une association où il n'y a ni rangs, ni prééminence d'un métier sur l'autre.

Nijinski, promené dans les Musées, fut cultivé d'une façon singulière, car il fut, dès son adolescence, découvert par ces hommes lucides. Des paroles de lui, telles qu'elles nous sont traduites, révèlent un sens aigu de la beauté, une grande fraîcheur enfantine de sensations, la disposition aux longues rêveries des paysans de chez lui. Issu d'une ancienne famille de chorégraphes polonais, dont il reçut son impeccable

technique, il grapilla des connaissances peut-être mal coordonnées, mais très nombreuses, qui se greffèrent sur un tempérament sensible et réceptif.

L'an dernier, j'étais encore dans ma chambre d'hôtel, un matin de juin à Londres, quand on m'appela au téléphone. Diaghilew me priait de venir immédiatement et de lui consacrer ce jour. Debussy attendait, impatient, pour en écrire la partition, qu'on lui envoyât par la poste du soir, un libretto; ce divertissement moderne *Jeux* avait déjà beaucoup préoccupé le compositeur et le danseur. Je me rendis au restaurant où nous devions travailler avec Diaghilew, Nijinski et Léon Bakst. Pénible et lourde séance à laquelle j'assistai comme scribe, tâchant de mettre sur le papier les quelques lignes indicatrices de l'action. Après avoir gémi, m'être défendu contre une obligation dont le sens m'échappait, dont les détails, le vague, les lenteurs de la dictée m'obsédaient d'avance, je sortis de cette séance rempli d'admiration pour la foi religieuse de ces étranges collaborateurs. Le travail faisait d'eux des enfants studieux et naïfs. Qu'allait tirer de ce canevas si primitif, si pauvre et si ambitieux à la fois, ce Debussy qui toujours fut exigeant pour ses poèmes? Nijinski, autour de notre table de déjeuner, avait esquissé des gestes anguleux. Il semblait faire des propositions bien vite mises de côté par ses camarades, comme irréalisables, imaginait des choses inouïes, le passage d'un aéroplane sur la scène, des costumes de tennis pour 1920. Je crus, ce jour-là, que Nijinski perdait le sens. Ils m'effrayaient, ces maniaques si remplis, cependant, de conviction ingénue. Le manuscrit fut expédié dès le soir et je n'entendis plus parler de *Jeux* avant l'hiver. Toutefois, j'appris qu'en automne, à Venise, ce frêle libretto, déjà mis en musique, approuvé du musicien, n'avait cessé d'être discuté, remanié, enrichi, puis raccourci, dans d'autres interminables conversations. Nijinski, je le craignais, trop enthousiaste des peintures de nos cubistes, confondues dans sa tête avec l'art des vases grecs et des Primitifs, ne rêvait à rien moins que la suppression du ballet. Il dédaignait ce que nous appelons *ballet*, les étoiles, les nombreux coryphées, les ensembles. « Il faut arrêter court ce qui a trop duré; la vie, aujourd'hui, est plus hâtive qu'elle ne le fut jamais. Il ne s'agit pas d'être

d'aujourd'hui, il faut être de demain, devancer l'avenir... » Ces lambeaux des phrases me revinrent ensuite à la mémoire. A Londres, elles m'avaient paru trahir une inquiétude d'autant plus mystérieuse, que j'avais laissé Nijinski fier encore, et, je le croyais, satisfait de son bas-relief antique l'*Après-midi d'un Faune*.

Le tumulte, les méandres chorégraphiques, l'endiablé mouvement, les rythmes orientaux auxquels Michel Fokine nous habitua, et qui sont pour nous le « ballet russe », il devenait trop certain que Diaghilew, Bakst et leurs adeptes, en étaient, une fois pour toutes, las. Fokine d'ici rejeté, et pris par l'Amérique, c'était le jeune Vestris qui allait s'y substituer. Nos joies visuelles d'hier ne seraient-elles plus qu'un souvenir? Quel « futurisme » russe allait donc, en 1913, sévir dans la nouvelle salle des Champs-Élysées? Nous le savons maintenant. Notre déception de la première heure fut cruelle, mais la désillusion et la peine ressenties à la répétition générale de *Jeux*, nous allions bientôt nous les expliquer et nous regrettâmes, après le *Sacre du Printemps*, de n'avoir prévu, en *Jeux*, un de ces essais déconcertants où les créateurs du nouveau se font parfois la main. A cette répétition générale, l'effet fut nul. La scène parut vide; le fameux danseur semblait s'oublier lui-même et Nijinski paraissait dans l'action comme un sculpteur contemplant des figures qu'il viendrait d'animer. La charmante Karsavina n'avait aucune occasion de déployer ses grâces; sa belle partenaire, mademoiselle Schollar, s'était enlaidie, et trois grêles personnages, assez falots, manquaient à remplir le vaste cadre, un paysage cru, d'un vert pénible, la dernière venue des maquettes de M. Bakst. — Stupeur des amis. On faillit ne point donner la représentation. Le musicien, le directeur étaient atterrés. Mais M. de Diaghilew se lève et déclare que *la fontaine* (sans doute une des dispositions linéaires des trois danseurs), est un chef-d'œuvre de la plastique et que nous n'y avons rien compris. Devant pareille assurance, on est ébranlé, — mais je ne suis, quant à moi, pas encore converti. J'attendrai.

M. Henri Ghéon écrivait : « Aujourd'hui, l'erreur de *Jeux* ne tient pas tant au style volontaire des attitudes et des bonds, qu'à leur inadaptation au modernisme, non seulement de la

musique, mais du cadre aussi et du sujet; les « jeux » semblent être tracés sur une épure : ils se coupent à angles vifs; l'abstraction, plus que le sentiment, les mène; Nijinski les applique encore à une matière neutre; ici le chorégraphe nous donne, avant son art, les « préconceptions » de son art; ce qui l'intéresse le moins, c'est le sujet, là justement où résidait la force poétique de l'art de Michel Fokine. Mais qu'il rencontre un thème dont il puisse épouser la grandeur et qui s'accorde à ses recherches, et il conçoit le *Sacre du Printemps*. Considérons *Jeux* comme des exercices et montrons leur quelque indulgence en songeant à ce qu'ils nous ont préparé. »

Les musiciens ne comprirent pas que M. Debussy eût toléré cette interprétation de sa musique. Les gens du monde, les abonnés, trouvèrent cela « assez joli » ou même « frais », selon leur entourage, ou hideux et impertinent. Le fameux « tolle » de la prude presse parisienne, à propos de l'*Après-midi d'un Faune*, les prétendues indécences que des friands de music-halls et de revues de fin d'année découvrirent et signalèrent dans cette admirable scène antique, on en voulait, à tout prix, l'équivalent, sinon l'aggravation, dans *Jeux*.

*
* *

Il faut se placer d'une façon nouvelle en face d'un art neuf, qui veut s'élever, se purifier, peut-être aller trop loin dans le symbole. Je ne sais encore si on n'abuse pas de la stylisation, si l'on peut schématiser chorégraphiquement la jeunesse, l'effervescence, l'émoi du plaisir juvénile, la terreur panique causée par les forces de la nature. Notre responsabilité critique s'embrouille de certaines hardiesses novatrices et se trouve exposée à une rude épreuve. Nous érigeâmes M. de Diaghilew sur un piédestal d'avant-garde et comptions sur lui pour résumer l'hier en projetant le demain. Or, tout à coup, nous nous sommes mis à douter de lui et avons ri de sa foi en Nijinski, auteur; cependant l'on pourrait établir des rapprochements entre l'esthétique de cet *auteur* et les danses habituelles de l'Opéra.

Chacune de celles-ci est un signe convenu, un symbole où Stéphane Mallarmé se plaisait. Pour Nijinski, l'expression sché-

matique de l'état d'âme se substitue aux turbulences académiques et conventionnelles ; de même, pour le néo-impressionniste Henri Matisse, une géométrie des taches tient lieu de l'équilibre secret des « valeurs » et des rapports de tons.

Encore une fois, dans l'art moderne, il y a un désir presque universel de retour aux formes simplifiées des primitifs, même des barbares. — Si je voulais décrire *Jeux* ou le *Sacre du Printemps*, ce serait comme de la statuaire et avec les mêmes mots. Aussi bien, les diverses catégories du public furent déroutées, l'opinion put à peine, durant ces soirées inoubliables, être tâtée au premier choc. Les uns attendaient les somptuosités déjà familières de *Shéhérazade* et de *l'Oiseau de Feu*; les autres, de graves processions, des danses paysannes de la Russie et toujours... des entrechats, puisque c'était un ballet. Or on nous imposait des gestes raides, mécaniques, soit bizarrement suspendus dans l'exercice d'athlètes modernes ou de créatures préhistoriques.

Ce qu'un sculpteur comme Maillol réalise avec l'argile, Nijinski l'a peut-être entrevu, peut-être accompli dans le vif. Cela trouble, cela semble à peine croyable. Où allons-nous? Quel langage nous parle-t-on? Quelle épreuve pour notre responsabilité!

M. Henri Bergson, dans son *Essai sur le Rire*, propose une célèbre explication de ce phénomène spécial à l'homme. Selon lui, l'une des plus fréquentes causes du rire, c'est le cas où un de nos semblables, devant nous rompant l'harmonie du corps, par accident, par infirmité, prend l'aspect d'un automate, semble perdre contrôle sur lui-même. *Jeux* et encore davantage le *Sacre*, déclanchèrent un rire irrépressible chez les spectateurs, ou les blessèrent comme une offense.

Selon la qualité des âmes, la surprise révolte ou subjugue. La sagesse consisterait à ne pas nous prononcer, dès que l'âpreté d'une œuvre nous égratigne comme une ronce, puisque, peut-être, elle porte en elle-même un suc précieux. Il n'y a pas d'œuvre belle où l'on accède de plain-pied.

Sur l'affiche, il nous est donné trois noms d'auteurs pour le *Sacre du Printemps* : Rœrich, Nijinski et le génial musicien Igor Strawinsky. M. Henri Ghéon se demande : « Qui a fait cela? »

« Cette question préliminaire que nous ne pouvons pas éluder, pourtant n'a de sens que pour les Occidentaux que nous sommes. Chez nous tout est individuel... Il n'en est pas de même chez les Russes. S'il leur est impossible de communiquer avec nous, lorsqu'ils sont entre eux ils ont une extraordinaire faculté de mêler leurs âmes, de sentir, de penser la même chose à plusieurs (cette fusion des âmes n'est-elle pas en partie le sujet des romans de Dostoïevsky?) Leur race est trop jeune encore pour que se soient construites en chaque être ces mille petites différences, ces légères mais infranchissables défenses, qui abritent le seuil d'un esprit cultivé. L'originalité n'est pas, en eux, cette balance fragile de sentiments hétérogènes qu'elle est en nous... C'est pourquoi elle peut s'engager et se perdre un instant dans les autres. »

La source même de nos opinions, notre conception esthétique sont modifiées par le *Sacre du Printemps*, l'ouvrage le plus réussi, d'intentions les plus « menées au but » que nous ayons eu à applaudir, depuis que je me rappelle. Aussi bien ai-je tenu à m'informer des conditions qui l'avaient fait naître.

Igor Strawinsky avait déjà écrit *l'Oiseau de Feu*, bijou oriental, et *Petrouchka*, drame de baraque, parade de pantins, qui, après nous avoir divertis, nous a profondément touchés par son très humain pathétique. *Petrouchka* était, néanmoins, encore un tableau de la Russie et d'une époque très définie. Alexandre Benois avait peint de son pinceau délicat les toiles de fond, et dessiné, de sa pointe mordante, une foule populaire du Pétersbourg de 1830. La symphonie, savamment imitative des bruits forains, atmosphérique, légère, diaphane et discordante jusqu'à nous faire tressauter, demeurait néanmoins accessible, avec ses valses d'orgue de barbarie et ses cornets à piston.

M. Stravinsky, nous le savions depuis quelque temps, subissait une crise de mysticisme; son esprit naturellement religieux est de plus en plus attiré vers des régions supérieures. Que de fois nous sommes-nous demandés ce qu'il allait faire, quelle direction prendrait son essor!

L'écueil, pour un compositeur, est toujours dans le choix d'un poème; si le musicien souhaite s'écarter des voies frayées

et s'il n'est pas lui-même poète autant que musicien, il cherchera en vain le collaborateur de ses rêves. Je me souviens des descriptions que me donna jadis M. Claude Debussy, de sa conception dramatique : pas d'individualités ; des nuages sur la mer, des foules dans la nuit, des phénomènes météorologiques. Peut-être ces visions qu'il dépeignit, par de si beaux sons, dans sa série de *Nocturnes*. J'imagine que Stravinsky s'angoissa des mêmes problèmes et ses objections furent identiques, tout libretto mettant aux prises des caractères humains, des *individus*.

Dans des causeries avec Nijinski, les deux artistes en vinrent à se prononcer pour une sorte de fresque animée des âges mythiques de la Russie. Rœrich, érudit archéologue et peintre, proposa différentes légendes russes primitives, païennes, entourant le culte originel du soleil et de la terre. Stravinsky travailla sur ce libretto, puis, de même que Nijinsky pour son art, le trouva trop précis pour sa musique. Ces idées à la russe, d'esprits capables de porter en eux de longs desseins, revêtirent tour à tour des formes dont aucun des trois collaborateurs ne songeait même à délimiter sa contribution personnelle. Le *Sacre* est une œuvre de foi commune, profonde et ingénue, d'un art hiératique et largement humain, dans un vague panthéisme, spécial à ces rêveurs émotifs, qui n'ont en somme avec nous que des rapports très superficiels et ne nous rejoignent presque jamais par le fond de leur pensée.

Le symbole a, pour ces hommes qui nous étonnent et nous inquiètent, la force de la réalité. S'ils réalisent leurs concepts, d'une telle maîtrise, d'une technique sûre, ainsi qu'ils viennent de le faire, faudrait-il dire qu'ils donnent une forme, proposent un exemple (peut-être inutile, mais l'avenir nous le dira) aux artistes de notre vieille Europe, troublés de venir, si tard, faire entendre une voix d'avant la mue ?

Nijinski s'était mépris comme collaborateur de Claude Debussy ; nous fûmes sévères, péremptoires, et le voici qui retrouve sa vérité, en compagnie de ses compatriotes, ces Slaves que sépare de nous une cloison étanche. La France n'a pas failli pourtant à influer, au moins sur la partie plastique de l'ouvrage dont nous nous occupons, car la France fascine par le prestige de ses peintres le monde entier. Sans Gauguin

et l'École de Pont-Aven, le *Sacre* eût été autre, quant à la plastique.

Dès le lever du rideau, le décor, de Rœhrich, nous a placés dans une atmosphère cézanesque. Des verts tendres, mais crus, de lourdes taches roses, une simplification radicale des lignes et des tons. Des jeunes filles parurent, le masque barbouillé de rouge, comme des Sidonies de village; ce n'étaient pas des danseuses, mais bien des figures telles que Gauguin les schématisait, en ses toiles bretonnes. — Bretagne? Tahiti? Où étions-nous? Mais quelle richesse de coloris, quelle joie pour nos yeux, ou quelle douleur, selon nos habitudes et nos goûts!

La force du rythme, ces exercices gymnastiques plutôt que chorégraphiques, ne font qu'un avec la symphonie, il faudrait dire, plutôt, avec les rythmes de l'orchestre. — Ce que nous entendions, nous ne l'avions jamais ouï auparavant; ou bien peut-être dans la forêt, ou mieux encore dans une cour de ferme, quand, par une matinée chaude d'août, les coqs, les canards, les vaches, les oiseaux dans les arbres, tous réjouis du soleil, confondent leurs voix avec le bruit métallique des seaux d'eau, le tam-tam régulier de la batteuse, les meubles remués dans la cuisine, les appels des garçons d'étable et le hennissement des chevaux de labour. Persiennes closes contre l'ardeur du jour, j'ai souvent tâché d'analyser, me réveillant d'une sieste, cette indescriptible symphonie animale et mécanique. C'est elle, dont Igor Stravinsky parfois nous donna un équivalent. Il la récréa intensément musicale et mélodique, ultra-polyphonique, et si claire, si ordonnée, que le premier acte du *Sacre* est une sorte de chef-d'œuvre, comme une fugue de Bach, qui serait faite des plus improbables dissonances.

Que dire du second acte? l'entrée des vieillards-ours, puis la danse sacrale de l'Élue, après un prélude qui nous ramène encore en pleine campagne crépitante d'insectes, le second acte, beaucoup plus déconcertant pour l'oreille que n'était le premier, me parut simplement terrifiant. Que des spectateurs, même non prévenus, aient ri, au lieu d'être saisis d'une sorte d'angoisse, demeure inexplicable. L'on pouvait, à la fin, être furieux, on pouvait se colleter de loge à loge, s'insulter comme on le fit, soit! Mais pourquoi ces plaisante-

ries, ces quolibets de collégiens, pendant que se célébraient sur la scène les rites funèbres de la Damoiselle Élue? M. Bergson dirait : irrépressible rire, en face d'un automate passant du repos à une sorte de délire réglé et mécanique.

Ne croyez pas que derrière le rideau, les auteurs, anxieux de recueillir des applaudissements, se soient sentis pris de faiblesse. Au contraire, et ceci est la morale de ces notes et complète leur sens. Cette œuvre grave, mûrie, surgie d'une association fraternelle, il semble que les librettistes, le musicien et le chorégraphe, le peintre aussi (mais se demandait-on, qui avait brossé les décors?) que tous ces membres d'une étroite confrérie, aient obéi au génie de leur race, s'oubliant eux-mêmes, ainsi que leurs futurs publics. Le *Sacre du Printemps* reste anonyme comme une église gothique; la signature des auteurs veut s'effacer. Cet ouvrage si original est une inconsciente protestation contre le particularisme dont nous sommes desséchés.

L'orgueil d'Igor Stravinsky est bien connu; il déborde sa conversation. De tous les musiciens il est le plus imité, si original, si nouveau, que Debussy lui-même semble hanté de ses harmonies. Les succès de Nijinski, comme danseur, ont pu aussi le rendre vain. Mais ces deux hommes eurent pendant le cours des représentations orageuses du *Sacre* une tenue trop rare chez un auteur sifflé. — Ils étaient perdus comme dans un rêve. Le présent n'existait plus pour eux — si ce n'est qu'ils se rendirent à l'évidence : ils n'étaient pas compris. — Mais ils pouvaient attendre.

Je me repentis presque de leur avoir dit mon enthousiasme, sans qu'ils m'aient accordé le loisir de leur en donner mes raisons. — Le premier soir, après un souper offert aux protagonistes de l'ouvrage, quelqu'un qui les accompagna jusqu'au matin m'a raconté une poétique et silencieuse promenade que firent ces artistes au Bois de Boulogne. Ils voulaient attendre l'aurore, ainsi qu'ils ont coutume de le faire « aux Iles » à Saint-Pétersbourg, suprême délice de ces rêveurs éveillés, pour qui la lumière d'une aube printanière prend une éloquence mystique.

Ils auraient été reconnaissants à qui eût interdit la seconde représentation du *Sacre*. Paris avait été choisi comme la capi-

tale de l'Intelligence et le nouveau théâtre des Champs-Élysées comme le lieu entre tous où ils rencontreraient le moins de parti pris, de mauvaise volonté, à recevoir un message dont ils garantissaient, au moins, la candide sincérité; mais Paris, en cette occasion Babel, n'eut pas d'oreilles pour leur langue.

J'achevais d'écrire ces lignes, au fond de la campagne, quand, avec beaucoup de mélancolie, je dus suivre les dernières phases, les sursauts suprêmes de la direction du nouveau théâtre. L'effort passionnant qui, depuis dix ans, grâce à son directeur, rénova la mise en scène, je pourrai dire l'art à la scène, le voilà anéanti, comme si le martèlement des pieds lourds, les trépidations des danses réglées par M. Nijinski avaient fait crouler les tréteaux. Le théâtre de l'avenue Montaigne est réduit à fermer ses portes, après avoir présenté un chef-d'œuvre conçu pour son cadre et qui demeurera le principal honneur de sa courte existence. Le public fit comprendre que de si hautes ambitions n'étaient pas nécessaires pour le conquérir, car nous étions incapables de patience et de cette petite dose de respectueuse sympathie pour de nobles artistes, quand nous ne les comprenions pas tout de suite.

Au même instant, M. Jacques Rivière consacrait, dans la *Nouvelle Revue française*, un article merveilleux d'intelligence à l'étude du *Sacre*. M. Pierre Lalo, lui-même, n'avait-il pas tenu à écrire, longtemps après son premier feuilleton du *Temps*, une seconde critique dans laquelle il reconnaissait l'exagération de sa sévérité, motivée de prime abord par l'agacement des louanges agressives?

L'Été et l'Automne nous séparent de la dernière saison du théâtre nouveau. Le *Sacre* s'est tranquillement installé à côté des quelques œuvres modernes dont chaque esprit d'artiste s'alimente. Son mérite est devenu une de nos plus chères convictions. Attendons, nous aussi, puisque le public est irréductible, puisque ses rapports avec les artistes sont toujours aussi tendus. — Lançons des trapézistes dans le plafond de Maurice Denis : nous ne voulons plus que des Music-Halls.

JACQUES-E. BLANCHE

L'EAU SOUTERRAINE

De la Terre, nous connaissons seulement la surface que nous grattons pour lui confier des germes ou pour y déposer nos morts. La recherche des gisements miniers a, de place en place, poussé notre curiosité jusqu'à 2 kilomètres de profondeur, au maximum; au delà, c'est l'inconnu. Nous n'y verrions que l'assise rigide et inerte qui supporte la vie superficielle, si les tremblements de terre, les volcans, les eaux thermales ne nous apprenaient qu'il se passe quelque chose sous nos pieds. L'eau reste, aux plus grandes profondeurs que nous puissions atteindre, l'agent le plus actif de cette vie intérieure du globe; et comme ces eaux souterraines n'intéressent pas seulement la science pure, mais éveillent l'attention par leurs applications chimiques et médicales, la science hydrologique a pris, en peu d'années, une grande importance; elle a ses chaires dans quelques universités, elle donne prétexte à des congrès; son domaine, autrefois réservé exclusivement aux pharmaciens et aux exploitants d'eaux minérales, s'est ouvert aux géologues, aux physiciens, aux chimistes, et il est sorti de cette collaboration un grand nombre de faits nouveaux et d'idées générales qui valent d'être connus en dehors du monde étroit des spécialistes.

La première question qui se pose à l'esprit, quand on parle des eaux souterraines, est de savoir d'où elles viennent. L'eau superficielle, dont les abondantes réserves emplissent la cuvette

des océans, formerait à la surface du globe une couche épaisse de trois kilomètres, si elle y était uniformément répartie ; la chaleur solaire l'évapore dans l'atmosphère, d'où elle ruisselle dans les fleuves, lessivant sans arrêt l'épiderme de la Terre ; c'est du moins ce que nous voyons, mais nous ne voyons pas tout. Le sol n'est pas imperméable ; une partie des eaux de ruissellement s'infiltre dans sa masse, et chemine dans sa profondeur, où elle dessine les artères d'une circulation que les rhabdomanciens prétendent déceler par la flexion de leurs baguettes de coudrier ou par l'agitation désordonnée de leurs pendules ; la vraie science, qui n'a rien à voir avec cette « sourcellerie », se contente d'inspecter minutieusement le sous-sol par des sondages, par l'exploration des cavités souterraines, par la détermination des nappes aquifères, et elle acquiert peu à peu la conviction que la couche ameublie des terrains sédimentaires, est une éponge où les eaux d'infiltration circulent en tous sens, quitte à ressortir de place en place par les sources et les puits artésiens.

L'eau supérieure pénètre-t-elle plus avant, dans les assises profondes et massives des terrains primitifs? Telle est la question qui se pose, et qui a donné lieu à maintes controverses. Certains géologues, et non des moindres, penchent pour l'affirmative ; ils ne voient pas d'invraisemblance à admettre que l'eau d'infiltration se glisse jusqu'à huit, dix kilomètres de profondeur, et peut-être davantage, dans les fractures de l'écorce terrestre, parvenant ainsi jusqu'à des régions où elle s'échauffe et se minéralise ; ils s'appuient sur le fait bien connu que les volcans sont, en grande majorité, situés au voisinage de la mer, qui alimenterait, par des fissures souterraines, les masses énormes de vapeur vomies pendant les éruptions. Mais cette explication, jadis classique, est loin de s'imposer ; nombreux sont ceux qui pensent aujourd'hui que l'eau sortie des profondeurs, chaude, chargée de gaz et minéralisée, voit le jour pour la première fois, qu'elle est, suivant l'expression de Suess, une eau « nouvelle ». Peut-être existe-t-il, en sous-sol, des poches d'où le liquide, emprisonné depuis des milliers de siècles, s'échappe un jour, à la faveur d'un remaniement du sol qui produit des fissures dans la paroi ; c'est ainsi que les gisements de pétrole, toujours accompagnés d'eau,

sont enfermés sous terre et n'en sourdent qu'à la faveur d'un forage. Mais il n'est pas nécessaire de recourir à des explications aussi problématiques. M. Armand Gautier a établi par des expériences directes, que toutes les roches primitives, granits, porphyres, gneiss, diorites, contiennent de l'eau en quantité considérable. Après avoir pulvérisé les échantillons de ces roches, il les desséchait soigneusement dans une étuve chauffée à 200 degrés, de façon à éliminer toute l'humidité extérieure, c'est-à-dire due aux manipulations subies depuis l'extraction; portant ensuite la température à 500 ou 600 degrés, il constatait un nouveau dégagement de vapeur, qui pouvait représenter jusqu'à sept pour cent du poids de l'échantillon soumis à l'expérience. Ainsi, les roches primitives contiennent, soit à l'état d'inclusion physique, soit sous forme de combinaison, des quantités d'eau bien suffisantes pour alimenter toutes les sources thermales issues des profondeurs : par exemple, un kilomètre cube de granit qui, par suite d'un effondrement subit, d'un écrasement ou de la montée des laves sous-jacentes, se trouverait porté à la température du rouge, ne dégagerait pas moins de 26 millions de tonnes d'eau; le même volume de porphyre en produirait 48 millions de tonnes, de quoi alimenter pendant cent-trente ans les sources de la Bourboule, à raison de mille mètres cubes par jour.

Ce qui confirme cette explication, c'est que les sources thermales se trouvent toujours au voisinage des régions volcaniques; en France, elles abondent autour du Plateau Central, et sourdent à la surface sur le pourtour de son chapeau de laves, de même que l'eau qui bout dans un vase vient suinter sur les bords du couvercle; le feu qui couve encore sous les cendres et les scories d'Auvergne est encore assez chaud pour expulser peu à peu l'eau incluse dans les roches, et il lui donne en même temps une pression suffisante pour l'expulser au dehors; on comprendrait mal, au contraire, que les eaux superficielles pénétrassent à l'intérieur, triomphant d'une pression qui peut atteindre plusieurs milliers d'atmosphères. On peut enfin tirer argument du fait bien constaté que le débit des sources thermales est indépendant des conditions météorologiques, tandis que les autres sources tarissent ou se raréfient après une sécheresse prolongée. Tout ceci vient appuyer la théorie des

eaux nouvelles, dont Suess s'est fait le défenseur; il n'est même pas interdit de compléter cette hypothèse en supposant, avec M. Armand Gautier, que cette eau provient elle-même de l'hydrogène, incessamment dégagé des profondeurs de la Terre, et qui réduit peu à peu, dans les zones encore rouges, les oxydes métalliques libres ou silicatés des roches primitives.

Ainsi, la science hydrologique se trouve, pour ses débuts, aux prises avec un problème difficile : tracer la route souterraine des eaux; pourtant ce problème n'est pas insoluble; les sources minérales et thermales sont des témoins; elles arrivent à nous pleines de documents qui, lorsque nous saurons les déchiffrer, nous apprendront par où elles ont passé, quels terrains elles ont traversés, quelles transformations elles y ont subies; et c'est là ce qui fait l'intérêt de la science nouvelle, puisqu'à mesure qu'elle aura résolu ces problèmes, elle nous fera connaître un peu mieux ce qui se passe dans les sombres abîmes.

*
* *

Laissons de côté cette difficulté; l'eau existe, d'où qu'elle vienne, en profondeur; elle s'est rassemblée dans le réseau des fissures souterraines, où elle a pris la température, souvent très élevée, du sol. L'eau de Néris sort presque bouillante; celle du grand Geyser d'Islande marque 125 degrés lorsqu'on plonge un thermomètre à vingt-deux mètres de profondeur dans le puits d'où elle jaillit avec violence; pourtant le liquide s'est refroidi en traversant les couches supérieures du sol; aucune invraisemblance, par conséquent, pour qu'il ait atteint jadis plusieurs centaines de degrés; si cette température dépassait 365 degrés, qui est sa valeur « critique », l'eau existait certainement sous forme gazeuse, emprisonnée entre les roches sous une pression qui pouvait atteindre plusieurs milliers d'atmosphères. De pareilles pressions, comparables à celles qui se développent dans l'âme d'un canon au moment où la poudre explose, expliquent bien des choses : elles nous font comprendre comment la masse compacte des roches a pu se déchirer sous leur effort pour

livrer passage à l'eau, comment le liquide a été poussé, à travers de longs méandres, jusqu'à la surface où il jaillit; il ne faut pas s'étonner non plus que cette expulsion violente soit parfois accompagnée de mouvements du sol et que le vieux Cyclope, attaché sous la Terre, se retourne en gémissant sur son lit de douleur.

C'est encore à la faveur de cette température élevée que l'eau souterraine se minéralise; l'eau froide est, de tous les composés chimiques, le plus paisible et le plus inactif, mais à chaud, et surtout au-dessus de 300 degrés, elle se comporte à la manière d'un acide, capable de chasser de leurs combinaisons la silice ou l'acide carbonique; non contente de les supplanter, elle les dissout et se les incorpore, pour les restituer plus loin, lorsque sa température s'abaisse ou que sa pression diminue. Ainsi les eaux souterraines remanient sans relâche l'intérieur du globe et laissent partout des traces de leur activité; elles ont rempli ce rôle de tout temps, et la preuve, c'est qu'une grande partie, pour ne pas dire la totalité des filons où nous allons chercher les métaux nécessaires à notre industrie a été déposée jadis, par les eaux minérales, dans les fractures du sol.

Les savantes recherches de M. Armand Gautier, auxquelles il a déjà été fait allusion, nous permettent de préciser le fonctionnement de cette activité chimique; lorsqu'on chauffe à 600 degrés des roches primitives, comme le granit, l'eau qu'elles contiennent ne se contente pas de se dégager; elle attaque la roche elle-même, en libérant un certain nombre de gaz, hydrogène, oxyde de carbone, acide carbonique, azote, ammoniaque; or ces gaz sont précisément ceux qui se produisent lors des éruptions volcaniques; de même pour le fluor, produit constant des volcans, et dont M. Armand Gautier vient de constater la présence régulière dans les eaux thermales. Ces coïncidences, qu'on aurait mauvaise grâce à mettre au compte du hasard, prouvent que l'eau souterraine joue un rôle prédominant dans les éruptions; c'est elle, et les produits qu'elle engendre, qui réagissent sur les sulfures métalliques pour produire le gaz sulfureux, l'hydrogène sulfuré, en déposant certains métaux, comme le cuivre et l'argent, qu'on rencontre dans le sol à l'état natif; c'est elle

encore qui, en attaquant les roches, produit les gaz dont j'ai parlé tout à l'heure : ces gaz se dissolvent alors sous la pression de la colonne d'eau superposée; ainsi, à un kilomètre de profondeur, la pression de cette colonne atteint cent atmosphères et tous les gaz sont cent fois plus solubles qu'à la surface, à la même température; mais à mesure que l'eau thermale s'écoule vers sa source, elle se décomprime; les gaz qu'elle contenait se dégagent peu à peu, comme ceux d'un siphon d'eau de Seltz dont on ouvre la soupape, et montent à la surface, soit par petites bulles, soit par émission intermittente de grosses bulles.

Ainsi se modifient, sous la pression des faits, certaines idées trop simples qu'on se formait aux premiers temps de la science géologique et dont quelques ouvrages scolaires portent encore la trace. On admettait alors que la croûte terrestre avait été maçonnée par deux ouvriers, dont chacun avait travaillé en solitaire; l'eau avait construit les terrains sédimentaires, tandis que les roches ignées étaient l'œuvre directe du feu central. En réalité, la collaboration de l'eau et du feu, qui a produit jadis les granits et les roches primitives, s'est continuée de tout temps et se retrouve aujourd'hui dans tous les phénomènes volcaniques, où l'eau intervient à chaud, armée de puissantes énergies physiques et chimiques.

*
* *

Tout ce qui précède nous atteste que l'étude des eaux thermales soulève des problèmes d'un haut intérêt scientifique; mais l'attrait de la vérité ne suffit pas toujours à susciter les recherches; par contre, l'intérêt personnel est un stimulant toujours en éveil; c'est ainsi que l'hydrologie a amplement profité de la découverte du radium et de ses applications thérapeutiques.

On sait que le radium agit surtout par un produit gazeux, l'émanation, qu'il dégage inexorablement, quels que soient les conditions extérieures et l'état de combinaison chimique des corps radioactifs; cette émanation, qu'on sait aujourd'hui doser avec exactitude, se mesure à l'aide d'une unité qu'on

nomme fort justement le *curie*, mais il arrive qu'on utilise fréquemment, pour des raisons de commodité, le *microcurie* qui n'en est que la millionième partie. L'émanation elle-même est loin d'être stable ; elle se détruit spontanément en donnant d'autres corps radioactifs et de l'hélium, gaz parfaitement inactif, de telle sorte qu'une quantité quelconque d'émanation est détruite à moitié au bout de trois jours et demi. Lorsqu'on apprit, en 1902, qu'un certain nombre d'eaux thermales étaient en même temps radioactives, cette découverte éveilla un vif mouvement de curiosité et d'attention ; les recherches précises de Curie et Laborde vinrent bientôt prouver que cette radioactivité tenait à la présence de l'émanation dissoute dans l'eau ; aussitôt, et de tous côtés, les recherches s'organisèrent, et avec un tel zèle qu'aujourd'hui un millier de sources thermales ont été examinées ; celles qui avaient la bonne fortune d'être fortement actives s'empressaient de le proclamer par tous les moyens que la publicité mettait à leur disposition ; les autres se contentaient de se dire radioactives ; mais quel corps de la nature, jusqu'à l'eau claire des fontaines, ne l'est peu ou prou ? Après tout, les raisons de cet empressement sont naturelles, et même légitimes : beaucoup d'eaux minérales ont des vertus qu'explique mal l'analyse chimique ; on y trouve, il est vrai, à l'état de traces, toutes les substances auxquelles on attribue une action thérapeuthique, si bien que certaines eaux paraissent ainsi être, comme l'antique thériaque, une association de tous les médicaments connus. Nous ne croyons guère, aujourd'hui, à ces remèdes compliqués ; il fallait trouver autre chose : l'émanation se trouvait là juste à point, d'autant mieux que certaines eaux sont plus efficaces, prises directement au griffon des sources, que plusieurs mois après leur embouteillage ; en attribuant leurs vertus à l'émanation, on expliquait du même coup qu'elles disparussent avec elle.

Quoi qu'il en soit, presque tous les examens révélèrent une radioactivité mesurable des eaux thermales, résultat qui ne doit pas étonner, étant donnée l'extrême dissémination du radium dans l'écorce terrestre ; tous les terrains primitifs en contiennent des proportions appréciables et il est naturel que les eaux qui les ont traversés en gardent la trace ; mais dans certaines sources, comme celles de Badgastein et de Colom-

bières-sur-Orb, la teneur en émanation s'élève tellement, qu'on ne peut s'empêcher de croire que l'eau a filtré entre des minerais particulièrement riches; la source Choussy, à la Bourboule, fournit 65 000 microcuries d'émanation, c'est-à-dire qu'elle équivaut, au point de vue radioactif, à 65 milligrammes de radium pur. Si on tient compte de ce que ces eaux sont loin de nous apporter toute l'émanation des terrains traversés, on voit que la possibilité de trouver du radium dans le sous-sol du Puy de Dôme n'a rien de chimérique. L'indication est à retenir. Quand on pense à tout ce qui a été fait, depuis dix ans, avec ce corps dont il existe à peine sept grammes dans les laboratoires de l'Univers, on ne peut s'empêcher de trouver que la science a besoin de radium, comme l'industrie de charbon; espérons donc que les eaux thermales fourniront une piste qui, suivie méthodiquement, conduira à des gisements exploitables.

*
* *

De tous les travaux qui ont élevé l'hydrologie à la dignité de science, le plus parfait est peut-être celui que M. Moureu, professeur à l'École de Pharmacie de Paris, a consacré à l'étude des gaz « rares » émis par les sources thermales, — sujet, en apparence, bien spécial et bien étroit, indigne d'occuper dix ans de la vie d'un savant; pourtant on y trouve une belle leçon de persévérance avec l'exemple d'une rare habileté expérimentale, et l'aridité des chiffres s'éclaire à la fin par la révélation d'une des plus belles harmonies qui soient dans le monde. Pour toutes ces raisons, l'œuvre mérite d'être exposée dans ses grandes lignes.

C'est de 1894 à 1898 que sir William Ramsay et ses collaborateurs parvinrent à extraire de l'atmosphère les gaz auxquels on a réservé le nom de gaz rares : l'argon, dont l'air renferme $\frac{1}{100}$ de son volume, le néon, l'hélium, le krypton et le xénon qui y entrent respectivement pour $\frac{1}{550}$, $\frac{1}{1\,850}$, $\frac{1}{200\,000}$ et $\frac{1}{17\,000\,000}$; ces gaz, qui se ressemblent comme des frères, forment une famille à part dans la série des corps simples; tous

sont monoatomiques, c'est-à-dire que leur molécule est formée d'un seul atome ; tous sont également inactifs au point de vue chimique : en vain, on leur a présenté les corps les plus engageants, dans les conditions les plus favorables ; rien n'a pu les décider jusqu'ici à contracter alliance. Ce sont, pour tout dire, des célibataires endurcis. De là résulte que, lorsqu'ils existent dans un mélange gazeux, on doit, pour les isoler par voie chimique absorber tous les autres éléments par des réactifs appropriés ; on obtient alors le bloc des gaz rares, bloc qu'on ne peut dissocier qu'en mettant à profit les différences physiques entre les divers éléments ; en effet, à mesure que l'atome s'alourdit, le gaz devient plus dense et plus liquéfiable[1].

Tels sont les corps que M. Moureu se proposait de rechercher et de doser dans les eaux thermales. Il fallait d'abord les recueillir, exempts de tout mélange avec l'air extérieur, au griffon des sources ; il suffit en général de plonger à l'orée du liquide un flacon renversé, plein d'eau et muni d'un entonnoir qui capte les bulles et les conduit dans le récipient ; le flacon rempli, on le bouche en y laissant un peu d'eau qui rend la fermeture plus hermétique, et, le tenant toujours renversé, on le transporte au laboratoire ; on a noté, en passant, la durée du remplissage, ce qui permet de calculer le débit gazeux total de chaque source. Tout ceci n'est encore qu'un jeu et que la distraction des jours de vacances ; au laboratoire va commencer la partie la plus longue de la tâche, je dirais la plus ingrate, si la récompense n'était au bout de l'effort.

Pour commencer, il faut éliminer les gaz communs, acide carbonique, azote, oxygène, carbures d'hydrogène ; le premier, surtout, tient une grande place dans le mélange dont il forme souvent les 99 centièmes ; aussi, l'opération préliminaire achevée, se trouve-t-on en présence d'un résidu gazeux de quelques centimètres cubes, sur lequel va porter la suite des

1. C'est ce que montre le tableau suivant .

	Hélium.	Néon.	Argon.	Krypton.	Xénon.
Poids atomique . . .	3,99	20,2	39,88	82,92	130,2
Poids du litre de gaz (0° — 760 mm.). . .	0 gr. 1782	0 gr. 9002	1 gr. 7809	3 gr. 708	5 gr. 851
Température d'ébullition du gaz liquéfié sous 760 mm. . . .	— 268°,5	— 243°	— 186°,1	— 151°,7	— 109°,1

opérations. On comprend, dans ces conditions, qu'il fut impossible de recourir à la méthode héroïque employée par M. Claude pour extraire les gaz rares de l'air, et qui consiste à liquéfier le tout pour séparer les constituants par distillation fractionnée. Heureusement, sir James Dewar fit connaître, vers ce même temps, le résultat de ses belles recherches sur l'absorption des gaz par le charbon ; on savait, de longue date, que le charbon de bois absorbe des quantités notables de gaz, à telles enseignes que les médecins le prescrivent, dans certaines maladies d'estomac, pour absorber les gaz surabondants ; mais Dewar montra que cette action peut être accrue et régularisée par l'emploi d'un charbon très dense obtenu en calcinant dans le vide l'enveloppe ligneuse de la noix de coco ; on peut, en outre, sélectionner l'absorption en agissant sur la température ; ainsi, le charbon refroidi à — 100 degrés n'absorbera que l'argon, le krypton et le xénon à l'exclusion des deux autres gaz. Cette curieuse propriété fut aussitôt mise à profit par M. Moureu pour faire deux parts de son mélange complexe. Le problème analytique n'était encore résolu qu'en partie, mais il n'y avait plus qu'un pas à faire pour le conduire à son terme. Des deux parts qu'on a faites, la première est constituée surtout par de l'argon, avec des traces de krypton et de xénon ; la deuxième comprend l'hélium, avec très peu de néon ; dans ces conditions, l'analyse spectrale va permettre d'achever le dosage ; il suffira de faire passer chaque échantillon dans un tube de Geissler, illuminé par des décharges électriques ; en observant au spectroscope les raies lumineuses émanées du gaz, on pourra, d'après leur éclat, estimer les proportions des divers constituants. Je me garderai d'entrer plus avant dans des détails techniques dont le lecteur doit pressentir la minutie et les difficultés ; les résultats seuls importent, mais il n'est pas mauvais de savoir aussi de quels efforts ils sont le prix.

Voilà donc l'œuvre analytique achevée ; soixante-dix sources, françaises pour la plupart, ont été étudiées ; des tableaux enregistrent leur débit gazeux total et la proportion des divers gaz rares contenus dans cette émission. Il s'agit maintenant d'extraire des nombres les lois et les idées.

Le premier fait qui saute aux yeux, c'est que chaque source possède une individualité propre ; les gaz rares, qui n'entrent

pas pour deux millièmes dans l'émission de Vichy (Grande-Grille), forment plus d'un dixième du dégagement total de Santenay (source Lithium); ces gaz rares présentent eux-mêmes des compositions très variables d'une source à l'autre. On en pourra juger par le tableau suivant qui indique, pour quelques stations thermales, le débit gazeux total et la production d'argon et d'hélium, en mètres cubes par an :

Sources.	Débit total.	Argon.	Hélium.
La Bourboule (source Choussy).	30 500	30	3
Colombières-sur-Orb (Hérault) .	18 500	8	2,5
Néris (source César).	3 500	30	34
Bourbon-Lancy (source Lymbe).	550	6	10
Santenay (source Carnot)	179	1,3	17,5
— (source Lithium) . . .	51	0,4	5
Cauterets (La Raillère)	7	0,1	0,08

Poussons maintenant l'analyse plus avant et, pour commencer, tenons-nous en à l'hélium, qui occupe une place à part parce qu'il est le déchet de désintégration des corps radioactifs. Le tableau ci-dessus contient quelques-unes des sources les plus riches en hélium; ce corps constitue un dixième des gaz de la source Lithium, un cinquante-cinquième de ceux de la source Lymbe; Santenay et Bourbon-Lancy sont donc de véritables mines d'hélium, qu'on exploitera aisément le jour où on y trouvera intérêt. Cette perspective n'a rien d'invraisemblable : de tous les corps connus, l'hélium est le moins liquéfiable, et c'est en retour celui qui, une fois amené à l'état liquide, produit par son évaporation les plus grands poids; c'est avec l'hélium que Kamerlingh Onnes, le récent lauréat du prix Nobel, a établi le record des basses températures, à 271°,6 au-dessous du zéro centigrade, c'est-à-dire à un degré et demi du zéro absolu; or la matière manifeste, à ces températures extrêmes, des propriétés très curieuses, comme l'abolition de la résistance électrique, qui recevront peut-être des applications; on verra alors fonctionner des machines frigorifiques à hélium, et les sources thermales fourniront le gaz nécessaire.

Mais le grand intérêt de la question n'est pas là : reportons sur une carte les stations les plus riches en hélium, Santenay,

Maizières, Grisy, Bourbon-Lancy et Néris ; il apparaît aussitôt qu'elles sont situées sur une bande étroite de territoire, orientée du Sud-Ouest au Nord-Est ; et dans le prolongement de cette bande se trouvent encore Bussang, Luxeuil, Saint-Honoré et Bourbon-l'Archambault, qui peuvent passer pour riches en hélium. Ceci mérite d'attirer l'attention, en raison des rapports étroits de ce gaz, avec la matière radioactive. Si on supposait que l'hélium dégagé est dû entièrement à la transformation *actuelle* du radium, on serait conduit à attribuer aux gisements radioactifs qui alimentent les sources thermales une puissance exceptionnelle, et même invraisemblable : pour produire l'hélium de la source Carnot, à Santenay, il ne faudrait pas moins de 91 tonnes de radium ! Il faut remarquer d'ailleurs que la plupart de ces sources, riches en hélium, sont pauvres en émanation, et ceci suggère une interprétation différente ; au lieu de considérer l'hélium des sources thermales comme *jeune*, c'est-à-dire produit tout récemment par le radium, on peut le considérer comme de l'*hélium fossile* ; on sait, en effet, que les roches radioactives conservent, emmagasinent pendant une longue série de siècles l'hélium qui se dégage dans leur masse ; cette propriété remarquable a même fourni le moyen d'évaluer l'âge de ces roches d'après leur teneur en hélium. Dans cette hypothèse, il suffirait que la source Carnot désagrégeât, chaque année, 2 tonnes de thorianite ou 167 tonnes de pechblende, pour expliquer son émission actuelle d'hélium ; ces nombres n'ont rien de déraisonnable ; en tous cas, de quelque côté qu'on se tourne, on est amené à soupçonner l'existence, dans l'Allier et la Saône-et-Loire, d'un filon très étendu de matières radioactives, et ce résultat n'est pas de médiocre importance.

*
* *

Toutes les sources thermales donnent donc de l'hélium, mais elles en dégagent en proportions très variables, et ceci s'accorde bien avec la grande dissémination du radium dans le sous-sol et l'existence de filons radifères particulièrement riches. Mais arrivons maintenant aux autres gaz rares ; cette

fois, au lieu de l'irrégularité et du hasard, nous allons trouver l'ordre et la loi : le rapport de l'hélium à l'argon variait, dans les diverses sources thermales, entre 1 et 26 000 ; au contraire, les variations extrêmes du rapport entre le krypton et l'argon sont entre elles comme les nombres 1,1 et 1,8 ; pratiquement, on peut dire que le krypton et l'argon se trouvent partout dans le même rapport ; les expériences sur le xénon, quoique moins nombreuses et un peu moins exactes en raison de la rareté extrême de ce corps, ont donné des résultats analogues. On peut donc conclure en disant que *toutes les sources thermales émettent l'argon, le krypton et le xénon dans les mêmes proportions*. Une pareille coïncidence ne peut pas être mise au compte du hasard ; en effet, elle est la conséquence de l'inertie chimique de ces gaz et de leur difficile liquéfaction ; ce sont ces propriétés qui leur ont assuré une éternelle inviolabilité et qui, suivant l'expression de M. Moureu, les ont protégés contre les cataclysmes de l'astronomie et de la géologie.

Descendons, par la pensée, le cours des âges, depuis le moment où la nébuleuse terrestre, commençant à se condenser, formait un noyau liquide, entouré d'une atmosphère très dense, qui renfermait nécessairement les cinq gaz rares, mélangés à beaucoup d'autres et aux vapeurs d'un grand nombre d'éléments ; à mesure que le refroidissement entourait le noyau intérieur d'une croûte solide, tous les corps capables d'entrer en combinaison s'incorporaient progressivement à cette croûte ; le soufre formait les sulfures avec les métaux, le silicium et l'oxygène donnaient les oxydes et les silicates ; les roches qui se formaient ainsi emprisonnaient dans leurs pores, comme celles qui se forment actuellement, une partie de l'atmosphère ambiante. Aujourd'hui, les roches désagrégées par l'eau thermale laissent échapper cette atmosphère fossile ; c'est elle qu'on retrouve et qu'on analyse dans les gaz dégagés au griffon des sources ; et nous ne devons pas nous étonner d'y rencontrer les gaz rares toujours dans le même rapport, puisqu'ils étaient jadis, comme aujourd'hui, les témoins indifférents et immuables de toutes les transformations accomplies.

Voici, d'ailleurs, une nouvelle confirmation : les gaz rares ont un compagnon, l'azote, qui, sans appartenir à leur famille, s'en rapproche par son indifférence chimique et par sa stabilité

à l'état gazeux; nous devons présumer, par suite, qu'il en a suivi le sort; effectivement, les dosages effectués par M. Moureu le trouvent, dans les diverses sources thermales, en proportions à peu près fixes avec l'argon, le krypton et le xénon. Ainsi, tout s'explique, et nos hypothèses cosmogoniques rencontrent un appui inattendu dans l'analyse des gaz souterrains.

On peut y trouver, encore, une autre indication. On a supposé plus d'une fois que les gaz rares autres que l'hélium étaient, comme lui, les résidus d'anciens avatars de la matière; les savants anglais, dont l'audacieuse imagination ne recule devant aucune hypothèse, se sont plu à imaginer une substance primordiale, unique et radioactive, qui aurait enfanté, au cours des âges, toute la lignée des corps simples; c'est une idée qui se soutient par d'excellentes raisons, mais les expériences de M. Moureu nous permettent d'affirmer que, si elle est exacte, l'évolution de la matière était déjà achevée à l'époque où la croûte terrestre commençait à se consolider; s'il en était autrement, la proportion des divers gaz rares dans l'atmosphère eût varié, comme a varié celle de l'hélium, au cours des âges géologiques, et l'analyse des eaux thermales n'eût point révélé la belle harmonie découverte par M. Moureu.

Tout ceci montre ce qu'on peut tirer de modestes dosages. L'hydrologie a des débuts encourageants; tout en fraternisant avec la géologie, la physique et la chimie, elle a son but, ses laboratoires, ses méthodes; elle vient de conquérir, par de beaux travaux, ses titres de noblesse; elle a une belle tâche à accomplir, car on ne saurait admettre que l'homme, après avoir enfoncé son regard au plus profond des cieux, ignore tout de ce qui se passe à quelques kilomètres sous ses pieds.

L. HOULLEVIGUE

L'APPEL DU BONHEUR[1]

XIX

Paresseuse et bourdonnante de rêves, Lucienne n'avait pas achevé sa toilette de nuit. Les plantes répandaient leur odeur amoureuse; la jeune femme s'accoudait pour regarder les phares, sur la jetée et à l'autre rive du lac :

— Comme tout sent bon! — soupirait-elle.

Elle endurait l'inquiétude des grandes nuits d'été, sans en être moins heureuse; elle avait toujours aimé cette inquiétude.

C'était un grand soir de sa vie : elle voulait qu'il arrivât quelque chose et que ce fût maintenant. Depuis plusieurs heures, elle luttait pour compliquer et pour parfaire son aventure. Chacun l'avait aidée : Hippolyte et Motteraux en s'attardant plus qu'à l'ordinaire; Geneviève en allant se coucher plus tôt. Seul Maurice tendait à troubler les événements — mais il était contenu par la présence des autres.

Après le départ du cousin et de Georges, Lucienne, sous prétexte de rangements à faire, montait à sa chambre. Geneviève qui l'accompagnait ne s'attarda point et Liane fut libre. Elle pouvait redescendre et retrouver Maurice; elle pouvait aller dans le petit salon et y prendre un livre : Maurice l'enten-

1. Voir la *Revue* des 15 octobre, 1er et 15 novembre.

drait passer; elle pouvait enfin rester dans sa chambre et voir s'il oserait venir. Hier encore, c'était un acte impossible, mais tout avait changé : elle ne voulait plus qu'aucun remords arrêtât le jeune homme. Elle désirait aussi une sorte de revanche pour avoir été contrainte de prendre l'offensive.

Sauf elle et lui, toute la maison dormait. Liane avait renvoyé sa femme de chambre. On n'entendait que les rumeurs faibles de la petite ville et les frémissements de quelques insectes. La chambre de la jeune femme était isolée; on pouvait y accéder sans éveiller personne.

Maurice ne se souvenait pas d'avoir jamais souffert comme ce soir. Avant son mariage, il avait aimé sans excès ces ombres qui passent dans la vie des jeunes hommes riches, et les poisons mêlés aux caresses étaient depuis longtemps oubliés. Aujourd'hui, le mal rongeait jusqu'au tréfonds et la passion s'accroissait des obstacles inutilement accumulés pour la détruire. La jalousie, plus basse, plus vile à mesure que s'écoulaient les heures molles de la veillée, interdisait au malade toute réflexion saine...

Une mouche verte, qui passait et repassait avec un bourdonnement, finit par exaspérer le jeune homme : il essaya de la saisir; elle s'éleva hors de portée; il la voyait filer en longs zigzags au-dessus des ampoules bleues... Comme la porte vitrée était ouverte, il sortit machinalement dans le jardin.

Jamais encore, pendant ce mois terrible, le jardin n'avait été aussi voluptueux. Maurice respira avec une ardeur chagrine les effluves évaporés autour des feuilles, des roses et des chèvrefeuilles. Dans ce grand silence, on discernait le clapotement du lac et ce bruit d'eau ajoutait quelque chose d'intolérable à la beauté du soir. Le jeune homme se souvint d'une nuit presque semblable et récente encore. Alors, comme maintenant, Geneviève était endormie et Liane veillait. Le parfum profond des tilleuls amortissait les autres parfums. Lui rôdait doucement, plein d'une ivresse insoucieuse, avec la sensation d'une destinée charmante, qu'il n'aurait échangée contre aucune autre.

— Nous étions les trois mêmes êtres!.. Impossible de deviner ce que Liane allait devenir... Après tant d'années où

elle se mêlait à notre existence!.. Après tant d'années!.. Il a suffi d'un geste...

Il s'arrêta, il essaya de réfléchir :

— Est-ce un geste? Eh bien! oui, oui! Je peux m'en faire le serment : je ne pensais à elle que comme à un petit ennui! Je souhaitais son départ, non parce qu'elle me tentait — oh! qu'elle était loin de me tenter! — mais parce qu'elle fatiguait Geneviève et gênait mes habitudes. Rien de plus... Peut-être aussi les tilleuls... si peu! Ce faucheux, l'effroi de Liane, la main crispée sur mon épaule. Et surtout qu'elle voyait mon trouble. Si elle ne l'avait pas vu, cette aventure ne serait point...

Il voulut souhaiter qu'elle ne fût point, mais l'aventure faisait désormais partie de son entité...

Il arracha un œillet, le respira, le rejeta et, levant les yeux, il vit, dans le renfoncement de l'aile droite, les fenêtres de Lucienne. Ces fenêtres étaient large ouvertes. Alors, il fut tout près d'elle. Appuyé contre le troène, il entr'apercevait une forme qui s'agitait dans le fond de la chambre. Cette forme était au delà des ampoules électriques; on la discernait mal. La chevelure blonde semblait presque noire; le visage demeurait dans une brume pâle. Il attendit une minute, avec une subite patience; puis l'agitation renaquit, dont il ne savait si elle était plus douloureuse ou plus enivrante...

Une échelle se voyait contre le mur de droite : il n'y avait qu'à la saisir et à monter jusqu'aux fenêtres. Au premier geste qu'il fit, cette idée apparut saugrenue : il quitta le troène; des feuillages cachèrent la façade; il rêvait aux événements extraordinaires qui aplaniraient les obstacles.

— Non, aucun événement extraordinaire! Quelque chose de très simple!..

Inopinément, il songea à Motteraux et trembla de rage; le jardin lui devint odieux; il rentra :

— Je n'en puis plus! Je n'en puis plus!.. Tout vaut mieux que cette affreuse attente.

Cependant, quelque chose le retenait encore, lorsqu'il entendit un pas léger dans le corridor... Il crut s'être trompé : comme tous ceux qui attendent, il confondait les bruits... Une porte grinça... Alors, il fut paralysé, et comme asphyxié par le battement de ses artères. Rien ne l'arrêtait que cette

émotion excessive; il sentait qu'il devait avoir la pâleur terreuse des criminels... Tandis qu'il hésitait, la porte grinça, de nouveau, le pas léger frémit dans le silence... Il s'élança et, au moment où il arrivait dans le corridor, Liane s'engageait dans l'escalier. Il la suivit, il monta derrière elle, il la vit disparaître; une porte se ferma doucement. A peine s'il s'arrêta. Courant par le couloir obscur, il se trouva devant la chambre de Lucienne et appuya sur le bec de cane...

Liane venait de s'asseoir dans une bergère et ouvrait un livre. Quand Maurice entra, elle ne parut pas émue; elle le considérait de bas en haut, de l'air mystérieux que donne cette façon de regarder.

— Qu'y a-t-il? — demanda-t-elle.

Après un choc effrayant, il sentit cette sécurité qui nous vient au voisinage de la femme aimée : tout ce qui le tourmentait venait de s'évanouir. Sa mémoire était vide. Son âme était dans le présent, d'une manière qui semblait surnaturelle :

— Vous le savez bien! J'ai besoin de vous parler.

Elle eut un mouvement vague :

— C'est bien. Mais fermez la porte : on pourrait vous entendre.

Il obéit. Son geste supprima davantage la conscience de ce qui n'était pas elle et lui, mais il ne savait plus ce qu'il voulait dire. Indécis, il respirait les parfums de cette chambre, qui semblait le prolongement de Liane, avec une envie immense de se jeter à genoux, de cacher son visage contre elle.

Elle souriait confusément et, quand il fut proche, ce sourire le gêna... Comme un fauve tapi dans les branches, la jalousie bondit :

— Vous n'êtes pas venue au rendez-vous! — fit-il douloureusement.

— J'étais suivie.

— Par qui?

— Et par qui pouvais-je l'être?

— Ah! — gémit-il — c'est odieux!

— Quoi? qu'il me suive? C'est tout simple au contraire. Il souffre. Et même, j'ai pitié de lui.

Il l'eût compris, s'il avait été sûr qu'elle le repoussait et ne lui appartenait plus.

— Vous l'avez accompagné !

Elle baissa la tête, pour cacher son ironie ; mais elle goûtait la scène et jusqu'à la bassesse de cette jalousie ; Maurice n'était plus que le fétu humain emporté dans les rafales.

— Ç'aurait été mon droit, — dit-elle...

Il la saisit aux poignets :

— Vous ne niez même pas...

Elle ne faisait pas un geste ; elle le regardait fixement, de ses beaux yeux d'orage :

— Je ne l'ai pas accompagné.

— Ah !

C'était un grondement de joie, mais à peine si cette joie dura quelques secondes. Il respirait Liane ; il n'en pouvait plus de désir, de doute, de crainte... il croyait qu'une seule chose pouvait le guérir :

— Viens ! — supplia-t-il.

Elle posa sa tête sur l'épaule du jeune homme ; le bonheur emplit sa chair, puis elle lui tendit les lèvres et, tandis qu'il l'emportait :

— Je ne veux pas ! — dit-elle.

Il continuait à l'entraîner ; elle se roidissait et détournait la tête :

— Non !.. Dans cette maison, ce serait un crime !

Un instant auparavant, elle ne songeait qu'à son amour, mais c'est qu'elle se croyait résolue à n'aller point jusqu'au bout. Pour sa conscience indulgente, la trahison commençait à la consommation positive de l'adultère. Joyeuse de voir Maurice prêt à tout, elle fut d'autant plus maîtresse d'elle-même ; et elle ne pouvait s'empêcher, par ailleurs, d'apercevoir les bénéfices de sa résistance :

— Il est à moi, tout à moi ! — songeait-elle avec ravissement.

Il lui sembla qu'elle ne désirerait jamais davantage.

Lui, cependant, s'était arrêté. Un frisson courut entre ses épaules ; puis ce fut une coulée de glace : il vit distinctement le sommeil innocent de Geneviève.

— Aimons-nous ! — chuchotait Liane. — Ne nous suffit-il pas de nous aimer ?

Dans sa vie fervente, c'était la première fois qu'elle rêvait

de s'arrêter à mi-route. Jusqu'alors, elle n'avait accepté que l'attente hypocrite, propre à multiplier le désir. Ce soir, elle parlait sincèrement et s'en savait gré.

— Je ne veux pas, — haleta-t-il — je ne veux pas que vous soyez à...

Elle lui mit la main sur la bouche :

— Tais-toi!

Il n'était pas utile qu'il souffrît davantage, puisqu'elle pourrait, à son vouloir, raviver le venin. Dans la nuit chaude et chuchotante, elle n'eut plus soif que d'amour :

— Rien! Rien! — fit-elle. — Je te le jure!

Comme elle le regardait bien en face, tout doute s'évanouit. Le bras noué à cette taille qui donnait par intervalle la sensation d'un fluide, tantôt le visage caché par la végétation sensuelle des cheveux, tantôt la bouche contre la bouche de Liane, il se perdait dans le rêve des rêves. C'était l'oubli, l'oubli sans bornes. La joie qui les pressait l'un contre l'autre, tuait le passé et l'avenir; ils demeuraient immobiles dans un égarement de bonheur ou bien leur étreinte se resserrait jusqu'à en être poignante.

Les minutes coulèrent; Altaïr et Véga tournaient lentement dans la nuit violette; Liane conçut qu'il ne fallait pas épuiser l'extase :

— Va! — dit-elle.

Elle lui tendit une dernière fois ses lèvres et le mena jusqu'à la porte. Quand elle fut seule, elle songea qu'elle n'avait jamais été aussi contente d'elle-même. Elle était fière, elle était glorieuse: elle se sentait presque pure :

— Je n'ai pas trahi Geneviève! — s'affirmait-elle.

Elle le croyait.

Le cousin Hippolyte prit congé, suivi de près par Georges qui, après deux jours d'agonie, accepta une séparation d'épreuve. Il partit, hâve, recru de douleur, pour son manoir de Marannes, jadis raflé aux Bandes Noires par un Motteraux ancestral.

Ce fut l'oasis. Délivré de la jalousie comme un captif de la geôle, enfoui dans son bonheur et repétri par la passion, Maurice n'eut plus de hâte et se crut presque innocent, puisqu'il ne possédait pas Lucienne.

Elle avait le même sentiment, sans ces retours qui passaient en ombres sur la conscience du jeune homme. Tous deux enveloppaient Geneviève d'une bonté attentive : c'était leur imprudence, car elle s'en étonnait. Mais elle était à une telle distance du soupçon, que son étonnement ne pouvait aboutir.

Elle disait à Maurice :

— Jamais je n'ai été plus heureuse... Pour la première fois, je sens que tu rends justice à Liane. Je t'avais bien dit qu'il ne fallait que la connaître.

Un nuage rouge montait aux joues du mari.

Quelques rafales rompirent l'ardeur des jours. La foudre fendit un vieux peuplier noir près du port et tua un octogénaire qui visitait ses vignes. Le terrible été ne tardait pas à reparaître. Liane et Maurice mêlaient leur frénésie dans la pénombre du jardin, aux anses fraîches du lac, au frémissement des astres « mouillés » par l'orage, aux eaux vives qui sortaient des souterrains de la montagne, comme un témoignage de la jeunesse du monde. Où qu'ils fussent, ils trouvaient la solitude. Alors, loin des lois et des règles, sans attaches avec hier, sans crainte du lendemain, ils condensaient leurs vies dans l'étreinte et dans le baiser. Parce qu'elle était mutuelle, leur résistance devenait une peine charmante. Maurice la jugeait si héroïque que les derniers remords se dissipèrent.

Un matin, il vint une lettre de l'oncle Frédéric. Il y rappelait que Geneviève et Maurice devaient passer la plus grande partie de septembre dans sa bicoque de Ferveuse. Il dénommait ainsi une gentilhommière à laquelle, depuis trente ans, il ne cessait d'ajouter des bois et des herbages.

— C'est dans six jours, — fit Geneviève.

Maurice eut la sensation d'un poids sinistre.

— Dans six jours !

Il cherchait un prétexte pour retarder l'échéance, mais devant le regard clair de Geneviève, il demeura muet. De plus, sachant que les retards éveilleraient l'humeur méfiante de Gaume, il acquiesça d'un signe de tête. Geneviève répondit à l'oncle et commença de songer aux préparatifs.

C'était une catastrophe. Dans l'excès de son exaltation,

Maurice avait oublié les dates; lorsque Geneviève faisait quelque allusion, il n'écoutait guère : la lettre sonna le tocsin.

Il ne fallait pas songer à emmener Lucienne. En d'autres temps, Geneviève aurait obtenu qu'on l'invitât : l'oncle désirait la présence de la jeune femme. Aujourd'hui, c'était impossible : madame Gaume gardait rancune des souffrances et de l'exil de Gérard; Frédéric serait dangeureusement sur ses gardes.

— C'est quinze jours à attendre! — fit Liane avec tranquillité.

Mais elle était inquiète. Comme à la plupart des femmes — surtout celles de sa sorte — chaque nouvel amour lui paraissait le plus intense. Cette fois, elle ne se trompait guère. Tant de stimulants — les obstacles, la résistance, cet été fou, la déception avec Vagrenne, l'approche de la trentaine, la poussaient au vertige. Elle s'exagéra cette douceur de famille, dont elle serait absente, où tout conspirerait pour détacher Maurice.

L'inquiétude de Maurice était plus tumultueuse. Il quittait ce grand trésor à l'heure effrayante, dans un enveloppement de passion, de grâce fiévreuse, d'enivrante faiblesse — en proie à tout l'inconnu des hommes et des circonstances :

— Trois semaines sans te voir! — gémissait-il.

Pendant deux jours, elle eut le courage de ne faire aucune promesse. Puis, un après-midi qu'ils étaient cachés derrière les chèvrefeuilles et les glycines :

— Rien n'empêche, — dit-elle, — que je passe quelques jours au bord de la mer, à deux heures d'auto de la Ferveuse.

Ils étaient seuls, Geneviève en visite, les domestiques absents, hors la cuisinière, qui ne sortait pas de son antre. Liane eut une faiblesse. Mais regardant autour d'elle, des souvenirs se levèrent, qui ne voulaient pas.

XX

Frédéric s'exerçait sournoisement au tir, dans un stand établi entre le fond du verger et le parc. Il n'invitait personne à ce sport, parce qu'il jalousait ceux qui tiraient mieux que lui.

Il tirait bien. Son petit œil noir était précis, ses calculs

exacts. Il imaginait volontiers que le carton représentait la tête d'un cambrioleur :

— Dans l'œil! — menaçait-il — dans la tempe!

Animé d'une haine sauvage contre les malfaiteurs, il combinait inlassablement des plans d'attaque et de défense. La porte de sa chambre à coucher était de chêne, épaisse, fortifiée par des ferrures, et close par des serrures ingénieuses. On ne pouvait la crocheter, moins encore l'ouvrir, sans déclancher des avertisseurs électriques. A portée de la main, Gaume avait toujours un fusil à répétition ; deux brownings gisaient sur la table de nuit; il y avait aussi un sabre chinois et un marteau, arme en qui il avait une confiance singulière.

Le châtelain de la Ferveuse unissait la pusillanimité au courage; il savait qu'il aurait très peur le jour où il faudrait combattre, mais qu'il se défendrait avec acharnement.

Chaque soir, il vérifiait ses armes, regardait sous le lit, tâtait la porte et les volets. Deux chiens fauves couchaient à l'entrée de sa chambre; il venait de faire creuser dans la porte et dans la muraille des pertuis dissimulés du côté extérieur, par où il fusillerait les cambrioleurs. En somme, il était à peu près impossible de le surprendre :

— Qu'ils y viennent! — grognait-il, à l'heure où il ôtait ses chaussettes.

Dans son exaltation, il parcourait la chambre, un pied nu et l'autre chaussé, plein de l'image d'hommes étranglés par les chiens, perforés par les balles, écrabouillés par le marteau.

Il connaissait les exploits des bandits qui, depuis vingt-cinq ans, avaient répandu la terreur dans les campagnes. Lorsqu'on en guillotinait un, il se réjouissait pendant une semaine.

Après une demi-heure d'exercices, Frédéric fit un tour dans le parc. Il ne songeait plus aux brigands, il considérait avec satisfaction la belle santé de ses arbres. Une feuille se détacha d'un hêtre, tournoya et vint s'abattre sur la tête de l'homme. Il la prit et la considéra : piquée de points pâles, elle n'avait jamais dû être parmi les fortes.

L'oncle scanda mélancoliquement :

— Pauvre feuille desséchée!

demeura un moment rêveur et conclut :

— Elle me rappelle à l'ordre.

Il songeait à Dieu. Il y songeait désormais autant qu'à la mort même. Selon l'occurence, la terreur ou l'espoir dominaient. Ce matin, dans l'odeur charmante de l'automne, ce fut l'espérance. Frédéric eut l'impression d'être au bout d'une ligne ténue qui se prolongeait à travers l'infini. C'était sa route. Rien ne pouvait l'interrompre. La matière la plus opaque lui était perméable, l'éther le plus subtil ne la dispersait point; il la voyait se perdre dans un passé sans bornes :

— Ce n'est pas en vain qu'on ne peut se voir ni commencer, ni finir! Si une seule âme disparaissait, l'univers ne serait plus l'univers... Qu'il me soit donné de voir un peu plus clair en moi-même, encore un peu plus clair, ô Dieu! et je serai sûr de ma croyance!

Il avait joint ses doigts osseux, renflés aux jointures; il respirait quelque chose qui était doux comme les jours de l'enfance. Puis, il récita d'un air d'extase des vers, qu'on lui avait signalés :

Alors, mon désespoir sentit tout près de lui
Un souffle doux comme une grâce,
Frais comme une caresse errante dans la nuit,
Et je vis dans l'ombre une Face[1].

— La vie éternelle! Donne-moi la vie éternelle, — soupira Frédéric éperdu.

Comme il ressortait de la futaie, il aperçut son neveu Maurice qui se glissait vers la grande porte grillée. A l'instant, une curiosité vive dissipa la rêverie de Frédéric. Il gravit le perron de l'aile droite et monta jusqu'à l'observatoire. Il y avait fait installer une lunette astronomique, à l'aide de laquelle il examinait la mer, les côtes lointaines et les astres. Une deuxième lunette, plus petite mais parfaite, gisait dans une gaine de cuir. C'était la favorite. A l'aide de ces lentilles diaphanes, l'oncle satisfaisait le goût qu'il avait d'épier les êtres. Elles lui révélaient sur les paysans, sur les pêcheurs, sur les filles et les gas, sur les hobereaux et les bourgeois,

1. Albert Fleury, *Au carrefour de la douleur*.

cent petits mystères auxquels il prenait d'autant plus de plaisir qu'il les gardait pour lui-même. Il connaissait les infortunes de M. de Senneville et celles de maît'Bourguin ; il savait quels individus se livraient au braconnage, quelles filles étaient sages et quelles folles.

Machiné et plein de pièges, l'observatoire permettait de tout examiner sans que rien transpirât au dehors.

— Voyons où va le garçon ! — ricana Gaume.

Depuis l'arrivée de Maurice, il flairait des énigmes. Le jeune homme les suggérait par sa maigreur insolite, une inquiétude perpétuelle, des démarches suspectes.

« Il est bien constitué, songeait l'oncle. Pas de soucis d'argent. Une femme de conte de fées... Alors ? »

Joyeux de sa perspicacité ou fronçant des sourcils réprobateurs, il surveillait le courrier sans découvrir aucune lettre suspecte. D'ailleurs, Maurice ne mettait pas de hâte appréciable à réclamer la correspondance et la dépouillait insouciamment. Donc, c'était quelqu'un qui n'écrivait pas et ce fait apparaissait gros de conséquences. Ayant entassé à la fois des souvenirs et les circonstances actuelles, Frédéric concluait :

— Si quelque chose se passe, ce n'est pas au dehors... c'est dans la famille même.

C'était invraisemblable : l'invraisemblance ne lui déplaisait pas. Et s'avisant que Liane gisait à quarante kilomètres de Ferveuse, des soupçons s'élevèrent comme une harde d'étourneaux sur les oseraies. Plusieurs fois, pendant son séjour auprès de Geneviève, n'avait-il pas eu des alertes, qu'il attribuait à sa funeste exagération ? A coup sûr, les improbabilités se décelaient excessives. Depuis tant d'années que le ménage de Maurice était envahi par Liane, l'oncle ne se rappelait aucun événement douteux. Pourquoi aujourd'hui ?

Enfin, il y avait Geneviève. L'amour qu'elle inspirait à Maurice était indéracinable. C'était un garçon loyal. Et lorsqu'il s'agissait de sa cousine, Lucienne même avait une manière de conscience.

— Sans doute ! Sans doute ! — soliloquait l'oncle avec scepticisme. — Mais, par destination, ces histoires échappent aux règles ! Un mauvais contact... une erreur de geste !

Quand il entrevoyait l'erreur de geste, sa jalousie naturelle

multipliait les soupçons : Liane avait le privilège d'éveiller ses pires instincts.

Du haut de son observatoire, Gaume vit Maurice qui se dirigeait vers l'Océan. Le jeune homme disparut derrière la falaise et reparut sur la plage, qui s'apercevait à travers une large échancrure :

— Il a une demi-heure de flâne, — grommelait l'oncle. — Le train...

Maurice demeura vingt-cinq minutes sur la plage, puis il se glissa vers la côte, parmi des blocs de granit, monta jusqu'à la cabane des douaniers et suivit une sente à travers les herbages. Ensuite, on le vit paraître sur la route. Sa silhouette s'effaça derrière le village de Cavroles. Frédéric fit une grimace amère, harcelé par des impressions contradictoires. Il se félicitait d'avoir été perspicace, il était gonflé d'envie et d'indignation.

— C'est déjà dégoutant de tromper Geneviève, — se disait-il, — mais avec Liane, ça ressemble à un petit crime...

Son cœur avait de mauvais battements. L'horreur de vieillir parut plus intolérable; il entendait le joli bruit que faisaient les jupes de Lucienne : il ne pouvait évoquer les matins de la vie sans qu'elle apparût comme un symbole de ce qui rend la vie désirable. Plein d'une ardeur équivoque et désespérée, Frédéric sentait, par compensation, croître sa tendresse pour Geneviève :

— Pauvre petite!.. Toute autre, qu'importe! mais elle!

Il descendait pesamment de l'observatoire. Quand il se retrouva sur la pelouse, il songeait à la Vie éternelle : que Liane serait peu de chose s'il y avait, derrière le trou de la mort, un passage où se glisserait l'âme de Frédéric Gaume!

— Révèle-toi! — chuchota-t-il. — Abreuve-moi de certitude... dissipe cette affreuse vapeur de doute et d'épouvante... Oh! que je puisse enfin crier vers toi, dans la plénitude de mon être : *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum!*

L'oncle attendit un moment, la tête basse, secoué d'espérance, étouffé de détresse. Rien ne vint encore — et le petit œil noir cessant d'être extatique, Liane et Maurice reparurent au premier plan de la conscience.

— Oncle Frédéric, à quoi pensez-vous? — dit une voix cristalline.

Il tressaillit en voyant que Geneviève était proche.

— A quoi songerais-je? — fit-il d'un air de mauvaise humeur. — A quoi songe le général vaincu, au soir de la bataille?..

Elle souriait dans sa jeunesse brillante; il la considérait avec compassion :

« Elle se croit heureuse, et l'ombre des assassins s'allonge... »

Sûr de n'être pas deviné, il grommelait :

— Je songeais aussi à la forme étrange que prend le malheur humain. Plus nous raffinons la vie, plus il y a de ces misères qui existent déjà et dont nous ne sommes pas encore avertis. Quelquefois nous les ignorons toujours.

— Je ne trouve pas cela plus étrange que l'événement le plus simple!

— Eh mais! c'est pourtant vrai, — approuva l'oncle. — Rien que d'être sur cette pelouse, c'est assez pour nous frapper de stupeur et d'épouvante.

— Non pas d'épouvante! — se récria-t-elle.

Il la regarda de travers .

— Ta sécurité est effroyable!

— Elle est sage, oncle Frédéric. La peur, je suppose, comme la vue et l'ouïe, a été faite pour s'en servir. Pourquoi voulez-vous que je m'en serve inutilement? Si encore! c'était hygiénique, mais c'est plus malsain que le foie gras... et répugnant par dessus le marché!

— Tu raisonnes comme un concombre! — riposta Frédéric.

Toutefois, il subissait l'influence charmante qu'elle disséminait autour d'elle. L'automne commençait de se répandre parmi les feuillages; de longues grappes d'airain et de vermeil simulaient des floraisons. Mais au lieu des ardeurs qui font chanter la jeune vie, c'était la gravité imposante du départ.

— As-tu lu l'*Homme intérieur*? — demanda-t-il.

— Pas encore. Je ne suis qu'au troisième chapitre. C'est une lecture difficile, oncle Frédéric. Souvent, je dois m'y reprendre à deux et trois fois.

— Oui, — acquiesça-t-il avec satisfaction, — c'est abstrait, mais que de lueurs!

Elle n'en découvrait guère. Elle répondit avec bonhomie :

— Oui, par moments... on entrevoit quelque chose!

— Ah! Ah! — cria-t-il. — Voilà ce que je voulais t'entendre dire : « On entrevoit quelque chose. » L'intuition commence! Un peu de patience, mon enfant... Ce livre admirable doit être lu plusieurs fois!

Sa tête de corbeau se dressait dans un élan bizarre, sa voix prenait ces inflexions complices qui font ressembler les mystiques à des conspirateurs. L'espoir de convertir Geneviève l'emplissait de jeunesse; ses doutes s'atténuaient, refoulés au fond de la conscience, avec les palpitations légères d'un mal qui s'éteint.

— Tout s'expliquera peut-être! — chuchota-t-il. — Sans doute est-il nécessaire que la vie soit une énigme, que le bien et le mal dépassent notre intelligence. Quelle chose vénérable et profonde que le mystère dont les religions s'enveloppent! Sans ce mystère, le destin serait pauvre, nu et dérisoire.

Il tendit le cou avec méfiance :

— Voilà ce Philippe! — dit-il dédaigneusement.

Philippe arrivait, suivi de Marthe. Son teint rougeâtre pâlissait par plaques, ses yeux exprimaient une fièvre mêlée d'audace et d'inquiétude. Tous ses projets grandissaient. Dans les lieux où il avait passé, pendant son voyage, il recherchait les diplomates, les journalistes, les comédiens et les chanteurs. Des ambitions alternantes accroissaient son impatience :

— Cette année sera décisive! — répétait-il à sa femme. — Elle doit nous mettre à notre place.

Il définissait de moins en moins cette place, à mesure qu'il en sentait mieux l'importance. Marthe concevait qu'il faudrait remplir son salon à outrance, organiser des dîners difficiles, donner des soirées harassantes. Son cœur se gonflait d'angoisse. Elle acceptait. Aucune contradiction n'était possible. La moindre irritait Philippe jusqu'au tremblement, ou le jetait dans l'atonie.

Au reste, Marthe seule connaissait ses ambitions. Il soupçonnait tous les êtres : les uns le desserviraient par des imprudences ou jetteraient des bâtons dans les roues, les autres lui couperaient l'herbe sous les pieds. Ces derniers l'abreuvaient d'amertume. Il avait le sentiment d'une concurrence univer-

selle, et, sans croire que le premier venu pût devenir un rival, il entrevoyait sur chaque visage des duperies et des trahisons.

Jusqu'à l'été, son ennemi intime fut Marville, dont il enviait le salon politique; pendant son voyage, il prit en haine un nommé Chomelle. Ce Chomelle n'était pas un inconnu. Philippe l'avait rencontré souvent, avec indifférence. Dans les palaces et les casinos, Chomelle montra un art merveilleux pour circonvenir les voyageurs de marque : Rana l'accusait furieusement de pêcher des décorations et cette idée l'enfiévra. Il courait à la poursuite de personnages mythiques, capables de lui procurer un ruban italien, grec ou colonial. L'idée qu'il suffirait de la moindre chance l'affolait. Quand on lui présentait un homme influent, il perdait la tête, tout courage l'abandonnait : au lieu de cultiver une amitié peut-être fertile, il se remettait en chasse, falot et exaspéré.

— Pourquoi ne t'adresses-tu pas à l'oncle Frédéric? — demanda Marthe un soir. — Ou même aux Motteraux?

— Jamais! — clamait Philippe. — Ils me feraient avoir les palmes!

— N'est-ce pas un début?

— C'est un enterrement.

Il le croyait, sur la foi d'un propos.

— Puis, — reprenait-il avec aigreur, — sauf Georges, qui n'a pas d'influence politique, les Motteraux m'en veulent. Quant à ton oncle il ne me comprend pas!

Le vrai est qu'il redoutait de mettre la puce à l'oreille de Gaume qui n'avait jamais rien fait pour obtenir une décoration : il n'y songeait point. Mais s'il se mettait à y songer? Il ne faudrait qu'un mot. Alors la croix serait pour lui et Frédéric ne se soucierait pas de voir la boutonnière de Rana aussi rouge que la sienne : au lieu d'un protecteur, il deviendrait un rival.

Par surcroît, le sarcastique Frédéric ne manquerait pas de s'enquérir des titres de Philippe.

— Non! Non! il ne comprendrait pas! — clamait Rana, dont l'indignation était d'autant plus vive qu'il savait sa valeur méconnue au point de n'être pas discutée.

Avec son flair diabolique, Gaume percevait, en partie, les ambitions de Philippe. Il savait que celui-ci voulait assembler autour de sa table des personnages notoires, mais il ne

devinait pas qu'on guignait la légion d'honneur. A l'apprendre son étonnement eût égalé sa dérision, et — ici, Rana ne se trompait point — il aurait convoité la croix pour lui-même. Au reste, il savait n'avoir aucun titre, même illusoire : les placements qui avaient triplé sa fortune ne revêtaient pas les caractères décorables du Négoce, de la Finance, de l'Industrie. C'étaient des placements de père de famille. Normalement, il convoitait d'autant moins les honneurs que la famille ne contenait aucun décoré. Un vieux Motteraux, il est vrai, détenait une croix de chevalier, un autre se paraît d'insignes jaunes, mais les Motteraux n'étaient de rien à Gaume, même par alliance.

Toutefois, s'il avait soupçonné la présomption de Philippe, Frédéric eût été capable de se faire nommer administrateur de plusieurs sociétés, et de se créer ainsi le dossier tutélaire.

Quand Marthe et Philippe furent proches, l'oncle demanda :

— D'où venez-vous?

— De la plage, — répondit la jeune femme.

— Vous n'avez pas rencontré Maurice?

— Nous l'avons vu de loin! — dit Philippe, en épiant l'oncle, dont les moindres questions l'effaraient.

Marthe avait rejoint Geneviève ; les deux hommes se tenaient au haut du perron. Une idée aiguë piqua le cerveau de Frédéric : elle le tracassait depuis plusieurs jours ; il la repoussait avec une nuance de dégoût... Qu'arriverait-il si, Maurice étant coupable, Philippe le savait! Philippe était un compère tragique ; il se servait des secrets comme une brute. Jaloux, comme l'oncle lui-même, dès qu'il s'agissait de Liane, et quoique, depuis son mariage, il n'eût fait la cour à aucune femme, il ne voulait pas que Lucienne fût à un autre homme que son mari. C'était une volonté informulée, d'autant plus sûre, toujours prête à conduire Rana aux actions tortueuses.

« Oui, qu'est-ce qui arriverait? »

L'oncle ne le savait pas au juste ; il savait seulement qu'il arriverait quelque chose :

— Où allait Maurice? — reprit Frédéric en entraînant Rana vers la Roseraie.

— Vers Bourseuilles, ce me semble, — répliqua Philippe étonné et de plus en plus méfiant.

— Ah! — dit l'autre.

Un scrupule tranchant lui larda la conscience et le rendit muet. Chacun plongé dans son moi, où se faisait ce grand travail inutile qui est la règle de la mentalité humaine, ils marchèrent en silence. Il en est de nos pensées comme des semences d'un arbre : à peine si une seule, parmi des myriades, est appelée à la vie. Nous portons un monde innombrable et vain, si innombrable et si vain que s'il se réalisait dans sa plénitude, l'espèce humaine périrait.

L'esprit de Frédéric se reportait alternativement sur Maurice et sur Geneviève. Les pires sentiments succédaient aux plus jolis et aux plus tendres. Son inclination pour Maurice luttait contre sa colère et contre sa jalousie. Il prenait plaisir à la compagnie de ce neveu, plaisir parfois entrecoupé par de l'agacement, mais Gérard l'agaçait aussi et même Madeleine. L'agacement, il le reconnaissait, était une de ses tendances essentielles... L'ensemble des souvenirs lui représentait un Maurice agréable, contre qui il élevait peu de reproches... Aujourd'hui, c'était un flot d'aigreur, de petits éclairs de haine, et comme l'impression d'une insulte. Des attendrissements mélancoliques succédaient à des orages : Geneviève reparaissait au-devant de la scène. Elle n'était probablement pas la créature qu'il aimait le mieux, car il avait le sentiment de la famille, mais elle était celle qu'il aimait le plus agréablement. Elle seule ne l'agaçait en aucune circonstance. Il supportait ses boutades, même lorsqu'elles le visaient; sa venue lui donnait un frisson aussi charmant que la première bouffée d'air le matin, à la campagne.

Sincèrement indigné de ce qu'elle pût être trahie, il tentait d'attribuer à son indignation le principal de sa colère.

Comme ils abordaient la roseraie, Gaume sentit un besoin impérieux de partir à la découverte. Après tout, que savait-il? Si confiant qu'il fût en son flair, il fallait la preuve matérielle.

Il bredouilla quelque excuse abrupte, quitta Philippe et alla trouver son chauffeur. Vingt minutes plus tard, l'automobile roulait vers le nord. Frédéric avait réfléchi à ce qu'il ferait, à la place de Maurice, ou plutôt de Lucienne. Le ter-

roir ne manquait pas de lieux où des amants peuvent se rencontrer, mais la plupart étaient éloignés de la plage. Comment Liane s'y rendrait-elle sans attirer l'attention? A cause du cocher, il faudrait quitter la voiture à quelque distance, chose normale sur le rivage où aboutissaient toutes les promenades, anormale ailleurs...

Gaume ne voyait que deux endroits favorables : la ravine du Lougre, le plateau de Binard. L'avantage du plateau est qu'on n'y fréquentait guère, mais on y était trop visible. Dans la ravine, en revanche, on rencontrait à foison des fourrés, des grottes, des surplombs, de grandes pierres.

L'oncle, après une pointe vers Granches, donna l'ordre au chauffeur de se diriger vers la Croix-des-Tables. Il abandonna la voiture sur la route et grimpa parmi les granits. Sec et vif, il allait rondement. Bientôt, il atteignit la croix et se trouva dans une ruine mégalithique. Frédéric choisit l'endroit le plus favorable, où il était bien caché. Cet excellent observatoire avait ses défauts ; on n'apercevait que des fragments de la ravine.

Elle semblait déserte. Le ruisseau, ou plutôt le fleuve minuscule qui courait au fond, étincelait parmi les saules, les oseraies et les herbes. Les végétaux formaient des îles vertes entrecoupées de blocs granitiques ; la ravine sinuait, sauvage comme au temps des Druides.

L'oncle regardait tantôt à l'œil nu et tantôt à l'aide d'une jumelle. La solitude demeurait parfaite : à peine si quelque lapin montrait un instant sa petite personne fauve :

— Ma chance est faible! — dit-il, nerveux.

Ce qui ne l'empêcha pas de persister; il avait toujours su se dominer, quand l'intérêt, la curiosité ou ses passions l'ordonnaient... A la fin, il lui parut discerner quelque chose. C'était à l'un des tournants, dans un lieu obstrué de pierres et de végétaux. Il se hâta d'y braquer sa lunette et jura de colère :

— Sagouins!

Après quoi, il eut grand'pitié de Geneviève... Mais elle ne saurait rien! Cette idée lui fut désagréable; il voulait le châtiment de Maurice. Et une autre idée lui vint, plusieurs fois esquissée : l'épreuve ne porterait-elle pas l'épouse trahie vers

la vie éternelle? Cette espérance mêlait de la douceur à la colère : qu'il aurait voulu s'entretenir avec Geneviève, à cœur ouvert, des choses solennelles qui l'émouvaient!

Il s'attardait en une agitation dont il craignait les retentissements sur son foie. Lucienne ni Maurice n'avaient reparu. Ils demeuraient cachés, ou bien ils étaient retournés vers la plage. Qu'importait d'ailleurs? Il n'avait besoin d'aucune autre preuve.

— Retournons!

Il se dirigea vers son automobile.

XXI

Liane et Maurice avaient d'abord résisté au désir du tête-à-tête. Ils s'étaient revus, en présence de Geneviève, sur une plage encombrée d'enfants et d'adultes, et dans un *tea-room* cosmopolite. Une apparition furtive de Motteraux déchaîna l'orage. Puis Maurice aperçut des hommes jeunes, bien découplés, au visage insolent, comme les aimait Liane. Leur vie se concentrait dans la poursuite de la femme; lorsqu'ils passaient devant la séduisante créature, leur nonchalance se nuançait d'ardeur.

A la troisième visite, il y en eut deux qui saluèrent Liane. L'un d'eux, de haute taille, ressemblait à ce Stenne auquel Maurice ne pouvait songer sans jalousie. Il se dit :

« C'est fatal! Un jour, quelque animal l'emportera dans sa tanière! »

Cette phrase devait désormais scander ses rêveries. Elle le remplissait de dégoût. Il se vit abandonné comme Gérard, et comme Gérard, traîné à l'hameçon derrière la barque cruelle. A la visite suivante, il demanda un rendez-vous.

Lucienne avait quitté sa voiture sur la falaise; elle était descendue vers la plage déserte d'où l'on apercevait à peine deux ou trois barques perdues. Indolente, elle marcha jusqu'à la ravine du Lougre. L'ennui ralentissait son pas. C'était l'ennui de l'attente, non pas un ennui mort et froid, mais ce violent ennui des créatures qui croient à la richesse du monde et s'im-

patientent de n'y pas puiser. L'invitation au bonheur tantôt bourdonnait comme une sonnerie lointaine, tantôt s'élevait en fanfare stridente. Si elle avait eu des souvenirs littéraires, elle aurait pu se dire :

Et pourtant, elle est éternelle,
Et ceux qui se sont passés d'elle,
Ici-bas ont tout ignoré.

Mais elle n'avait guère de souvenirs littéraires, et aucun ne prenait la forme d'une phrase. Tout en elle allait par images, qui se développaient dans le temps aussi bien que dans l'espace. Et pleine d'impatience, elle attendait Maurice avec une nuance d'inimitié !

Il parut au détour. Comme elle était en retard, il avait eu le loisir de se ronger, de ressasser les impressions d'embûches, de hasard et d'instabilité, qui font de l'amour le pire memorandum de la douleur humaine.

A l'heure où toutes les significations de la vie se pervertissent, les meilleures joies de jadis apparaissaient fades, l'avenir n'existait plus et l'instinct de conservation s'étiolait. Une seule joie donnait de la valeur à l'univers : celle qu'il n'avait pas goûtée.

A force de subir les mêmes tentations et les mêmes terreurs, à force d'être taraudé par le soupçon, enfiévré par l'insomnie, il perdait sa personnalité. Incapable d'aucune réflexion suivie, les résolutions qu'il prenait n'avaient aucune consistance. Si les devoirs sociaux s'anéantissaient devant sa passion, il ne niait aucunement ses devoirs envers Geneviève — ou plutôt, il se sentait envers elle des obligations immédiates, presque matérielles, qui primaient les devoirs. D'autre part, il ne cessait de tourner et de retourner un argument destructeur : Geneviève n'était pas une amoureuse ; elle ignorait la jalousie, elle ignorait le soupçon. Ce qu'elle attendait de Maurice, c'était une affection indestructible, et que cette affection dépassât les autres. En ce sens, Maurice ne pouvait pécher contre elle. Il la préférait à toute créature ; son aventure, loin d'attaquer ce sentiment, semblait l'accroître. Alors, le seul mal effectif serait que Geneviève découvrît la trahison : chaque jour, cela semblait moins probable.

Ils marchèrent en silence, dans ce désert qui semblait n'avoir subi aucun remaniement depuis l'époque où les barques celtiques se cachaient dans les havres ou vacillaient sur les flots des estuaires. C'était l'empire du granit et des eaux. Le granit semblait éternel, mais l'eau réussissait son œuvre de rongeuse et de créatrice. A sa suite venait l'humble gueuserie des plantes. D'abord les plus menues et les plus obscures, qui sont les plus tenaces. Le lichen, pendant les siècles des siècles, avait préparé la voie. Puis, une flore basse, rampante et vrillante. Peu à peu, l'humus fut, où pouvaient croître les gramens, les genêts, les ajoncs, les saules, les peupliers, les vernes... Tout de même, l'endroit n'était pas devenu fertile : trop souvent, la mer avait balayé l'œuvre chancelante. A cause de cette misère, à cause du sol montueux, crevassé et dur, l'homme avait abandonné le coin à la nature.

Liane y marchait avec méfiance. Il y avait en elle un mélange de haine et de goût pour les lieux désertiques. La haine prédominait. Pourtant elle avait le sens de ce qu'ils suggèrent d'anti-social et de furtif. Les poètes naïfs veulent qu'ils élèvent l'âme, et c'est possible en un sens. Ils la pervertissent aussi.

Quand ils eurent pénétré au loin dans la ravine, la solitude parfaite les saisit. L'humanité fut très loin ; il n'y eut plus aucun de ces obstacles qui intimident les âmes ; la passion se trouva chez elle comme le loup dans la forêt. Ils marchaient en silence : en tout temps, ils avaient peu de choses à se dire, mais jamais encore les paroles ne s'étaient révélées aussi vaines.

Beaucoup plus sensible au site que sa compagne, Maurice s'exalte ; il n'y a plus en lui qu'un seul vœu. Elle le sait : depuis le soir où il est monté auprès d'elle il n'est plus qu'un serf. Toutefois, à la longue, il pourrait se lasser... Dans ce désert, elle se conçoit ensemble forte et faible. Forte, puisqu'elle mène l'événement ; faible, parce que le sol farouche, les végétaux sournois, les nues qui palpitent à l'occident, tout l'enveloppe d'une influence démesurée. Elle subit aussi une fatigue bizarre et l'ennui de s'en retourner là-bas, avec un destin vide... A peine si elle songe à Geneviève.

Dans un dédale, de rudes et hauts genêts, presque arborescents, les arrêtent, tandis que les rocs élèvent une muraille

crénelée. Nulle solitude plus profonde. On y accède par une entrée étroite et rocailleuse. Une herbe pousse entre la roche et les genêts, herbe vivace que les moutons n'ont point pâturée et que le site préserve de la sécheresse. L'odeur fraîche qui s'élève est comme l'âme de l'endroit, et tout pâle, Maurice murmure :

— Ah ! nous sommes loin de tout !

— Loin de tout ! — répète-t-elle en écho.

Leurs paroles sont retombées au fond d'eux et accusent encore l'impression désertique. C'est la place que Maurice aurait choisie, loin des règles et des traditions. On dirait que les temps ne sont pas révolus — les temps sans lois, où les consciences d'hommes flottaient aussi obscures que les consciences des loups... Elle, qui n'aime pas la nature, la préfère cette fois aux chambres pleines de rappels importuns... Tête basse, attentive, elle guette Maurice.

Il s'approche enfin, il lui passe doucement le bras autour de la taille. Ici, ce geste paraît nouveau, et la révolte. Elle a un mouvement de fuite, presque de colère. S'il avait resserré l'étreinte, peut-être l'eût-elle repoussé. Mais il se borne à la retenir d'un geste fluide, où la caresse seule est sensible. Elle ne bouge plus ; les lèvres se sont trouvées : c'est l'ivresse sans frein, un commandement qui réveille chaque fibre... Peut-être un dernier scrupule passe-t-il à l'horizon, fantôme furtif, tout de suite invisible. Puis ils n'obéissent qu'à la Force immense et perfide.

XXII

L'instinct de Liane voulait qu'elle ne regrettât pas l'acte accompli. Elle se persuada sans peine que Geneviève ne saurait rien, ce qui seul importait. Maurice paya son bonheur. C'était moins du remords qu'une pitié affreuse, la sensation qu'il tuait Geneviève. Sa volonté exigeait que cette sensation fût absurde, mais le subconscient l'y ramenait sans lassitude. Pourtant, il ne regrettait rien. Il ne pouvait se concevoir agissant autrement qu'il n'avait fait. Il était dans cette période où l'acte est inséparable de notre personnalité et où l'émotion

sensuelle est un redoublement de notre existence. Lorsqu'il s'éveillait la nuit, il était comme enseveli dans des parfums et les battements de son cœur avaient une signification étrange. Au matin, la première bouffée d'air était un rappel si profond qu'il chavirait. Lorsqu'il n'avait pas vu Liane depuis quelque temps, ses sens étaient flétris, son imagination semblait moisie, sénile, ratatinée, une impatience morose, une détresse glacée lui ôtaient tout courage, il y avait de la mort dans chaque pulsation de ses artères.

L'oncle avait résolu que Geneviève resterait chez lui jusqu'à la fin de septembre. Comme le retour à Paris, avant octobre, n'était pas de tradition dans la famille, comme tout autre arrangement eût présenté de nouvelles difficultés pour Lucienne et pour Maurice, Frédéric avait aisément gagné la partie.

Les amants se voyaient presque à leur gré. Inquiète de la mine de Liane, Geneviève allait souvent jusqu'à Cairolles. Son mari l'accompagnait. Il se trouva une circonstance favorable : Geneviève rencontra une amie chez laquelle, à chaque voyage, elle faisait une visite. C'était pour les deux autres une demi-heure de solitude, qu'ils passaient dans l'appartement de Liane.

Cependant, Frédéric resserrait le lac de sa surveillance. De sa visite à la Croix-des-Tables, il avait rapporté une certitude, mais il était dans sa nature d'étayer la certitude même, par des détails. Provisoirement, il haïssait son neveu. Les haines temporaires avaient chez lui l'intensité et l'aigreur des haines établies : pendant une semaine il s'agita au point d'avoir une crise de foie, ce qui redoubla son acrimonie.

D'autre part, il craignait de nuire à l'amélioration de son âme, et cette crainte l'eût contenu, s'il n'avait triché avec soi-même tout autant qu'il trichait avec les autres. Quand il avait manifestement abusé de la rancune, il ne manquait pas d'évoquer le malheur de Geneviève. De vrai, ce malheur le révoltait : il ne pouvait souffrir qu'elle l'ignorât :

« Car cette ignorance la rend plus pitoyable, se disait-il... et même l'avilit. Il est intolérable qu'on l'avilisse ! »

Il y avait aussi l'espoir, qui revenait toujours, avec une fine douceur, que l'épreuve tournerait l'esprit de la jeune femme vers les idées éternelles.

Un matin qu'il y rêvait, au bord de l'étang des Corsaires, il vit le curé de Saint-Antoine. C'était un jour pesant. La nue s'abaissait en couvercle ; un vol de corbeaux passait avec des cris de guerre ; les roseaux flétris penchaient leurs glaives et la mort s'en allait de toutes parts surprendre les bestioles dans les fentes de la terre.

Frédéric aimait le curé de Saint-Antoine, homme à l'intelligence sommaire mais vigoureuse, qui parlait d'une autre vie sans fadeur. Quand ils furent proches, ils ôtèrent leurs chapeaux. La face du prêtre était durcie par les météores ; un poil de rat lui couvrait le crâne, mais il avait de beaux yeux fervents.

Les deux hommes marchèrent côte à côte, en échangeant des phrases incertaines. Puis, Frédéric tourna son nez pointu vers le curé et demanda, avec une légère crispation :

— Est-il permis, selon vous, de souhaiter à ceux que nous aimons une pénible épreuve... si cette épreuve doit sauver leur âme ?

Le curé fit une grimace : ce genre de question l'ennuyait ; il essaya de se dérober :

— Peut-on jamais être sûr de l'effet d'une épreuve ?

— Mais, — insista Frédéric, — si on en était sûr ?

Le prêtre fronça les sourcils :

— Comment pourrait-on l'être ? Il n'y a que Dieu qui soit sûr des suites d'un acte.

— Pourtant, nous voyons que les saints ont soumis leurs disciples à des épreuves. Beaucoup d'entre eux ne voulaient être suivis que par des hommes qui s'étaient dépouillés de tous biens. D'autres exigeaient des renoncements capables de conduire des hommes faibles à la folie ou même au crime... Enfin la règle de certains ordres comporte des privations qui peuvent avoir des suites graves pour la santé : on ne saurait douter que des saints n'aient succombé à des macérations et à des jeûnes excessifs — encouragés par les oints du Seigneur.

— Ils gardaient la liberté de leurs décisions ! — affirma le curé, que ces arguties fatiguaient.

— Si peu ! Le milieu leur avait fait une âme obéissante pour qui le moindre commandement et même un simple avis devenaient la parole de Dieu. Au reste, le tribunal de la pénitence

n'a pas toujours été aussi bénin qu'aujourd'hui : jadis il contraignait le pécheur à des réparations sensibles. En résumé, pendant des siècles de foi, depuis saint Paul jusqu'à la Sainte-Inquisition, les hommes ont subi une contrainte dure et salutaire. Ils n'ont pas été libres du tout, et je crois que cela n'en valait que mieux. Comment d'ailleurs aurait-on hésité à soumettre les fidèles à des épreuves lorsqu'on brûlait les sorciers, les sorcières et les hérétiques?

Le prêtre, frappant le sol de son bâton terminé par une pointe de fer, cherchait un moyen de fuir ce débat qui choquait sa mentalité bénévole. Mais il n'apercevait que les roseaux, les peupliers, l'étang et la plaine déserte.

— Il ne faut pas confondre les agissements de l'Église avec les agissements d'un individu! — reprit-il d'une voix morose.

— Alors, — dit Gaume avec une pointe de sarcasme, — vous éviteriez une épreuve à votre frère au prix de son salut?

— Assurément non! — cria l'autre avec horreur.

— C'est ce que je voulais savoir! — dit Frédéric, en se frottant les paumes.

— Pourquoi voulez-vous le savoir?

Le curé s'arrêta et regarda l'interlocuteur en face. Quoiqu'il vît avec faveur les préoccupations religieuses de cet homme, qu'il avait connu sceptique, il éprouvait de la défiance. Ce nez pointu, ces yeux de corbeau, l'humeur acerbe et goguenarde du châtelain lui semblaient souvent équivoques.

— Je voulais le savoir pour mon édification!

— Mais non dans un but défini?

Gaume hésita : il craignait déjà de mentir à un prêtre :

— Je ne le sais guère moi-même!

« Et c'est vrai! » grommela-t-il tout bas.

— Rappelez-vous ce que j'ai dit d'abord! — fit le prêtre avec force.

Frédéric quitta son compagnon à la fourche de deux sentes et se mit à méditer. Sous les nues basses, l'heure était trouble et pleine de tentations. L'oncle sentait s'élever tous ses instincts, bons et mauvais, ceux qui le rendaient acerbe et jaloux, ceux qui le poussaient à améliorer son âme, ceux qui voulaient que Maurice ne goûtât pas en paix l'adultère et ceux qui lui peignaient une épreuve salutaire pour Geneviève. Peut-être fût-il

venu à bout de sa fièvre, mais les circonstances le tentèrent : Philippe Rana se présenta inopinément, lui-même nerveux, et qui brandissait une canne d'entraînement :

« Quel dindon! songeait Frédéric. Si la métempsychose était vraie, comme il mériterait de passer sa future existence dans une basse-cour. »

Pourtant, il le considérait avec une manière de crainte, car ce grand Rana représentait aussi la tentation.

— Philippe, — dit l'oncle en l'abordant, — pourquoi allez-vous traînant cette grosse canne? Elle ne s'adapte aucunement à votre structure.

— Pourquoi? — dit l'autre d'un ton bourru. — On m'a conseillé l'exercice.

— Pas la fatigue... ni l'effort, mon ami. Vous ne savez donc pas que vous avez, comme nous tous, des artères fragiles? Cette canne vous donnera des congestions.

Il avait plaisir à voir l'inquiétude houler sur le grand visage.

— Je suis solide! — affirma Philippe.

— Nous sommes tous solides! Il faut l'être pour mener des machines aussi compliquées. Mais gare à la moindre cassure! A votre place, j'abandonnerais cette canne.

Philippe eut quelque envie de lancer la canne dans l'étang. Il ne s'inquiétait guère de la maladie, mais lorsqu'on l'y faisait penser, les cheveux lui dressaient sur la tête.

— Où alliez-vous? — dit Frédéric.

— Je vais retourner au château, — répondit l'autre, qui laissait maintenant traîner la canne.

— Moi aussi. Nous cheminerons ensemble.

Ils marchèrent en silence. Philippe ressentait un malaise secret auprès de cet homme sardonique dont l'esprit distillait l'imprévu et dont la sagacité était importune. Frédéric trouvait Philippe ridicule d'une manière qui l'énervait. Un fond commun de défiance les séparait.

— Triste matin, où l'on sent mieux combien il est surprenant de vivre, — remarqua l'oncle. — Philippe, c'est une chose effarante de tourner en rond comme nous faisons. La vie du dernier des lapins est plus sensée que celle du premier des hommes...

Il parlait au hasard, afin de ménager une transition à ce qu'il allait dire. Philippe écoutait avec mépris, car s'il redoutait l'esprit aigu de l'oncle, il dénigrait ses ratiocinations.

— Oui... enfin... ça dépend!

— Ça ne dépend pas... Avez-vous entendu un orateur parler à dix mille hommes? Aucun troupeau de buffles n'atteindrait la stupidité de l'énorme auditoire.

Il eut un rire ensemble bas et aigu :

— Parlons de nous-mêmes. La saison a été néfaste...

— Néfaste? — fit bêtement Philippe.

— Comment? — glapit Frédéric. — Vous trouvez qu'elle n'a pas été néfaste! Le pauvre Gérard et moi n'avons pas été suffisamment éprouvés? Et ce pitoyable Motteraux! C'est un solide imbécile, je vous l'accorde — mais c'est un imbécile sympathique!

— C'est juste! — concéda l'autre.

— Je crains pire! — dit l'oncle, affectant la brusquerie.

Philippe cessa de traîner sa canne :

— Oui, pire. Je crains pour notre petite Geneviève... Maurice est bizarre, et Liane...

— Non? — dit Rana, avec un tressaut.

Une jalousie furieuse le flagella.

— Vous ne voulez pourtant pas dire que Maurice?...

L'oncle fit un signe de tête lent et décisif. Cette passion étouffée que Philippe avait pour Liane se réveillait en noir. Il ne voulait pas « que ce fût Maurice ».

— C'est répugnant! — grogna-t-il.

— Un crime! Qu'y faire pourtant... quoique...

Gaume toussa et simula l'hésitation.

— Quoique? — demanda impatiemment Philippe.

— Il est si injuste que cette petite Geneviève... la meilleure de nous tous... soit trompée de cette manière! Par moments, j'aimerais mieux qu'elle souffre et qu'elle sache... Ce serait moins malpropre... Mais c'est impossible!

Philippe haussa ses lourdes épaules. Il vit Maurice et Lucienne. Ce spectacle imaginaire lui était plus insupportable qu'un spectacle réel. Il se croyait au goût de Liane, il prétendait avoir vaincu une passion qu'il ne tenait qu'à lui de satisfaire.

— Mon cher Philippe, — dit Gaume, au moment où ils allaient rentrer au manoir — ceci est entre nous. Je me suis laissé entraîner.

— Vous avez bien fait! — répliqua rudement l'autre.

— Surtout, pas de bêtises...

— Quelles bêtises?

Philippe monta l'escalier de droite; l'oncle continuait sa route par le corridor. Un petit remords le mordait à la gorge.

Il répétait :

— Qu'est-ce qu'il pourrait faire? Rien. Alors?

Mais il savait que Philippe ferait quelque chose.

XXIII

Quand Rana eut quitté l'oncle, il endura des fluctuations pénibles. Ne l'avait-on pas berné? Il attribuait volontiers à Frédéric des machinations sataniques. Mais le doute dura peu et Philippe suivit sa pente. Extrême par nature, nulle abomination qu'il ne crût possible. Il alla jusqu'au bout, ce qui en quelque sorte, lui détergea la pensée, et finit par se dire :

« Je n'ai qu'à vérifier. »

Il ne possédait pas la maîtrise de Gaume. Son flair le trompait, son intuition était lourde; toutefois, l'ardeur spéciale aux obsédés lui donnait quelques avantages.

En peu de jours, il réunit beaucoup d'indices. Liane devint la dominante de son agitation; il retrouvait ce charme intolérable qu'il avait subi jadis et que des circonstances adverses engourdirent.

Jusqu'au départ, Philippe n'assembla que des probabilités. A Paris, sa tâche devint facile, grâce à l'agence Rigobert. Il n'y recourut pas sans honte, mais il réussit à duper sa conscience : quel confesseur ignore que les gens peu subtils y réussissent comme les autres? Au reste, Rigobert ne lambina point et découvrit le petit appartement où Liane rejoignait Maurice.

Les scrupules de Philippe s'éparpillèrent; c'est tout juste si ses agissements ne lui parurent pas vertueux. Pourtant, il hésitait. Dans la combinaison Vagrenne, il marchait avec

toute la famille contre un étranger. Cette fois, il allait seul contre son beau-frère et il apercevait les suites éventuelles d'une maladresse ou d'une malchance. Puis fallait-il prévenir Motteraux ou Geneviève? Son choix était fait; il discutait l'alternative par ce besoin de se duper qu'on retrouve chez tous les hommes, comme si notre âme contenait des ennemis envers lesquels nous usons de mensonge aussi naturellement qu'envers nos semblables.

Un matin, sans cause, les tergiversations cessèrent. Depuis quelques jours, Philippe s'exerçait à contrefaire son écriture. Il envoya un pneumatique :

Votre mari est malheureux. Dans son intérêt, surveillez jeudi, entre trois heures et cinq heures et demie, le numéro 300 du boulevard de Courcelles. Soyez discrète. Il y va de son avenir.

Une inspiration sûre avait conduit Philippe, et que Frédéric même n'eût pas dépassé. Quand Geneviève reçut ce télégramme, elle ressentit une frayeur aiguë. Comme sa sensibilité n'excluait pas un certain empire sur soi-même elle se força à réfléchir et par là même, à se calmer. Elle se calmait davantage à mesure que les mots : « *votre mari est malheureux* » cessaient de l'hynoptiser.

Elle ignorait presque la jalousie. Les images qui introduisent d'emblée le drame dans ces débats, lui manquèrent : tout fut abstrait, partant inerte. Elle raisonna où d'autres subissent le flux de la fièvre et refusa d'admettre un tort de Maurice. Mais elle s'avoua qu'il traversait une crise : sa pâleur était évidente... plus d'une fois, elle l'avait cru malade :

— Pourquoi ce télégramme vient-il maintenant?

Sûre que Maurice n'a point d'ennemis, et ne concevant pas qu'il puisse en avoir, la question en prend plus d'ampleur. Geneviève imagine une aventure dont il faut le tirer, et, si pauvre pour la jalousie, elle palpite aux scènes forgées par la tendresse. Alors, son activité s'éveille, ce besoin qu'elle a d'aller au-devant des circonstances. Son instinct veut qu'elle se confie à Maurice. Si naïve soit-elle, elle se doute qu'il n'avouerait point et elle est si sûre de ne pas agir pour elle-même! Demander conseil à d'autres? ce serait une trahison.

Comme maintes personnes confiantes que des circonstances contraignent à la dissimulation, elle eut une petite crise de lucidité. Les changements constatés chez Maurice apparurent dans leur ampleur. Jamais il n'avait eu ces yeux étrangers. Il faisait des réflexions d'une autre nature, d'une autre forme, d'une autre nuance que celles qu'avait connues Geneviève; elles étaient empreintes d'une exaltation mêlée d'amertume, qui se décelait par quelque trait imprévu ; il y avait aussi des alternatives brusques de vitalité, qui faisaient luire les yeux, et d'affaissement qui fléchissaient le visage. « Comme il a changé! » se répétait-elle, prise dans un de ces orages moraux qu'elle était destinée à ne point connaître et où elle se débattait plus misérablement que les créatures méfiantes.

Le lendemain soir surtout, elle se sentit recrue de fatigue et de chagrin. Liane et Georges, Marthe et Philippe dînaient chez elle. Frédéric devait venir après neuf heures. Maurice ne parlait qu'à intervalles éloignés, et presque toujours à Marthe. Quand ses yeux se posaient sur Liane, c'était d'une manière furtive, presque peureuse. Quand ils rencontraient le regard de Philippe, ils marquaient un calme évidemment affecté. Il toucha à peine aux plats, alors que le menu avait été calculé pour lui plaire.

Geneviève ne reportait pas sur les autres l'acuité provisoire de son observation. Elle ne remarqua pas la contrainte de Philippe ; elle ne vit aucunement la mine soucieuse de Marthe ; tout en Liane lui parut naturel.

A l'arrivée de l'oncle, Philippe se renfrogna. Une extrême vigilance se mêla à l'agitation de Maurice. Geneviève elle-même redouta ces petits yeux de corbeau et ce nez mobile qui semblait flairer les drames.

L'oncle montrait une mine aussi douce que le permettaient ses traits aigres.

— L'éternité s'avance! — grogna-t-il, en s'arrêtant devant Philippe, dont les joues vacillèrent.

Frédéric s'aperçut que Geneviève « couvait » quelque chose :

« Est-ce que ce butor de Philippe aurait osé? » se demanda-t-il, en faisant craquer un petit cigare.

Et à haute voix.

— Les cigares secs sont un préjugé... Il n'est pas désirable qu'un cigare craque comme une vieille noix.

Il ne cessait d'observer Philippe.

« La brute est intervenue! » conclut-il, en chassant sa fumée.

Une manière de souffrance le lancina. C'était un soir où il voulait être tranquille. Il avait lu, avec délectation, un petit livre sur la certitude spirituelle. Des flots de lumière vague l'envahissaient. « Toute intervention est vraisemblablement dangereuse, se dit-il. Puis il faudrait savoir ce que l'animal a perpétré. »

Il fumait si nerveusement qu'en un moment la moitié du petit cigare fut consumée.

— Tu me sembles pâlotte! — murmura-t-il à l'oreille de Geneviève.

Elle lui jeta un regard anxieux, le mal se déroba tout de suite : Frédéric était le plus dangereux des confidents.

— Peut-être! — acquiesça-t-elle. — Je suis lasse.

Il se persuada qu'il avait fait un effort et reconquit quelque inquiétude. Alors, Maurice et Lucienne attirèrent sa malice. Tout en elle révélait la femme qui vit à pleine âme :

« Elle est dans l'île et elle ne désire pas encore cingler vers d'autres terres... Il serait ridiculement injuste qu'elle ne payât point... et lui... ah! lui... »

Frédéric eut un rire muet, car il crut découvrir que Maurice dirigeait vers le petit Motteraux des yeux pleins d'aversion. Mieux que quiconque, l'oncle connaissait les formes saugrenues de la jalousie. N'importe! L'idée que Maurice était jaloux de Georges le divertit jusqu'à lui faire oublier la lumière intérieure. Et c'est alors qu'il alla vers Philippe. Il le poussa doucement dans un coin et rapprochant son visage aigu de la grande face tragique :

— Misérable Philippe, qu'avez-vous fait?

L'autre tremblota, saisi par l'impression diabolique que lui causait si souvent Gaume, mais il se roidit :

— C'est une plaisanterie? — demanda-t-il avec arrogance.

— C'est une question, — riposta aigrement l'oncle, — et une certitude. Je sais!

— Quoi?

— Je sais que vous avez troublé cette pauvre âme.

— Vous prêchez le faux pour savoir le vrai...

— Non, Philippe. Ce serait inutile. Le vrai apparaît dans chaque pli de votre bouche.

— Ah! laissez-moi, — fit Rana entre ses dents, saisi d'une de ces rages où il perdait la notion de lui-même.

— Très bien! — répliqua l'oncle avec flegme. — Je ne vous dirai plus qu'un mot : réparez!

Il se retira, l'œil fixé sur Philippe, pour éviter les gros mots et l'accusation qu'il sentait prête à jaillir des lèvres frémissantes.

« J'ai fait mon devoir! Peut-être cette brute essayera-t-elle de détruire ce qu'elle a fait... »

Il avait retiré du jeu l'épingle de sa conscience.

Il voulut faire un peu plus. Ayant rejoint Lucienne, il la fit asseoir près de lui, dans le minuscule boudoir qui terminait le salon.

— J'ai quelque chose à vous dire! — grommela-t-il.

Elle tourna vers lui une face provocante. Jamais elle ne l'avait redouté : elle sentait qu'il lui devait un éternel pardon. Ce soir, pourtant, elle eut un petit tremblement. Elle ne goûtait pas son aventure avec une entière sécurité. Le mal rôdait autour, le seul qu'elle se fût jamais reproché. Elle avait de courtes transes, un battement de glas dans la poitrine...

L'oncle surprit sa crainte et la savoura. Pendant deux minutes, il commit l'ardent péché pour lequel son masque aigu n'avait guère trouvé de complices. Ah! celle-ci!... Maintenant même, au décours, et à travers l'idée de Dieu...

— Dites-la donc, votre chose! — fit-elle avec défi.

— Vous ne devinez pas?

— Je ne suis pas une tireuse de cartes.

Il ne se pressa pas; il la contemplait, les narines ouvertes, ivre d'images. Puis :

— Jamais vous n'avez été pire! Jusqu'à présent, on pouvait vous pardonner... Cette fois...

Elle devint pâle; il s'arrêta encore à goûter cette pâleur.

— Cette fois, c'est un crime! — asséna-t-il.

Toute l'arrogance s'affaissa. Elle souffrit jusqu'aux larmes...

« C'est bien fait! » murmura-t-il.

Tout de même, cela l'apaisait. Il lui semblait que si elle avait pleuré près de lui, il aurait quasi connu une joie d'amour.

— Tâchez de fuir! — grommela-t-il d'un ton bourru.

Elle venait de se redresser; il se figura qu'elle le croyait capable de la dénoncer à Geneviève. D'instinct, prenant une attitude chevaleresque, il chuchota :

— Surtout qu'elle n'en sache rien!

Quand il s'en retourna vers les autres, il se sentait vaguement sanctifié, inquiet aussi. Pour avoir doublement combattu les menées de Philippe, il redouta de les avoir rendues inefficaces : Liane pouvait rompre avant que Geneviève sût rien de précis...

Il s'était rapproché de celle-ci, insidieusement, et avait fini par la bloquer dans une encoignure. Elle souffrait avec patience, elle continuait à épier Maurice.

— La douleur, — dit l'oncle, — est inconcevable si elle n'est pas un moyen d'améliorer les êtres et l'amélioration des êtres est une absurdité si elle s'applique à des créatures entièrement périssables.

Elle tourna vers lui un visage étonné :

— Pourquoi me dites-vous cela? — demanda-t-elle.

— Parce qu'il me semble que tu souffres, — répondit-il hardiment. — Si tu croyais à autre chose, ta souffrance te semblerait d'abord moins amère, ensuite supportable.

— Vous avez donc fini par croire?

— Presque. Je sens de mieux en mieux que la vie sans lendemain est une farce. Or, que la vie soit une farce, c'est manifestement impossible.

Elle vit Maurice se diriger vers Marthe et pensa qu'il était effrayant de ne pas mieux le connaître :

— Pourquoi impossible? — demanda-t-elle.

— Mais tu n'as donc jamais réfléchi au sens de la vie? — fit-il d'un air scandalisé. — Tu n'as jamais tremblé devant cette chose formidable qu'est ta Personnalité?

— Non, — murmura-t-elle.

Elle songeait :

« Alors, il aurait pu être malheureux, sans que je le sache? »

Une faible jalousie, une jalousie chaste, qui ne blessait que la tendresse, lui lancina les tempes. Mais ce n'était rien! L'horreur était dans cette fissure qui les séparait...

— Il faut y réfléchir! — continuait l'oncle avec fougue. — Il est insensé de ne pas descendre en soi-même.

— Je n'y trouverais rien!

— Tu y trouverais l'univers! Nous en sommes un résumé. L'intuition ouvre l'infini.

Elle essayait de se figurer une existence où ne serait plus Maurice; elle pensa qu'elle préférait le néant.

— Je n'aime pas l'infini, — avoua-t-elle.

— C'est que tu n'y as pas réfléchi. Ta souffrance et ta joie le contiennent également.

Manifestement, elle ne s'occupait que de Maurice. Tous les autres, même Liane, se fondaient dans une buée. Elle essayait désespérément de comprendre, consciente des éléments qui lui manquaient et qu'elle eût voulu emprunter à sa cousine. Elle revenait toujours à cette longue intimité qu'elle avait crue si parfaite et qui s'évanouissait en fumée. Ils n'étaient qu'un être : le passé, l'avenir se soudaient dans la certitude. Et voilà! ils étaient deux!

« Elle n'est pas prête! » se dit l'oncle avec dépit... « Il est aussi inutile de lui en parler que d'en parler à un pigeon! »

Il insista pourtant, d'un ton nostalgique :

— Tous les sentiments baignent dans l'infini! « Heureuse, si tu le sentais! »

Elle avait les yeux pleins de larmes.

XXIV

Le jour est venu. Geneviève a subi les affres des résolutions prises, reprises, et de la mort enveloppante. En deux jours, le sens du monde a changé. Elle connaît maintenant ces pièges qui sont à chaque détour de la route, elle connaît ces bêtes invisibles qui nous guettent dans les ramures. Qu'elle est mal faite pour les connaître! Plus mal que la plus innocente des jeunes biches, encore dans l'ombre de sa mère...

Chose étrange, c'est la civilisation la plus compliquée qui produit les âmes de cette sorte. Il y faut l'excessive sécurité des milieux riches, où la créature ignore toute lutte positive. Seules la vanité et l'intrigue amoureuse tiennent en haleine l'activité féminine, mais Geneviève n'a que des vanités inoffensives et l'intrigue lui est étrangère... Un jour, Maurice est venu : elle n'a pas d'autre histoire...

Voici qu'il lui faut entrer dans le pays du mensonge. Depuis deux jours, elle refrène sa loyauté ; elle apprend le métier de son sexe, cette observation furtive qui défend la femme. Elle y est si maladroite ! Là où chaque geste de Liane atteint au but, elle erre, tâtonne et s'égare. Par chance, son caractère même lui vient en aide ; Maurice ni Lucienne n'ont jamais lu sur son visage les sentiments nouveaux qui s'y décèlent. C'est une Geneviève inconnue. Lui, du reste, aveuglé par sa jalousie absurde, croit voir du bonheur sur le visage de Motteraux et perd toute « objectivité ». Il s'épuise à tendre des rets, il s'épuise aussi à dissimuler son mal, car Liane s'en irrite.

Et Liane est dans un moment où elle est peu clairvoyante. Puis, elle connaît si bien Geneviève ! Elle n'imagine pas qu'une seule case de l'amie puisse lui demeurer secrète... Ivre et résolue, au fond de l'instinct, à ne rien prévoir qui puisse la chagriner, elle s'aperçoit à peine que Geneviève est pâlotte...

La dernière hésitation de Geneviève est vaincue. Dans l'immensité de sa tristesse, le doute persiste. En vain les indices s'accumulent, elle ne se rendra qu'à la preuve.

Elle a mis un costume cendré, une voilette épaisse, elle sort comme une fugitive, avec l'impression de vastes étendues ouvertes devant elle. Un moment, tandis qu'elle se glisse au bord des trottoirs, c'est une peine si lourde qu'elle croit bien qu'elle va pleurer.

Puis, le courage monte, un courage qui lui est naturel et qui lui eût fait relever des blessés sous la mitraille. La certitude de n'obéir à aucune raison basse, la volonté du sacrifice, lui donnent la lucidité et le sang-froid.

Elle monte dans un fiacre et dit sans hésiter :

— Boulevard de Courcelles, 301.

Elle s'est souvenue qu'il y a là quelques magasins qui rendent la halte plus naturelle. Le cocher, vieux homme tanné qui, depuis longtemps, ne s'intéresse plus aux gestes de la clientèle, démarre avec flegme ; Geneviève songe que, pendant une heure, il sera baroquement mêlé à son destin. Une vapeur fine flotte, tout prend une couleur froide ; la jeune femme se souvient du jour où elle suivait l'enterrement de sa sœur morte ; elle se dit :

— Pourquoi ne mourrais-je pas comme elle ?

Une résignation l'envahit, si profonde qu'elle ressemble à de la torpeur... Puis le boulevard de Courcelles apparaît, le cœur de Geneviève s'éveille comme une cloche aux vêpres.

Comme la cliente ne fait pas mine de quitter la voiture, le vieux cocher tourne à demi son visage recuit par vingt-cinq ans de courses :

— Nous attendrons ici ! — dit elle.

Il acquiesce et, dans sa tête obtuse, conclut qu'il s'agit d'une « histoire ».

Attentive, et même méthodique, Geneviève a une vue excellente. Même à distance, elle ne confondra pas Maurice avec d'autres.

Comme elle a un quart d'heure d'avance, les sensations et les idées courent en tumulte. A mesure, tout se fige. Bientôt, elle n'est plus qu'attente. Les idées se meurent, les sensations s'unifient en une tension nerveuse, les yeux s'hypnotisent sur une maison, là-bas, mystérieuse caverne humaine où s'agitent les réalités et les ombres.

J.-H. ROSNY aîné

(La fin prochainement.)

L'AVENIR

DE LA

LITTÉRATURE SPORTIVE

De la curiosité à la mode, de la simple hygiène à la haute pédagogie, le sport envahit peu à peu notre vie quotidienne. Atteindra-t-il jusqu'aux formes plus rares et plus désintéressées de l'activité française, telles que les arts et les lettres? Aurons-nous, notamment, une littérature sportive?

Question banale ou inédite, selon le sens qu'on lui donnera. Tout le monde sait, en effet, qu'il existe déjà une abondante littérature sportive, si l'on entend par cette expression, — employée non sans ironie et souvent par antiphrase, — les nombreux et prolixes journaux et magazines qui, depuis quelque dix ans, inondent les kiosques de leurs comptes rendus de matches et de championnats. Nous avons un journalisme sportif, copieux et bien vivant, voilà qui est indiscutable.

Mais le problème est autre. Il s'agit de rechercher si, de cette mode athlétique, de ce goût pour l'effort musculaire qui vont grandissant en France il a déjà passé quelque chose dans la littérature proprement dite et s'il ne faut pas espérer — ou craindre — un temps où théâtre, roman, poésie même se transformeront du fait de notre Renaissance physique.

*
* *

Lorsqu'on pose de tels problèmes, c'est qu'on possède déjà quelques éléments de leur solution. Cette littérature sportive, nous l'avons vue naître et nous la voyons se préciser de jour en jour. Sans doute, ses premiers balbutiements, recueillis par les quotidiens et les hebdomadaires spéciaux, furent souvent maladroits et ne parvinrent pas jusqu'aux oreilles du grand public : il n'y a plus moyen cependant d'y rester sourd, depuis que des signatures connues par ailleurs, les Henri de Régnier, les Abel Hermant, les J.-H. Rosny, les Mirbeau, les Tristan Bernard, etc., n'ont pas dédaigné de fréquenter la première colonne d'un grand quotidien sportif et depuis que des humoristes de tout genre, poètes ou prosateurs, de Franc-Nohain à Gabriel Timmory, en passant par le poète odéonien Lucien Gumpel et par le montmartrois Hugues Delorme, ont appliqué leur fantaisie à la vie du muscle.

De ces écrivains, à vrai dire, la plupart n'eurent de sportif que l'étiquette et la bonne volonté. Il ne suffit point, en effet, pour qu'une nouvelle, un conte ou même une chronique soient sportifs, d'y introduire artificiellement quelques silhouettes d'athlètes, d'automobiles ou d'aéroplanes et quelques termes d'argot technique. On ne devient pas sportif du jour au lendemain, sur commande. Beaucoup des premiers-Paris que publia d'abord *l'Auto*, sous des signatures connues, sont seulement des exemples curieux de la réaction que pouvait produire, sur des littérateurs très intelligents, le spectacle purement extérieur de l'effort athlétique. Pour comprendre cet effort, il faut y avoir participé soi-même, au moins par la pratique assidue d'un sport : le sens de la compétition musculaire, notamment, ne s'improvise pas si l'on n'y a goûté pour son compte et si on ne l'a fait passer en quelque sorte dans ses propres fibres. On n'observe pas un match de boxe comme un coucher de soleil et, si l'on a pu dire qu'un paysage, en peinture ou en littérature, est « un état d'âme », on pourrait affirmer aussi bien qu'une description sportive doit être avant tout, par une sorte de sympathie musculaire, « un état physiologique ».

C'est pourquoi j'ai hâte d'en arriver à une seconde génération de conteurs, créateurs véritables de la littérature sportive, qui, même peu athlétiques pour leur propre compte, voire physiquement paresseux, comme se pique de l'être un Tristan Bernard, ont du moins tâté jadis de quelques sports et qui, en outre, ont vécu au milieu des coureurs, des champions de la piste et du *ring*, au milieu des virtuoses, des snobs ou des ouvriers des sports musculo-mécaniques et élégants, tels que l'automobile et l'aviation.

J'ai dit conteurs : il faut prendre le mot dans son acception la plus large et la plus souple. Ce n'est point, en effet, à des nouvelles bien construites, sagement équilibrées comme celles de nos romanciers artistes, qu'on devra s'attendre de la part de ces nouveau-venus. Là, ainsi qu'à l'origine des littératures, le moindre incident, la plus légère anecdote servent de prétexte à un récit. De même que dans nombre de fabliaux du moyen âge, c'est l'étoffe qui est tout, non la carcasse dramatique ni l'ingénieuse invention. On dirait que la saine fatigue physique, l'oxygène, la joie de vivre ont refait aux narrateurs sportifs aussi bien qu'à leur public ces âmes ingénues qui s'amusent d'un rien, de la fable la plus simple, pourvu qu'elle soit ornée de verve et d'humour : inventions naïves, sans complications, mais enrichies de mille souvenirs concrets, de ces sensations sincères et fortes qui font tout le prix des histoires de chasseurs à table ou de soldats au bivouac.

C'est ainsi que la plupart des contes de Tristan Bernard, de Henri Kistemæckers, de Robert Dieudonné, de Louis Hémon, etc., ont pour thèmes des sujets infimes, moins que des historiettes, des menus tableautins de la vie sportive. On sent que, dans cette matière nouvelle, tout est intéressant et savoureux pour le conteur lui-même comme pour le public. Les misères héroï-comiques des premiers cyclistes, puis des premiers chauffeurs, aux temps fabuleux où les trois quarts de la journée se passaient à faire, sur des pannes mystérieuses, de difficiles diagnostics et à réparer interminablement ; la grandeur et décadence de ces millionnaires qui, victimes des lubies de leurs 40 HP, échouaient dans des auberges aux hors-d'œuvre poussiéreux, aux tables à toilette préhistoriques, il n'en fallut pas plus à Tristan Bernard pour nous égayer.

Plus techniciens, Henri Kistemæckers et Robert Dieudonné nous firent pénétrer dans le petit monde des ateliers et des garages : ajusteurs adroits, mais bohèmes, qui n'aiment pas à travailler deux mois de suite dans la même « boîte », mais préfèrent « le travail au petit bonheur, avec des coups de feu et des coups de flemme » ; Parigots retors, « cherrant » sur le prix d'une réparation selon la tête du client, créant des pannes à longue échéance, tels certains poisons des Borgia, dans la voiture de l'automobiliste qui leur a graissé insuffisamment la patte ; bref, les meilleurs fils du monde, mais à la façon de Panurge dont ils ont la philosophie matérialiste et goguenarde en même temps que la langue verte. Voici la profession de foi de l'un deux :

Notre patron, un Américain tout rouge, avait fait construire un grand hangar, avec, dans un coin, des petits lits assez propres. Le soir, on allumait un gros poêle, pour ne pas attraper la crève ; car les courants d'air passaient comme des rats à travers les fentes de notre propriété. Le village n'était pas trop loin, on mangeait de la bonne charcuterie et on mettait son nez dans un petit vin blanc qu'on n'en trouve pas de pareil à Puteaux... On n'était pas pressé, on prenait son temps. On montait et on démontait sans se biler parce que la fin du mois arriverait toujours et qu'on ramasserait sa paie avec le sourire [1].

Puis ce fut la galerie des types et des grotesques du grand tourisme : l'invité qui, au cours d'une pittoresque randonnée, ne cesse de lire, enfoncé dans les coussins... un récit d'excursion en auto ; le maniaque des achats de voyage qui fait arrêter la limousine dans les moindres chefs-lieux de canton pour y faire emplette d'un pantalon tout fait, d'un rasoir mécanique ou d'un lot d'espadrilles ; le paysan qui égare ingénument les touristes lorsque ceux-ci lui demandent si « c'est bien là la route de Lyon » : car il dit toujours oui, ne voulant pas, par une sorte d'humilité atavique, avoir l'air beaucoup plus renseigné que ces beaux messieurs qui l'interrogent. Toutes ces marionnettes parurent amusantes et bien comique le contraste entre l'énorme dépense d'achat et d'entretien de la grosse voiture et les ennuis ridicules qu'elle valait aux snobs de la loco-

1. Robert Dieudonné, *l'Exploit*.

motion nouvelle, héros sans le savoir. Même rétrospectivement, les contes de l'automobilisme resteront de plaisantes vignettes de mœurs. De même les nouvelles qui mirent en scène les fantoches et les faux bonshommes de l'athlétisme, pour qui le sport n'est que le muscle des autres et qui s'amusent à voir peiner leur prochain : tel ce Gédéon le Spectateur qui, grâce à un regard bien à lui, dans lequel il dose avec soin la curiosité, la confiance et le doute, sait empêcher les cyclistes de descendre de machine au milieu de la côte et jouit sataniquement de leurs derniers efforts, de leurs suprêmes zig-zags.

Mais ce n'est là encore, pourrait-on dire, que de la littérature à propos de sport, autour du sport, pratiquée par des écrivains selon l'ancienne formule, qu'amusa un pittoresque inédit et purement extérieur. J'entends par littérature sportive quelque chose de plus original encore que l'on peut discerner, sous vingt rubriques diverses, — comptes rendus ou chroniques, nouvelles, fantaisies de toute sorte, etc., — dans la presse athlétique, quotidienne ou hebdomadaire, ou même dans quelques livres de jeunes qui, incidemment, s'inspirent de la vie musculaire.

Cette nouveauté, c'est la description et l'analyse plus minutieuses, non seulement sous la forme technique et sèche, mais encore sous la forme proprement littéraire, de la vie physique, de l'effort sportif et de toutes les sensations qui s'y rattachent, de tous les sentiments qu'ils font naître. C'est en réalité une psycho-physiologie dans laquelle l'étude du mouvement et du rythme aurait la part d'honneur. A vrai dire, cette psycho-physiologie s'est d'abord exprimée sous la forme volontairement facile et plaisante de fantaisies très brèves, humoristiques, imprimées en italiques dans les gazettes de sport (car il fallait employer des procédés typographiques pour prévenir la masse un peu fruste des premiers lecteurs que ceci était sérieux, cela comique...) et tenant lieu à peu près de ce que les journaux littéraires appellent le « médaillon ». Notre confrère Fernand Bidault s'est fort exercé à ce genre : silhouettes de sportsmen, descriptions mi-exactes, mi-fantaisistes de tous les sports, analyses ironiques des attitudes physiques ou morales propres à chacun d'eux, il a produit par centaines de

ces notations courtes et pittoresques qui ont peut-être plus fait pour vulgariser le goût sportif chez ses lecteurs que les articles gravement techniques. Footballeurs, boxeurs, *tennismen*, rinkeurs, etc., il les a tous caricaturés à la façon dont les dessinateurs américains caricaturent la vie sportive, grâce à une connaissance exacte du geste propre à chacun d'eux. Avec une blague très parisienne, mais en même temps avec une solide compétence et une réelle tenue littéraire, il s'est plu à décrire les mille joies, les mille soucis, les vertus théologales et les manies professionnelles des « piqués » du sport. Que, par exemple, il analyse plaisamment le culte de la « forme », au sens athlétique du mot :

Le coureur à pied est très inquiet tant qu'il n'a pas trouvé sa forme ; mais il l'est bien davantage lorsqu'il l'a trouvée, tant il craint de la perdre. Le savetier de la fable connut une angoisse analogue, mais il s'en tira en se débarrassant de ses cent écus. Le coureur à pied n'a point cette ressource : il est esclave de sa forme et ne saurait s'en libérer. Il la traîne partout avec lui. Vraisemblablement il est victime d'une fatalité : car les mille soins qu'il y consacre devraient suffire à la lui faire perdre. Mais elle résiste longtemps, il arrive qu'elle résiste durant des années. Une maladie ou un accident arrivent seuls à en avoir raison : mais ce n'est pas à la portée de tout le monde, etc...

il est certain que le morceau est amusant, même pour des profanes. Mais, en réalité, sans s'en douter peut-être, le journaliste parisien n'a fait que traduire un des *Aphorismes* d'Hippocrate qui, lui, ne songeait pas à faire de l'esprit :

Chez les athlètes, un état de santé porté à l'extrême est dangereux : car il ne peut ni demeurer stationnaire, ni arriver encore à une amélioration. Il ne lui reste plus qu'à se détériorer. C'est donc pour cela qu'il faut se hâter de faire tomber cette exubérance de santé, afin que le corps puisse recommencer à se nourrir, etc.[1].

C'est aussi dans des chroniques ou même dans des feuilletons de la semaine athlétique que, peu à peu, se révèle, se précise une littérature nouvelle. Jadis rigoureusement techniques et secs de parti pris, les récits de matches ou de championnats s'agrémentent de jour en jour de procédés de

1. *Aphorismes*, section première.

style, de considérations extérieures, pittoresques ou morales, de comparaisons avec la vie extra-sportive, destinés à éclairer, en l'élargissant, leur sujet spécial. Même chez les annalistes les plus froids naguère et les plus algébriques, si je puis dire, du calendrier athlétique apparaît un effort pour écrire. Passant fréquemment, depuis deux ou trois ans, au premier plan, c'est-à-dire à la « une » des quotidiens jadis exclusivement politiques et littéraires, le fait sportif est bien obligé de se draper dans le manteau du style, voire dans la toge des idées générales et de la philosophie. Pénétrant de plus en plus dans la vie proprement dite, il emprunte à la littérature traditionnelle son vocabulaire et ses procédés; mais, par un juste retour, par une réaction irrésistible, il les influence et les transforme.

Sans doute, là comme dans la rubrique Politique ou Affaires étrangères, les spécialistes et les puristes continuent à préférer à toute amplification le document tout sec, l'exposé précis et tout nu : encore savent-ils bien distinguer le reporter sportif qui se noie dans les détails de celui qui sait composer un compte rendu, donner en quelques traits essentiels la physionomie d'un match de boxe ou de rugby. Mais tout un public vient derrière eux de lecteurs qui ne dédaignent pas une critique sportive plus libre, plus simple et plus ornée, telle enfin que, s'enrichissant de tous les procédés de l'histoire ou de la critique littéraire, — comparaisons, approximations, descriptions oratoires ou analyses esthétiques, — elle peut espérer faire figure un jour, elle aussi, de genre littéraire.

Le football et la boxe ont été d'abord les thèmes principaux de la critique sportive ainsi entendue. La boxe surtout · l'aspect théâtral sous lequel elle s'est présentée à nous il y a cinq ou six ans, l'étonnement, l'espèce de terreur sacrée qu'elle a d'abord inspirés au gros public, et aussi l'extraordinaire mouvement d'affaires, la furieuse poussée de snobisme qu'elle a suscités, lui assuraient une littérature copieuse. Nul sport, en effet, n'a fait couler autant d'encre chez nous. La boxe fit lever un bataillon de reporters, de chroniqueurs, d'humoristes; elle eut même ses feuilletonnistes hebdomadaires, ses Sarcey, ses Faguet. En dehors et au-dessus des communiqués et des articles de pur battage, parfois au sein même de ces articles, elle fit jaillir une source bouillonnante de style des-

criptif, d'humour, d'éloquence. Il y a bien du limon dans ce flot, mais aussi des développements de belle et régulière allure et qui sentent déjà la haute critique. Après avoir discerné la boxe de la bataille, le « magnifique joueur de poings » des « batailleurs inintelligents qui luttent à la manière de cochers hargneux, le long d'un trottoir », voici, par exemple, comment M. Georges Oudin, dans *Football*, termine une chronique sur Carpentier :

... Pour cela, ô Carpentier, qui, malgré l'encens de Paris, êtes resté si aimablement Lensois, nous vous devons, Lensois, Parisiens, Bordelais, ou tout simplement Français, plus que le merci dû à un artiste, la reconnaissance méritée par un compatriote qui, en se jouant, s'est attribué le premier, avec la facilité souriante de notre race, une manière qui semblait être le propre de peuples essentiellement utilitaires, effectifs et pratiques.

Et voici le même thème, développé avec autant de précision technique, mais plus oratoirement encore, par J.-Raymond Guasco, dans *la Renaissance physique*, à propos de la défaite de Carpentier par Papke :

La foule est triste, un peu dégoûtée. Ce sont pourtant des habitués, ils ont déjà vu du sang. Mais, cette fois, la précision mathématique de ce combat les déconcerte. Ils ne l'avouent pas, mais la boxe, à ce moment, ne les satisfait point. Le Français décidément, n'aime pas plus les méthodes américaines en boxe qu'en affaires. Ce match est trop *business-like*, il manque de lyrisme. C'est un « combat pour de vrai », comme on en peut voir dans la rue; il n'a aucune de ces qualités qui font de la boxe un art véritable. Et quand, au dix-septième *round*, aveuglé par le sang et les jambes flageolantes, Carpentier se lève et tend les mains à son adversaire, tout le monde soupire, soulagé.

Les lampes éblouissantes éclairent les deux hommes : l'un est toujours *souriant et calme comme un commerçant à son comptoir*, l'autre est défiguré, hâve et sanglant.

Nous ne comprendrons jamais la beauté du résultat en lui-même, la poésie de l'effort dégagé de toute qualité émotive. Un combat ne nous paraît intéressant que s'il est, pour ainsi dire, grandiloquent. Nous aimons à gagner les victoires en chantant; nous sommes les fils de ceux qui allaient au combat en jabots de dentelles; nous n'aimons pas *le déménageur qui casse la figure à son collègue, tout simplement et sans panache.*

Parfois, la critique pugilistique emprunte délibérément les procédés épiques et la manière large d'Homère. Le journaliste se souvient à propos de son baccalauréat. Voici comment M. Géo Lefèvre, dans *l'Auto*, nous dépeint le boxeur Ledoux, cuisinier de son état, « ce jeune homme si timide », si « petite fille » dans la vie, mais qui se change, entre les cordes, en une « effrayante machine à combattre » :

A peine sur le ring, il se transforme et se rue sur l'adversaire avec une ardeur frénétique. Et, comme le ciel l'a doté de moyens physiques extraordinaires de puissance, sinon de souplesse, il faut un homme prodigieusement adroit pour éviter d'être balayé par l'ouragan. *Si la moindre prise est donnée au cyclone, si un pan de mur est entamé, c'en est fini de la construction tout entière : elle s'écroule.*

Ou bien cette critique va chercher dans la littérature la plus moderne d'étranges comparaisons, destinées à traduire de subtiles nuances de mécanique musculaire. Parlant du nègre Sam Langford, M. Henry Dispan ne craint pas d'invoquer Wells :

A contempler Langford, il me semble voir l'angoissant humain que le docteur Moreau avait façonné en appliquant son effroyable science à une panthère : même largeur invraisemblable d'épaules, même facies indécis et brutal, même souplesse redoutable dans le torse ramassé et les membres longs démesurément, même étrange félinité dans *la façon dont il se propage sur le ring comme une onde musculaire.*

Ou bien il mêle au lyrisme pugilistique des saillies à la Dickens :

Ah! qui nous rendra l'élégante et nette beauté des *knock-outs* a la Willie Lewis!... Quelques gestes précis, terriblement vites, supérieurement gracieux, et l'homme s'abattait, *knockouté* en beauté, foudroyé d'un rapide crochet au menton et sans qu'une seule goutte de sang vînt donner au vaincu de faux airs de supplicié chinois ou de voyageur de l'Ouest-État.

Remarquons en passant que c'est sans doute la pratique assidue des revues et journaux de sport anglais et américains, surtout des articles sur la boxe et des spirituelles caricatures qui les accompagnent, qui a contribué à introduire dans notre

critique sportive cet humour à la Dickens ou à la Mark Twain, ce joyeux mélange de tous les genres littéraires. Déjà cependant quelques techniciens des autres sports athlétiques, notamment du football, s'efforcent de donner à leurs articles l'unité de style et de ton qui annonce, pour un avenir prochain, ce qu'on pourrait appeler la grande critique sportive. Il arrive d'ailleurs que leur style, volontairement dépouillé à l'ordinaire, aussi nu et impersonnel que celui des mathématiciens, se hausse parfois, lorsque le sujet s'y prête, jusqu'à l'éloquence de l'historien ou même du poète lyrique. Lisez, à propos de la tactique des Springboks, ces géants sud-africains dont l'équipe fit, l'an dernier, une tournée triomphale à travers la France et l'Angleterre, les lignes que leur consacra, dans *la Renaissance Physique* et le *Sportsman* de Bordeaux, M. Rocheverre, chroniqueur du rugby. Il n'est pas besoin d'être grand clerc en football pour sentir que ce morceau, bourré de précisions techniques, marche à la façon de certains récits de bataille dans lesquels l'éloquence de l'historien s'est fondue avec son érudition jusqu'à faire corps avec elle :

Jusqu'ici ils (*les Springboks*) se sont montrés ondoyants et divers à l'extrême, prestigieux par instants et médiocres dans d'autres. Irrésistibles à certaines périodes, animés d'un même souffle, d'un même élan, d'une même pensée, ils marquent, avec la sûreté d'un mécanisme parfait, cinq « essais » en quinze minutes. Puis, ce prodigieux feu d'artifice s'éteint et, pendant de longs moments, les voici réduits à une défensive le plus souvent impénétrable, il est vrai, mais passive. Puis, de nouveau, comme s'ils répondaient ensemble à quelque mystérieux appel, ils se groupent et se combinent en une offensive indomptable. Leurs « avants » athlétiques et gigantesques balayent leurs adversaires directs comme ils feraient d'enfants débiles.

Sous la poussée à la fois herculéenne et souple de leurs reins et de leurs jambes, leur coin de 720 kilos s'enfonce dans la masse opposée, la repousse invinciblement, et, finalement, la désagrège, prenant vingt mètres à chaque mêlée...

Une bonne traduction d'un récit de bataille dans Tite-Live aurait ce mouvement-là. Et voici — du même et sur le même sujet — un couplet qui, sous sa précision scientifique, ressemble singulièrement à une transposition de strophe antique :

Le ballon, aspiré dans la mêlée, vole du « demi » aux « trois quarts ». Dans sa course rapide, capricieuse, irrésistible, passant de l'aile au centre, du centre à l'aile, de centre à centre, il avance indiciblement vers le but ennemi, où le dépose doucement, mollement, confortablement l'un des Springboks, à l'abri de tout joueur irlandais.

Quelle source d'inspiration lyrique, en effet, pour les Grecs, s'ils avaient pu connaître ces sports d'équipe, farouches et complexes comme la bataille elle-même, et cependant réglés, divisés, minutés comme une tragédie, composés comme un développement oratoire!...

Cette littérature de récits techniques, de fantaisies et de notations brèves, jusqu'ici journalistique c'est-à-dire discursive, s'élèvera-t-elle, s'est-elle déjà élevée à la dignité du livre? Les exemples en sont encore rares. Le public des lecteurs n'est pas encore suffisamment averti, il n'est pas encore suffisamment sportif lui-même pour se précipiter sur le volume de littérature sportive. Mais le moment n'est pas loin peut-être où il s'apercevra que les récits et la psychologie du sport peuvent devenir matière d'art comme le sont devenus tout à coup, il y a quelques années, les récits de voyage. Il y faudrait, il est vrai, l'équivalent d'un Pierre Loti, un Loti de la vie musculaire, et de cela qui peut répondre?...

En attendant, par-ci par-là, des livres écrits par des sportifs s'efforcent de fonder la future bibliothèque de l'athlétisme. M. P. de Coubertin a réuni en brochure, sous le titre : *Essais de psychologie sportive*, des articles de revue dont l'ensemble constitue un très neuf et très original traité de morale psychophysiologique, un premier crayon de cette « philosophie pratique de la vie » que le Congrès de Lausanne de 1913 s'est proposé de découvrir dans la discipline musculaire. Voyez, en effet, quels aperçus de morale fleurissent à travers un livre tout entier consacré à l'analyse des sensations et attitudes spécifiques du boxeur, du footballeur, de l'escrimeur ou du cavalier :

De toutes les camaraderies auxquelles l'homme est enclin, aucune n'agit plus fortement et plus efficacement peut-être sur lui que la camaraderie sportive : une légère menace de danger ou au moins de risque, l'intervention fréquente de l'entr'aide, la gaîté physique et

l'influence d'une besogne virile et saine, tout concourt à rendre la sociabilité de l'exercice physique agréable et agissante. L'habitude de la comparaison, qui provoque l'admiration et parfois une petite pointe avantageuse d'envie, en résulte naturellement, etc...

Dans la note descriptive, joliment et frivolement parisienne, c'est un romancier comme M. Marcel Boulenger qui consacre la moitié de son *Introduction à la vie comme-il-faut* à la peinture des élégances sportives, polo, *yachting*, sports d'hiver, *coursing* surtout. Car, au milieu de cent joliesses mondaines, c'est à un animal, au divin *greyhound*, que M. Boulenger confie le soin de réaliser son idéal de beauté nue, d'énergie et de grâce naturelle. Et cela est bien de la littérature sportive :

D'autres animaux? Mais lesquels? Le lion, le tigre? C'est mastoc et négligé, c'est trop long, ça traîne, ça pèse... Le cerf? Tête prétentieuse, jambes grêles, gros corsage... Le cheval? Trop de ventre, cou mal porté... L'aigle? Aucune grâce... Le cygne? Beaucoup trop, et affecté, languissant... Le faisan? Quel rasta!... Le paon? Un cabotin.

Le greyhound, au contraire, est aussi fin que puissant, aussi svelte que robuste. Poitrine splendide, croupe musculeuse, taille de guêpe, col élancé, tête expressive, aiguë, volontaire : le maximum de grâce avec le maximum de force... On a déjà vu ça, dira-t-on, dans les statues d'athlètes antiques, les Hermès, le Doryphore, l'Apoxyomène?... Oui, mais ce sont des statues, tandis que le greyhound vit, joue, combat, prend des lièvres, gagne des prix, et vous regarde tendrement avec ses yeux d'almée, et vous accueille, vous caresse, vous parle...

Et, comme un sportsman est assez généreux de sa vie pour la communiquer même à un instrument d'acier, voyez, dans *la Cure* de M. Léon Baranger, — un roman fait tout entier de petits tableautins descriptifs et lyriques, — cette ingénieuse invocation à la « petite reine bicyclette » :

C'est bien toi... C'est bien ton cadre nu, tes lignes robustes et fines, la courbe du guidon où mes mains, tant de fois, se crispèrent contre les côtes hostiles ou persifleuses. C'est bien, au-dessus, comme au guet, tête de bon chien fidèle, la selle trapue. C'est bien l'étincellement du nickel, çà et là, comme des regards, la chaîne merveilleuse, modeste et inlassable, le réseau nerveux des rayons sonores...

Voyons les réflexes. Je te soulève doucement, et les roues, comme

des croupes voluptueuses, oscillent avec une grave lenteur. Comme on tâte le pouls, je prends la pédale; je tourne : le ronflement pur décèle aussitôt la vitalité latente.

Même dans des romans construits selon la formule classique, la description sportive s'introduit peu à peu, prend timidement sa place. Un chapitre de *l'Homme enchaîné*, de M. Marcel Berger, est consacré au récit d'une réunion de course à pied. Et voici, sur un « 110 mètres haies » quelques lignes qui pourraient aussi bien, — car l'auteur est un universitaire, — être la vive traduction d'une strophe sportive d'Alcée ou d'Horace :

A la quatrième série, tout changea. Dès le départ, l'un des coureurs se détacha; il abordait franchement l'obstacle et, penché en avant, le passait, une jambe repliée puis projetée, l'autre traînant au ras de la haie; il semblait puiser de la force dans le sol qu'il frappait de sa triple foulée rythmée.

Que si, enfin, l'on souhaite de voir poindre, dans la littérature sportive, l'aurore d'une authentique poésie, voici d'abord, dans le *Mercure de France*, de subtils *Essais gymniques* de M. Jean-L. Reutlinger, un Laforgue qui aurait tourné à l'athlétisme :

Là-dedans, une centaine d'athlètes courent... Bonds ouatés, ressorts de bêtes de sang, nourries par le soufflet profond des poumons énormes, bas placés dans leur cage mouvante. Le vent, il vous prend à l'orée du bois, vous étouffe, vous assourdit, plaque la peau des jambes nues sur les muscles et, sous ces doigts froids, fluides et bons comme l'eau, chaque muscle prend une vie propre, se détache, se sent dans un fourreau de vent... Spasme du nageur, presque, en levant les genoux à chaque foulée, dans cette onde subtile. Les yeux pleurent dans le vent... Le vent qui s'engloutit dans la bouche au rictus d'effort. Alors on *est* vent, aussi pénétré, aussi éternel et primitif que le bouleau qui tangue,... que le nuage qui s'effrite...

Puis des vers assez curieux que je relève dans le Bulletin hebdomadaire du *Paris-Université club*, club athlétique des étudiants et scolaires de Paris. Le poète, M. André Payer, pleure la saison d'été du lawn-tennis :

Et j'évoque l'Eté; je me rappelle encore
Le tumulte des jeux au fond du parc sonore

Par les halliers profonds et sous la chaleur d'août,
Les cris brefs des joueurs : *ready, play, let, out*,
L'éclair, filant de main en main, des balles blanches.
Tandis que, sous des vols, se détendent les branches,
Et la sieste, au roulis berceur d'un rocking-chair,
Avec du bon soleil qui coule sur la chair.

On dirait d'un Henri de Régnier qui se serait passionné tout à coup pour la raquette. Et il n'est pas jusqu'aux prosaïques gymnastiques de chambre et à la culture physique avec haltères qui n'aient (dans la revue *la Culture physique*) engagé un jour M. Mario Prax à emboucher la trompette hugolienne. Notez qu'en termes vulgaires, il s'agit tout bonnement, dans ces strophes, d'un quadragénaire qui veut se faire maigrir afin de pouvoir se remettre aux sports :

Dieu de santé, dieu d'esthétique, ô dieu de force,
Qui rends le roseau souple et durcis sous l'écorce
L'armature du chêne altier,
C'est vers toi, chaque jour, que l'athlète, ton prêtre,
Se cambre en s'exaltant aux rythmes de son être
Ainsi qu'au plain-chant d'un psautier!

. . . . . .

Humble argile qui rêve au marbre de Carrare,
Avant de t'entraîner, cherche en toi quelle tare
Du dedans éclate au dehors.
Reviens-tu de Corinthe ou bien de Salamine?
Fus-tu lâche, amoureux, héros?... Scrute, examine...
Car ta vie a sculpté ton corps

. . . . . .

Je me suis égaré, pardonne, c'est ma faute.
Logé dans un corps sain, j'abusai de mon hôte :
Tu me traduis au tribunal.
Le temps perdu m'oblige à pleurer ma jeunesse :
Mais, si l'effort suffit pour que mon corps renaisse,
J'aurai des muscles de métal.

Et sans doute les idéalistes intransigeants souriront de voir les glaces d'une école de culture physique se substituer avec une telle impertinence au *Lac* de Lamartine. On pourra leur répondre que cet examen de conscience physiologique et sportif vaut bien, moralement, et même poétiquement, certaines introspections des poètes décadents d'avant-hier et que

des *Harmonies* ou des *Méditations athlétiques* pourraient fort dignement, un jour, renouveler le lyrisme français.

***

Qu'y a-t-il dans tout cela d'original et de vraiment nouveau par rapport à la littérature précédente, et que peut-on augurer, à l'aide de ces brèves indications, de la littérature de demain? Car il est évident, pour qui fréquente la jeune génération sportive, que son mépris à peine dissimulé pour la littérature érotico-sentimentale de la seconde moitié du XIXe siècle est le signe d'aspirations nouvelles. Roman dit psychologique, théâtre dit d'amour, poésie vaguement étiquetée décadente, cette génération met peu à peu tout dans le même sac. Maupassant lui-même — le Maupassant de *Notre Cœur* — devient un vénérable classique; Verlaine, une simple date. Quel sera donc, quel est déjà, en fait de littérature, le goût de nos sportifs, s'il est vrai toutefois que sport ne signifie point barbarie et qu'ils ne se désintéressent pas de la parole écrite, tout au moins des récits et des contes, cet aliment naturel des races neuves et fortes?

Il va sans dire, et l'on aurait pu s'en douter *a priori*, que nos jeunes gens aimeront à retrouver dans leurs lectures le goût de l'action et spécialement de cette action musculaire dont ils font, dans la réalité, leurs plus chères délices. La notion de l'effort et de la compétition physiques, la passion du rythme dans la forme et dans les mouvements du corps humain leur sont aussi naturelles que le fut chez beaucoup de leurs aînés le goût de la contemplation passive, et le vers fameux :

Je hais le mouvement qui déplace les lignes

ferait sourire de pitié ces amateurs de courses ou de pugilats pour qui beauté et mouvement sont presque inséparables.

Or, il est clair que ces notions d'effort corporel, de beauté vivante et agissante sont aussi absentes que possible de la littérature contemplative qui nous a précédés. Contemplative visuellement et psychologiquement. Le soi-disant « amour de

la nature » que Jean-Jacques Rousseau aurait inventé et qui s'installa définitivement dans notre littérature sous l'influence des peintres paysagistes du XIXe siècle n'est en réalité qu'un dilettantisme assez étroitement *visuel* d'artistes qui se placent en face de la nature et n'en expriment que l'aspect extérieur. De même que le philosophe de Genève et ses contemporains admiraient la montagne de loin, sans oser s'y risquer, de même le roman et la poésie du XIXe siècle ont cru avoir tout découvert de la nature en dépeignant son manteau. Ils n'y ont guère vu cependant que des formes et des tableaux, n'en ont tiré que des adjectifs colorés : ils ont cru et nous ont laissé croire assez longtemps que le paysage et la littérature dite pittoresque étaient, artistiquement parlant, toute la nature.

Quant à l'être humain lui-même, sauf dans quelques évocations poétiques (les *Poèmes barbares*, par exemple) ou dans certains romans de voyage comme ceux de Loti, sa vie physique, si largement représentée dans l'épopée du moyen âge, sous forme de combats, ou dans l'épopée rabelaisienne, sous forme de jouissances matérielles, n'occupe dans la littérature du siècle dernier qu'une place insignifiante. Il est piquant d'observer que, dans des romans qui se targuaient de naturalisme descriptif et pittoresque, la vie physique, au sens complet du mot, n'est traduite que d'une façon sommaire, en quelque sorte algébrique, souvent paradoxale, par des écrivains qu'elle ne passionnait guère ou qui n'y voyaient pas matière d'art. C'est ainsi, par exemple, que les héros mondains de la plupart des romans contemporains montent à cheval selon les règles d'une équitation transcendentale qui leur permet de filer des scènes d'amour, de jalousie ou de désespoir tout en galopant et en sautant des haies...

Il est plus curieux encore de remarquer que, même chez les écrivains modernes qui ont mis en scène des humbles, des gens de métier et d'action, la notion de l'effort physique est rarement analysée et n'apparaît pour ainsi dire jamais. Est-ce parce que notre Courteline, peintre amer de la vie militaire, a passé lui-même la plus grande partie de son congé dans les bureaux ou à l'infirmerie : dans son œuvre tout entière on ne trouve pas une seule description de manœuvre ou de chevauchée militaire, pas une scène d'énergie corporelle, mais seulement

de comiques anecdotes de paresse ou, pour être technique, de « tirage au flanc » qui ne dépassent guère les murs de la caserne et de la cantine. Les naïvetés, les ruses, les mélancolies de la vie du soldat y sont minutieusement analysées; jamais les sensations d'activité, d'allégresse ou de surmenage que procurent l'exercice et la vie au grand air.

C'est qu'à vrai dire, depuis le XVIIe siècle, notre littérature, même lorsqu'elle met en scène des types de la vie journalière, est restée à la fois aristocratique et abstraite. Le XIXe siècle lui-même, romantique ou naturaliste, n'a guère songé à magnifier ce besoin de dépense et de compétition musculaires qui est le propre des peuples très jeunes ou des nations rajeunies par le sport. Encore lié aux traditions de l'ascétisme religieux d'une part, de la littérature dite noble d'autre part, il ne s'est point avisé de célébrer la beauté *en mouvement*, le rythme et les manifestations actives de cette « guenille » qu'il était de bon ton de mépriser. Le corps humain a été étudié par les romanciers de l'âge précédent sous tous ses aspects, — beauté immobile et *au repos*, souffrances, laideurs, déchéance même, — sauf sous son aspect le plus digne, à savoir le jeu libre, volontaire et exercé de ses membres. Le naturalisme d'un Zola, pathologique et pessimiste, est encore dans la tradition ascétique; une ode au Discobole, le roman d'un athlète, la peinture des efforts et des joies d'un corps équilibré et agissant, voilà qui dévie de cette tradition comme en dévia jadis le paganisme littéraire.

Et cependant, si l'on poursuit la définition apriorique de ce que serait une littérature sportive, au sens large du mot, c'est-à-dire une littérature imprégnée de l'amour du corps humain et de l'effort physique, ne semble-t-il pas qu'il y ait dans le sport de quoi renouveler le génie de nos conteurs et de nos poètes en renouvelant non seulement notre règle de vie et nos horizons, mais encore nos idées, notre sensibilité, notre énergie?... Le sport a pour conséquence naturelle une existence moins renfermée, plus pittoresque, plus riche de sensations. Nous allions chercher très loin, ou bien nous demandions à l'exotisme littéraire ces sensations fraîches et vigoureuses qui sont le privilège soit des âmes enfantines ou frustes, soit des imaginations d'élite : nous pourrions les retrouver en nous-

mêmes, devant les spectacles les plus familiers, en nous refaisant par l'exercice au grand air un sang plus alerte, des sens plus aigus. Il est d'expérience vulgaire que quelques heures de tourisme donnent aux aliments les plus simples une incomparable saveur : cet optimisme, si je puis dire, de l'estomac réagit sur notre sensibilité tout entière. Il faut avoir vraiment voyagé et peiné à pied ou à bicyclette pour savoir combien la saine fatigue musculaire peut rafraîchir cette sensibilité et que de choses nouvelles on peut voir dans des sites qui, d'un wagon de chemin de fer, nous semblaient froids ou monotones.

Tout autre effort corporel, tout sport contribuera de même, par quelque côté, à rajeunir et à enrichir notre faculté de sentir et de goûter le monde extérieur. L'activité et la dépense musculaires sont les meilleurs moyens de nous évader de nous-mêmes : exotisme à bon compte, qui ne suppose nul Japon lointain, n'exige nulle recherche, nul truquage de style. En revenant au mouvement, qui est la loi du corps humain, notre race, trop longtemps adonnée à la paresse physique et aux abstractions psychologiques, doit nécessairement se faire une littérature nouvelle.

*
* *

Resterait, après avoir résumé les traits extérieurs et généraux de la littérature sportive, à définir et à prévoir dans une certaine mesure les caractères particuliers, la philosophie, le style, le métier même de cette littérature « qui vient », comme on dirait en langage athlétique.

Il apparaît dès maintenant que cette littérature, volontiers conteuse, l'est à la manière des fabliaux du moyen âge, c'est-à-dire sans complications et surtout sans pessimisme. Simples, gais, alertes et, à l'occasion, frondeurs, les contes et récits du sport continuent la pure tradition dite gauloise. A cela près toutefois que les types populaires qui y foisonnent, haussés socialement par le principe de l'égalité devant le sport, n'y font nullement figure de rustres maladroits ou de victimes, comme il arrive encore dans la plupart des récits militaires de Courte-

line. On ne méprise pas un champion routier de la bicyclette, fût-il de la plus humble origine; et quant aux *mécanos* de l'automobile, on sait suffisamment que ces fiers prolétaires furent et restent encore souvent les vrais propriétaires de la voiture et les maîtres de leurs maîtres eux-mêmes. En somme, c'est une aristocratie populaire, agile, bien portante, faraude, forte en gueule et inépuisable en métaphores que nous propose le fabliau sportif. Au reste, le piment ordinaire de nos anciens contes, à savoir la gaudriole ou même la gravelure, y fait totalement défaut. Les journaux de sport, s'adressant à tous les âges comme à toutes les conditions sociales, se sont gardés aussi soigneusement des récits égrillards que des insinuations politiques : la femme ne figure guère plus dans ces histoires de pistes ou de *rings* qu'à l'autre bout de la littérature française dans la *Chanson de Roland*. C'est là une nouveauté à signaler.

La critique sportive elle-même, autre face de cette littérature nouvelle, nous est apparue comme un genre encore amorphe, et inorganisé, mélange de tous les genres, de tous les styles, de tous les procédés. Il le fallait ainsi peut-être, du moins au début : j'imagine que ce sont justement les termes et les métaphores de la langue verte qui plaisent aux sportsmen raffinés, tandis que les beaux morceaux d'éloquence, les comparaisons à l'Homère ou à la Pindare flattent confusément les jeunes apprentis, lecteurs de *l'Auto* ou de *l'Écho des sports*, ravis de voir traiter avec tant d'honneur et de si belles phrases leurs *swings* du samedi soir ou leurs *dribblings* du dimanche. La critique sportive a l'habileté provisoire de satisfaire tous les goûts dans le même article, en attendant que se constitue, original et homogène, le style sportif de l'avenir.

Mais qu'y a-t-il donc enfin, dès maintenant, de bien particulier à cette littérature en voie de formation, tant au point de vue de l'inspiration qu'au point de vue de la forme?...

C'est tout d'abord, — les quelques spécimens que j'en ai donnés suffiraient à le prouver, — un caractère nettement concret, un style agissant, qui ne baguenaude jamais pour le plaisir, mais qui marche, avec le souci constant de prouver quelque chose. Surtout, au contraire de la littérature de contemplation passive et de description surtout picturale dans laquelle nous avons été nourris, la littérature sportive se

préoccupe plutôt de la forme que de la couleur et plutôt encore du mouvement que de la forme : elle est sculpturale, mécanique, dynamique. En vain chercherez-vous dans les fragments cités plus haut un de ces adjectifs de coloris, de nuance auxquels se sont complues deux ou trois générations d'écrivains français et auxquels s'obstinent systématiquement, même lorsqu'ils ne sont pas nés *visuels*, ceux qui croient encore que c'est un devoir sacré de « mettre de la couleur » dans son style. Seules comptent aux yeux de nos sportifs les sensations visuelles très fortes, étonnantes : les lampes du *ring* sont « éblouissantes » : on ne se préoccupe plus de savoir si la lumière en est rose ou lilas. Et nous revenons ainsi à la simplicité visuelle des primitifs et des poètes épiques, qui n'avaient pas tant d'épithètes colorées à leur service.

En revanche, les comparaisons inspirées par des ressemblances de formes ou de mouvements, c'est-à-dire par des impressions sculpturales et dynamiques, sont fréquentes. De même que l'auteur de l'*Iliade* compare sommairement, mais fort justement le pugiliste blessé qui se tord sur l'arène à un poisson qui « s'agite sur l'algue du rivage », de même M. Géo Dupuy, — un chroniqueur sportif mort trop jeune, — écrivait, en parlant du boxeur Harry Lewis :

> Carpentier va-t-il faire reculer ces puissantes et magnifiques épaules, cette *tête de mouton paisible et persévérante*...

Pour qui a vu Harry Lewis, il est impossible de caricaturer plus court et plus net, ni plus sportivement. Ce qui importe ici, en effet, c'est justement l'aspect sculptural et animal de l'homme, sa forme et son allure *en tant que combattant*. Et il serait à désirer, je le dis en passant, que nos critiques dramatiques, au lieu de s'épuiser à traduire en termes psychologiques et abstraits le talent de nos artistes, nous donnassent de leur physique et de leur jeu, selon les pièces, des visions aussi plastiques.

Donc, dans ce style nouveau, peu ou pas d'épithètes destinées à donner des sensations de couleur : en revanche, beaucoup d'adjectifs et de verbes de sens plastique ou mécanique : *rapide* (ou *vite*), *mou*, *souple*, *élastique*, etc. ; *partir*, *s'envoler*, *s'enfoncer*, *se choquer*, etc. Sans doute ce style paraîtra nu et

terne à ceux qui sont habitués à voir fleurir une épithète de couleur ou de nuance à tous les tournants de la phrase. Sans doute le style sportif n'est-il plus, à proprement parler, pittoresque et tire-t-il toute sa valeur expressive de sensations plutôt auditives, du son même des mots et de la façon dont ils se rencontrent, se heurtent, s'entrechoquent. Mais qu'y a-t-il d'autre en somme dans ces tableaux de littérature athlétique qui remplissent le XXIIIe chant de l'*Iliade*?... Il suffit au poète, pour nous faire voir comme il convient de le voir, un match pugilistique, de nous dire :

Les deux rivaux... lèvent à la fois l'un contre l'autre leurs bras vigoureux, qui tombent ensemble, et *leurs mains pesantes se confondent.*

L'impression visuelle qu'il nous en donne est sculpturale : elle n'a que faire d'être colorée et nuancée. Et qu'y a-t-il de plus dans le combat d'Ourrias et de Vincent (chant V de *Mireille*) décrit par un poète qui ne l'a point imaginé froidement, dans son cabinet, mais qui avait certainement vu cette lutte entre le souple vannier et le lourd Camarguais :

Alor s'arrapon, se póutiron,
S'agroumoulisson et s'estiron,
Espalo contro espalo, em' artèu contro artèu;
Li bras se trosson, se fringouion
Comme de serp que s'entourtouion...

(Alors ils se saisissent, se houspillent, — s'accroupissent et s'allongent, — épaule contre épaule et orteil contre orteil; — les bras se tordent, se frottent — comme des serpents qui s'entortillent.)

Il faut convenir, il est vrai, que la poésie de cette langue dynamique, qui vaut surtout et presque exclusivement par ses sonorités, s'évanouit plus vite à la traduction que celle du style coloré.

D'ailleurs, chez nos écrivains sportifs, ce ne sont pas seulement les hommes et leurs gestes qui bénéficient de ce style cinématographique : les objets inanimés eux-mêmes ne sont plus vus par l'auteur qu'en fonction de leurs formes et surtout de leurs mouvements possibles, assimilés, par une sorte d'obsession sportive, à des formes humaines et à des gestes

athlétiques. Voyez ces lignes de *Nicolas Bergère*, roman pugilistique, dans lesquelles, à propos d'une chambre d'hôtel, les souvenirs d'automobile et de *ring* de M. Tristan Bernard le poursuivent, s'imposent à lui de la façon la plus inattendue :

Nicolas avait quitté sa pension de famille de la rue de Sèvres. Il était venu s'installer dans un hôtel du faubourg Saint-Antoine. C'était dans une petite maison étroite, coincée entre deux autres maisons à peine plus larges. D'ailleurs, toutes les maisons de ce coin du faubourg ressemblaient à une rangée de vieillards titubants et qui se soutiennent l'un l'autre. Les murs zigzaguaient. Le plancher des chambres s'accidentait de *côtes*, de *ravines* et de *tertres* de bois vermoulu. Les portes étaient trop courtes du bas. Pour arriver à fermer les fenêtres, *il fallait les surprendre, se précipiter sur elles au moment où elles ne se doutaient de rien.*

Les commodes et les armoires appuyaient toutes, au moins un pied, sur une petite pile de cales. On n'avait même pas cette ressource avec les meubles mobiles; aussi, chaque chaise gardait une patte en l'air. On en faisait de petits rockings, à course très limitée, où l'on se balançait en diagonale.

Réciproquement, le corps humain, mieux observé, mieux admiré, depuis quatre ou cinq ans que les spectacles de la boxe nous ont habitués à la nudité presque complète, est décrit avec une précision anatomique, avec une vigueur géométrique et mécanique qui le magnifie, le hausse littérairement, tout de même que, dans la réalité, le corps des jeunes boxeurs, « poids légers » ou « poids mouche » paraît grandi tout à coup par le plateau du *ring* et par l'éclat des lampes à arc : athlètes imposants par la seule harmonie de leurs mensurations et à la façon dont Rodin disait un jour qu'une femme de 1 m. 50 peut être plus grande que la tour Eiffel. C'est très sincèrement que M. Louis Hémon, dans une nouvelle pugilistique, décrit ainsi un boxeur de quelque 50 kilos :

Dans l'autre coin, Alf Plimer se détournait pour parler de Fatty Bill avec un sourire entendu. La torsion de son cou faisait saillir *en piliers* les faisceaux de tendons et de muscles qui *couraient* de la mâchoire à la nuque et aux seins; son torse, vu de trois-quarts, semblait *profond* et *compact, redoutable machine de bataille.*

Rapprochez ce passage, pour l'ampleur du lyrisme, des

lignes de *Rodney Stone*, dans lesquelles Conan Doyle nous décrit le jeune boxeur Boy Jim :

Il avait l'air *retenu au sol par un lien beaucoup plus ténu* que les villageois qui l'entouraient. Nul ne pouvait regarder ses épaules parfaites, ses reins étroits et sa tête altière, *montée sur son cou comme un aigle sur son perchoir*, etc.

et dites si les spectacles athlétiques ne nous ramènent pas tout naturellement à ce qui nous parut jadis, dans l'épopée grecque, une prodigieuse exagération de poète, résultant à la fois de l'anthropomorphisme des dieux et de la transformation en demi-dieux des héros humains. Ainsi pourrait s'expliquer, très simplement, que, dans des civilisations primitives, ou du moins très adonnées encore à l'exercice physique et habituées à la nudité athlétique, les images destinées à dépeindre les corps des héros soient au premier abord excessives et, pour ainsi dire, à une échelle tellement supérieure à la réalité : par exemple (*Iliade*, ehant XXIII), cette comparaison entre Ajax et Ulysse, affrontés pour la lutte, et les deux maîtresses-poutres d'une toiture. Il est infiniment probable que le gigantisme épique, si je puis dire, correspondait, dans les souvenirs et dans l'imagination du poète, moins à des statures réellement surnaturelles qu'à cette impression de sveltesse puissante que donne le corps d'un athlète bien proportionné et en parfaite action. Il est non moins certain aussi que notre littérature sportive s'orientera de plus en plus vers l'admiration de ce chef-d'œuvre d'architecture vivante qu'est le corps humain en pleine « forme ». Probablement même, sachant désormais mieux voir et décrire la beauté *en mouvement*, elle nous conduira vers un humanisme plus sincère ou du moins plus complet que l'humanisme presque exclusivement contemplatif et formel de la première Renaissance.

*
* *

Allons plus loin encore, bien que de telles prévisions soient délicates à formuler. On peut espérer que les écrivains sportifs de demain, par le nombre, la nouveauté et la variété

des sensations qu'ils feront entrer — ou rentrer — dans le domaine de la littérature, par l'importance notamment qu'ils donneront à l'action et à l'effort physiques, au sens musculaire, trop peu analysé jusqu'ici, élargiront et enrichiront très heureusement la psycho-physiologie assez arbitrairement limitée dont se sont satisfaits, jusqu'à ce jour, nos poètes et nos romanciers, même les plus sincèrement naturalistes.

C'est qu'en effet, la vie de l'*homme complet*, plus large, plus complexe et plus puissante physiologiquement parlant, la « joie de vivre », en un mot, ne connaît plus de distinctions ni de hiérarchie entre les sensations. De même qu'au siècle dernier les romantiques ont rompu la barrière qui séparait les mots nobles des mots roturiers, de même, sans doute, la littérature, née de l'athlétisme, effacera toute frontière entre les sensations nobles et les sensations non nobles. Et cette proposition doit s'entendre non point en tant qu'elle intéresse la moralité d'une œuvre. J'ai dit d'ailleurs et je répète que la littérature sportive sera plutôt chaste et morale ; je pense aussi que, s'inspirant de la notion d'effort et de vaillance physiques, elle répudiera le culte de la faiblesse et du découragement et qu'elle remontera d'elle-même à une conception cornélienne de la vie. Mais la proposition précédente doit s'entendre surtout en tant qu'elle intéresse les ressources, descriptives, le champ d'analyse et ce qu'on pourrait appeler le clavier psycho-physiologique de l'écrivain.

Pour éclairer ceci par des précisions, il est certain, par exemple, que, dans la poésie et le roman de l'âge précédent, les sensations visuelles et auditives occupent une place d'honneur, que les sensations olfactives elles-mêmes sont considérées comme « nobles » et intéressantes dans une certaine mesure et dans des cas bien définis, le parfum des fleurs, je suppose. On pourrait dire de ces sensations, malgré le contre-sens des termes, que ce sont des sensations quasi intellectuelles. Il est évident, au contraire, que les sensations gustatives et tactiles et surtout les sensations musculo-dynamiques n'occupent dans cette littérature qu'une place inférieure, si tant est qu'elles y aient une place. Et cependant elles ont leur dignité, elles aussi ; elles peuvent et doivent, elles aussi, devenir, comme l'on dit, matière d'art, du

moment où elles sont fortement et sincèrement éprouvées. Elles peuvent même servir indirectement, comme elles y ont servi chez les Grecs, à illustrer de comparaisons et de métaphores la poésie, l'éloquence, la philosophie ou la morale. C'est à leur restituer leur juste place que va s'employer, je pense, cette littérature de demain que j'ai sommairement appelée sportive, puis dynamique, pour la commodité de la discussion.

Car je voudrais maintenant qu'on entendît ces termes d'une façon plus large. Ce n'est pas seulement un genre spécial, avec des sujets, des personnages et un vocabulaire à lui, que nous allons voir se développer : c'est, je crois, la littérature française tout entière qui va puiser à cette source nouvelle, s'imprégner des notions de mouvement, d'effort, de rythme musculo-mécanique que lui suggère la vie des sports. Déjà l'on peut apercevoir, çà et là, des signes précurseurs de cette tendance, dans des œuvres qui n'ont pourtant rien de spécifiquement sportif : nous ne voyons pas sans curiosité, par exemple, que certains critiques littéraires de la jeune école empruntent assez largement à la vie athlétique des comparaisons, des métaphores, des approximations qu'ils eussent exclusivement demandées, il y a cinq ou six ans, au langage de la peinture, de la sculpture et de la musique. Les romanciers, les dramaturges, les poètes même y viendront sans doute, ne fût-ce que par nécessité pure, pour se faire mieux entendre de cette jeunesse, non plus contemplative, mais remuante et bouillonnante, qui semble avoir pris pour devise le *Motus est vita* de saint Thomas d'Aquin : *La vie, c'est le mouvement.*

GEORGES ROZET

LA
JEUNESSE UNIVERSITAIRE
EN ALLEMAGNE

Jamais on n'a tant écrit sur l'Allemagne qu'en France depuis quelques années. La « Crise allemande », l' « Enigme allemande », les intentions secrètes et les rêves avoués de l'Allemagne, la force du géant germanique, ses humeurs, ses ambitions, tout cela est par nous minutieusement noté. A tel point que, parmi les Allemands mêmes, peu connaissent avec tant de précision les moindres détails de leur histoire la plus récente et les questions les plus délicates de leur politique. Si nous affrontons un jour l'ennemi, ce ne sera certes pas sans l'avoir étudié. Un des derniers problèmes qui aient attiré l'attention française est celui de la jeunesse allemande [1]. Que pense-t-elle? que veut-elle? Questions complexes et délicates. Nous-mêmes, pourrions-nous aisément dépeindre la jeunesse de France? Sommes-nous sûrs que la jeunesse de nos Écoles en soit un résumé fidèle? N'y-a-t-il pas, dans cette jeunesse même, des types bien divers? L'expérience que pourrait en avoir tel maître du lycée ou de l'université de Bordeaux serait-elle valable, pour le lycée ou l'université de Nancy? Serons-nous assurés d'avoir bien pénétré l'esprit de l'étudiant en droit, ou

1. Cf. la brochure de M. André François-Poncet, *Ce que pense la jeunesse allemande*, Paris, Oudin, 1913.

de l'interne en médecine, quand nous aurons analysé l'état d'âme d'un historien ou d'un philosophe de l'École normale.

De même n'y a-t-il point en Allemagne d'autre jeunesse que celle qui nous est habituellement présentée, devons-nous continuer à vivre sur les histoires de pots de bière vidés à profondes lampées et de grands coups de rapières? nous suffira-t-il toujours d'évoquer les pittoresques tableaux de retraites aux flambeaux, de fêtes patriotiques, et les souvenirs charmants de « Vieil Heidelberg » pour avoir une idée exacte des corporations? Ces corporations sont-elles restées immuables? représentent-elles exactement la jeunesse allemande? Les étudiants libres, les « sauvages » et leurs associations « freie Studentenschaften » occupent-ils dans la vie universitaire une place aussi restreinte qu'on le croit?

« La jeunesse allemande, a-t-on dit récemment, n'est ni alerte, ni vivace, ni impatiente d'agir, ni étroitement mêlée aux préoccupations contemporaines. Elle lit peu, elle observe peu, elle n'est pas inquiète, elle ne cherche pas, elle ne prévoit pas, elle ignore... Elle tourne le dos au dehors. Elle regarde vers l'intérieur... [1] » cela est vrai généralement, et cela était bon à dire, au moment où nous avions besoin de chasser de nos cerveaux toutes les illusions dangereuses, qui auraient pu faire obstacle à l'œuvre de défense nécessaire. Aujourd'hui cette œuvre est accomplie, et nous pouvons rechercher en toute franchise dans cette jeunesse, les germes de l'Allemagne future.

Il conviendrait d'abord de distinguer entre le nord et le sud de l'Allemagne, entre Berlin et Münich. Sans doute, la Prusse victorieuse a souvent exporté chez ses vassales son caporalisme et ses méthodes de gouvernement. Elle leur a imposé ses canons et ses uniformes, elle a pris la direction politique, diplomatique et économique de l'entreprise impériale. L'officier prussien, le fonctionnaire prussien, le maître d'école prussien ont servi de modèle à toute l'Allemagne. La Prusse exerce-t-elle la même influence décisive dans le domaine universitaire? Nous ne le croyons pas. Nous ne nierons certes pas le rôle énorme que joue l'université de Berlin dans la vie universitaire de l'Alle-

1. A. Fr.-Poncet, *op. cit.*, p. 38.

magne. On y travaille plus que partout ailleurs. L'étudiant étranger ou celui de l'Allemagne du sud y sont subitement gagnés par la fièvre de labeur intense qui y règne. Cette influence ne peut être que salutaire. Le lourd Bavarois et le Rhénan léger viennent acquérir à Berlin des habitudes de travail régulier, rapide et méthodique : ils y voient fonctionner des bibliothèques modèles, des séminaires scientifiquement organisés; ils y sont en contact avec les étudiants du monde entier. Y acquièrent-ils nécessairement une tournure d'esprit prussienne? Bien peu y vivent assez longtemps pour se laisser entamer. Il serait injuste de ne pas tenir compte des différences de tempérament et de caractère, si tranchées entre le Prussien, le Wurtembergeois, le Saxon et surtout le Bavarois. Ces derniers ont conservé plus de liberté d'allures, le sens démocratique, le goût de la vie aisée, bon enfant, sans contrainte, et si le particularisme politique tend à disparaître en Allemagne, il n'en est pas encore de même du particularisme intellectuel.

L'étudiant allemand est, d'ailleurs, resté fidèle aux vieilles traditions chez nous complètement disparues du « Wanderstudent » moyenageux. Le Français étudie généralement dans sa province d'origine, à Dijon, s'il est bourguignon, à Toulouse, s'il est gascon. Émigre-t-il, c'est vers Paris, où l'attirent les grandes écoles et un long passé de centralisation. La vie de l'étudiant allemand est une perpétuelle migration. S'il possède dans la région où il est né une université suffisamment importante, il y fera peut-être la plus grande partie de ses études : un Saxon ne quittera pas volontiers Leipzig; il ne saurait, toutefois, se dispenser d'un semestre d'études à Münich, ni, avant tout, d'un semestre à Berlin. L'étudiant en philosophie, en chimie, en orientalisme devra souvent aller vers des maîtres, pour qui la capitale prussienne n'a pas l'attrait que Paris peut avoir pour les nôtres. Plus d'un n'a jamais voulu quitter Göttingen ou Iéna, et le récent départ de Berlin de l'illustre professeur d'histoire de l'art, Wölfflin, prouve une fois de plus que le titre de conseiller secret du roi de Prusse ne compense pas toujours, pour un savant allemand, le charme qu'il peut trouver aux forêts de Thuringe ou aux rives de l'Isar. Les petites universités possèdent par-

fois des maîtres illustres, qui y sont entourés d'un auditoire nombreux, et ce n'est pas un des moindres bienfaits d'une population dense que d'assurer à tous les centres de culture épars dans l'Allemagne entière une activité suffisante. Il semblerait donc que les voyages fréquents dussent élargir l'horizon de l'étudiant allemand. Étudier un semestre à Münich ne consiste pas seulement pour lui à suivre les cours de plusieurs professeurs. C'est, surtout, prendre contact avec une vie nouvelle, avec une civilisation, qui, s'il vient des bords de la mer du Nord ou de la Baltique, lui est plus étrangère que ne pourraient lui être les civilisations anglaise ou russe. Nos étudiants parisiens connaissent-ils tous la civilisation provençale, ou les richesses naturelles du centre de la France? Peu d'étudiants allemands ignorent l'Allemagne. Combien en avons-nous connus qui partaient, à Pâques, de Berlin et, souvent, le sac au dos, gagnaient à pied, par petites étapes, leur nouvelle université. Par là, s'opère, entre les universités, entre les différentes « Nations » d'étudiants, une fusion constante. Il est bien évident que les plus grandes, les plus puissamment organisées, constituent les centres d'attraction les plus forts. La Prusse donnera sans doute à la jeunesse universitaire de Bavière ou de Bade, son esprit de discipline, son chauvinisme souvent agressif; elle leur communiquera peut-être ses appétits de conquête, ses habitudes de lutte à l'américaine; mais dans quelque mesure, cette action ne sera-t-elle pas compensée par l'influence qu'exerceront sur les étudiants prussiens les universités du sud? c'est là une question à laquelle il est presque impossible de donner une réponse exacte. Il semblerait pourtant que, dans l'ensemble, l'étudiant allemand dût acquérir, par ses séjours dans des universités et des régions aussi diverses, une largeur d'idées que beaucoup de ses camarades étrangers pourraient lui envier. A quoi bon émigrer d'une ville à l'autre, si c'est pour revenir s'enfermer dans la même prison corporative?

Tout ce que l'on a écrit, dernièrement encore[1], sur les corporations allemandes et le rôle qu'elles jouent dans la vie universitaire actuelle est juste, mais ne le sera sans doute plus demain : nous distinguons au sein des corporations mêmes, des

1. Cf. A. Fr.-Poncet, *op. cit.*, ch. III.

signes précurseurs de leur transformation, sinon de leur disparition complète. Elles ont jailli du grand mouvement d'indépendance dont l'Allemagne fête bruyamment le centenaire. Survivances des temps héroïques, elles prétendent en conserver l'héritage de gloire et d'idéalisme. Mais l'esprit qui les animait s'est, depuis longtemps, envolé. La forme seule a subsisté; brillante, elle s'impose encore à la foule; mais déjà, dans les cortèges de fête, les rangs s'éclaircissent et les écussons se ternissent. Les grands mots de liberté, patrie, amour, jeunesse, enthousiasme, qui volèrent sur les lèvres des héros de 1813, sonnent creux dans la bouche des hommes de 1913. Plus encore que la religion des couleurs, plus encore que les grands souvenirs et la défense de la patrie, c'est bien le souci de la carrière qui pousse beaucoup de jeunes Allemands vers les « Corps » et les « Burschenschaft ». Le gouvernement, sûr de leur loyalisme et de leur docilité, y recrute encore, de préférence, ses fonctionnaires administratifs. « Directeurs de cercles », receveurs de finances, préfets de police, bourgmestres, tous ceux à qui le pouvoir central délègue une part de son énorme puissance sont, presque tous, les « frères » de ces jeunes « Borusses » ou de ces « Marcomans »; ils les attendent sur le seuil de la carrière, pour les y pousser. Et cela fait à la fois la force et la faiblesse de la corporation. Mais ce que l'utilitarisme, inconscient ou avoué, de ses enfants lui a déjà fait perdre, n'est rien encore auprès de ce que détruit en elle l'évolution générale, si rapide, qui pousse l'Allemagne entière vers un réalisme tout américain. Chaque jour qui passe annonce la fin de cette superbe mascarade. Non seulement le duel — école de bravoure, d'esprit chevaleresque, sport de guerriers, passe-temps de bretteurs — commence à être fortement attaqué, — ne serait-ce que par les puissantes corporations catholiques; — mais la beuverie, le « *Saff* », les ripailles héroïques, l'absorption de multiples « mesures » de bière, rituellement englouties au son des chansons bachiques, tout cela tend à disparaître. Il n'est pas jusqu'au type physique de l'étudiant à couleurs qui ne se soit modifié depuis une vingtaine d'années. Vous rencontrez, dans les rues de Leipzig ou de Berlin, infiniment moins de ces muids rutilants et balafrés qui, jadis, s'imposaient à l'admiration des masses. Le

physique de l'étudiant allemand s'est aminci. La pratique exclusive de la rapière, qui ne développe qu'un nombre limité de muscles, est de plus en plus sacrifiée à celle des sports anglais, qui, par Kiel et Hambourg, s'infiltrent dans le reste de l'Allemagne, et nous voyons aujourd'hui les « Burschenschaft » se préparer à affronter les grandes épreuves internationales de Stockholm. Qui sait si l'anglicisation partielle de cette « jeunesse dorée », — qui se traduit déjà par une transformation notable du type physique dans la haute bourgeoisie — ne la conduira pas, dans un avenir encore lointain, à renoncer à son patriotisme étroit et agressif?

L'évolution, que nous constations dans la corporation, nous la constaterons dans toute la jeunesse universitaire. L'Allemagne romantique a vécu. Les petites universités, Heidelberg, Göttingen, Iéna, lieux d'élection pour les duels, les histoires d'amour, les courses en forêt, pour la rêverie ou la parade, ont bien dépouillé leur parure légendaire. On y travaille, comme on travaille autour d'elles. Les coteaux du Neckar et les monts de Souabe se sont couverts de cheminées d'usines. Le règne de l'étudiant est passé. Le beau temps! Le « Herr studiosius » était le roi; le « philistin » son humble sujet, et la « filia hospitalis », sa servante. Point de farces pendables qui ne parussent spirituelles; point de famille d'honnêtes bourgeois qui ne tînt à honneur d'héberger l'étudiant, de jeune Gretchen, qui, à son bras, ne rougît de fierté. Vie facile, « turnes » bon marché, bière, saucisse et le reste à l'avenant. Le commerçant, pitoyable, se laissait encore « pomper ». De tout cela ne reste guère que le souvenir. Partout, la lutte, partout la concurrence dans ce pays surpeuplé; c'est, plus que chez nous encore, la course au parchemin, la bataille sans merci pour les grades et les places.

Le doctorat, distribué comme une prime, est, de plus en plus, un mythe. Et les études coûtent cher : peu ou point de bourses, point de ces grandes écoles, qui, chez nous, mènent le moins fortuné aux emplois les plus hauts, mais un système d'enseignement, fructueux pour l'université et ses maîtres, très onéreux pour l'étudiant. Les bottes de cuir verni, les culottes de peau, la rapière, les écharpes et la casquette sont un luxe inutile dont la plupart des pères allemands, devenus

pratiques, se dispensent maintenant. Les « Corps » et les « Burschenschaft » passent, dans les grands centres, presque complètement inaperçus et la masse se compose des « sauvages », jadis si méprisés. La vie qu'ils mènent est bien médiocre. « Fleischnot » ! La viande est chère là-bas, et la portion congrue ! le marc paie à peine ce que nous donne le franc. Le plus grand nombre vit avec 100 marcs par mois, déjeûne à midi, pour un marc, dans quelque brasserie, et le soir, dans la « turne », soupe de saucisses arrosée de thé. Combien donnent des leçons à 75 pfennigs pour acheter des livres ou aller au théâtre ! Que de misère même sous le veston correct ! Vie chétive, sans confort, mais aussi vie sans contrôle ni tutelle, loin des parents, — vie libre, qui, en d'autres pays pourrait avoir ses dangers, mais qui peut développer l'initiative, tremper les caractères, élargir le champ des idées.

Cette liberté sans bornes, l'étudiant la retrouve à l'université même. Rien, ni personne ne vient peser sur le choix qu'il fait sur la liste énorme de cours et exercices qu'une grande université présente à sa curiosité. Sans doute, le « Brotstudium », la préparation à l'examen final, le soin qu'il doit avoir de travailler pour un maître, la besogne que celui-ci lui impose à son profit, quand il fait partie d'un séminaire — fourmilière où chacun fait obscurément sa tâche, contribue modestement à la science par l'étude d'infimes détails philologiques ou juridiques, — tout cela lui prend le plus clair de son temps ; il n'a guère de loisirs pour cultiver son moi, et bien souvent, il n'en souffre même pas. Mais il n'a pas, non plus, à franchir ces multiples barrières, examens d'entrée, licences, certificats, diplômes, agrégations, qui brisent parfois l'élan de l'étudiant français. Celui-ci serait, peut-être, par amour du jeu intellectuel et de la liberté, volontiers dilettante. Il n'est peut-être pas mauvais que des règles contiennent son impatience. L'Allemand court moins le danger de s'égarer. Il trouve rapidement un centre d'études, autour duquel il ne s'aventure qu'avec prudence. Il reste longtemps lent et timide. Le lycée ne l'a guère formé. Il ne lui a point donné ce vernis que le Français acquiert dans la classe de philosophie. Il reste parfois, jusqu'à vingt-cinq ans, sérieux et appliqué, mais comme engoncé dans une gangue dont il a peine à se délivrer. Son

esprit, naturellement discipliné, le porte peu vers le paradoxe, il ne goûte guère ce que le Français appelle le « canular », et qui n'est au fond, que la forme plaisante de l'esprit critique. Celui-ci ne jaillit guère pour la première fois qu'à l'université, au contact de l'enseignement philosophique. Cet enseignement, qu'on a soigneusement banni du lycée — est-ce prudence gouvernementale, ou scrupule pédagogique, crainte de fatiguer des esprits tardivement formés, ou bien plutôt peur d'accoutumer de futurs soldats et sujets au « Raisonnieren »? — cet enseignement n'est pas, à l'Université, devenu si rare qu'on l'a dit. L'étudiant se jette avec ardeur sur le fruit défendu. Il n'est guère de philologue, de juriste, souvent même d'étudiant en médecine, qui, dès son premier semestre, ne s'accorde pas le luxe d'écouter un cours de psychologie, de métaphysique ou de morale, chez le philosophe en renom. Il est un autre domaine que l'étudiant allemand explore plus volontiers — parce que plus aisément — que l'étudiant francais, c'est celui de l'histoire de l'art, dont l'enseignement n'est, chez nous, organisé que dans les plus grandes universités. Il faut avoir suivi les cours de Wölfflin ou de von der Pforten, écoutés par des centaines d'auditeurs de toutes spécialités, pour comprendre l'attrait que peut exercer sur la foule des étudiants un cours sur Rembrandt ou sur la vie de Mozart.

On ne saurait non plus soutenir que l'université allemande soit fermée à la vie. Tout l'air que respire l'Allemagne, l'université le laisse entrer chez elle. — Quel air respire l'Allemagne? C'est là une autre question. — N'aurions-nous pas avantage, en France, à importer dans nos Universités l'institution des « akademische Lesehallen », telle qu'elle prospère dans beaucoup d'universités allemandes? Elle n'existe encore chez nous qu'à l'état de cercles fondés par l'initiative individuelle, — comme par exemple le cercle de l'École normale. Moyennant une cotisation infime, l'étudiant peut y lire, en sortant du cours, tous les journaux et toutes les revues allemandes, un grand nombre de journaux et de revues étrangères. Il y trouve des invitations, des bons de réduction pour la plupart des théâtres et expositions d'art. Ce qu'a tenté, chez nous, l'Association générale des étudiants, l'université allemande l'a réalisé elle-même, et pour tous. Le « sauvage » par-

ticipe ainsi à tous les avantages de la vie collective. Au reste l'isolement n'est jamais complet. L'instinct grégaire de la race entraîne les étudiants allemands dans une foule d'associations musicales, littéraires, économiques, juridiques ou sportives[1]. De ce besoin de groupement, est sorti, voici quelques années, sous l'inspiration de professeurs libéraux, le mouvement des « freie Studentenschaften ». C'est en effet plutôt un mouvement qu'une association rigoureusement organisée. Beaucoup partagent ses idées sans, pour cela, s'incorporer. Le nombre de ses membres est variable, infime, si on le compare à celui des corporations; mais son influence est déjà considérable. Elle s'exerce par des conférences, par des brochures. La liberté que revendiquent, pour la jeunesse allemande, les « freie Studentenschaften », est plutôt d'ordre idéal : c'est d'abord une protestation contre l'anachronisme vivant que constituent, au sein de l'Allemagne scientifique et industrielle, les associations à couleurs; c'est aussi une protestation contre l'étroitesse d'horizon où l'étudiant se complaît trop souvent, une tentative pour le tirer du petit coin de spécialité, où il mène sa vie obscure.

Est-ce à dire que la « freie Studentenschaft » ait de la liberté, l'idée que nous, Français et Latins, nous en faisons; qu'elle apporte aux choses du présent la même curiosité ardente que nos jeunes étudiants, qu'elle s'inquiète autant qu'eux des moindres soubresauts de la politique journalière, de l'apparition du dernier roman ou de la dernière pièce à succès? L'opinion littéraire n'existe guère en Allemagne. « Nous n'avons pas le temps », nous ont dit bien des jeunes Allemands. Nous naissons à peine à la civilisation. La vôtre est millénaire, la nôtre à peine bicentenaire. Vous avez assez d'argent pour jouir de la beauté des choses; vos vieilles demeures provinciales renferment toutes les richesses du passé : le temps ne vous manque point non plus pour goûter en gourmets ces trésors délicats; votre cuisine convient à

1. Notons par exemple à Münich l'institution des gymnases municipaux. Les étudiants peuvent, pour 2 marks par semestre, y suivre plusieurs fois par semaine les cours de professeurs de la ville, et y trouvent des terrains de jeux. Mêmes facilités leur sont accordées au célèbre établissement de natation, l'Ungererbad.

des palais accoutumés depuis des siècles à la douceur de vivre. Il nous faut encore les mets vigoureux qui donnent du sang. Avant de nous soucier de bagatelles littéraires, nous avons à gagner de l'argent. Nous sommes les Américains d'Europe. Quand nous serons riches, nous songerons à nous affiner; nous essaierons d'acquérir — à votre contact — le goût et l'art de bien dire; nous n'avons pas encore eu d'Anatole France; en eussions-nous un, nous le laisserions chanter solitaire. Mais patience, tout cela change déjà, et vite... Si nous sommes, du reste, si indifférents à ce qui s'écrit et se pense chez nous, n'est-ce point un peu parce que nous nous soucions trop de ce que pensent les autres peuples? Notre culture a toujours été plus cosmopolite que nationale; beaucoup de nos plus grands artistes ont été des déserteurs ou des transfuges. Leurs richesses, ils les ont souvent rapportées de l'étranger. Parcourez aujourd'hui le répertoire d'un théâtre comme le Schauspielhaus, de Münich surtout fréquenté par des étudiants, bien peu d'auteurs allemands y sont représentés. Nos maîtres ce sont Ibsen, Tolstoï, Dostojewsky, Strinberg ou Shaw. Vous nous reprochez de nous désintéresser de la politique allemande; rien n'est plus juste. Nous sommes les têtes les moins politiciennes qui soient au monde. Nous sommes encore trop jeunes. Nous portons encore les marques du joug patriarcal. Nous n'avons pas encore oublié le temps où Henri Heine entendait gronder sur l'Allemagne assoupie le ronflement de ses trente-six monarques, et encore moins le temps où Bismark faisait claquer aux oreilles des catholiques et des socialistes le fouaillement de son fouet de chasseur. Notre éducation politique est à faire. Mais elle se fait. Constatez le nombre croissant de conférences, de débats contradictoires organisés par les cercles d'étudiants. Il est peu de problèmes religieux, politiques et sociaux qu'ils n'abordent en toute franchise. Le gouvernement ne nous encourage certes pas. Mais comment pourrait-il nous contrôler? Les problèmes que nous traitons dépassent le niveau des questions politiques habituelles. Ce sont — trop souvent encore, avouons-le — des théories purement philosophiques ou économiques. Cela fut jadis le grand tort de l'Allemand de ne pas savoir s'affranchir des abstractions. Mais l'esprit réaliste et pratique qui inspire

toute notre vie industrielle et économique contribuera certainement à notre éducation politique. Qui sait, d'ailleurs, si des maladresses comme celles du Kronprinz, offensant gratuitement l'écrivain le plus célèbre de l'Allemagne, ne finiront point par réveiller en notre jeunesse le sentiment de son indépendance?

Telles sont les idées d'une grande partie de la jeunesse allemande, de celle qui prépare paisiblement son examen d'Etat, son doctorat de médecin ou d'ingénieur, et qui, plus tard, donnera ses chefs à l'Allemagne du travail. A côté et au-dessus d'elle, se distinguent encore deux autres jeunesses. Elles vivent en Allemagne, mais paraissent parfois participer à peine à sa vie. L'une est la grande foule des artistes, l'autre est un groupe de jeunes intellectuels aristocrates — extrêmement fermé et hautain, — mais dont l'influence sur la jeunesse semble devenir considérable.

L'Allemagne travaille et s'enrichit. Peuple d'industrie et de négoce, elle veut devenir une nation d'artistes. Ambition presque touchante, et pas si ridicule, quand on mesure le chemin déjà parcouru et les efforts dépensés sans mesure. La jeunesse allemande d'aujourd'hui parle de l'Allemagne d'il y a trente ans comme d'une aïeule démodée, et de l'époque où vivaient ses pères, comme d'une période de grossière barbarie. Ce que les dieux lui ont refusé, elle le veut conquérir par la force de sa volonté : des villes entières vivent de musique, de peinture, de sculpture. Les conservatoires, les écoles des Beaux-Arts, les écoles industrielles regorgent : il en sort, chaque année d'innombrables virtuoses, kapellmeisters, peintres, architectes et sculpteurs. Les « Philistins » appellent cette jeunesse, la « Bohême ». Son idéal, c'est la libre vie de Paris ou d'Italie, celle que mena quelque temps Gœthe, son grand ancêtre. En Allemagne sa vie ressemble assez à celle de nos rapins montmartrois, mais la fantaisie truculente y est souvent remplacée par la ratiocination esthétique. Ce sont, dans les petits ateliers de Schwabing[1], autour de la théière sans cesse remplie, d'interminables palabres artistiques, ou bien, dans les cafés d'artistes, très avant dans la nuit, des cause-

1. Faubourg de Munich.

ries sans fin où se heurtent théories et utopies. Cette jeunesse a un peu le mépris de l'étudiant de corporation et de l'étudiant libre. La raideur mécanique de l'un et le labeur monotone de l'autre lui seraient également pesants; le culte de l'argent et celui de la force — les deux grands dieux allemands — lui répugnent. Impuissante, elle leur manifeste son mépris par le paradoxe de sa vie. Elle n'est pourtant pas sans influence sur la jeunesse universitaire. Münich est la ville où toutes deux se coudoient. L'étudiant y prend, parfois, des allures et un esprit plus libres, au contact de la « Bohême ».

L'autre jeunesse est, parmi la masse, une élite ignorée. Elle se groupe autour d'un poète, chez nous encore inconnu, Stephan George. Il exerce sur elle l'ascendant presque religieux d'un maître sur ses disciples. Il n'est pas chef d'école, il n'impose pas de programme. Il réunit, à Münich, autour de lui, tous ceux qui veulent travailler à la grandeur de l'Allemagne intellectuelle. Successeur des grands romantiques, il veut réconcilier, dans cette lutte pour la beauté, les arts et les sciences, aujourd'hui ennemis. Entendez-le. Ses paroles ne résonnent-elles pas comme une mélodie étrange, destinée à n'être pas entendue? « Nous voulons, loin du murmure grossier de la rue, travailler à la victoire du goût et de la beauté. Un rayon de la Hellade est tombé sur notre jeunesse. Elle commence à ne plus regarder, dans la vie, ses bassesses, mais sa splendeur. Ses regards ne se portent plus, au physique et au moral, que sur les belles proportions. Elle sait éviter la raideur du reitre aussi bien que l'attitude courbée du portefaix. Belle, elle s'avance tête haute dans la vie. Elle veut la grandeur de son pays, mais non point la tyrannie d'une seule race. Telle est la grande révolution au début de ce siècle nouveau[1]. » Paroles hautaines qui, dans leur brièveté, promettent une Allemagne nouvelle. Mais cette jeunesse, dont parle George, n'est presque plus allemande. Elle vit uniquement pour l'art, et renonce volontiers à l'action : elle ignore le peuple, elle attend, presque dédaigneuse, qu'il se hausse jusqu'à elle. Elle rêve et médite dans sa tour d'ivoire. Ainsi, elle est impuissante, mais son influence est grande dans les

1. Préface de *die Blaetter für die Kunst.* (Ausw. a. d. J. 1892-98, p. 27).

milieux intellectuels. Beaucoup parmi les jeunes maîtres de la jeunesse universitaire, se réclament de George. C'est une autre Allemagne qui se prépare, plus libre et plus humaine : elle eût été aimée de Gœthe, mais remplacera-t-elle jamais l'Allemagne d'aujourd'hui?

*
* *

Quand nous allons à la jeunesse d'un pays étranger, nous voulons surtout, poussés par une curiosité toute naturelle, connaître ce qu'elle sait et ce qu'elle pense de la France. Il ne semble pas que l'enseignement du français que reçoivent les lycéens allemands puisse suffire à leur donner de nous, de notre histoire, de notre civilisation, une idée exacte et favorable. Encore ne conviendrait-il pas, là aussi, de généraliser trop hâtivement. Bien des lycéens allemands ne connaissent de notre littérature que *Mon oncle Benjamin*, *le Verre d'eau* et quelques fables de La Fontaine. Mais, tous sont-ils réduits à une portion aussi congrue? Leurs maîtres doivent encore lutter contre des difficultés matérielles presque insurmontables. Obligés d'enseigner à la fois le français, l'allemand, l'anglais et, en Bavière, où la situation est lamentable, l'histoire, la géographie, parfois même la gymnastique, il leur est impossible de bien connaître la France. Des tendances plus modernes se font pourtant jour : les futurs maîtres étudient plus longtemps qu'autrefois chez nous. Les livres mis entre les mains des élèves — nous avons noté des extraits de Daudet, des poètes du XIXe siècle, l'histoire de France de Lavisse — révèlent un certain progrès. Il s'en faut pourtant de beaucoup que le jeune Allemand possède une culture française équivalente à la culture allemande que peuvent acquérir nos lycéens. L'université répare-t-elle les fautes du lycée? Elle semble vouloir l'entreprendre. La plupart des professeurs de littérature française ont été jusqu'en ces dernières années, des romanistes, philologues parfois éminents; la littérature du XIIIe siècle, la langue provençale du moyen âge n'avaient pas de secret pour eux, mais ils ignoraient tout de la culture et de la littérature françaises modernes.

Cela commence à changer. Les jeunes « privat docents »

réagissent contre cette tendance. Toutes les universités allemandes possèdent des lecteurs français. Une situation suffisante — supérieure en tous cas à celle que nous assurons aux lecteurs allemands de nos universités — les fixe un certain temps à la même université, et ceci pour son plus grand bien. Ces jeunes gens enseignent le français, mais surtout la France; la France est représentée à l'Institut d'Histoire Universelle de l'illustre historien Lamprecht par un jeune agrégé français et le professeur d'histoire de la littérature française à l'Université de Berlin est un normalien.

Mais c'est peut-être en l'instinct migrateur de l'étudiant allemand, qu'il faut espérer le plus pour lui révéler la France. Chaque année, à Pâques ou aux grandes vacances, il part vers le pays de ses rêves; la France, pays des plantureux repas, du vin bon marché, pays des cours de vacances habilement combinés aux excursions de montagnes, pays de la gaie science et de la vie abondante, exerce sur la jeunesse allemande une attraction puissante. Il vient pour quinze jours, parcourir Paris, ou bien, sac au dos, le Dauphiné ou l'Auvergne. La France l'accueille avec courtoisie et, libérale, lui ouvre ses trésors. Au souvenir des musées de son pays où il faut payer et de ses palais où il faut se chausser de feutre à l'entrée[1], il s'étonne de trouver partout portes grandes ouvertes, il voit la France au travail, forte, laborieuse, et quand il la compare au pays fébrile et agressif que lui dépeignent ses journaux, il ne la reconnaît pas.

La jeunesse allemande revient-elle au pays pacifiste et convertie? Ce serait trop lui demander. Il nous serait à peu près impossible de découvrir, sinon dans les milieux d'étudiants corporatifs, la moindre trace d'animosité à l'égard de la France, mais il nous serait également impossible de découvrir chez elle, rien qui ressemblât à une promesse ou à un regret : elle ne reniera pas Bismark; ce qu'il a pris par la force, elle entend le garder; il n'en est guère qui comprennent nos tristesses et nos souvenirs; pour tous la politique est une question de force et non de sentiment. Plus nous serons forts et plus ils nous estimeront. Lisez le suggestif article de Harden

1. Signalons cette ridicule prescription, notamment à Strasbourg pour visiter le « Palais de l'Empereur », à Vienne au Hofburg.

dans la *Zukunft* du 16 août dernier. Vous y entendrez la voix de la jeunesse la plus éclairée :

« Assez de criailleries chauvines, assez de coups d'épingles, assez de gaffes et de grossièretés, soyons forts, mais soyons courtois puisque nous ne voulons pas d'une guerre avec la France; avouons enfin nos maladresses : admirons franchement cette France nouvelle, cette République dont le drapeau flotte sur des empires, désavouons ceux, qui parmi nous songeraient à voler aucune des vieilles provinces, dont est faite cette France. Garantissons-lui toutes ses colonies (moyennant l'abandon de ses droits à la Syrie) (*sic*), entendons-nous enfin, partout où il faut nous entendre; que la force allemande se marie à la flamme de France. Accordons à l'Alsace son autonomie, délivrons-la du fonctionnaire prussien...; mais que la France n'en parle plus jamais [1] »... C'est là ce que pensent les meilleurs d'entre eux. Aussi la loi de trois ans, voulue, réclamée par la jeunesse française a été pour beaucoup de jeunes allemands une révélation. Il serait certes paradoxal de prétendre que l'Allemage a été jusqu'à ces derniers temps le pays de l'antimilitarisme bourgeois, mais cela ne serait point cependant tout à fait faux, la bourgeoisie universitaire y ayant souvent été d'autant plus militariste qu'elle sentait moins lourdement peser sur ses épaules, le poids de la paix armée. Cela avait été une des habiletés politiques du gouvernement que d'en décharger la plus grande partie de la jeunesse bourgeoise et cultivée. On enrôlait le bouvier des montagnes, ou l'ouvrier des villes, mais on ajournait volontiers l'étudiant. Combien se laissaient, au moment de partir, découvrir à point nommé la myopie libératrice... Tout cela va changer : un grand nombre d'ajournés ont été rappelés et les dispenses seront moins faciles. Et si tous partent pour l'armée, pour le pas de parade, pour le « drill », c'est sans l'enthousiasme que nos étudiants viennent de manifester. La loi de trois ans, sans aucune exemption, plus lourde peut-être à l'étudiant qu'au paysan; le service à la caserne, sans aucun des privilèges dont jouit le volontaire d'un an, apparaît aux étudiants allemands comme un sacrifice dont ils seraient inca-

1. *Zukunft*, 16 août 1913, p. 214.

pables. Sont-ce bien là les « Græculi » dont on leur a parlé, est-ce bien la France que l'on disait si faible, minée par l'antimilitarisme? A des jeunes gens qui, si intellectuels soient-ils, honorent la Force plus encore que l'Idée, rien n'était plus capable d'inspirer le respect.

La France de la pensée et des arts n'a rien perdu de son glorieux prestige auprès de la jeunesse intellectuelle allemande; bien peu nombreux, ou de mauvaise foi, sont ceux qui songent à le nier. Nos grands écrivains modernes y sont traduits et répandus à l'égal des plus grands écrivains allemands. Balzac, Zola et plus récemment Maupassant, Stendhal, France, Loti sont presque populaires parmi les étudiants. Si nous parcourons les articles publiés par « l'Écho littéraire » — qui n'est certes pas une revue d'avant-garde, ni une revue de jeunes, mais la revue la plus communément répandue dans les milieux universitaires, — nous y trouvons dans les numéros des douze derniers mois des articles sur Verlaine, Molière et Hoffmansthal, R. Rolland, Sacha Guitry, Ch. Louis-Philippe, Paul Claudel — en qui l'Allemagne voit peut-être notre plus grand poète et dont les œuvres sont déjà traduites — sur les origines de Madame Bovary, Rabelais, Baudelaire, M. Donnay, le nouveau lyrisme français, M. Bergson. C'est une vérité devenue presque banale, que de constater depuis vingt ans, sous l'influence française, une évolution du goût littéraire en Allemagne et une transformation de la prose et de la langue allemandes, qui au contact de la nôtre, se sont déjà clarifiées et affinées. C'est en France que beaucoup de jeunes artistes prennent le goût de l'harmonie, des belles formes et du rythme, c'est auprès des disciples de C. Franck, que de jeunes compositeurs allemands viennent à Paris, se libérer du wagnérisme qui les étouffe en Allemagne, c'est à l'école de Rodin que se forment tant de jeunes sculpteurs allemands; c'est à l'école de nos impressionnistes, à celle de Manet, de Cézanne et de Gauguin — plus appréciés, peut-être, là-bas que chez nous, — que beaucoup de jeunes peintres prennent conscience de leurs forces. N'oublions pas de quelle autorité jouissent dans les universités allemandes — après Taine, Renan et Gaston Paris, — MM. Bédier et Lanson. Mentionnons l'impression d'étonnement et d'admiration — parfois bien amusante — dans

laquelle nos cours de littérature allemande et l'organisation de notre enseignement germanique plongent les nombreux Allemands venus à Paris pour étudier — car l'université française commence à exercer sur tous une attraction puissante. Signalons enfin l'influence que commence à exercer là-bas sur la jeunesse pensante, la philosophie de Bergson. Son œuvre sert déjà de thème aux thèses doctorales, elle est commentée dans les séminaires[1], traduite sous le contrôle de maîtres tels que Simmel; il est partout salué comme le messie philosophique.

Qu'est-ce que cela prouve, nous répondra-t-on peut-être? Cela empêchera-t-il l'Allemagne de s'armer, de peser sur la conscience européenne du poids de ses bataillons? Que savent de Bergson les amis du Kronprinz? A cette Allemagne de la force nous venons de montrer que la force ne nous fait pas peur. Il était juste, il était bon d'essayer de rechercher, dans la jeunesse universitaire d'Allemagne les germes d'une transformation sans doute encore lointaine. Cette jeunesse inconnue s'ignore elle-même; inconsciente de sa force, elle remet son sort entre les mains de l'autre, celle de la balafre et de la rapière. Puisse-t-elle ne pas le regretter. A l'une nous présenterons, s'il le faut, le fer bien aiguisé, mais, sans rien abdiquer, nous irons à l'autre et ne refuserons point la main qu'elle pourra nous tendre. Dans le domaine de la pensée nous savons ce que nous avons donné à l'Allemagne, mais n'oublions pas non plus ce que nous en avons reçu. De cette Allemagne qu'ont — parfois trop candidement — aimée Michelet, Quinet et Renan, nous sentons que tout n'est pas mort. Ne tremblons pas au cliquetis des glaives frémissants, mais ne renonçons pas non plus aux espoirs de collaboration intellectuelle qu'ont avec Gœthe, caressés les plus grands de nos deux races.

EDMOND DELAGE

1. Entre autres celui du professeur H. Rickert à Fribourg.

LE PARLEMENT ET LE BUDGET

Les attributions du Parlement dans l'ordre budgétaire se ramènent à deux fonctions essentielles : il doit voter l'impôt; il doit s'assurer que le produit en a été utilement employé.

Si l'on mesure la conscience d'une assemblée à la durée de ses délibérations, on doit reconnaître que nos Chambres apportent un zèle remarquable à voter l'impôt... La discussion des budgets a pris en effet, dans ces dernières années, une ampleur exceptionnelle ; le dernier projet, celui de 1913, n'a pas demandé moins de quatorze mois d'études et de réflexions !

On ne peut en dire autant du soin mis à étudier les lois « de règlement ». Leur vote n'est plus qu'une formalité, et démesurément tardive : depuis 1880, ces lois sont venues en discussion au bout de huit, dix ou même quatorze ans. En 1902, le Parlement a réglé tous les exercices compris entre 1889 et 1896 ; dans la séance du 23 mars 1910, la Chambre a, en quelques minutes, par assis ou levé, et sans la moindre discussion, ratifié en bloc les projets de règlement des exercices 1902, 1903, 1904, 1905 et 1906. Il n'est pas besoin d'être spécialement versé dans les questions de finances publiques, pour noter qu'un tel système est anormal et rompt dangereusement l'équilibre qui doit exister entre les diverses phases de l'évolution des budgets.

Qu'est-ce, en effet, que le projet de budget des dépenses à la discussion duquel s'attarde périodiquement le Parlement? Un état de *prévisions* et rien de plus. Le Gouvernement estime que les besoins à satisfaire au cours de l'exercice à venir peuvent s'évaluer à une somme déterminée, et il en fournit le détail éventuel par chapitre et par article, en se basant, non pas même sur les dépenses antérieures, mais sur les crédits précédemment accordés.

Rien ne dit que les besoins se manifesteront dans la mesure exacte où ils ont été prévus; le contraire est même devenu la règle et l'on constate qu'une centaine de millions de crédits, additionnels à la loi de Finances, doivent être alloués au cours de chaque exercice pour permettre de faire face à des imprévisions qui, par une coïncidence singulière, se manifestent généralement sur les mêmes chapitres du budget. Depuis 1900 le projet le plus exact a été celui de 1907 avec 71 millions et demi de crédits complémentaires; celui où l'écart a été le plus sensible est celui de 1910 avec une insuffisance de 145 millions et demi. Logiquement les écarts de prévisions devraient se manifester dans le sens de l'économie autant que dans celui de l'accroissement des dépenses; c'est là cependant une logique contraire aux coutumes administratives qui veulent qu'un crédit une fois voté soit consommé, vaille que vaille, dans la crainte que le Parlement ne soit tenté l'année suivante de ramener la dotation du chapitre aux chiffres des besoins effectivement constatés. Cette tendance n'empêche pas que l'on relève encore, sur certains chapitres, des excédents : 139 millions pour l'exercice 1910; 126 millions pour 1911.

Le caractère éventuel du budget n'est pas limité, d'autre part, aux seuls chiffres des dépenses. Le Gouvernement demande des crédits pour les affecter à une dépense déterminée; mais une fois le budget voté, il est absolument libre de les appliquer comme il lui convient. Le principe de la *spécialité* lui impose bien l'obligation de ne pas effectuer de virement entre les crédits alloués pour des chapitres distincts; mais comme dans la pratique, les chapitres suspects sont constitués de telle manière que les articles les plus hétéroclites s'y rencontrent, les administrations ont beau jeu pour effectuer, le plus légalement du monde, des virements.

Enfin, en admettant même que les administrations consentent à employer les crédits selon la *forme* légale, le fait que ces crédits sont dépensés n'implique pas nécessairement que le résultat escompté par le Parlement a été atteint.

Ainsi donc le budget, à l'issue des délibérations si longues dont il fait annuellement l'objet, n'a rien d'obligatoire ni de définitif. Même lorsqu'il est voté, il demeure un projet dont la réalisation dépend des circonstances extérieures d'abord et des administrations ensuite. Des difficultés financières croissantes ont pu faire oublier ces vérités évidentes et reporter exclusivement l'attention sur le « budget » ; elles n'empêchent que sa valeur effective dépend de la manière dont il sera mis en œuvre et non pas simplement de l'ingéniosité plus ou moins grande du ministre des Finances à qui revient le mérite de l'avoir équilibré.

L'examen des projets de lois de règlement, qui intervient après l'exécution des projets adoptés par les Chambres, a précisément pour objet de révéler si les demandes du Gouvernement étaient fondées, si les crédits ont bien été appliqués à leur objet et si les résultats correspondant aux dépenses engagées ont été effectivement atteints. C'est par l'étude scrupuleuse et méthodique de ces lois que le Gouvernement de la Restauration obtint dans la gestion des finances publiques une prospérité unique dans l'histoire de la France.

Les Assemblées démocratiques ont aujourd'hui une autre conception budgétaire ; elles préfèrent ignorer les réalités dissimulées derrière les chiffres et mépriser l'enseignement du passé. En agissant ainsi les représentants de la nation méconnaissent leurs devoir car, sachant que « la contribution n'est légitime qu'autant qu'elle est nécessaire », ils l'autorisent sans en connaître la nécessité.

*
* *

Quant aux conséquences financières d'un tel désintéressement, on ne les connaît que trop ; le budget de 1880 a été réglé à 2 milliards 826 millions ; celui de 1888 à 3 milliards ; celui de 1908 à 4 milliards 20 millions, tandis qu'en 1913 nous dépasserons les 5 milliards, soit une augmen-

tation de 1 300 millions dans l'espace de treize ans. Nous avons mis vingt années (1888 à 1908) pour passer du troisième milliard au quatrième et cinq années seulement pour aller du quatrième au cinquième.

L'augmentation annuelle qui n'était que de 30 millions en moyenne en 1907 se monte aujourd'hui à 186 millions. Pour peu que cela continue, — et rien ne fait prévoir un changement, — il est aisé de calculer le chiffre de nos budgets dans quelques années. Le rendement des impôts, malgré les plus-values importantes de ces dernières années, n'ayant pas suivi une marche parallèle, nous nous trouvons, dit M. le sénateur Aimond, dans la situation d'un fils de famille qui dépenserait plus que son revenu, mais qui, au lieu de réduire son train, hypothéquerait l'avenir pour ne pas réduire ses dépenses. On sait où mène cette manière de vivre.

Certes, il serait excessif de prétendre que l'accroissement considérable de nos dépenses s'explique par la seule négligence du Parlement à en surveiller l'application; mais il est certain que l'intervention normale du pouvoir législatif dans le règlement des budgets aurait eu pour effet d'en ralentir sensiblement la progression et d'en accroître considérablement le rendement.

Pour la contribution individuelle, M. Klotz nous enseigne qu'un contribuable payant 100 francs d'impôts en 1870 paie aujourd'hui 261 fr. 50; la différence de 161 fr. 50 est appliquée : à la dette publique pour 44 fr. 64; à l'outillage national pour 26 fr. 99; à la culture intellectuelle pour 16 fr. 21; aux œuvres sociales pour 15 fr. 82; aux services administratifs pour 6 fr. 93. La majoration constatée par rapport aux budgets du Second Empire a été appliquée à raison de 37 p. 100 aux dépenses militaires; 26 p. 100 à l'outillage national; 21 p. 100 aux œuvres sociales et 16 p. 100 aux services administratifs. Il n'est pas douteux qu'il existe une relation de cause à effet entre les résultats insuffisants obtenus dans certaines de ces catégories de dépenses et le désintéressement des Assemblées. M. Massabuau qui fut Rapporteur général des lois de règlement de 1902 à 1906 aboutit à cette conclusion qu'on n'a pas trop dépensé, qu'on n'a même parfois pas assez dépensé, mais qu'on a surtout mal dépensé.

Comment pourrait-il en être autrement? Le Parlement est constitutionnellement seul compétent pour apprécier les actes des *ordonnateurs*, pour prendre ou provoquer les mesures qu'appellent la négligence des uns ou l'incapacité des autres, et la Cour des Comptes lui sert d'auxiliaire dans cette tâche, en ce sens qu'elle lui signale chaque année dans un rapport public « les observations que l'examen des comptabilités soumises à sa juridiction lui a suggérées ». Or il n'est pas d'exemple qu'une discussion ait jamais eu lieu à la Chambre ou au Sénat sur les irrégularités signalées dans ces Rapports. Bien mieux, la presque totalité des membres du Parlement et des ministres eux-mêmes ne prennent pas connaissance de ce document. Quand des administrateurs et des agents d'exécution sont contrôlés de cette manière, on ne doit pas s'étonner de la douce indifférence dont témoignent leurs actes; le Parlement n'est-il pas le premier à leur en donner l'exemple?

La valeur d'un crédit tient à son chiffre d'abord, puis à la manière dont il est utilisé. Les plus optimistes estiment que les travaux d'État reviennent au Trésor à 30 p. 100 de plus que s'ils étaient exécutés pour le compte d'un particulier. Appliquez cette proportion aux chiffres correspondants du budget et vous aurez le coût de la négligence du Parlement en matière de contrôle. S'ils s'étaient inquiétés davantage de la manière souvent défectueuse dont sont employés les crédits, les représentants de la Nation auraient puisé dans leurs observations des idées de réformes, voire de sanctions à l'égard des administrateurs négligents, qui se seraient traduites par d'appréciables économies.

Est-il excessif d'autre part de prétendre que si l'esprit du Parlement s'était appliqué au contrôle, et non pas exclusivement à la dépense, sa politique financière eût été toute différente? Des critiques ont évalué à 250 millions par an le prix de revient de l'initiative parlementaire et des interventions motivées par le seul souci des intérêts locaux ou corporatifs; si le chiffre est exact, c'est dire que dans le budget supporté par la masse anonyme des contribuables, un vingtième demeure étranger à l'intérêt général. M. Caillaux n'a donc pas tort lorsqu'il reproche aux Chambres « de dépenser sans

compter un argent qui ne leur appartient pas » et « de faire des largesses aux frais des contribuables ».

Surenchère dans la discussion des dépenses, désintéressement dans le contrôle ultérieur d'intérêt général sont au fond deux formes solidaires de cet état d'esprit qu'on a si souvent reproché à nos assemblées législatives : la subordination trop fréquente de l'intérêt général aux intérêts particuliers.

*
* *

Les extraordinaires difficultés financières en face desquelles nous nous trouvons actuellement semblent avoir eu une influence salutaire sur les esprits. S'il n'est pas encore admis par tous que « l'on doit consentir le budget et non l'offrir », il s'est du moins manifesté un mouvement unanime en faveur du contrôle de l'utilisation des crédits. Les rapporteurs de la Commission du budget ont exigé du Gouvernement des précisions jusqu'ici inconnues et il s'est trouvé plusieurs députés et sénateurs pour signaler le mal dont nous souffrons et pour y proposer un remède sous la forme d'une organisation nouvelle du Contrôle parlementaire.

Peut-être avant de condamner aussi radicalement le système actuel eût-il été prudent de rechercher les raisons de son non-fonctionnement; on aurait alors constaté que son inefficacité tient moins à ses imperfections qu'à nos coutumes elles-mêmes. M. Clemenceau écrivait, il y a quelques jours précisément au sujet du contrôle, que « les plus belles institutions du monde ne sont qu'un chiffon de papier, s'il ne se trouve pas des hommes, un peuple même, pour les pratiquer ». Rien n'est plus vrai, le contrôle parlementaire du budget existe « sur le papier »; il n'est pas appliqué, pourquoi?

La raison est en partie d'ordre psychologique. Nos assemblées sont dépensières. Un critique l'expliquait, récemment, avec autant d'humour que de justesse. « De quoi se plaindraient les députés contrôlant sévèrement les dépenses publiques? Qu'on a trop dépensé! Mais la pente de leur esprit formée aux leçons de la politique de tous les jours, c'est qu'on ne dépense jamais trop, ni même jamais assez. Car derrière

chaque somme d'argent dépensée, il y a des catégories d'électeurs qui profitent; derrière chaque somme économisée, il ne peut y avoir au contraire que des groupes d'électeurs privés de la manne qu'ils espéraient et qu'on leur avait promise. »

D'ailleurs, se disent la plupart des députés, s'il est besoin de contrôler le bon emploi des deniers publics, la Cour des Comptes n'est-elle pas là, et n'existe-t-il pas dans la plupart des départements ministériels un corps de contrôle technique parfaitement organisé? Le ministre des Finances avec ses contrôleurs des dépenses engagées, sa direction générale de la Comptabilité, n'a-t-il pas au surplus la responsabilité de l'équilibre budgétaire? Si cette organisation ne suffit pas, qu'on nous le dise, nous voterons toutes les mesures qu'on nous proposera pour être assurés que les deniers publics sont utilement employés jusqu'au dernier centime! Tels sont les arguments dont s'entoure généralement la négligence des membres du Parlement en matière de contrôle.

Bien mauvaise défense! Comme j'aime mieux ceux qui reconnaissent leur erreur et qui disent : « Nous manquons à notre devoir c'est vrai, mais pouvons-nous faire autrement? Avons-nous le temps matériel d'assumer cette tâche formidable? et même si nous trouvions le loisir de l'accomplir, en aurions-nous le moyen? » Combien de fois ai-je entendu ces paroles? Combien de collègues ai-je rencontrés, consciencieux et pleins d'ardeur, qui me disaient leur inquiétude de notre « folie dépensière » et leur indignation devant des gaspillages dont ils avaient été les témoins?

Si le rôle du Parlement dans le contrôle de budgets est demeuré incertain, malgré tant de bonnes volontés, c'est qu'il est à cette situation des raisons puissantes contre lesquelles la volonté d'une poignée d'individus ne saurait prévaloir.

La Révolution a cru garantir les droits du contribuable en donnant aux représentants de la nation, avec le droit de voter l'impôt, celui « d'en suivre l'emploi », mais la loi a oublié de leur donner des moyens suffisants d'exercer cette attribution. Le pays pense que l'arbitraire fiscal a disparu parce qu'on a proclamé en France la souveraineté nationale; c'est qu'il ignore qu'à la place de la Bastille symbolique du bon

plaisir des rois s'est élevée peu à peu une autre Bastille qui, celle-là, défie toute révolution : la toute-puissance administrative. Au lieu que des habitudes régulières, établies dès l'origine, aient assuré le fonctionnement normal du régime parlementaire qui est le régime des responsabilités, la négligence des assemblées a permis l'avènement progressif d'un nouveau pouvoir — le pouvoir administratif — qui, petit à petit, a absorbé toutes les initiatives qui relèvent de l'autorité ministérielle.

Cela s'est produit tout naturellement parce que dans la double tâche qui leur incombait de diriger la politique générale du pays et d'en administrer les intérêts, les gouvernants se sont attachés à la première au détriment de la seconde. Si l'on ajoute à cette raison l'instabilité ministérielle, et surtout l'adaptation insuffisante de ministres exclusivement politiques à leur rôle administratif, on comprend que l'administration soit devenue un organe indépendant des variations de la politique et des changements des hommes placés momentanément à sa tête.

Un tel système, au reste, a ses bienfaits : l'expérience d'administrateurs de profession, la compétence de techniciens longuement préparés à leur rôle, l'esprit de suite inhérent à la pérennité des fonctions, sont des avantages considérables qui ont heureusement remédié à la compétence incertaine de ministres fugaces.

Le seul inconvénient de ce développement de l'initiative et de l'autorité administratives est qu'il a donné aux bureaux une indépendance qui s'accorde mal avec les droits supérieurs de contrôle qu'a le pouvoir législatif. Nos fonctionnaires admettent à la rigueur qu'ils sont tenus de rendre des comptes à leur ministre ; mais ils se refusent absolument à faire le Parlement juge de leurs démêlés avec le ministre. L'administration est une chose et le législatif en est une autre, nous dit-on. Le ministre s'arrange comme il l'entend avec ses agents ; et les Chambres, si cela ne leur convient pas, ont un moyen radical de lui manifester leur mécontentement : c'est de lui refuser leur confiance. En dehors de là, point de salut et point d'ingérence du législatif. J'accorde que la séparation des pouvoirs doit limiter toute tentative de contrôle des Chambres, mais je pense

qu'appliquer ainsi le principe de la séparation constitue une erreur particulièrement dangereuse.

Il est accepté généralement qu'un ministre ne peut être rendu responsable de fautes accomplies en dehors de son intervention ; d'ailleurs, les ministres ne sont généralement plus ministres quand sonne pour eux l'heure de rendre des comptes ; ce sont là des raisons décisives pour que moralement et pratiquement le Parlement ne songe pas à évoquer leur responsabilité administrative. Comme on pose d'autre part en principe qu'il ne peut exercer aucune action sur les administrations elles-mêmes, on arrive à cette conclusion qu'il n'est pas armé pour contrôler l'emploi des crédits et que les sanctions qui devraient suivre le mauvais emploi des deniers du contribuable lui échappent complètement. Indépendance absolue et irresponsabilité certaine des personnes chargées de la gestion de la fortune publique, voilà où aboutit le principe de la séparation des pouvoirs tel qu'on l'interprète aujourd'hui. Je pense, pour ma part, qu'on peut l'entendre d'une manière moins dangereuse pour le pays.

Il n'est pas indispensable que le Parlement se substitue aux ministres dans leur action hiérarchique sur les fonctionnaires, il suffit qu'il agisse sur eux pour obtenir les moyens de se rendre compte de la manière dont s'exerce cette action. Il n'est pas nécessaire que le législatif mette directement en accusation les coupables, il suffit que le ministre lui apporte la preuve que les fautes commises ont été punies, et que les mesures opportunes ont été prises pour en éviter le retour.

Théoriquement, nul ne conteste la légalité parfaite de cette méthode, mais, pratiquement, on l'applique de telle manière qu'elle est absolument inopérante. Les ministres qui ont à choisir entre une alliance avec les services de leur département et leurs obligations à l'égard du Parlement, n'hésitent pas longtemps ; ils « passent à l'administration » et celle-ci trouve en eux des défenseurs par qui le Parlement, ses indiscrétions, ses prétentions de contrôle sont considérées comme des obstacles qu'il convient avant tout d'éliminer. On a vite fait de convaincre un ministre que les commissions de contrôle du Parlement sont composées de compétences discutables, de gens de parti, enclins surtout à tirer de leurs observations des avan-

tages personnels, fort peu soucieux dans le fond de l'intérêt général, et l'on voit couramment tel député ou sénateur qui la veille encore protestait avec véhémence contre les pratiques administratives en devenir le dévot le plus fervent parce qu'un portefeuille le sépare désormais de ses collègues de la veille. Je citerai de cette évolution un exemple assez piquant :

Le budget du ministère de l'Instruction publique comporte un chapitre intitulé « Encouragements aux savants et gens de lettres », doté de quelque 170 000 francs, dont l'emploi suscita de tous temps l'inquiétude des intéressés, comme des commissions financières chargées de connaître cet emploi. Les indemnités accordées sur ce chapitre sont de deux sortes : les unes, annuelles, ont un caractère de périodicité; les autres, éventuelles, ne sont accordées que lorsque les circonstances les rendent nécessaires; les premières figurent au budget pour 140 000 francs, les autres ne s'élèvent qu'au chiffre de 32 000 francs. Certaines révélations de la presse et les critiques de la Cour des Comptes elle-même, tendraient tout simplement à établir qu'une partie appréciable des « encouragements » servirait à encourager le personnel des bureaux de l'administration centrale, ou s'en irait à des personnes qu'on n'a aucune raison de ranger dans la catégorie des savants et gens de lettres.

En 1908, un rapporteur de la commission du budget, plus obstiné que ses prédécesseurs, décida de faire la lumière sur ces procédés qui provoquaient alors dans le public une émotion légitime et, sans plus attendre, il s'attela à cette tâche cyclopéenne, écoutons-le :

L'administration de l'Instruction publique, écrit-il en 1908, n'a pas cru pouvoir communiquer à votre rapporteur la liste des personnes qui bénéficient soit des allocations permanentes dites annuelles, soit des indemnités éventuelles et temporaires et des secours passagers. Elle estime que ce serait manquer à une sorte d'engagement moral à l'égard de ceux qui ont reçu ces secours. Il est certain — le témoignage du rapporteur M. Burdeau, qui avait réussi à satisfaire une légitime curiosité en est une preuve évidente — qu'il y a eu autrefois des abus dans la distribution des crédits du chapitre. Le ministre de l'Instruction publique nous assure qu'ils n'existent plus. La confiance que nous inspire la parole de l'honorable M. Briand nous dispense donc d'insister.

L'opinion publique ayant manifesté qu'elle ne partageait pas la quiétude de l'honorable rapporteur, celui-ci récidive en 1909 :

Votre rapporteur avait demandé l'an passé au ministre de l'Instruction publique qu'il voulût bien lui communiquer la liste des personnes qui bénéficient des allocations permanentes, dites annuelles, soit des indemnités éventuelles ou temporaires et des secours passagers. L'honorable M. Briand ne crut pas pouvoir nous donner satisfaction sur ce point; il nous déclara qu'une sorte d'engagement moral le liait à l'égard de ceux qui avaient sollicité et reçu ces subventions. Votre commission a été d'avis que cet argument valait en ce qui concerne les secours et indemnités éventuelles; elle comprend qu'il y aurait quelque contradiction et quelque cruauté à rendre plus critique et plus difficile la situation momentanément embarrassée de certains hommes par la divulgation du médiocre subside qu'ils ont sollicité et obtenu. Mais votre commission a pensé que les mêmes considérations ne s'appliquaient pas aux indemnités annuelles. Elles constituent de véritables pensions et l'on ne voit pas pourquoi le nom de ceux qui en bénéficient ne serait pas connu comme l'est celui des titulaires des bureaux de tabac, celui aussi des parents dont les enfants reçoivent une bourse de l'État ou des départements. En quoi la publicité serait-elle plus humiliante pour les uns que pour les autres? Elle aurait l'avantage de prévenir non les reproches et les vexations, mais les insinuations et les soupçons. Nous sommes assurés que l'administration prend les précautions les plus minutieuses pour que ces indemnités ne soient attribuées qu'à ceux que leurs titres, leur situation de fortune, leurs charges de famille en rendent dignes. Elle ne doit donc pas redouter de faire connaître les décisions auxquelles elle s'arrête après une enquête consciencieuse. Quant à ceux qui reçoivent des indemnités, ils ne peuvent qu'être fiers de la sympathie efficace que leur témoigne le Gouvernement de la République.

Ce langage, si persuasif fût-il, ne devait pourtant pas ébranler la tranquille indifférence des bureaux. L'année suivante, en 1910, le rapporteur répète encore :

Nous sommes obligés de reproduire pour la troisième fois les mêmes observations au nom de votre commission du budget. Elle reconnaît que la publication des noms des personnes appelées à bénéficier d'indemnités éventuelles et de secours littéraire, risquerait d'aggraver des situations douloureuses, mais elle ne peut pas accepter que l'on use de la même discrétion à l'égard de ceux qui reçoivent des indemnités annuelles. Elle est convaincue que la liste en est dressée

avec le plus scrupuleux souci de justice. Le contrôle de l'opinion publique ne présente donc aucun danger. On publie les noms des titulaires de bureaux de tabac, les noms aussi des boursiers des établissements d'instruction publique. Pourquoi taire ceux des pensionnés de l'État? Ce silence prête aux plus malveillantes et aux plus injustes insinuations. Votre commission cependant n'a pas voulu réduire les crédits du chapitre. La répartition secrète dont ils sont l'objet aurait pu donner à une semblable discussion un caractère de défiance qui ne répondrait en rien à sa pensée.

Enfin, en 1911, avec une persévérance digne d'un meilleur sort, l'obstiné rapporteur écrit :

Nous nous trouvons en face d'un crédit dont l'utilisation échappe au contrôle de la commission du budget et du Parlement. Le nom des bénéficiaires aussi bien des indemnités annuelles que des indemnités éventuelles et des secours littéraires n'est publié nulle part. La situation étant restée ce qu'elle était ces dernières années, il nous faut bien, au nom de votre commission du budget, renouveler la même observation. Nous comprenons que l'indemnité accordée pour une fois, le secours accordé à un homme qui passe par une épreuve critique de détresse doivent demeurer secrets pour être salutairement efficaces. Mais pourquoi le même système entourerait-il la concession des indemnités annuelles? Celles-ci sont renouvelées d'année en année d'une façon presque automatique. Il y a là des pensions véritables accordées sur la cassette de la nation. Elles sont aussi honorables pour celui qui les reçoit que pour le pays qui les donne. Nous nous garderons bien d'en demander soit la suppression, soit la réduction. Artistes de lettres et savants aussi bien qu'artistes de la sculpture, de la peinture et de la gravure ont droit à ce concours de la collectivité. Ne la servent-ils pas souvent par des œuvres patientes et puissantes qui n'attirent pas l'attention du public et qui surtout ne procurent pas à leur auteur d'appréciables revenus? Ils accroissent le prestige de la nation par leurs travaux et leur talent alors qu'ils n'en tirent qu'un médiocre profit personnel. L'indemnité annuelle que leur accorde l'État est un hommage à leur désintéressement. Pourquoi cet hommage ne serait-il pas public?

Ce petit jeu aurait pu durer longtemps encore, lorsque se produisit un événement qui simplifia singulièrement les choses : le rapporteur, protestataire véhément de la commission du budget de 1908 à 1911, fut nommé ministre de l'Instruction Publique.

Quel triomphe pour le contrôle parlementaire et quel

camouflet pour les bureaucrates qui pendant quatre années avaient si joliment berné leur futur ministre! Ce fut une véritable joie parmi les commissaires des Comptes quand ils virent arriver à la tête de l'Instruction publique le collaborateur qui avait si bien stigmatisé la conduite de l'administration. La demande vainement formulée pendant quatre années par le rapporteur reprit pour la cinquième fois le chemin de la rue de Grenelle et l'on attendit, triomphant d'avance, la réponse du ministre. Elle ne se fit point attendre, on y lisait :

« Il ne paraît pas possible de communiquer la liste des titulaires d'indemnités annuelles... Les raisons invoquées ont encore plus de valeur lorsqu'il s'agit de bénéficiaires d'indemnités éventuelles. »

Cet épisode de la vie parlementaire n'est pas seulement amusant, il démontre à merveille le phénomène d'absorption automatique par l'administration du membre du Parlement qui se mue en ministre.

S'il était encore besoin d'une preuve à l'appui de cette démonstration je la trouverais dans l'institution des corps de contrôle administratif. Le Gouvernement a de lui-même senti le besoin d'instituer dans certains ministères un organisme indépendant des services de direction, comme des services d'exécution, et qui, placé sous l'autorité immédiate et exclusive du ministre, est destiné à l'éclairer sur le sens exact et la portée des mesures qui lui sont proposées par les chefs de service. L'objet de cette institution est de « sauvegarder la responsabilité des ministres ». Mais contre qui cette sauvegarde, sinon contre les conséquences éventuelles des mesures inopportunes qui peuvent leur être proposées par leurs collaborateurs officiels? L'institution de ces corps de contrôle, jusqu'ici limitée à cinq ministères, sera prochainement généralisée ; peut-on reconnaître plus nettement que le ministre a besoin d'être garanti contre les suggestions tendancieuses de ses bureaux?

***

Tout ce qui précède tend à prouver par le raisonnement et par l'exemple qu'il existe en dehors du Parlement, en dehors

de la volonté du Gouvernement lui-même, une puissance administrative qui, par essence et par intérêt professionnel, est réfractaire à toute ingérence, même légale, du pouvoir législatif.

En face de cette force, dont je pense avoir démontré la vigueur, quels sont les moyens que la loi met à la disposition du Parlement pour lui permettre de connaître la manière dont la fortune publique a été administrée?

Les projets de loi de règlement nous l'apprennent périodiquement dans une formule qui varie peu. C'est ainsi que l'exposé des motifs du projet de loi de règlement de 1911 déclare :

Nous avons l'honneur de soumettre à vos délibérations, dans les délais fixés par la loi du 25 janvier 1889, *le projet de loi portant règlement définitif* du budget de l'exercice 1911. Le *compte définitif des recettes* de cet exercice, dressé par le département des Finances, vous sera distribué en même temps que le présent projet de loi, et vous recevrez incessamment les *comptes des dépenses* établis par chaque ministère. *Le compte général de l'administration des Finances* pour l'année 1912, qui doit comprendre à la fois, et avec tous leurs développements, la situation définitive de l'exercice 1911 et la situation provisoire de l'exercice 1912, est en voie de préparation et sera publié dans le premier semestre de 1913. Enfin, ces documents seront ultérieurement complétés par la *Déclaration générale de la Cour des Comptes*, par laquelle seront confirmés les résultats des comptes de l'exercice 1911, et le Parlement possédera tous les éléments de contrôle nécessaires pour régler définitivement les comptes de l'exercice 1911 soumis à sa sanction.

La formule dans laquelle le ministre des Finances déclare que le Parlement possède ainsi « tous les éléments de contrôle nécessaires pour régler définitivement les comptes soumis à sa sanction » est d'une ironie véritablement cruelle, quand on sait les innombrables difficultés où doivent se débattre les commissions législatives des comptes.

Qu'est-ce donc, en effet, que tous ces documents auxquels fait allusion le projet de loi de règlement?

Le compte définitif des recettes fait connaître de quelle manière les évaluations du budget primitif ont été modifiées; il contient les développements administratifs qui se rapportent aux droits liquidés à la charge des redevables de l'État, constate les recouvrements effectués au profit du Trésor public

et compare ces recouvrements, tant avec les prévisions du budget qu'avec les produits de l'exercice précédent.

Le compte définitif des dépenses de chaque département ministériel indique l'origine des crédits qui servent de base au règlement législatif; il rapproche, en les développant, les dépenses liquidées au profit des créanciers de l'État, des payements effectués par le Trésor public, et présente la comparaison de ces dépenses avec celles du budget antérieur.

Le compte général de l'administration des Finances embrasse, avec quelques développements, cet ensemble de faits, et donne, en outre, sur la situation générale de l'exercice, en même temps que sur chacun des résultats soumis au contrôle législatif, les informations que ce compte peut comporter comme document destiné à centraliser les services financiers de l'État.

Quant à la *Déclaration générale de la Cour des Comptes*, elle atteste la conformité du compte général de l'administration des finances avec les arrêts rendus sur les comptes individuels présentés par les agents comptables. De même, le *procès-verbal de la Commission de vérification des comptes des ministres* a pour principal objet de constater la concordance des comptes rendus par les ministres avec les résultats des écritures centrales des Finances et de celles tenues par chacun des départements ministériels. Ces deux dernières formalités consacrent l'exactitude des écritures publiques; elles ne sont pas, pour le contrôle parlementaire, des éléments d'appréciation à proprement parler.

Cette énumération suffit à montrer le souci du législateur d'assurer au moyen d'un organisme méthodique et pour ainsi dire automatique le fonctionnement régulier de la machine budgétaire pour ce qui est de la certitude des opérations comptables; et, à la vérité, il y a parfaitement réussi. Mais ce que l'on n'aperçoit pas, c'est le souci de vérifier, non pas le chiffre des dépenses, mais les dépenses elles-mêmes dont les chiffres ne sont que la traduction incolore. Le devoir essentiel d'un Parlement est, suivant la parole de Sir H. Fowler à la Chambre des Communes anglaises « de s'assurer que les dépenses proposées par les différents départements ministériels étaient d'accord avec les exigences du service public; de voir que

l'argent est sagement dépensé et que la nation recueille en service rendu l'équivalent de son argent ». On me concèdera que ce n'est pas dans la lecture des documents produits à l'appui du règlement des budgets que les Chambres françaises peuvent acquérir cette notion!

On s'est pendant longtemps leurré de l'illusion que la Cour des Comptes qui, indépendamment de sa juridiction sur les comptables, est aussi l'auxiliaire du législatif dans le contrôle des ordonnateurs, se chargeait d'effectuer cette enquête; mais il n'est plus permis d'ignorer aujourd'hui que son contrôle, généralement limité aux irrégularités d'ordre comptable, est absolument insuffisant pour donner une idée de la manière dont sont employés les cinq milliards du budget annuel de l'État. La Cour signale des interversions d'exercices ou de chapitres, des dépassements de crédits, des confusions de dépenses de personnel et de matériel, des allocations irrégulières de suppléments de traitements, des fraudes commises dans l'allocation des primes, etc. Mais toutes ces irrégularités n'ont qu'une influence fort limitée sur l'équilibre du budget et sur le rendement des dépenses; tandis que les travaux mal conçus ou mal exécutés, les crédits mal employés ou non utilisés au moment opportun, les dépenses engagées dans un but d'utilité hors de proportion avec leur importance ou avec les nécessités, se chiffrent chaque année par des millions perdus.

La recherche des anomalies de cette nature doit donc constituer la mission propre des commissions de contrôle des Chambres. Leur droit n'est pas contestable et personne ne songe à le mettre en doute. Comment expliquer dès lors qu'il trouve aussi mal à s'employer et que la surveillance de l'exécution du budget soit assurée dans les conditions déplorables que l'on sait?

*
* *

L'étude que nous avons faite tout à l'heure de l'esprit et du fonctionnement des services publics permet de comprendre la raison de cette situation anormale. Le Parlement est aussi impuissant à contrôler les bureaux que les ministres le sont à les diriger. Il faudrait aux commissions financières une autorité,

une ténacité, une puissance de travail infiniment supérieures à celles qu'elles possèdent pour assurer la surveillance — je ne dis pas complète, mais seulement suffisante — du budget. A l'heure présente, les commissions du budget et des comptes doivent tenir leurs seuls renseignements officiels de la bienveillance de l'administration; reconnaissez que celle-ci serait bien naïve d'aller leur donner des verges pour se faire fouetter! Les rapporteurs du budget sont les bienvenus tant qu'ils se bornent à plaider devant les Chambres la cause de l'administration; demandez-leur comment on les accueille quand ils prétendent exercer une enquête personnelle sur l'utilisation des crédits antérieurement accordés; on a vite fait de remettre à leur place ces « empêcheurs de dormir en rond ». Il ne faut donc pas s'étonner si les rapporteurs renoncent trop souvent à leur tâche malaisée et s'ils justifient cette appréciation de M. Clemenceau : « Pour les rapports présentés au Parlement, chacun sait qu'un très grand nombre sont rédigés par les bureaux eux-mêmes qu'il s'agit de contrôler. » Il ne faut pas s'étonner davantage si les commissaires des comptes, qui n'ont même pas pour les stimuler l'attrait de la considération qui s'attache aux fonctions de commissaire du budget, se sentent aussi peu de penchant pour l'accomplissement pénible de leur tâche de contrôle rétrospectif. Avec les difficultés que rencontrent maintenant toutes les velléités de contrôle du Parlement, c'est bien le contraire qui serait étonnant.

Pour réformer de telles coutumes et pratiques, il faudrait un changement complet dans notre système financier; il faudrait que le droit, dont jouit théoriquement le Parlement, de connaître l'utilisation des crédits, devînt une réalité; il faudrait que les bureaux consentissent à rendre compte de leurs opérations et que le règlement de nos budgets devînt une vérification de faits au lieu d'être un enregistrement de chiffres. Et même si tout cela était obtenu, il faudrait encore qu'il y eût dans les Chambres une majorité de représentants capables de comprendre que le contrôle du Parlement « nécessaire dans tous les régimes de libre discussion, s'impose inéluctable dans une démocratie, où tout citoyen a sa part de souveraineté, où la chose publique doit être gérée au profit exclusif de la collectivité ».

Cette révolution est-elle près de s'accomplir? J'en doute. L'administration a pour elle la puissance tranquille des fleuves qu'alimentent les neiges éternelles, tandis que la volonté des Assemblées parlementaires est faite trop souvent de velléités fugitives. La ténacité de quelques irréductibles pourra parfois endiguer le flot des insouciances administratives, elle ne réformera pas nos mœurs sociales, or c'est là qu'est la cause de tout le mal. « Un peuple a le Gouvernement qu'il mérite. » Quand l'éducation politique de l'électeur lui permettra la compréhension de l'intérêt général, quand les représentants auront assez d'indépendance pour s'occuper d'abord du pays, quand ils auront assez d'énergie pour revendiquer leur prérogative essentielle et assez de dévouement pour l'exercer, alors le budget sera contrôlé et la fortune publique sagement administrée.

Nos arrière-petits-neveux verront peut-être de belles choses.

EMMANUEL BROUSSE

LES GUERRES BALKANIQUES

I. — LES ALLIANCES

La première guerre balkanique a été suivie d'une seconde et l'on se demande s'il ne va pas en éclater une troisième. La seconde a créé dans les Balkans un ordre de choses très différent de celui que les auteurs de la première avaient en vue quand ils se ruaient contre la Turquie au mois d'octobre 1912. Depuis la conclusion du traité de Bucarest qui a mis fin à la lutte fratricide des alliés, le vaincu de la première guerre a réussi, sans combat, à reprendre à son principal vainqueur la meilleure part des territoires conquis. Après avoir imposé aux Bulgares, qui s'étaient un instant crus maîtres de Constantinople, la rétrocession d'Andrinople et des champs de bataille du mois d'octobre 1912, la Turquie s'est retournée vers la Grèce. Elle méditait de se coaliser avec la Bulgarie, auteur de ses plus sanglantes défaites, contre les détenteurs actuels de la Macédoine pour fonder dans ses anciens vilayets d'Europe une autonomie dont l'acceptation, un an plus tôt, eût prévenu tous les bouleversements de cette année tragique. Il a fallu l'action énergique de la diplomatie roumaine pour décider la Sublime-Porte à signer la paix avec la Grèce en remettant à des arbitres le soin de trancher les dernières questions litigieuses. L'œuvre construite à grand'peine par la Conférence

de Londres est démolie pièce par pièce sans que l'Europe, unie en principe dans le désir de la paix, mais toujours divisée par les intérêts et les préventions, croie devoir intervenir. Les puissances déçues par les résultats de deux guerres fécondes en surprises escomptent d'autres événements plus favorables à leurs calculs. En l'absence d'une forte volonté directrice coordonnant les efforts des puissances intéressées au maintien de l'équilibre général, les ambitions et les rancunes sapent la nouvelle Balkanie édifiée sur deux traités solennels. La Croisade de 1912 finit comme celles de jadis : les Croisés se querellent entre eux et l'Infidèle regagne par leurs divisions ce qu'il avait perdu par les combats.

Au milieu de ces péripéties où les négociations alternent avec les guerres, il n'est pas possible encore de dégager avec certitude les intentions des acteurs ni de reconstituer exactement les faits. Chaque jour nous apporte bien de nouveaux éléments d'information; mais, de part et d'autre, l'intérêt de nous persuader est trop grand pour qu'on ne cherche point à nous tromper. De longtemps le dossier de l'affaire ne sera complet. Le fût-il par miracle qu'il serait imprudent de juger uniquement sur pièces écrites. Les conversations dans la coulisse ont joué un grand rôle dans le drame joué sur la scène européenne durant ces deux dernières années, et nous ne saurons probablement jamais tout ce qui s'y est dit. Toutefois, si notre documentation est insuffisante, nous sommes tout près des événements; nous avons encore devant les yeux et dans les oreilles les gestes et les paroles de la plupart des protagonistes. Plus tard peut-être ceux-ci ou leurs héritiers s'efforceront de recomposer après coup leur rôle pour la postérité, et les générations futures seront embarrassées de démêler la vérité dans la masse des thèses contradictoires. Les observateurs d'aujourd'hui bénéficient du moins de la netteté d'impressions toutes fraîches; leur jugement n'est point influencé par les travaux des historiographes. Aussi, sans attendre plus amples informations, est-il permis d'essayer de retracer à grands traits les phases successives de la crise orientale en remontant à la formation de la Ligne balkanique [1].

1. Sur les origines de la Ligue balkanique, voir la *Revue de Paris* du 15 décembre 1912.

*
* *

Le projet de soustraire les frères de Macédoine à la domination du Comité Union et Progrès, plus hypocrite que l'ancienne tyrannie, naquit à la fois dans les quatre royaumes balkaniques. Du temps d'Abdul-Hamid, les raïas patientaient encore dans l'espoir d'un changement de régime. La faillite de la révolution fondée sur l'ottomanisme leur enlevait tout espoir en un meilleur avenir; il ne leur restait plus d'autre ressource que l'affranchissement. Le plan fut conçu avec hésitations et se développa lentement. Son succès dépendait de l'accord des quatre États chrétiens des Balkans, séparés traditionnellement par des antipathies invétérées et des ambitions inconciliables. Entre les Bulgares et les Grecs surtout les rancunes étaient tenaces. Si manifestement qu'apparût la nécessité de l'entente et si sincère que fût chez les dirigeants le désir de la réaliser, on n'osait guère se fier l'un à l'autre. Chacun redoutait de prendre une initiative.

Le plus petit des États balkaniques, le Monténégro, était le plus résolu. Ce n'est pas lui qui souffrait le plus du régime de l'Union et Progrès, mais il courait le moins de risques dans l'action et, pour lui, le besoin d'expansion était plus pressant que pour les autres. Resserrée entre des montagnes dénudées, sa population accrue au cours d'une longue paix ne trouvait plus sa subsistance; il lui fallait émigrer ou se déverser dans les basses vallées et les plaines albanaises. Dès 1888, le prince Nicolas avait remis à Pétersbourg un mémoire préconisant une action commune des États chrétiens de la péninsule contre la Turquie. Ses coquetteries intermittentes avec Vienne n'avaient nullement modifié ses sentiments. On le vit bien pendant la crise bosniaque. Vers le milieu de novembre 1908, le ministre d'Allemagne à Cettigné, M. de Pilgrim-Baltazzi, se faisant l'intermédiaire bénévole de son collègue austro-hongrois, alla entretenir le prince Nicolas des moyens de rattacher le Monténégro à l'Autriche-Hongrie par une entente spéciale qui garantirait à la fois la prospérité de la principauté et celle de la maison princière. Il supposait, d'après quelques précédents, que Nicolas Ier n'était pas insensible aux libéralités, et

comptait d'ailleurs sur les mauvaises relations d'alors entre les cours de Belgrade et de Cettigné pour rallier le Monténégro aux combinaisons de M. d'Aehrenthal. M. de Pilgrim-Baltazzi crut même pouvoir confier au prince un mémorandum où ce plan était exposé. D'après ce projet, le Monténégro devait être rattaché à l'Autriche-Hongrie par une union douanière, son armée placée sous le contrôle de l'état-major général de Vienne et appelée à marcher avec l'armée austro-hongroise, sauf contre la Russie; ses écoles, ses routes, ses industries seraient entretenues ou subventionnées par le Trésor autrichien. Le Monténégro et sa dynastie n'auraient plus eu qu'à se laisser vivre dans l'abondance sous la protection du drapeau jaune et noir. C'était la paix autrichienne. Nicolas Ier n'en voulut pas. Il mit le mémorandum austro-allemand dans sa poche et l'on n'en parla plus. Il consentait bien à intriguer avec Vienne afin de faire mieux apprécier ses services à Pétersbourg, mais lui et son peuple étaient d'avance acquis à toute entreprise décisive contre les Turcs. Impatients d'une paix qui durait depuis plus de trente ans, les montagnards de la Tchernagore brûlaient de descendre sur Scutari. Aussi, dans l'hiver 1908-1909, quand les relations se tendirent entre les cabinets de Pétersbourg et de Vienne au sujet de la reconnaissance de l'annexion de la Bosnie-Herzégovine et que la Serbie fut directement menacée, le gouvernement monténégrin conclut des arrangements militaires avec le gouvernement serbe en prévision d'un conflit imminent. On commença même de mobiliser de part et d'autre.

La guerre fut évitée, mais Nicolas Ier convoitait toujours la plaine de Scutari et méditait les moyens de l'acquérir. Par l'intermédiaire des grandes-duchesses ses filles, il avait de fréquentes occasions de transmettre ses suggestions à la Cour russe et d'en recevoir des indications. Réduit à ses seules forces, il se sentait impuissant. Il savait aussi que l'assentiment, tout au moins tacite, du gouvernement russe était indispensable à la réussite d'une coalition balkanique. En 1911, il chargea son représentant à Constantinople de causer confidentiellement avec M. Tcharykof, ambassadeur du tsar près de Mahomet V, de l'opportunité d'une action combinée contre la Turquie. Mais M. Tcharykof rêvait d'une confédération

balkanique englobant la Turquie et il ne pouvait encourager des projets de démembrement de cette puissance. A cette même époque, du reste, on parlait beaucoup à Belgrade d'une grande confédération de ce genre et l'on se préoccupait d'entretenir des relations amicales avec la Sublime-Porte en vue de s'assurer sur la ligne Salonique-Nich des facilités de transport pour l'importation du matériel de guerre.

Suivant toute probabilité, c'est de Grèce que vinrent les premières propositions pratiques. Depuis son arrivée au pouvoir à Athènes dans les circonstances les plus critiques pour l'Hellade, M. Venizelos avait déployé d'éminentes qualités d'homme d'État. Il se montra aussi habile dans la préparation des négociations orientales que dans le travail ardu de rénovation de la Grèce. Il avait promptement reconnu que la question crétoise, cauchemar de l'Europe depuis des années, ne pouvait recevoir qu'à la suite d'une guerre heureuse la seule solution propre à satisfaire les Crétois et les Grecs du royaume, c'est-à-dire l'annexion. Il était évident que cette guerre, où les destinées de l'hellénisme seraient en jeu, devait être entreprise avec le concours des autres États balkaniques, notamment du plus puissant d'entre eux, la Bulgarie[1].

1. A la vérité, d'autres hommes d'État grecs s'étaient déjà rendu compte de cette nécessité. Dans l'été de 1891, M. Tricoupis était allé à Belgrade et à Sofia s'entretenir de l'éventualité d'une guerre commune en vue du partage de la Turquie d'Europe. Logique dans ses conceptions, M. Tricoupis était d'avis de s'entendre préalablement sur la répartition des conquêtes et de s'assurer de la neutralité bienveillante, sinon de la coopération militaire de la Roumanie. Il fut écouté avec intérêt, surtout à Belgrade. Mais la situation diplomatique de l'Europe ne permettait guère à ces conversations confidentielles d'être suivies d'effet. A Sofia, M. Stamboulof exerçait un pouvoir dictatorial et s'appuyait sur la Triple-Alliance, protectrice d'Abdul-Hamid. Le prince Ferdinand était encore mal assis sur son trône, le pays était divisé en factions et l'armée, privée de ses instructeurs russes depuis les événements de 1885-1886, se trouvait en plein travail de réorganisation. M. Stamboulof, dont la vie était menacée par les russophiles évincés violemment du pouvoir et traités en ennemis publics, devait se consacrer tout entier à l'œuvre intérieure. M. Tricoupis avait même commis une imprudence en s'ouvrant à cet homme moins scrupuleux qu'énergique. Il semble bien, en effet, que ses confidences furent révélées à Constantinople par le dictateur bulgare.

En 1897, lors du conflit gréco-turc qui aboutit à la guerre, Stamboulof était mort assassiné depuis deux ans, le prince Ferdinand était réconcilié avec le tsar depuis la conversion du prince Boris à l'orthodoxie en 1895, et

Désunies par les rivalités nationales en Macédoine, la Grèce et la Bulgarie se rapprochèrent devant le danger commun couru par tous les raïas de Macédoine. Dès 1910, le patriarche œcuménique et l'exarque bulgare avaient adressé des représentations identiques à la Sublime-Porte au sujet des excès commis contre leurs coreligionnaires. L'installation de mohadjirs bosniaques, c'est-à-dire de musulmans émigrés des deux provinces annexées en 1908 par François-Joseph Ier, au milieu des populations chrétiennes de la vallée du Vardar, provoqua de nouvelles réclamations. L'accueil insolent fait par le grand vizir Mahmoud Chefket aux observations verbales du patriarche œcuménique et la volonté évidente du Comité-Union et Progrès de turquiser tout l'empire sans égard au choix des moyens, mirent le comble à la colère et à l'inquiétude de tous les chrétiens à peu près réconciliés dans une haine commune. En outre, les intérêts économiques de plusieurs États balkaniques étaient gravement lésés par les Turcs. Le boycottage ottoman contre les marchandises et la navigation grecques sévissait avec intensité. La Sublime-Porte s'obstinait à refuser, malgré des promesses formelles, de laisser raccorder ses lignes ferrées de Salonique et de Koumanovo aux réseaux grec et bulgare. Le moment paraissait donc favorable pour des négociations entre les États intéressés. Néanmoins, instruit par les mécomptes de ses prédécesseurs, M. Venizelos observait une extrême prudence. Il saisissait habilement toutes les occasions de dissiper les anciennes pré-

l'Académie d'état-major Nicolas avait rouvert ses portes aux officiers bulgares. Mais 1897 fut l'année de la conclusion de l'accord par lequel l'Autriche-Hongrie et la Russie s'assuraient réciproquement de leur intention de ne rien changer au *statu quo* balkanique. En conséquence ces deux puissances usèrent de toute leur influence afin d'empêcher la Bulgarie et la Serbie de prendre parti pour la Grèce. Tous les efforts des diplomates se brisèrent contre cette opposition. La Grèce vaincue en garda rancune à la Bulgarie. Vers 1901, elle engagea même avec la Roumanie des négociations dirigées contre la jeune principauté. Le roi Georges et le roi Charles se rencontrèrent sur les côtes de l'Adriatique, à Abbazia. Une délégation d'étudiants roumains se rendit à Athènes et y fut reçue avec enthousiasme. Les conflits de nationalités en Macédoine, les maladroites tentatives de grécisation des Armans (Macédo-Roumains, communément appelés Koutzo-Valaques) ruinèrent ces commencements d'entente et aboutirent à une rupture diplomatique entre Athènes et Bucarest. Mais les relations n'en devinrent pas meilleures avec Sofia. Dans plusieurs villes bulgares, sur les côtes de la mer Noire principalement, les sujets grecs furent victimes de sévices graves.

ventions et de nouer des relations de confiance sans risquer le pas décisif. A tout instant d'ailleurs, des incidents réveillaient sa défiance. C'est ainsi que vers la fin de 1910, à la suite d'un voyage du ministre de la Guerre roumain à Constantinople, courut le bruit d'une alliance turco-roumaine. A la même époque, des troupes turques venues d'Asie se massaient sur les frontières de Thrace et de Thessalie. Cela donnait à réfléchir aux partisans d'une coalition. Aussi, malgré leur secret désir de s'entendre, les hommes d'État de la péninsule restaient encore sur la réserve. A la fin d'octobre 1910, M. Venizelos à la Boulé, M. Guéchof au Sobranié, prononçaient des discours inspirés de l'esprit le plus pacifique et le plus amical pour la Turquie.

C'est seulement en avril 1911, un mois après que M. Guéchof avait succédé à M. Malinof à la présidence du conseil, que M. Venizelos se résolut à une démarche. Après en avoir mûrement délibéré avec le roi Georges, mais à l'insu de ses collègues et de toute autre personne, il fit tenir à M. Guéchof par une voie détournée, par une personne sûre, sous pli scellé, une proposition d'entente ayant pour objet une action commune pour la défense des privilèges des chrétiens en Turquie et la conclusion d'une alliance défensive au cas d'une attaque de l'un des contractants par la Turquie. A Sofia le roi Ferdinand seul fut informé de la proposition. Les deux présidents du conseil chiffraient et déchiffraient eux-mêmes les lettres. Un peu plus tard seulement, M. Gryparis, ministre de Georges Ier à Constantinople, qui fut appelé à gérer quelques mois le ministère des Affaires étrangères à Athènes, fut mis dans la confidence [1].

Présentées sous une forme discrète, les ouvertures grecques furent accueillies avec circonspection. Le Bulgare, d'humeur paysanne, est instinctivement méfiant. Derrière les propositions les plus logiques, il flaire volontiers des pièges ; il se dérobe quand on s'avance, entre difficilement en matière, discute avec âpreté et s'efforce d'obtenir tous les avantages sans rien céder. La première pensée de M. Guéchof fut sans

1. Sur ces négociations et celles dont il sera question plus loin, le correspondant spécial du *Times* dans les Balkans a publié dans ce journal, au mois de juin 1913, une série d'articles d'un haut intérêt.

doute de se demander quel bénéfice M. Venizelos espérait recueillir d'une alliance bulgare pour la Grèce. La question crétoise était alors à l'état aigu. L'ancien chef des insurgés thérissiotes, devenu chef du gouvernement du roi Georges, voudrait-il faire tirer aux Bulgares les marrons crétois du feu jeune-turc? M. Guéchof se tint sur ses gardes et transmit par la même voie une réponse évasive. Toutefois les relations entre les deux pays se resserrèrent. Ce même mois d'avril, des groupes d'étudiants bulgares se rendirent à Athènes où leurs camarades et la population les fêtèrent chaleureusement. En mai, l'exarque bulgare se joignit de nouveau au patriarche œcuménique, ainsi d'ailleurs qu'aux patriarches arménien et chaldéen, pour revendiquer les droits des communautés chrétiennes foulés aux pieds. Enfin, au mois de juillet, le roi Ferdinand réunit à Tirnovo un grand Sobranié afin de lui soumettre un projet de modification de plusieurs articles de la Constitution, parmi lesquels l'article 17 qui interdisait au souverain de conclure des traités sans l'approbation du Sobranié. Malgré l'opposition des partis antiministériels qui craignaient que Ferdinand Ier n'abusât du texte proposé, le grand Sobranié vota le nouvel article 17 suivant :

Art. 17. — Le roi est le représentant de l'État dans tous ses rapports avec les États étrangers. En son nom le gouvernement négocie et conclut tous les traités avec les autres États; ces traités sont sanctionnés par le roi. *Le gouvernement les communique au Sobranié si les intérêts et la sûreté du pays le permettent.*

Les traités de paix, les conventions commerciales ou les traités qui imposent à l'État des dépenses ou qui contiennent des modifications aux lois existantes, ainsi que ceux qui touchent les droits publics ou civils des sujets bulgares n'entrent pas en vigueur avant d'être votés par le Sobranié.

En aucun cas des dispositions secrètes d'un traité ne peuvent annuler les articles publics.

Il était clair que la dernière phrase du premier alinéa permettait au roi de conclure des traités secrets et que le très avisé Ferdinand Ier n'avait pas réclamé cet accroissement de pouvoir sans l'intention de s'en servir. Dès lors les voisins de la Bulgarie aperçurent la possibilité de s'entendre avec elle.

On en était à ces préliminaires quand l'Italie, saisissant un

prétexte pour réaliser une vieille ambition, entreprit au mois de septembre d'occuper la Tripolitaine. Cette brusque déclaration de guerre à l'ennemi commun offrait aux Balkaniques une occasion inespérée. Le roi de Monténégro, homme d'action, n'hésita point : il proposa tout de suite aux trois souverains chrétiens de la péninsule de mobiliser. Mais les grandes puissances ne voulaient point de guerre en Europe. Elles proclamèrent le maintien du *statu quo*; l'Italie se vit obligée de renoncer à porter la guerre sur les côtes d'Albanie et de Thrace, et les hostilités entre les deux belligérants se limitèrent aux opérations sur les rives africaines. De son côté, la Turquie, dépourvue d'illusions sur les sentiments de ses anciens vassaux à son égard, prit aussitôt des précautions militaires. Comme la situation géographique du théâtre de la guerre l'empêchait d'y envoyer des renforts, elle disposait de toutes ses troupes pour la défense de ses possessions d'Europe. Au surplus, les armées balkaniques n'étaient point prêtes. On n'avait pas eu le temps de combiner leurs opérations et c'eût été singulièrement imprudent de risquer à l'improviste la grande guerre de libération en présence d'une Europe mal disposée. L'agression italienne avait valu de nombreuses sympathies à la Turquie. Le moment pour prêcher la croisade contre le sultan eût été mal choisi. M. Venizelos surtout tenait à gagner encore du temps; il voyait l'armée grecque réaliser des progrès sensibles sous la direction d'instructeurs français et il désirait jouer la partie décisive seulement après la complète réorganisation des forces nationales si longtemps négligées. Cette fois encore, après quelques froissements, les relations entre la Sublime-Porte et les cabinets balkaniques reprirent un cours à peu près normal.

Si la guerre italo-turque ne provoqua pas immédiatement une coalition balkanique, elle démontra aux Balkaniques l'urgence de se concerter afin de n'être plus exposés à manquer une autre occasion. Tandis que les pourparlers entre MM. Venizelos et Guéchof continuaient par l'intermédiaire de M. Panas, ministre de Grèce à Sofia (à l'insu du ministre de Bulgarie à Athènes) et prenaient un caractère plus officiel, les conversations commençaient entre M. Guéchof et M. Milovan Milovanovitch, président du Conseil et ministre des Affaires étran-

gères de Serbie[1]. On ne sait encore exactement à quelle date, ni sur quelle initiative. D'après une version serbe officieuse, ce serait M. Rizof, diplomate bulgare, qui aurait été chargé par le roi Ferdinand des premières ouvertures à Belgrade. Quoi qu'il en soit, quand éclata le conflit tripolitain, M. Guéchof, qui faisait une cure en France, repartit aussitôt pour Sofia, en s'arrêtant quelques jours à Paris où il s'entretint avec M. de Selves au quai d'Orsay. Il fit prévenir M. Milovanovitch de son désir de le voir incognito en passant à Belgrade. Le 11 octobre, un peu avant minuit, quand le train où se trouvait le président du Conseil bulgare entra en gare de Belgrade, M. Milovanovitch rejoignit M. Guéchof dans son wagon et l'accompagna pendant plusieurs heures, jusqu'à la station de Lapovo. Ce fut apparemment la première conversation sérieuse. Les autres eurent lieu par l'entremise de M. Spalaikovitch, le nouveau ministre de Serbie à Sofia. A Belgrade, en dehors du roi, M. Pachitch, ancien président du Conseil et chef du parti radical au pouvoir, semble avoir été seul initié, au début du moins. A Sofia, M. Danef, président du Sobranié, et M. Théodorof, ministre des Finances, furent les seuls, croit-on, à connaître la négociation.

Le terrain était bien préparé. Il a toujours existé en Bulgarie et en Serbie des partisans sincères d'une étroite entente entre les deux pays. Depuis longtemps les souvenirs de Slivnitza étaient oubliés. En dépit des rivalités macédoniennes, on éprouvait le besoin de se rapprocher et la diplomatie russe encourageait ces dispositions. En 1905, les deux gouvernements avaient même réussi à tomber d'accord sur un projet d'union douanière, resté malheureusement sans effets par suite de l'opposition du cabinet de Vienne. Depuis 1909 le représentant du tsar à Belgrade, M. de Hartwig, travaillait énergiquement en faveur d'un nouveau rapprochement plus solide. Il trouvait le meilleur accueil près de M. Milovanovitch, ancien collègue de M. Iswolski à la Cour du Quirinal, ulcéré comme celui-ci par le dénouement de la crise bosniaque et désireux de prendre une revanche sur l'Autriche-Hongrie. Le

1. M. Milovanovitch, déjà ministre des Affaires étrangères dans le cabinet Pachitch, avait pris aussi la présidence du Conseil après la démission de celui-ci, survenue le 30 juin 1911.

concours très actif de la Russie était assuré aux négociateurs de l'entente bulgaro-serbe. Du reste, un nouveau lien s'était formé entre les Cours de Pétersbourg et de Belgrade par le mariage de la princesse Hélène, fille du roi Pierre, avec le prince Jean Constantinovich, le 21 août 1911. Au mois de novembre 1911, un comité serbo-bulgare, fondé à la suite du congrès slave de 1910, se préoccupait de préparer un nouveau projet d'union douanière et le *Samouprava*, organe officieux serbe, écrivait : « Si grandes que soient les difficultés, on compte qu'on pourra les vaincre, à l'exemple de ce que fit l'Allemagne pour réaliser l'union douanière des États germaniques. Que les hommes d'État de l'Autriche-Hongrie ne s'inquiètent pas pour nous en nous voyant nous abandonner à ce qu'ils appellent nos utopies. Nous espérons bien créer dans les Balkans une force de résistance avec laquelle il faudra compter sérieusement en Europe. Un avenir peu éloigné rapprochera les peuples balkaniques. Ils verront clairement où est leur salut et d'où vient le péril pour le maintien de leur indépendance. »

L'année 1911 s'acheva sans qu'aucune négociation aboutît. Plus on devenait désireux de conclure, plus il fallait préciser et plus ressortaient les difficultés inhérentes à l'élaboration de tout accord balkanique. Sur le terrain religieux, on avait déjà dû renoncer à s'unir. La suppression du schisme bulgare et la réconciliation du patriarcat œcuménique avec l'exarchat eussent constitué une excellente préface à une alliance politique. L'exarque Joseph et le patriarche Joachim III étaient animés d'un grand esprit de tolérance et de conciliation. S'il n'eût dépendu que d'eux, le schisme, d'origine toute politique, eût vraisemblablement disparu. Mais, comme il arrive souvent, les chefs n'étaient point les maîtres. Ils devaient tenir compte de diverses considérations de second ordre et l'on s'aperçut assez rapidement des deux côtés que, à vouloir approfondir les questions litigieuses, on risquait d'envenimer les relations au lieu de les améliorer. On ne poussa donc pas plus avant la tentative de réconciliation entre les deux Églises.

Au point de vue politique, le principal obstacle se trouvait dans une conception radicalement différente du problème

balkanique. En Serbie, comme en Grèce, on considérait le partage de la Turquie d'Europe, de la Macédoine tout au moins, comme la seule solution possible. En Bulgarie, au contraire, on était hostile au partage. Les Bulgares du royaume comme ceux de Macédoine sentaient bien que, dans tout partage, ils devraient faire une part sérieuse à la Serbie et à la Grèce. Or leur ambition était de reconstituer la grande Bulgarie du traité de San-Stefano en dehors de laquelle il ne fût presque rien resté pour les voisins. Mais les Bulgares ne pouvaient afficher pareille prétention sans dresser contre eux les deux peuples dont il s'agissait d'obtenir la coopération. Aussi la diplomatie de Sofia employait-elle tout son art à retarder la discussion de la question du partage jusqu'au jour où la Bulgarie, déjà proportionnellement plus forte que ses deux compétiteurs, le serait devenue assez pour se tailler la part du lion. Elle préconisait l'autonomie de la Macédoine. Dans le cadre de l'autonomie, elle comptait préparer l'annexion à son profit presque exclusif. Hardis, tenaces, dédaigneux des scrupules, sûrs en tout état de cause de l'appui des agents très zélés du Ballplatz dans la péninsule, forts de la majorité relative de l'élément bulgare ou bulgarisé dans plusieurs districts, les Bulgares auraient tout mis en œuvre, fût-ce le fer et le feu, pour bulgariser la Macédoine autonome avant le démembrement de la Turquie d'Europe. L'heure du démembrement venue, ils auraient invoqué la nationalité bulgare de la Macédoine pour la revendiquer tout entière. Avec la belle armée qu'ils organisaient et l'assistance ou la complicité des puissances mal intentionnées pour la Serbie et la Grèce, ils ne doutaient point d'imposer leur solution.

Ces arrière-pensées, facilement devinées par les intéressés, rendaient extrêmement ardues les négociations. En Serbie, on ne voulait pas entendre parler d'autonomie macédonienne. En 1905, on avait brûlé dans les rues de Belgrade un journal serbe contenant un article en faveur de l'autonomie. Cette combinaison ne trouvait d'adeptes que parmi les partisans, de plus en plus rares, d'une absorption plus ou moins déguisée du royaume dans la grande Autriche-Hongrie. Avec le parti radical et MM. Pachitch et Milovanovitch au pouvoir, il ne pouvait être un seul instant question de cela. Ces

deux hommes d'État insistèrent avec persévérance pour que la convention projetée prévît la répartition des conquêtes au cas d'une guerre heureuse conduite en commun. Quoiqu'ils ne préméditassent point la guerre et qu'ils se fussent très loyalement efforcés d'établir avec la Turquie des relations de confiance, ils ne pouvaient se dissimuler l'impossibilité de maintenir longtemps la paix balkanique. Ils ne songeaient pas, sans un certain frisson, à une guerre où ils devraient peut-être affronter à la fois la Turquie et l'Autriche-Hongrie. Mais, si la paix devait se rompre, si la question balkanique venait à se poser dans toute son ampleur, il était essentiel pour la Serbie que la liquidation après la guerre fût aussi définitive que possible, qu'on rejetât toute solution provisoire propre à entretenir les malentendus, qu'on créât un nouvel ordre de choses dans lequel les États balkaniques pussent développer leur vie intérieure sans se préoccuper d'une nouvelle conflagration. Le système des étapes, vu avec faveur à Sofia, ne convenait pas à Belgrade. Fatalement, le provisoire devait tourner contre la Serbie, plus petite, moins peuplée, géographiquement moins bien constituée que la Bulgarie, et surveillée avec une constante malignité par l'Autriche-Hongrie, amie de la Bulgarie.

Laissée à elle-même, la diplomatie serbe n'eût peut-être pas triomphé des objections bulgares. Elle bénéficia de l'appui de la diplomatie russe. Il est difficile de dire aujourd'hui à quel moment et dans quelle mesure M. de Hartwig fut mis au courant des négociations et quelle fut l'étendue de la participation russe au résultat. Cependant il y a tout lieu de croire que, lors de la célébration solennelle de la majorité du prince Boris à Sofia, le 2 février 1912, le grand-duc André Vladimirovitch, représentant du tsar Nicolas, n'ignorait rien. L'intérêt russe en cette affaire était évident ; il coïncidait avec celui de la Serbie. La Russie éprouvait pour les frères slaves de Bulgarie une sympathie innée ; elle a partagé avec eux la haine traditionnelle de l'Osmanli ; elle a entrepris une grande guerre afin de les affranchir du joug de l'Infidèle. Seulement l'affranchi est indocile, sinon ingrat. Il s'échappe volontiers des bras de sa libératrice pour se jeter dans ceux de l'empereur François-Joseph. Et puis la destruction de la Turquie

n'est plus un article de foi pour beaucoup de Russes plus attirés vers l'Extrême-Orient d'Asie que vers l'Orient européen. Le roi Ferdinand est un homme secret, jaloux de sa souveraineté, fier de ses ancêtres, peu commode à manier, d'une ambition illimitée, d'un tempérament où la superstition s'allie au réalisme le plus égoïste. Les stamboulovistes sont toujours influents et remuants. En cas de grande guerre européenne, nul ne sait de quel côté se porterait la Bulgarie; d'ailleurs, son concours militaire ne serait vraiment utile à la Russie que si la Roumanie, contrairement aux instincts populaires, aux aspirations nationales et à la volonté de la plupart de ses hommes politiques, faisait campagne avec les possesseurs de la Transylvanie. Enfin l'ambition bulgare peut se heurter sur le Bosphore à celle des successeurs de Pierre le Grand, de Catherine II et de Nicolas Ier. Le mirage byzantin est puissant à Sofia.

Du côté serbe, rien de pareil à craindre; nulle part de choc possible. Le cœur serbe ne balance pas entre l'Autriche et la Russie; depuis l'annexion de la Bosnie-Herzégovine surtout, il est gonflé d'amertume envers le geôlier des deux provinces sœurs. La jeune dynastie des Karageorgevitch, alliée aux Romanof, sent le besoin de s'appuyer sur eux. D'autre part, dans une guerre austro-russe ou une conflagration générale, l'appoint serbe serait de la plus haute importance. Non seulement l'armée serbe, bien équipée, bien instruite et bien commandée, immobiliserait plusieurs corps d'armée austro-hongrois; mais encore elle pourrait porter des coups décisifs dans les possessions de la monarchie dualiste habitées par une nombreuse population serbe de race et de sympathies. Par un curieux déplacement d'influence, la Bulgarie, qui passait en 1878 pour un fief russe, et dont l'Angleterre avait pour cette raison fait réduire au Congrès de Berlin le territoire marqué dans le traité de San-Stefano, s'est détachée de la puissance libératrice pour se tourner vers les puissances rivales des Slaves; tandis que la Serbie, mise sous la tutelle viennoise pendant le règne du roi Milan, s'en est affranchie pour devenir l'amie fidèle du tsar. Tout homme d'État russe doit prendre ces faits en sérieuse considération.

Les fêtes de la majorité du prince Boris furent très brillantes.

A côté des représentants spéciaux des grandes puissances, on vit à Sofia les princes héritiers de tous les trônes balkaniques. La présence du diadoque Constantin et les pavois grecs arborés dans les rues frappèrent les étrangers habitués à observer les choses d'Orient. Le roi Ferdinand n'avait point improvisé sans raison cette cérémonie grandiose pour laquelle il avait lancé ses invitations dix jours à peine avant l'anniversaire du prince Boris. Il devait alors avoir de bonnes raisons de penser que la Ligue balkanique serait formée et qu'il en serait le chef. Entouré de membres des plus illustres maisons souveraines, dans tout l'éclat de la majesté royale, il apparut le 2 février 1912 à son peuple et à l'Europe comme le centre de la politique balkanique. A la fin de février, les négociations avec Athènes par le canal de M. Panas prirent un cours régulier. Dans la première quinzaine de mars, elles étaient terminées avec les Serbes.

*
* *

Grâce sans doute aux bons offices russes, les préventions étaient tombées une à une entre Belgrade et Sofia. Le 29 février/13 mars, un accord complet, s'étendant aux hypothèses jugées les plus hardies à ce moment, déterminant les obligations réciproques, fixant les parts de chacun des deux contractants dans les conquêtes éventuelles, put être signé en forme solennelle. Le traité du 13 mars n'a pas encore été publié dans des conditions d'authenticité suffisantes. Pourtant, bribe par bribe, les principales dispositions en ont été révélées au cours du conflit serbo-bulgare qui suivit la première guerre balkanique. On doit tenir pour exacte la traduction littérale de plusieurs articles publiés cet été par les organes officieux serbes et bulgares. On connaît la substance de quelques autres et l'on peut deviner le sens du reste.

Le traité du 29 février/13 mars 1912 comprend trois instruments distincts : un traité d'amitié et d'alliance entre le royaume de Bulgarie et le royaume de Serbie ; une annexe secrète ; une convention militaire[1].

1. Le 24 et le 25 novembre, alors que cet article était déjà imprimé, le journal *le Matin* a publié le texte in extenso du traité d'alliance du 13 mars, de l'annexe secrète, la convention militaire. Cette publication n'a aucun

Le traité d'amitié et d'alliance a pour objet principal la garantie de l'indépendance et de l'intégrité du territoire des deux pays contractants contre toute attaque étrangère. Il revêt ainsi un caractère défensif. Mais la notion de la défensive reçoit une extension anormale. Les parties considèrent comme une attaque contre elles-mêmes ou comme une atteinte à leur intégrité, les tentatives de tierces puissances non balkaniques d'occuper ou d'envahir une partie quelconque des territoires balkaniques placés sous la domination de la Turquie. La Serbie et la Bulgarie s'engagent en conséquence à s'opposer en commun à toute tentative de ce genre. C'est-à-dire qu'elles prévoient le recours aux armes pour le cas, par exemple, où l'Autriche-Hongrie occuperait le sandjak de Novi-Bazar ou l'Albanie. C'est, dans toute sa force et avec toutes ses conséquences, l'application du principe : les Balkans aux États balkaniques. Les contractants ne se dissimulent pas la gravité des conséquences. Aussi prévoient-ils immédiatement la conclusion d'une convention militaire, destinée à faire partie intégrante du traité d'alliance et fixant jusque dans les moindres détails le rôle de chacun des deux États en cas de guerre. Naturellement, il est aussi stipulé que la paix ne devra être conclue que d'un commun accord. De même, aucun autre État ne pourra être admis dans l'alliance que du consentement commun. Enfin le traité et ses annexes ne doivent être ni publiés, ni communiqués à d'autres États, sauf après entente préalable entre les deux parties contractantes.

Ces clauses portaient déjà très loin. Elles dépassaient sensiblement les précautions ordinaires d'États uniquement préoccupés de se défendre. Celles de l'annexe secrète — plus secrète encore, s'il y a des degrés dans le secret, que le traité principal — dévoilent la véritable pensée des parties. Ici, on n'envisage plus seulement le cas d'une attaque contre les

caractère d'authenticité. Néanmoins elle semble digne de foi. D'ailleurs le sens, sinon la teneur littérale des dispositions ainsi divulguées, correspond exactement à ce qui est dit ci-dessous. On y trouve seulement deux dispositions dont nous ne faisons pas mention ici : 1° l'engagement de consulter la Russie sur l'opportunité d'une action militaire commune dans le cas prévu par l'article I de l'annexe secrète; 2° l'obligation de communiquer conjointement à la Russie le texte du traité et de l'annexe secrète.

contractants ou de l'occupation d'un territoire balkanique par un tiers ; on prévoit le cas où un danger proviendrait pour les contractants soit de désordres intérieurs en Turquie, soit de difficultés intérieures ou extérieures menaçant le maintien du *statu quo* dans la péninsule balkanique, et l'on s'engage à combiner en ce cas une action militaire commune. Il s'agissait non plus de faire respecter des droits ou des principes par autrui, mais d'intervenir chez autrui dans certains cas définis vaguement à dessein. Une intervention des parties en vue de faire cesser les dangers résultant pour eux de désordres intérieurs en Turquie ou de protéger les chrétiens ottomans devait inévitablement déchaîner un conflit avec la Turquie. Certes, il était de l'intérêt bien entendu de celle-ci d'aller au-devant des réclamations et d'établir spontanément dans ses possessions d'Europe un régime offrant aux diverses populations toutes les garanties formulées dans les traités et la Constitution, ou simplement commandées par l'humanité. Mais, sous prétexte que la Constitution faisait table rase du passé, le gouvernement, qui obéissait à l'Union et Progrès, avait supprimé les quelques réformes péniblement introduites en Macédoine à la fin du règne d'Abdul-Hamid et les avait remplacées par un arbitraire qui renchérissait sur celui du despote déchu. Il était difficile de croire que le Cabinet de Constantinople déférerait aux observations des anciens vassaux du sultan alors qu'il s'entêtait à repousser les conseils désintéressés de grandes puissances amies. Pour être plus modérés et d'esprit plus large, les adversaires de l'Union et Progrès n'en étaient guère plus pratiques. La plupart n'admettaient aucun contrôle de l'Europe, même dans la limite du traité de Berlin, ou bien, s'ils reconnaissaient *in petto* l'opportunité du contrôle, ils ne voulaient pas se prêter à l'accusation d'anti-patriotisme de la part des idéologues.

Le recours à la force une fois admis, on prévoyait la victoire et le partage du butin. Sur les instances pressantes des négociateurs serbes décidés à ne point abandonner au hasard le sort des conquêtes, on fixa des limites. Toutefois, vu la délicatesse de la question, l'incertitude des événements et la nécessité pour chacun des contractants de tenir compte des tendances de l'autre, on divisa les territoires en deux catégo-

ries : ceux dont l'attribution serait définitive, et ceux dont le sort resterait à déterminer suivant certaines règles. La Serbie reconnaissait éventuellement à la Bulgarie un droit exclusif sur les territoires situés à l'est de la Strouma et des monts Rhodopes ; la Bulgarie reconnaissait à la Serbie un droit identique sur les territoires situés au nord et à l'ouest des monts Char. Voici, d'après les officieux dignes de foi, le texte complet de ces dispositions :

Toutes les acquisitions territoriales qui résulteraient de l'action commune en vertu des articles 1 et 2 du traité ainsi que de l'article 1er de cette annexe secrète tombent sous l'autorité commune (condominium) des deux alliés et leur liquidation doit s'effectuer immédiatement et dans un délai de trois mois au plus tard après le rétablissement de la paix et cela sur les bases suivantes :

La Serbie reconnaît à la Bulgarie le droit sur le territoire à l'est de la Strouma et des Rhodopes ; la Bulgarie reconnaît à la Serbie le droit sur le territoire au nord et à l'ouest du Char.

En ce qui concerne les territoires entre le Char, les Rhodopes, l'Archipel et le lac d'Ochrida, si les deux pays reconnaissent qu'il est impossible, en considération des intérêts communs des nationalités bulgare et serbe ou pour d'autres causes intérieures ou extérieures, d'organiser cette région en province autonome à part, le sort de ce territoire sera réglé sur la base des déclarations suivantes : La Serbie s'engage à ne rien demander au delà d'une ligne commençant à Golème Vrch sur la frontière turco-bulgare (au nord de Krivoretchna Palanka) et allant dans la direction sud-ouest jusqu'au lac d'Ochrida près du monastère Babovtzi. La Bulgarie s'engage à accepter cette frontière si Sa Majesté l'Empereur de Russie, qui sera priée d'être l'arbitre suprême dans cette question, se prononce en faveur de cette ligne. Il va de soi que les deux parties s'engagent à accepter comme frontière définitive la ligne que S. M. l'Empereur de Russie estimerait répondre le mieux, dans les limites ci-dessus, aux droits et aux intérêts des deux parties.

Ainsi chacun des contractants se désintéressait des territoires où, pour des raisons ethnographiques et de convenance, il ne pouvait élever de prétentions sérieuses. Pour les autres, c'est-à-dire pour toute la Mécédoine centrale entre la Strouma et l'Albanie, on admettait en principe le système de l'autonomie. Subsidiairement seulement, au cas où pour une raison quelconque l'autonomie serait reconnue impossible, on adoptait une variante pour la frontière serbe. On se gardait, d'ailleurs, dans cette

seconde combinaison de se reconnaître, comme dans la précédente, des droits exclusifs. La Serbie se bornait à enregistrer l'engagement de la Bulgarie d'accepter telle ou telle frontière en tel ou tel cas ; elle n'adjugeait pas à la Bulgarie ce qui était au delà. Au delà, en effet, devait se trouver aussi la part de la Grèce si le roi Georges, comme les deux parties étaient dès ce moment fondées à le croire, entrait dans la Ligue. Or, dans aucune des hypothèses prévues dans le traité du 13 mars, sinon dans la pensée de l'une des parties, la future frontière serbe n'atteignait la sphère d'intérêts de la Grèce. Ce serait à celle-ci à s'arranger avec la Bulgarie. Pour des raisons analogues, il n'était question ni de l'Albanie, ni de la Thrace. Ces provinces étaient implicitement visées par l'alinéa 2 de l'article ci-dessus. On peut aussi croire qu'en mars 1912 les esprits les plus hardis à Belgrade et à Sofia n'en escomptaient point la conquête.

Malgré tous les soins mis à rédiger les articles précédents, les parties, qui connaissaient bien la difficulté du sujet, prévoyaient la possibilité de dissentiments entre elles. Afin de prévenir une rupture, elles stipulèrent que tout différend quelconque né au sujet de l'interprétation ou de l'exécution de n'importe quelle disposition du présent traité, de l'annexe secrète ou de la convention militaire, serait soumis à l'arbitrage de la Russie, aussitôt que l'une ou l'autre d'entre elles déclarerait qu'elle considère comme impossible d'arriver à une entente par des négociations directes. Il est permis de penser que cette clause fut insérée avec le consentement ou sur le conseil de la Russie désireuse ne pas voir compromettre les résultats acquis de l'alliance par des disputes ultérieures.

A l'annexe secrète était jointe une carte où figuraient les démarcations convenues avec leurs variantes.

La convention militaire commençait par se référer aux articles relatifs à l'action commune des parties et, pour le cas où la guerre en résulterait, disposait ce qui suit :

La Bulgarie et la Serbie s'engagent dans les cas prévus aux articles susmentionnés à entrer en Turquie, la première avec 200 000 combattants au moins, et la seconde avec 150 000 combattants au moins ;

Au cas où la Serbie et la Bulgarie, après entente préalable, décla-

reraient la guerre à la Turquie, l'une et l'autre seront obligées d'envoyer sur le théâtre du Vardar chacune une armée forte d'au moins 100 000 combattants.

En cas d'agression de la Turquie contre la Serbie, la Bulgarie s'oblige à envahir immédiatement la Turquie et à diriger sur le théâtre du Vardar une armée de 100 000 combattants au moins;

En cas d'agression de la Bulgarie par la Roumanie, la Serbie s'oblige à déclarer immédiatement la guerre à celle-ci et à diriger contre elle des forces d'au moins 100 000 combattants, soit sur le Moyen-Danube, soit en Dobroudja;

Si la Roumanie attaque la Serbie, la Bulgarie est tenue d'attaquer les troupes roumaines dès que celles-ci auront passé le Danube ou envahi le territoire serbe;

Au cas où l'Autriche-Hongrie attaquerait la Serbie, la Bulgarie est obligée de déclarer immédiatement la guerre à l'Autriche-Hongrie et d'envoyer en Serbie une armée de 200 000 combattants au moins afin de mener avec l'armée serbe toutes opérations soit défensives soit offensives;

La Bulgarie a la même obligation envers la Serbie au cas où l'Autriche-Hongrie, sous n'importe quel prétexte, avec ou sans consentement de la Turquie, entrerait avec ses troupes dans le sandjak de Novi-Bazar. Si cette action de l'Autriche provoquait de la part de la Serbie une déclaration de guerre, ou si la Serbie, pour protéger ses intérêts, faisait passer ses troupes dans le sandjak et qu'il en résultât un conflit armé entre elle et l'Autriche-Hongrie, la Bulgarie lui doit la même assistance.

D'après les officieux bulgares, l'obligation stipulée dans le second paragraphe contenait cette réserve : « sauf toutefois le cas où il en serait autrement convenu par un arragement spécial ». En fait, on le verra, plusieurs arrangements spéciaux ont été conclus ultérieurement. D'après les mêmes sources, l'article 13 de la convention disposait que les chefs des états-majors des armées alliées auraient à se concerter sur la répartition des troupes mobilisées et sur leur groupement dans la région de concentration suivant les cas visés aux articles précédents; sur les routes dont la construction ou la réparation serait jugée nécessaire; sur la prompte concentration à la frontière, etc.

Plus encore peut-être que les clauses de l'annexe secrète, celles de la convention militaire donnent à réfléchir. Logiques jusqu'au bout, les parties prévoyaient l'intervention contre

elles de puissances comme l'Autriche-Hongrie et la Roumanie. Quels bouleversements en perspective et comment osait-on les affronter sans la quasi-certitude d'une autre assistance, dont il n'était parlé nulle part? Seule, une Ligue balkanique n'eût point empêché l'Autriche-Hongrie d'intervenir. Mais la situation changeait si l'entrée en ligne des Austro-Hongrois devait provoquer automatiquement une contre-intervention russe. Effectivement, les clauses relatives à l'arbitrage furent communiquées au tsar Nicolas qui, après des éclaircissements dont la nature reste inconnue, accepta la mission éventuelle d'arbitre.

L'insertion de l'article relatif à la promesse d'une armée de secours serbe contre les Roumains dut coûter beaucoup à M. Milovanovitch qui éprouvait une vive sympathie pour la Roumanie où il avait représenté quelque temps son souverain près du roi Charles. Les intérêts de la Serbie et de la Roumanie ne se heurtent nulle part et concordent souvent. Par leur situation géographique et le développement de leurs destinées, ces deux pays sont faits pour être alliés. Tout bon Serbe devait donc redouter comme une catastrophe une collision avec la Roumanie. Mais, au printemps de 1912, tout le monde en Europe était convaincu que le roi Charles ne laisserait pas plus modifier sans son assentiment le *statu quo* oriental que l'empereur François-Joseph ne permettrait à la Serbie d'envahir le sandjak de Novi-Bazar : alors, pour obtenir d'être soutenu contre l'Autriche-Hongrie, le roi Pierre dut promettre son aide éventuelle contre les soldats de Charles Ier. Il comptait bien sans doute voir les événements tourner de sorte qu'il ne fût pas obligé de tenir cette promesse.

Ferdinand Ier et Pierre Ier se rendaient compte de la gravité des engagements assumés ; ils donnèrent aux trois documents constituant l'alliance un caractère solennel en les signant eux-mêmes. MM. Milovanovitch et Guéchof signèrent également[1].

*
* *

Tandis que les négociations serbo-bulgares étaient menées à bonne fin, les pourparlers bulgaro-grecs se précisaient. Après

1. Les trois documents étaient rédigés en bulgare et en serbe.

les fêtes du 2 février à Sofia, par l'intermédiaire de M. Bourchier, correspondant du *Times* dans les Balkans, M. Guéchof informa M. Venizelos de son désir de négocier une entente sur les bases indiquées dans des conversations confidentielles précédentes[1]. M. Venizelos accepta sans hésiter et les négociations utiles commencèrent à la fin de février par le canal de M. Panas, à l'insu de M. Hadjimischef, ministre de Bulgarie à Athènes. Elles furent conduites assez rapidement. Le 29 mai, MM. Guéchof et Panas signèrent le traité à Sofia.

Le traité du 29 mai se compose d'un préambule, de quatre articles et d'une annexe. Sa portée est beaucoup plus restreinte que celle de l'alliance serbo-bulgare. Les contractants, séparés par des rivalités séculaires, ne sont pas unis par la race. Ils ont besoin l'un de l'autre, mais ils se méfient l'un de l'autre. Ils convoitent les mêmes territoires et aucun arbitre jouissant d'un égal prestige près d'eux ne peut concilier leurs ambitions. Ils se bornent donc à prendre les arrangements indispensables en vue du conflit inévitable avec la Turquie, en remettant à plus tard de les compléter suivant les nécessités du moment. Ils contractent le moins possible d'obligations et réservent l'avenir. Aussi le traité du 29 mai contient-il plus de considérations générales que de stipulations précises.

Dans le préambule, les deux parties affirment leur désir de maintenir la paix dans les Balkans et leur conviction que la coexistence pacifique des différentes nationalités de la péninsule sur la base de l'égalité politique sincère, et le respect des droits garantis par traités ou autrement aux nationalités chrétiennes de l'empire, constituent les conditions nécessaires de la consolidation du *statu quo* en Orient. La coopération des deux royaumes en ce sens aura pour objet d'assurer leurs bonnes relations avec l'empire ottoman, de faciliter et d'affermir l'entente entre les éléments bulgares et grecs en Turquie. En conséquence, tout en s'engageant à ne pas donner une tendance agressive quelconque à leur accord purement défensif, les deux gouvernements ont résolu de conclure une alliance de paix et de mutuelle protection.

D'après l'article Ier, si l'un des deux États vient à être attaqué par la Turquie, soit qu'elle envahisse son territoire,

1. Voir le *Times* du 6 juin 1913.

soit qu'elle viole systématiquement les droits résultant des traités ou les principes fondamentaux du droit international, les deux États contractants sont tenus de s'aider de toutes leurs forces et de ne pas conclure de paix séparée. La formule adoptée pour définir ce qui pourra être considéré par les deux parties comme une agression de la Turquie est tellement élastique qu'elle permet aux contractants de se déclarer attaqués et d'invoquer le *casus fœderis* dès qu'ils le jugent opportun, sans que la Turquie se soit livrée à un seul acte hostile. Il suffit de proclamer que les droits des Macédoniens et les lois de l'humanité en Macédoine ont été violés. Or ces violations durent depuis des générations. Au besoin, des comitadjis peuvent provoquer un massacre local en s'arrangeant de manière à en rejeter la responsabilité sur les Turcs.

Aux termes de l'article II les parties s'obligent, d'une part, à exercer leur influence morale sur les populations chrétiennes de Macédoine afin de les engager à contribuer sincèrement à la coexistence pacifique des divers éléments de la population de l'empire ottoman; d'autre part, à se prêter un appui mutuel et à agir conjointement pour toutes les représentations à la Turquie ou aux grandes puissances en faveur des nationalités bulgare et grecque. Le traité est conclu pour trois ans et renouvelable par tacite reconduction pour un an, sauf dénonciation six mois avant l'expiration de la troisième année (art. 3). Le traité doit rester secret; aucune de ses clauses ne peut être communiquée à une tierce puissance ou divulguée sans le consentement des deux parties (art. 4). Dans une déclaration annexe, la Bulgarie s'engage à observer une neutralité bienveillante à l'égard de la Grèce si la guerre vient à éclater entre celle-ci et la Turquie à propos de l'admission des députés crétois à la Chambre d'Athènes.

Il n'est ni conclu, ni prévu de convention militaire. Il n'est rien stipulé pour le partage de conquêtes éventuelles. En cas de succès, la Grèce compte s'installer dans une partie de la Macédoine que la Bulgarie est résolue à prendre. La Bulgarie le sait; mais elle a dans la supériorité de son armée une confiance illimitée. Elle se croit certaine de pouvoir devancer l'armée grecque dans les régions litigieuses et trancher à son profit les différends territoriaux.

*
* *

Avec le Monténégro, tout alla facilement. Telle était l'ardeur du roi Nicolas contre l'Albanais et le Turc qu'il ne s'embarrassait point, pour partir en campagne, de traités en bonne et due forme. Après les fêtes de la majorité du prince Boris où assistait son fils aîné Danilo, Nicolas Ier s'entendit successivement avec les trois autres royaumes balkaniques. Il semble que tous ces arrangements aient été conclus sans conventions écrites et que leur nature ait été modifiée ultérieurement suivant les événements. Le plus important de beaucoup était celui avec la Serbie. Par sa situation géographique, quels que fussent les résultats de la guerre, le Monténégro ne pouvait avoir que la Serbie comme voisine et copartageante. Il avait été en froid avec elle pendant deux ou trois ans à la suite d'un complot bizarre, dit complot des bombes, où Nicolas Ier soupçonnait les sujets de son gendre Pierre d'avoir trempé dans l'intérêt de la dynastie serbe. Mais, au commencement de 1912, ces soupçons étaient dissipés et la réconciliation opérée. D'ailleurs, l'entente était parfaite entre les hommes politiques des deux pays; pour eux, la question nationale primait la question dynastique. On se concerta donc aisément, tout en restant dans les généralités. Au point de vue territorial, la Serbie était d'avance disposée aux plus larges concessions. Pour elle, l'essentiel consistait dans le contact direct avec les frères de la Tchernagore par l'absorption en commun du sandjak de Novi-Bazar. Peu importait quelques villages de plus ou de moins dans l'un ou l'autre lot. Une fois voisins, les deux royaumes serbes contracteraient une union si intime que les frontières ne compteraient plus. Quand à l'Albanie du Nord, tout dépendrait des grandes puissances. A Cettigné comme à Belgrade, on connaissait l'existence d'un accord entre Rome et Vienne relatif au pays des Skipétars et l'on savait qu'on n'empiéterait pas impunément sur la chasse réservée des souverains d'Autriche-Hongrie et d'Italie.

Avec la Bulgarie et la Grèce, il pouvait s'agir uniquement d'une entente de principe sur une action commune, soit en

faveur des nationalités chrétiennes de Macédoine, soit pour une prise d'armes contre la Turquie. On ne devait point combiner de vastes opérations militaires. Le rôle du Monténégro, conforme à ses intérêts, serait d'occuper les garnisons ottomanes du vilayet de Scutari. Au mois d'avril, l'accord fut établi avec la Bulgarie, et au mois de mai avec la Grèce.

*
* *

A la fin de mai toutes les conventions constituant la Ligue balkanique étaient conclues. Elles ne formaient point un ensemble parfait. La Serbie et la Grèce n'étaient tenues l'une envers l'autre par aucun engagement, et pourtant elles aspiraient secrètement à une communauté de frontières qui, en soudant les deux royaumes, faciliterait l'accès direct de la Serbie à la mer Égée et fermerait aux tiers celui de l'Albanie. Mais il était impossible de stipuler quoi que ce fût à ce sujet sans provoquer l'irritation, sinon la défection de la Bulgarie. Les Macédo-Bulgares, presque tout-puissants à Sofia et d'un patriotisme exalté au-dessus de tout scrupule, désiraient passionnément annexer à l'État bulgare les régions macédoniennes voisines de l'Albanie entre l'Épire et la Vieille-Serbie. Ils auraient mieux aimé voir ces territoires rester turcs que passer sous la domination serbe ou grecque. Ce n'eût pas été prudent de la part du roi Ferdinand et de ses ministres d'affronter certaines colères en renonçant d'avance à toute la région d'Ochrida et de Monastir. Il était déjà audacieux de reconnaître éventuellement à la Serbie la possession de la rive nord du lac d'Ochrida. Encore Ferdinand Ier avait-il pris soin de subordonner cette reconnaissance à l'arbitrage du tsar. Le mieux était donc pour Pierre Ier et Georges Ier d'attendre les événements en saisissant toutes les occasions d'accroître la confiance entre leurs gouvernements.

D'autre part, seules des quatre membres de la Ligue, la Bulgarie et la Serbie étaient liées par une convention militaire et un traité de partage. Enfin, même sur la protection des nationalités chrétiennes de Macédoine et la guerre défensive, il n'existait aucune convention commune aux quatre États. On

était bien loin d'une Confédération ; on ne pouvait encore parler que d'une coalition.

Les conventions signées devaient rester secrètes. En pareille matière, en effet, le secret est de rigueur. Cependant il ne fut point gardé. Avant la fin du printemps, on sut en divers endroits que des conventions avaient été signées. On n'en connaissait point les conditions, mais on était fixé sur leur caractère solennel. A Berlin, on fut informé au commencement de l'été, d'après l'aveu du chancelier de l'empire au Reichstag, à la séance du 2 décembre 1912. A Vienne, on fut probablement averti plus tôt. Des polémiques récentes dans la presse bulgare feraient penser que le secret fut dévoilé au Ballplatz, en partie du moins, par Ferdinand Ier lui-même. On ne saurait croire sur parole des anciens ministres profondément aigris et désireux de se disculper devant l'histoire, après l'effondrement de leur politique. Mais, que la divulgation du secret ait eu lieu en vue du bien de l'État ou autrement, elle est certaine. Il convient aussi de constater que la convention militaire serbo-bulgare fut modifiée à plusieurs reprises, au détriment de la Serbie, à la demande impérieuse de l'état-major bulgare, après le moment où les cabinets de Vienne et de Berlin furent mis au courant. La première modification est inscrite dans un arrangement complémentaire du 19 juin/2 juillet conclu entre les chefs des états-majors des deux armées[1]. En voici la teneur :

Art. 7. — Si la situation exige que l'armée bulgare sur le théâtre de la Maritza soit renforcée et si les opérations sur le théâtre de guerre du Vardar n'exigent pas le nombre de troupes convenues, les troupes nécessaires sur le théâtre de guerre de la Maritza seront prélevées sur celles du théâtre de guerre du Vardar, et vice versa, si la situation exige que les armées alliées soient renforcées sur le théâtre de guerre du Vardar et si les opérations sur le théâtre de la Maritza démontrent qu'on n'a pas besoin sur ce théâtre du nombre de troupes convenues, les troupes nécessaires au théâtre du Vardar y seront envoyées.

C'est-à-dire que la Bulgarie se ménageait la possibilité de se dégager de l'obligation d'envoyer et de maintenir

1. *Écho de Bulgarie* du 20 juin/3 juillet 1913.

100 000 hommes sur le théâtre de guerre où devait opérer l'armée serbe. La clause de réciprocité insérée pour la forme dans la seconde partie de l'article était d'une application invraisemblable. L'état-major bulgare tenta une seconde fois, au commencement de septembre, de modifier plus radicalement encore les engagements primitifs. Il proposait de laisser à chaque pays la faculté de disposer à sa guise de l'intégralité de ses forces. Le général Putnik, chef de l'état-major serbe, refusa formellement et l'on dut se borner à consigner les deux opinions divergentes dans des protocoles séparés (23 août, vieux style). Tout à la fin de septembre, le 15/28, l'avant-veille même de la mobilisation générale, l'état-major bulgare revint à la charge. Cette fois, il ne proposait plus ; il annonçait simplement qu'il avait décidé de ne pas envoyer sur le Vardar les 100 000 hommes promis. Le général Putnik eut toutes les peines du monde à obtenir l'envoi d'une division. Ce fut l'objet des articles 2 et 3 de l'arrangement du 15/28 septembre[1] :

Art. 2. — L'armée bulgare tout entière opérera dans la vallée de la Maritza, en ne laissant les premiers jours qu'une seule division sur la ligne Kustendil-Doubnitza. La ville de Doubnitza sera laissée à la garde d'une garnison spéciale.

Art. 3. — Une division serbe du premier ban sera envoyée par chemin de fer à Kustendil et conjointement avec la division bulgare formera les premiers jours une armée qui coopérera avec la principale armée serbe.

Si l'armée serbe repoussait les Turcs sur la ligne Uskub-Vélès-Schtip et avançait dans la direction du sud, les Bulgares pourraient rappeler leur division sur le théâtre de la Maritza pour y renforcer leurs armées, en ne laissant en Macédoine que des troupes de l'armée territoriale.

Plus le jour du choc décisif approchait, plus l'état-major bulgare devait sentir le besoin de concentrer ses forces sur le théâtre où il avait résolu de porter son principal effort. Il n'en est pas moins vrai qu'il affaiblissait la Serbie, et vis-à-vis des Turcs et vis-à-vis de l'Autriche-Hongrie, en la laissant seule aux prises avec l'ennemi pendant la période la plus cri-

1. *Écho de Bulgarie* du 20 juin/3 juillet 1913.

tique de la guerre. Sans doute les raisons étaient excellentes au point de vue bulgare; mais, au point de vue serbe, les modifications introduites au dernier moment, sous une pression irrésistible, pouvaient causer une catastrophe. Elles faisaient mal augurer du respect de la clause obligeant la Bulgarie à envoyer une armée de secours de 200 000 hommes à la Serbie si celle-ci était attaquée par l'Autriche-Hongrie.

A la fin de septembre également, un arrangement militaire fut signé en Suisse entre les représentants de la Serbie et du Monténégro : les armées de chacun des deux pays devaient opérer séparément et occuper séparément les territoires conquis.

Quelques jours plus tard, enfin, le 22 septembre/5 octobre, sous le coup des événements, la Bulgarie et la Grèce signèrent une convention militaire. La première de ces puissances s'engageait à mettre en ligne au moins 300 000 hommes, la seconde au moins 120 000 hommes. Elles promettaient de s'aider de toutes leurs forces si l'une d'elles était attaquée par la Turquie, mais chacune se réservait de suivre le plan de campagne qu'elle jugeait le meilleur en prévenant l'autre de ses mouvements en temps utile et en combinant le plus possible avec elle ses propres opérations. La flotte grecque devait s'efforcer d'obtenir la maîtrise de la mer Égée et d'empêcher les communications turques entre l'Asie Mineure et les côtes d'Europe.

Quand survint la rupture avec la Turquie, tous les Balkaniques étaient prêts pour la guerre; mais tous n'envisageaient point de la même façon les conséquences de la victoire.

AUGUSTE GAUVAIN

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

CHRONIQUE FINANCIÈRE

Il serait difficile de donner une caractéristique de l'allure boursière de la dernière quinzaine. Le marché a vécu au jour le jour, heureux d'abord à l'idée de voir enfin aboutir l'emprunt français, dont nous avions ici même annoncé la nécessité, il y a de cela plusieurs mois, puis déçu en constatant les procédés dilatoires employés à l'égard d'une opération nécessaire aux finances du pays et indispensable pour faire renaître la confiance du public, diminuée depuis trop longtemps par des raisons d'ordres très divers.

Aux questions de politique intérieure sont venus d'ailleurs s'ajouter des motifs d'inquiétude émanant du dehors. Le *Mexique*, dans sa lutte avec les Etats-Unis, a surtout arrêté la spéculation, car chacun sentait l'impossibilité d'étayer un mouvement quelconque sous la menace incessante d'un conflit qui pouvait dégénérer en guerre. Ce serait donc plutôt encore de l'atonie généralisée qui devrait être enregistrée. Néanmoins, quand on parcourt attentivement les divers compartiments de la cote, on ne peut s'empêcher de constater qu'il y a plus de résistance. Quelques ordres d'achats, encore trop rares, se sont produits qui ont permis, de-ci de-là, une légère amélioration. C'est un indice favorable qu'il faut bien souligner, car le rentier avisé doit effectuer ses remplois au moment où le mouvement de reprise s'amorce et non lorsqu'il est déjà à moitié réalisé.

L'opinion publique est toujours assez lente à se manifester et, en matière économique tout au moins; elle se forme sur des événements ayant toujours une certaine ancienneté. Dès lors, au moment de la reprise, la masse est encore sous l'impression de considérations déjà anciennes et elle ne peut que suivre en retard le groupe restreint de gens avisés et bien renseignés qui ont profité de la plus grande partie déjà de l'amélioration. Notre opinion est que le plus bas est à l'heure actuelle passé et qu'un relèvement va, petit à petit, se produire sur les divers marchés financiers.

Au point de vue monétaire, la fin de l'année provoquera bien la tension habituelle, mais l'amélioration récente des changes sur Londres permet de croire que le cap du nouvel an pourra être doublé sans augmentation nouvelle du taux de l'escompte, surtout si chacun s'efforce de contribuer à activer le commencement de confiance qui paraît renaître dans la clientèle.

*
* *

FONDS FRANÇAIS

Les tergiversations auxquelles a donné lieu l'émission du prochain emprunt 3 % ont rendu difficile toute progression de la Rente. Néanmoins, le fait seul que le type 3 % ait été adopté laisse espérer que, cette fois au moins, ce seront les nécessités primordiales du moment qui motiveront les décisions finales. Certains économistes, et non des moindres, ont regretté que

le Gouvernement ne se soit point prononcé en faveur d'un type 3 3/4 dont les conversions ultérieures auraient provoqué une diminution appréciable de charges dans l'avenir. Au point de vue théorique, il est indéniable que les conversions sont pour les États d'élégantes méthodes d'amortissement, mais à l'heure présente, ce ne sont point les considérations de charges futures qui devaient prévaloir dans le choix du type à adopter, mais bien le souci d'offrir au public une valeur qu'il accepte avec enthousiasme et qui, en redonnant de la confiance à l'ensemble du marché, procure à nouveau au 3 % existant l'activité et la notoriété perdues depuis trop de temps déjà. En politique, comme en d'autres matières, la sincérité est une habileté et il est mille fois préférable d'avouer nettement une situation, plutôt que de tergiverser et d'utiliser les procédés chers à l'autruche et qui, au fond, ne laissent d'illusion à personne. Du succès de l'émission du 3 % prochain, dépend le plus ou moins d'essor de l'activité du pays et il est, dès lors, à souhaiter que chacun s'emploie à rendre ce succès aussi large que possible.

Les fonds coloniaux n'ont point bougé, toute l'attention étant retenue par le 3 %. Certaines colonies ont cependant besoin d'argent et l'année 1914 ne se passera point sans que des appels au marché soient effectués. Le gouvernement de l'*Afrique Occidentale Française* vient de voir approuver par la Commission sénatoriale des finances son emprunt de 167 millions.

Les divers emprunts de la *Ville de Paris* ont conservé toute leur fermeté. La municipalité de la capitale devra, elle aussi, recourir au crédit et subir la loi générale de relèvement du taux de l'argent, car le projet de loi relatif à l'emprunt de 200 millions pour les habitations à bon marché prévoit le relèvement à 4,20 % du taux de l'emprunt primitivement fixé à 3,80 %.

FONDS ÉTRANGERS

L'amélioration est, dans ce compartiment, assez générale ; le relèvement des cours est d'un point, deux points parfois ; mais l'on sent que le mouvement de ventes inconsidérées est quasiment arrêté.

Le *Belge* 3 % s'est montré résistant bien que l'on puisse voir apparaître prochainement sur notre marché un emprunt 4 % que l'on dit devoir atteindre 800 millions. Le 3 ½ *Italien*, bien que cher comparativement à d'autres fonds, a légèrement amélioré ses cours antérieurs. La dette italienne, au 30 septembre dernier, atteignait 14.517.000.000 de lires en capital et 508.000.000 ls. en rente ; comparativement aux chiffres de fin juin 1913, l'accroissement de la dette se trouve ainsi de 232.000.000 ls. en capital et de 9.000.000 en rente. L'*Extérieure* a gagné près d'un point dans les dernières semaines, le change se maintient aux environs de 6,40 % ; différentes déclarations officielles précisent que, pour le moment, l'Espagne n'aurait point besoin d'emprunter.

Les divers *emprunts russes* sont en général en avance, tel est le cas du 4 % Consolidé et du 4 ½ 1909. La situation économique du pays se maintient favorable ; les dernières statistiques commerciales indiquent des exportations de 1.045.461.000 roubles du 1er janvier au 10 octobre 1913 contre 1.043.298.000 roubles pour la période correspondante de 1912.

Les importations pour la même période sont, en 1913, de 925.400.000 roubles contre 784.080.000 roubles. La très forte plus-value des importations fournit la mesure de la plus grande capacité d'achat de la Russie, conséquence des bonnes récoltes des dernières années.

Les divers *Fonds balkaniques* ont en moyenne gagné de 1 à 1 ½ % ; à mesure que se trouveront écartés les risques d'aggravation des conflits qui subsistent entre belligérants d'hier, on peut croire à l'amélioration lente des cours, cela d'autant plus que la préparation des emprunts à émettre nécessite

le soutien des marchés. On ne peut encore dire vers quel moment ces divers emprunts pourront être offerts, car aucune décision ne pourra intervenir tant que la Commission financière, qui doit décider des obligations pécuniaires respectives des belligérants les uns envers les autres, n'aura point terminé ses travaux. Cela peut nous mener jusqu'aux premiers mois de 1914. L'avis assez général est que l'emprunt Serbe sera le premier à passer. La *Roumanie* a déjà obtenu des fonds spécialement à Londres où un emprunt 4 ½ % a été récemment offert à 91 %. La *Turquie*, dont les besoins sont assez pressants, vient de négocier à Paris des Bons du Trésor 5 % remboursables en 4 ans, offerts à 95 %. Le rapport publié par la Dette Ottomane pour le premier semestre de 1913 fait ressortir un accroissement des recettes de 7 % sur le premier semestre de 1912, déduction faite des taxes nouvelles créées comme conséquence de la dernière guerre et de la non perception des taxes jadis fournies par les provinces perdues pour la Turquie. C'est là une constatation de bon augure pour le relèvement des finances ottomanes.

Le *Brésil* a participé à l'avance signalée. La meilleure tenue des prix du café ainsi que l'amélioration de ceux du caoutchouc sont de nature à renforcer la situation financière déjà améliorée par les restrictions de dépenses fixées lors du dernier budget. Le mouvement amorcé n'est point terminé à notre sens.

Les divers emprunts *Chinois* 5 % s'acheminent lentement vers le pair ; la Chine vient de conclure à Paris un emprunt de 150 millions de francs 5 % pour la construction du port de Pukov. L'émission n'aurait pas lieu avant février 1914.

BANQUES

Le groupe des banques, françaises spécialement, suit d'habitude l'allure des fonds d'Etats. Cette règle peut être encore vérifiée actuellement car, à deux semaines de distance, la plupart de nos grandes banques sont en progrès appréciables. Ce n'est là que le commencement d'un mouvement qui doit encore s'accentuer à mesure que l'on se rapprochera de la période d'affaires plus actives.

Le succès rencontré par l'émission du *Crédit Foncier* est un indice à cet égard ; les souscripteurs à titre réductible n'ont pu obtenir qu'une action pour 11 demandées. La *Banque de l'Union Parisienne*, qui avait été attaquée à la suite de rumeurs fantaisistes, a gagné une vingtaine de francs. Il en est de même du *Crédit Français* pour lequel nous prévoyons, même après la hausse récente, des cours supérieurs à ceux actuellement inscrits.

Dans les banques étrangères, les banques russes doivent spécialement retenir l'attention. Le marché les a trop délaissées. La *Banque Russe pour le commerce étranger* répartirait, dit-on, un dividende de 11 % contre 10 précédemment. La *Banque de commerce Russo-Française*, créée sous le patronage du *Crédit Français*, viendrait d'augmenter son capital à 10 millions de roubles afin — entre autres — d'acquérir la *Banque de commerce de Bielostock*. Les titres restant auraient été offerts, en Russie spécialement, avec une prime de 16 %. La *Banque Ottomane* a également progressé. Elle doit voir mieux, car elle sera une des premières à profiter du retour au calme dans l'empire ottoman. Les obligations 5 % de la *Banque de Crédit hypothécaire de Sao-Paulo* ont, conformément à nos prévisions, déjà remonté. Le mieux doit se continuer car la société pourrait, d'ici peu, augmenter ses ressources et l'on sait combien un apport de capitaux nouveaux profite toujours aux entreprises sérieuses de crédit foncier. L'obligation de la *Banque hypothécaire et agricole de l'Etat d'Espirito-Santo*, qui jouit de la garantie inconditionnelle de l'Etat d'Espirito-Santo, est également mieux. C'est au 1er décembre que se détache son coupon semestriel.

TRANSPORTS

Les obligations des *Chemins de fer Français* ont enregistré une certaine progression qui s'accentuera lorsque l'emprunt du Gouvernement sera effectué et que, par comparaison, leur sécurité jointe à des cours trop bas attirera l'attention sur elles. Un projet de loi vient d'être déposé au Parlement qui tend à autoriser les sociétés d'assurances et autres entreprises obligées de faire des remplois en obligations de chemins de fer, à remployer indistinctement en titres de n'importe quelle compagnie, bien que le Nord et le P.-L.-M. doivent d'ici peu de temps voir se clore la période de garantie d'intérêt.

Dans les chemins étrangers, les obligations 4 ½ du *Nord-Donetz* viennent d'être introduites à la cote de Paris. Il en est de même des obligations du *Chemin de fer de Tauris* qui sont du type 5 % et que l'on peut considérer comme un engagement indirect du gouvernement russe. Les différents titres *Lombards* se sont raffermis en présence de l'adoption par les obligataires français du projet de réorganisation proposée par l'Office national des Valeurs mobilières. Les obligations *Alpes Bernoises* sont fermes, les statistiques publiées pour le mois d'octobre font ressortir la recette nette kilométrique depuis l'ouverture de l'exploitation à un niveau correspondant à une recette annuelle de plus de 60.000 francs. Les marchandises qui constituent la principale source de trafic d'un chemin de fer ont produit en octobre 169.400 francs, soit un chiffre double de celui réalisé pour le premier mois d'exploitation. Les obligations 4 % du *Chemin de fer de Toscane* sont toujours exagérément dépréciées. Sur les 56 kilomètres de la ligne 43 kilomètres sont déjà expropriés. Au 30 octobre dernier, 20 kilomètres de voie environ étaient posés. On peut espérer que la construction sera achevée dans le courant de 1914.

Les différents titres du *Suez* sont restés stationnaires. La moins-value des recettes dépasse maintenant 10 millions.

METALLURGIE & MINES

Ce compartiment a perdu beaucoup de son activité passée. Les avis venus de divers côtés précisent la régression à peu près générale des prix des différents produits. D'autre part, les commandes arrivent moins nombreuses sauf, peut-être, pour les sociétés fabriquant du matériel de guerre. Le *Creusot* donnerait un dividende de 85 francs contre 80 précédemment. Le compartiment russe, autant houiller que métallurgique, reste ferme. Les *Ateliers et Chantiers de Nicolaïef* augmenteraient prochainement leur capital de 7 millions de roubles et émettraient 5 millions d'obligations. *L'Union minière et métallurgique en Russie* sur laquelle nous avons, à plusieurs reprises, attiré l'attention, offre actuellement 40 millions d'obligations de 500 francs à 450. Ce sont de bons titres industriels.

Les valeurs de cuivre sont restées plutôt hésitantes, le *Rio* étant lui-même mal tenu comme conséquence de la grève qu'il vient de subir.

VALEURS A L'ÉMISSION

MINES DE FER DE HERAS SANTANDER.

La Banque Transatlantique, la Société Marseillaise, la Banque Renauld de Nancy et la Société Nancéienne ont procédé le 25 novembre à l'introduction sur le marché de la coulisse parisienne des actions des Mines de fer de Heras Santander, société espagnole contrôlée par les principales Sociétés sidérurgiques de l'Est de la France.

Les titres introduits à 355 francs sont des plus sérieux parmi les valeurs minières, car actuellement les mines de fer sont aussi recherchées que les mines de houille.

Crédit Français.

Toutes les communications relatives à la « Chronique Financière » devront être adressées directement au CREDIT FRANÇAIS à Paris, 52, rue de Châteaudun. Il sera répondu dans le plus bref délai à toute demande de renseignements.

673.

LA FUITE

DE

GABRIEL SCHILLING

D'aucuns prétendent avoir rencontré Eunosthus courant vers la mer pour se baigner, parce qu'une femme avait pénétré dans son sanctuaire.

PLUTARQUE

PERSONNAGES

GABRIEL SCHILLING, peintre.
EVELINE, sa femme.
OTTFRIED MAURER, sculpteur.
LUCIE HEIL, violoniste.
HANNA ELIAS.
MADEMOISELLE MAYAKINE.
Le docteur RASMUSSEN.
KLAS OLFERS, aubergiste.
KUEHN, menuisier.
UN APPRENTI.
SCHUCKERT, MATHIEU } pêcheurs.
Une servante chez Olfers.
Pêcheurs, pêcheuses, enfants.

L'action se passe vers 1900 à « l'Ile des Pêcheurs », dans la mer Baltique.

ACTE PREMIER

Une plage. Au fond, la mer. C'est le déclin d'une claire après-midi de fin d'août. A droite, le hangar d'une station de sauvetage; au mur est fixée une statue en bois peint, la figure de proue de quelque navire

naufragé; c'est une femme aux amples draperies, la tête renversée en arrière : on dirait qu'elle présente au ciel son visage pâle, dans une expression de rêve halluciné. Ses longs cheveux noirs s'épandent librement sur ses épaules. Sur la plage, un bateau de pêcheurs qu'on a tiré au sec. Au premier plan, sur la dune à gauche, en face du hangar, un mât de signaux, auquel pendent des échelles de cordes, etc...

Une jeune fille, vêtue d'une blanche toilette d'été, est étendue, un livre à la main, sur la dune, entre le hangar et le sémaphore : c'est Lucie Heil. Par la droite, au premier plan, arrive le menuisier Kuehn (quarante-cinq ans), suivi d'un apprenti. Tous deux nu-tête, en tablier bleu. Le menuisier salue Lucie; l'apprenti la regarde en ricanant. Contre la paroi postérieure du hangar sont entassées des planches de sapin; Kuehn en charge deux sur l'épaule de l'apprenti qui les emporte.

KUEHN. — Alors, vous voici donc revenue, Mam'selle.

LUCIE. — Comme vous voyez, Kuehn.

KUEHN. — Quand tous les oiseaux de passage s'arrêtent chez nous, vous arrivez, vous aussi.

LUCIE. — Tout juste.

KUEHN. — Nous espérons toujours que monsieur Ottfried Maurer fera un jour construire dans notre île.

LUCIE. — Il s'en est fallu de peu l'automne dernier; et puis, brusquement, le meunier a exigé des prix trop élevés.

KUEHN. — Les gens sont stupides. Ils ne savent pas ce qu'ils perdent. Si un homme comme monsieur l' professeur Maurer faisait bâtir dans notre île un petit Tusculum, tout l' pays en profiterait et ferait une bonne affaire.

LUCIE. — Ah! non, ce serait une très mauvaise chose si l'île devenait célèbre; toute la cohue des grandes villes s'y précipiterait et... adieu sa beauté.

KUEHN. — Est-ce que monsieur Maurer est votre oncle, mademoiselle?

LUCIE, *se moquant.* — Non, je suis sa grand'mère, Kuehn. (*Ottfried Maurer arrive de la plage, franchissant les dunes. Il est de taille moyenne, âgé de trente-six ans à peu près, blond, avec une barbiche roussâtre en pointe. Il porte les cheveux coupés très ras, il a le front large. Derrière les lunettes d'or son regard sérieux et pénétrant s'anime parfois d'un sourire malicieux. Il est vêtu sans recherche, il porte un pardessus et un chapeau de feutre mou; une canne toute simple est pendue à son bras, il tient à la main un livre in-4° relié en parchemin blanc*).

MAURER. — Bonjour, maître Kuehn.

KUEHN. — Bien aimable, monsieur le professeur. Vous voilà donc en bonne santé dans notre île?

MAURER. — Dieu merci, Kuehn. Cette fois-ci, j'en avais diablement besoin.

KUEHN. — Ben oui, nous l'avons lu su' les journaux.

MAURER, *souriant.* — Qu'avez-vous donc lu dans les journaux?

KUEHN. — Rapport à la belle statue qu'on a élevée à Brême.

MAURER. — Elle m'a donné un mal de chien, cette belle statue. Vous pouvez me croire, je suis heureux d'en être débarrassé.

KUEHN. — Et maintenant vous repartez bientôt pour la Grèce?

MAURER. — Ça aussi, vous l'avez su par les journaux?

KUEHN. — Mais oui. Il y a bien sûr des carrières de marbre par là et vous voulez y choisir des pierres pour de nouvelles statues?

MAURER. — Enfin Dieu soit loué, pour le moment je suis ici. Il m'est déjà souvent arrivé d'être paisiblement assis à Berlin, devant un verre de bière et de lire dans les journaux que je faisais pour l'instant, à Constantinople, le buste de la fille du Sultan. A propos, à qui donc appartient cette statue? (*Montrant la figure de proue.*)

KUEHN. — C'est la grande tempête du nord-ouest qui l'a jetée à la côte il y a deux ans.

MAURER. — Elle me plaît; je voudrais l'acheter.

KUEHN. — C'est Schuckert qui l'a trouvée, je crois.

MAURER. — Le jeune Schuckert?

KUEHN. — Ben sûr. Les Schuckert trouvent toujours quelque chose. Un jour le vieux retira de l'eau un gros bracelet en or. Voulez-vous que je lui en parle?

MAURER. — Oui, Kuehn, faites-le, je vous en prie.

KUEHN. — Du reste, autant que je sais, c'est une drôle d'histoire que celle de cette statue-là. Le brick danois d'où elle semble provenir, et qui a sombré là-bas au large, le jeune Schuckert l'avait vu « revenir » deux ou trois jours avant le naufrage, par un temps radieux, avec cette même statue à sa proue.

MAURER. — Sais-tu ce qu'ils entendent par « revenir » Lucie?

LUCIE. — Non.

MAURER. — En Écosse on appelle cela « the second sight ».

LUCIE. — Ah! oui, voir quelque chose en « seconde vue ».

MAURER. — Oui, par exemple son propre enterrement.

KUEHN. — Dieu merci! je n'y pense pas, quoique j'aie toujours à travailler des planches de cercueils.

MAURER. — Y a-t-il quelqu'un de mort?

KUEHN. — Ben non, pas pour l'instant, mais faut bien des provisions. (*Il met deux planches sur son épaule et s'éloigne.*) Bien l'bonjour, monsieur le Professeur.

MAURER. — Au revoir, Kuehn. (*Lucie et Maurer seuls.*) Dis-moi petite, je suis surpris de te trouver ici.

LUCIE. — Et moi donc! Je te croyais parti pour la pointe sud. C'est pourquoi je me suis glissée dans le nord; je n'avais vraiment pas l'intention de t'espionner.

MAURER, *souriant avec malice.* — Voilà! Vraiment? Eh! eh! quelle enfant modèle! Du reste, tu viens d'avoir la « seconde vue », car je voulais précisément faire un tour dans notre petite Suisse verdoyante, pour essayer de te découvrir. Que lis-tu là?

LUCIE. — Devine.

MAURER. — Pas difficile à deviner : Annette Droste. — Y a-t-il longtemps que tu es étendue là, petite?

LUCIE. — Très longtemps. A qui donc cette statue ressemble-t-elle?

MAURER, *examinant la statue.* — Je ne sais pas; serait-ce à ta mère?

LUCIE. — A mère, certainement.

MAURER. — Je ne trouve pas.

LUCIE. — Je n'y aurais peut-être pas songé, mais j'ai rêvé de ma mère; je me promenais avec elle la nuit, sur le rivage; de la main, dans un geste qui découvrait son bras, elle tenait la chaînette qui ornait son cou, comme cette statue; elle avait aussi une couronne. Involontairement, j'avais mêlé les deux images... D'ailleurs ici j'ai des rêves d'une intensité effrayante, et chose curieuse, même en plein jour, partout, je vais la tête en feu, hantée par les rêves de la nuit.

MAURER, *souriant avec lyrisme.* — Et pourtant tout, ici, est divinement beau. Je viens de vivre des heures incomparables. Quelle clarté! quels flots de lumière muets et puissants! Puis cette liberté de flâner sur le tapis d'herbe sans chemins, avec la saveur de sel sur les lèvres! Et le grondement de la mer, qui vous émeut jusqu'aux larmes! — Tiens! en voilà encore une qui perle derrière mes lunettes. — Et ce calme et puissant « maestoso » par lequel s'achève le roulement des flots qui déferlent : quelle splendeur!

LUCIE. — Tu as certainement eu des idées intéressantes? (*Elle prend le livre d'esquisses de Maurer.*)

MAURER. — Rien. Ma parole, pas une ligne. Vite, mon carnet; il faut que je note cela; je ne puis décidément pas me débarrasser de cette vieille habitude; mais tant pis; une sensation comme celle-là il faut bien la fixer. — Dis donc, la lettre de Schilling, c'est toi qui l'avais?

LUCIE. — Je te l'ai rendue ce matin.

MAURER, *cherchant dans sa poche et retrouvant la lettre.* — Tu as raison, la voilà. Elle s'est croisée avec ma dépêche. Je serais

bien heureux si Schilling trouvait enfin l'énergie de sortir de cette situation lamentable. Crois-tu que c'est possible, d'après ce que dit cette lettre, ma petite, toi si clairvoyante en ces sortes d'affaires?

LUCIE, *haussant les épaules.* — A en juger par cette lettre, évidemment, Ottfried! Cependant l'on ne peut rien prévoir avec Schilling. Il a l'air de traverser une crise, mais, tu sais, sa liaison avec Hanna Elias a passé par bien des crises et tout finissait par se rabibocher, à notre grand mécontentement à tous les deux. Tu connais bien les moyens de Hanna. Lorsqu'elle veut absolument qu'il reste près d'elle, elle s'alite et se met à saigner du nez quatre semaines durant.

MAURER. — Oh! je ne puis la souffrir! Je ne suis pas le moins du monde un ennemi des femmes, n'est-ce pas? Dieu sait que pour me plaire, elles n'ont pas toutes besoin d'être des oies allemandes. Mais cette Hanna me met hors de moi; comment fait-elle pour vivre? Quand je la vois, avec sa face cireuse et cadavérique, je ne comprends pas comment elle subsiste, et j'ai toujours l'espoir qu'elle décampera d'un moment à l'autre. Comptez-y! Elle n'y songe pas, elle est capable de nous enterrer tous.

LUCIE. — Oui, Ottfried, c'est bien possible.

MAURER. — Que Dieu me pardonne! S'il n'y a aucun espoir de la voir s'en aller de sitôt dans un monde meilleur, il faut absolument trouver une solution pour Schilling; il faudra essayer d'un moyen définitif, radical. Il a trop de valeur pour gâcher sa vie à suivre un cotillon de cette espèce-là.

LUCIE. — Qui sait, peut-être ton invitation télégraphique est-elle arrivée juste à propos?

MAURER. — C'est étonnant : cet homme calme, simple, qui, plus que nous autres, semblait avec sa paisible nature inaccessible au trouble, s'est laissé complètement dévoyer. Lorsque Hanna apparut, j'avais espéré tout le contraire. Entre nous, son mariage avec Eveline était un non-sens. Il l'avait épousée tout simplement parce qu'il a toujours été indifférent aux choses extérieures de la vie, pourvu qu'on le laissât peindre en paix. Et, brusquement, il a fallu qu'il pourvoie à l'entretien de sa femme. Hanna, elle, a plus de charme, plus d'indépendance, et j'ai cru au début qu'elle amènerait pour l'art de Schilling comme le « rinascimento » de la quarantaine. En réalité elle menace de le faire sombrer corps et âme.

LUCIE. — Il s'ensuit, puisqu'elle est d'une paresse orientale, que les femmes désœuvrées n'occasionnent que du désordre; aussi j'ai pris le parti d'user, l'hiver prochain, beaucoup de colophane pour mon archet.

MAURER. — As-tu vu les milliers et milliers d'étourneaux et d'hirondelles sur les chaumières des pêcheurs, là-bas, à Vitte?

Cette ardeur, cette agitation, cette adorable fièvre de voyage, cela n'exerce-t-il pas une puissante attraction sur toi?

LUCIE. — Quand je suis à la mer, seule avec toi dans un coin retiré, où personne ne nous dérange, tu le sais bien, je n'ai plus de désirs, je suis contente. A propos, sais-tu ce que le pêcheur m'a demandé?

MAURER. — Eh bien?

LUCIE. — Non, rien; c'est stupide! Si tu étais mon oncle! J'ai répondu que j'étais ta grand'mère.

MAURER. — Les hommes sont curieux comme Satan! Mais laisse, ne te tourmente pas. Le remède contre la médisance c'est le dédain absolu! Tiens, écoute ce que j'ai décidé. Voilà! Je n'ai pas la conscience très pure au sujet de ce bon Schilling. Au fond, vois-tu, on porte des jugements moraux simplement par paresse; et j'ai cédé, moi, à une paresse de ce genre à l'égard de mon ami, lorsque je n'ai plus compris sa manière de vivre. Je voudrais, s'il y a moyen, réparer le mal. Après tout, n'est-ce peut-être là qu'une illusion, peut-être suis-je simplement de bonne humeur et n'ai-je d'autre but que d'augmenter ma propre satisfaction.

LUCIE. — Bah! tu n'es pas précisément très, très méchant.

MAURER. — En tous cas pas beaucoup plus méchant que bien d'autres! La pièce d'argent que l'on cache sous le grand mât, selon la coutume superstitieuse des pêcheurs et de bien d'autres gens, a malheureusement toujours manqué à Schilling; autrement il aurait sans doute mieux dirigé sa barque. Et dans les questions d'argent, quand l'homme est en face de la nécessité, il n'est pas toujours disposé à avoir des scrupules. Maintenant que nos Brémois n'ont pas été pingres, je vais tout arranger. Tous deux vous m'accompagnerez en Grèce.

LUCIE, *joyeuse*. — Superbe! Tes lunettes lancent des éclairs à ces paroles, et tes cheveux ressemblent déjà à la flamme sur le trépied des sacrifices à Delphes.

MAURER. — Eh bien, alors, je vais aussi faire une prédiction : Schilling viendra, je t'en donne ma parole.

LUCIE. — Je le crois aussi. J'ai cru à plusieurs reprises le discerner en seconde vue sur le sentier, là-bas, de l'autre côté du marais.

MAURER, *observant le lointain*. — Mais oui, voici un homme qui a traversé la tourbière en courant.

LUCIE. — Il y a à peine dix minutes que le petit vapeur de Stralsund vient d'aborder à Grobe. C'est lui.

MAURER. — Il court comme un Basque. Par tous les diables, ça pourrait bien être le peintre Schilling avec son sac et sa boîte à pastels. (*Il appelle*) Cou-houé!

LUCIE. — Alors, je vais vous laisser seuls.

MAURER, *continue à regarder, agite son mouchoir et appelle* : Cou-houé! Cou-houé!

LUCIE, *de loin.* — Quel est ce signal?

MAURER. — Cou-houé! C'est ainsi que s'appellent les Boschimans en Afrique.

LUCIE. — Il s'arrête. (*Fausse sortie.*) Au revoir!

MAURER. — Au revoir, mon enfant, au revoir! Je veux en avoir le cœur net. Si ce n'est pas lui, je te rattraperai. (*Il court à droite.*)

LUCIE *le suit du regard par-dessus les dunes, revient sur ses pas précipitamment, escalade adroitement l'échelle du mât, agite son mouchoir et appelle* : Cou-houé! Cou-houé! Vous me trouverez chez Klas Olfers, à l'auberge. (*Le menuisier Kuehn sort de derrière le hangar de sauvetage.*)

KUEHN. — Une nouvelle visite?

LUCIE. — Toute une société de chant, Kuehn, qui vient donner une aubade au professeur Maurer! (*Elle descend vivement et s'enfuit. De nombreux pêcheurs, en veste bleue, le pantalon retroussé, sortent des dunes à gauche. Le jeune Schuckert est parmi eux. Ce sont pour la plupart de grands gaillards blonds, à large carrure, à la barbe drue. Quelques-uns portent leurs bottes goudronnées à la main. Il y a je ne sais quoi de silencieux et d'irréel dans leurs mouvements.*)

KUEHN. — Schuckert?

SCHUCKERT. — Qué qu'y a?

KUEHN, *qui vient de charger une planche sur son épaule.* — Aide-moi à charger encore une planche.

SCHUCKERT, *s'approchant.* — Allons-y vivement.

KUEHN. — Veux-tu vendre c'te chose-là?

SCHUCKERT. — Qué chose?

KUEHN. — C'te femme-là, sans pieds.

SCHUCKERT. — Hé, hé, qué qu't'as donc dans la caboche que tu veux t'mett' su' les bras cette porteuse de guigne?

KUEHN. — Qui qu't'a dit que je vas l'acheter? C'est l'professeur étranger qui la veut.

SCHUCKERT. — L'étranger, qu'est chez Klas Olfers? Hé, hé, ben pourquoi pas? Ça s'pourrait à la fin! Ben l' bonjour, Kuehn. (*Il continue son chemin par les dunes après avoir aidé le menuisier à charger deux autres planches.*)

KUEHN. — T'entends? apporte c'te chose-là à l'auberge. C'est-y oui?

SCHUCKERT. — Ben oui, ben oui.

KUEHN. — Le professeur paye bien, que j'te dis.

SCHUCKERT. — On dit qu'y est un peu... (*Il se frappe le front*

du doigt. Schuckert suit les autres pêcheurs sur la berge et les aide à mettre à l'eau une barque à voiles. Kuehn charge les planches sur son épaule, l'une d'elles tombe sur le sol. A ce moment apparaissent Maurer et son ami Schilling. Celui-ci, grand, blond, imberbe, a le type suédois, fin et spirituel, plutôt que le type allemand. Les vêtements flottent autour de son corps maigre et élégant. Son visage émacié, avec des grands yeux enfoncés dans les orbites, a l'air quelque peu ravagé. Chapeau de paille, pardessus d'été, boîte à pastels.)

SCHILLING. — Arrêtez, mais arrêtez donc, l'homme. (*Il accourt en trébuchant, laisse choir la boîte à pastels et saisit à deux mains la planche qui est tombée.*) Viens, attrape l'autre bout, Ottfried!

KUEHN. — Vous êtes trop bons! merci beaucoup, messieurs!

MAURER *accourt, saisit l'autre bout de la planche; lui et Schilling se mettent à la balancer.* — Eh bien, nous voici trois joyeux Berlinois amenés par le bon vent du hasard dans cette île solitaire, inconnue.

SCHILLING, *balançant la planche.* — Berlin, Berlin, que je te plains! (*Ils mettent la planche sur l'épaule de Kuehn.*)

MAURER. — Celui-là, c'est un vrai Berlinois, mon fils.

KUEHN, *avec le pur accent berlinois.* — Voyez-vous c'est mon métier qui le veut, j'ai un grand plaisir à faire des cercueils. Les cercueils, je les aime, mais pas le mien pour sûr. Et un jour que là-bas, à la gare de Silésie, je menuisais, la vieille s'est amenée, celle dont les jambes font un bruit de castagnettes, vous savez, en m'narguant, elle me faisait signe qu'il était bien temps d'faire ma propre robe de chambre en bois... alors, je m'dis : en avant! faut quitter Berlin. C'est comme ça; les médecins m'avaient abandonné et ici j'suis redevenu gaillard. (*Il salue et s'en va, les planches sur l'épaule.*)

SCHILLING, *interdit, regardant l'une après l'autre ses mains tachées de résine et suivant des yeux le menuisier* — C'est drôle comme la voix résonne autrement ici, comme un bonhomme quelconque vous a un autre aspect qu'à Berlin... et comme on empoigne autrement une planche... (*Il se secoue et ramasse sa boîte à pastels.*)

MAURER. — Mon garçon, jamais depuis des années, tu n'as eu une aussi bonne idée qu'en venant ici.

SCHILLING, *d'un ton bref, un peu singulier.* — Oh! cela s'est trouvé ainsi.

MAURER. — Mais oui, il fallait bien en venir là. Nous n'arrivions plus à nous voir; pas moyen de mettre la main sur toi. Comment ça va-t-il?

SCHILLING. — Comme tu vois, parfaitement!

MAURER. — Vraiment, tu as une mine superbe. Un peu vanné; évidemment, c'est la ville; mais en te voyant venir, avec ta démarche de jouvenceau, on t'eût donné vingt et quelques années.

SCHILLING. — Oui, c'est la vie réglée, mon fils. Bien dormir. Point de vins plâtrés. Prends exemple sur moi, si tu peux, car ton nez me paraît suspect.

MAURER, *se tâtant le nez.* — Tu as raison, mais qu'y faire, mon vieux? Nous qui travaillons comme des maçons, nous avons besoin d'un spiritueux. As-tu donc perdu l'habitude de boire?

SCHILLING. — Je n'irai pas jusqu'à le prétendre, Ottfried.

MAURER. — Et maintenant, ouvre l'œil, droit devant toi. Oui ou non, ça vaut-il quelque chose? Ce tableau ne vaut-il pas les huit heures de voyage en train charrette, mon ami? (*Tous deux se perdent dans la contemplation de la mer qu'on entend gronder à intervalles réguliers et du ciel où le couchant jette des lueurs sanglantes.*)

SCHILLING, *avec des larmes d'émotion.* — Cristi, on est nerveux en diable tout de même. On s'en aperçoit devant une impression si soudaine.

MAURER. — Ça a été juste la même chose pour Lucie et moi. Nous arrivions à pied du débarcadère à la plage, et de voir subitement surgir les longues lignes d'écume, cela nous a bouleversés et nous nous sommes mis à sangloter comme des gosses, sans raison. A propos, sais-tu que la mère de Lucie est morte au printemps?

SCHILLING, *d'un ton étrange et anxieux.* — Ah! elle est morte? Tiens! de quoi?

MAURER. — Rasmussen ne t'en a pas parlé?

SCHILLING. — Rasmussen? je ne l'ai pas vu... depuis... depuis combien de temps?... il y a bien un an et demi.

MAURER. — Il a soigné madame Heil, en dernier lieu.

SCHILLING, *après un long silence.* — Oui, un homme bien entêté, ce Rasmussen, bien étroitement confiné dans sa spécialité! Il n'a pas l'idée de ce qu'il faut à des gens comme nous. Et puis je déteste les faiseurs de morale. Lui, il a la haine de l'art. La science! toujours la science! science par-ci, science par-là! et au nom de la science toute sorte de bêtises. Et dans les questions de goût! un vrai hottentot! Il fallait que je dise ce que j'ai sur le cœur.

MAURER. — Dis donc, ne me démolis pas notre Rasmussen. Un type, quoi! sans blague... Par quelque bout qu'on le prenne, il y a de l'étoffe, c'est solide!

SCHILLING. — Dis-moi : de quoi madame Heil est-elle morte?

MAURER. — Maladie de cœur à ce qu'il semble!

SCHILLING, *avec une aspiration profonde.* — Rien d'étonnant quand on pense à l'atmosphère suffocante des grandes villes, où les hommes sont emprisonnés à perpétuité. Vivre, pour eux, c'est s'énerver, et voilà : cette surexcitation continuelle les enlève prématurément, en masse. Tu n'imagines pas, Ottfried, combien j'aspirais à revoir ce paysage!

MAURER. — Mais si. J'étais exactement comme toi.

SCHILLING. — Au milieu du tapage et de la puanteur de l'asphalte de la Friedrichstrasse, je voyais toujours la mer devant moi, comme un mirage. Toujours je tendais les bras vers elle! Je suis comme le phoque! Je voudrais me précipiter dans l'eau, la tête la première.

MAURER. — Ça ne m'étonne pas. Lucie est encore plus enragée pour le bain... Fanatique... un vrai casse-cou.

SCHILLING. — Ce n'est pas ce que je voulais dire. J'écarquille les yeux devant la mer... vous n'avez aucune idée de ma joie, mes enfants. C'est comme si l'on m'avait opéré de la cataracte! Notre origine est là, c'est là que nous devrions vivre.

MAURER, *riant.* — Eau tu es, et eau tu redeviendras! Et ta femme, comment va-t-elle? Veux-tu fumer, Schilling?

SCHILLING, *indolent et distrait.* — C'est en moi comme une musique de cymbales et de timbales! Fumer? Eveline va bien. Dieu merci. Aussi bien qu'elle peut aller. En somme, je l'avoue, jamais je ne l'ai vue franchement de bonne humeur. (*Il s'assied sur la dune.*) Parlons d'autre chose. Quand on a des ennuis, la question est de savoir si l'on est capable de les secouer. Lorsqu'on a essayé par tous les moyens, jusqu'à en devenir crétin, et sans résultat, alors vient le moment glorieux du « je m'en fichisme » absolu : j'y suis arrivé!

MAURER, *lui frappant sur l'épaule.* — C'est un progrès, mon garçon, s'il en est ainsi!

SCHILLING. — Mais certainement; tu doutes? Crois-tu que sans cela, je serais venu? Non, je n'aurais jamais pu me trotter!

(*Long silence.*)

MAURER. — Qu'en dirais-tu, si comme deux vieux amis, nous mettions de côté les circonlocutions, Schilling, et la soi-disant délicatesse? Voyons, les sentiments que nous avons l'un pour l'autre sont honnêtes et sincères, n'est-ce-pas? Alors pourquoi ne serions-nous pas francs et forts! Donc, si tu ne prends pas les choses de travers, je te demanderai si...

SCHILLING. — Tout est fini avec Hanna Elias?... (*Long silence.*) Je peux te le dire, non tu ne le croiras pas? Le temps! ce temps autrefois si précieux, ce que je l'ai gaspillé cet été, par boisseaux, par tonnes, c'est insensé! je ne peux plus entendre le tic-tac de l'horloge, je tressaille à chaque battement du balancier.

MAURER. — Qui donc n'as pas perdu de temps avec les femmes? Oui, quel est l'homme, l'homme dans toute l'acception du mot, qui ne se soit pas égaré plus d'une fois avec les femmes? Ça ne fait rien. On tombe, on se relève; on se perd, on se retrouve. L'essentiel est de garder la direction; je parie un contre mille que le temps réparera le mal passé.

SCHILLING. — Oh! mon cher, il m'a fallu digérer trop de plates niaiseries dans ma vie gâchée. Avec ma nature indécemment décente, j'ai fait tant de fois fiasco, que j'en suis à me demander sérieusement comment on s'y prend pour être foncièrement canaille et salement pratique. Je n'ai pas ce talent : rien à faire! Avec ça j'ai observé le monde sous toutes ses faces : d'en haut, d'en bas, par devant, par derrière. Je ne sais comment cela se fait, mais voici tout ce que j'ai vu : de loin il n'est pas mal, mais de près il est stupide, vulgaire, ignoble, au delà de toute expression.

MAURER. — Schilling, laissons le monde tel qu'il est, n'en parlons plus. Moi-même je ne t'ai pas non plus toujours montré, à ce qu'il me semble, une belle façade. Laisse cela, oublie-le, n'y pense pas. Maintenant, mon garçon, je vais te faire une déclaration quelque peu mystique. Nous sommes tous deux de la même génération. Je prétends qu'ayant fait notre apparition tous deux sur cette planète la même année, nous avons déjà cheminé auparavant tous deux, du même rythme, du même pas. Et si extérieurement nos voies se sont séparées, nous n'en sommes pas moins arrivés à ce jour où nous nous retrouvons exactement au même point. Refaisons donc un bon bout de route tous les deux, de compagnie, droits et conscients de nous-mêmes.

SCHILLING *avec affection.* — Top! camarade, soyons gais! Que diable, gorgeons-nous de champagne allemand et conduisons-nous comme si nous avions les plus belles pralines dans notre sac et comme si nous n'avions pas déjà attrapé force nasardes! (*Les deux amis sont en proie à une sorte de gaieté nerveuse; puis Schilling, interdit, aperçoit la statue de bois.*) Quelle est cette sainte étrange?

MAURER. — C'est la figure de proue de quelque navire naufragé.

SCHILLING. — Ah, partout ces absurdes femmes!

MAURER. — Elle a vraiment l'air un peu toquée.

SCHILLING. — Dis-donc, tu ne lui trouves pas une ressemblance?

MAURER. — Lucie prétend qu'elle ressemble à sa mère.

SCHILLING. — Ce n'est pas ça. L'expression, les cheveux, le mouvement...

MAURER. — Il me semble que j'entrevois... mais je n'aime pas à évoquer cette ressemblance. Crois-en l'expérience d'un vieux

renard comme moi, ne te perds pas en méditations sur les ressemblances. Ce sont des rêts que l'on se tend à soi-même. Si vraiment cette poupée de bois ressemble à Hanna Elias, mets-toi bien dans la tête qu'avec ses narines voluptueuses, elle a entraîné son navire dans un abîme où l'humidité n'est pas spécialement gaie. Respire, mon garçon, bois l'air vivifiant et ne laisse pas le fantôme de ta vie d'hier paralyser ta vie bien réelle d'aujourd'hui.

SCHILLING. — Il n'y a plus de danger, Dieu merci! puisque je te le dis, tout est enterré. Une fois pour toutes, nous avons tiré l'affaire au clair, nous avons fait de la lumière jusque dans les moindres recoins de nos relations, il ne nous reste absolument rien à discuter.

MAURER. — Alors, mes sincères félicitations, Schilling.

SCHILLING. — Morte, enterrée, mise en bière, douze toises sous terre. Et puis, Ottfried, fais-moi ce plaisir!... plus un mot, plus une syllabe de cette histoire. Tu me connais; je te le dis une fois pour toutes, Ottfried : si jamais un souvenir semble m'effleurer, laisse-moi, n'y fais pas attention. Ce sont parfois de pures niaiseries.

MAURER. — Des ressemblances.

SCHILLING. — Des yeux foncés... quelque trait autour d'une bouche... cela peut ressusciter les morts. Alors il faut me laisser, ne pas me déranger. Car cela paralyserait ma brutalité et il faut être brutal, on a besoin de toute sa force. (*Il se relève brusquement, jette sa canne, son chapeau, son sac et commence à se déshabiller.*) Et maintenant, mon garçon, la pureté, la liberté, de l'air. Bon Dieu de bon Dieu, on respire ici! Il y aura bientôt une tempête, j'espère, quelque chose de sauvage, de frais, d'insensé, de fougueux, de salé, voilà ce qu'il me faut. Un bain! pas de pleurnicheries! Pas de vains commérages dans les cafés de nuit! Périr dans la liberté, je veux bien : tout plutôt que de se noyer à petites gorgées dans un égout! (*A moitié dévêtu, il se précipite vers la mer.*)

MAURER. — Pas trop loin, Schilling!

LA VOIX DE SCHILLING. — Viens donc, Ottfried... Merveilleux!... Allô!... allô!...

ACTE II

Une pièce basse et étroite, à l'auberge de Klas Olfers dans l'Ile des Pêcheurs; par une porte du fond, on aperçoit le corridor et une échelle menant au grenier; de l'autre côté du corridor, par une seconde porte ouverte, une grande salle. A droite une porte conduit à une boutique sombre, encombrée, où Klas Olfers garde les marchandises pour les pêcheurs pauvres. Contre le même mur, un vieux canapé en cuir; au-dessus d'une table, une suspension très simple; tout autour, des chaises de sapin vernies en jaune; un peu plus loin une petite pendule. A gauche, un mur percé d'une fenêtre avec des rideaux de mousseline. Près de la fenêtre une table à ouvrage en noyer; dans le coin de gauche un secrétaire en même bois; à droite, dans le coin, un poêle en faïence blanche; au-dessus du canapé, une chromolithographie de la famille impériale, par terre un tapis composé de petits carrés d'étoffe; une nappe à carreaux rouges et blancs sur la table. Près de la fenêtre, une commode avec une pendule en porcelaine recouverte d'un globe; quelques vases en terre cuite, avec des fleurs en papier. Sur la table à ouvrage, recouverte d'un napperon brodé au crochet, des photographies encadrées. Au-dessus du secrétaire, une mouette empaillée, touchant de sa tête le plafond blanchi à la chaux. Dans l'ensemble, une impression froide, très modeste.

Le matin, vers huit heures. Klas Olfers, plus de cinquante ans, barbe blanche, peau parcheminée, teint bleuâtre inquiétant, observe la servante préparant la table pour le petit déjeuner. Entre le premier et le deuxième acte s'est écoulé un intervalle de trois jours.

On entend le claquement vigoureux d'un fouet devant la porte.

KLAS OLFERS, *écoutant.* — Allons, qué qu'c'est?

LA SERVANTE. — C'est le vieux Mathieu de l'Ile de Fehr, avec sa jument boiteuse. I'ramène deux dames étrangères su' son char.

KLAS OLFERS, *à la fenêtre.* — Hé, Mathieu! quelle barbue as-tu été pêcher si matin, dans tes filets?

VOIX DE MATHIEU. — Tiens, c'est ma foi vrai, Klas Olfers.

KLAS OLFERS. — J'y vas. Allons, vivement, ma fille, aide ces dames à descendre de la charrette.

LA SERVANTE. — N'y en a pus qu'une dans la voiture.

Hanna Elias apparaît dans l'embrasure de la porte. Sous un grand chapeau de paille, garni de coquelicots, des cheveux noirs comme du jais encadrent son visage pâle, d'une transparence de cire. Ses traits sont fins et intelligents; ses grands yeux foncés et

inquiets. Tous ses mouvements sont empreints de nervosité. Les doigts ne peuvent rester tranquilles. Quand elle n'est pas distraite par les impressions extérieures, elle semble réfléchir à un problème dont la solution lui paraît aussi désespérée qu'indispensable. Sa toilette est d'un goût exotique; elle a d'ailleurs l'aspect étranger. Elle est fine, plutôt petite, et appartient à la catégorie de ces femmes dont on ne saurait déterminer l'âge : entre vingt et trente ans, ou plus.

HANNA, *parle bien l'allemand avec un léger accent étranger.* — Peut-on trouver ici à se loger pour une ou deux nuits?

KLAS OLFERS. — Tiens, pour sûr. C'est pas ça qui nous donnera mal à la tête à trouver, ma petite demoiselle! C'est bien vrai que la maison de Klas Olfers est bondée du haut en bas, mais sur les douze chambres, y'en a toujours ben une treizième de libre? C'est-y une ou deux chambres que vous désirez?

HANNA, *parlant dans le corridor.* — Nous prenons deux chambres, n'est-ce pas, mademoiselle Mayakine?

MADEMOISELLE MAYAKINE, *entrant.* — Si vous voulez bien, j'en prendrai une pour moi seule.

Mademoiselle Mayakine est une Russe de dix-sept ans, pétersbourgeoise. Quoique petite, elle a l'air plus âgée, n'ayant plus rien de la fillette; sa toilette est très simple, sans excentricité.

KLAS OLFERS, *tournant son bonnet brodé.* — Vous pouvez avoir deux chambres l'une près de l'autre, mesdames, sur la mer. Voulez-vous y monter tout de suite?

MADEMOISELLE MAYAKINE. — Si vous préférez rester ici, madame Hanna? Moi, je monte pour un instant.

HANNA, *d'abord indécise.* — Moi aussi, naturellement.

KLAS OLFERS. — Vivement, ma fille, monte en avant. (*La servante passe devant les dames et on l'entend monter bruyamment l'escalier de bois.*) Alors puis-je vous prier de passer?

Le bonnet à la main il se place à la porte du couloir. Avant de quitter la pièce, Hanna l'examine attentivement et pose sa petite ombrelle contre une chaise. Les dames suivent la servante; Klas Olfers monte derrière les dames; la pièce reste vide. Un pêcheur en blouse bleue passe sa tête blonde et barbue par la porte de la boutique. C'est Schuckert.

SCHUCKERT. — Hé! Klas Olfers! Je voudrais un bout de corde d'une douzaine de mètres. Hé, Klas!

Par respect pour la chambre de famille et la table mise, Schuckert baisse le ton. Dans le couloir, le vieux pêcheur Mathieu, grand et fort, chevelure noire, arrive avec les bagages des voyageuses. Klas Olfers descend à sa rencontre.

KLAS OLFERS, *dans le couloir.* — Laisse-les plutôt en bas, père

Mathieu! un gaillard comme toi, avec tes bottes goudronnées, me démolirait mon escalier. Viens dans la salle, boire un verre de bière.

MATHIEU, *dépose les bagages, se relève, ôte sa casquette bleue; il la tient un peu loin de sa tête, laisse l'air rafraîchir son crâne, et de la main droite s'essuie la sueur du front. Il pousse un soupir de soulagement.* — Ouf! fait chaud, Klas Olfers! fait chaud de nouveau aujourd'hui.

KLAS OLFERS, *à la servante, qui descend en hâte.* — Porte les bagages en haut, ma fille!

SCHUCKERT, *ayant oublié pendant ce temps le but de sa visite, se le rappelle tout à coup.* — Hé! Klas Olfers! Je voudrais avoir une pièce de cordage. Klas! Et deux mètres de toile à voile... (*comme personne n'y prête attention il répète*)... de la toile à voile, que je voudrais.

KLAS OLFERS, *entrant avec Mathieu par la porte opposée.* — Eh ben, Mathieu quand c'est-y qu'on pourra avoir de la belle anguille grasse?

Ils disparaissent dans la salle. On entend à côté le pas lourd des pêcheurs, le cliquetis des chopes et une conversation indistincte en patois. Puis Maurer descend l'escalier; il entre tenant un livre et des imprimés à la main et s'assied devant la table. Schuckert a retiré la tête de la porte entrebâillée. Maurer déplie une carte, mais le vacarme dans l'escalier lui fait lever la tête. Tout à coup Lucie apparaît dans l'embrasure de la fenêtre.

LUCIE. — Bonjour, monsieur Maurer!

MAURER. — Enfin, quelqu'un! où êtes-vous donc fourrés? croyez-vous que je puisse vivre d'air frais?

LUCIE. — Es-tu seul?

MAURER. — Archi-seul et cela depuis une longue heure.

Lucie disparaît et arrive en courant par le couloir; elle ferme la porte derrière elle, puis celle de la boutique, s'approche en silence de Maurer, l'enlace, le renverse en arrière, et fait ainsi basculer la chaise; dans sa passion elle le couvre de baisers. Elle est en petite robe de toile et vient du bain; elle porte encore le peignoir de bain sous le bras, ses cheveux sont épars pour mieux sécher. D'abord Maurer accepte simplement les caresses, puis il attire la jeune fille sur ses genoux; puis, un peu grisé, il lui baise la bouche et semble aspirer la fraîcheur parfumée de son corps.

MAURER. — Ma fraîche Sirène!

LUCIE. — Quel bonheur de t'avoir enfin pour moi seule. Cela n'arrive presque plus.

MAURER. — Excepté quand les chiens aboient à la lune. (*Silence et nouveaux baisers*).

LUCIE. — Je dors vraiment bien peu ici, Ottfried. Toute cette nuit il a fait clair comme en plein jour. Après minuit je lisais encore sans lumière. (*Elle l'embrasse.*)

MAURER, *que Lucie tient enlacé.* — Allons, Lucie, ne sois pas si imprudente.

LUCIE, *interdite, se tait un instant, puis riant de plus belle avec la joie débordante d'une âme naïve et enfantine.* — On voit bien que tu n'as pas avalé d'eau de mer aujourd'hui, Ottfried! autrement tu te moquerais pas mal, comme moi, de tous les petits bourgeois du monde. (*Reprise de fou rire, puis imitant Olfers :*) Pour changer nous aurons de la morue à dîner! De la morue à en avoir mal au cœur! Oui, oui de la morue!

MAURER. — N'aie surtout pas le fou-rire, ma chère Lucie.

LUCIE. — Et puis nous nous ferons faire du bouillon avec le béret brodé de Klas Olfers.

MAURER. — Ma sœur me disait autrefois dans ces cas-là : tu as des pressentiments.

LUCIE. — La mer! la mer! la mer! si vous voulez me faire ressusciter et me voir gaie comme un pinson le jour de ma mort, vous n'avez qu'à me plonger dans l'eau de mer. (*Elle relève ses cheveux devant un petit miroir.*)

MAURER. — Lucie, as-tu vu Schilling?

LUCIE. — Schilling est bien plus fou que moi, quand il s'agit de baignades. Il nage jusqu'à ce qu'on le perde de vue; il ne se décide jamais à sortir de l'eau.

MAURER. — Il me semble que son humeur s'améliore visiblement.

LUCIE. — Oui, certainement.

MAURER. — Il devient plus franc, plus ouvert qu'autrefois.

LUCIE. — Je le trouve même tout à fait turbulent. Jamais je ne l'ai vu ainsi.

MAURER. — Tu as raison, tu peux bien le dire. lorsque tu l'as vu la première fois, il avait déjà son grain... (*Schilling apparaît à la fenêtre.*)

SCHILLING, *tremblant de froid, les lèvres bleues.* — Et maintenant un royaume pour un café chaud, mes enfants!

MAURER. — Schilling, je te le dis, si tu continues tes folies, de deux choses l'une : ou bien tu te noieras ou bien tu attraperas un rhume, qui te fera éternuer jusqu'à la fin de tes jours.

SCHILLING. — Je n'ai pas besoin de l'attrapper, je l'ai déjà.

LUCIE. — A-t-on jamais vu une pareille poule mouillée?

SCHILLING. — Rat des champs! Incorrigible rat des champs! (*Il chante*) :

Près de l'eau, près de l'eau,
Près de l'eau, j'suis chez moi.

(*Chantant et claquant des doigts, il s'éloigne de la fenêtre en dansant la tarentelle. Lucie et Maurer se tordent de rire pendant que Schilling entre en chantant.*)

MAURER. — Allons le déjeuner! du café! Qu'on serve!

SCHILLING. — Klas Olfers! qu'on serve! nous démolissons toute la boutique.

(*Tous trois follement exubérants tambourinent sur la table. Klas Olfers, avec une épouvante comique, entre par le couloir.*)

KLAS OLFERS. — Pour l'amour de Dieu! où donc qu'y vous manque quéqu'chose, messieurs et madame?

MAURER. — Dans l'estomac, monsieur Olfers.

KLAS OLFERS. — Ça vaut toujours mieux que dans la tête..

SCHILLING. — Ou bien dans la poche.

Entre la servante, le visage tout rouge, avec un plateau servi.

KLAS OLFERS. — Ma fille, apporte le café.

LA SERVANTE. — Otez-vous de mon chemin, monsieur Olfers! (*Olfers recule vivement.*)

LUCIE. — Voyez, monsieur Olfers, on n'apprécie même pas vos bonnes intentions.

KLAS OLFERS. — De la part des femmes, un homme intelligent, faut qui s'y habitue, Mam'selle!

MAURER. — Vous avez de nouveaux hôtes?

KLAS OLFERS. — Deux dames de Breege, de là-bas, venues par le vapeur. Ils sont tous au bain de mer, à Rugen.

SCHILLING. — Jeunes ou vieilles?

KLAS OLFERS. — De beaux harengs frais! Mais sûrement des dames étrangères, que j'dis.

MAURER. — L'île des Pêcheurs devient station mondaine, Olfers!

(*Pendant ce temps la servante a arrangé la table et s'est éloignée. Maurer, Schilling et Lucie entament le déjeuner de bon cœur. Ils versent le café, le lait, cassent des œufs, beurrent des tartines et coupent la viande. Ils n'observent pas strictement les bonnes manières.*)

KLAS OLFERS, *observe debout, d'un air satisfait, et tourne ses pouces; après un instant il dit* : — La mer donne de l'appétit! Et tout ça c'est y à vot'goût?

MAURER. — Délicieux! Dites-donc, monsieur Olfers, aurons-nous du rôti de porc à dîner?

KLAS OLFERS. — Ben oui, ça se pourrait bien, après tout.

MAURER. — Je le pensais.

KLAS OLFERS. — Et pourquoi qu'vous l'pensiez?

MAURER. — Dame! je crois que votre cochon est mort la nuit passée, du rouget.

KLAS OLFERS. — Tiens, heureusement que j'étais assuré. (*Lucie*

et Schilling éclatent de rire. Klas comprend subitement.) Eh quoi? De ce cochon-là comme rôti? Ni, ni, messieurs et dames, pas de ça chez Klas Olfers, jamais de la vie.

SCHILLING. — D'où faites-vous venir votre café?

KLAS OLFERS. — Tout de Stalsund.

SCHILLING. — Y a-t-il de si vastes champs de blé à Stalsund?

KLAS OLFERS. — Ho! là, là, messieurs, vous vous moquez-t-y de moi. (*Klas Olfers se sauve avec des gestes d'indignation comique.*)

LUCIE. — Allons, les enfants, ne faites pas enrager ce pauvre vieux.

SCHILLING. — Voilà! et maintenant on peut enfin se mettre en toute tranquillité un havane de dix pfennigs dans le bec. (*Se renversant sur sa chaise et tirant son étui.*)

MAURER. — Ton appétit n'était pas si formidable.

SCHILLING. — J'avais surtout soif. Il me fallait une boisson légère : même la simple bière me semble trop lourde. Il faudrait une boisson qu'on pût absorber en grande quantité! L'eau verdâtre, soi-disant potable, de cette île est atroce. Quelle calamité!

MAURER, *se renversant.* — Eh bien! que penses-tu de la Grèce, aujourd'hui?

SCHILLING. — Comme toujours! Superbe.

MAURER. — Ne voudrais-tu pas voir à la fin des colonnes doriques, dans le pays où elles poussent?

SCHILLING. — Comment donc?

MAURER. — Parlons sérieusement. Il faut y réfléchir.

SCHILLING. — J'y réfléchis depuis l'âge de seize ans.

MAURER. — Mais non, pas à mes projets précis.

LUCIE. — La nuit passée, j'ai continuellement voltigé avec pas mal de difficultés d'une île grecque à l'autre.

SCHILLING. — Surtout pas de rêves, mes enfants. Cette nuit mon âme était dans l'anguille que j'ai mangée hier. Par Dieu, oui! et moi, devenu anguille je criais, saisi d'une peur atroce devant un dégoûtant filet à anguilles.

MAURER, *riant.* — Revenons à nos moutons. Maintenant il est question de la Grèce. Tu sais qu'avec un peu de bonne volonté je puis me persuader que ce voyage est nécessaire. C'est donc ma ferme intention d'y aller. Je me demande ce qui pourrait t'empêcher de venir te balader avec nous pour te retaper un peu.

SCHILLING, *changé.* — Mon vieux, j'enfile mes habits le matin et cela me paraît souvent trop long; le soir en les enlevant je trouve un peu plus de plaisir. Cela m'occupe suffisamment. Tout ce qui est en plus me semble trop compliqué.

MAURER. — Serait-ce l'effet de vos bains de mer?

SCHILLING. — Dieu seul sait d'où vient l'effet! Vois-tu, il fut un

temps où par un jour gris il suffisait à mon imagination d'apercevoir dans le lointain une cime de montagnes, un coin de plage irradiée de lumière, pour y bâtir aussitôt un petit éden. Aujourd'hui que ferais-je en Grèce? Je n'ai plus rien à mettre de moi dans les choses. Eh, arrêtons d'abord cette pendule. (*Il se lève et arrête la pendule au mur.*)

MAURER, *l'imitant.* — « Il fut un temps. » Vas-tu finir! Laisse à d'autres ces méditations de vieille femme sentimentale! Et dorénavant on n'arrêtera plus la pendule. (*Il se lève vivement et remet la pendule en mouvement; Lucie éclate de rire.*) De l'action, mon ami! de la peinture, du travail! Tu verras comme c'est sain.

SCHILLING. — Allons, écoute : j'ai encore autre chose à te dire. Depuis l'âge de seize ans, chaque printemps, chaque automne, mes rêves me transportent en Grèce. Je n'y ai jamais été en réalité, alors on finit par ne plus y croire. (*Lucie saisissant une guitare sur le canapé, joue doucement* Les ruines d'Athènes *de Beethoven.*)

MAURER. — Cela ne regarde que le chemin de fer Berlin-Vienne-Trieste et le Lloyd autrichien, la foi n'y est pour rien. On prend un billet et tout est dit. Une fois là-bas, Schilling (quatre, cinq misérables jours) on voit le petit tas d'ordures d'un atelier berlinois sous un tout autre aspect. On ne se doute plus qu'il existe, crois-moi. Il faut te mettre une bonne fois les points sur les i.

SCHILLING, *manifeste bruyamment un consentement apparent.* — Allons-y, les enfants! Partons-nous aujourd'hui à midi? Je finis mon mégot, et je commence à faire mes malles. Que nul ne s'avise de piper!

(*Lucie et Maurer partent d'un éclat de rire exubérant; Schilling se lève et court à travers la pièce en soufflant bruyamment. Maurer se lève à son tour, un cigare à la main et essaye vainement d'enflammer une allumette.*)

MAURER. — Diable! l'émotion m'empêche de frotter une allumette chaque fois que l'idée de revoir le pays du Zeus d'or et d'ivoire s'empare de moi, ce pays où autrefois les divinités d'airain et de marbre étaient plus nombreuses que les hommes. Le monde barbare où nous vivons n'est vraiment rempli que de singes grimaçants!

SCHILLING. — Nous exceptons, j'espère, l'honorable assistance?

MAURER. — Naturellement; car, d'après Rasmussen, les Grecs étaient exactement comme nous, des gaillards blonds, au crâne allongé.

SCHILLING. — Je t'en prie, laissons Rasmussen.

MAURER. — Il est parfois borné et ridicule au plus haut degré, mais le jour où tu en aurais besoin, il serait à ta disposition.

SCHILLING. — Dieu merci; fini, adjugé, je n'en ai pas besoin.

LUCIE, *déposant la guitare et se levant.* — Mes enfants, je vais faire un bout de toilette, puis j'avalerai quelques études de Kreutzer : car si réellement vous allez en Grèce, je me ferai naturellement entendre devant la Reine. (*Elle se sauve par le couloir et monte l'escalier; on entend aussitôt le son du violon.*)

SCHILLING. — Non, l'Hellade et Rasmussen, ça ne va pas ensemble.

MAURER. — Il ne s'agit pas de Rasmussen, mais de toi et de moi. Mon idée serait de commencer par l'Asie Mineure, de là nous irions à Athènes, puis nous passerions de quinze jours à trois semaines à Corfou; en mars, nous nous rendrions à Florence, où je viens de prolonger pour trois ans le bail de mon atelier. Là, sans parler des Uffizi, tu verras enfin des modèles de nu.

SCHILLING. — Je voudrais y croire, mon cher Ottfried! Je ne le puis. Vois-tu, la pensée d'avoir gaspillé les cinq dernières années, irréparablement, définitivement, me fait remonter la bile au cœur. Il est trop tard, on ne rattrape pas le temps perdu.

MAURER. — Personne n'arrive sans blessure à trente-sept ans. Tous nous avons à résoudre le problème compliqué de la destinée et cette solution, c'est l'action.

SCHILLING. — Toi, tu es bien équilibré et ris dans ta barbe; tout te réussit; moi, tout me porte malheur.

MAURER. — Non, j'ai seulement suivi un principe que je te recommande : « Puise la force dans ta faiblesse même ».

SCHILLING. — Je n'ai pas un sou dans ma poche.

MAURER. — C'est ridicule d'insister, étant donnée notre vieille amitié.

SCHILLING. — Je connais ça, c'est agréable à entendre; je l'ai déjà entendu dire par des femmes... ça ne m'a pas réussi...

MAURER. — Un ami et une femme, cela fait une différence. Faut-il te rappeler, Schilling, qu'un jour, souffrant de la faim, je vins frapper à ta porte et te demander cinquante pfennigs pour pouvoir déjeuner?

SCHILLING. — Rien ne me retient, aucun empêchement. Je suis prêt, tout de suite, à t'accompagner jusqu'à la lune si tu veux. Et cependant, je ne crois pas à toute cette histoire! — Regarde, hier soir j'ai reçu cette lettre d'Eveline, « mon épouse ». — Tu ne sais peut-être pas que ma rupture avec... avec Hanna la transporte au septième ciel. Je l'avais mise en badinant au courant de tes projets. Je m'étais laissé entraîner à de grandes phrases comme ceci : « Tout mon travail passé me paraît une sorte de préparation, j'espère commencer mon œuvre véritable, etc. » Histoire de remplir des pages. Eh bien, lis cette missive dithyrambique (*jetant la lettre à Maurer*). Allons! qu'est-ce qui me retient? en admettant que les frais du

voyage me permettent de laisser une part pour les bouches restées à la maison.

MAURER. — Mon ami, que veux-tu, à trente-sept ans l'on ne peut avoir fait que des travaux préparatoires. Le Japonais Hokousai dit : « Tout ce que j'ai fait avant soixante-dix ans, il ne vaut pas la peine d'en parler. » Et toi tu désespères à l'âge des écoliers.

SCHILLING. — (*Visiblement agité, il allume un autre cigare.*) Au diable, j'en allume un second. Et pourquoi pas? Tant pis! Essayons toujours. Je me sens bien de l'entrain, mais c'est la confiance qui manque. Ici, il est vrai, je suis tout autre. Je constate l'influence heureuse des décisions énergiques. J'ai une ardeur nouvelle! Je croirais presque à l'existence d'un monde autre que celui où l'on pourchasse le misérable morceau de pain. Le souvenir de... de la puanteur s'efface peu à peu... dans l'air salé de notre île. On s'imagine, sans blague, on croit... on se demande s'il est vraiment nécessaire de s'engouffrer dans le maudit entonnoir qui vous tire en bas? Pourquoi le faudrait-il? Je n'en crois rien. Je vais dire « non » une fois pour toutes. Pourquoi ne laisserais-je pas tout le vieux tremblement croupir, moisir, puer à cœur joie? Pourquoi pas? m'en crois-tu incapable? Quoi? Elles vous sucent comme des sangsues, elles vous enlacent comme des lianes, elles vous versent du plomb dans le cerveau, elles vous bâillonnent avec de sottes niaiseries, à grand fracas, avec une grêle quotidienne de bourdes grosses comme le poing, elles vous chassent de l'âme le peu d'honneur qui s'y abrite. Mesdames, allez donc me chercher dans le Péloponèse!

(*Pendant ces invectives mi-comiques, mi-sérieuses, Schilling parcourt la scène. A la fin les deux amis partent d'un éclat de rire.*)

MAURER. — Bravo! Il faut te soulager la bile de temps en temps. (*Subitement Schilling découvre la petite ombrelle de Hanna Elias. Il l'examine sur toutes les faces.*)

SCHILLING, *perdu dans la contemplation de l'ombrelle.* — A qui est-ce, le sais-tu?

MAURER, *examinant l'ombrelle à son tour.* — A Lucie, sans doute! Mais non : elle ne porte jamais de ces bibelots.

SCHILLING, *regarde d'un air interrogateur Maurer, puis l'ombrelle, examine le manche et lit sur une plaquette en argent :* — « Le 13 juin 99 » — *regarde de nouveau Maurer, puis, comme absent, avec un sourire niais, fait quelques pas vers la porte du couloir, s'arrête, ferme l'ombrelle, et à demi inconscient, embarrassé, dit :* C'est incompréhensible — *puis* (*semblant sortir d'un rêve et se dirigeant vers la salle pour chercher Klas Olfers* — Pardon, un instant!

MAURER, *saisit une canne et frappe trois fois contre le plafond. Le violon se tait, Lucie descend rapidement l'escalier et entre.*

LUCIE. — Schilling est-il ici?

MAURER. — Non, qu'est-ce qu'il y a?

LUCIE. — Je viens de rencontrer en haut, dans l'étroit couloir, une dame ressemblant à Hanna Elias.

MAURER. — Hanna Elias! Impossible. Lui as-tu parlé?

LUCIE. — Non. J'étais interdite au point de ne pouvoir articuler un son. Puis je n'en étais pas sûre, il fait si sombre là-haut.

MAURER. — Alors tu te seras trompée; après tout, Schilling vient de découvrir ici une petite ombrelle verte! Cet oiseau de malheur planerait-il par hasard sur notre île? En tout cas je ne lui adresserai pas la parole.

LUCIE, *tenant toujours le loquet de la porte qu'elle avait fermée.* — Ottfried, demandons-le à Olfers.

MAURER. — Va plutôt chercher le livre des étrangers! J'ai déjà aperçu Olfers, curieux comme un renard, et rôdant devant les chambres des étrangères, le registre graisseux à la main. (*Lucie se précipite dans la salle et revient avec le registre.*)

LUCIE, *déposant le livre sur la table et feuilletant fiévreusement.* — Voici : « Madame Hanna Elias! » Ça y est.

MAURER, *s'approche et voit le nom; tous deux interdits se regardent quelques instants.* — Décidément, quelle vermine que cette femme!

LUCIE. — Chut, Ottfried! On vient, je crois.

MAURER. — Alors je me sauve par la fenêtre, chère enfant. Je ne puis voir cette tête macabre, cette folle, cette incube, cette lémure. Ce spectre me donne la chair de poule. J'ai peur de passer la nuit sous le même toit que ce revenant. La nuit, j'en suis certain, une souris blanche ou quelque chose de semblable lui sort de la bouche, et vous suce la jugulaire pendant qu'on dort. Au revoir, je me sauve. (*Il saute par la fenêtre, pendant que les pas de Schilling et de Hanna Elias résonnent dans l'escalier.*)

LUCIE. — Ottfried, Ottfried, ne dis donc pas de folies! (*Restée seule, elle est secouée d'un rire muet, puis se remettant, elle écoute la porte, la pousse et se sauve. Hanna Elias et Schilling descendent l'escalier; Hanna entre, suivie de Schilling.*)

SCHILLING, *dont le visage est devenu soudain d'une pâleur effrayante.* — Ils ne sont plus là. — Ils sont partis. — Pour la plage sans doute. — Attends, je vais suspendre ta jaquette, ou bien... veux-tu garder ton chapeau? (*ses gestes sont incertains, ses mains tremblent d'émotion, il regarde par la fenêtre et appelle*) : Ottfried! Ottfried! mademoiselle Lucie. — Non! — Eh bien, assieds-toi, Hanna. C'est notre cabinet particulier. Olfers nous l'a

arrangé, afin que nous ne soyons pas toujours dérangés par les conversations des autres voyageurs. — Voilà! (*fermant la fenêtre*). Maintenant explique-moi, je te prie, ce qui se passe.

HANNA, *assise sur le bord de la chaise, les bras allongés sur la table, déchirant en petits morceaux un bout de papier.* — Tu n'es pas enchanté de me voir chez toi?

SCHILLING. — J'en suis surtout surpris, ma chère. Que veux-tu? il y a de quoi; tu me l'accorderas volontiers. Le reste importe peu.

HANNA, *même attitude.* — Oui, c'est toi qui le dis! pour moi, hélas! il n'en est pas encore de même.

SCHILLING. — Hanna, comprends-moi bien. Certes, je suis content de te voir ici, mais, voyons, je ne pouvais guère m'y attendre, après les derniers événements... surtout dans cette île isolée (*Il rouvre tout à coup la fenêtre et appelle*) : Ottfried! — Il m'a semblé entendre son pas.

HANNA, *comme avant.* — On dirait presque un cri de détresse.

SCHILLING. — Je suis ennuyé... voilà... ils ne savent pas où je suis; car presque tous les matins nous avons l'habitude de monter vers le phare ou bien nous nous rencontrons devant le mur du cimetière, au couvent, d'où l'on a une vue très étendue. Je ne voudrais pas les faire attendre.

HANNA. — Je t'en prie, Gabriel, si tu as rendez-vous...

SCHILLING, *avec emportement et tendresse.* — Comment? quoi? tu plaisantes, Hanna.

HANNA, *après un long silence.* — Oui, je reviens à l'explication que je te dois en quelque sorte : nous sommes aux bains de mer à Breege, dans l'île de Rugen. J'ai été voir vendredi dernier le médecin, et il nous y a envoyés. Alors sur le bateau nous apprîmes par hasard qu'Ottfried Maurer habitait à l'île des pêcheurs et sachant déjà à Berlin que vous étiez ensemble... j'ai su ainsi que je te trouverais ici.

SCHILLING, *méfiant.* — C'est le médecin qui t'a envoyée à Breege?

HANNA. — J'ai encore craché du sang pendant trois jours.

SCHILLING, *nerveux, comme ressentant cette toux.* — Mais, ma pauvre enfant, que ne te soignes-tu sérieusement? C'est horrible de toujours souffrir, pauvre être fragile. (*D'instinct il a saisi la main d'Hanna; elle la retire doucement et défait son chapeau.*)

HANNA. — Et ce n'est guère pour moi que j'avais consulté le médecin.

SCHILLING, *caressant les cheveux de Hanna.* — Pour qui alors?

HANNA. — Tu sais, pour mon plus jeune, le petit...

SCHILLING. — Le petit Gabriel?

HANNA. — Il ne peut toujours pas se tenir bien debout.

SCHILLING, *subitement assombri, le visage amer et morne, retirant la main et marchant de long en large.* — Ma chère, je n'ai pas créé le monde. Mille regrets, mais je ne suis pas responsable de la cruelle bouffonnerie de l'existence. Si je le pouvais, je guérirais sur-le-champ ce pauvre petit être souffreteux. Mais il n'y a pas moyen. Je ne le puis. Quels jours et quelles nuits j'ai passés! Ça ne va plus. Hanna, je n'en puis plus! que la destinée suive son cours.

HANNA. — C'est bien heureux qu'il y ait une destinée.

SCHILLING. — Pourquoi?

HANNA. — On peut rejeter tant de choses sur elle.

SCHILLING, *se tenant les tempes, avec une expression de torture et de désespoir; le regard levé vers le plafond, il dit après un silence.* — Pourquoi m'as-tu suivi, ma chère?

HANNA, *calme, mais la voix tremblante.* — Parce que je ne puis vivre sans toi, mon aimé.

SCHILLING, *comme martyrisé et recevant un nouveau coup de fouet.* — C'est un mensonge; je ne te crois pas!

HANNA, *très calme et très pâle.* — Pourquoi serait-ce un mensonge, aimé?

SCHILLING, *après un silence, avec une fermeté apparente.* — Hanna, tout cela c'est de l'histoire ancienne. Je suis arrivé à rejeter tout cela derrière moi. Avec l'aide de Dieu, j'ai surmonté ce passé. Et maintenant.. c'est fini...

HANNA, *se levant.* — On t'excite contre moi. Quelqu'un que je ne puis atteindre m'a calomniée. Bien. Je m'en irai, tout en me demandant quel est mon crime. Mais je t'en prie, aimé, je t'en supplie, délivre-moi d'un douloureux supplice, d'une angoissante hantise : donne-moi, veux-tu, une dernière occasion de laver mon front de cet opprobre qui ne s'effacerait jamais de ton souvenir. En quoi t'ai-je menti, aimé?

SCHILLING. — Demande plutôt, quand tu ne m'as pas menti! Je conviens qu'il n'est pas très facile pour une femme comme toi, une femme aussi géniale, de distinguer la vérité du mensonge. Mais passons! Ne cherche pas à m'arracher cette amère confession! Ce n'est pas agréable de voir les gens vous tourner le dos : crois-moi, l'instant où le premier ami se détourna de moi, au Cercle des Artistes, n'avait rien de sublime; puis ce fut au tour du second, du troisième, du quatrième. Ce fut là une surprise qui n'était nullement joyeuse. Mais enfin, peu importait après tout cet ennui; peu importait même de m'être laissé entraîner par toi et monsieur ton époux dans la boue de votre ménage oriental, dans votre comédie de séparation froidement combinée d'avance. Votre mépris des préjugés l'expliquait suffisamment. Mais les hauts faits que ta merveil-

leuse générosité envers tes compatriotes t'a permis d'accomplir, voilà ce à quoi je ne saurais toucher sans gants.

HANNA. — Calomnie !

SCHILLING. — Bien entendu ! (*Il rallume le cigare éteint et d'un ton froid, changé*). Dis donc, Hanna, quand pars-tu ? (*Tout à coup une étrange indifférence s'empare de lui. Il se laisse choir sur le canapé, souffle bruyamment et semble occupé exclusivement de son cigare. Hanna, au contraire, très énervée, parcourt la pièce.*)

HANNA. — Cette auberge, me semble-t-il, est à tous ceux qui paient. Je partirai, quand il me plaira. Pas avant demain en tout cas. Ne fût-ce que pour la raison suivante : j'ai amené une amie de Russie et à aucun prix je ne voudrais me rendre ridicule.

SCHILLING. — Pourquoi as-tu amené cette amie?

HANNA. — Pourquoi vis-tu ici avec tes amis ? Elle m'intéresse peu, je n'ai pas besoin d'elle. Mais elle s'est accrochée à moi, elle ne connaît personne à Berlin ; c'est une gentille petite ; et moi je suis une femme abandonnée de tous. (*Debout devant la fenêtre, elle pleure doucement.*)

SCHILLING, *après un long silence, bas.* — Je te conseille de retourner auprès de ton mari.

HANNA, *brusquement, d'un ton de violente passion.* — Jamais, jamais! Pourquoi me dis-tu cela, Gabriel, puisque tu sais que cela me blesse jusqu'au fond de l'âme? Je n'ai plus rien de commun avec lui. Plutôt manger du pain sec avec mon enfant, que de mendier un sou auprès de lui. Plutôt retourner à Odessa et de là en Sibérie, avec l'enfant dans mes bras.

(*Schilling se lève, avec un profond soupir et se met à marcher.*)

HANNA. — Vous torturez une femme; il n'y a qu'un Allemand pour en être capable.

SCHILLING. — Soit, Hanna, je veux bien. Maintenant, fais-moi le plaisir de te calmer, n'est-ce pas? Fais donc appel à ton intelligence inconstestable. Laisse-moi! Ne me poursuis pas... pendant quelques semaines, quelques mois. Vois-tu, je ne suis plus moi ! Tout mon être, toute ma nature ont été transformés par notre vie commune. Je me deviens comme étranger à moi-même, j'ai été détourné de ma route, je suis désormais indifférent à ce qui devait être le but, la raison même de mon existence. Cette voie perdue, je la cherche maintenant. Pour la retrouver, j'ai besoin de solitude, Hanna, de recueillement. Il me faut redevenir enfant, apprendre à faire mes premiers pas, comme l'enfant.

HANNA. — Oh, je comprends, je connais toute l'intrigue, j'en connais l'instigateur. Il m'a évitée dès le début ; aussitôt que tu me l'as présenté, j'ai senti l'ennemi en lui. Je ne lui demande pas d'être

juste, mais lorsqu'il prétend vouloir ton bien plus que moi... lorsque Ottfried Maurer se permet de dire cela, Gabriel, je méprise ce bas mensonge de toute mon âme!

SCHILLING, *lui serrant le poignet, se laissant, de plus en plus gagner par un autre sentiment.* — Comprends-moi, comprends-moi, Hanna aimée! Je voudrais crier... t'expliquer...

HANNA. — Et moi je voudrais être loin d'ici!

SCHILLING, *la serrant passionnément dans ses bras.* — Reste! Reste! Pardon, ma bien-aimée!

GERHARDT HAUPTMANN

(Traduit de l'allemand, par BETTY SÉGAL.)

(La fin prochainement.)

LES DÉBUTS DU FRANÇAIS

DANS LA DIPLOMATIE

De l'avis commun de tous ceux qui ont traité du droit international, Pradier-Fodéré, Rivier, etc., il n'y a pas de langue diplomatique, j'entends par là qu'il n'y a aucune langue, ni morte, ni vivante, dont les conventions et les usages diplomatiques imposent universellement l'emploi, sans une entente préalable. Le principe de l'égalité des États s'y oppose, car il a pour conséquence que chacun des États garde le droit de négocier et de traiter en sa langue. Toutefois ce droit n'exclut en fait ni les usages contraires, ni les conventions par lesquelles, dans une circonstance donnée, on s'accorde à choisir, soit la langue d'une des parties, soit une langue tierce. C'est ainsi que le latin a été usité pendant tout le Moyen Age et au XVIe siècle ; le français lui a succédé. Depuis deux siècles, il a eu le noble privilège de fournir dans la plupart des occasions les formules par lesquelles se rétablissait pour quelque temps la paix du monde. Je voudrais rechercher quand, comment, et pourquoi il a obtenu cet avantage.

*
* *

Certains hommes d'État du XVIe siècle ont rendu au français, consciemment ou non, un inappréciable service : ils en ont fait la langue nationale ; aucun document à ma connais-

sance n'autorise à croire qu'un seul d'entre eux ait compris l'intérêt qu'il y aurait eu à en faire aussi la langue internationale.

Au reste eussent-ils appliqué à cet objet toute leur volonté et toute leur habileté qu'ils n'eussent sans doute pas réussi. Jusqu'à la mort de Charles-Quint, l'Empire enveloppe la France de toutes parts, et c'est surtout avec lui qu'elle lutte et qu'elle traite. Or l'Empire affecte non seulement le nom, mais la langue de Rome. Il veut lui garder ses privilèges. D'autre part, ce n'était pas en pleine Renaissance qu'il y avait chance de déposséder le latin d'une prééminence séculaire. Ni la situation politique, ni l'état des idées n'était favorable à un pareil changement.

Au XVIIe siècle, au contraire, les circonstances sont complètement modifiées. Pour ne retenir que les faits qui sont de mon domaine, la Renaissance, qui avait refait des latinistes, avait tué les latiniseurs. Par elle, le latin, restauré dans sa pureté antique, dépouillé des barbarismes qui le rendaient capable d'exprimer les idées du temps, scientifiques, politiques ou communes, ne pouvait plus vivre la vie des nations modernes. On l'étudiait mieux, mais justement parce qu'on l'étudiait plus comme une langue morte, et en vue de la beauté littéraire; dès lors, il devenait de plus en plus difficile de l'utiliser comme une langue vivante, et de l'appliquer à la vie pratique, publique ou privée. Il en résultait pour ceux qui y étaient forcés, sinon un empêchement absolu, du moins une certaine gêne.

La prononciation différente qu'on lui donnait dans les différents pays ajoutait aussi à l'embarras. On ne se comprenait plus en parlant, on ne se comprenait plus du moins du premier coup, chose particulièrement fâcheuse dans des tractations où il faut souvent comprendre à demi-mot. Il courait là-dessus toute sorte d'anecdotes, dès le XVIe siècle. Même en pays latin, un étranger n'était plus assuré de se faire entendre. Scaliger lui-même, disait-on, — et celui-là ne pouvait pas être accusé de ne pas avoir l'oreille latine — avait pris pour de l'irlandais le compliment latin d'un écolier irlandais [1].

1. Bayle, *Nouvelles de la République des Lettres*, nov. 1684.

Dans le monde politique, les mésaventures étaient pires encore. Plusieurs sont restées célèbres. Un jour c'était l'empereur Maximilien qu'on haranguait en latin, et tous les assistants croyaient bonnement que chacun des orateurs avait parlé en sa langue[1]. Plus tard, à Paris, c'était Charles IX qui recevait les compliments en latin des envoyés de Pologne, et qui demandait en vain autour de lui qu'on les lui traduisît. Chacun s'excusait « sur ce qu'il n'entendait pas le polonais ».

Fondées sur des légendes ou sur des réalités, ces historiettes, qui se colportaient, ont leur signification et traduisent une observation d'une rigoureuse exactitude : la vieille cité latine internationale était devenue une Babel. L'héritier du nom des Césars n'eût fait comprendre à personne un des trois mots traditionnels *veni*, *vidi*, *vici*. Au lieu de *wiki*, les Allemands disaient à peu près *figi*, les Italiens *vitchi*, les Espagnols *biki*, les Français *visi*, les Anglais *vaikai*. Il eût fallu pour remédier à cet état de choses revenir à une prononciation commune. Faute de ce retour, peut-être impossible, le monde allait recourir à un nouvel interprète. Aussi, malgré les manuels, qui pendant un siècle encore répèteront comme un axiome aux apprentis diplomates que tout ministre doit avant tout posséder son latin, il est incontestable qu'un certain nombre d'hommes, de ceux du moins parmi lesquels les princes choisissent volontiers leurs représentants, s'habituaient peu à peu à compter sur les secrétaires et s'épargnaient la peine d'acquérir un idiome qui avait beaucoup perdu de son utilité pratique.

Grâce au zèle de plusieurs fonctionnaires diligents, parmi lesquels les frères de Sainte-Marthe, nous savons par des mémoires et des formulaires manuscrits conservés, soit aux Archives du Ministère des Affaires Étrangères, soit à la Bibliothèque nationale, quel était l'usage observé, vers la fin du ministère de Richelieu, dans les réceptions, les audiences et la correspondance diplomatique. Un certain nombre de puissances se servaient avec nous du français. Mais, sauf l'Angleterre et la Hollande, aucune de celles-là ne comptait parmi les grandes puissances. Nous écrivions nous-mêmes en latin à

1. L'histoire est encore dans le *Traité des Écoles*, de Cl. Joly, 1678, p. 478-9, et dans Bayle, *Nouv. de la Rép. des Let.*, 1685.

l'Empire, aux États du Nord, à d'autres aussi. C'est à ce moment que s'ouvrirent les négociations du traité de Westphalie.

De nos négociateurs l'un au moins n'était pas embarrassé pour discuter en latin, c'était le comte d'Avaux. Il y a quelque exagération dans le compliment qu'on lui faisait de parler toutes les langues avec toutes les nations, mais il est certain qu'il savait bien l'allemand, et qu'il était latiniste. Il l'était même au point que dans les chicanes qu'il eut avec son collègue, Servien, celui-ci put lui reprocher de sacrifier à son purisme des occasions favorables et de renoncer à des avantages sérieux pour ne pas gâter une période bien carrée et cicéronienne. Dans ces conditions, peu importait si Servien se trouvait, lui, « obligé d'éviter les dîners où il y avait trop de latin et de poisson pour son estomac ».

Il était du reste nécessaire que nos plénipotentiaires fussent bien préparés sous ce rapport, car si la langue française joua son rôle au Congrès, ce rôle fut extrêmement modeste, et comme en dehors. Elle parut surtout dans les visites et dans les réceptions, où la courtoisie a une grande place, peut et doit même parfois se donner librement carrière, à condition de ne rien engager ni compromettre. Dans cet esprit, on vit certains des envoyés impériaux ne point faire difficulté de parler français à nos ambassadeurs. Le samedi 21 octobre 1645, quand le duc de Longueville eut rejoint l'ambassade, les Impériaux lui firent visite; le duc comprenait le latin, mais ne le parlait pas. Le principal envoyé impérial, comte de Nassau, commença par parler d'abord en français, avant de continuer en latin. Le 24, le duc de Longueville fit la « revisite » et tint un charmant discours en français, le comte de Nassau lui répondit en français aussi, tandis que l'autre envoyé impérial, Volmar, se servit du latin[1].

Il est encore plus significatif de voir parfois des étrangers, les plénipotentiaires de l'Empire et celui de l'Espagne, Zappada, s'entretenir dans notre langue[2]. Mais il faut se

1. Tous ces détails sont soigneusement notés dans les *Acta pacis Westphalicae*, t. II, pp. 61-62.

2. C'était au début des négociations, le 27 octobre 1643; les envoyés impériaux faisaient leur visite à l'envoyé espagnol Zappada; de chaque côté on parla français (*Ib.*, t. I, p. 57).

garder d'attribuer à ces faits une signification exagérée. Le 6 novembre 1643, le même ambassadeur espagnol avait une réception : le comte de Nassau, envoyé impérial, lui parla encore français, mais le Dr Volmar parla italien et Saavedra espagnol, tant que durèrent les compliments[1]. De leur côté et bien plus tard, nos ambassadeurs, eux aussi, se conformeront au goût des cours auprès desquelles ils sont accrédités[2]. Si on y regarde de près, l'envoyé impérial qui parle et auquel on parle français, c'est toujours le comte de Nassau[3]. Or nous savons par les Sainte-Marthe que l'usage de la Cour de Nassau était de correspondre avec la France en français. Il y a peut-être là, dès lors, un fait spécial. L'autre plénipotentiaire, le Dr Volmar, soit incapacité, soit volonté arrêtée, n'use jamais d'une autre langue vulgaire que de l'italien, presque officiel à la cour d'Autriche.

D'autre part, on nous a rapporté que, même à table, les négociateurs des diverses nations conversaient en latin. Il n'en est pas moins très important que le français ait commencé à être usité, fût-ce par occasions et comme langue mondaine, dans une réunion internationale. C'est par cette voie qu'il s'introduira plus tard dans les débats officiels et enfin dans les traités.

Dans les négociations même, le français ne prit qu'une place fort médiocre et qu'il dut disputer. Pour les pleins pouvoirs, pour les communications verbales aussi, il était admis que les envoyés de certaines puissances se servaient de l'idiome de leur pays. Ainsi Espagnols et Français rédigeaient leurs pouvoirs en leur langue, et si on leur demanda un moment de réduire à une forme unique, en latin, ceux qu'ils apportaient ils purent s'y refuser, sans que cela fît grande difficulté[4]. De même, quoique les médiateurs eussent proposé le

1. *Acta pacis Westphalicae*, t. I, p. 58.

2. M. de Vautorte écrit au cardinal Mazarin, le 31 juillet 1653 : J'envoie à votre Éminence « les complimens que j'ai fait à l'Empereur et au Roi des Romains dans ma premiére audience. Ils ne sont pas en François, parce qu'ils n'aiment point les interprétes, et qu'ils répondent toujours en Allemand, si on ne leur parle Latin ou Italien : l'Ambassadeur de Pologne qui n'entend pas mieux l'Allemand que moi a parlé aussi en latin. » (*Négociations secrètes de Münster et d'Osnabruck*, III, 572.)

3. Jean-Louis de Nassau-Hadamar (1590-1653).

4. Voir les pleins pouvoirs de l'Empereur aux Affaires Étrangères, *Correspondance politique*, Allemagne, vol. 35, fo 49 (23 juin 1643); ils sont en

latin comme langue commune, les Français qui n'y avaient pas voulu consentir, purent, à la première séance officielle du Congrès (24 nov. 1644), parler français, sans qu'on y mît obstacle[1]. Les Impériaux s'exprimaient de leur côté non seulement en latin, mais aussi en italien[2], comme les médiateurs vénitiens et le nonce.

Au contraire, un conflit très intéressant eut lieu entre la France et l'Empire relativement à des pièces produites au cours des débats. Pour bien en comprendre le caractère et la portée, il faut se souvenir que les Diètes d'Empire avaient pour règle inviolable de ne communiquer avec les puissances étrangères qu'en latin. Le 6 avril 1644, les ambassadeurs de France expédièrent une lettre latine, en l'adressant : « A Messieurs les Électeurs, princes et États du Saint-Empire assemblez à Francfort. » Des protestations s'élevèrent, non seulement parce que les titres habituels ne se trouvaient pas exactement reproduits dans la suscription française[3], mais parce que cette suscription était en français. On ne s'expliquait une pareille dérogation aux usages établis que par le « caractère capricieux des Français, toujours à la recherche de nouveautés en tous genres, dans leurs correspondances comme dans leurs modes »[4].

Wicquefort a raconté les différends qui survinrent entre Allemands et Français à propos d'une autre lettre : « M. de la Court, dit-il, qui avoit aussi le titre d'ambassadeur à Münster,

latin. Ceux du Roi d'Espagne (11 juin 1643) sont en espagnol. Cf. le P. Bougeant, *Hist. des traités de Westphalie*, III, 159, 160, 164.

1. Wicquefort, *L'ambassadeur et ses fonctions*, éd. 1715, l. II, Sect. 3, t. II, p. 37.

2. Voir la Relation (en latin) de ce qui s'est passé sur la délivrance des propositions de paix des ambassadeurs de l'Empire, de France et d'Espagne, à Münster, le 4 déc. 1644 : « Haec cum omnia *italico sermone* explicassemus »... (*Négoc. secr.*, I, 316). Dans la même pièce, il y a une citation d'une phrase de l'ambassadeur de Venise, en italien (317). Cf. une dépêche des plénipotentiaires français (Münster, 24 nov. 1644) : « le nonce lui respondit (à M. Servien)... qu'il ne s'estonnoit « perche il signor Servien mi da questa bastonata », ce sont ses motz. (Aff. Étr., Allemagne, *Corr. pol.*, 34, f° 160.)

3. *Messieurs* ne traduisait pas *Reverendissimorum, celsissimorum et reverendissimorum principum.*

4. *Négoc. secr. de Münster*, I, 249-450 : « *Nec poterant capere diversitatis rationem, nisi quod suis in epistolis sicut vestimentis Galli varietatem et multivagam inconstantiam sectentur* ».

mais non celui de plénipotentiaire, ayant un jour présenté un Mémoire en François aux députés des États de l'Empire, ils en furent fort scandalisés et en murmurèrent fort, ils résolurent qu'on feroit dire aux Ministres de France que c'étoit une ancienne et inviolable coutume des dietes de l'Empire que l'on n'écoutoit point les Propositions ny de bouche ny par écrit, si elles n'étoient faites en la langue du pays ou bien en latin, parce que si l'on souffroit qu'on y introduisit aussi la françoise, les Espagnols, les Italiens, et ensuite les Hongrois et les Suedois voudroient aussi s'y faire entendre en leur langue. »

Les Français étaient en effet dans leur tort. Mais les prétentions des Impériaux allaient plus loin. Le 16 octobre, ils s'adressèrent aux médiateurs Vénitiens. Ils demandaient qu'à l'avenir, les Français fussent invités à produire leurs « déclarations » en latin, en se conformant à l'usage suivi à la Diète d'Empire à Ratisbonne. On éviterait ainsi une traduction et des différences d'interprétations. Les médiateurs déclarèrent qu'ils rédigeraient aussitôt, et en latin, un « Articul », qui, avec l'agrément des deux parties, serait considéré comme affaire réglée et demeurerait auprès d'eux en dépôt. Pour l'avenir, au cas où il se présenterait quelque chose sur quoi les Français auraient à donner quelque éclaircissement écrit, les médiateurs négocieraient avec eux, afin que, s'ils voulaient le produire en leur langue naturelle, ils consentissent du moins à y ajouter une traduction élaborée par eux-mêmes. C'était demander que les écritures des Français fussent toutes soumises en latin, ou du moins accompagnées d'une expédition latine, à l'Assemblée internationale de Munster, comme à une Diète d'Empire. Nous verrons la France refuser plusieurs fois cette confusion. Elle n'y consentit pas[1].

1. Voir les *Acta pacis Westphalicae*, t. I, p. 737. La réponse des ambassadeurs français (30 mai 1646) à la proposition impériale du 29 fut aussi remise en français (*Ib.*, III, 37), et les Français refusèrent encore de la traduire eux-mêmes. Ce fut Heher, envoyé de Saxe-Weimar, qui en fut chargé.

Une autre fois la même attitude fut de nouveau gardée. Le 8 juillet 1648, la lettre qui accompagnait le projet de traité envoyé par Servien était en français, sans traduction. Comme un écrit de ce genre n'était pas conforme à l' « idiome de l'Empire », le secrétariat du Reichs-Directorium le fit traduire en latin (*Ib.*, VI, 287).

Tout le débat sur les langues entre France et Empire est là en germe, avec le caractère qu'il garda jusqu'à la fin. Dans le traité, il ne fut même pas un instant question d'employer le français. Ce qu'il s'agissait uniquement de savoir à cette époque, c'est si l'emploi exclusif du latin pouvait être imposé pour les communications destinées par la France à un Congrès international, comme il était imposé pour les pièces qui s'adressaient à une Diète d'Empire. La France n'admettait pas cette assimilation, l'Empire prétendait la faire. Il considérait qu'il y allait de son prestige : « auctoritas Imperii ». Le mot fut prononcé, le 21 janvier 1648[1].

Ce qui achève de caractériser dès ce moment la politique française, c'est un échange de vues qui eut lieu entre la France et l'Espagne, et qui montre la chancellerie française se bornant à défendre ses droits, sans aucune pensée d'empiètement. L'envoyé d'Espagne, le comte de Pegnaranda, ayant insisté pour qu'on fît une double rédaction du traité, en français et en espagnol, « le duc de Longueville dit qu'en cela ni en des choses semblables la France ne prétendoit pas d'avantage sur l'Espagne, mais aussi qu'il ne souffriroit pas qu'on introduisît de nouveautés, ny qu'il se fît rien contre ce qui avoit été pratiqué dans les traités précédents qui étoient tous en françois ». Nous savons qu'il en référa immédiatement à Paris[2]. Et Mazarin répondit par une dépêche qui contient toute une doctrine, et équivaut à une déclaration de principes : « Il demeure en la liberté des contractans de le rediger en deux langues, et il est asseuré que cela a pour l'ordinaire esté

1. Le duc de Longueville arrivait à Osnabruck, où la paix avait été signée le 20 entre Espagne et Hollande. L'envoyé du Brandebourg demanda à l'envoyé de l'Électeur de Saxe s'il ne serait pas bon de soumettre à son Altesse des propositions... Il pensait que comme le duc de Longueville comprenait le latin, mais ne le parlait pas, que l'envoyé saxon ne savait pas le français, mais le comprenait, il pourrait, lui, envoyé de Brandebourg, transmettre la proposition. Mais les Saxons estimèrent qu'il n'était pas *de auctoritate Imperii* qu'on se servît, sous cette forme, du français pour une proposition. Et finalement le Dr Leubern parla au nom des envoyés de l'électeur de Saxe en latin. Le duc de Longueville lui répondit en français (*Acta pacis Westphalicae*, t. IV, p. 915-6). Le prétexte invoqué était fallacieux, Meiern l'a fort bien vu. En réalité, on ne voulait pas donner à l'électeur de Brandebourg l'occasion de se mettre encore une fois en avant.

2. Aff. Étr., Allemagne, *Corr. polit.*, t. XCIX, f° 54. Dépêche du 4 mars 1647.

obserué, sy ce n'est que l'on l'eust redigé en une tierce, ce qui se pratiquoit anciennement, lors on prend soin qu'il soit fidellement expliqué et qu'il n'y ayt point de terme equiuoque, et chacun pour euiter la surprise stipulle que l'intelligence s'en prendra sur la coppie qu'il remet. Autrefois, les Anglois qui pour l'ordinaire traittoient en françois, et qui y ont souvent escrit, adjoustoient ce petit mot que les parolles vallent ce qu'elles sonnent à l'interpretation ordinaire et commune »[1]. On ne peut rien imaginer de plus net, et je ne crois pas qu'il soit possible après cela de prétendre que le gouvernement français eût à ce sujet des ambitions secrètes. Sinon, c'était le cas de s'en ouvrir à ses agents et de les soutenir. Au contraire, leur chef va plus loin qu'eux dans les concessions de forme, « sy une fois ils sont convenus des conditions du traicté ». On ne s'aventurerait guère, je crois, en affirmant que Mazarin ne s'intéressait nullement à cette question. Il le montra à d'autres occasions[2].

***

D'après la légende, ce serait à Nimègue que les choses auraient changé et que notre langue, bénéficiant du prestige de la monarchie de Louis XIV, aurait définitivement obtenu ses prérogatives de langue diplomatique. Je ne sais à quelle date exacte remonte cette légende, mais elle était déjà courante au XVIIIe siècle, et elle vient à peu près sûrement d'un texte mal interprété de Limojon de Saint Disdier, que je dois rapporter ici intégralement.

L'on s'apperceut à Nimegue, dit-il, du progrés que la Langue Françoise avoit fait dans les Païs étrangers; car il n'y avoit point de maison d'Ambassadeurs, où elle ne fust presque aussi commune que leur Langue naturelle. Bien davantage, elle devint si necessaire, que les Ambassadeurs, Anglois, Allemans, Danois, et

1. Aff. étr., Allemagne, *Corr. polit.* 99, f. 152.

2. Au traité des Pyrénées, il parlait italien, puis, par politesse, agréa la langue de don Luiz de Haro (*Aff. Étr.*, Rec. de Sainctot, *Mém. et doc. fr.*, 1849, f° 227, v°). Il y eut deux exemplaires du traité, l'un en espagnol, l'autre en français.

ceux des autres Nations, tenoient toutes leurs Conferences en François. Les deux Ambassadeurs de Dannemarck convinrent mesme de faire leurs depesches communes en cette Langue, parce que le comte Antoine d'Oldembourg parloit bon Allemand et n'entendoit point le Danois, comme son Collegue. De sorte que, pendant tout le cours des Negotiations de la Paix, il ne parut presque que des Ecritures Françoises, les Etrangers aimant mieux s'expliquer en François dans leurs Memoires publics que d'écrire dans une langue moins usitée que la Françoise [1].

Notons d'abord que ce texte, même si l'on accepte pour vrai tout ce qu'il rapporte, ne dit en aucune façon que la langue française fut la langue officielle du Congrès et celle du traité.

Il est exact qu'il y a eu lors des négociations de Nimègue, une discussion préliminaire sur la langue qui devait être employée, mais il ne s'agissait pas de choisir une langue dans laquelle se poursuivraient toutes les négociations et discussions ; la contestation, plus modeste, ne portait que sur la langue dans laquelle devaient être rédigés les pouvoirs. L'ambassadeur de Danemark affichait la prétention de donner les siens en danois, si les Français donnaient les leurs en français. Une intervention du médiateur anglais arrangea ce minuscule incident, dont il ne vaudrait pas la peine de parler, s'il n'avait donné à Louis XIV l'occasion de proclamer que rien n'était modifié à ce sujet dans la manière de voir et de faire de la Chancellerie française. Le Roi le dit en propres termes dans une dépêche à son ambassadeur : « Vous auéz tres bien faict de tenir ferme pour ne rien changer a l'usage estably... l'usage et la coustume sont l'unique regle et la decision de ces sortes de difficultéz » [2].

Je voudrais cependant, avant de mettre de côté ce petit fait, en tirer une conclusion nécessaire. Cette contestation n'était rien en elle-même, et n'avait aucune importance. Or tout le monde en a parlé, le chevalier Temple [3], Limojon de Saint

1. Voir *Histoire des negotiations de Nimegue* par le Sr. de St Disdier. Paris, 1680, pp. 78-79; cf. *Actes et Mémoires de Nimègue*, Amsterdam, 1678-9, 4 in-12°.

2. Aff. Étr., Hollande, *Corr. polit.*, 104, f° 117.

3. Voir les *Mémoires de ce qui s'est passé dans la chrétienté depuis le commencement de la guerre en 1672 jusqu'à la paix conclue en 1679*, par le chevalier Temple. Traduit de l'Anglois, La Haye, 1693, p. 232-233.

Disdier[1], d'Estrades[2], etc. C'est là un avertissement. Comment ces mêmes témoins n'eussent-ils pas dit un mot de la substitution du français au latin, comme langue des négociations, si cette substitution s'était produite? Comment n'en trouverait-on pas trace dans les dépêches? Elle eût donné lieu à d'autres discussions et fait une bien autre affaire!

Au reste, on peut consulter sur la suite des négociations les documents eux-mêmes, on n'y trouve aucune confirmation de la légende. Quand les « Mémoires de Nimègue » disent qu'il ne parut presque que des écritures françaises, il faut bien prendre garde. S'il s'agit des brochures et pamphlets publiés, par lesquels on faisait appel à l'opinion, oui, ces documents-là sont en français le plus souvent, je montrerai plus loin pourquoi. S'il s'agit au contraire des pièces officielles produites au cours des négociations, il ne faut pas prendre à la lettre le témoignage, loin de là[3]. Une masse de pièces sont en latin.

On parlait aussi latin dans les conférences. Limojon de Saint-Disdier nous conte lui-même que le 30 janvier 1679, M. Stratman fit un long et très beau discours en latin sur les prétentions et sur les intérêts du duc de Lorraine[4].

Mais il y a mieux. En ce qui concerne les entrevues officielles, nous avons un document positif, un procès-verbal, qu'on invoqua plus tard comme une sorte de règlement d'ordre. Il relate que le français fut écarté sur la demande des Impériaux. J'avoue que l'original ne se trouve pas dans les Archives du Ministère des Affaires Étrangères, mais il y a été[5]. Il a été invoqué à Ryswick; il a paru dans les « Mémoires et négociations de la paix de Ryswick ». Moser l'a produit au XVIIIe siècle,

1. *Histoire des negotiations de Nimegue*, pp. 34-35.

2. *Lettres, Mémoires et négociations* de M. le Comte d'Estrades, Londres, 1743, t. VIII, pp. 91-99.

3. Le Dran lui-même s'est laissé influencer quand il dit dans son *Cérémonial de Nimègue*, en 1722 : « Le françois estoit la langue commune du congrés. Les Imperiaux produisirent cependant quelques memoires en latin (Aff. étr., Hollande, *Mém. et doc.*, 40, f° 40, v°). Comme il renvoie à St Disdier, t. I, p. 125, il est facile de voir sous quelle influence il a écrit.

4. *O. c.*, p. 236.

5. Le Dran, dans ce *Cérémonial de Nimègue* que je viens de citer, f° 89, renvoie aux Archives, vol. du congrès de Ryswick, « où se trouve l'extrait du protocole de la légation impériale pour la signature du traité de Nimègue, à la date du 27 mai 1697 ». Il n'est plus à cette place.

sans soulever aucune protestation. L'authenticité ne peut pas en être contestée. Il nous fait connaître un fait de la première importance : « le Médiateur anglais s'étant exprimé en français, s'excusa quand il vit qu'on lui répondait en latin. Et après que l'évêque de Gurck[1] eut parlé (en latin), le maréchal d'Estrades, s'excusant sur le peu de pratique qu'il avait de cette langue, demanda à Croissy de le remplacer. Celui-ci convint que d'après le style adopté entre la Sacrée Majesté Impériale et son Roi, on ne devait pas en affaires se servir d'une autre langue que de la latine, mais comme il alléguait que la pratique et l'exercice lui manquaient pour la parler couramment, quoique du reste il la sût, les plénipotentiaires impériaux s'opposèrent à ce qu'un membre quelconque de ce congrès exposât ses vues dans la langue qu'il voudrait. » Tel est le texte, abrégé, mais exactement traduit[2]. Il ne laisse aucun doute. En fait, les Français savaient, ou affectaient de savoir mal le latin. Les Anglais eux-mêmes, comme les Hollandais, parlaient plus volontiers français. En droit, la France comme l'Empire reconnaissait les privilèges du latin et en laissait dresser procès-verbal.

Il faut enfin en venir aux instruments eux-mêmes. Ils se composent de trois actes, le premier du 10 août 1678, entre la France et la Hollande; le second, du 17 septembre 1678, entre la France et l'Espagne; le troisième du 5 février 1679, entre la France et l'Empire.

Le premier traité (France-Hollande) est en français, le second (France-Espagne), en français et en espagnol, le dernier (France-Empire), en latin seulement.

J'ai consulté les originaux aux Archives du Ministère des Affaires Étrangères. Puis, après avoir fait réflexion que la France pouvait posséder un exemplaire authentique latin, pendant qu'on aurait remis l'exemplaire français, également

1. En Carinthie. L'évêque de Gurck était le chef de l'ambassade impériale (Cf. Limoj. de St Disd., *o. c.*, p. 87).

2. « *Marescallus Destrades, excusata Linguae Latinae imperitia, eo quod a juventute arma tractasset diligentius quam libros, rogabat Colbertium, ut vices suppleret, qui confessus ex stylo inter Sacram Caesaream Majestatem et Regem suum recepto non alia in negotiis, quam Latina lingua utendum esse, sibi vero deesse usum et exercitium prompte eâ linguâ loquendi, quam alias calleret, Nos obstitimus ut quilibet in hoc colloquio sensus suos qua vellet Lingua explicaret.* » (*Mém. et Nég. de la Paix de Ryswick*. t. II. p. 13.)

authentique, à l'Empire, je me suis reporté aux procès-verbaux des séances où les signatures furent échangées, ils sont aussi précis que possible. Le 5 février 1679, on procéda à la signature des traités. Limojon de Saint Disdier donne les détails suivants : « M. Stratman portoit le Traité de l'Empire, et M. Colbert celuy de France... Les deux Traitez estoient écrits en Latin et pour les collationner, M. Stratman en commença la lecture »; Croissy le relaya ensuite; et on signa, en se passant les textes[1].

Ainsi se trouve ruinée la légende. Le traité de Nimègue n'a pas fait date, comme on le dit. C'était de l'Empire seul qu'il eût été important d'obtenir une dérogation à sa tradition et à ses principes. Elle ne semble même pas avoir été demandée. L'instrument de la paix signée avec lui est en latin, exclusivement[2].

*
* *

C'est quelques années après le traité de Nimègue que la question de la langue diplomatique fut débattue à fond entre la France et l'Empire. Une diète avait été réunie à Francfort avec les ambassadeurs de l'Empereur et ceux du Roi, pour discuter diverses affaires graves : annexion de Strasbourg, etc. Les Français communiquèrent leur mémoire en français, comme partout. Le 9 avril 1682, dit Le Dran[3], les ambassadeurs de l'Empire, consultés par les Ministres de l'Empire sur la réponse à faire, répondirent « qu'ils etoient d'avis qu'on donnast aux ambassadeurs de France cette reponse en latin, suivant que l'Empire avoit accoutumé de traitter avec les etrangers, et qu'on les avertit de ne se point servir dans leurs ecrits de la langue françoise, non plus que les deputés de l'Empire ne se

1. *O. c.*, p. 247. C'est exactement ce que rapportent les documents authentiques (Aff. Étr., Hollande, *Mém. et Doc.*, 40, f° 89). Cf. *Mém. de la Paix de Nimègue*, 1679, III, 402 : chacun des deux groupes d'ambassadeurs a un exemplaire : il n'est pas question de langues différentes. Le texte est en latin. Le texte français qui suit est présenté comme une traduction. Allou avait déjà du reste rapporté très exactement les faits (*Universalité de la langue française*, 397).

2. Le traité séparé avec l'Électeur de Brandebourg, signé à St-Germain-en-Laye, le 29 juin 1679, n'est qu'en français (Allou, *o. c.*, p. 386).

3. Aff. Étr., Allemagne, *Mém. et doc.*, 38, f° 112-113.

servoient point de l'Allemande, mais que suivant le stile, on employast partout la langue latine »[1].

Huit jours après, quand les ambassadeurs de France fournirent leur réplique à cette réponse, les députés de l'Empire demandèrent qu'elle leur fût délivrée en latin... « L'ambassade de France se fondoit sur ce qui avoit été pratiqué à cet egard dans les congrès de Munster et de Nimegue, où les ambassadeurs du Roy avoient toujours formé leurs écrits en françois, et comme ils persistoient dans le refus de s'assujettir à ne se servir que de la langue latine, les deputés de l'Empire resolurent d'en donner avis à la Diete de Ratisbonne et de luy demander des instructions. »

La question était de savoir si l'Empire pouvait accepter qu'en tête de la traduction donnée en latin par les Français figurât le mot *translatum* (traduction), comme le fait voir la traduction du Conclusum (Résolution) de l'Assemblée de l'Empire à Francfort (8 mai). Les Français consentaient à ce qu'on fît un faux officiel, « par considération particulière pour les États de l'Empire », et qu'on marquât sur le texte latin « *In forma authentica* », mais ils maintenaient ferme le fait que l'original français avait été reçu, enregistré et communiqué, et que c'était une affaire consommée[2].

Le 14 mai, la Diète prit acte du consentement des Français à la disparition du mot « *translatum* », tout en demandant des garanties pour l'avenir[3]. Les Impériaux craignaient visible-

1. Voir la Traduction d'un écrit des ambassadeurs de l'Empereur à Francfort, 14 avril 1682, envoyée par les plénipotentiaires français le 18 avril. (Aff. Etr., Allemagne, *Corr. polit.*, 297, f° 75, v°.)

2. Aff. Étr., Allemagne, *Corr. polit.*, 297, f° 147-148.

3. Traduction de la résolution de la Diète de Francfort, 14 mai 1682. La Diète prend acte du consentement des ambassadeurs de France « que dans la version latine de leur replique on omette le mot translatum (etc...) et que pour ce qui regarde l'idiosme des actes qu'ils donneront doresnavant à cette assemblée, ils suivront le mesme usage qui a esté observé au traité de Nimegue. Quoyque cette reponse ne soit pas suffisante, pour empescher à l'avenir cet incident a l'egard de l'idiosme, Mrs les Deputez sont toutes fois d'avis qu'ils ne doivent pas pour cela abandonner l'ouvrage qui est commencé, mais qu'il faut employer toutes leurs forces afin que... Mrs les ambassadeurs de France puissent embrasser l'un des deux temperaments proposez ou quelque autre expedient, et surtout a donner une declaration qui puisse oster toutes les dificultez qu'on pourroit avoir a l'avenir a l'egard de l'idiosme. » (Aff. Étr., Allemagne, *Corr. polit.*, 297, f° 158, v°.)

ment que cette difficulté peu considérable ne fît obstacle au réglement des graves affaires qu'on avait à terminer. C'était un prétexte, pensait-on ; les Français devaient avoir des ordres pour passer outre, mais ils ne voulaient pas [1]. D'autre part, les Français étaient avertis que si l'affaire était déférée à l'assemblée purement impériale de Ratisbonne, on leur donnerait sûrement tort. Verjus les avait renseignés à cet égard [2].

Toutefois, Louis XIV n'entendait pas confondre, comme ses adversaires, deux assemblées aussi différentes que celles de Francfort et de Ratisbonne. Il le faisait savoir sans retard à Verjus [3]. La réponse de celui-ci était cette fois telle qu'elle ne pouvait qu'encourager le roi à résister, elle allait jusqu'à lui

1. Un agent secret, le résident Walkenir, écrivait le 1er juin 1682, ce qui se disait à Francfort : « Encore qu'on a cru que les ambassadeurs de France eussent des ordres pour continuer leurs negociations en langue latine, ils n'en ont pas pourtant donné aucune ouverture, au contraire ils disent qu'ils les continueront en langue françoise, couste qu'il couste, mais on croit qu'ils ne se soucieront pas beaucoup pour la langue, et qu'ils seroient bien aises de continuer leurs negociations en Turc, pourvu qu'on voulust escouter leurs propositions ». (Aff. Étr., Allemagne, *Corr. polit.*, 297, f° 221, v°.)

2. Voir sa lettre aux plénipotentiaires français à Francfort, 14 mai 1682 : « Je ne voudrois pas, dit-il, qu'on renvoyast ici la decision de la question sur la langue dont V. Ex. doivent se servir pour leurs memoires et qu'on joignist cet incident au principal de l'afaire. Comme l'usage est ici sans contredit et sans aucun exemple contraire, que les memoires des ministres de France se donnent en latin, et que nos Docteurs n'y connoissent que l'usage de cette diete, et suposant que l'assemblée de Francfort est formée de la mesme façon et en doit suivre la nature et les usages, on donneroit le tort à V. Ex. presque tout d'une voix, quoy qu'elles ayent certainement tres grande raison (car c'est sur ce qui s'est fait a Munster et a Nimegue et ailleurs qu'il faut se regler, où l'usage est entierement pour V. Ex. aussi bien que le bon sens) et de plus l'assemblée de Francfort n'est point de la nature de celle-ci. » (Aff. Étr., Allemagne, *Corr. polit.*, 297, f° 162.)

3. Louis XIV à Verjus, comte de Crécy, ambassadeur de France à Ratisbonne, 27 mai 1682 (minute) : « Comme je vois que vous estes persuadé que la difficulté qu'ont fait mes ambassadeurs de donner leurs escrits en latin dans l'assemblée de Francfort sera condamnée dans la diette de Ratisbonne, il est bon que vous y fassiez connoistre, ainsy que vous l'escrivez à mes ambassadeurs, la grande difference qu'il y a entre ces deux assemblées, et que vous ne faites pas de difficulté de donner vos escrits en latin parce que l'usage est de se servir de la langue latine dans tout ce qui doit estre representé aux colleges qui composent ce corps, mais qu'à Francfort ou les ambassadeurs de l'Empereur se sont arrogez toute l'autorité, mes ministres ont raison de s'en tenir a ce qui a esté pratiqué a Nimegue et mesme jusqu'à present dans ladite assemblée de Francfort ». (Aff. Étr., Allemagne, *Corr. pol.*, 294, f° 323.)

laisser espérer que même à Ratisbonne, on pourrait peut-être risquer de présenter des mémoires en français[1].

Le Roi ne paraît pas avoir tenu compte de cette dernière suggestion. Le conflit était assez aigu. Il fut porté devant le Directoire de Mayence, médiateur. Les Impériaux avaient exposé leur point de vue le 10 juin 1682. Les Français remirent le 20 leur mémoire. Il est capital, car il expose avec une netteté absolue, non seulement la manière de voir de la France dans ce cas particulier, mais sa doctrine en matière d'idiome. Le voici intégralement :

Il n'y a point de prince dans l'Europe qui ayt droit d'imposer aux autres la necessité de se servir d'une certaine langue dans les conferences et assemblées qui se font entre souverains, comme celle de Francfort, ny en aucune autre occasion, chacun est libre de se servir de sa langue naturelle pour ses ecrits particuliers, et il est si vray que les treize cantons suisses ecrivent toujours en leur langue au Roy, et que Sa Majesté reçoit leurs lettres sans dificulté et y fait reponse.

Pour les traittez et autres actes communs, ou toutes les parties doivent signer, il est raisonnable entr'egaux de convenir pour cela d'une langue commune, ou de faire plusieurs originaux (comme il se pratique entre la France et l'Espagne, il s'en fait un en françois et l'autre en espagnol). L'Empereur et l'Empire se servent de deux langues; de l'allemand entre eux pour toutes leurs affaires, et de la latine avec tous les etrangers, ils appellent cette langue le stile de l'Empire, et pretendant qu'ils sont aux droits de l'Empire romain, ils voudroient obliger tous les autres princes et estats de ne se servir avec eux que de cette langue, ils nomment aussi leur Empire Germanique, le Saint Empire romain, et leur Empereur Auguste et Majesté Cezarée; mais comme ils n'en ont pas la puissance ny la grandeur avecq ces beaus noms, on peut se dispenser d'avoir trop peu d'egard pour cette pretension.

1. Verjus au Roi (Ratisbonne, 11 juin 1682) : « Je ne suis plus en peine, Sire, des premieres impressions que nos Docteurs de la Diete pouvoient avoir contre l'usage de la langue françoise dans les mémoires et ecrits que donneroient Mrs les ambassadeurs de V. M. a Francfort... J'ay tellement fait entendre raison la dessus que je ne scay si en un besoin *je ne pourrois pas mesme introduire la mode ou du moins la pretention de me servir icy de la langue françoise dans les memoires que je serois obligé d'y presenter*, quoyqu'il y ait une entiere diférence tant dans les raisons que dans les exemples et dans l'usage, entre ce qui doit se pratiquer icy et se faire a Francfort à cet égard ». (Aff. Étr., Allemagne, *Corr. polit.*, 295, f° 41-42. La partie soulignée est chiffrée.)

Le Roy est en possession d'ecrire en François a l'Empereur et a l'Empire, a tous les princes d'Allemagne et aux Roys du Nord et de Pologne, et d'en recevoir reponse en latin. Les ambassadeurs de Sa Majesté sont aussi en possession de ne donner qu'en françois leurs ecrits particuliers, et les ambassadeurs de l'Empereur les ont toujours receus dans l'assemblée de Nimégue et méme dans celle-cy, et y ont touiours fait réponse en latin jusques a present.

Ils n'ont assurement aucune bonne raison pour obliger aujourd'huy l'ambassade de France de changer de stile a Francfort et d'y donner a l'avenir ses ecrits particuliers pour l'Empire en latin, ils n'osent pas alleguer contre nous (comme ils font souvent contre les Italiens) leur pretendu droit de l'Empire romain, et ils alleguent seulement que c'est le stile de l'Empire, et l'usage de leurs dietes. Mais si c'est le stile de l'Empire de faire cette sorte d'ecrits en latin, l'usage de la France est de les faire en françois.

Et pour ce qui est de l'usage de leurs dietes, comme elles se font uniquement pour les affaires du dedans de l'Empire, qu'elles ne regardent en aucune façon les etrangers, et qu'on n'y a jamais veu de ministres de France du premier ordre[1], ni d'aucun autre royaume, quelque puisse estre ce pretendu usage, il ne peut jamais estre tiré a consequence pour les assemblées de la nature de celle de Francfort.

Les impériaux pourroient dire avec raison que si nous faisons nos ecrits particuliers en françois, ils feront les leurs en allemand, qui est leur langue naturelle; mais ils ne veullent pas prendre ce parti, parce qu'ils se font un honneur de se servir de la langue latine avec les Etrangers...

Il ne nous convient gueres de traitter par ecrit dans cette conference, et nous devons estre bien aises d'avoir un si juste sujet de nous en dispenser, et de ne traitter desormais que de vive voix[2]...

1. Ce sont les ambassadeurs, ou légats, ou nonces, qui représentent le Prince lui-même.

2. Aff. Étr., Allemagne, *Corr. polit.*, 297, f° 223-224. C'est sans doute cette menace de ne plus traiter par écrit qui a fait dire à Moser que les Français préférèrent rompre. Dans la suite, le mémoire discute à fond « la pretention des Allemans pour le latin » : « La Bulle d'or... detruit entierement cette pretention des Allemans pour le latin, elle ne fait aucune mention de la langue latine, elle dit en termes expres que la teutonique est la langue des princes de l'Empire. » Suit une citation de la Bulle d'or, latin et traduction française : les Electeurs devront connoitre les divers idiomes de l'Empire, savoir l'allemand, l'italien et le slave « eo quod ille lingue ut plurimum ad usum et utilitatem sacri Imperii frequentari sint solite et in his plus ardua ipsius Imperii negocia ventilentur ». On examine ensuite l'indépendance des différents États de l'Empire : l'Empereur, chef élu, est soumis à des capitulations, il n'est pas le maître. La Bulle dit en termes exprès : « L'Empire d'Allemagne a succedé a l'Empire françois de Charles

La conclusion, moins intéressante que la discussion, est cependant très importante aussi... Il fut résolu définitivement... « qu'à l'egard de la langue, les ambassadeurs de France joindroient a leurs memoires redigés en langue françoise une traduction latine », ceux de l'Empire « delivrant les leurs en allemand, aussy avec une traduction latine »[1].

Il est incontestable que la chancellerie de France avait agréé par intérêt politique, un changement à l'usage, assez surprenant au premier abord. Elle acceptait de joindre une traduction latine à ses originaux français. Mais en revanche elle demandait et obtenait de ses adversaires une nouveauté. La Diète de l'Empire devait se servir elle aussi de sa langue propre, l'allemand, en joignant comme la France une traduction latine. D'après cet accord, le latin était bien imposé en qualité de langue auxiliaire et tierce à la France; en revanche, il n'était plus, du côté de l'Empire aussi, qu'une langue auxiliaire et tierce. La convention ne peut donc étonner que ceux qui croient à la légende de Nimègue. Elle est strictement conforme aux principes exposés dans le Mémoire du 20 juin : Chacun est libre de se servir de sa langue naturelle pour ses écrits particuliers... Pour les traités et autres actes communs où toutes les parties doivent signer, il est raisonnable entre égaux de convenir d'une langue commune ou de faire plusieurs originaux.

A Ryswick, il ne se produisit rien qui mérite d'être signalé. Dès l'ouverture des négociations, il fut décidé qu'on se conformerait au précédent de Nimègue et au protocole que j'ai cité. La France fit le traité avec les Provinces-Unies comme d'usage, en français, et le traité avec l'Empire en latin. La ratification seule du Roi de France est en français.

*
* *

Avant de mourir, Louis XIV devait cependant traiter une fois en français. On sait de quelle façon fut conclue la paix de

Magne, et non pas à celuy des Cezars de Rome, cet empire alleman n'est pas une monarchie, mais une vraye republique aristocratique », etc. (Aff. Étr., Allemagne, *Corr. polit.*, 297, f° 228-229.)

1. Aff. Étr., Allemagne, *Mém. et Doc.*, 38, f° 112-113.

Rastatt. Les négociations furent menées en quelques jours par Villars « à la soldate ». Le 25 janvier 1714, on lui envoyait les propositions de paix préparées par son maître[1]. Torcy redoutait de longues discussions sur les termes, et Louis XIV avertissait son représentant qu'il avait affaire à un homme qui chercherait tous les moyens d'éluder ses engagements à la faveur d'interprétations et d'ergoteries[2].

Dans ces conditions, plus que jamais, les termes du traité devaient être soigneusement pesés. Or le prince Eugène, en répondant le 18 février aux propositions françaises par un mémoire détaillé, demandait à l'article premier que, suivant le style de sa cour, si l'on devait faire un traité solennel, il fût rédigé en latin, conformément à l'usage. Villars estimait que la conclusion en français était un avantage pour son maître. Il savait aussi, d'après ce que le Roi lui avait écrit, que Sa Majesté eût préféré traiter en sa langue[3]. Était-ce à cause des chicanes et des lenteurs qu'on prévoyait? Cela est probable, mais je dois convenir que la correspondance ne nous en dit rien. Quoiqu'il en soit, le Maréchal envoya au Roi la réponse de l'Archiduc. Le Roi ne fit pas de difficulté. La lettre, qui est aux Archives, porte en marge : « *Le roy consent que le traitté soit dressé en latin* »[4].

Villars prit donc ses mesures. Peu confiant dans sa latinité, et pourtant désireux « de ne faire aucun solécisme », et surtout de ne pas laisser un seul terme qu'il n'entendît parfaitement, il se prépara à faire appel à un Père Recteur des Jésuites qui devait venir à Rastatt. Mais comme le prince Eugène lui-même demandait qu'on fît entrer, en vue d'aider à la rédaction, M. de la Houssaye, le maréchal, improvisé diplomate, sentit qu'il avait intérêt à ne rien presser. Il prévoyait que d'interminables discussions naîtraient à propos de certaines expressions, qu'il faudrait sans doute en référer là-dessus à Paris et à Vienne; les Impériaux devaient être pris à leur piège et paieraient la rançon de leur lenteur. Il affecta de ne laisser voir aucune hâte. « Je montre, écrit-il au Roi, le

1. Aff. Étr., Autriche, *Corr. polit.*, 97, f° 139, v°.
2. *Ib.*, f° 211.
3. *Ib.*, f° 53.
4. *Ib.*, f° 274.

4 mars 1714, une parfaitte indifference », « le dessein d'abreger viendra de leur part; je crois seulement que si le traitté demeure en françois, ils demanderont un article separé que cela ne tire pas a consequence pour l'avenir, veu que l'usage ordinaire est qu'il soit en latin »[1].

Les prévisions de Villars ne le trompaient point. Le prince Eugène se lassa, et très vite. En deux jours, on signa un traité en français, le premier. Les Impériaux avaient seulement fait insérer l'article prévu par Villars, stipulant que ce précédent ne pourrait être invoqué[2].

Voici cet article :

Le présent traité, ayant été commencé, poursuivi et achevé sans les solennités et formalités requises et usitées à l'égard de l'Empire, et composé et rédigé en Langue Françoise, contre l'usage ordinairement observé dans les Traités entre Sa Majesté Impériale, l'Empire, et Sa Majesté Très-Chrétienne, cette différence ne pourra être alléguée pour exemple, ni tirer à conséquence ou porter préjudice en aucune manière, à qui que ce soit, et l'on se conformera à l'avenir à tout ce qui a été observé jusqu'à présent dans de semblables occasions, tant à l'égard de la Langue Latine que pour les autres formalités et nommément dans le Congrès et Traité général et solennel à faire entre Sa Majesté Impériale, l'Empire et Sa Majesté Très-Chrétienne : le prézent Traité ne laissant pas d'avoir la même force et vertu, que si toutes les susdites formalités y avoient été observées, et, comme s'il étoit en Langue Latine[3]...

Le Roi accepta traité et article, sans observation. L'Empereur approuva expressément la réserve concernant les droits de la langue latine[4].

Ainsi qu'il arrive si souvent, le fait qui ne devait pas être invoqué comme précédent se renouvela désormais régulièrement ou à peu près. Les préliminaires de Vienne en 1735, la

1. Aff. Étr., Autriche, *Corr. polit.*, 97, f° 51-53.

2. Villars en avertit le roi par une lettre du 6 mars 1714. (Aff. Étr., Autriche, *Corr. polit.*, 97, f° 57.) Le texte du traité joint à la lettre est imprimé en italien.

3. *Actes, mémoires et autres pièces authentiques concernant la paix d'Utrecht*, V, 393.

4. « *Salva de reliquo linguæ latinæ cæterarumque solennitatum alias requisitarum reservatione articulo separato tertio uberius expressa.* » 17 mars 1714, *ib.*

convention de Vienne en 1736, le traité d'Aix-la-Chapelle en 1748, furent rédigés en français, toujours avec la même réserve et la même reconnaissance théorique de la priorité du latin. Puis, à Hubertsbourg, l'article spécial disparut. On traita en français, sans condition ni réserve[1]. Le latin était vaincu.

***

Personne assurément ne songera à voir dans cet événement un succès personnel de Villars, pendant de la victoire de Denain. Il me semble difficile même, après l'exposé que je viens de faire, de le considérer comme un résultat de la politique française. Si elle était pour quelque chose ici, ce n'est pas à Utrecht que le prestige de Louis XIV l'eût emporté, après tant de défaites et de ruines, mais à Nimègue. Qu'on n'oublie pas la note mise en marge des propositions transmises par le Maréchal : « Le roi consent que le traité soit en latin ». J'irai plus loin. Je crois que si le français a fini par être adopté, c'est peut-être parce que les hommes d'État français n'ont jamais prétendu l'imposer, ni même le proposer, tandis que les Impériaux, au lieu de demander l'emploi de leur latin comme une tradition, prétendaient lui faire reconnaître des droits supérieurs, attachés aux prérogatives de la majesté impériale. En se défendant de reconnaître ces droits, les Français apparaissaient comme les soutiens de l'indépendance générale. Et comme ils se gardaient, soit sagesse, soit plutôt indifférence, de prétendre faire accepter leur propre idiome, ils n'éveillèrent aucune susceptibilité, ils n'eurent qu'à laisser agir les facteurs puissants qui travaillaient pour eux. La révolution se fit d'elle-même.

Les conditions étaient fort bonnes. L'Espagne, avant qu'une dynastie française allât y régner, ne semblait en aucune façon attachée à la tradition latine, satisfaite de l'usage qui mettait espagnol et français sur le pied d'égalité.

En Angleterre, si le français n'était plus la langue officielle de l'administration, une longue tradition en maintenait

1. L'Empereur communiqua le Traité à la Diète avec une traduction allemande. (V. Hoffmann, *Linguae gallicae jus publicum*, p. 48.)

l'usage dans les relations extérieures. Sans doute, il ne serait pas difficile de citer des traités et des conventions passés entre l'Angleterre et divers États, même entre l'Angleterre et la France, qui ont été rédigés en latin. Mais ceux-mêmes qui ont combattu la primauté du français, comme Moser, en conviennent : « plénipotences, approbations de traités et autres choses de ce genre se donnaient toujours en français ou en latin ». « Dans les congrès, ajoute le même, les ambassadeurs anglais expriment leurs vœux et propositions la plupart du temps en français. Le langage des ambassadeurs étrangers à la cour anglaise est le français le plus souvent, laquelle langue fut autrefois la langue maternelle de l'Angleterre. »

Le roi d'Angleterre, Charles II, faisait parfois, il est vrai, semblant de l'ignorer; c'est quand il avait intérêt à ne pas l'entendre; ces jours-là, du reste, il avertissait lui-même les ambassadeurs qu'il ne comprendrait pas mieux le latin[1]. Il perdait d'un coup la mémoire des langues, c'était une affection qui ne durait point, car elle appartenait à la catégorie des affections diplomatiques.

En Hollande, la situation était plus favorable encore. Notre langue y était familière à la cour, à la haute société, à l'armée. Le prince Guillaume II, vers 1650, écrivait son journal en français et en hollandais. Il arrivait qu'on s'en servait pour commander aux troupes, ou pour discuter dans les séances des États généraux. Dès l'époque de Munster, les représentants des Provinces, pour obtenir « cette main droitte » à laquelle ils tenaient tant, « se flattoient d'en faire passer la dispute en parlant françois[2] ».

Depuis, chaque fois qu'une occasion s'était présentée de discuter et de traiter, soit avec la France, soit avec d'autres puissances, les Provinces-Unies s'étaient uniformément servies du français. C'est en français que don Balthazar de Fuen Mayor, envoyé extraordinaire d'Espagne, harangua l'Assemblée des États Généraux et que le Seigneur d'Odik, comte de Nassau, qui présidait comme député de Zélande, lui répondit (mai 1680).

1. Voir Charlanne, *Influence française en Angleterre, la vie sociale*, p. 206.

2. Aff. Étr., Allemagne, *Corr. polit.*, vol. 32, f° 165, d'Avaux et Servien à la Reine, 29 avril 1644.

La paix de 1645 est en latin. Mais, en général, tous les traités sont en français : traité de commerce de 1647, traité de La Haye du 15 avril 1658, traité de navigation de 1666. On a vu plus haut qu'à Nimègue, le traité entre la France et les Pays-Bas fut fait en français, sans discussion, ni convention spéciale. La guerre et l'invasion de 1672 n'avaient rien changé à cet état de choses : « A la Haye, dit Wicquefort, où il y a des ministres de presque tous les endroits de l'Europe, on se sert de la langue française plus que d'aucune autre[1]. »

Voilà pour l'ouest de l'Europe. A l'est et au nord, on peut faire abstraction de deux puissances, dans la question qui nous occupe, l'une de premier ordre, avec qui il fallait combattre et traiter, la Turquie[2], mais elle ne comptait pas dans les conseils de la chrétienté ; l'autre, la Moscovie, encore sans importance.

Restaient les Etats Scandinaves et la Pologne. Mais, d'une part, depuis la paix de Westphalie, ils n'étaient plus si intimement mêlés aux affaires d'Occident ; d'autre part la langue française avait fait chez eux des progrès énormes[3]. « Elle est naturalisée dans le Nord, écrit Le Laboureur en 1669, les princes et toute la noblesse la parlent plus souvent et plus volontiers que la leur[4]. » Charpentier raconte que dix ans après, au mois de septembre 1679, l'envoyé de Pologne en Danemark, dans une audience, parla latin, et que le roi répondit en français[5].

En Pologne, les usages avaient bien changé aussi. Nous avons là-dessus une curieuse lettre adressée à ce même Charpentier que je viens de citer par l'évêque de Beauvais, qui avait représenté le Roi à Varsovie. En voici le passage essentiel :

Apres l'Election du Roy de Pologne d'aujourd'huy, tous les Ministres principaux qui se trouverent à sa Cour, luy firent leurs

1. *L'ambassadeur et ses fonctions*, Amsterdam, 1730, I, l. II, p. 33-35.

2. Le Turc écrivait au Roi de France en français.

3. Noter cependant que Pomponne y parlait latin en 1671 ; on a vu plus haut les difficultés faites par les Danois à Nimègue. L'alliance de Stockholm, du 9 juillet 1698, est encore conclue en latin.

4. *Avantages de la langue françoise*, p. 24.

5. *Excellence de la langue françoise*, t. I, p. 263.

compliments en François, et dans toutes leurs audiances, ils ne traitterent leurs affaires avec luy qu'en nostre Langue. M. le cardinal Bonvisi, qui estoit pour lors Nonce du Pape en ce pays là, M. le Comte de Schafgots qui estoit Ambassadeur de l'Empereur, M. le Baron Auverbeq, Ambassadeur de M. l'Electeur de Brandebourg, les Envoyez du Roy de Dannemark, de M. l'Electeur de Baviere, et M. Stratman, Ambassadeur de M. le Duc de Neubourg, ne se servoient point d'autre Langue que de la nostre dans leurs audiances publiques. M. Hyde, Ambassadeur du Roy d'Angleterre pour tenir sur les fonts de Baptesme au nom du Roy son Maistre, un des Enfans du Roy de Pologne, ne parla jamais que François dans toutes ses Audiances. Et M. Palavicini qui est Nonce du Pape en ce pays là ne se sert que de nostre langue. Sa Majesté Polonoise, qui sçait la finesse de nostre langue, qui l'escrit et qui la parle avec beaucoup de politesse, a toûjours respondu en françois à tous ces Ministres là, et dans toutes les Cours où j'ay esté, la langue Françoise est la langue ordinaire dont on se sert[1].

Il n'y a donc aucune exagération dans les affirmations que nous rencontrons de ci de là, à partir de 1676 : « Nos ambassadeurs parlent François partout où ils vont[2]. » Vanité nationale, flatterie au Roi, paradoxe d'un panégyriste attaché à défendre sa thèse, semble-t-il au premier abord. Rien de tout cela, mais seulement une vérité que d'autres témoignages confirment : « La plupart des cours de l'Europe se piquent d'entendre notre langue et de la parler », disait déjà l'éditeur du livre de Le Laboureur, et « nos ambassadeurs n'y ont plus besoin d'interpretes »[3].

Si ce texte est suspect aussi, voici Wicquefort, qui n'est pas français, et qui, non seulement est un diplomate de profession, mais un type de diplomate rigoureux sur les moindres questions de forme et les plus infimes détails de protocole : « La langue française, dit-il, a en quelque façon succédé à la latine, et est devenue commune[4]. »

1. De Gournay, le 22 may 1682, dans Charpentier, *o. c.*, 265, et sv.

2. Charpentier, *Défense de la langue françoise*. Paris, 1676, in-12, p. 25.

3. *Avantages de la langue françoise*, 1669. Avis au lecteur.

4. *O. c.*, 2e éd., t. I, l. II, pp. 33-35. Un collègue contemporain, Louis Rousseau de Chamoy, dont on vient de publier le petit manuel, écrit de son côté : « Il est vray... que la pluspart des Princes et des Ministres, avec lesquels les Ambassadeurs de France ont à traiter parlent françois, quoiqu'il s'en trouve aussy un grand nombre qui ne le sçavent point. (*L'idée du parfait ambassadeur.*, éd. de M. L. Delavaud, Paris, Pedone, 1912, p. 24.)

Au reste, à quoi bon des preuves? Bayle sourit en voyant Charpentier aligner les siennes dans la lettre que j'ai citée : « L'auteur, dit-il, eût pû se passer de toutes ces autoritez, car elles ne servent qu'à prouver une chose reconnuë par toute l'Europe [1]. »

Sans doute, les faits rapportés plus haut demeurent. Le traité de Nimègue conclu dans le courant de cette même année 1679, où s'impriment des affirmations si nettes, est en latin. Et il semble qu'il y ait contradiction entre ce fait et les textes. Il n'en est rien, et c'est ici qu'il faut reprendre les mots de Limojon de Saint Disdier que j'ai cités plus haut, qui nous éclairent sur ce qui s'est passé à Nimègue même. « L'on s'apperceut à Nimegue, dit-il, du progrés que la Langue Françoise avoit fait dans les Païs étrangers, car il n'y avoit point de maison d'Ambassadeurs, où elle ne fust presque aussi commune, que leur langue naturelle. » Des négociations se composent de toutes sortes de tractations, qui ont chacune leur nom et leur caractère. Les traités, les communications officielles, les séances solennelles sont réglées par des protocoles rigoureux où la tradition se conserve. Mais les relations officieuses ou privées, les entrevues, les rencontres échappent à ces contraintes. Sans doute, il est de la profession des diplomates de ne pas s'épancher, mais ils sont hommes et hommes du monde, ils parlent et ils vivent à la manière de leur temps. Et le langage que les gens de Cour d'alors aimaient à parler était le français. Seule de toutes les femmes d'ambassadeurs, la marquise de Los Balbases, femme du plénipotentiaire espagnol, l'ignorait. Mais le marquis le possédait, et sans souci de l'étiquette, il ne fit aucune difficulté, dès son arrivée, de s'en servir pour remercier les gentilshommes français de leurs compliments [2], à la grande surprise de d'Estrades lui-même [3].

1. *Nouvelles de la République des Lettres* (*Œuvres*, éd. 1737, t. I, pp. 113-114).

2. Limojon de Saint Disdier, *Histoire des negotiations de Nimegue*, p. 76.

3. « MM. de los Balbasez, Ronquillo et Christin nous envoyerent avant-hier faire par trois gentilshommes la declaration de leur arrivee, avec un compliment concerté avec M. le Nonce, qui nous l'avoit auparavant communiqué et que nous avions agréé. Il nous fut même dit en François, chose extraordinaire aux Espagnols, et contenoit que ces MM. etoient ici prêts à nous rendre tous les services dont nous les jugerions capables. » (D'Estrades, *Lettres, Mémoires et négociations*, t. VIII, p. 401.)

Dans les relations de puissance à puissance, la mode, la commodité, le goût et les habitudes des hommes semblent n'avoir point de droits, mais ils en prennent. La présence des dames même a son importance. A Nimègue, elles avaient établi un commerce alternativement chez elles[1], et on pense bien que la conversation ne pouvait guère se poursuivre, ni même s'entamer en latin dans leurs salons. C'est le français que les personnes cultivées avaient appris, c'était la langue de la civilisation la plus estimée, celle dans laquelle les diplomates pouvaient dîner, entendre la comédie et avoir de l'esprit, en compagnie de leurs femmes. Il ne faudrait du reste pas prendre ce que je viens de dire dans un sens trop étroit, ni s'imaginer que le français fût considéré comme bon uniquement pour les futilités de la conversation quotidienne dans un certain monde. La meilleure preuve qu'on l'employait aux grandes affaires et pas seulement aux menus compliments, c'est que quand les Hollandais fondèrent une presse politique internationale, et songèrent à faire commerce de nouvelles, c'est en français qu'ils rédigèrent. On connaît les Gazettes de Hollande destinées à informer ce qu'on appellerait aujourd'hui l'opinion européenne. D'année en année, à partir de 1678, elles se multiplient et se répandent, et c'est à peine si on voit se produire à côté d'elles quelques timides essais de gazettes italiennes. Or, tous ces journaux n'étaient pas faits pour la Hollande, mais pour les divers pays étrangers, comme Bayle l'a remarqué déjà. Pour en vivre, il fallait qu'on pût les tirer à un assez grand nombre d'exemplaires. Rien ne montre mieux, par conséquent, quelle langue on parlait et on lisait dans les milieux qui formaient la clientèle des Gazettes.

Or, à côté de la presse périodique, il faudrait citer les innombrables libelles et pamphlets politiques qui parurent alors, et dont la grande masse est en français. Enfin, quand en 1700, A. Moetjens imprime son grand *Recueil des traités de paix depuis J. C. jusqu'à présent*, en 4 vol. f°, il prévient qu'il a donné « les actes en français, parce que c'est la langue

1. D'Estrades, *o. c.*, IX, 334. Ainsi le 22 déc. 1677, on s'est réuni chez un des ambassadeurs français, ou plutôt chez sa femme (*Ib.*, IX, 338).

la plus généralement en usage, à présent, en Europe ». Et son exemple sera bientôt suivi par Dumont [1].

*
* *

Dans ces conditions, la survie du latin, que la Chancellerie impériale arriva à prolonger, comme nous l'avons vu, jusqu'aux premières années du XVIIIe siècle, n'importe guère. L'heure de la fin était désormais marquée. L'Empire même, au nom duquel l'Empereur prétendait parler, n'était plus avec lui. Sans doute, en Diète, les vieilles règles se maintenaient [2].

Mais, dès le commencement du XVIIe siècle, dans la plupart des Cours allemandes de l'ouest, les princes, leurs femmes, leurs filles se plaisaient à apprendre le français, à le parler et à l'écrire. En Palatinat c'était déjà une tradition de famille et de Cour au moment où éclata la guerre de Trente ans. En Hesse, le landgrave Maurice, non content de faire élever ses enfants à la française par des Français ou en France, avait fait personnellement œuvre de philologue et publié un dictionnaire français ; son successeur traduisait nos livres de morale mondaine. Les choses allèrent à ce point dans ce pays « principal soutien de nos affaires », suivant le mot de Bassompierre, qu'on vit une princesse, Charlotte, mariée à Charles-Louis de Palatinat, incapable d'écrire une lettre en allemand, sans l'emplir de gallicismes. En Wurtemberg, dès l'avènement des Wurtemberg-Montbéliard, en 1586, la Cour avait été francisée en partie, et les princes venaient presque régulièrement compléter leur éducation à Paris. La Bavière, Francfort, Cologne, l'Alsace suivaient ce mouvement, qui gagna l'Anhalt et jusqu'à la Poméranie et le Brandebourg.

1. *Corps universel Diplomatique du Droit des gens contenant un Recueil des Traitez d'Alliance, de paix, de treve, de neutralité* (etc.), par M. J. Du Mont, baron de Carels-Croon, écuier, conseiller et historiographe de sa Majesté imperiale et catholique. A Amsterdam, 1731.

2. Même avec la Ligue du Rhin, la France correspondait en latin; la « Proposition faite de la part du Roy au Conseil de l'Alliance » [du Rhin] 30 mai 1661, par Gravel, existe en deux copies, l'une latine, l'autre française, aux Archives, mais l'original de la main de Gravel est en latin. (Aff. Étr., Allemagne, *Corr. polit.*, 150, f° 223-228 pour la copie latine, f° 229-238 pour la copie française, 239-244 pour la minute.) Cf. une lettre du 24 juin 1661, *Ib.*, f° 300, sv.; une autre du 27 juin (*Ib.*, f° 321), etc.

La noblesse se conformait naturellement à l'exemple des familles régnantes. Des jeunes gens de grande maison se rendaient à Strasbourg, à Orléans, sur les bords de la Loire, munis d'un guide fait tout exprès pour leur enseigner à bien profiter de leur séjour, sauf à s'installer, si besoin était, jusque dans les cuisines, auprès des tourne-broches de la « mère des Allemands », une brave femme d'hôtelière d'un faubourg de Bourges.

Entre dames, en face de l'« Académie frugifère », conservatrice de la pureté de l'Allemand, on avait institué l'« Académie des loyales », où tout était français, titre, devise, fonctions. L'« Académie des vrais amants » se nourrissait, elle, de la galanterie de l'Astrée, et rêvait de laver dans les eaux pures du Lignon la grossièreté des mœurs d'un pays dont saint Grobianus n'avait pas encore cessé d'être le patron.

Le règne de Louis le Grand ne pouvait qu'accroître une influence déjà si forte et si générale. La politique française, favorable à l'indépendance de chaque prince et à ses ambitions de pouvoir personnel, l'organisation de la Ligue du Rhin, les menées de nos agents, toutes puissantes dans cette « anarchie organisée » qu'était l'Empire depuis les traités de Westphalie, aidèrent, cela est incontestable, à franciser certaines cours ou certains personnages de ces cours. Mais notre agent le meilleur, celui dont l'ascendant fut irrésistible, ce fut le prestige de notre civilisation, de nos arts, de notre littérature, l'élégance attrayante de notre vie de cour et de salon. Si la gallomanie fit rage partout ou à peu près, du Rhin à la Baltique, c'est que tous les préjugés cédèrent à la supériorité de notre culture. Les copies de nos chefs-d'œuvre ne se comptent pas, les Sous-Versailles sortent de terre, comme les salons à la française pullulent. Partout des scènes où l'on joue du Molière devant des perruques poudrées et des robes à paniers.

Dans de pareils milieux, par quels scrupules protocolaires les princes se fussent-ils obstinés à refuser d'employer le français dans leurs relations officielles avec la Cour de Versailles? Ils le parlaient pour leur plaisir. Comment se fussent-ils entêtés à ne pas s'en servir pour leurs besoins?

Le Dran a fait un mémoire sur « les lettres ecrites en fran-

çois par les Electeurs de l'Empire aux ambassadeurs de France », les formes et formules employées. Il en a trouvé à partir de 1648, venant de Mayence, de Cologne, du Palatinat, de Bavière[1]. Des recherches feraient apparaître une foule de faits analogues. Pour n'en citer qu'un, en 1701, M. de Chamois, envoyé par Louis XIV comme plénipotentiaire à la diète de Franconie, assemblée à Nuremberg, pour remettre une lettre du Roi, fit porter la lettre au Directeur, sans traduction. La diète « la reçut avec respect ». Et le même jour les députés rendirent visite à M. de Chamois chez lui. « Comme M. le député de Bamberg n'entendoit pas bien le françois », il pria simplement M. de Chamois de « luy expliquer en une autre langue ce qu'il venoit de luy dire ». Nous voilà loin des protestations indignées de 1644. Il est vrai que plus tard, quand l'autorité de la France eut baissé, les Diètes générales et mêmes locales essayèrent de se ressaisir, et qu'on vit renaître des exigences un moment abandonnées. Mais ce retour en arrière n'aboutit jamais et ne pouvait pas aboutir à une restauration entière des anciens usages.

Les pamphlétaires allemands du commencement du XIXe siècle ont prétendu que si les princes se laissaient aller à employer notre langue, c'est que la France pesait sur eux dans cette intention. On a suffisamment vu dans ce qui précède quelle a été la politique française pour qu'il ne soit pas besoin de combattre ici des affirmations tendancieuses inspirées par les haines de 1813.

A quoi bon parler de contrainte, les princes allemands n'en avaient point besoin. Outre qu'ils se laissaient aller à leurs goûts, ils suivaient l'exemple de l'Europe entière. Leurs précepteurs allemands eux-mêmes leur avaient enseigné comme une évidence — *in aperto est* — que notre langue était par excellence la langue de la politique, comme le latin était la langue des sciences et des études[2]! Ils le croyaient et

1. Aff. Étr., Allemagne, *Mém. et Doc.*, 38, f° 357-360.

2. « *In aperto est eam in Principum aulis maximi fieri, et in universa Germania tanto in amore haberi, ut, quemadmodum Latina Lingua in orbe litterario, sic in ordine politicorum Gallica reliquis Linguis palmam praeferat.* » (Kolhans, Prof. au Gymn. de Cobourg, *Grammatica Gallica*, 1667, *Praefatio.*)

l'événement a prouvé qu'ils n'avaient pas tort de le croire, puisque le français a gardé depuis dans la diplomatie, par la libre volonté des nations, le rôle qu'il avait pris.

Ainsi, quand l'Archiduc signa le traité de Rastatt, ce qu'il abandonnait, c'était encore un de ces lambeaux de pourpre romaine dont l'éclat a pendant des siècles fasciné les Empereurs ; mais depuis longtemps ce pompeux manteau d'apparat n'était plus qu'un symbole vain, dont le monde, le monde germanique lui-même, regardait l'étalage archaïque avec plus de curiosité que de respect.

Si notre langue reçut, de préférence à toutes les langues modernes, l'héritage glorieux du latin, elle dut ce privilège avant tout à elle-même, à son génie et au génie de la race. Par un concours de circonstances heureuses, il se trouva qu'elle avait été juste à point réglée avec un soin admirable et portée par de bons ouvriers à un degré de clarté, de précision, de sûreté, où aucune de ses rivales n'était parvenue.

Une pléiade d'hommes de génie la cloua, ainsi élaborée, à des livres immortels. Une société, aussi raffinée dans sa conversation que dans ses mœurs et ses costumes, en fit, non seulement son organe, mais son œuvre, s'acharnant à la rendre plus délicate encore et à la fixer dans sa perfection. Pendant ce temps, la monarchie française était à l'apogée de sa gloire.

C'est là plus qu'il n'en faut pour plaire et séduire le monde. L'ascendant de notre langue s'explique sans qu'il soit besoin de faire intervenir des pressions diplomatiques, qui, nous l'avons vu, ne furent jamais exercées. Le français devint la langue des États, naturellement, parce qu'il était la langue des Cours, c'est-à-dire non seulement celle des rois, des princes et des princesses, mais celle de tout un monde qui, autour d'eux, était épris de culture et d'élégance.

FERDINAND BRUNOT

POÉSIES

I

TROIS SONNETS

*

Nous ne savons jamais ce que nous veut l'Amour
Et ce qu'il nous apporte entre ses mains fermées
Et si ses graines d'or en notre cœur semées
Demeureront sans fleurs ou seront fruits, un jour.

Viendra-t-il, d'une aile légère ou d'un pas lourd,
A notre âtre s'asseoir et, soudain ranimées,
Verrons-nous tressaillir les cendres renflammées?
N'est-il que pour un soir un hôte sans retour ?

Qu'importe si la graine en fruit amer avorte !
Si la cendre à jamais reste froide, qu'importe,
Et la tige sans fleurs et le foyer sans feu !

Salut, Amour, quel soit le nom dont tu te nommes,
Car n'est-ce déjà point un honneur pour des hommes
Que d'être ainsi sujets aux caprices d'un Dieu ?

*

Vous la reconnaîtrez. Je vous ai dit souvent
La beauté de ses yeux et l'éclat de sa bouche,
Ce qu'en elle il y a qui séduit et qui touche,
De gai, d'aventureux, de tendre et de charmant.

Je vous ai dit son rire où rien n'est décevant,
Sa droiture hardie et même un peu farouche
Qui hait la fourbe ruse et l'équivoque louche,
Car nul détour jamais ne tente son pas franc.

Vous la reconnaîtrez. Elle aime les fontaines,
Les parcs mystérieux, le chant des vasques pleines,
Le silence des bois et les fleurs du jardin;

Lorsque vous la verrez, vous saurez que c'est elle,
Car la grâce si bien la pare qu'à sa main
La rose qu'elle porte est toujours la plus belle.

*

Mon cœur, êtes-vous prêt pour le terrible Amour,
Celui qui vient le soir et qui parle dans l'ombre
Et qui cueille pour vous aux fentes du décombre
La branche d'or où pèse un fruit amer et lourd?

Que le hibou se perche ou que plane l'autour,
Funeste le présage ou néfaste le nombre,
Même si le vent souffle et si le ciel est sombre
Êtes-vous prêt, mon cœur, au départ sans retour?

Car ce n'est plus aux jeux du rêve et de la vie
Que ce noir visiteur aujourd'hui vous convie :
Regardez-le. Ses yeux ont vu mourir. Sa main

Ne sait plus caresser la chair qu'elle torture,
Et c'est une arme aiguë et prompte à la blessure
Que son geste secret serre contre son sein.

II

LE VAINCU

« Il ne me reste rien de ce qui fut moi-même.
Mon orgueil s'est courbé sous vos pieds délicats ;
J'ai déchiré ma pourpre et, de mon diadème,
J'ai fait ces cercles d'or qui tintent à vos bras ;

» Les fleurs de mes jardins ne sont plus odorantes
Que si vous en avez respiré les parfums
Et je crois voir s'ouvrir cent roses différentes
En celle qui se meurt parmi vos cheveux bruns.

» Le vaste monde, avec ses mers et ses royaumes,
Est pour moi désormais ce qu'il est pour vos yeux ;
Tout ce qui n'est pas vous n'est plus que vains fantômes.
Vos Désirs sont mes Rois et vos Dieux sont mes Dieux. »

III

LE VOYAGEUR

« Je ne suis plus celui qui passe en souriant
Parce qu'un invisible et secret orient
L'éclaire, dans la nuit, de sa lueur divine.
Qu'importe, à celui-là, que sa marche chemine
Sous l'ouragan qui hurle ou sous l'averse en pleurs !
Qu'importe si la rive est à jamais sans fleurs
Du fleuve qu'il entend gronder dans les ténèbres ?
N'a-t-il pas pour chasser ces présages funèbres,
La fleur qu'il a cueillie et qu'il porte à la main
Et dont la jeune odeur, mêlée à son destin,
Comme un philtre léger et magique l'enivre ?
Ne sait-il pas qu'un jour la route qu'il doit suivre
Le conduira, qu'elle soit âpre ou qu'elle soit
Facile, au seuil sacré que son rêve entrevoit
Et où l'attend, auprès de lampes allumées,
L'Amour pensif avec ses deux ailes fermées ?

Mais moi, je ne suis plus ce voyageur heureux
Car l'horizon n'a plus d'étoiles pour mes yeux
Et me voici, foulant la ronce et la décombre,
Le frère de ceux-là qui parlent à leur ombre. »

IV

CONFIDENCE

« Je ne sais pas comment je mourrai — me dit-elle —
Car l'avenir est incertain;
Si les Dieux m'ont donné les traits d'une immortelle
Je n'en aurai pas le destin.

» Orgueilleuse, enivrée, éclatante et farouche,
Ma jeunesse n'aura qu'un temps
Et l'âge fanera la pourpre de ma bouche
Et les roses de mon printemps.

» C'est pourquoi tout mon corps avec toutes ses fièvres,
O puissant Amour, est à toi,
Et c'est toi que je veux, et qu'appellent mes lèvres,
Pour amant, pour maître et pour roi!

» Mais, quand tu seras las de mes longues étreintes,
De mon parfum et de mon feu,
De mes baisers, de mes désirs et de mes plaintes,
Épargne-moi ton divin jeu.

» Par le regard qui trompe et par le mot qui leurre,
Cruel Amour, ne cherche pas
A me cacher furtivement le jour et l'heure
Où, loin de moi, tu t'en iras;

» N'attends pas, pour briser la divine couronne
De laquelle tu m'as fait don,
Que ton œil courroucé se repente et s'étonne
De me l'avoir posée au front,

» Car je veux, quand ta rude main me fera signe,
D'arracher ce royal bandeau,
Je veux que mon sein nu, Amour, soit encor digne
De l'éclair rouge du couteau ! »

V

CHANSON

Toi qui, si longtemps, fus ivre
D'amour et de volupté,
Dis, comment pourras-tu vivre
Sans ce qui t'aura quitté ?

Que sera pour toi l'aurore
Si le soir est sans rayons ?
Qu'importe un printemps encore
Si rien ne germe aux sillons ?

Que seront pour toi les roses
Lorsqu'elles auront cessé
De te sembler être écloses
A quelque sein caressé ?

Dis, comment pourras-tu vivre,
O pauvre fou, quand, demain,
Tout cela dont tu fus ivre
Sera cendre dans ta main ?

VI

LE SALON ROUGE

Ma pendule est de laque rouge.
Qu'ornementent des Chinois d'or
Et, sous l'aiguille qui ne bouge,
Le cadran avec l'heure dort;

Ma haute chaise de Venise
Où personne ne vient s'asseoir
Est peinte aussi de pourpre vive
Comme le cadre du miroir

Qui reflète dans son eau morte
La pagode et le papillon
Que sur ses tiroirs ventrus porte
Ma commode de vermillon.

Parmi toutes ces vieilles choses
J'aime à regarder se mourir
Un bouquet d'écarlates roses
Épineuses de souvenir

Que sournoisement considère,
Nue en son beau corps écorché,
L'œil mi-clos, Vénus de Cythère,
Dans la sanguine de Boucher.

VII

INQUIÉTUDE

Quel soir va devenir ce riche jour d'automne
Qui répand sur les eaux ses lourds ors orageux?
Verrons-nous, sous l'azur qui, royal, le couronne,
Couler sa pourpre chaude et son sang glorieux?

Vers quelle île lointaine, au nom noble et magique,
Va cingler ce voilier qui pavoise ses mâts?
Quel vent tendra la toile à cette vergue oblique?
Quelle écume l'attend à l'écueil de là-bas?

Sur ce dôme de marbre où tourne la Fortune
Aura-t-elle un regard favorable vers moi
Ou, captif à jamais de la molle lagune,
Errerai-je à jamais au geste de son doigt?

Est-ce un manteau de deuil que cette heure me tisse?
Quel sceptre ou quel roseau taille-t-on pour ma main?
Verrai-je sur mon front luire un astre propice
Ou quelque obscure nuit grandir sur mon Destin?

VIII

L'ANNEAU

Quelle douceur dans mes pensées
En ce clair, tendre et pur matin,
Devant ces barques balancées
Sans flamme à leur fanal éteint!

Le voyage de ma jeunesse
Avec sa course et ses éclairs
Est fini, et la paix caresse
Mon cœur, las des ciels et des mers,

Et qui, cessant d'être en partance,
Par trop de houles fatigué,
Désormais sage, se fiance
Aux anneaux de fer du vieux quai.

IX

LA CHUTE

« C'est en vain que je porte une aile à mon talon,
Que, plus vif que n'est vif le rapide aquilon,
J'ai bondi vers le ciel hors de la gaine juste
Qui me tenait au sol, prisonnier jusqu'au buste
Et que, d'un seul élan, tout à coup, j'ai volé...
Tout d'abord, j'ai senti l'ivresse d'être ailé,
De monter, dans une vertigineuse joie,
Vers l'azur, et si haut que nul œil ne me voie,

D'avoir enfin rompu le terrestre lien
Et d'être devenu l'Hermès aérien ;
Et j'ai cru que jamais sur la terre fangeuse
Je ne reposerais ma sandale orgueilleuse ;
Mais bientôt j'ai senti le regret d'être un Dieu
Perdu dans la lumière et noyé dans l'air bleu ;
Le vieil attrait d'en bas a pesé dans mes veines ;
J'ai respiré l'odeur des vallons et des plaines
Et brusque, haletant, lourd de honte, éperdu,
Vers la terre soudain je suis redescendu
Et les hommes ont vu ce prodige bizarre :
Le vol d'Hermès finir par la chute d'Icare. »

HENRI DE RÉGNIER

TOLSTOÏ[1]

(SOUVENIRS D'UN DE SES FILS)

IX

NOS ARBRES DE NOËL. — C'EST LA FAUTE A L'ARCHITECTE. — PROKHOR. — LE GÂTEAU D'ANQUET.

Nos arbres de Noël m'ont laissé des souvenirs très vifs. Quelle joie quand tous nos amis étaient arrivés! Les Diâkov, Fett, notre oncle Kôstia apportaient toujours des cadeaux, des tas de friandises; plusieurs jours s'écoulaient en attente impatiente et en préparatifs. On tâchait de deviner ce que chacun aurait comme cadeau; on s'agitait, on rêvait.

Deux semaines avant Noël, Maman s'en allait faire des emplettes à Toûla. Elle achetait des petites poupées en bois que nous nous mettions à habiller. En prévision de cela, Maman rassemblait dans sa commode des restes d'étoffe, des bouts de rubans, des coins de velours et d'indienne. Le jour venu, elle apportait tout cela dans un grand paquet noir et le posait avec solennité sur une table ronde autour de laquelle nous étions assis, aiguilles en mains, et nous cousions avec persévérance des petites jupes, des pantalons, des bonnets. Nous les ornions de galons en or et de rubans, tout heureux

1. Voir la *Revue* du 1er décembre.

de voir les menus morceaux de bois, avec leurs vilaines figures peintes, devenir de jolies fillettes ou des petits garçons. Il nous semblait même qu'une fois habillés, leurs figures devenaient plus intelligentes et que chacune prenait son expression particulière.

Ces petites poupées, nous les habillions pour les enfants du village, mais les cadeaux qu'on allait nous donner, personne de nous ne les connaissait.

La veille de Noël, le prêtre venait chez nous faire un service du soir. Le lendemain, dès notre lever, nous avions nos costumes de fête. Dans la salle à manger, à la place de la table longue, s'élève un énorme sapin touffu qui répand dans toute la pièce son odeur de résine. On dîne en se pressant pour finir plus vite et courir dans nos chambres. En attendant l'heure, les portes de la salle se ferment et les grandes personnes se mettent à orner l'arbre et à placer des cadeaux sur les tables.

Vingt fois nous venons à la porte demander si cela va bientôt être fini et tâchons de regarder par le trou de la serrure : le temps nous paraît long, long.

Enfin on nous appelle ; les portes s'ouvrent et nous accourons en bande.

La lumière des bougies qui ornent l'arbre nous aveugle. Nous restons éperdus, ne sachant que faire. Mais cela ne dure qu'un instant; on se ressaisit, on cherche la table, sur laquelle sont soigneusement déposés les cadeaux. Je reçois une poupée qui ferme ses yeux, un grand crayon, un calendrier, un petit fourneau avec la vaisselle, ainsi de suite. Ayant bien admiré ses cadeaux, on court voir ceux de Serge et de Tânia. Les leurs sont plus beaux encore. La poupée de Tânia est plus grande que la mienne. Elle aussi ferme les yeux quand on la couche; mais elle a sous sa robe deux petites ficelles, avec des perles bleues au bout, et quand on les tire, la poupée fait « papa » et « maman ».

Seriôja a un fusil à bouchon qui fait un grand bruit et une montre en fer blanc.

Ma mère, pendant ce temps, distribue les petites poupées et des pains d'épices aux enfants du village. On les a fait entrer par une autre porte. Ils se tiennent en groupe sur la droite de l'arbre et ne viennent pas de notre côté, ils crient :

— Petite tante, donne-m'en une, donne-moi une poupée! Vannka en a déjà une. Moi je n'ai pas de bonbons.

— Patience, patience, les petits d'abord, les grands ensuite. Toi tu es trop grand pour jouer à la poupée. Attends un peu. S'il en reste une, je te la donnerai.

Maman les apaise, tachant de n'oublier personne et donnant quelque chose à chacun.

A ce moment quelqu'un des grands se met au piano et attaque un joyeux trépak (danse populaire).

Mais voilà qu'on se range pour laisser passer un dresseur d'ours à longue barbe de chanvre, suivi d'un ours qu'il tient attaché à une corde.

— Michel[1], veux-tu danser? Montre-nous comment les enfants du village vont chiper des petits pois dans les potagers? Comment les vieilles femmes se retournent sur leurs fours[2].

Le montreur d'ours parle d'une grosse voix de basse artificielle. L'ours danse, se traîne par terre, se couche sur le côté et se tourne lourdement.

Nous regardons les grandes personnes, les vérifions de nos yeux : sont-elles toutes là? Nous remarquons que Papa n'y est pas; pourtant il était là, nous ne l'avons pas vu disparaître.

Alors nous devinons que c'est lui, revêtu d'une pelisse, la fourrure en dehors, qui fait l'ours. Nous n'en avons plus peur, nous l'approchons et caressons sa fourrure épaisse.

Je me souviens de notre premier arbre dans la « chambre au balcon », qui devint, pendant les dernières années de sa vie, le cabinet de mon père.

Je me rappelle ensuite un arbre de Noël dans la grande salle, immédiatement après qu'elle fut bâtie.

J'avais alors cinq ans.

Cette fois-là, on me donna une grande tasse à thé en porcelaine. Maman savait que depuis longtemps déjà, je rêvais de ce cadeau.

Apercevant cette tasse sur une table, je ne continuai pas à regarder les autres présents : je la saisis des deux mains et courus la montrer à tout le monde.

1. Nom populaire des ours.

2. Les vieux paysans dorment sur le four, dans les isbas.

Entre la salle et le salon, je butai contre la porte et tombai; ma tasse se brisa en mille morceaux.

Je me mis assurément à hurler de toutes mes forces, faisant semblant de m'être fait beaucoup plus de mal qu'il n'était vrai.

Maman vint me consoler, me dit que c'était de ma faute, que j'avais été imprudent.

Cela m'irrita énormément et je me mis à crier que c'était de la faute de l'architecte, qui avait fait un seuil trop élevé. S'il n'avait pas été trop haut je ne serais pas tombé.

Papa, m'entendant, se mit à rire :

— C'est la faute à l'architecte, c'est la faute à l'architecte!

Je me mis encore plus en colère et ne pouvais lui pardonner de se moquer de moi.

Depuis ce temps « c'est la faute à l'architecte » resta parmi nous en proverbe quand quelqu'un essayait de rejeter sa faute sur autrui.

Tombais-je de cheval parce que la bête faisait un faux pas ou que le cocher avait mal attaché la couverture sous la selle; savais-je mal ma leçon, parce que le professeur n'avait pas su me l'expliquer; plus tard, quand je faisais mon service militaire, m'adonnais-je à la boisson, en assurant que le régiment en était cause; dans tous ces cas mon père disait :

— Je le sais très bien, c'est « la faute de l'architecte ».

Je devais en convenir et me taisais.

Papa avait beaucoup de ces dictons empruntés à la vie.

Il y en avait un pour « Prokhor ». Je ne sais s'il n'en a pas raconté l'origine lui-même dans une lettre.

On me fit étudier le piano dès l'enfance. J'étais extrêmement paresseux et tâchais de jouer n'importe comment afin de passer mon heure et m'enfuir.

Un jour, Papa fut tout étonné d'entendre de belles roulades venant de la salle; il n'en croyait pas ses oreilles : Ilioûcha pouvait jouer ainsi!

Il vint s'en assurer; c'était moi qui jouais tandis que le menuisier Prokhor ajustait les secondes fenêtres pour l'hiver.

Alors Papa comprit pourquoi je m'étais donné tant de peine : j'avais joué « pour Prokhor ».

Combien de fois ensuite ce « Prokhor » revint dans ma vie et Papa m'en fit le reproche !

Il était un autre mot dont il faisait souvent usage, d'abord avec une certaine bonhomie, puis plus tard, quelquefois avec amertume ; c'était « le gâteau d'Anquet ».

Les parents de ma mère avaient pour ami un docteur Anquet, professeur à l'université, qui donna à ma grand-mère, Lioubov Alexandrovna Bers, la recette pour faire un excellent gâteau de fête. Arrivée à Iâssnaia Poliana, après son mariage, Maman passa cette recette au cuisinier Nicolas.

Du plus loin qu'il me souvienne, je me rappelle ce gâteau qu'on servait au dessert à toutes les grandes fêtes et aux anniversaires.

Il eût manqué quelque chose s'il n'y avait pas eu du « gâteau d'Anquet ». Quelle fête y aurait-il eu aussi sans un bon craquelin aux amandes, pour le thé du matin ?

Ce serait comme un Noël sans arbre, Pâques sans œufs roulés, une nourrice sans kakochnik ou du kvass sans un grain de raisin dedans.

Sans cela, rien de sacramentel...

Toutes ces traditions, et elles étaient nombreuses, que Maman avait apportées dans notre vie de famille, Papa les appelait les « gâteaux d'Anquet ».

X

TANTE TÂNIA. — L'ONCLE KÔSTIA. LES DIÂKOV. — OUROÛSSOV

Presque tous les ans, les Kouzminski venaient passer l'été avec nous. Notre tante Tânia, la sœur de Maman, est toujours restée notre tante préférée. Quand l'oncle Alexandre était fonctionnaire à Toûla, je me souviens vaguement que nous allions leur faire visite.

Puis il fut nommé d'une ville dans une autre, et sa famille ne vint plus chez nous qu'en été.

Je ne me rappelle pas ma cousine Dâcha, morte au Caucase ; par contre, les deux autres, Marie et Véra, faisaient partie de notre famille et nous étions très liés.

Notre tante était gaie, pleine de vie, et, dans mon imagination enfantine, elle était aussi belle que notre mère.

Tout petit encore et quand je ne connaissais point *la Guerre et la Paix*, j'avais déjà entendu dire que tante, c'était Natâcha Rostov. Lorsqu'on demandait à mon père si c'était vrai et s'il l'était que Rostov fût un tel et Lévine tel autre, il ne répondait jamais directement. On sentait même que ces questions lui étaient désagréables, qu'elles l'offensaient.

Il disait qu'un auteur crée un type d'après plusieurs personnes et que ce ne peut et ne doit jamais être un portrait fidèle d'une personne donnée.

Évidemment c'est juste.

Comme type, la tante Tânia rappelait beaucoup Natâcha Rostov, mais mon impression, après que j'eus lu *la Guerre et la Paix*, était que ma sœur Tânia, âgée de seize ans, lui ressemblait beaucoup plus que ma tante. J'étais étonné que mon père eût pu écrire son livre quand Tânia était encore enfant, et qu'il eût pu prévoir si exactement son caractère.

Tante Tânia était la grande amie, non seulement de Maman et de Papa, mais de nous tous. Avec elle nous allions à la pêche à la ligne, nous montions à cheval, allions chercher les champignons, et nous nous tenions pour très heureux quand tante nous invitait pour dîner dans « l'autre maison » où elle habitait avec les siens.

Les soirs, quand toute la famille était rassemblée dans la salle, nous lui demandions de chanter, et sincèrement, nous pensions que personne au monde ne chantait mieux qu'elle.

Très souvent Papa l'accompagnait au piano. Je le vois encore le dos voûté, s'appliquant, et auprès de lui, debout, tante Tânia belle et comme inspirée. Ses sourcils sont soulevés ; ses yeux en feu. J'entends sa douce voix claire et vibrante. Elle chantait les plus belles romances de Glinka et de Dargomyjski. Je n'ai jamais entendu quelqu'un chanter comme elle : *Je me souviens d'un moment merveilleux* ou : *Quand dans une heure joyeuse!*

Mon père se maria à trente-cinq ans, lorsque tante Tânia n'était qu'une fillette. Avec le temps, la différence des âges s'affaiblit un peu, pourtant on sentait toujours que Papa lui marquait un peu de protection comme à une sœur cadette, tandis qu'elle l'aimait et l'estimait comme un frère aîné. Grâce

à cela il s'établit entre eux de très bons et solides rapports qui ont duré jusqu'à la fin. A toute saillie résultant du caractère spontané de ma tante à propos de quelque incident de ménage, Papa répondait toujours avec bonne humeur, en plaisantant, et l'amenait à sourire d'abord un peu, puis à rire aux éclats avec lui.

A la différence de Maman, tante entendait la plaisanterie et savait y répondre. Maman et tante étaient liées non seulement par leur parenté, mais par ce qu'elles aimaient en commun. Toutes les deux aimaient leur famille et s'étaient entièrement adonnées à l'éducation de leurs enfants.

Quand Maman et tante avaient des petits qu'elles nourrissaient en même temps, si l'une était obligée de s'absenter quelques heures, l'autre donnait le sein aux deux enfants.

*
* *

Je me souviens dès ma plus tendre enfance de notre oncle Kôstia Islavine. Il était l'oncle de Maman et un vieil ami de mon père.

Krasnoé, la propriété de son père, était à vingt-cinq verstes de Iâssnaia Poliana, et les familles Tolstoï et Islénév étaient anciennement liées. Je me souviens de mon grand-oncle Alexis Mikhaïlovitch quand il vint à quatre-vingt-dix ans à Iassnaia et alla à cheval avec papa et mon frère Serge, à la chasse aux levriers. Il était joueur acharné et avait perdu aux cartes sa grande fortune.

Je n'ai su que plus tard que notre oncle Kôstia était son fils illégitime et que sa vie fut brisée par son manque de fortune et de position sociale.

L'oncle Kôstia aimait arriver sans prévenir.

Lorsqu'en rentrant d'une promenade, nous entendions quelqu'un jouer très bien du piano, Papa devinait sur le champ que « c'était Kostenka » et courait vite en haut. Quand nous entrions, la musique avait cessé et, dans un coin de la salle, l'oncle Kôstia se tenait, la tête basse.

Ou bien, quand le matin on entrait prendre le thé, on le trouvait assis à table, lisant avec attention le journal. Personne

ne l'avait vu arriver, ni prendre le temps de faire sa toilette et de peigner sa belle barbe blonde, qu'il divisait soigneusement en deux.

Cet oncle était pour nous le modèle de la bonne éducation et de la mondanité.

Personne ne parlait si bien français, ne savait s'incliner si élégamment, dire à temps les mots de bienvenue et être toujours agréable.

Lorsque même il nous faisait des remontrances sur nos « manières », il y avait en lui tant de douceur, qu'on n'en gardait qu'un bon souvenir.

Il venait pour Noël ou pour quelque fête de famille et restait toujours assez longtemps.

Quand nous allâmes habiter Moscou, il aida Maman à s'installer dans notre maison. Il guida ses premiers pas dans le monde et lui fut d'une grande utilité. Lui, était enchanté. Il officiait!

Il nous a toujours beaucoup aimés, mes frères et moi. Il me disait trouver dans mon caractère et mon extérieur les traits dominants de mes deux aïeux Tolstoï et Islénév.

L'oncle Kôstia avait pour la musique des capacités hors ligne. Nicolas Rubinstein, avec qui il fut très lié, lui prédisait une brillante carrière artistique. Malheureusement notre oncle ne suivit pas cette voie et resta jusqu'à la fin un désemparé, solitaire et besogneux.

Papa lui avait obtenu une place dans la rédaction d'un grand journal de Moscou et il y travailla assez longtemps. Après cela il s'en procura une de surveillant à l'hôpital Cheremetev; c'est là qu'il est mort, il y a quelque quinze ans.

On ne trouva après sa mort aucun effet, même pas de literie; on découvrit qu'il donnait aux pauvres tout ce qu'il avait. Aucune de ses connaissances qui le rencontraient de temps à autre dans les salons du grand monde, toujours si élégant, ne se doutait que ce beau vieillard si affable possédait tout juste ce qu'il avait sur lui et qu'il donnait tout le reste à de plus pauvres que lui.

De tous les amis de notre enfance nous préférions les Diâkov : mon parrain Dmitri Alexeevitch, sa fille aînée Marie et sa demoiselle de compagnie « Sofèche », — ils arrivaient toujours tous les trois ensemble, et beaucoup d'années de suite ils

vinrent à notre arbre de Noël. Je me souviens encore des beaux cadeaux qu'ils nous apportaient.

Dmitri Alexeevitch, comme l'oncle Kôstia, était un des plus anciens amis de mon père. Il nous était malaisé de croire que Dmitri Alexeevitch eût été dans sa jeunesse, comme Papa nous le disait, un jeune homme très mince, car nous n'avions jamais vu quelqu'un d'aussi gros que lui. Son ventre était si rond et si dur qu'il pouvait, par la seule tension de ses muscles abdominaux, faire sauter loin de lui un homme comme une balle en caoutchouc.

Pendant ses visites, sa bonne humeur animait toute notre maison et on était gai comme jamais. En l'écoutant, on attendait toujours quelque bon mot, on était joyeux, on riait, et Papa plus que les autres. Quelques fois Dmitri Alexeevitch chantait avec tante Tânia des duos de Glinka; et vraiment c'était très beau. « Ah! ce Diâkov!... » Et on le priait de chanter encore.

En dehors de l'amitié personnelle, les questions agricoles l'unissaient à mon père.

Diâkov avait, dans le district de Novossil, une grande et belle propriété qu'il administrait de façon exemplaire.

Dans le temps bien lointain dont je parle, Papa portait beaucoup d'intérêt aux choses de sa propriété et leur donnait beaucoup de temps. Notre énorme verger fut planté par lui ainsi que plusieurs centaines d'arpents de bois de bouleaux et de sapins. Entre 1865 et 1870, il s'occupa d'acheter des terres à bon marché dans le gouvernement de Samâra, pour y élever des troupeaux de moutons et de chevaux des steppes.

Par le fond de ses idées, Diâkov ne fut jamais en intimité avec mon père, et, plus ils vécurent, plus ils différèrent. Je m'explique leur ferme amitié par l'ancienneté de leurs rapports d'enfance. Papa tenait beaucoup à ses vieux amis et savait les aimer cordialement et chaudement.

A cette période de ma vie, je me souviens encore du prince Serge Semiônovitch Ouroûssov.

C'était un homme intéressant, mais très bizarre. Sa taille était presque d'un géant. Au moment du siège de Sébastopol, il commandait un régiment et se distinguait par une bravoure extraordinaire; habillé de blanc, il sortait des tran-

chées et se promenait tranquillement sous une pluie d'obus et de balles.

Je crois lui avoir entendu raconter à lui-même qu'au moment de la guerre, un général passant en revue son régiment, chercha noise à un soldat pour un bouton qui manquait à son uniforme. Ouroûssov fâché dit au soldat « Tire dessus! » Le soldat tira sur le général, mais heureusement le manqua.

On retira à Ouroûssov son régiment, on voulut le dégrader, mais on le grâcia je ne sais comment.

Pendant le siège, il avait proposé aux alliés, pour éviter une effusion de sang, de résoudre la querelle en une partie d'échecs. Il était bon joueur d'échecs et rendait facilement un cavalier à mon père.

Nous avions un peu peur de lui parce qu'il portait la croix de Saint-Georges, avait une voix de basse profonde et surtout parce qu'il était si énorme!

Malgré sa grande taille, il portait des talons très hauts; il m'invectiva un jour parce que je n'en portais pas : Peut-on ainsi se rendre difforme! — disait-il en montrant mes chaussures; — la beauté d'un homme est dans sa taille. Il faut absolument avoir des talons.

Il prétendait savoir, par le moyen des hautes mathématiques, calculer, j'ignore comment, la durée de la vie de chaque personne. Il assurait connaître la date de la mort de mes parents, mais il en gardait le secret et ne le dit jamais à personne.

Il était orthodoxe convaincu. Je ne sais s'il eut quelque influence sur mon père, au moment de sa crise religieuse, quand il commença à se tourner vers l'église, mais j'admets qu'il put bien y être pour quelque chose.

XI

LA BOÎTE AUX LETTRES.
SERGE NICOLAÉVITCH TOLSTOÏ.

En été, quand les deux familles, la nôtre et celle des Kouminski, se réunissaient à Iâssnaia, et que les deux maisons

étaient remplies de monde, on organisait une « boîte aux lettres ».

Elle existait depuis très longtemps, alors que j'étais tout petit et elle continua, avec des interruptions, jusque vers 1885.

La boîte était placée sur le palier de l'escalier, près de la grande pendule ; chacun y mettait ses compositions : des poésies, des contes écrits dans la semaine sur les faits du jour.

Le dimanche, tout le monde s'assemblait dans la salle autour de la table ronde ; on ouvrait solennellement la boite et l'une des grandes personnes, souvent Papa lui-même, en lisait à haute voix le contenu.

Aucun article n'était signé et il était convenu qu'on ne chercherait pas à voir les écritures : mais, nous reconnaissions presque toujours sans faute les auteurs d'après leur style, leur air confus ; ou l'air indifférent qu'ils affectaient.

Quand, tout petit, j'écrivis pour la boîte aux lettres une poésie en français, je fus tellement confus quand on la lut que je me cachai sous la table et y restai toute la soirée jusqu'à ce qu'on m'en fit sortir de force.

Après cela, je restai longtemps sans rien écrire, préférant écouter les œuvres des autres.

Tous les « événements » de notre vie à Iâssnaia se répercutèrent d'une façon ou d'une autre dans la boîte aux lettres ; personne n'y était ménagé, pas même les grandes personnes.

Dans la boîte aux lettres, tous les secrets, toutes les amourettes, toutes les épisodes de notre vie compliquée étaient révélés. On plaisantait les hôtes comme les invités.

Par malheur, beaucoup du contenu de la boîte aux lettres a disparu. Une partie s'est conservée dans des copies ou dans le souvenir de quelques-uns d'entre nous ; mais je ne puis rétablir tout ce qu'il y avait de curieux.

Voici pourtant quelques-uns des spécimens les plus intéressants de l'époque 1870-1880.

« Le vieux barbon continue à demander pourquoi, lorsqu'une femme ou un vieillard entrent dans une chambre, toute personne bien élevée non seulement les prie de s'asseoir, mais leur cède sa place ? Pourquoi, quand M. Ouchâkov ou un officier serbe viennent nous voir, on ne les laisse pas partir sans

leur avoir offert du thé ou à dîner? Pourquoi on trouve inconvenant qu'une personne plus âgée que soi ou une dame, vous présente votre fourrure?

« Et pourquoi toutes ces admirables coutumes sont de rigueur pour les uns tandis que tous les jours il vient des personnes auxquelles non seulement on n'offre pas un siège ou l'hospitalité pour la nuit ou quelques autres services, et que, même, l'on regarderait cela comme très inconvenant.

« Où finissent les gens auxquels on doit ces politesses?

« Quels signes les distinguent des autres?

« Ces règles de politesse ne sont-elles pas abominables si elles ne s'appliquent pas également à tous?

« Ce que nous appelons politesse ne serait-il pas un leurre et un mauvais leurre? »

LÉON TOLSTOÏ

On est prié de répondre aux questions suivantes :

Pourquoi Oustioûcha, Mâcha, Aliôna, Pierre et les autres doivent-ils faire la cuisine, balayer, servir, desservir, et les « Messieurs » manger, bâffrer, se disputer, faire des malpropretés et recommencer à manger?

L. TOLSTOÏ

***

Tante Tânia avait la mauvaise habitude, quand elle était de mauvaise humeur pour une cafetière renversée ou une partie de croquet perdue, d'envoyer tout le monde au diable.

Mon père fit à ce propos un conte intitulé :

SOUSOÏTCHIK

« Le diable, non pas le principal, mais un diable ordinaire, celui qui est chargé des affaires communes et qui s'appelle *Sousoïtchik* fut très dérangé le 6 août 1884.

Dès le matin, plusieurs personnes envoyées par Tânia Andreevna Kouzminski se présentèrent chez lui.

Le premier fut Alexandre Mikhaïlovitch[1].

Le second Mîcha Islavine,

Le troisième Viatchéslav,

Le quatrième Serge Tolstoï,

et enfin Léon Tolstoï le vieux, en compagnie du prince Ouroûssov.

La première arrivée, celle d'Alexandre Mikhaïlovitch ne surprit pas « Sousoïtchik », car, très souvent, sur l'ordre de son épouse, Alexandre Mikhaïlovitch se présentait devant lui.

— Quoi? votre femme vous envoie encore à moi?

— Oui, elle m'envoie, répondit timidement le président de la Cour d'assises, ne sachant comment expliquer plus en détail les causes de sa visite.

— C'est assez souvent que tu viens. Que te faut-il?

— Rien de particulier; ma femme vous envoie ses compliments.

— C'est bien, c'est bien. Reviens encore plus souvent. Elle fait de bonne besogne pour moi.

A peine Sousoïtchik eut-il le temps de congédier le président que des jeunes gens arrivèrent, riant, se bousculant, se cachant les uns derrière les autres.

— Quoi, mes braves, c'est encore ma Tânitchka qui vous envoie à moi! Peu importe, que cela ne vous empêche pas de venir. Saluez Tânia de ma part et dites-lui que je suis toujours à ses ordres. Revenez quelques fois; il peut se faire qu'on ait besoin un jour de Sousoïtchik.

La jeunesse à peine partie, voilà que Léon Tolstoï-le-Vieux se présenta avec le prince Ourôussov.

— Ah, le vieux aussi, que Tânia en soit remerciée! Il y a longtemps que je ne t'ai vu : Tu vas bien? Que te faut-il?

Léon Tolstoï, confus, piétinait sur place.

Le prince Ouroûssov, se souvenant des procédés diplomatiques, s'approcha de Sousoïtchik et expliqua la visite de Tolstoï par son désir de faire la connaissance du plus ancien et du plus fidèle ami de Tânia Andreevna, car les amis de nos amis sont nos amis.

— Ah, très bien! répondit Sousoïtchik en riant. Elle mérite

1. Le mari de madame Kouzminski.

une récompense pour la journée d'aujourd'hui. Je vous prie, prince, de lui remettre les insignes de ma bienveillance.

Et il lui remit un écrin en maroquin avec les insignes de son ordre.

C'était un collier de queues de diablotins, et deux bosses, l'une pour être portée sur la poitrine et l'autre sur la « tournure ».

LÉON TOLSTOÏ

*
* *

Je me souviens de mon oncle Serge dès ma petite enfance.

Il vivait dans son bien à Pirogovo, à trente-cinq verstes de Iassnaia, et venait assez souvent nous voir.

Il avait été très beau dans sa jeunesse.

Il avait les mêmes traits que mon père, mais plus fins et plus « racés ».

C'était le même ovale, le même nez, les mêmes yeux gris et intelligents, les mêmes sourcils touffus; mais il y avait cette différence qu'au temps jadis lorsque mon père s'occupait de sa personne, il souffrait de sa laideur, tandis que son frère passait pour beau et l'était en effet.

Voici ce que mon père dit de Serge Nicolaévitch dans ses fragments de Souvenirs :

« Avec Mitienka nous étions camarades : j'avais de l'estime pour Nicôlienka, mais pour Serge[1], j'avais de l'admiration. Je l'imitais, l'aimais et voulais être lui. J'admirais sa beauté, son chant (il chantait toujours), son dessin, sa gaîté, et, par-dessus tout, (ce qui peut sembler étrange), j'admirais son égoïsme inconscient.

» Ne m'oubliant jamais, toujours conscient, flairant toujours à tort ou à raison, ce que les autres pensaient de moi et éprouvaient pour moi, tout plaisir m'était gâté par là; voilà sans doute pourquoi j'aimais surtout, chez les autres, le contraire de tout cela, l'égoïsme inconscient. Voilà pourquoi j'aimais Serge, mais le mot « aimer » n'est pas juste.

1. C'étaient les trois frères aînés de Tolstoï. *Mitienka* est le diminutif de Dimitri et *Nicolienka* celui de Nicolas.

» J'aimais Nicolas, tandis que Serge m'enthousiasmait comme quelque chose d'absolument étranger à moi et incompréhensible. C'était pour moi une vie humaine inconnue, mystérieuse, très belle, et, par là même, extrêmement attrayante.

» Serge est mort il y a quelques jours, et, durant sa maladie, comme au moment de sa mort, il est resté pour moi aussi inconcevable et aussi cher qu'aux temps anciens de notre enfance.

» Sur ses vieux jours, vers la fin, il m'aimait davantage et faisait plus de cas de mon attachement.

» Il était fier de moi, aurait voulu être de mon avis ; mais ne le pouvait pas ; et il demeurait tel qu'il était, tout à fait original, lui-même, très beau, racé, fier et, par-dessus tout, un homme droit et sincère, comme je n'en ai jamais rencontré d'autre.

» Il fut ce qu'il fut ; il ne dissimulait rien et ne voulait pas paraître autre qu'il était.

» J'aimais à être avec Nicolas, à causer et penser avec lui ; pour Serge, je ne voulais que l'imiter. Cette imitation commença dès l'enfance... »

Nous étions toujours très heureux quand la voiture découverte, attelée d'une splendide troïka (trois chevaux attelés de front) aux harnais à plaques d'argent, s'arrêtait devant notre maison, et l'oncle Serge, en long pardessus noir, coiffé d'un chapeau de feutre à larges bords, en descendait.

Papa sortait de son cabinet de travail pour venir à sa rencontre et lui serrer la main.

Maman accourait toute joyeuse dans l'antichambre, le questionnait sur la santé de sa femme et de ses enfants ; puis elle se hâtait d'aller à la cuisine commander quelque plat supplémentaire, particulièrement soigné, « pour ses hôtes ».

L'oncle Serge ne recherchait pas les enfants. On eût dit qu'il les subissait plutôt qu'il ne les aimait. Pourtant nous nous comportions envers lui avec une révérence servile, qui, je le sens maintenant, provenait en partie de son extérieur aristocratique et surtout de ce qu'il appelait papa Liovôtchka et le traitait comme Papa nous traitait nous-mêmes.

Non seulement il ne craignait pas du tout Papa, mais il le

taquinait toujours en discutant comme un aîné le fait avec son cadet. Nous sentions bien cela.

Il n'était douteux pour aucun de nous, par exemple, qu'il n'y avait pas de chiens plus rapides au monde que Milka et sa fille Krylâtka. Pas un lièvre ne leur échappait. Mais l'oncle Serge disait que les lièvres de chez nous étaient « durs », que les lièvres des steppes étaient tout autres, et que ni Milka ni Krylâtka ne pourraient en prendre un. Entendant cela, nous ne savions qui croire, notre oncle Serge ou Papa.

Un jour, notre oncle vint à la chasse avec nous et nos chiens prirent plusieurs lièvres, sans en laisser échapper un seul; mais l'oncle Serge n'en fut point surpris. Il assurait qu'il n'y avait là rien d'étonnant, puisque les lièvres du pays n'étaient pas fameux.

Et nous ne sûmes pas s'il avait raison ou tort.

Peut-être avait-il raison; car il fut meilleur chasseur que Papa. Il prit plusieurs loups, tandis qu'à notre souvenir, Papa n'en prit jamais.

Si, de notre temps, Papa gardait des chiens, ce n'était qu'à cause d'Agâfia Mikhaïlovna. L'oncle Serge, lui, cessa de chasser. Il en donnait les raisons :

« Depuis l'abolition du servage, on ne peut plus chasser; il n'y a plus de gens. Les paysans, en les menaçant de leurs pieux, font sortir les chasseurs des champs ensemencés. Qu'y a-t-il à faire aujourd'hui? Impossible d'habiter la campagne. »

En été, toute notre famille allait parfois chez mon oncle Serge.

La route passait près de Iassenki[1] et de Kolpny.

C'est de là, nous disait maman, qu'était un soldat que Papa défendit devant la cour d'assises et qui était inculpé d'avoir injurié un officier. Il fut condamné et fusillé. Il était pénible de songer à cela. Il se peut que, d'après la loi, ce fût juste, mais pour nous, enfants, c'était incompréhensible.

Puis le chemin passait près d'Ozerki (Les Étangs).

Après avoir passé Ozerki et un village qui s'appelait les Queues-de-vache et Sorotchinnka, on apercevait au delà de l'Oupâ, une belle église, un domaine, et, dans le fond, une

1. Village près de la gare de chemin de fer, sur la ligne de Moscou à Toûla.

double maison en pierre d'une architecture bizarre et intéressante.

En y arrivant, nous avions une sensation tout à fait inaccoutumée, celle d'une terre seigneuriale sévèrement tenue, pas du tout comme à Iâssnaia Poliana, quelque chose de particulier à Pirogôvo. Cela se sentait, dès que l'on traversait le village, aux saluts humbles des paysans qui s'arrêtaient sur notre passage, aux regards des femmes et des enfants qui nous suivaient des yeux, et à la manière dont les marmitons s'élançaient vers la maison pour annoncer notre arrivée.

Le « grand seigneur » se devinait partout dans l'aspect du domaine avec ses haies fraîchement taillées, ses allées soigneusement balayées, le sable fraîchement répandu devant le perron.

Après le vestibule, on entrait dans un jardin d'hiver, où poussaient, dans de grandes caisses, des citronniers. Dans le salon, il y avait un énorme loup empaillé, et, derrière le canapé, sur un support, un renard, comme vivant, dormait ratatiné.

Maria Mikhaïlovna (notre tante), toujours aimable, venait au-devant de nous avec ses filles, Véra, qui avait l'âge de Tânia, et les deux petites Vâria et Mâcha.

On entendait quelqu'un remuer; c'était l'oncle Serge qui sortait de sa chambre. Il avait sa chambre près du salon.

Il y couchait et y passait ses journées, faisant des comptes et calculant les revenus de ses biens. Il avait un système de tenue de livres très compliqué et que lui seul comprenait.

En entrant dans sa chambre, il fallait se hâter de fermer la porte derrière soi pour qu'une mouche n'y pénétrât pas en même temps; par peur des mouches, on n'enlevait jamais les secondes fenêtres et notre oncle faisait lui-même sa chambre.

On était content de notre arrivée; on nous faisait bon accueil, et l'oncle ne tardait pas à raconter à Liovôtchka (son frère) tous les malheurs survenus dans ses affaires de régie.

— Tu as de la chance, lui disait-il, d'être comme les oiseaux qui ne sèment ni ne moissonnent! Tu n'as qu'à écrire un roman pour pouvoir acheter des propriétés à Samâra. Essaie un peu de gérer ici! J'ai encore congédié l'intendant. Il m'a volé tout ce qu'il a pu. C'est Vassili qui le remplace, et nous voilà sans cocher ».

Papa souriait, changeait la conversation, et nous, les enfants, nous sentions qu'il n'y avait là absolument rien d'anormal, parce que Vassili, le cocher, qui était depuis des années chez notre oncle, n'était que rarement sur son siège. Il remplaçait tantôt l'un, tantôt l'autre intendant, convaincu de vol.

L'oncle Serge rappelait étonnamment dans ses traits généraux, le vieux prince Bolkonski (dans *La Guerre et la Paix*).

Il n'y a pas de doute que ce type ait été dessiné d'après notre oncle qui était jeune homme au moment où mon père écrivait son roman.

Il m'arriva d'en parler plus tard avec sa fille aînée, Véra Serguiévna, et nous restâmes tous deux surpris de la sagacité de mon père qui peignit dans leurs moindres détails les relations entre le prince Bolkonski et sa fille préférée, la princesse Mary. Ces relations furent les mêmes que celles de mon oncle Serge et de Véra.

Tout fut pareil : les leçons de mathématiques, le même amour timide et tendre, dissimulé sous le masque de l'indifférence et même de la rudesse, la même compréhension profonde de son âme, et le même orgueil invincible de grand seigneur qui met des bornes et une muraille infranchissable entre lui et le reste du monde.

Il est impossible de s'imaginer une incarnation plus saisissante du type du vieux Bolkonski.

Foncièrement honnête, l'oncle Serge ne cachait qu'une de ses qualités : la délicatesse de son âme. Et si, parfois, elle perçait au dehors, ce n'était qu'exceptionnellement et tout à fait malgré lui.

Il possédait au plus haut degré un trait familial qu'avait également mon père, l'extrême réserve dans l'expression de la tendresse cordiale. Il la cachait souvent sous un masque de rudesse et, parfois même, la dépistait par une grossièreté inattendue.

Par contre, il était extrêmement original dans ses saillies et très sarcastique.

A une certaine époque, pendant quelques hivers, il alla avec sa famille habiter Moscou.

Un soir, après un des « Concerts historiques » d'Antoine

Rubinstein, l'oncle Serge et ses filles vinrent prendre le thé chez nous. Mon père demanda à notre oncle si le concert lui avait plu.

— Te souviens-tu, Liovôtchka, du lieutenant forestier Himbout, qui demeurait près de Iâssnaia? Un jour je lui demandai quelle avait été la minute la plus heureuse de sa vie. Sais-tu ce qu'il me répondit? Il répondit : « Quand j'étais au corps des cadets, et qu'après m'avoir enlevé ma culotte pour me fouetter on avait fini; c'était la minute la plus heureuse de ma vie. » Eh bien, dans les entr'actes, quand Rubinstein ne jouait pas, ce n'est qu'alors que je me sentais bien.

Pendant les dernières années de la vie de son frère, mon père fut particulièrement lié avec lui. Il aimait à lui confier ses pensées.

Un jour, il lui donna un de ses livres (je crois que c'était *Le Royaume des cieux est en nous*), en le priant de le lire et de lui en dire son opinion.

Mon oncle lut consciencieusement le livre et, en le rendant, il dit :

— Te souviens-tu, Liovôtchka, comme on voyageait en poste? En automne, la boue de la route était gelée; on était mal assis dans une voiture sans ressorts (tarentass) et, cahoté, on se cognait tantôt le dos, tantôt les côtes. Le coussin du siège glissait sous vous; on était à bout de forces. Et, tout d'un coup, vous entriez sur une belle chaussée unie : on vous avançait une belle voiture viennoise, attelée de quatre beaux chevaux...

» Eh bien, en lisant ton livre je n'ai eu qu'une fois la sensation de m'être assis dans une voiture viennoise. C'est quand tu cites une page de Herzen. Tout ce qui est de toi n'est que la route gelée et le tarentass ».

En parlant ainsi mon oncle savait que son frère ne s'en formaliserait pas et rirait de bon cœur avec lui.

Effectivement, il était difficile de faire un résumé plus inattendu, et, personne, sauf l'oncle Serge, n'aurait osé dire à mon père quelque chose d'approchant.

Mon oncle racontait aussi qu'il avait, une fois, rencontré en wagon une dame importune et bavarde. Quand elle sut qu'elle

voyageait avec le comte Tolstoï, frère du célèbre écrivain, elle le harcela de questions pour savoir ce que Léon Nicolaévitch était en train d'écrire et si Serge Nicolaévitch écrivait lui aussi.

— Je ne sais pas ce qu'écrit mon frère! lui répondit l'oncle Serge pour s'en défaire, quant à moi madame, je n'écris que des télégrammes.

— Ah quel dommage! — dit la dame; — oui, il y a de ces cas où un frère possède tous les dons et l'autre aucun. »

Et elle se tut.

La question posée à Serge Nicolaévitch par la dame du wagon se pose involontairement aux gens qui connaissaient très bien cet homme extrêmement intelligent et d'une belle éducation. Pourquoi n'écrivait-il pas? Vraiment, s'il eût écrit, il eût beaucoup donné.

Et il avait matière à écrire!...

Il passa des années dans sa chambre, méditant, refermé sur lui-même. Souvent on l'entendait soupirer et gémir : « Ah! Ah! Ah! Ah! Ah! Ah!... »

Sa famille savait que ce n'était « rien ». C'était l'oncle Serge qui pensait à quelque chose.

Il n'arrivait que fort rarement, lorsque un de ses proches venait en visite, qu'il se laissât entraîner, et que, dans une conversation pleine d'éclat et d'originalité, il exprimât ses pensées et ses observations, toujours très personnelles et très justes.

Mon oncle ne pensait que pour lui, en « égoïste immédiat » selon la définition de mon père. Il n'avait nul besoin de partager ses réflexions avec autrui.

C'était là son malheur.

Il était privé de la satisfaction qu'éprouve tout écrivain en déversant le trop-plein de soi-même sur le papier. Faute de cette soupape, il s'engorge et devint un ascète cérébral.

L'hiver 1901-1902 mon père prit la fièvre et, sur le conseil de son médecin, il alla en Crimée.

Il s'y enrhuma et eut ensuite deux maladies très graves, une fièvre typhoïde et une inflammation des poumons.

Pendant deux mois, il fut entre la vie et la mort.

L'oncle Serge, qui se sentait déjà faible, n'osa pas quitter

Pirogôvo, et, de chez lui, il suivait avec inquiétude le cours de la maladie d'après les lettres que lui écrivaient quelques-uns d'entre nous et d'après les bulletins que publiaient les journaux.

Quand mon père entra en convalescence, je retournai chez moi, et en chemin, je m'arrêtai à Pirogôvo pour apporter à mon oncle des nouvelles de son frère.

Je me souviens avec quelle joie et quelle reconnaissance il vint à ma rencontre !

— Ah, comme tu as bien fait de venir me voir ! Raconte-moi qui est auprès de lui ? Tout le monde !... Mais qui le soigne particulièrement ?... Chacun à son tour. Et la nuit aussi ? Il ne peut pas se lever ?... Ah ! ça c'est le pire. Vois-tu, je vais moi aussi mourir bientôt. Une année plus tôt, une année plus tard, ça n'a pas d'importance ; mais être alité, sans force, être à charge à tous, quand les autres font tout pour vous, vous soulèvent, vous assoient ; ça c'est affreux !... Eh bien, comment supporte-t-il tout cela ? Tu dis qu'il s'y est habitué ? Non, je ne peux pas me figurer que Véra, ma fille aînée, me change de linge, me lave. Assurément, elle dirait que cela ne lui fait rien. Mais, pour moi, ce serait affreux. A-t-il peur de la mort ? Il dit que non. Il se peut. Il est fort ; il peut vaincre cette peur. Oui, Oui... Il se peut qu'il n'ait pas peur. Et pourtant....

Tu me dis qu'il lutte avec cette peur ! Évidemment ! comment ne pas lutter ?... Je voulais aller le voir ; puis je me suis dit : Où veux-tu aller ? tu peux toi aussi faiblir ; au lieu d'un malade, il y en aura deux. Oui, tu m'as raconté beaucoup de choses, mais à ce moment le moindre détail est intéressant. La mort n'est pas effrayante ; c'est la maladie qui est affreuse : l'impuissance, et surtout la peur d'être à charge à tout le monde. Cela est affreux, affreux ».

L'oncle Serge mourut en 1904 d'un cancer à la face.

Voici ce que m'a raconté sur sa mort ma tante Maria Nicolaévna !

Presque jusqu'au dernier jour, il fut sur pied et ne permit à personne de le soigner. Il avait toute sa connaissance et se préparait à la mort en pleine conscience.

En dehors de ses proches, ses filles et la vieille Maria Mikhaïlovna, il y avait encore auprès son lit de mort sa sœur

Maria Nicolaévna. On avait envoyé chercher, à Iâssnaia Poliana, mon père, et on l'attendait d'un moment à l'autre.

Tout le monde se posait la pénible question : le moribond voudrait-il recevoir le saint sacrement?

Connaissant l'incrédulité de Serge Nicolaévitch, personne ne voulait se décider à lui parler, et la malheureuse Maria Mikhaïlovna tournait autour du lit, souffrait et priait.

Mon père était attendu avec impatience; mais, au fond, tout le monde redoutait son influence et aurait voulu que Serge Nicolaévitch fît appeler le prêtre avant son arrivée.

— Quelle fut notre surprise et notre joie, raconta Maria Nicolaevna, quand Liovôtchka (Léon Tolstoï), sortant de sa chambre, nous pria d'envoyer chercher le prêtre. Je ne sais de quoi ils parlèrent d'abord, mais, quand Serge dit qu'il aurait voulu communier, Liovôtchka lui répondit que c'était très bien, et il vint à l'instant nous faire part de la volonté de son frère.

Mon père resta près d'une semaine à Pirogôvo et repartit deux jours avant la mort de mon oncle.

Quand il reçut le télégramme lui annonçant que l'état de son frère empirait, il retourna le voir, mais ne le trouva plus en vie.

Il aida à porter son cercueil hors de la maison et à le déposer dans l'église.

Revenu à Iâssnaia, il racontait avec une touchante tendresse ses adieux à « ce frère incompréhensible et cher, tout à fait étranger », — et en même temps si proche de lui.

XII

LA CHASSE

Dès notre petite enfance, nous brûlions d'ardeur pour la chasse.

Je me souviens, depuis que j'ai conscience de moi-même, d'un chien favori de mon père, un setter irlandais, appelé Dora.

On faisait avancer à la porte de la maison un cabriolet attelé d'un cheval très sage, et nous partions pour le marais de Dégatna ou pour Malakhovo. Papa s'asseyait sur le siège et souvent Maman aussi, tandis qu'avec Dora nous nous blottissions à leurs pieds.

Arrivés près du marais, Papa descendait, posait son fusil la crosse à terre, et, le tenant par le canon, se mettait à le charger.

Il versait de la poudre dans les deux canons, calait une bourre et l'enfonçait avec la baguette. La baguette, comme touchant un ressort, ressautait sur la bourre avec un petit bruit métallique. Papa répétait l'opération jusqu'à ce que la baguette jaillît hors du canon. Il versait alors le plomb et enfonçait une autre bourre. Dora, pendant ce temps-là, virait autour de nous, remuant sa queue touffue, et poussait des petits cris impatients.

Quand Papa entrait au marais, nous le suivions sur le bord, nous tenant un peu en arrière. J'observais, le cœur battant, la quête du chien, le lever des bécassines et les coups de fusils.

D'habitude, Papa tirait assez bien, mais parfois, il s'énervait et tirait comme une mazette.

Nous aimions, au printemps, à aller avec lui à la chasse aux bécasses. Notre endroit préféré était « le rucher », au delà de la Vorônka. Jadis, nous y avions eu des abeilles et, dans une chaumine enfumée, vivait Simione, le borgne, qui les élevait.

Au moment du passage des bécasses, en automne, Papa se passionnait à les chasser et une rivalité s'élevait entre lui et notre instituteur allemand Fiodor Fiodorovitch.

Fiodor Fiodorovitch se rendait ordinairement à un emplacement près duquel le chemin de fer traverse un bois de la couronne, *zum Eisenbahn*, tandis que Papa préférait chasser de l'autre côté de la rivière.

Tous les deux, au moment du dîner, échangaient leurs impressions.

Lorsque Fiodor Fiodorovitch tuait moins de gibier que Papa, il disait que Papa allait à la chasse avec un chien tandis que lui n'en avait pas.

Une fois, ce fut tout le contraire qui arriva.

Papa, ayant décidé de ne pas aller à la chasse, prêta son

chien à Fiodor Fiodorovitch. Mais, après le départ de l'Allemand, papa changea d'idée et, prenant son fusil, partit sans dire mot à personne.

Quand tous les deux revinrent, Papa apporta deux bécasses de plus que Fiodor Fiodorovitch.

Il prétendit que, sans chien, les bécasses se laissaient mieux approcher et qu'il était plus facile de les tuer.

Ainsi Fiodor Fiodorovitch se trouva découronné à nos yeux d'enfants. Nous triomphions.

Au moment de mon adolescence, pendant deux ou trois ans peut-être, j'allai chasser au fusil avec mon père. Papa avait un chien pie qui s'appelait Boûlka ; le mien, Malyche, était extraordinairement intelligent.

Quand mon père cessa de chasser, Malyche l'accompagna toujours dans ses promenades. Papa l'aimait et ne sortait jamais sans lui.

Il racontait comme Malyche venait le chercher dans son cabinet, l'invitant à aller se promener.

L'heure arrivée de la promenade, la porte du cabinet s'ouvrait et Malyche entrait doucement.

S'il voyait mon père assis à son bureau et travaillant, il le regardait de côté, l'air confus, et s'en allait à pas étouffés, relevant les ongles, ne s'appuyant que sur les talons ; si Papa le regardait, il répondait par un mouvement de la queue à peine perceptible et allait se coucher sous la table.

— On dirait qu'il sent que je suis occupé et qu'il ne faut pas me déranger, — disait Papa, admirant le tact de la bête.

*
* *

Mais notre chasse préférée était la chasse à courre.

Quel bonheur, quand le matin. au point du jour, le domestique Sergûiei Pétrovitch, une bougie à la main, venait nous réveiller !

Nous sautions du lit, heureux et dispos, avec un frisson dans tout le corps, à cause du froid matinal. Nous nous habillions vite et courions à la salle à manger où la bouilloire fumait et où Papa nous attendait déjà.

Quelquefois Maman venait aussi, vêtue d'une robe de chambre. Elle nous faisait mettre une paire de bas chauds en plus, des gants ou des gilets de laine.

— Liovotch, — demandait-elle à Papa, — que vas-tu mettre aujourd'hui? Prends garde, il fait froid, il y a du vent. Comment, rien que le pardessus de Kouzminski! Encore quelque chose dessous, je t'en supplie! Fais-le pour moi.

Papa grognait, mais finissait par obéir et, attachant une ceinture sur son court paletot gris, il sortait.

Il commençait à faire jour. On amenait les chevaux. Nous nous mettions en selle et nous nous rendions à la maison de la basse-cour pour prendre les chiens.

Agâfia Mikhaïlovna s'agitait déjà et nous attendait sous le porche. Malgré le froid du matin, elle n'a rien sur la tête. Vêtue à peine, sa camisole noire déboutonnée laisse voir sa poitrine maigre et sale. De ses mains noueuses, elle tient les colliers.

— Tu leur as encore donné à manger! — dit Papa d'une voix sévère, voyant les ventres tendus de nos chiens.

— Je ne leur ai donné à chacun qu'une petite croûte de pain.

— Pourquoi se lèchent-ils les babines?

— Il était resté hier un peu de mélasse d'avoine.

— Ah! nous allons encore manquer les lièvres? Tu es impossible! Le fais-tu exprès pour me contrarier?

— Liov Nicolaévitch, un chien ne peut pas courir toute une journée sans manger, — ronchonne Agafia Mikhaïlovna, allant mettre les colliers.

— Celui-ci pour Krylâtka; celui-là pour Sultan; voilà pour Mîlka...

Dans un coin, sous une couverture, est couché Toumane le cendré[1], et, quand on s'approche de lui, il remue la queue et grogne.

Je caresse son poil court et soyeux, il fait le gros dos et grogne encore doucement, comme pour rire.

— Toumâchka, Toumâchka...

— Rrr... rrrr...

1. *Toumane* veut dire brouillard.

— Toumâchka, Toumâchka...

— Rrr... rrrr...

On dirait un chat qui ronronne.

Enfin tous les chiens sont là, quelques-uns en laisse, les autres libres, et nous partons au grand trot à travers Kisslyi-Kolodéts; nous passons près de la forêt et entrons dans les champs.

Papa ordonne : « Chacun à sa place. » Il nous indique la direction, et nous nous dispersons dans les éteules et les terres nouvellement ensemencées sifflant, rôdant sur les lignes séparatives, abruptes et exposées au vent, effleurant de nos fouets la pointe des buissons et inspectant minutieusement la moindre petite tache du sol, le moindre point.

Voilà devant moi quelque chose de blanc. Je regarde attentivement; je ramasse mes rênes; je regarde ma harde de chiens; je ne puis croire à ma chance d'avoir rencontré un lièvre!

J'avance, je suis tout près, je regarde : ce n'est pas un lièvre, c'est un crâne de cheval. Quel ennui!

Je me retourne pour voir si Papa et Serge ont remarqué que j'ai pris un os pour un lièvre.

Papa, tranquille sur sa selle anglaise et ses étriers en bois, fume une cigarette; les chiens de Serge ont embrouillé leur couple; il n'arrive pas à les débrouiller. Dieu soit loué, personne n'a rien vu! Autrement quelle honte!

Nous continuons à avancer.

Le pas cadencé du cheval nous berce, on somnole, on commence à s'ennuyer de ne rien trouver, quand, toujours au moment où l'on s'y attend le moins, à une vingtaine de pas devant nous, un lièvre déboule, comme surgi de terre.

Les chiens, l'ayant aperçu avant nous, se lancent et courent après.

Je crie comme un fou :

— Attrape, attrape!

Et fouettant mon cheval, je m'élance à la poursuite.

Les chiens suivent le lièvre de près; Sultan et Mîlka, jeunes et ardents, le dépassent, le rejoignent, le dépassent encore; enfin la vieille artiste Krylâtka, qui galope toujours de côté, saisit l'instant, fait un bond, et le lièvre crie comme un enfant.

Les chiens, rangés en étoile autour de lui, le saisissent, et le tirent chacun de son côté.

— Lâchez! Lâchez!

Nous sommes tous assemblés; on tue le lièvre et on donne ses pattes aux chiens, les leur distribuant ongle par ongle et les jetant à nos favoris qui les happent au vol. Papa nous enseigne ensuite à attacher le lièvre à l'arçon de la selle.

Nous nous remettons en chasse.

Après le premier lièvre, on est plus gai. Nous approchons des Iassenki et de Rétinnki, les meilleurs endroits pour la chasse.

Les lièvres partent plus souvent et chacun de nous a le sien à sa selle. On commence à rêver qu'il serait bien de rencontrer un renard.

Les renards sont rares. Mais c'est alors Toumâchka qui se distingue. Il est vieux et lourd; il dédaigne les lièvres; il ne veut plus les courir. Mais il poursuit encore un renard de toutes ses forces et c'est presque toujours lui qui le prend.

Nous rentrons très tard à la maison, parfois il fait déjà nuit.

Nous détachons les lièvres de nos selles et les posons dans l'antichambre.

Maman descend l'escalier avec les petits, et nous gronde d'avoir encore ensanglanté le plancher; mais Papa prend notre défense et nous n'y faisons aucune attention.

— Peut-il être question de quelques taches quand on a pris huit lièvres et un renard!..

Comme on était fatigué!

Papa eut un jour à la chasse une dispute avec Stiôpa; cela arriva près de Iagodnoé, à une vingtaine de verstes de la maison.

Stiôpa trottait à travers un petit bois de bouleaux, quand un lièvre partit sous ses pieds; nous le courûmes et le forçâmes.

Papa, arrivé au galop, se mit à faire des observations à Stiôpa pour avoir couru un lièvre dans un bois.

— C'est ainsi qu'on fait tuer les chiens contre les arbres; peut-on faire de ces choses-là!

Stiôpa répondit; tous deux s'échauffèrent, se dirent des choses désagréables, et Stiôpa, offensé, passa sa harde de chiens à Seriôja et partit en silence, vers la maison.

Nous nous dispersâmes à travers champs dans une autre direction.

Tout d'un coup un lièvre déboula sous les pieds de Stiôpa. Il tressaillit, secoua l'étrier, cria aux chiens « Attrape »! et voulut se mettre au galop. Mais, se souvenant sans doute qu'il s'était disputé avec « Liovôtchka », il retint son cheval sauteur Frou-frou, et, sans regarder en arrière, il continua sa route en silence.

Le lièvre vint de notre côté; nous lâchâmes nos chiens et le prîmes.

Quand le lièvre fut attaché à notre selle, Papa se souvint de Stiôpa et eut honte de sa brusquerie.

— Ah! quel incident désagréable! — dit-il en regardant le point noir s'éloigner à travers les champs. — Allez le rattraper. Seriôja, rejoins-le vite et dis-lui que je le prie de n'être plus fâché, et de revenir, que nous avons pris le lièvre! — cria-t-il à Serge, qui heureux pour Stiôpa, faisant sentir l'étrier à son cheval, partit au galop.

Bientôt Stiôpa revint et la chasse continua jusqu'au soir sans incident.

*
* *

Encore plus intéressantes étaient les chasses après la première tombée de neige.

Dès la veille, on commençait à s'agiter.

Le temps s'adoucirait-il? la neige cesserait-elle de tomber pendant la nuit? y aurait-il ou n'y aurait-il pas de bourrasque?

Le matin, à demi-vêtus, nous courions dans la salle pour scruter l'horizon. Si la ligne d'horizon était nette, c'est que le temps était doux; on pouvait partir. Si l'horizon ne faisait qu'un avec le ciel, cela signifiait qu'il y avait du vent, et que les voies nocturnes des lièvres étaient effacées.

On attendait Papa; quelquefois on se risquait à l'envoyer réveiller. Enfin, tout était prêt: on partait.

Cette chasse est surtout intéressante en ce que, par les voies du lièvre, on suit toute sa vie pendant la nuit. On voit ses traces quand le soir, affamé il se lève pour aller chercher sa nourriture. On voit comme il a gratté la neige qui recouvre les guérets, comme il a cueilli en passant des brins d'absinthe, comme il s'est assis, comme il a joué, et, enfin rassasié, las, comment il a brusquement tourné pour venir se mettre au gîte pour toute la journée.

A ce moment-là commencent ses ruses.

Il double sa voie, la couvre de neige, la redouble, parfois même la triple, et encore la recouvre de neige. Enfin, convaincu qu'il a suffisamment embrouillé et caché ses voies, il se creuse un gîte au midi sous le vent, à l'abri de quelque fossé et s'y couche.

Une voie découverte, le chasseur lève son fouet et siffle longuement, mystérieusement.

Tous les autres arrivent. Papa était toujours en tête; il suivait les voies, et tâchait de les débrouiller, tandis que, retenant notre souffle, tout émus, nous le suivions en silence.

Il nous est arrivé de prendre un jour douze lièvres et deux renards.

*
* *

Je ne me rappelle pas au juste à quel moment Papa cessa de chasser. Je crois que ce fut vers l'année 1875. C'est alors aussi qu'il devint végétarien.

En octobre 1884 il écrivait de Iâssnaia Poliana à ma mère :

« Je suis parti à cheval et les chiens m'ont suivi. Agâfia Mikhaïlovna prétendant que, sans laisses, ils pourraient se jeter sur le bétail, envoya Vasska pour m'accompagner. J'ai voulu me redonner la sensation de la chasse. Trotter, chercher, quand on en a eu l'habitude pendant quarante ans est chose très agréable. Mais un lièvre s'est levé et je lui ai souhaité bonne chance. J'aurais eu des remords de le forcer ».

Toutefois, sa passion pour la chasse ne s'éteignit jamais complètement.

Au printemps, s'il lui arrivait, dans ses promenades, d'en-

tendre le sifflement et le cri d'une bécasse, il interrompait la conversation, saisissait le bras de son compagnon, et levant la tête, il disait, ému :

— Écoutez, écoutez, c'est une bécasse, la voilà !

Vers 1900, quand il se trouvait dans ma propriété du district de Tchern, pour organiser des secours pour les paysans souffrant de la disette, il lui arriva une petite histoire touchante.

Il aimait à faire la tournée des villages, monté sur mon cheval kirguise, et souvent, un de mes lévriers, Done, habitué à sortir avec le cheval, le suivait.

Une fois, dans les champs, mon père entendit des enfants crier : « Un lièvre, un lièvre ! »

— J'aperçus, me raconta mon père, un lièvre filant vers le bois. Il était loin, impossible de le prendre. J'eus envie de voir courir Done. Et, ne pouvant y résister, je lui montrai le lièvre. Le chien se rua et figure-toi mon épouvante quand je l'ai vu prêt à l'attraper. J'ai crié de toutes mes forces : « A bas, au nom de Dieu, à bas ! » Mais Done était sur le point d'avoir le lièvre. Que faire ? Heureusement, ils étaient à la lisière du bois. Le lièvre sauta dans les buissons et disparut. S'il l'avait attrapé, j'aurais été navré.

Je ne voulais pas faire de peine à mon père. Je lui cachai que Done n'était revenu à la maison qu'une heure après lui, qu'il était couvert de sang et gonflé comme une outre.

Évidemment, il avait attrapé le lièvre dans les buissons et l'y avait mangé.

Grâce à Dieu, Papa n'en sut rien !

C'est l'unique chose que j'aie jamais pu lui cacher.

COMTE ÉLIE TOLSTOÏ

(Traduction de Mme LIMONT-SAINT-JEAN
et de DENIS ROCHE.)

(A suivre.)

ALSACIENS D'ALGÉRIE[1]

Le 4 mars 1871, trois jours après la ratification des Préliminaires de paix par l'Assemblée Nationale, M. de Belcastel, député de la Haute-Garonne, déposait le projet de loi suivant :

L'Assemblée Nationale, attachée par des liens de cœur indissolubles aux patriotiques populations de l'Alsace et de la Lorraine, dont elle a cédé avec une douleur profonde, sous l'empire de circonstances qu'elle n'a point faites, le territoire matériel, et voulant autant qu'il est en son pouvoir garder les âmes et les bras de si vaillantes races,

Décrète :

Une concession de cent mille hectares des meilleures terres dont l'État dispose en Algérie, est attribuée aux Alsaciens et aux Lorrains

1. Parmi les ouvrages et documents consultés, nous citerons : *Bulletin de la Société d'Agriculture d'Alger*, 1871 ; — Guynemer, *Rapport présenté le 31 juillet 1875 à la Commission générale des Alsaciens-Lorrains au nom du Comité de colonisation de l'Algérie*, Paris, Impr. Nat., 1875, in-4° ; — L. Louis-Lande, *Les Alsaciens-Lorrains en Algérie et la Société de Protection*, dans : *Revue des Deux Mondes*, 1er septembre 1875 ; — *Statistique de l'Algérie, 1867-72* et *1873-75*, Paris, Impr. Nat., 1874 et 1877, in-fol. ; — Comte d'Haussonville, *Lettres au gouverneur général*, des 30 et 31 décembre 1876 (insérées au *Journal officiel* du 31 mars 1877) ; — *Id.*, *La Colonisation officielle en Algérie*, dans : *Revue des Deux Mondes*, 1er juin et 1er juillet 1883 ; — F. Mannberguer, *Éloge de feu M. le comte d'Haussonville, de l'Académie française, sénateur, Président de la Société de Protection*, Paris, Chaix, 1884, in-8° ; — Dr René Ricoux, *La Démographie figurée de l'Algérie*, Paris, Masson, 1880, in-8° ; — Maurice Wahl, *L'Algérie*, Paris, Alcan, 2e édit., 1889, in-8° ; — V. Demontès, *Le Peuple Algérien*, Alger, 1906, in-8° ; — H. de Peyerimhoff, *Enquête sur les résultats de la Colonisation officielle de 1871 à 1895*, Rapport à M. Jonnart, gouverneur général de l'Algérie, Alger, 1906, 2 vol. in-4° ; — Général Zurlinden, *Mes souvenirs depuis la*

habitant les territoires cédés qui voudraient, en gardant la nationalité française, demeurer sur le sol français[1].

L'Algérie, en 1871, n'était pas pour les Alsaciens une terre inconnue. Beaucoup d'entre eux avaient fait partie des troupes de la conquête, et quelques-uns étaient revenus en Afrique après leur libération; ceux qui étaient restés en Alsace, y contaient leurs prouesses, familiarisaient leurs compatriotes avec les merveilles du pays où ils avaient servi, et ces histoires d'anciens, dont le souvenir s'est perpétué dans mainte famille alsacienne, avaient provoqué plus d'une vocation colonisatrice. Aussi bien, d'autres influences agirent-elles, campagnes de presse et circulaires administratives, d'une action plus méthodique, et capable d'effets plus généraux. Pendant de nombreuses années à la suite de la conquête, les projets de colonisation les plus divers avaient passionné les esprits : colonisation par les soldats et les vétérans laboureurs, colonisation par les enfants trouvés ou abandonnés, colonisation par les « orphelins pauvres », colonisation par les jeunes détenus, colonisation par « nos classes mendiantes et indigentes », colonisation par les sans-travail de 1848[2]; d'autres projets encore,

guerre, Paris, Perrin, 1913, in-8°; — Arch. du Gouvernement général de l'Algérie : documents divers; — Arch. de la Société de Protection des Alsaciens-Lorrains demeurés Français : comptes-rendus divers; lettres et rapports du commandant (depuis général) Riff, de M. Eugène Hepp, de M. Guynemer. — (Cf. également : Victor Bonnet, *La Libération du Territoire selon le mode de l'emprunt des Américains*, dans : *Revue des Deux Mondes*, 1er mars 1872; G. Hanotaux, *Histoire de la France contemporaine*, *I. Le gouvernement de M. Thiers*, Paris, Combet, in-8°; G. May, *Le Traité de Francfort*, Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1909, in-8°; O. Leroy, *Notre histoire au jour le jour*, *1re partie*, *1870-74* [Nancy, in-4°].)

1. Le projet portait, avec la signature de M. de Belcastel, celles de ses collègues Jules Buisson, de l'Aude, et Baucarne-Leroux, du Nord. — Nous ne donnons ici que l'essentiel du texte de M. de Belcastel : le préambule du projet et l'article 1er.

2. On peut voir à ce propos, entre autres livres ou brochures : Bugeaud, *De l'établissement de légions de colons militaires dans les possessions françaises du nord de l'Afrique*, Paris, Didot, 1838, in-8°; — Baillet, *Réflexions sur la colonisation de l'Algérie à l'aide des enfants trouvés ou abandonnés...*, Rouen, 1850, in-8°; — Ed. de Tocqueville, *Des enfants trouvés et des orphelins pauvres comme moyen de coloniser l'Algérie*, Paris, Amyot, 1850, in-8°; — A. Amaury, *Projet d'établissement de colonies agricoles à fonder en Algérie, proposé comme un des plus puissants moyens d'extinction de la mendicité et même du paupérisme en France*, Paris, Pollet, 1842, in-8°; — Louis Reybaud, *Rapport présenté au ministre de la*

parmi lesquels celui-ci, qui naquit presque simultanément sur plusieurs points du territoire : « fonder, en Algérie, un village pour chaque département français », et qu'un notaire d'Alger développait en termes idylliques : « Là, s'élèvera un nouveau *Bordeaux*, plus loin, une riche *Marseille*. Ailleurs, une ville de *Lille* nous redira qu'une autre défend nos frontières.... Partout des souvenirs du pays. Le *Breton* oubliera son exil en se trouvant dans une nouvelle *Bretagne*. Le *Bourguignon* se réunira au *Bourguignon* pour planter la vigne.... » « Entreprise chevaleresque », ajoutait l'auteur. En vérité, conception irréalisable de colonisateurs théoriques, mais où se mêlaient des observations judicieuses dont il était possible de tirer un heureux parti. Cheraga fut peuplé de paysans du Var; Aïn-Benian, d'immigrants de la Haute-Saône; le ministre de la Guerre écrivait au préfet du Haut-Rhin qu' « il faut grouper ensemble les familles que la similitude du langage et des habitudes porte naturellement à se réunir [1] », et Aïn-Sultane fut en grande partie un village alsacien. D'ailleurs, même sonnant l'idéologie, ces voix éparses et spontanées contribuaient à agiter l'opinion, facilitaient l'effort de « publicité » que le gouvernement, s'il était impuissant à multiplier les *villages départementaux* au point d'arrivée, tentait du moins au point de départ, dans les villages de la métropole. En Alsace surtout, où l'émigration n'effrayait point, d'où beaucoup de jeunes gens, de jeunes ménages étaient, naguère encore, partis pour l'Amérique, l'administration s'ingéniait à attirer les Alsaciens chercheurs de fortune ou d'aventures, à les détourner du Nouveau-Monde vers ce monde africain encore plus nouveau. Le ministre de la Guerre fait envoyer à Colmar les *Annales de la Colonisation algérienne*, recommande

Guerre par la Commission d'Inspection des colonies agricoles de l'Algérie, Paris, Impr. Nat.. 1849; in-4°; — A. Dénain, *Appel au Roi et aux quatre-vingt-six départements de la France*, Paris, Dentu, 1847, in-8°; — Baillet, *Projet d'un village et d'une grande ferme normande en Algérie*, Rouen. 1849, in-8°; — Lieutaud, notaire à Alger, *Société angevine pour le placement des colons en Algérie*, Angers, 1847, in-4°; — Aug. Roncière, *Colonisation française de l'Algérie*, — *Initiative bretonne*, Saint-Brieuc, 1853, in-8°.

1. 27 avril 1853 (Arch. Gouv. Gén.). — Au reste, ce groupement par originaires d'un même département est une méthode que l'administration algérienne applique encore aujourd'hui, lorsqu'elle crée des villages nouveaux.

au préfet l'*Almanach algérien pour 1853*; le Conseil général du Haut-Rhin vote 150 francs pour l'achat de 530 exemplaires de l'*Almanach* à l'intention des communes françaises du département, mais, les *Annales* lui paraissant trop littéraires, il offre 1 000 francs au préfet pour en publier, sous forme de brochures, des extraits en allemand : c'est ainsi que se répandirent dans tout le Haut-Rhin 5 000 exemplaires d'une *Courte description de la Colonie africaine*[1], où la comparaison entre l'Algérie et l'Amérique était menée tout à l'avantage de l'Algérie; et le ministre félicitait le préfet « des bons effets déjà produits dans son département par les publications qu'il y a répandues ». Tous ces essais ne furent certes pas inutiles et contribuèrent à verser quelques éléments alsaciens dans le « peuplement » de l'Algérie. Mais personne, ni l'ingénieux notaire, ni les préfets du Haut-Rhin ou du Bas-Rhin, ni même le ministre de la Guerre, ne prévoyait alors la catastrophe qui allait précipiter cette émigration de l'Alsace vers l'Algérie, non plus, cette fois, pour y vivre une vie plus large dans une France plus jeune, mais pour y retrouver un peu de la France perdue.

*
* *

Le projet Belcastel était d'une simplicité spécieuse et d'une générosité qui devaient séduire l'âme populaire, à cette heure où, quoique vaincus, « les Français croyaient à la France[2] ». Des approbations chaleureuses l'accueillirent. Le journal *La Patrie*, qui avait émis le premier l'idée dont le projet Belcastel était la traduction en style législatif[3],

1. *Kurzer und gründlicher Beschrieb über die Kolonie in Afrika, zum Gebrauch der Auswanderer und Auswanderungslustigen*, Colmar, Decker, 1853, in-8°.

2. Le mot est d'un journal anglais, le *Globe*, de Londres, cité dans la *Patrie* du 26 juin 1871.

3. Avant même le dépôt de la proposition Belcastel, dès le 23 février, la Société d'Agriculture d'Alger, à la suite de la publication d'une brochure du Dr Warnier, ex-préfet d'Alger, sur *L'Algérie et les Victimes de la guerre*, avait nommé une commission pour « étudier de concert avec l'auteur les moyens d'appeler immédiatement en Algérie les familles agricoles, victimes de la guerre ». Le 5 mars, le commissaire extraordinaire de la Répu-

critiqua tout ce qu'on avait imaginé avant lui, « offres particulières », « combinaisons partielles », sans aucune possibilité d' « effet pratique et étendu », et ajouta avec une confiance illimitée : « Fort heureusement, la France a mieux que cela à offrir à nos malheureux compatriotes des provinces qui nous sont arrachées. Elle peut leur ouvrir l'Algérie... Que notre colonie devienne l'Alsace et la Lorraine!... Nous aurons reconquis pour la France un million de véritables Français, et les Alsaciens auront changé de sol sans changer de patrie. » L'*Akhbar, journal de l'Algérie*, proclama d'une voix plus vibrante encore : « ... Cette terre qui vous attend, ce n'est pas la terre d'exil, ce n'est pas chez des étrangers que vous allez transporter vos familles, vos industries, ce sont des frères qui vous ouvrent leurs bras... Et afin que la reconnaissance ne soit pas un poids trop lourd à nos nouveaux concitoyens, nous ajouterions, si notre parole pouvait pénétrer jusqu'à eux : « En venant, vous êtes quittes, vous avez payé votre dette de gratitude; car votre seule présence nous indemnise au centuple... L'immigration alsacienne et lorraine apportera à la colonie l'appoint qui lui fait défaut, de cultivateurs laborieux, de mains calleuses habituées à faire jaillir la richesse des flancs de la terre... Vous doublerez notre production et notre commerce; vous nous initierez à vos industries.... Algérie et Alsace *for ever*! [1] » L'opinion pourtant ne fut pas unanime.

blique en Algérie, Alexis Lambert, donna à la commission un caractère officiel, et le 10, communiquant cette décision aux trois préfets, il écrivait : « Une grande chose nous reste à faire après nos malheurs... C'est d'offrir à nos concitoyens de l'Alsace et de la Lorraine une hospitalité digne de leur industrie et de leur patriotisme... »

1. Pour consacrer aux yeux de tous cette union de l'Algérie et de l'Alsace, on songea à offrir un siège de député d'Alger à M. Keller, député du Haut-Rhin. (Par suite de la nomination d'un certain nombre de députés dans plusieurs départements à la fois, aux élections du 8 février 1871, de nombreux sièges étaient vacants à l'Assemblée nationale, dont deux pour Alger; d'autre part, après la lecture de leur célèbre Déclaration, le 1er mars, à Bordeaux, la plupart des représentants de l'Alsace et de la Lorraine s'étaient considérés immédiatement comme démissionnaires, et M. Keller faisait partie, pour le Haut-Rhin, de la représentation alsacienne; au reste, par suite des modifications territoriales récentes, un siège de député était attribué au territoire de Belfort, qui seul restait français de l'ancien département du Haut-Rhin.) M. Keller accepta la candidature. Mais, comme il fut élu par Belfort le 2 juillet, l'élection d'Alger, qui ne devait avoir lieu que quelques jours après, se fit en dehors de Keller, qui avait abandonné

M. Raudot, député de l'Yonne, se fit, devant l'Assemblée Nationale, le porte-parole des prudents et des sceptiques. Offrir aux Alsaciens et aux Lorrains des facilités particulières en Algérie, c'est « exciter ces populations si patriotiques à quitter l'Alsace et la Lorraine », au lieu qu'en restant « elles y seraient un obstacle aux projets des Allemands et, pour nous, une espérance, un jour », c'est abandonner définitivement les territoires cédés, laisser la place libre aux vainqueurs, « donner une assez vive satisfaction à M. de Bismarck ». Et tous ces sacrifices ne seront même pas utiles à la France. En donnant des terres, on ne fera que de mauvaise colonisation, on recommencera la malheureuse expérience de 1848, beaucoup de millions seront dépensés en pure perte. M. de Belcastel, puis M. Lucet, député de Constantine, rapporteur de la loi, n'eurent pas de peine à triompher des arguments de l'opposant. Il ne s'agit pas de 1848 : les émigrants d'alors, « c'était, en partie, le rebut des ateliers nationaux de Paris,... des modistes, des fleuristes, des tailleurs... »; aujourd'hui, nous agirons avec plus de discernement, « les familles concessionnaires seront l'objet d'un examen attentif ». Quant à faire le vide devant l'ennemi, les craintes qu'on exprime sont fort exagérées. Quelques milliers de personnes, « sur quinze cent mille qui demeurent séparées de nous », « ce vide n'est pas de nature à dépeupler l'Alsace », ce n'est pas livrer l'Alsace à M. de Bismarck. D'ailleurs, « le courant d'émigration est déjà sensible »; beaucoup s'en vont, s'en iront, même sans nous, plutôt que de « jouer bénévolement le rôle de pierre d'attente »; ils s'en iront, comme autrefois, vers l'Amérique, ce qu'il faut, c'est les « diriger chez nous ». « Il me semble, concluait M. de Belcastel, que dans un temps où il est universellement reconnu que... la terre morte n'est rien et que les hommes sont tout,... à ce moment, il y a quelque chose de grand et de moral à dire aux Alsaciens : « Nous avons cédé votre territoire, nous n'avons pas pu ne pas le faire; mais nous vous offrons, en Algérie, la moitié de l'étendue d'un département; si vous voulez vous y établir, ce sera une seconde

une candidature désormais sans objet. — Dès le mois de mars, il avait été question de la candidature de Grosjean, également député du Haut-Rhin.

France, fécondée par votre travail, ennoblie par votre fidélité à la mère-patrie ».

La loi fut votée le 21 juin[1]. Une nouvelle loi, le 15 septembre, puis un décret, le 16 octobre, précisèrent ou modifièrent quelques-unes des dispositions primitivement adoptées. Des commissions seraient constituées, à Belfort et à Nancy, pour recevoir les engagements, constater la moralité et l'aptitude des nouveaux colons ; à leur arrivée, ils recevront un lot urbain, pour l'habitation, un lot rural, pour la culture ; le rôle de l'État se réduira à assurer les transports par mer, à doter les centres de leur alimentation en eau, des voies de communication nécessaires pour les relier aux centres voisins, d'une école, d'un édifice pour le culte et d'une mairie.

Pour tout le reste, maisons à construire, mobilier, bœufs, semences, instruments de travail, subsistance, les colons n'auront à compter que sur eux-mêmes ; l'État prend ses sûretés à cet égard, puisqu'ils devront justifier d'au moins 5 000 francs d'avoir. Sage restriction, mais qui ne fut pas maintenue. La force des choses l'emporta. A Nancy, à Belfort, des émigrants se présentaient en foule, Français qui voulaient le rester, ruinés, mais vaillants. Parce qu'ils n'avaient pas 5 000 francs, les renvoyer chez eux au lieu de les accueillir chez nous, maintenant que les deux expressions ne se confondaient plus, prenait figure d'iniquité. Le décret du 16 octobre leur ouvrit l'Algérie comme aux autres[2]. Le nombre des

1. Avec une légère modification dans le texte : « Une concession de cent mille hectares des meilleures terres dont l'État dispose en Algérie est attribuée, à titre gratuit, aux habitants de l'Alsace et de la Lorraine qui voudraient conserver la nationalité française et qui prendraient l'engagement de se rendre en Algérie pour y mettre en valeur et y exploiter les terrains ainsi concédés. » Le premier texte, observait justement le rapporteur, pouvait laisser croire que la concession gratuite de terres serait une sorte de prime offerte aux Alsaciens et Lorrains qui voudraient rester Français, tandis que cette concession a, en outre, « pour objet de procurer à l'Algérie des colons dont elle a un si grand besoin pour assurer sa prospérité ».

2. Le *titre Ier* du décret réglait simplement les conditions auxquelles les Alsaciens-Lorrains justifiant d'un capital d'au moins 5 000 fr., pourraient obtenir des concessions avec propriété immédiate. Mais le *titre II* permit d'accorder des concessions à tous les Français, Alsaciens ou non, ayant ou n'ayant pas de ressources, moyennant un loyer de 1 fr. par an et à la condition que la toute-propriété des terres n'appartiendrait aux concessionnaires qu'après une résidence effective de neuf ans et la mise en culture de leur concession.

départs allait augmenter considérablement, et les charges de l'État avec lui.

Pour les terres, on ne serait pas embarrassé. Entre le dépôt de la proposition Belcastel et le vote de la loi, un fait nouveau s'était produit en Algérie, pénible conséquence des malheurs de la mère-patrie. Quelque effervescence se manifestait déjà dans les tribus, depuis janvier. Enfin, le 16 mars, un chef arabe, El Mokrani, apparut, en révolté, devant Bord-bou-Arreridj. D'autres rébellions suivirent. La répression ne tarda point. Des terres furent séquestrées, en masse; les tribus coupables durent abandonner une partie de leurs biens pour racheter le reste, et, en outre, consentir des expropriations moyennant indemnité, quand les commissions de séquestre jugeraient certains échanges avantageux pour la colonisation. Ainsi, qu'il s'agît de la quantité d'hectares dont on pourrait disposer pour les Alsaciens ou des groupements de « parcelles » qui faciliteraient leur établissement, l'administration ne rencontrerait point d'obstacle. Mais, pour l'argent, l'argent nécessaire aux colons pour tout ce que l'État ne leur fournirait pas, pour tout un provisoire angoissant qui pouvait durer un an ou deux, peut-être davantage, un crédit de 400 000 francs, qui avait été voté en même temps que la loi du 15 septembre, n'y suffirait certainement point. Ici aussi, l'imprévu s'en mêla : une suite d'événements, dont quelques-uns sont un peu oubliés aujourd'hui, quoiqu'ils se rattachent à l'histoire générale du désastre, allaient, par un détour, venir en aide aux Alsaciens d'Algérie.

On sait que sur l'indemnité de cinq milliards imposée à la France par le traité de Francfort, deux milliards devaient être payés avant le 1er mai 1872, les trois autres avant le 2 mars 1874, et que, jusqu'à complet acquittement, les troupes allemandes occuperaient une partie du sol français : lourde charge supplémentaire, à la fois matérielle et morale. M. Thiers, après la réussite de l'emprunt qui lui avait assuré largement les deux premiers milliards, se préoccupa donc de gagner du temps sur l'échéance finale, celle de 1874, qui seule devait libérer complètement le territoire. Aussi bien cette préoccupation n'était-elle point particulière à M. Thiers. Le public s'inquiétait, facilement ombrageux, supportait mal les misères quotidiennes

de l'occupation étrangère. Un incident éclata, qui le rendit plus irritable encore. Deux militaires allemands avaient été, à quelques semaines d'intervalle (10 août et 5 septembre 1871), l'un, à Chelles, frappé par un garçon jardinier faible d'esprit, l'autre, près de Montreuil, tué, au cours d'une discussion, par un ex-combattant français de la guerre, qui se croyait en état de légitime défense[1]; et les jurés, malgré les réquisitoires très nets du ministère public, avaient acquitté les prévenus (14 et 24 novembre). En vain M. Thiers, dans le message qu'il lut à l'Assemblée Nationale le 7 décembre, fit-il allusion à ces événements, suppliant la population d'être plus patiente et la justice plus stricte. Condescendance inutile. Trois jours après, dans une dépêche adressée à M. d'Arnim, ambassadeur d'Allemagne à Paris, M. de Bismarck revint sur l'incident, accumula les menaces, les brutalités de langage : « ... représailles... talion... otages... état de siège... le sentiment du droit est complètement éteint en France... le degré d'éducation morale et le sentiment de droit et d'honneur qui sont particuliers au peuple allemand... sentence incompatible avec l'état actuel de la civilisation... » Il fallait en finir, et que la France redevînt au plus tôt maîtresse chez elle. Chacun le sentait, et, comme M. Thiers n'avait pas encore dit à quel expédient financier il s'arrêterait pour le solde de la dette, chacun rêva de projets libérateurs. Le plus généreux, le plus séduisant vint d'Alsace, celui d'une souscription volontaire pour aider le gouvernement à payer l'indemnité de guerre : geste admirable, de ceux qui ne connaîtraient pas eux-mêmes les joies de la délivrance. Le premier appel fut lancé à Strasbourg, le 23 décembre 1871, par quelques dames de la ville[2]. Quelques jours plus tard, le 28, les Mulhousiennes écrivirent au président de la République, joignant à leur lettre un chèque de 23 945 francs : « Vous l'accepterez comme l'obole de la veuve... » Puis, ce furent les dames de Saverne : 1 630 francs, et celles de

1. Cf., outre G. Hanotaux, *op. laud.*, pp. 352-6, la lettre de Me Ch. Lachaud père, du 24 décembre 1871, publiée dans *Le Droit*.

2. Mesdames Momy, 10, rue des Pucelles, Gloxin, 4, place Saint-Pierre-le-Jeune, Mathilde Lichtenberger, 1, rue du Noyer, Mathilde Weisé, 20, rue du Dôme, Alfred Ott, 8, rue de la Nuée-Bleue.

Bischwiller : 3 740 francs, et celles de Wissembourg : 4 100 francs, et celles de Munster : 6 000 francs, et Schlestadt, et Sainte-Marie-aux-Mines, et Haguenau. L'enthousiasme gagna de proche en proche. Un comité se forma à Nancy, pour coordonner les efforts, généraliser la souscription ; il trouva la formule définitive[1] : la souscription sera conditionnelle et valable seulement si elle atteint 500 millions dans l'année. A Nancy même, dans les huit premiers jours, 765 000 francs furent recueillis. Mulhouse reparaît, avec une offre d'un million, pour laquelle il a suffi de trois jours et de quinze adhésions. Sur toute l'étendue du territoire, des bonnes volontés surgissent, sous les formes les plus diverses : listes publiées par les journaux (et que de noms alsaciens y figurent, des Boeckel et des Steinheil, des Dollfus et des Schaller, des Reibell et des Hartmann !) ; lettres chaleureuses de Legouvé, d'Ad. Crémieux, de Littré ; troncs dans les églises destinés au *Denier pour la Patrie* ; meeting organisé au Cirque des Champs-Élysées par Ernest Legouvé, Athanase Coquerel et Eug. Yung ; Barrias, Detaille, Worms, Robert-Fleury, d'autres artistes encore, s'engagent à donner chacun « au moins une de leurs œuvres » ; la chambre des avoués de Château-Thierry souscrit 1 550 francs ; les « officiers du bataillon d'infanterie de marine campé à Villeneuve-l'Étang », 1 600 francs ; les employés au greffe du Conseil de préfecture de Lyon, une journée de traitement par quinzaine, les maîtres et élèves de l'école normale primaire de Tarbes, 63 francs par mois, les compositeurs du *Progrès du Nord*, une journée de leur travail par mois jusqu'à complète libération du territoire... Mais le gouvernement arrêta la souscription. Le 28 février 1872, ayant à se prononcer sur une proposition Antonin Lefèvre-Pontalis et Salneuve, relative à la formation d'une commission spéciale chargée d'examiner tous les projets ayant trait à la libération, le ministre de l'Intérieur, Victor Lefranc, au nom du gouvernement, rendit hommage à l'élan national : « Il faut louer, il faut remercier, il faut admirer le sentiment qui l'a provoqué »,

1. Lettre aux journaux, de M. Jules Gouguenheim, trésorier du Comité, initiateur de cette nouvelle forme de la souscription, « que les députés des départements de l'Est se chargèrent de recommander à toute la France. » Cf. Leroy, *op. laud.*, pp. 97-100.

mais le suivre, nous y associer, le diriger, « non, Messieurs, jamais ». Puisqu'une souscription volontaire, qui peut produire des millions, est « virtuellement impuissante, en quelque lieu, en quelque temps, sous l'empire de quelque sentiment que ce soit », à produire des milliards, ce serait « une témérité inouïe » d'encourager la souscription actuelle, et, par là, de nuire peut-être au futur emprunt. Ainsi, du même coup, le gouvernement se prononçait sur le fond : de tous les modes de libération qui lui étaient suggérés depuis quelques semaines, c'était, comme pour les deux premiers milliards, l'emprunt qu'il choisissait; mais « il ne faut pas se dissimuler, écrit le *Temps* avec regret, que la condamnation prononcée par le pouvoir exécutif contre l'effort des initiatives individuelles et ratifiée par le vote de l'Assemblée, est un véritable arrêt de mort pour la souscription [1] ». Elle avait déjà atteint plus de six millions effectivement versés. Or, au mois de juillet, l'emprunt de trois milliards ayant réussi, ces six millions se trouvèrent disponibles. Et ils furent, sur la proposition de M. Wolowski [2], par une loi du 18 décembre suivant, affectés aux Alsaciens-Lorrains, un tiers pour création de bourses dans les établissements d'enseignement, orphelinats, etc., un tiers pour assistance directe aux familles, un tiers, enfin, pour assistance des émigrants alsaciens-lorrains en Algérie : aboutissement imprévu du long mouvement d'inquiétude et de l'élan généreux qui avait secoué la France, du dévouement commun des dames de Strasbourg et de Mulhouse, des normaliens de Tarbes et des typographes de Lille, de Barrias et de Littré...

D'autres hommes, en dehors du Parlement, en dehors de l'État, poursuivaient le même rêve que M. de Belcastel : Jean Dollfus et le comte d'Haussonville. — Jean Dollfus, le grand

1. 29 février 1872, n° du *Temps* du 1er mars.

2. Il restait exactement, déduction faite des sommes restituées aux souscripteurs qui avaient réclamé leur remboursement, 6 254 373 francs disponibles. On procéda par virement, car les sommes versées ne sauraient être distraites de la destination précise qui leur a été assignée par les donateurs, disait M. Wolowski, « mais le trésor a moins à payer, une portion des crédits votés [pour le paiement des trois milliards] devient libre, elle peut recevoir une autre application », et c'est cet excédent qui fut affecté aux Alsaciens-Lorrains. En deux fois : trois millions par la loi du 18 décembre 1872, le reste par la loi du 9 janvier 1874.

industriel mulhousien, fit reconnaître la région de Tizi-Ouzou par un homme d'expérience, Gerst, autre Alsacien, ancien fonctionnaire des Finances en Algérie, et décida d'y créer, à lui seul, un village. Le comte d'Haussonville, au contraire, ne devait agir qu'au nom d'un groupe, mais de ce groupe il fut l'âme. Un comité de quatre membres existait depuis quelque temps, constitué par M. Mannberguer, Strasbourgeois, banquier à Paris, « pour venir en aide aux bombardés de Strasbourg », — comité d'amis, comité « en chambre », mais dont « les devoirs s'étendirent en proportion des désastres qui frappaient inexorablement la patrie[1] ». De nouveaux bienfaiteurs[2], presque tous Alsaciens par leur origine ou leurs alliances, se groupèrent autour des premiers; on résolut, le 31 janvier 1872, de fonder une société qui viendrait en aide, non plus seulement aux Strasbourgeois, mais à tous les émigrants d'Alsace ou de Lorraine, et d'en offrir la présidence au comte d'Haussonville, dont l'esprit d'initiative, le robuste entrain, les relations puissantes allaient multiplier rapidement les moyens d'action de la Société naissante. *Société de protection des Alsaciens-Lorrains demeurés Français*, elle consacra bientôt une grande partie de ses efforts à ceux qui partaient pour l'Algérie. Un jour, dans l'Hôtel de la Présidence de l'Assemblée Nationale[3], à l'appel du comte d'Haussonville, une extraordinaire multitude de chefs-d'œuvre se trouvèrent réunis : ce fut la célèbre *Exposition des Alsaciens-Lorrains*, dont le souvenir prestigieux subsiste, nullement effacé par les « sensationnelles » collections qui se sont offertes depuis lors à la curiosité publique; et ce furent 245 000 francs pour les protégés de la Société en Algérie, pour les maisons que

1. Discours prononcé par M. Mannberguer à l'inauguration du monument du comte d'Haussonville, au Camp-du-Maréchal (avril 1887).

2. Kleitz, inspecteur général des Ponts et Chaussées, Wurtz, doyen de la Faculté de Médecine de Paris, Léon et Gustave de Bussière, Alexandre, président à la Cour d'Appel de Paris, Rumpler, Ruch, négociants, Schæffer, Flaxland, industriels, Henri Aron, banquier, comte Edmond de Pourtalès, commandant Hepp, comte de Franqueville, Lefébure, député, Himly, professeur à la Sorbonne, Cuvier, sous-gouverneur de la Banque de France, etc..

3. L'Hôtel actuel de la Présidence de la Chambre. (L'Exposition s'ouvrit le 23 avril 1874.)

M. d'Haussonville voulait leur faire construire, pour les villages qu'il se proposait de fonder[1].

... Pendant ce temps, pour « demeurer Français », des centaines et des centaines d'hommes, de femmes, d'enfants, quittaient l'Alsace, puis, par Belfort ou Nancy, s'en allaient vers Marseille, vers la Méditerranée, vers l'inconnu.

*
* *

Émigration en masse : expression pittoresque qui plaît à nos imaginations chargées d'histoire, mais, derrière cet écran trompeur, quelle réalité se cache de tristesses et de misères!

Sans doute, ils trouvèrent en arrivant, dans les comités qui se formèrent alors, beaucoup de leurs compatriotes, Algériens d'avant la guerre, dont les mains se tendaient vers eux : le Dr Gros et le Dr Bruch, le procureur général Kuenemann, le président Zeys, le commandant Riff, le commandant Zurlinden, le capitaine Rouff, le capitaine Heintz, M. Nœtinger, vice-président du conseil de préfecture, M. Bergtold, M. Pfeiffer, géomètres, des hauts fonctionnaires du P.-L.-M. algérien, M. Noblemaire et M. Picquart, M. Ruff, le libraire, M. Kappler, directeur des transmissions télégraphiques. Ils trouvèrent aussi, parmi ces amitiés alsaciennes prêtes à les secourir, à les diriger, à les réconforter, des Algériens plus récents, que l'option venait de chasser comme eux et qui les avaient précédés de quelques mois à peine : tout un groupe de magistrats et d'avocats, quelques-uns de ceux qui allaient rester sur la terre française les vivants souvenirs de la Cour de Colmar, de la Cour de Metz, de la Faculté de Strasbourg, rayées de nos Annuaires

1. Il convient d'indiquer ici qu'en outre des 400 000 francs dont il a été question plus haut, d'autres crédits furent prélevés sur le budget de l'Algérie (Cf. Guynemer, *op. laud.*, pp. 17-18) pour les dépenses relatives à l'immigration alsacienne et lorraine. D'autres fonds, d'origine privée, s'y ajoutèrent également : une partie du produit de la souscription alsacienne-lorraine (qu'il ne faut pas confondre avec la précédente souscription « pour la libération du territoire ») organisée par la presse en octobre 1872; les sommes versées par le Comité des dames de la rue Scribe (Comité Worms), par les Comités de Marseille, du Havre, de Nîmes, de Nancy, de Nice, etc..

comme des morts : Lauth, juge à Mulhouse, Richert, président à Sarreguemines, nommés conseillers à la Cour d'Alger, Mallarmé, fils d'un ancien bâtonnier de Strasbourg et qui venait de se faire inscrire au barreau d'Alger[1], Maillet, ex-avocat à Mulhouse, juge de paix à Sidi-bel-Abbès[2], Verner, Wurtz, jeunes avocats à Strasbourg, juges de paix à Relizane et à Batna[3], Haffner, avocat à Colmar, défenseur près le tribunal de Constantine[4], Bœrner, substitut à Saverne, procureur de la République à Philippeville[5]...

Mais, dans le désarroi de l'heure tragique, quelles que fussent ces bonnes volontés, elles ne pouvaient suffire à toute la tâche. Les immigrants arrivaient las et désemparés. On les reçut, on les hébergea comme on put. Le *Fort des Anglais*, à Alger, vit passer des centaines de ces malheureux : le gouvernement l'avait mis pour eux à la disposition du comité alsacien-lorrain d'Alger, et ils y restaient quelques jours, nourris par les soins de leurs compatriotes. Puis, sur des prolonges d'artillerie, on les dirigeait vers leurs futures résidences. A l'arrivée, l'autorité militaire leur prêtait des tentes, ou les installait dans les mauvaises masures en pierres sèches d'un village kabyle abandonné; quelquefois, par une heureuse chance, comme à Bou-Khanefis, un ancien pénitencier militaire qu'on n'utilisait plus que pour les Arabes de la région condamnés à des peines légères, offrait aux arrivants la ressource de ses bâtiments en grande partie disponibles; ils s'y installaient dans les locaux naguère habités par les prisonniers, ou bien, en dehors du

1. Décédés, les deux premiers, comme conseillers à la Cour d'Alger, le troisième comme avocat, à Alger également.

2. Aujourd'hui, conseiller à la Cour de Cassation.

3. Aujourd'hui, présidents de Chambre à la Cour d'Alger.

4. Aujourd'hui, procureur général près la Cour d'Appel de Pau.

5. Depuis, conseiller à la Cour de Pau. D'autres encore : Rack, de Schlestadt, nommé juge de paix à Souk-Ahras, depuis avocat général à Alger et premier président à Rouen, Wehekind, de Mulhouse, nommé juge de paix à Oued-Athménia, depuis procureur de la République à Nancy et conseiller à Amiens, Gauvenet dit Dijon, de Strasbourg, nommé juge de paix à Ténès, en dernier lieu juge au Havre, sont venus directement d'Alsace en Algérie au lendemain de la paix. Un des rares magistrats français qui restèrent en fonctions en Alsace à la suite de l'annexion, s'employait de son mieux à transmettre à ses collègues de la magistrature ou aux jeunes avocats alsaciens un appel du procureur général Kuenemann, qui les engageait à demander des postes en Algérie.

pénitencier même, mais tout près, dans des maisonnettes autrefois affectées à la troupe de garde. Ailleurs, le Génie essaie en hâte d'adapter à leur usage des édifices qui ne pouvaient s'attendre à cette clientèle nouvelle : le caravansérail d'Aïn-Roua, par exemple, ou, à Aïn-Abessa, les vastes constructions de pierre qui avaient servi à la smala du 3e régiment de spahis. Mais ce n'étaient que des abris provisoires ; il fallait leur donner mieux que ces casernements de fortune où ils étaient entassés. Alors, l'autorité militaire leur envoie des détachements de sapeurs, ou des disciplinaires, ou des corvées d'Arabes. En attendant qu'on puisse leur bâtir des maisons vraiment habitables, on échafaude tant bien que mal des gourbis en pierre et terre, avec toiture en *diss*, sorte de graminée qui protège de la chaleur, mais laisse pénétrer la pluie pour peu qu'elle persiste. Parfois, ce sont des baraques en planches, assez bien faites, et que le Génie va remonter ensuite dans de nouveaux villages, à mesure que le progrès des constructions définitives permet aux premiers de s'en passer...

La plupart manquent de tout, même ceux qui ne manquaient de rien là-bas : déménager d'Alsace pour l'Algérie, opération difficile, qu'on simplifiait en vendant vite et mal, à l'heure du départ. Point de mobilier. L'administration militaire met à leur disposition des châlits réformés, avec lesquels ils se font des lits, des tables, des bancs. Point de vêtements. Elle puise dans ses magasins le plus abondamment possible : 600 paires de guêtres en drap, 800 capuchons en drap noir, des capotes d'infanterie, des guêtres blanches, des vareuses, des pantalons, des blouses, des tuniques, par milliers. Quand l'administration militaire ne fournit pas elle-même, c'est toujours elle qui transporte. De temps en temps, un convoi d'artillerie arrive, apportant un peu de tout cela, et des brouettes, des pelles, des pioches, des matelas, et des vêtements de femmes et d'enfants, envois des comités de Paris. Et souvent, c'est Zurlinden, ou Riff, ou un autre des officiers alsaciens, qui vient les voir, leur apportant mieux encore : quelques bonnes paroles en patois de chez eux... Les distributions se suivent, variées, incessantes ; des subsides, en argent ou en nature, ici, 300 francs de l'administration, là, 250 francs de la Société d'Haussonville, ou des avances

de 100 et 200 francs des comités, ou des parts de la récolte de 1872 qu'avaient faite, en leurs lieu et place, des Arabes loués par l'administration; des vivres, également, si je puis dire, en argent ou en nature : cinquante centimes par jour et par personne, ou, quand l'habitant est perdu dans un pays sans ressources pour l'Européen, des rations militairement distribuées, apportées aussi par le convoi, avec gamelles et bidons; enfin, les terres et les semences, les bœufs et les charrues, non sans quelques déceptions parfois : les vingt charrues du village de La Réunion, près de Bougie, très belles et qui ont dû coûter fort cher, sont beaucoup trop lourdes pour les bœufs d'Algérie; il en faudrait trois paires pour les conduire, et elles sont restées sur la place du village.

Mais ce n'étaient que contre-temps sans gravité, occasions de plaisanterie, raisons ou prétextes à réclamations. Malgré quelques inadaptations risibles ou pour un moment déconcertantes, l'avenir pouvait, s'ils se mettaient au travail, compenser pour eux les sacrifices du passé : des concessions de vingt-cinq à trente hectares, souvent davantage, pour ces braves gens qui n'avaient pas plus de trois ou quatre hectares en Alsace, c'était un immense espoir de résurrection, c'était, après le bouleversement de la guerre et celui de la paix, l'aurore d'une vie nouvelle, qui pourrait encore être heureuse.

Du mois d'octobre 1871 au mois de mars 1875, 1 020 familles d'Alsace et de Lorraine — plus de 5 000 personnes — arrivèrent en Algérie.

*
* *

Des confins du Maroc à ceux de la Tunisie, près de cent villages où les familles alsaciennes-lorraines ont été, suivant la formule administrative, « admises au peuplement » : Aïn-Fekan, Bou-Khanefis, Oued-Fodda, L'Alma, Corso, Ménerville, Zaatra, Souk-el-Haad, et Rebeval, et Mirabeau, et Dra-el-Mizan, et Zemmorah, et tous ceux qu'on a dénommés en souvenir : Strasbourg, Metz, Colmar, Belfort, Chèvremont, Horbourg, Sainte-Marie-aux-Mines, Marsal, Landser, Bitche, Eguisheim, Altkirch, Ribeauvillé, Obernai, Rouffach, La

Robertsau[1] : je ne pouvais songer à les voir tous; mais, ambitieux de recueillir, où que les ait jetées le vent du désastre, les épaves de l'Alsace dispersée, dussé-je limiter mon pèlerinage à trois ou quatre de ces villages alsaciens d'Algérie, ils m'attiraient invinciblement; je ne me résignais pas à ne connaître d'eux que des noms sans vie, ombres exsangues à peine entrevues aux feuillets rapides d'un rapport ou d'un dictionnaire.

Belle-Fontaine[2], d'abord, parce qu'ici s'installèrent les premiers immigrants d'Alsace et de Lorraine en 1871 : Belle-Fontaine fut le lieu de naissance de la colonisation alsacienne-lorraine en Algérie. Ce n'était point par hasard qu'elle naissait aux portes de la Kabylie. L'Alsace apportait à l'Algérie « un appoint de mains calleuses » et, l'insurrection ayant dessillé bien des yeux, ces « mains calleuses » devaient être capables de manier, avec la pioche, le fusil. La trace de ces préoccupations apparaît dans le Rapport du Comité consultatif de colonisation relatif à la création de Belle-Fontaine : il faut « garantir la sécurité du pays par le peuplement de colons français », il faut « établir entre la Mitidja et Dellys une solide barrière de villages fortifiés, c'est par ce chemin seul que l'insurrection a menacé de nous envahir »; « cinquante feux pouvant donner cent fusils nous paraissent le minimum à adopter pour les futurs villages[3] ». Quelques jours après, le gouverneur général approuvait l'emplacement choisi, « défendable par ses propres

1. Sauf pour le premier de ces centres (Strasbourg) et les deux derniers (Rouffach et la Robertsau), les noms indigènes sont généralement restés seuls en usage : Akbou (Metz), Oued-Amizour (Colmar), Aïn-Tinn (Belfort), Aïn-Tagrout (Chèvremont), Aïn-Touta (Horbourg), Khenchela (Sainte-Marie), Aïn-Abessa (Marsal), Aïn-Roua (Landser), El-Kseur (Bitche), Bou-Malek (Eguisheim), Sidi-Khalifa (Altkirch), Bled-Youssef (Ribeauvillé), Aïn-Melouk (Obernai). Tous ces villages aux noms alsaciens sont dans le département de Constantine, et le conseiller Richert, qui était président de la commission de séquestre dans ce département, ne fut pas étranger au choix de ces appellations. N'importe quel fonctionnaire du gouvernement général ou de la préfecture aurait pu trouver Strasbourg, Colmar, Metz et Bitche, mais, pour penser à Chèvremont, à Horbourg, à Rouffach, à la Robertsau, il fallait un Alsacien d'Alsace.

2. Dans le département d'Alger, à 48 kilomètres à l'est d'Alger. Centre de colonisation officielle.

3. 26 octobre 1871 (Arch. Gouv. Gén.).

habitants, sans autres travaux de défense que deux blockhaus à établir à ses extrémités », et il faisait hâter les préparatifs, car « le temps presse », « chaque courrier nous amène des immigrants »...

J'ai vu l'état de lotissement du village : le nom de chaque habitant du nouveau centre est suivi de la mention de son origine, presque toujours la même : quelquefois, mais très rarement, « Algérien », ou « colon du pays » ; généralement, « Alsacien », ou « Lorrain » : Schupp Ignace-Dominique, Klock Alexandre, Lorentz Jacques, Yung Jean, Seltzer Ferdinand, Krempp Charles, Barbé Quirin, Ducros Joseph, Vinum Joseph, Firmery Georges, Victor et André, Roll Sébastien, Tschirland Alexis... Et ils se rappellent les quatre jours passés à Nancy, puis une journée à Marseille, et la traversée, le mal de mer, les Arabes sur le port, à l'arrivée, qui vendaient des oranges par petits tas de cinq, tout ce qu'on pouvait manger après les secousses de la Méditerranée... Ils se rappellent la construction de l'église, avec ses créneaux et sa citerne. Les « cinquante feux pour cent fusils » me reviennent à la mémoire, et aussi ce mot du maréchal Bugeaud : « Les cultivateurs paisibles ne s'expatrient pas sur un sol qu'ils ne peuvent cultiver qu'en ayant le yatagan arabe suspendu sur la tête ». Ceux-ci, pourtant, se sont expatriés... Ils se souviennent, l'un hésitant, l'autre précis, d'un M. Prost, ex-maire de Molsheim, décoré, dont les Prussiens avaient dès leur arrivée exigé la démission, et qui, s'étant expatrié, lui aussi, enseignait à lire et à écrire aux enfants de Belle-Fontaine. Aujourd'hui encore la population du village est presque exclusivement alsacienne. Tous ceux du début, sauf les Seltzer et les Schlegel, sont présents, ou représentés par leurs fils. Ils viennent de Dettwiller, de Kalhouse, de Gros-Réderching... Il y en a même un de chez moi, et je crois bien qu'avec sa grande barbe blanche, ses lunettes à lourde monture, sa carrure de bûcheron, ses histoires d'artilleur de la caserne d'Austerlitz à Strasbourg, sa cordialité rude, ses coups de boutoir et son accent, c'est le plus magnifique Alsacien de Belle-Fontaine. Alors, les gens et les choses du « pays », les vivants et les morts, ceux qu'il appelle les fils et qui pour moi sont les pères, le Dr Kummer, le pasteur Herrmann,

Lams, le maire, qui était de Quatre-Vents, le grand Gerst, l'hôtelier de l'*Agneau*, qui était de Pfaffenhofen, et le perroquet du père Trouard, là, dans la petite rue qui monte, en face de la mairie, et tous les coins et recoins du village, la *Hintergasse*, l'*Entenpfuhl*, le *Mühlberg*, tout cela bondit et rebondit et se heurte dans notre conversation précipitée; et si je sais maintenant qu'à la place de la brasserie Haag il y avait jadis une fabrique de garance dans l'enclos du *Röthhof*, si je n'ignore plus pourquoi cette vieille cour paisible s'appelle de ce nom rutilant, c'est que je l'ai appris, à cinq cents lieues de la Moder, modeste affluent du Rhin, chez un colon de la Mitidja...

La plupart des immigrants de Belle-Fontaine étaient des cultivateurs de profession. A Bou-Khalfa[1] — *Bou-Khalfa d'Alsace*, comme on l'appela longtemps dans le pays, — il n'en fut malheureusement pas de même. La création de ce centre est l'œuvre de Jean Dollfus, qui y installa huit familles, choisies avec le plus grand désir de bien faire et d'agir patriotiquement, mais par un homme que sa situation mettait à même d'obliger des ouvriers de fabrique plutôt que des agriculteurs. L'un était manœuvre chez Thierry à Mulhouse, un autre charretier chez Dollfus-Mieg, un troisième travaillait aux mines de Bouxwiller, et ainsi de suite. « Peu de paysans véritables », écrivait le commandant Riff après les avoir visités. Jean Dollfus avait conçu de vastes projets : là comme partout, il voyait grand. Il voulait donner à ses colons un horticulteur-modèle, fonder dans son village une école d'agriculture, une bibliothèque. Craignit-il, lui, l'homme des réalisations immédiates, que la tentative ne fût trop longue à donner d'heureux résultats? Comprit-il, après expérience, que d'autres sauraient mieux que lui recruter des agriculteurs? ou bien, qu'à lui seul il ne pourrait pas suffire longtemps aux dépenses nécessaires, tandis que la Société de protection agirait plus efficacement, comme il l'écrivit lui-même, avec ses « ressources considérables », encore augmentées par la « magnifique Exposition » qui venait d'attirer l'attention sur elle? Au bout de quelques

1. A 4 kilomètres à l'ouest de Tizi-Ouzou. Centre de colonisation privée.

mois, il fit savoir au général Chanzy, gouverneur général de l'Algérie, et au comte d'Haussonville, qu'il était disposé à laisser son œuvre en d'autres mains. Le transfert s'effectua sans difficulté. Jean Dollfus avait obtenu sa concession en 1872, avec obligation pour lui d'y installer immédiatement trente familles. Avant l'expiration du délai qui lui était accordé à cet effet (1er février 1875), la Société de protection avait pris possession de la concession Dollfus, et c'est elle qui y établit les familles complémentaires[1]. Jean Dollfus lui abandonnait les maisons déjà bâties, ces maisons qu'il avait pourvues d'une manière de véranda, « afin de garantir en partie le mur de face des rayons solaires »; mais, comme, paraît-il, le service rendu n'était pas en rapport avec la dépense, la Société fut plus économe et construisit sans véranda. Aussi, aujourd'hui encore, le long de l'unique rue de Bou-Khalfa, les maisons Dollfus et les maisons d'Haussonville livrent-elles au premier regard le secret de leur origine...

Il semble que ce centre par lequel débuta la colonisation alsacienne privée, ait toujours souffert de ses mauvaises chances initiales : recrutement insuffisamment agricole, flottements presque inévitables quand la direction change, —

1. L'économie de l'œuvre (qu'il s'agît de Jean Dollfus ou de la Société de protection) était la suivante. L'État concédait un territoire en bloc, le premier concessionnaire devait le rétrocéder par lots à des familles alsaciennes-lorraines dans un délai déterminé. L'État ne se charge que des travaux et constructions d'intérêt collectif nécessaires pour constituer le village. Le premier concessionnaire, de son côté, — et c'est la raison de son intervention, — pourvoira les familles de maisons, de cheptels et d'instruments aratoires, assurera leur subsistance jusqu'à la première récolte, etc., le tout à titre d'avances, dont le remboursement doit lui permettre de réaliser d'autres créations du même genre. (Le commandant Riff disait, à propos d'un de ces villages : « Il ne faut pas qu'Azib-Zamoun devienne un hôtel où on ne paie pas »). Quant au colon, il s'engage à résider sur ses terres et à les cultiver en bon père de famille; pour l'ensemble des terres louées à un colon, le prix du fermage est de 1 franc par an; moyennant un certain temps de résidence et le remboursement des avances faites, il devient propriétaire de sa concession. La Société de Protection, comme Jean Dollfus, fut amenée, dans la plupart des cas (à Bou-Khalfa, du moins, et à Haussonvillers), à abandonner aux colons la valeur de leurs maisons. La Société était d'autant plus disposée à prendre la suite de Jean Dollfus à Bou-Khalfa, qu'elle pouvait considérer ce centre comme une compensation à la perte de celui d'Aïn-Tinn (département de Constantine), qui lui avait été concédé en 1873 et auquel elle renonçait à ce moment même (difficultés dans le transport des matériaux, la route n'étant pas achevée entre Constantine et Aïn-Tinn, etc.).

et aussi de quelque maladresse dans la distribution des lots : trop de « mamelon », pas assez de « plaine », la « plaine » un peu moins ardue à travailler, mais trop éloignée du centre, le « mamelon » plus proche, mais plus rebelle. A travers les années, quelques-uns ont fait des affaires, ou d'heureux hasards les ont servis ; je ne crois pas que les Kieffer aient à se plaindre de l'existence, ni le vieux Lemoine, l'ancien carrier d'Hildehouse. Mais, pour beaucoup, la vie a été pénible, et l'est encore ; tout l'aspect du village est âpre, comme le sol ; la gêne n'y apparaît point, mais la nécessité d'une lutte continuelle ; et qu'elles soient « *d'Haussonville* » ou « *Dollfus* », les maisons de Bou-Khalfa ont gardé leur modestie un peu triste de la première heure, comme si elles attendaient toujours un avenir meilleur.

Haussonvillers[1] marque déjà un progrès sensible sur Bou-Khalfa. Le village s'appela d'abord Azib-Zamoun, vocable difficile auquel les premiers colons alsaciens donnèrent, dit-on, de singulières variantes. Heureusement, quelques années plus tard, le Conseil général d'Alger, glorifiant le nom du fondateur, simplifia celui de la fondation. Le « territoire de colonisation d'Azib-Zamoun » avait été mis à la disposition de la Société à partir du 1er octobre 1873. A ce moment, Haussonvillers n'est encore, dit un témoin[2], qu'une « conception géographique ». Mais, dès le mois de décembre suivant, trente-trois familles y étaient installées, soit « cent trente-cinq personnes, plus une cent trente-sixième qui vient de naître » ; et le village, tout comme la cent trente-sixième personne, entrait dans la vie. Vie encore primitive, certes. On en était réduit au strict indispensable, au mobilier d'ordonnance envoyé par la Société, des lits de camp, une armoire à linge, une table de cuisine, et plus de tabourets que de chaises. Une famille avait, il est vrai, amené avec elle son mobilier personnel, presque luxueux, des glaces, un piano ! « La jeune fille de la

1. A 82 kilomètres à l'est d'Alger, à l'embranchement des routes d'Alger à Dellys et d'Alger à Fort-National par Tizi-Ouzou. Centre de colonisation privée.

2. Eug. Hepp (Arch. Soc. prot.).

maison, qui conduit vaillamment la charrue pendant le jour, fait de la musique le soir » ; mais « tout le pays, jusqu'à Dellys et à Tizi-Ouzou, s'est ému et a parlé de ce piano, chose nouvelle dans ces parages ». Trois des maisons sont affectées aux « services publics » : l'une au représentant de la Société, une autre au géomètre chargé de délimiter le territoire du village et les lots, une troisième au magasin de grains de semences. Des orages décourageants coïncident avec l'installation des premiers colons, des boues effroyables sur des chemins non empierrés, des boues à faire pleurer, disait une arrivante, et qui pleurait à chaudes larmes, en effet, sur le pas de sa porte. Les bêtes sont parquées en plein air, au centre du village, mais « elles y sont habituées de naissance, étant toutes d'élève ou d'origine kabyle » ; moins habituées à leurs nouveaux propriétaires, elles ont, les premiers jours, des accès de mauvaise humeur, « les bœufs, comme les chameaux, les mulets et les chiens indigènes, n'obéissant qu'au burnous » et manifestant volontiers « contre quiconque n'en porte pas ». Les enfants, une quarantaine, se trouvent encore sans surveillance ni instruction, courent les champs, à paître le bétail, l'école n'est pas achevée, l'archevêque ne se presse pas d'installer les sœurs ; il faut, suggère le commandant Riff[1], lui écrire qu'un instituteur laïque va arriver, et les sœurs viendront... La veille de Noël, grande émotion par les sentiers boueux et les maisons inachevées d'Azib-Zamoun. Les enfants et leurs parents s'empressent vers la maison des grains. Au centre de la cuisine, un arbre de Noël, un « pin d'Alep », qui arrive du Jardin d'Essai, à Alger, et une grande caisse, recouverte d'un drap, avec des jouets, venus de Paris : la fête fut « aussi éclatante de joie que de lumières ». Et le lendemain, jour de Noël, le desservant de Bordj-Menaïel vint dire la messe dans la salle même du réveillon : c'était un jeune prêtre alsacien, originaire de Pfaffenhofen, ancien sous-officier, aumônier de la prison centrale d'Ensisheim lors de la guerre, qui faisait ses tournées à cheval, en bottes molles, et portant avec lui un « autel de campagne ».

J'ai fait, ici aussi, l'appel du passé : Ackermann Joseph était maréchal des logis du train des équipages quand il

1. *Ibid.*, 2 janvier 1874.

demanda une concession à Azib-Zamoun; Bossert, Hermann, Kleitz, Sand, Stinus, d'autres encore, terminaient également leur congé, quand ils arrivèrent ici, jeunes agriculteurs, qui n'avaient pas tous pratiqué le travail de la terre avant de partir au régiment, — et jeunes mariés, car, le célibat étant un peu suspect, pour obtenir la concession, on allait prendre femme dans un orphelinat d'Alger. Dahlem, Friant, Muller, Runtz, et tous les Scheid, ouvriers de fabrique, qui avaient travaillé à Bischwiller, à Sarreguemines, à Guebwiller, et au Zornhof, près de Saverne. Quelques isolés d'origines plus singulières encore, un surveillant de pénitencier militaire et un contrebandier. Mais Blatt, mais Heitzler, mais Godfroy, mais Grusenmeyer, et les deux Heinrich, et Lorentz, et Heppert, et Hosti, et Marchal, et Starck, et Zingraff, et Martzloff, et tous les autres, ceux-là connaissaient depuis longtemps l'agriculture, ils étaient déjà « colons » au pays, comme dit un de mes interlocuteurs. Mélange, on le voit, d'éléments très divers, de « paysans véritables » et d'autres, qui le sont moins ou qui ne le sont pas du tout. Heureusement, à tout prendre, malgré le « tringlot », le quincaillier du Zornhof et le contrebandier, le recrutement était meilleur qu'à Bou-Khalfa : les « colons » l'emportaient de beaucoup. Assez d'autres circonstances survinrent, qui pouvaient contrarier le succès d'Haussonvillers. Les concessions, ici, furent en moyenne de quarante hectares, mais une trop grande distance (parfois douze kilomètres) séparait les « parcelles » les unes des autres, et, de plus, à l'usage, la qualité parut moins enviable que la quantité, il fallait un effort sans répit pour un « rendement » parcimonieux. En outre, le progrès même n'a pas toujours servi les intérêts d'Haussonvillers. Autrefois, Haussonvillers était un relai important de la route d'Alger à Dellys et à Fort-National, avec toute une cavalerie, du mouvement, du trafic, des passages de troupes continuels. Vieux souvenirs aujourd'hui! depuis vingt-cinq ans, le chemin de fer a tué le relai[1], et, de plus, les travaux de construction

1. Le chemin de fer, réparant quelques-uns des méfaits qu'il a pu commettre dans la région, compte beaucoup d'Alsaciens à son service, dont plusieurs fils de colons. On en rencontre sur toute la ligne de l'Est-Algérien. Le chef de gare de Souk-el-Haad est de Schlestadt, celui de Khen-

de la ligne, bureaux ou chantiers temporairement, mais largement rémunérateurs, avaient détourné beaucoup de colons de la colonisation. Où une population mal recrutée aurait certainement montré une résistance moindre, Haussonvillers s'est maintenu, et la poussée des Arabes qui, depuis plusieurs années, achetant ou louant, reprennent sur Haussonvillers de leurs anciennes terres, serait encore plus forte et peut-être plus inquiétante sans ce fonds de colons solides, venus d'Ettendorf, d'Artolsheim, de Garrebourg, de Domnom, d'Eckartswiller, de Schorbach.

Plus heureux que ses aînés, dernier venu de la colonisation alsacienne, le Camp-du-Maréchal[1] fut l'enfant gâté de la famille : les difficultés antérieures lui furent épargnées, il profita de toute l'expérience acquise. Mis à la disposition de la Société de protection dès 1873, elle ne s'occupa de le peupler qu'un peu plus tard, en 1879, après les premiers progrès de Bou-Khalfa et d'Haussonvillers. On eut donc plus de temps pour préparer le futur village, pour étudier les plans, lotir plus pratiquement le terrain, construire les routes et les maisons, assainir surtout, barrer le passage par des plantations hygiéniques aux miasmes qui montaient du Sebaou voisin. Le recrutement aussi put se faire plus à loisir et se ressentit heureusement d'être moins précipité. La commission devant laquelle comparaissaient les futurs colons de la Société de protection, à la mairie de Nancy[2], se montra-t-elle particulièrement sévère dans son examen? Peut-être, si j'en crois les souvenirs de quelques-uns de ceux qu'elle interrogea. Elle fut,

chela est de Beinheim, celui de Félix-Faure est de Guebwiller, celui d'El-Guerrah, de Lièpvre, celui de Mesloug, de Bergheim, celui de Batna, de Walbourg. J'en trouve une soixantaine d'autres, dans tous les emplois, garde-frein, ajusteur, chef de pose, chef d'équipe, chauffeur, brigadier de la voie, chef de train, commis principal, chef de bureau, etc.. L'ingénieur en chef de l'exploitation est de Strasbourg. On peut noter aussi que la partie de la ligne qui est dans la province d'Alger, a été construite par un Messin, et l'autre, celle qui est dans Constantine, par un Wissembourgeois.

1. Entre Haussonvillers et Bou-Khalfa.

2. Elle était composée du comte d'Haussonville, de M. E. Lederlin, professeur à la Faculté de droit de Nancy, et de M. Penot, secrétaire général de la Société.

en tous cas, plus exigeante : il fallait, maintenant, déposer entre ses mains une somme de quatre mille francs, dont la moitié seulement serait restituée aux colons (sous forme de fournitures diverses après leur installation) : les deux autres mille francs, représentant la moitié du prix de la maison construite à leur intention, resteraient acquis à la Société. Mais il n'importait. Les candidats affluèrent, justifiant de leurs ressources, qui de 8 000 ou 10 000 francs, qui de 15 000 francs, qui de 20 000, même davantage. Comme tant d'autres, s'ils partaient de chez eux, ce n'était pas que la misère les chassât...

Aujourd'hui, ce village au nom pittoresque et guerrier, souvenir d'un camp qu'y établit le maréchal Randon et peut-être déjà Bugeaud, d'une de ces *Biscuits-villes*, comme on disait alors, qui servaient de centres de ravitaillement aux colonnes, — aujourd'hui, le Camp-du-Maréchal est une parfaite enclave d'Alsace sur le sol de l'Algérie. Voici la maison Kern Joseph. Voici la maison du père Hildenbrand. Bonjour, Madame Goetz! Bonjour, Madame Kast!... Les souvenirs du départ viennent aux lèvres, créent tout de suite une intimité, dès l'accolade à la gare, dès les poignées de mains du débarquement.... Le père travaillait, contremaître, à Mulhouse, « chez André Koechlin ». La guerre survient; la prise de possession par les Allemands; un corps de garde à l'entrée de la ville. On habitait Brunstatt, un faubourg; il fallait montrer « sa passe » tous les jours, en allant au travail, en revenant. Une insolence du factionnaire, une mauvaise humeur de l'autre; coup de poing; appel à la garde; fuite par le canal, à la nage. Il s'est réfugié à Belfort. Quelques jours après, la mère, à Brunstatt, accouchait de son neuvième enfant, et on portait le nouveau-né à Belfort pour qu'il ne fût point « baptisé Prussien »... Et aussi des souvenirs de caserne allemande. Oui, allemande. Car celui-là avait quitté le pays, s'était engagé dans la Légion, puis, après deux ans, avait voulu revoir son village, ses vieux. Il est reconnu, arrêté; alors, le casque et le pain noir, en Westphalie. Un jour, un de ses camarades alsaciens, saisi à la gorge par un sous-officier : « Ils ont volé les bœufs de mon père, et voilà comment ils me traitent!.... » Puis on est venu ici, tous les enfants, et le vieux père leur disait, au moment du départ, malgré son âge :

« Si ça marche un peu chez vous, faites-moi signe, je viendrai. *J'en ai assez.* » Il est venu, et c'est ici qu'il est mort, il est enterré là, au cimetière du Camp... On parle de l'abbé Fund, de l'abbé Fournaise, de l'abbé Grusenmeyer, de l'abbé Florent Marx, les premiers curés du Camp et d'Haussonvillers, tous Alsaciens, compagnons et consolateurs de l'exode. Alsaciennes également, les Sœurs de Ribeauvillé, qui tinrent longtemps l'école des filles, ici, près de l'église, sur la place, dans cette jolie maison blanche où le comte d'Haussonville installait son bureau, lorsqu'il venait au Camp, et qu'il a, depuis, offerte à la commune [1]. Alsacien aussi, le premier instituteur, M. Schœffler, ancien élève de l'école normale de Colmar, instituteur adjoint à Wintzenheim avant la guerre, — et qui n'enseigna pas seulement les petits, car, un jour, Fleckinger André, qui avait vingt-cinq ans, et Riemer Jérôme, qui en avait trente-cinq, et Timmel Charles, qui en avait quarante-quatre, s'en vinrent chez lui, pour le prier « d'ouvrir une école du soir, afin qu'ils puissent y apprendre la langue française ». On parle des cousins restés au pays, des échanges de bons procédés avec eux, des visites qu'on leur fait. « Nous leur envoyons des figues, des oranges, des mandarines; eux, ils nous envoient du kirsch et des mirabelles ». Le père Schweitzer n'y a pas été depuis dix ans, et il a bien envie d'y retourner. M. Criqui, l'ancien maire, n'avait pas revu l'Alsace depuis vingt-quatre ans; il vient d'y passer deux mois, avec un de ceux de Bou-Khalfa, et, suivant l'habitude, il a fait visite, par tout le pays, aux parents des autres... Celui-là, de revoir son village, c'est son « rêve », me dit-il, les larmes aux yeux, et il attend avec impatience le moment où il pourra passer la frontière sans crainte de l'autorité militaire allemande : dès ses quarante-cinq ans sonnés, il prendra son passage et partira. « Pour toujours? — ... Oui,... *si les choses changeraient!* » Son frère, maréchal des logis d'artillerie, a été tué, l'an dernier, dans le massacre de Fez. Tous ils *en* sont, de là-bas, et, presque tous, de deux mêmes villages, Seltz et Beinheim, dans l'arrondissement de Wissembourg. Tous ils *en* sont, même les Kabyles :

1. Les princes d'Orléans, les Chalais-Périgord, les de Broglie, les Greffulhe avaient, avec le comte d'Haussonville, participé aux frais de construction et d'entretien de cette école (F. Mannberguer, *op. laud.*, p. 7).

je n'ai pas pu voir *Kroumpire-Hans* [1], celui d'entre eux qui a le mieux adopté la langue maternelle des gens du Camp, il était au labour et toutes les recherches furent vaines, mais on m'a présenté un de ses émules, et comme je demandais à celui-là s'il parlait aussi l'*elsässer ditsch*, ce diable noir en burnous m'a répondu par un *Alleweÿ!* [2] sonore et chantant, superbement du cru, que je n'oublierai de ma vie et que ne dépara point, croyez-m'en, le reste de la conversation.

Des aspects et des usages d'Alsace revivent sur ce sol lointain : l'impression est étrange, de les retrouver ici, de l'autre côté de la Méditerranée, sous le soleil d'Afrique. Sur la colline, le blé, la luzerne, le tabac dessinent côte à côte de longs rectangles réguliers : atavisme agricole, « petite culture » isolée parmi les « grandes cultures » d'Algérie. Autre tradition, non plus des champs, mais de la ville : dans leurs maisons, telles qu'elles les attendaient à l'arrivée, c'est d'une pièce intérieure qu'on communiquait, par une simple trappe, avec la cave; ils ont changé tout cela; maintenant, on y entre du dehors, par ces auvents en pente, qui s'appuient au sol et qui s'ouvrent sur la rue, comme dans les maisons de chez eux. Et puis,.. « un village où il y a pas de religion, c'est rien », m'a dit le Bernard; les processions, spectacle inconnu ailleurs en Algérie, sont une des joies du Camp-du-Maréchal, et même, ces jours-ci, à la dernière Fête-Dieu, la fanfare de Hussein-Dey est venue militariser le cortège de ses cuivres belliqueux, au grand enthousiasme des habitants du Camp et de tous les Alsaciens d'alentour. Recevoir, dès le matin, du « secrétaire indigène » de la mairie, l'aimable hommage d'un « café arabe », et, la minute suivante, se surprendre à chantonner avec un natif de Monswiller notre *Hans im Schnookeloch* d'Alsace, comme un air de ralliement entre « pays »; admirer, au mur, une pancarte calligraphiée et coloriée, la liste des membres de cette authentique municipalité alsacienne — Eininger Félix, maire,

1. Surnom en patois alsacien qu'on pourrait traduire par : *Jean des Patates*.

2. Déformation et contraction populaire de : « *alle Wege* ». « Certainement, bien sûr! » Il est vrai qu'on cite un des Alsaciens d'ici qui peut tenir tous les discours du monde en allemand et en kabyle, mais, en français, point.

Schweitzer Laurent, adjoint, Streicher Jean-Baptiste, Kern Joseph, Albrecht Joseph, Albrecht Eugène, Kast Mathieu, Fund Jérôme, Marter Joseph, Goetz Jérôme, conseillers municipaux — dans un encadrement d'arabesques où se devinent des personnages kabyles dégustant le couscous en famille; voir surgir des feuillets de l'état civil, pêle-mêle, Eugène Oland, fils de Georges, et de Marie-Eve Keller, Mohammed Chaouch, fils de Chaouch Ali Ben Mouloud et de Khetab Fatma bent Smaïl, Jean-Pierre Kuntz, fils de Joseph, et de Marie-Berthe Bauer, Fatma Akrour, fille de Akrour ben Saïd et de Aliouat Yamina bent Saïd; rencontrer, à quelques mètres du Sebaou, à l'ombre des eucalyptus, une œuvre de Falguière, l'effigie du comte d'Haussonville, sur une pyramide de marbre qui porte ces mots : d'un côté, ALSACE, de l'autre, LORRAINE; parler de Wissembourg avec M. Eininger, de Saverne avec M. Streicher, de Trimbach avec Kast Mathieu, d'Ettendorf avec Muller Xavier, le garde champêtre, et, tout en causant, répondre par un salut militaire aux Arabes qui passent, les jambes pendantes, sur leurs mules, suivre longuement du regard, dans le crépuscule d'Orient, le jeune pâtre biblique qui conduit ses bêtes à l'abreuvoir : oppositions de tous les instants, trop émouvantes pour que l'esprit s'en amuse... La journée est finie; depuis longtemps, les Kabyles sont remontés vers leurs gourbis; dans la rue, l'obscurité profonde et le silence; la promenade du soir. Je devine mal quelques formes humaines, et des voix. Des voix, avec les intonations, les idiotismes, tout l'accent de chez nous. « ... Comment, une grande fille comme toi qui *veut* être méchante?... — *Je suis sûr*, c'était l'année où j'ai *reçu* mon fils... — Si tu n'es pas sage, je te laisse *dehors*... » Je revois tout à coup d'autres soirs lointains, là-bas, dans quelqu'un de mes villages d'Alsace, je reconnais des voix familières, disant les mêmes mots, chantonnés, appuyés, du même accent. Comme cet air du pays envelopperait délicieusement!... mais pour nous, en quelque endroit de la terre que nous nous retrouvions, à la douceur des souvenirs une amertume se mêle, et notre émotion n'est pas de tendresse seule et d'égoïste regret. Entre autrefois et aujourd'hui, vision implacable, la mauvaise frontière passe... Il me semblait entendre

encore le père Schweitzer, qui disait tout à l'heure, « à l'apéritif », bonnement, simplement, comme il le pense : « Il faut que la France il se montre, il faut qu'il soit fort ; la France était trop bon ; ils avaient trop de confiance », et je vous assure que je n'ai point ri.... J'ai pensé alors à la raison première pour laquelle tous ces braves gens sont ici, pour laquelle j'y suis venu moi-même, et j'ai senti, une fois de plus, que je ne me consolais point de la France diminuée.

*
* *

Le succès du Camp-du-Maréchal, — on l'a vu par quelques exemples, — n'a pas couronné partout les efforts de la colonisation alsacienne-lorraine en Algérie. Le recrutement hasardeux des colons, les premières surprises du climat et du sol, déterminèrent chez quelques-uns un fâcheux laisser-aller. On perçoit encore, au hasard des conversations, l'écho des souffrances d'autrefois. Ils arrivaient durcis par le soleil et la pluie, mais faibles et bientôt sans courage devant ce soleil-là et ces pluies-là. La fièvre était partout, sortait de partout : on ne savait pas ce que c'était, et on mourait. Ils arrivaien d'Alsace, habitués à boire du bon vin, ou de la bière : ils ne trouvaient en Algérie que le mauvais vin d'alors et l'absinthe, qu'ils ne connaissaient que de vue chez eux, privilège, en ce temps, de quelques cafés militaires. Peut-être les facilités même qu'on leur offrait, furent-elles la cause innocente de tristes effets. Certains s'habituèrent doucement à être aidés, aimant mieux ne rien gagner, et ne rien faire ; et ce n'est pas sans raison, paraît-il, que courut parfois, sur quelques-uns, ce sobriquet : « planteurs dé queues de billard ». D'autres, plutôt que de sombrer dans cette existence, sont repartis.

Mais la plupart d'entre eux (environ 900 familles sur 1 100) sont restés. Les uns ont continué la lutte avec le sol, énergiquement, victorieusement, eux-mêmes ou leurs descendants étant toujours « en possession » de la concession primitive. Les autres, abandonnant l'agriculture, se sont fait une vie honorable et souvent brillante dans le commerce, dans l'industrie, dans l'administration. Au reste, quelques arrivées

ont compensé les départs. Quoique le grand mouvement de l'immigration alsacienne-lorraine se fût ralenti à partir de 1875 et arrêté vers 1881, des Alsaciens-Lorrains sont venus, en quantité assez considérable, même après cette date, attirés par les parents, les amis, les gens de leur village, qui avaient réussi, ou pour s'attacher à la fortune de quelque entreprise de fondation alsacienne, ou pour d'autres raisons : légionnaires qui, leur engagement terminé, ne quittent plus leur garnison ou ses abords, alluvions d'Alsace laissées par la Légion étrangère autour de ses deux régiments, à Sidi-bel-Abbès et à Saïda... Pour tous ceux-là, l'initiative de M. de Belcastel a été le germe heureux de leur avenir.

Une autre personne, plus haute, en a profité. « Nous avons à fonder une colonie française, et non européenne », écrivait, en 1871, à propos d'un des nouveaux villages projetés, le rapporteur du Comité consultatif de colonisation. Sur quelles observations décevantes se fonde ce judicieux avis, et quelles craintes l'inspirent, ce n'est point ici le lieu de le rechercher. Dès avant 1871, l'Algérie avait attiré beaucoup d'éléments étrangers; elle a continué, depuis quarante ans, à séduire, à absorber, à assimiler. Certes, les apports moraux de l'individu dans la collectivité, d'une petite collectivité dans une collectivité plus grande, échappent aux évaluations précises. Il est permis d'affirmer, pourtant, que dans le creuset où de tant d'éléments divers s'élabore une sorte de type algérien, l'Alsace et la Lorraine ont jeté quelques qualités précieuses de méthode, de ténacité, de conscience au travail, de susceptibilité patriotique. L'Alsace et la Lorraine perdues, on l'a souvent remarqué dans ces dernières années, ce n'était pas seulement deux provinces en moins, c'était aussi, par instants, la France « déséquilibrée » : harmonieux composé de Nord et de Midi, d'Est et d'Ouest, auquel, tout à coup, l'Est manquait. Les cinq mille Alsaciens d'Algérie ne sont pas inutiles pour maintenir dans la seconde France l'équilibre français.

Et puis, cet élan mutuel qui rapprochait la mère-patrie et quelques milliers de ses enfants au lendemain d'une séparation que les vainqueurs auraient voulue définitive, cette étreinte confiante sur des ruines, ne manquait pas de gran-

deur. Le général de Galliffet, qui commandait alors la division de Constantine, écrivit un jour à ses commandants de subdivisions et de cercles[1], découragés sans doute par quelques mauvais colons : « Il ne s'agit pas d'illusions, mais de nous conduire de telle façon qu'aucun Alsacien-Lorrain ne puisse un jour nous reprocher de n'avoir pas tout fait pour payer la dette que l'armée a contractée vis-à-vis de nos compatriotes chassés de leurs pays. » Paroles graves, raison profonde qui inspira les de Belcastel, les Dollfus, les d'Haussonville, les Wolowski, et d'autres initiatives, et d'autres dévouements moins notoires. Oui, il fallait « tout faire », dans l'immensité du désastre, pour « payer la dette » de la France envers l'Alsace, racheter les fautes passées, sauver ce qui pouvait encore être sauvé; il fallait tout faire, et des hommes ont tout fait pour conserver des Français à la France. Mais d'autres ont fait plus encore pour se conserver la France à eux-mêmes. « On aurait risqué davantage, s'il l'avait fallu », me disait un de ceux de Belle-Fontaine, à qui pourtant les fièvres enlevèrent presque tous les siens, « car c'était trop dur de rester là-bas... »

GEORGES DELAHACHE

1. 11 décembre 1872 (Arch. Gouv. Gén.).

L'APPEL DU BONHEUR[1]

Une auto s'est arrêtée; celui qui en descend et entre dans la maison détruit enfin l'incertitude :

— Ah! — gémit-elle, assez haut pour que le vieux cocher penche la tête.

La rafale interrompue recommence. Geneviève subit tant d'idées et tant d'impressions, qu'elle en demeure écrasée. A travers une longue plainte qui fait un bruit de ressac : « C'était vrai!.. vrai!.. vrai!... »

Elle voudrait fuir, au hasard de l'étendue, mais une curiosité l'immobilise dans le vieux fiacre, obsédante et sinistre. Le temps suit sa marche, monotone dans la rue, follement diverse dans le cerveau de la suppliciée... et voici l'horreur suprême. L'auto qui a amené Maurice démarre, une autre arrive, une voiture rouge, qui ralentit et s'arrête. Et tandis que Geneviève se penche, hypnotique, une silhouette svelte se dessine... C'est la fin... Liane à son tour est entrée dans la maison fatidique :

— Non, c'est faux! — affirme Geneviève.

Elle ne veut pas que ce soit. Elle se roidit contre l'univers, elle essaie d'imposer sa loi aux choses... Cela dure une minute — la minute interminable des cauchemars — et tant que cela dure, la réalité demeure incertaine et comme vaincue.

1. Voir la *Revue* des 15 octobre, 1er, 15 novembre et 1er décembre.

Puis la digue se rompt. L'événement se rue dans l'âme de Geneviève. Tout l'espace devient hideux. Elle gémit d'une voix mourante :

— Avenue Kléber.

Le vieux fiacre s'ébranle; c'est une douleur de plus qu'il transporte sur ses coussins moisis, dans la petite cage ridicule qui a vu tant de malheureux.

Nos grandes douleurs n'ont pas seulement la violence, elles ont aussi le désordre des orages — et les souvenirs qu'elles laissent manquent de précision. Geneviève vécut deux heures qui l'eussent anéantie, si elles n'avaient été pleines de ces successions d'images qui modifient de seconde en seconde notre personnalité. Elle était dix êtres en quelques minutes et la profondeur de sa détresse s'entrecoupait des plus absurdes espérances.

Il y avait aussi le sentiment d'une résolution à prendre, d'un acte décisif, qui mêlait de l'action à sa peine : même esquissée, l'action nous tient debout contre la pire infortune.

Quand enfin quelque ordre régna, Geneviève avait passé la phase sinistre. Elle fut une pauvre créature pleurante et sanglotante, qui s'abandonnait comme un petit enfant. Tout était perdu. Ce passé sur quoi nous appuyons notre être, et qui est le principal de notre vie, n'était plus qu'un épouvantable néant. La jeune âme n'admettait pas l'illusion; elle voulait que la vie fût de toutes parts réelle — et les réalités supérieures, ce résumé du destin que les humains tendres voient dans un petit nombre de leurs semblables, avaient été Maurice et Liane. Et voilà! elle s'était trompée et son erreur falsifiait toute chose!..

Elle n'oubliait pas le sacrifice nécessaire : puisqu'ils l'avaient trahie, c'est qu'ils ne pouvaient être heureux qu'ensemble... Elle avait beau connaître Liane, il lui était impossible de donner un autre sens aux événements. Dans cette heure où elle croyait apercevoir l'abîme des êtres, où les contradictions s'agitaient en elle aussi nombreuses que chez les créatures retorses, sa nature la condamnait aux solutions candides.

« Il faut que je m'efface! »

Elle avait besoin de le dire et redire. On a écrit que certains

méridionaux ne pensent que lorsqu'ils parlent : n'est-ce pas le cas de toute âme sociale? Seulement, plus nous avons de vie intérieure, plus la parole est un dialogue secret. A mesure qu'elle énonçait sa décision, Geneviève la voyait plus nette, plus affreuse aussi, mais elle la supportait mieux. Car si certaines âmes ont besoin de s'abandonner à leur douleur jusqu'à l'écrasement et se sauvent par l'inertie, d'autres veulent un principe d'activité : Geneviève ne se rattachait à la vie que par la pensée qu'elle donnerait ce bonheur qu'ils lui avaient arraché.

Au dîner, Maurice, trouvant Geneviève plus pâle encore que les jours précédents, s'inquiéta. Chez toute autre, il eut discerné la souffrance morale ; mais il n'eut aucun soupçon quand elle prétexta une migraine d'ailleurs réelle et même violente :

— Il faut, — dit-il, — faire venir le médecin.

— Demain ! — répondit-elle.

Il s'émut de compassion et la serra contre son cœur. Elle le laissait faire, avec une curiosité douloureuse et elle dit, non sans ruse :

— Tu n'as pas bonne mine non plus.

Il ne perçut pas qu'elle avait une autre voix que d'habitude :

— Crois-tu? — fit-il, et ses yeux se brouillèrent.

Elle sentit passer tout ce qui les séparait et baissa la tête pour cacher sa détresse.

« Si elle savait ! » songeait-il.

Et parce qu'elle était pâle, les remords se levèrent.

Leur dîner fut taciturne et d'une insupportable mélancolie. Ils attendaient Liane. Lorsqu'elle ne sortait point, elle venait toujours passer une partie du soir avec eux. Ce soir, elle parut plus tard que de coutume, toute lasse pour avoir subi les supplications de son mari.

Motteraux n'avait pas encore été admis à pardonner la faute de Liane. Les crises de jalousie qui le jaunissaient par intervalles revêtaient un caractère rétrospectif, car Vagrenne croisait auprès de Madagascar. La pensée que Lucienne pût le tromper avec un autre homme ne lui venait point. En général, il croyait qu'elle ne s'était pas donnée. Il tirait cette conviction de l'attitude même de la jeune femme, et de considérations

obscures, qui sont analogues chez tous les hommes. Par intermittences, saisi de la conviction contraire, il formait d'illusoires projets de suicide, qui soulageaient sa peine et aboutissaient à une manière d'engourdissement.

Liane le traitait avec douceur. Il lui paraissait moins ridicule qu'au temps où elle ne le trompait point, comme si la souffrance et l'humiliation l'eussent affiné. Parfois, cependant, il l'agaçait par des supplications et des reproches et, ce soir même, il l'avait exaspérée.

Geneviève avait vu croître l'agitation de Maurice. Les crispations de la bouche, des mouvements ténus mais caractéristiques, ce regard fixe, qui ne pouvait se détacher de la porte, comme tout était clair maintenant! Et que de fois, naguère, avait-il dû en être ainsi, tandis qu'elle vivait si tranquille et si joyeuse! Mais pourquoi semblait-il misérable? C'était, pour l'ingénuité de Geneviève, un problème insoluble. Elle aboutissait à une seule conclusion : il ne pouvait plus supporter l'absence de la femme aimée. Sans jalousie, mais avec une accablante amertume, elle pensa qu'il n'avait jamais souffert ainsi pour elle...

Quand avait retenti le timbre du corridor, Maurice s'était contracté; son attitude suggérait plutôt la lutte que le contentement. Mais lorsque la tenture s'écarta et que s'éleva le bruit charmant des jupes, une passion effrayante transfigura la face du jeune homme :

— Ah! — soupira Geneviève, atteinte au cœur.

Liane s'avançait victorieuse, et si éblouissante que Geneviève se dit :

« Puisqu'elle y consentait, comment ne l'aurait-il pas aimée? Mais pourquoi a-t-elle consenti? »

Car elle se rendait compte que Maurice n'était pas particulièrement selon le goût de Liane. Elle connaissait bien ce goût, dont la grande ne se cachait point. Maurice s'y adaptait par quelques nuances, mais au total, il n'était pas assez haut de taille, ni assez flexible ; il lui manquait aussi cette physionomie un peu cruelle qui attirait Lucienne. Alors, cela s'expliquait mal; Geneviève estima que la femme était plus coupable que l'homme :

« Oui, mais elle souffrait quand elle est venue là-bas ! Elle avait besoin d'être consolée ! »

Tout à coup, elle se souvint que Maurice l'avait avertie, et avertie avec une insistance à laquelle aucune autre femme ne serait demeurée indifférente :

« Il a été loyal ! Il a demandé mon secours et je l'ai abandonné ! »

Cette pensée lui traversa le cerveau comme un stylet, et l'indulgence qui suivit lui fut une horrible torture : elle se sentit plus irrémédiablement perdue.

Cependant Liane l'embrassait. Un flot de larmes monta aux yeux de Geneviève. Elle cacha son visage, tandis que la grande cousine murmurait :

— Bonsoir, — p'tiote !

D'une voix où aucune intonation n'avait changé.

— Bonsoir ! répondit Geneviève, tout bas.

Liane entendit le son fêlé ; son intuition s'éveilla :

— Pas bien ? — demanda-t-elle, en cherchant du regard le visage qui se dérobait :

— Très fatiguée ! — grommela Geneviève.

Elle ensevelit sa tête entre ses mains.

— Elle ne veut pas faire venir le médecin, — dit Maurice.

— Il faut ! — affirma Liane.

Les mots passaient comme des ombres. Leur mensonge remplissait Geneviève de honte et de stupeur.

— Demain ! — répéta-t-elle.

Elle avait eu le temps de refouler ses larmes. Quand elle leva son pâle visage, Lucienne sentit s'évaporer l'intuition qui venait de l'avertir : comme Maurice, justement parce qu'elle connaissait trop Geneviève, elle ne pouvait deviner.

— Le médecin n'y fera rien ! — dit la cadette, avec une sorte de volubilité, — C'est de la fatigue. J'ai eu des insomnies... Cela passera. Tout passe !...

Elle s'était réfugiée dans la pénombre, au fond d'un grand fauteuil :

— Ne vous occupez pas de moi ! — reprit-elle avec un pitoyable sourire. — J'aime mieux ne pas causer ce soir.

Maurice s'était rapproché de Liane. Il y eut un silence trouble, puis des chuchotements, qui s'arrêtaient et reprenaient :

— Je préfère que vous parliez à haute voix, — remarqua doucement Geneviève. Ou si vous craignez de me fatiguer, allez ailleurs... Surtout si tu veux fumer, Maurice.

Liane hésitait, ressaisie de soupçons. Mais il lui suffit de se retourner vers Geneviève pour être rassurée. Déjà Maurice était debout :

— Essaie de faire un petit somme! — dit-il tendrement.

Ils dépassèrent le grand salon et se trouvèrent dans le cabinet du jeune homme.

— Elle m'inquiète, — dit Lucienne.

Il l'entendit à peine. Ses sourcils s'étaient froncés; l'image de Geneviève s'effaçait devant une autre, falote et obsédante.

— Tu es venue bien tard! — murmura-t-il.

Elle le considéra avec un léger agacement :

— Pourquoi tard? Nous n'avions fixé aucune heure.

— Tu viens beaucoup plus tôt d'habitude.

— Et puis? Si j'ai eu quelque chose à faire?

— Quoi?

Elle s'impatienta :

— N'importe quoi... Fût-ce une lettre à écrire.

— Tu n'as pas écrit de lettre!

— La scène! — fit-elle —. Pour l'amour de Dieu, Maurice, pas ce soir! Je suis nerveuse.

Elle l'était. La scène avec Motteraux, après une journée fatigante, l'avait excédée :

— D'ailleurs, c'est absurde! — reprit-elle. — Et tu devrais enfin le sentir!

Ces paroles amenèrent chez Maurice un de ces revirements sans logique qui sont dans la norme passionnelle.

— Tu as raison! — chuchota-t-il. — Je suis un imbécile...

Il s'était rapproché, il posa la main sur l'épaule de Liane et se pencha. Indulgente, elle lui tendit les lèvres...

Une faible plainte s'éleva et, se tournant, ils virent Geneviève. Elle les regardait; une douleur horrible dilatait ses prunelles; elle faisait on ne sait quel effort effrayant pour sourire :

— Ce n'est rien... rien! — dit-elle d'une voix cassée.

Elle se dirigea vers un siège et s'assit sans hâte; sa tête se

pencha sur son épaule; elle fut aussi immobile et livide que si elle venait de mourir.

Quand elle revint à elle, on l'avait étendue sur son lit. Une femme de chambre était là, qui lui faisait respirer des sels, Liane pleurait; Maurice se tenait au chevet, le visage décomposé.

— Pas maintenant... oh! pas maintenant! — soupira-t-elle.

Le geste achevait les paroles : ils sortirent.

Une brume voilait l'âme et la vue de Geneviève. Tout était lointain, confus, atténué; elle se sentait aussi seule que si l'humanité avait disparu. Peu à peu, les événements reparurent avec leurs détails, les êtres se précisèrent. Cependant, elle ne souffrait qu'à peine. Son cœur battait avec lenteur, ses tempes étaient froides; la douleur pesait sur elle plutôt qu'elle ne la tourmentait. Elle songeait avec une résignation amère à ce que le sort voulait d'elle; ses pensées étaient lucides mais trop changeantes. A la fin, les palpitations du cœur s'accélérèrent; chaque idée et chaque image devinrent une torture. Il lui sembla qu'il fallait que quelque chose s'accomplît tout de suite, et elle sut ce qu'elle voulait faire. Mais il lui était impossible de le faire seule. Il fallait que quelqu'un vînt à son aide.

Les tempes, naguère fraîches, devenaient brûlantes; un flot de sang montait de la poitrine; Geneviève joignit ses mains tremblantes, chercha le nom de celui ou de celle qui devait l'aider et gémit :

— Je veux voir l'oncle Frédéric!

XXV

Quand Frédéric se présenta, elle avait de la fièvre et du délire. Le médecin qu'on avait appelé, concluait :

— Je ne vois rien de grave. Elle aurait pu avoir une fièvre cérébrale; sa bonne circulation la lui a évitée.

— Faut-il faire venir une garde-malade?

— Cela vaudra mieux.

Il donna quelques indications et rédigea une ordonnance. Frédéric ayant commandé de quérir une infirmière, demeura

seul avec Geneviève et la femme de chambre. Il était extrêmement agité, même un peu pâle, et il endurait de sincères remords :

« J'ai mal agi! » marmonnait-il, résolu à se traiter en coupable.

L'événement coïncidait avec un redoublement de sa crise. Depuis la veille, il passait par de poignantes alternatives. Il y avait des moments où la certitude entrait à flots, où il se sentait l'âme fraîche comme une âme d'enfant. Des prières montaient à ses lèvres, ou bien il lisait à haute voix des passages de l'*Homme Intérieur*. Dans ces minutes ravissantes, il concevait que le monde est éternellement jeune, que la créature porte en elle un principe indestructible, qui ne vieillit qu'à la surface. Loin d'être un aboutissement, la mort était une genèse.

— Je me repens, — petite Geneviève, — murmura-t-il.

Il répéta le mot en une sorte d'extase triste, et les souvenirs de son enfance lui firent ajouter :

« Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés! »

Quelques minutes s'écoulèrent avant qu'il revînt à la réalité. Alors seulement, il demanda à la domestique, assise à l'autre bout de la chambre :

— Qu'est-ce qui s'est passé?

— Je ne sais pas, — dit-elle.

Il le pensait bien; il avait interrogé machinalement.

Geneviève semblait assoupie, mais elle s'agitait par intermittences, en balbutiant quelque phrase obscure. La compassion de Frédéric s'accrut au point de lui tirer des larmes, et comme il ramenait tout à sa préoccupation :

« Cette délicieuse créature est à elle seule la preuve!... »

Il se baissa pour lui mettre un baiser sur la joue et sortit à la recherche de Maurice. Le jeune homme méditait sinistrement. L'oncle considéra la face ravagée et dit :

— Qu'y a-t-il eu?

Il n'avait aucune pitié, il eût voulu que Maurice souffrît dix fois devantage.

— C'est toi qui as fait le mal! — reprit Frédéric, en qui reparut la colère et même la jalousie... — C'est aussi infâme que si tu avais assassiné. Et tu n'as aucune excuse.

— Je n'en ai aucune ! — avoua humblement Maurice.

L'oncle reprit avec aigreur :

— Cent vies comme la tienne ne valent pas la vie de Geneviève.

Maurice se détourna vers la muraille : il pleurait. Frédéric se complut à voir ce torse agité par les sanglots et demanda :

— Elle a tout appris ?

— Oui.

— Comment ?

Maurice fit un grand effort et parvint à dire :

— Elle nous a vus.

— Veux-tu dire qu'elle vous a surpris ?

Maurice hocha la tête.

— Où ? Quand ?

— Ce soir... Ici même !

Frédéric eut un sursaut : son imagination dépassait le but. Puis, il reconstruisit l'événement :

« Il y a eu certainement deux phases ! » se disait-il, en regardant Maurice avec dégoût. « Après avoir été informée par cette brute de Philippe, elle a fait le nécessaire. Mais il lui restait un doute. Elle les a épiés... Et elle a bien su les surprendre ! »

Son remords grandit; il s'accusa d'être plus coupable que Philippe — plus lâche et plus fourbe. Cela ne dura qu'une minute, mais la trace en demeura.

— Que vas-tu faire ? — grogna-t-il

Maurice fit un geste de renoncement :

— Ce qu'elle voudra !

— Nous ferons tous ce qu'elle voudra ! — fit durement Frédéric.

Au fond, il en voulait moins à Maurice. Sa jalousie s'assoupissait; il commençait à concevoir la misère d'autrui :

— Je prends ta parole, — dit-il, — et je ne te la rendrai pas. Où est l'autre ?

— Chez elle.

— C'est mieux ainsi, — dit-il avec un retour d'acrimonie. Et je te défends de lui adresser un seul mot.

Il retourna auprès de Geneviève. Elle s'était réveillée, elle avait les pommettes ardentes :

— Oncle Frédéric ! — s'exclama-t-elle.

Elle lui jeta les bras autour du cou :

— J'ai besoin de vos conseils ! Je sais que vous m'aiderez...

Il l'embrassa tendrement ; le cœur lui crevait ; il crut aimer Geneviève autant que lui-même.

— Rien ne me coûtera pour justifier sa confiance ! — chuchota-t-il.

Elle poussa un soupir, ses dents claquèrent :

— Oh ! non... pas cela... pas cela, Maurice.

Il comprit que le délire recommençait.

On annonça la garde-malade. C'était une femme aux gros os et aux yeux lents : elle prit la place de l'oncle avec une autorité placide :

— Il faut de la tranquillité ! — affirma-t-elle.

Frédéric ne l'écoutait pas. Assis dans un fauteuil, il suivait sa méditation. Une idée devenait obsédante. De tout temps, il avait mêlé les présages aux circonstances. Pourquoi Geneviève s'adressait-elle à lui plutôt qu'à Marthe ou à Madeleine ? Il se trouvait engagé dans cette aventure comme dans une aventure personnelle, au moment le plus décisif de sa destinée.

« N'y aurait-il pas là une raison secrète ? » se disait-il, les yeux fixés sur la tête blonde.

Un peu d'exaltation se mêlant à sa lassitude, il se mit à prier intérieurement :

« Je vous supplie de sauver Geneviève... de lui rendre sa confiance et sa joie... et ce sera le Signe de la Grâce. »

Sa chair tressaillit ; ses pensées roulèrent pêle-mêle ; quelque chose de divin s'agitait aux profondeurs de l'âme.

Pendant trois jours encore, Geneviève demeura fiévreuse : elle remit à plus tard la confidence qu'elle voulait faire à Frédéric. Le médecin n'avait, disait-il, aucune inquiétude, mais en somme il ne semblait pas très sûr de son diagnostic. L'oncle passait de longues heures au chevet de la malade. Il apportait avec lui des livres dont il relisait des passages annotés au crayon.

La guérison fut soudaine. Le quatrième jour, il n'y avait plus aucun symptôme insidieux :

— Sauf un collapsus... bien improbable, — déclarait le médecin, — elle sera sur pied avant une semaine!

Ces paroles éveillèrent dans le cœur de Frédéric des joies qui formaient, en quelque sorte, deux groupes parallèles. Il rentra dans la chambre, après avoir reconduit le médecin, et regarda pieusement Geneviève :

— Voilà! — dit-il... — Tu nous as donné des inquiétudes.

Elle voulut sourire. Mais une tristesse insondable raidit son visage :

— Il ne fallait pas! — dit-elle avec résignation. — Je ne courais aucun danger, oncle Frédéric. Je ne suis pas de celles à qui la douleur fait grâce quand elle les frappe!

Elle s'arrêta; elle regarda autour d'elle avec une étrange suspicion. Des souvenirs étaient attachés à tous les recoins des meubles. Naguère, chacun de ces souvenirs était authentique. Quand elle considérait le vieux portrait suspendu à la droite du lit, la poudreuse en bois de violette, la commode trapue, que les Gaume avaient sauvée de la ruine depuis deux siècles, ou bien le pastel aux Cerises, elle n'avait aucun doute sur les « coïncidences » de son bonheur. Les événements circulaient à travers les choses et figuraient des joies aussi fraîches que les matins où l'on voit venir la primevère. A présent, ces événements contenaient la duplicité et la falsification. Quand avait-elle été heureuse? Elle ne le savait plus; elle ne voulait pas d'une joie purement fictive, pas plus qu'elle n'eût voulu d'un breuvage frelaté.

— Oh! oui, quand ai-je été heureuse?

Sa finesse, après avoir été si longtemps innocente, se teintait de nuances douteuses :

— Oncle Frédéric, — gémit-elle — comme la couleur du monde a changé!

— Les joies terrestres sont mauvais teint! — dit-il. — Leur teinturier n'emploie pas des matières franches...

Elle regarda ce visage jaune, elle comprit pour la première fois tout ce que le vieil homme devait concentrer d'amertumes.

— Que faire?

— J'y ai pensé, — répondit-il, — mais en vain. Il faudra, chère petite enfant, que tu interroges ton cœur.

— Je me suis interrogée, oncle Frédéric. Le sentiment qui m'est venu dans le premier moment n'a cessé d'aller et de venir. Aucun autre ne l'a remplacé. Alors, je crois qu'il vaut mieux ne pas réfléchir davantage. Puisqu'ils s'aiment, il faut que je me retire.

Un sanglot lui brisa le souffle :

— Nous divorcerons, Maurice et moi. Liane aussi divorcera. Ils pourront être heureux sans trahison.

Il la regardait avec une pitié immense mais ironique. En vain dépenserait-elle une intelligence aiguë : son tempérament la condamnerait à exagérer le sens loyal des choses.

— Cher petit, — murmura-t-il avec un soupir.

— Ce n'est pas cela qu'il faut faire?

Il baissa les sourcils et médita. Le problème était peut-être simple, et par là même, difficile à résoudre pour Frédéric. Il le retournait, il voyait à chaque conclusion des retentissements sans nombre. Bientôt, il se découragea :

— Je ne peux pas dire maintenant ce que j'en pense, — fit-il enfin. — Je reviendrai cet après-midi.

Il l'embrassa plus tendrement qu'il n'avait jamais embrassé une créature humaine, et sortit. L'auto l'attendait; il la renvoya; il marcha par les rues, comme il aimait à le faire quand il était agité.

Frédéric n'avait jamais été prompt à se décider, quand une affaire lui paraissait d'importance. Il n'aimait à se hâter, fût-ce au hasard, que lorsqu'il s'agissait de bagatelles ou encore lorsque la tournure des événements ne permettait pas l'attente.

Ce matin, plus il méditait, moins il voyait la forme de son intervention; l'astuce, la finesse, l'autorité ne serviraient de rien. Les circonstances étaient pénétrées de fatalité, soit dans le sens matériel, soit dans le sens spirituel. Il se surprit à dire : « Il y faudrait une providence. »

Comme il parlait ainsi, il se vit devant l'église Saint-Augustin. C'était un dimanche. Des retardataires se hâtaient pour la messe commencée et Frédéric, sans savoir comment, se trouva dans l'église où il eut peine à obtenir une chaise. L'impulsion qui l'avait entraîné lui plut; il voulut y voir un nouveau présage. On était au *Confiteor*. Frédéric l'écouta avec attention,

saisi par un attendrissement qui devint de l'émotion au *Kyrie Eleison*. Des souvenirs charmants lui fleurissaient l'âme; il regardait avec un étonnement ravi les gestes des prêtres; les voix tendres des petits, les voix profondes des basses, lui donnèrent un tremblement; et il lui sembla que quelqu'un l'appelait du plus lointain des âges... Puis, dans ce saisissant silence, qui réveille le sentiment du mystère chez les plus sceptiques, pourvu qu'ils aient appartenu à l'Église, Frédéric, éperdu, plein de la confiance d'un enfant, conçut qu'il fallait laisser agir Geneviève.

Au sortir de Saint-Augustin, il éprouva de la gêne. Rien ne l'avait jusqu'alors porté à choisir un culte : il pensait que le jour où s'écrouleraient ses derniers doutes, il aurait sa foi personnelle. Non qu'il vît dans les religions des manifestations absurdes : il les estimait logiques au contraire, mais au niveau de ceux qui les pratiquent. Analogues, en un sens, aux dialectes et aux langues, elles expriment le degré des civilisations. Elles sont susceptibles de perfectionnements : les écrivains, les artistes, les théologiens, y ajoutent des lueurs, des finesses et des subtilités. La part de vérité qu'elles contiennent, peut ainsi s'accroître, depuis le simple sentiment de l'au-delà jusqu'à des notions transcendantes :

« En somme, se disait Frédéric, une religion ancienne comme le catholicisme contient une part pour les plus simples et une part pour les plus complexes des hommes... En cela, elle est conforme à la nature autant qu'à la société. C'est ce que ne peuvent comprendre ceux qui exigent que le sentiment divin soit réduit à un burlesque bon sens. »

Il cessa de raisonner, préférant laisser croître des impressions qui l'enlevaient délicieusement à lui-même; il fut plein d'une indulgence extraordinaire pour les passants.

Ces dispositions persistaient lorsque, dans l'après-midi, il se rendit chez Geneviève :

— J'ai réfléchi, mon petit enfant, — dit-il. — Il n'y a pas deux voies : il faut agir selon ton cœur.

Les lèvres de la jeune femme tremblèrent. Elle était prête au sacrifice, mais l'inconscient se révoltait :

— Oncle Frédéric, c'était si simple d'être heureux... Comment cette cruauté est-elle possible?

Il la contemplait avec une compassion fervente, où ne se mêlait aucune ironie ni aucun scepticisme :

— C'est le rappel de l'éternité, ma chérie !

Maurice essayait de lire un livre, lorsque Frédéric vint le joindre :

— Geneviève veut te parler.

Il regarda l'oncle avec anxiété :

— Pourquoi ?

— Ne vaut-il pas mieux qu'elle te le dise elle-même ?

Maurice, peu à peu, s'était mis à trembler :

— Je n'ose pas !

C'est vrai qu'il avait peur, une peur inexprimable, mystérieuse, à laquelle l'avaient préparé l'insomnie, l'horreur et la pitié.

Frédéric lui saisit le bras :

— Il faut !

Le jeune homme se traîna jusqu'à la chambre de Geneviève et sur le seuil, défaillant, il se mit à pleurer.

Elle-même tourna son visage contre l'oreiller et sanglota. Ce ne fut pas sa minute la plus amère, mais ce fut la plus découragée. Le renoncement était en elle comme une agonie... Pourtant, mieux préparée à l'entrevue, ce fut elle qui se calma la première. Elle tendit la main, il s'agenouilla pour y poser les lèvres :

— Je sais que je ne mérite aucun pardon !

— Je n'ai rien eu à te pardonner. Je ne t'ai pas accusé. Ce devait être ainsi. Peut-être aurait-il fallu me le dire.

— Je l'ai tenté.

— Tu n'as pas dit ce qu'il fallait... Tu voulais que je lutte. Où en aurais-je trouvé la force ?.. contre toi et contre elle ? Ce qu'il ne fallait pas, c'était me cacher ton amour...

Le geste de Maurice protesta, faiblement :

— Oui, je sais, on voulait m'épargner, on avait pitié de moi. Certainement, ma douleur aurait été terrible, mais pas si terrible que celle qui est venue enfin, et pas si dégradante. Oh ! Maurice, j'aurais voulu garder le passé, j'aurais voulu que mon bonheur eût été un vrai bonheur, un bonheur vers lequel je ne me tournerais pas avec méfiance. Parce qu'il

y a eu ces jours où je continuais à y croire et où il n'existait plus, il est devenu incertain depuis le commencement jusqu'à la fin. Je n'ose plus m'en souvenir, je ne puis y trouver aucune consolation — c'est comme si je n'avais pas vécu. Voilà le plus horrible!... Quand je songerai à toi, je ne saurai pas. Il aurait été doux, à travers la pire détresse, d'être sûre que les choses d'avant étaient sans mélange.

— Elles l'étaient! — cria-t-il de toute son âme.

— Je ne sais! — soupira-t-elle. — Je ne saurai jamais plus. Quelle misère d'avoir cru connaître ton âme et de l'avoir si mal connue! Enfin! laissons cela... Excuse-moi d'en avoir parlé. Je n'y reviendrai plus : ce sera enseveli avec le reste. Je ne veux plus que ton bonheur — et le sien.

Il l'écoutait avec épouvante; ses sentiments et ses pensées se paralysaient les uns les autres.

— Il faut que vous soyez libres, — reprit-elle. — Vous pourrez arranger votre vie.

— Je ne comprends pas.

— C'est simple pourtant. Si Georges et moi ne sommes plus dans votre chemin, vous serez loyalement unis.

— Geneviève! Ah! Geneviève! — cria-t-il.

Sa voix tomba; les larmes s'étaient remises à couler; il haletait et suffoquait.

A la fin, il put dire tout bas, tout rauque :

— Je n'ai jamais aimé que toi!

Elle tressaillit jusqu'au fond de l'être — mais elle était trop saturée de méfiance.

— Je t'en prie, ne m'épargne pas. C'est inutile. Ma résolution est absolue. Je vous donne l'un à l'autre... Sans restriction.

— Nous ne nous aimons pas! — reprit-il d'un ton plus sûr. — Nous ne pouvons pas nous aimer...

Elle ne comprenait pas; elle le regardait éperdument.

— Comment pourrais-tu comprendre? — poursuivit-il avec véhémence. — Je ne l'ai pas aimée tendrement une seule minute, et elle, elle m'a aimé à sa manière — comme un passant. De tout temps, il nous aurait été impossible de vivre l'un avec l'autre, mais combien plus aujourd'hui! Ce serait la vie de deux complices qui n'ont en commun que leur crime...

Elle l'écoutait avec stupéfaction ; elle s'exclama :

— Si tu étais libre, tu ne l'épouserais pas?

— Jamais.

— Jamais, — murmura-t-elle, déconcertée. — Alors pourquoi as-tu fait cela? Que voulais-tu?

— Hélas! quelque chose que tu ne pouvais pas me donner... que je n'aurais pas souhaité que tu me donnes.

— Que tu n'aurais pas souhaité que je te donne!

— Tu ne comprendras jamais, — fit-il accablé, — tu ne dois pas comprendre!..

Elle demeura pensive et gênée.

Puis elle secoua la tête :

— Si tu m'avais vraiment aimée...

Il répondit avec une soudaine énergie :

— Je n'aime que toi. Du fond de mon indignité, j'ai le droit de le dire, tellement c'est vrai! Mon amour pour toi dépasse mon amour pour tout le reste des êtres — de si loin, que c'est comme si les autres n'existaient pas.

— Tais-toi!

— Vivre sans toi, c'est déjà mourir.

Elle ensevelit son visage dans ses mains, anéantie. Sa crédulité remontait à grands flots, les anciennes images reprenaient leur éclat et leur rythme... Ce fut court; toute l'amertume amassée, toutes les certitudes vénéneuses chassèrent la foi. Ses bras retombèrent; elle tourna vers son mari un visage décomposé :

— Je n'ai plus de force, — fit-elle. — Tu as raison, je ne peux pas comprendre. Mais je ne te crois pas, il est impossible que je te croie. Tu es libre. Tu feras ce que tu voudras...

— Mais tu ne me chasses pas?

— Oh! — soupira-elle, avec un sourire navrant. — Te chasser! Comment peux-tu seulement prononcer de telles paroles? Car si je ne te connais pas, tu me connais, Maurice! Je suis si facile à connaître! Non, ne dis plus rien. Je n'en puis plus. Réfléchis. Surtout n'aie pas pitié... je finirais par le savoir, ce serait pire.

Il aurait voulu dire un mot encore, mais il vit au visage de Geneviève qu'il ne le fallait pas. Et baissant la tête, il sortit.

Geneviève demeura perdue dans sa lassitude. Le soir tombait. Quand elle reprit un peu de force, une petite lampe électrique, voilée d'une tulipe de soie orangée, éclairait la chambre. Écroulée dans un fauteuil, la garde somnolait. Pendant quelques minutes encore, la jeune femme demeura hésitante. Puis elle comprit que la nuit serait intolérable si elle n'achevait pas sa tâche. Elle fit appeler Lucienne.

Lucienne avait souffert autant que le comportait sa nature. Elle connaissait un regret semblable au remords et se soulageait par des crises de larmes. La douleur de Geneviève, dont elle se faisait une image nette, la remplissait d'une pitié sans bornes. Jamais elle n'avait autant aimé la jeune cousine : sa tendresse, presque toujours éparse, semblait s'être condensée; toute autre affection devenait vaine. Au milieu du flot des êtres, seule Geneviève représentait quelque chose de stable et de continu. Les autres n'existaient que pour une saison de bonheur. En quelques heures, Maurice était devenu indifférent : désormais ce qu'il avait donné ne pouvait être donné que par un autre.

Quand on vint lui dire que Geneviève l'attendait, elle eut un grand saisissement. Puis, le monde sembla se rouvrir; elle se précipita, elle apparut en tourbillon : — Pardon! Pardon! Pardon! — sanglotait-elle, presque prosternée.

Dans ses sanglots, il y avait une sorte de rire :

— Je serais morte si tu n'avais pas voulu me revoir.

La victime l'écoute avec une indulgence amère. Elle sait bien que si Liane ne peut mourir de chagrin, elle est sincère tout de même. Seulement Geneviève n'ignore plus que les sincérités ne sont ni unes ni totales.

— Ne pas te revoir! — fait-elle d'une voix rêveuse — A quoi servirait la vie?

— Oh! si tu pardonnais!

— Il faudrait que j'aie eu de la rancune!

— Comme tu es meilleure que nous tous! — fait naïvement Liane.

Elle ressemble à ces roses d'orient, dont un peu d'eau fait renaître les pétales. Sûre de n'avoir plus jamais un tort envers Geneviève, déjà tout s'efface. Les pays vierges ont reparu; la chanson du bonheur emplit l'étendue...

— Je ne te ferai plus de peine!... Jamais plus... jamais plus!

— Non, — répond la petite, — car il n'y aura pas de sacrifice. Vous serez libres d'être l'un à l'autre!

Liane demeure abasourdie.

— Libres d'être l'un à l'autre! — fait-elle enfin! — Ce serait affreux.

— Affreux d'être la femme de Maurice!

— Non pas de Maurice, mais de celui qui est ton mari.

— Tu m'as trahie, cependant!

— Ce n'est pas la même chose! Je n'ai pas eu l'impression de te l'enlever. Je n'ai pas cru qu'il t'aimât moins... toujours, j'ai su qu'il te préférait! Et sans que mon affection pour toi ait été diminuée. Il n'était qu'un passant.

— Un passant! — murmure Geneviève. — Un passant!

La faculté de l'étonnement est suspendue en elle, et pourtant, il est inconcevable que Maurice puisse n'être qu'un passant.

— Si je n'existais pas? — demande-t-elle.

— Même alors. Je ne connais pas deux êtres moins faits que lui et moi pour s'entendre.

Ainsi, les assertions de Liane rejoignent celles de Maurice. Dans l'âme crédule de Geneviève, cet accord réveille les instincts assoupis : un prodigieux printemps filtre à travers la souffrance. Mais le mal est trop proche :

— Je ve veux pas de ménagements! — dit-elle avec fièvre. — Tôt ou tard, je découvrirais que vous vous sacrifiez... Non! ne proteste pas. Le temps seul... Vous êtes libres... je n'existe pas, rien n'est sur votre route.

— Notre bonheur est en toi! — répondit Liane, en embrassant Geneviève avec véhémence.

En haut, elle trouva Motteraux qui piétinait :

— Il se passe des choses! — cria-t-il — Je ne suis pas aveugle.

Elle haussa les épaules. Une grande douceur était en elle :

— Sans doute! — dit-elle. — Geneviève...

— Je ne parle pas de Geneviève. L'autre est à Paris : tu l'as revu!

Elle était si pleine de son entrevue avec Geneviève, qu'elle ne comprit pas.

— Quel autre?

Alors, il désespéra. Affalé sur une chaise, il gémissait comme un enfant :

— C'est aujourd'hui l'anniversaire... Il y a juste quatre mois que j'ai trouvé la lettre!

Tandis qu'elle regardait le pauvre homme avec compassion, elle eut, fugitive, la vision de cette prodigieuse irréalité qu'ont créée le langage et la civilisation : presque tous les malheurs comme presque tous les bonheurs de l'homme social sont égaux en consistance aux anecdotes éparses dans les livres. Cette impression ne dura pas trente secondes. Déjà, Liane repartait pour son voyage : Geneviève reconquise, le renouveau, les êtres, l'amour. Elle se félicitait presque; car si l'aventure n'était pas arrivée, elle arriverait sans doute encore. Mieux valait qu'elle fût à jamais devenue impossible.

Elle voulut que Georges eût sa minute :

— Tu n'es qu'une bête! Qu'est-ce qu'il fait à Paris? Il ne va pas y vivre?

— Il y est pour quinze jours et tu le sais bien!

— Écoute, inepte créature : pendant ces quinze jours, je ne sortirai qu'avec toi!

Il demeurait abasourdi d'allégresse :

— Lucienne! — sanglota-t-il.

Il avança pour l'étreindre. Elle se mit à rire :

— Ah! pas encore, et surtout après ce soupçon. Il me faut la plus entière confiance!

XXVI

Les jours passèrent, avec leur rongement de souris. Les souvenirs étaient moins corrosifs dans l'âme de Geneviève; elle oubliait d'être à l'affût. Toutefois, le mal ne guérissait pas : à chaque alarme, la cicatrice se rouvrait sur la chair rouge.

Pour Liane tout était fini. A peine si quelques sursauts, au début, lui rappelaient ce qui avait été le bonheur. Tout était

dans ce grand passé, vers qui elle ne se retournait guère, comme tous ceux qui ont le sens victorieux de la vie.

Maurice avait plus de peine. Malgré la peur du désastre et son dégoût contre soi-même, peut-être aurait-il succombé — parfois — au gré de la complice. Ces chutes eussent été rares, sans doute — mais elles eussent été. Lucienne le savait bien; d'autant plus volontiers l'abandonnait-elle. Peu à peu, lui aussi se débarrassa des tentations. L'amante fut à l'arrière, si loin que toute jonction devenait impossible. Geneviève existait seule, aucune autre n'existerait plus : Maurice ne se trompait pas en concluant que cet amour avait été un suprême sursaut de sa jeunesse. Moins par principe que par tempérament, il était soumis à l'ordre, à la vie régulière, aux joies prévues et permises. Mais d'autre part, il concevait la fatalité dans son aventure, et plein du remords d'avoir été le bourreau de Geneviève, il ne croyait pas que l'aventure eût pu ne pas être.

Un soir, ils dînèrent chez les Rana, avec Frédéric. Le cousin Hippolyte vint après dîner. Marthe s'était mise au piano. Elle chantait un air de *La Flûte enchantée*. Philippe, assis auprès de Liane, écoutait, sombre, la tête pleine de soupçons. Au dehors, l'hiver, violent et fleuri d'étoiles. C'était le foyer, le confort, le luxe, et la famille — le rêve des hommes.

« Ils ont eu leur compte! se disait Philippe, avec une joie anxieuse... Le bougre a bien souffert! »

Il craignait des révélations, et en dessous, observait l'oncle.

En même temps, il était devenu plus friand de Liane. Il la respirait avec ferveur. Pour la première fois, depuis son mariage, il était prêt à se mal conduire.

Frédéric avait pris place auprès de Geneviève. Il ne pouvait s'empêcher de faire des conjectures et ces conjectures étaient rarement fausses... Il ne leur attribuait plus d'importance. La Grâce s'était accrue. Il attendait un événement divin — et cette attente suspendait son activité. A peine s'il lisait quelque passage préféré de l'*Homme Intérieur* ou de L'*Univers est en nous*. Il s'efforçait d'avoir pour ses semblables et leurs petites actions une indulgence miséricordieuse. Seule la souffrance de Geneviève lui apparaissait réelle; il continuait à lier superstitieusement son sort à celui de la jeune femme. Si elle redeve-

nait heureuse, ce serait le Signe. Après ces phrases inachevées, qu'il murmurait entre deux méditations, et qui avaient la forme des prières, il concluait : « *Testimonia tua credibilia facta sunt nimis...* »

— Cher petit enfant, — fit-il à voix basse, — le temps de la guérison n'est-il pas venu?

Elle tourna vers lui son visage amaigri :

— Non! Si je guérissais, maintenant, je ne serais pas prête à tout, oncle Frédéric. Je veux être prête.

Il regarda Maurice enfoncé dans son encoignure, puis Liane qui écoutait le grand Philippe avec dégoût.

Marthe chantait pathétiquement :

Sous les rameaux entrecroisés,
Forêt la noire!

— Eh bien! — soupira l'oncle, — nous attendrons encore.

Le visage de Philippe attira son attention. Ce visage était rouge; les tempes trahissaient de la congestion. Une ombre de l'ironie ancienne passa sur la lèvre de Frédéric :

— L'abîme appelle l'abîme! Maurice a corrompu Philippe.

Cependant, le cousin Hippolyte observait la famille avec circonspection. On ne lui avait pas fait de confidences; mais il se souvenait des jours passés au bord du lac et ses conjectures approchaient de la réalité. Il se contentait de cette approximation, car il ne voulait interroger personne. Les choses se révèleraient à la longue :

« Restons à la surface! se disait-il. Elle vaut mieux que le fond : on ne s'y noie pas. »

Au surplus, la vérité ne l'intéressait qu'à cause de Geneviève. Il la voyait amaigrie et chagrine. Comme Frédéric, il avait pour elle une tendresse partiale.

Marthe s'arrêta de chanter; ce fut comme si un être subtil venait de disparaître :

— Il me semble parfois, — dit Hippolyte, — que la musique est destinée à combattre les méfaits du langage. Elle ne saurait mentir. Chacun à la vérité peut lui prêter ses fables, mais d'elle-même, elle échappe à toute signification. Je trouve que par là elle est l'art supérieur, le grand art moral.

— C'est une esclave, — dit Frédéric. — Elle sert indiffé-

remment nos vertus et nos vices. Je le lui reproche. J'aime mieux le langage qui peut mentir mais aussi conduire à la vérité. La musique ne nous y mène pas plus que l'alcool, le café ou la morphine...

Ils s'étaient rejoints. Hippolyte, devant le visage adouci de Frédéric, ne put s'empêcher de dire :

— Peu de groupes ont subi autant de changements que le nôtre.

— N'est-ce pas? — s'exclama Gaume, car cette idée lui plaisait. — L'épreuve a passé sur la famille.

Hippolyte eut un faible sourire :

— Je voudrais seulement, — murmura-t-il —, que la petite...

Il acheva sa pensée d'un geste, puis :

— Il faudrait un événement!

— Pourquoi? — se récria Frédéric. — Tout est en nous-mêmes!

— Croyez-vous? fit Hippolyte.

Comme il disait, une femme de chambre apparut, qui tendit une dépêche à l'oncle.

— Un télégramme retardé, que madame Frédéric Gaume envoie à Monsieur.

Il retourna le pli avec suspicion, et se souvint de ce soir où un autre télégramme avait annoncé le retour de Liane. Mais il ne lui convint pas d'hésiter; il ouvrit le papier bleu et lut :

Le Caire, 585... 16,45. Heureuse traversée. Serai Paris prochainement.

GÉRARD

— Ah! ah! — cria Frédéric.

Il passa le télégramme à Hippolyte. Les autres se pressaient autour du frêle message. Maurice devint pâle; Liane souriait d'une manière énigmatique; une espérance obscure pénétrait le cœur de Geneviève : tous sentaient sur eux le souffle du passé, avec la douceur des recommencements.

— Voyez, — chuchota le cousin à l'oreille de Gaume, — comme cet événement extérieur agite les âmes.

— Ce n'est pas un événement extérieur! — dit l'oncle.

XXVII

Liane, un après-midi, essayait de parcourir *Les Dieux ont soif*. Elle ne savait pas pourquoi elle avait pris ce livre, car l'ironie d'Anatole France la rendait mélancolique ; il donnait de la vie un tableau qu'elle jugeait plus lamentable que les pires tragédies, et elle n'y trouvait aucun aliment pour ses rêves.

Elle rejeta le volume et regarda les jardins. Le printemps commençait son œuvre verte et rose, un soleil indécis se glissait à travers la mousseline des nuages, et Liane soupira, car elle comprenait le printemps : lorsqu'elle était petite fille, elle dansait devant l'herbe nouvelle. Tout son être s'emplissait d'étonnement. Non qu'elle admirât la nature à la façon singulière dont nous avons fini par l'admirer, mais elle participait directement à sa genèse. Elle était comme une fleur, où comme une jeune cétoine : des forces mystérieuses l'entraînaient vers sa destinée...

« Je m'ennuie, songea-t-elle. »

C'était inexact. L'impatience qui frémissait dans toutes ses fibres ne ressemblait pas à l'ennui ; elle était seulement un peu triste ; elle aurait voulu courir vers Geneviève et ne le pouvait point. La contrainte durait bien plus longtemps que ne l'avait prévu Liane, et c'était un grand vide.

— Je n'aurais pas cru, — murmura la jeune femme, en reléguant Anatole France dans la pénombre d'une bibliothèque en bois de rose...

Elle s'était levée ; comme elle marchait vers la baie qui séparait le boudoir du salon, le valet de chambre apporta une carte :

— Gérard Gaume ! Gérard !...

Il lui sembla que milles choses mortes renaissaient parmi les décombres.

— Faites entrer.

Dans l'intervalle, une petite crainte la saisit. Jamais ses torts envers Gérard n'avaient paru aussi considérables.

Il avait changé, les yeux élargis, le teint presque bistre :

— Oh ! — s'exclama-t-elle — comme vous avez bien fait de couper votre moustache. Je vois maintenant ce qui me déplaisait ; elle soulignait trop la ress...

Elle n'acheva point. Elle lui avait saisi les deux mains ; il la contemplait en sa manière tendre, ironique et soumise :

— Est-ce que vous prétendez me remettre tout de suite sur le gril, misérable Liane ?

— Non, — dit-elle. — Je connais mon crime.

Il y eut un petit silence plein de gêne. Puis Gérard dit :

— Qu'est-ce qu'ils ont, en bas ? Maurice était tragique et Geneviève bien étrange.

Liane baissa la tête ; la crainte de naguère, plus forte, courba ses épaules :

— Personne ne vous a rien dit ?

— Il y a donc eu quelque chose ?

— Oui.

Puis, elle demeura pensive. Rien ne pouvait empêcher Gérard de connaître la vérité. Ne valait-il pas mieux qu'il la connut maintenant ?

Liane voyait avec précision l'avantage d'un aveu rapide, qui dissiperait toute équivoque. Mais cet aveu lui répugnait affreusement.

Lui aussi se taisait — dans l'attente — et l'attitude de Lucienne lui faisait pressentir une souffrance aiguë — si bien que l'impatience saisit la jeune femme. Sans cesser d'être redouté, l'aveu devint inévitable :

— Tout ce qui pouvait arriver de pire à Geneviève, — chuchota-t-elle — la trahison de Maurice...

Plus bas encore, presque imperceptiblement :

— Et la mienne !

— La vôtre ! — gémit Gérard.

Il avait l'air d'un fantôme ; une horreur mortelle le secoua, puis la haine, cette haine subite, immense, homicide, et cependant passagère, qui peut faire de ceux que nous aimons nos pires ennemis. Il détourna la tête avec mépris, mais surtout sa fureur s'élança vers Maurice :

— C'est pire qu'un meurtre ! — ricana-t-il. — Toutes les trahisons en une seule. Maurice une fripouille... et vous....

Il s'arrêta. Déjà les pulsations excessives commençaient à refluer. Bientôt il n'y eut plus qu'un martellement continu du cœur.... La détresse allait suivre.

— Misère ! — sanglota-t-il.

Et il recommençait à subir le parfum de Liane.

Elle l'observait, dans une agitation où se mêlait la curiosité. Maintenant que le coup était porté, elle n'avait plus peur et elle voulait savoir : aurait-il la force de rompre avec elle ? Chaque minute de délai rendait la rupture plus difficile :

— Il me semble qu'à votre place je serais mort ! — reprit-il.

— Non ! — fit-elle doucement — vous ne seriez pas mort !

Il tressaillit ; il releva la tête ; son long amour reflua comme la mer à l'embouchure des fleuves. Alors, certaine que le plus grave était passé, elle soupira :

— C'est abominable, oui... pas autant que vous le croyez.

— Inexpiable ! — fit-il avec énergie.

C'était une énergie plus jalouse qu'indignée. Dans l'atmosphère de Lucienne, il oubliait presque Geneviève :

— Je le vaux bien ! — ne put-il s'empêcher de dire. — Vous ne l'avez préféré que par amour du mensonge et de la dépravation.

Elle protesta :

— Je ne suis pas menteuse !

— Vous êtes pire.

Elle leva mélancoliquement les épaules :

— C'est possible.

Une curiosité torturante s'était emparée de Gérard.

— Et lui, — murmura-t-il — lui qui n'a pas l'excuse de votre inconscience ! Lui qui se trahissait lui-même ! L'hypocrite !

— Non ! Il a été faible... il a lutté....

— Alors, c'est vous qui....

La stupeur lui coupa la parole. Elle inclina la tête ·

— Voyez si je suis menteuse !

D'abord la jalousie de Gérard s'accrut, puis, accablé, il se demanda si aucun homme aurait résisté à cette tentation-là.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! — gémit-il. — Et moi...

Sa plainte s'arrêta net. Dans les ténèbres de l'inconscient, il sentit que rien ne pouvait éteindre sa passion pour Liane. Mais il sentit aussi que s'il voulait garder une faible chance, il fallait résister à la lâcheté immense qui l'envahissait.

Il raidit son visage et se leva :

— Adieu, Lucienne.

Ce départ la prit au dépourvu :

— Vous ne partirez pas ainsi !

— Et que ferais-je ? — répondit-il durement. — Je ne suppose pas que vous voulez me faire des confidences ?

Elle l'approuvait, malgré l'envie qu'elle avait de le retenir : elle considérait son visage bruni avec une attention profonde.

— Vous seul pouvez me comprendre ! — chuchota-t-elle.

— Pas cette fois-ci !..

Il se dirigeait vers la porte. Elle fit le geste de le retenir, mais se ravisa. Et quand il eut disparu, elle retourna vers la fenêtre, devant les jardins de l'avrillée :

« Il a bien fait ! » se dit-elle.

Longtemps, elle demeura pensive, puis, avec un frisson agréable :

— Est-ce qu'il reviendra, si je le veux ?

La question l'obséda. Elle occupait les jours vides ; elle y jetait un trouble léger qui, vers le soir, confinait à l'inquiétude. Le printemps y aidait : l'âme de Lucienne fleurissait avec les lilas ; tout au fond, elle entrevoyait une solution élégante de la crise.

Au bout de la semaine, elle s'impatienta de ne pas revoir Gérard. L'image nouvelle qu'elle en gardait menaçait de s'effacer devant l'image ancienne, et ce serait le retour des temps où leurs destins n'avaient pu se joindre.

Elle s'efforça de le rencontrer. On ne l'avait pas revu chez Geneviève ; à peine s'il fit deux ou trois visites furtives chez les Rana ; Liane n'osait aller chez Frédéric, où on ne l'invitait plus.

Un soir, cependant, elle aperçut Gérard chez les Graives : l'heure et l'endroit étaient favorables. Madame de Graives donnait des soirées somptueuses, dans une enfilade de salons où l'on entassait cinq cents personnes. Des pianistes, des comédiens et des chanteuses y venaient ramasser quelques cachets. Ce soir-là, après Galvay, on devait entendre Harry Swiftly, la petite Aubusson et deux chansonniers de cave.

Madame de Graives, plongée dans une stupeur consternée, le visage couleur de cierge et les yeux éteints, ressemblait par instants à une cataleptique. Elle ne savait pas pourquoi elle

donnait ces fêtes tumultueuses. Sans goût pour le faste et dénuée d'orgueil, elle accomplissait on ne sait quel obscur devoir, qui la rendait malade.

Un des chansonniers criait d'une voix acidulée :

Et ce Président économe,
Chaussé d'godillots épatants
Dont la paire coût'dix-huit francs...

Lorsque Liane aperçut Gérard, assis à trois rangs de chaises devant elle. Il chuchotait quelque chose à sa voisine, jeune femme d'aspect ibérique ; Lucienne fut contente de sentir une ombre de jalousie. Elle attendit l'heure du buffet et, se servant du hasard, nonchalamment, elle se trouva sur la route de Gérard.

— Vous devriez allez voir Geneviève, — lui dit-elle. — Votre désertion l'afflige.

— En l'absence de Maurice, alors.

— Ah ! fit Liane et pourquoi ?

— Provisoirement, il me dégoûte.

Les remous de la foule les poussèrent vers un salon en rotonde, qui suivait une serre.

— C'est-à-dire que vous lui en voulez.

— Oui.

— Pour Geneviève ou pour vous ? — persifla-t-elle.

— Pour les deux.

— Vous lui pardonnerez, cependant.

— C'est probable. Il vaudrait peut-être mieux pour tous deux que je ne lui pardonne point... et sans Geneviève...

Son geste acheva sa pensée.

— Non pas, — reprit-il après un silence, — que je lui fasse grief en ce qui me concerne, mais les situations sont pires que des griefs. N'eût-il rien à se reprocher vis-à-vis de Geneviève ou de moi, il me serait odieux tout de même.

Elle discernait avec plaisir l'ardeur de cette rancune :

— Et moi, — dit-elle sournoisement, — allez-vous aussi me prendre en grippe ?

— Je ne sais pas ; peut-être. Je n'ai plus le choix qu'entre l'indifférence et l'inimitié.

Elle le regardait en face, avec cette expression devant laquelle,

de tout temps, il avait fléchi. Mais il ne fléchit pas. Une ride se creusait entre ses sourcils, qui lui donnait un air opiniâtre.

— C'est dur! — fit-elle avec un sourire où la malice se nuançait de curiosité. — Tout de même, vous devriez venir me voir!

— Pas encore.

— Vous n'êtes pas courageux.

— Je ne désire pas l'être.

Une horde de gens envahissait la rotonde. Il salua Liane et la laissa déconcertée. Elle pensait bien que l'attitude de Gérard était artificielle, mais enfin, il tenait la partie, avec une décision qui s'accommodait à l'air nouveau de son visage.

« Nous verrons bien! » songea-t-elle.

Elle lui envoya une invitation à son prochain thé. Il s'excusa, et le problème en devint obsédant. Lorsqu'elle entrevoyait Gérard chez des tiers, elle se confirmait dans l'idée d'une métamorphose attrayante, et la prédilection qu'elle avait pour lui depuis tant d'années prenait à peu près la forme qu'elle avait désirée.

Vers la fin d'avril, ils se retrouvèrent inopinément à une exposition d'humoristes. Il l'avait vue le premier, mais il attendit, devant deux effrayantes vieilles de Faivre, qu'elle vînt jusqu'à lui.

— Mes félicitations, — dit-elle, — vous vous tenez bien sous les armes.

— Croyez-vous? — répondit-il.

Ils quittèrent Faivre pour Veber, et Veber pour de noirs et funestes Forain.

— Je voudrais pourtant savoir où nous en sommes, — fit-elle.

— Comment le saurais-je? Je ne suis le maître ni de l'heure, ni de moi-même.

— Vous savez pourtant si vos mauvais sentiments persistent.

— Ils persistent, — fit-il avec un sourire.

— La rancune ou l'indifférence?

— Je l'ignore. Et que vous importe?

— Nous jouons — dit-elle, impatiente. — C'est ridicule. Il vaudrait mieux...

— Jeter nos cartes! — acheva-t-il avec flegme. — Seulement, je ne joue pas.

— Alors, qu'est-ce que vous faites?

— J'attends.

— Quoi?

— Les arrêts du sort.

— Vous croyez que le sort va vous les faire connaître?

— S'il ne me fait rien connaître, ce sera encore une manière d'arrêt.

— C'est trop subtil pour moi. Si vous voulez que je comprenne, expliquez-vous.

— Je veux dire que, s'il n'arrive rien, je conclurai à une sorte de non-lieu sentimental. Alors...

Il s'arrêta pour guigner des Sem.

— Eh bien? — insista-t-elle.

— Je ferai peut-être un nouveau voyage — le dernier. Ensuite, je songerai à fonder une famille.

— Et vous me détesterez?

— J'espère que non. Ce serait de la souffrance.

Ils étaient parvenus dans une salle parée de verdure où trois gentlemen s'affalaient sur un canapé circulaire. Liane était agacée. Elle estimait que Gérard jouait un rôle et qu'il s'obstinerait à le jouer, jusqu'à risquer effectivement la rupture.

— Vous n'êtes pas franc! — fit-elle avec une moue.

— Je ne suis pas obligé de l'être... et moins avec vous qu'avec toute autre créature. Au total, je le suis suffisamment.

— Voulez-vous me répondre sans détour?

— Ah! non, — fit-il avec un rire un peu triste — je n'entre pas dans ce brouillard. Si vous voulez une réponse claire, posez une question nette.

Elle hésitait; elle le regardait de côté, prête à profiter de la moindre faiblesse et redoutant toutefois qu'il faiblît.

— Que voulez-vous, en somme? — murmura-t-elle.

Il secoua la tête sans répondre; elle reprit :

— Au fond, vous m'aimez toujours... et vous croyez que je vous dois quelque chose.

La voix de Gérard chevrota imperceptiblement :

— Si vous voulez.

— Dites au moins quoi!

— Je pourrais vous dire que c'est vous-même, — fit-il, sans qu'elle pût discerner s'il était ironique — Ce serait excessif. J'attends une explication décisive et complète, qui ne puisse être troublée par la présence d'aucun tiers, connu ni inconnu — c'est-à-dire à l'endroit que j'aurai choisi, mais au jour et à l'heure que vous indiquerez.

Elle réfléchit un moment. La demande lui était plutôt agréable : elle ne craignait aucune explication, elle craignait seulement une brisure. D'ailleurs, elle se fiait aux circonstances et à son instinct.

— Prenez garde! — dit-elle.

— Il faudrait que j'aie quelque chose à ménager.

— Vous l'aurez voulu.

Malgré tout, il devint un peu pâle :

— Quand? — demanda-t-il.

— C'est juste... J'ai le choix du temps! Samedi, trois heures. Où?

— Gare d'Auteuil... à l'entrée.

Elle acquiesça d'un signe et tendit la main. Quand elle eut disparu, il demeura quelque temps immobile; il se sentait plus las que s'il avait marché pendant vingt-quatre heures.

Le samedi, elle ne le fit guère attendre. Elle avait même eu l'intention d'être exacte mais, voulant laisser une part aux circonstances, elle s'attarda.

Il l'accueillit avec une gravité sombre.

— Vous n'avez pas l'air rassurant! — fit-elle après avoir jeté un coup d'œil autour d'elle.

— Je ne le suis pas. Êtes-vous décidée à me suivre?

— J'ai promis.

Il fit un signe et une automobile vint se ranger devant l'entrée de la gare. Après un nouveau coup d'œil, qui ne révéla que des présences insignifiantes, Liane entra dans la voiture.

— Où allons-nous? — demanda-t-elle, tandis que la machine démarrait.

— A la campagne.

— Il faut que je sois rentrée à sept heures...

— C'est prévu.

— Même s'il y avait une panne?

— Même s'il y avait une panne.

L'automobile, après être entrée dans le bois, filait vers le sud. Liane rêvassait, saisie par l'excitation d'une petite escapade qui pouvait devenir une grande aventure. Elle n'essayait pas de prévoir. Depuis le moment où elle avait accepté le rendez-vous, il lui était impossible de se comprendre elle-même. Elle ne faisait aucune restriction, abandonnée à des événements qui, croyait-elle, tourneraient au gré de sa volonté ou de son caprice. Gérard continuait à lui plaire; sa conduite avait le charme d'une énigme.

Elle regardait fuir les sites. La banlieue déploya ses mélancolies, ses misères et sa saleté. Le chauffeur choisissait les routes peu fréquentées et y lançait furieusement son bolide. Les bourgades s'espacèrent; on commença d'entrevoir le visage frais du printemps; Liane respirait, au hasard des rencontres, une odeur de lilas, de violette ou d'aubépine. Peu à peu, ce grand don de joie qui était en elle s'épanouissait avec les vœux obscurs et redoutables par quoi nous devançons inlassablement l'heure du destin.

— Nous y sommes! — dit-il.

C'était à la lisière d'un bois où elle était venue mais qu'elle ne reconnaissait point : le bois de Verrières.

L'auto s'immobilisa; Gérard descendit et rappela au chauffeur des ordres antérieurs. Puis il se pencha, en tendant la main vers Liane. Elle ne s'étonnait pas; elle était sûre de dominer les circonstances.

— Vous voulez bien passer par ici? — dit-il.

Sous les rameaux en dentelle, la griserie s'accroissait; elle se sentait légère et libre, car elle n'imaginait jamais que ses propres désirs fussent une servitude.

— Vous me conduirez vers le palais du Bois Dormant?

— Il est là, — répondit-il sérieusement, en tendant la main vers le sud.

Les futaies étaient tièdes, le sol tout semé encore de feuilles du dernier automne, et les insectes chantaient leurs amours aveugles.

Quand ils furent perdus parmi les arbres, Gérard murmura mélancoliquement :

— N'est-ce pas la dernière promenade que nous ferons ensemble?

— On ne sait pas.

— Nous le saurons bientôt.

— Non! — affirma-t-elle — Nous ne sommes pas sûrs de le savoir...

— Moi, j'en suis sûr.

— Si vous m'aimez encore, vous n'êtes sûr de rien.

— Liane, — fit-il d'une voix sourde ardente — Si je reviens désespéré, tout est fini.

— Et si je vous donne une espérance?

— Une espérance... je n'en veux plus! Je veux la réalité. Après tant de leurres, il faut en venir au dénouement. J'ai été votre dupe, votre dupe lucide et folle — mais je ne supporterais pas une nouvelle crise de cette horrible espérance que vous avez tant de fois bafouée. J'en fais le serment — un serment de vie et de mort: aujourd'hui nous unira, ou nous séparera pour toujours.

Elle écoutait avec complaisance. Elle aima la voix assombrie, et tournant les yeux vers lui, elle trouva que la lumière du bois seyait à son teint et à la forme de son visage.

— Que trouverons-nous là-bas? — dit-elle.

— Je l'ai dit, le palais de la Belle au Bois Dormant...

— Qu'est-ce? — cria-t-elle, avec sa curiosité d'enfant.

— C'est une demeure neuve. Personne encore n'y a vécu. Les meubles viennent de l'atelier des ébénistes, la vaisselle sort de chez les marchands. Des fleurs à peine écloses vous attendent sur le seuil.

L'instinct naïf qui vit au fond des femmes les plus compliquées palpitait dans la poitrine de Liane :

— En sommes-nous loin? — dit-elle.

— Tout près... Voyez.

Les arbres s'espaçaient; on aperçut une route et, dans un ilot d'arbres et de plantes, la maison blanche des rêveurs et des philosophes. Liane eut un frisson. Son sein se levait dans une palpitation enivrante; elle balbutia :

— Alors, vous m'aimez comme jadis...

Il eut le sens exact de la minute; son bras s'enroula doucement autour de la taille de Liane et, tandis qu'elle fléchissait, il chercha les lèvres rouges...

Sa jeunesse n'était plus perdue. La grande victoire des hommes, la seule qui touche à l'infini et à l'éternel, l'emplissait d'une ivresse sacrée.

XXVIII

Il y a une heure que Geneviève déchiffre, sans méthode, du Schumann, du Chopin et du Bizet. Elle s'ennuie. C'est un ennui lent, qui l'étouffe jusqu'à l'angoisse, et qui s'alourdit à la fin des soirs. Elle est exilée de sa vie normale, il y a perpétuellement un obstacle qui l'empêche d'y entrer, un obstacle qui vient d'elle-même et qui transforme le monde extérieur. Chaque jour, elle croit que tout va se réparer : des subtilités interviennent, décevantes, sournoises et cruelles. De nouvelles explications avec Maurice et Liane semblent impossibles, parce que tant d'autres explications ont échoué. Tout ce qui était simple jadis se complique misérablement...

A la fin, elle laisse retomber ses bras et rêvasse devant le clavier. Ces touches blanches et noires lui paraissent funèbres... Ah! qu'elle voudrait ouvrir son cœur! Naguère, c'était si facile. Elle n'avait qu'à lever les yeux, elle trouvait près d'elle « son autre vie ». Si facile! Et maintenant!.. Elle n'ose positivement pas se retourner vers Maurice; — elle ne sait plus échanger avec lui un *vrai* regard.

Il est aussi dépaysé qu'elle. Cette tiédeur qu'elle mettait autour de lui, ce renouveau qui est l'essence même de la petite âme abondante et généreuse, lui manquent étrangement. Il accepte, mais avec impatience, une épreuve qui semble toujours plus inutile; il craint de ne plus voir renaître l'ancienne Geneviève... Comme Liane lui est devenue indifférente, que même la mémoire de la chair s'assoupit, le souvenir de sa grande aventure semble attaché à une autre femme, perdue dans la nuit du passé. Ses pseudo-remords s'effacent : ils n'ont jamais atteint sa conscience même; c'était de la pitié, de la crainte, le regret d'avoir été découvert, non le regret des actes. Il a pour soi-même la terrible indulgence héréditaire des mâles. La force sous laquelle il a fléchi lui semble invincible : à l'idée qu'il aurait pu ne pas y céder, il se révolte contre une

image de déchéance. Il le fallait! Pourtant c'est un mal, un mal illogique, un mal absurde, mais enfin un mal qui a frappé Geneviève. Il se jure qu'il ne recommencera pas; il se le jure d'autant plus énergiquement qu'il pense, tout au fond, que ce n'est plus nécessaire : il a eu sa part... Il est de ceux qui tiennent du passé un compte assez positif pour l'incorporer à l'avenir.

Tandis qu'ils songent, Lucienne arrive comme d'habitude. Il remarque qu'elle est agitée et « étincelante ». Des émotions vives ont dû l'assaillir. Elle s'approche de Geneviève et l'embrasse en sa manière enveloppante :

— Eh bien! pauvre petit?

Geneviève la regarde attentivement. Elle a l'impression d'une circonstance nouvelle :

— Je voudrais te parler! — fait la grande.

Maurice se lève et sort.

Liane parle à mi-voix, au hasard :

— Est-ce qu'il n'est pas temps d'avoir pitié de toi-même? J'ai été abominable, chérie, mais lui, comme tu es toute sa vie! Et comme j'étais peu de chose!

— Est-ce que je sais? — dit la cadette, avec son sourire triste.

— Eh si! tu sais. Je n'ai été qu'une passante...

Elle s'accuse avec complaisance, sûre qu'on ne lui en voudrait point si Maurice pouvait être disculpé.

— Une passante! — soupire Geneviève.

Elle lève les yeux vers la cousine brillante, émouvante et frivole; elle acquiesce mélancoliquement.

— Veux-tu que je te dise, — fait l'autre avec animation, — tu crains l'avenir.

— Non! Si stupide que cela puisse paraître, j'ai repris ma confiance... Je crois même que ce qui subsiste du passé est insignifiant.

— Nul! — affirme Lucienne.

— Pour toi... pas tout à fait pour lui. Mais n'importe...

— Alors?

— Alors, il y a dans les circonstances et moi-même quelque

chose qui me domine... quelque chose qui continue... je ne sais quel présent qui jaillit du passé! Je suis encore dans l'atmosphère du naufrage; il faudrait un recommencement!

Elle s'arrête, les yeux pleins de larmes; Liane la saisit à pleins bras;

— Petite chérie... si j'en aimais un autre?

Geneviève a tressailli. Une espérance sourde se lève au fond d'elle; elle épie le visage étincelant et équivoque où frémit toute l'intrigue féminine.

— J'en aime un autre! — achève Lucienne.

Un instant, Geneviève demeure surprise. L'événement se heurte à des inerties, il est comme un passant dans une foule opaque. Puis, il se fraie passage et avec lui, le renouveau, l'avenir, une saisissante impression de délivrance.

Pourtant, Geneviève a honte de sa joie. C'est une joie qui la froisse, une joie étrangère, impure et frelatée. Elle songe à l'humble Motteraux, qu'elle a appris à plaindre, et à Gérard dédaigné : la tendresse pour Lucienne gardera un petit goût de vase.

— Est-ce vrai? — chuchote-t-elle.

— Je le jure.

Liane se penche et murmure un nom tout bas. Geneviève a tressailli. La joie est moins coupable; elle contient un élément de réparation et le passé d'hier semble plus lointain, celui d'avant plus proche. La grande a saisi la nuance, elle étreint fougueusement Geneviève reconquise, elle affirme :

— N'est-ce pas, tout est oublié?

— Tout est oublié.

C'est une vérité relative; Geneviève ne connaîtra plus la candeur immense et privilégiée; le monde a vieilli, une brume de méfiance s'accroche à l'arbre de vie; les pressentiments tisseront leurs toiles d'ombre, il y aura de l'incertitude dans les aubes et dans les crépuscules — mais enfin le désespoir a fui, l'attente est pleine de fables et la fleur des fées peut éclore.

C'est au matin. A petits coups, Frédéric lit des textes qu'il aime. Parfois, il les récite à mi-voix, ce qui l'hypnotise. Ou bien, il se lève, il marche et savoure ce qu'il vient de lire. Des

émotions fines et pacifiantes le réconfortent ; jamais il ne s'est senti aussi proche de cette éternité qu'il cherchait au fond de son âme.

Il balbutie :

— Rien ne se perd? Comment une conscience pourrait-elle se perdre?... L'univers cesserait d'avoir aucune signification.

Le doute que pourraient exprimer ces paroles est si léger que Frédéric l'ignore. La certitude l'enserre de toutes parts. Il ne demeure qu'une imperceptible brume, qui se condense par intervalles, et ne l'inquiète pas.

Naguère, des retours le remplissaient d'amertume et d'effroi. Il les accueillait comme des ennemis mortels. Ils s'affaiblissaient davantage après chaque réapparition, si bien qu'il finit par ne plus les craindre. Cependant, il voudrait les voir complètement disparaître ; il attend le coup suprême de la grâce.

— Que serait l'univers? — reprend-il. — Cette heure qui passe, ce corps qui pourrit, cet ennui immense?... Non ! l'univers est plus profond. Il y a un soleil dans toutes les ténèbres... il y a une allégresse au fond même du désespoir... il y a une âme au fond de l'homme !

Il parlait ainsi, selon les pulsations de son esprit et le ressouvenir de ses lectures. Une légère agitation hâta sa marche, il attendit ardemment le Signe. Il l'attendait chaque jour, et tant qu'il ne serait pas venu, sa sécurité serait incomplète...

La porte s'ouvrit lentement ; le valet de chambre annonça :

— Madame Geneviève Gaume.

— Bien ! — soupira Frédéric avec une joie où il y avait de la crainte.

Il ne s'avança pas vers elle, il s'arrêta pour l'épier : elle ne pouvait pas, à cette heure, venir au hasard :

— Mon petit enfant — dit-il, hâtif et troublé — tu n'apportes pas une mauvaise nouvelle?

— Non, oncle Frédéric, — répondit-elle, lui jetant les bras autour du col, — je vous apporte la nouvelle que vous attendez.

— Ah ! fit-il, tout empli d'un tourbillon joyeux et d'une ivresse d'exaucement.

Après un silence, pendant lequel il contemplait superstitieusement la jeune femme, il demanda :

— Entièrement guérie?

— Entièrement.

Il allait poser d'autres questions, mais il s'effraya, percevant que la curiosité serait mauvaise ou petite : l'événement devait être isolé de tout alliage profane.

— Lis-tu toujours mes brochures? — fit-il.

— C'est surtout maintenant que je vais les lire.

— Il ne faut pas t'attendre à y *découvrir* la vérité, reprit-il avec ferveur. Les paroles humaines ne peuvent pas la contenir. Les plus beaux discours ne sont qu'une préparation... une aide pour le grand effort qu'il faut faire. La vérité est en nous-mêmes. Il faut la faire paraître par une méditation obstinée, par la plus fervente et la plus humble confiance.

Elle l'écoutait tendrement, toute lumineuse de sa vie reconquise ; le mauvais souvenir ne pouvait disparaître, mais c'était comme un îlot rongé sur les bords ; elle retrouverait dans le beau passé ce qu'il faudrait pour fleurir le futur :

— Oncle Frédéric, — dit-elle, — je ferai ce grand effort.

— Tu seras exaucée !

Il la pressa sur son cœur, il crut fermement qu'un jour ils communieraient dans la même certitude et quand Geneviève fut partie, il demeura longtemps en extase. La vieillesse n'était plus, une fraîcheur éternelle palpitait dans l'immensité. Hier et demain furent des fables, le présent seul exista dans la profondeur incréée, et Frédéric s'écria, tout tremblant de béatitude :

— Elle était au commencement, avec Dieu. Toutes choses ont été faites par elle, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle[1] !

Et il ajouta :

— Que votre volonté soit faite, sur la terre comme au ciel.

J.-H. ROSNY aîné

1. *Évangile selon saint Jean.*

MASCATE

Le sultan Saïd Feyssal ben Turkee vient de mourir... J'ai conservé une inoubliable image de sa belle physionomie d'Arabe au regard clair, au sourire plein de finesse et de douceur, à la noblesse si parfaitement orientale.

C'était, il y a cinq ans, au cours d'une croisière dans la mer des Indes. Après une courte escale à Aden, nous cinglions, toutes voiles dehors, vers la côte d'Oman. Notre canonnière, éprouvée par plus d'une avarie, avait mis bas ses feux et confié son destin au caprice des vents. Mais voici qu'après dix jours d'énervante traversée, la rencontre d'une baghâlah portant en poupe une étamine rutilante présage la proximité de Mascate, la pittoresque capitale où nous avons ordre de relâcher. Et, en effet, le lendemain, au petit jour, le roulis s'éteint; l'eau noire reflète d'étranges massifs, à la silhouette tourmentée, qu'illuminent les premiers rayons de l'aube hésitante. Ce sont les montagnes granitiques de Mascate, fantastiques et chenues, où faute de pluies bienfaisantes ou même de rosée, ne peut vivre depuis des siècles aucune végétation : flancs abrupts, ravinés par d'anciennes coulées de lave, où s'étalent en lettres gigantesques les noms des bateaux qui jetèrent l'ancre dans leur enceinte, — suprême marque de politesse au souverain de ces lieux que ces originales cartes de visite laissées là par toutes les nations, galerie chère au Sultan, qui se complaît avec orgueil, du haut de ses terrasses, au spectacle de ce majestueux hémicycle. On distingue assez bien là-bas, dans une

crique, coupée par le rideau oblique d'une pente, une masure au toit branlant que des bâches noircies couvrent comme un catafalque abandonné : c'est notre parc à charbon, par quoi s'affirme le droit de ravitaillement de nos escadres, concession due à la libéralité du Sultan, mais que la jalousie britannique, avec qui nous n'avions point compté, ne toléra qu'à la condition d'une faveur analogue. Et c'est pourquoi, presque à côté du nôtre, le parc anglais aligne, aussi coquets que des villas, ses immenses hangars, où s'alimente toute la flotte du golfe Persique et de l'Inde.

La sonnerie joyeuse du clairon annonce la chute de l'ancre, et déjà le timonier veilleur signale l'accostage prochain d'une baleinière aux couleurs françaises. Un coup de sifflet « sur le bord », et le consul de France est là, les deux mains tendues, heureux de retrouver, depuis si longtemps qu'il en est privé, des visages amis. Comment ne pas mourir d'ennui, de nostalgique langueur, dans ce climat amollissant, sous ce ciel meurtrier d'être trop bleu ! La seule raison de la résignation de cette vie, c'est qu'avec toute l'ampleur d'un sacerdoce elle exige chaque jour des efforts nouveaux pour une lutte où se défend une noble cause : lutte pour notre influence qui s'en va, lutte contre les appétits sournois qui grandissent pour la réduire et, s'il se peut, pour l'anéantir tout à fait[1].

Le Sultan nous attend demain dans son palais, et le consul, précieux et indispensable interprète, nous accompagnera dans notre visite. Il préfèrerait, certes, présenter à Sa Hautesse un état-major plus imposant et surtout, au lieu de notre petite canonnière qui n'a même pas de munitions de salut, il aimerait mieux, pour frapper ces âmes simples d'Orientaux, qu'un de nos plus modernes cuirassés, hérissé du pointement redoutable de ses canons, étalât sa masse puissante aux côtés du *Readbreast*, le stationnaire anglais auprès de qui nous faisons bien piteuse figure. La France n'envoie que trop rarement ses navires sur ces rivages, et son prestige s'y affaiblit peu à peu.

1. Nous avons en Oman d'assez sérieux intérêts : indépendamment du parc à charbon de Mascate, nous avons acquis le droit d'y exercer librement notre commerce, en particulier le commerce des armes, — de vieux chassepots vendus à des prix excessifs. Jusqu'en 1904, toute une escadrille de boutres arabes naviguait sous le pavillon français, mais un tribunal arbitral, réuni sur la demande de l'Angleterre, les a privés de notre protection.

*
* *

11 février. — Il fait bien chaud, malgré le casque en sureau qui nous engloutirait s'il n'était arrêté par la barre transversale des épaulettes, il fait bien chaud dans cette tunique de drap, dont nos tailles ont depuis longtemps, sous le flottement des cotonnades, oublié la discipline. Nous débarquons parmi les rochers et, sitôt le pied mis à terre, nous sommes assaillis par une ribambelle d'enfants vermineux, dont le grouillement nous enveloppe. Le consulat est à deux pas, au fond d'un dédale de ruelles étroites, qui longent le « ministère de la Guerre »; sur une place, près des écuries du Sultan, une douzaine de chevaux étiques s'ébat et rue sous la taquinerie des mouches.

Tandis que le consul endosse son habit brodé, nous sommes charmés par la simplicité de sa demeure au style oriental si pur, avec ses immenses voûtes blanches pareilles à celles d'une nef, sa profusion de tapis de Perse, ses panoplies d'armes arabes, sabres ou poignards, dont les lames damasquinées habitent des fourreaux plaqués d'or.

Nous voici à la porte du Sultan. Il faut, pour qu'elle s'entrebâille, soulever un lourd marteau, subir l'inquisition d'un regard au travers de la grille d'un judas, parlementer longuement sur un ton de mystère. Le fils de l'Iman, vêtu d'une robe en laine blanche, nous accueille et s'incline avec le geste gracieux de la main sur la poitrine. Tout aussitôt, comme sur un signal, sort de tous les coins du sombre corridor une nuée de gens affairés qui nous entourent : enfants demi-nus, esclaves noirs dont la figure reste invisible dans l'ombre, vieillards branlants, enturbannés jusqu'aux yeux. Un homme à barbe jaune nous désigne, en une révérence, l'escalier qui mène aux appartements du Sultan. Peu luxueux jusqu'ici, ce palais, avec ce corridor de plain-pied, ces marches de pierre, où dans les angles la poussière s'accumule, non plus que sous un plafond bas, peint d'un azur inégal et lavé, cette salle trop éclairée par l'ogive aiguë de trois fenêtres, où s'alignent, le long des murs, des sièges de style affreusement occidental.

L'Iman Saïd Feyssal paraît, vêtu de laine blanche comme son fils ; à son cou pend un collier de petits éléphants d'ivoire ; sa main droite serre au-dessous du manche un large sabre étincelant de pierreries et relève en même temps les plis de la robe. Après les salutations d'usage — ces salutations qui se sont conservées là-bas telles qu'elles étaient aux grandes époques — il prend place sur un fauteuil aux teintes fanées, qui n'a sans doute plus la prétention d'être un trône. Ses yeux, tour à tour souriants et attentifs, nous examinent curieusement l'un après l'autre : c'est bien le même beau visage, à peine ambré, aux traits réguliers, quoiqu'un peu vieillis, que l'on trouve, vulgarisé par la gravure ou le chromo, voire même la carte postale, dans tous les pays de l'Islam. Il s'enquiert de la condition de chacun de nous, et reconnaît mes parements de velours grenat : le « hakim », c'est pour lui un personnage sympathique, bien qu'il confie plus volontiers ses femmes aux soins des matrones rebouteuses. Une chose le surprend et l'attriste : pourquoi n'a-t-on pas salué son pavillon par une salve de vingt-et-un coups, à l'exemple des autres navires? Notre interprète lui répond que le nombre de nos canons ne nous donne pas droit aux munitions de salut. Quel dommage, dit-il! Et dans son regard, ainsi que dans la traduction de ce mot, on ne devine point la déception du prince, mais le regret que nous ayons rompu avec la tradition et diminué nous-mêmes notre propre prestige. On nous voit déjà si peu dans ces eaux ; pourquoi, quand par hasard nous y venons, vouloir passer inaperçus? Ce n'est ni le *Perseus* ni le *Readbreast* qui observerait semblable discrétion et nul vaisseau d'Angleterre, petit ou grand, hôte habituel ou éventuel de ces parages, ne se résoudrait à faire une entrée aussi silencieuse! Cela est murmuré sur une intonation de doux reproche, avec cette expression d'immobile et tendre gravité qui, chaque fois qu'elle apparaît sur le visage si ondoyant d'un Arabe, m'a toujours semblé de la mélancolie.

Comment l'Iman a-t-il su, sinon par le boutre qui nous croisa, que nous étions arrivés bien péniblement à la voile? Car il nous en parle maintenant et s'étonne qu'un bâtiment de guerre échange son panache de fumée contre le déploiement d'une capricieuse voilure. Un peu troublé par la question, le

commandant invoque l'obligation des exercices, mais cet argument satisfait à demi Sa Hautesse.

La conversation s'attarde, mais ne languit point, prolongée, doublée en quelque sorte par la nécessité d'une traduction souvent délicate. Le fils du Sultan, Saïd Ackmed, héritier de la couronne, se tait. Le vieillard qui nous introduisit est là aussi, à droite de l'Iman. Il est l'oncle de Saïd Feyssal et le ministre de la Guerre du royaume. Il hoche par instants sa barbe jaune et la caresse de ses mains effilées, que gaufrent des cicatrices blanchâtres.

Un bruit de pieds nus sur la dalle, et c'est l'entrée d'un esclave au pur profil égyptien, qui, dans l'écartement de ses bras, soutient un immense plateau chargé de boissons multicolores. Les couleurs en sont très engageantes, depuis l'orangé jusqu'au vert de jade, mais le goût écœure dès la première gorgée. C'est de l'eau de roses horriblement sucrée, et il faut se résoudre, sur une œillade significative du consul, à vider jusqu'au fond le grand verre. Il y a là, paraît-il, une question de protocole d'une exceptionnelle importance. J'admire la grâce de l'échanson quand, la nuque et les reins ployés dans une attitude d'humiliation recueillie, il gagne à reculons l'étroite porte.

Nous prenons congé du Sultan, qui tient à nous accompagner lui-même au seuil de son palais. Il nous offre mille gracieux souhaits et s'excuse de ne pouvoir nous rendre à bord notre visite. Sa dignité de souverain indépendant s'offusque d'une réception sans le cérémonial tonnant auquel il a droit et que lui dispensent, avec une emphatique exagération, les navires de Sa Majesté Britannique. Pauvre grand Iman, qui te fais illusion à toi-même! D'un côté, des têtes courbées — tu le crois au moins — sous ton joug, ton nom redit le soir dans les prières parmi l'or du soleil couchant, ta brillante ascendance qui est la descendance du prophète, et, de l'autre, cette soumission discrète à l'Angleterre, ces quarante mille couronnes qu'elle te paie avec la ponctualité d'une solde, cette flotte qu'elle entretient contre le grondement des révoltes et qui n'est point aux ordres de Saïd Feyssal, mais du véritable sultan : l'agent du Royaume-Uni!

*
* *

12 février. — Je vais flâner par la ville, à l'heure du marché. La ville! Peut-on nommer ainsi cet assemblage de maisons en ruines qui croulent presque sous vos yeux, obstruant de leurs débris de torchis ou de plâtras, de leurs boiseries vermoulues, le cloaque des ruelles étouffées, où l'on ne peut marcher à plusieurs qu'en file indienne. Çà et là quelque poutre établie d'un mur à l'autre dissipe un instant la crainte d'un écrasement sous l'éboulis d'un moucharabieh en équilibre instable. Mais alors, plus loin, c'est une fine pluie de poussière blanche que quelque invisible maçon, perdu dans une embrasure élevée, secoue à grandes pelletées sur les passants; et l'on se croirait au milieu d'une tempête de « shemal », ayant soulevé tous les sables de la Mésopotamie...

En accostant la terre ferme, c'est d'abord le quai avec, à côté de la douane, l'amoncellement de caisses, colis, ballots de toutes sortes, que des portefaix hindous s'arrachent à grands cris rauques pour en charger leurs reins nerveux. A droite, le mur de façade du palais du Sultan et de son harem — misérables monuments décrépits gardant encore un peu d'architecture — se laisse caresser par le flot; à gauche, les bâtisses européennes — la poste, le logement du consul britannique et celui du médecin — affichent dans l'étagement de leurs vastes vérandahs à arceaux le caractère des habitations coloniales anglaises. Mais voici qu'une foule d'Hindous, de Souheïlis, de Banyans s'est répandue hors des entrepôts de la douane et s'est rangée, pour quelque spectacle, en une double haie sur la berge : vif mouvement de curiosité autour de l'enseigne des montres du bord, qui prend au sextant un horizon artificiel; l'enthousiasme ne connaît plus de bornes quand le mercure servant à l'expérience — métal en fusion qu'on peut toucher sans se brûler — vient à ruisseler par maladresse sur le sable.

Au cœur de la ville, dans la pénombre limpide des carrefours, j'ai la première vision de l'Arabe de Mascate. Drapé dans la loqueteuse splendeur d'un manteau qu'il ramène en

écharpe sur son épaule, il va, le regard droit, dévisageant avec hauteur l'étranger, le coudoyant dans l'étroitesse des impasses. Une ceinture garnie de cartouches est ajustée à sa taille, d'où émerge encore en avant le manche ciselé d'un poignard. Demeuré l'Arabe fier, indomptable, rebelle au modernisme qui s'infiltre peu ou prou, avec l'influence européenne, dans tous les recoins de l'Orient, — son attachement au Sultan se change en une haine farouche, à la moindre menace de son indépendance; révolté, il ne respecte plus aucune loi humaine, et c'est pourquoi la contrebande des armes inquiète si vivement l'Angleterre. La tuerie de Dibba me revient en mémoire, où la compagnie de débarquement du *Hyacinth*, au pourchas d'une horde de contrebandiers, fut en partie massacrée par elle.

La classe riche se vêt de longues robes en poil de chameau, rehaussées de broderies d'or pâle, ouvertes sur une fine chemisette blanche. Mais la coiffure commune est le turban, compliquant sa spirale inachevée autour des festonnades du bonnet de serge ou de soie.

Je me mêle à la foule du bazar. On m'a instruit du danger qu'on court à approcher, seul et sans armes, cette plèbe fanatique. Mais non! les durs visages ne me toisent pas avec trop d'arrogance, et je puis circuler d'un groupe à l'autre, aller d'étal en étal, sans éveiller trop l'attention. Quelle variété de types pour l'observateur même le moins prévenu! Béloutchis aux traits à peine humains, dernier degré de la race noire, ramassis des laideurs héritées de croisements multiples, mélange de sang iranien, sémite, dravidien et mongol; Souheïlis émigrés tout droit de la côte orientale d'Afrique, plus fins, malgré leurs larges narines de Makoas, sous le tarbouch et la lévite qui allongent leur ligne; Banyans et Louwatia, venus de l'Inde, aristocrates du lieu, habillés presque à l'européenne, avec leur pantalon évasé, leur veston de drap et leur chemise sans col dont les deux pans flottent librement à l'air; Parsis, au turban en forme de mître, anciens Persans chassés du sol natal par l'invasion musulmane; Arabes enfin, aux yeux tranquilles et graves dans l'encadrement du burnous, que couronne le double écheveau de laine marron.

Les marchands sont tassés dans l'obscurité d'une impasse,

à qui de vieilles nattes effilochées font une sorte de toit. De part et d'autre, s'alignent les tas de riz, parcimonieusement mesurés, les paquets d'épices en poudre, en pâte, en grains, les mottes de beurre rance déliquescentes sur leurs clayons, les jarres d'argile emplies de lait de chèvre ou de chamelle. La viande, mets rare et coûteux, est sous forme de cubes noircis ou de brochettes traversées par une fibre de palmier (J'ai vu hier nos cuisiniers rentrer à bord avec de semblables enfilades de choses noirâtres, que j'avais prises pour des figues desséchées!...) Des dattes en comprimés méconnaissables, des citrons doux de Bagdad (oh! l'affreux goût de parfumerie sucrée!) constituent les seuls fruits, vendus presque au poids des rupies.

Tel est le souk, le bazar où s'approvisionne — bien chichement — cette misérable population. Plus loin, c'est le quartier du gros commerce, où règne l'élément banyan, féru de négoce : étendu sur des coussins, le boutiquier à toque plate parcourt, entre deux bouffées de son narguilhé, de volumineux livres de comptes.

Je m'étonnais de n'avoir point rencontré de femme quand, au détour d'une de ces rues de ruine, où l'on dirait qu'un cyclone vient de jeter la mort, une ombre furtive glisse vers moi, puis brusquement s'efface contre la muraille. J'en ai vu assez, avec ce que je sais déjà, pour laisser, en accélérant mon pas, le temps à cette pitoyable créature de se remettre de la frayeur que bien involontairement je lui causai. Elles sont d'ailleurs toutes pareilles à celles-là, ces pauvres femmes d'Oman, que l'on relègue ici au dernier rang de la société. Le visage immuablement caché sous un masque rigide aux grossières broderies d'argent, où pour les yeux sont percées deux rectangulaires fenêtres — loup d'intrigue encore plus troublant que la cagoule des Persanes de Bouchir, — elles sont couvertes d'un voile de sombre mousseline et quelquefois d'un pantalon tombant jusqu'aux chevilles, où tinte la sonnaille des bracelets creux. Elles vont, automates indifférentes, foulant à peine de leurs sandales le sol brûlant, toujours prêtes à se réfugier, de peur d'un frôlement, dans l'encoignure libératrice d'une porte. Les seules parties de leur corps que l'on aperçoit : les mains invariablement occupées par quelque

menu fardeau, les pieds, chaussés de bagues à tous les orteils, sont effrayantes de squelettique maigreur. Il y a aussi les yeux derrière le judas du masque, mais à voir leur peu d'expression, la fixité insconsciente de leurs regards, on les devine ravagés par cette épouvantable ophtalmie, que les Orientaux considèrent presque comme un mal nécessaire.

*
* *

13 février. — Le Sultan nous a fait annoncer qu'il nous rendrait notre visite au consulat. Il y est venu, en effet, vers le milieu de l'après-midi, avec la même suite de hauts personnages. Il était vêtu d'un cachemire écarlate aux chatoyantes diaprures et portait à son flanc un sabre recourbé à manche d'ivoire. Il fut d'une bonne grâce parfaite et se prêta, malgré le Koran, aux fantaisies de mon kodak, après toutefois une rapide enquête aux alentours. Cette visite fut courte et sans intérêt, car il en coûtait à la fierté de l'Iman de faire abandon de la pompe guerrière avec laquelle on l'accueille d'habitude. En bas, devant la porte, un essaim de mendiants le guette, et chacun, à son passage, se dispute un peu de sa robe à baiser.

Je reste en tête à tête avec le consul et l'interroge sur ce triste et bizarre pays, où son destin l'a, depuis plus de deux ans, exilé. Terre d'exil, c'en est une, en effet, si loin de l'Europe, et, malgré qu'elle garde l'entrée du golfe Persique, si loin encore de la route que suivent les grands steamers. Chaque lundi seulement, la malle des Indes vient, en hâte et presque à regret, mouiller à l'abri de la ceinture de granit, apportant aux rares Européens de Mascate les ressources de Bombay ou de Kuratchi. Les Européens ne sont guère qu'au nombre de huit (huit pour trente mille indigènes !), tous fonctionnaires à l'exception d'un commerçant. Les passagers qui, par hasard, sont obligés d'y séjourner, demandent l'hospitalité des consulats, car il n'y a dans l'Oman ni hôtels ni immeubles en location. La vie, en particulier l'alimentation, qui a besoin d'être confortable, si l'on veut résister aux âpretés du climat, la vie est onéreuse à tel point qu'il est difficile de réaliser quelque économie sur une solde en apparence très

élevée. Pourtant, on ne se nourrit presque que de conserves, de volailles amaigries dont personne n'a pourvu à l'entretien, de poisson, rarement de viande de bœuf, car l'indigène ne consomme que celle du chevreau châtré. Et ce climat avec ses éternelles rigueurs! cet inexorable soleil blanc qui, de mars à décembre, épand, pour d'impossibles floraisons, son manteau de lumière et d'inféconde chaleur! Cette haleine venue du désert, le « gharbi » des solitudes d'Oman, qui souffle aux mois les plus chauds son aveuglante poussière de sable! La malaria aux pernicieux accès, que perpétue le moindre marais, la moindre flaque d'eau croupissante! Émigrer à ce moment, comme on le fait en plus d'un pays insalubre, où l'altitude voisine offre une suffisante et salutaire « cure d'air », il n'y faut point songer ici, car ce serait folie d'aller villégiaturer sur les sommets du Djebel-Akhdar ou du Djebel-Nakhl, où des tribus de Bédouins sans répit s'entregorgent. Mais la sécurité sur la côte, à Mascate même, est toute relative, malgré les portes gardées par les Askaris du Sultan et fermées aux dernières lueurs du jour par la bascule des ponts-levis. Les nomades pillards de l'intérieur, adversaires irréconciliables de l'Iman, ont plus d'une fois envahi et saccagé sa capitale.

Quelle misère, quel néant de la vie matérielle chez l'indigène! Les habitations que j'ai vues, masures en paillotes ou maisons faites de blocs de corail à peine cimentés, s'effondrent les unes après les autres, sans que personne songe à les reconstruire. Les terrasses carrées, qui jadis se peuplaient aux appels du muezzin, se lézardent d'énormes fissures. Un étage parfois semble épargné, et l'on y accède par une grossière échelle de bois appliquée à même la muraille. On ne devine plus au travers des moucharabiehs, qui dangereusement s'inclinent, le mystère des visages féminins démasqués.

Race fanatique, taciturne, ennemie de l'effort. Les Hindous et les Béloutchis seuls s'adonnent aux occupations pénibles, véhiculant sur leur dos les sacs de riz, s'attelant, tels des bêtes de somme, à de lourdes charrettes. Les animaux de trait manquent en Oman : le chameau, fidèle compagnon de l'Arabe, sert aux caravanes, et il n'est de chevaux que ceux que je vis s'ébrouer près des écuries du Sultan.

Dattes et poissons, voilà toutes les ressources de cette contrée.

La pêche, très fructueuse en général, attire chaque année plus de trois mille naturels du Mékran et de l'île Socotora, qui, pendant plusieurs mois, promènent dans la baie de Mascate le glissement rythmique de leurs barques. Le poisson, séché puis salé, s'en va, précieuse cargaison, vers les peuplades du centre, qui sans lui connaîtraient vite la famine. Les morceaux de choix, tels que les ailerons de requin, prennent seuls la route de l'Inde ou de l'Extrême-Orient.

Sur le sol ingrat de l'Oman, le palmier-dattier est à peu près l'unique végétal qu'on cultive, mais il y faut un luxe de soins, une minutie d'entretien qui étonnent chez une race aussi nonchalante. Dès l'aube, les jardiniers accourus, les « bidars » — un bidar par centaine de palmiers — éveillent les palmeraies aux mélopées scandées par leurs poitrines anhélantes; la fiente de chameau est apportée en tas dans chaque futaie, au pied des troncs écailleux, d'où s'élance épanouie la gerbe retombante des palmes, tandis que l'eau, l'eau bienfaisante des puits, se répand dans les canaux attiédis des allées. Le puits est la raison d'être de la plantation : comme dans l'antique « noria », une roue, soutenue par quatre poutres qui s'entrecroisent, fait monter ou descendre un vaste sac en cuir, où s'enroule un câble tiré par un bœuf. Système d'irrigation bien primitif, mais qui ne lasse point le zèle du bidar, auquel est dévolue de droit la moitié de la récolte. Quelle variété de fruits au moment de la cueillette! « fard », la datte fine, à la chair ferme et parfumée, celle que l'on exporte en Europe, « missileh », la datte au noyau épais et court, « rotab », consommé sur place par les indigènes!

La viande est un mets que l'on ne se permet que dans les grandes circonstances, à l'occasion, par exemple, d'une fête mahométane ou d'un mariage. On mangera surtout du chevreau châtré, en même temps que cette pâte dénommée « halwa », mélange d'amidon, de sucre et de beurre, où chaque convive puise avec les doigts, qu'il lave ensuite dans de petites cassolettes d'eau circulant à la ronde.

Tandis que nous causons sous l'ogive protectrice de la fenêtre, en bas dans la ruelle, que traverse un large pan d'ombre crue, les mendiants de tout à l'heure se sont accroupis. Les plaies dont ils sont couverts ont marqué sur les linges sor-

dides de grandes macules; les ulcères phagédéniques rongent leurs pauvres membres boursouflés par l'éléphantiasis, à demi amputés par la lèpre. Les mouches assiègent leurs paupières suintantes, closes par les ophtalmies. Le tourbillon des sables a jeté sur tous ces yeux mille germes mauvais, qui ont terni l'éclat des prunelles. Et pourtant, il n'est pas possible qu'ils n'y aient point consenti à ce lent délabrement de leurs chairs, ces corps que quelques soins eussent pu conserver sains et beaux. L'infection, au sens où l'entend notre médecine d'aujourd'hui, n'est pas plus redoutable ici qu'ailleurs, moins peut-être, à cause de ce soleil qui purifie et assainit tout ce qu'il touche. Chaque année, pour honorer la mémoire du prophète Hussein, dont l'âme dort dans la sainte nécropole de Kerbela, les musulmans chiites de Mascate se meurtrissent à grands coups de poignard le visage et la poitrine : leurs plaies guérissent sans les complications mortelles auxquelles nous ne saurions, nous autres, échapper, s'il nous prenait de pareilles fantaisies.

Nous dirigeons nos pas du côté du hameau de Sédape, lieu de promenade cher à mon hôte, au déclin des journées chaudes du rude été. Les portes de la ville franchies, on se trouve enfermé dans une autre enceinte, au pied de ces montagnes échevelées qui, de la mer où elles baignaient, ont escaladé la terre ferme, bornant partout la vue, comme en une obsession de cauchemar. Nous marchons quelque temps parmi des tombes, puis nous nous engageons sur la pente raide d'un défilé: les parois en sont presque verticales, le sol, usé par les pieds nus des indigènes, luit et glisse comme un verglas. De plus en plus, le panorama que nous laissons derrière nous se découvre. Eh quoi ! c'est Mascate, cette multitude de cubes blancs et réguliers, ces maisons géométriquement groupées en une façon de mosaïque interrompue de ci de là par les minarets des mosquées, et dont on aperçoit de cette hauteur les éblouissantes terrasses? On s'attendait à un amas de décombres et c'est, étendue sous vos yeux, une lumineuse ville d'Islam, qui mollement s'alanguit au bord de l'Océan. Éternelle illusion, éternel mirage de ces pays où le soleil magnifie tout et d'un seul rayon ressuscite une ruine !

Au-delà de l'autre versant, une plaine à peine ondulée

se déroule. Des huttes minuscules s'embuent tout là-bas de brumes violettes, près de la courbe argentée du rivage : huttes de pêcheurs établies à l'abri des moussons, au fond du havre où s'éploie le triangle roux des voiles latines. Plus loin, dans la nacre naissante du crépuscule, c'est Mattrah, faubourg populeux de Mascate, porte des déserts de sable et de pierre, des solitudes grises où rien ne vit.

Quand, une heure plus tard, je me retrouve sur le quai de la douane, où m'accompagna le fanal complaisant d'un Hindou, la nuit s'est faite, et avec elle le silence. Chaque étoile, dans le ciel sans lune, jette sur moi sa pâle clarté bleue de ver-luisant. D'un fort à l'autre, retentit le cri lugubre des veilleurs, mêlant sa plainte à la chanson poltronne de mon guide, dont la lumière falote vient de s'éteindre en un dernier clignotement.

*
* *

15 février. — Je suis allé par mer jusqu'à Mattrah, en côtoyant l'anse gracieuse de son golfe. Mattrah est le point de départ des caravanes qui, par delà le morne désert, vont ravitailler en eau et en poisson séché les villages de l'Arabie profonde. Même aspect de décombres, de ruines lamentables et définitives, mais plus éparpillées, avec beaucoup plus de soleil et moins d'immondices dans les rues. La population est aimable, sympathique, presque avenante, en raison même de cette activité inconnue à Mascate, qui la fait s'épanouir et dépenser un peu cette réserve de spontanéité que la nature a mise au cœur de tous ceux qui vivent dans son culte. Tout un cortège de gens et d'animaux nous suit. Des femmes béloutchis, masquées comme au sortir d'un bal, font les coquettes en passant près de nous. Des chameaux, accroupis après la fatigue des marches sans étape, tendent vers moi, en une attitude de supplication, leurs naseaux humides et bruyants. A cent mètres à peine du rivage, après les derniers campements d'air si patriarcal, où le petit âne à robe cendrée rêve auprès du vieux chien assoupi, après la dernière noria qui dresse vers le ciel ses deux grands bras entrecroisés, le désert étend à l'infini son suaire de cailloux bruns, que l'érosion, avec le lent travail

des siècles, a détachés du flanc des montagnes voisines. Une à une les caravanes s'en vont et longtemps encore, presque jusqu'à ligne lointaine de l'horizon, on suit, dans la transparence de l'air, le balancement cadencé des échines.

Voilà le seul coin vivant de cette région et le plus gai, d'une lumineuse gaieté, malgré la mélancolie du paysage.

*
* *

Pendant près de deux mois, notre canonnière, au départ de Mascate, a croisé dans les eaux du golfe Persique, parmi les brumes du shemal. Lorsqu'avant de rallier la côte de l'Inde, elle y fait escale à nouveau pour charbonner, la ville a failli, une fois encore, assister à des scènes de révolte et de carnage. Le Sultan a fui nuitamment sur son yacht de plaisance, qui, par précaution, est toujours maintenu sous ses feux, prêt à appareiller à la moindre alerte. Je trouve le consul alité, les lèvres exsangues, avec de la fièvre dans les yeux : un de ces phlegmons malins, comme on en voit sous ces latitudes, s'est déclaré brusquement, à la faveur de l'anémie traîtresse, et il a fallu l'ouvrir en taillant largement la chair. Il ne songe plus dès lors qu'au rapatriement, le vaillant consul, car on lui a dit que la guérison serait lente, et l'inaction est la plus cruelle des maladies sous ces cieux chargés d'orages politiques. A son chevet, tout au long du jour, le Lettré du consulat lui conte de sa voix chantante de belles histoires d'Orient. Et cet Arabe aux gestes harmonieux, essayant avec le baume de sa souriante philosophie musulmane de panser la blessure de ce « roumi », son maître, est la dernière vision — vision consolante — que m'ait laissée ce pays désolé, où le sultan Saïd Feyssal vient de mourir....

Dr LAURENT MOREAU

PARIS ET SON ALIMENTATION
EN EAU

Aussi longtemps que Paris fut réduit à l'enceinte de la Cité, la Seine, la Bièvre et quelques puits suffirent aux besoins rudimentaires d'une population restreinte. Plus tard les aqueducs romains d'Arcueil et de Chaillot permirent aux habitants de s'établir sur les hauteurs. Mais quand les Normands, au cours de leurs incursions, eurent détruit ces conduites, la ville, déjà plus développée, connut le problème de l'eau.

Les moines de Saint-Laurent, les premiers, trouvèrent moyen de boire sans recourir à la rivière en captant sur les hauteurs de Romainville, de Bruyères et de Ménilmontant des eaux de source que l'aqueduc des Prés Saint-Gervais leur amenait. L'abbaye de Saint-Martin des Champs — elle s'élevait sur l'emplacement actuel du Conservatoire des Arts et Métiers — fit de même pour les ruisseaux de Belleville. Tel fut le modeste point de départ de nos adductions modernes. Ces eaux étaient détestables : on se les disputa cependant. Philippe Auguste, estimant que leur distribution était un privilège royal, expropria les canalisations des moines pour cause d'utilité publique et s'en servit pour alimenter les trois premières fontaines de Paris.

Le public n'en jouit pas longtemps. Le couvent des Filles Dieu étant hors l'enceinte de Philippe Auguste, Louis IX lui accorda en 1265 un prélèvement sur les eaux des Prés Saint-Gervais. Il ouvrait ainsi l'ère des concessions courtoises, privilège abusif qui ne devait prendre fin qu'aux premières heures de la Révolution. Bientôt les grands seigneurs, les communautés religieuses, se disputèrent un filet de cette eau dont on devait plus tard limiter l'usage au lavage des égouts. Les concessions, perpétuelles en principe, étaient heureusement révocables. Le 9 octobre 1392, Charles VI, constatant que certains quartiers de la ville sont désertés, faute d'eau, supprime toutes les concessions à l'exception de celles du roi et des princes du sang « car de tant comme nostre bonne ville de Paris sera mieux pueplée et habitée de plus de gens, et que nostre dict pueple sera mieulx pourveu de ce qui est nécessaire pour leur sustentacion, la renommée d'icelle sera plus grant, laquelle renommée redonde à l'augmentation de nostre gloire et exaltation de nostre hautesse et seigneurie ».

L'administration du service des eaux passe à la commune représentée par ses échevins. En 1457, la ville fit réparer l'aqueduc de Belleville qui menaçait ruine; dès lors, acceptant les charges d'entretien des canalisations, elle devint propriétaire des eaux et maîtresse des concessions courtoises. Mais ce fut pour retomber dans les errements qu'avait combattus Charles VI. Le 22 novembre 1528, François Ier demande au Bureau de la Ville d'accorder de l'eau à l'évêque de Castres, « la grosseur d'un pois tant seulement ». Il ne lui fut octroyé, le 11 février 1529, « qu'un fil d'eau vive de la grosseur d'une graine de vesce ». Les échevins de Paris étaient chiches de concessions pour le roi et les grands seigneurs; ils préféraient les conserver pour eux, et le peuple ne s'en trouvait pas mieux.

Le 28 novembre 1553, tous les concessionnaires sont invités à présenter leurs titres dans le délai de vingt-quatre heures, et des lettres patentes du 15 mai 1554, qualifiant d'usurpations la plupart des concessions, prescrivent la rupture des tuyaux et ordonnent que les eaux en feront retour aux fontaines banales. Exception était faite pour les ducs de Guise et de Montmorency, la duchesse de Valentinois et quelques autres. Finalement cinq concessionnaires seulement furent

dépouillés. Les autres obtinrent confirmation de leurs privilèges ou des délais indéfinis pour s'accoutumer à leur abrogation. Le public était d'ailleurs désintéressé dans l'affaire : le produit des suppressions était attribué d'avance au cardinal de Lorraine, au garde des sceaux et à quelques communautés religieuses auxquelles la reine Catherine portait de l'intérêt.

La ville s'étendait cependant, surtout sur la rive droite où les puits étaient nombreux et peu profonds : sous le règne de Louis XIII, elle atteignait la ligne des grands boulevards, au lieu que sur la rive gauche, où les puits descendaient très vite à 28 ou 30 mètres, elle restait bornée à l'enceinte de Philippe Auguste. Les puisatiers parcouraient les rues en offrant leurs services :

A curer le puys
c'est peu de practique;
la gaigne est petite :
plus gaigner ne puis[1]

Sans les porteurs d'eau, les Parisiens seraient morts de soif.

En 1608, Henri IV, écoutant des plaintes toujours plus nombreuses, annule toutes les concessions à l'exception de celles qui étaient allouées « au comte de Soissons, aux dames de Guise, et de Montmorency, à la duchesse d'Angoulême, aux religieuses de Sainte-Claire, aux Filles Dieu, aux Filles Pénitentes, à l'hôpital de la Trinité et aux Récollets Saint-Martin ». Sous une arche du Pont Neuf, récemment terminé, fut édifiée la machine de la Samaritaine qui fournissait aux palais royaux 710 mètres cubes d'eau de Seine par vingt-quatre heures. Mais, dès 1611, la plupart des concessionnaires rentraient dans leurs privilèges et l'eau manquait encore aux fontaines. En 1624, les travaux entrepris vers 1611 par Salomon de Brosse pour le rétablissement de l'aqueduc romain d'Arcueil sont terminés. Marie de Médicis prélève journellement 360 mètres cubes d'eau pour son Palais du Luxembourg, 240 vont aux fontaines publiques.

Sous le règne de Louis XIII eut lieu le premier essai de comptage méthodique. On avait jusque-là estimé que le débit d'un orifice ne dépendait que de sa surface, sans tenir

1. *Les Cris de Paris*, 1545.

compte de la pression ni de la vitesse d'écoulement : on branchait sur les conduites maîtresses les tuyaux des concessionnaires avant l'arrivée aux fontaines et l'on admettait que ces tuyaux devaient être alimentés tant que le total de leurs sections restait inférieur à la section de la canalisation principale. On s'aperçut enfin qu'il n'en était rien et l'on fit partir les conduites des concessions du réservoir même de la fontaine, par des orifices calculés d'après le débit concédé. Mais ces précautions étaient impuissantes à enrayer la fraude ; on truquait les robinets, et des travaux clandestins étaient exécutés dans les regards des fontaines. Seuls les porteurs d'eau gagnaient à ces abus : en pittoresque équipage ils parcouraient les ruelles, faisant retentir leur cri professionnel « à l'eau-au ». Porteurs et porteuses au seau ou à la bretelle formaient une puissante corporation : seuls, ils suivirent le cercueil de Colbert, car ce puissant ministre, mort impopulaire pour avoir trop levé d'impôts, avait oublié de taxer leur marchandise[1]. Aujourd'hui le privilège des porteurs d'eau qui avait survécu à la Révolution est définitivement périmé. Les règlements interdisent de remplir à la Seine le moindre seau : ce serait porter préjudice à la Compagnie des Eaux.

En 1669, Paris recevait par jour 460 mètres cubes d'eau dont 200 étaient attribués à des couvents ou à des particuliers. Le reste alimentait maigrement les trente-cinq fontaines et regards de la ville. Deux moulins du Pont Notre-Dame furent remplacés en 1671 par des pompes hydrauliques ; mais ces machines faisaient plus de bruit que de besogne. Il en fut ainsi durant un siècle.

Cependant les projets d'améliorations se multipliaient, en même temps que l'accroissement de la population accusait davantage l'insuffisance des ressources. Depuis l'établissement des machines du Pont Neuf et du Pont Notre-Dame, on disait que la Ville n'apportait plus la même attention aux visites des aqueducs, regards et fontaines publiques, et qu'en accomplissant cette formalité, le bureau municipal se préoccupait moins d'ordonner les réparations et modifications nécessaires que de

1. L.-A. Barbet, *les Grandes Eaux de Versailles*.

faire une promenade aux environs de Paris, entouré de ses officiers et d'un nombreux cortège. « Le premier huissier et un huissier audiencier précédaient le bureau dans un des carrosses, ainsi que le maître général des bâtiments, garde ayant la charge des eaux et des fontaines; le major, aide-major et quatre gardes, tous à cheval, escortaient le bureau. »

En 1760, Deparcieux, chargé de visiter les pompes du pont Notre-Dame les avait trouvées dans un état de délabrement qui ne permettait aucune amélioration. Le 13 novembre 1762, à la séance de rentrée de l'Académie des Sciences, il lut un mémoire proposant d'amener à Paris par un aqueduc, une dérivation de l'Yvette. Le cube escompté, mille à douze cents pouces, était cinq fois plus considérable que le débit total des aqueducs et des machines. Ce projet fit dans le public une sensation profonde, et les travaux auraient sans doute été entrepris immédiatement si la Ville avait disposé des fonds nécessaires à leur exécution. Deparcieux revint à la charge en 1764 et 1767. Il pensait que les habitants les plus riches de Paris pourraient contribuer par des sacrifices volontaires à l'entreprise du canal de l'Yvette; on ne répondit point à son appel et ce fut en vain qu'il cita l'exemple de Gérard de Poissy, qui, sous le règne de Philippe Auguste, donna comme on sait onze mille marcs d'argent pour paver les rues de Paris.

Remanié par Perronet, après la mort de Deparcieux, le projet faillit être exécuté en 1782 par un ancien officier d'artillerie, De Fer de la Nouerre, qui réduisait de moitié la dépense en substituant un canal en terre, au canal maçonné du plan primitif. Mais entre temps un autre système s'était fait jour. Le 17 août 1776, les frères Perrier proposaient au Bureau de la Ville de constituer une compagnie d'actionnaires pour élever et distribuer dans Paris un cube quotidien de 150 pouces d'eau (3000 mètres cubes). Le 7 février 1777, des lettres patentes leur accordaient, pendant quinze ans, le privilège d' « élever l'eau de la Seine, la conduire dans les différents quartiers de la ville et des faubourgs pour être distribuée aux porteurs d'eau dans les rues et les maisons, moyennant un prix réglé de gré à gré ». Ils étaient en outre autorisés à établir des fontaines de distribution qui faciliteraient l'approvisionnement, à un prix modéré, des consommateurs ne jugeant pas à propos d'avoir

chez eux des réservoirs. Le système moderne de distribution se trouvait ainsi substitué au système en vigueur depuis les origines avec ses concessions perpétuelles et ses conduites particulières, issues du regard et encombrant le sol dans toutes les directions.

La première Compagnie des Eaux fut constituée le 27 août 1778 au capital initial de 1 440 000 livres, divisé en 1 200 actions de 1 200 livres. Trois machines à feu devaient être établies à Chaillot, à la Gare en amont de Paris et au Gros-Caillou. Les habitants de Chaillot élevèrent de vives réclamations contre la houille employée pour le chauffage des machines, mais la Faculté de Médecine consultée, conclut que leurs craintes étaient vaines. En 1781, les machines de Chaillot et une partie de la canalisation étaient terminées, celles du Gros-Caillou furent mises en service de 1781 à 1786. Pour les édifier, la Compagnie avait dû racheter de Watt ou de Bulton, son associé, le privilège qui leur avait accordé en 1778 le monopole de la construction des machines à feu en France. Les pompes de Chaillot élevaient chaque jour 28 000 mètres cubes d'eau. Une concession de mille litres par jour se vendait 206 livres par an. Au prix du porteur d'eau, le même approvisionnement aurait coûté 1 277 livres.

Le premier capital fut insuffisant : on créa de 1781 à 1786 3 300 actions nouvelles dont la spéculation s'empara. Les cours montèrent rapidement de 1 200 à 4 000 livres. Mais, à la suite des violentes attaques de Mirabeau et malgré une curieuse défense de Beaumarchais, les actions se déprécièrent rapidement; le 23 avril 1792 ce fut la ruine. Une société de liquidation fut constituée dont les frères Perrier furent exclus. Les principaux actionnaires avaient d'ailleurs trouvé moyen de faire passer au Trésor royal en échange d'autres valeurs, plus des quatre cinquièmes des actions, en sorte qu'à la fin de 1788 le Gouvernement se trouvait presque seul propriétaire des pompes à feu et de leurs dépendances.

L'amélioration des eaux publiques fut le moindre souci de Paris au cours de la Révolution. Il ne fut question que de réclamations de quelques actionnaires de la Compagnie Perrier, d'examens des comptes de cette Compagnie et de poursuites dirigées contre elle par le Département de la Seine. Mais dès

que le numéraire métallique eut remplacé le papier monnaie, on vit les projets reparaître.

En 1785, le sieur Brullée avait proposé d'établir un canal navigable, qui, partant de la Seine en amont de Paris, la rejoindrait à Saint-Denis et se prolongerait ensuite jusqu'à l'Oise en amont de Pontoise. L'alimentation de ce canal au point de partage devait se faire par une dérivation de la Beuvronne, petite rivière au nord-est de Paris et qui se jette dans la Marne près d'Anet. Ainsi était repris un projet présenté plus d'un siècle auparavant par Riquet, auteur du canal du Midi. La proposition fut adoptée et une concession accordée à Brullée dont les ayants droit firent approuver une modification de détail : la prise d'eau de la Beuvronne fut reportée jusqu'à la rivière de l'Ourcq près de Lizy. Les travaux furent commencés immédiatement, mais les événements politiques les retardèrent, et le canal de l'Ourcq ne fut terminé qu'en 1822. Il amenait à Paris une moyenne quotidienne de 80 à 100 000 mètres cubes d'eau dont on ne put utiliser d'abord que la moitié, faute d'un réseau de distribution suffisant. On vendait 52 francs par an la concession d'un mètre cube par jour; la même consommation, au prix du porteur d'eau, aurait coûté 1 590 francs.

Il faut attendre 1854 pour rencontrer de nouveau un travail de quelque importance : le forage du puits artésien de Grenelle frappa d'admiration les contemporains [1]. Grâce à lui, le total des eaux dont Paris disposait journellement s'éleva à 60 ou 80 000 mètres cubes. Mais quelle eau ! l'Ourcq pour les trois quarts, la Seine pour le reste. « L'eau du réservoir du Panthéon, écrivait en 1861 M. Bouchut dans un rapport à l'Académie des Sciences, tient en suspension une innombrable quantité d'êtres vivants qu'on prend à la cuillère, comme dans un potage. »

Telle était la situation quand l'initiative de Belgrand, heureusement secondée par l'appui du préfet Haussmann, dota Paris d'un système d'alimentation admirable, qui se trouve aujourd'hui en défaut par suite de l'accroissement de la population, mais qui, pendant soixante ans, a permis de satisfaire

1. Ce puits fournit aujourd'hui encore un appoint d'un millier de mètres cubes par jour, employé à l'arrosage du Bois de Boulogne.

des besoins sans cesse grandissants. Il est à souhaiter que le problème posé par l'insuffisance actuelle des ressources, soit résolu par la Ville avec la même ampleur de vues et pour une aussi longue durée.

Le système de Belgrand consistait à conserver les eaux de rivière pour les usages publics et industriels, et à utiliser pour le service privé certaines sources du bassin de la Seine dont l'eau serait amenée à Paris par des aqueducs. Il fallait aller assez loin pour en trouver de bonne qualité. Paris occupe le centre d'une vaste lentille de gypse qui fournit d'excellent plâtre, mais dont les eaux séléniteuses sont impropres aux usages domestiques. Belgrand arrêta son choix sur les sources de la craie blanche qui entoure la région parisienne d'un anneau concentrique à la formation gypseuse. On songea d'abord à la Somme-Soude, petite rivière champenoise, mais, les sécheresses de 1858 et 1859 ayant réduit son débit des deux tiers, il fallut chercher ailleurs des ressources plus régulières. Entre temps, le décret du 16 juin 1859, en annexant à Paris les communes suburbaines, élargissait encore le problème et obligeait à chercher une plus ample solution. On décida de recourir aux sources hautes de la Vanne, affluent de l'Yonne, qui prend naissance dans le département de l'Aube aux environs de Troyes, à 170 kilomètres de Paris[1]. C'était un appoint quotidien de 100 à 120 000 mètres cubes par jour. Mais faute de pression suffisante, ces eaux ne pouvaient desservir que les quartiers bas. Il fallut y ajouter celles de la Dhuis, 15 à 20 000 mètres cubes par jour, qu'amena un aqueduc de 131 kilomètres. Le service privé se trouva ainsi disposer de 120 à 140 000 mètres cubes d'eau de source par jour pour une population de 1 500 000 âmes, soit 80 litres par habitant. C'était beaucoup, ce ne fut pas suffisant. Dès 1880, en été, une partie des conduites d'eau de source dut être alimentée avec l'eau de rivière de l'étage supérieur : expédient désastreux qui ne pouvait être que provisoire.

Belgrand avait épuisé les sources de l'est : les ingénieurs municipaux cherchèrent à l'ouest et découvrirent en Normandie, à la limite du département de l'Eure, les sources de

1. L'aqueduc qui en amène les eaux traverse la vallée de la Bièvre sur les arcades de l'ancien aqueduc d'Arcueil.

l'Avre et de son affluent, la Vigne. Il y avait là, à moins de 100 kilomètres de Paris, six magnifiques sources d'altitude assez élevée pour desservir les quartiers hauts. Dans le premier moment d'enthousiasme, on évalua leur débit à 120 000 mètres cubes. Il fallut en rabattre quand, en 1893, l'aqueduc fut achevé : l'appoint de l'Avre varie entre 50 et 80 000 mètres cubes.

On avait acquis avant 1884 les eaux du Loing et du Lunain, mais on avait jugé leur adduction trop dispendieuse ; elle fut pourtant réalisée en 1900 et augmenta l'approvisionnement journalier de 50 000 mètres cubes en moyenne, de 30 000 seulement aux époques de sécheresses. Depuis, aucun progrès n'a été réalisé.

*
* *

Le bilan du service des eaux s'établit aujourd'hui de la manière suivante : le débit total des sources, Dhuis, Vanne, Avre, Loing et Lunain varie entre 310 000 et 190 000 mètres cubes par jour, la moyenne des cinq dernières années étant de 270 000 mètres cubes. L'amélioration des captages du Loing et du Lunain promet un apport de 15 000 mètres cubes. L'adduction des sources de la région de Provins ne donnera pas plus de 60 à 70 000 mètres cubes par jour. Ainsi, 265 000 à 395 000 mètres cubes d'eau de source, en moyenne 340 000 mètres cubes, telles sont les ressources normales du service privé.

A une situation anormale, il faut des remèdes extraordinaires. Les eaux de rivière stérilisées n'apportent qu'un renfort hasardeux. L'établissement de Saint-Maur est en état de fournir 80 000 mètres cubes d'eau de Marne stérilisée et l'usine d'Ivry 50 000 mètres cubes d'eau de Seine filtrée[1]. L'Administration ne se fait pas d'illusions sur la valeur de cet appoint, les consommateurs non plus. « Nous sommes obligés de distribuer en été d'une manière continue, une grande quantité d'eau filtrée, à température élevée, ce qui soulève des protestations justifiées de la population parisienne, réclamant

1. *Mémoire* de M. le Préfet de la Seine au Conseil Municipal, 2 juin 1913.

qu'on lui distribue de l'eau fraîche et pure[1]. » Déjà Belgrand, en 1854, écrivait dans un mémoire adressé au Préfet de la Seine : « Il n'est pas plus permis de marchander l'eau saine et agréable à l'ouvrier que le bon pain. »

Cette ressource anormale, onéreuse et médiocre, est par surcroît fictive. Le service public qui utilise les eaux de rivière prélevait en 1911 un débit de 640 000 mètres cubes par jour, le quart du débit de la Seine en basses eaux. Le niveau des rivières s'abaissa sensiblement, au point de gêner d'une manière notable la navigation sur le canal Saint-Denis et le canal Saint-Martin. On ne peut donc pas songer à appauvrir davantage le cours de la Seine, et voilà qui proscrit aussi bien les élévations supplémentaires que les adductions nouvelles.

Qu'on prenne l'eau du fleuve, ou qu'on dérive de nouvelles sources le résultat final sera le même : le débit de la Seine se trouvera diminué d'autant. « Il n'existe d'ailleurs plus dans le bassin de la Seine de sources abondantes et de bonne qualité : les sources de l'Yonne et de la Cure qui pourraient fournir 160 000 mètres cubes par jour avec une dépense de 75 millions sont susceptibles d'être contaminées; il en est de même des sources de Châtillon-sur-Seine qui peuvent fournir 200 000 mètres cubes par jour moyennant une dépense de 120 millions[2]. » Les eaux de rivière qu'on ferait passer dans le service privé après les avoir stérilisées, ne constitueraient donc pas des ressources nouvelles ; ce seraient des prélèvements aux dépens du service public, déjà déficitaire lui-même.

En regard de cet actif inextensible quels sont les besoins qui s'inscrivent au passif? Une évaluation précise est difficile : les prévisions des techniciens ont toujours été dépassées. Le 9 Floréal an X, l'Ingénieur des Ponts et Chaussées, Bruyère, jugeait exagérée l'allocation d'un pouce d'eau (19 700 litres) par 1 000 habitants; c'était, d'après lui, une ration suffisante pour 2 880 personnes et les 720 000 Parisiens d'alors devaient se contenter de 4 900 mètres cubes, un peu plus de six litres par tête. En 1854, la distribution quotidienne ne dépas-

1. *Rapport* de M. l'Ingénieur en chef du Service des Eaux, 1er avril 1913.
2. *Id., ibid.*

sait pas 80 000 mètres cubes. Les besoins n'étaient pas éveillés : ni dans les quartiers bas alimentés par l'Ourcq, ni dans les quartiers hauts alimentés par la Seine et l'aqueduc d'Arcueil, il n'y avait de distribution dans les appartements. L'insuffisance de pression dans les conduites ne l'eût pas permis et le goût n'en était pas venu. Un robinet d'eau dans la cour était déjà un luxe. Plus de 3 000 maisons qui avaient des puits ne demandaient rien. Les porteurs d'eau approvisionnaient de quelques seaux les ménages aisés [1].

En 1880, la Dhuis et la Vanne fournissaient chaque jour 120 000 à 140 000 mètres cubes d'eau, 80 litres par tête, à une population de 1 500 000 habitants. Et maintenant que Paris dispose de 300 000 mètres cubes d'eau de source, Paris manque d'eau.

« En 1911 les besoins de la consommation dépassèrent notablement les disponibilités du Service des Eaux qui s'élevaient à 360 000 mètres cubes par jour dont 300 000 mètres cubes d'eau de source et 60 000 mètres cubes d'eau de rivière filtrée à Ivry. Le Service des Eaux dut à deux reprises recourir à une sorte de rationnement en suspendant la distribution pendant la nuit... Il fut même nécessaire d'employer comme moyen de fortune, de l'eau de Marne clarifiée dans des filtres rapides, et stérilisée par l'hypochlorite de soude [2]. »

On peut s'étonner que les Parisiens, dotés pendant 10 siècles d'un approvisionnement quotidien, inférieur à un litre par habitant, ne puissent se contenter des 100 litres d'eau de source qui leur étaient octroyés en 1910. Il ne faut pas oublier qu'à l'intérieur des maisons, il n'est distribué que de l'eau de source, aussi bien dans la salle de bains et les water-closets que sur l'évier de la cuisine. Toute autre disposition constituerait un danger permanent pour les habitants exposés à absorber par erreur de l'eau de rivière non épurée, et l'introduction dans les immeubles d'une seconde canalisation destinée à l'eau de rivière coûterait plus de 100 millions.

« Diverses circonstances sont de nature à augmenter cette consommation dans l'avenir : la construction de nouveaux

1. Fleury, *l'Eau à Paris*.
2. *Rapport* précité.

immeubles avec l'eau à tous les étages munis de salles de bains[1] et de douches; l'expropriation des maisons anciennes pour l'ouverture de nouvelles voies qui seront bordées de maisons modernes. Des habitations à bon marché pourvues des mêmes avantages remplaceront des immeubles qui ne disposaient que d'un robinet d'eau dans la cour. Pour tous ces motifs, il est bien évident que la consommation d'eau continuera à progresser d'une façon très rapide pendant un grand nombre d'années[2]. »

Dès à présent, cette consommation augmente plus rapidement que la population : en même temps que le nombre des habitants, les besoins de chacun d'eux s'accroissent. En 1896, M. Humblot admettait que l'augmentation annuelle de la distribution quotidienne devait s'élever à 5 000 mètres cubes pour le service privé et à 7 000 pour le service public et industriel. La progression fut plus rapide et quelques années plus tard, le service des eaux portait son évaluation à 5 800 mètres cubes pour le service privé et à 12 000 mètres cubes pour le service public.

Ces prévisions furent encore largement dépassés :

De 1895 à 1900	la consommation	privée	a augmenté	de 16	p. 100
1900 à 1905	—	—	—	17	—
1905 à 1910	—	—	—	18	—

Cette série d'accroissements est d'autant plus remarquable que depuis 1900 les ressources sont à peu près stationnaires.

Il n'est donc pas excessif d'admettre avec le Service des Eaux de la Ville, qu'au cours des années qui vont suivre, le pourcentage de l'augmentation annuelle s'accroîtra lui-même tous les cinq ans d'une unité et que la consommation de 1915 sera supérieure de 19 p. 100 à celle de 1910; celle de 1920 excédera de 20 p. 100 celle de 1915 et ainsi de suite. Dans ces conditions et en considérant comme normale la consommation de 1910, bien que les événements de 1911 aient mis en évidence la médiocrité des ressources d'alors, on constate qu'en 1920 la consommation moyenne du service privé

1. Un bain dépense 180 à 200 litres.

2. *Rapport* précité.

atteindra 400 000 mètres cubes par jour et qu'en 1940 elle sera de 900 000[1] mètres cubes. Les conduites qui amèneront cette eau devront être suffisantes pour satisfaire à la consommation maxima des jours chauds qui excède en général de 40 p. 100 la consommation moyenne, soit 560 000 mètres cubes en 1920 et 1 260 000 mètres cubes en 1940.

Quant au service public, sa situation n'est pas moins précaire. Depuis cinq ans le volume moyen des eaux de rivières amenées à Paris, n'a pas augmenté; il a même diminué de 27 000 mètres cubes par jour de 1908 à 1910. Les machines élévatoires pompent à la Seine tout ce qu'on en peut tirer et pourtant l'arrosage des rues, des marchés, des arbres, des jardins, laisse considérablement à désirer. C'est en songeant à ce service que Belgrand disait : « Pour nos grandes villes, bâties sur un sol perméable irrémédiablement infecté, le gaspillage de l'eau est une condition de salut. » Dans un pays, où la population demeure presque stationnaire, l'hygiène publique a plus d'importance qu'ailleurs et l'on conçoit que la municipalité de Paris, soucieuse d'assurer à une ville, où se trouve rassemblé plus du dixième de la population française, le maximum de salubrité, ait manifesté par trois délibérations du 21 décembre 1911[2] « sa volonté formelle de réaliser une adduction très importante d'eau potable »[3] en spécifiant que l'eau serait prise hors du bassin de la Seine et que le projet devait avoir pour base essentielle l'adduction quotidienne d'un million de mètres cubes.

*
* *

Où les prendra-t-on? MM. Giros et Loucheur proposent de capter par des galeries drainantes les eaux souterraines des collines du Perche; MM. Gampert et Santoni de recueillir les eaux des sources normandes entre Mamers, Alençon, et Domfront derrière des barrages réservoirs. Ces deux projets

1. *Rapport* précité.
2. *Propositions* de MM. Guillard, Paris et Navarre.
3. *Mémoire* de M. le Préfet de la Seine.

établis pour un débit quotidien inférieur à un million de mètres cubes ne répondent pas au programme de la Ville.

La Société d'Études pour l'adduction des eaux propose de parer au plus pressé en prélevant dans la vallée de la Loire une quantité d'eau suffisante, pour permettre aux Parisiens d'attendre, sans toutefois léser les intérêts des riverains de la Loire. Les ressources obtenues par la vente des eaux nouvelles serviraient à gager une seconde série de travaux et permettraient de prolonger la canalisation jusqu'au bassin du Rhône; enfin on pousserait par la suite jusqu'au Léman, réservoir presque inépuisable et qui, sans en être aucunement appauvri, pourrait longtemps suffire à l'alimentation de Paris.

Les services techniques de la Ville estiment possible de s'en tenir à la première étape et d'emprunter quotidiennement à la Loire un million de mètres cubes. Ce n'est pas, au reste, la première fois qu'on envisage un prélèvement de ce genre. Quand Louis XIV édifia le château de Versailles, Riquet lui proposa de creuser un canal depuis la rivière de Loire jusqu'au nouveau Palais. Le contrat allait être conclu, quand le prudent Colbert sollicita l'avis de l'abbé Picard, l'inventeur du niveau à lunettes; l'abbé démontra que la Loire au-dessous de Briare d'où la dérivation devait partir, était plus basse que le parc de Versailles, et il ne fut plus question du projet[1]. Plus tard, lorsque Belgrand fit connaître ses plans, les travaux furent retardés une année entière par la discussion d'un contre-projet qui utilisait les eaux de la Loire. En 1902, le Préfet de la Seine proposa de prélever 430 000 mètres cubes d'eau par jour dans la nappe souterraine du Val d'Orléans : le Conseil municipal refusa les crédits[2].

Il s'agit actuellement de puiser à travers les alluvions du fleuve, dans la région des Vals de la Loire, entre Briare et Nevers, sur une longueur de 90 kilomètres, de quoi satisfaire les besoins de la consommation parisienne. Les auteurs du projet estimaient primitivement que la nappe souterraine qui imprègne le sous-sol comme une vaste éponge suffirait à alimenter les puits d'extraction; mais M. Guillard démontra

1. L.-A. Barbet, *les Grandes Eaux de Versailles*.
2. *Rapport* de M. Lemarchand, 30 août 1911.

qu'on tirerait tout au plus de cette nappe, d'étendue énorme mais de faible débit, 75 000 mètres cubes par jour. Les services techniques n'en ont pas moins maintenu leur projet, mais il fut entendu que l'eau des puits viendrait de la Loire même, en passant à travers les berges qui la filtreraient.

Pareille disposition est déjà adoptée pour l'approvisionnement de certaines villes : elle demande des précautions. En 1857, la ville de Nantes avait fait construire le long des rives de la Loire, des galeries de filtration, en vue de purifier l'eau destinée à la consommation. Ces travaux étaient motivés par le régime spécial d'un fleuve sujet à des variations de niveau subites et considérables, et dont les eaux au moment des crues sont chargées de limon et de détritus organiques. On espérait recevoir de l'eau, filtrée au travers des bancs de sable qui séparaient la galerie de la rivière. L'eau à peine livrée à la consommation, une épidémie meurtrière de fièvre typhoïde éclata et démontra d'une façon aussi péremptoire que cruelle que l'eau ne venait pas de la Loire : on constata après enquête que la galerie filtrante drainait les infiltrations d'une latrine publique et d'un grand cimetière [1].

Des infiltrations de ce genre ne sont pas impossibles dans les Vals de la Loire.

De Couerges à Saint-Thibaut les fermes sont plus rares, cependant elles sont disséminées. Ce sont autant de points dangereux pour la nappe, à cause des eaux résiduaires, des purins, des fumiers qu'elles produisent et dont les infiltrations atteignent le niveau aquifère. La fumure des champs par le fumier de ferme ou les engrais organiques est une autre cause de contamination. Il faudrait en proscrire l'épandage. Les fermes sont généralement pourvues de mares, utilisées soit comme lavoirs, soit comme réserves servant à abreuver le bétail ou les oiseaux de basse-cour (canards, oies très répandus dans la région). Ces mares sont des réceptacles d'eaux de ruissellement amenées par les rigoles et fossés des routes. Comme leur fond n'est jamais étanche, l'eau de la nappe reçoit les infiltrations de ces mares, et aux périodes de hautes eaux quand les sables sont baignés par l'eau sur une grande épaisseur, il arrivera que le fond des cuvettes plongera dans la nappe même. En été ce seront des eaux croupissantes qui s'égoutteront dans la nappe [1]... De toute façon, au voisinage des ruisseaux, la qualité des eaux souterraines

1. Belgrand, *Mémoire* sur l'épidémie de Nantes.

sera altérée; quant à sa pureté microbienne, et il faudra, ou rendre étanche leur lit, ou détourner leur cours, ou éviter de placer des ouvrages de captage trop près d'eux... Pour une raison de même ordre, il faudra éviter de se placer près des berges de la Loire dans la crainte d'attirer des eaux trop pareilles à celles du fleuve partant mal filtrées... De plus les puits ouverts çà et là dans les nombreux jardins disséminés le long du Val, devraient être supprimés, car ce sont autant d'orifices mettant en contact la nappe avec l'extérieur et pouvant servir de réceptacles à toutes sortes de souillures organiques [1].

Le système de prise proposé par les ingénieurs municipaux n'est donc pas dépourvu d'aléas. La nécessité de protéger les ouvrages de captation entraînera des servitudes gênantes.

A Beaujet, les alluvions sont très perméables. Aucune couche argileuse ne préserve les eaux souterraines. Il faudra donc entourer les ouvrages d'une digue suffisamment épaisse, pour qu'en aucun cas, les eaux de la Loire en crue ne soient distantes des puits de moins de cinquante mètres. ...Enfin il est un point très important qu'il importe de rappeler quand on doit capter les eaux dans les alluvions d'un fleuve. Il se peut que les fissures du sous-sol géologique soient bouchées par de l'argile; or en pompant d'une façon trop intense, on arriverait dans certains cas à déboucher ces diaclases. Il est nécessaire d'éviter de trop pomper en un point donné et de s'éloigner suffisamment du fleuve, pour que la pente de la nappe, lors de l'aspiration ne soit pas trop forte [1].

Pour reconnaître la qualité des eaux et l'importance de la nappe... onze grands puits de 0,80 de diamètre ont été forés. Les pompages pratiqués pendant quinze jours consécutifs, ont fourni des débits variant de 3 000 à 5 000 mètres cubes par jour [2].

Les analyses ont démontré que la pureté de ces eaux était satisfaisante mais une réserve s'impose. Les puits ont été forés à une distance du fleuve comprise entre 300 et 500 mètres. Les eaux filtrées ne doivent pas cheminer à travers les sables à une vitesse dépassant 5 à 6 mètres par jour [2]. Les eaux analysées ne sont donc pas les eaux de la Loire puisque les pompages ont duré quinze jours, ce sont les eaux de la nappe souterraine, c'est-à-dire des eaux différentes de celles qu'attirerait

1. *Rapport* de M. le Chef du service de surveillance des eaux de la ville.
2. *Id.*, *Ibid.*...

un pompage intensif. Il subsiste sur ce point une équivoque qu'il conviendrait de dissiper.

Reste la question de quantité. Le débit moyen de la Loire à Orléans, en dehors des périodes de crues, est de 40 mètres cubes par seconde; un prélèvement quotidien d'un million de mètres cubes correspond à 12 mètres cubes par seconde; c'est près du tiers des eaux du fleuve en eaux moyennes; en basses eaux, c'est près de la moitié. Il n'était pas possible de faire peser sur la Loire une hypothèque aussi lourde sans aucune compensation. Pour éviter l'asséchement du fleuve, les ingénieurs de la Ville proposent d'établir dans le haut de la vallée, au-dessus de Roanne, deux réservoirs dont la capacité totale serait voisine de 200 millions de mètres cubes; ils seraient alimentés par les crues, jusqu'à présent désastreuses, de la Loire et restitueraient au fleuve, en basses eaux, l'approvisionnement qu'ils auraient emmagasiné derrière leurs barrages pendant les inondations.

La solution est séduisante au premier abord; il semble qu'elle assure simultanément l'alimentation de Paris en eau potable, la suppression des inondations et la navigabilité de la Loire, mais ces avantages ne résistent pas à l'analyse.

En ce qui concerne l'alimentation de Paris, une année sans crues peut suivre une année où les réservoirs auraient été vidés pour assurer au fleuve son débit normal : Paris se trouvera privé d'eau à moins qu'on n'épuise la Loire dans des proportions dangereuses.

Quant à la suppression des inondations, elle est plus illusoire encore. « La Loire en crue débite parfois 15 000 mètres cubes par seconde[1] » plus d'un milliard de mètres cubes en vingt-quatre heures. Des réservoirs de 200 millions de mètres cubes retiendront une goutte d'eau de ce torrent. Pourra-t-on même les tenir vides à l'approche d'une crue? C'est peu probable. « Les inondations ont lieu malheureusement à toute époque de l'année, la crue de 1856, très importante, eut lieu le 2 juin, celle de 1866 au mois de septembre[2]. »

Il ne faut donc pas espérer que « le projet des Vals de la

1. *Rapport* de M. l'Ingénieur en chef du Service des Eaux, Discussion.

2. *Rapport* de M. le Chef du service de surveillance des eaux de la Ville.

Loire, tout en fournissant à Paris des eaux abondantes et de bonne qualité, serve un intérêt national en diminuant les crues si désastreuses des hautes régions de la Loire[1] ».

Une autre incertitude pèse sur la quantité d'eau extraite du fait même du filtrage.

« Au moment des crues, les eaux du fleuve sont boueuses, chargées d'impuretés. Celles-ci sont retenues par les pores des sables. Si un procédé naturel de décolmatage ne se manifestait pas, très rapidement le lit du fleuve serait colmaté[2]. »

Ce procédé naturel consiste dans le retour au fleuve, après la décrue, des eaux infiltrées dans les berges au cours de l'inondation. Quand on puisera d'une manière intensive dans la Loire, les berges se colmateront moins rapidement qu'en temps de crue, mais d'une façon plus continue. Il faudra donc compter sur l'inondation pour les décolmater?

Si le décolmatage est insuffisant, au bout de quelques années on verra les galeries s'alimenter de plus en plus difficilement et il sera presque impossible de débarrasser le lit du fleuve de ces particules argileuses... Le retour d'une partie des eaux infiltrées est un phénomène qu'il ne faudra pas supprimer si on capte les eaux des alluvions. Ce décolmatage est assimilable au décroûtage des préfiltres dans une installation filtrante. Il faut rendre à la Loire le tiers ou la moitié des eaux infiltrées en crue pour assurer le décolmatage et, si la précaution est insuffisante... recourir à des infiltrations artificielles d'eau préfiltrée de façon à augmenter le volume d'eau infiltrée retournant au fleuve[2].

On peut se demander s'il ne serait pas préférable de puiser l'eau directement dans la Loire et de la stériliser à Paris. On éviterait ainsi des aléas importants. Peut-être même pourrait-on puiser dans les réservoirs projetés et consacrer à l'alimentation de Paris, sans toucher à la Loire, une partie des eaux des crues. Le régime du fleuve ne saurait qu'y gagner. Il est vrai que le devis du projet qui s'élève déjà à 400 millions à « titre de simple indication, toutes les estimations devant être revisées après les études définitives[3] », se trouverait singulière-

1. *Rapport* de la Commission scientifique d'étude et de surveillance des eaux.

2. *Rapport* de M. le Chef du service de surveillance des eaux.

3. *Mémoire* de M. le Préfet de la Seine, 2 juin 1913.

ment augmenté. Mais la dépense serait moindre que celle d'un essai malheureux sur lequel il faudrait revenir à grands frais et qui décevrait gravement les impatiences légitimes de la population.

La Société d'Études pour l'Adduction des Eaux à Paris, dans la Banlieue et le département de la Seine, ne spécifie pas la façon dont elle entend s'approvisionner dans la vallée de la Loire. Elle insiste sur le caractère essentiellement transitoire de cette première étape. « Les travaux à exécuter dans la Vallée de la Loire... n'auraient qu'une portée provisoire puisqu'ils pourraient disparaître dès que, le canal étant terminé, l'eau du lac Léman pourrait arriver à Paris. La question d'un préjudice éventuel causé aux riverains de la Loire, ne présenterait aucune gravité en raison de la durée très faible pendant laquelle elle pourrait être invoquée [1]. »

La nécessité des deux dernières sections, de ce projet paraît encore lointaine. Depuis vingt-cinq ans l'adduction des eaux du lac Léman a été proposée à plusieurs reprises au Conseil Municipal comme un remède presque définitif à la pénurie d'eau chronique dont souffre la population parisienne. Le lac Léman est un immense réservoir de 89 milliards de mètres cubes qui reçoit chaque jour de ses affluents un apport vingt fois supérieur au million de mètres cubes qu'on dériverait sur Paris [2]. La question de quantité ne se poserait donc pas. Le droit de la France à opérer un prélèvement dans les eaux du lac est incontestable. La frontière franco-suisse traverse le Léman dont la rive sud est en partie française. Suivant une convention qui remonte au xve siècle, 343 kilomètres carrés de la surface du lac ressortissent au domaine Suisse et 239 appartiennent au domaine français [3].

La Suisse et la France possèdent donc sur les territoires contigus qui leur appartiennent une souveraineté entière et exclusive.

Il n'est pas admissible que cette souveraineté, incontestée pour

1. *Rapport* de M. l'Inspecteur Général, Flamant, Directeur des Études de la Société.

2. Mission d'Études de Genève. *Rapport* de M. Auguste Sarbet.

3. *Rapport* de M. le chef de Service de surveillance des Eaux d'alimentation.

les rives, soit mise en doute pour les eaux, sans quoi chacun des états riverains pourrait demander compte à l'autre de toute mesure de nature à modifier dans une proportion si faible qu'elle soit le régime de l'eau soi-disant commune. La pratique relative au lac Léman confirme cette impossibilité; à différentes reprises des riverains ont effectué sur leur territoire lacustre des travaux importants sans s'inquiéter de l'assentiment des autres riverains[1].

Au surplus, la prise d'eau projetée ne porterait aucun préjudice aux usagers du lac puisqu'une simple réglementation du barrage suffirait à maintenir le niveau actuel. Quant au Rhône qui supporterait en fait le prélèvement effectué pour Paris, son débit lui permet quelque générosité.

Il est en moyenne en effet de 252 mètres cubes par seconde[2]; un prélèvement d'un million de mètres cubes par jour ne distrairait que 12 mètres cubes par seconde. Il ne faut pas oublier qu'aujourd'hui le service public absorbe le quart du débit de la Seine en basses eaux. En outre le Rhône, d'origine glaciaire, a son maximum de débit en été; il roule fréquemment pendant la saison chaude, au moment où les exigences de la consommation parisienne atteignent leur maximum, 600 mètres cubes par seconde. Autrement dit la courbe des ressources suivrait celle des besoins. On conçoit que cette heureuse rencontre ait attiré l'attention des Ingénieurs.

Quant à la question de qualité, les nombreuses analyses qui ont été faites depuis un siècle sont confirmées par un fait : les 100000 habitants de Genève consomment chaque jour depuis vingt ans 150 à 160000 mètres cubes d'eau du lac et l'état sanitaire de la Ville est très satisfaisant[3]. Il serait difficile d'instituer sur une pareille échelle une expérience plus concluante.

On a objecté les dangers qu'une guerre malheureuse ferait courir à l'aqueduc et qui seraient d'ailleurs les mêmes pour les ouvrages actuels. Il est évident que tous pourraient être coupés par l'ennemi au même titre que les ponts, les voies

1. *Consultation* de M. le professeur Louis Renault.

2. Mission d'Études de Genève. *Rapport* de M. Auguste Barbet.

3. *Rapport* de la Commission scientifique d'étude et surveillance des eaux.

ferrées et les lignes télégraphiques. Ce serait le moindre des désastres qu'entraînerait une invasion.

Le 12 septembre 1870, les Allemands coupèrent l'aqueduc de la Dhuis; mais le service normal fut rétabli dès la signature de la paix. Les pompes à feu de la Seine travaillèrent sans relâche et l'on sait que ce ne fut pas la soif qui contraignit la ville à se rendre. En cas de siège les Parisiens boiraient la même eau qu'ont bue leurs pères après avoir pris la précaution de la rendre inoffensive par ébullition.

Jusqu'à présent pourtant, la longue durée de l'entreprise [1], l'importance des ouvrages à exécuter, construction courante assurément, mais plus nombreux que dans les travaux du même ordre antérieurement exécutés, le prix [2] de cette adduction colossale ont fait reculer la ville de Paris devant un projet qui ne s'imposera que le jour où les ressources de la Loire seront insuffisantes.

Quelle que soit la solution adoptée, il est désirable que la municipalité prenne rapidement un parti. Les formalités d'enquête pour la déclaration d'utilité publique sont longues et les travaux demanderont plusieurs années avant que les eaux nouvelles arrivent à Paris. Il ne faut pas se dissimuler que la période intermédiaire sera dure.

ROBERT LÉON

1. Sept ans.
2. 650 millions.

QUO VADIS AUSTRIA?

Le quotidien viennois, *Die Zeit*, a ouvert au début de l'été dernier l'enquête suivante : « D'où vient la haine qu'éprouvent pour l'Autriche les peuples balkaniques en général et les Serbes en particulier? » La brochure de S. E. le Dr Vladan Georgévitch dont nous publions ici une traduction due à S. A. le Prince Alexis Kara-Georgévitch, est une réponse à cette enquête.

Sous la dynastie des Obrénovitch, M. Vladan Georgévitch, un des écrivains les plus considérables de son pays, a été un des principaux hommes politiques serbes; président du conseil des ministres, il fut toujours considéré comme un des chefs, sinon le chef principal, du parti austrophile en Serbie. Même la crise provoquée par l'annexion de la Bosnie n'avait pu modifier ses sentiments : pour parvenir à Salonique, a-t-il à diverses reprises essayé de démontrer, l'Autriche a besoin de l'appui serbe, elle doit donner satisfaction aux 7 millions de Serbo-Croates qui vivent sous le sceptre des Habsbourg ; entre Serbes et Autrichiens, l'entente est nécessaire; elle peut être féconde pour les deux peuples. Il ne fut pas entendu, mais ne se découragea cependant pas.

Il a fallu la guerre balkanique, l'affaire d'Albanie, la campagne de diffamations menée contre la Serbie par les feuilles à la dévotion du Ballplatz pour tourner contre le gouvernement de Vienne même M. Georgévitch. Il se croit obligé aujourd'hui de dire la vérité, moins à l'Autriche à laquelle il garde le même attachement, qu'à la politique autrichienne.

Qu'on ne s'y trompe pas au reste : si M. Georgévitch et ses amis se détachent de l'Autriche, ce n'est pas pour se rapprocher de

quelque autre grande puissance, ce n'est pas pour suivre aveuglement les directions de la Russie, à l'égard de laquelle bien des Serbes gardent une incurable défiance. Le moment est venu pour les Balkaniques de *fare dà se* : quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, quelles que soient même les apparences, la Confédération balkanique va naître : Sadowa n'a pas empêché l'alliance austro-prussienne; les batailles de la Brégalnitza n'empêcheront pas Serbes, Grecs et Bulgares de s'unir.

I

Pourquoi les États balkaniques détestent-ils l'Autriche? Parce que les États jeunes — et tous les États balkaniques sont encore jeunes — sont d'incurables idéalistes, à la manière des bacheliers, jusqu'au jour où les expériences amères de la vie les font changer d'avis.

Les États jeunes ont un invincible besoin d'appui. Ils croient à la justice, à l'altruisme, à l'amour de leurs protecteurs et maîtres. Les peuples balkaniques, qui durant cinq siècles ont mené une vie peu enviable sous le joug de la Turquie, ont eu, pendant leur servitude et surtout lors de leur réveil à une nouvelle vie nationale, une confiance inébranlable dans les grands mots des politiques européens. Ils croyaient que les Puissances occidentales avaient réellement et sérieusement assumé une mission civilisatrice en Orient. Ils croyaient à la mission historique de la sainte Russie orthodoxe pour affranchir les Chrétiens orientaux; ils y croyaient comme à leur propre religion. Ils sursautèrent de joie lorsque retentirent à travers l'Europe les cris de « Liberté, Egalité, Fraternité » : ils pensaient que l'heure de la libération était venue pour eux aussi. Ils ont surtout fondé de grandes espérances sur l'Autriche et Sa Majesté Apostolique, qui leur semblait appelée à planter la croix sur Sainte-Sophie; ce monarque n'était-il pas le voisin le plus proche des Balkans et le témoin oculaire du martyre chrétien de la Péninsule?

Mais les deux derniers siècles de l'histoire européenne ont radicalement guéri de leur idéalisme même les peuples balkaniques. Ils ont vu comment à la fameuse mission civilisatrice de l'Occident se substituait peu à peu une politique con-

sistant à maintenir l'intégrité de l'Empire ottoman, et comment de cette politique même deux grands principes finalement se dégageaient dont la formule était : « De Gibraltar à Calcutta » et « d'Heligoland à Bagdad ». Ils s'aperçurent aussi qu'au fond le protectorat français de la Chrétienté orientale ne concernait que la Syrie.

A leur grande frayeur les Balkaniques ont dû constater que même leur « sainte petite mère », la Russie, avec toutes ses guerres contre la Turquie ne visait pas à l'affranchissement des Chrétiens des Balkans, mais à la conquête de la rive septentrionale de la Mer Noire, puis de la partie orientale de la péninsule et de Constantinople même; elle voulait transformer la Mer Noire en un lac russe et s'assurer l'accès de la Méditerranée.

Les grands mots de « Liberté, Égalité, Fraternité » ont abouti à la tyrannie de Napoléon, puis à celle plus lourde encore de la « Sainte Alliance ».

Mais c'est l'Autriche qui réservait aux Balkaniques la plus lourde déception. L'apostolat chrétien auquel ils avaient cru, se révéla comme un fanatique prosélytisme des Jésuites, comme un système d'impitoyable dénationalisation, et cela au siècle de la liberté de conscience et du principe des nationalités.

Si les conférences et les congrès organisés à mainte reprise au cours du XIXe siècle pour résoudre le problème balkanique, la fameuse « question d'Orient », ont abouti à des solutions si injustes, c'est uniquement parce que l'intérêt égoïste des Puissances, tout en exigeant un lent affaiblissement de la Turquie, ne pouvait permettre aux États balkaniques de devenir assez forts pour en tenir la place : ils devaient végéter, dans la dépendance politique ou économique des forts, en proie sans cesse à de nouvelles secousses intérieures, dans une éternelle rivalité : ainsi l'on s'en servirait pour « faire l'appoint », au moment opportun, quand les Puissances auraient à régler leurs comptes. Tous les Balkaniques ont souffert de ce régime, qu'ils se soient comme la Grèce « appuyés » sur les puissances occidentales, ou comme les Serbes et les Bulgares, tantôt sur la Russie, tantôt sur l'Autriche.

II

Les Roumains n'ont pas eu plus de chance; ils ont cependant été les premiers à se réveiller de l'hypnose européenne.

Parmi tous les peuples balkaniques qui d'abord se sont opposés au torrent turc déferlant sur l'Europe et qui, brisant sa violence par leurs morts tombés dans les batailles, l'ont forcé à s'arrêter au Schottenthor de Vienne et puis bientôt à refluer vers l'est, — parmi tous ces peuples qui ont ainsi conservé l'Europe à la civilisation, les Roumains furent les seuls auxquels après la catastrophe resta une apparence d'existence, une sorte de demi-souveraineté. Avec le temps se formèrent les deux principautés tributaires de Valachie et de Moldavie, que gouvernaient des dignitaires turcs du Phanar grec. Ces princes étaient des jouets entre les mains des politiques russes et autrichiens, alternativement institués ou destitués selon que des armées russes ou autrichiennes occupaient le pays. Sous les règlements étrangers, qui les régissaient, les principautés du Danube déclinaient toujours davantage politiquement et économiquement. Elles étaient mûres pour l'annexion ; la question était seulement de savoir qui avancerait d'abord la main, de la Russie ou de l'Autriche. Mais, tout d'un coup, les Roumains se levèrent, proclamant leur union nationale. Lorsque, par l'initiative d'Alexandre Couza, les principautés danubiennes, tant et si longtemps maltraitées, devinrent un état, la jeune Roumanie espérait que la puissante France, sa parente de race, la tiendrait sur les fonts baptismaux; elle avait foi dans la justice de l'Europe. Ce fut alors que les Grandes Puissances se réunirent à Paris en une conférence qui décida de briser le nouvel état à peine formé en ses deux parties, et de faire durer indéfiniment la misère séculaire des Valaques et des Moldaves. Mais, du même coup, les yeux des Roumains furent dessillés : et par un geste courageux, ayant élu prince de la Roumanie unie un Hohenzollern capable et fidèle à son devoir, ils s'émancipèrent de toute tutelle russe, autrichienne ou française, et devinrent, en dépit de l'Europe, un état sain, vigoureux et plein de vitalité, qui sut tirer de l'embarras à Plevna la puissante Russie elle-même :

la Russie la remercia de ce secours en lui arrachant la Bessarabie. Le congrès de Berlin, par la manière dont il régla la question juive, sembla vouloir contraindre la Roumanie au suicide. Réprimant la douleur nationale qu'éveillaient en elle les persécutions magyares contre les 4 millions de ses fils fixés en Hongrie, la Roumanie devint pendant une longue série d'années la fidèle alliée de l'Autriche. Au moment où celle-ci aurait pu lui rendre un inévitable service, dans la question Turtukaï-Baltchik, les fameux tripoteurs « hyper-intelligents » de Vienne calculèrent qu'on était de toute façon sûr de la Roumanie et qu'il fallait plutôt soutenir la Bulgarie en cette affaire; d'autant que, selon l'opinion publique telle que l'avait faite Son Excellence Kania, la Bulgarie *seule* avait ruiné l'Empire turc en Europe, et qu'on pourrait très utilement se servir de la Bulgarie contre la « Grande-Serbie ».

Le moment vint ainsi où personne ne put empêcher les Roumains de pénétrer en Bulgarie aux cris de « A bas l'Autriche! »

III

Après les Roumains, les Monténégrins.

Cette poignée de Serbes a commencé dès le premières années du XVIIIe siècle sa lutte contre la Turquie. Ayant vainement tenté de s'appuyer sur la République vénitienne dont la perfidie était universellement connue, le Monténégro se tourna vers la Russie qui lui était apparentée par la race et la religion, écouta l'appel de Pierre le Grand et se battit pour le triomphe de l'orthodoxie et l'affranchissement des chrétiens. A d'innombrables reprises pendant les deux derniers siècles, les Monténégrins ont lutté pour les Russes et toujours ils ont été abandonnés par ceux qui ne voulurent jamais employer leur puissance à faire du Monténégro un état qui pût vivre. Il y a eu pendant ces deux cents ans des moments où l'ingratitude de la Russie poussait le Monténégro vers l'Autriche. En des heures de désespoir et de famine, complètement abandonné par la Russie, résigné à devenir une province autrichienne, à genoux, le Monténégro suppliait

Vienne qu'on vînt l'occuper militairement, qu'on organisât ses forces, ou, si cela était impossible, qu'on permît au moins l'émigration des Monténégrins en Autriche et leur établissement sur la frontière militaire serbo-croate. En réponse à toutes ces pétitions, quelques paroles de consolation vinrent de Vienne, qui ne coûtaient pas cher, et quelques « douceurs » furent distribuées aux délégués, qui coûtaient encore moins : encore Kaunitz dut-il écrire maints rapports urgents à son souverain pour que ces maigres cadeaux ne fussent pas trop indignes de « l'Empereur Romain ». Pendant des années le Monténégro parut en mendiant et en suppliant à Vienne : un jour l'on décida de lui envoyer le colonel Paulich et quelques officiers du service topographique, déguisés en apprentis typographes, avec la mission de dresser une carte, d'étudier le pays et ses habitants de manière à savoir si l'Autriche aurait un avantage quelconque à accéder aux prières des habitants de la Montagne Noire. Après de sérieuses études qui durèrent plusieurs mois, la mission estima, qu'il y aurait grand intérêt pour la monarchie à organiser le Monténégro et que vingt mille ducats y suffiraient. Cela parut une somme énorme à l'empereur, et l'Autriche abandonna de nouveau le Monténégro à son sort.

Quand, unie à la Russie, l'Autriche entreprit la guerre contre les Turcs pour réaliser le « projet grec » de Catherine II, elle envoya en hâte une deuxième mission à Cettigné, le commandant Vukassovitch, avec un manifeste de l'empereur, quelques compagnies de soldats, beaucoup de munitions et *beaucoup d'argent*. Mais il était trop tard : une mission russe était déjà dans la place, sans argent, il est vrai, sans munitions, sans soldats, armée uniquement de son orthodoxie et pourtant les Autrichiens n'eurent aucun succès et furent bientôt forcés de fuir....

Cette nouvelle preuve de leur attachement à la Russie orthodoxe n'a pas servi les Monténégrins. Au contraire, quand plus tard, par un effort inouï, ils conquirent la baie de Cattaro, la Russie les obligea de céder à la France un territoire qui était le cœur du pays. Napoléon Ier vaincu par la coalition européenne, le Monténégro conquit encore une fois cette même baie de Cattaro si nécessaire à sa vie, avec la ferme conviction

de pouvoir la garder, puisque son puissant protecteur russe, Alexandre Ier, était le maître de l'Europe. Pour la seconde fois la Russie ordonna au Monténégro d'abandonner cette baie, prix de tant de sang, et de la céder à l'Autriche, qui en fit son « Albanie autrichienne », bien qu'elle ne fût habitée que par des Serbes... Par où l'on voit que le projet albanais avait déjà pénétré dans le cerveau des dirigeants autrichiens au commencement du XIXe siècle. Il faut étudier comme nous l'avons fait, l'administration des gouverneurs autrichiens dans « l'Albanie autrichienne », à commencer par Brady, Roseti, etc., jusqu'à la révolution dans la Krivochiyé, pour comprendre avec quel esprit de suite ils ont pendant cent ans nourri la haine des Monténégrins contre eux, haine qui devint si grande que l'intervention de l'Autriche en *faveur* du Monténégro lors de l'invasion d'Omer Pacha ne put conquérir la sympathie du pays. Il resta fidèlement dévoué à la Russie, même au jour où celle-ci, avec l'aide de l'Autriche, voulut exiler le « saint » monténégrin, le Vladika Pierre Ier, même au jour de l'assassinat de son premier prince à Cattaro, malgré que tant de Monténégrins aient cru que Danilo Ier était tombé pour avoir voulu s'appuyer sur la France. Après la guerre de trois ans contre la Turquie (de 1876 à 1878), les Grandes Puissances infligèrent à Berlin au Monténégrin un traitement qui devait définitivement l'empêcher de vivre : l'étroite bande de littoral qu'on lui concéda fut placée sous la police maritime *autrichienne*, qui ne fut supprimée qu'après l'annexion à l'Autriche des pays purement serbes de la Bosnie et de l'Herzégovine... Est-il encore nécessaire de rappeler que l'Autriche a mobilisé un million de soldats et qu'elle a maintenu pendant dix mois cette formidable armée sous les armes, qu'elle s'est appauvrie de centaines de millions, peut-être d'un milliard, uniquement pour que ce Scutari conquis par les Serbes au prix de tant de morts ne devînt pas terre monténégrine, et afin d'ajouter un jour à sa Dalmatie une annexe albanaise, dont les crises pourront tuer la double monarchie, si on ne l'en sépare à temps? Faut-il encore chercher des raisons à la haine des Serbes du Monténégro à l'égard de l'Autriche?...

IV

Cent ans après les Serbes du Monténégro, ceux de la Choumadiya ont commencé leur lutte pour l'indépendance, mais leurs rapports avec l'Autriche datent de bien plus loin. Faisons abstraction des Serbes qui, dès le VIIe siècle, se sont établis dans le sud de l'Autriche. En 1690, le patriarche Arséniyé III sur l'invitation de l'empereur Léopold Ier, et à la suite de promesses écrites, décida 200 000 Serbes à quitter la Vieille-Serbie pour se fixer en Autriche. Quand on songe combien le Serbe est attaché à sa glèbe, il faut admettre que les privilèges accordés par Léopold Ier furent très considérables, puisque 40 000 des meilleures familles abandonnèrent à l'invasion albanaise non seulement leurs maisons, leurs terres, et le fertile pays de la Métohia, mais aussi tous les lieux qui conservaient le souvenir de la grandeur de l'ancien Empire serbe. Arséniyé III, se fiant à la parole de l'empereur, avait pu en effet concevoir le ferme espoir de préparer par cette émigration la libération de la nation serbe entière, sa résurrection comme État. Car Léopold garantissait aux Serbes la cession de tous les territoires de ses domaines autrichiens qu'ils débarrasseraient des Turcs. Ces terres leur appartiendraient en propre et seraient gouvernées par un patriarche et un voyvode, élu librement par la nation; ils exerceraient librement leur religion orthodoxe, auraient des écoles nationales, une administration communale autonome et pourraient construire autant d'églises et de couvents qu'ils voudraient. L'unique condition mise à ces privilèges était qu'ils défendraient la frontière contre les Turcs. Arséniyé III avait donc le droit de penser qu'autour des émigrés se formerait sous le sceptre des Habsbourgs un État serbe. Quelles déceptions lui et ses successeurs n'ont-t-il pas dû éprouver!

Les Serbes ont débarrassé des Turcs la Syrmie, le Banat et la Bacska. Ils se sont bravement battus pendant cent-soixante ans pour l'Autriche, non seulement sur la frontière turque, mais sur tous les champs de bataille jusqu'au Rhin et jusqu'en Italie. Fidèlement et honnêtement ils ont tenu la

promesse donnée, jusqu'au sacrifice de leur vie. Mais l'Autriche, comment a-t-elle tenu sa parole ? Le premier voyvode est mort en prison à Eger après une captivité de trente ans. Lorsque Yovan fut élu, il ne fut point confirmé, et toute nouvelle élection fut empêchée : la dignité de voyvode avait cessé d'exister. Le premier successeur d'Arséniyé III, Gyakovitch n'a plus été patriarche, mais seulement métropolite, et non plus des Serbes, mais des « Ratces » (de « Rascie», Vieille-Serbie) : le nom même de la nation avait disparu. La religion orthodoxe fut bannie comme schismatique. La construction des églises et des couvents pour lesquels les émigrants avaient apporté de leur patrie les reliques de leurs saints et les ossements de leurs princes, fut entravée. Les anciens bréviaires ne purent être remplacés par de nouveaux, lorsqu'ils furent usés, parce qu'ils venaient de Russie et qu'on ne permit pas aux Serbes durant cent ans d'avoir leurs imprimeries. Les saints serbes furent biffés du calendrier, et aux jours de leurs fêtes, leurs adorateurs étaient tout spécialement contraints à des travaux de corvée. La Slava[1], cette fête patronymique qui est le signe infaillible de notre nationalité, fut interdite, étant considérée comme une assemblée dangereuse des « Ratces ». Même auprès des églises et des monastères elle fut prohibée parce que, en ces foires, de grandes foules se réunissaient et que, à l'occasion de ces assemblées populaires, des rhapsodes aveugles (Gouslari) rappelaient par leurs chants épiques le passé glorieux du peuple serbe.

Tout cela n'était encore rien auprès de la rage de propagande des catholiques romains, qui a sévi, comme jadis contre les Hussites de Bohême et les réformés de toute l'Autriche. Le prosélytisme de jésuites fanatiques a voulu, en employant les procédés de l'inquisition espagnole, forcer les Serbes à se convertir au catholicisme ou du moins à s'unir avec Rome. Dans les villes et villages serbes, à l'église et à l'école, dans le commerce et les métiers, dans les familles, cette persécution sévit avec tant d'acharnement que des officiers impériaux serbes, Miloradovitch, Préradovitch et bien d'autres avec des régi-

1. Chaque famille serbe a pour patron un saint dont elle célèbre la fête chaque année par une cérémonie religieuse et une grande réception à la maison. Le jour anniversaire, ses amis viennent tous la féliciter.

ments entiers, cent mille Serbes qui avaient donné leur sang pour l'empereur et l'empire, émigrèrent en Russie où ils fondèrent la « Nouvelle-Serbie »[1] qui a fourni à la Russie les meilleurs régiments de hussards, et les premiers marins de sa flotte marchande. Devant la cruelle alternative de sacrifier leur nationalité ou leur religion, ces émigrants ont préféré perdre leur nationalité et devenir Russes, en sauvegardant ainsi la foi de leurs pères, en restant orthodoxes. L'inhumanité des jésuites envers les Serbes fut si grande que beaucoup de ceux qui ne pouvaient émigrer en Russie ont mieux aimé retourner sous le joug turc que de continuer à vivre sous un tel gouvernement chrétien. Tout cela faisait parfaitement l'affaire du gouvernement autrichien, car désormais il pouvait à cœur joie, et avec plus de succès, travailler à l'extermination des « schismatiques », colonisant avec des Allemands catholiques les territoires abandonnés par l'émigration. Et malgré tout, les Serbes restés au pays étaient si fidèles à l'empereur que lors de la révolution magyare contre les Habsbourgs, ils prirent sans exception, les armes, pour les défendre. Même les Serbes de la principauté, qui entre temps était née, accoururent en masse au secours de leurs frères d'Autriche. Ce sont les Croates (Serbes catholiques) qui ont reconquis Vienne à l'empereur, si bien qu'un des premiers actes de François-Joseph fut le rétablissement de la dignité de voyvode. Le général Schouplyikatz fut confirmé dans cette charge et l'archevêque de Karlovitz reconnu comme patriarche serbe : première et dernière manifestation d'une gratitude qui ne fut pas de longue durée... Après la mort subite du voyvode à peine nommé, on ne lui élit aucun successeur. L'empereur lui-même prit le titre de « Grand Voyvode serbe », mais depuis le compromis de 1867, qui livra aux Magyares corps et âme les Serbes d'Autriche, ce titre n'a guère plus de signification que celui de roi de Jérusalem, que porte aussi Sa Majesté Apostolique. Il y a quelques mois à peine, dans un décret impérial concernant, je crois, la suspension de la constitution en Bohême, nous avons eu la surprise, de voir ressusciter le titre de « Grand Voyvode de la Serbie », résurrection qui ne profitera en rien

1. Plus tard « Ekaterinoslavska Gouberniya. »

aux Serbes autrichiens, car elle n'est qu'un compliment adressé à l'autre Serbie, celle qui est née dans les batailles de Koumanovo, Bitolya et de la Brégalnitza.

V

Les relations de cette plus grande Serbie avec l'Autriche datent de l'époque où des volontaires serbes servaient contre les Turcs dans l'armée autrichienne à la fin du XVIIIe siècle; et la conséquence en fut la révolution de 1804. Lorsque le grand-père de notre roi actuel, Karageorges, eut entrepris de soulever les Serbes contre les Turcs, sa première démarche fut de faire connaître à l'Autriche le désir de la nation serbe tout entière de passer sous la domination de la maison des Habsbourgs. Tous les Serbes étaient prêts à offrir Belgrade, Smédéréwo et Chabatz à l'empereur, et à lui demander de nommer un prince de sa famille gouverneur de Serbie. « Si l'Autriche refusait, les Serbes, bien qu'à contre-cœur, seraient forcés de s'adresser à une autre Puissance pour sauver des chrétiens de l'esclavage turc. »

Les Berchtold, Coloredo et Cobenzl d'alors soumirent à l'empereur François leur avis d'hommes d'État sur cette proposition le 25 mai 1804 et lui exposèrent qu'accepter une province qui s'offrait, même si l'offre était faite solennellement et par la libre volonté de la nation entière, serait une violation de la foi jurée et de la religion. « Mais on pourrait profiter de l'occasion pour assurer la nation serbe (assez nombreuse pourtant) de la très haute bienveillance de Votre Majesté, pour lui déclarer qu'elle ne pourrait, en attendant, appartenir à personne d'autre qu'à la Sublime Porte, et lui promettre que Votre Majesté fera des démarches près du Sultan en sa faveur : de cette façon le dévouement des Serbes à la Haute Maison de Votre Majesté sera conservé, ce qui sera utile à la sécurité du commerce et du trafic et au rétablissement de l'ordre. — Pour ce qui concerne la Porte, le délégué de Votre Majesté devra lui communiquer sans retard l'offre des Serbes et le refus de Votre Majesté, parce qu'une telle proposition était incompatible avec le respect religieux et inébranlable de Votre

Majesté envers des contrats internationaux et avec l'intérêt qu'elle porte à la conservation de l'empire turc... »

Et les Serbes furent dénoncés à la Porte...

Pourtant, un an plus tard Karageorges, après avoir pris Smédérévo et vaincu l'armée du pacha de Belgrade, écrivait le 6 juin 1805 au gouverneur autrichien le plus proche, le baron Geneczyne : « Je vous fais savoir en toute obéissance que Dieu merci tout va bien. Jusqu'à ce jour nous avons 97 000 hommes sous les armes. De la Bosnie, de Sofia et de Skadar (Skutari) nous recevons des nouvelles selon lesquelles les Turcs se préparent à nous attaquer de tous les côtés. Mais, si Dieu le veut, nous résisterons à tous. *En cette situation*, nous nous recommandons à la grâce de l'Empereur et de Votre Excellence, parce que leur sage entendement ne peut ignorer *pour qui* nous combattons et pour qui nous versons notre sang; tout cela *nous le faisons pour la cour impériale*. Finalement nous vous prions de vouloir nous envoyer aussi vite que possible *des munitions, un artilleur et un vieux canon*. Nous payerons tout en argent comptant. Après Dieu, l'empereur d'Autriche est notre seul espoir. »

Le conseil de guerre aulique, impérial et royal, rejeta également cette nouvelle prière. En vain : l'année suivante, Karageorges envoie une députation directement à Vienne; mais le nouveau Berchtold, qui s'appelait maintenant Stadion, était du même avis que son prédécesseur. La députation remporta de belles paroles et 1 000 gulden pour les frais de voyage.

Alors les chefs serbes, qui à l'encontre de Karageorges étaient dès le début partisans du secours russe, l'emportèrent. Les Serbes s'adressèrent à Pétersbourg, et la Russie envoya en Serbie un consul général, le fameux Rodofinikin.

Et cependant Karagerorges se sentait encore attiré vers l'Autriche. Au commencement de 1808, il déclarait au général de Simbschen regretter profondément que l'empereur eût, l'année précédente, non seulement abandonné aux cruautés turques le peuple serbe toujours si fidèlement dévoué à la Maison d'Autriche, mais qu'il eût encore ordonné la fermeture des frontières, de sorte que des vivres et des munitions déjà payés par les Serbes ne leur pouvaient parvenir. Force avait été de s'adresser à la Russie qui avait fait parvenir de l'argent,

des munitions et des troupes auxiliaires pour soutenir la lutte autour de Widin. Mais elle n'avait pu envoyer de vivres, et c'était ce dont on avait le plus besoin. L'hiver précédent deux délégués étaient venus de la part de Napoléon offrir deux millions aux Serbes s'ils consentaient à reconnaître le protectorat de la France. Karageorges leur avait répondu ainsi qu'au consul général russe que tous les millions du monde ne pouvaient servir de rien si on ne permettait d'amener des vivres d'Autriche, car le peuple mourait de faim. Voilà pourquoi lui, Karageorges, était allé trouver de Simbschen, pour déclarer au nom du sénat dirigeant et du peuple entier que le plus ardent désir de sa nation était de devenir une partie intégrante de la monarchie. La Serbie n'aurait pas été incorporée au royaume de Hongrie; mais, considérée comme confins militaires, elle serait administrée suivant des lois allemandes, libre de toute autorité religieuse, en dehors des lignes de douanes hongroises, ne recevant d'ordres que des officiers impériaux. L'empereur ne devait pas obliger les Serbes à faire la paix avec les Turcs avant que Nisch eut été prise et les autres pays de langue serbe libérés. L'entreprise était assez facile si l'Autriche voulait donner quelques canons et quelques artilleurs. Karageorges offrait comme gage du paiement des vivres dont on avait tant besoin la garantie de la Serbie entière. « Si tu peux obtenir cela pour nous », concluait-il, « de notre légitime empereur et père, tu pourras faire de nous et de la Serbie ce que tu voudras, et ce que tu trouveras bon de faire avec des soldats qui sont prêts *à marcher avec toi jusqu'à Constantinople.* »

Qu'elles étaient modérées ces exigences des Serbes au commencement du XIXe siècle, qu'elle était modeste la récompense qu'on demandait à l'Autriche pour aller avec elle non seulement jusqu'à Salonique, mais jusqu'à Constantinople! Mais « cela eut été trop beau, cela ne pouvait pas être », comme dit une chanson allemande.

Simbschen reçut l'ordre de mener les affaires de manière à ce que les Serbes d'eux-mêmes offrissent des garanties à l'Autriche en témoignage de la sincérité de leur dévouement et lui cédassent quelques forteresses.

Effectivement, le 16/28 août 1809, Karageorges se déclara

prêt à livrer aux troupes impériales les forteresses de Belgrade, Smédérévo et Chabatz. Mais dans l'intervalle Metternich était devenu ministre autrichien des affaires étrangères. Il jugea nécessaire d' « éviter toute complication » : ce furent des troupes *russes* qui entrèrent dans la forteresse de Belgrade.

Le 4/16 mars 1810 Karageorges écrit pourtant, du sénat de la nation serbe, une lettre de félicitation à l'empereur à l'occasion du mariage de Marie-Louise avec Napoléon. « De même que nous avons, dans notre lettre du 17/29 décembre de l'année passée, déclaré solennellement à Votre Majesté que nous n'avons de tout temps désiré qu'une chose et que nous la désirons encore : trouver notre bonheur sous le glorieux sceptre de l'Autriche, de même nous remettons aujourd'hui, en pleine confiance, notre sort et celui de notre patrie conquise au prix de tant de sang, à la garde de Votre Majesté et de Sa Majesté Impériale Napoléon le Grand. »

Le porteur de cette lettre montra l'acte signé par Karageorges et le sénat dirigeant, qui lui donnait pleins pouvoirs de conclure un traité. On savait déjà à Vienne, qu'un détachement russe était en route pour la Serbie, néanmoins le plénipotentiaire serbe ne reçut encore que de belles paroles et les 1 000 gulden traditionnels...

Comment s'étonner alors que l'assemblée nationale serbe ait voté à une majorité considérable malgré l'austrophilie de Karageorges l'alliance avec la Russie ! Cette alliance dura aussi longtemps que les Russes du Danube eurent besoin de la « diversion » serbe contre la Turquie. Mais lorsque Napoléon la menaça, la Russie se hâta de conclure avec les Turcs la paix de Bucarest, abandonnant la Serbie à son sort.... Le représentant russe en Serbie Nédoba emmena en Autriche Karageorges déguisé en domestique. Ce grand ami de l'Autriche fut interné à Graz avec une pension annuelle de 300 gulden et livré plus tard à la Russie.

En 1815, Miloch Obrénovitch releva la Serbie de la défaite de 1813 et l'érigea en principauté tributaire. Reconnu par la Porte comme prince *héréditaire*, il s'attira la haine mortelle de la Russie qui voulait seulement d'une *principauté élective*. Cette haine a valu l'exil à trois Obrénovitch, et le trône même au prince Alexandre Karageorgévitch, père de notre roi actuel,

coupable d'avoir montré trop ouvertement ses sympathies pour l'Autriche.

Par un effort surhumain et continu, la Serbie a réussi à devenir une principauté indépendante, puis un royaume, malgré le travail secret auquel se sont livrés durant cent ans Russes et Autrichiens et malgré leur rivalité mutuelle pour s'y assurer la prédominance. Mais au prix de quels sacrifices, et par quelles tribulations politiques le pauvre pays n'a-t-il pas dû passer à cause de cette rivalité! Trois souverains furent détrônés et exilés, deux assassinés, un obligé d'abdiquer... Le pays fut divisé en partis dynastiques et politiques, qui se déchiraient réciproquement *ad maiorem Austriæ Russiæque gloriam*.... Lorsqu'elle revendiqua le droit — le premier de tous les droits du moindre état — d'avoir un drapeau national, la Serbie dut lutter contre les Puissances; et je ne parle pas du droit de se donner une constitution, de se créer une armée, de secouer le protectorat russe, puis européen, d'éloigner les garnisons turques des forteresses serbes.

L'Autriche nous a souvent accusés d' « ingratitude », et l'on a prétendu que le comte Beust nous aurait soutenus dans cette dernière affaire. Mais si, à ce moment, les Grecs n'avaient pas lutté héroïquement pour l'affranchissement de la Crète, la question n'aurait pas été décidée en notre faveur. Je ne veux pas diminuer le mérite, très réel, du comte Beust : il fut le seul homme d'État autrichien qui ait vraiment compris la question serbe; encore n'était-il pas Autrichien, mais Saxon. On a beaucoup parlé aussi en Autriche de la mission Khevenhüller qui aurait « sauvé » la Serbie après Slivnitza. Je ne veux pas rechercher ici si le roi Milan a été encouragé par l'Autriche à attaquer la Bulgarie, ou s'il a été officiellement détourné d'une lutte pour l'équilibre dans les Balkans, tout en y étant officieusement poussé. Une chose pourtant est certaine : il existait alors entre l'Autriche et la Serbie une convention secrète, qui assurait au roi Milan le secours de l'Autriche si sa dynastie était menacée. L'Autriche s'est-elle acquittée de ses engagements? A Vienne on répond oui : la mission Khevenhüller, dit-on, en est la meilleure preuve. Ne nous demandons pas si le comte Khevenhüller a dépassé ou non ses instructions à Pirot, bien que le pauvre « Rudi »

après cette mission ait été mis en disponibilité, puis exilé pour quelques années à Bruxelles. Mais je prétends que sa mission ne fut pas ce sauvetage de la Serbie auquel l'Autriche s'était engagée. Car lorsque au commencement de la guerre serbo-bulgare le petit corps d'attaque serbe eut été vainqueur à Vlassina et Vraptcha, et que deux divisions serbes parurent l'une devant Widin, l'autre devant Slivnitza, le prince Alexandre de Battenberg s'adressa non seulement au sultan comme au « souverain légitime » de la Bulgarie, mais aussi au Tsar, comme au libérateur de la Bulgarie, leur demandant secours et les suppliant d'arrêter la marche victorieuse de la Serbie. Le gouvernement russe entra aussitôt en pourparlers avec le gouvernement autrichien, et l'on tomba d'accord pour commander « halte » à celle des deux armées qui l'emporterait finalement. Au cours de ces négociations entre Vienne et Pétersbourg la fortune de la guerre changea, et les trois divisions serbes arrivant l'une après l'autre sur le champ de bataille furent battues les 5, 6 et 7 novembre 1885. Leur retraite commença. L'Autriche ne bougea pas, en dépit de sa convention avec la Serbie. Elle attendit encore une semaine entière, pour voir, aux termes de l'entente avec la Russie, qui serait définitivement vainqueur. Ce ne fut que lorsque l'armée serbe, le 14 novembre, eut tiré ses dernières cartouches pour la défense de Pirot, que le comte Khevenhüller parut pour arrêter les Bulgares. Si les Serbes avaient été vainqueurs, on les aurait arrêtés de la même manière, puisque ainsi l'exigeait l'entente avec la Russie. Et alors l'Autriche aurait « sauvé » la Bulgarie.

Cette interprétation de la convention, ce « sauvetage » autrichien a obligé le roi Milan, le plus remarquable des souverains serbes, à abdiquer... Si l'Autriche avait mieux compris ses propres intérêts, si elle n'avait pas, à la fin du XIXe siècle, montré autant de générosité envers nous qu'au XVIIIe envers le Monténégro, cette abdication n'aurait jamais pu se produire, et l'histoire de la Péninsule balkanique aurait été toute différente....

Mais ce fut un bonheur pour les Serbes comme pour tous les peuples balkaniques que l'Autriche n'ait jamais exactement su ce qu'elle voulait, et qu'elle n'ait jamais eu la force de poursuivre jusqu'au bout ses résolutions.

VI

Les Grecs avaient atteint au XVIIIe siècle un degré de civilisation beaucoup plus avancé que tous les autres peuples de la péninsule : grâce à l'étendue de leurs côtes, ils furent d'assez bonne heure en contact avec les états civilisés, et, de tous les Balkaniques, ils ont su le mieux profiter de l'indolence du maître turc pour organiser leur enseignement. Le conquérant de Constantinople, Mahomet II, loin de supprimer le patriarcat grec œcuménique, fit cadeau au patriarche d'un cheval arabe, couvrit ses épaules d'une riche harvania et lui dit : « Tu pourras librement exercer tes fonctions sous ma domination comme sous celle des empereurs byzantins. » Et les empereurs turcs ont, pendant quatre cents ans, mieux respecté ces privilèges accordés oralement à l'église grecque, que les empereurs romains, catholiques et apostoliques n'ont respecté les privilèges qu'ils avaient confirmés aux Serbes orthodoxes par des lettres patentes.

Les Turcs ne se souciaient guère que de l'armée, des finances et de la politique extérieure : ils laissaient aux populations conquises le soin d'organiser à leur gré leurs communautés, leurs églises et leurs écoles. Les Grecs purent disséminer leurs églises et leurs écoles sur la péninsule entière. Ce leur fut d'autant plus facile que le principe des nationalités était encore inconnu chez les peuples balkaniques ; seule, la religion les divisait en deux grands groupes : chrétiens et musulmans. L'école grecque pénétra jusque dans le sud de la Hongrie, et peu s'en fallut que les principautés du Danube ne fussent grécisées par les Phanariotes. A cette tâche s'adonna un émigrant grec de Chio, habitant à Paris, Adamantios Korais. Il créa, en amalgamant des mots de la vieille langue grecque avec des mots de la langue néo-grecque ou roméenne, la nouvelle langue littéraire, qui a si puissamment contribué à consolider et à vivifier le nationalisme grec.

Catherine II et Joseph II entreprirent une guerre commune contre la Turquie en vue de réaliser le *projet grec* du rétablissement de l'Empire byzantin. Lorsque la flotte russe parut dans les eaux du Péloponèse, des milliers d'hommes

accoururent sous les drapeaux du prince Orlow prêts à combattre à côté des Russes. Lorsque le favori de Catherine crut avoir fait assez pour sa gloire personnelle, il fit embarquer ses Russes et leva l'ancre, abandonnant les Grecs aux rigueurs de la répression. Alors se fonda une société secrète « l'hétairie », qui se répandit dans toute la Turquie européenne, et qui devait préparer la révolte générale des chrétiens des Balkans. Le chef de l'Hétairie, Rigas de Féré, fut arrêté à Vienne et livré, selon la bonne et loyale habitude autrichienne, au pacha turc le plus voisin, le commandant de Belgrade, qui, très reconnaissant de la loyauté autrichienne fit scier en deux le malheureux Rigas sur la place de Kalemegdan à Belgrade. Les Grecs avaient un martyr de plus, et les Autrichiens un crime de plus sur la conscience, mais l'hétairie n'en reçut pas un coup mortel. Son nouveau chef, le prince Ypsilanti, s'était assuré préalablement les secours du gouvernement russe. A la tête d'une petite armée formée en Valachie avec des volontaires grecs, valaques, serbes et autres, il tenta de traverser le Danube pour exciter à l'insurrection la Péninsule entière. Le gouvernement russe l'abandonna et il fut « interné » en Autriche : une fois encore la tentative échouait. Grâce à la charité chrétienne de deux grandes puissances, en 1821 enfin, la grande révolution éclata en Grèce.

Nous ne pouvons pas faire ici le récit de la longue lutte héroïque que les Grecs soutinrent. Nous ne pouvons relater ici dans tous ses détails les efforts des grandes puissances pour écraser la révolution et maintenir la Grèce sous le joug turc. Nous nous bornerons à rappeler un nom : celui du prince Metternich, défenseur de la « légitimité »... Après coup, la Russie, l'Angleterre et la France se sont beaucoup vantées de la destruction de la flotte turque à Navarin; mais les flottes de la Triple Entente d'alors avaient été envoyées à Navarin seulement pour se surveiller mutuellement. C'est par hasard et par une bêtise du Kapudan Pacha turc qu'elles ont attaqué la flotte ottomane. Quand l'Europe fut obligée de reconnaître le nouvel État, elle s'efforça de le priver des conditions de vie les plus indispensables. On ne lui donna ni les îles Ioniennes ni celles de la mer Égée, ni l'Épire ni la Thessalie. La Grèce dut se contenter de l'Attique et du Pélo-

ponnèse, et on lui octroya un gouvernement impossible. Un ministre d'État russe, Capodistria, devint le premier « président » de la Grèce. Après son assassinat, on donna le trône à un souverain étranger, prince cadet de la maison de Bavière. Tous les efforts du roi Othon furent vains ; les grandes puissances ne voulaient laisser la Grèce ni vivre ni mourir. Othon expulsé, un prince danois fut imposé. Grâce aux liens de parenté qui unissaient le roi Georges à plusieurs des grandes cours d'Europe, il réussit à agrandir le royaume grec : les Iles Ioniennes, puis la Thessalie lui furent cédées. Mais la réunion de la Crète, même ce grand diplomate qu'était le roi Georges n'a pu l'obtenir. Pendant trente-six ans, Crétois et Grecs ont combattu pour obtenir l'union : des fleuves de sang ont été versés, en vain. La réunion si souvent proclamée fut empêchée par les puissances, et à l'intérieur de la Grèce la lutte des partis sévit pendant des dizaines d'années sous des influences étrangères. La toute-puissante bouleutocratie régnait, qui ne s'intéressait qu'aux « affaires » : elle conduisit le pays à la révolution militaire. Alors la Crète désespérée envoya un de ses fils, le plus merveilleusement doué, Eleuphthérios Vénizélos, à Athènes, pour sauver du moins la mère patrie. De la bouleutocratie, Vénizélos fit une démocratie ; il nettoya le pays de la sordide « Roussfetia », réorganisa avec l'aide d'instructeurs français et anglais l'armée et la flotte, consolida les finances du pays, et lorsque le risque se présenta de devoir abandonner à cause de la Grande-Albanie autrichienne tout espoir sur l'Épire, lorsque la flotte italienne occupa les plus importantes îles de la mer Égée, Vénizélos accomplit son plus grand miracle : il fit oublier Anchialos à la Grèce, et celle-ci forma une confédération avec la Bulgarie et la Serbie. L'armée grecque qui en 1897 avait été battue à Larissa libéra la Macédoine du sud, tout l'Épire, arracha Janina comme Salonique aux Turcs. Et ce fut un coup droit porté au Ballplatz. Le bureau de la presse de Vienne reçut l'ordre de passer sous silence les victoires grecques ou de les présenter comme des escamotages de victoires bulgares.

La seconde guerre des Balkans éclata. La Bulgarie, s'imaginant pouvoir compter sur l'appui autrichien, voulait la guerre non seulement contre ses alliés d'hier, mais aussi contre la

Turquie et la Roumanie, c'est-à-dire contre tous ses voisins. Comptant sur l'Autriche, persuadée que la Russie, créatrice de l'État bulgare, ne l'abandonnerait pas, elle ne chicana pas seulement sur la question de la frontière roumaine telle qu'on l'avait fixée aux conférences de Saint-Pétersbourg; sans déclaration de guerre préalable, elle attaqua brusquement, de nuit et sournoisement, les armées grecques et serbes. En quinze jours, les Bulgares étaient battus; les troupes serbes étaient près de Kjustendil et lorsque les vaincus demandèrent la paix, l'armée grecque avait conquis, outre Séres, Kavalla, Dédéagatche et l'arrière-pays. Entre temps les Roumains avaient poussé leurs avant-gardes jusqu'à 20 kilomètres de Sofia, et les Turcs occupaient sans coup férir Andrinople, conquise au prix de tant de sang bulgare et serbe. Convaincus que l'Autriche retiendrait la Roumanie et que la Russie retiendrait la Turquie, les Bulgares avaient tourné toutes leurs forces contre leurs alliés de la veille, pour arracher aux Grecs Salonique et la Macédoine méridionale, aux Serbes la Vieille-Serbie, et pour avoir une frontière commune avec l'Albanie austro-italienne, pour affaiblir la Grèce et entourer la Serbie de toutes parts. Mais lorsque la Bulgarie fut vaincue et qu'elle dut accepter à Bucarest toutes les conditions des Serbes et des Grecs, que firent donc ses puissants protecteurs? Ont-ils enlevé Andrinople aux Turcs, pour la rendre à leurs protégés? Ils convinrent de demander la revision de la paix de Bucarest, pour arracher, si possible, aux Serbes : Chtip et Kotchané, aux Grecs : Kavalla, et la donner aux Bulgares. Mais ils n'insistèrent pas. Faut-il dès lors s'étonner si les peuples balkaniques ne peuvent sincèrement aimer ni l'Autriche ni la Russie?

VII

Les Bulgares sont parvenus les derniers, et grâce à des secours étrangers, à fonder un État.

Dans la première moitié du XIXe siècle, tandis que Roumains, Serbes et Grecs luttaient par leurs propres moyens, au prix d'efforts inouïs, pour se constituer en nations, les Bulgares étudiaient tranquillement à Belgrade, à Bucarest,

en Russie et à Constantinople. Lorsque se fut ainsi créée, souvent grâce à des bourses étrangères, une élite intellectuelle nationale, suffisamment nombreuse, on fonda, avec le secours de la Russie et de la Serbie, l'exarchat bulgare de Constantinople, auquel on fixa les mêmes limites qui plus tard furent assignées par le traité de paix de San Stéfano à la « Grande-Bulgarie » politique. Le congrès de Berlin brisa cette création russo-bulgare, mais l'idéal de San Stéfano demeura la fin suprême de tous les gouvernements bulgares depuis 1878.

Si la Russie a voulu créer une Grande-Bulgarie, c'était pour s'assurer un droit à en faire ce que l'Autriche a fait de la Bosnie et de l'Herzégovine. Tel était le sens de cette entente entre la Russie et l'Autriche, qui plus tard, lors de l'annexion, a lié les mains à M. Iswolski. Mais tandis que l'Autriche s'est maintenue dans les provinces occupées, les Bulgares ont pris au sérieux la libération de leur pays, en mettant très poliment leurs libérateurs russes à la porte... Ils ont même osé réaliser une partie du traité de San Stéfano, en dépit de toutes les puissances signataires du traité de Berlin, en proclamant la réunion de la Bulgarie avec la Roumélie Orientale. La Russie, au lieu de s'en réjouir, chassa le Battenberg qu'elle avait elle-même placé sur le trône bulgare et quoique la victoire de Slivnitza l'eût rendu très populaire. Les Bulgares allèrent chercher à Vienne un nouveau prince, un Cobourg. Pendant sept ans, jusqu'à ce qu'il fît baptiser son fils aîné selon le rite orthodoxe, il fut aux yeux des Russes « l'usurpateur ». Ensuite il devint leur enfant chéri, mais en même temps, comme « parjure » et « renégat » il perdit les sympathies de Vienne, jusqu'à l'annexion de la Bosnie. Lors de la crise, l'Autriche eut besoin de lui, pour retenir la Serbie, et le prince Ferdinand devint Tsar des Bulgares... La Bulgarie avait une confiance tellement inébranlable dans le secours de l'Autriche qu'elle se crut tout permis : maintenant elle est à terre, mutilée et battue, et ses puissants protecteurs la consolent en lui promettant sinon de lui procurer Andrinople, Kavalla, Chtipe et Kotchané, du moins de résoudre en sa faveur, par une revision de la paix de Bucarest la question ecclésiastique et scolaire en Macédoine...

Comment, après tout cela, les Bulgares peuvent-ils aimer la Russie et l'Autriche?

VIII

Revenons à la Serbie. L'Autriche n'a jamais su exactement quelle conduite observer à son égard.

D'abord elle voulut la retenir loin de la Bosnie et détourner son attention vers le sud. Puis, cette route du sud, elle la lui barra par l'occupation du Sandjak. La Serbie voulut avoir un accès à la mer, par une ligne de chemin de fer du Danube à l'Adriatique, afin d'assurer son indépendance économique. Ce projet encore l'Autriche sut le faire échouer ; en revanche elle provoqua par sa politique agrarienne une guerre douanière avec la Serbie. Notre pays en ayant triomphé et l'industrie autrichienne ayant perdu son meilleur client, on forma à Vienne le projet grandiose de faire des quatre vilayets de la Turquie européenne, Kossovo, Scutari, Janina et Salonique, une gigantesque Albanie autonome : on espérait ainsi séparer la Serbie à tout jamais de l'Adriatique aussi bien que de la mer Égée. Quelques années se passeraient ainsi, puis on absorberait la Serbie comme on avait fait de la Bosnie. Le projet était grandiose, mais trop hardi et trop naïf pour réussir.

Il poussa Serbes, Grecs et Bulgares aux décisions désespérées. Entre ces ennemis de la veille, tout d'un coup, la réconciliation se fit. Le plan autrichien s'effondra et en même temps la domination turque, en dépit du *statu quo* si jalousement gardé par les puissances, et de l'intégrité de l'Empire ottoman si « loyalement » maintenue pendant deux cents ans. Les Serbes montrèrent dans la lutte une force de résistance toute particulière ; ils ne défirent pas seulement l'armée turque, ils franchirent les infranchissables Alpes albanaises et en vainqueurs atteignirent l'Adriatique. Devant la joie avec laquelle les peuples slaves, c'est-à-dire la majorité de la population de la monarchie, saluèrent ces succès extraordinaires, tout homme raisonnable en Autriche aurait dû penser que le moment était venu pour la monarchie de faire la paix avec les Slaves de ses provinces du sud et de gagner à la monar-

chie la plus grande Serbie victorieuse. Mais ce qui devait être lumineux pour tout homme d'une intelligence ordinaire, était incompréhensible aux dirigeants actuels de la monarchie. Au lieu de faire une bonne fois table rase des lois d'exception, des commissariats et des procès de haute trahison machinés par des agents provocateurs, au lieu d'inaugurer une politique nouvelle, toutes les forces militaires et financières de la monarchie furent mises en mouvement pour refouler la Serbie de l'Adriatique et pour créer une Albanie incapable de vivre. En cela l'Autriche fut secondée non seulement par l'Italie, mais aussi par la Russie. Les autres puissances frissonnèrent à la pensée d'une conflagration européenne; et comme l'Allemagne aurait été en ce cas, sans aucun doute, du côté de ses alliés, la France et l'Angleterre de leur côté s'inclinèrent, et l'Europe unie força la Serbie et le Monténégro d'abandonner l'Albanie.

Malgré tout, la Confédération balkanique avec son million de baïonnettes restait un danger respectable pour l'empire des Habsbourgs. Il fallait briser cette confédération avant qu'elle eût le temps de se consolider. La chose ne serait pas difficile si, en répartissant les pays pris aux Turcs on manœuvrait habilement pour mettre en jeu les vieilles rivalités des Balkaniques en Macédoine. Et cette fois-ci les tripoteurs autrichiens furent très habiles. Kania le fameux chef du bureau de la presse de Vienne, l'inventeur de l'affaire Prohaska et de tant d'autres calomnies sur la Serbie, n'avait-il pas démontré que dans la Confédération balkanique les Bulgares étaient les plus forts? N'avaient-ils pas vaincu les Turcs tout seuls? Les Serbes avaient-ils seulement vu un Turc? Et les Grecs n'avaient-ils pas frauduleusement escamoté Salonique aux Bulgares? « Les Bulgares, vainqueurs d'une grande puissance militaire comme la Turquie, chasseront les Serbes et les Grecs à coups de fouet; ils pénétreront jusqu'à la nouvelle frontière albanaise, isolant ainsi la Serbie, ils enlèveront en un clin d'œil Salonique aux Grecs, d'autant que nous (Autrichiens), tenant la Roumanie dans le sac de la Triple-Alliance, nous pourrons ainsi couvrir par derrière les Bulgares, et que la Turquie européenne ne peut même plus bouger ».

La Bulgarie s'y laissa prendre. Entre les alliés de la veille la

guerre éclata sanglante. Elle n'a duré que quelques semaines; deux cent mille hommes ont été tués, blessés ou enlevés par le choléra et d'autres épidémies; des villes florissantes ont été détruites par le vandalisme bulgare. Un beau jour les armées serbes victorieuses se trouvèrent près de Kjustendil, Belgradjik et Widin, les armées grecques victorieuses près de Djoumaya, l'armée turque à Andrinople, et les armées roumaines à 20 km. de Sofia.

L'invincible Bulgarie de M. Kania n'a pas été seulement vaincue, elle a dû mendier la paix, telle que les vainqueurs l'ont dictée.

Que par la conclusion de cette paix le royaume de la Bulgarie ait dû céder sept à huit mille kilomètres carrés de son territoire et un beau morceau de sa côte de la Mer Noire à la Roumanie, passe encore : la Roumanie devient plus forte, donc la Triplice aussi. Mais que la Grèce reçoive Kavalla en plus de Salonique, et que la Serbie, après cette guerre se trouve deux fois plus grande que dix mois auparavant, cela est inimaginable. Cela ne pourra durer ainsi! Le traité de paix de Bucarest *doit* être soumis à une revision, quand l'Autriche devrait maintenir son armée mobilisée un an de plus, quand même elle devrait engloutir dans ces dépenses stériles un autre milliard. On peut se payer ça, Dieu merci! Coûte que coûte, il *faut* que la Serbie et la Grèce redeviennent plus petites. « Nous l'obtiendrons d'autant plus facilement, que la Russie aussi demande la revision ».

*
* *

Et voilà que la *Zeit* vient nous demander pourquoi les peuples balkaniques et surtout les Serbes détestent l'Autriche? Permettez-moi de répondre en bon dialecte viennois :

— *Gengen S'firi! Oes wisst's eh!* — (Allez donc! Vous le savez mieux que moi.)

Mais permettez aussi à un Balkanique d'opposer à cette question une autre :

Pourquoi le gouvernement autrichien hait-il depuis deux cents ans tous les peuples balkaniques et particulièrement les

Serbes? Pourquoi maltraite-t-il ses propres Serbes, Croates et Roumains, pourquoi veut-il, de force, créer à côté de l'irrédentisme italien un irrédentisme serbo-roumain? Pourquoi veut-il, de force, affaiblir, dans la mer Égée, les Grecs, qui passèrent aux yeux de l'Autriche pendant de si longues années pour un contre-poids indispensable à la force slave? Et pourquoi le gouvernement autrichien hait-il tous les Slaves, quoique la monarchie se compose en majorité de Slaves? A cause du panslavisme? Mais la Russie n'est-elle pas depuis deux cents ans l'amie inséparable de l'Autriche, malgré la noire ingratitude que lui a témoignée celle-ci lors de la guerre de Crimée? *Austria, quo vadis?*

Dr VLADAN GEORGÉVITCH

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

TABLE DU SIXIÈME VOLUME

Novembre-Décembre

LIVRAISON DU 1er NOVEMBRE

		Pages.
J.-H. ROSNY AÎNÉ	L'Appel du Bonheur (2e *partie*)	5
ERNEST LAVISSE	En Vacances	57
CONTRE-AMIRAL D...	Les Centenaires de nos Défaites	78
HENRI-ROBERT	La Criminalité juvénile	100
J. BERR DE TURRIQUE	La « Protectrice »	
ABBÉ DEGERINE	Lettres de Crimée (1854-1855). — I	143
PHILIPPE MILLET	Les Jeunes Algériens	158
JOSEPH MÉLON	Poésies	181
ANDRÉ MAUREL	Caprarola (*fin*)	189
C. RADULESCU-MOTRU	Charles Ier, Roi de Roumanie	209

LIVRAISON DU 15 NOVEMBRE

FRANC-NOHAIN	La Belle Éveillée	225
LIEUTENANT ★★★	La Crise du Personnel dans les Marines militaires	249
JACQUES-É. BLANCHE	Un Bilan artistique de 1913. — I	270
J.-H. ROSNY AÎNÉ	L'Appel du Bonheur (3e *partie*)	285
CLAUDE GÉVEL JEAN RABOT	La Censure théâtrale sous la Restauration	339
GEORGES LACHAPELLE	Le Conseil Municipal de Paris	363
HENRI DAVIGNON	Maeterlinck et Verhaeren	381
ABBÉ DEGERINE	Lettres de Crimée (*fin*)	401
GASTON GRAVIER	La Nouvelle Serbie	417

LIVRAISON DU 1er DÉCEMBRE

		Pages.
GÉNÉRAL PENNEQUIN. . .	Pour garder l'Indo-Chine	449
Cte ÉLIE TOLSTOÏ	Tolstoï : Souvenirs d'un de ses Fils. — I.	474
JACQUES-É. BLANCHE . .	Un Bilan artistique de 1913 (*fin*).	517
L. HOULLEVIGUE	L'Eau souterraine	535
J.-H. ROSNY AÎNÉ	L'Appel du Bonheur (*4e partie*)	549
GEORGES ROZET	L'Avenir de la Littérature sportive	585
EDMOND DELAGE	La Jeunesse universitaire en Allemagne	610
EMMANUEL BROUSSE . . .	Le Parlement et le Budget	627
AUGUSTE GAUVAIN	Les Guerres balkaniques. — I. Les Alliances . . .	645

LIVRAISON DU 15 DÉCEMBRE

GERHARDT HAUPTMANN .	La Fuite de Gabriel Schilling	673
FERDINAND BRUNOT . . .	Les Débuts du Français dans la Diplomatie . . .	699
HENRI DE RÉGNIER. . . .	Poésies	729
Cte ÉLIE TOLSTOÏ	Tolstoï : Souvenirs d'un de ses Fils. — II	737
GEORGES DELAHACHE . .	Alsaciens d'Algérie.	767
J.-H. ROSNY AÎNÉ	L'Appel du Bonheur (*fin*)	798
Dr LAURENT MOREAU . .	Mascate	835
ROBERT LÉON.	Paris et son Alimentation en Eau.	849
Dr VLADAN GEORGÉVITCH.	Quo vadis Austria?	870

CHRONIQUE FINANCIÈRE

Les deux premières semaines de décembre ont été dominées, au point de vue financier, par la question de l'emprunt français qui, brusquement, a pris une tournure des plus inattendues. Les marchés financiers détestent par-dessus tout, le doute. Or, la chute du Ministére Barthou et l'arrivée au pouvoir des promoteurs de l'impôt sur le revenu ont laissé planer de multiples incertitudes sur l'avenir. La nécessité de l'emprunt était généralement reconnue et, comme conséquence, l'obligation s'imposait de lui donner la préférence sur les autres émissions en préparation. Dès lors, le désir unanime était de voir effectuer le plus tôt possible l'opération envisagée afin que toutes les autres affaires en suspens puissent enfin voir le jour et redonnent à la Bourse un peu de l'activité perdue depuis plus d'un an. Lorsque l'on crut l'appel au public retardé *sine die*, un grand découragement se manifesta. Il a suffi d'émettre l'idée que les différents emprunts à effectuer pourraient voir le jour prochainement, sans tenir compte des besoins du Trésor français, pour qu'une amélioration immédiate se manifeste ; mais il reste encore trop de points noirs, trop d'incertitudes, pour que notre marché puisse réellement reprendre, et tant que l'avenir au point de vue politique intérieure ne sera pas précisé, en tant que besoins présents et futurs, une certaine circonspection paraît devoir être observée.

Au point de vue monétaire, la situation paraît s'améliorer ; le taux d'escompte, à Vienne, a pu être ramené de 6 à 5 1/2 %. La Banque d'Angleterre paraît pouvoir passer les fêtes de Noël sans que les besoins intérieurs du pays l'amènent à modifier ses conditions présentes. Aux Etats-Unis la tension paraît moins forte et les craintes un instant formulées à l'égard du Mexique semblent, de leur côté, être moins vives. Si l'on note que nous approchons de la trêve des confiseurs, on comprendra que multiples sont les motifs qui peuvent faire croire à une fin d'année sans grand intérêt au point de vue financier, c'est-à-dire avec des séances inégales.

*
* *

FONDS FRANÇAIS

La *Rente française* se retrouve environ à un point d'écart par rapport à ses cours du début de décembre. Elle a cependant enregistré, à la suite de la séance du 2 décembre — date que certains n'ont point manqué de souligner — des cours spécialement bas approchant 85 %. Aucun pronostic n'est possible à son égard car on ignore encore tout des projets financiers du nouveau Ministère. Cela n'empêche pas la France de continuer à travailler de son mieux car les dernières statistiques signalent des plus-values dans les recettes, exception faite cependant de l'impôt sur les opérations de bourse. Malheureusement, il semble bien que les réserves jadis faites continuent à s'épuiser, car pour les onze premiers mois de 1913, les excédents

de retraits des Caisse d'épargne atteignent 62.400.000 francs. Les perspectives d'impôt sur le capital et autres combinaisons de parti, ne sont point faites pour calmer les inquiétudes de la masse.

Nos différents emprunts coloniaux sont restés calmes ; certains d'entre eux pourraient retrouver quelque attrait car, lors de leur conclusion, il fut nettement spécifié que la colonie prenait à sa charge tous les impôts français qui pourraient être établis pendant la durée de l'emprunt. Au cas où la Rente viendrait à être imposée, ils jouiraient dès lors d'une situation de faveur.

FONDS ÉTRANGERS

Les progrès de cours, que nous avons signalés déjà, se sont continués et on a pu constater de nouvelles améliorations pour les fonds sud-américains. Il semble bien que, de ce côté, si la situation n'est point encore brillante, les moments les plus difficiles soient passés.

Les Fonds balkaniques se sont un peu modifiés. Ils ne pourront vraisemblablement reprendre d'une manière appréciable qu'après la satisfaction des besoins financiers les plus urgents. D'ores et déjà, la *Grèce* a réussi à placer en France 10 millions de bons du Trésor 6 %, qui ont été offerts à 94 fr. 75. Le moratorium sera définitivement clos dans le pays le 2 janvier prochain. La *Turquie*, de son côté, par l'intermédiaire de la Banque Périer, vient d'émettre des Bons du Trésor 5 % pour un montant total de 40 millions de francs. Ils ont été offerts à 475. La *Bulgarie* manifeste le désir de trouver, en France, les capitaux qui lui sont nécessaires. Elle aurait déjà obtenu de la Banque de Paris et des Pays-Bas une avance de 75 millions. Les Fonds *argentins* ont gagné environ 1 %. Les nouvelles relatives à la récolte sur pied persistent à être favorables. Les Fonds *brésiliens*, spécialement le 4 % 1889, ont poursuivi leur relèvement. Le cours de 80 a même été reconquis. Les multiples efforts faits pour aménager l'exploitation du caoutchouc portent déjà leur fruit puisque les cours de la matière première se sont maintenus. Quelques achats ont été effectués en titres *japonais*, le public étant bien impressionné par les économies réalisées et l'excédent de 13 millions de livres avec lequel se présente le dernier budget.

Les Fonds russes sont, de leur côté, en progrès. Les disponibilités qui avaient été accumulées en vue de l'emprunt français ont été remployées en partie en fonds de la nation amie et alliée. L'émission projetée d'un grand emprunt pour chemins de fer ne peut d'ailleurs que faciliter le mouvement en avant qui a été amorcé.

BANQUES

Les différentes banques françaises ont souffert de l'ajournement de l'emprunt français. On avait espéré pour elles que l'opération s'effectuant avant la fin de l'année, d'autres émissions pourraient suivre, entre autres l'emprunt serbe, qui serais entièrement prêt.

Ne pouvant point faire de grandes opérations, certains établissements ont songé à acclimater, sur le marché de Paris, les titres de Sociétés déjà connues à l'étranger et susceptibles de redonner un peu d'animation aux transactions boursières. C'est ainsi que la *Banque de Commerce privée de Moscou* a été inscrite à la cote, les actions de 250 roubles ayant été cotées à 800. De son côté, la *Banque russe du Commerce et de l'Industrie*, dont les actions sont également de 250 roubles, a fait son entrée à 910 sous l'égide du Crédit Mobilier. Le *Crédit français* a, conformément à nos prévisions, poursuivi son relèvement qui, d'ailleurs, ne nous paraît point terminé. Dans une de ses récentes séances, le Conseil d'administration, présidé par M. Paul Doumer, a appelé M. J. Loste, vice-président, aux fonctions d'administra-

teur-délégué. M. Henry Terrel, directeur de la Société française de Banque et de Dépôts, a été appelé au poste de directeur général.

Parmi les Banques étrangères, l'allure a été meilleure, sauf peut-être dans le compartiment mexicain, — l'établissement du cours forcé ne peut que gêner la vie économique déjà difficile. La *Banque Ottomane*, conformément à nos prévisions, se retouve en plus-value. Le retour au calme et la mise en valeur de la Turquie d'Asie ne peuvent qu'être profitables à l'établissement.

La *Banque de l'Azoff-Don* procède à l'émission de 40.000 actions nouvelles dont 8.000 doivent servir à l'achat de la Banque privée de Kiev, les autres étant offertes à 475 à raison d'une nouvelle pour cinq anciennes. La *Russo-Asiatique*, qui vient de détacher un coupon, a presque entièrement regagné l'acompte payé.

TRANSPORTS

Nos grandes Compagnies de chemins de fer ont servi de refuge au milieu du désarroi qui a, un instant, atteint le groupe des valeurs garanties par l'Etat. Les plus-values des recettes continuent à s'accentuer. Depuis le début de 1913, l'accroissement pour tous les réseaux dépasse 42 millions et demi. Il y a, dans ce groupe, d'intéressantes acquisitions à effectuer pour le portefeuille, cela d'autant plus que la marge existante pour le remboursement constitue un sérieux attrait. Signalons que le *P.-L.-M.* obligé, lui aussi, de sacrifier aux nécessités de l'heure présente, annonce l'émission d'obligations du type 4 %. Les différents emprunts de Chemins de fer russes ont été bien tenus ; de nouvelles lignes viennent d'être autorisées, et il est vraisemblable que, d'ici peu, la liste des valeurs déjà inscrites à la cote pourra s'allonger de quelques unités. Les différents titres du *Chemin de fer des Alpes bernoises* se sont montrés résistants ; les recettes de la Société se maintiennent favorables, bien que la période d'hiver ne soit point celle où le trafic est le plus important. Les *Chemins de fer de Santa-Fé* procèdent, jusqu'au 20 décembre, à l'émission de 36.000 actions offertes aux actionnaires, à raison de une nouvelle pour trois anciennes.

Ce titre a sensiblement reculé en ces temps derniers du fait surtout de l'atonie générale du Marché, car les recettes des premiers mois de l'exercice en cours sont en plus-value par rapport à l'an dernier.

Les Transports parisiens n'ont plus qu'une animation restreinte, les *Omnibus* enregistrent cependant des recettes croissantes. Pour les onze premiers mois de 1913, l'amélioration est de 6.364.000 francs. Il a été transporté 58 millions de voyageurs en plus.

Les Compagnies de navigation ne présentent que peu de changement, les *Chargeurs réunis* ont fléchi sur l'annonce d'une augmentation de capital. Il semble que l'inverse eut été plus normal. Les différents titres du *Canal de Suez* sont mieux tenus ; une certaine reprise s'est même manifestée, les recettes ne baissent plus et l'on peut dès lors espérer qu'elles vont reprendre.

METALLURGIE & MINES

Le ralentissement déjà signalé dans ce groupe s'est maintenu. C'est d'ailleurs surtout en Belgique et en Allemagne que la métallurgie est moins active. En Angleterre et aux Etats-Unis on a pu noter des tendances meilleures ; en France, les commandes pour chemins de fer et matériel de guerre maintiennent un assez bon courant.

Le *Creusot* serait en mesure de donner un dividende de 85 francs contre 80 francs précédemment. *Dyle et Bacalan* créerait bientôt 15.000 obligations de 500 francs, au prix de 477 fr. 50. La métallurgie russe, toujours très occupée, peut donner lieu encore à de bons placements. La *Dnieprovienne*

augmenterait prochainement son capital ; l'*Union minière et métallurgique*, dont nous avons déjà signalé la bonne marche, est en nouveau progrès. Les *Chantiers de Nicolaïeff* viennent de réaliser, en Russie, leur augmentation de capital. Une émission d'obligations est envisagée pour être effectuée en France dans le courant de l'année prochaine. Les Charbonnages russes, dont les comptes sont clos au 30 juin, enregistrent tous des résultats meilleurs que précédemment. Très prudemment, les dotations aux comptes provisionnels sont, en général, largement renforcées.

Parmi les métaux divers, le cuivre a perdu toute animation. Le *Rio* est inchangé aux environs de 1.800. Il s'améliorerait certainement si la clientèle revenait sur le marché. A signaler, parmi les valeurs de plomb, la progression de la *Balia Karaïdin* pour laquelle on entrevoit la possibilité d'une augmentation du dividende.

SOCIÉTÉS DIVERSES

Dans les entreprises diverses, les Sociétés d'éclairage, spécialement celles de la région parisienne, ont besoin d'argent. L'*Eclairage, chauffage et force motrice* appelle le quatrième quart restant à verser sur ses actions. Les différents secteurs vont disparaître prochainement pour céder l'exploitation de leurs réseaux à la *Compagnie parisienne de distribution d'électricité*. L'abaissement des prix du kilowatt ne pourra qu'accentuer le développement de la clientèle.

Les valeurs de caoutchouc qui, tous ces temps derniers, avaient enregistré un recul assez sensible sont plus stables, les récentes ventes de Londres et Anvers ayant révélé une plus grande disposition des manufacturiers à compléter leurs stocks. Les bas cours sont particulièrement favorables aux Sociétés qui travaillent le caoutchouc industriellement comme *Prowodnik*, *Hutchinson* ou *Bognier et Burnet*.

Crédit Français.

VALEURS A L'ÉMISSION

GOUVERNEMENT IMPÉRIAL OTTOMAN
Bons du Trésor 5 % de 500 francs

La *Banque Périer et Cie*, à Paris, 59, rue de Provence, met en souscription le 18 Décembre 100.000 Bons du Trésor Ottoman de 500 francs offerts jouissance 13 Décembre 1913, à 475 francs, payables 100 francs en souscrivant et 375 francs pour le 22 Décembre au plus tard. Ces Bons sont amortissables au pair, en 4 ans, à partir de 1914, par tirage au sort, lorsque le cours sera au-dessus du pair et par rachat en Bourse en cas contraire. Les coupons sont payables les 13 Juin et Décembre ; ils sont exempts de tous impôts ottomans et en France d'impôts actuellement existants. Le produit de l'impôt immobilier a été donné comme gage pour cet emprunt jusqu'à complet remboursement. Le placement ressort à 6,51 % nets y compris la prime de remboursement.

Toutes les communications relatives à la « Chronique Financière » devront être adressées directement au CREDIT FRANÇAIS à Paris, 52, rue de Châteaudun, Il sera répondu dans le plus bref délai à toute demande de renseignements.

augmenterait prochainement son capital ; l'*Union minière et métallurgique*, dont nous avons déjà signalé la bonne marche, est en nouveau progrès. Les *Chantiers de Nicolaïeff* viennent de réaliser, en Russie, leur augmentation de capital. Une émission d'obligations est envisagée pour être effectuée en France dans le courant de l'année prochaine. Les Charbonnages russes, dont les comptes sont clos au 30 juin, enregistrent tous des résultats meilleurs que précédemment. Très prudemment, les dotations aux comptes provisionnels sont, en général, largement renforcées.

Parmi les métaux divers, le cuivre a perdu toute animation. Le *Rio* est inchangé aux environs de 1.800. Il s'améliorerait certainement si la clientèle revenait sur le marché. A signaler, parmi les valeurs de plomb, la progression de la *Balia Karaïdin* pour laquelle on entrevoit la possibilité d'une augmentation du dividende.

SOCIÉTÉS DIVERSES

Dans les entreprises diverses, les Sociétés d'éclairage, spécialement celles de la région parisienne, ont besoin d'argent. L'*Eclairage, chauffage et force motrice* appelle le quatrième quart restant à verser sur ses actions. Les différents secteurs vont disparaître prochainement pour céder l'exploitation de leurs réseaux à la *Compagnie parisienne de distribution d'électricité*. L'abaissement des prix du kilowatt ne pourra qu'accentuer le développement de la clientèle.

Les valeurs de caoutchouc qui, tous ces temps derniers, avaient enregistré un recul assez sensible sont plus stables, les récentes ventes de Londres et Anvers ayant révélé une plus grande disposition des manufacturiers à compléter leurs stocks. Les bas cours sont particulièrement favorables aux Sociétés qui travaillent le caoutchouc industriellement comme *Prowodnik*, *Hutchinson* ou *Bognier et Burnet*.

Crédit Français.

VALEURS A L'ÉMISSION

GOUVERNEMENT IMPÉRIAL OTTOMAN
Bons du Trésor 5 % de 500 francs

La *Banque Périer et Cie*, à Paris, 59, rue de Provence, met en souscription le 18 Décembre 100.000 Bons du Trésor Ottoman de 500 francs offerts jouissance 13 Décembre 1913, à 475 francs, payables 100 francs en souscrivant et 375 francs pour le 22 Décembre au plus tard. Ces Bons sont amortissables au pair, en 4 ans, à partir de 1914, par tirage au sort, lorsque le cours sera au-dessus du pair et par rachat en Bourse en cas contraire. Les coupons sont payables les 13 Juin et Décembre ; ils sont exempts de tous impôts ottomans et en France d'impôts actuellement existants. Le produit de l'impôt immobilier a été donné comme gage pour cet emprunt jusqu'à complet remboursement. Le placement ressort à 6,51 % nets y compris la prime de remboursement.

Toutes les communications relatives à la « Chronique Financière » devront être adressées directement au CREDIT FRANÇAIS à Paris, 52, rue de Châteaudun, Il sera répondu dans le plus bref délai à toute demande de renseignements.

AP
20
R47
1913
nov.-déc.

La Revue de Paris

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY